SERGE FARNEL

BISESERO

Le ghetto de Varsovie rwandais

AVISO

Bisesero

Le ghetto de Varsovie rwandais

Serge Farnel

Du même auteur

Rwanda, 13 mai 1994. Un massacre français ?, Aviso/L'Esprit frappeur, 2012

En couverture : mur du mémorial de Bisesero.

contact@aviso-editions.fr
© Aviso, 2014.
ISBN : 979-1-09345-3019

Site web du livre : www.bisesero.net

A ma mère, Charlotte,
orpheline de la Shoah à l'âge de quatre ans.

A sa famille du village polonais d'Opoczno.

A sa mère Chana Chmielnicki
Raflée à Paris par la police française en juillet 1942
Parquée à Paris dans le vélodrome d'Hiver
Internée dans les camps français de
Drancy, Pithiviers, Chalon-sur-Saône
Déportée le 26 août 1942
Vers le camp polonais d'extermination d'Auschwitz.

A son père Jankiel Chmielnicki,
Expulsé de France pendant la seconde guerre mondiale
Disparu pendant la Shoah,
les juifs du ghetto d'Opoczno
ayant été déportés le 27 octobre 1942
vers le camp polonais d'extermination de Treblinka.

Aux unités juives, parmi lesquelles l'unité « Lions »,
qui, en octobre 1942 à Opoczno, gagnèrent la forêt
et opposèrent une vaillante résistance contre les nazis.

A la formidable résistance des quarante mille civils tutsi rwandais
massacrés cinquante ans plus tard par des génocidaires rwandais
et des soldats blancs, français, sur les collines de Bisesero.

Aux idéaux de la révolution française.

Et à la vie, malgré tout.

Préface

Vingt ans après le génocide des Tutsi du Rwanda, son histoire se complète. On voudrait tout savoir ? On n'en est pas loin. L'enquête de Serge Farnel, à la suite d'African rights[1] et de bien d'autres, propose de focaliser sur ce qu'on a appelé depuis vingt ans le ghetto de Varsovie des Tutsi.

On sait depuis vingt ans la lutte héroïque des Tutsi de Bisesero.[2] On sait comment ils auront résisté du début du génocide jusqu'au grand massacre du 13 mai. Et on sait, maintenant, comment des soldats blancs, français, ont participé à l'horrible curée.

Cette information, largement recoupée, tarde à être prise en compte, y compris parmi ceux qui ne répugnent pas à dénoncer les responsabilités françaises. Ce degré, particulièrement inadmissible, serait inconcevable.

Mais n'est-ce pas l'ensemble de la participation française à l'horreur sans limites du génocide des Tutsi qui, à la base, est inconcevable ?

Pourquoi la France est-elle ainsi incapable de se regarder ? Car on comprend que le crime absolu commis au Rwanda a bien des précédents, également impossibles à regarder pour la conscience collective, comme pour la justice ou même l'université.

On commémore, en même temps que le vingtième anniversaire du génocide commis à l'encontre des Tutsi, le centenaire d'une autre très sombre date : le déclenchement de la première guerre mondiale. J'ai entre les mains plusieurs publications de l'entre-deux guerres où étaient examinées rigoureusement les responsabilités françaises, concluant que *« le problème des origines de la guerre est aujourd'hui résolu »*. La démonstration n'était pas bien difficile : il est établi que la Russie a lancé la mobilisation générale de son armée avant les autres, et que l'Allemagne a demandé à la Russie de retenir cette action qui entraînerait la guerre.

Il est également connu qu'entre l'attentat de Sarajevo et la déclaration de la guerre, pendant que montait la tension, le Président de la République,

Raymond Poincaré, accompagné du Président du Conseil, René Viviani, se sont rendus en Russie sur un imposant navire de guerre, non pour retenir la Russie de s'engager dans la guerre des Balkans au risque de déclencher la guerre mondiale, mais pour au contraire assurer celle-ci du soutien indéfectible français. Il s'agissait de récupérer l'Alsace et la Lorraine, et divers politiciens, diplomates et militaires français, œuvreront en ce sens au fil des décennies, parmi lesquels Poincaré se distingue certainement par son action déterminée et décisive en 1914.

On se souvient que le traité de Versailles concluait à l'inverse aux responsabilités allemandes… Un siècle après, on préfère toujours escamoter cette petite irrégularité. Il est d'autant moins question de révision historique – sans parler des excuses qui s'imposeraient –, que l'information sur cette question bel et bien *« résolue »* au moins depuis les années trente – et en fait démontrée dès la publication des divers documents diplomatiques des Etats engagés dans le conflit –, cette connaissance élémentaire de l'Histoire, est en fait très loin de la conscience du public. Et ce normalement, puisqu'elle n'est pas prise en compte par les travaux historiques et encore moins par l'enseignement.

Parlant d'enseignement, on a pu s'alerter sur les manuels d'histoire aujourd'hui en usage dans nos écoles qui rendent compte du génocide des Tutsi de façon pour le moins superficielle sinon tendancieuse, allant jusqu'à confondre Hutu et Tutsi, un peu comme s'ils laissaient malencontreusement croire que les Allemands auraient été exterminés par les juifs… Manuels n'évoquant jamais – bien sûr… – ne serait-ce que l'hypothèse que le comportement français ait pu être critiquable.

On sait qu'il en est de même de l'essentiel des crimes coloniaux, passés à la trappe. Il y a douze ans, en 2002, on commémorait le bicentenaire du génocide de la Guadeloupe par les troupes de Napoléon. Sujet méconnu s'il en est. On parle de centaines de morts dans cette guerre pour le rétablissement de l'esclavage qui, comme en Haïti, s'avèrera extrêmement meurtrière. On connaît la geste de Toussaint-Louverture[3], et comment les troupes françaises finiront elles-mêmes décimées par la fièvre jaune, permettant qu'éclose la première des indépendances, la République noire de Dessalines. Mais en même temps que les Noirs triomphaient en Haïti, ils étaient écrasés en Guadeloupe, et s'il arrive qu'on parle de génocide, on n'en sait rien en fait, l'effroyable répression qui se produisit alors n'étant toujours pas étudiée sérieusement plus de deux siècles après.

C'est aussi il y a plus de deux siècles que se produisait, pendant la révolution française, le génocide des Vendéens. Un historien, un seul, aura

fini par plonger dans les archives pour reconstituer l'indiscutable crime commis alors sur ordre du Comité de salut public de Robespierre. Il a été l'objet de toutes sortes de polémiques absconses, mais en dépit de la documentation exhumée, la corporation des historiens semble préférer, là encore, ne pas voir. Epargnant au public d'avoir à prendre en compte une information aussi dérangeante.

S'il est facile de jeter la pierre aux historiens quand on parle d'il y a un ou deux siècles, on comprend bien que cette cécité repose sur bien d'autres complicités quand on regarde un crime comme la participation française au génocide des Tutsi.

D'abord, dès lors qu'il s'agit de participation directe, on enregistre l'énorme silence de soldats. Il semblerait que ce ne soit pas pour rien qu'en France on appelle l'armée *la grande muette*. Le phénomène est sidérant et échappe au sens commun des civils. Comment est-il donc possible, dans une démocratie où subsistent des principes de liberté d'expression, que jamais au grand jamais aucun soldat ne témoigne de l'horreur des crimes auxquels il participe ou dont il est simplement témoin ?

Nous ne pouvons que poser la question sans pour autant prétendre y répondre, et simplement enregistrer le fait qu'à travers la litanie des crimes coloniaux, dont la barbarie n'est certes pas fantasmée par les anticolonialistes, il n'y a pas de criminels repentis ou de témoins issus de la machine criminelle pour nous décrire l'horreur du point de vue de ceux qui la déchaînent.

On tente de se mettre à la place pourtant de ces hommes, souvent jeunes ou relativement jeunes, qui ont pu assister à l'effroyable boucherie du 13 mai 1994 à Bisesero. N'ont-ils vraiment aucun sentiment humain pour ne pas se révolter face à une telle saloperie que le massacre à coups de mortiers, d'armes automatiques et enfin de machettes, de femmes, d'enfants, de vieillards ou d'hommes valides, des civils quasiment désarmés, réfugiés dans des montagnes, faméliques, épuisés, tentant désespérément d'échapper à une extermination raciste ?

Il pourrait y avoir eu 50 000 morts ce jour-là.

Il va de soi que les quelques soldats français qui ont participé à ce sanglant carnage étaient des spécialistes triés sur le volet pour cette « opération spéciale » vraiment spéciale, des professionnels de la mort, pourrait-on dire, qui en avaient déjà vu d'autres… Or, il y a quelques mois, le journaliste Jean-François Dupaquier révélait que parmi ces soldats du

13 mai dont on ne sait rien, il y en aurait eu un pour avoir des états d'âme, et qu'il aurait en conséquence été assassiné peu après par des miliciens, avec la complicité tacite de ses camarades.

Ainsi, on aurait un début de réponse au silence de *la grande muette* : qui n'est pas content meurt. Il est plausible que la chose ne se produise pas si rarement, et que l'armée se soucie dans tous les cas de mettre les gêneurs hors d'état de gêner, y compris en procédant à leur élimination discrète, au besoin.

Mais le défaut de témoignages des acteurs du crime, le fait qu'il n'y en ait aucun pour s'auto-dénoncer ou dire ce qui a été fait par ses camarades, ne suffit pas à expliquer que nous-mêmes ayons tant de mal à regarder.

Les témoins de 1914 ne sont plus là, mais qui a envie de se poser sérieusement la question de la culpabilité de Poincaré, et de la scandaleuse inversion de l'accusation quand la responsabilité du déclenchement de la guerre a été attribué à l'Allemagne, alors que dès Sarajevo il ne s'est agi que de la mise en œuvre d'un plan machiavélique des services russes et français pour aboutir à la guerre dans laquelle les Français avaient entrainé les Russes à très grand coût, grâce à une solide alliance cultivée pendant des décennies et achetée au prix faramineux des emprunts russes auxquels souscriront tant de simples citoyens le plus souvent conscients de contribuer ainsi, indirectement, à la défense nationale…

Pourquoi ne veut-on pas entendre des si nombreux témoins qui nous disent tous la même chose, avec une infinité de variantes correspondant à leurs situations multiples, mais qui dressent ce tableau, désormais assez complet, d'une intervention redoutablement efficace de spécialistes de la mort français pour parachever le génocide des Tutsi du Rwanda ?

De la même façon qu'il n'est toujours pas urgent de préciser ce qu'il s'est passé en 1793 en Vendée, en 1802 en Guadeloupe, en 1830 en Algérie, comme en 1914 ou sous l'occupation allemande de 1940 à 44, il ne serait pas opportun de regarder la réalité de ce que fut la participation active de la France à ce qu'on a pu appeler le *« dernier génocide du XXème siècle »*.

C'est que la vérité sur cette face noire des stratégies françaises est simplement incompatible avec la forme même de la conscience nationale, pays de la liberté, des droits de l'Homme, voie du milieu raisonnable entre le socialisme et le capitalisme…

Que la France incarne cette forme d'idéal si conforme au bon sens est universellement admis. Ce qui est ainsi accepté comme une banalité de base à l'étranger, se retrouve en France constitutif de la conscience nationale. Celle-ci ne peut facilement admettre que la révolution française, y compris sous le vertueux Robespierre, n'aurait pas seulement produit avec la Terreur quelques milliers de décapitations d'adversaires politiques réels ou supposés, mais l'extermination d'une partie de la population dans ces campagnes révoltées de l'ouest. Il y a là comme une montée insoutenable du degré de l'accusation contre la gauche jacobine. Qu'elle ait abusé de guillotine, on veut bien l'admettre et en débattre, l'assumer même dans cette tradition où le salut public justifie de mesures extraordinaires, y compris extraordinairement violentes. Mais le génocide des paysans vendéens, femmes et enfants compris bien sûr, l'extermination du groupe humain, comme dans la définition la plus stricte du génocide, voilà qui n'est pas compatible avec l'image construite de la Révolution française, et enseignée à l'école depuis tant de générations. Même en l'assumant, avouons qu'on ne sait où ranger cette information.

C'est qu'elle atteint la légitimité de l'Etat dans ses structures profondes. La férocité des soldats de Napoléon en Guadeloupe et en Haïti n'est pas plus compatible avec l'image laissée par celui qu'on peut voir même comme un tyran ou un chef militaire au bilan humain calamiteux, mais pas comme un génocidaire sauvage. De même, que le gentil Louis-Philippe soit un des monstres sanguinaires de l'histoire au regard du comportement de ses troupes en Algérie, ne correspond pas à l'image qu'il a laissée du roi débonnaire, au pire vu comme une poire. Et que dire de la bonne IIIème République du temps où elle inventait le droit d'association, séparait l'Eglise de l'Etat, innocentait Dreyfus, avec sa regrettée *Belle époque*… Comment ne pas admettre que la France, pays incarnant la république démocratique et l'idéal de liberté, ait été agressée par ces horribles soldats pourvus de casques à pointes, commandés par un empereur d'un autre âge ?

De même, comment pourrait-on admettre que François Mitterrand soit un criminel à aligner dans la liste qui va d'Enver Pacha à lui en passant par Hitler et Pol Pot… Lui, le héros de la gauche, l'homme qui a brisé la malédiction en vertu de laquelle la droite était restée aux manettes de la république gaulliste de 1958 à 1981, près d'un quart de siècle, une génération entière. Et s'il n'y avait que cet instant fondateur pour le mythe mitterrandien… Avec l'abolition de la peine de mort, et les diverses conquêtes sociales de la gauche ou sa politique culturelle, le rose domine même si l'ensemble du règne laisse forcément une image contrastée,

émaillé de scandales plus ou moins digérés, jusqu'à sa filiation d'extrême-droite. Qu'il se soit agi plutôt d'une affiliation toujours en vigueur, et que sa fidélité envers sa jeunesse aille au-delà d'amitiés conservées, c'est ce qu'on pourra comprendre, un peu tard, aux approches de la fin du règne, avec le génocide des Tutsi et, au même moment, le soutien à la politique de purification ethnique en Bosnie, mais c'est précisément ce qu'il est impossible d'assumer.

François Mitterrand laisse dans l'imaginaire la figure d'un humaniste subtil, incarnant la gauche, quasiment à l'égal d'un Blum ou d'un Jaurès, et ce en dépit de son parcours plus que louvoyant, typique d'un pur opportunisme, dont on s'étonne de découvrir qu'il ait pu être également fait de convictions profondes, telles qu'elles pouvaient l'entraîner à prendre la responsabilité d'un crime aussi effroyable que le génocide des Tutsi.

Une étude du corpus des idéologues aux sources de cette extrême-droite cagoularde et synarchiste aura permis de déchiffrer la pensée en actes qui structure ce qu'on a appelé la *politique du génocide*. Et l'on ne peut que constater que les racines idéologiques du crime sont en cohérence avec ses sources nazies comme vaticanes.

On aborde là encore un autre niveau de difficultés lorsqu'il s'agit de mettre en cause l'Eglise, et son centre politique, le Vatican. Car s'il est certain qu'il s'agit d'un génocide français, et que François Mitterrand en est le premier responsable, il est tout aussi avéré que ceci se sera fait, en même temps que la politique mise en œuvre en ex-Yougoslavie, en harmonie complète avec le Vatican sous le pontificat de Jean-Paul II qui se superpose avec le règne de Mitterrand en France. En dépit du fait que le sujet ait pu déjà être documenté, il n'est pas du tout question aujourd'hui de mettre en cause les responsabilités de l'Eglise, dont l'ouverture des archives seule pourrait montrer l'étendue. Idem, quelle que soit l'image déplorable qu'on puisse avoir du pontificat réactionnaire de Jean-Paul II, on va avoir du mal à ranger ce saint-homme parmi les plus grands criminels de l'Histoire…

Lorsque l'examen des responsabilités historiques oblige à désigner celles d'Edouard Balladur comme non moins primordiales que celles de Mitterrand en raison du surcroit de pouvoir d'un premier ministre sous cohabitation, voilà qui n'est pas plus facile à concevoir. Si l'homme qui gouverna la France quelques années, de 1993 à 1997, n'a pas laissé un souvenir impérissable dans la mémoire collective, son nom n'est pas plus évocateur de violence que celui d'un autre politicien qui laissa une image de modéré, Valéry Giscard d'Estaing, président de la République de 1974

à 1981, et à ce titre responsable de l'engagement actif de l'armée française aux côtés de la dictature du général Videla en Argentine.

Qui penserait à traîner Giscard devant la Cour pénale internationale – ou plus simplement à le déférer devant les tribunaux français en vertu de la loi de compétence universelle qui permet de juger y compris à Paris des crimes contre l'humanité commis ailleurs…

De même personne n'aura reproché à Pierre Messmer sa politique de « pacification » du Cameroun avec ses centaines de milliers de victimes – politique dont il portait pourtant l'intégrale responsabilité pour l'avoir mise en place en tant qu'administrateur colonial de la IVème république finissante avant de la piloter du haut du ministère des armées du général de Gaulle qu'il occupera près de dix ans… Il est mort en paix, ayant même eu la coquetterie de publier des mémoires dans lesquelles il ne niait pas ses responsabilités, même s'il n'insistait pas sur l'étendue des crimes.

Ce n'est que l'année de sa mort, en 2007, que sera produit un documentaire critique reconstituant l'histoire de cette guerre oubliée dans lequel on voit le vieux serviteur de l'Etat témoigner, le timbre chevrotant, et revendiquer sa politique aux conséquences aussi effroyables que les moyens délibérément mis en œuvre. Le ton martial qu'il se sent obligé de prendre pour revendiquer comment il avait décidé d' « *éliminer* » Ruben Um Nyobe, le leader de l'UPC indépendantiste, donne froid dans le dos, mais il faut voir comment il dit du recours au napalm *« c'est pas important… »*, en haussant les épaules. *« Pas important »*, le napalm ? Non seulement utilisé copieusement, jusqu'à désertifier des parts entière du territoire, à perte de vue d'hélicoptère…, mais véritable expérience préliminaire à celle des Américains au Vietnam – dont on sait qu'ils ne manquèrent pas de conseillers français.

En conclusion de ce documentaire magistral – qui aura eu l'honneur de révéler le scoop de cette guerre coloniale un demi-siècle après, cinq décennies pendant lesquelles l'omerta sera restée complète… –, un observateur remarque combien, pour la France, *« il ne s'est rien passé… »* *« Est-ce parce qu'il n'y a pas des hommes là-bas ? »* dit l'auteur de ce mot de la fin : *« les droits de l'Homme, c'est les droits de quels hommes en fait ? »* Il s'étonnait de la *« chape de plomb sur l'Afrique noire »* qu'il constatait chez les personnes les mieux informées en France. *« Motus. »*

Lorsqu'en 1931 Gide revenait du Tchad en décrivant le scandale des brutalités coloniales, ses révélations profitaient de sa notoriété déjà installée et de ce qu'il n'avait pas trop de mal à se faire publier, en tant que

fondateur de la NRF et de ce qu'on appellera les éditions Gallimard… Il y eut scandale à l'Assemblée, on fit mine de s'étonner, et une commission d'enquête fut même désignée. Albert Londres partira sans attendre pour vérifier ces informations – qu'il fera plus que confirmer dans son magnifique reportage résultant d'une expédition quasiment aussi longue que ne l'avait été celle de Gide. A son retour, le grand journaliste ne pourra que s'étonner de la froideur du public et de ses habituels admirateurs ou amis, les mêmes qui s'extasiaient à chacun de ses exploits. Lui dont les articles boostaient d'ordinaire les ventes, cette fois là faisait un flop…

Mutatis mutandis, Serge Farnel a fait une enquête à la base du présent ouvrage, publiée en 2012, dont les résultats sont connus depuis leur révélation dans le *Wall street journal* en 2010. Sur ses pas, Bruno Boudiguet est parti refaire l'enquête, comme en réaction au scepticisme généralisé accueillant la publication de huit cent pages constituées pour l'essentiel des retranscriptions d'interviews filmées de témoins de la participation de soldats blancs, désignés comme français, mitraillant les Tutsi après les avoir bombardés avec la redoutable efficacité de leurs tirs de mortiers.

Ces voix ne seraient pas audibles ? C'est parce qu'elles disent l'indicible, comme Renaud Scherer dit l'indicible vérité sur le génocide vendéen, comme Gustave Dupin disait celle sur Poincaré et la guerre, tout comme Gide et Londres dénonçant la construction du chemin de fer du Congo, en vain… Car l'indicible a cette particularité d'être également inaudible, même quand il est dit, car tout finit par se dire mais n'est toujours entendu.

Serge Farnel s'est attaché à tout lire, tout savoir, sur les cent jours de Bisesero. Le résultat de ce travail, c'est le livre qu'on a dans les mains, l'histoire du « ghetto de Varsovie » des Tutsi du Rwanda, jour après jour, séquence par séquence, ce que l'auteur a voulu comme la reconstitution intégrale de l'ensemble de ce qu'on peut savoir sur ce qui s'est produit dans ces collines reculées du Rwanda, ce sombre printemps 1994. Une histoire totale, ou presque, constituée exclusivement de ce qui a été recueilli, par lui-même comme par Bruno Boudiguet après lui, ou par African rights ou la commission Mucyo[4] avant lui, comme par les témoignages auprès du TPIR[5] d'Arusha au fil des ans.

C'est cette imposante documentation constituée de milliers de pages qui aura ici été synthétisée en quelque sorte, pour produire ce récit saisissant, où l'on peut suivre le génocide pas à pas – et, pourrait-on presque dire, le revivre.

Michel Sitbon

Introduction

Nous allons effectuer une plongée au cœur des événements qui eurent lieu, au cours du printemps 1994, dans une toute petite région du monde : la région de Bisesero. Elle se situe dans l'Afrique des Grands lacs, dans l'ouest du Rwanda. Ce printemps fut celui d'un génocide, le dernier du vingtième siècle. Il visa la composante tutsi[6] de la population rwandaise. Bisesero en a constitué l'ultime poche de résistance civile. Cette région a été l'objet d'un des massacres les plus importants, si ce n'est le plus important, commis au cours des trois mois de ladite entreprise génocidaire, avec près de quarante mille civils tués au cours de la seule journée du 13 mai 1994. Mais ce massacre, pour efficace qu'il fut, ne le fut pas au point d'éradiquer l'ensemble des Tutsi réfugiés dans la région. Les tentatives de les exterminer jusqu'au dernier au cours des six semaines qui suivirent la journée du 13 mai se révélèrent en effet infructueuses.

Or c'est parce qu'il est resté suffisamment de rescapés que ce livre peut aujourd'hui voir le jour, brisant in extremis l'exécution du plan génocidaire dans son ensemble, qui prévoyait qu'aucun survivant ne fût en mesure de témoigner de ce qu'il avait vu. Outre qu'il occupe une place singulière dans l'histoire du génocide perpétré à l'encontre des Tutsi du Rwanda, la particularité du génocide de Bisesero réside précisément dans le fait que suffisamment de témoins ont survécu pour nous permettre d'affiner l'image que nous en avons, au point de nous aider aujourd'hui à saisir – et c'est là le point essentiel – ce qu'à aucun prix nous n'aurions dû comprendre.

C'est avec tous ces témoins que je vous propose maintenant de me suivre sur les collines rwandaises. Il nous faudra être partout et tout le temps. Nous aurons besoin de très nombreux témoins, Tutsi miraculés ou tueurs repentis, si l'on veut suivre avec précision le déroulement de ces événements, de tous ces événements, à la connaissance desquels notre opiniâtreté ainsi que notre acharnement à savoir peut nous donner accès, ce avant que l'Histoire ne se dérobe, à mesure que la mémoire des uns et des autres, naturellement, se perd. Il y avait urgence à recueillir ces témoignages afin de recomposer la grande Histoire dont chacun des

témoins ne saurait nous fournir qu'une seule pièce du puzzle, celle de sa propre histoire. Il y avait un devoir d'Histoire à remplir. L'association African Rights l'a commencé, je l'ai poursuivi, puis ce fut au tour de Bruno Boudiguet. Ce livre résulte de ces travaux, longs et patients, ainsi que de toutes les autres contributions ici consignées.

Cependant, avant d'entamer ce voyage en compagnie de tous ces témoins, faisons un point sur ce que nous savons jusqu'à présent de ce génocide, ou plus exactement sur ce que nous pensons en savoir. En 1959, 1963, 1964 et 1973, des pogroms visèrent la composante tutsi de la population du Rwanda. Ces violences s'inscrivirent dans la continuité de ce qui avait alors été considéré comme la « révolution sociale des Hutu ». Il faut savoir qu'en 1994, la population du Rwanda était formée de trois groupes, les Hutu, les Tutsi et les Twa, ce après que le colonisateur belge eut travesti les coutumes rwandaises, en séparant artificiellement la population conformément à des critères emprunts de théories raciales. Une telle révolution s'inscrivit dans la stratégie des Belges de suspendre son alliance avec la minorité tutsi désireuse d'indépendance. Ils se retournèrent vers les Hutu majoritaires. En 1973, une fois le calme revenu et après que le président hutu Juvénal Habyarimana se fut emparé du pouvoir, les Tutsi furent la cible de discriminations.

S'ils ne l'avaient pas déjà fait pour fuir les exactions les visant, nombre d'entre eux durent s'exiler vers les pays frontaliers : Zaïre, Ouganda, Burundi et Tanzanie. Près de quarante ans plus tard, n'ayant pu obtenir de revenir chez eux par la voie amiable, ils tentèrent le 1er octobre 1990 de revenir par la force au pays, dans le cadre d'un mouvement non ethniste, le Front Patriotique rwandais (FPR). Les troupes françaises portèrent alors secours au régime de leur allié rwandais hutu Habyarimana. Ce fut l'opération Noroît au cours de laquelle les soldats français formèrent les futures milices génocidaires, les Interahamwe. Trois ans plus tard fut signé à Arusha, en Tanzanie, un accord de paix conformément auquel les soldats français devaient, le 15 décembre 1993, se retirer du Rwanda pour laisser la place aux Casques bleus. Le 6 avril 1994, l'avion présidentiel fut abattu en plein vol. Le président trouva la mort.

Quelques minutes après, le commandant français Grégoire de Saint-Quentin, qui conseillait, à Kigali, le bataillon paracommando dans le camp de Kanombe, obtint un passe-droit pour se rendre sur le lieu du crash, alors que la mission locale des Nations unies s'en était vu refuser l'accès. De Saint-Quentin s'y rendit avec le major rwandais Ntabakuze qui, de retour au camp de Kanombe, donna le feu vert aux escadrons de la mort pour qu'ils démarrent les massacres, au prétexte de venger l'assassinat de leur président. Il venait là de déclencher la première phase du génocide succédant à l'attentat. Nombre de Rwandais influents dont les noms

avaient préalablement été inscrits sur des listes furent assassinés. Acteurs principaux de la deuxième phase, les escadrons de la mort avaient été constitués à partir des effectifs des commandos de recherche et d'action en profondeur, dont le recrutement avait été effectué au sein de l'armée rwandaise par des soldats français. Ils tuèrent les Tutsi ainsi que les Hutu susceptibles de s'opposer au gouvernement putschiste génocidaire.

C'est dans ce cadre qu'Agathe Uwilingyimana, Premier ministre de transition dans le cadre des accords de paix d'Arusha, fut tuée, tandis que dix Casques bleus belges durent se rendre, après quoi ils furent emmenés dans le cachot du camp Kigali où résidaient alors des soldats français. Ils y furent tués. Le scénario du génocide à l'encontre des Tutsi a ainsi inclus la mise en déroute de la mission locale des Nations unies dont le chef militaire, Roméo Dallaire, avait été informé en janvier 1994 de ce que les génocidaires prévoyaient d'assassiner des Casques bleus belges aux fins de faire fuir leurs collègues. L'assassinat de dix d'entre eux parvint, conformément à ce plan, à provoquer la fuite de l'essentiel de la mission onusienne.

Les cadavres des politiciens et autres personnalités, exécutés au cours de la nuit de l'attentat, furent le lendemain progressivement amenés à la morgue de Kanombe afin que les tueurs s'assurent que tous étaient bien morts. Lorsque les cadavres finirent par se trouver en trop grand nombre, un véhicule les chargea dans un camion-benne, puis alla les déverser dans une grande fosse. C'est dans un deuxième temps que commença le massacre des Tutsi rwandais, que certaines radios avaient aussitôt accusé d'avoir été les organisateurs de l'assassinat du président Habyarimana. Dans l'ouest du Rwanda, représentants des autorités locales, hommes d'affaires et intellectuels emboîtèrent le pas à ces accusations en allant à la rencontre des Hutu afin d'entretenir cette rumeur et obtenir d'eux qu'ils exterminent les Tutsi avant que ce ne soient ces derniers qui, selon un prétendu plan, ne le fassent.

Ainsi, à l'issue notamment de réunions, la population hutu commença à envisager l'acte de tuer. Le plan impliquait concomitamment d'amener l'opinion à penser que l'on avait affaire à une colère populaire spontanée, une lutte tribale. Or il n'en était rien. Il s'agissait d'un génocide. Et qui dit génocide dit planification, ledit plan incluant précisément de tromper l'opinion censée ne pas percevoir de génocide. Pour ce faire, ses planificateurs, obtenant d'une partie suffisamment grande de la population hutu qu'elle y participe directement, se devaient de diluer son mécanisme dans l'océan formé par ce qu'il convient aujourd'hui de nommer « les petites mains du génocide ».

Il fait aujourd'hui peu de doute que ceux qui le planifièrent sont ceux-là mêmes qui commirent l'attentat, deux événements bien distincts qu'ils auront déclenchés l'un après l'autre tout en faisant en sorte que le

second ne soit perçu que comme la conséquence directe du premier. Dit autrement, l'attentat n'aura été que le signal de lancement d'un putsch et d'un génocide soigneusement préparés en amont. L'assassinat du Premier ministre venait confirmer le putsch qui avait débuté avec celui du président. Au lendemain de ce nouvel assassinat, c'est notamment au sein de l'ambassade de France que fut formé le gouvernement intérimaire rwandais, celui qui commençait déjà à mettre en œuvre le génocide à l'encontre des Tutsi.

Ce même jour fut déployée au Rwanda l'opération française Amaryllis d'évacuation des ressortissants occidentaux. Le compte-rendu de cette opération indique que les soldats français avaient reçu l'ordre de Paris de ne pas intervenir pour « faire cesser les massacres dont ils étaient les témoins proches ».

Les soldats français de l'opération Amaryllis quittèrent le Rwanda le 14 avril. Il n'y eut, à compter de cette date, au cours des semaines de génocide qui allaient suivre, et jusqu'au retour des troupes françaises dans le cadre d'une mission officiellement humanitaire, dite « opération Turquoise », aucun soldat français dans le pays des mille collines. Cela, c'est tout au moins pour la version officielle qui ne manque pas de fonder la non-implication des soldats français dans le génocide sur leur absence présumée au Rwanda tandis qu'il s'y déroulait. Or selon l'aveu même de chefs militaires français, des soldats de l'Hexagone s'y trouvaient au cours de cette période. A cela s'ajoutent de nombreux témoignages confirmant cette présence.

Le 15 mai 1994, au lendemain du grand massacre de Bisesero, dernière poche de résistance civile au génocide, le ministre français des Affaires étrangères, Alain Juppé, affirma publiquement que les Tutsi au Rwanda étaient victimes d'un génocide, justifiant de la sorte le déclenchement d'une opération présentée comme humanitaire mais dont le but n'était autre que de tenter de secourir les Forces armées rwandaises alors en déroute devant l'avancée du Front patriotique rwandais.

C'est à partir du 22 juin que fut déployée au Rwanda la prétendue opération humanitaire. Mandatée par les Nations unies, l'opération Turquoise devait officiellement porter secours à l'ensemble des civils en danger, quand bien même le génocide ne visait que la composante tutsi de la population.

Le 27 juin, un convoi de militaires et de journalistes français rencontrèrent les derniers Tutsi survivants de Bisesero, notamment rescapés du grand massacre du 13 mai. Les soldats de Turquoise leur annoncèrent ne pas être en mesure de leur venir en aide sur le moment et les invitèrent à patienter quelques jours encore, le temps que les militaires français organisent leur secours. Mais voilà : en s'approchant du convoi, ces Tutsi venaient de se découvrir devant leurs génocidaires qui n'avaient

pas imaginé qu'il en restait autant. Et comme si cela ne suffisait pas, les militaires français raccompagnèrent le guide hutu dans son village et le remirent en liberté. Or ce guide venait, devant les Français, d'être dénoncé par les rescapés du génocide comme un des principaux chefs miliciens génocidaires de la région.

Comme il fallait s'y attendre, le chef de milice informa aussitôt sa hiérarchie de la présence de très nombreux survivants tutsi sur les collines de Bisesero, de l'endroit où ils se cachaient, ainsi que du délai de trois jours que les soldats français leur avaient dit être nécessaire avant de pouvoir les sauver. Ces trois jours furent l'occasion pour les génocidaires de faire, comme le 13 mai, appel aux miliciens d'autres régions que celle de Bisesero, afin d'organiser un rassemblement d'une ampleur jamais atteinte depuis celui qui avait eu lieu un mois et demi plus tôt au même endroit. Le massacre qui s'ensuivit se solda par l'extinction de près d'un millier de Tutsi supplémentaires.

Avant de nous rendre en cet endroit et à cette époque avec nos témoins, commençons par présenter les grandes figures parmi les génocidaires de la région. Cette présentation épouse l'organisation administrative de la préfecture dans laquelle se trouve Bisesero. En 1994, année au cours de laquelle ont lieu les événements décrits dans cet ouvrage, le territoire du Rwanda est encore découpé en douze préfectures, chacune d'entre elles étant composée de communes. A leur tour, les communes sont constituées d'un ensemble de secteurs, chacun d'eux étant enfin morcelé en ce qui constitue la plus petite entité administrative de l'époque : la cellule.

Bisesero se trouve dans la préfecture de Kibuye. Cette préfecture compte neuf communes, Gishyita, Gisovu et Gitesi étant celles au sein desquelles se déroule l'essentiel de ce récit. La région de Bisesero est presque totalement incluse dans la commune de Gishyita. Elle empiète toutefois légèrement sur celle de Gisovu. Située à l'ouest du pays, la préfecture de Kibuye est bordée par le lac Kivu, ce dernier faisant office de frontière avec le grand Zaïre. Le chef-lieu de la préfecture de Kibuye se trouve, lui, dans la commune de Gitesi. Il s'agit de la petite ville de Kibuye. La préfecture de Kibuye est, parmi les préfectures du Rwanda, celle qui rassemble le plus grand nombre de Tutsi. Ainsi, si ces derniers ne représentent qu'un peu plus de dix pour cent de la population rwandaise, le reste de cette population étant essentiellement composé de Hutu, ils constituent près de vingt pour cent de celle de cette préfecture, dépassant même le tiers de la population dans les communes de Gishyita et de Gitesi.

Les noms des chefs locaux génocidaires reviendront très fréquemment dans ce récit. Chacun d'entre eux va « travailler »[5] dans la commune, le secteur ou encore la cellule dont il a la responsabilité. Rien ne les empêchera toutefois d'avoir, de temps à autre, à participer à des attaques génocidaires massives, lorsque, organisées à des niveaux supérieurs, elles

nécessiteront la participation du plus grand nombre et parfois même de petites mains venues d'autres préfectures que celle de Kibuye.

Cette présentation commence évidemment par celui qui est à la tête de la hiérarchie locale : le préfet de Kibuye. Il s'agit de Clément Kayishema, dont la position de préfet lui permet de contrôler aussi bien les bourgmestres des communes de sa préfecture que l'ensemble des forces de l'ordre qui prendront part au grand massacre. Clément Kayishema a quarante ans au moment du génocide. Il naquit dans la préfecture de Kibuye au sein d'une famille hutu dont le père fut enseignant puis juge, tandis que sa mère et ses sept frères et sœurs étaient cultivateurs. Il fit des études de médecine à Butare, la deuxième ville du Rwanda, après quoi il pratiqua aussi bien la chirurgie que la médecine générale, qu'il commença à exercer en Ouganda dans un camp de réfugiés. Il fut ensuite nommé directeur d'un hôpital, poste qu'il occupa pendant cinq ans, avant d'être affecté à celui de Kibuye. C'est en 1992 qu'il fut nommé préfet par Juvénal Habyarimana.

Intéressons-nous maintenant à la commune de Gishyita, une des neuf qui composent la préfecture de Kibuye. Elle occupe une place centrale dans notre récit. Ainsi que nous l'avons vu, elle contient en effet à elle seule la plus grande partie de la région de Bisesero. Charles Sikubwabo en est le bourgmestre. Il a alors une cinquantaine d'années. L'année précédente, il a quitté les Forces armées rwandaises avec le grade d'adjudant-chef pour prendre en 1993 la fonction de bourgmestre de cette commune qui est celle de sa naissance. A sa cérémonie d'investiture étaient présents Kayishema ainsi qu'un certain Eliezer Niyitegeka que nous ne manquerons pas également de citer régulièrement dans ce récit. Car bien que ce dernier fût, trois jours à peine après l'attentat qui coûta la vie au président Habyarimana, nommé ministre de l'Information du Gouvernement intérimaire rwandais, c'est sur les collines de la préfecture de Kibuye qu'on allait surtout le trouver en train de charger les civils tutsi. La région de Bisesero est, nous l'avons vu, à cheval entre les communes de Gishyita et de Gisovu. Quatre ans avant que ne démarre le génocide, c'est Aloys Ndimbati qui a été nommé bourgmestre de Gisovu, sa commune de naissance. Il est toujours à ce poste quand débute le génocide. Il a alors une quarantaine d'années. Citons également Augustin Karara qui est, depuis peu, bourgmestre de la commune de Gitesi. A l'époque des violences de 1973, il habitait au nord du pays, dans la préfecture de Gisenyi. Il y était alors élève au petit séminaire. Enfin, nous n'oublions pas la commune de Mabanza, située comme celles de Gitesi et Gishyita, au bord du lac Kivu et dont le bourgmestre est Ignace Bagilishema.

Parmi les policiers communaux que les bourgmestres ont le pouvoir de réquisitionner, il nous faut citer ceux que leur activisme génocidaire de tout instant nous fera retrouver fréquemment au cours de notre récit. Nous noterons, pour la commune de Gishyita, les noms de Ruhindura et de

Sylvestre Rwigimba. Pour ce qui concerne la commune de Gisovu, ce sont les noms des deux policiers Rukazanyambi et Sebahire qui retiendront notre attention.

Juste en-dessous du niveau de la commune, les secteurs sont sous la responsabilité de Conseillers. Dans la commune de Gishyita, les Conseillers que nous serons souvent amenés à croiser au cours de ce récit sont principalement celui du secteur Gishyita, Mikaeli Muhimana, alias Mika, ainsi que celui du secteur Mubuga, Vincent Rutaganira. Né dans la commune de Gishyita, Mika commence par y exercer le métier de commerçant. Il est ensuite élu au poste de Conseiller municipal de Gishyita, poste qu'il occupe toujours lorsque, six ans plus tard, et alors qu'il a trente-quatre ans, débute le génocide. Quant à Vincent Rutaganira, il est élu Conseiller de son secteur de naissance, le secteur Mubuga de la commune de Gishyita, en 1985. Il avait, avant cela, suivi une formation technique dans le domaine de la mécanique automobile ainsi qu'une formation en médecine traditionnelle qui lui avait valu le titre de guérisseur herboriste. Une fois Conseiller communal, il travaille à Mubuga en étroite collaboration avec sa femme avec qui il a neuf enfants. Il a cinquante ans quand commence le génocide à l'encontre des Tutsi. Au-dessous des Conseillers de secteurs, il y a les responsables de cellules. Le policier Sylvestre Rwigimba de la commune de Gishyita, que nous avons évoqué un peu plus tôt, est ainsi lui-même responsable d'une cellule.

Il y a enfin, parmi les grands noms du génocide dans la préfecture de Kibuye, ceux qui ne prennent pas place dans la hiérarchie administrative proprement dite, mais dont la position dans l'industrie, le commerce ou plus généralement les affaires, les rend incontournables. Deux personnes retiendront notre attention du fait qu'ils feront montre, tout au long des trois mois du génocide, d'un activisme criminel sans pareil. Il y a d'abord Alfred Musema. Lui n'est pas originaire de la préfecture de Kibuye, mais de celle de Butare. Après avoir effectué ses études en Belgique à la Faculté des Sciences agronomiques de laquelle il obtient son diplôme en 1974, il se marie un an plus tard avec une femme également originaire de Butare. De leur mariage naissent trois enfants. C'est au Ministère rwandais de l'agriculture et de l'élevage que Musema démarre sa carrière. Il travaille alors en coopération avec un organisme français, l'Orstom. Pendant ce temps, à Gisovu, une usine à thé se construit. Il s'agit d'une entreprise publique. Alors qu'en 1984, elle commence à peine à produire, Musema en est nommé directeur. L'usine parvient rapidement à atteindre la production d'usines à thé plus anciennes, devenant même, en 1993, l'une des plus importantes installations de ce type au Rwanda. En dépit de ses activités industrielles, Musema n'en garde pas moins des connexions aussi bien avec sa préfecture de naissance, la préfecture de Byumba, dont il est membre du Conseil préfectoral, qu'avec celle de Butare dont il est membre

du Comité technique. Il a quarante-cinq ans quand démarre le génocide.

Voici maintenant Obed Ruzindana. Né à Gisovu au sein d'une riche famille hutu, il grandit à Kibuye. Son frère, un certain Joseph Mpambara, prendra, comme lui, activement part au génocide à l'encontre des Tutsi. Notons à cet endroit que chaque membre d'une même famille a, en plus de son prénom chrétien, son propre nom rwandais. Deux frères peuvent donc porter des noms rwandais différents. A vingt-quatre ans, Obed Ruzindana part vivre à Kigali. Il vient alors régulièrement, en provenance de la capitale, livrer ses clients commerçants de l'ouest du pays, leur fournissant haricots, sorgho, savon et sel, après quoi il s'en retourne à Kigali, tout en ayant pris soin au préalable de faire un crochet par la commune de Gisovu afin de s'y approvisionner en thé. Il démarre peu à peu une activité d'importation ainsi que de transport de marchandises à l'étranger, employant pour cela quatre chauffeurs. Il devient bientôt un homme d'affaires prospère, marié et père de deux enfants. Les deux parents de sa femme sont tutsi. Bientôt ils parviennent, contre monnaie sonnante et trébuchante, à changer la mention « Tutsi » imprimée sur leur carte d'identité. Obed a trente-deux ans quand commence le génocide. Lui et sa famille quittent alors Kigali pour se rendre chez son père, le bourgmestre Elie Murakaza, habitant dans la commune de Rwamatamu. Populaire, le père d'Obed est parvenu à obtenir qu'à l'endroit où s'installe la famille de son fils, celle-ci soit respectée. Obed va y poursuivre son activité de commerçant tout au long du génocide.

Lui et son frère Joseph démontrent que c'est donc aussi en famille que l'on participe au génocide, ce que conforte, par ailleurs, la présence de Ntakirutimana père et fils sur le terrain du grand massacre. Aussi bien le fils, Gérard, que le père, Elizaphan, sont nés dans la préfecture de Kibuye. Quand démarre le génocide, Gérard a près de quarante ans et Elizaphan, à peu près soixante-dix. Gérard est alors médecin à l'hôpital du complexe de Mugonero, dans le secteur Ngoma. Ce complexe comprend une école d'infirmières, un hôpital, des habitations et est dirigé par une église des adventistes du Septième jour dont Elizaphan est l'un des pasteurs. Outre la région de Bisesero, c'est également celle de Mugonero qui va, au cours du printemps 1994, servir de terrain de chasse à ce tandem père et fils. Mentionnons également Ryandikayo, qui a une trentaine d'années quand démarre le génocide. Il gère alors un restaurant dans le secteur Mubuga de la commune de Gishyita.

Quant à Yusufu Munyakazi, il constitue un cas à part. Né dans la commune de Rwamatamu de la préfecture de Kibuye, il demeure dans celle de Cyangugu. Cette préfecture se situe au sud de celle de Kibuye, donc au sud-ouest du Rwanda. La ville de Cyangugu constitue, au sein de cette préfecture, un centre d'échange important avec la ville zaïroise de Bukavu. C'est précisément dans la ville de Bugarama que vit Munyakazi.

Il y exerce une activité prospère de commerçant et d'agriculteur. Mais pourquoi donc le mentionner s'il ne fait pas partie des génocidaires locaux de la préfecture de Kibuye ? Pour la simple raison que le génocide de Bisesero fera justement, à différentes reprises, appel aux miliciens génocidaires venus d'autres régions que celle de la préfecture de Kibuye, lorsque l'envergure des attaques nécessitera des renforts venant d'ailleurs. Ce sera précisément le cas des génocides anti-Tutsi perpétrés à Bisesero les 13 et 14 mai, ainsi que les 28 et 29 juin. Dans ces deux cas, Yusufu répondra présent à l'appel, ajoutant à l'effectif des génocidaires locaux les Interahamwe qu'il dirige dans la petite ville de Bugarama où sa maison fait office de quartier général. Yusufu, qui a deux femmes, a cinquante-neuf ans quand démarre le génocide.

Il faut ajouter ici que dans les années qui ont précédé ce génocide, des militaires français ont assuré des formations destinées aux dirigeants des Interahamwe et des Impuzamugambi, ces derniers étant constitués par la jeunesse de la Coalition pour la Défense de la République (CDR), parti ethniste et raciste anti-Tutsi. Parmi ces dirigeants se trouvait Yusufu Munyakazi. Après la formation, ces derniers sont retournés dans leurs communes d'origine avec des armes qui leur ont été distribuées afin qu'ils en forment d'autres à leur tour.

Nous venons de parler de Yusufu Munyakazi acheminant ses Interahamwe afin qu'ils viennent soutenir les génocidaires à Bisesero. Mais qui sont exactement ces miliciens Interahamwe ? Et quel rôle jouent-ils sur les collines rwandaises tout au long de ce génocide ? Les Interahamwe forment une milice composée de civils ayant été formés à tuer dans les mois qui ont précédé le génocide. Roméo Dallaire, qui fut chef militaire de la mission des Nations Unies déployée au Rwanda, révéla qu'en janvier 1994, trois mois avant l'attentat contre le président rwandais, un informateur de cette milice l'avait prévenu que des jeunes avaient été recrutés afin d'être, trois semaines durant, entraînés à tuer. Il avait ajouté qu'à l'issue de leur formation, ils avaient, une fois rentrés chez eux, pour ordre d'y recenser les Tutsi. L'informateur lui avait enfin fait savoir que cette milice avait été pourvue en fusils-mitrailleurs par l'armée rwandaise. Afin de les assurer de la véracité de ce qu'il avançait, il était allé jusqu'à conduire des Casques bleus directement dans une cache d'armes. Il avait enfin proposé non seulement de révéler les endroits où se trouvaient les autres caches d'armes mais aussi de donner les noms des dirigeants de la milice.

En échange, il s'était contenté de demander un peu d'argent ainsi que des passeports afin que lui et sa famille puissent se réfugier dans un pays étranger. Le 11 janvier, Roméo Dallaire envoya donc un fax à ses chefs directs, parmi lesquels Kofi Annan, dans lequel il décrivit comment se préparait « l'extermination anti-Tutsi » en vue de laquelle

tout l'armement nécessaire avait maintenant été rassemblé. Il y précisa que son informateur lui avait fait savoir que mille sept cents miliciens, entraînés dans des camps à l'extérieur de la capitale rwandaise, étaient prêts à envahir cette dernière par équipes de quarante, ces unités étant en mesure de tuer « mille personnes en vingt minutes ». Dallaire avait ainsi prévu de lancer un raid contre ces caches d'armes, n'attendant plus à cette fin que l'accord du Conseil de Sécurité. Or un télégramme de Kofi Annan vint le lui interdire.

Le Secrétaire général de l'ONU était alors Boutros Boutros-Ghali. Dallaire apprendra, par la suite, que la France avait demandé à l'ONU son renvoi en tant que chef militaire de la mission onusienne. Il ne fit alors pour lui aucun doute que quelqu'un avait dû lire ses rapports dans lesquels il avait fait état de la présence de soldats français au sein de la garde présidentielle, précisant qu'il s'agissait là d' « une instance qui entretenait des liens étroits avec les milices de l'Interahamwe ». Des milices dont la France officielle a toujours rejeté les accusations selon lesquelles ce seraient ses propres militaires qui en auraient assuré la formation au moment où ils dispensaient celle de l'armée rwandaise. Et pourtant les témoignages sont foison, qu'ils viennent d'anciens miliciens ou bien des militaires s'entraînant alors au côté de ces civils. Ils font état de ce que les militaires français ont bien formé des milices génocidaires aux techniques de combat avec ou sans armes, notamment aux camps de Ruhengeri, de Gabiro, de Muhima, de Mukamira, de Nyakinama, de Bigogwe et de Cyangugu.

Outre le fait que les Interahamwe déferlèrent bien en avril sur Kigali afin d'y massacrer les Tutsi, ils ont également eu pour rôle d'encadrer la population hutu lorsqu'il s'est agi de la faire participer activement au génocide. Voici donc comment ces Interahamwe prennent place dans le dispositif global de ce génocide, en étant aussi bien aux côtés des représentants locaux de l'autorité rwandaise et de son armée que de la population hutu.

Il convient toutefois de noter que dans la commune de Gitesi de la préfecture de Kibuye, l'aile « Power » ne s'est pas développée au sein du parti auquel appartiennent les Interahamwe, le MRND. « Power » est la formule réduite du slogan « Hutu Power » destiné à promouvoir le concept ethnique de pouvoir aux Hutu. Le « Hutu Power » avait été créé dans la continuité du discours prononcé fin février 1993 par le ministre français de la Coopération, Marcel Debarge, discours au cours duquel il était parvenu à convaincre la population de la nécessité de « présenter un front uni face au FPR [mouvement rebelle composé des Rwandais exilés souhaitant revenir au Rwanda] dans les prochains jours ». Ceci explique pourquoi le préfet Kayishema va, pour soutenir le génocide dans la commune de Gitesi, faire appel à des Interahamwe venant de l'extérieur de cette

commune, voire de l'extérieur de la préfecture. On retrouve là en somme la stratégie mentionnée par Dallaire à sa hiérarchie selon laquelle les Interahamwe, formés à tuer ailleurs qu'à Kigali, n'attendaient plus qu'un signal pour déferler sur la capitale rwandaise. On conçoit aisément que si ces Interahamwe étaient en mesure d'atteindre la capitale, d'autres étaient tout aussi aptes à envahir la commune de Gitesi.

En dehors de ces milices importées d'autres régions, de paysans venus d'autres communes, de gendarmes et autres fonctionnaires, les habitants de la commune de Gitesi qui participent chez eux à l'extermination des Tutsi sont pour beaucoup des jeunes qui, issus des classes populaires hutu, sont partisans de l'aile « Power » du parti MDR. Si leur participation concerne notamment les grands massacres perpétrés dans la ville de Kibuye, ils n'y font toutefois qu'épauler localement l'entreprise d'extermination initiée par le préfet.

L'autre grand acteur du génocide que nous devons désormais présenter est la population elle-même, encadrée aussi bien par les Interahamwe que par les membres du MDR-Power. Ces derniers supervisent la population de la commune de Gitesi en commençant par obtenir de certains Hutu qu'ils se désolidarisent de leurs voisins tutsi, après quoi ils les assistent dans leur déploiement sur le terrain des grands massacres. Une partie importante de la population de la commune de Gitesi participe ainsi peu à peu, au côté du MDR-Power ainsi que des gendarmes et des Interahamwe, aux tueries ayant lieu sur les grands sites. Ensemble, ils parviennent à réaliser des sommets dans l'horreur. Quand la population qu'ils sont parvenus à mobiliser n'est pas occupée à tenter de débusquer les Tutsi des forêts ou de la brousse, elle sert à former un véritable rempart humain autour des différents endroits prévus pour les exterminer.

La question se pose de savoir comment la population a pu, au moins en partie, être mobilisée de la sorte dans les tueries. Et cette question est d'importance. Le négationnisme de ce génocide joue en effet sur le fait que les massacres anti-Tutsi n'auraient en aucune manière fait partie d'un plan génocidaire, mais auraient résulté d'une colère populaire, cette dernière ayant spontanément éclaté après que la population eut pris connaissance des accusations publiques portées contre les Tutsi pour leur prétendue implication dans l'assassinat de son président. Quand, au fil du temps, il ne sera toutefois plus tenable de contourner le terme « génocide », le négationnisme l'intégrera dans son discours tout en faisant valoir que si génocide il y eut, ce dernier ne fut pas planifié, mais fut la conséquence d'une transformation interne progressive de cette colère populaire, métamorphose qui en aucun cas toutefois n'aurait bénéficié d'incitation externe.

Qu'en est-il dans la réalité ? La réalité est loin d'être exempte d'incitations externes. Il faut souvent en effet, dans un premier temps, que

les génocidaires obtiennent de nombreux Hutu qu'ils se désolidarisent des Tutsi afin qu'ils cessent de les aider à se défendre contre les attaques dont seuls ceux-ci sont la cible. On ne manquera pas de remarquer que les autorités doivent agir directement sur le terrain, en dépit du fait que la radio génocidaire RTLM [Radio Télévision libre des mille collines] s'en charge aussi en martelant qu'il faut venger la mort du président en traquant et tuant l'ennemi tutsi. A croire donc que la radio ne fait pas tout et que si la séparation entre les Tutsi et les Hutu a bien commencé le jour de la nouvelle de l'attentat, les autorités génocidaires ne doivent pas pour autant relâcher la pression sur le terrain, mais continuer à persuader la population de prendre part au génocide.

Aux fins d'obtenir des Hutu qu'ils se désolidarisent des Tutsi, les génocidaires réveillent chez eux un large éventail de sentiments humains parmi lesquels la paranoïa et la lâcheté, en leur faisant croire que les Tutsi ont prévu de les tuer, quand ils ne les menacent pas de le faire eux-mêmes directement, menaces que la présence de nombreux criminels réputés en leurs rangs rend pour le moins crédibles. Ils suscitent aussi l'intérêt personnel chez leurs interlocuteurs en leur faisant notamment convoiter les richesses des Tutsi qu'ils ne manquent pas de commencer à piller devant leurs yeux. La situation d'ensemble fait le reste. Les radios nationales appelant à tuer les Tutsi, les représentants locaux de l'Etat ainsi que l'armée participant aux massacres, les Hutu sont bien vite confortés dans le caractère officiel des tueries et dans le fait que rien ne pourra dès lors leur être reproché s'ils se décident également à tuer. Les premiers tueurs ayant fait la démonstration aussi bien de leur détermination que de leur organisation, ils semblent bien dire vrai aux yeux de ces Hutu encore solidaires des Tutsi lorsqu'ils leur font savoir que leur combat au côté de leurs voisins tutsi ne les mènera à rien. Ne sachant dès lors quoi faire face aux messages lancés à leur attention par les génocidaires, les Hutu se réunissent, finissant, souvent de façon collégiale, par décider d'abandonner leurs anciens alliés tutsi, ce qu'ils font parfois par communautés entières, épousant en cela ce qui leur apparaît être un mouvement général. Leur changement d'attitude est alors radical, certains Hutu étant, une fois effectué leur premier meurtre, bientôt transportés par une frénésie génocidaire proche de la folie.

Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants tutsi, décident très vite de se réfugier dans des églises, notamment après avoir suivi les conseils de leurs aînés qui y ont, pour leur part, déjà trouvé à se protéger, notamment à l'occasion des massacres de l'année 1959. Les autorités locales accompagnent ce mouvement en faisant croire aux Tutsi qu'elles font tout ce qui est en leur pouvoir pour reprendre le contrôle d'une situation qui leur aurait momentanément échappé, leur conseillant de trouver refuge dans ces endroits où elle seront à même d'assurer leur protection,

le temps de reprendre la main sur la rue et de désarmer ces factions prétendument incontrôlées. L'Etat rwandais souffle ainsi le chaud et le froid, organisant aussi bien les premières tueries que la désinformation susceptible d'entraîner la cible du génocide vers les différents lieux de son extermination.

Aussi la violence initiale a-t-elle une double fonction. Elle a d'abord pour objectif d'assassiner les premiers individus figurant sur des listes préétablies. La cible n'est alors, à cet instant, pas encore constituée uniquement de Tutsi, mais aussi de Hutu. Il s'agit en effet d'éliminer toutes ces personnes qui, notamment du fait de leur influence, seraient capables de contre-mobiliser la population, d'apaiser la situation, de contrecarrer en somme le plan génocidaire. En second lieu, elle engendre une atmosphère de panique se traduisant par un premier mouvement de population, bientôt favorisée par les ordres donnés par les autorités locales aux Tutsi de quitter leurs habitations.

Ce mouvement de population se renforce à mesure que les tueries ciblent non plus seulement les Rwandais figurant sur des listes préétablies, mais l'ensemble des Tutsi dans le cadre du génocide qui les cible. Il s'agit dès lors pour les autorités génocidaires locales de canaliser ce mouvement de foule vers les différents sites de regroupement prévus pour en exterminer plus facilement les membres. C'est dans cette optique que le préfet de Kibuye, Clément Kayishema, prévoit de rassembler les Tutsi de sa préfecture au sein des différents sites de la ville de Kibuye. Aussi, tandis qu'il y fait converger, en provenance de préfectures voisines, des tueurs aguerris et qu'il sait qu'il peut par ailleurs compter à cet endroit sur l'appui local des partisans du MDR, il enjoint les Tutsi de sa préfecture d'en prendre également la direction. Alors que ces derniers atteignent par milliers la ville de Kibuye, c'est également par milliers que les tueurs y pénètrent, répondant ainsi à la demande de renfort exprimée un peu plus tôt par le préfet de Kibuye.

Si l'on disposait d'images filmées satellites suffisamment précises de la région de Kibuye en ce printemps génocidaire et que l'on entreprenne de les projeter en accéléré, on verrait sans doute se dessiner un ensemble de mouvements pour le moins édifiants. On y observerait des foules se rendant peu à peu vers des endroits qui ne manqueraient alors pas de nous apparaître avec évidence comme les points nodaux d'un génocide parfaitement structuré. Dans un premier temps, tandis qu'on y constaterait les uns prendre la direction des collines de Bisesero, on y verrait les autres se rendre vers des stades ou des églises. On y remarquerait des bandes cerner ces lieux de regroupement, y acheminer des armes, y lancer un assaut, tandis que des foules continueraient à remplir d'autres églises ainsi que d'autres stades que ces mêmes bandes, ou d'autres, viendraient alors à nouveau cerner, de nouveau y acheminant des armes, de nouveau

y lançant un assaut. Une telle projection nous ferait apparaître ce grand massacre comme bien éloigné de ce que peut donner à comprendre un récit lorsqu'il s'en tient à ne présenter que des scènes incluant un Hutu tuant son voisin tutsi, quand bien même ces scènes-là ont bien existé.

On verrait parallèlement la poche de résistance qu'est Bisesero grossir au fur et à mesure que les Tutsi ayant échappé aux massacres en prendrait la direction. Vers la fin du mois d'avril, la majorité des Tutsi habitant la préfecture de Kibuye qui n'ont pas fui immédiatement en direction de Bisesero ont fini par être massacrés, soit chez eux, soit au sein de ces églises et autres centres de regroupement, hôpitaux, stades, dans lesquels ils avaient pourtant cru un temps pouvoir trouver refuge. Un certain nombre d'entre eux ont toutefois entrepris, dès le début du génocide, de rejoindre les collines de la région de Bisesero, forts de la connaissance des exploits passés de ses habitants, les Basesero, eux-mêmes principalement tutsi et éleveurs pour la plupart.

Ces vaillants combattants étaient, en 1959, 1962 et 1973, parvenus à se défendre contre leurs assaillants. Ils sont alors pour beaucoup encore persuadés que l'histoire ne peut que se répéter et que par voie de conséquence ils ne peuvent que tenir bon. Une seconde vague de Tutsi se déplace vers Bisesero après avoir échappé aux grands massacres perpétrés dans les centres de regroupement. Au total, on dénombre désormais pas moins de cinquante mille Tutsi sur les collines de Bisesero. Il y a alors à Bisesero à peu près autant d'hommes, de femmes et d'enfants qu'il en restait dans le ghetto de Varsovie en janvier 1943, alors que les déportations de juifs vers les camps de la mort touchaient à leurs fins et que s'amorça son insurrection.

Ainsi rassemblés à Bisesero, les Tutsi espèrent parvenir à générer une force susceptible d'opposer une efficace résistance à leurs génocidaires que, faute d'avoir pu fuir ailleurs, ils vont désormais devoir affronter à Bisesero. La lutte sera sans merci. C'est en effet désormais là que les massacres, qui ont pris fin ailleurs, vont, à partir de la dernière semaine d'avril, concentrer toute l'attention des génocidaires. Si les collines de Bisesero ne sont pas enfermées artificiellement par des murs comme l'est un stade, une église ou un ghetto, la nature sait offrir de quoi transformer ce lieu en un piège par le biais de ces cirques de collines au sommet et en contrebas desquelles on peut répartir la population hutu afin qu'elle forme un mur humain empêchant les Tutsi de s'échapper. A Bisesero, ce 13 mai, outre la barrière humaine, des armes lourdes sont positionnées aux sommets des collines, des armes prêtes à cracher à distance leurs projectiles sur des Tutsi désormais piégés.

En cela, les génocidaires ne vont faire que mettre en œuvre une tactique mise au point dès lors qu'ils eurent compris que les Tutsi parvenaient à les tuer en se mélangeant à eux. Et avant l'ouverture du feu,

toujours l'information mensongère destinée à les guider vers le lieu de leur extermination, que ce soit vers un stade, une église, une colline. Le mensonge comme première salve indolore. Le mensonge comme ouverture inaudible du feu. Car ne nous y trompons pas. Quand le mensonge est là, c'est que le massacre lui-même a commencé, si ce n'est que la victime, elle, ne le sait pas encore.

Il est encore temps pour vous, lecteur, de refermer le présent ouvrage. Il y a en effet des choses difficiles à lire, difficiles à accepter. Je vous aurai prévenu.

Plus de cinquante témoignages venant aussi bien de rescapés que de tueurs font état de ce que des soldats blancs, ont, le 13 mai 1994, activement participé, et ce de façon déterminante, au massacre des quarante mille civils tutsi de Bisesero. Les anciens tueurs nous font savoir de leur côté que ces soldats blancs leur ont été présentés comme étant de nationalité française. Tous ces témoignages parsèment le présent récit. Voilà donc l'acteur qui nous restait à introduire. Il fut, sur le terrain du génocide de Bisesero, aux côtés des miliciens, de leurs chefs ainsi que de la population hutu. Un acteur difficile à cerner, car il ne se montre que rarement, contrairement à son allié génocidaire rwandais, sauf quand il lui faut l'épauler sur le terrain du génocide. Ce fut le cas ce 13 mai, les milices génocidaires que les soldats français avaient formées quelques années plus tôt refusant de continuer à affronter seuls les Basesero trop forts pour eux. Quarante mille morts et un mois et demi plus tard, il fallait réinsuffler aux rescapés tutsi de ce massacre une confiance capable de peser plus lourd dans la balance que le fait qu'ils aient vu des Blancs participer activement à ce grand massacre. Ainsi allait-on tenter de faire en sorte qu'ils se fient à d'autres soldats blancs, officiels ceux-là : ceux de Turquoise.

Or comment les Tutsi peuvent-ils savoir si les soldats français qui viennent à leur rencontre le 27 juin 1994 à Bisesero sont ou non de connivence avec les soldats blancs qu'ils ont vu participer au massacre des leurs le 13 mai ? Faute de le savoir, ils se découvrent aux yeux des génocidaires rwandais afin de rejoindre les soldats de Turquoise, misant sur le fait que ces Blancs vont rester avec eux, appeler du renfort, en somme les sauver. Mais les soldats français les abandonnent, prétextant n'être pas préparés, leur promettant de revenir trois jours plus tard les sauver. Et voilà les rescapés du massacre du 13 mai qui à nouveau arpentent en courant les collines de Bisesero afin d'échapper à la mort, les deux jours qui suivent l'abandon des Français faisant l'objet des massacres les plus terribles depuis ceux de la mi-mai. Une polémique fait rage depuis des années : les soldats de Turquoise ont-ils volontairement laissé les génocidaires rwandais finir le « travail » pendant ces trois jours ? Nous verrons dans ce récit que la question aura somme toute été bien faible par rapport à la réalité. La moitié des derniers survivants de Bisesero sont

finalement exterminés pendant ces deux jours. La moitié ? Cela veut dire qu'il en reste. Plusieurs centaines. L'Histoire va donc pouvoir s'écrire.

La direction de l'Histoire, c'est précisément celle que je vous invite, lecteur, à emprunter à l'occasion de ce voyage dans le passé, afin qu'ensemble nous parcourrions les cent jours du génocide à Bisesero, en compagnie de dizaines, que dis-je, de centaines de témoins, paysans hutu, rescapés tutsi, policiers, miliciens. Je vous promets l'écœurement, la nausée et la colère. La plongée sera en apnée. Luttez contre votre refus de voir la nature humaine dans ce qu'elle a de plus abject et de plus cynique, car c'est aussi cela la nature humaine. Et une fois parvenus à vaincre le dégoût que vous inspireront ces massacres, luttez contre la lassitude que leur litanie peut également finir par inspirer chez l'être le plus sensible. Acceptez enfin de voir la vérité, toute la vérité, cette vérité une et indivisible.

Au moment où je vous ai fait savoir qu'étaient présents des soldats blancs, français, au cours du massacre du 13 mai, je vous ai entendu me demander : « Pourquoi ? » Ce n'est pas là l'objet de mon enquête. Je ne sais pas le pourquoi, mais je sais le comment. Et je vais vous le raconter.

"*Ukuri guca mu ziko ntigushya*"

La vérité traverse l'épreuve du feu sans se consumer

Proverbe rwandais

Ce récit a la particularité de ne pas contenir de phrase ou même d'extrait de phrase qui ne soit associé à une note en fin d'ouvrage. Lorsque la note ne correspond pas à une source, il est en général indiqué « note de l'auteur ». C'est l'endroit où je me prête notamment à des analyses en cours de récit. Chaque numéro de note se réfère à la totalité de l'extrait situé entre elle et le numéro de la note précédente. Ces extraits correspondent souvent à des bribes de témoignages. Aussi une phrase peut-elle être constituée par plusieurs extraits de récits de témoins, l'idée étant de parvenir, dans certaines situations, à tendre vers le témoignage d'un observateur omniscient. J'ai enfin pris soin de rester au plus près de la parole des témoins. J'ai effectué ce travail de réécriture avec le souci constant de préserver aussi bien l'information contenue dans leur récit que la façon avec laquelle ils l'ont livré. Aussi ce récit est-il avant tout le leur.

Chapitre 1

Stade, églises et collines : les seules échappatoires pour les Tutsi traqués

Avant 1990

A Bisesero, avant le génocide, les familles étaient unies, chacune d'entre elles faisant attention aux enfants des autres. Avec de la bière, les Basesero payaient les agriculteurs qui cultivaient pour eux la terre, faisant pousser toutes sortes de produits alimentaires : maïs, patates douces, manioc. Ils avaient de l'herbe pour leurs vaches. Quand elles étaient grasses, ils les vendaient pour payer les frais de scolarité de leurs enfants. Les vaches, c'était toute leur vie. Quand elles vêlaient, elles produisaient du lait qu'ils pouvaient vendre pour payer leurs vêtements. Ils n'avaient aucune opportunité de travail mais n'en avaient nullement besoin étant donné qu'ils pouvaient vivre heureux et convenablement grâce à leurs vaches. Les habitants de Bisesero, les Basesero, étaient éleveurs de bétail. Il n'y avait pas une seule personne qui n'avait pas sa vache. Il y avait alors trois clans : les Banyiginya, les Bakono et les Bahima. L'arrière grand-père de chacun de ces clans était encore en vie. Le chef des Abanyiginya était l'arrière grand-père Sebikara. Bijeri était l'arrière grand-père et le chef du clan des Bahima. Enfin, Rukwirangabo était l'arrière grand-père et le chef du clan des Bakono. Ces trois clans formaient une communauté très unie. Les enfants de ces clans se mariaient ensemble et celle ou celui qui voulait un mari ou une femme n'avait pas besoin d'aller chercher plus loin. Un panneau ainsi que la rivière Ryimpundu séparaient le Bisesero de la commune de Gisovu du Bisesero de la commune de Gishyita En dépit du fait qu'ils vivaient dans deux différentes communes, ils étaient toujours proches. [8]

Avant le génocide, les enfants tutsi étaient des citoyens de seconde classe au Rwanda. Il y avait alors de sérieuses restrictions à leur encontre

du fait qu'ils étaient tutsi. Ils n'avaient pas le droit à une éducation convenable, pas le droit au commerce, ni enfin de servir la communauté comme ministre ou bien maire. Il s'agissait là d'une discrimination totale. Ils baissaient même les notes des enfants intelligents de telle sorte qu'ils n'accèdent pas à une éducation supérieure. Les Basesero se sont donc repliés sur leurs vaches et sont globalement restés illettrés. Certains d'entre eux envoyèrent toutefois discrètement leurs enfants au Zaïre pour qu'ils y étudient. Mais aucun n'eut un quelconque statut au sein de la communauté rwandaise. [9]

Les habitants de Bisesero formaient une communauté unie et forte. Les guerres précédentes ne les avaient pas désorganisés. Les Tutsi du Rwanda firent face aux premiers massacres en 1959. Les Basesero s'assurèrent alors qu'ils étaient capables de se défendre ainsi que de protéger leurs vaches. Personne ne parvenait à voler leurs biens ni à brûler leurs maisons. En 1962, les massacres de Tutsi recommencèrent au Rwanda. Ceux de Bisesero parvinrent alors à chasser l'ennemi, quand bien même ces derniers furent en possession d'armes à feu. En 1973, les génocidaires revinrent. Ils brûlèrent deux maisons appartenant à des Basesero. En colère, les Tutsi éteignirent le feu et se munirent de lances et d'arcs. Les génocidaires prirent peur et les laissèrent en paix. Bisesero avait globalement été épargné, ce tandis que les Tutsi d'autres régions avaient, eux, été tués et tandis que leurs maisons avaient été incendiées. C'est ainsi que de nombreux survivants tutsi quittèrent le pays tandis que les Basesero, à l'exception de quelques familles qui se rendirent au Zaïre, restèrent à Bisesero. Plus tard, ils tuèrent les voleurs qui avaient essayé de s'emparer de leurs vaches. Ceux des autres régions qui constatèrent la grande force des Tutsi de Bisesero, qui eurent vent de la façon dont ils étaient parvenus à venir à bout du moindre assaut, considérèrent que c'étaient là des hommes qui ne pouvaient donc être battus par qui que ce soit. En 1990, les Basesero seront à nouveau attaqués. Cette fois-ci, seront arrêtés et emprisonnés de nombreuses personnes dont ils prétendront qu'ils sont des complices du FPR. Les Tutsi de Bisesero n'enregistrèrent de pertes qu'au cours du génocide de 1994.[10]

1991

Week-ends franco-rwandais à Kibuye

Télesphore Iyamuremye est tutsi. Il a vingt et un ans. Il passe ses week-ends près du Guest House de Kibuye, un lieu qu'il affectionne particulièrement et où il vient souvent pour nager dans le lac Kivu et se promener aux alentours. C'est dans ces conditions qu'à plusieurs reprises

au cours des premiers mois de l'année 1991, il y rencontre une dizaine de militaires français.[11]

La France est alors officiellement au Rwanda depuis plus de trois mois dans le cadre de l'opération Noroît. Le 4 octobre 1990, elle y a acheminé ses soldats aux fins de soutenir le président hutu, Juvénal Habyarimana, contre l'attaque lancée trois jours plus tôt d'Ouganda par une rébellion composée de Tutsi rwandais réfugiés des pogroms des années soixante. Ces derniers tentent ainsi de revenir au pays après en avoir été empêchés par la voie amiable.[12]

C'est également pour se détendre les week-ends que viennent à cet endroit les soldats qu'aperçoit Télesphore. Si l'on peut s'y rendre en bus, les soldats français préfèrent louer des motos à des particuliers. Ne sachant toutefois à qui s'adresser pour un tel service, ce ne sont pas eux qui s'en chargent, mais des Interahamwe dont une trentaine vient avec eux régulièrement. Après avoir effectué ensemble quelques tours à moto dans le centre-ville de Kibuye, ils vont nager dans le lac, puis s'en vont boire un verre. Bien que Télesphore éprouve quelque crainte aussi bien à l'égard de ces soldats en uniforme que de ces Interahamwe qui arborent des baïonnettes et des cordelettes, rien ne lui permet encore vraiment de penser que ces derniers feront un jour du mal à qui que ce soit. Ce n'est qu'au moment de l'avènement du multipartisme, en juillet de la même année, que les choses changent. C'est à cet instant qu'ils commencent à menacer, attaquer, voire tuer ceux qui n'ont pas fait le bon choix en se ralliant à l'ancien parti unique qu'est le MRND, dont le sigle est déjà à ce jour dessiné sur les pagnes dont ils sont vêtus au cours de ces week-ends de détente qu'ils partagent avec les militaires français.[13]

Ce sont précisément des Interahamwe que l'on retrouvera, trois ans plus tard, sur les collines du Rwanda, occupés à massacrer les civils tutsi, et encadrant la population hutu afin qu'elle aussi participe à leur génocide.[14]

Trois ans plus tard, justement, nous y voilà.[15]

Mercredi 6 avril 1994

Tensions à Mabanza

Il est près de quinze heures. Odile Mukayiranga Mutima vient de rentrer chez elle dans le secteur Rubengera où elle a grandi. Ce secteur se trouve dans la commune de Mabanza, une des quatre communes de la préfecture de Kibuye à être bordée par le lac Kivu. Odile a quatorze ans et est tutsi. Elle étudie en internat. Aussi n'était-elle pas rentrée chez elle depuis les fêtes du nouvel an. Elle a dix frères et sœurs du même père.

Quant à sa mère, Thérèse, qui a trente-neuf ans, elle est alors à terme d'une nouvelle grossesse, le douzième enfant du père d'Odile. Une fois chez elle, cette dernière découvre une situation des plus tendues. En effet, à peine est-elle arrivée que ses frères et sœurs lui racontent ce qui s'est passé en son absence. Elle apprend ainsi que les habitants de son quartier, qui pour beaucoup appartiennent aux partis politiques anti-Tutsi que sont le MRND et le CDR, ont reçu des uniformes avec lesquels ils partent de temps à autre en formation. Mais il y a pire. Ses frères et sœurs l'informent que les Hutu ont commencé à s'adresser aux siens en les qualifiant d'Inyenzi, qui signifie « cafard », les traitant d'ennemis de l'Etat, les accusant de faire partie de ceux qui ont attaqué le pays, ne manquant pas enfin de leur faire savoir que le temps viendra où ils les découperont. Odile apprend, par ailleurs, que les militaires sont venus chaque nuit chez eux y chercher des armes en compagnie du bourgmestre de Mabanza, Ignace Bagilishema. En cela par-contre, elle ne découvre rien de nouveau. Bien avant qu'elle ne parte pour l'internat, elle avait en effet déjà pu observer cet homme venir fouiller sa maison en compagnie de militaires et de gendarmes communaux. Cela se passait toujours après minuit. Il n'y avait alors pas un endroit qui ne fût inspecté. Ils fouillaient tout : leurs lits, leurs armoires, leurs plafonds, leurs toilettes, ne se gênant pas de prendre un peu de leur nourriture à même leurs casseroles. Aucun membre de la famille d'Odile n'avait pourtant jamais servi dans l'armée. Mais ce n'était pas cela qui nourrissait la suspicion du bourgmestre.[16]

Certains membres de la famille d'Odile se trouvant en effet alors au Zaïre, il n'en avait pas fallu plus pour les assimiler à des traîtres. Voilà ce qui, depuis le début de l'année 1993, obsède Bagilishema qui dès lors se rend régulièrement chez Odile pour tenter d'y arrêter son père. Il faudrait pour cela qu'il possède ne serait-ce qu'un début de preuve de traîtrise de sa part ; or ce n'est pas le cas. Aussi finit-il par décider de placer la famille d'Odile en résidence surveillée, interdiction leur ayant été signifiée d'effectuer le moindre déplacement d'une commune à l'autre sans un laissez-passer. Le prétexte invoqué ? Le fait que son père aurait profité d'une visite rendue à sa sœur restée au Zaïre pour faire venir des armes au Rwanda. Il en aurait toutefois fallu plus au père d'Odile pour l'empêcher d'aller à l'internat rendre visite à sa fille. Il est vrai que cette dernière n'a pas cessé de lui téléphoner pour lui dire qu'il lui manquait. Et cela est bien réciproque. C'est pourquoi il n'a pas résisté à la tentation de venir la voir presque tous les week-ends, en dépit de l'interdiction de se déplacer.[17]

Comme toutes les autres nuits, le père d'Odile s'apprête, en celle du 6 avril, à veiller jusque tard dans la nuit dans l'attente de la visite maintenant régulière de ces militaires envoyés par la commune. Ce 6 avril s'annonce toutefois comme un jour particulier.[18]

L'attentat à Kigali

Il est près de vingt heures trente. Alors qu'il s'apprête à atterrir, l'avion à bord duquel se trouve le président rwandais Juvénal Habyarimana est abattu dans le ciel de la capitale rwandaise. Le soir de l'attentat, Semi Bazimaziki est à l'Ecole supérieure militaire (ESM) de Kigali. Il y est caporal dans la compagnie QG. C'est une école fréquentée par des soldats français à qui il arrive de venir prendre un verre dans le cabaret. Cabaret est le nom donné aux bars au Rwanda. Ces Français ne résident toutefois pas à l'ESM mais vivent au camp Kigali qui jouxte l'école militaire où Semi a été formé par des instructeurs français en 1990 et en 1991, notamment à l'apprentissage du maniement d'un fusil ainsi qu'à la tactique, à savoir la façon d'affronter un ennemi venant de face, ou bien encore au camouflage. Militaire, Semi a notamment combattu dans la région de l'Umutara, dans l'est du pays, au côté des militaires français qu'il connaît donc non seulement pour les fréquenter à l'ESM mais également pour avoir vécu avec eux aussi bien sur le champ de bataille que dans la brousse.[19]

Mais revenons au soir de l'attentat. Semi est donc à l'ESM, mais pas les Français. Aussitôt après le crash de l'avion, il entend et voit des tirs du côté du camp de Kanombe, suffisamment proche de l'ESM pour lui permettre d'apercevoir les éclairs correspondant à ces tirs. La situation devient aussitôt urgente, Semi apercevant à Kigali des militaires français circuler à grande vitesse à l'aide de petites jeeps et lui donnant bientôt l'impression que ce sont eux et non les officiers rwandais avec qui ils se trouvent qui contrôlent la situation. Ils dirigent tous les mouvements, supervisent et commandent toutes les activités, tiennent en somme tout entre leurs mains. Semi et ses collègues sont bien vite déployés avec pour ordre d'assurer la garde ainsi que la défense du camp de l'ESM.[20]

Dans les communes de la préfecture de Kibuye, les bourgmestres réunissent leurs Conseillers de secteur, puis rassemblent leurs responsables de cellules avec pour charge de propager un communiqué à destination de la population. Il s'agira pour elle de se mettre à débusquer les Tutsi et d'incendier leurs maisons.[21]

Jeudi 7 avril

A l'ouest du pays, dans la région de Kibuye, Hérédion Musayidizi, qui vit à Bisesero, se rend au centre de Mubuga voir une personne à qui il vend du charbon. Hérédion a trente-sept ans et est né à Bisesero. Une fois à Mubuga, il entend de la musique classique, une musique de deuil. C'est alors qu'il apprend qu'Habyarimana aurait été tué par les Tutsi.[22]

Commune de Mabanza

Dans la commune de Mabanza, la mère d'Odile est très inquiète. Elle a en effet eu vent de rumeurs selon lesquelles les membres de sa famille seraient en tête d'une liste de Rwandais destinés à être tués. C'est qu'ils ne sont pas considérés comme traîtres uniquement parce que Tutsi, mais aussi parce que certains d'entre eux se trouvent être au Zaïre. Comment, dans ces conditions, assurer la sécurité aussi bien des onze enfants que de celui qu'elle porte alors en elle ? Elle décide d'être franche avec eux. Elle se rend à cette fin dans leurs chambres et leur fait savoir qu'ils risquent désormais d'être tués, tous sans exception. Il n'en faut pas plus à Odile pour aller voir son père à qui elle demande aussitôt des précisions sur la situation. Celui-ci se veut rassurant, lui répondant qu'il n'y a là rien de trop grave, ajoutant qu'il ne pense pas, pour sa part, que l'on est en mesure de les tuer tous. Il est, aux yeux d'Odile, alors plutôt confiant. Elle n'en saisit pas bien la raison. Une chose semble certaine pour lui : si la situation venait à s'aggraver, toute sa famille n'aurait qu'à se rendre à Goma, au Zaïre.[23]

Commune de Gitesi

Or voici qu'en cette matinée du 7 avril, la radio RTLM annonce un couvre-feu jusqu'à nouvel ordre.[24] Aurélie Musabeyezu entend la nouvelle. Monitrice technique, elle enseigne au sérail de Kibuye. Son époux travaille, lui, à l'Onatracom, l'Office national des transports en commun.[25] En dehors de leur famille, peu nombreux sont les Tutsi habitant le quartier de Kibuye situé près du stade Gatwaro.[26] Elle décide de suivre la consigne. Tous ses enfants resteront désormais confinés à la maison. Elle ne manque pas de s'appliquer cette contrainte, s'interdisant de se rendre au marché.[27] René, son fils aîné, a pourtant l'habitude de se promener. Mais son père est intransigeant. Il lui ordonne de ne plus sortir. Aussi bien René que son petit frère Jean-Luc, tous deux alors enfants, sont ainsi sommés de rester sagement chez eux.[28]

Eliezer Mbonabandi habite dans le secteur Gitarama de la commune de Gitesi. Il suit également les consignes de la RTLM, pensant pour ce qui le concerne qu'il ne doit s'agir là que d'une réédition des violences de 1973.[29]

Esdras Ndalisamye a trente-neuf ans. Il est originaire de la commune Gitesi, plus précisément de la cellule Karongi du secteur Gitesi. Il est bien préparé à ce qui va se passer. Agent permanent de l'Orinfor, au cours

d'une nuit de l'année 1991, il avait en effet aperçu des militaires français entraîner des miliciens. Aussi avait-il pensé depuis longtemps déjà, qu'ils préparaient quelque chose. Au matin de ce 7 avril, une fois arrivé à son bureau et alors qu'il apprend que l'avion d'Habyarimana a été abattu, il aperçoit des gens n'ayant probablement pas eu le temps d'écouter la radio se faire pourchasser par les gendarmes et tabasser dans la rue. C'est le chaos. Il ferme aussitôt les portes de son bureau de telle sorte que personne ne puisse y entrer. Il téléphone à Kigali pour recueillir des informations auprès d'un journaliste, qui lui explique que la situation y est terrible, que des tueries y ont démarré, et que s'il advenait qu'il ne réponde plus à un de ses prochains appels, c'est qu'il serait mort. A cet instant, Esdras comprend que la situation est sérieuse.[30]

La commune de Gitesi reste toutefois encore assez calme dans son ensemble, quand bien même des fonctionnaires ainsi que des militaires originaires du nord de la préfecture commencent à se rassembler par petites groupes. A l'occasion des conversations qu'ils engagent, ils se mettent à parler de venger l'assassinat du président qu'ils attribuent aux Tutsi.[31]

Commune de Gishyita

Si la situation n'a donc pas encore explosé à cet endroit, le génocide à l'encontre des Tutsi a toutefois commencé dans la commune de Gishyita. [32]

Dans cette commune, aussitôt connue la nouvelle relative à la mort du président, le Conseiller du secteur Musenyi, Ezéchiel Muhirwa, préside une réunion à laquelle assistent commerçants et responsables de cellules. Au programme : l'extermination des Tutsi qu'il accuse d'être les auteurs de cet assassinat.[33] Les maisons des Tutsi sont aussitôt incendiées, les tueries débutent,[34] les intellectuels étant les cibles liminaires. La cruauté ne fait alors que commencer. Charles, un policier communal de Gishyita, en est une des premières victimes. Tué, puis mutilé, son sexe est suspendu à un poteau électrique sur la place principale de la localité de Gishyita, devant le magasin d'un certain Assiel Kabanda.[35]

Dans le secteur Ngoma de cette même commune de Gishyita, Obed Ruzindana arrive avec deux camions remplis de machettes, qu'il prend soin de décharger chez une personne qui, dans les années soixante-dix, avait été membre du MDR-Parmehutu. Cet homme, Assiel Bazambanza, avait également été bourgmestre de Gisovu à l'époque où le président rwandais n'était pas encore Habyarimana, mais Kayibanda. Propriétaire d'un atelier de soudage, il met à contribution ses machines aux fins

d'aiguiser les machettes qui viennent de lui être livrées. Ruzindana profite alors d'une réunion pour les distribuer à des Hutu, à qui il donne également des grenades, au moyen desquels ces derniers terrorisent et tuent les Tutsi qu'ils accusent d'avoir tué leur président, pillant et brûlant leurs demeures.[36]

Certains Tutsi parviennent toutefois à s'enfuir de leurs maisons pour se réfugier où ils peuvent : la paroisse de Mubuga, celle de Kibingo, ou bien encore l'hôpital de Mugonero. C'est le cas de Nathan qui, après avoir assisté à la distribution d'armes faite par Ruzindana, prend la direction de cet hôpital, tandis que sa femme décide, elle, de prendre celle des collines de Bisesero afin d'y rejoindre les Tutsi qui y résident. Ces derniers, les Basesero, ont en effet su démontrer, dans les années 1959, 1962 et 1973, qu'ils étaient largement en mesure de repousser les assauts de leurs agresseurs.[37] Ils ont depuis acquis une solide réputation dans toute la région. Dès les premiers jours du génocide, ce sont ainsi des milliers de Tutsi qui se mettent à fuir les massacres ayant lieu dans les villages de la région de Kibuye et arrivent peu à peu sur les collines de Bisesero.[38]

Bisesero

Cependant, à Bisesero même, les choses sont bien loin d'être aussi idéales que ceux qui s'y rendent auraient pu l'espérer. Les Tutsi ne sont en effet pas tous aussi confiants que ceux qui les rejoignent l'imaginent.[39] Un exemple ? La cellule Nyarutovu. Certes, dans cette cellule de Bisesero, nombre de Basesero se fient à leur force. C'est un fait. Il n'en demeure pas moins que se propage dans la région une rumeur des plus inquiétantes : la mort du président serait susceptible d'entraîner le massacre des Tutsi. Il n'en faut pas plus pour entamer la confiance de certains des Basesero de Nyarutovu qui, bientôt pris de panique, décident, le soir venu, de prendre la fuite.[40]

Pourtant, à Bisesero, tous ne s'affolent pas. C'est notamment le cas de Siméon Karamaga. Né à Bisesero où il a toujours vécu, il est du clan des Banyiginya. Il est originaire du secteur Rwankuba de la commune de Gisovu, précisément de la cellule Bisesero. Siméon a cinquante ans, huit enfants dont deux mariés. N'ayant pas de radio, ce n'est que le matin du 7 avril qu'il a été informé de l'assassinat d'Habyarimana. Son frère cadet lui suggère alors d'aller au plus vite récupérer leurs vaches dans la forêt où elles sont en train de paître, avant qu'elles n'y soient abattues. Mais Siméon ne l'entend pas ainsi. Et de lui rétorquer qu'il n'est pas concevable qu'ils s'en prennent à leur bétail alors qu'ils n'ont rien à voir dans cet attentat. Excédé par ce raisonnement, son frère lui répond que les autres

Tutsi sont très effrayés. Sur ces paroles, il prend congé de Siméon qui, de son côté, s'en va tranquillement récolter des pommes de terre. Mais à onze heures du matin, un vieil homme venu à sa rencontre l'informe que les autres Tutsi ont tous ramené leurs vaches. Voilà qui convainc Siméon de récupérer les siennes.[41]

Pour Narcisse Kayigamba, trente-neuf ans, qui travaille dans les champs à Bisesero, ses collègues ne sont plus les mêmes : ils ont l'air en colère contre lui. Narcisse est considéré comme le sage de la cellule. Aussi, une fois rentré chez lui, il dit à ses voisins que cela risque d'être terrible au point qu'ils ne pourront rien y faire.[42]

Ce qui n'était encore que de l'ordre de la rumeur pour certains commence pour d'autres à devenir réalité. C'est en effet dès le commencement du génocide dans le pays des mille collines que la région de Bisesero en est elle-même la cible.[43] Or il n'y a aucun moyen de fuir. En effet, à l'est, il y a la préfecture de Gitarama. Au nord, celle de Gisenyi. Au sud, celle de Cyangugu. Enfin à l'ouest, le lac Kivu.[44] Il va donc falloir s'organiser pour affronter les génocidaires à Bisesero. Aussi les Basesero doivent-ils se résoudre à quitter leurs maisons afin de se réfugier sur les hauteurs. Les voici donc grimpant sur ces collines dont les noms vont bientôt rester à jamais gravés dans la mémoire humaine, résonnant comme des lieux de haute résistance, mais aussi de martyre : Kiziba, Ngendombi, Rurebero, Kazirandimwe, Gitwa, Uwingabo, Nyiramakware, Muyira, Gititi et tant d'autres. Nombre d'entre eux commencent ainsi leur périple de colline en colline, tout en restant confinés dans la région-même de Bisesero.[45]

Adrien Harolimana a dix-sept ans. Il habite avec ses parents dans la cellule Karama, située dans le secteur Musenyi de la commune de Gishyita. Il fait partie, avec ses parents, de ces Tutsi qui décident de prendre la fuite ce 7 avril en direction des forêts et des grottes de la région de Bisesero. Ils vont rejoindre d'autres Tutsi également partis s'y réfugier.[46]

C'est toutefois vers la colline de Muyira que les Tutsi résidant à Bisesero se rendent en très grand nombre. Il faut dire que les forêts ainsi que la brousse qui la recouvrent en font un endroit où il est possible de se cacher un peu partout. Ceux qui prennent la direction de cette colline sont animés du souvenir que c'est en grande partie à cet endroit que les anciens sont parvenus à se défendre à l'occasion des massacres de 1962 et 1973.[47]

La vague génocidaire n'épargnant pas la commune de Gisovu, le père d'Esther Uwayisenga décide d'y abandonner la maison familiale située dans le secteur Rwankuba. Et c'est précisément sur la colline de Muyira

qu'ils se rendent. La petite Esther, qui a huit ans, y découvre alors une foule d'autres Tutsi.[48]

Egalement dans la commune de Gisovu, c'est au tour d'Aron Gakoko de recevoir, dans le secteur Gitabura, la visite du milicien responsable de la cellule Kibingo où il vit. Ce dernier est accompagné de tueurs munis de machettes, d'armes à feu et de grenades. Il parvient heureusement à s'enfuir aussitôt avec sa famille sans avoir toutefois le temps d'emporter quoi que ce soit avec lui, tandis que les tueurs se mettent à piller sa maison et voler ses vaches. Aron emmène les siens vers la colline de Muyira, celle vers laquelle s'est rendue Esther et sa famille. Il y reste sous la pluie sans rien avoir à manger, si bien que ses enfants commencent à réclamer de quoi se nourrir.[49]

Cela ne signifie pas que tous les Tutsi du même secteur que celui que vient de fuir Aron prennent eux-mêmes déjà la fuite. Certains parviennent en effet encore à juguler les assauts génocidaires. C'est le cas des habitants de la cellule Nyakiyabo. Dans le village du même nom, dans lequel vit Eric Nzabihimana, les Tutsi tentent de s'organiser comme cela s'est d'ailleurs déjà produit, du souvenir de ce dernier, en 1973. Aussi veillent-ils encore à ce que les tueurs ne pénètrent pas dans leur village.[50]

Tandis que tombe la lumière du jour, les quelques Tutsi de Nyarutovu qui, paniqués, ont préféré prendre la fuite, s'apprêtent à passer la nuit dans la brousse. Sur la colline de Muyira, nombreux sont ceux qui, comme Esther, tremblent de froid. Quant aux petits, ils n'arrêtent pas de pleurer. Personne ne parvient à trouver le sommeil. Sur la colline de Muyira, les Tutsi vont peu à peu organiser leur défense, Aron étant bientôt de ceux qui y participeront activement. Contre les miliciens munis d'armes à feu, de machettes et de gourdins cloutés qu'ils nomment « aucune pitié pour l'ennemi », ils ne pourront leur opposer que de simples pierres ainsi que des machettes traditionnelles et des lances. Une routine va bientôt s'installer, désormais quotidienne, les attaques commençant le matin et durant jusqu'au soir. Comme dans les années soixante et soixante-dix, c'est sur cette colline que vont avoir lieu la plupart des affrontements entre les assaillants et leur cible tutsi.[51]

Les premières attaques à Bisesero consistent principalement à piller les maisons des Tutsi, avant de les détruire, en commençant par le toit dont les miliciens arrachent les tôles de fer ou brisent les tuiles. Elles consistent également à voler un poulet, puis une chèvre, puis des vaches. Très occupés à s'emparer du bétail, les assaillants tuent peu de Tutsi ce premier jour. Leur mouvement est toutefois restreint. On se met à les battre partout

où ils vont, quand bien même on n'a pas encore vraiment commencé à les frapper avec des machettes. Mais maintenant que les génocidaires se sont emparés de leurs biens, c'est leur vie qu'ils vont désormais tenter de prendre.[52]

Vendredi 8 avril

Les Tutsi se rassemblent sur la colline de Gitwa-Karongi

Commune de Gitesi. Le collègue de travail d'Esdras Ndalisamye lui enjoint de ne pas rester au bureau de l'Orinfor, de rentrer chez lui, qu'il pourra ainsi peut-être en réchapper dès lors qu'il habite en dehors de la ville. Or, Esdras ne voit pas comment partir, étant donné la présence massive dans les rues de groupes de jeunes, de ces miliciens dont il sait qu'ils sont entraînés par les Français et qu'il voit frapper les passants, se disant fâchés et attristés de la perte de celui qu'ils considéraient comme leur père : Juvénal Habyarimana. Alors Esdras appelle une personne travaillant à Kibuye dans les télécommunications et lui demande de bien vouloir l'emmener jusque chez lui. Il prétend ensuite vouloir vérifier quelque chose au niveau des antennes et parvient ainsi à retourner chez lui. Son père réunit alors sa famille et lui dit de se défendre, des tueries allant selon lui se produire. Leurs voisins hutu sont eux aussi dans la confusion la plus totale, ne sachant pas très bien ce qui se passe, considérant à cet instant qu'il leur faut se mettre au côté des Tutsi pour assurer leur sécurité, ce qu'ils font au cours de la nuit même de l'arrivée d'Esdras : dans la confusion donc, Hutu et Tutsi se mettent ensemble pour assurer leur sécurité. Mais plus tard, leurs Conseillers organisent une réunion à laquelle les Tutsi ne sont pas conviés. Esdras comprend aussitôt qu'ils sont en train de recevoir des ordres venus d'en haut, qu'on leur explique leur objectif, qu'on leur conseille de ne pas être bêtes et de cesser de se réunir avec les Tutsi. Ces derniers sont dès lors isolés, leurs voisins ne venant désormais plus assurer la défense commune, les regardant à compter de cet instant comme des ennemis. Esdras commence à voir des personnes originaires de collines avoisinantes fuir en direction de la colline de Gitwa-Karongi, une colline assez proche de Bisesero. Alors lui et les siens prennent leurs biens, les cachent chez des Hutu amis, après quoi ils s'en vont. Comptant sur la force du nombre, ils vont essayer comme ils le peuvent de se défendre contre les attaques lancées sur la colline de Gitwa-Karongi, où se trouvent alors plus de quarante mille Tutsi, certains d'entre eux n'étant pas, comme Esdras, venus de la commune de Gitesi mais d'autres communes de la

préfecture de Kibuye et ne pouvant poursuivre plus loin leur fuite.[53]

Les Tutsi sont traqués à Gishyita

Ce 8 avril, en contrebas de Bisesero, à Gishyita précisément, Charles Sikubwabo, le bourgmestre de Gishyita, convoque d'urgence chez lui Sylvestre Rwigimba à qui il demande de revêtir son uniforme de policier. Sylvestre se rend dans la localité de Gishyita à huit heures du matin. Sikubwabo annonce que la situation est grave et qu'il faut combattre l'ennemi immédiatement. L'arrivée du chef milicien Obed Ruzindana, accompagné de soldats, de gendarmes et d'autres policiers, précipite la fin de la réunion qui aura duré à peine une heure étant donné l'urgence de la situation. Ruzindana lance : « Qu'est-ce que vous faites encore ici, alors que les choses sont graves ? » A partir de cet instant, le programme de Sylvestre est lié à celui des soldats et des gendarmes qu'il suivra dorénavant partout où ils se rendront. Les Hutu, sachant où se trouvent les maisons des Tutsi, s'y rendent et y tuent ceux qui ont cru pouvoir se cacher à Gishyita.[54]

Dans la commune de Gishyita, les Tutsi, en particulier ceux qui sont éduqués, sont arrêtés, enfermés dans la prison communale, certains d'entre eux y étant torturés.[55] D'autres, parmi ceux qui n'ont pas été emprisonnés à Gishyita, y essuient les tirs de policiers dont certains viennent d'ailleurs. C'est le cas de policiers en provenance de la commune voisine de Gisovu venus prêter main forte. Léopold Ngezahayo en reconnaît deux de sa commune. Il s'agit de Sebahire et de Rukazanyambi, tous deux accompagnés de paysans armés de machettes et de massues. Aucune échappatoire n'est alors possible pour les Tutsi. Les hommes tentent tant bien que mal de se défendre, faisant front, simplement munis de pierres et de bâtons. Quant aux femmes et aux enfants, réunis dans l'urgence, ils ramassent des pierres et les jettent sur leurs ennemis. Mais incapables de courir suffisamment vite, ils sont les principales victimes de cet assaut.[56]

A Gishyita, la situation est telle que Léopold finit par prendre la fuite en direction de Kazirandimwe, à Bisesero, où il est accueilli par d'autres Tutsi déplacés.[57] Quant à Alphonsine Mukandirima, qui a onze ans et est également Tutsi, elle quitte Gishyita pour se rendre avec sa tante à Jurwe, également dans la région de Bisesero.[58] La plupart des Tutsi fuyant maintenant en direction de Bisesero, c'est à cet endroit que se focalise l'attention de Sylvestre Rwigimba et des autres génocidaires, mais pas seulement puisqu'il s'agit également de traquer les Tutsi un peu partout.[59]

La mobilisation se poursuit, tout d'abord au centre commercial de

Kiziba, qui se trouve dans la commune de Gishyita, précisément dans la cellule Karama du secteur Musenyi. Charles Sikubwabo, bourgmestre de cette commune, Ezéchiel Muhirwa, Conseiller du secteur Musenyi, enfin Mika, également Conseiller dans cette commune, sont naturellement concernés par le bon déroulement du génocide à cet endroit. Les policiers de cette commune, dont Sylvestre Rwigimba et Ruhindura, vont également être largement mis à contribution.[60]

Le vendredi est jour de marché. Hérédion Musayidizi, qui est originaire de Bisesero, s'y rend donc ; mais une fois sur place, il constate qu'on commence à le regarder d'un mauvais œil. Les autorités font savoir qu'il n'y a plus de marché, que tout le monde doit rentrer chez soi.[61]

Il est onze heures du matin ce 8 avril, quand Mika arrive au centre commercial de Kiziba à bord d'une fourgonnette rouge appartenant à la commune. Il est accompagné de Sikubwabo ainsi que de cinq Interahamwe. Et les voilà qui mobilisent civils, gendarmes et policiers communaux, à qui ils fournissent armes et munitions.[62]

Les communes de Gisovu et Mabanza

Rendons-nous maintenant à Gisovu. A l'instar de la veille, certains Tutsi continuent peu à peu à fuir cette commune. C'est le cas de Léopold Ngezahayo qui, s'il la fuit pour celle de Gishyita, n'en quitte pas pour autant Bisesero. En effet, la maison qu'il abandonne se situe dans la cellule Ruronzi du secteur Gitabura, à Bisesero. Et il se rend vers le secteur Bisesero de la commune de Gishyita, entièrement inclus dans la région de Bisesero. De toute façon, que ce soit dans l'une ou l'autre des deux communes, la situation à Bisesero n'est pas bonne où que l'on aille.[63]

Dans la commune de Mabanza, les autorités communales ont donné l'ordre aux Tutsi, y compris à la famille d'Odile Mukayiranga Mutima, de quitter leurs domiciles pour se rendre à l'endroit où se situent les bureaux communaux.[64]

Samedi 9 avril

Les Tutsi sont regroupés dans les bureaux communaux de Mabanza

Dans la commune de Mabanza, les choses s'aggravent. Odile sait que les maisons brûlent déjà dans les cellules et les secteurs voisins. Mais ce jour-là, c'est au tour de sa propre demeure de partir en fumée. Les

incendiaires ont puisé de l'essence dans le réservoir de la moto garée en face de chez elle. Au moment où Odile et les siens regardent leur habitation se consumer peu à peu par le feu, une de ses petites sœurs s'adresse à son père. Elle veut savoir pourquoi on brûle sa maison. Ce dernier tente d'esquiver sa question, lui assurant qu'il va en reconstruire une autre. Lui qui envisageait seulement deux jours plus tôt d'exiler sa famille au Zaïre si les choses venaient à empirer, ne peut désormais que constater l'extrême gravité de la situation. Il suspecte, par ailleurs, que les militaires de la commune ne viennent l'emprisonner, de plus en cachette. Aussi décide-t-il désormais de ne jamais rester au même endroit. La maison d'Odile étant réduite en cendres, le bourgmestre Bagilishema rend visite à ses parents à qui il fait savoir qu'il leur faut désormais se rendre à l'endroit où sont installés ses bureaux. Il a beau tenter de leur faire comprendre que leur sécurité y sera assurée, Odile et les siens n'obtempèrent visiblement pas. Aussi le bourgmestre se met à les menacer, leur disant qu'ils seront tenus pour responsables de ce qui pourrait leur arriver. Quant à leurs voisins, ils leur font savoir qu'ils pourraient tout aussi bien rester là en sécurité. Mais la mère d'Odile insiste pour qu'aucun de ses enfants ne reste sur place. Elle n'a en effet aucune confiance en l'un de ses voisins, ancien contremaître du grand-père d'Odile. Comment en effet accorder son crédit à quelqu'un qui clame que si l'occasion venait à se présenter, il ne manquerait pas de les découper en morceaux ? Comment sait-elle cela ? Grâce à des enfants qui l'ont entendu et qui l'ont répété à la mère d'Odile. Il ne lui en faut pas plus pour comprendre qu'ils n'ont pas vraiment le choix. C'est ainsi qu'Odile et sa famille décident de prendre la direction du bureau communal. Mais que faire du bétail ? Leurs voisins semblent confiants quant au fait qu'ils ne seront absents que quelques jours et qu'ils ne tarderont pas à rentrer chez eux. Ils les rassurent par ailleurs quant à la garde de leur bétail. Aussi Odile et les siens laissent-ils leur troupeau dans les pâturages sur les collines. Or dès leur départ, les bêtes sont aussitôt égorgées par ceux à qui ils avaient accordé leur confiance. Sur la route qui les mène aux bureaux de la commune, il y a les enfants des rues. On les nomme les Mayibobo. Ils insultent les Tutsi qu'ils voient marcher ainsi le long des chemins : « Allez-vous en ! Traîtres ! Cafards ! Ennemis du pays ! » Gare alors à celui qui tenterait de s'échapper en courant. Ceux qui s'y essaient reçoivent en retour des coups d'épées ou de gourdins. Odile et les siens parviennent enfin au bureau communal. Ils ne sont pas les premiers. Il y a déjà des gens venus de zones plus forestières, nombreux provenant du nord du pays. Peu à peu, d'autres personnes arrivent également. Certains de ceux qui viennent de loin sont blessés. Parmi eux, quelques uns racontent qu'ils ont échappé par miracle à la mort, tandis que des membres de leurs familles ont été tués en cours de route. D'autres relatent qu'ils ont été attaqués avant même de quitter leur domicile. Ceux qui possèdent des vaches sont

sommés de s'en défaire. Ils confient donc leur bétail à des gendarmes, qui les gardent évidemment pour eux. Le père d'Odile reste constamment sur le qui-vive. Lui et d'autres savent en effet que ceux qui les pourchassent comptent bien finir par les attraper. Par conséquent, ils prennent garde de n'éveiller aucun soupçon. Voilà pourquoi il n'a d'autre choix que d'être toujours en mouvement, changeant régulièrement de place, se fondant au sein de différents groupes. Odile et sa famille passent trois jours au bureau de la commune sans avoir accès à la moindre salle pour y dormir, à l'exception d'une nuit dans un bar situé tout près des bureaux communaux. C'est donc dehors qu'ils doivent se résoudre à passer ces quelques nuits. Plus de mille cinq cents personnes transitent par les bureaux de la commune de Mabanza.[65]

Les Tutsi commencent à être regroupés en différents endroits de Kibuye

Odile ne sait pas encore que sa prochaine destination se trouve dans la ville de Kibuye. Il s'agit du stade Gatwaro. Et pourtant, ce samedi, jour où elle arrive avec les siens dans les bureaux de la commune de Mabanza, on commence déjà, sous la supervision du préfet de Kibuye, Clément Kayishema, à diriger des Tutsi vers ce stade. Si certains viennent précisément de la commune de Mabanza, d'autres viennent de celle de Rutsiro, dans la préfecture de Kibuye, ou encore de celle de Kayove dans la préfecture extérieure de Gisenyi.[66]

A partir de ce samedi 9 avril, et tout au long de la semaine qui suit, des déplacés arrivent ainsi par milliers dans la ville de Kibuye, y faisant peu à peu monter la tension. Ceux venus des communes de Gitesi et de Gishyita, quoiqu'en moins grand nombre que ceux de Mabanza, participent également à remplir non seulement le stade Gatwaro, mais aussi l'école d'agriculture de Nyamishaba et le domaine, c'est-à-dire le Home Saint-Jean et l'église de Kibuye.[67]

Kayishema a su anticiper la possibilité que les Tutsi arrivant à Kibuye aillent se réfugier ailleurs que dans ces lieux qu'il prévoit être ceux de leur extermination. Aussi a-t-il déployé ses hommes autour de la mission catholique afin qu'ils interceptent ceux qui veulent s'y abriter. Ils font croire qu'ils sont venus là pour protéger les religieuses et expliquent aux Tutsi qui cherchent à s'y réfugier qu'il sera plus facile de les défendre s'ils vont dans l'église.[68]

Menacées par les milices, les Sœurs ont dû demander aux très nombreux Tutsi venus se réfugier au couvent de partir. Des parents d'élèves sont venus chercher leurs filles. Il est resté six orphelines dont la directrice de l'école, Sœur Andrée François, a refusé de se séparer. Ce n'est

qu'au terme de ce marché que les religieuses ont pu rester ensemble, sous la « protection » des autorités locales.[69]

Intoxication et assauts à Gisovu

Tandis qu'ils canalisent ceux qu'ils projettent d'exterminer, les génocidaires entretiennent par ailleurs la psychose parmi la population hutu qu'ils comptent bien amener à participer activement au génocide à l'encontre des Tutsi. A Gisovu, le bourgmestre Aloys Ndimbati, ainsi que le directeur de l'usine à thé Alfred Musema et nombre d'intellectuels, parmi lesquels des enseignants, circulent un peu partout ce samedi à cette fin au volant de leur voiture. S'adressant aux Hutu rassemblés dans les centres de négoce, ou simplement le long des chemins, ils leur font croire que ce sont les Tutsi qui ont tué leur président et qu'ils auraient même planifié d'exterminer les Hutu. Et de les convaincre qu'il s'agit dès lors pour eux de se venger.[70]

Dans cette même commune de Gisovu se trouve le village natal d'Eric Nzabihimana, précisément dans la cellule Nyakayibo du secteur Gitabura. Simon Segatarama est le Conseiller communal de ce secteur. Toujours ce samedi, et ce à l'instar de Ndimbati et Musema, il encourage les Hutu à tuer les Tutsi du village Nyakayibo, accompagné en cela par Nzihonga, directeur d'une école primaire, ainsi que par Joseph Bunozande, enseignant. Immédiatement, les Hutu aiguisent leurs machettes, commencent par brûler les maisons des Tutsi, abattent et mangent leurs vaches, puis se mettent en chasse des habitants du village, qui n'ont dès lors d'autre choix que celui de battre en retraite en direction des collines avoisinantes. Ces derniers parviennent toutefois à repousser leurs assaillants. Aussi ne sont-ils pas encore contraints à prendre la fuite.[71]

C'est loin d'être le cas de l'ensemble des Tutsi de la région et notamment de ceux fuyant en direction de la colline de Karongi. Il ne s'agit d'ailleurs là pas uniquement de Tutsi, certains Hutu s'y rendent également, dont des partisans hutu du MDR. Du MDR certes, mais pas de son aile « Power » bien entendu.[72]

Les Tutsi fuient vers Bisesero

C'est également la direction de Bisesero que prennent en très grand nombre ceux qui, ayant commencé par être chassés de leur maison, ont dû fuir la colline vers laquelle ils se sont réfugiés dans un premier temps. Bisesero est ainsi souvent la destination que prennent des Tutsi après

le constat qu'il n'y a plus aucun endroit où être en sécurité. C'est le cas d'Alphonsine Mukandirima qui, après avoir dû fuir Gishyita avec sa tante, s'est retrouvée le lendemain à Jurwe où des groupes armés leur ont fait à nouveau prendre la fuite.[73] Elles décident cette fois de se diriger vers Bisesero, se fixant pour objectif la colline de Gititi. Au cours de leur fuite, les frères d'Alphonsine découvrent le cadavre de leur mère. Ils ont à peine le temps de l'enterrer. Il faut en effet se dépêcher d'atteindre Bisesero. C'est finalement sur la colline de Muyira que tous finissent par se rendre.[74]

A cette date, les relations entre Tutsi, Hutu et Twa permettent une vie de voisinage. Les Rwandais de Bisesero sont alors persuadés que les maisons qu'ils aperçoivent brûler en contrebas, à Mubuga, ne peuvent être le fait que de quelques Interahamwe qui expriment ainsi leur colère passagère suite à la mort du président. Ignorant alors qu'il s'agit là des premières actions incluses dans le plan d'un génocide soigneusement préparé en amont, ils décident, d'un commun accord avec leurs alliés hutu et twa, de ne laisser aucun de ces miliciens pénétrer leur secteur, ce qu'ils font concrètement lorsque ces derniers entreprennent une marche en direction de Bisesero. C'est alors sans la moindre hésitation qu'en réponse à cette provocation, les hommes de Bisesero, jeunes et adultes, qu'ils soient Hutu ou Tutsi, entreprennent de descendre sans arme jusqu'à la limite de leur secteur afin de les bloquer.[75]

Assauts sur le triangle Kiziba-Nyarutovu-Ngendombi

Il n'en demeure pas moins que le triangle Kiziba-Nyarutovu-Ngendombi est la cible des premières grandes attaques génocidaires de Bisesero et les assauts à l'encontre des Tutsi ne cessent de s'y succéder plusieurs jours durant. Ces trois collines sont proches les unes des autres, la colline de Ngendombi étant située entre celle de Gitwa – à ne pas confondre avec la colline de Gitwa-Karongi qui n'est pas, elle, à Bisesero - et celle de Nyarutovu. Cette dernière est, quant à elle, située à à peine trente minutes de marche de la localité de Gishyita.[76]

Mais d'abord le centre commercial de Kiziba. Ce samedi matin, le Tutsi Hérédion Musayidizi est à l'église où il entend les premiers cris en provenance de Kiziba. Or c'est dans son centre que tout démarre. Ceux qui en reviennent racontent qu'on a commencé à tuer des gens et à brûler leurs maisons. Hérédion court à leur secours sans savoir encore de quoi il s'agit. Il n'a pas le temps d'y arriver qu'il s'aperçoit que c'est sérieux et que l'on y tue. Prenant peur, il repart en courant. Les policiers ont en effet reçu

des armes avec lesquelles ils tirent, ainsi que des grenades qu'ils lancent. Certaines personnes restent pour tenter d'aider ceux qui meurent, mais les policiers les pourchassent jusqu'à un endroit où elles finissent par rebrousser chemin. C'est à ce moment-là qu'Hérédion participe à alerter le voisinage, après s'être aperçu que d'autres maisons sont également en train de brûler et qu'il leur faut sortir des leurs au cas où on y mettrait le feu pendant la nuit : « C'est sérieux : Il faut essayer de quitter nos maisons et de dormir dans la brousse. » C'est ainsi que tout au long du mois d'avril, Hérédion va passer la nuit dans la brousse, tandis qu'il essaiera de se défendre au cours de la journée.[77]

Voyons plus largement maintenant comment ont démarré les attaques dans le triangle Kiziba-Nyarutovu-Ngendombi.[78]

Des centaines d'assaillants accompagnent le Conseiller de secteur Mika Muhimana, toujours en présence du bourgmestre Charles Sikubwabo ainsi que de policiers armés de la commune, parmi lesquels Sylvestre Rwigimba et Ruhindura. Tous prennent la direction de la colline de Nyarutovu.[79] Si certains Tutsi l'ont certes quittée suite aux rumeurs de massacres possibles,[80] bon nombre d'entre eux, confiants en leur force, ont toutefois décidé d'y rester.[81] Etant alors encore nombreux à penser qu'ils inspirent la crainte, les Tutsi s'étonnent de voir des assaillants converger ainsi dans leur direction. Il ne peut alors à leurs yeux s'agir là que de voleurs qui entendent s'emparer de leurs vaches. Il leur faut cependant bien vite se rendre à l'évidence : une fois atteint l'endroit où ils sont installés, c'est bien de leur vie que ces hommes tentent de s'emparer, ne se privant d'ailleurs pas de leur faire savoir que leur mission est de les exterminer tous autant qu'ils sont.[82] Une fois la colline atteinte, Mika se saisit ainsi d'un mégaphone : « Il faut les tuer ! », se met-il à hurler. « Il faut exterminer les Inyenzi, les sortir de ces forêts ! » Le signal vient ainsi d'être donné aux assaillants qui aussitôt investissent la colline.[83]

Mais revenons aux Tutsi de la cellule Nyarutovu qui subissent des attaques. Les Tutsi de Rwankuba décident de leur porter secours. Ils se sont pourtant fait désarmer. C'est Aloys Ndimbati qui s'en est chargé. Rwankuba se situe en effet dans la commune de Gisovu dont il est le bourgmestre. Il aura fallu que des policiers menacent les Tutsi afin d'obtenir d'eux qu'ils déposent leurs machettes, leurs lances ainsi que leurs bâtons, ce qu'ils avaient commencé par refuser de faire. Qu'importe donc qu'ils soient maintenant désarmés. Les Tutsi de la cellule Nyarutovu sont en train de se faire attaquer. Il faut les aider. Et la solidarité s'avère payante. Ils parviennent en effet tous ensemble à faire reculer leurs assaillants. La victoire n'est toutefois que de courte durée. Ces derniers prennent en effet le temps de se réorganiser. A deux heures de l'après-midi, armés de fusils et de grenades, ils lancent une nouvelle attaque[84] au cours de laquelle ils

parviennent cette fois à tuer des femmes et des enfants.[85]

Alors que le jeune François Ndayisaba, dix-sept ans et alors en deuxième année secondaire, n'avait pas jusqu'à présent essuyé d'attaque à Bisesero, voilà donc cette région désormais entraînée dans le génocide. Les assaillants comptent au début parmi eux des réservistes et des policiers. Mais bien qu'ils tirent avec des fusils et lancent de petites bombes placées au bout de leurs armes, il ne croit pas encore que la situation soit vraiment grave pour les Tutsi.[86]

A quatre heures de l'après-midi,[87] les miliciens qui s'attaquaient aux Tutsi depuis deux heures sur la colline de Nyarutovu s'interrompent pour rentrer chez eux.[88] Tout au long des trois mois à venir, ce génocide aura cette étrange particularité de respecter scrupuleusement ce qui s'apparente à des horaires de travail.[89]

Les faux messages du tambour dans la commune de Gishyita

Du côté de Musenyi, les génocidaires ont fait, le samedi 9 avril, une démonstration de la manière de s'y prendre pour obtenir le renfort de la population environnante dans leur entreprise d'extermination des Tutsi. Cela se passe à onze heures du matin. Leur stratégie : battre le tambour. Tout simplement. Ainsi peut-on entendre de l'église du complexe de Mugonero résonner tambours et jerricans. Ce complexe se situe dans le secteur Ngoma de la commune de Gishyita. Le roulement de tambours provenant du secteur Musenyi jouxtant celui de Gishyita, indique, conformément à la culture rwandaise, que la population de Musenyi lance un appel à l'aide. Elle serait donc attaquée ? Pas le moins du monde. Mais c'est ce que tentent de faire croire les génocidaires afin d'arriver à leurs fins. Les hommes se devant, par tradition, de répondre à un tel appel, les voilà qui aussitôt abandonnent leurs femmes à l'intérieur de l'église,[90] se rendant comme un seul homme à Musenyi aider ce qui s'avère n'être en fait que des génocidaires. Le bourgmestre Sikubwabo et Muhirwa participent comme toujours à la plupart des attaques qui ont lieu dans le secteur Musenyi. Ils sont accompagnés de policiers de la commune, tous armés, puis de gendarmes de Kibuye arrivés en renfort. Le Conseiller Mika y participe également. Accompagné lui aussi de gendarmes, il se charge notamment d'approvisionner les assaillants à court de munitions.[91]

Dans le secteur Musenyi, la cellule Karama où se trouve la colline Kiziba est le théâtre d'une attaque. Les Tutsi pensent aussitôt, comme souvent au début du génocide, qu'il ne peut s'agir là que d'une bande de voleurs. Mais comprenant bientôt leur intention, les voici qui s'empressent de demander de l'aide à leurs voisins hutu avec qui ils sont encore alliés.

Tous entreprennent dès lors de se défendre,[92] si bien qu'en dépit des armes des assaillants, Tutsi et Hutu réunis finissent par chasser leurs agresseurs. Ils n'ont pourtant pour seules armes que leurs lances, leurs bâtons[93] ainsi que les pierres qu'ils jettent dans leur direction.[94]

Dans le commune de Gishyita, les autorités feignent de ne pas être derrière les tueries et brisent la solidarité entre Hutu et Tutsi

La solidarité entre Tutsi et Hutu pose un sérieux problème aux autorités génocidaires locales. Après l'une de ces attaques qui a duré une petite heure, le bilan n'est pas bien satisfaisant : quatre blessés, mais aucune perte en vie humaine. C'est en fait la présence de Hutu sur la colline où se sont réfugiés les Tutsi qui a contribué à limiter ainsi le nombre des victimes, les assaillants ne voulant pas prendre le risque de tuer ces Hutu.[95] Il faut dire que ces derniers, aussi bien que les Tutsi avec lesquels ils se sont ainsi mélangés, s'ils ignorent l'identité de ceux qui attaquent, ignorent surtout jusqu'à présent leur intention précise de ne prendre pour cible que les Tutsi. Le Conseiller Mika est avec des gendarmes qui s'adressent ostensiblement aux assaillants à qui ils feignent de demander de cesser de se battre contre les Tutsi,[96] puis se tournant vers ces derniers, ils leur ordonnent de descendre de la colline, leur promettant qu'une protection leur sera dorénavant assurée. Etre en sécurité entre les mains de gendarmes ? Difficile pour ces Tutsi de s'en convaincre. La présence d'autorités administratives parmi les assaillants ne les aide pas à s'en persuader. Mais ont-ils vraiment le choix ? Aussi finissent-ils par descendre de la colline, aussitôt obligés de rendre leurs armes traditionnelles, gourdins, lances et autres machettes.[97] Une fois désarmés, Mika demande à Ruhindura de déposer chez le responsable de la cellule toutes les armes collectées.[98] Tandis qu'un des blessés tutsi est conduit à l'hôpital de Mugonero, les assaillants, restés au pied de la colline, épient leurs futures victimes dont la position n'est alors séparée de la leur que par une plantation de café. [99] Mika demande aux Hutu proches des Tutsi de se séparer de ces derniers, ajoutant qu'il n'est pas raisonnable d'opposer de simples machettes et des pierres à des armes à feu.[100]

Les Tutsi se dirigent vers la colline de Rurebero, colline située dans le secteur Gishyita de la commune du même nom, précisément dans la cellule Mpatsi. Les assaillants décident alors de quitter également leur position, se retirant pour leur part vers la colline de Dukoni, située dans le même secteur, mais dans la cellule Gitovu.[101]

La colline de Rurebero, de laquelle on peut alors voir les maisons des Tutsi que l'on incendie,[102] s'apprête dès lors à constituer le théâtre

de l'un des premiers grands affrontements sanglants de Bisesero. Venus de la commune de Gishyita, des paysans s'y rendent munis de machettes et de massues, tandis que d'autres génocidaires s'y rendent, eux, armés de fusils et de grenades. Quant aux Tutsi, ils n'ont pour se défendre que des pierres, des lances ainsi que quelques machettes. L'assaut est lancé. De nombreux Tutsi trouvent la mort à cette occasion. Quelques victimes tout de même du côté des assaillants. Si certains des survivants tentent de battre en retraite, notamment en direction de la colline de Kiziba, d'autres continuent de se battre.[103]

C'est alors que les Tutsi aperçoivent un groupe de soldats converger vers la colline, puis l'encercler.[104] Ce groupe est dirigé par le bourgmestre Sikubwabo. Il est accompagné de Ruhindura ainsi que de gendarmes. Le bourgmestre de Gishyita déclare alors un cessez-le-feu.[105] Et d'assurer aux Tutsi qu'il emploiera son autorité pour réprimer ces assaillants qu'il qualifie devant eux de voleurs. Après avoir ainsi, pense-t-il, rassuré les Tutsi, il leur demande d'aller enterrer leurs morts et surtout de bien vouloir déposer leurs armes,[106] ce qu'ils font. Leurs armes traditionnelles, machettes, vieilles lances et bâtons, sont maintenant ramassées. Elles seront bientôt distribuées à l'adversaire.[107]

Le soir venu, les Tutsi décident de se rassembler sur une même colline pour accroître leur force, ne tardant pas à être rejoints par d'autres Tutsi qui peu à peu comprennent que les autorités sont derrière la violence qui se déchaîne dans la commune de Gishyita.[108]

Une fois réunis, ils se demandent ce qu'il convient de faire : se défendre comme avant ou chercher une église pour s'y réfugier. Ayant commencé par subir ce que Narcisse Kayigamba considère être encore de petites attaques, ils pensent pouvoir se défendre comme d'habitude. La décision est donc prise de faire comme avant. Ils sont en effet habitués à de telles attaques depuis 1959. Aussi pensent-ils que cela va se passer de la même manière. Ils ne s'attendent toutefois pas à ce qui va se produire. [109]

Dimanche 10 avril

Le triangle Kiziba-Nyarutovu-Ngendombi

Restons un instant dans le triangle Kiziba-Nyarutovu-Ngendombi. Accompagné de Ruhindura et de Sylvestre Rwigimba, le Conseiller Mika prend la tête d'un groupe d'assaillants. Venus des préfectures voisines de Gisenyi et Ruhengeri, ces derniers n'ont pour seul vêtement que des feuilles de bananier. Les voilà qui tous ensemble prennent la direction de la colline de Ngendombi. L'attaque est aussitôt lancée aux cris de « Il faut

les exterminer ! Il faut les extraire des forêts ! » que scandent aussi bien Mika que ses comparses. Si du côté des Tutsi, les hommes parviennent un temps à repousser leurs agresseurs, ils ne peuvent toutefois rien faire contre la grenade que Mika entreprend, vers deux heures de l'après-midi, de lancer sur une route, l'explosion coûtant la vie à de nombreux Tutsi. Les assaillants n'ont dès lors plus qu'à les rejoindre afin d'achever à la machette ceux que la grenade n'a que blessés.[110]

La commune de Gitesi

Les génocidaires parviennent à désolidariser les Hutu des Tutsi

Alors que les massacres ont, depuis déjà plusieurs jours, commencé dans différentes communes de la préfecture de Kibuye, celle de Gitesi est à ce jour restée calme, à tel point que certains génocidaires qui y habitent ont dû patienter, le temps que la vague de violence y déferle, ce qu'ils ont fait en se rendant dans la commune voisine de Mabanza afin de participer eux aussi aux tueries. C'est notamment le cas de ceux de la cellule Nyamarebe dans le secteur Burunga, une cellule presque entièrement peuplée de Hutu. La population de la commune de Gitesi est peu à peu mobilisée dans les massacres anti-tutsi par le biais de l'action du MDR effectuée au niveau des cellules.[111]

Quand le génocide débute dans le secteur Gitarama, des Hutu du secteur se mettent à lancer des pierres sur les Tutsi. Aussitôt ces derniers se rassemblent pour se défendre, jetant à leur tour des pierres. Heureusement, les voilà bientôt épaulés par certains de leurs voisins hutu, incapables toutefois à ce stade de comprendre précisément ce qui se passe.[112] Fort de ce soutien, ils résistent tant bien que mal à leurs assaillants. Ces derniers parviennent à s'emparer de quelques-unes de leurs vaches qu'aussitôt ils abattent et mangent devant eux. Il n'en faut pas plus pour convaincre les Tutsi qu'il ne s'agit là que de voleurs. Mais qu'est-ce qui explique alors que certains d'entre eux disparaissent ? Le doute est bientôt levé quand ils s'aperçoivent que leurs agresseurs tuent en cachette ceux qui tentent de fuir. Les tueurs s'adressent alors aux Hutu qui combattent aux côté des Tutsi, les prévenant que personne ne survivra à cette guerre et que s'allier avec les Tutsi serait, selon eux, prendre le risque inconsidéré d'être soi-même tué. Sur ces paroles, les voilà cherchant du renfort du côté des militaires. Et les invitant à se séparer des Tutsi avant qu'il ne soit trop tard. Le choix est vite fait. Les Hutu abandonnent leurs anciens alliés tutsi.[113]

La population hutu prend part aux massacres par crainte et appât du gain

Dans la commune de Gitesi, il s'agit de mobiliser la population hutu afin

qu'elle participe également aux massacres qui ont débuté dans le secteur Gitarama. C'est pour cela que se tiennent des réunions au cours desquelles les dirigeants incitent la population à tuer les Tutsi afin de s'emparer de leurs biens. Ils distillent la peur dans l'esprit des Hutu à qui ils font croire que les Inkotanyi de la rébellion ont prévu de les tuer en cas de victoire.[114] L'effet escompté est aussitôt obtenu, les gens devenant fous. Anne-Marie Nyampuza ne parvient ainsi plus à reconnaître certaines personnes qu'elle connaît pourtant bien, se demandant s'il s'agit encore d'êtres humains. Un jour, un de ses amis, qui a déjà tué plusieurs Tutsi, lui confie commencer à ressentir le mal qu'il fait en tuant de la sorte. Il compte, dit-il, aller se confesser, et cesser bien sûr dorénavant de tuer. Mais le jour suivant, elle apprend qu'il a de nouveau commis un meurtre et cette fois sur les deux enfants d'un de ses amis.[115]

De plus en plus nombreux, les assaillants sont, dans le secteur Gitarama, dirigés par des chefs de l'aile « Power » du MDR local. Il y a parmi eux Mashyaka, soixante-dix ans, qui s'est autoproclamé conseilleur secteur pour le parti MDR. Il est accompagné de son second, Gasana, qui a près de trente ans, et qui enrôle les jeunes à qui il ordonne d'entrer dans les maisons afin d'y déloger les Tutsi et les tuer. Il y a également là des membres du MRND. Durant les attaques, ils entonnent des chants. On y entend : « Exterminons-les ! Nous sommes les Power ! Délogeons-les tous des forêts pour que s'oublie l'appellation de Tutsi ! »[116]

Des récompenses sont mêmes prévues pour ceux qui, dans le secteur Gitarama, parviendront à tuer le plus de Tutsi. Après les massacres a ainsi lieu le partage de leurs terres que président les chefs des attaques. Les plus méritants recevront les meilleures parts.[117]

Toujours dans la commune de Gitesi, mais dans le secteur Burunga dans lequel les Hutu de la cellule Kabuga sont encore alliés aux Tutsi, tous ont pris l'habitude de s'inviter les uns les autres à l'occasion de diverses cérémonies.[118] Edouard Serugendo, qui est lui-même Hutu, fait partie de cette cellule. Il sait que des Hutu de la cellule voisine s'apprêtent à mener une attaque contre la sienne, étant donné que lui aussi bien que d'autres Hutu y sont considérés comme alliés des Tutsi. Une délégation tente alors de négocier la paix avec eux. Mais c'est bientôt une foule d'assaillants qui déferle dans trois cellules, dont celle de Kabuga. Ils viennent eux-mêmes des trois cellules que sont Nyamarebe, Mbogo ainsi qu'une cellule de la commune de Mabanza,[119] des cellules dans lesquelles il n'y a pas beaucoup de Tutsi. C'est la raison pour laquelle ces tueurs viennent les chercher ailleurs que chez eux. Ceux venant de Nyamarebe et qui avaient dû commencer par « travailler » dans la commune de Mabanza, celle de Gitesi étant alors trop calme, peuvent enfin « travailler » dans leur propre commune.[120]

La plupart de ces agresseurs sont connus pour être de grands malfaiteurs. Dans la cellule Kabuga, ils s'emparent des vaches des Tutsi,[121] aucun des Hutu de la cellule ne participant d'ailleurs à ce pillage.[122] Les assaillants brûlent ensuite les maisons des Tutsi et tuent deux personnes. C'est alors qu'ils font savoir aux Hutu proches des Tutsi qu'ils ne manqueront pas de venir également les tuer au prétexte que ce sont précisément ces Tutsi qu'ils soutiennent qui ont tué leur président et qui sont maintenant condamnés à mourir.[123] Les Hutu de la cellule Kabuga décident de se réunir. Ils analysent la situation. Les choses apparaissent avec évidence. Les tueries se font aux yeux de tous et en plein jour. Aucune autorité ne les condamne. Les militaires y participent. La radio fait régulièrement savoir que l'ennemi n'est autre que le voisin tutsi considéré comme complice du FPR. Pour eux, tout cela finit par s'apparenter à des ordres donnés à travers tout le pays.[124] Il ne suffit plus dès lors que d'un différent foncier entre deux familles, l'une hutu, l'autre tutsi, pour servir de prétexte au déclenchement des premiers massacres visant les Tutsi de la cellule par leurs voisins hutu,[125] ces derniers s'attaquant désormais à ceux avec qui ils avaient jusqu'à présent vécu en bonne entente.[126]

Au moment où les Tutsi commencent à se faire massacrer dans la cellule Kabuga, les Hutu se partagent leurs terres et leurs biens, la responsabilité de secrétaire de l'opération étant confiée à Edouard Serugendo. A ce titre, il est chargé de répertorier à qui est donné telle terre, tel champ, telle bananeraie, tel caféier, tout en s'assurant que les propriétaires sont bien morts ; et quand ce n'est pas le cas, il participe aux traques destinées à les tuer.[127]

Et tandis que, dans la commune de Gitesi, les secteurs Gitarama et Burunga s'enflamment, les premiers incendies de maisons de Tutsi commencent également, à l'instigation de fonctionnaires, dans le secteur Bwishyura, se multipliant peu à peu dans l'ensemble de la commune.[128]

La ville de Kibuye

L'afflux de Tutsi et de génocidaires vers la ville de Kibuye

Au même moment, la ville de Kibuye reçoit un afflux important de Tutsi venant de toute la préfecture. Il s'agit donc de commencer par les contrôler avant d'envisager leur extermination. D'innombrables tueurs venus de communes voisines déferlent peu à peu sur la ville de Kibuye à la poursuite des Tutsi de chez eux, mais aussi appelés par les autorités préfectorales afin d'aider les habitants de Gitesi trop peu nombreux dans cette tache consistant à les contrôler. Quant aux membres du parti MDR, leur rôle consiste essentiellement à apporter une aide à cette organisation sur le plan local. Tandis que le préfet de Kibuye, Clément Kayishema, fait

parallèlement venir des tueurs aguerris de préfectures voisines, parmi lesquelles celle de Gisenyi au nord-ouest et celle de Cyangugu au sud-ouest, il organise le rassemblement progressif des Tutsi dans des sites de regroupement.[129]

Les Tutsi et quelques Hutu se dirigent vers le stade Gatwaro

Parmi ces sites, il y a le stade Gatwaro. Les tueries ayant débuté dans les campagnes, la population prend la direction du stade. De chez lui, René Musabeyezu les aperçoit s'y rendre avec de nombreuses vaches. En ville, les tueries n'ont toutefois pas encore acquis le caractère de gravité qu'elles ont acquis à la campagne. La famille de René respecte la consigne donnée à la radio de ne pas sortir de chez soi, et René distingue de chez lui des flammes. Ce sont les Interahamwe qui détruisent des maisons. On commence par ailleurs à tuer dans la ville-même de Kibuye. Tout le monde se met donc à fuir en direction du stade, y compris les Hutu qui ignorent encore que seuls les Tutsi sont expressément visés. Il faut dire que les enfants des rues, les Mayibobo, se font fort de crier à tout ce monde de se rendre au stade afin d'en profiter pour fouiller et piller les maisons abandonnées.[130] Dès ce dimanche, Jean-Luc, le petit frère de René, observe lui aussi toutes ces personnes passer en nombre près de sa maison. [131]

Les Tutsi se réfugient dans l'église de Mubuga

Des sites de regroupement prévus pour rassembler les Tutsi, il n'y en a pas que dans la ville de Kibuye, loin s'en faut. La paroisse de Mubuga fait partie de ces lieux. C'est à cet endroit qu'Anathalie Usabyimbabazi a fini par se rendre en ce dimanche pour se protéger. Elle n'a cessé depuis la veille de courir au sein de la commune de Gishyita pour tenter d'échapper aux assassins. Cela a commencé dans le secteur Mara quand une attaque lancée par des tueurs locaux a poussé les Tutsi à fuir ce secteur en direction de la colline de Karora où quelques centaines d'entre eux ont fini par se rassembler. Anathalie s'est ainsi trouvée là avec ses deux enfants après qu'elle eut un peu plus tôt échappé avec eux à un massacre perpétré dans le secteur Mara. Il n'y avait pas encore, à Karora, de militaires armés de grenades parmi les assaillants. Ce sont des paysans des environs contre qui les Tutsi se sont alors battus. Aussi ces derniers sont-ils parvenus à leur opposer une sérieuse défense jusqu'à ce que les assaillants bénéficient du renfort d'un grand nombre de tueurs. Les hommes et les jeunes Tutsi se sont défendus avec leurs lances, tandis que les femmes et les filles les ont soutenus en ramassant des pierres. Mais outre leurs machettes, les tueurs très nombreux se sont mis à faire usage de grenades. Anathalie n'a dès lors eu d'autre choix que celui de courir à nouveau. Elle a changé

de secteur, atteignant dans celui de Murangara la colline du même nom. Mais il n'y avait définitivement aucun endroit où se protéger. Une fois arrivée sur cette nouvelle colline, elle a en effet dû se rendre à l'évidence : les mêmes assassins les y avaient poursuivis. C'est alors qu'ils y ont tué ses deux enfants. Quant à elle, frappée à la machette sur tout le corps, principalement au cou et à la tête, elle a été laissée là pour morte. Elle a donc attendu que les tueurs s'en aillent, puis s'est relevée. Et c'est vers la paroisse de Mubuga qu'elle s'est dirigée. C'est là qu'elle se trouve en ce dimanche 10 avril.[132]

L'église de Mubuga se situe à une vingtaine de kilomètres de la ville de Kibuye, dans la commune de Gishyita. A l'instar d'autres lieux de culte, elle a de tout temps été considérée comme une sorte de sanctuaire où la population s'est sentie protégée quand des violences se sont déchaînées par le passé, comme c'est de nouveau le cas aujourd'hui. Hommes, femmes et enfants, sans armes, pour la plupart tutsi, s'y sont ainsi rassemblés.[133] La situation n'y est toutefois pas moins tendue qu'ailleurs.[134] D'autant que le préfet de Kibuye, Clément Kayishema, y conduit maintenant des gendarmes.[135] Ils sont une quinzaine.[136] Une fois regroupés sur le terrain de l'église, ces derniers, auxquels il faut ajouter des policiers de la commune, se mettent à patrouiller, empêchant les Tutsi qui ont trouvé refuge dans l'église d'en sortir.[137] Ils comptent rester là tout au long de la période au cours de laquelle leurs futures victimes se trouvent ainsi confinées dans ce lieu de culte,[138] dans l'impossibilité de le quitter en raison de la peur que leur inspirent ces patrouilles.[139] Ceux qui essaient d'en sortir, ne serait-ce qu'à la recherche de nourriture ou d'eau,[140] ne serait-ce même que pour aller aux toilettes,[141] sont soit forcés de rebrousser chemin, soit battus à mort par les sentinelles armées postées autour de l'édifice.[142]

Ils n'ont plus rien à attendre dans cette église si ce n'est qu'on vienne les y massacrer. Car, faut-il le rappeler, ils n'ont alors aucune arme en leur possession pour se défendre, tandis que l'on se fait fort, au contraire, d'en fournir par ailleurs à la population hutu. Toutes les grandes figures du génocide y pourvoient.[143]

Les chefs génocidaires arment la population hutu

Le chef milicien Obed Runzindana parvient à mobiliser la population de Mugonero qui lui est acquise.[144] Après qu'un camion se fut arrêté devant chez lui, il distribue aux Hutu les machettes qu'il contient. Aussitôt, commerçants de Mugonero et intellectuels tutsi sont massacrés. Certains Tutsi parviennent toutefois à échapper à ce carnage, se rendant immédiatement à Bisesero où ils font savoir aux Basesero que Ruzindana est de connivence avec les génocidaires.[145]

Eliezer Niyitegeka qui vient, la veille, d'être nommé ministre de l'Information du Gouvernement intérimaire rwandais, le gouvernement génocidaire,[146] participe ce jour, dans la commune de Gisovu, au transport d'armes à feu en compagnie de trois soldats.[147]

Le Conseiller Vincent Rutaganira mobilise à Mubuga, tandis que le bourgmestre Sikubwabo ainsi que le Conseiller Mika mobilisent à Gishyita.[148]

Sikubwabo excelle dans la stratégie consistant à armer les Hutu tout en désarmant les Tutsi, tout naturellement dans la perspective d'exterminer ces derniers. Dans la commune de Gishyita dont il est le bourgmestre, il ordonne à des Tutsi de déposer leurs armes, après quoi son fidèle policier Sylvestre Rwigimba se charge de les rassembler.[149]

D'anciennes amitiés entre Tutsi et Hutu se défont

Le soir venu, Michel Serumondo prend l'initiative de se rendre chez le policier Sylvestre Rwigimba afin de s'enquérir de la raison pour laquelle on cherche ainsi à les tuer. Michel est Tutsi. Il est l'ami de ce policier hutu ainsi d'ailleurs que d'Ezéchiel Muhirwa, Conseiller du secteur Musenyi, un secteur dans lequel ils vivent tous et où leurs enfants respectifs avaient l'habitude de se retrouver de temps à autre. Il y a peu, quand Michel se rendait chez son ami Sylvestre, ce dernier l'accueillait toujours chaleureusement. Si par exemple il n'avait pas de bière à lui offrir, il allait sur le champ en acheter. Or il ne peut aujourd'hui lui échapper que son ami Michel a faim. Il le laisse pourtant ainsi, sans rien lui proposer, ni à manger ni à boire. A la question de Michel de savoir qui sont ces gens qui tentent ainsi de les tuer, Sylvestre réplique que ce ne sont que des voleurs. Mais Michel reste inquiet pour sa deuxième femme, Agnès, ainsi que pour ses six enfants. Aussi demande-t-il à son ami de bien vouloir les cacher, provoquant aussitôt le rire de ce dernier qui lui rétorque que s'il ne peut cacher ses enfants, il n'est pas contre l'idée de cacher ses vaches ou ses objets de valeur. Michel se fâche. Il lui faut pourtant voir les choses en face. Ses grands amis seraient donc devenus ses pires ennemis. Quittant sa maison, il prend la direction de la brousse, tout en restant aux alentours de son habitation qu'il surveille de loin. Or de l'endroit où il se cache, il aperçoit les enfants de son ancien ami Sylvestre pillant sa demeure et emportant des chaises et des vêtements. Effrayé à l'idée de rester ainsi seul dans la brousse, il part rejoindre les autres Tutsi sur les collines de Bisesero.[150]

Heureusement certains Hutu restent fidèles à l'amitié qui les a, un temps, unis avec des Tutsi, ce qui est loin d'être exempt de risques, en ces temps. Thomas, qui est Tutsi, a encore suffisamment confiance en ses amis hutu pour leur confier ses enfants en bas âge, ce qui n'est pas rien, convenons-en. D'autres, comme Augustin ne peuvent s'y résoudre.[151] Il ne faut, le plus souvent, laisser chez soi ni bétail, ni objet de valeur. Alors des enfants, n'en parlons pas ! Souvenons-nous de la confiance qu'accordèrent les parents d'Odile Mukayiranga Mutima à leurs voisins en laissant leurs vaches dans les pâturages.[152] On sait par ailleurs maintenant ce qu'il advint des affaires de Michel quand il dut, de son côté, abandonner sa maison. Quant à Augustin, il voit bien les miliciens opérer dès que les Tutsi de Bisesero s'enfuient en abandonnant leurs maisons dans lesquelles ils laissent leurs objets de valeur. Les miliciens ne tardent pas à les piller avant de les détruire.[153]

Ce sont les mardi et mercredi que les Abashis d'Idjwi, au Zaïre, viendront désormais acheter au marché ce que les miliciens sont parvenus à piller dans les maisons des Tutsi. Le mardi, le marché se tient à Gitonde, dans la commune de Gishyita. Le mercredi, c'est à Mugonero qu'il se déploie. Au cours de ces deux jours, on constate dès lors un peu moins de génocidaires au « travail » sur les collines.[154]

Lundi 11 avril

Le préfet de Kibuye, Clément Kayishema, est en déplacement à Kigali. Le gouvernement intérimaire y a en effet convoqué l'ensemble des préfets du Rwanda. Chacun fait son rapport relatif à la situation prévalant dans sa préfecture, notamment pour ce qui concerne les tueries qui y on lieu.[155]

Le triangle Kiziba-Nyarutovu-Ngendombi

Retour dans le triangle Kiziba-Nyarutovu-Ngendombi où se déroule une nouvelle journée d'attaques. Kiziba est la cible du prochain assaut. Sur la colline de Kiziba, le Conseiller Mika, le bourgmestre Sikubwabo ainsi que l'assistant bourgmestre Kananira le préparent avec l'aide de civils, de policiers et de soldats.[156] Sur cette colline se rassemble à cette fin une foule d'environ deux cents personnes[157] qui n'attendent plus qu'un signal pour déferler cette fois sur Kiziba même. Le signal est donné à huit heures du matin[158] par Rwigimba[159] qui prend pour l'occasion la tête d'un groupe d'assaillants venu de Musenyi.[160] Ces derniers se mettent à piller puis détruire les maisons des Tutsi, s'emparant de leur bétail.[161]

Deux heures plus tard est lancée, cette fois sous la direction de Mika, une seconde attaque sur Kiziba. Les assaillants ne viennent pas du secteur

Musenyi dans lequel se trouve cet endroit, mais d'un autre secteur de la commune de Gishyita, précisément de la cellule Rwaramba du secteur Gishyita.[162] Mika arrive sur les lieux sur une mobylette qu'il abandonne sur la route avant de se joindre aux autres assaillants. Armé d'une grenade[163] et d'une arme à feu,[164] le voilà qui, à l'instar de Rwigimba, se met lui aussi à tirer sur les Tutsi[165] qui, tant bien que mal, tentent de repousser l'assaut à l'aide de jets de pierres[166] ainsi que de leurs armes traditionnelles. Ensuite c'est au tour de Sikubwabo d'arriver avec des renforts. Pas bien difficile dans ces conditions de venir peu à peu à bout de la résistance des Tutsi, certains étant tués à la machette, d'autres sous les balles de Mika, d'autres enfin sous celles de Sikubwabo. Or, il se met à pleuvoir. Aussitôt les assaillants effectuent un repli, le temps que passe l'averse. Puis l'attaque reprend. D'autres Tutsi meurent. Certains d'entre eux tentent de s'enfuir du secteur Musenyi dans lequel se trouve Kiziba. Poursuivis jusque dans la cellule de Nyarutovu, après qu'une centaine d'assaillants s'y furent réunis quelques instants avec Mika, ils essuient à nouveau leurs assauts.[167]

Il est maintenant près de midi. De nouveaux assaillants arrivent en renfort. Le nombre des tueurs augmente radicalement.[168] Toujours poursuivis, les Tutsi tentent à nouveau de fuir, atteignant cette fois la colline de Ngendombi. Mais Mika les suit, muni d'une arme à feu ainsi que de grenades.[169]

Heureusement le soir tombe.[170] Fin de la journée de « travail ». Les civils hutu quittent en premier la zone, laissant derrière eux meneurs et militaires continuer un peu à tirer sur les Tutsi avant de finir, eux aussi, par quitter cet endroit.[171]

Un camarade policier de Sylvestre Rwigimba est tué.[172]

Les Tutsi retournent à ce moment sur les lieux de l'attaque, porter secours aux survivants. Le spectacle est horrible : l'un a été tué à coups de machette, un autre a sa poitrine brisée en deux et ses yeux saignent.[173] La nuit venue, les Tutsi soignent leurs blessés et enterrent leurs morts.[174] Les deux derniers jours dans le triangle Kiziba-Nyarutovu-Ngendombi ont connu les plus grosses attaques de ce périmètre.[175]

Premier assaut sur la colline de Gitwa-Karongi

Commune de Gitesi. Secteur Gitarama. Ce secteur, au sein duquel le génocide a démarré la veille, est également ce lundi la cible d'une importante attaque menée avec du renfort venu d'autres secteurs. Les Tutsi, qui, depuis dimanche, sont abandonnés par leurs anciens alliés hutu, décident alors de prendre la fuite, se rendant sur le mont Gitwa, situé à Karongi, tout près de la grande antenne de radio FM.[176] Leurs assaillants les ayant attaqués avec des lances et des machettes, ils s'en munissent eux-mêmes avant de s'y rendre. De plus en plus nombreux, notamment sur la

haute colline de Mukuba, entièrement occupée par une véritable cohue de milliers de Tutsi, le brouhaha est tel qu'on peine à se comprendre même lorsqu'on se parle face à face. Les assaillants ne tardent pas à les rejoindre, dirigés par des chefs du parti local MDR-Power. Aussi retrouve-t-on Mashyaka ainsi que son adjoint Gasana chargés d'enrôler des jeunes, qui, aussitôt, prennent la direction de la colline à la poursuite des Tutsi s'y étant réfugiés. Quand ils parviennent à les encercler, ces derniers tentent de se défendre en leur lançant des pierres. Mais des soldats de Kibuye convergent vers eux à bord de véhicules. Armés de fusils, ils se mettent à leur tirer dessus. En retour, les Tutsi tentent à nouveau de leur jeter des pierres, mais, épuisés, ils sont décimés par groupes entiers. Aussi les survivants n'ont-ils d'autre choix que celui de se mettre à courir, les uns vers Bisesero, les autres vers Gisenyi, toujours poursuivis par leurs assaillants qui n'ont de cesse de leur tirer dessus.[177]

Le massacre de la paroisse de Mubuga s'organise

Paroisse de Mubuga. Hommes, femmes et enfants sont toujours confinés au sein de l'église. Le massacre n'est pas prévu pour ce lundi, mais les choses s'organisent. S'y rendent donc Ryandikayo, gérant d'un restaurant situé à Mubuga, dans la commune Gishyita, ainsi que les Conseillers municipaux Vincent Rutaganira et Mika Muhimana.[178] Mika qui, le même jour, annonce que celui qui tuera Assiel Kabanda, commerçant tutsi installé au centre de la localité de Gishyita, recevra une récompense.[179]

Mardi 12 avril

Obed Ruzindana échappe de peu à la mort

Le lendemain 12 avril, ce n'est pas Assiel Kabanda mais l'homme d'affaires et chef milicien Obed Ruzindana que les Tutsi ont bien failli tuer. Que s'est-il donc passé ? Ce mardi, Obed Ruzindana arrive à bord de son véhicule rempli de militaires. Les paysans qui l'accompagnent entonnent des cris de guerre. Ruzindana n'est pas le dernier à savoir motiver ses troupes en leur faisant miroiter des récompenses matérielles. Trois bus ainsi que trois véhicules Daihatsu remplis d'Interahamwe et de soldats font partie du convoi. Ruzindana se gare. Les militaires en descendent, braquent leurs fusils en direction des Tutsi sur lesquels ils se mettent à tirer. Tentant d'esquiver les tirs en rampant, certains réussissent à passer à travers les balles. Tandis que les tueurs continuent à s'approcher des Tutsi,

ces derniers entreprennent de se mêler à eux, parvenant à s'approcher de l'endroit où se trouve Obed Ruzindana qui redouble d'énergie en tirant sur les Tutsi sans discontinuer. Cela ne suffit toutefois pas à stopper ces derniers qui persistent à avancer dans sa direction. C'est maintenant à leur tour de le poursuivre. Obed n'a plus d'autre choix que celui de prendre ses jambes à son coup, finissant même, dans sa course, par laisser tomber son arme. Saisissant son pistolet et visant les Tutsi qui l'ont pris en chasse, il ne cesse de courir vers son véhicule, qu'il parvient finalement à atteindre. Ruzindana repart. Il est sain et sauf. [180]

C'est probablement suite à cet incident, au cours duquel il a bien failli laisser sa vie, que Ruzindana coordonne les attaques avec la garde présidentielle et les Interahamwe en prenant soin de rester près de son véhicule, prêt à fuir. C'est en tout cas dans cette posture qu'on peut le voir, deux jours plus tard, ordonner aux assaillants d'encercler une colline et de tuer les Tutsi qui s'y cachent. Armé, il ne manque pas de faire feu lui-même sur les Tutsi, dès lors qu'il reste à proximité de sa voiture.[181]

Ce mardi 12 avril, dans la commune de Gisovu, son bourgmestre, Aloys Ndimbati, ne chôme pas non plus : il se rend au marché de Gakuta, dans le secteur Twumba, précisément dans la cellule Gakoko. Le bourgmestre, pistolet au poing, somme la population de quitter le marché séance tenante et d'aller tuer les Tutsi. Aux femmes, il ordonne de s'emparer des biens qu'elles trouveront dans leurs maisons. Jusqu'à présent préservés à cet endroit, les Tutsi sont massacrés.[182]

Bisesero

La fuite des Tutsi vers Bisesero

Retour à Bisesero. Adrien Harolimana, Esther Uwayisenga et Aron Gakoko sont rejoints par un flux constant d'autres Tutsi.[183]

Boniface Mutuyemungu vit à la frontière Gishyita-Bisesero. Il est né dans la cellule Ryaruhara, au sein de la commune Gishyita. Ce n'est donc pas un habitant de Bisesero. Il a trente-deux ans. Dès le 7 avril, ses voisins hutu ont commencé à dire que les Tutsi avaient tué leur parent, puis à les menacer. Après s'être regroupés le soir venu sur les collines, ils se sont mis à brûler des maisons et à tuer les Tutsi avec des serpettes, des machettes et des marteaux. Impuissants face à ces attaques, trois à cinq jours après l'attentat, Boniface et les siens prennent la décision de fuir en direction de Bisesero où, selon la légende, on y craint les Basesero. Quand il arrive à Bisesero, il constate que les Tutsi sont nombreux, entre ceux venus d'ailleurs et les Basesero, et qu'ici aussi ils sont attaqués par des

génocidaires venus de Gisovu, de Gishyita et même de Kibuye. Aussi sont-ils contraints à grimper au sommet des collines.[184]

A Bisesero, sur la colline de Muyira

Les exploits passés sur Muyira

Parmi les Tutsi arrivés à Bisesero, nombre d'entre eux se rendent sur la colline de Muyira. C'est ce que fait notamment Léopold Ngezahayo qui entend ainsi s'associer aux Basesero qui sont parvenus à résister aux assaillants venus de Mubuga, de Musenyi et de Rubazo. C'est également vers Muyira que Damascène Ntaganira s'en va avec son épouse et leur enfant de trois ans, après avoir quitté le domicile familial situé à Kibingo, dans la commune de Gisovu. Pourquoi Damascène choisit-il, lui, de se rendre sur cette colline plutôt que sur une autre ? Tout simplement parce que lui et sa femme ont en mémoire le récit de leurs parents qui leur ont raconté comment ils ont, en 1962, survécu aux massacres en s'y réfugiant. D'autres Tutsi y vont avec en tête des souvenirs semblables de récits racontés par leurs propres parents relatifs à cette résistance qu'ils ont opposée non seulement au cours des massacres de 1962, mais aussi de 1973.[185]

La difficile traversée vers Muyira

Certains finissent par s'y rendre au terme d'une première tentative de résistance menée ailleurs. C'est le cas de Léoncie Nyiramugwera, qui a commencé par grimper, en compagnie de ses amis ainsi que de membres de sa famille, au sommet de la colline de Gitwa. Accompagnée d'autres femmes, elle est alors allée chercher des pierres, tandis que les hommes se sont efforcés de repousser les tueurs. Mais bientôt épuisés de combattre de la sorte, ils pensent avoir plus de chance de survivre en rejoignant ceux qui sont regroupés au sommet d'une seule colline, celle de Muyira. Ils prennent donc cette direction.[186]

Ce n'est parfois qu'après le choc d'avoir essuyé une attaque conséquente que certains Basesero se résolvent à s'y rendre. Avec un groupe, Siméon Karamaga a été la cible d'un assaut, qu'ils ont réussi à contrer à l'aide de leurs gourdins, de leurs machettes et de leurs lances. Mais la possession d'armes à feu a permis aux assaillants de tuer au moins neuf des siens. Si les survivants de cette attaque finissent par repousser les tueurs, ils n'en décident pas moins de s'enfuir. Ce n'est qu'une fois au calme qu'ils réalisent à quel point leur situation est devenue critique. Convaincus qu'ils seront plus en sécurité s'ils sont nombreux, ils décident de partir avec leurs

enfants et leurs vaches rejoindre d'autres Tutsi en se dirigeant à leur tour vers la colline de Muyira à partir de laquelle ils se préparent désormais à l'idée de combattre.[187]

La plupart des personnes alors présentes sur la colline de Muyira viennent soit de Bisesero soit d'autres secteurs de Gishyita. Très nombreux, ils n'ont aucune idée de l'effectif de leurs assaillants. Les Tutsi ne sont pas seuls ; un certain nombre de Hutu et de Twa se sont joints à eux, tout aussi effrayés par l'insécurité qui ne cesse de grandir dans la région.[188]

Une haute colline au sommet de laquelle est acheminé le bétail et dans les buissons de laquelle se cachent les femmes et les enfants

Muyira est une haute colline escarpée, pleine de pierres et recouverte partiellement de plantations. Si les Tutsi s'y rendent, c'est précisément en raison de sa hauteur. Elle doit leur permettre de ne pas se laisser piéger à des endroits d'où ils ne bénéficieraient pas d'une visibilité suffisante. D'en haut, ils espèrent voir venir de loin les attaques les ciblant afin de se préparer à les contrer. C'est dans cette logique qu'ils décident de s'installer au sommet de la colline.[189]

En arrivant à Bisesero et tandis qu'il constatait déjà des morts parmi les Basesero, Boniface Mutuyemungu a vu des assaillants se saisir de leurs vaches et de leurs chèvres.[190] Il s'agit donc de protéger le bétail[191] d'autant que certains Tutsi, dont ceux avec qui François Murigambi, vingt-quatre ans, s'est enfui en direction de Bisesero, ont emmené avec eux leur troupeau, entraînant dans leur sillage des assaillants qui ont commencé par les poursuivre pour s'en emparer, parvenant à prendre des vaches et des chèvres qu'ils ont tuées, après quoi ils ont rebroussé chemin afin de s'en prendre aux Tutsi restés groupés à Kibuye. Une fois à Bisesero, les Tutsi déjà sur place s'emparent donc des troupeaux des nouveaux arrivants.[192] Les vaches qui accompagnent les Tutsi sont alors regroupées au sommet de Muyira.[193] Elles ne trouvent là toutefois que peu d'herbe pour paître[194] et beuglent.[195]

Installés sur la colline, les Tutsi dissimulent leurs familles dans les buissons, les femmes et les enfants se regroupant entre eux, saisis de peur. Et pourtant, c'est bien à cet endroit pour le moins hostile qu'ils vont devoir rester tout au long des semaines à venir, transis de froid sous la pluie.[196]

Et encore, s'il ne s'agissait que de ça ! Car ils vont également devoir se battre s'ils veulent rester en vie, se battre avec les seules armes dont ils disposent alors : leurs lances, leurs gourdins, leurs pierres, leur courage.[197]

Les Tutsi organisent leur défense sur Muyira

Or pour avoir, dans de telles conditions, ne serait-ce qu'une mince

chance de survivre aux combats, encore faut-il une organisation digne de ce nom. Les Tutsi réunis à Muyira sont très nombreux. Il leur faut donc impérativement élire des chefs, à commencer par celui qui sera en charge de chapeauter l'ensemble. Un tel homme, pour être en mesure de les guider et les encourager le moment venu, ne doit pas connaître la peur. Il doit, par ailleurs, avoir l'expérience du combat. Aminadabu Birara a tout cela. Il a fait partie de ces Basesero qui prirent part à la bataille de 1959. Il est de plus considéré par tous comme un homme sage. Ce sera leur commandant.[198]

Siméon Karamaga est, quant à lui, désigné pour être son adjoint.[199] Birara est le modèle de Siméon depuis les années soixante. Il est sa référence pour résister et survivre face à ceux qui veulent les exterminer.[200] En plus de jouer un rôle de premier plan dans l'élaboration d'une stratégie globale de défense, Siméon sera en charge de son propre bataillon.[201]

Vient l'élection des chefs d'équipe. Des jeunes sont désignés à cette fin. Parmi eux, il y a Augustin Nzigira, fils d'Aminadabu Birara, ainsi qu'Aron Gakoko, Efesto Habiyambere, Sylvère Gatwaza et Habimana. Il y a également Segikware, Paul Bitega et Vincent Munyaneza.[202] La première chose qu'ils font, une fois désignés, est de tenter de remonter le moral de ceux qui, terrifiés par ce qui leur arrive, paniquent au point de ne plus être en mesure de manger quoi que ce soit.[203]

Une fois les chefs élus, ceux-ci s'adressent à l'ensemble des Tutsi réunis sur la colline de Muyira, afin de leur faire part du plan d'action. Avant tout, les persuader que ce n'est qu'en restant unis qu'ils parviendront à acquérir la force leur permettant de faire face à l'ennemi.[204] Leur faire enfin comprendre que tout le monde doit, d'une manière ou d'une autre, prendre part au combat.[205]

Une chose est certaine. L'organisation de la défense doit s'adapter à la récurrence des assauts. Or afin d'être en mesure de contrer la routine des attaques quotidiennes, elle doit elle-même générer la sienne. Ce n'est qu'ainsi qu'elle parviendra à s'inscrire dans la durée.[206]

Ce que s'apprêtent à gérer les Tutsi ne se réduit toutefois pas à des affrontements physiques avec l'adversaire, mais s'étend à l'ensemble de la logistique qui, si elle est bien pensée, doit permettre de faire tourner les combats à leur avantage.[207]

Aussi ne s'agit-il pas, pour survivre, de se contenter de contrer des assauts, mais également de lutter contre les intempéries, la maladie et la faim, ce qui est loin d'être gagné. C'est en effet la saison des pluies, tous devant dormir sous de fortes averses. La pluie ne cesse pas tout au long des mois d'avril et mai. Certains souffrent de diarrhée.[208]

Pour ce qui est de la stratégie du combat proprement dite, Birara dévoile enfin le plan d'action à suivre scrupuleusement. Tous l'écoutent attentivement, à l'instar de Sylvère Gatwaza qui, âgé de vingt-quatre

ans, n'a pas attendu d'être arrivé à Muyira pour envisager d'affronter les génocidaires. Et maintenant qu'il y est, il est bien décidé à se battre et ne rate donc pas un mot de l'enseignement qu'on va leur prodiguer sur la façon de combattre avec efficacité.[209]

Les Tutsi ne se font pourtant guère d'illusion, leur mort leur paraissant inévitable. S'ils prêtent attentivement l'oreille aux conseils, toute forme de lutte n'en a à leurs yeux que l'apparence. Ils la considèrent plutôt comme un suicide. Comment en effet affronter un ennemi avec des armes si inégales ? Car les Tutsi n'ont, pour se protéger des fusils et des grenades qu'utilisent leurs assaillants, que des armes traditionnelles telles des lances, des machettes, des épées, des couteaux et des massues.[210]

La tactique dévoilée consiste à se mélanger aux assaillants[211] afin que ces derniers ne soient plus en mesure de leur tirer dessus, qu'ils ne puissent plus en définitive qu'utiliser leurs machettes et leurs massues. Les deux belligérants seront donc à armes égales et il y aura nécessairement des morts des deux côtés. [212]

Parmi les armes utilisées de part et d'autre, citons le gourdin dont certains Tutsi sont experts dans le choix pour le combat. Il existe d'ailleurs un marché où l'on peut en trouver de plutôt bonne qualité parmi les intobo, ingongo, ingabe, isanzu et autres umushabarara, autant de sortes de gourdins dont chacun de ces noms indique l'espèce de l'arbre avec lequel il a été fabriqué.[213] Muni de tels bâtons, les Tutsi sont largement en mesure de tuer quelqu'un sur le coup.[214]

Pour que le plan de Birara fonctionne, ils doivent faire preuve d'un courage hors norme. D'ailleurs, ont-ils seulement le choix ? Les voilà donc qui décident de collaborer à l'action collective, seul moyen pour eux de rester en vie. [215]

Marcel Gasamunyiga est peut-être le premier des Tutsi à être tué sur la colline de Muyira. Lui et son épouse Catherine Kamayenge, soixante-seize ans, s'y trouvent avec leurs deux filles ainsi que leurs petits enfants. Alors que Marcel garde les vaches, des miliciens s'approchent pour s'en emparer. Ils lui lancent une pierre qui atteint sa tête. Marcel est tué sur le coup. Il est bientôt enterré, les choses ne s'étant pas encore détériorées au point de ne plus pouvoir ensevelir les morts.[216]

Chaque jour, les miliciens se rendent sur Muyira à bord de la voiture du chef milicien Obed Ruzindana ainsi que de celles des bourgmestres de Gisovu et de Gishyita.[217] Les Tutsi, encore nombreux et bien organisés, parviennent à tuer un nombre non négligeable de miliciens au cours du mois d'avril.[218]

Les Tutsi livrent bataille en lançant des pierres sur leurs assaillants

Sur les conseils des anciens, la stratégie de combat est la suivante.[219]

Avant les attaques, les enfants et les femmes ont pour mission de ramasser des pierres qu'ils mettent dans des sacs afin de les rendre accessibles à ceux qui, au moment des combats, auront à les lancer sur les génocidaires.[220] La petite Esther, ainsi que Nteziryayo, neuf ans, font partie de ceux à qui l'on a confié cette tâche. Ils l'accomplissent en parcourant les collines de Bisesero et en en ramenant en très grand nombre à Muyira.[221] Aucune dérogation pour qui que ce soit, même si leurs mains sont en sang. Quant à Catherine Kamayenge, ses soixante-seize ans ne lui ont pas permis d'éviter ce travail.[222]

S'il y a des attaques, comme partout dans le pays, à Bisesero, les Tutsi parviennent encore à se défendre et à repousser leurs assaillants si bien qu'il y a des morts des deux côtés. Ailleurs, ce sera bientôt fini. D'ici peu, il ne restera de Tutsi qu'à Bisesero. Les enfants étant encore en vie, les plus vieux sont prêts à se sacrifier pour les protéger. Ainsi, le jeune François Ndayisaba a été placé à l'arrière.[223]

Boniface Mutuyemungu se défend à l'aide de ces pierres que lui tendent les femmes et les plus faibles. Elles les ont ramassées mais ne peuvent les lancer. Il arrive que Boniface les aide à son tour à en ramasser quand il en a le temps. Mais ce sont surtout à ceux qui ne peuvent pas les lancer de les ramasser pour eux. Les Tutsi font tout ce qu'ils peuvent pour se défendre devant des assaillants beaucoup plus nombreux qu'eux, beaucoup plus forts, aucun répit ne leur étant laissé, les tueurs les attaquant avec des marteaux, des serpettes, des machettes et des lances. Mais à cet instant, les morts se comptent encore des deux côtés. [224]

François Murigambi a dû fuir, deux jours après l'attentat, en direction de Bisesero, quand ses voisins ont commencé à vouloir les tuer et à voler leurs vaches pour les manger. Constatant qu'ils ne pouvaient rien y faire, ceux qui comme François en étaient capables ont donc tenté de rejoindre les autres Tutsi à Bisesero, la plupart d'entre eux y ayant de la famille. François a fui sans être particulièrement animé par la volonté de se défendre, mais en se disant que les Basesero habitant les hautes montagnes, leurs assaillants ne pourraient les y rejoindre. Or, le voilà maintenant à Bisesero qui se met à ramasser des pierres justement pour se défendre. Car la situation qu'il découvre est claire : la population entourant Bisesero lance des attaques au moyen d'armes traditionnelles, sans réussir à prendre le dessus, compte tenu de l'organisation de la défense des Basesero qui leur jettent des pierres, générant des morts également de leur côté. Il observe que les assaillants rentrent tôt par crainte de s'aventurer la nuit dans ces montagnes qu'ils ne connaissent pas.[225]

Il arrive toutefois que les tueurs viennent la nuit. Fatigués ou endormis, les Tutsi entendent alors le sifflement des grenades lancées sur leurs collègues. Une fois les miliciens partis, les Tutsi passent la nuit en groupe, certains allant chercher de quoi manger. Epuisés, ils parviennent à dormir un peu avant de se réveiller très tôt pour cacher les blessés dans la brousse, ramasser des pierres pour se défendre quand c'est encore possible, et enfin pour repérer des positions en vue de guetter l'arrivée d'assaillants et informer les autres pour qu'ils puissent s'enfuir à temps. Les attaques des miliciens viennent en effet de Gishyita, de Gisovu, de partout. Les Tutsi ont pris l'habitude de les voir arriver le matin. Si du haut des collines de Bisesero, on ne peut pas distinguer les gens de Gishyita, on peut toutefois apercevoir de loin les miliciens monter le matin par la route lorsqu'ils viennent en véhicules ou par les chemins lorsqu'ils viennent à pied.[226]

Chaque jour, Efesto Habiyambere aperçoit des miliciens vêtus de blanc et leur tête recouverte de feuilles arriver en chantant à bord de véhicules, que ce soit la voiture du chef milicien Obed Ruzindana ou des camions servant usuellement à transporter le thé de Gisovu. Se saisissant de sa lance, d'un bâton ainsi que d'un sac de pierres qu'il met aussitôt autour de son cou, il somme ses coéquipiers de le suivre de ce pas. Le chef Basesero Augustin Nzigira se charge, quant à lui, de diriger sa propre équipe. Pour ce qui est de son père et chef de tous les Basesero, Aminadabu Birara, ainsi que de son adjoint Siméon Karamaga, ils ont déjà, de leur côté, commencé à lancer leurs ordres.[227]

Les Tutsi se rangent alors le long du flanc de la colline, selon leur catégorie définie par les anciens. Les hommes forts, qu'ils soient jeunes ou non, se placent au premier rang, au milieu de la colline. C'est notamment le cas d'Edmond Mugambira. Ainsi sont-ils en mesure de protéger les plus vulnérables. Les enfants et les femmes qui ramassent et rassemblent des pierres à leur intention sont au deuxième rang. Quant aux vieux et aux petits enfants, ils restent au sommet de la colline avec le bétail. Afin que les génocidaires ne parviennent pas à en toucher beaucoup au moment où ils leur tireront dessus, les Tutsi du premier rang n'attendent pas qu'ils s'approchent. Ayant maintenant pris position sur une même ligne, les voilà qui se couchent à terre.[228]

Tout cela vaut à Efesto Habiyambere les remontrances de sa mère quand, le soir venu, elle le supplie de cesser d'aller ainsi se poster devant les autres au moment du combat. Il faut dire qu'étant le seul garçon d'une grande famille de filles, elle ne veut pas le perdre. Cependant, c'est ainsi et pas autrement qu'il persistera à combattre.[229]

Les Tutsi se mélangent à leurs adversaires

Siméon Karamaga veut lui aussi être devant les autres quand ont lieu les combats. C'est pourquoi, quand les Tutsi aperçoivent au loin les miliciens en blanc lancer leur attaque, il se place devant tout le monde afin de conduire la riposte, désignant aussitôt le pont qu'il leur faut atteindre au plus vite. Les miliciens arrivent en tirant. Siméon ordonne alors à tous de se coucher. Constatant que tous les Tutsi sont à terre, les assaillants s'approchent. Siméon patiente, attend le temps nécessaire pour que les miliciens soient suffisamment proches d'eux, puis il lance soudain : « Mwivange sha ! », ce qui signifie familièrement « Allez vous mélanger ! » en kinyarwanda. L'ordre vient d'être donné aux Basesero de se lever et de se mêler à eux. Voilà alors les miliciens empêchés de leur jeter la moindre grenade, empêchés également de leur tirer dessus avec leur fusil, au risque que ce soit l'un des leurs qui soit tué. C'est parfois en dévalant le flanc d'une colline que les Tutsi arrivent à se mêler à l'adversaire.[230] Il s'agit dans un tel cas de s'armer de courage, car il faut pour cela ne craindre ni le bruit des fusils ni celui des grenades.[231]

Si quelqu'un tombe au combat, les Tutsi doivent quand même continuer à avancer jusqu'à ce qu'ils parviennent à se mélanger à leurs assaillants.[232] La peur pourrait toutefois les paralyser jusqu'à les stopper dans leur progression. C'est pourquoi le chef des Basesero, Aminadabu Birara, se charge de cacher les cadavres au fur et à mesure que se déroule l'affrontement, afin que ses hommes ne soient pas effrayés à la vue d'un des leurs décédés. C'est dans la même logique qu'il reste en arrière afin de garder un œil sur ceux qui refuseraient d'avancer et qu'il n'hésite pas à frapper avec un bâton afin qu'ils retournent immédiatement au combat. Mais si les Tutsi avancent au cours de la bataille, c'est surtout qu'ils n'ont d'autre endroit vers lequel s'enfuir, étant donné qu'ils ont maintenant compris que ce sont bien les autorités du pays qui entendent les exterminer.[233]

S'assurer qu'il y ait toujours un stock de pierre suffisant au cours du combat

Tandis qu'au cours du combat, les femmes âgées et les plus jeunes, tels Caritas Nyirakanyana, petite fille de huit ans, rassemblent des pierres dans des paniers,[234] les femmes et les enfants se chargent de les apporter aux Basesero qui se battent.[235] Birara demande également qu'on soit toujours en mesure de leur fournir des bâtons.[236] Léoncie Nyiramugwera fait partie de ces filles qui courent très vite derrière les hommes quand ces derniers se précipitent avec leurs lances et leurs machettes à l'assaut des miliciens venus vers eux en tirant. Dans son pagne, elle porte les pierres qu'elle leur

distribue au cours du combat. Ces filles sont ainsi au cœur de la bataille et sont pour nombre d'entre elles particulièrement courageuses.[237] Pendant l'assaut, un Tutsi est chargé d'observer le niveau du stock de pierres. Dès qu'il s'aperçoit qu'il est susceptible d'en manquer, il alerte les enfants et les femmes à qui il ordonne d'en fournir au plus vite.[238] Les Tutsi doivent toutefois éviter d'en gaspiller et ne les lancer que lorsqu'ils sont certains de pouvoir atteindre l'ennemi.[239]

Les décisions de repli

Il n'est pas question de se retirer de la bataille avant que l'ordre de courir n'ait été donné, ce qui arrive quand Siméon considère qu'il est temps pour ceux qu'il dirige de battre en retraite. C'est le cas quand il s'aperçoit que, s'étant dispersés, ils sont susceptibles de tomber dans la zone ennemie.[240] La petite Caritas, chargée de ramasser des pierres, se met elle aussi à courir. S'il lui est arrivé de combattre sur les collines de Rurebero et de Kiziba, elle se bat la plupart du temps sur celle de Muyira. Or quand elle doit prendre la fuite, il lui faut prendre ses jambes à son cou, car les assaillants ne manquent pas de tuer ceux qui ne parviennent pas à filer assez vite. Aussi, pour peu qu'elle soit fatiguée, des hommes tutsi la portent sur leur dos tandis qu'ils courent.[241] Quant à Valence Nsengiyumva, qui comme Caritas a huit ans, depuis qu'il a été frappé sur la quasi-totalité du corps, principalement à la tête, il reste derrière la ligne de front en compagnie des vieux qui n'ont pas la force de combattre. Il peine à courir en raison de ses plaies qui se sont infectées. Aussi les tueurs le rattrapent plus facilement et lui assènent de nouveaux coups de machettes.[242]

La nuit venue

Lorsque les génocidaires ont achevé leur journée de « travail », ils regagnent les fermes pour y récupérer de la nourriture. De leur côté, les Tutsi se retrouvent sur la colline de Muyira afin de faire le point de la journée et de s'affecter de nouvelles tâches les uns les autres. Ils ont alors besoin de beaucoup d'énergie pour combattre. Aussi boivent-ils le lait des vaches, abattant celles qui leur paraissent être en bonne santé, se nourrissant de leur viande, ce qui leur redonne de la force pour un temps. Tandis qu'un groupe se charge de cuisiner, un autre surveille l'ennemi afin de ne pas être capturé par surprise. Pendant qu'un autre groupe se charge lui d'enterrer les morts, un autre encore soigne les blessés. Il faut également régulièrement penser à réapprovisionner les stocks de pierres.[243] C'est pourquoi ceux qui en sont chargés arpentent à nouveau les collines afin d'en ramasser suffisamment en vue de la bataille du lendemain.[244]

Chaque famille se regroupe quelque part sur une colline. Augustin

Ndahimana aime aller avec la sienne à Kazirandimwe d'où sa femme est originaire.[245] Efesto Habiyambere et d'autres doivent convaincre les Tutsi de revenir continuer à se battre tous ensemble, et ce jusqu'au bout. Il s'agit pour cela de rester positif. Et malgré la tragédie qu'ils subissent, il leur donne des raisons d'espérer. Bien qu'ils n'aient pas d'arme à feu mais de simples gourdins, ne sont-ils pas ainsi parvenus jusqu'à présent à se défendre face aux miliciens ?[246] S'ils veulent garder confiance en eux, ils doivent commencer par faire le constat de ce qu'ils ont jusque-là été capables de faire avec le peu de moyens qu'ils ont à leur disposition. Ce sont bien eux qui tuent des miliciens, des policiers et des soldats dont ils parviennent parfois à s'emparer des armes à feu, même s'ils ne peuvent les utiliser.[247]

Les Tutsi tentent de se réchauffer autour d'un feu, rapidement éteint par la pluie qui ne cesse de tomber. On tente de trouver le sommeil tout en tremblant de froid. La nuit est tombée. Elle sera courte.[248]

Très tôt le matin, Augustin et sa famille reviennent à Muyira en provenance de Kazirandimwe. Ils y rejoignent les autres,[249] tandis que les miliciens vont se nourrir dans les fermes en prévision de la prochaine attaque.[250]

Fort de la tactique de la mêlée, il arrive parfois aux Tutsi de tuer plus d'assaillants qu'ils n'en perdent eux-mêmes.[251] Mais généralement, les pertes tutsi sont plus importantes. Heureusement, d'autres Tutsi ne cessent d'arriver à Bisesero au cours des premières semaines d'avril, ce qui leur permet de remplacer ceux qui sont morts au combat.[252]

Parmi les Tutsi qui continuent ainsi à prendre la direction de Bisesero, il y a ceux qui viennent d'échapper au massacre perpétré ce mardi 12 avril dans les bureaux de la commune de Rwamatamu.[253]

De Mabanza au stade Gatwaro de Kibuye

Vingt kilomètres à marche forcée

Si Odile Mukayiranga Mutima se trouve bien dans des bureaux communaux, ce n'est heureusement pas à Rwamatamu, mais dans ceux de la commune de Mabanza. Or un ordre leur a été a donné de les quitter. Leur grand nombre empêcherait l'administration de fonctionner correctement. On leur demande de se rendre dans la ville de Kibuye, au stade Gatwaro qui est plus spacieux. L'administration y sera, leur dit-on, en mesure d'assurer leur sécurité, étant donné la proximité à cet endroit de camps militaires. L'ordre émane du bourgmestre de Mabanza, Ignace Bagilishema, alors accompagné de soldats. Les Tutsi n'ont pas le choix. Il n'en demeure pas moins que les parents d'Odile sont inquiets. Cette décision de les faire se

déplacer à cet endroit est étrange. N'a-t-il pas existé, se disent-ils, des camps d'extermination pendant la seconde guerre mondiale ? Aussi tentent-ils de s'opposer à cette décision. Mais les militaires se font menaçants. Il leur faut obéir. Voilà donc Odile et les siens qui prennent à pied la direction du stade. L'un d'eux, qui a le malheur de se plaindre du voyage, est aussitôt battu, avant de rejoindre la foule en marche. Certains Tutsi entonnent un cantique, que chantent les catholiques pendant le carême le long du chemin de croix ; une mélodie qu'ils vont chanter jusqu'au moment d'atteindre le stade. Ce ne sont pas moins de vingt kilomètres de marche qui les attendent sous un soleil accablant. Un vrai chemin de croix en effet. D'autant qu'il y a là des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, du bétail ainsi que les bagages des déplacés. Les grandes sœurs et les tantes d'Odile se chargent de porter les petits à tour de rôle. Quant à Thérèse, la mère d'Odile, qui est presque à terme, elle a des contractions. Les femmes qui marchent à ses côtés demandent aussitôt à Odile ainsi qu'aux autres enfants et adolescents de s'éloigner un peu. Il faut qu'elle puisse reprendre son souffle. Une fois l'alerte passée, les femmes reprennent leur marche.[254]

Les questions des enfants

Le père d'Odile est trop déprimé pour parler à qui que ce soit. Chaque fois qu'il s'approche d'un de ses enfants, une nouvelle question fuse, qui le terrasse. C'est par exemple la petite Justine qui s'adresse à lui : « Mais papa, qu'est-ce qu'on a fait pour mériter tout ça ? » Et d'ajouter : « Est-ce qu'on ne peut pas leur demander pardon afin qu'ils nous laissent enfin rentrer chez nous ? » Odile voit alors son père essuyer ses larmes, puis la serrer dans ses bras, lui assurant que tout ça finira bien un jour.[255]

Les occasions d'affronter les interrogations de leurs enfants ne sont pas rares pour les parents tutsi. C'est ainsi après chacune des journées passées sur la colline de Muyira où son père l'a emmené avec sa famille et ses vaches que le petit Nteziryayo, neuf ans, s'adresse à son père, lui demandant pourquoi ils doivent souffrir ainsi, pourquoi ils ne trouvent pas de nourriture, pourquoi ils n'ont pas d'endroit où se loger alors que leur maison est toujours là, pourquoi on les chasse, pourquoi enfin on les tue, pourquoi, pourquoi, pourquoi. Il n'obtient en retour pas la moindre réponse de la part de son père.[256] Même chose pour Esther Uwayisenga, qui trouve toutefois un début de réponse quand, sur cette même colline de Muyira, et après avoir entendu des gens dire que ce serait pour venger la mort d'un certain Habyarimana qu'on chasse ainsi les Tutsi, la voilà qui s'empresse de demander à sa mère si eux-mêmes le sont. Celle-ci le lui confirme effectivement.[257]

L'arrivée des Tutsi de Mabanza au stade Gatwaro de Kibuye

Odile et les siens arrivent enfin au niveau de la porte d'entrée du stade. Des militaires armés de grenades et de cordelettes se chargent de fouiller les adultes, les machettes trouvées étant immédiatement saisies. A l'entrée du stade, le père d'un des amis d'Odile, parrain de sa grande sœur, et qui mesure un peu plus de deux mètres, est frappé avec la crosse d'un fusil. Son oreille se fend. Aussitôt ses enfants, mais aussi Odile, se mettent à pleurer. Leurs mères tentent immédiatement de les calmer, tout en les attirant loin de l'entrée du stade à l'intérieur duquel elles viennent d'entrer. Odile n'imagine alors pas un instant qu'on va tenter de les tuer, mais pense plutôt qu'il s'agit de les y emprisonner comme on le fait pour ceux que l'on considère être des traitres. La voilà en tout cas dans le stade Gatwaro.[258]

Il s'agit d'une aire gazonnée de la taille d'un terrain de football. Il tient son nom d'une colline élevée bordant l'un des côtés du stade, les trois autres étant entourés d'un mur en briques haut d'environ deux mètres cinquante. Derrière les gradins disposés le long du côté qui joint la colline à une route se trouve, à quelques mètres à peine, l'hôpital de Kibuye. Cette route, située donc du côté opposé à la colline de Gatwaro, est la principale artère de la ville.[259]

La famille d'Aurélie est contrainte de se rendre au stade Gatwaro situé en face de chez elle

Juste de l'autre côté de cette route se trouve la maison d'Aurélie Musabeyezu, presqu'en face du stade. Le jour où Odile entre dans le stade, Aurélie apprend que des tueries ont commencé dans la ville de Kibuye. On entrerait dans les maisons afin d'en faire sortir les hommes que l'on tuerait ensuite. Des personnes pouvant circuler sans risque l'en ont informé. Après qu'un de ses voisins tutsi eut perdu son père, le mari d'Aurélie entreprend de se joindre à un groupe d'hommes se dirigeant vers sa lointaine maison afin de l'enterrer au sein de son enclos. Mais une fois arrivés à cet endroit, et alors qu'ils sont en train de creuser sa tombe, ils sont rejoints par des Interahamwe. Armés de machettes et de lances, ces derniers les empêchent de l'enterrer. Redescendant sous la contrainte, ils passent près de chez Aurélie à qui ils conseillent de se hâter d'aller au stade où sont déjà présents d'autres Tutsi venus de Rubengera. C'est sous escorte des autorités qu'Aurélie et les siens finissent donc par s'y rendre. Une fois arrivés aux abords du stade, policiers et militaires les orientent : « Soyez tranquilles », leur assurent-ils. « Allez au stade. Nous allons y assurer votre sécurité. »[260]

Tandis qu'une foule de gens pénètre dans l'enceinte sportive, René, le fils aîné d'Aurélie, observe les soldats rwandais et les Interahamwe confisquer

les couteaux et les machettes en possession de ceux qui s'apprêtent à entrer dans le stade, leur laissant prendre le reste, casseroles et autres ustensiles. Ils laissent également ceux venus de lointaines collines y pénétrer avec leurs vaches.[261] Il est entre une heure et deux heures de l'après-midi quand Aurélie y pénètre à son tour, accompagnée de son mari et de six enfants. Il y a l'aîné, René, son petit frère, Jean-Luc, leur sœur et deux petits, l'une ayant quatre ans, le cadet ayant deux ans. Quant au sixième, il s'agit d'un enfant tutsi qui travaille chez eux. On peut, au sein du stade, acheter de la nourriture pour les enfants, des bonbons, du thé ou du pain. Pour aller chez les commerçants aux alentours, il faut préalablement en demander la permission à la police qui l'accorde à condition toutefois que ce ne soit pas trop loin et qu'on revienne vite. Un petit trou dans la clôture permet de la franchir discrètement. Ce trou se situe sur le côté du stade donnant sur l'hôpital. Aurélie y passe notamment pour prendre de l'eau. Elle y rend également visite à sa cousine hospitalisée depuis une semaine et que garde sa petite sœur. N'ayant prévu de lui fournir des provisions que pour trois jours, elle doit lui ramener de la nourriture. Aurélie et les siens s'apprêtent à passer leur première nuit au stade, s'allongeant sur les matelas qu'ils ont pris soin d'emporter avec eux.[262]

A leur instar, l'ensemble des Tutsi de la commune de Gitesi ont ce jour quitté leurs habitations, pour certaines incendiées, fuyant par ailleurs les attaques visant à s'accaparer leur bétail. C'est notamment le cas de ceux du secteur Burunga qui trouvent en cette journée refuge en ville, que ce soit à la paroisse de Kibuye ou au stade précisément.[263]

Et tandis que les Tutsi tentent de fuir où ils peuvent, se déploie au même moment dans le pays l'opération française Amaryllis d'évacuation des Occidentaux, une opération dont les soldats ont reçu pour ordre de ne pas empêcher les massacres dont ils sont les témoins proches.[264]

Mercredi 13 avril

Sur les collines et dans les sites de regroupement

Ceux qui décident de fuir en direction des collines ne vont pas tous directement vers Bisesero ; certains ne s'y rendront que plus tard, après avoir essuyé des attaques au cours d'escales sur leur route. C'est le cas de Claver Mbugufe et sa famille qui, ce mercredi, quittent leur maison située dans le secteur Bwishyura de la commune de Gitesi et font une halte sur la colline de Karongi.[265] Or ce jour sont lancées des attaques à l'encontre des Tutsi qui y sont rassemblés. Ces derniers se défendent et parviennent

à repousser l'assaut. Les génocidaires doivent alors déployer des renforts. Ces derniers sont composés de militaires, de gardiens de la prison de Kibuye, de policiers communaux ainsi que de réservistes de l'armée.[266] Quant à Claver et sa famille, ils poussent maintenant leur marche jusqu'à Bisesero.[267]

Voilà pour les collines, mais qu'en est-il des sites de regroupement ? Des milliers de Tutsi sont, depuis dimanche, piégés dans l'église de Mubuga, et à ce jour, rien n'a bougé.[268] Ce mercredi, les gendarmes sont toujours postés près de l'église.[269] Les Tutsi qui y sont coincés s'attendent à être attaqués. Aussi cherchent-ils à savoir ce qui se passe autour de l'enceinte de l'édifice religieux, passant leur temps à regarder au-dehors par les quelques fenêtres ainsi que par les trois portes.[270]

Jeudi 14 avril

Le prêtre de l'église de Mubuga est assassiné et remplacé, les Tutsi affamés

Les choses commencent à évoluer de façon inquiétante à l'église de Mubuga. Le préfet de Kibuye, Clément Kayishema, s'y rend avec le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, ainsi qu'avec des gendarmes. Le Conseiller Mika Muhimana est également présent. Ses hommes s'emparent du père Gahinda, qu'ils emmènent aussitôt à bord d'un véhicule, avant de l'assassiner. Ensuite, Mika et Sikubwabo s'entretiennent, au sein du presbytère, avec un autre prêtre, le père Marcel, vicaire de la paroisse.[271]

Deux versions contradictoires sont rapportées quant au comportement de ce prêtre.[272]

Tite Kayihura, réfugié dans l'église, aurait entendu le préfet de Kibuye dire au père hutu Marcel de partir afin qu'ils puissent tuer les Tutsi réfugiés dans son église. Le prêtre se serait offusqué en faisant valoir que ces gens sont chrétiens, ce à quoi le préfet aurait répondu qu'il s'agissait d'un ordre du gouvernement. Le père aurait été scandalisé à l'idée de faire couler le sang de ces catholiques dans une église. Les hommes du préfet l'auraient alors empoigné et embarqué à bord d'un camion, l'homme d'église suppliant en pleurs qu'on ne tue pas ses protégés.[273]

Selon une autre version, Sikubwabo se serait adressé au prêtre en lui disant qu'il allait résoudre le problème des Tutsi de l'église. Le père Marcel aurait refusé de distribuer aux Tutsi coincés dans l'édifice les vivres délivrés par l'organisation Caritas, des jeunes se chargeant de les emporter à bord de véhicules et de motocyclettes.[274]

Des armes sont acheminées à l'église de Mubuga

Quoi qu'il en soit, à partir de ce jour, Mika agit de concert avec Sikubwabo ainsi qu'avec des soldats, acheminant grenades et armes à feu à l'église de Mubuga, les distribuant enfin aux Interahamwe ainsi qu'aux civils hutu. Une attaque imminente de l'église se prépare.[275] Parmi les futurs assaillants, certains se sont fait remettre la clé du presbytère. Aussi en profitent-ils, la nuit venue, pour y entrer,[276] saisir trois femmes tutsi qu'ils emmènent aussitôt à proximité d'un cimetière. Ils les violent, puis ordonnent à des Interahamwe d'ouvrir le ventre de deux d'entre elles qui décèdent aussitôt.[277]

Chapitre 2

Stade et églises : des sas vers la mort

Vendredi 15 avril

Premier assaut à l'église de Mubuga

Athanase Namuhoranye obtient du bourgmestre de Gitesi qu'il évacue sa femme de l'église de Mubuga

Alors que les choses se précisent autour de l'église de Mubuga, Athanase Namuhoranye est parvenu à en faire sortir sa femme. Attardons-nous quelques instants sur Athanase que nous retrouverons plus loin et à un moment-clé de notre récit. Avant la guerre d'octobre 1990, Athanase était préfet des études à Mubuga, où il travaillait à l'école secondaire des filles. Membre du MDR, il a fait partie de ceux qui ont manifesté contre la présence des Français pour leur soutien au gouvernement d'Habyarimana, qu'Athanase combattait alors. En décembre 1993, il est parti travailler à Kigali au ministère de l'Enseignement primaire et secondaire, tandis que sa femme et ses enfants sont restés à Kibuye. C'est donc à Kigali qu'il se trouve au moment du début du génocide, au sein d'une famille dont le mari est un ami avec qui il a vécu auparavant et qui fut emprisonné comme complice du FPR en 1990. Depuis que le génocide a démarré, la femme tutsi de son ami se cache avec deux enfants dans le plafond de la maison, tandis qu'Athanase participe à effectuer la surveillance. Alors qu'il est à Kigali et que les lignes téléphoniques fonctionnent encore, Athanase téléphone au bourgmestre de Gitesi, Augustin Karara, pour lui demander d'aider sa femme, réfugiée dans l'église de Mubuga, en l'emmenant au Home Saint-Jean. Karara s'exécute, la femme d'Athanase quittant dès lors l'église de Mubuga en direction du Home Saint-Jean. Elle échappera de la sorte au massacre de l'église de Mubuga.[278] La question se pose de savoir comment aussi bien Athanase Namuhoranye qu'Augustin Karara ont pu juger nécessaire de la sortir de cette église vers laquelle ont avait, comme

pour l'ensemble des lieux de regroupement, incité les Tutsi à se réfugier aux fins de les protéger de prétendues violences incontrôlées ![279]

Un premier assaut est lancé contre les Tutsi de l'église de Mubuga

Ils auront en tout cas vu juste. En effet, le Conseiller Mika, le bourgmestre Sikubwabo ainsi que des soldats continuent ce vendredi matin à armer ceux qui s'apprêtent à lancer l'assaut sur l'église de Mubuga[280] dans laquelle se trouvent près de cinq mille Tutsi. L'église est pleine à craquer. Personne ne peut y bouger.[281] Les Tutsi en ont interdit l'accès en prenant soin d'en verrouiller les portes de l'intérieur, empêchant ainsi toute incursion de la part des assaillants qui, la veille déjà, ont tenté d'y pénétrer.[282] Or voilà le préfet de Kibuye, Clément Kayishema, qui ce matin arrive à l'église en compagnie de gendarmes[283] et de responsables locaux.[284] Sont également présents sur les lieux la police communale ainsi que certains civils tels que le commerçant de Mubuga, Ryandikayo. Les corps de quelques Tutsi tués au presbytère viennent d'être jetés dans la bananeraie. Mais le plus gros reste à faire. Les assaillants s'apprêtent en effet à s'en prendre désormais à ceux qui ont trouvé refuge à l'intérieur même de l'église.[285]

Il est dix heures du matin.[286] De nombreux réfugiés dorment encore quand, encerclant le bâtiment, les assaillants se mettent à donner des coups de sifflet. Aussitôt les Tutsi se réveillent et se précipitent afin de s'assurer que les portes en fer de l'édifice sont bien fermées à clef. Il s'agit pour eux de les empêcher à tout prix d'entrer afin que, tués pour tués, ils ne le soient au moins pas à coups de machettes, de gourdins ou de lances. Les Tutsi tentent de les repousser en leur lançant des briques détachées du mur de l'église.[287] Mais alors que l'édifice est encerclé par de nombreux Interahamwe, arrive une voiture au volant de laquelle se trouve le Conseiller Mika. C'est une Suzuki bleue. Accompagné d'un gendarme, tous deux sont vêtus d'un treillis militaire. Ils se mettent à décharger du véhicule un carton contenant des grenades que Mika prend soin de déposer devant lui, sur les marches de l'église, à proximité du portail menant au presbytère.[288]

Les assaillants, qu'ils soient gendarmes, policiers, Interahamwe ou civils armés, se tiennent prêts à attaquer l'église. L'attaque est lancée sous la direction de Sikubwabo, Mika ainsi que du Conseiller de Mubuga, Vincent Rutaganira,[289] tous trois portant des armes à feu. Outre la présence de Rutaganira, il y a là également un autre Conseiller du secteur Mubuga : Mugwa. Plusieurs jeunes du voisinage sont également présents. N'étant toujours pas parvenus à enfoncer les portes de l'église, c'est par ses fenêtres que les assaillants se mettent à faire feu et à lancer grenades et gaz lacrymogènes, causant des morts parmi les Tutsi.[290] Sikubwabo et

Mika participent activement à l'assaut.[291] L'explosion d'une grenade lancée par ce dernier à l'intérieur de l'église atteint un Tutsi qui aussitôt trouve la mort, la tête fracassée. D'autres sont grièvement blessés et se mettent à saigner.[292] Kayishema fait lui-même usage de son arme à feu.[293]

Pendant tout le temps que dure l'assaut, les gendarmes ne quittent pas les lieux, ce qui sera désormais systématiquement le cas à l'occasion des prochaines attaques lancées à l'encontre de cette église.[294] Car les assaillants ne sont, ce jour, parvenus à tuer que peu de monde. Il leur faut donc remettre cela à un autre jour. C'est pourquoi, l'après-midi venu, ils décident de quitter l'endroit.[295]

Des soldats français présents à Kigali après l'évacuation des Occidentaux

Des soldats français à l'entrée de Kigali

Du côté français, l'opération Amaryllis d'évacuation des ressortissants occidentaux s'est achevée la veille. Officiellement donc, il n'y a plus depuis cette date de militaires français au Rwanda. Oui, mais voilà. Ce que voit Straton Sinzabakwira à compter du 15 avril est tout à fait différent de cette version officielle. Il a trente-trois ans et est commerçant. Depuis mai 1993, c'est le bourgmestre de Karengera, à Cyangugu dans le sud-ouest du Rwanda. Il n'a pas qu'un rôle politique en tant que responsable d'un parti, en l'occurrence le PSD, mais également un rôle administratif. Entre la fin de l'évacuation des Occidentaux le 14 avril et l'opération Turquoise, Straton se rend plusieurs fois à Kigali et discute avec des militaires. Ce sont les moments les plus chauds, si bien qu'il vaut mieux disposer d'un maximum d'informations. Le 15 avril, il part récupérer sa belle-sœur qui souhaite, comme bon nombre d'autres personnes de la capitale, rejoindre sa famille à la campagne, Kigali étant alors un véritable champ de bataille. Arrivé à Giti cy'Inyoni à la sortie de la ville, Straton y rencontre des militaires qu'il connaît bien et dont l'un est originaire de chez lui. Ce dernier est alors en présence de trois soldats français. Straton sait qu'il s'agit de militaires français pour en avoir déjà eu l'information.[296]

Straton n'ignore pas à cet instant que les Français ont formé des Interahamwe dans les années précédentes. Il a pu constater la présence de miliciens au mont Jali. A cette époque, son beau-frère était gendarme. Aussi quand Straton lui rendait visite en tant que membre de l'opposition (PSD), il ne manquait pas de s'enquérir auprès de lui de la raison de la présence de ces miliciens, ce à quoi son beau-frère lui répondait qu'ils suivaient un entraînement militaire au cours duquel ils apprenaient à tirer tout en se formant à la tactique. Des soldats français participaient à l'entraînement de ces Interahamwe et de ces Impuzamugambi, les milices respectives des

partis MRND et CDR. Ils les entraînaient à l'utilisation d'armes à feu et leur faisaient faire des exercices. Le beau-frère de Straton lui expliquait que ces entraînements avaient pour but de les préparer à intervenir le cas échéant. Straton pensait alors qu'il parlait d'intervenir sur le front au côté des Forces armées rwandaise contre la rébellion des Inkotanyi du FPR. Ce n'est que plus tard qu'il comprendra qu'il ne s'agissait pas de cela mais de préparer le génocide.[297]
Quant aux Français, ils savaient évidemment qu'ils formaient des civils puisqu'au cours de leur formation, les miliciens ne portaient pas l'uniforme officiel que portaient les soldats, mais une tenue appelée le Kitenge, un habit africain aux couleurs vives. Ils étaient par ailleurs fréquemment coiffés d'un béret également cousu en Kitenge, en tout cas différent de ceux des militaires. [298]

Les soldats français prennent le contrôle de l'aéroport et de barrières

Mais revenons à la présence des Français après la fin de l'opération Amaryllis. A l'instar de Straton, le militaire rwandais Semi Bazimaziki constate lui aussi que les Français sont restés après l'évacuation et le retour massif des Occidentaux. Il remarque qu'ils ont gardé à Kigali le contrôle de l'aéroport, les militaires rwandais n'ayant plus eu la moindre autorité à exercer à ce niveau. Semi va, à partir de cet instant, observer que nombre de mouvements des Forces armées rwandaises se font conjointement avec des militaires français. Et que parmi ces soldats français restés au Rwanda, certains sont eux aussi soumis aux ordres d'officiers supérieurs, de hauts gradés travaillant de concert avec la hiérarchie militaire rwandaise. Il lui arrivera ainsi de voir ces hauts gradés s'arrêter à une barrière, notamment à celle de Muhima, dont les Français contrôlent alors le quartier commercial, et donner des ordres ou des instructions aux personnes qui y sont postées.[299]

Dans la ville de Kibuye

Des milliers de Tutsi piégés dans le « domaine »

Quittons Kigali et rendons-nous maintenant dans l'ouest du pays, à Kibuye. Depuis dimanche, la paroisse de Mubuga s'était refermée sur près de cinq mille Tutsi. Et à partir de ce vendredi le site de la ville de Kibuye, composé de l'église catholique et du Home Saint-Jean se referme sur plus de sept mille autres Tutsi.[300] Ce site, dit aussi « le domaine », est situé sur un promontoire bordé de trois côtés par le lac Kivu. Il est accessible depuis deux routes selon que l'on vienne d'un rond-point ou des bureaux de la préfecture.[301]

Un grand nombre de déplacés, pour la plupart tutsi, continuent en ce jour d'arriver à l'église catholique située dans le domaine. Ils viennent des communes de Mabanza, de Rutsiro et de Gishyita, toutes localisées dans la préfecture de Kibuye, tandis que d'autres viennent de la commune de Kayove, située au sein de celle de Gisenyi.[302] Certains d'entre eux ont pris cette décision suite aux conseils d'anciens qui avaient, en 1959, trouvé protection dans les églises.[303]

Les conditions des Tutsi rassemblés au domaine n'ont cessé d'empirer. L'église catholique est pleine à craquer. Ce vendredi 15 avril, les génocidaires empêchent les quelque sept mille Tutsi qui se trouvent au domaine d'en sortir.[304] Sous les ordres et le contrôle de Kayishema, des groupes, composés de membres de la gendarmerie nationale[305] ainsi que des Interahamwe armés de machettes et de lances, encerclent les lieux.[306]

Encore faut-il empêcher les Tutsi de fuir par le lac. Voilà pourquoi arrivent également des bateaux remplis de tueurs en provenance des communes de Kayove en préfecture de Gisenyi, ainsi que de Rutsiro et de Mabanza en préfecture de Kibuye, toutes ces communes donnant sur le lac Kivu.[307]

Quand les habitants du secteur Bwishyura de Gitesi aperçoivent ces bateaux, nombre d'entre eux, Tutsi et Hutu confondus, se mettent aussitôt à courir vers le Home Saint-Jean. Jusque-là, les Tutsi de ce secteur s'étaient pourtant contentés d'observer les foules en prendre la direction, de même que celle de l'église et du stade, tout en restant en compagnie des Hutu, avec qui ils avaient toujours cohabité en bonne entente. Mais à la vue de cette armée d'hommes effrayants venus par le lac avec leurs armes traditionnelles, ils ont pris peur. Cependant, les Hutu ne sont pas la cible de ce génocide. Dès qu'ils comprennent que ce danger ne les concerne aucunement, ils reviennent sur leur pas, désormais séparés de leurs voisins tutsi.[308]

Pendant ce temps, les bateaux encerclent le promontoire sur lequel se trouve le domaine.[309] Les hommes débarqués, Interahamwe du MRND pour la plupart, rassemblent les Hutu appartenant au mouvement « Power », essentiellement issus du MDR. Ces derniers leur désignent aussitôt les maisons à encercler impérativement, car de jeunes Tutsi auraient choisi d'y rester.[310]

Au stade Gatwaro

Dans la ville de Kibuye et plus précisément au stade Gatwaro, se trouvent Odile Mukayiranga Mutima et sa famille, ainsi qu'Aurélie Musabeyezu et la sienne.[311] Ce vendredi, Aurélie quitte le stade pour rejoindre sa cousine, très souffrante, à l'hôpital. Elle part avec son fils cadet, âgé de deux ans, qu'elle porte sur son dos, et sa fille, âgée de quatre ans, qui ne cesse de s'agripper à elle. Son mari, ainsi que les quatre autres enfants, restent dans

l'enceinte du stade.[312] Ce dernier étant devenu insalubre par la présence de tant de monde, les deux fils d'Aurélie, René et Jean-Luc, ainsi que leur sœur et leur père, finissent par se rendre à l'hôpital. Quant à l'enfant tutsi qui d'ordinaire travaille chez eux, lui ne quitte pas le stade où il a retrouvé des membres de sa propre famille arrivés ici au terme de leur fuite, nombreuses étant les personnes venues de loin et maintenant réunies à cet endroit. Les infirmiers et infirmières entretiennent des relations amicales avec la famille d'Aurélie. Aussi suggèrent-ils au mari ainsi qu'aux enfants de celle-ci de venir s'installer dans des chambres de l'hôpital comme s'il s'agissait là de simples patients, ce qu'ils s'empressent de faire. Mais les Interahamwe débarquent à l'hôpital et ordonnent à tous ceux qui s'y trouvent et qui ne sont pas malades de se rendre immédiatement au stade. Aurélie parvient, elle, à rester sur place avec deux de ses enfants, expliquant qu'elle accompagne un patient, en l'occurrence sa cousine. De leur côté, René, Jean-Luc, leur sœur ainsi que leur père s'exécutent, quittant donc l'établissement hospitalier dans lequel ils ne seront restés au final que peu de temps. Ils retournent au stade, passant près de cadavres le long du chemin qui les y mène. Une fois dans l'enceinte sportive, René aperçoit des soldats circuler aux alentours. Il y a maintenant beaucoup de monde entre les trois murs et la colline de Gatwaro, la foule s'étant répartie sur tout l'espace disponible. Aussitôt arrivés, les amis de la famille d'Aurélie les appellent, et René et les siens s'installent dans les tribunes. Mais sa petite sœur aime être libre, comme son grand frère d'ailleurs. Tantôt elle reste tranquille, tantôt elle se promène.[313]

A Karongi et Bisesero

Dans la même commune de Gitesi, la colline de Karongi, qui a essuyé ses premières attaques quelques jours plus tôt, voit à nouveau les choses s'envenimer ce vendredi, après qu'un militaire, nommé Afrika, fut tué par les Tutsi. Aussitôt de nombreux gendarmes sont envoyés en renfort auxquels viennent s'ajouter des tueurs venus aussi bien des communes de Rutsiro et de Mabanza, situées dans de la préfecture de Kibuye, que de communes situées dans la préfecture de Gisenyi. Un certain nombre de Tutsi décident alors de fuir Karongi, se rendant sur les collines de Bisesero, à Gishyita.[314]

Bisesero où se trouve, ce jour même, le chef milicien Obed Ruzindana. Celui-ci transporte des Interahamwe vers la cellule Gitwa, située dans le secteur Bisesero de la commune de Gishyita. Ils arrivent au pied de la colline de Nyiramurego, où le chef procède à la distribution de machettes et de fusils. Ruzindana tire sur un Tutsi qui, atteint à la jambe, s'effondre aussitôt. Ne pouvant toutefois rester, Ruzindana leur lance : « Faites vite ! Je vais amener d'autres personnes pour vous aider. » Puis

d'ajouter : « Apportez-moi à chaque fois une carte d'identité ou bien une tête, afin que je vous paie. »[315]

Bisesero, toujours ce vendredi. C'est par Gitabura, dans la commune de Gisovu, qu'on peut apercevoir le directeur de l'usine à thé, Alfred Musema, passer à bord de sa Pajero rouge. Le convoi dont il fait partie comprend également trois camionnettes de son usine à bord desquelles se trouvent de nombreux miliciens armés. Tous prennent la direction de Bisesero afin de tuer les Tutsi qui s'y sont réfugiés. Ces derniers parviennent toutefois, ce jour, à repousser l'assaut.[316]

Samedi 16 avril

Le massacre au complexe de Mugonero

Le complexe de Mugonero se trouve dans le secteur Ngoma de la commune de Gishyita. Il comprend une église des adventistes du Septième Jour dont Elizaphan Ntakirutimana est l'un des pasteurs, ainsi qu'un hôpital dans lequel son fils Gérard officie en tant que médecin.[317] De très nombreux Tutsi venant des secteurs voisins se sont réfugiés dans ce complexe[318] qui a, par le passé, servi de refuge à l'occasion d'anciens assauts qui avaient déjà visé les Tutsi.[319] Des milliers de personnes, pour la plupart tutsi, y sont ainsi, ce samedi, réfugiées,[320] cherchant à se protéger des attaques dont ils sont la cible dans l'ensemble de la préfecture de Kibuye.[321]

Il est huit heures du matin. Un petit groupe de civils hutu, n'ayant pour armes que machettes et gourdins, lancent une première attaque à l'encontre des Tutsi rassemblés au sein du complexe. Leur intention est manifestement de voler leurs vaches.[322] Il ne faut toutefois qu'un petit quart d'heure[323] aux Tutsi pour les repousser à coups de pierre. Suite à cette victoire, les gendarmes jusqu'alors présents sur les lieux les préviennent qu'ils vont être à nouveau pris pour cible d'une attaque, ajoutant que c'est toutefois seuls qu'ils devront désormais assurer leur protection. Et de joindre la parole à l'acte, en partant sur le champ,[324] laissant en effet la voie libre à un convoi de six véhicules, dont certains appartiennent à la commune de Gishyita. Parmi les personnes au volant se trouvent Ntakirutimana père et fils, le chef milicien Obed Ruzindana, le bourgmestre Charles Sikubwabo, ainsi que le préfet Clément Kayishema dont le véhicule est accompagné d'un camion transportant des militaires.[325] Le commerçant et Conseiller Mika Muhimana, arme à feu en bandoulière,[326] également armé d'un couteau,[327] est installé à l'arrière du véhicule conduit par Ruzindana.[328] Dans ce convoi se trouvent aussi bien des civils, des militaires,[329] des Interahamwe que des gendarmes, tous munis d'armes à feu, de grenades, de machettes,

de massues et autres armes traditionnelles.[330] Les véhicules se garent devant le bureau du docteur Gérard Ntakirutimana.[331] Les assaillants entreprennent alors d'encercler le parking de l'hôpital situé à quelque cent à cent cinquante mètres de l'église, les Interahamwe poursuivant des gens qui finissent par atteindre cette dernière.[332]

A neuf heures du matin,[333] un gendarme feint de venir assurer la sécurité des Tutsi à l'église. Il se met en fait à tirer.[334] L'assaut est lancé.[335] C'est le second lancé ce matin au sein du complexe de Mugonero.[336] Les assaillants dégoupillent leurs grenades à l'intérieur du bâtiment. Une averse de balles s'abat également sur les Tutsi,[337] dont nombre d'entre eux sont immédiatement tués ou blessés.[338] Le local est aspergé d'essence afin d'y mettre le feu. Impossible. Le feu ne prend pas. Trop de sang. On tente alors de forcer aussi bien les fenêtres que les portes de l'église qui finissent par céder.[339]

Une fois parvenu à pénétrer dans l'édifice, Sikubwabo, debout devant la porte, s'adresse à la foule qui y a trouvé refuge. Il demande aux femmes hutu mariées à des Tutsi d'en sortir. Deux jeunes femmes s'exécutent, abandonnant leurs enfants considérés comme Tutsi à l'intérieur de l'église.[340]

L'attaque se poursuit. Mika, alors en compagnie du pasteur Elizaphan Ntakirutimana, prend la tête d'un groupe d'assaillants qui, armés de machettes, de gourdins hérissés de clous, de massues et autres lances, se mettent à entonner des chants.[341] Les Tutsi de l'église tentent tant bien que mal de les repousser à coups de pierres. Mais les génocidaires se ruent maintenant sur eux, les frappant à coup de machettes, tandis que Mika ne cesse de tirer sur les Tutsi qu'il est parvenu à piéger dans le bâtiment. Ce dernier est en effet encerclé avec l'aide notamment de Sikubwabo, Kanyabungu et Ndayisaba.[342]

L'ensemble des attaques ainsi lancées en cette matinée à l'encontre des civils réfugiés dans le complexe de Mugonero, que ce soit à l'église, à l'hôpital, ou à l'école d'infirmières, parvient peu à peu à les anéantir dans leur quasi totalité.[343]

Quelques Tutsi réussissent toutefois à s'échapper. C'est notamment le cas de Josué Rubambana, qui, après avoir patienté sans bouger sous un tas de cadavres, dont ceux de sa femme et de sa petite fille, afin de faire croire aux miliciens qu'il était mort, prend la direction de Bisesero, plus précisément la colline de Runyangingo. Au cours du massacre de l'église, Thamari Nyiranturo a reçu un coup de crosse de fusil sur la tête.[344] Elle n'a pas, comme Josué, la force d'aller jusqu'à Bisesero. Aussi se cache-t-elle dans des buissons.[345]

Les habitants du village de Nyakayibo fuient vers Bisesero

La femme et les enfants d'Eric Nzabihimana ont été tués dans le massacre au complexe de Mugonero.[346] Eric est du village de Nyakayibo et se bat pour survivre avec les autres villageois tutsi depuis le 7 avril, essuyant des attaques sporadiques qui, si elles les poussent certes parfois à battre en retraite en direction des proches collines, ne les empêchent pas pour autant de finir par repousser l'assaillant. Sauf un jour au cours duquel le village est pris pour cible d'attaques venant de toutes directions. Il s'agit de la première grande attaque concertée. Le bourgmestre de Gisovu, Aloys Ndimbati, est à la manœuvre au côté du directeur de l'usine à thé de Gisovu, Alfred Musema. Les miliciens de Gisovu se lancent à l'assaut des Tutsi avec des machettes, des grenades, mais surtout, et ce pour la première fois, des fusils. Aussi commence-t-on à dénombrer des morts. Contrairement à l'année 1973, les habitants de Nyakayibo ne parviennent pas cette fois-ci à freiner l'importante force déployée à leur encontre. L'insécurité devient telle que les cinq cents habitants, personnes âgées, femmes et enfants, prennent collectivement la décision de quitter leur village pour se rendre sur les collines de Bisesero situées à une vingtaine de kilomètres de là. Eric Nzabihimana fuit avec tout le monde le village où il est né. Fuir vers Bisesero, c'est se regrouper avec d'autres Tutsi afin de générer une force susceptible de résister avec plus d'efficacité à celle du génocide.[347]

A cette date, dans la région de Bisesero, les Tutsi ne peuvent toutefois encore tous tenir sur une seule et même colline. Aussi se répartissent-ils dans la région sur plusieurs d'entre elles. A l'instar de la colline de Muyira, trône sur chacune des collines de Bisesero un chef coutumier qui organise la population au sein de laquelle se trouvent ces hommes qui ont, depuis les attaques des années soixante et soixante-dix, acquis la réputation de guerrier que l'on connaît. C'est sur la colline de Murambi que les cinq cents habitants du village d'Eric Nzabihimana se regroupent. Ils se sont déjà vaillamment battus au cours des premiers jours du génocide. Ils savent donc ce qu'est une organisation de combat. Sur la colline où ils prennent place, ils en découvrent une autre à laquelle ils se plient aux fins de se défendre désormais aux côtés de leurs résidents ainsi que de leur chef. Il n'y pas encore beaucoup d'armes à feu déployées sur les collines, hormis les fusils que détiennent policiers communaux et surveillants de prison, des armes qu'ils emmènent lorsqu'ils lancent un assaut.[348] Voilà donc Eric et les siens qui, faute d'avoir pu bénéficier des services d'évacuation proposés aux Occidentaux, s'apprêtent à vendre cher leur peau sur leur terre de résistance.[349]

Le massacre à l'église de Mubuga

La matinée de ce samedi est encore chargée. Le préfet Kayishema arrive à l'église de Mubuga, accompagné de soldats.[350] Y sont également présents le bourgmestre Sikubwabo ainsi que divers Conseillers communaux.[351] Contrairement à la veille, les assaillants parviennent cette fois à forcer les portes de l'église.[352] Le fait qu'elles leur avaient, jusqu'à présent, résisté, ne leur avait pas facilité la tâche, c'est le moins qu'on puisse en dire, à tel point que Niyitegeka, le ministre de l'Information, était allé jusqu'à envisager toutes sortes de solutions. Ainsi, après être allé chercher des gendarmes qui avaient de leur côté pris soin de se munir de munitions, grenades et balles,[353] et toujours faute de savoir comment prendre d'assaut cette église, il leur avait ordonné de monter sur son toit, d'y pratiquer une ouverture, d'enfin y jeter leurs grenades.[354] Or les portes de l'église étant ce samedi ouvertes, les assaillants peuvent faire irruption dans le bâtiment,[355] les soldats se mettant aussitôt à y jeter des grenades lacrymogènes et explosives, tandis que d'autres génocidaires attaquent les Tutsi aussi bien avec des armes à feu qu'avec des machettes.[356] Ces derniers prient que ce soit par balles et non au moyen de machettes qu'ils soient tués.[357]

Le carnage se solde par près de cinq mille morts ainsi qu'un très grand nombre de blessés. Le Conseiller Mika a lui-même tué des centaines de personnes.[358] Au terme de ce massacre, les corps gisent aussi bien à l'intérieur de l'église qu'à ses alentours immédiats,[359] si bien que le préfet ordonne aux responsables locaux d'utiliser un bulldozer pour les enterrer.[360]

Parmi ceux qui ont réussi à survivre, Anathalie Usabyimbabazi[361] et Bernard Kayumba, vingt-trois ans et né à Kibuye, parviennent, avec d'autres Tutsi, à prendre la fuite en direction de Bisesero.[362]

Bernard étudie la philosophie au grand séminaire de Kabgayi. Il était en vacances pour deux jours à Kibuye, sa ville natale, quand démarra le génocide. Il n'eut bien vite d'autre choix que celui de quitter Kibuye pour échapper aux tueries, se réfugiant le 12 avril dans la paroisse de Mubuga dans laquelle il échappa donc aux tueries. Après trois jours passés dans la paroisse, le voilà donc maintenant en fuite vers Bisesero.[363]

Un assaut avorté au domaine

La journée de « travail » n'est pas encore terminée pour les génocidaires de la commune de Gitesi. C'est au domaine que, sous le regard impassible des gendarmes, est lancée une première attaque à laquelle participent aussi bien des responsables locaux que des Interahamwe. Les Tutsi parviennent toutefois à les repousser en leur jetant des pierres. L'assaut final n'aura

ainsi pas lieu ce jour. Le préfet Kayishema arrive en compagnie d'un riche commerçant de Kibuye, Mugambira. Tous deux acheminent des armes à bord de leurs véhicules. Une camionnette de l'armée participe également à ce transport d'armes. Kayishema décide alors de tenir une réunion près de la station-service Petrorwanda. Elle a lieu avec les futurs assaillants du domaine. L'assaut final sera pour le lendemain.[364]

Les Hutu sortent du stade Gatwaro, les Tutsi sont désormais interdits d'en sortir

Celui du stade Gatwaro se prépare également ce samedi. Si les Hutu ont déjà été progressivement évacués les jours précédents, ce jour ils le sont définitivement. Soldats et Interahamwe font ainsi savoir que ceux qui sont en possession d'une carte d'identité sur laquelle est inscrite la mention « Hutu » doivent sortir. C'est ce que font aussitôt les derniers Hutu encore présents au stade. Odile et René assistent indépendamment l'un de l'autre à la même scène. Mais contrairement à René,[365] Odile n'a pas bien entendu la consigne et ne saisit dès lors pas ce qui se joue à cet instant. Elle se met dans la tête que ces personnes qui sortent le font parce que, ayant des connaissances tout près du stade, elles s'apprêtent à les rejoindre afin d'être hébergées par leurs soins.[366] Une fois les derniers Hutu sortis du stade, toutes les portes sont refermées. Les Tutsi sont prévenus qu'ils n'ont désormais plus le droit d'en sortir, au risque d'être immédiatement tués.[367] Des gendarmes se mettent en position pour les empêcher de quitter le stade.[368] Ne pouvant plus sortir, le père de René cherche comment acheter de quoi manger et boire pour sa famille, rapidement contraint à payer l'eau et la nourriture au double de leur valeur à de petits Hutu présents aux alentours. A l'hôpital, Aurélie s'arrange de son côté pour trouver de quoi manger, grâce à ses amies infirmières. Au moins, là où elle se trouve, l'eau coule du robinet.[369]

Mais voilà qu'au stade l'on interdit bientôt à qui que ce soit de venir vendre de la nourriture aux Tutsi. Or la plupart d'entre eux ont dû quitter leur domicile sous la pression et sans emporter les moindres vivres. La faim se fait sentir de plus en plus. Pour Odile, la vie au stade devient un véritable calvaire. Ils n'ont bientôt plus d'autre choix que celui de se nourrir des vaches et des chèvres présentes dans l'enceinte sportive. Il y en a une cinquantaine, qu'on ne tarde pas à abattre sur la colline bordant le stade, sous le regard des enfants. On se met à cuire la viande, à la distribuer. Quant aux bébés qui viennent de passer plusieurs jours sans manger et qui doivent ingurgiter de la soupe bouillante de viande, la plupart attrapent la diarrhée.[370] Et tandis qu'Aurélie est à l'hôpital, on empêche toute nouvelle

personne d'entrer au stade. C'est au sein de l'hôpital qu'elle se résout ainsi à passer la nuit.[371]

Dimanche 17 avril

Le jour se lève sur le « domaine » de Kibuye

A Kibuye, le jour se lève sur le domaine où sept à huit mille Tutsi sont bloqués depuis vendredi.[372] Il est près de sept heures trente du matin.[373] Tandis que les gendarmes empêchent toujours les Tutsi de sortir du domaine,[374] le prêtre tutsi Boniface Senyenzi officie à l'église une messe à laquelle assiste Moïse Niwemuzungu, un jeune Hutu. La messe est célébrée à l'extérieur, car l'église sert à abriter les nombreux Tutsi réfugiés avec leurs biens.[375] Un peu plus tôt, le préfet Kayishema a adressé une lettre au prêtre de la paroisse, lui demandant d'envoyer les réfugiés au stade de Gatwaro, précisant que si ces derniers ne s'y rendaient pas, son église serait mise à feu.[376]

A huit heures, Moïse retourne chez lui, au Home Saint-Jean. Son père travaillant à la réception, Moïse y habite avec des amis. [377]

Neuf heures du matin. Alors que la circulation a été bloquée, s'effectue une traque des Tutsi à qui l'on ordonne de se rendre au stade: « Tout le monde au stade ! », peut ainsi entendre Aurélie Musabeyezu qui se trouve toujours à l'hôpital de Kibuye au moment où l'on se met à tuer ceux qui ne peuvent en sortir. On tue également les récalcitrants sur les chemins si bien que c'est en courant que les Tutsi finissent par s'y rendre. C'est ce que fait notamment Aurélie et les deux enfants qui l'accompagnent, tous rejoignant ainsi leurs proches dans le stade avant d'y être bloqués à leur tour. [378]

Aujourd'hui, au stade Gatwaro, un prêtre missionnaire blanc de l'Eglise voisine obtient le rétablissement de l'eau qui permettait jusque-là d'alimenter le stade et qui avait été coupée, entraînant l'évanouissement de Tutsi assoiffés.[379]

Le massacre à l'église de Kibuye

Entre neuf et dix heures du matin, l'église catholique, où se sont réfugiés des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants tutsi, fait, de son côté, l'objet d'une attaque en force. Les assaillants arrivent en provenance de trois directions : du rond-point, de la préfecture et du lac Kivu. Parmi eux se trouvent toutes sortes de personnes : des civils hutu et twa, des

policiers communaux de la commune de Gitesi, des gardiens de prison, des fonctionnaires locaux tels que le comptable communal, le bourgmestre Rusizera, le directeur de l'école pentecôtiste Gahima,[380] le Conseiller Ndambizimana, le gardien de prison Calixte ainsi que le bourgmestre de la commune de Gitesi, Augustin Karara.[381] Les assaillants, qui portent divers types d'armes – machettes, épées, lances, hachettes, gourdins cloutés, impuzamugenzi et autres outils agricoles – ont entonné le chant « Exterminons-les ! » Venant des bureaux préfectoraux et accompagné d'une partie des assaillants, le préfet Kayishema arrive sur les lieux à bord d'une Toyota blanche.[382] Le voilà qui descend de son véhicule en compagnie de gendarmes. Portant un pantalon blanc,[383] muni d'une épée,[384] il marche en direction du groupe d'assaillants qui l'accueille sous des applaudissements.[385] Après avoir gravi la colline par le sentier passant près de l'église,[386] il prend la parole devant le groupe d'assaillants, les informant par le biais d'un mégaphone qu'il a reçu de Kigali l'ordre de tuer les Tutsi.[387] Il lance aux génocidaires : « Commencez à travailler ! »,[388] commandant aux gendarmes d'ouvrir le feu. Parmi les tueurs, certains commencent alors à jeter des pierres en direction des Tutsi. Puis les assaillants jettent par les portes de l'église des grenades explosives ainsi que des grenades lacrymogènes, avant de poursuivre les tirs avec leurs armes à feu. Les gendarmes ouvrent le feu, abattant les Tutsi qui se trouvent devant l'église.[389] Le prêtre Boniface y laisse la vie.[390]

Anastasie Ishimwe est née à Kibuye. Tutsi mariée à un Hutu, c'est une jeune mère de famille enceinte de son cinquième enfant.[391] A la fin du mois de mars, elle était déjà enceinte de sept mois quand, portant un bidon d'eau, elle tomba. Elle passa alors deux semaines à l'hôpital, puis on la laissa rentrer, lui recommandant de revenir chaque mois au centre de santé car elle risquait désormais d'accoucher sous peu.[392] Ce dimanche, elle entend des tueurs parler d'effectuer l'Umuganda, le travail communautaire. Par la suite, cachée dans les herbes en haut d'une colline, elle voit des militaires tirer à partir de leur caserne sur l'église située juste en face, sans même qu'ils n'aient à sortir de leur camp.[393]

Les religieuses de la mission catholique vers laquelle les hommes de Kayishema ont, ces derniers jours, empêché les Tutsi de se rendre, entendent également des rafales de kalachnikovs venant de l'église.[394]

Il est dix heures trente quand Moïse Niwemuzungu, qui est retourné au Home Saint-Jean, entend lui aussi des coups de feu et aperçoit un groupe de miliciens au niveau du rond-point tirer sur l'église. Moïse voit des Tutsi blessés en fuite venir peu à peu se réfugier au Home Saint-Jean.[395]

Le préfet s'avance jusqu'à la porte de l'église et ordonne à un assaillant d'aller chercher un jerricane d'essence aussitôt versé sur des pneus ainsi

que sur les portes de l'édifice religieux auxquels on met maintenant le feu.[396] La porte principale est réduite en cendres.[397] Les assaillants lancent alors un pneu aspergé d'essence à l'intérieur de l'église[398] où des Tutsi sont brûlés.[399] Kayishema pénètre dans le bâtiment, en compagnie d'un jeune homme, achevant les survivants, hommes ou bébés, à l'aide de son épée.[400] Les Tutsi ont beau tenter de résister, plus de quatre mille personnes sont massacrées, déshabillées, et certaines femmes violées.[401] Les portes de l'église ne faisant plus obstacle, les assaillants parviennent à exterminer les autres Tutsi. [402] Clément Mutuyemungu a réussi à se réfugier dans le clocher de l'église. Grand séminariste originaire de Kibuye, il est un des seuls à survivre à ce massacre.[403]

Le massacre au Home Saint-Jean

Il est midi trente. Moïse constate que les tirs se sont arrêtés. Une demi-heure plus tard, les tueurs venant de l'église s'approchent du Home Saint-Jean[404] en chantant « Exterminons-les ! » Les Tutsi qui sont parvenus à survivre à l'attaque contre l'église sont à nouveau confrontés à leurs assaillants[405] qui lancent des grenades à l'intérieur du bâtiment, asphyxiant ceux qui s'y sont réfugiés. Les gendarmes étant parvenus à forcer la porte, les Tutsi se retrouvent face aux machettes et aux lances des Interahamwe.[406] D'où elle se trouve à cet instant, Anastasie Ishimwe peut voir la fusillade au Home Saint-Jean.[407] Tandis que Moïse est resté dans sa maison, des Tutsi sont tués dans leurs chambres-mêmes. D'autres sont sortis de force, regroupés en un même endroit, puis exécutés, devant parfois payer pour avoir le privilège d'être fusillés. Par ailleurs, pour accroître leur butin, les miliciens pillent tout ce qui se trouve au Home Saint-Jean. Parmi les amis tutsi avec lesquels Moïse étudie, ainsi que ceux qui travaillent avec son père au Home Saint-Jean, seulement deux survivront à ce massacre.[408]

Le massacre au Home Saint-Jean s'achève tandis que des Tutsi venus de Rubengera vont au stade[409] en direction duquel, la nuit venue, ceux qui ont échappé au massacre de l'église et qui, blessés, peuvent encore marcher se rendent par la route. Arrivés à hauteur de l'enceinte sportive, ils racontent ce qui vient de se passer : « Les Tutsi de la paroisse ont tous été tués ! Il ne reste personne. C'est votre tour maintenant. »[410] Quant à Clément, il reste caché dans le clocher de l'église de Kibuye qui a maintenant été complètement pillée, les voleurs ayant même emporté les vêtements des cadavres.[411]

Odile voit arriver vers le stade Gatwaro certains rescapés du massacre du Home Saint-Jean, pensant à cet instant que le fait qu'ils y soient nombreux leur permettra d'échapper à la mort.[412] D'autres sont mieux

inspirés. C'est le cas de Michel Kayihura qui parvient ce même jour à prendre la direction de Bisesero.[413]

Lundi 18 avril

Le matin au stade Gatwaro

Après avoir été refoulés du domaine et de l'église de Mubuga, où il n'y avait plus aucune place pour eux, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, sans arme, pour la plupart tutsi, venant de divers endroits, ont fini, souvent sur instruction des gendarmes et des responsables locaux, parmi lesquels le préfet Clément Kayishema lui-même, par faire route vers le stade Gatwaro, à proximité du principal rond-point de la ville.[414] On a vu que le préfet avait en effet isolé les sœurs du couvent de Kibuye de façon à ce qu'elles ne soient pas en mesure d'accueillir chez elles les Tutsi arrivant en ville. A cette fin, il a placé ses miliciens autour de leur résidence afin d'interdire aux Tutsi de s'y rendre, se justifiant auprès d'elles par le souci de les protéger. Les sœurs ont eu beau lui rétorquer qu'elle ne se sentaient pas menacées, qu'elles n'avaient dès lors nullement besoin de protection et qu'elles n'avaient bien au contraire aucune réticence à accueillir ces Tutsi, le préfet a tenu bon. Les Tutsi arrivant sur Kibuye n'ont pu non plus se rendre au Home Saint-Jean. C'est ainsi qu'ils ont été contraints par les hommes du préfet à se rendre à l'église, ainsi que sur le terrain de football.[415] C'est donc au stade que nombre de Tutsi ont fini par trouver refuge afin de se mettre à l'abri des massacres qui se sont déjà produits à leur encontre dans l'ensemble de la préfecture.[416] En ce matin du 18 avril, le stade Gatwaro abrite des milliers de personnes.[417]

Aurélie Musabeyezu a, elle, quitté le stade. Son mari et celui de sa cousine lui ont en effet fait remarquer qu'elle avait laissé sa cousine à l'hôpital : « Tu ne sais pas comment elle est maintenant. Peut-être qu'elle n'est pas morte et qu'elle va mourir en pensant que tu l'as abandonnée. » Et de poursuivre : « Il faudrait que tu la rejoignes. Tu vois, à la paroisse, on a tué. Ici aussi on va tuer et personne ne va survivre. Il faut donc que tu la rejoignes. » Et d'ajouter enfin : « On a trouvé un endroit par où passer. Tu peux donc toujours te rendre à l'hôpital. » Sur ces paroles, ils ont aidé Aurélie à passer, son enfant persistant à s'accrocher à son dos en s'agrippant à son pagne. C'est ainsi qu'Aurélie a fini par pénétrer à nouveau dans l'hôpital où, n'entendant aucun cri, ne constatant pas la moindre circulation, elle en a déduit que plus personne ne s'y trouvait. Elle a pénétré dans la chambre de sa cousine alitée qui lui a demandé où elle était allée. Aurélie lui a alors raconté ce qui était arrivé, à savoir qu'on

les avait emmenés au stade. « Et comment vont les autres ? », s'est alors empressée de lui demander sa cousine. Aurélie lui a répondu : « Ils sont là. Ils attendent la mort. » Et de poursuivre : « Je viens ici l'attendre avec toi. Je viens de parler avec mon mari ainsi qu'avec le tien. Nous allons attendre la mort ici. » Sur ces paroles, Aurélie s'est assise.[418]

Il n'y a pas de bois dans l'enceinte du stade, les Tutsi devant désormais se résoudre à manger la viande de vache crue. Ceux qui, malades ou blessés, tentent de se faire soigner à l'hôpital sont refoulés sous une pluie de coups, quand ils ne sont pas tués. Ils ont à peine assez de place pour s'asseoir, rien ne les protégeant ni du soleil ni de la pluie, aucun secours ne leur étant fourni par les autorités.[419] Quant aux efforts consistant à leur venir en aide, ils sont aussitôt déjoués par les autorités locales. Il en est ainsi ce matin lorsque l'on tente de dénombrer la foule réunie à l'intérieur du stade en vue de lui apporter de l'aide.[420] Kayishema se fait menaçant, contraignant celui qui se prête à ce jeu de quitter le lieu sur le champ,[421] n'hésitant pas à user d'une menace sans équivoque aux fins d'empêcher que soient distribués au stade des vivres au profit des Tutsi : « Si tu leur donnes de quoi manger », n'hésite-t-il ainsi pas à lancer à celui qui enfreint cette loi, « je te jette dans le lac Kivu ».[422]

Parmi ceux qui se dévouent corps et âme pour venir en aide aux Tutsi, il y a le docteur allemand Wolfgang Blam, un Blanc qui restera au Rwanda jusqu'au mois de mai.[423] Il y vit déjà depuis de nombreuses années. Chargé de la médecine rurale pour la préfecture de Kibuye, il travaille depuis avril dans la salle de chirurgie de l'hôpital de Kibuye. Parlant couramment le kinyarwanda, il a épousé Jacqueline, une Tutsi avec laquelle il a eu un fils il y a à peine deux mois. Wolfgang a l'habitude de travailler avec des personnes de milieux différents par qui il est respecté. Il est considéré exempt de tout parti pris. Lors de l'opération Amaryllis, il a refusé de partir avec les autres expatriés. Depuis qu'a débuté le génocide contre les Tutsi à Kibuye, lui et son collègue, le docteur Léonard Hitimana, travaillent dans des conditions extrêmement difficiles, mettant leurs compétences très demandées au service de parents, amis, patients et réfugiés tutsi. Ils s'efforcent d'offrir protection et traitement aux malades et blessés qui arrivent en masse à l'hôpital. Ils tentent, au côté d'autres membres du personnel de l'établissement hospitalier ainsi que de la Croix-Rouge, d'améliorer les conditions désespérées de l'ensemble de ces Tutsi, en dépit du fait que leur mort semble inévitable. Ceci n'empêche pas ces médecins de persévérer dans leurs efforts de sauver autant de vies qu'ils peuvent,[424] et en ce qui concerne Blam, d'en venir fréquemment à supplier les Interahamwe de laisser ses patients en paix.[425]

C'est encore le matin. Des adolescents circulent dans l'hôpital avec pour mission de repérer si des Tutsi s'y cachent, puis de rapporter ce qu'ils y ont vu. Dans les chambres situées près de celle où se terrent Aurélie et sa

cousine se trouvent des malades, des blessés de l'église, ainsi que d'autres venus de Nyamushara où des massacres ont également eu lieu les 15 et 16 avril. Les adolescents finissent par se retrouver nez à nez avec Aurélie alors en compagnie de sa cousine. Mais contre toute attente, ils décident de repartir sans rien dire.[426]

L'assaut contre les Tutsi réfugiés dans le camp Gitwa de la colline Gitwa-Karongi

Alfred Musema galvanise les génocidaires au cours d'une réunion au sommet de la colline de Karongi

Au même moment, dans la même commune de Gitesi où se trouvent la ville de Kibuye, son stade et son hôpital, près de cent cinquante personnes, parties de Gisovu et de Mwendo, se rendent à pied en direction du sommet de la colline de Karongi sur laquelle est perchée, à quelque deux mille mètres d'altitude, une station radio FM. Les marcheurs qui empruntent l'unique route y accédant portent pour la plupart des feuilles de bananier, tandis que leur tête est ornée d'herbes. Les employés de l'usine à thé sont vêtus de leur combinaison bleue sur laquelle est écrite l'inscription « Usine à thé », la même inscription qu'arborent deux véhicules Daihatsu montant la colline par la route qu'empruntent au même instant les hommes à pied. A bord de l'un des deux véhicules que conduit un employé de l'usine à thé est installé son directeur, Alfred Musema. Il porte un survêtement et tient un fusil à la main. Dans la foule, certains ont des armes, dont des machettes et des gourdins, d'autres des fusils. La réunion peut maintenant commencer. Elle est dirigée par Musema en personne qui, en kinyarwanda, s'adresse à l'assistance à qui il demande de s'unir et se dresser ensemble pour combattre l'ennemi commun, qu'il désigne comme le Tutsi, pour délivrer le pays. Dans l'assistance, on s'enquiert aussitôt de savoir quelle sera la récompense. Ne risquent-ils pas en effet tout de même d'y laisser leur vie ? Musema n'éprouve aucune difficulté à leur apporter une réponse convaincante. Pour lui, il n'y aura en effet pas le moindre problème à leur trouver des récompenses dans la mesure où les chômeurs, par exemple, n'auront qu'à s'emparer des emplois laissés vacants par ceux qu'ils auront tués et dont ils pourront, par ailleurs, s'approprier aussi les terres et les biens. Voilà un langage qui sied notamment à Munyanziza alors présent à cette réunion, lui qui est chômeur et membre du MRND. Musema ajoute à l'attention de ceux qui désirent s'amuser sans éprouver la crainte d'en subir la moindre conséquence qu'ils pourront violer les femmes et les filles tutsi qu'ils approcheront. La foule est maintenant convaincue par les propos de l'orateur qu'elle se met à applaudir. Musema doit pourtant exhorter son assistance à s'armer de patience afin d'attendre que tous ceux qui ont

fui finissent peu à peu par sortir de leur cachette. Ce n'est, selon lui, qu'à cet instant qu'il siéra de se rendre au camp où les Tutsi se sont réfugiés. C'est toutefois sans compter sur l'impatience de la foule rassemblée devant lui qui manifeste maintenant son désir d'attaquer ledit camp aujourd'hui même. Or n'est-il pas de notoriété publique que la station FM renferme des armes ? Après avoir chauffé son auditoire, Musema n'a d'autre choix que de demander à son unique gardien de faction de leur distribuer fusils et munitions. Le gardien hésite à s'exécuter, faisant valoir qu'il faudrait, à cette fin, qu'il obtienne l'autorisation du commandant de Kibuye. Cette hésitation ne tarde pas à entraîner les foudres de Musema qui, en hurlant, lui fait savoir que c'est un crime que de refuser de distribuer des armes pour défendre le pays, ajoutant que si ce commandant venait à apprendre qu'il a ainsi refusé de s'exécuter, il ne manquerait pas d'en être sévèrement puni. Il n'en faut pas plus pour convaincre le gardien de se rendre à la cabane afin d'y prendre aussi bien les fusils Lee Enfield que les munitions. Il s'y rend heureusement seul. Car à cet endroit situé à dix mètres à peine de celui où se tient la réunion, il cache depuis trois jours son ami tutsi ainsi que sa famille, occupant deux pièces entre lesquelles ils ont pris l'habitude de jongler pour éviter d'être découverts. La méthode est simple : les deux pièces de la cabane qui servent de logement aux gardiens de la station radio ne comportant pas de fenêtre, son ami tutsi surveille ce qui se passe à partir de la première à travers les trous qu'il y a dans le mur fait d'argile et de bois, rejoignant sa famille dans la pièce attenante aussitôt qu'il aperçoit le gardien prendre la direction de la cabane. Ils font la cuisine dans la première pièce, sur des pierres. Dans la seconde pièce sont disposées quelques marmites, casseroles et denrées alimentaires ainsi qu'une grande tente militaire pliée. Quant au lit, il n'est fait que de touffes d'herbes posées au sol. C'est dans cette seconde pièce que sont stockés fusils et munitions, ces dernières étant soigneusement rangées dans une boîte métallique posée contre le mur. Une fois le gardien reparti et après que ce dernier eut refermé la porte d'entrée derrière lui, son ami tutsi retourne dans la première pièce afin de tenter de voir ce qui se passe dehors, ce qu'on ne peut pas faire à partir de la pièce attenante. Le gardien remet maintenant à Musema deux fusils Lee Enfield et quelques munitions, après quoi il fait devant lui une démonstration du maniement de ces armes avant d'en charger le magasin de balles.[427]

La foule se rend au camp Gitwa de la colline de Karongi et massacre les Tutsi

Début d'après-midi.[428] Après la grande attaque lancée le 11 avril dans le secteur Gitarama, certains Tutsi ont pris la fuite vers ce mont Gitwa de Karongi, tout près de l'antenne de radio FM,[429] de telle sorte que du sommet de la colline de Karongi, on voit parfaitement le camp de réfugiés

tutsi. Le camp se situe donc à Gitwa dans le secteur Rubazo de la commune de Gitesi. Alfred Musema en prend la direction immédiatement après la réunion. Il est accompagné de la foule qui fut un peu plus tôt son auditoire. Il fait toutefois en sorte de se mettre un peu à l'écart en compagnie de deux policiers de l'usine avec qui il reste à proximité des véhicules qu'il a pris la précaution de garer en retrait du camp que la foule s'apprête à attaquer. Ainsi entend-il éviter qu'ils ne soient endommagés au cas où les Tutsi parviendraient à repousser leurs assaillants. Il est près d'une heure de l'après-midi quand la foule galvanisée pénètre dans le camp et se met à massacrer les Tutsi qui s'y sont réfugiés.[430]

Les survivants de l'assaut passent la nuit dans le camp détruit

Alphonse Sibomana a quatorze ans. Il est né dans le secteur Gitwa de la Préfecture de Kibuye. Il d'ailleurs se trouve dans le camp de Gitwa avec sa famille. Dès l'attentat et alors qu'il écoutait la RTLM avec ses parents, son père enseignant qui avait fait de la prison en 1990 comme présumé complice du FPR, s'était adressé à sa famille en leur disant d'être prêts à mourir car on était en train de tuer les Tutsi. Au matin du 7 avril, Alphonse avait commencé par voir des maisons incendiées autour d'eux. Aussi avaient-ils décidé de quitter la leur et de fuir vers Gitwa-Karongi, laissant sur place leur domestique hutu. Ce dernier leur avait dit que les tueurs étaient venus les chercher en leur absence et avaient tout pillé. Le père d'Alphonse avait alors conseillé à son domestique de ne pas retourner chez lui de peur qu'il soit accusé d'être complice, ne sachant pas très bien à quoi s'en tenir avec cette violence qui venait de démarrer. Il lui avait tout de même suggéré d'aller voir la maison, ce qu'il avait fait, constatant qu'elle avait brûlé. Aussi était-il finalement resté avec Alphonse et sa famille, se refusant de les laisser : « On a vécu ensemble, on mourra ensemble. » A Gitwa, Alphonse et sa famille ont peu à peu été rejoints par des personnes venues notamment de Gitarama et ont tenté de construire cette sorte de camp de réfugiés maintenant détruit par leurs assaillants. Toutefois, ces derniers repartis et Alphonse ayant survécu à l'assaut, il parvient à y dormir. Des rescapés du Home Saint-Jean sont par ailleurs venus à leur rencontre et leur ont dit que ce qui venait de se passer était terrible. Tous à Gitwa essaient de reprendre des forces. A chaque fois que les assaillants viendront détruire leur camp, Alphonse reviendra un peu plus tard y vivre à nouveau. Il va résister ainsi pendant près d'un mois.[431]

Le massacre au stade Gatwaro de Kibuye

Des tireurs se positionnent autour du stade

Retour au stade. René ayant soif, son père va lui chercher de l'eau. Bien

que les couteaux et les machettes aient été retirés aux Tutsi à leur entrée dans le stade, certains négocient avec les enfants présents aux alentours pour acheter une machette pour quelque cinq mille francs rwandais, grâce à quoi certains éleveurs peuvent tuer leur vache au sein même du stade, la dépecer, faire des tas et les vendre. C'est ainsi que René et les siens viennent de se procurer de la viande de vache qu'ils font cuire.[432] Il ne reste toutefois que peu de vaches vivantes dans le stade car elles ont été soit tuées pour être mangées au sein même de l'enceinte sportive, soit emmenées par des militaires.[433] René, son frère et son père sont réunis en compagnie de sa sœur au centre du stade où elle passe le plus clair de son temps avec ses propres amis. Aucun d'eux n'a la moindre idée de ce qui va leur arriver.[434]

Or voilà que des cris retentissent au moment où le véhicule de Kayishema passe sur la route.[435] Il arrive en provenance du rond-point de Kibuye à bord d'un véhicule blanc.[436] Armé d'une épée,[437] il est à la tête d'une colonne d'assaillants composée de gendarmes,[438] d'Interahamwe, de policiers communaux de la commune de Gitesi, de gardiens de prison,[439] ainsi que de civils armés et de soldats. Tous sont munis d'armes à feu, de gourdins et de machettes.[440] Les assaillants scandent le refrain d'un chant en kinyarwanda dont les paroles sont : « Exterminons-les ! Exterminons-les ! »[441] Aussitôt, des groupes de gendarmes, de policiers communaux, de gardiens de prison et d'Interahamwe[442] se scindent en plusieurs équipes, certaines prenant position sur la colline[443] jusqu'à finir par encercler le stade[444] avec des militaires, des surveillants de prison et des gendarmes communaux. Il est à peu près quatorze heures. Les tireurs s'installent non seulement sur la colline de Gatwaro qui surplombe la pelouse, mais également de tous les côtés de l'enceinte sportive, à l'exception toutefois de celui donnant sur l'hôpital.[445] René aperçoit de nombreux Interahamwe s'installer aux alentours et entend des gens parler avec le préfet Clément Kayishema alors présent. Il remarque un surveillant de prison s'installer sur la colline.[446] Kayishema prend position devant l'entrée principale, en face du bâtiment du MRND.[447]

Kayishema donne le signal de début du massacre

C'est alors que le préfet de Kibuye ordonne aux gendarmes de « tuer ces chiens de Tutsi ».[448] Et pour donner l'exemple,[449] il demande à un gendarme une arme à feu avec laquelle il vise la foule présente dans le stade et sur laquelle il se met à tirer[450] deux coups de feu,[451] touchant deux personnes.[452] Puis c'est en l'air qu'il tire maintenant un nouveau coup de feu[453] avant de rendre l'arme empruntée au gendarme.[454] « Tirez sur ces fils de chiens ! », lance-t-il alors,[455] donnant ainsi le signal du début du massacre.[456] Les signaux lancés, les premiers coups de feu sont tirés par les militaires se trouvant au niveau du rond-point, ainsi que par les gendarmes

et surveillants venus des communes de Mabanza et Gitesi.[457] Le surveillant de prison que René a aperçu montant sur la colline fait partie des premiers à tirer en direction du stade.[458] Le massacre démarre aussitôt.[459]

De l'intérieur de l'hôpital où elle se trouve, Aurélie entend les premiers coups de feu venant du stade.[460] Le massacre sera horrible, des milliers de civils tutsi étant mis à mort pendant deux jours consécutifs par des militaires, des policiers et des Interahamwe.[461] Suite aux nombreux coups de feu, les militaires lancent des bombes lacrymogènes. Les Tutsi fuient ces gaz et se précipitent dans une certaine direction où ils finissent par s'entasser. Une fois que les assaillants ont vu qu'ils s'étaient ainsi regroupés, ils leur lancent des grenades, puis ouvrent le feu en direction du stade, aussi bien vers la pelouse que vers les gradins.[462] Sans jamais pénétrer dans l'enceinte sportive,[463] les génocidaires se contentent d'y jeter leurs grenades lacrymogènes, leurs grenades explosives, enfin de l'arroser d'une pluie de balles.[464]

Dès les premiers tirs, René et Jean-Luc se sont mis à courir en direction d'un des coins du stade, tandis que leur sœur reste, elle, au centre avec ses amis. En plus des tirs, René voit des grenades lacrymogènes atterrir en quantité sur la pelouse, faisant se dégager beaucoup de fumée de telle sorte que ceux qui se trouvent à terre n'ont d'autres choix que de bouger, devenant dès lors une cible plus facile à toucher. René et son frère sont parvenus à atteindre un angle du stade situé près de la colline.[465] René se place au-dessus de son petit frère afin que son corps fasse rempart et le protège des balles.[466] Quant à leur père, il ne cesse de bouger. René et Jean-Luc bougent également un peu pendant les tirs pour tenter d'éviter les nombreuses balles et grenades. Certains Tutsi tentent de jeter des cailloux sur ceux qui leur tirent dessus à partir de la colline.[467] Les enfants pleurent. Certains Tutsi meurent sur le coup. D'autres, blessés, ne parviennent plus à se relever. D'autres enfin, en sang, cherchent de l'eau.[468]

Assise au dessus des gradins, du côté de la route, la colline de Gatwaro étant alors sur sa gauche, Odile croit voir un film. Elle s'est installée sur ces gradins afin d'abriter du soleil sa petite sœur Christine, un bébé d'alors un an et trois mois, tandis que la plupart des Tutsi se trouvent, eux, sur la pelouse. C'est notamment le cas de ses parents ainsi que de ses frères et sœurs qui se trouvent près du mur donnant sur la route. Elle tient sa petite sœur Christine, ce bébé avec qui elle reste tout au long du massacre et avec qui elle sortira du stade après l'hécatombe. Une mère est à côté d'elle avec un bébé. Touchée, elle meurt sur le coup. Quant au bébé qu'elle tient, il reste là longtemps à la téter, pleurant pour qu'elle le berce, mais sa mère, morte, ne bouge plus. Des Tutsi finissent par le voir pleurer sur sa mère demeurée sans réaction. Ils vérifient l'état de cette dernière. Odile les entend dire qu'elle est morte et panique à l'idée d'être là, assise à côté d'un cadavre. On lui conseille toutefois de ne pas se lever afin que l'on ne sache

pas qu'elle est encore vivante. Elle reste donc assise, tandis que sa petite sœur, Constantine, est à côté d'elle sans mot dire.[469]

De son côté, si Aurélie peut déambuler dans les couloirs de l'hôpital, il lui est toutefois impossible d'apercevoir ni le stade ni les tueurs. Elle parvient cependant à entrevoir quelques scènes. Dans le bruit qui émane de tous ces tirs, de nombreux cris lui parviennent aux oreilles. Elle décide alors de rejoindre sa cousine devant laquelle son enfant est couché sur un petit matelas et s'assoit, restant là, telle une morte, tandis qu'à l'extérieur on s'applique massivement à exterminer les siens.[470]

Sa fille est restée au centre du stade en compagnie des nombreuses jeunes filles avec qui elle a l'habitude de danser à l'église. Elles se sont assises sur une même ligne et se mettent, pendant les tirs, à entonner en chœur des chants d'église à la gloire de Dieu. Et tandis que l'une d'entre elles s'effondre, les autres continuent à chanter au milieu des cris.[471]

Le Tutsi Ahamadi Rutwaza, souffrant du dos, est hospitalisé à l'hôpital de Kibuye. Il se cache à l'intérieur d'une maisonnette pendant le massacre. De là, il aperçoit une vingtaine de gendarmes, de policiers et de surveillants de prison tirer dans la direction du stade, bien qu'il ne puisse observer l'intérieur même de l'enceinte sportive.[472] Quant à Clément, c'est à partir du clocher de l'église de Kibuye où il est resté caché depuis le massacre qui y a eu lieu la veille, qu'il entend, lui aussi, les tueries venant de démarrer au stade.[473]

Vers quinze heures, le massacre prend fin sur la colline de Gitwa-Karongi. Musema quitte la colline en compagnie des tueurs.[474] Au stade Gatwaro, les tirs se poursuivent. On y entend les hurlements des blessés, des mourants ainsi que des enfants qui ne bénéficient plus désormais du secours de leurs parents, ces derniers ne pouvant que les regarder mourir sous leurs yeux sans pouvoir les protéger.[475]

Alors que le massacre touche à sa fin et que Constantine et Odile sont toujours sur les gradins, Constantine lui dit qu'elle vient d'être touchée. Odile lui demande aussitôt à quel endroit. « Aux mollets », lui répond Constantine. Odile regarde les deux mollets de sa sœur. Chacun d'eux a été emporté par une balle. C'est la première fois qu'Odile voit une pareille horreur. Elle saigne terriblement, si bien que ceux qui sont là au côté d'une de ses tantes déchirent leur habit pour attacher les lambeaux de ses jambes.[476]

Le massacre au stade Gatwaro prend fin le soir

La première partie du massacre du stade[477] s'achève vers six heures du soir, suite à quoi les militaires prennent la direction de Bisesero. Les Interahamwe, eux, restent sur place pour surveiller les abords de l'enceinte sportive, de laquelle montent de très nombreux cris, poussés aussi bien par de petits enfants que par des adultes.[478] Les gendarmes entourant toujours

le lieu du massacre, gare aux survivants qui tenteraient de prendre la fuite au cours de la nuit. C'est avec des tiges de bambou taillées en pointe qu'ils les attendent pour les tuer.[479] Une fois que les tirs ont cessé, les Interahamwe, qui entendent bien finir le « travail » le jour même, cherchent à entrer dans le stade afin d'achever les survivants à l'aide de leurs machettes. Les Tutsi se mettent alors à leur jeter des cailloux.[480] La nuit tombe. Aussi bien les militaires que les miliciens craignent d'entrer dans le stade, d'autant qu'il est maintenant difficile de distinguer les Tutsi de ceux qui doivent les tuer. Ils décident donc que les milices venues en renfort avec leurs armes traditionnelles, machettes et gourdins, aussi bien de Cyangugu que de Gisenyi, restent tout autour du stade. Ainsi pensent-ils s'assurer qu'aucun Tutsi ne parviendra à s'échapper. La nuit venue, les Tutsi rassemblent les morts et les agonisants le long du mur du stade donnant sur la route. Il est vite submergé. On utilise également le bas du podium, c'est-à-dire l'endroit situé sous la tribune où se placent généralement les journalistes venus couvrir les événements sportifs. Parmi les survivants, certains connaissent quelques pratiques de secourisme.[481]

La nuit est tombée, si bien que les miliciens décident de partir, faisant savoir à leurs futures victimes qu'ils reviendront le lendemain.[482] Les Interahamwe se rendent dans un bar situé à côté du stade pour danser et boire.[483] Du clocher de l'église où il se cache, Clément Mutuyemungu entend une grande assemblée fêter les massacres qui viennent de se dérouler, ce jour et les jours précédents, dans les environs.[484]

Ce lundi, au lendemain de la messe dominicale à laquelle il a assisté devant l'église de Kibuye, théâtre du premier massacre perpétré dans le domaine, Moïse Niwemuzungu passe près du stade dans lequel il découvre les cadavres.[485] Ahamadi Rutwaza quitte pour sa part la maisonnette dans laquelle il se cachait pour se camoufler derrière une grande maison à l'extérieur de laquelle se trouve beaucoup d'herbe.[486]

Des survivants tutsi parviennent à fuir le stade pendant la nuit

René et Jean-Luc parviennent à retrouver leur mère Aurélie à l'hôpital

Il y a de nombreux survivants, mais également de nombreux blessés. Ceux qui ont encore un peu de force tentent de fuir le stade, certains décidant de se rendre à Bisesero au cours de la nuit, d'autres à Karongi. René, qui souhaite voir comment vont ses petits frères à l'hôpital, va enfin peut-être pouvoir sortir du stade pour s'y rendre, maintenant que les Interahamwe ne sont plus aux alentours.[487] Il fait nuit. Sa mère Aurélie est toujours à l'hôpital.[488] Vers minuit, le père de René et de Jean-Luc finit, à force de recherche, par retrouver ses deux fils qui n'ont pas bougé d'un

des coins du stade, et qui sont vivants, ce qui n'est plus les cas de sa fille dont il vient de constater qu'elle a succombé. Il leur annonce son décès et leur suggère d'aller la voir. Tous trois vont au centre du stade afin de voir sa dépouille. René, qui n'a pas vu sa sœur tomber, constate qu'elle a été tuée d'une balle dans la gorge. René, Jean-Luc et leur père, qui n'ont pas été blessés, entreprennent de sortir du stade pour se rendre à l'hôpital, profitant de ce que les Interahamwe sont tous allés dans un bar pour fêter le massacre, sans prendre la précaution de laisser ne serait-ce qu'une personne ou deux pour empêcher quiconque de sortir.[489]

Voyant tant de monde mourir, constatant la force de ceux qui les tuent alors qu'eux sont si petits, René et Jean-Luc sont persuadés que leur tour va venir, d'autant qu'ils ne parviennent pas à trouver d'endroit où se cacher. Lorsqu'ils repéreront enfin un tel lieu, ils constateront que de nombreuses personnes s'y trouvent déjà. Aussi envisagent-ils d'aller mourir avec leur mère. C'est pourquoi ils vont avec leur père, rejoindre Aurélie et leurs petits frères et sœurs.[490] Il est une heure du matin lorsque, persuadés qu'ils vont mourir, ils sortent du stade, décidés à retrouver leur mère à l'hôpital pour voir si elle est encore vivante. Mais au moment où ils y parviennent, ils rencontrent des Interahamwe qui se mettent à courir dans leur direction. Ils courent à leur tout, reviennent sur leurs pas, contournent un bâtiment de l'hôpital, parviennent enfin à entrer aux urgences, là où est leur mère. Mais une fois dans le hall d'entrée qu'il faut emprunter avant d'accéder aux chambres, ils ne peuvent éviter une autre bande d'Interahamwe qui parvient à les attraper. Ils leur demandent d'où ils viennent, s'ils viennent du stade, et où ils vont. René leur répond qu'ils viennent effectivement du stade. Les Interahamwe les fouillent afin de prendre leur argent. Se saisissant de leurs cartes d'identité, ils s'aperçoivent qu'ils sont Tutsi. Alors René, Jean-Luc et leur père sont poussés hors du bâtiment, et sortent par une porte située à proximité de la colline. C'est alors qu'une infirmière leur lance : « Vous, René et Jean-Luc, où est-ce que vous allez ? » Les enfants lui répondent qu'ils vont rejoindre leur père : « Les Interahamwe nous ont dit qu'il fallait que nous allions avec notre père. » L'infirmière leur dit alors : « Non, partez ! Allez chercher votre mère ! Votre tour n'est pas encore arrivé. » René et Jean-Luc s'exécutent, font demi-tour, tandis que leur père, lui, continue sa route avec les Interahamwe en direction du portail de l'hôpital. Lorsque René et Jean-Luc reviennent sur leur pas, ils se retrouvent à nouveau face à un Interahamwe, infirmier, qui leur demande la raison pour laquelle ils sont repartis. René tente de le lui expliquer, mais l'Interahamwe ne l'entend pas ainsi et le somme de retourner d'où il vient : « Allez mourir avec votre père ! » Alors René et Jean-Luc repartent. Sur leur chemin, entendant beaucoup de bruits aux alentours, ils se disent qu'il ne faut pas y aller. Ils contournent un bâtiment tout en restant dans l'enceinte de l'hôpital et pénètrent dans un fossé. Ils sont tout près du portail, si bien

qu'ils parviennent parfaitement à entendre ce que leur père est en train de dire aux Interahamwe : « Laissez-moi aller chercher M. Muguyi, pour qu'il vous donne de l'argent, afin que vous me laissiez tranquille. » Les Interahamwe s'exécutent, vont chercher ce Muguyi qui, bien que chef des Interahamwe, est un ami de leur père. René saisit la conversation entre les Interahamwe et Muguyi qui, lorsqu'il apprend qu'il s'agit du père de René et de Jean-Luc, répond : « Dis-lui que je ne suis pas ici. Tuez-le. »[491] C'est ainsi que les nombreux Interahamwe présents assassinent le père de René et Jean-Luc[492] qui, eux, restent cachés, Jean-Luc finissant même par s'endormir. Des Interahamwe passent tout près de l'endroit où ils se terrent, énumérant les affaires, chaussures et pantalon, qu'ils viennent de voler à leur père qui gît désormais en sous-vêtements près du portail de l'hôpital. Au bout d'une heure, René et Jean-Luc finissent par sortir de la fosse pour rejoindre leur mère. René sait précisément à quelle porte frapper, étant donné qu'il a séjourné dans cette chambre avec elle quelques jours plus tôt. Arrivé devant sa chambre, René tape à la porte et essaie de l'ouvrir. Aurélie s'enquiert aussitôt de savoir qui peut taper ainsi. René lui répond, et Aurélie finit par leur ouvrir. René annonce alors à sa mère que leur père vient de mourir. Mais voilà justement que ceux qui l'ont tué arrivent maintenant dans la chambre et disent à Aurélie: « Demain, ce sera votre tour. » Aussi Aurélie et ses enfants se mettent-ils tous à prier pendant la nuit. La tante de René, qui est malade et souffre beaucoup, est là également. Aurélie, qui passe son temps à la garder, ne se sera en tout rendue au stade qu'une seule journée.[493]

Odile parvient à fuir le stade avec sa petite sœur

Odile a pris soin d'attendre la tombée de la nuit. Sur les onze enfants de sa famille, seule Constantine est gravement blessée. Quant au père d'Odile, touché à la cheville, il perd beaucoup de sang et n'est plus en mesure de se relever. Comme certains ont entendu les bourreaux dire entre eux qu'ils comptaient revenir le matin pour finir le « travail », il est impératif pour les survivants de quitter le stade à tout prix. La mère d'Odile doit les convaincre de partir en y laissant leur père et Constantine. Son père les rassemble. Il prononce ses derniers mots, comme un père, disant que la bénédiction de Dieu les suivra partout où ils iront. L'une des aînées d'Odile se met à pleurer, lui répondant qu'il les abandonne. Alors Odile se fâche contre elle. Après cela, leur mère leur dit qu'il faut désormais partir au plus vite. Des Tutsi commencent à sortir du stade par groupes de vingt personnes. Ils ont toutefois le sentiment d'avoir ainsi éveillé les soupçons des bourreaux. Aussi est-il décidé qu'ils ne quitteront désormais l'enceinte du stade que par groupes d'un maximum de cinq personnes. Odile, sa mère, ses frères et sœurs, sortent maintenant du stade, sans son

père ni Constantine. Ils ne sortent pas nécessairement avec les membres d'une même famille. Une fois à l'extérieur, Odile se retrouve avec un père portant deux petits enfants, l'un sur son dos, l'autre sur son ventre. Il lui raconte que leur mère, décédée, est restée dans le stade. Il est à peu près trois heures du matin. Odile porte sur son dos sa petite sœur Christine, la seule qui, avec elle, survivra au génocide. Pendant toute la nuit, Odile et Christine parcourent la forêt de Gatwaro. Elles croisent ses frères et sœurs, parmi lesquels sa sœur Jeanine, l'une de ses deux sœurs jumelles aînées. Trop fatiguée pour porter le bébé sur son dos, sa sœur décide de le porter elle-même. Plus tard, un autre soir, ils subissent une attaque qui les disperse. Odile ne les reverra plus en dehors du bébé.[494]

Du haut de son clocher, Clément Mutuyemungu commence, en cette nuit qui débute, à sentir une odeur pestilentielle envahir toute la ville. Lui reste là, sans manger, avec juste un peu d'eau pour survivre.[495]

Mardi 19 avril

Les Interahamwe viennent achever les survivants au stade Gatwaro

Le 19 avril, vers six heures du matin,[496] après avoir festoyé dans le bar de la zone,[497] les génocidaires reviennent sur le lieu du massacre afin d'y achever les survivants[498] au moyen d'armes traditionnelles. Le stade devient le théâtre des derniers cris et hurlements.[499] De l'hôpital où il se trouve, René entend ce matin les Interahamwe revenir au stade, ainsi qu'ils l'ont promis, et se mettre à décapiter les blessés à l'aide de leurs machettes.[500]

Ahamadi quitte les hautes herbes derrière la grande maison où il était caché pour rejoindre l'hôpital à nouveau. Mais les miliciens, qui ont fini d'achever les survivants au stade, ont prévu de se rendre à l'hôpital. Aussi, la nuit venue, Ahamadi le quitte-t-il encore, cette fois en compagnie d'une femme qui fuit depuis qu'elle a reçu un coup de machette, alors qu'elle se défendait pour empêcher qu'on la viole. Alors qu'ils tentent de se cacher près du stade, des miliciens leur tendent un guet-apens tout près d'une morgue. La nuit étant tombée et alors qu'il pleut, ils décident d'y entrer et de se coucher parmi les cadavres.[501]

Le prêtre français Gabriel Maindron conseille au préfet d'enlever les cadavres de l'église de Kibuye afin d'effacer toute trace de massacre

Non loin de là, alors qu'il s'est maintenant écoulé deux ou trois jours depuis l'attaque de l'église de Kibuye, Clément Mutuyemungu, toujours caché en haut de son clocher, aperçoit Gabriel Maindron.[502] Avant le génocide, le père Maindron se trouvait dans la région de Mubuga qu'il a quittée pour vivre à Rutsiro.[503] Il est accompagné de quelques personnes prenant la direction de l'édifice religieux. Il y a avec eux une voiture de Radio Rwanda ainsi qu'un véhicule appartenant aux autorités. Très décontracté, Maindron se trouve au milieu d'un petit groupe formé par le bourgmestre, le préfet Kayishema ainsi que d'autres génocidaires avec qui il discute. Clément Mutuyemungu l'entend dire au préfet et au bourgmestre qu'il faut nettoyer tout cela afin d'effacer toute trace de massacres, de sorte que les visiteurs extérieurs ne soient pas en mesure de comprendre ce qui vient de se produire en ces lieux.[504]

Chapitre 3

Intensification du génocide à Bisesero et planification de sa « solution finale »

Jeudi 21 avril

Contrairement à Clément Mutuyemungu, coincé dans le clocher de l'église, Odile Mukayiranga Mutima parvient le 21 avril à sortir du piège qu'est le Rwanda. Alors qu'elle fuit à travers la brousse, elle rencontre un vieil homme qui, considérant qu'elle ne pourra échapper à la mort sans quitter le pays, partant du principe qu'elle n'acceptera pas de quitter le Rwanda sans savoir où se trouvent les siens, décide de lui faire croire qu'elle est alors la dernière de sa famille à être restée au Rwanda, les autres s'étant, eux, déjà exilés au Zaïre. C'est ainsi qu'il parvient à la convaincre de l'y accompagner. Ils traversent le lac Kivu, s'arrêtant sur l'île d'Idjwi, au sud, alors qu'ils avaient prévu de passer par le nord, le vent ayant fait dévier leur trajectoire.[505]

Dans la préfecture de Kibuye, à l'extérieur de la ville de Kibuye

Tandis que viennent de s'achever les massacres de dizaines de milliers de Tutsi au sein des stades et des églises de la préfecture de Kibuye,[506] mais aussi au sein de l'école d'agriculture de Nyamishaba,[507] que se passe-t-il précisément au cours de cette période en dehors de la ville de Kibuye, tandis qu'on commence à envisager la façon d'y déblayer les cadavres ? Les massacres ne cessent pas et se déroulent un peu partout dans la région.[508]

Les génocidaires massacrent une foule en prière sur la colline de Kizenga

Les massacres de la ville de Kibuye n'ont pas stoppé ceux de Bisesero. Le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka, ainsi que le chef milicien Obed Ruzindana n'ont pas chômé autour des 17 et 18 avril, se jetant à

l'assaut des Tutsi réfugiés sur la colline de Kizenga, située dans le secteur Nyagahima de la commune de Rwamatamu,[509] après que l'attaque de la veille ne put aboutir à leur complète extermination. Niyitegeka, fusil en bandoulière, est arrivé à bord d'un véhicule en compagnie de Ruzindana, de deux à trois mille assaillants parmi lesquels des gendarmes ainsi que des Interahamwe armés de grenades et d'armes traditionnelles, gourdins, lances et autres pioches. L'attaque a déjà commencé avant même son arrivée. Les assaillants ayant encerclé la colline, les Tutsi n'ont dès lors eu aucun endroit vers lequel s'enfuir. Aussi se sont-ils résignés à rester sur place pour attendre leur mort. C'est donc sur une foule en prière que Niyitegeka s'est mis à tirer, ordonnant aux assaillants, par le biais d'un porte-voix, d'exterminer tout le monde, jusqu'au dernier, sans omettre les enfants.[510]

Nouvel assaut sur la colline de Karongi

La colline de Karongi n'est, après le massacre du stade, pas moins épargnée. Le Tutsi réfugié en son sommet, dans la cabane de la station radio, s'est enfui vers la brousse, deux jours seulement après la réunion de Musema et après avoir été informé que son ami gardien allait être remplacé à son poste.[511] Sage décision. En effet, après le massacre du stade, de nombreux civils tutsi s'étant réfugiés sur la colline de Karongi, le préfet Kayishema s'y rendra un matin, accompagné du Conseiller de la commune de Gitesi, de soldats, de gendarmes et de civils hutu. Il sera alors vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise noire à manches courtes. Se saisissant d'un mégaphone, il commencera par requérir des renforts afin de pouvoir mener l'attaque. C'est vers dix heures du matin que celle-ci sera lancée, la méthode étant à peu près toujours la même : après que des civils eurent formé un cordon autour de la colline aux fins d'empêcher les Tutsi de la fuir, les assaillants se lancent à leur assaut, tandis que gendarmes et soldats leur tirent dessus. Le massacre prendra fin vers trois heures de l'après-midi.[512]

Le génocide, bien peu « spontané », ne fait que démarrer à Butare

Les assauts ne s'interrompent pas et se déroulent dans toute la région. Quand bien même la deuxième ville du Rwanda, Butare, ne se situe pas dans la région qui nous occupe, elle n'en est pas très loin et il faut garder à l'esprit que c'est à cette période précise qu'y débutent les premiers massacres, deux à trois jours après que, le 19 avril, le président Sindikubwabo se fut rendu sur place afin de haranguer les foules hutu pour qu'elles daignent enfin se mettre au « travail », ce qu'elles n'avaient

pas spontanément fait, preuve en est, s'il le fallait, que ce génocide n'avait rien de spontané.[513]

Le 24 avril, soit deux à trois jours plus tard, Tharcisse Nsengiyumva arrive à Butare en provenance du camp Kanombe à Kigali.[514] Lorsque les militaires handicapés tels que Tharcisse s'aperçoivent qu'à Kigali sont évacués les familles des officiers, ils se révoltent et envahissent le bureau du commandant en second du camp Kanombe, le colonel Nzabamwita, lui demandant : « Vous avez évacué vos femmes ; les femmes ont-elles davantage signé que nous la demande d'engagement ? N'avons-nous pas signé les mêmes engagements que vous ? » Le colonel se fait alors raisonnable, les emmènent et leur met des bus à disposition. On les informe qu'on va les emmener à l'abri à Butare, la zone sud étant la seule où les rebelles Inkotanyi du FPR ne sont pas encore présents, ces derniers ayant attaqué à partir de l'Ouganda, au nord. De plus, cette zone est sécurisée. En effet, le président du GIR, Sindikubwabo, est originaire de Butare, et le Premier ministre Kambanda de la commune Gishamvu, non loin de là. Aussi y a-t-il à cet endroit beaucoup de militaires. Voilà les raisons pour lesquelles on y envoie notamment ceux qui ne peuvent pas se battre. Le 24 avril, Tharcisse fuit donc en compagnie d'autres soldats handicapés à bord de ces bus qui prennent la route de Gitarama. Sur son chemin, celui de Tharcisse arrive au niveau du pont de Nyaruteja qui enjambe la rivière Nyabarongo, en direction de Gitarama. Il est alors entre quinze heures trente et seize heures. Il fait encore jour, et on y voit parfaitement. Deux Français sont postés à la barrière érigée sur le pont. Ils portent des bérets verts, leur chemise ainsi que leur pantalon sont verts foncés avec des poches devant ainsi qu'un cordon élastique autour de la taille. Outre ces deux Français, il y a, pour garder la barrière, deux militaires rwandais ainsi que quatre Interahamwe. Les Français arrêtent ceux qui passent. Le bus de Tharcisse stoppe donc et reste immobile une vingtaine de minutes, ce qui lui permet d'observer ce qui se passe à cette barrière. A ce moment, il n'y a que des handicapés militaires. Tharcisse est avec son collègue Gaëtan Kayitare. Personne ne peut passer de l'autre côté du pont sans avoir montré sa pièce d'identité, les Français les demandant aux passagers qu'ils identifient. Une personne vient et passe devant les militaires en tenant bien en évidence les cartes d'identité que les Français consultent donc également, vérifiant la mention « Tutsi, Hutu », suite à quoi les Tutsi sont séparés des Hutu. Les Français participent à les séparer eux-mêmes, disant aux uns de se ranger d'un côté et aux autres de l'autre côté. L'instant d'après, leurs collègues demandent aux Tutsi de les suivre : « Venez, leur disent-ils, nous allons vous montrer quelque chose ». Du bus dans lequel il est assis, Tharcisse voit les Interahamwe les emmener au loin, à l'écart, et quelques minutes après, il voit leurs corps rouler

dans les eaux de la Nyabarongo. Les Interahamwe ont des massues qu'ils appellent « Nta mpongano y'umwanzi », ce qui signifie « pas de pitié pour l'ennemi ». Ce sont des massues en bois dont le bout est hérissé de clous. Tharcisse ne sait pas si les Interahamwe ont donné leurs coups sur la tête ou sur la nuque de ces Tutsi, mais il sait que c'est avec ces massues ainsi qu'avec des épées qu'ils viennent de les tuer. Après avoir passé le pont de Nyaruteja sur la Nyabarongo, le bus de Tharcisse se dirige vers Butare où les massacres se poursuivent.[515]

A Bisesero, les Tutsi parviennent à tuer un gendarme et des policiers

Mais revenons à Bisesero trois jours plus tôt. Un événement va marquer les esprits de l'ensemble des assaillants.[516] Il a lieu vers la fin du mois d'avril,[517] aux alentours du 21.[518] L'homme d'affaires et chef milicien Obed Ruzindana arrive à bord d'une camionnette blanche remplie de miliciens génocidaires armés de fusils. Obed en a un également. Chaque fois que les assaillants encerclent les Tutsi, ces derniers ont pris l'habitude de chercher à s'en sortir en franchissant leur cercle. Quand, cette fois-ci, ils passent à hauteur d'Obed, ce dernier se met à ouvrir le feu sur eux. Une confrontation a alors lieu dans un champ de bananiers. Tandis qu'elle dure déjà depuis un certain temps, un lieutenant[519] originaire de Gisenyi,[520] est très actif.[521] Il s'est fixé comme objectif d'en finir avec les Basesero. C'est un lieutenant de gendarmerie.[522] Armé d'un pistolet, il parvient à encercler les Tutsi qui, fidèles à leur habitude, tentent de sortir de leur encerclement.[523] Mais le lieutenant lance une grenade, entraînant aussitôt la mort de trois Tutsi.[524] La rage s'empare de leurs collègues qui se ruent littéralement sur leurs adversaires.[525] Le combat que lui livrent les Tutsi est très dur. C'est aussi une façon pour eux de se suicider. Ils ont en effet décidé que quand bien même ils risquent d'être tués, ils ne se laisseront pas faire, ne tendront pas l'autre joue, décidant de combattre jusqu'au dernier, sans rester passifs. La lutte dure entre cinq et six heures.[526] Certains Tutsi affrontent directement le lieutenant qui se met à tirer sur eux.[527] L'un des Tutsi parvient toutefois à le contourner et, avec une petite houe, à lui donner un coup sur la tête.[528] Mais le lieutenant résiste et tire de plus belle. C'est alors qu'un Tutsi jette sa lance sur lui. Le lieutenant commence à perdre des forces. Un troisième Tutsi donne alors un coup de machette sur le bras de l'officier[529] qui finit par laisser tomber son fusil,[530] avant de s'évanouir tout en urinant. Les Tutsi pensent alors qu'il est mort. Mais le lieutenant parvient encore à donner un coup de pied à l'un d'eux.[531] Les Tutsi se mettent à fouiller le lieutenant devenu leur otage.[532] Ils trouvent sa carte d'identité indiquant qu'il est de Gisenyi, dans la commune Gaseke.[533]

Ils trouvent également dans ses poches[534] une feuille[535] de papier qu'il avait l'intention de déchirer avant de mourir. Les Tutsi lui demandent ce qui y est écrit. Le lieutenant leur en montre une partie qui indique le temps disponible pour éliminer les Tutsi de Bisesero ainsi que le montant en francs de la récompense. En bas de la feuille est mentionné le nom : « Ruzindana Obed ».[536] Le papier contient un message lui donnant pour mission d'exterminer les Tutsi de Gishyita, Gisovu et Rwamatamu, avec la promesse de recevoir en récompense de l'accomplissement de cette tâche, la somme de cent quarante-cinq mille francs rwandais.[537] Les Tutsi l'achèvent[538] d'un coup de machette[539] sur le cou.[540]

Ils ramassent son fusil[541] et se mettent à courir derrière un surveillant du bureau communal de Gisovu qu'ils parviennent à tuer. Ils s'emparent également de son fusil.[542] Pendant ce temps, les Tutsi achèvent les quatre complices du lieutenant.[543] Des militaires viennent chercher le corps dudit lieutenant. Très en colère, ils se mettent à tirer sur les Tutsi et finissent par récupérer le corps de l'officier tout en en profitant pour s'emparer de nombreuses vaches.[544]

Les Tutsi ne réussissent pas seulement l'exploit de tuer ce lieutenant, un autre groupe parvenant de son côté à tuer cette fois deux policiers de la commune de Gisovu,[545] après avoir résisté à l'attaque dont ils les avaient pris pour cible. Bien que perdant nombre des leurs lors de cette attaque, les Tutsi parviennent à les battre ce jour-là,[546] tuant donc les deux policiers, Sebahire et Rukazanyambi dont ils arrachent deux fusils.[547]

Or il se trouve que Sebahire était le grand ami du ministre de l'Information Eliezer Niyitegeka qui, également originaire de Gisovu, habitait près de chez lui.[548] Si l'officier était venu de Gisovu à Kibuye, c'était précisément pour soutenir la campagne génocidaire orchestrée à l'encontre des Tutsi de Bisesero.[549] Aussi, après sa mort, le ministre de l'Information vient le venger, accompagné à cette fin des hordes désormais traditionnelles de génocidaires.[550]

Quant aux Tutsi, ils parviennent peu à peu à acquérir un nombre, certes dérisoire, de fusils,[551] dont un arraché à un chauffeur qu'ils ont réussi à tuer.[552] Les Tutsi parviennent parfois à tuer des représentants des autorités de Bisesero, étant donné qu'ils sont en tête des attaques. Ils tuent également des policiers de Gisovu et de Gishyita, ce qui leur permet de s'emparer de leurs armes à feu. Leur chef arrive lui-même à Bisesero afin de comprendre la raison pour laquelle ils ne reviennent pas. Chaque Conseiller venant avec ses policiers, ce sont eux que les Tutsi ciblent principalement afin de s'emparer de leurs armes à feu.[553]

Pour l'anecdote, il arrive même aux Tutsi de repousser les paysans qui veulent les tuer à coups de machettes,[554] ce qu'il leur est arrivé de faire par le biais de tactiques pour le moins atypiques, comme ce fut notamment le cas d'une alliance opportune avec des abeilles. Ainsi, alors qu'ils sont au

milieu d'un champ de bananiers appartenant à un apiculteur, ils n'hésitent pas à renverser les caisses d'abeilles afin que ses occupantes, n'appréciant guère qu'on les dérange, en viennent à chasser les génocidaires subitement apeurés à l'idée d'être piquées.[555]

En tuant le lieutenant ainsi que ces deux policiers, les Tutsi viennent en tout cas de démontrer qu'ils sont en mesure de vaincre leurs assaillants.[556] Et cela ne va pas aller sans précipiter la suite des événements de Bisesero.[557] Les Tutsi ne perdent donc pas courage et montrent qu'ils sont à cet instant beaucoup plus forts que leurs tueurs. Ce sont certes des civils qui ne connaissent pas la chose militaire. Mais leur force est de se jeter dans l'affrontement, sachant qu'ils n'ont plus rien à perdre, étant dès lors prêts à tout pour se défendre. Ils ont compris que partout dans le pays, les Tutsi sont livrés aux tueurs. Ils savent en effet à quoi s'en tenir. Car même s'ils n'ont pas beaucoup de temps pour écouter la radio, ils parviennent à entendre quelques émissions, notamment celles de la RTLM, au cours desquelles on y assène qu'il faut pourchasser l'ennemi, le message étant le même partout au Rwanda. Celui que François Ndayisaba entend sur la RTLM est explicite : « N'épargnez pas le fœtus dans le ventre de sa mère ! » Voilà pourquoi il arrive que les Tutsi se jettent comme ils le peuvent dans l'affrontement, se suicident en somme, sachant qu'il n'y a de toutes les façons pour eux d'autre porte de sortie. Quant aux Hutu, il ne faut pas croire qu'ils ont du courage. Parmi les Hutu, certains ont même peur de tuer, non par compassion pour les Tutsi, mais parce que le simple acte de tuer les effraie. Alors, afin de les aider à passer à l'acte, on les met devant des personnes à tuer, ce qui constitue pour eux une sorte de baptême, suite à quoi leur peur disparaît. Il s'agit là en somme de quelque chose de bien préparé.[558]

Vendredi 22 avril

Une réunion populaire destinée à organiser le déblaiement des cadavres à Kibuye se solde pas un échec

Retour à Kibuye. Tandis que l'on massacre ailleurs à tour de bras, les corps se décomposent au stade et sont vecteurs d'épidémie. Le bourgmestre de Gitesi, Augustin Karara, s'entretient avec le médecin allemand Wolfgang Blam de l'organisation de l'ensevelissement de ces cadavres. La décision est aussitôt prise par les autorités locales de mobiliser la population et de la motiver afin qu'elle arrête « plus ou moins » les massacres pour

se mettre à ensevelir les cadavres.[559] Il s'agit pour les autorités d'enlever tous ces corps pour éviter les maladies qu'ils sont susceptibles de causer à leurs propres enfants.[560] Au matin du 22 avril, le tambour, installé sur un point élevé afin de se faire entendre, invite la population à assister à une réunion publique organisée par le préfet Kayishema devant le Tribunal de première instance, à proximité du stade Gatwaro.[561]

Blam n'y participe pas mais envoie le médecin Léonard Hitimana, qui explique que laisser ainsi les cadavres se décomposer provoquera une très grave épidémie. Peu de monde s'est déplacé à cette réunion. Augustin Karara se dit que si ne serait-ce qu'une centaine de personnes étaient venues, elles auraient pu chacune en mobiliser d'autres. C'est dire si la population n'est pas prête pour ce travail. Ceux qui se sont déplacés refusent la demande de Karara et d'Hitimana, allant même jusqu'à se moquer d'eux. De leur point de vue, les massacres sont prioritaires et ils ne veulent pas être détournés de leur tâche principale : le génocide. La réunion n'aboutit donc à rien. Karara et Hitimana restent seuls sur le terrain. Constatant leur échec, ils décident de s'appuyer sur les détenus de la prison de Kibuye pour ensevelir les cadavres. Cette prison se trouve tout près du rond-point situé à côté du stade.[562]

Dimanche 24 avril

Des prisonniers ramassent les cadavres mais le bourgmestre de Gitesi songe à utiliser des moyens mécaniques

Augustin Karara a fait sortir les prisonniers[563] de la prison de Kibuye.[564] Le 24 avril, les détenus commencent à ramasser les cadavres dans les rues.[565] S'ils sont certes en très grand nombre dans le stade, il y en a également des milliers dans l'ensemble du domaine, partout où les massacres ont été perpétrés.[566] Parmi les victimes, une grande partie est constituée de petits enfants et de vieillards.[567] On trouve des cadavres le long de la route de la préfecture, à l'intérieur de l'église ainsi que devant sa porte principale, devant et à l'intérieur de la cure, ainsi que devant et dans la résidence des prêtres. Deux à trois cents corps de Tutsi sont éparpillés tout autour du bâtiment du Home Saint-Jean, ainsi que dans la cave et aux étages supérieurs.[568] C'est un travail titanesque.[569]

Il est illusoire d'imaginer que les prisonniers pourront ramasser tous les cadavres sans une aide mécanique. Une sérieuse organisation logistique s'impose. Augustin Karara envisage de faire appel à certains services locaux susceptibles de lui fournir des moyens, notamment en

véhicules et en carburant.[570]

Les efforts se concentrent maintenant sur Bisesero

Ayant achevé les massacres de la ville de Kibuye, les génocidaires concentrent leurs forces sur les collines de Bisesero. Bisesero est en effet le principal endroit où les Tutsi sont parvenus à se cacher après avoir fui les massacres de la localité de Kibuye.[571] Les tueurs y sont donc convoyés.[572] La méthode est souvent la même. Après avoir achevé leur « travail » sur une des collines de la région de Bisesero, les Interahamwe regagnent, à à peine cinq kilomètres de là, la localité de Gishyita, se réorganisent, avant de repartir massacrer les civils tutsi dont la stratégie consiste à se disperser d'une colline à l'autre selon celle sur laquelle les Interahamwe ont entrepris de les massacrer.[573] La partie n'est toutefois pas gagnée pour les génocidaires, ces derniers devant impérativement s'organiser s'ils veulent venir à bout de l'efficace résistance des Tutsi sur les collines de Bisesero.[574]

Au fur et à mesure que les Tutsi des régions environnantes rejoignent Bisesero, les Hutu obtiennent du renfort extérieur, tant et si bien que c'est à peu près à partir du 20 avril qu'ils commencent vraiment à oser venir à leur hauteur les attaquer.[575] Chaque jour, les miliciens se jettent à l'assaut des Tutsi au moyen de grenades et de fusils.[576] Pour assurer le succès de cette opération génocidaire de la fin avril, l'appel à du renfort extérieur est maintenu, notamment en provenance du sud-ouest du Rwanda, précisément de Cyangugu.[577]

Lundi 25 avril

A Cyangugu, les miliciens de Yusufu Munyakazi sont approvisionnés en armes par des Français pour aller soutenir le génocide à Bisesero

Le 25 avril, le bourgmestre Straton Sinzabakwira participe à une réunion préfectorale à laquelle sont conviés d'autres bourgmestres, des sous-préfets ainsi que des responsables politiques. Le commerçant et chef génocidaire Yusufu Munyakazi, alors en contact avec l'homme d'affaires et chef milicien Obed Ruzindana, fait savoir qu'à Bisesero les Tutsi sont devenus si forts qu'ils massacrent les Hutu. Aussi il prend la décision d'y envoyer ses miliciens en renfort. Toutefois, pour réussir, il doit trouver des véhicules. Straton ordonne alors qu'on lui fournisse des armes, des fusils,

enfin des véhicules. Deux bus gouvernementaux de l'Onatracom vont ainsi être mis à sa disposition. Des armes, des cartouches, des grenades ainsi que des vivres vont également lui être livrées.[578]

Vincent Nzabonitegeka est mécanicien au projet Forêt Nyungwe à Ntendezi, dans la préfecture de Cyangugu. Le préfet de Cyangugu, Emmanuel Bagambiki ainsi que Samuel Manishimwe, un lieutenant, viennent avec sept Français dans des jeeps et ordonnent à Vincent d'ouvrir le portail. Ils sont avec des gendarmes. Le préfet ordonne aux douze gendarmes de décharger les armes alors dans un camion, des fusils M16 ainsi que cinq caisses de grenades. Le préfet ordonne ensuite aux gendarmes de garder ces armes destinées aux Interahamwe formés militairement.[579]

C'est ainsi que les Français collaborent étroitement avec le préfet de Cyangugu ainsi que la gendarmerie, tenant de fréquentes réunions avec des officiers supérieurs des FAR ainsi qu'avec les chefs des Interahamwe, parmi lesquels le président de la CDR, Ripa Bantari, le chef des Interahamwe de Cyangugu, Christophe Nyandwi, enfin Yusufu Munyakazi, chef des Interahamwe de Bugarama.[580]

Le génocide se poursuit à Bisesero

Le même jour, et alors que Yusufu et ses hommes n'ont pas encore quitté Cyangugu, arrive à Bisesero un convoi de voitures transportant des miliciens vêtus de blanc qui tirent abondamment sur les Tutsi, qui se mettent à courir. Les enfants et les femmes sont vite rattrapés et tués à coups de machettes. Michel court, quant à lui, avec d'autres Tutsi, poursuivis par un milicien qui jette une grenade dans leur direction, tuant sur le coup cinq Tutsi, dont les têtes et les membres se détachent des corps. La jambe droite de Michel est atteinte par des éclats. Il tombe à terre. Constatant qu'il est couvert de sang, les miliciens les ayant suivis le pensent mort, si bien qu'ils s'en vont sans l'achever. De sa position, Michel entend des miliciens à la fois se féliciter d'avoir tué un grand nombre de Tutsi, mais également se lamenter qu'Obed Ruzindana tarde à leur donner l'ordre de rentrer, afin qu'ils puissent recevoir la récompense prévue. Le soir venu, après le départ des miliciens, les Tutsi commencent à enterrer les cadavres de leurs proches. La femme de Michel vient à sa rencontre et soigne ses plaies avec du beurre de vache. Désormais dans l'incapacité de courir, Michel observera la suite des événements caché dans la brousse.[581]

Mardi 26 avril

Des milliers de Tutsi sont à nouveau massacrés sur la colline Gitwa-Karongi

Les tueries se poursuivent sans répit en cette dernière semaine d'avril à Bisesero. La colline de Karongi n'est à nouveau pas épargnée. Les génocidaires n'en ont en effet pas fini avec cette colline que Kayishema a déjà attaquée une quinzaine de jours plus tôt. Le 26 avril, le préfet de Kibuye entreprend un nouveau massacre, se conduisant à cette occasion comme un véritable général d'armée.[582] Il est près de neuf heures trente quand il s'y rend à bord d'une voiture blanche, accompagné d'autorités civiles, de soldats, de gendarmes, d'agents de la police communale, d'Interahamwe et de civils.[583] Des camionnettes arrivent avec à leur bord des soldats venus de Kigali ainsi que des miliciens provenant de plusieurs communes de Kibuye.[584] Armé d'un fusil, Kayishema est vêtu d'une chemise blanche, d'une veste et d'un pantalon noirs. Après avoir donné ses instructions aux assaillants, il monte avec certains d'entre eux au sommet de la colline : le massacre commence.[585]

L'attaque est particulièrement terrible. Les Tutsi sont agressés de tous les côtés. C'est la première fois qu'Esdras Ndalisamye se fait tirer dessus, n'ayant jusqu'à présent essuyé que des attaques à l'arme blanche. Les tireurs font feu sur tout ce qui bouge avec leurs armes. Tout près de l'endroit où se trouve aujourd'hui l'antenne isolée de Tigo est également installé un gros fusil qui tire de loin et qui, s'il ne lâche pas de bombes ou d'obus détruisant les montagnes, n'en fait pas moins peur par son bruit. Esdras ignore si ces tirs proviennent du gros fusil ou de ceux tenus par les assaillants entrés dans le camp.[586] L'attaque dure jusqu'au soir. Comme quinze jours plus tôt, le sol est à nouveau jonché des cadavres[587] de milliers de Tutsi ayant été décimés au terme de cette nouvelle tuerie.[588]

L'épouse de Claver Mbugufe, Jeanne, ainsi que ses deux enfants – Nyirahabimana, trois ans, et Musabyimana, un an – trouvent la mort ce jour à Karongi.[589] Pascal Ngoga était maçon avant le génocide. Il a quarante-cinq ans et vient de parvenir à fuir les attaques des miliciens, se refugiant dans les collines de Bisesero,[590] après s'être défendu contre des assauts en chemin. Ce n'est qu'au bout d'une journée qu'il atteindra Bisesero.[591] Si un grand nombre de personnes ont ce jour été tuées à Karongi, le carnage s'y poursuit pendant les trois jours suivants, après quoi Claver et les autres survivants partent pour Bisesero où il y a alors bien plus de réfugiés encore qu'à Karongi.[592]

Mercredi 27 avril

Les Tutsi fuient Karongi pour Bisesero tandis que les autorités génocidaires sont officiellement reçues à l'Elysée et à Matignon

Le lendemain 27 avril, Esdras s'enfuit de Karongi. Il ne reste plus qu'un quart des Tutsi initialement présents sur la colline de Gitwa-Karongi. Une grande partie de sa famille a été décimée. C'était une grande famille, son père ayant trois femmes légitimes ainsi que plus de vingt enfants, Esdras étant le seul rescapé de toute la fratrie. Il ne reste alors plus à ses côtés qu'un petit garçon de son frère qui, lui, a survécu. Tous les autres sont morts. Aussi Esdras décide-t-il ce 27 avril de se rendre à Bisesero.[593]

Ce même jour, les premières élections nationales multiraciales en Afrique du Sud donnent la victoire à Nelson Mandela[594] tandis que les autorités françaises reçoivent à Paris les autorités génocidaires rwandaises, à l'Elysée et à Matignon.[595]

Du Gitwa de Karongi au Gitwa de Bisesero, le génocide se poursuit

A dix mille kilomètres de la capitale française, ne pouvant plus se défendre, Esdras part donc avec d'autres Tutsi vers Bisesero, courant en leur compagnie tandis qu'ils sont poursuivis par des assaillants. Esdras est comme fou. Arrivé à Bisesero, il constate qu'il n'est pas seul, qu'il y a là d'autres Tutsi. Là, il trouve en quelque sorte une situation pire que celle qu'il a vécue plus tôt, car ils sont là à essayer de se défendre contre des assaillants qui, chaque soir, viennent attaquer Bisesero comme s'ils allaient au travail. Esdras descend se cacher dans les buissons, dans la brousse de la colline de Gititi.[596]

Ainsi, la veille, alors que débutait le terrible massacre sur Karongi, ce ne sont pas moins de huit véhicules qui arrivent à Bisesero, sur la colline de Gitwa – celle de Bisesero, non celle de Karongi - : trois Toyota et une Suzuki appartenant au groupe scolaire de Gisenyi, deux Minitrap jaunes, ainsi que deux Daihatsu de l'usine à thé de Gisovu, usine dont le directeur, Alfred Musema, fait partie du convoi. Il porte une arme à feu. Assis à bord de l'une des Daihatsu, il est en compagnie d'employés de l'usine à thé, vêtus de leur traditionnel uniforme bleu. Sur la route et les sentiers menant à la colline, il y a autant de monde qu'une marée humaine

émergeant d'un stade après un grand événement. Ils ont en main des armes traditionnelles et sont revêtus de feuilles de bananiers que retiennent ces ceintures en herbe qu'en kinyarwanda on appelle « Umuhurura ». Il est midi légèrement passé quand débute, sous la direction de Musema, l'attaque à l'encontre des Tutsi réfugiés sur la colline. Musema tire lui-même sur la foule, parvenant à atteindre nombre de Tutsi en fuite. Avec une détermination sans précédent, les assaillants parviennent ainsi à tuer des milliers de personnes, à tel point qu'hormis les femmes et les enfants, ce ne sont que quelques hommes qui, ce jour, parviennent à survivre.[597]

Jeudi 28 avril

Les miliciens de Yusufu Munyakazi quittent Cyangugu pour Bisesero afin d'y soutenir le génocide

Maintenant organisés, Yusufu Munyakazi et ses miliciens partent autour du 27/28 avril de Cyangugu en direction de Bisesero. Il s'agit pour eux de prêter main forte aux génocidaires sur les collines de Bisesero. En cours de route, quand ils ont une information selon laquelle des Tutsi se cacheraient quelque part, que ce soit dans une église ou sur une colline, ils lancent une attaque avant de continuer leur route vers Bisesero. A Kizenga, ils massacrent ainsi quatre à six cents personnes.[598]

Le jeune Samuel Musabyimana aura été présent au cours des massacres sur Kizenga. Il aura passé des semaines d'horreur sur cette colline au bord du lac Kivu, à quelques kilomètres à l'ouest de Bisesero. Un terrible vide se sera peu à peu créé autour de lui. Le 8 avril, sa mère l'avait placé hors du foyer familial, croyant que les tueurs chercheraient d'abord les jeunes Tutsi comme cela avait été le cas lors des années précédentes. Depuis ce jour, Samuel n'a jamais revu ses parents ni sa fratrie, tous tués, sauf son grand-frère, qui l'a accompagné sur cette colline et qui ne sera, lui, tué que plus tard. Malgré la vaillante résistance des Tutsi de Kizenga, ils auront péri les uns après les autres, sous les yeux de Samuel. Kizenga était déjà un symbole de la lutte contre les massacres en 1959 et 1973. C'est une colline escarpée où l'on trouve beaucoup de pierres. La fin avril marqua donc le début de la fin pour les Tutsi qui s'y étaient réfugiés. Parmi les assaillants, les tueurs locaux dirigés par Obed Ruzindana, rejoints donc par le génocidaire Yusufu Munyakazi et ses miliciens de Cyangugu. Ils sont arrivés à bord de bus, de camions et de voitures, ou encore à pied, en chantant, sifflant et en sonnant le tambour. Ils ont commencé par encercler la colline. Les soldats ont placé un canon au sommet d'une

colline en face, pour tirer de loin sur les Tutsi. Nombre d'entre eux furent tués ou blessés, en particulier les femmes et les enfants qui se regroupaient au sommet. Samuel ne voyait plus que les corps des siens déchiquetés par des obus. Pour lui, c'était un vrai cauchemar. Et puis il n'a plus entendu le groupe très apprécié de jeunes filles qui chantait des chansons religieuses. Elles furent frappées par un obus incendiaire. Samuel était tout près de ces jeunes filles mais il ne voyait plus que leurs bras et leurs jambes voler au dessus de lui. Elles chantèrent jusqu'à la dernière minute que leur Dieu ne les abandonnerait jamais.[599] On repense à la sœur de René Musabeyezu qui, le 18 avril dans le stade Gatwaro de Kibuye, chanta auprès avec ses amies jusqu'au dernier instant des chants religieux tandis qu'elles essuyaient le feu intense des génocidaires postés autour de l'enceinte sportive.[600] Pour Samuel, ce qui était fou dans le massacre de Kizenga, c'est que les tueurs aussi chantaient des chansons religieuses. Dans ces chansons, il était dit que Dieu en avaient assez des péchés des Tutsi, raison pour laquelle il les obligeait à les éliminer complètement. Ce jour de la fin avril, le terrible combat commença à quinze heures et se poursuivit jusqu'à dix-huit heures. Les génocidaires montèrent d'une façon spectaculaire, avec une rapidité incroyable. Les Interahamwe et les soldats renvoyaient les pierres que les Tutsi leur jetaient. Samuel remarque pour la première fois l'utilisation par certains assaillants de gaz lacrymogène. Le bruit des grenades et des armes automatiques assourdissaient les victimes. La stratégie du Kwivanga n'avait pas fonctionné. Ce jour-là, malgré quelques pertes, les tueurs ne reculèrent pas comme précédemment. Ce soir-là, la colline de Kizenga fut presque complètement décimée. Quelques rares survivants rejoignirent ceux qui étaient sur les collines de Bisesero. Samuel et une autre rescapée partirent se réfugier dans la forêt de Nyungwe. [601]

Les cadavres du stade Gatwaro tardent à être enterrés

Les cadavres du stade sont empilés contre le mur du stade Gatwaro à l'aide d'une chargeuse

Retour à Kibuye. Ahamadi Rutwaza est sur la route avec son sérum. Il ignore encore le terrible spectacle qui va s'offrir à lui. La route qui mène à Béthanie, un centre d'accueil, ainsi que vers Cyangugu, est déserte. Il est à la recherche de sa mère ainsi que de l'enfant de sa petite sœur. Avant le massacre au stade et au moment où les militaires s'y étaient installés, un major à leur tête, sa mère avait sauté le mur d'enceinte et était allée le retrouver à l'hôpital, juste à côté du stade. Elle était venue lui demander de lui apporter, là où elle comptait se cacher, une casserole pour lui préparer de quoi manger. Elle l'avait alors informé de la présence dangereuse de

gendarmes au stade. Or c'est précisément au stade qu'Ahamadi décide de se rendre maintenant. Il est seul. Quand il parvient à l'entrée de l'enceinte sportive, il est aussitôt saisi par le calme qui y règne. Et tandis qu'il y pénètre s'offre à lui le spectacle d'autant de cadavres que d'herbes sur la pelouse. Des corps gisent partout. Pas un cri. Le silence. Il n'y a plus ni ceux qu'il approvisionnait en nourriture, ni les membres de sa famille, ni sa mère. D'un côté des cadavres, de l'autre le sang qui a séché aujourd'hui et la graisse fondue des hommes qui font aujourd'hui des taches noires sur les gradins en pierre du stade Gatwaro, de petits gradins qui font face à ceux, plus grands, situés de l'autre côté de la pelouse et sur lesquels se trouvait Odile au cours du massacre. Ahamadi est seul dans le stade, debout à un endroit gorgé de sang, lorsqu'une chargeuse Caterpillar y pénètre dans le but de déblayer les cadavres sanguinolents ainsi que leur graisse.[602] Le bourgmestre de Gitesi, Augustin Karara, sera donc finalement parvenu à mobiliser ce véhicule qu'on utilise sur un chantier de Birambo, non loin du stade. Il a par ailleurs également réquisitionné une pelle mécanique pour creuser une fosse ainsi que des véhicules officiels du Ministère des travaux publics, le Minitrap, pour faciliter le transport des corps vers la fosse ainsi creusée.[603] De l'endroit où il se trouve, Ahamadi observe le véhicule sans bouger, saisi par la peur, convaincu qu'on va le tuer. Le véhicule cherche à se frayer un chemin au centre pour ne pas trop écraser les cadavres, commence à en soulever, se fraie à nouveau un chemin, en entasse maintenant une grande quantité, puis les dispose en cercle afin de pouvoir en faire des tas, toujours en prenant la précaution de ne pas les écraser. Les surveillants connaissent Ahamadi, un en particulier. Il travaille à Gitarama. L'un d'eux finit par l'apercevoir près du mur et se met à crier : « Est-ce que c'est un sorcier, un fantôme, ou est-ce bien Rutwaza ? Si tu n'es pas le diable, rejoins-nous là où nous sommes ! » Ahamadi se dirige alors avec son sérum vers un surveillant de Gitarama ainsi que des prisonniers. Son petit frère a été tué en prison. Les prisonniers qui le connaissent lui lancent alors : « On a tué ton frère, comment ça se fait ? » Ahamadi répond que là n'est pas son affaire mais celle de son frère. On lui demande alors s'il n'est pas lui-même tutsi, comme son frère, ce qu'Ahamadi s'empresse de démentir. La taille de son nez les trouble et ne leur permet pas de déterminer s'il est ou non tutsi. Ils le suspectent toutefois. Le surveillant lance aux prisonniers : « Fouillez dans les poches des cadavres et si vous y trouvez de l'argent, donnez-le à Rutwaza. » Mais Ahamadi refuse. Il y a beaucoup de montres sur les cadavres. Ahamadi répond de laisser tomber. On lui demande alors : « Mais pourquoi es-tu venu ici ? Comment ça se fait ? » Et tout en parlant ainsi, ils continuent à rassembler les cadavres, tandis que le véhicule Caterpillar les pousse jusqu'au mur contre lequel ils s'entassent progressivement en hauteur, de telle sorte qu'une fois à l'extérieur du stade, Ahamadi les aperçoit encore,

la hauteur atteinte par le tas de cadavres ayant fini par dépasser celle des murs de l'enceinte sportive.[604]

Il ne faudra pas moins de cinq jours pour enterrer les cadavres de Kibuye

Les 28 et 29 avril, à l'aide d'un camion et d'un véhicule Caterpillar venu de Bwakira, les fosses, qui ont été creusées à l'aide de pelles mécaniques[605] à côté du stade de façon qu'il n'y ait pas de grands déplacements à faire,[606] accueillent progressivement les cadavres.[607] En attendant, les détenus se seront contentés de couvrir les corps.[608] Toutes les parcelles de la pelouse en étant jonchées,[609] il ne faudra pas moins de cinq jours[610] afin de permettre aux prisonniers chargés de ramasser les cadavres[611] d'enterrer, au moyen de ces engins de terrassement,[612] les milliers de victimes que viennent de faire ces deux jours de massacre.[613]

Des Blancs dans un hélicoptère atterrissant sur les cadavres du stade Gatwaro

Les entraînements de miliciens ont lieu au stade Gatwaro au milieu des cadavres

On se souvient d'Anastasie Ishimwe, cette femme tutsi mariée à un Hutu, enceinte de sept mois de son cinquième enfant et qui a, du haut d'une colline où elle se cachait, observé les massacres de l'église de Kibuye et du Home Saint-Jean.[614] Une nuit, des miliciens amis de son mari ont profité de l'absence de ce dernier pour pénétrer chez elle. Ils ont appelé sa petite sœur qui était venue l'assister dans l'accouchement et lui ont fait savoir qu'ils entendaient maintenant lui montrer le chemin de Golgotha. Anastasie était alors présente chez elle tandis que son mari était à cet instant occupé à orchestrer des attaques au sein d'un autre groupe de miliciens. Les hommes ont observé Anastasie et lui ont dit que les femmes tutsi des Hutu allaient être tuées, mais seulement après l'enterrement du président Habyarimana. Quant à sa sœur, ils l'ont tuée près de sa maison. Anastasie a alors pris peur et s'en est allée. Comme les miliciens considèrent que l'on doit éventrer les femmes tutsi enceintes, Anastasie est en danger et décide de se cacher.[615]

Le lendemain de la mort de sa petite sœur, elle sert le repas à son mari qui s'apprête à se rendre à une réunion. Il refuse de manger.[616] L'assassinat de sa sœur a montré à Anastasie qu'elle n'était pas en sécurité chez elle.[617] Or son mari n'a aucun moyen de la cacher pendant la journée. Aussi est-elle est censée rester à l'extérieur.[618] Mais Anastasie a faim. Il est dix heures du matin passé. Elle monte en direction de sa maison. Son mari

n'est pas là. Elle mange un peu, puis repart. C'est alors qu'elle entend le son du tambour.[619]

Il est à peu près onze heures du matin. Anastasie aperçoit un rassemblement de miliciens. Des gens venus de différents endroits se rassemblement autour du stade.[620] Elle découvre les très nombreux cadavres qui recouvrent la pelouse,[621] qu'on a toutefois dégagée en partie pour permettre que s'y déroulent des entraînements, selon ce qu'observe Emmanuel Ngande. C'est un jeune adolescent qui se cache chez un caïd du quartier, ce dernier le faisant passer pour un membre de sa famille.[622] Ces entraînements, Béatrice Mukabaziga les voit également tandis qu'elle aussi se cache. Elle se dissimule la nuit dans les toilettes de l'hôpital avec son nouveau-né, bénéficiant en cela de l'aide d'un infirmier prénommé Pierre. Elle a toutefois fini par prendre la décision de ne pas y rester la journée afin de cesser d'être victime de viols. Le jour, c'est aux abords du stade et de l'hôpital qu'elle se cache. Elle voit alors un groupe d'Interahamwe suivre une formation de tir, avant de se rendre à Bisesero.[623]

Ces entraînements ont donc lieu à côté des cadavres.[624] Or la tuerie a eu lieu il y a maintenant presque deux semaines[625] et le ramassage des corps n'est pas terminé.[626] Aussi ces derniers commencent-ils vraiment à sentir.[627] Félicité Bagemi est une femme hutu mariée à un Tutsi et mère de sept enfants. L'odeur des cadavres parvient jusque chez elle.[628] Pour Emmanuel Ngande, la mauvaise odeur se répand non seulement dans la ville mais aussi aux alentours. Certes un véhicule Caterpillar a déjà entassé les cadavres autour du stade. On a même essayé de les couvrir. Mais on ne les a pas encore enterrés.[629] Le Caterpillar est certes déjà sur place pour rassembler les corps et les transporter jusqu'à la fosse commune, mais Félicité les voit toujours dans le stade.[630]

Un hélicoptère atterrit sur les cadavres du stade Gatwaro

Anastasie aperçoit un hélicoptère à treize heures,[631] ou aux alentours de treize heures.[632] C'est le moment où les gardiens de l'hôpital et ceux de la préfecture retournent à leur travail après la pause du déjeuner entre midi et quatorze heures.[633] Tous les habitants alertés sont attirés par cet hélicoptère.[634] Tandis que se poursuit la formation des Interahamwe, Béatrice aperçoit également l'appareil descendre en direction du stade.[635] Emmanuel Ngande le voit et l'entend lui aussi. L'hélicoptère à l'approche devient vite un événement. Aussi décide-t-il de sortir discrètement.[636]

Anastasie est cachée en hauteur sur la colline de Gatwaro qui borde le stade quand elle le voit descendre en direction de la pelouse pour atterrir à côté des gradins.[637] Les cadavres sont encore là au moment où l'hélicoptère s'approche.[638] Il a plu et les corps qu'on trouve aussi bien sur les gradins qu'en dessous sentent très fort.[639] Quand Ibrahim Baziliho, qui participe aux tueries, voit cet hélicoptère descendre vers le stade, tous les corps

n'ont pas encore été enterrés. Des membres découpés jonchent toujours la pelouse. Aussi en écrase-t-il certains.[640] Anastasie enlève quelques branches pour améliorer son champ de vision. La colline de Gatwaro est une grande forêt dans laquelle vivent des animaux, dont des hyènes. Il y a tant de branches qu'on ne peut pas facilement apercevoir quelqu'un. Afin de débusquer les Tutsi, les miliciens finiront un peu plus tard au cours du génocide par brûler les arbres de cette colline.[641] Certes les cadavres du stade ont déjà commencé à être soit mis de côté, soit enterrés. Mais ils sont encore si nombreux que l'hélicoptère a très peu d'espace pour atterrir.[642] Anastasie voit maintenant l'appareil s'approcher de l'endroit où reposent les cadavres jusqu'à ce qu'il finisse par atterrir doucement là où ils gisent.[643]

L'hélicoptère se pose. Certains de ses passagers sautent directement sur le sol.[644] Apercevant ce « gros avion qui a des choses qui tournent », Félicité Bagemi en est effrayée, comme le sont les paysans.[645] L'hélicoptère a à peine atterri, son hélice tourne encore, qu'un homme portant un casque blanc semblable à un casque de motard en descend. Il porte une chemise à manches longues. Le pilote de l'hélicoptère est en tenue militaire. Les paysans aux alentours accourent vers l'appareil, piétinant les nombreux cadavres laissés ainsi depuis déjà si longtemps.[646]

Des Blancs en uniforme militaire sortent de l'hélicoptère

Une fois l'hélicoptère immobilisé, ses hélices à l'arrêt, et avant que la population n'est parvenue à s'en approcher en nombre, trois Blancs en sortent d'un côté, vêtus d'une tenue militaire avec des chemises à manches longues. Parmi ces trois personnes, un seul porte un casque, un casque blanc. Les deux autres arborent des chapeaux de la couleur de leur uniforme.[647] Emmanuel Ngande voit des soldats blancs sortir de l'hélicoptère.[648] Béatrice Mukabaziga aperçoit également ces Blancs en tenue militaire sortir de l'appareil tandis que les cadavres sont encore présents dans le stade.[649] On peut voir de nombreuses personnes des deux côtés de l'hélicoptère, les vitres de l'autre côté ayant également été ouvertes.[650] Félicité voit, elle aussi, ces Blancs sortir sans pour autant avoir idée de leur mission. Des personnes en costume noir sortent également de l'appareil. Ce sont des Blancs. Ils sont à peu près sept. Elle ne voit qu'un seul Rwandais parmi eux. Ils regardent aux alentours de l'hélicoptère pour s'assurer que ceux qui gisent près de l'appareil sont bien morts.[651] Ils peuvent voir des chiens et des charognards se nourrir des corps.[652] Les paysans sont attroupés à proximité de l'appareil dont l'hélice a fini par s'arrêter.[653] Dans l'enceinte du stade où il a atterri se trouvent des jeunes, sélectionnés pour être formés au tir. Certains des formateurs s'approchent des Blancs et les saluent de façon militaire, mais les soldats blancs ne leur rendent pas leur salut, au grand étonnement d'Emmanuel.[654] Béatrice

aperçoit également les formateurs au tir s'approcher des Blancs pour leur parler.[655] Ils s'entretiennent un peu.[656] Mais avant de faire quoi que ce soit, les Blancs observent la fosse commune.[657]

De l'argent est versé aux tueurs à titre de récompense pour le massacre

Anastasie n'apprendra que plus tard de la bouche d'un milicien que la personne avec les deux Blancs est Kambanda. Il vient spécialement dans l'objectif de féliciter les habitants de Kibuye pour avoir accompli le « travail ». Il confie de l'argent au préfet Kayishema pour qu'il récompense les tueurs, notamment en leur payant à boire à la préfecture. L'argent est distribué au stade, tandis que plusieurs autorités ainsi que des chefs de service viennent en voiture en prendre de la main même du préfet. Dans la cellule dans laquelle habite Anastasie, un comité sera bientôt institué pour distribuer l'argent de la récompense aux grands tueurs postés à la barrière. Le grand frère du mari d'Anastasie participera à distribuer cet argent, venant à cette fin à bord d'un camion contenant également des caisses de bière pour les génocidaires.[658]

Une réunion particulière de « pacification »

Une réunion qui fait suite à la lettre du Premier ministre aux Préfets

Maintenant que les Blancs sont sortis de l'hélicoptère, une brève réunion est organisée avec les paysans venus voir ce qui se passe. A haute voix, le préfet Kayishema réclame le silence, afin que tout le monde puisse prêter l'oreille à ce qui va se dire. Anastasie ne savait toujours pas que ces Blancs étaient des Français jusqu'à ce qu'elle l'entende maintenant de la bouche du préfet.[659]

C'est une petite réunion de « pacification ». Pour comprendre pourquoi a lieu une telle réunion, il faut savoir qu'un peu plus tôt, le 27 avril, dans une lettre adressée à l'ensemble des préfets du Rwanda, le Premier ministre Jean Kambanda a appelé à un retour à la vie normale dans tous les domaines, que ce soit pour les travaux agricoles, les fonctionnaires ou encore les usines. Cela se fera une fois la « sécurité » rétablie par le biais de réunions préfectorales des instances publiques et privées, suivies d'actions concrètes pour « démasquer l'ennemi et ses complices ». On comprend en fait qu'il s'agit de finir le génocide.[660]

Tandis que le Premier ministre rwandais écrivait cette lettre, ce même 27 avril étaient officiellement reçus en France, à l'Elysée, à Matignon ainsi qu'au Quai d'Orsay, le ministre rwandais des Affaires étrangères, Jérôme Bicamumpaka, ainsi que Jean-Bosco Barayagwiza, directeur

des affaires politiques au ministère rwandais des Affaires étrangères et accessoirement responsable du parti ethniste anti-Tutsi de la CDR, enfin membre fondateur de la Radio Télévision Libre des Mille Collines sur les ondes de laquelle les Hutu avaient été régulièrement appelés à massacrer les Tutsi.[661]

Les quatre objectifs de la réunion

La réunion de « pacification » a quatre objectifs : débusquer et éliminer les derniers rescapés de Kibuye, effacer toute trace du génocide en ramassant les cadavres et en faisant de la propreté, préparer une opération coup de poing contre la résistance à Bisesero, enfin retourner à la « vie normale », ce qui est prévu pour le 9 mai, les fonctionnaires étant sommés de retourner d'ici là à leur poste.[662]

Les participants à la réunion de « pacification » organisée par Kayishema en sont sortis munis d'instruments. Les tueries vont maintenant s'intensifier. C'est là le premier objectif de la réunion de « pacification ».[663]

Les passagers de l'hélicoptère ont, avant de repartir, ordonné que les cadavres soient enterrés : c'est le deuxième objectif de la réunion de « pacification ».[664] Après le départ des Français, ordre est donné de nettoyer la ville. Les Français vont revenir une fois le nettoyage terminé.[665] Ignace Banyaga, qui travaille à la préfecture, fait savoir qu'il faut rapidement nettoyer les tribunes du stade, l'odeur risquant de causer des problèmes.[666] La population locale prend les cadavres du stade, les corps, les jambes et les bras, et les brûle non loin de là, à l'endroit où on a enterré d'autres corps.[667]

Ce jour, Emmanuel Ngande voit des Blancs dans une voiture dont l'un sort pour demander le chemin vers Bisesero.[668] C'est ainsi en toute logique que Bisesero est, maintenant que les Tutsi ont été massacrés dans les lieux de regroupement de la ville de Kibuye, la prochaine grande étape du génocide. Voilà le troisième objectif de la réunion de « pacification ».[669]

Anastasie

Enceinte, Anastasie est expulsée de chez elle par son mari galvanisé par une réunion anti-tutsi

A vingt-trois heures, le mari d'Anastasie revient d'une réunion de miliciens. Il la trouve couchée dans le lit. Or une loi interdit désormais aux Hutu de passer la nuit avec une femme tutsi. Son mari enlève la couverture et lance à Anastasie: « Réveille-toi ! » Il lui demande à trois reprises : « Quels sont tes plans ? » Anastasie se réveille et se rend compte que son mari tient alors une houe dans la main. « Quels sont tes plans ? Il n'y a aucun Inkotanyi tutsi qui n'a pas de plan. » Anastasie parvient à saisir

de la main la houe avec laquelle il tentait de la frapper. « Est-ce que les Inkotanyi me connaissent, moi ? », lui répond-elle. « Tout ce que je veux, c'est que tu quittes la maison », lui rétorque son mari en lui demandant de prendre, parmi leurs enfants, ceux qui ont un nez de Tutsi. « Ecoute », lui répond-elle, « je ne peux pas amener mes enfants. Cela n'a pas de sens de me demander d'emmener, parmi eux, ceux qui ont un nez de Tutsi. » Son mari insiste : « Si parmi les enfants qu'on a mis au monde, il y en a un qui a le nez d'un Tutsi, prends-le. » Anastasie rappelle que tous les enfants sont ici les enfants de son mari. Ce dernier pose alors la question directement aux concernés : « Que ceux qui veulent partir avec leur mère s'apprêtent à le faire. » Les enfants se recouvrent avec leur couverture. Anastasie quitte alors le domicile. Son mari referme la porte. Anastasie n'est pas habituée à dormir dans les buissons et il pleut abondamment. Du coup, elle tente de frapper de nouveau à la porte pour que son mari l'ouvre, mais ce dernier refuse. Elle lui demande au moins des habits. Il lui jette un pagne. Le cadavre de sa sœur tuée la veille gît devant la maison. Elle se cache pour réfléchir à la manière de l'enterrer.[670]

Des Blancs ont ce jour assisté avec Kayishema à une réunion génocidaire avec la population

Anastasie a peur qu'on la tue. Elle décide donc de ne pas fuir et de chercher plutôt à connaître le plan des génocidaires afin de savoir s'ils prévoient de la tuer. Elle veut savoir quand le génocide prendra fin. Alors, quand elle aperçoit une trentaine de miliciens à la lueur d'un feu qu'ils ont allumé et autour duquel ils mangent des brochettes de chèvre, elle décide de s'arrêter pour les écouter et ainsi prévoir ce qui l'attend. Elle se cache pour ne pas être vue. Installée à une vingtaine de mètres d'eux, elle parvient à les entendre distinctement. Elle entend un milicien nommé Ncogoza raconter le déroulement d'une réunion tenue le jour-même à ceux qui n'y ont pas participé : « Parmi vous, nombreux sont ceux qui n'ont pas participé à la réunion. Je voudrais qu'on puisse continuer le boulot en suivant les instructions du préfet. » Il raconte qu'à cette réunion a participé Kayishema, ce dernier ayant donné aux participants des fusils, des grenades et d'autres instruments : « Est-ce que parmi vous, il y en a qui n'ont pas d'instruments ? », aurait lancé le préfet à son auditoire avant d'ordonner : « Levez vos instruments ! » Après leur avoir demandé quel genre d'instrument ils possédaient, Kayishema leur en aurait donné tout en insistant sur le fait de ne plus se promener sans s'en munir, la consigne étant d'aller maintenant tuer les Tutsi jusqu'au dernier. Ncogoza montre le fusil qu'on lui a donné tout en ajoutant qu'il se pourrait que les rebelles Inkotanyi du FPR soient entrés au Rwanda. Il explique que Kayishema a invité des Blancs pour qu'ils puissent entendre ce qu'ils avaient à leur dire, pour qu'ils leur fassent part des plans de leur collaboration commune.

Kayishema les a donc présentés. Il a précisé qu'ils avaient de quoi se protéger contre les balles, qu'ils étaient venus aider les Hutu compte tenu de la défaite honteuse qu'ils étaient en train de subir. Kayishema a alors fait se lever un Blanc, suite à quoi il a lancé : « Quand vous connaîtrez la défaite, ce sont ces Blancs qui vous porteront secours ». Ncogoza explique avoir été convoqué par Kayishema pour accentuer la tuerie, sachant qu'ils auraient l'aide des Blancs. Il explique qu'ils ont alors ouvert un stock contenant des armes afin de les leur distribuer. Il indique s'être lui-même vu remettre un fusil et que la consigne donnée aux miliciens est de fusiller les Tutsi riches qu'ils rencontreraient.[671]

Anastasie accouche et fuit désormais avec son bébé

Anastasie est cachée depuis longtemps maintenant à écouter les miliciens autour du feu. Mais elle est en danger et craint que son mari ne la trouve à cet endroit. Quand elle entend que la consigne est d'aller tuer les Tutsi, elle part se cacher dans la maison de Boniface auquel l'oncle d'Anastasie avait offert une vache. Elle tape à sa porte. Boniface lui ouvre et la laisse en compagnie de sa femme tandis que lui part rejoindre la ronde d'où vient justement Anastasie. La femme de Boniface passe alors tout son temps à l'injurier et à vouloir la chasser, considérant que, puisqu'elle est Tutsi, elle est nécessairement venue lui ravir son mari. A son retour, Boniface lance à Anastasie que ce sont les Tutsi qui ont tué Jésus et qu'ils ne doivent pas être pardonnés. Puis il lui demande de partir.[672]

Anastasie se rend sous la pluie à l'église pentecôtiste de Gatare. Elle est avec une femme tutsi qu'elle a croisée sur son chemin et dont on a tué tous les enfants. Enceinte, Anastasie a des douleurs atroces. Etant donné qu'on l'a beaucoup frappée, elle finit par accoucher rapidement. Des miliciens Interahamwe ont, au loin, allumé un feu près de barrières. Elles sont à un endroit où on achète des oignons et des aubergines. Anastasie et sa compagne d'infortune mangent des aubergines tout en en gardant quelques-unes pour plus tard. La femme lui amène de l'eau. Anastasie est épuisée. Son enfant survit. Maintenant au nombre de trois, les voici qui poursuivent leur chemin. Or du sang coule. La femme tutsi lui conseille de se débarrasser de l'enfant, ce qu'Anastasie ne peut se résoudre à faire. Elles continuent ainsi à trois leur trajet.[673]

Après avoir mis au monde le bébé, la situation devient encore plus difficile. Anastasie décide de rentrer chez elle. En voyant le petit, son mari prend pitié de lui et annonce que sa femme venant de mettre au monde, personne ne doit plus porter la main sur elle. Un jour, des tueurs lui arrachent son bébé pour le mettre au couvent des sœurs, afin que ces dernières le prennent en charge. Et la voilà en route vers la fosse commune

où ils ont projeté de la tuer. C'est alors que ce groupe croise des militaires se dirigeant vers Bisesero. Ces derniers s'enquièrent de savoir où ils se rendent ainsi avec cette femme. Les tueurs leur répondent qu'ils vont lui montrer où se reposer. « Et le nouveau-né », leur demandent-ils, « appartient-il à cette femme ? » Répondant par l'affirmative, les génocidaires sont sommés de raccompagner immédiatement Anastasie et son enfant à leur domicile, les militaires leur faisant savoir qu'ils reviendront régulièrement leur demander où ils sont. Mais Anastasie ne reverra malheureusement plus ce soldat qui l'a ce jour protégé. Quant à son mari, hospitalisé pour un accident de la circulation, il a quitté l'hôpital un pansement sur la tête après avoir appris qu'elle n'était pas en sécurité. C'est dès lors coiffé de ce pansement qu'il continuera à tuer les Tutsi. Anastasie a maintenant l'autorisation de son mari de rester chez elle. Il lui fait toutefois connaître sont intention de séparer les enfants mixtes en deux groupes : ceux qui ressemblent à leur mère tutsi dormiront avec Anastasie tandis que ceux qui ressemblent à des Hutu resteront avec lui. Et puisqu'il est maintenant avec une femme hutu au domicile conjugal, il indique à son épouse qu'elle n'est pas là pour s'occuper de ses enfants. Anastasie reste chez elle pendant une semaine, suite à quoi elle doit recommencer à se cacher et dort dans les broussailles quand il ne pleut pas. Au moment des pluies torrentielles, elle retourne toutefois dormir chez elle.[674]

Fin avril – début mai

Des Blancs au cours d'un assaut à Bisesero de la fin avril

Fin avril, à Bisesero, sur la petite colline de Kashyamba, alors que Sylvère Nyakayiro résiste, au côté d'autres civils tutsi aux attaques lancées par les paysans hutu, il aperçoit quatre Blancs en tenue militaire. C'est la première fois qu'il en voit depuis le début du génocide. Les Tutsi pensent d'abord qu'ils sont venus les sauver. Mais ces Blancs arrivent sur les lieux avec des groupes de tueurs, des policiers, des militaires, ainsi que des autorités ayant pris place à bord de véhicules appartenant aux bourgmestres. Ils arrivent par deux routes distinctes menant à Bisesero. Conscients que les Tutsi se défendront, les Blancs prennent soin de cacher leur véhicule au loin, puis ils en sortent et se dirigent vers les collines. Au cours de la première attaque, les militaires, parmi lesquels figurent donc ces quatre Blancs, encerclent les Tutsi dans la forêt de telle sorte que ces derniers ne peuvent fuir. Les miliciens avancent, les Blancs restant en arrière aux côtés des soldats rwandais, montant la colline tout en mitraillant

à l'aveugle afin de tenter de débusquer les Tutsi qu'ils n'arrivent pas à voir. Tirant ainsi en direction des fourrés vers lesquels ils s'approchent, ils parviennent peu à peu à faire en sorte que les Tutsi se manifestent, certains n'ayant d'autre choix que d'en sortir, après quoi les Interahamwe ainsi que les autres assaillants, les ayant aperçus, n'ont plus qu'à les attaquer. Les miliciens en pagne se mettent alors à courir après Sylvère et d'autres Tutsi qui réussissent à les repousser et même à les poursuivre à leur tour ! C'est alors que les militaires entrent à nouveau en action, tirant sur les Tutsi afin de les repousser. Les tirs sont, à cet instant, très nombreux. Ils viennent d'un peu partout, Sylvère apercevant même au-dessus de sa tête des sortes de petites fusées, des roquettes. Cette grande attaque d'avril aura duré deux jours de suite. Les assauts continueront certes un peu, mais c'est le 13 mai que ce sera le sommet.[675]

Obed Ruzindana tente sans succès de piéger les Tutsi de Bisesero en leur promettant de l'aide le lendemain

Deux jours plus tard,[676] fin avril[677] début mai, sur la colline de Mpura,[678] Augustin Nzabahimana, jeune Tutsi de vingt et un ans, aperçoit un camion de la Croix-Rouge arrivant à Bisesero.[679] C'est le chef milicien Obed Ruzindana qui amène ce véhicule qu'un camion accompagne. Ils appellent les Tutsi en leur disant que la Croix-Rouge est venue les aider.[680] Il y a là le Conseiller Mika Muhimana, Ruzindana donc,[681] le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, ainsi qu'un policier. Ils sont dans un Hilux kaki conduit par Sikubwabo et s'arrêtent à l'endroit où se trouvent Jean-Damascène et les autres Tutsi qui se mettent aussitôt à courir.[682] Obed Ruzindana demande aux Tutsi ce qui se passe chez eux, ces derniers lui répondent qu'ils sont en train de se faire tuer. Ruzindana s'enquiert alors en criant de savoir qui les tue. Les Tutsi lui répondent ne pas le savoir. « C'est peut-être Ruzindana ou Mika qui sont en train de vous tuer ! », s'entendent-ils leur répondre. Alors les Tutsi comprennent que ce ne sont ni plus ni moins que Ruzindana et Mika qui leur posent cette question. Samuel Ndengiyinka en est persuadé. Il les connaît. Aussi les Tutsi décident-ils de ne plus rien leur répondre.[683] Jean-Damascène est alors caché près d'un certain autre Tutsi, Rusanganwa. Ce dernier décide de s'approcher de Ruzindana qui lui demande s'il le connaît. Rusanganwa lui répond en effet le connaître, qu'il est Obed Ruzindana, mais Obed lui rétorque que ce n'est pas le cas, qu'il vient de Kigali pour assurer leur sécurité.[684] Pour éviter d'être tué, Rusanganwa feint dès lors de le croire et lui dit que des gens tirent sur eux sans qu'ils ne sachent pourquoi. Ruzindana lui demande aussitôt s'il peut lui montrer des cadavres et s'il y a des survivants dans les parages. Après lui

avoir répondu qu'il y en avait effectivement,[685] Ruzindana le somme de lui indiquer l'endroit où ils se cachent. Mais Rusanganwa reste évasif et lance que tout le monde se cache un peu partout.[686] Obed lui demande alors de rassembler les vieilles femmes ainsi que les enfants afin qu'ils soient en mesure de leur amener de l'aide.[687] Samuel entend Ruzindana lui donner pour mission de dire aux Tutsi de se réunir afin qu'ils leur amènent des tentes, qu'ils puissent soigner les blessés, insistant sur le fait de bien passer le message sans quoi ils ne seraient en mesure de les trouver pour les aider s'il advenait qu'ils restent dans leurs cachettes.[688] Le jeune adulte de vingt-sept ans, Pascal Bashyaka, entend lui aussi Ruzindana demander aux Tutsi de faire venir les rescapés afin de leur fournir tentes et nourriture.[689] Les Interahamwe ayant tout pillé, ils n'ont en effet plus rien à manger.[690] Il s'agit de dire aux Tutsi que la guerre est maintenant terminée et qu'il leur faut dorénavant se regrouper à l'école primaire de Bisesero pour y recevoir cette aide constituée de vêtements, de nourriture et de médicaments, enfin pour pouvoir être protégés. Sur ces paroles, Ruzindana repart, après quoi Jean-Damascène et les autres Tutsi s'approchent de Rusanganwa pour lui demander ce qu'Obed lui a dit.[691] Rusanganwa, qui s'est au même moment rapproché d'eux,[692] le leur explique,[693] répétant ce que vient de lui dire Ruzindana, expliquant toutefois que ce dernier tente de les tromper. Et de leur faire savoir qu'il ne fait que se payer leur tête avec la prétendue aide qu'il leur propose et qu'il ne compte nullement les sauver.[694]

Le lendemain, les Tutsi refuseront de se rendre à cette école. Deux personnes blessées y seront toutefois envoyées pour voir ce qu'il en est. C'est avec des camions remplis de soldats et non de vivres que Ruzindana reviendra. Ils commenceront par tuer les deux blessés envoyés à l'école, avant de se mettre à tirer sur les Tutsi.[695]

Assauts génocidaires à Bisesero

Des génocidaires venus de Gisovu attaquent les Tutsi à Rwirambo

Les massacres se poursuivent sans relâche sur les collines de Bisesero.[696] Un matin de la fin avril-début mai, un convoi venant de Gisovu arrive à Bisesero, sur la colline de Rwirambo. Cette colline se situe dans la cellule Bisesero du secteur Rwankuba de la commune de Gisovu. Située à proximité de la route reliant Gisovu à Gishyita, elle fait face à celle de Muyira, dont elle est séparée par deux autres collines ainsi que par une rivière. Le directeur de l'usine à thé de Gisovu, Alfred Musema, fait partie du convoi. Il arrive, armé d'un fusil, dans sa Pajero rouge, suivi de peu par le véhicule du bourgmestre de Gisovu, Aloys Ndimbati. Il y a là également quatre camionnettes Daihatsu appartenant à l'usine à thé, à

bord desquelles se trouvent des Interahamwe armés de gourdins, de fusils et de lances. Ils sont vêtus de leur uniforme bleu sur le dos duquel figure l'inscription « Usine à thé de Gisovu », inscription que l'on retrouve sur la partie latérale de la carrosserie des camionnettes dont deux sont vertes, la troisième jaune, et la dernière blanche. Lorsque les assaillants arrivent, les Tutsi se scindent aussitôt en deux groupes avant de prendre la fuite. L'attaque est lancée sous la conduite de Musema et Ndimbati.[697]

Des génocidaires massacrent les Tutsi à Kivumu

Fin avril-début mai, toujours dans la région de Bisesero. Il est près de neuf heures du matin. C'est au tour de Niyitegeka de diriger une attaque de grande envergure, cette fois contre les Tutsi réfugiés à Kivumu. De nombreuses personnes sont présentes : le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, son assistant Kananira, les Conseillers Mika et Rutaganira ainsi que le bourgmestre Ndimbati et Rutaganira.[698] Gaspard Gashabizi, qui est Tutsi, vient à peine d'arriver sur la colline de Kivumu où il est venu rejoindre ses parents ainsi que d'autres membres de sa famille proche, quand arrive le Dr. Gérard Ntakuritimana, en pantalon blanc et chemise blanche, à bord de sa camionnette, en compagnie de nombreux miliciens. Gaspard le reconnaît pour l'avoir déjà vu à l'occasion du massacre du 16 avril à l'église et à l'hôpital de Mugonero. Alors que le présent massacre vient de commencer, Gérard Ntakuritimana se rend à l'endroit où se trouve la famille de Gaspard, leur tire dessus avec son fusil, tuant sur le coup son père, sa sœur et son frère. Gaspard est, lui, touché par une balle à la cuisse ainsi qu'à la main.[699] Quant au ministre Eliezer Niyitegeka, armé lui d'un fusil à bandoulière d'un mètre, il se met à son tour à tirer sur les réfugiés qui tentent un temps de résister avec leurs pierres et leurs bâtons. Mais c'est sans compter sur le fait qu'il y a là, par ailleurs, près de trois cents assaillants qui ne sont pas armés que d'armes traditionnelles tels que machettes, lances, gourdins et autres tiges de bambou taillées en pointe. Ils ont également des armes à feu ainsi que des explosifs. Il faut donc impérativement donner aux blessés et aux personnes âgées le temps de se trouver des cachettes. Or il n'y a nulle part où aller pour s'échapper. Aussi certains Tutsi valides entreprennent-ils de courir au niveau de Kivumu dans la direction des génocidaires. Mais ces derniers, puissamment armés et venant de partout, se mettent à les poursuivre jusqu'au sommet de la colline de Gitwe. A quinze heures, l'attaque prend fin,[700] les miliciens finissant par rentrer chez eux, après avoir fait de très nombreuses victimes.[701]

La survie désespérée des Tutsi

Les génocidaires tentent d'affamer les Tutsi

A la fin du mois d'avril, il ne reste plus, au sein de la préfecture de Kibuye, le moindre lieu sûr pour les Tutsi, dont la majorité des habitants de la région ont été massacrés, soit chez eux, soit dans des églises, hôpitaux, stades et bureaux communaux dans lesquels ils avaient cru un temps pouvoir trouver refuge. Aussi, n'ayant plus désormais d'autres endroits que les collines vers lesquels s'enfuir, ils n'ont eu d'autre choix que de faire face à leurs génocidaires, en leur résistant autant que faire se peut, alors que les assauts sur Bisesero sont de plus en plus acharnés. Les chances de survie des Tutsi de Bisesero sont dès lors devenues négligeables.[702]

Fin avril, le sorgho arrive déjà presque à maturité. Aussi de très nombreux Tutsi, parmi ceux qui ont survécu aux attaques incessantes de ces derniers jours, trouvent-ils dans leurs champs un moyen providentiel de se cacher, de sorte que les assaillants parviennent de plus en plus difficilement à les apercevoir, peinant de facto à en venir à bout.[703]

Cela étant, le mois d'avril correspond à la saison des pluies. Sur les collines de Bisesero, il fait froid, il pleut et le brouillard enveloppe tout. Aussi la vie y reste-t-elle des plus pénibles pour les Tutsi. Ils ont faim, ils ont soif, ils ont froid, sont fatigués, souvent malades, de sorte qu'ils sont considérablement affaiblis.[704] Ils tremblent également chaque jour à cause de la pluie tombant sur eux. Les femmes, les enfants et les personnes âgées sont les premiers à mourir. Quant à la faim, elle prive les Tutsi de la force nécessaire pour combattre.[705]

C'est donc naturellement en tentant de les affamer que leurs génocidaires nourrissent l'espoir d'en venir à bout. C'est dans cette logique qu'ils persistent à dérober leurs vaches et ravir leurs récoltes.[706] Les enfants et les femmes de Bisesero, qui par ailleurs tuaient également, viennent eux aussi récolter dans les champs des Tutsi.[707] Il arrive un moment où, pendant les combats, les tueurs s'emploient même à casser leurs pots contenant alors le peu de nourriture à leur disposition. Ainsi, même si ces derniers trouvent de quoi manger, ils n'ont plus d'ustensile pour préparer leur repas.[708] Pour se procurer de la nourriture, ils doivent donc l'acheter, les jeunes Tutsi se chargeant de le faire en se déplaçant la nuit dans les montagnes au risque de leur vie, un épi de sorgho coûtant alors trente francs, une tige de sorgho, vingt francs.[709]

Les Tutsi sont traqués partout

La nuit venue, les tueurs rentrant chez eux, les Tutsi profitent du bref instant de répit qui leur est ainsi accordé pendant quelques heures pour s'organiser et dresser leurs plans pour le lendemain, mais c'est aussi leur

seule occasion de chercher à manger,[710] ce qu'ils font tout en prenant soin de ne pas laisser de traces. S'il s'avérait que les villageois en découvrent dans les plantations, ils ne manqueraient en effet pas de signaler aux miliciens la présence de Tutsi dans le coin, suite à quoi ils procéderaient à des fouilles, raison pour laquelle les Tutsi changent souvent de cachette.[711]

Des fouilles, de toutes les façons, les Twa s'en chargent spontanément avec leurs chiens.[712] Touchée au pied, Alphonsine Mukandirima ne peut plus courir. Ses frères déjà morts, elle est alors seule à se dissimuler dans des buissons.[713] Mais elle se rend compte qu'elle n'est pas plus en sécurité ainsi cachée dans la brousse. Les génocidaires utilisent en effet des chiens pour contrecarrer la tactique de la mêlée.[714] Ces chiens servent également à débusquer les Tutsi des broussailles.[715] Ce sont donc des Twa qui les traquent dans la brousse à l'aide de ces chiens, se servant de leurs machettes ainsi que de leurs lances qu'ils introduisent dans les buissons pour savoir si des Tutsi s'y trouvent. Aussi Alphonsine Mukandirima, blessée, se voit-elle parfois contrainte à courir derrière les plus âgés, ce qu'elle fait après avoir bandé sa jambe.[716]

Les journées de combats se suivent et se ressemblent.[717] Les génocidaires parviennent régulièrement à battre les Tutsi, les forçant à se disperser et à laisser derrière eux de nombreux morts. La nuit venue, ils parviennent à se regrouper et à se réorganiser, constatant qu'ils sont très peu à avoir survécu et de moins en moins nombreux.[718] Le nombre de cadavres ne cesse de s'accroître si bien que si les premiers jours, les Tutsi pouvaient encore enterrer leurs morts, les corps inertes sont désormais si nombreux qu'ils ne sont plus en mesure de les enterrer[719] comme par le passé. Ils se sentent désespérés.[720] Ils ne peuvent par ailleurs pas faire grand-chose pour soigner leurs blessures en décomposition, si ce n'est les nettoyer avec de l'eau de pluie. Les membres des différentes familles finissent par se disperser aussi bien à cause de la faim que de la panique tout en trébuchant sur les cadavres des uns et des autres.[721]

Le massacre à l'église de Murambi, à Bisesero

Les attaques se poursuivent ainsi tout au long du mois d'avril, les choses devenant plus difficiles à la fin du mois.[722] Ainsi en est-il du terrible massacre de l'église de Murambi, près de Gitwa, à Bisesero.[723] Adventiste, Didas Hitimana a l'habitude de fréquenter l'église adventiste de Murambi. Au début du génocide, c'est à celle de Mugonero qu'il a emmené sa femme, Catherine Mukantaganda, son fils, Aimable Musabyimana, son frère, Claver Kayibanda, ainsi que la femme et les trois enfants de ce dernier.[724] Vincent Usabyimfura, vingt et un ans, est lui aussi adventiste. Il connaît bien le pasteur Elizaphan Ntakuritimana de l'église de Mugonero. Aussi a-t-il également cru pouvoir y être, lui et sa famille, en sécurité.[725] Or le 16 avril, Elizaphan Ntakuritimana qui, avant le génocide, enseignait l'amour

de Dieu ainsi que l'amour du prochain, se met à massacrer les Tutsi réfugiés dans son église, en étroite collaboration avec son fils Gérard.[726] La plupart des membres de la famille de Vincent y perdent la vie.[727]

En ce qui concerne Didas, sa famille au complet est décimée au cours de ce massacre. Didas s'enfuit alors avec les survivants en direction de la colline de Gitwa, à Bisesero.[728] Gitwa se situant à proximité de l'église adventiste de Murambi, les femmes, les enfants et les blessés tutsi de Gitwa ont pris l'habitude, à l'issue d'une journée de massacre et tandis que leurs assaillants repartent chez eux, d'y passer la nuit.[729] Nombreux sont les Tutsi blessés par les massacres, personnes âgées, femmes et enfants, à ainsi tenter de se protéger de la violence, en se réfugiant de la pluie et du froid dans cette église située à Gishyita, entre les secteurs Ngoma et Bisesero.[730] Après y avoir passé la nuit, ils rejoignent généralement les hommes tutsi sur les collines, vers neuf heures du matin. Or voilà qu'un jour de la fin avril, très tôt le matin, Elizaphan Ntakuritimana prend, au volant de sa voiture remplie de miliciens, la direction de cette église[731] dans laquelle de nombreux blessés, vieux, femmes et enfants viennent de passer la nuit. Les miliciens sont nombreux.[732] Ils tuent tous les blessés, toutes les femmes et tous les enfants avant qu'ils eurent le temps de rejoindre les autres Tutsi sur la colline de Gitwa. Après le massacre, les génocidaires détruisent l'église et en emportent les tôles dans le véhicule de Ntakuritimana.[733] Les voilà qui repartent en se plaisant à dire qu'ils viennent de détruire l'église des Tutsi.[734]

Quant aux habitants de Nyakiyabo, le village d'Eric Nzabihimana, c'est précisément sur la colline de Murambi que pendant près d'un mois, ils tentent de se défendre contre leurs génocidaires, avec des pierres, des armes traditionnelles, des lances, des bâtons, et autres machettes, tant que leurs assaillant n'ont aussi que des armes traditionnelles.[735]

Vendredi 29 avril

A Cyangugu, des armes sont livrées au chef génocidaire Yusufu Munyakazi

A la toute fin avril, le commerçant et chef milicien de Cyangugu Yusufu Munyakazi est retourné avec ses hommes à Cyangugu, profitant de ce retour pour tuer des Tutsi sur le chemin, notamment à Shangi.[736] Le soir, une fois revenu à Cyangugu, Yusufu fait savoir que le seul grand problème qui reste maintenant à résoudre est celui de Bisesero où des attaques ont été menées depuis le 27 et qu'il faut chercher un moyen de

s'y rendre à nouveau. On sort des armes, les fusils et les grenades restés en stock, des gendarmes les chargeant dans le véhicule de Yusufu. Ce dernier annonce que la prochaine attaque sur Bisesero se fera le vendredi 29. Ce 29, on le verra en tout cas, lui et ses hommes, participer à un massacre à Rwamatamu, non loin de Bisesero,[737] et le 30 à Mubilizi.[738]

A Goma, des soldats français livrent des armes aux forces génocidaires

Yusufu Munyakazi n'est pas le seul à avoir été approvisionné en armes en cette fin avril. S'il l'a été dans le sud-ouest du pays, c'est dans le nord-ouest du Rwanda que, le 29 avril, les forces génocidaires reçoivent à leur tour un approvisionnement en armes.[739] Juste après la mort du président Habyarimana, l'Interahamwe Orose Nisengwe avait été emmené avec d'autres en bus à Gisenyi où le lieutenant-colonel Anatole Nsengiyumva, le Préfet Charles Zirimwabagabo, le lieutenant Habimana alias Chuck Norris ainsi que le sergent Célestin avaient dit à leur auditoire de ne pas se décourager, qu'ils allaient amener des armes fournies par les militaires français :[740] « Vous n'avez rien à craindre, car la France est derrière nous ».[741] Le milicien Jean-Damascène Uzabakiriho était présent à cette réunion, tenue juste après l'attentat dans le camp militaire de Gisenyi et à laquelle avaient également assisté, outre le lieutenant-colonel Anatole Nsengiyumva et Bizumuremyi, des militaires français. On leur avait fait savoir qu'ils recevraient des armes de pays amis. Parole tenue : le 29 avril, des Français viennent en compagnie de Bizumuremyi chercher Jean-Damascène Uzabakiriho et ses collègues dans quatre camions pour les emmener à l'aéroport de Goma, au Zaïre, sous la protection des sous-lieutenants Théophile et Bizumuremyi.[742] Orose part également pour Goma. C'est à deux reprises, en avril et mai, que lui et ses collègues miliciens seront envoyés par le colonel Anatole Nsengiyumva et le lieutenant Habimana charger des armes apportées par les Français à l'aéroport de Goma.[743] Ils font monter Orose et ses collègues dans des bus et des camions militaires,[744] les entassant dans les camions de Félicien Kabuga, le financier du génocide, camions qu'ils recouvrent de bâches avant de les conduire à l'aéroport de Goma où Orose distingue plus de vingt-cinq soldats français en tenue militaire. Il y a trois avions appartenant aux soldats français.[745] A bord de l'un d'eux, que pilotent des militaires français[746], se trouvent d'autres soldats français en tenue militaire tachetée.[747] Les miliciens se mettent à décharger de cet avion le contenu de longues caisses sur lesquelles est dessinée une houe : il y a des armes, des munitions[748] et des grenades,[749] mais aussi des kalachnikovs, des R4 et des Streams.[750] Les caisses sont chargées dans les camions de

Kabuga, après quoi ils repartent vers le camp militaire de Gisenyi.[751]

Lorsque l'ancien espion rwandais Richard Mugenzi évoque ces livraisons d'armes et de munitions à l'aéroport de Goma de la fin avril et du mois de mai, il précise : « A ce moment-là, j'ai bien vu qu'il y avait d'autres militaires blancs que les mercenaires de Barril qui sont venus au Rwanda. La seule chose qu'on m'a dite, c'est qu'il s'agissait de Français. » Il poursuit : « Ceux qui convoyaient des caisses d'armes et de munitions ne pouvaient être confondus avec le groupe Barril. Ils avaient des habits kaki avec des sortes de rangers, comme une tenue de safari. Mais on voyait bien que c'étaient des militaires. »[752]

Les armes sont distribuées au camp Gisenyi et au stade Umuganda, dans la commune de Kayove, ainsi que dans plusieurs autres communes.[753] Les armes et les munitions sont d'abord distribuées aux bourgmestres.[754] Ce n'est qu'ensuite qu'on les distribuera aux miliciens, compte tenu de ce qu'ils sont maintenant presque devenus des militaires,[755] charge à eux de les utiliser pour tuer les Tutsi ici et là.[756] Les militaires français assistent à la distribution de ces armes[757] au camp Gisenyi.[758] On distribue ainsi des uniformes et des kalachnikovs Para susceptibles de lancer des grenades. Certaines sont données aux chefs du parti politique MRND ainsi qu'aux civils qui viennent de recevoir une formation militaire au stade Umuganda, d'autres enfin aux Interahamwe locaux de la préfecture. Le sergent des forces armées rwandaises Jean-Paul Nturanyenabo est également présent. Le Major Nubaha reçoit à son tour des armes qu'il distribue au sein de la commune de Kibilira se situant dans la préfecture de Gisenyi.[759] Orose est quant à lui envoyé dans sa commune avec d'autres jeunes pour y assurer la sécurité, lui et ses collègues ne manquant pas d'utiliser ces armes pour y traquer l'ennemi : le Tutsi.[760]

Samedi 30 avril et dimanche 1er mai

A Kibuye, une opération de débusquage sous couvert de pacification

Retour à Kibuye. Quand l'hélicoptère a, fin avril, atterri dans le stade Gatwaro, les Français étaient en fait venus préparer leur retour[761] à l'occasion d'une réunion des autorités locales prévue pour le 3 mai.[762] Celle-ci est précédée d'une opération de débusquage des rescapés, opération dite de « pacification » émaillée de fausses déclarations quant à un prétendu retour à la paix. Le génocide a ainsi tout le long été ponctué de massacres

suivis de paroles d'apaisement.[763] Après la venue de l'hélicoptère, on a fait savoir par le biais d'un mégaphone à ceux qui se cachaient que la guerre était finie et qu'ils pouvaient dès lors sortir de leurs cachettes.[764] Alors qu'il se trouve sur la colline de Gatwaro, René Musabeyezu a aperçu le préfet Kayishema convoquer une réunion au stade, au cours de laquelle il a fait savoir qu'il fallait inviter l'ensemble des Tutsi blessés encore cachés à venir se faire soigner à l'hôpital.[765]

Béatrice Mukabaziga a elle-même appris qu'il y avait eu une réunion au cours de laquelle on aurait fait savoir que la paix était revenue. Elle a alors vu des Tutsi y croire et sortir de leurs cachettes.[766] Suite à ce message, ils ont en effet commencé à se découvrir. Ils seront bientôt tués. La petite sœur d'Anastasie Ishimwe se cache alors avec son bébé. Elle entend l'appel par le biais des mégaphones. Elle sort.[767] A partir de cet instant, les ambulances de l'hôpital se mettent à faire des rondes dans l'ensemble des quartiers, lançant des appels au micro : « A tous les Tutsi cachés dans la brousse ! La guerre est finie ! Venez vous faire soigner ! Si vous restez où vous êtes, vous allez mourir ! » Dès lors, de nombreux Tutsi blessés, jeunes et vieux, sortent des broussailles et s'installent sur le coté de la route, les ambulances se chargeant de les amener à l'hôpital de Kibuye. René en a lui-même profité pour revenir, retrouvant sa mère avec qui il reste désormais.[768]

René avait en effet quitté l'hôpital. Les bandes d'Interahamwe venus de Bisesero ou de Karongi, que les infirmiers entendaient parfois se rendre au stade, étaient souvent de très mauvaise humeur en raison de ces Tutsi de Bisesero qui les menacent régulièrement avec leurs flèches grâce auxquelles ils tentent de se protéger. De l'hôpital où il se trouvait encore, René entendait souvent ces Interahamwe qui ne savaient alors pas qu'ils se cachaient là, venir dire à sa mère qu'ils comptaient bien les tuer, lui en particulier, à la surprise de René, d'ailleurs, qui ne comprenait pas pourquoi ils s'acharnaient ainsi à vouloir le tuer, lui précisément. Aussi a-t-il pris peur. Il a alors décidé de quitter l'établissement hospitalier et d'aller au loin dans les broussailles de la colline de Gatwaro. René ne sera resté en tout qu'un peu moins d'une semaine à l'hôpital. Une fois à Gatwaro, il est souvent revenu, la nuit, voir sa mère pour chercher de quoi manger.[769]

Quant à ses frères et sœurs, les voisins d'Aurélie lui avaient conseillé que chacun d'eux se rende séparément chez des voisins, loin d'ici, de telle sorte qu'ils n'en viennent pas, un jour, à être tués ensemble. Fort de ces conseils, Aurélie a fait en sorte de sortir Jean-Luc de l'hôpital afin qu'il aille se cacher chez des voisins,[770] ce qu'il a fini par faire.[771] Cela a aussi été le cas de sa sœur de quatre ans. Des filles, élèves d'Aurélie, alors enseignante, lui ont en effet rendu visite, l'une d'entre elles ayant saisi

cette occasion pour repartir avec sa fille qui, à force de dire des gros mots, avait fini par s'attirer la sympathie de certains d'entre eux qui ne voulaient pas reconnaître en elle une Tutsi et ne souhaitaient dès lors pas sa mort : « Je dirai à mes frères qu'il ne faut pas la tuer. Je dirai aux voisins que c'est une cousine de je ne sais qui. » Quant à Aurélie, elle est restée cachée à l'hôpital avec le cadet de la famille, âgé de deux ans, ainsi que sa tante et ses deux enfants.[772] Des infirmiers sont venus à sa rencontre et s'adressant à elle : « On a tué un peu partout. On va vous tuer. » Certains d'entre eux ont dès lors décidé de rester avec sa cousine, tandis que Tabita, Pierre et Christine ont entrepris de cacher Aurélie dans une chambrette située près de la salle de chirurgie, de laquelle elle pourrait désormais, en compagnie d'infirmières et d'infirmiers, effectuer une sortie quotidienne, afin de se balader un peu, sans pour autant avoir à prendre le risque de sortir vraiment de l'hôpital.[773] Ainsi cachée par les infirmiers dans le service chirurgie, Aurélie s'est trouvée à un endroit où les Interahamwe ne sont pas censés pouvoir entrer.[774]

De retour à l'hôpital, René a constaté que les blessés étaient alors vraiment pris en charge par les infirmiers et les infirmières, y compris par l'épouse du préfet, également infirmière. Ils y ont été soignés et nourris. On s'est mis à faire de la cuisine pour eux, à leur servir de la bouillie le matin, ainsi que des œufs.[775]

Deux jours pour l'ultime ramassage des cadavres de Kibuye

La date de la réunion du 3 mai s'approche.[776] Le bourgmestre de Gitesi, Augustin Karara, indique que les deux premiers jours de mai doivent être consacrés à l'ultime nettoyage du stade et de ses environs, sans toutefois oublier les campagnes[777] car les cadavres sont partout si bien que cela commence à sentir aussi bien dans les villages que dans les montagnes. Le mot d'ordre du bourgmestre est donc de nettoyer l'ensemble de la préfecture de Kibuye, chacun étant appelé à enterrer les cadavres autour de chez lui. La population doit avoir fini de les enterrer avant la visite de ce que l'on croit encore à cet instant être celle du président rwandais, étant donné que c'est lui qui a d'abord été annoncé pour le 3 mai.[778] Ce sera finalement le Premier Ministre qui viendra. Le président ne viendra, lui, que le 16 mai.[779] Il ne faut par ailleurs pas éveiller les soupçons. Aussi, en cas d'arrivée de journalistes, si on leur demande où sont passés les Tutsi qu'ils auront fini par enterrer, la consigne est donnée aux habitants de répondre qu'ils sont partis au Zaïre avec leurs vaches.[780]

Au cours du ramassage des cadavres dans la ville de Kibuye, des survivants sont trouvés en dessous des corps. Le bourgmestre Karara place à l'hôpital les rescapés du Home Saint-Jean[781] parmi lesquels des enfants cachés dans des bananeraies.[782] Parmi ces survivants figurent en effet de nombreux blessés.[783] Ncogoza est ce milicien qu'Anastasie Ishimwe a, il y a quelques jours, entendu parler à d'autres tueurs au coin d'un feu le soir où l'hélicoptère a atterri au milieu des cadavres du stade Gatwaro.[784] Il fait partie du groupe qui a reçu une formation au tir. Mais ne sachant pas manier une arme, il s'est tiré dessus. Aussi est-il venu se faire soigner à l'hôpital. C'est alors qu'il découvre le groupe d'enfants tutsi amené par Augustin Karara. Il décide alors de les faire travailler en les forçant à ramasser les cadavres qu'ils sont chargés d'amener vers la fosse commune située à proximité immédiate de l'hôpital.[785]

Lundi 2 mai

Les armes lourdes sont utilisées au en différents endroits du Rwanda pour massacrer les Tutsi

La question de la fourniture d'armes et de munitions aux forces génocidaires est la grande préoccupation du gouvernement putschiste rwandais qui s'informe sur le terrain de l'avancée du génocide afin d'approvisionner en moyens matériels ceux chargés de procéder à l'extermination en masse des civils tutsi, comme en témoignent certaines réunions auxquelles ils participent.[786] Le bourgmestre Straton Sinzabakwira participe ainsi à superviser des réunions dont l'ordre du jour est la façon de venir à bout d'une résistance au génocide à tel ou tel endroit. A l'issue de ces réunions est prise la décision de recourir à l'armée, à des bombes, à des armes lourdes. Straton est en contact constant avec les différents échelons. Il arrive au gouvernement de leur rendre visite au cours du génocide. Le 2 mai, Straton reçoit ainsi la visite du ministre Daniel Mbangura, ce dernier profitant de l'occasion pour évoquer, en tant que représentant du gouvernement, les assauts qui ont été menés à Gikongoro - Cyanika et Murambi-, à Kaduha, à Kibeho, ainsi qu'à Nyarubuye vers Butare. Sur tous les grands sites sont utilisées des armes lourdes pour contrer la résistance des Tutsi au génocide, après que les petites mains du génocide utilisant jusqu'alors machettes et autres armes blanches eurent fait appel à leurs autorités. Les militaires rwandais, en coopération avec les Français, ont justement des armes lourdes qu'ils utilisent sur le front de l'Umutara ou de Ruhengeri. Ces armes lourdes sont par ailleurs utilisées pour massacrer des Tutsi, notamment au Murambi de Gikongoro. Chez

Straton, dans la préfecture de Cyangugu, à Gashirabwoba, des canons sans recul ainsi que des mortiers ont été utilisés, entraînant la mort de trois à quatre mille personnes. A Bisesero, pour pouvoir anéantir la résistance, les génocidaires vont également avoir recours aux armes lourdes, vu qu'il est impossible d'espérer y exterminer les Tutsi avec des mitraillettes ou de simples fusils.[787]

Fidèle Simugomwa se déplace à Kibuye en vue de la réunion du lendemain avec le Premier ministre

Nous avons déjà parlé de Fidèle Simugomwa. Présentons-le maintenant un peu plus. Il n'est allé à l'école à Mubuga que jusqu'en troisième année post-primaire. Il commence par être planton, avant de devenir cuisinier qualifié à Ruhengeri, dans le nord du Rwanda. Alors qu'il est en fonction au sein de l'institution universitaire de Nyakinama, dans le campus de Ruhengeri, il suit entre 1992 et 1993 une formation d'Interahamwe au cours de laquelle il est entraîné par des gendarmes ainsi que par des militaires français. La formation est axée sur le maniement des armes, la pose des mines et le lancer de grenades. Elle commence le matin de cinq heures à sept ou huit heures, puis Fidèle retourne à ses occupations habituelles, avant de reprendre une session le soir. La formation a lieu dans la forêt, derrière Nyakinama. Au bout de deux semaines, Fidèle travaille en tant qu'agent de sécurité. Il possède une carte d'agent du MRND.[788] Le 2 mai, Fidèle quitte Ruhengeri, dans le nord du Rwanda, après avoir été informé par son chef de service, ainsi que par les dirigeants de l'université de Ruhengeri, qu'une réunion se tiendrait le lendemain dans la salle polyvalente de la préfecture de Kibuye.[789] Il n'est pas personnellement invité, mais s'y rend en tant que garde du corps d'Alphonse Bankeka, Secrétaire général du campus de Ruhengeri.[790] C'est un membre de sa famille. Il est de plus au gouvernement. Du coup, rien n'empêche Fidèle d'assister à n'importe quelle réunion. C'est précisément parce qu'il accompagne le recteur de l'université de Nyakinama, également membre du comité central du MRND, qu'il pourra entrer dans la salle où aura lieu le lendemain la réunion du Premier ministre Jean Kambanda.[791] Une fois arrivé à Kibuye le 2 mai, il est accueilli par un certain Kayihura, un commerçant également propriétaire du bar « Amacumbi ». Fidèle s'accorde alors une pause non loin de l'endroit où doit, le lendemain, se tenir la réunion en vue de laquelle il vient de se déplacer.[792]

Mardi 3 mai

La réunion du Premier ministre à Kibuye

Les premiers arrivants

Vers huit heures, alors qu'il se trouve chez lui à Mubuga, l'enseignant Etienne Rwamacumu monte dans un véhicule prenant la direction de la salle polyvalente à Kibuye où va se tenir la réunion avec Kambanda. Les gens inscrivent leur nom sur une liste. Etienne tient à s'y faire inscrire. Il sait qu'il pourra ainsi toucher un « per diem ». Profitant de sa présence à Kibuye pour rendre visite à sa femme, enceinte et au repos chez elle, il arrivera une heure en retard à la réunion. Il ne parviendra finalement pas à toucher un per diem, mais pourra néanmoins rester dans la salle et suivre les travaux de cette réunion à laquelle il va assister à titre d'agent de l'Etat.[793]

Fidèle Simugomwa a reçu pour consigne d'arriver à l'heure à la réunion fixée à neuf heures du matin. A huit heures trente, il pénètre dans la salle polyvalente de la préfecture de Kibuye.[794] Quand on entre dans cette salle, on est aussitôt saisi d'effroi. D'autant plus que si l'on ne perçoit plus aucun cadavre aux endroits visibles en dehors des environs de l'église, l'odeur que dégage leur décomposition ne s'exhale pas moins d'un peu partout.[795]

Des soldats français accompagnent le Premier ministre du gouvernement génocidaire et participent à la réunion à ses côtés

Fidèle entend le bruit typique d'un hélicoptère qui atterrit.[796] François Nvuyekure assiste à l'atterrissage de l'hélicoptère au stade[797] où il n'y a plus de cadavres au moment où l'appareil se pose sur la pelouse. Des Blancs sortent de l'hélicoptère, passent quelque temps ainsi dans l'enceinte sportive.[798] Louis Musabyimana n'est pas invité personnellement à la réunion. S'il est présent, c'est qu'il est chargé de servir la délégation du Premier ministre, qu'il voit lui aussi arriver à bord de l'hélicoptère avec une dizaine de militaires français.[799] D'autres Blancs déjà présents viennent les prendre en véhicules, tandis que certains d'entre eux restent près de l'hélicoptère. Le chemin est libre, dégagé. Aussi peuvent-ils se rendre maintenant à la préfecture.[800] Quelques minutes après avoir entendu l'hélicoptère, Fidèle voit arriver en voiture des soldats blancs dans la salle dans laquelle il a déjà pris place.[801]

Le gratin du génocide est présent à la réunion

La réunion promet d'être particulière, de par les personnes triées sur le volet. Cinq hommes font face à l'auditoire. Ils sont assis sur cinq chaises identiques, devant trois tables également semblables, collées les unes aux autres. Parmi ces cinq personnes se trouve le préfet de Kibuye, Clément Kayishema. C'est lui qui dirige cette réunion du MRND. La deuxième personne est le Premier ministre Jean Kambanda.[802] Il est en tournée dans le pays pendant environ une semaine. Officiellement, il s'agit d'une tournée destinée à effectuer des visites de « pacification ». Le 30 avril, il était à Gikongoro. Demain, il sera à Kigali et le 6 mai à Ruhengeri.[803] La troisième personne faisant face à l'auditoire est le commandant de la gendarmerie qu'accompagne son adjoint Murengerantwari.[804]

Les deux autres personnes affrontant l'auditoire bondé de la salle polyvalente sont deux Blancs, manches retroussées, coiffés de chapeaux tachetés, vêtu d'un uniforme également tacheté, vert et noir, le même que celui de l'armée rwandaise.[805] Les deux Blancs présents ont un grade supérieur.[806] Parmi les gens venus de Kigali qui accompagnent le Premier ministre, Etienne Rwamacumu apercevra, quand il entrera un peu plus tard dans la salle, les deux soldats blancs en uniforme vert foncés.[807]

La réunion rassemble des responsables et des représentants aussi bien de partis politiques et d'église que de la société civile.[808] Clément Kayishema est présenté à l'auditoire. Il fait savoir qu'il est venu, accompagné des bourgmestres de sa préfecture,[809] eux-mêmes escortés de leurs gardes du corps.[810] Assis au premier rang sont en effet présents le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, ainsi que celui de Gisovu, Aloys Ndimbati, tous deux faisant directement face aux deux soldats blancs devant lesquels ils sont assis. Est également présent un autre bourgmestre de la préfecture de Kibuye, Ignace Bagilishema, bourgmestre de la commune de Mabanza. Il y a, par ailleurs, de nombreux chef miliciens Interahamwe, parmi lesquels Yusufu Munyakazi, le commerçant de Bugarama, à Cyangugu. Ce dernier est assis au troisième rang à côté de l'homme d'affaires et chef de milice Obed Ruzindana, dont le frère, Joseph Mpambara, assiste également à la réunion.[811]

Il y a enfin le ministre de l'Enseignement supérieur et de la recherche scientifique, Daniel Mbangura, ainsi que le Secrétaire général du campus de l'université de Ruhengeri, Alphonse Bankeka. Les Conseillers de la préfecture de Kibuye se sont aussi déplacés. Il y a notamment celui de Mubuga, Vincent Rutaganira. Sont également présents les présidents des partis politiques du MRND, du MDR, du CDR, du PR, ainsi que du PSD.[812] Des députés sont là, sans oublier des membres du comité central du MRND natifs de Kibuye, dont Edouard Karemera.[813] Sont enfin présents Emmanuel Ndindabahizi, ministre des Finances, Donat Murego,

Secrétaire général du MDR[814] ainsi que le ministre de l'Information, Eliezer Nyitegeka.[815]

La plupart de ceux qui assistent à la réunion habitent tout près. Outre les bourgmestres des communes, la réunion rassemble les conseils de secteur, les représentants scolaires, les responsables des écoles primaires et secondaires, les agents sanitaires, les représentants des centres de santé, les autorités préfectorales ainsi que les députés et les membres du comité central natif de Kibuye. Il y a finalement des policiers.[816]

On retrouve tous ces participants dont se souviennent Fidèle Simugomwa ainsi qu'Etienne Rwamacumu dans une liste du compte-rendu officiel de la réunion, verbatim édulcoré et finalisé un mois plus tard.[817] Le compte-rendu indique que cent quatre-vingt-huit personnes ont signé la feuille de présence[818] sur laquelle figure le nom de ce milicien que nous avons maintenant appris à connaître : Ncogoza .[819]

Les deux soldats français sont présentés à l'auditoire comme venant de Kigali et représentant leurs collègues gardant le contrôle de la capitale

Dans son discours, le préfet Kayishema déclare disposer de soutiens très actifs. Il annonce que l'aéroport de Kanombe à Kigali est sous la protection des militaires français. C'est l'instant qu'il choisit pour présenter les deux Blancs faisant face à l'auditoire comme étant justement des soldats français venus de Kigali, précisant qu'ils sont basés à l'aéroport de Kanombe dont il vient de parler. Quant au bourgmestre de Mabanza, Ignace Bagilishema, il fait comprendre à l'auditoire que ces deux Blancs sont précisément là pour les informer de la façon dont se déroulent les activités militaires, notamment du fait que l'aéroport est bien protégé, personne ne pouvant raisonnablement espérer en prendre possession. Aussi l'auditoire comprend-il bientôt que ces deux Blancs assis en face d'eux sont là aux fins de représenter leurs collègues qui, restés à Kigali, contrôlent la situation.[820]

On commence par procéder à des appels pour savoir si toutes les instances sont bien représentées. Le délégué de chaque commune fait un rapport sur la situation des tueries en cours. La réunion traîne en longueur.[821]

Le contenu de la réunion

La progression des Inkotanyi dans tout le pays

A neuf heures du matin, la réunion proprement dite peut enfin commencer. Pour ce qui est de son objet précis, Kayishema informe

l'auditoire qu'il y a une forte progression des Inkotanyi, ces derniers attaquant massivement le Rwanda dont de vastes régions sont déjà sous leur contrôle. Il fait savoir qu'ils s'apprêtent maintenant à lancer des attaques simultanées sur l'ensemble des communes du pays. C'est donc bien pour que personne ne se décourage suite à cette progression fulgurante qu'ont, à l'occasion de ce meeting, été explicitement présentés les Français venus les soutenir.[822]

La prétendue infiltration d'Inkotanyi

Jean Kambanda demande à la population d'être vigilante à l'égard des Inkotanyi qui auraient infiltré, dans tout le pays, des gens qu'il s'agit aujourd'hui d'éliminer. Il n'y a pourtant alors pas d'Inkotanyi à Kibuye.[823] Le Premier ministre explique que l'ennemi, ce sont les Inyenzi. Et de dire qu'il n'est pas nécessaire de chercher bien loin cet ennemi : c'est le voisin, tout Tutsi en somme. Autrement dit, il ne faut pas selon lui attendre qu'arrivent les Inkotanyi, l'ennemi étant déjà autour d'eux. [824]

La question tutsi à Bisesero

L'autre point évoqué par Kayishema concerne la région de Bisesero encore remplie de Tutsi.[825] Cette question de l'éradication de la dernière poche de résistance au génocide par le massacre des survivants tutsi de Bisesero est évoquée en termes feutrés dans le compte-rendu officiel. Dans la culture rwandaise, ce n'est jamais de façon directe que l'on traite ce genre de questions. Les mots agissent souvent comme un moyen détourné de dire autre chose, que l'on parvient ainsi à communiquer sans que cela ait été dit explicitement.[826] Ainsi en est-il des termes utilisés sur la radio génocidaire RTLM lorsqu'il s'agit notamment de parler de l'ennemi sans avoir à l'identifier précisément comme Tutsi.[827] Ainsi donc, quand il demande des renforts au Premier ministre[828] afin de venir à bout du problème de Bisesero, alors présenté comme l'unique endroit du Rwanda opposant encore une résistance au génocide,[829] Kayishema fait état de ce qu'il qualifie d'insécurité inquiétante y régnant du fait des personnes qui y sont rassemblées.[830]

La fausse information de la présence du drapeau Inkotanyi sur la colline de Muyira à Bisesero

Et puisqu'il s'agit de trouver un prétexte certes pour motiver les gens mais aussi pour ne pas laisser de traces de génocide dans l'Histoire,[831] on va indiquer que sur la colline de Muyira, à Bisesero, se trouverait le

drapeau du FPR, des Inkotanyi,[832] précisément entre les communes de Gishyita et de Gisovu.[833] Ceux qui savent ce qui se passe à Bisesero sauront lire entre les lignes de ce discours.[834] C'est de la sorte qu'il tente de justifier son besoin en effectifs militaires pour aller se battre contre ceux qui l'auraient prétendument planté. De drapeau, les habitants de Bisesero ne connaissent que celui de leur pays. Aucun soldat du FPR n'est en effet encore parvenu à se rendre à Bisesero.[835]

Dans la suite logique de cette opération de communication qui vient donc de démarrer au sein des locaux de la préfecture de Kibuye,[836] c'est à la radio que, ce même jour, Antoine Sebirondo entend un journaliste déclarer qu'il y aurait des Tutsi à Bisesero, endroit où ils auraient planté le drapeau des Inkotanyi. [837]

Bisesero, « le désert des Inkotanyi »

Antoine, lui-même tutsi, a vingt ans. A seize ans, il a arrêté ses études alors qu'il était en huitième primaire, aidant depuis lors ses parents en pratiquant le métier de cultivateur. Il n'a, au moment du génocide, encore jamais vu de ses yeux le moindre Inkotanyi. Il a ainsi vite compris que qualifier ainsi les Tutsi d'Inkotanyi n'était autre qu'une façon de les désigner comme cible de futurs massacres. Antoine ne s'implique pas dans la politique, tout ce à quoi lui ainsi que les autres paysans aspirent étant la paix. Des Inkotanyi, il ne connaît que peu de choses, si ce n'est que ce sont des Rwandais qui, privés de retourner chez eux, ont décidé de prendre les armes pour combattre le régime d'Habyarimana.[838]

Aucun des Tutsi n'a toutefois, au cours du mois de mai, vu le moindre Inkotanyi dans la région. Et il n'y en aura pas plus au mois de juin.[839] Ainsi le jeune Jean-Baptiste Ufitayezu, quatorze ans, n'en verra jamais de ses yeux.[840] Quant à Adrien Harolimana qui n'en a encore jamais vu, il en a juste entendu parler à la radio.[841] En ce mois de mai, il n'y a que des civils tutsi à Bisesero et ce en grand nombre, les Inkotanyi ne s'y étant alors jamais battus.[842]

Si, de son côté, Sylvère Nyakayiro n'a pas encore vu d'Inkotanyi, cela ne l'empêche pas de se faire traiter de cafard et d'Inkotanyi au cours des attaques qu'il est amené à subir. Il reste toutefois convaincu que les tueurs ne peuvent pas se tromper. Ne sont-ils pas de leurs propres collines, de leur propre entourage ? N'ont-ils pas grandi avec eux ? Ne sont-ils pas des voisins ? De plus, les Tutsi de Bisesero ne portent pas d'uniforme. Ils ne portent que leurs habits habituels, des habits ordinaires qu'ils ont sur eux depuis maintenant longtemps, déchirés et sales.[843] Quant au hutu François Nyamwigema, il n'a pour sa part encore jamais vu d'Inkotanyi et ne pense pas qu'il y en ait alors dans la région.[844] Ce n'est que vers le 20 août qu'ils finiront par arriver à Bisesero, date à laquelle Fidèle Simugomwa en verra

pour la première fois dans sa commune de Mubuga.[845] Ce n'est enfin qu'après le génocide qu'Antoine Sebirondo en verra, lui, pour la première fois.[846] Mais Bisesero, le 13 mai, c'est, pour paraphraser le titre de l'ouvrage de Dino Buzzati, « le désert des Inkotanyi ». Il n'y a que des civils tutsi.[847]

La solution à la question des Tutsi de Bisesero

Sous prétexte qu'il y aurait donc de nombreux Inkotanyi à Bisesero, Charles Sikubwabo, le bourgmestre de Gishyita, demande un renfort. Il s'adresse pour cela au commandant militaire Jabo. Est alors prise la décision de faire appel aux gens de Gisenyi et de partout, de réquisitionner les véhicules du Minitrap, ainsi que de faire appel aux facilités offertes par les infrastructures de l'Etat.[848]

Pour résoudre cette question de Bisesero il est donc ordonné aux Conseillers de mobiliser la population et d'alerter l'ensemble des préfectures proches de Kibuye, afin de bénéficier d'un renfort permettant d'attaquer cette région. Et de justifier la nécessité d'un tel renfort par le fait que les militaires, sollicités sur plusieurs fronts, sont débordés, si bien que c'est désormais de façon régulière qu'ils en sont peu à peu venus à opérer avec les Interahamwe.[849] Il s'agira donc de coordonner une grande attaque perpétrée non seulement par la population locale mais aussi par les miliciens d'autres préfectures. On décide de réunir tous les miliciens originaires de Gisenyi, Rutsiro, Cyangugu, tous les soldats de Kibuye, ainsi que des paysans. Tous devront monter à Bisesero exterminer les Tutsi. Les tueurs devront se rassembler à Gishyita, Mubuga et Ngoma.[850]

Loin des formules de style et autres comptes rendus officiels, la réalité de cette réunion est donc toute autre.[851]

Les Français font savoir à l'auditoire qu'ils vont s'installer à Gishyita pour appuyer le génocide à Bisesero

Les Blancs ne s'adressent en général pas directement à l'auditoire,[852] se contentant d'observer la réunion sans prendre la parole mais en parlant entre eux ainsi qu'avec Kayishema et Kambanda à côté desquels ils sont assis devant l'auditoire.[853] Ils s'entretiennent un moment en tête-à-tête avec le ministre, après quoi ce dernier fait connaître à l'assemblée le résultat de leur entretien, à savoir que les Français ont décidé de venir installer leur tente à Gishyita pour aider la population à finir les tueries à Bisesero.[854]

Le massacre des enfants à l'hôpital de Kibuye

Léonard Hitimana dévoile la présence d'enfants dans l'hôpital de Kibuye

Au cours de la réunion, Léonard Hitimana va maintenant faire l'amère expérience de cette règle implicite consistant à parler de certaines choses sans avoir à dire explicitement de quoi l'on parle vraiment. Rappelons qu'il travaille à l'hôpital de Kibuye qui héberge alors de très nombreux Tutsi, ces derniers y ayant trouvé refuge après les deux massacres perpétrés le 17 avril à l'église ainsi qu'au Home Saint-Jean. Léonard prend la parole pour connaître le type d'assistance que le gouvernement réserve à ces Tutsi, suggérant que le MDR donne des directives à sa jeunesse pour qu'elle cesse de participer ainsi aux tueries qui ont cours. Le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka, réagit aux propos de Léonard en lui exposant qu'il pose des questions passéistes, des questions sans importance, ajoutant qu'il n'a décidément rien compris à l'idéologie du MDR. Et de se faire menaçant en lui expliquant publiquement que ce sont des questions qu'il n'aurait pas dû poser. C'est au tour de Murego d'appuyer les propos de Niyitegeka. Il le fait en citant un poème en kinyarwanda duquel on peut déduire un reproche adressé à Hitimana d'avoir osé poser de telles questions. Il fait enfin savoir que les responsables du MDR, qui se comprennent à mi-mot, n'ont aucunement besoin de se nourrir de ses instructions. L'auditoire se met à rire. La tension est à son comble. C'est alors que Léonard prend peur, et avec lui tous ceux qui l'ont jusque-là aidé dans son entreprise consistant à transférer les blessés tutsi au sein de son hôpital.[855]

Les génocidaires se rendent à l'hôpital

L'appel à l'aide de Léonard Hitimana n'a servi à rien, bien au contraire puisqu'étant maintenant au fait de la présence d'enfants tutsi à l'hôpital de Kibuye, les responsables de la réunion vont bientôt envoyer des miliciens les exterminer.[856] A quinze heures, nombre de ceux qui viennent d'assister à la réunion quittent la salle polyvalente pour aller tuer les enfants cachés à l'hôpital de Kibuye. Chacun des bourgmestres monte dans son propre véhicule, tous s'arrêtant bientôt devant l'hôpital. Fidèle Simugomwa a profité d'une pause pendant la réunion pour reprendre la direction de Ruhengeri d'où il est venu.[857] Etienne Rwamacumu n'a pas non plus attendu la fin de la réunion : il est sorti de la salle prendre une bière dans un cabaret tout près du lieu de réunion, en s'assurant de pouvoir profiter d'un véhicule pour retourner chez lui. Quand ceux qui viennent d'assister à ce meeting sortent de la salle polyvalente, Etienne monte dans un des véhicules qui part de la préfecture pour s'arrêter à la barrière située devant l'hôpital. Des tueurs sortent alors de leurs voitures et pénètrent dans

l'établissement hospitalier. Etienne reste à proximité de la barrière proche de l'hôpital et les attend afin de bénéficier d'un véhicule pour rentrer sur Gishyita. Il voit alors le Premier ministre, Jean Kambanda, s'enquérir de savoir où se trouvent les derniers Tutsi de Kibuye, ce à quoi on lui confirme qu'ils sont à l'hôpital.[858] Trois ou quatre jours à peine après avoir fait venir les Tutsi blessés à l'hôpital, le préfet réunit un certain nombre de génocidaires afin de les tuer. Les Interahamwe débarquent à l'hôpital, se mettent à fouiller toutes les chambres, évacuent la quasi-totalité des Tutsi alors présents afin qu'ils soient tués à proximité. [859]

A l'hôpital, René et sa famille sont sauvés par des enfants des rues

Lorsque les miliciens entrent dans la chambre d'Aurélie et aperçoivent René, sa mère, son cadet ainsi que sa tante, ils tentent des les faire sortir. Or les tueurs se trouvent aussitôt confrontés aux enfants de la rue, amis de René. Aussi décident-ils de repartir tout en convenant que « René et sa mère ne doivent pas mourir ». René et sa famille restent là toute la journée.[860]

C'est la deuxième fois que René est sauvé par ses amis enfants des rues qu'on appelle Mayibobo.[861] Alors qu'il se cachait sur la colline de Gatwaro, il avait croisé trois de ses copains de promotion avec qui il cherchait à se cacher. Souvent en fuite, il se devait d'être dynamique. Heureusement, les Mayibobo étaient ses amis. C'est grâce à eux qu'il allait parvenir à survivre. Ces enfants sont à la base de tout. Les Tutsi, jeunes et grands, venant des collines et de la campagne, ne savent pas où se cacher. Quant aux Mayibobo, ils sont habitués à vivre au sein même de la ville qu'ils connaissent parfaitement. Il arrive ainsi qu'un enfant d'à peine un mètre de haut parvienne à diriger une foule d'adultes. Un jour, les amis de René avaient été capturés et tués à Gatwaro par des Interahamwe qui avaient pris soin, au préalable, d'obtenir d'eux qu'ils creusent leur propre tombe : « Après votre mort, ce n'est pas nous qui allons creuser le trou », leur avaient-ils dit, avant d'ajouter : « C'est à vous de la creuser ». René s'était alors empressé de dire à un Mayibobo qu'on comptait l'enterrer. C'est alors que l'enfant s'était approché de lui, et tout en chuchotant, avait dit à René : « René, cours, cours. » René lui avait alors demandé : « Où est-ce que je vais ? » L'enfant avait insisté : « Cours. » René s'était exécuté et tandis qu'il s'était mis à courir, l'enfant avait lancé à l'Interahamwe : « Papa, laisse, laisse, je vais essayer de l'attraper. » Il avait ainsi fait courir René et fini par l'attraper, après quoi il l'avait placé avec des petits et l'avait caché. Mais le protéger n'avait pas pour autant empêché cet enfant des rues, ainsi que leurs collègues, de tuer par ailleurs, ce que René voyait bien de ses yeux. S'il avait choisi de protéger René, c'est simplement qu'il

s'agissait de son ami avec qui il avait l'habitude de jouer au football. René était ainsi protégé par les enfants des rues qui le voyaient, le nourrissaient et lui disaient souvent de s'enfuir sur le champ quand ils apercevaient des Interahamwe venir dans leur direction à la recherche de Tutsi.[862]

Les enfants de l'hôpital sont massacrés

Mais revenons à l'hôpital.[863] Béatrice Mukabaziga observe par un trou ce qui se passe dehors. Elle se cache de peur que son voisin, le milicien Ncogoza, ne la voie, considérant que s'il la voyait, c'en serait fini pour elle. Elle sait en effet comment il tue les femmes avec les armes traditionnelles. Les enfants qui ont, sous la contrainte de Ncogoza, ramassé les cadavres, sont maintenant amenés pour être tués. Elle connaît certains de ces enfants, dont le fils de Ludovic et celui de Bastien.[864] Jean-Pierre Nyabyenda assiste au massacre de ces enfants sommés au préalable de creuser leur propre tombe. Et il voit tous ces gens, nombreux, devenus comme des animaux, se réjouir de ce massacre.[865]

Ahamadi Rutwaza échappe au massacre de l'hôpital

Ahamadi Rutwaza a plus de chance et a échappé au massacre de l'hôpital. Il faut dire qu'il a pris la précaution de s'en éloigner dès qu'il sentait venir pour lui le danger.[866] Depuis que tous ses proches, dont sa mère, son cousin ainsi que son père, ont été tués, le fait qu'il ressemble à un Hutu ne lui suffit plus vraiment à éviter tous les dangers. Il n'a pas manqué d'être attaqué lui-même par ceux qui savent pertinemment qu'il est tutsi. Ce fut notamment le cas au cours de son hospitalisation lorsqu'un médecin a tenté de le transpercer avec une barre de fer pointue, Ahamadi croyant que son heure était alors venue. Il ne s'est pour autant jamais vraiment enfui de l'hôpital, ne s'en écartant que le temps d'échapper aux attaques qui y étaient prévues de jour comme de nuit. Tant que des membres de sa famille y étaient encore présents en nombre, ils pouvaient l'avertir des assauts susceptibles de cibler l'établissement hospitalier, ce qui permettait à Ahamadi de s'enfuir préventivement. Quand ils avaient lieu la nuit, ce qui était fréquemment le cas, il ne revenait que le matin à l'hôpital, découvrant à chaque fois de nouveaux et nombreux cadavres. Ces attaques, venant notamment de Rutsiro, ont souvent été perpétrées par des tueurs sur leur chemin en direction de Bisesero. La journée, ils se rendaient à l'hôpital y contrôler aussi bien les nez que les paumes des mains de ses occupants, dressant ainsi la liste de ceux qu'ils qualifiaient de Tutsi et qu'ils prévoyaient de venir tuer la nuit. Bien qu'Ahamadi fût faible, le fait que son nez ne ressemble pas, selon leurs critères, à celui d'un Tutsi lui permettait de passer à travers les mailles de leur filet. Ainsi pouvait-il les observer se réunir sans qu'il ne lui soit fait aucun mal. Un jour qu'il

quittait l'hôpital avec son sérum pour aller se cacher à côté de la ville dans une forêt située tout près d'une station de police et qu'il se trouvait au pied d'un arbre, un oiseau, perché au-dessus de lui, se mit à piailler. Ahamadi eut alors le sentiment que l'oiseau, dont il faut savoir qu'ils se nourrissaient alors des cadavres, était venu le prévenir que des chiens le pourchassaient, ces chiens qui avaient effectivement fini par prendre l'habitude de courir après les Tutsi. Ses piaillements avaient toutefois attiré un groupe de miliciens dont un des chiens s'est brusquement arrêté devant Ahamadi, se mettant à aboyer, si bien que l'oiseau avait fini par s'envoler. Les miliciens, situés alors quelque peu en contrehaut de l'endroit où se trouvait Ahamadi, aperçurent l'oiseau prendre son envol. Pensant que le volatile était la cause des aboiements de son chien, son maître rappela ce dernier. Le groupe de miliciens qui avaient commencé à descendre avec leurs chiens avait donc fini par remonter, tandis qu'Ahamadi, tenaillé par la faim, avait pris la direction d'un goyavier. C'est ce jour qu'il décida de se débarrasser enfin de sa carte d'identité. Cette dernière mentionnait en effet sa qualité de Tutsi. Or le fait que son nez ne ressemble pas à ceux des Tutsi – tel que l'a toutefois défini l'ancien colonisateur belge – était une chance qu'à aucun prix il ne lui fallait gâcher. Après avoir commencé par cacher sa carte d'identité dans son pantalon, il décida de la jeter dans les toilettes.[867] Voilà donc comment Ahamadi échappa au massacre à l'hôpital.[868]

Wolfgang Blam et Léonard Hitimana quittent l'hôpital

Aurélie, qui se cache toujours dans une des salles de l'hôpital, apercevait, de temps en temps, Wolfgang Blam venir consulter certains de ses malades, jusqu'au jour où elle entend dire qu'il est finalement parti, après qu'on eut tué des patients qu'on lui avait préalablement arrachés.[869] Quant au directeur de l'établissement hospitalier, Léonard Hitimana, c'est au cours de la nuit du 3 mai qu'il prend la fuite.[870]

Le retour au calme

La population est invitée à reprendre ses activités habituelles

Après la visite du Premier ministre Jean Kambanda, les responsables réunissent la population. François Nvuyekure fait partie du rassemblement. On leur dit que Kambanda est content, que la sécurité est revenue dans le pays, que l'ennemi est vaincu et que chacun peut désormais recommencer à travailler, à essayer de remettre en place ce qui a été détruit, en somme à retourner à ses occupations habituelles.[871] Si le 3 mai le chef de gouvernement donne des recommandations quant à la liberté retrouvée de circuler, s'appuyant sur le fait que la paix serait maintenant revenue, si c'est à partir de ce jour que les habitants de Kibuye sortent à nouveau peu

à peu pour se rendre à leur travail, c'est plus exactement autour du 5 ou du 6 mai que le préfet réunit les chefs de service afin de faire savoir clairement que ceux qui ne seront pas de retour à leur travail au plus tard le 12 mai seront considérés comme déserteurs.[872]

Le bourgmestre de Gitesi tente de faire cesser les bagarres de Hutu se disputant les biens des Tutsi

Entre temps, le 9 mai, le bourgmestre de Gitesi, Augustin Karara, tentera de mettre un terme aux nombreuses disputes violentes qui ne manquent pas d'éclater entre les tueurs au terme des massacres du mois d'avril, pour acquérir les biens des Tutsi. Karara organise à cette fin une réunion populaire au stade destinée à obtenir de la population qu'elle cesse ces agissements.[873]

Chapitre 4

Le grand massacre de Bisesero

Les deux premières semaines de mai

Les génocidaires de Bisesero ont demandé une aide à Yusufu Munyakazi

Revenons à Bisesero.[874] Fin avril début mai, vers vingt heures, les Tutsi se rendent dans les champs de Gisovu y chercher des vivres. Alexandre Rwihimba se rend chez Thomas Sibomana, un véritable ami qui lui a notamment confié qui étaient ceux qui avaient pillé ses biens. Alexandre a pris l'habitude de lui donner de l'argent en échange de quoi Thomas lui achète des haricots et du sel au marché. Quand Alexandre retourne chez lui vers la fin avril pour prendre ce que son ami a acheté, s'engage entre eux une longue conversation. Pour se remonter le moral, Alexandre demande à son ami, qui participe aux réunions des autorités et écoute les informations à la radio, s'il a entendu dire que la paix était sur le point de revenir. Sibomana lui conseille tristement de ne plus y songer. Et de lui faire savoir qu'Aloys Ndimbati, le bourgmestre de Gisovu, a prêté sa voiture à un certain Jonathan Ruremesha avec pour mission d'aller trouver le chef Interahamwe Yusufu Munyakazi à Cyangugu afin qu'il vienne avec ses miliciens à Kibuye pour contribuer à exterminer les Tutsi de Bisesero considérés comme très forts. Alexandre prend peur. Il retourne à Bisesero. Plusieurs jours passent sans attaque, alors qu'avant, c'était chaque jour.[875]

Deux semaines d'accalmie à Bisesero

Le début du mois de mai est particulièrement calme.[876] Au tout début du mois, les Tutsi subissent certes encore des attaques, mais elles sont très légères, très faibles.[877] Les tueries perdurent jusqu'au 2 ou 3 mai, date à laquelle les Tutsi qui ont fui quelques jours plus tôt en direction de Karongi

sont désormais de retour, constatant que les attaques ont cessé.[878] C'est grossièrement à compter de l'épisode ayant fait intervenir Rusanganwa et Ruzindana que règne cette accalmie à Bisesero. C'est en quelque sorte le signal du grand massacre du 13 mai. Si les Tutsi restent méfiants quant à cette histoire d'aide, ils ne recommencent pas moins à courir dans les collines.[879]

Mais que se passe-t-il donc ?[880] Les Interahamwe craignent les Tutsi qui leur ont démontré qu'ils étaient en mesure de leur résister,[881] les paysans hutu ayant même enregistré des morts dans leurs rangs à tel point qu'il leur est arrivé de devoir battre en retraite devant les Tutsi.[882] Aussi ont-ils fini par suspendre leurs assauts,[883] le calme régnant donc désormais sans attaque depuis presque une semaine,[884] constat que ne manquent évidemment pas de faire les Tutsi.[885]

Au début de la deuxième semaine de mai, tout reste aussi tranquille, aussi calme que la première semaine.[886] Certains pensent que les attaques ont définitivement pris fin.[887] Quelques uns tirent la conclusion que la violence est terminée pour la raison qu'ils seraient parvenus à vaincre leurs assaillants,[888] certains imaginent que la paix a été rétablie,[889] d'autres enfin que l'accalmie résulte d'une sorte de cessez-le-feu. Quelles que soient leurs interprétations de la situation, les Tutsi commencent à sortir de leurs cachettes.[890] Certains d'entre eux se mettent à enterrer leurs morts.[891] D'autres recommencent à chercher de quoi manger dans les champs,[892] se remettant pour certains à cultiver leurs terres,[893] ou se saisissant de houes afin d'aller cultiver dans les marais.[894] Amon Nyakayiro a quarante et un ans. Il est né à Bisesero. Il commence à relâcher sa vigilance, cessant de se joindre à ceux qui se regroupent au cours de la journée afin de s'organiser pour essayer de se défendre, négligeant quelque peu ces directives, ces conseils. D'autres s'en vont, d'autres encore se consacrent à leur propres activités.[895] Le fait pour certains d'entre eux de cultiver leur champ ou d'effectuer quelques travaux ne les empêchent pas de rester vigilants, mais il est vrai que la situation est plutôt calme.[896] Il en reste toutefois qui continuent de se cacher.[897] Quand bien même les attaques ont cessé depuis maintenant presque une semaine, Emmanuel Butera n'ose pas reprendre le travail, ne sachant pas quand leurs assaillants sont susceptibles de revenir et ne considérant pour sa part cette accalmie que comme un répit.[898] Et il voit juste.[899]

Comme vont le prouver les événements à venir, cette interruption soudaine des assauts génocidaires n'est qu'une période de préparation, qui va, bien au contraire, permettre aux tueurs de faire appel à des renforts. Leur massacre le plus brutal et meurtrier n'a pas encore eu

lieu.[900] On n'oublie pas en effet que fin avril, le bourgmestre de Gisovu, Aloys Ndimbati, a prêté sa voiture à un certain Jonathan pour qu'il aille appeler le chef génocidaire Yusufu Munyakazi à Cyangugu afin que ce dernier se rende à Kibuye avec ses miliciens. Il s'agit d'obtenir de sa part un renfort afin d'aider la milice locale, épuisée, à exterminer les Tutsi de Bisesero qui se sont révélés bien plus forts que leurs génocidaires l'avaient un temps imaginé. Or c'est semble-t-il depuis que Ndimbati a confié cette mission à Jonathan que les Tutsi n'ont plus été attaqués à Bisesero, tandis qu'ils l'étaient tous les jours jusqu'à cette date.[901] Les Tutsi ne trouvent pas d'explication à ce calme qui a soudainement envahi les collines de Bisesero depuis une semaine, ignorant que leurs tueurs sont alors simplement en train de s'organiser,[902] se rassembler, se préparer afin de venir à bout de leur résistance.[903]

Cela fait maintenant deux semaines qu'ils bénéficient de ce répit. Aussi certains commencent-ils vraiment à espérer.[904] Ceci dit, au terme de ces deux semaines sans attaque, ils se disent que soit la paix est enfin de retour, soit leurs assaillants préparent quelque chose.[905]

Lundi 9 mai

Le caporal Semi Bazimaziki obtient la permission de se rendre à Gishyita

Nous sommes le 9 mai. Il est temps de retrouver Semi Bazimaziki, ce caporal des Forces armées rwandaises travaillant au sein de l'Ecole Supérieure militaire à Kigali.[906] Vivant dans la capitale rwandaise,[907] il n'en pas moins originaire de Gishyita.[908] Dans les semaines qui ont suivi l'attentat, il est resté à l'ESM où il a vécu tout en y travaillant au sein de la cantine avec pour charge d'en vendre les produits aux militaires, ces derniers se devant d'acheter leur nourriture. S'il n'est alors déployé nulle part ailleurs, notamment pas au front dans le nord, il lui arrive de se promener un peu en ville où les seuls mouvements qu'il peut alors percevoir sont ceux de militaires.[909]

Dans les premiers jours du mois de mai, blessé au niveau du ventre, Semi demande une permission afin de quitter Kigali alors menacée. Ne sachant pas où se faire soigner, il explique que chez lui, à Kibuye, il va pouvoir bénéficier de soins.[910] C'est à son chef, le colonel Rusatira, qu'il s'adresse. Dans le bureau du colonel est alors également présent un major qui aussitôt rebondit sur le fait que ce militaire venu demander une permission vient de Gishyita. S'adressant à Rusatira, le major lui dit alors :

« Laisse-le aller à Gishyita, puisqu'il vient précisément de là-bas et qu'ils y ont justement besoin de militaires. » [911]

A Paris, le général français Jean-Pierre Huchon reçoit un envoyé des forces armées génocidaires

Faisons une parenthèse et rendons-nous un instant à Paris où il se passe des choses ce 9 mai : le général français Jean-Pierre Huchon, chef de la mission militaire de Coopération, ancien adjoint à l'état-major particulier de François Mitterrand, reçoit en effet le lieutenant-colonel Ephrem Rwabalinda, un représentant des forces génocidaires. Dans son rapport de visite, ce dernier mentionnera l'existence d'un téléphone sécurisé permettant au général français de dialoguer en toute confidentialité avec le chef d'état-major des forces armées rwandaises, le général Bizimungu : « Le téléphone sécurisé permettant au général Bizimungu et au général Huchon de converser sans être écoutés par une tierce personne a été acheminé à Kigali. »[912] Quatre jours plus tôt, la Banque de France virait quatre cent trente-cinq mille francs sur le compte de la Banque nationale du Rwanda, en vue d'un règlement à Alcatel.[913]

Huchon explique à Rwabalinda que les militaires français ont les pieds et mains liés pour effectuer une intervention quelconque en leur faveur à cause de l'opinion des médias : « Si rien n'est fait pour retourner l'image du pays à l'extérieur », poursuit le général, « les responsables militaires et politiques du Rwanda seront tenus pour responsables des massacres commis au Rwanda. » Rwabalinda précise que le général français « est revenu sur ce point plusieurs fois » et que « le gouvernement français, a-t-il conclu, n'acceptera pas d'être accusé de soutenir les gens que l'opinion internationale condamne et qui ne se défendent pas. Le combat des médias constitue une urgence. Il conditionne d'autres opérations ultérieures. » L'une des priorités de l'entrevue est par ailleurs « la présence physique des militaires français au Rwanda », présence évoquée relativement à « des coups de mains dans le cadre de la coopération ». Huchon fait également savoir à Rwabalinda que « la maison militaire de coopération prépare les actions de secours à mener en notre faveur ».[914]

Mardi 10 mai

Le 10 mai, à quelques milliers de kilomètres de là, le monde a les yeux tournés en direction de l'Afrique du Sud : Nelson Mandela est en train de prêter serment.[915]

Semi Bazimaziki arrive Gishyita et y voit des soldats français

Dans la soirée du 10 mai, le caporal Semi Bazimaziki se dirige vers Gishyita.[916] Il arrive d'abord dans la région de Kibuye où il constate la présence de Blancs. A Gishyita, où se trouve son grand frère, se trouve dans la commune un camp de militaires blancs français protégé par une barrière à un endroit nommé Gatoki, sur la route vers Cyangugu.[917]

On se souvient que le 3 mai, après que les deux officiers français se furent un moment entretenus en tête-à-tête avec le Premier ministre Jean Kambanda, ce dernier avait fait savoir aux nombreuses personnes alors réunies dans la salle polyvalente de la préfecture de Kibuye que les deux Français assis devant eux avaient décidé d'installer leur tente à Gishyita pour aider la population à finir les tueries à Bisesero.[918] Nous y voilà donc.[919]

A Gishyita, les Français ont établi leur position à proximité de l'endroit où se trouve le bureau communal. C'est là qu'ils vivent.[920] Semi s'apprête à passer sa première nuit à Gishyita,[921] les Français étant dans leur position.[922] Il ne va pas directement à l'hôpital, mais se rend chez son frère, assistant du bourgmestre à Gishyita, où il va vivre. Il n'ira que plus tard se faire soigner à l'hôpital, qui, compte tenu des circonstances, a été détruit et pillé de ses médicaments. Semi va passer le plus clair de son temps en compagnie de son grand frère qui fait partie des autorités de la commune. Aussi disposera-t-il de nombreuses informations.[923]

Outre l'endroit où vivent les Français à Gishyita, Semi constate qu'ils disposent d'un terrain sur lequel atterrissent leurs hélicoptères.[924] Des hélicoptères dont les Tutsi peuvent apercevoir les manœuvres dans le ciel de Bisesero.[925] Autour du 10 mai, Pascal Bashyaka aperçoit ainsi un hélicoptère circuler au-dessus de la zone de Mumubuga. Il n'a alors aucune idée de son objectif. Il lui semble voir l'appareil prendre la direction de l'usine de Gisovu que dirige le chef génocidaire Alfred Musema. Il se pose un petit moment avant de repartir.[926] Il n'est pas le seul à voir des hélicoptères à cette période. C'est notamment le cas de David Ndengeyabahizi, cinquante-quatre ans, qui vit dans la cellule Nyakigugu,[927] et d'Adrien Kanamugire, dix-neuf ans et vivant dans la cellule Jurwe. Adrien pense que la mort est proche, que quelque chose de gros se prépare.[928] De la colline de Gititi où il habite, Emmanuel Butera a très bien vu, au cours d'un des deux premiers jours de mai, des hélicoptères atterrir en contrebas, dans la commune de Gishyita. Des Tutsi plus âgés se souviennent de celui qu'ils ont vu atterrir avec Emmanuel et considèrent que s'ils ont pu bénéficier de presque deux semaines de répit, quelque chose de terrible semble bien se préparer, sans toutefois savoir quoi.[929]

Mercredi 11 mai

Charles Sikubwabo fait de Semi Bazimaziki un de ses assistants

A son réveil, Semi commence à observer les activités ayant cours au sein de la localité de Gishyita. Après s'être informé de ce qui s'y passe et plus généralement de la situation qui prévaut dans la région, il s'en va saluer son bourgmestre, Charles Sikubwabo. Semi a, avec ce dernier, des relations de famille, certes éloignées, mais qui n'empêche que lorsqu'il arrivait à cet homme de lui rendre une petite visite en sa demeure familiale, ses parents ne manquaient jamais de lui toucher un mot de ce qui unissait leurs familles respectives. Charles et Semi se sont déjà côtoyés au front. C'était dans l'Umutara, endroit où se livrait à l'époque une partie de cette guerre contre les Inkotanyi du FPR. Ils n'étaient toutefois pas tout le temps ensemble, chacun d'eux appartenant alors une unité distincte au sein de laquelle ils évoluaient séparément. A cette époque, Semi avait déjà vu des Français. Il en avait notamment vu dans l'Umutara, mais aussi à Byumba, à Kigali.[930]

C'est précisément parce qu'il avait déjà, en tant que militaire, opéré à ces endroits avec des soldats français qu'il sait, au moment où il arrive à Gishyita trois ans plus tard, que ces Blancs qui sont aujourd'hui présents sont eux-mêmes français. Car les ayant côtoyés longtemps, il connaît parfaitement leur façon de fonctionner, lui qui avait en outre participé à une de ces formations qu'ils avaient, en leur temps, donné à Bigogwe, dans le nord du Rwanda.[931]

A Gishyita, les Français ont installé leur position de défense au CCDFP, à côté d'un endroit nommé « Chez Fundi ». Ils y ont planté leurs tentes, tandis que des hélicoptères vont et viennent à partir de ce lieu dans lequel Semi ne pénétrera jamais, une barrière lui en interdisant l'accès, la clôture située tout autour du bureau communal permettant à ladite barrière de se suffire à elle-même pour en empêcher le passage. Comme tout le monde, Semi passe, quand il le souhaite, à proximité de cette barrière, lorsqu'il s'agit notamment de participer aux différentes activités de la commune qui nécessitent d'être présent à cet endroit, ce qui n'est d'ailleurs pas rare, dans la mesure où c'est dans ce coin de Gishyita qu'est installé le bureau du bourgmestre.[932]

Ce 11 mai en tout cas, ces derniers restent à Gishyita.[933] Ce même jour, Semi se rend chez Sikubwabo, ce dernier lui ordonnant de rester afin de participer aux tueries. A partir de cet instant, le bourgmestre ne va plus pouvoir se passer de lui. [934] Semi a trois frères et trois sœurs. Son grand frère, Pierre Kananira, est l'un des trois assistants de Charles Sikubwabo,

les deux autres étant Dan Ngerageze et Uziel Habimana. Semi va donc, à partir de cet instant, également commencer à assister le bourgmestre de Gishyita qui ne tarde pas, vu que Semi est militaire, à lui donner une première mission consistant à participer à aider les Français en leur indiquant précisément où se trouvent les collines de Bisesero.[935]

La lettre de Sikubwabo au Conseiller de Mubuga et l'ordre de mobilisation de la population

Il est à peu près deux heures de l'après-midi. Raphaël Mageza veut s'entretenir avec le bourgmestre Sikubwabo. Aussi se rend-il dans sa maison dans laquelle il aperçoit alors trois Blancs. Le bourgmestre, le voyant ainsi arriver chez lui, lui demande aussitôt : « As-tu un problème ? » Raphaël lui répond qu'il en a un, en effet. Alors, Sikubwabo lui rétorque : « Si c'est un problème urgent, d'accord. Mais si ce n'est pas urgent, je vais d'abord te confier une commission. » Le bourgmestre lui tend alors un papier, et il lui dit : « Voici une lettre qu'il faut que tu amènes au Conseiller communal de Mubuga. » Raphaël s'exécute aussitôt, se saisissant de la lettre, se rendant à Mubuga et la donnant enfin audit Conseiller, Vincent Rutaganira. Ce dernier la lit, comprend qu'il s'agit de participer à organiser le massacre des Tutsi de Bisesero et confie à son tour à son coursier une mission. Raphaël doit demander aux différents responsables de faire en sorte que la population vienne, le lendemain matin, se rassembler à Mubuga. Raphaël prend alors congé du Conseiller pour faire ce qu'il vient de lui demander.[936]

Jeudi 12 mai

La réunion à Mubuga avec des soldats blancs, français

Le matin du 12 mai, le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, se rend chez Semi Bazimaziki pour l'informer qu'il entend se rendre à Mubuga. Cela fait bien longtemps que ce dernier n'y est pas allé lui-même. Aussi exprime-t-il son désir de l'y accompagner.[937] Il y a un peu de soleil. Il ne s'est pas encore mis à pleuvoir. Sur la place de Ryaruhanga se sont rassemblées près d'une centaine de personnes venues exclusivement de la commune de Gishyita : Murangara, Mara et Mubuga.[938] Quand Raphaël Mageza y arrive à son tour, il constate qu'il y a déjà plein de monde, chaque responsable ayant, conformément aux vœux du Conseiller Vincent

Rutaganira, amené ceux dont il a la responsabilité.[939]

C'est au tour de Semi d'arriver sur la place de Ryaruhanga[940] avec Sikubwabo[941] au volant de sa Toyota rouge. A l'arrière du véhicule a pris place le policier Ruhindura, vêtu de son uniforme. Trois autres hommes noirs sont également présents à bord du véhicule. Tandis que le policier en descend, un des passagers entreprend de se mélanger à la foule. Quant aux deux derniers passagers, ils restent dans le véhicule, installés sur un même siège pendant tout le temps que dure la réunion.[942] Semi peut apercevoir François Nyamwigema ainsi que Raphaël Mageza,[943] tandis que lui et Sikubwabo sont rejoints par un véhicule appartenant aux Français[944] avec lesquels ils sont venus.[945]

Une dizaine de soldats français sortent de leur jeep militaire Pajero. Le visage découvert, vêtus d'un uniforme tacheté, certains portant des bérets verts, ils se mettent à marcher sur les côtés et observent. Au cours de la réunion, seuls Rutaganira et Sikubwabo prennent la parole. Le bourgmestre de Gishyita présente les Blancs comme étant français. Parmi ces derniers, trois déambulent en observant la foule. Trois autres l'observent en lui faisant face, restant à côté de Rutaganira qui, de son côté, explique à cette foule l'objet de la mission, qui est d'observer les Tutsi tout en essayant d'évaluer leur nombre.[946]

A ce jour, on ne peut pas dire que le génocide se soit complètement arrêté, des tentatives d'assauts étant encore lancées ici et là, mais jamais de façon bien concluante.[947] Ainsi, la veille, des hommes tutsi ont-ils affronté des Interahamwe, tandis que les femmes et les enfants les approvisionnaient en cailloux.[948] C'est notamment après avoir été contraint à fuir Jurwe, son village, que Jean Ngarambe arrive à Mubuga. Lors d'une attaque contre les Tutsi, ces derniers se sont révélés les plus forts, allant même jusqu'à détruire les maisons de leurs assaillants. Repoussé, puis chassé, Jean a donc dû fuir son village. Il a choisi de prendre la direction de Mubuga. Pourquoi Mubuga ? Parce que l'on disait alors que l'on était susceptible d'y trouver des militaires rwandais ainsi que des armes à feu. Quand Jean arrive à Mubuga, ce sont toutefois des Blancs qu'il découvre. C'est la première fois qu'il en rencontre. Et ils semblent être venus en renfort.[949] Il aperçoit deux jeeps militaires garées au rond-point, en face du bureau de secteur, là où habite Vincent Rutaganira. Les Blancs qu'il voit sont à peu près huit. Il constate également que de nombreuses personnes sont présentes au rond-point, sur la place de Mubuga.[950] Les Blancs se rendent chez le Conseiller Vincent Rutaganira qui prend l'initiative d'appeler Jean-Baptiste Twagirayezu, le seul à parler français, afin qu'il les accompagne à Bisesero.[951]

La population, Sikubwabo et les Français quittent Mubuga pour se rendre à Bisesero

La population quitte Mubuga pour se rendre à Bisesero,[952] en remontant[953] à pied un chemin. La centaine de villageois emprunte cette piste à la recherche des survivants de Bisesero qu'ils parviennent à apercevoir tandis qu'ils marchent sur les collines. S'ils ne peuvent pas les compter, ils essaient néanmoins d'évaluer leur nombre.[954] Quant à Sikubwabo, sa voiture a pris la tête d'un convoi en direction de Mumubuga, à Bisesero. Ce convoi comprend à peu près six véhicules de Français, parmi lesquels celui qui s'est, un peu plus tôt, rendu à Mubuga. Parmi ces véhicules, il y a de petits camions. Semi et les Français arrivent à Mumubuga.[955] Ils sont alors une dizaine.[956]

Le leurre des soldats blancs à Mumubuga avec Charles Sikubwabo

Sikubwabo et les Français appellent les Tutsi qui s'approchent un à un

Aussitôt les Blancs arrivés à Mumubuga, Sikubwabo leur montre les collines aux alentours sur lesquelles se cachent les Tutsi, suite à quoi et avant l'arrivée de la population elle-même, les Français et Sikubwabo commencent à appeler les Tutsi se trouvant sur la colline en face de l'endroit où se sont garés les véhicules, demandant aux survivants de sortir de leurs trous, de s'approcher, qu'ils se rassemblent tous, tout en les assurant que ces Blancs sont venus les sauver, les protéger, et qu'ils vont d'ailleurs bientôt les emmener à un endroit où ils seront en sécurité. Les Blancs se chargent eux-mêmes d'appeler les Tutsi en leur faisant signe de les rejoindre. Alors que la population n'est pas encore arrivée à Mumubuga, un certain nombre de Tutsi commencent à s'approcher des Blancs, pensant que ces derniers ne sont pas venus les tuer. Ils n'en ont pas moins peur, si bien qu'ils ne viennent pas tous en une seule fois, mais un à un. Aux Tutsi qui viennent donc ainsi de s'approcher, on leur explique qu'ils doivent aller chercher leurs collègues, étant donné que l'on projette de les amener à un endroit où ils seront enfin en sécurité.[957]

Les Français font, devant les Tutsi, repousser la population hutu arrivant à Mumubuga

Environ vingt minutes après l'arrivée des Français à Mumubuga, la population hutu y arrive à son tour,[958] après avoir marché à partir de

Mubuga pendant près d'une heure, y retrouvant donc les Français. Les deux passagers restés dans le véhicule de Sikubwabo tout au long de la réunion qui s'est tenue un peu plus tôt à Mubuga, sont cette fois-ci sortis de sa voiture et se tiennent maintenant debout.[959]

Les Tutsi aperçoivent la population arriver et se mettent à reculer. Ils gardent néanmoins confiance en ces Blancs.[960] Il s'agit maintenant de démontrer aux Tutsi qu'ils n'ont désormais plus rien à craindre. Pour ce faire, il faut qu'ils soient convaincus que les génocidaires ne seront désormais plus en mesure de s'en prendre à eux. C'est pourquoi des personnes sont maintenant déléguées afin d'aller, au loin, repousser la population hutu qui afflue dans leur direction. Ainsi est démontré aux Tutsi que les Blancs sont bien là pour empêcher dorénavant quiconque de leur faire du mal.[961] Sikubwabo demande aux Tutsi de rejoindre leur colline, leur assurant que, le lendemain, il reviendrait avec les Français afin de leur fournir de l'aide et les protéger :[962] « Vous pouvez maintenant retourner où vous étiez. Nous voulions savoir si vous étiez encore là. Retournez où vous étiez. Demain, nous reviendrons avec des aides pour vous assister ainsi que pour vous protéger. » Les Tutsi n'en sont pas moins sommés de quitter les forêts et les bois s'ils veulent que leur sécurité soit plus facilement assurée.[963] Après s'être ainsi entretenus avec les Tutsi,[964] c'est à la population hutu que les Blancs et Sikubwabo demandent de rentrer à leur tour chez eux.[965]

La population hutu rebrousse chemin vers Mubuga

A Mumubuga, rien ne peut être dit de façon transparente à la population hutu, car il s'agit bien ici de faire croire aux Tutsi qu'ils ne risquent plus rien, afin que tous ceux qui jusque-là sont restés dans leur cachette se décident à en sortir. Aucune instruction n'est donc donnée sur place à la population hutu, afin que les Tutsi n'entendent rien de la manœuvre.[966] Or si aucune consigne ne leur est donnée,[967] la population n'en a pas moins compris, ou tout au moins soupçonné, qu'il s'agit là d'une mise en scène destinée à tromper les Tutsi en leur faisant croire qu'ils ne les tueraient plus. Elle a bien compris qu'il ne s'est agi là que d'une façon de les espionner, afin de savoir où ils se trouvent.[968] La population hutu repart donc,[969] empruntant le chemin par lequel elle est venue.[970] Elle ne sera ainsi restée à Mumubuga que très peu de temps.[971]

Un convoi de soldats blancs à Gitwa

Au bas de la colline de Gitwa

A à peu près huit heures du matin, Esther Uwayisenga, huit ans, était pour sa part sur la colline de Gitwa quand elle a aperçu des Blancs arriver

à bord de véhicules militaires. Du haut de la colline où elle se trouvait, elle est parvenue à apercevoir quatre militaires blancs en sortir. Il n'y avait pas là que des Blancs. Esther a constaté qu'un Noir portant des lunettes se trouvait à l'extérieur des véhicules. Ces derniers maintenant à l'arrêt, les soldats blancs ont commencé à faire des signes aux Tutsi alors assis sur la colline afin qu'ils descendent. Esther était alors avec d'autres enfants lorsque les adultes ont sélectionné trois Tutsi pour descendre s'approcher des Blancs et leur parler. Les trois hommes sélectionnés se sont d'abord adressés aux autres Tutsi : « Ecoutez, nous partons à la rencontre de ces jeeps. Si on nous machette, fuyez. » Les trois[972] Tutsi adultes sont ensuite descendus de la colline, s'imaginant que, puisque les Blancs étaient là, ils allaient peut-être être sauvés,[973] et se sont approchés de l'une des jeeps. Pour ce qui est d'Esther et des autres enfants, ils ne se sont pas approchés, restant à bonne distance, en haut de la colline, d'où Esther a parfaitement pu observer le bas de la route,[974] contrairement à la rencontre du 27 juin au cours de laquelle elle sera cette fois parmi le groupe qui entourera les Blancs et Twagirayezu.[975] Une fois arrivés près des soldats blancs, les Tutsi ont engagé la conversation avec eux. Elle a duré un très petit moment,[976] à peu près quinze minutes, après quoi les Blancs s'en sont allés, tandis que les trois Tutsi ont, eux, remontés la colline jusqu'à l'endroit où se trouvaient les autres, les adultes ayant alors parlé entre eux,[977] ceux qui venaient de remonter la colline expliquant que les Blancs leur avaient dit qu'ils reviendraient les secourir.[978]

En haut de la colline de Gitwa

De son côté, Adrien Harolimana se trouve, avec huit camarades – des voisins avec qui il passe l'entièreté de ses journées – en bas de la colline de Gitwa, dans une maison presque détruite. Elle a été incendiée. Jusqu'à ce jour, ils parviennent encore plutôt bien à se défendre contre les Interahamwe. Afin de se donner un peu de force, ils mangent du sorgho cru qu'ils pilent et mettent en bouillie. C'est leur unique repas de la journée. Il est difficile de trouver de quoi se nourrir. Pendant le génocide, il n'y a par ailleurs pas vraiment d'heure pour manger. Il arrive ainsi qu'Adrien ne parvienne pas à se nourrir. C'est en effet plutôt par hasard que l'on mange, quand on a pu trouver de la nourriture et quand on ne subit pas, au moment de la consommer, une attaque de miliciens, un scénario qu'Adrien a déjà vécu. Alors qu'il s'apprêtait à se nourrir, il n'a alors pu faire autrement que prendre la fuite, si bien que ce sont finalement les miliciens qui se sont emparés de son repas.[979]

A Bisesero, les Tutsi, dispersés à différents endroits, ont pris l'habitude, quand ils sont au flanc d'une colline, de la monter afin d'observer ce qui se passe en bas, ce qui leur permet de se défendre plus efficacement en cas d'attaque. C'est ce que fait précisément Adrien qui, alors qu'il n'est

pas encore midi et après donc qu'il a pris son repas, quitte la maison dans laquelle il se trouvait avec ses camarades, montant avec eux la colline de Gitwa, afin de rejoindre d'autres Tutsi. Tous ne montent pas au même rythme : alors qu'Adrien a parcouru la moitié du chemin en direction du sommet de la colline, ceux qui le précèdent et qui sont déjà arrivés lui font soudainement comprendre qu'il se passe quelque chose. Adrien prête une forte attention et aperçoit des véhicules. Aussi se précipite-t-il afin de gravir les derniers mètres qui le séparent encore du sommet où serpente la route. Une fois en haut, il voit distinctement des jeeps. Le sommet de la colline donne toutefois sur un endroit de la route qui laisse rapidement place à un virage, si bien qu'Adrien a à peine le temps de voir les deux véhicules fermant la marche monter un peu que le premier a déjà disparu derrière ledit virage. La première jeep ayant ainsi disparu de son champ de vision, il se concentre sur le deuxième et dernier véhicule du convoi. S'il ne peut apercevoir les personnes dans la cabine située à l'avant, il en voit bien trois dans sa partie arrière, une partie à moitié couverte en haut par des bâches pliées : il s'agit de deux Blancs et d'un Noir,[980] tous trois assis sur la banquette arrière, côté droit du véhicule, le Noir étant assis entre les deux Blancs.[981]

Adrien se met alors à siffler et faire des gestes à l'attention des autres Tutsi. Eparpillés sur différentes collines proches les unes des autres, ces derniers, qui sont ici chez eux, ont en effet pris l'habitude de se lancer ainsi des signes entre eux de colline à colline. Ils indiquent ainsi à leurs collègues situés sur une autre colline leur souhait qu'ils les rejoignent sur la leur, notamment à l'occasion d'une attaque de miliciens. Qu'importe qu'ils soient repérés par ces derniers : il est en effet certaines situations de survie qui exigent de ne pas prendre l'ensemble des précautions d'usage. Bisesero forme, par ailleurs, un ensemble de collines très rapprochées les unes des autres, de telle sorte que lorsque quelqu'un parle, une personne située sur une autre colline peut très bien l'entendre. C'est ainsi que, de l'endroit où il se trouve, Adrien entend parfaitement, sur la colline contiguë à la sienne, des Tutsi murmurant qu'au sein du convoi qui passe devant eux figurent des Blancs susceptibles d'être venus ici les sauver, un message qui se propage aussitôt.[982] Adrien se met dès lors à courir en direction de l'endroit où tourne la route, mais les voitures finissent par s'éloigner sans qu'il ne soit parvenu à les rejoindre. Aussi est-ce en marchant qu'il se résout à revenir sur ses pas à la rencontre des autres.[983] Une fois revenu à leur hauteur, Adrien apprend de leur bouche qu'ils ont également aperçu des véhicules de militaires blancs devant ceux qu'il a lui-même eu le temps d'apercevoir, des véhicules qui auront donc passé le virage avant qu'il n'eut atteint le niveau de la route. Quant à l'homme noir qu'Adrien a vu de ses yeux, ils lui disent qu'il s'agit de Jean-Baptiste Twagirayezu.[984]

Le convoi de soldats blancs s'arrêtent à Ruhuha, fief des génocidaires de la région

Fin de matinée, [985] colline de Nyakigugu. Antoine Sebirondo se cache en compagnie d'autres Tutsi, près de buissons, dans l'un des nombreux trous que l'on creuse alors pour chercher de la cassitérite,[986] des trous invisibles de l'extérieur.[987] Siméon Karamaga, l'adjoint du chef des Basesero Aminadabu Birara, se cache avec eux.[988] Il y a également un certain Samuel.[989] C'est la période de la semence des petits pois et du sorgho.[990] De cette colline, Antoine aperçoit soudainement un convoi dans lequel figurent trois véhicules verts identiques ainsi que trois Blancs en uniforme. Le premier véhicule dans lequel il voit des Blancs est muni de bâches. Des bâches enroulables qui, dans le cas des autres véhicules, sont fermées.[991] Alors qu'il est assis sur un talus, Siméon voit également passer ce convoi et les Blancs.[992] Il leur est facile d'apercevoir ces Blancs, sans pour autant qu'ils sachent bien sûr à cet instant qu'il s'agit de Français.[993] Après le passage des véhicules,[994] le convoi finit par s'éloigner.[995] Siméon ne quitte pas sa colline, l'endroit où il se trouve étant suffisamment élevé pour lui permettre, à lui et à d'autres d'ailleurs, d'observer la direction qu'il emprunte : celle de la colline de Ruhuha.[996] Si Antoine peut très bien, de son côté, également voir les Blancs à partir de Nyakigugu,[997] lui et d'autres Tutsi décident toutefois de se déplacer jusqu'à Muyira,[998] en grimpant la colline[999] à pied, aucune route ne permettant de s'y rendre.[1000] C'est sur cette colline qu'Antoine a installé son campement, contrairement à Siméon qui a l'habitude de passer ses nuits sur celle de Rwirambo.[1001] Muyira et Nyakigugu ne sont pas des collines éloignées. Mais une fois sur la haute colline de Muyira, on voit tout ce qui se passe aux alentours. Aussi, si les Tutsi l'ont choisie comme refuge, c'est précisément parce qu'ils sont en mesure d'y surveiller ce qui se passe tout autour.[1002] Une fois arrivé au sommet de Muyira,[1003] Antoine aperçoit, à l'œil nu, le convoi s'arrêter sur une autre colline, celle de Ruhuha, au sein du fief des miliciens Interahamwe, à l'endroit même où ces derniers ont l'habitude de se rassembler.[1004] Ruhuha, où il voit donc les voitures s'arrêter, se situe à une dizaine de kilomètres par la route de l'endroit où il se trouve. Les miliciens se mettent alors à entourer les véhicules.[1005] Quelques autres Tutsi, parmi les cinq qui se cachent avec lui, observent cette même scène au cours de laquelle plus de cinquante Interahamwe descendent de la colline pour s'approcher des véhicules qu'ils finissent par entourer.[1006] Quand bien même ils auraient pu apercevoir Ruhuha à partir de Nyakigugu,[1007] c'est donc de Muyira qu'Antoine et d'autres observent, pour leur part, ces Blancs s'arrêter à Ruhuha.[1008] Quant à Siméon, c'est en restant sur la colline de Nyakigugu qu'il assiste à cette scène. Aucun autre véhicule n'étant passé ce matin sur la route, il n'y a aucun doute possible : les véhicules des Blancs

qui viennent de passer à hauteur de la colline de Nyakigugu sont bien les mêmes que ceux qui s'arrêtent au milieu de la foule de miliciens à Ruhuha où, une fois le convoi à l'arrêt, les Blancs tiennent une réunion. Oui, c'est bien avec leurs tueurs, en si grand nombre que Siméon les compare aux arbres d'une forêt d'eucalyptus, que ces Blancs qu'ils viennent de voir passer devant lui discutent.[1009] Puis, après avoir vu les voitures monter en direction de l'endroit où sont réunis les Interahamwe, Siméon les voit redescendre.[1010]

Des soldats blancs sur la colline d'Uwingabo avec Obed Ruzindana

Godelieve Mukankamije voit elle aussi des Blancs ce 12 mai. Qui est-elle ? Elle a quarante-huit ans. Elle est née dans le secteur de Gikaranka, de la commune de Gisovu. Au moment de l'attentat, ses voisins ont dit que les Tutsi devaient mourir pour avoir tué Habyarimana. Aussi a-t-elle fui de chez elle quand ils ont commencé à incendier leurs huttes, poursuivie par ses voisins qui lui couraient derrière avec des machettes, tuant les Tutsi les plus faibles, les malades, les enfants et les vieillards, tandis que les plus forts continuaient à courir. Elle a couru en direction de Bisesero, se disant que là-haut, il n'y aurait que des Tutsi contrairement à l'endroit qu'elle fuyait. Rejoindre les Basesero, c'était pour elle se donner du courage en étant ensemble. Elle est montée en direction de Muyira avec ceux qui habitaient avec elle mais aussi avec d'autres Tutsi qu'elle a croisés à cette occasion. Muyira n'est pas tout près de l'endroit qu'elle a quitté et Godelieve a eu peur au cours de ce voyage. Aussi s'est-elle cachée en cours de chemin avec les siens dans la brousse ou les buissons, avant de poursuivre son chemin le lendemain, après que les attaquants furent partis. Une fois arrivée à Bisesero, elle se rassemble avec d'autres Tutsi ne se connaissant pas les uns les autres. Godelieve a elle aussi participé à ramasser des pierres que les jeunes garçons ont lancées sur leurs assaillants.[1011]

Ce 12 mai, elle se trouve au même endroit que Michel Kayihura, son neveu par alliance. Ce dernier a alors dix-neuf ans.[1012] C'est en sa compagnie qu'elle se cache avec ses propres enfants, dans la brousse, derrière un buisson, tout près d'Uwingabo. Il n'y a plus de maison, tout ayant été détruit. Il est entre midi et une heure de l'après-midi[1013] quand, sur la colline, arrive un convoi de véhicules. Sur l'un d'eux est dessinée une croix rouge. Il est suivi par une sorte de pick-up dans lequel se trouvent de nombreux Interahamwe ainsi que des policiers.[1014]

A cet instant, les Tutsi parviennent encore à se défendre. Ils ont des arcs, des pierres et se positionnent sur les hauteurs, à des endroits difficiles d'accès.[1015] D'un des véhicules, quelques Blancs obtiennent des

Interahamwe et du chef milicien Obed Ruzindana qu'ils appellent les Tutsi,[1016] ce qu'ils font, leur disant qu'il y a là des Blancs venus apaiser la situation,[1017] que la guerre a cessé. Ils les invitent à se tranquilliser, à ne plus avoir peur, à sortir de leurs cachettes.[1018] Ils leur expliquent que les Blancs sont venus jusqu'ici pour voir où ils se trouvent, étant donné qu'il va bientôt leur falloir remonter blessés et personnes âgées, afin qu'ils puissent venir recueillir leur aide faite de tentes, d'habits et de nourriture.[1019] Ils les informent qu'ils comptent leur amener du riz et des haricots qu'ils vont pouvoir préparer pour leur enfants.[1020] Les Tutsi se transmettent aussitôt le message, informant ceux qui se terrent encore dans les trous de se rapprocher en remontant la colline.[1021] Ces derniers finissent par sortir de leurs cachettes[1022] petit à petit.[1023] Godelieve constate que les attaques ont effectivement presque cessé. Ils ont encore peur, mais les assaillants n'attaquent plus tous les jours comme c'était le cas auparavant. Aussi les Tutsi se découvrent-ils,[1024] ce que fait également Godelieve qui sort de son propre buisson et remonte la colline sous le regard des Blancs dont elle prend toutefois la précaution de rester à une certaine distance.[1025] Parmi les Tutsi qui sortent ainsi de leurs cachettes, certains viennent d'une petite colline en contrebas, elle-même située derrière la grande colline Runyangingo. C'est le cas de Michel Kayihura, qui se tenait jusque-là derrière un buisson dans la brousse et qui se rapproche en contournant cette grande colline parsemée ici et là de maisons en tôle. Il la contourne par son flanc, tout en contrôlant si ce que les Hutu viennent de leur dire est vrai, finissant par apercevoir effectivement des soldats blancs alors réunis tout près de la route. Ces derniers ne s'en éloignent d'ailleurs pas trop, occupés plutôt, semble-t-il, à observer ce qui se passe sur les collines.[1026] Il y a là en tout six ou sept soldats blancs[1027] qui, une fois les Tutsi arrivés à leur hauteur, se mettent à les observer tout en les comptant, après quoi les Tutsi regagnent leurs buissons. Ce jour-là, aucune arme n'est utilisée.[1028] Ce jour-là, aucune personne n'est tuée.[1029]

De Rwirambo à Gitwa, les Blancs sont présentés par Ruzindana comme membres de la Croix-Rouge

Les génocidaires tentent ainsi de rassembler les Tutsi avec l'aide d'Obed Ruzindana et des Blancs. A partir de quatorze heures, une voiture blanche venant de Rwirambo se dirige vers la colline de Gitwa. Samuel Nzanana, trente-neuf ans et vivant à Uwingabo, se trouve alors sur la colline de Muyira tandis que la voiture se trouve en contrebas, sur la colline de Kagari. Le véhicule ne circule pas sur la grande route qu'ils ont quittée pour en rejoindre une autre qui va jusqu'à Muyira. Cette route n'existe plus aujourd'hui. Des Blancs sont dans la voiture avec Ruzindana.

Ce ne sont pas eux qui conduisent mais le chauffeur de Ruzindana qui le conduit traditionnellement quand ce dernier accompagne les bus de miliciens qu'il paie pour les tueries. Les Blancs arrivent avec Ruzindana à un endroit où il y a un panneau. Ils sortent du véhicule et se mettent à parler. Il s'agit de deux Blancs en tenue militaire. Ils ne font rien, ne tirent pas, se contentant de parler tout en faisant des gestes. Il y a là également le ministre de l'Information, Eliezer Nyitegeka, ainsi que d'autres personnes appartenant aux autorités. Ruzindana a disposé un mégaphone sur sa voiture qu'il utilise pour demander aux Tutsi de dire à tous les autres que des Blancs de la Croix-Rouge sont là, qu'il leur faut donc réunir tout le monde à l'école tout près d'ici afin qu'ils puissent les y soigner. Tout au long de la route et alors que les Blancs sont dans la voiture, il lance ces appels consistant à demander aux Tutsi de se réunir à l'école.[1030]

A Kanyinya, la promesse de Mika aux Tutsi de revenir le lendemain avec des Blancs pour les secourir

Accompagné d'un policier communal et roulant à bord d'une Toyota rouge appartenant à la commune, c'est au tour du Conseiller municipal Mika Muhimana de se présenter sur la colline de Kanyinya vers quatorze heures. Il bat le tambour pour inviter les Tutsi à assister à une réunion, mais ceux-ci refusent de s'y présenter, à l'exception d'un Tutsi qui se met à parler avec Mika, ce dernier lui disant qu'il reviendra sur la colline de Kanyinya le lendemain matin vers neuf heures avec des Blancs et qu'ils apporteront avec eux de la nourriture ainsi que des médicaments destinés aux Tutsi victimes de la faim ainsi qu'aux malades.[1031]

Le soir à Mubuga, la population est mobilisée pour l'assaut du lendemain à Bisesero

La population est informée du soutien de soldats français et est sommée de participer le lendemain matin à l'assaut génocidaire à Bisesero

De son côté, la population hutu partie le matin de Mubuga pour Mumubuga est retournée à Mubuga.[1032] Personne ne s'est donc battu ce jour.[1033] C'est habituellement le matin ou le soir, afin que les assaillants soient matinaux, qu'est battu le tambour. Le Conseiller de Mubuga, Vincent Rutaganira, le fait battre pour rassembler les habitants de son secteur.[1034] Ceux de Mubuga répondent à l'appel en se rassemblant devant lui.[1035] Manasse participe le soir à cette réunion avec Sikubwabo et Rutaganira qui, ayant regroupé la population, s'adresse à elle, évoquant

« la légendaire résistance de Bisesero », ajoutant qu'ils n'ont plus à s'en faire étant donné que des renforts seront là dans quelques minutes, suite à quoi on leur dira comment s'organiser pour casser cette résistance. Quelques minutes plus tard, Manasse voit en effet des jeeps se garer et cinq Blancs en sortir. Ils portent des tenues militaires, mais pas de casque de protection. Ils pénètrent avec le bourgmestre dans la maison de Rutaganira. Quand ils en sortent, les Blancs reprennent la route vers Gishyita. Alors le bourgmestre s'adresse à la population, expliquant que les Blancs qu'ils viennent de voir sont précisément ce renfort dont il leur parlait quelques minutes plus tôt et qu'ils viennent de décider avec eux que toute personne apte devra se rendre tôt le lendemain matin à Bisesero pour attaquer les Tutsi afin que « cette fois-ci soit la dernière. »[1036] Vincent Rutaganira appuie le fait que les Français sont venus leur apporter leur soutien et qu'ils doivent se préparer afin de se rendre très tôt le lendemain à Bisesero.[1037] On leur donne des instructions concernant la façon de se vêtir, afin qu'ils ne s'entretuent pas entre Hutu : les Hutu habitant près de Mubuga emporteront des branches de caféier. Et afin qu'ils sachent que ceux qui arrivent de plus haut sont des Hutu, ces derniers porteront, eux, des branches de théier. Aussi Jean Ngarambe et Raphaël Mageza, qui arrivent de Mubuga, auront des branches de caféier. Des instructions leur sont également données concernant la façon de se rendre à l'endroit où est prévue l'attaque.[1038]

Jean-Baptiste Twagirayezu mobilise la population pour l'attaque du lendemain à Bisesero

Jean-Baptiste Twagirayezu se charge d'informer ceux qui n'ont pas assisté à cette réunion qu'ils doivent participer à l'attaque. C'est le cas de Jean Ntirenganya, vingt-deux ans, qui apprend par Twagirayezu l'existence de cette réunion.[1039]

Le signal est donné par des tambours à travers toutes les collines.[1040] Il est près de cinq heures de l'après-midi quand, de celle où il se cache, Sylvère Nyakayiro entend, venant de Karongi, Gisovu, Gishyita et de tous les alentours, des tambours, des sifflets ainsi que des annonces, tout le monde étant invité à se rassembler pour aller attaquer à Bisesero.[1041] Quant aux soldats français, ils passent la nuit à Gishyita.[1042]

Bernard Kouchner en mission pour l'Elysée au Rwanda

Le « French doctor » Bernard Kouchner est depuis ce 12 mai au Rwanda, trois jours après la rencontre à Paris entre le lieutenant-colonel

Rwabalinda, représentant les forces du génocide, et le général français Huchon, chef de la Mission militaire de coopération, réunion au cours de laquelle a été question d'améliorer l'image du gouvernement génocidaire. Il faut « retourner l'image du pays à l'extérieur », lui a dit le général Huchon, ajoutant par ailleurs que « le combat des médias constitue une urgence. » Le chef militaire de la mission onusienne au Rwanda, Roméo Dallaire, raconte l'entrevue qu'il a eu avec Kouchner, ne laissant que peu de doute quant au fait que ce dernier est bel et bien en mission pour l'Elysée: « Il m'a annoncé que le public français était en état de choc devant l'horreur du génocide au Rwanda et qu'il exigeait des actions concrètes. Je lui ai exposé ma position : pas question d'exporter des enfants [... et de] s'en servir comme porte-enseigne pour (...) quelques Français bien-pensants. J'ai détesté l'argument de Kouchner qui estimait que ce genre d'action serait une excellente publicité pour le gouvernement intérimaire ( ). Je n'aimais déjà pas l'idée de faire sortir du pays des enfants rwandais, mais se servir de ce geste pour montrer une meilleure image des extrémistes me donnait la nausée. » L'opération de Kouchner destinée à donner une meilleure image du gouvernement génocidaire échoue.[1043]

Un film sur le massacre des protestants à Paris il y a quatre siècles ouvre le festival de Cannes

Alors que se prépare, à Bisesero, un massacre génocidaire de près de quarante mille civils tutsi, la ville française de Cannes est en effervescence : son festival de cinéma annuel s'ouvre avec un film sur le massacre des protestants à Paris. Il s'agit de « La reine Margot », une adaptation du roman de l'écrivain français Alexandre Dumas sur fond du massacre de la Saint-Barthélemy, qu'orchestra le 24 août 1572 le roi de France Charles IX contre les protestants de son royaume. Ce 12 mai 1994, sur la chaîne publique française France 2, le journaliste Bruno Masure présente le journal de vingt heures : « Le film événement de ce festival, c'est La Reine Margot, alias Isabelle Adjani, film réalisé par Patrice Chéreau et présenté demain à Cannes. Le même jour, vendredi 13 – les producteurs ne sont apparemment pas superstitieux –, ce film sortira dans deux cent cinquante salles en France. Un budget d'environ cent vingt millions de francs pour deux heures trente-neuf d'Histoire de France revu et corrigé par Alexandre Dumas, Patrice Chéreau et Danièle Thompson. » Le sujet est lancé : « Cette sinistre nuit de la Saint-Barthélemy où Charles IX ordonna le massacre des protestants. » Un extrait du film passe sur le petit écran. On y voit la Reine Margot incarnée par Isabelle Adjani lancer : « Paris est un cimetière. Tes sujets sont des morts couverts de terre. » Puis

elle s'adresse à Catherine de Médicis : « Et vous, vous qui êtes toujours inquiète pour vos fils. Vous pouvez être tranquille. Ils sont maudits pour l'éternité. » L'acteur Jean-Hughes Anglade, qui incarne le roi de France, est interviewé : « Qu'est-ce qui se passe maintenant en Yougoslavie et en Bosnie ? Je veux dire on tue par dizaines, par grappes entières, au Rwanda ou ailleurs. Donc si vous voulez, je crois que c'est le processus de folie, d'hystérie qui fait qu'on se tue et finalement ça devient un acte anodin. » Puis le réalisateur du film Patrice Chéreau s'exprime : « Moi, ce qui m'a intéressé, c'est cette sauvagerie, c'est cette capacité d'être finalement incroyablement actuel, incroyablement… comme peut l'être un texte de Shakespeare ou de Marlowe. C'est finalement une sorte de barbarie très primitive et très proche de nous, en fait. » La sortie du film est annoncée : « Le film sort demain dans toute la France à quatorze heures, cinq heures avant la projection cannoise. »[1044]

Vendredi 13 mai

Les génocidaires se rendent à Bisesero

Vendredi 13 mai 1994. Le jour se lève sur Paris et Kigali, sur Cannes et Bisesero.[1045]

Mobilisation de la population de Mubuga en présence de soldats français

En contrebas de Bisesero est battu le tambour. Toute la population est mobilisée. Les paysans se rassemblent peu à peu,[1046] les villageois montant jusqu'à Mubuga. Ils sont venus en nombre de tous les environs du secteur Mubuga, certains même de Gishyita.[1047] Parmi tous ces gens, il y a Uziel. Il s'est déplacé très tôt le matin afin de se rendre sur la place de Mubuga.[1048] C'est alors qu'y arrive Charles Sikubwabo. Outre le bourgmestre de Gishyita, est également présent le Conseiller de secteur Vincent Rutaganira, ainsi que les responsables des cellules.[1049] Fidèle Simugomwa est déjà là, avec d'autres miliciens, quand, en compagnie de Sikubwabo, arrivent une dizaine de soldats blancs venus de Gishyita.[1050] Leur véhicule n'est pas le même que la veille : c'est un véhicule militaire contenant des doubles rangées, avec des passagers étant assis de chaque côté, deux autres passagers étant assis devant, à côté du conducteur.[1051] On annonce aussitôt à la population que ce sont des soldats français. Ils sont vêtus d'une tenue militaire tachetée.[1052] Trois parmi ces soldats blancs portent des casques et des tenues militaires. D'autres derrière portent un treillis, mais pas de casque.[1053]

Il est entre sept et huit heures du matin. La réunion démarre enfin. Les soldats français ne parlent pas.[1054] Six d'entre eux sont près de Sikubwabo, trois de chaque côté. Les autres sont restés dans les véhicules.[1055] Sikubwabo se charge d'expliquer à la population qu'elle doit collaborer avec les Français, qu'ils doivent s'accorder avant de lancer leur attaque, qui est maintenant imminente.[1056] Après avoir, par ailleurs, précisé à son auditoire qu'il ne saurait être question que qui que ce soit restât sur place, Sikubwabo donne aux responsables des cellules la mission de rechercher et sensibiliser ceux qui auront préféré rester chez eux plutôt que de venir assister à la présente réunion. C'est en se rendant jusqu'à leur domicile qu'ils doivent parvenir à les convaincre de venir se joindre à la population.[1057] Quant à celui qui persisterait à refuser de venir, il ne manquerait pas d'être puni, notamment en se voyant voler son bétail.[1058] Le paysan Jean Ngarambe écoute attentivement miliciens et militaires convenir, comme c'est d'ailleurs souvent le cas à Mubuga avant chaque attaque, des modalités de leur synchronisation sur le terrain: les soldats commenceront à tirer, après quoi seulement les assaillants iront achever les blessés. Jean ne parvient pas réellement à savoir si les instructions qu'on est en train de leur donner doivent ou non être considérées comme des ordres, mais s'apprête, comme tous ceux avec qui il se trouve alors, à faire scrupuleusement ce qu'on leur dit de faire.[1059]

La réunion ne traîne pas.[1060] Il est près de huit heures quand elle prend fin.[1061] Elle n'aura en définitive duré que peu de temps,[1062] à peine une vingtaine de minutes.[1063] Sikubwabo dit, en effet, devoir se dépêcher pour aller sensibiliser ceux de Gishyita afin qu'ils se rendent également à Bisesero.[1064] S'adressant à la foule,[1065] il indique la piste qu'elle doit emprunter afin de remonter vers Bisesero où ils retrouveront les Français, puis il ordonne à la population de partir :[1066] « Vous, vous montez là-bas ![1067] Remontez par là-bas, moi je vais à Gishyita. »[1068] Il donne à la foule ses ultimes instructions, expliquant que leur objectif est d'éliminer, d'exterminer totalement les Tutsi de Bisesero, après quoi y seront installées d'autres personnes :[1069] « Allez-y, massacrez-les, prenez leurs vaches et brûlez leurs maisons ! »[1070] Il ordonne à la population de se rendre à Bisesero pour y tuer les Tutsi.[1071] Sa décision a la force d'une loi. On doit la respecter, car c'est un militaire.[1072]

Pour avoir vécu avec lui, dans l'armée, dans l'Umutara, Semi Bazimaziki se souvient qu'il a toujours été quelqu'un de très dur.[1073] Certes, au moment où il parle ainsi à la foule, il a déjà quitté l'armée,[1074] ce qu'il vient d'ailleurs de faire récemment, alors qu'il avait le grade d'adjudant-chef. Après avoir quitté l'armée, il a aussitôt été nommé bourgmestre, à l'époque où les partis politiques avaient été autorisés.[1075]

Pour Fidèle Simugomwa, une telle nomination ne peut qu'avoir fait partie du plan génocidaire, ce afin que Sikubwabo se charge de préparer la mise en œuvre du génocide à l'encontre des Tutsi dans la région de Bisesero. Que ce dernier ne soit donc plus officiellement militaire n'empêche pas pour autant Fidèle de le considérer encore comme faisant partie de l'armée, d'autant qu'il n'a toujours pas troqué son uniforme contre une tenue civile.[1076] Au moment où la population jusqu'alors rassemblée sur la place s'apprête donc à prendre la direction de Bisesero, Sikubwabo leur lance : « Allez ! Allez ! Au travail ! », ajoutant : « Détruisez ! Prenez les vaches ! Tout ! », juste après quoi les assaillants partent à pied.[1077]

Sikubwabo informe la population qu'il retrouvera tout le monde à Mumubuga, fait demi-tour avec son véhicule et lance : « Je vais également mobiliser les gens de Gishyita, pour qu'eux aussi montent là-bas, à Bisesero ».[1078] Le véhicule des Français est toujours stationné devant chez le Conseiller Vincent Rutaganira quand la foule commence à partir.[1079] Sikubwabo part de son côté, pour Gishyita,[1080] à bord de son véhicule, les Français faisant partie du convoi[1081] et s'y rendant, eux aussi[1082] par la route, à bord de leurs jeeps militaires tachetées, découvertes à l'arrière. La population les retrouvera donc plus tard à Bisesero.[1083] Tandis que les militaires partent dans leurs véhicules, c'est à pied qu'elle entreprend ce déplacement,[1084] en empruntant une piste.[1085] Le tambour est battu. On peut, par ailleurs, entendre le son de sifflets.[1086] Tout le monde se dirige maintenant vers Bisesero.[1087]

A Bisesero, avant l'arrivée des génocidaires

Alors que les préparatifs du grand massacre se font en contrebas de Bisesero et que le convoi de génocidaires entreprend de rejoindre les collines, les Tutsi qui s'y trouvent ne s'attendent pas à ce qui va leur arriver.[1088] Augustin Nzabahimana est monté très tôt à Muyira, la plus haute colline de Bisesero, afin de rejoindre l'endroit où prient pour eux des pasteurs, tout le monde pouvant s'y rassembler pour prier quelle que soit sa religion. C'est cet endroit qu'ils ont choisi pour base.[1089] Les Tutsi ont pris l'habitude de s'y réunir chaque jour. Certains ne sont pas de Bisesero mais cherchent du renfort. D'autres vivent là.[1090]

Sur la colline de Muyira, à sept heures du matin, tandis que les génocidaires se réunissaient sur la place principale de Mubuga, s'est tenue une réunion à laquelle a assisté Etienne Basabose en compagnie d'autres Tutsi, afin de connaître les directives à suivre pour se défendre en cas d'attaque. Ceux qui y ont assisté viennent donc d'entendre lesdites directives pour la journée concernant la façon de se défendre. Les Tutsi postés à tel endroit devront repousser les attaques venus de tel côté, ceux postés ailleurs devront repousser d'autres attaques.[1091]

Vers sept heures trente ou huit heures, le jeune Evariste Ntirenganya, quatorze ans, se cache au sommet pour voir arriver d'éventuels assaillants.[1092] Sylvestre Gatwaza, qui a lui vingt-quatre ans et vit dans la cellule Uwingabo, est, comme la plupart d'entre eux, déjà monté.[1093] Ezéchiel Ndayisaba a trente-quatre ans. Il a passé la nuit dans une maison sans toiture, une maison en ruines. La sienne se trouve dans la cellule Gitwa.[1094] Certains Tutsi sont encore en route.[1095]

La population de Mubuga se rend à pied à Bisesero

Il est près de huit heures quand la population hutu quitte la place de Mubuga. Ils sont des centaines à prendre le même chemin que la veille, plus nombreux toutefois et allant plus vite. Contrairement au jour précédent, ils ont cette fois des armes, des machettes et des massues.[1096] Fidèle Simugomwa a une épée et une grenade.[1097] Uziel Habimana a une machette et une massue,[1098] tandis qu'Hesron Bazimaziki a, lui, une massue.[1099] La population est encadrée par des militaires armés de fusils.[1100] Pour différencier les Hutu des Tutsi, ils partent couverts de ces feuilles de bananier que l'on trouve facilement dans la région.[1101] Alors qu'elle se rend à Bisesero, la foule commence déjà à massacrer les Tutsi qu'elle rencontre sur son chemin.[1102]

A Gishyita, mobilisation de la population et jonction des convois de miliciens venus du sud-ouest et du nord-ouest du pays

Du côté de Gishyita, où se rendent Semi et Sikubwabo, vient de se faire la jonction entre les convois du préfet Clément Kayishema et de l'homme d'affaires Obed Ruzindana.[1103] De son côté, Ruzindana transporte des assaillants[1104] en provenance de Cyangugu, dans le sud-ouest du Rwanda :[1105] ce sont des Interahamwe[1106] et des soldats qu'il commande.[1107]

Parmi les véhicules qui font ainsi la navette entre Kibuye et Cyangugu,[1108] se trouvent des bus gouvernementaux de l'Onatracom, des camions Colas, des véhicules saisis à des Tutsi tués,[1109] ainsi que des camionnettes de l'usine à thé de Gisovu :[1110] trois Daihatsu, une bleue, une blanche et une rouge. Il y a également une Hilux blanche appartenant à la commune de Gisovu.[1111] Le commerçant et chef milicien de Cyangugu, Yusufu Munyakazi, ainsi que le chef de milice Gérard Ntakuritimana accompagnent Obed Ruzindana,[1112] Yusufu ramenant ses miliciens dans des bus.[1113] De son côté, vêtu en civil[1114] d'un costume vert[1115] et escorté par des soldats, le préfet Kayishema arrive à bord d'un véhicule blanc.[1116] Il vient de Gitesi,[1117] amenant des Interahamwe et des militaires venus des deux villes du nord que sont Ruhengeri et Gisenyi. Le grand groupe issu de la jonction entre les convois de Kayishema et de Ruzindana est divisé en plusieurs sous-groupes.[1118]

Le bourgmestre bat le tambour de guerre, déclarant à la population que les militaires blancs avec eux sont des Français venus les soutenir. La population répond massivement à l'appel et monte en direction de Bisesero.[1119] Quand, de son côté, Semi Bazimaziki aperçoit le véhicule du bourgmestre Sikubwabo, il se rend aussitôt sur la place de Gishyita alors pleine de monde venu à pied. Il y a en tout plus d'un millier de personnes. Il constate que la route est également pleine de ces gens en train de monter en direction de Bisesero, tous armés, notamment de machettes et de gourdins. Semi aperçoit des soldats français. C'est la première fois qu'il en voit à cet endroit, assis sur les deux côtés des bordures du bar de Mika Muhimana. Il leur arrivera de s'y rendre pour prendre une bière de temps à autre. Mais cette fois, ils ne traînent pas, retournent à leur campement, reviennent aussitôt en véhicules. Semi ne connaît pas encore le programme, mais quand le bourgmestre lui dit : « On part ensemble », il monte aussitôt dans son véhicule[1120] civil de marque Daihatsu.[1121]

Les deux convois maintenant unifiés prennent la direction de Bisesero avec des soldats français tandis que la population de Gishyita s'y rend à pied

Il n'est pas encore neuf heures quand,[1122] parti de Gishyita,[1123] l'imposant[1124] convoi de véhicules circule sur la route allant de Kibuye à Gisovu.[1125] Kayishema[1126] et Ruzindana[1127] sont à la tête de ce convoi.[1128] Kayishema est dans le premier véhicule, suivi de celui de Ruzindana ainsi que de plusieurs bus[1129] transportant des soldats.[1130] Il s'agit de bus de l'Onatracom appartenant à l'Etat rwandais.[1131] Il y a donc ce convoi Charles Sikubwabo,[1132] mais aussi son prédécesseur Charles Karasankima, ainsi que des Conseillers de secteurs,[1133] dont Mika Muhimana qui est à bord d'un véhicule de la commune. Il y a également là un certain Nzandake ainsi que des Interahamwe.[1134] Le convoi prend la direction de Mumubuga. Au sein de ce groupe de véhicules se trouvent des soldats français[1135] qui partent pour Bisesero en suivant la voiture de Sikubwabo.[1136] Ces Français qui accompagnent le convoi sont vêtus de tenues militaires semblables aux uniformes militaires rwandaises, leur seul signe distinctif ne semblant être que la couleur de leur peau.[1137] Semi constate qu'une dizaine de soldats français occupent ainsi trois jeeps, à peu près trois soldats par jeep. Environ quatre camionnettes contiennent, elles, six à huit soldats.[1138] En dehors de ces véhicules, il compte deux véhicules civils : celui de Sikubwabo, ainsi qu'une camionnette Daihatsu dont il vient d'entendre dire qu'elle serait venue de Mugonero par l'entremise d'Obed Runzindana, et dans laquelle sont installés des civils.[1139] Un camion et une Toyota Stout transportent dans ce convoi des assaillants commandés par Ruzindana et Sikubwabo.[1140] Tandis que les véhicules empruntent la route, la population part, elle, par

un chemin.[1141] Ainsi donc, alors qu'une partie de la population est partie un peu plus tôt de la place de Mubuga pour se rendre à Bisesero, une autre est en train de quitter Gishyita pour se rendre au même endroit. Armé de son fusil,[1142] ce n'est donc pas de la place de Mubuga que part Semi,[1143] mais bien de Gishyita.[1144]

Le convoi arrive à Bisesero

Pendant le génocide, Léonidas Hakizimana, trente et un ans, qui habite à Bisesero, ne tient pas à rester parmi ceux qu'il doit tuer. Aussi est-il allé habiter à Gasaka. Bien que natif de Bisesero et habitant tout près des maisons de ceux destinés à être la cible du grand massacre, Léonidas a pris soin ce 13 mai de rejoindre préalablement les génocidaires venus afin d'attaquer à leurs côtés. Il a eu vent du fait que les assaillants entendaient ces jours-ci commencer à dix heures afin de profiter de renforts. Libre à chacun de venir plus tôt et de prendre le risque d'être tué pour rien. C'est donc à dix heures et pas avant que Léonidas se rend sur les lieux, afin d'éviter de se faire tuer. On lui a dit que le début de l'attaque lui serait signifié par un tir traditionnel effectué par un surveillant, un policier ou un bourgmestre, un tir susceptible d'être tiré à n'importe quel endroit et qui serait le signal pour commencer à attaquer les Basesero. Mais quand il aperçoit le convoi de Sikubwabo et des Blancs arriver, il remarque que certaines voitures ressemblent à des véhicules de la Croix-Rouge. Aussi prend-il peur, craignant qu'ils ne viennent en fait sauver les Tutsi. Il ne fait rien encore, se contentant de patienter un peu avant d'attaquer ces derniers, conformément à la consigne qu'il a reçue de ne participer à l'assaut qu'à partir du coup de feu censé faire office de signal.[1145]

Quand les Tutsi perchés sur les arbres aperçoivent ces Blancs, certains pensent qu'ils sont venus les sauver et se mettent à sortir.[1146] Certains sont déjà à découvert depuis que les Blancs et les autorités sont venus la veille leur demander de sortir de leur cachette pour recevoir de l'aide.[1147] D'autres en revanche ont tout de suite le réflexe de se cacher.[1148] C'est le cas de Thérèse Mujawayezu, jeune fille dix-huit ans vivant dans la commune de Gisovu, qui, lorsqu'elle aperçoit de la colline de Gitwe dans le buisson derrière lequel elle se cache, les tueurs avec leurs véhicules, essaie de mieux se cacher encore.[1149] Près de la route allant vers l'école sur la colline de Gitwa où il se trouve avec d'autres Tutsi, Pascal Nkusi aperçoit des gens monter de Gishyita, certains avec des machettes, d'autres avec des fusils, d'autres encore avec des grenades.[1150] Innocent Kayumba est tout proche, à Nyarutovu où il vit, dans le lieu-dit Kinigi. Il a alors vingt-et-un ans. Apercevant des bus au croisement à Mu Byiha, il prend la fuite en direction des forêts de Gisoro, à la frontière de la cellule Gitwa et Gititi.[1151]

Le convoi arrive à Nyarutovu

Samuel Ndengiyinka est également sur la colline de Nyarutovu. La plupart des Tutsi se cachent, surtout les plus jeunes, et lui aussi mais en se tenant près d'un arbre afin d'observer ce qui se passe. Il voit un nombre important de personnes sortir de véhicules et aperçoit à cet instant des Blancs pour la première fois. Ces derniers portent des jumelles à leurs yeux avec lesquelles ils observent les Tutsi au loin, dans plusieurs directions, avant de retourner à leur voiture. Samuel reconnaît également Ruzindana ainsi que Mika à qui il est déjà arrivé de venir par ici. Ruzindana est en présence de Blancs.[1152]

Le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka, prend un instant position en compagnie de Kayishema, Sikubwabo, Ruzindana et Ndimbati à l'école primaire de Bisesero.[1153] Alors que les attaques n'ont pas encore commencé, il se tient, fusil en bandoulière, avec d'autres, près des véhicules.[1154] Des Tutsi se trouvant à l'école primaire se mettent alors à courir, tandis que des coups de feu retentissent.[1155] C'est Eliezer Niyitegeka qui s'est mis à tirer sur eux. A peine sortis des buissons, les Tutsi commencent à courir vers un endroit que les assaillants n'ont pas encore eu le temps de boucler,[1156] se mettant à crier.[1157] Les Tutsi parviennent toutefois à s'enfuir en direction de la colline de Muyira.[1158] La scène aura duré à peine une minute.[1159]

Le convoi poursuit sa route de Nyarutovu à Kanyinya

Le convoi continue sa route.[1160] Alors qu'Adrien Kanamugire participe sur la colline de Gitwa à surveiller l'arrivée des assaillants, il aperçoit des bus monter dans leur direction par une route venant de Nyarutovu tandis que d'autres assaillants arrivent en provenance de Mubuga. Les voyant monter tout en chantant « Tuez-les tous ! Faisons-les sortir de leurs buissons, de leurs cachettes ! », il s'enfuit afin d'éviter une confrontation. Ainsi sont-ils refoulés vers la colline Nyamiheno située entre Gititi et Muyira.[1161] Sur la route de Nyarutovu à Kanyinya, Emmanuel Butera, qui constate la présence de très nombreux attaquants, aperçoit des Blancs, plus de cinq, dont il ignore alors la nationalité. Deux d'entre eux se trouvent devant une voiture, tandis que d'autres sont derrière, dans une jeep. A ce moment, les Blancs ne tirent pas. Ils ont seulement des jumelles dont ils se servent régulièrement pour leur permettre de regarder au loin. Emmanuel est caché tout près de la route, dans un robuste buisson d'eucalyptus. Il est seul avec un ami. Les Blancs passent devant lui. Emmanuel prend peur. Jusque-là, ils parvenaient encore à se défendre contre les attaques, quand bien même celles-ci lui ont fait perdre son grand frère, quand bien même certaines de leurs vaches ont été tuées et mangées. Quand il voit ces Blancs, ce n'est toutefois ni leur apparence ni leur style qui lui font

peur. Ce qui l'inquiète, c'est que leur présence est susceptible de signifier la fin des Basesero. Une présence qui explique à ses yeux pourquoi des hélicoptères ont atterri il y a peu dans la commune de Gishyita. Il s'agissait donc de venir en renfort à leurs tueurs. Aussi la prophétie lancée par les anciens lorsqu'ils ont aperçu il y a deux semaines ces hélicoptères se poser à Gishyita risque-t-elle de se réaliser. Car hors de leurs voitures, les Blancs disposent d'une grosse arme posée sur un de leurs véhicules.[1162]

A cette période, la mère de François Ndayisaba est sur le point d'accoucher. Aussi le soir ont-ils pris l'habitude de se cacher dans une étable abandonnée. François vient d'apprendre qu'elle a mis au monde des jumeaux. Il se rend en cachette pour les voir eux et sa mère. C'est au moment de sortir de l'étable qu'il aperçoit des milliers d'assaillants sur chaque colline ainsi que de nombreux bus, des véhicules de l'Onatracom, des camions Colas censés travailler sur une nouvelle route Kibuye-Cyangugu, de nombreux véhicules réquisitionnés parmi lesquels ceux de commerçants hutu et tutsi, tous ces véhicules amenant militaires, miliciens et policiers de partout. Il ne peut que constater qu'ils sont vraiment trop nombreux pour les Tutsi ce jour-là. Il y a là la population ainsi que des jeunes préalablement entraînés. François les entend converser, certains parlant le Shi ou le Kiga. Ils viennent de Ruhengeri, de Gisenyi, de Cyangugu, tous réunis pour attaquer Bisesero. François est alors à Mu Byiha, près de l'école primaire. Les plus rapides, les anciens, les plus valeureux sont déjà au sommet de Muyira. Aussi, François veut courir les rejoindre, mais au moment de traverser la route, il aperçoit des bus. Alors, de peur que ses passagers ne l'aperçoivent, il se cache, et ainsi il n'est pas repéré.[1163]

Le convoi arrive à Rwirambo/Uwingabo

Godelieve Mukankamije et Michel Kayihura sont cachés ensemble dans une vallée[1164] située en contrebas de la colline de Rwirambo,[1165] en haut de Kanyinya, au sommet de la forêt d'un certain Joseph.[1166] Michel vient vérifier si ce qu'il vient d'apprendre est vrai, à savoir qu'une grande attaque est sur le point d'être lancée. C'est alors qu'il aperçoit un convoi monter la colline de Nyabushyoshyo.[1167] Quand Godelieve voit ces très nombreux bus et véhicules, elle se dit que les attaquants sont dix fois plus nombreux que d'habitude. Elle comprend que c'est la première grande attaque que les Tutsi s'apprêtent à subir.[1168] Après avoir connu des jours de calme et de tranquillité, les Tutsi commencent ainsi à déchanter et à comprendre que l'attaque qui se profile a été soigneusement préparée.[1169]

Nous sommes à la frontière entre Gishyita et Gisovu. Le convoi qui est en train de monter comprend une dizaine de véhicules à bord desquels se

trouvent aussi bien des Interahamwe que des Blancs.[1170] Michel Kayihura aperçoit un véhicule appartenant à la commune de Gishyita ainsi qu'un autre, rouge, pris à un Tutsi commerçant prénommé Antoine, des véhicules qu'il reconnaît bien car ils appartiennent à sa commune. Derrière ces deux véhicules de tête, qui semblent avoir pour fonction d'indiquer le chemin, se trouvent donc des Blancs que Michel découvre pour la première fois. Ils sont à bord de leurs propres moyens de transport, l'un d'eux étant une jeep contenant deux passagers, le chauffeur ainsi qu'une personne assise à ses côtés. L'autre véhicule contenant des Blancs et que Michel parvient également à apercevoir est une grande camionnette comprenant, à l'arrière, des sièges de part et d'autre, de telle sorte que les quatre militaires qui y sont installés se tournent le dos. Michel distingue enfin, toujours dans ce convoi, nombre de chefs, de miliciens, parmi lesquels Obed Ruzindana, le Conseiller Mika Muhimana, et aussi les policiers Ruhindura et Rwigimba.[1171] Si le policier Sylvestre Rwigimba a l'habitude d'assurer la garde de la localité de Gishyita, cela ne l'empêche donc pas de se rendre cette fois-ci à Bisesero avec ces Français.[1172] Il lui suffit de s'organiser avec d'autres policiers et de garder la barrière de la commune en alternance avec eux.[1173] D'une façon générale, les policiers rentrent d'ailleurs chez eux tandis que d'autres viennent pour les remplacer.[1174]

Emmanuel Karebana a trente-quatre ans et vit dans la cellule Jurwe du secteur Bisesero, au sein de la commune de Gishyita.[1175] Il aperçoit, pour sa part, ces nombreux véhicules se garer à Uwingabo, dont la route est maintenant pleine de ces bus et camions qui viennent de convoyer tous ces gens en provenance de régions lointaines,[1176] parmi lesquels des Interahamwe entraînés, munis d'armes traditionnelles ainsi que d'armes à feu. Il y a également des lance-roquettes.[1177] Le Conseiller municipal Mika Muhimana n'est donc pas arrivé avec de la nourriture et des médicaments comme il l'avait promis la veille aux Tutsi de Kanyinya mais avec des autobus, remplis d'assaillants si nombreux qu'ils vont bientôt investir une colline entière.[1178]

C'est également à bord de camionnettes que des assaillants armés de gourdins et d'armes à feu arrivent sur les lieux.[1179] Michel constate de son côté que quelques-uns des véhicules du convoi, parmi lesquels ceux de tête ainsi que ceux contenant des Blancs, se sont arrêtés sur la route. Une fois les véhicules des Blancs garés sur le bas-côté, leurs chauffeurs restent au volant. Quant aux autres véhicules du convoi, ils poursuivent leur chemin. Ruzindana, lui, n'est pas parti. Michel constate que c'est lui qui semble maintenant tout diriger. De son véhicule sortent bientôt des paysans qui se mélangent avec les Interahamwe.[1180]

Le reste du convoi poursuit son chemin en direction de la colline de Rwirambo.[1181] Les autres véhicules du convoi[1182] arrivent ainsi au niveau de la colline de Muyira.[1183] Ceux transportant les Blancs ne s'arrêtent pas au même endroit que la veille, lorsqu'il s'était agi de leurrer les Tutsi à Mumubuga, mais plus haut.[1184] Le convoi s'arrête enfin complètement,[1185] les autobus de l'Onatracom[1186] se garant[1187] à Kucyapa,[1188] un endroit où Ruzindana, Ndimbati, Kayishema et Musema ont pris l'habitude de venir s'installer chaque jour avec leurs voitures pleines de miliciens pour observer comment ces derniers parvenaient à tuer les Tutsi de Bisesero, que ce soit en leur tirant dessus ou en leur envoyant des grenades.[1189]

Arrêt à Kucyapa du convoi venu de Gishyita et jonction avec celui venu de Gisovu

Le convoi arrive en même temps que d'autres véhicules[1190] venant d'une route en contrebas.[1191] Kucyapa se situe sur la frontière séparant les communes de Gisovu et de Gishyita,[1192] près d'un panneau de signalisation où peut désormais s'opérer la jonction avec les véhicules d'un autre convoi. Cet autre convoi, qui provient de la commune de Gisovu, comprend des milliers de personnes, certaines venant de Gikongoro et du Burundi. A la tête de ce dernier convoi,[1193] le directeur de l'usine à thé de Gisovu, Alfred Musema[1194] est le seul dirigeant à être au volant d'un véhicule.[1195] Il conduit sa Pajero rouge[1196] sur la route reliant Gishyita à Gisovu[1197] suivi de trois véhicules Daihatsu appartenant à son usine à thé,[1198] un jaune, un vert, un bleu, tous frappés de l'inscription « OCIR-thé Gisovu »[1199], ainsi que de trois bus de l'Onatracom et d'un camion de la prison de Gisovu.[1200]

Un groupe d'assaillants comprend des agents de la police communale reconnaissables à leur uniforme, des personnes habillées en blanc. Les employés de l'usine, vêtus d'un uniforme bleu portant l'inscription « Usine à thé » et coiffés de casquettes portant la même inscription, ont en main des armes traditionnelles dont des machettes, des lances et des gourdins.[1201] Dans ce convoi a pris place Aloys Ndimbati, bourgmestre de Gisovu, ainsi que les Conseillers de secteurs de Gisovu, dont Segatarama.[1202] Enfin le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka,[1203] grand, corpulent, très chevelu,[1204] vêtu d'une ample chemise blanche et d'un pantalon blanc, fait partie de ce convoi, installé à bord d'une camionnette blanche à double-cabine. Il n'a pas d'arme à cet instant.[1205]

Le convoi à l'arrêt résultant de cette jonction comprend donc désormais[1206] ces nombreux véhicules,[1207] camions et bus en provenance des deux communes.[1208] C'est à bord de ces bus,[1209] de ces camionnettes,[1210] de ces camions[1211] qu'on utilise alors pour construire la route Kibuye-Gitarama,[1212] de ces camions de la société Colas,[1213] mais aussi de beaucoup d'autres voitures,[1214] qu'en compagnie des autorités arrivent ainsi les

assaillants.[1215] Après que les véhicules du convoi de Musema ont débarqué leur chargement de génocidaires, ils retournent tous à Gisovu, à l'exception de celui de Musema, afin d'amener d'autres tueurs sur les lieux. Il sera de retour trois quarts d'heure à une heure plus tard.[1216]

Le Tutsi Antoine Sebirondo aperçoit ces nombreux Interahamwe qui viennent d'arriver par bus.[1217] On en compte une dizaine maintenant déployés le long de la route.[1218] S'il en est certes surpris, il l'avait pressenti depuis cette histoire du drapeau Inkotanyi diffusé à la radio.[1219] De la colline de Muyira où il se trouve, il distingue des Blancs dont il n'est pas en mesure de savoir s'il s'agit précisément de ceux qu'il a vus la veille.[1220] Même chose pour Siméon Karamaga, l'adjoint du chef de la résistance. Egalement sur la colline de Muyira où se trouve d'ailleurs la très grande majorité des Tutsi, Siméon non plus ne parvient pas à savoir si ces Blancs sont ceux qu'il a aperçus le jour précédent.[1221] Bien qu'éloigné, le jeune Gaspard Nzabahimana, dix-sept ans, peut également apercevoir des gens ressemblant à des Blancs aux côtés des Interahamwe.[1222] De Muyira, Marcel Harelimana constate que le convoi de véhicules n'amène pas que des soldats rwandais, mais aussi des soldats blancs et peut, du haut de ses quinze ans, également observer ces bus stationner désormais d'Uwingabo jusqu'à l'endroit où sera, plus tard, érigé le mémorial de Bisesero.[1223]

Les génocidaires se déploient à Bisesero

Tandis que certains assaillants se mettent maintenant à descendre des camions et des bus du convoi venu de Gishyita,[1224] des soldats descendent des véhicules venus de Gisovu.[1225]

Les génocidaires venus à pied arrivent à Bisesero

Une fois les bus stationnés, Marcel Harelimana aperçoit la population arriver en chantant diverses chansons.[1226] Parmi ces chants qu'ils entonnent,[1227] il y a ceux dont les paroles sont : « Exterminons-les ! Exterminons-les ! »,[1228] ou bien «Exterminons-les ! Sortons-les des forêts ! », ou encore « Power ! Power ! »[1229] Nombreux sont les assaillants venant ainsi à pied, une machette à la main,[1230] qui remontent en marchant la route de Gishyita. Si certains d'entre eux portent des machettes, d'autres portent des tiges de bambou aiguisées, d'autres encore des armes à feu, quand ce ne sont pas des grenades.[1231] Esther Uwayisenga peut voir, quant à elle, que les miliciens ont des armes à feu ainsi que des machettes.[1232] Parmi ceux qui arrivent ainsi à pied, certains viennent de secteurs voisins, parmi lesquels Rugaragara et Gitabura.[1233] Tout de blanc vêtus, certains

Interahamwe battent le tambour, tandis que d'autres donnent des coups de sifflet.[1234] C'est ainsi qu'arrive en très grand nombre la population.[1235]

Jean Ngarambe se trouve là avec des assaillants venus d'un peu partout, notamment de Murangara, mais aussi de Mubuga, localité qu'il vient lui-même de quitter un peu plus tôt.[1236] Lui et ceux avec qui il a fait ce trajet retrouvent ici les Blancs qu'ils ont laissés un peu plus bas.[1237] C'est après leur avoir dit de se dépêcher de venir afin de participer à une attaque en bénéficiant du renfort de Français,[1238] que Jean Ngarambe et Raphaël Mageza se sont rendus sur la colline d'Uwingabo où ils se trouvent désormais.[1239] Ni militaires ni miliciens, ils font tout bonnement partie de ces simples citoyens à qui on a demandé de venir participer aux attaques avec leurs propres armes. Aussi les assaillants ont-ils pris soin d'apporter leurs machettes, leurs gourdins et autres massues.[1240] Arrivée à cet endroit différent de la veille, la population s'éparpille un peu partout,[1241] les assaillants finissant, une fois à Uwingabo, par former une sorte de chaîne constituée de Blancs, de Rwandais, d'Interahamwe et de militaires.[1242]

Des assaillants en très grand nombre et venant de partout

Les miliciens et les soldats sont nombreux,[1243] les assaillants l'étant même plus que les Tutsi[1244] présents sur la colline de Muyira,[1245] si nombreux qu'on peut légitimement se demander si, ce jour-là, un seul Hutu est resté chez lui.[1246] Il y a tant d'assaillants que Siméon Karamaga les considère aussi nombreux que les arbres d'une forêt.[1247] Quant à Maurice Sakufe, il a l'impression de voir un essaim d'abeilles.[1248] Alors que Narcisse Kayigamba s'en était allé travailler dans les champs, sa mère a soudainement crié pour lui demander de venir voir ce qui se passe. Tant d'Interahamwe, fait-elle remarquer, qu'on ne voit plus ni herbe, ni arbre. Narcisse considère alors qu'ils sont quatre-vingt fois plus nombreux qu'au cours des attaques précédentes.[1249] C'est une attaque à laquelle s'apprêtent à participer à la fois des hommes, des femmes, des jeunes, des Twa, des policiers armés, des habitants entraînés à manier des fusils, d'autres qui ont été entraînés à manier des gourdins cloutés et qu'ils vont utiliser pour frapper la tête de leurs victimes.[1250]

Parmi les assaillants, on trouve des civils[1251] et des policiers,[1252] mais surtout beaucoup[1253] de soldats[1254] et de miliciens[1255] Interahamwe[1256] de Gitarama,[1257] de Gisenyi,[1258] de Ruhengeri et de Gikongoro.[1259] Les assaillants viennent également de Gisovu, Kibuye, Rwamatamu, Mubuga, Gitesi, Gishyita,[1260] ainsi que de Bugarama[1261] à Cyangugu.[1262] Tous ont des armes et pas seulement ceux qui viennent de Gishyita ou de Gisovu.[1263] Ce jour, les miliciens et les soldats de Gitarama, de Gisenyi et de semble-t-il pratiquement tout le pays arrivent à bord de bus et de camions.[1264] Les

assaillants sont si nombreux qu'il semble effectivement que c'est toute la population environnante en provenance de nombreuses communes, qui est venue ce jour à Bisesero tuer les Tutsi.[1265]

Antoine Sebirondo est tout à fait en mesure de différencier un milicien venu de Ruhengeri d'un autre venant de Gitarama ou de Gisenyi, selon la façon dont il parle et dont il est habillé. Aussi parvient-il à comprendre que les miliciens viennent de recevoir du renfort en provenance de multiples régions autre que Bisesero.[1266] Esther Uwayisenga constate également que les miliciens, beaucoup plus nombreux que d'habitude, sont venus de différents coins du Rwanda. Elle distingue la région d'où ils viennent par leur habillement, certains étant vêtus de rouge, d'autres de blanc, d'autres encore de vert, certains enfin étant coiffés de bandeaux de palmiers. Elle peut enfin savoir de quelle région ils viennent en les écoutant chanter leur slogan : « Nous allons vous exterminer ! »[1267]

Narcisse Kayigamba observe aussi qu'ils viennent des quatre coins du pays. Et de croiser sur son chemin des assaillants montant sur Muyira, certains vêtus de rouge, d'autres de blanc.[1268] Samuel Ndengiyinka remarque lui aussi que les assaillants viennent de partout.[1269] Même constat pour Siméon Karamaga, qui voit des Interahamwe de Cyangugu, de Gitarama, de Gisenyi, de Ruhengeri, de Kigali même avec des éléments de la garde présidentielle qu'il parvient à reconnaître par leur tenue différente de celle des militaires.[1270] Pour le jeune Zéphirin Hategekimana, vingt et un ans et habitant Gitwa, c'est simple, il a le sentiment qu'ils viennent de toutes les communes de la préfecture de Kibuye.[1271]

De Kashyamba où il se cache, Sylvère Nyakayiro aperçoit les nombreux véhicules. Il fait alors le simple constat que cette multitude d'assaillants est composée de gens pour lui d'origine inconnue.[1272] Si avant cette date, ceux qui attaquaient les Tutsi étaient encore leurs voisins, ce sont donc aujourd'hui pour beaucoup des visages inconnus.[1273] Les Tutsi réfugiés à Bisesero ne reconnaissent pas ce jour leurs assassins, qui en retour ne connaissent pas personnellement ceux qu'ils s'apprêtent à tuer. Auparavant, la plupart des assaillants connaissaient une ou plusieurs personnes parmi ces Tutsi qu'ils étaient sur le point de tuer car il y avait parmi eux d'anciens amis et voisins. Les Tutsi connaissaient en retour ces miliciens qui les attaquaient puisque c'étaient précisément leurs voisins, à tel point qu'il arrivait souvent que pendant les assauts, ils aillent jusqu'à les appeler par leurs noms pour leur demander ne pas courir ainsi afin qu'ils puissent les tuer plus facilement.[1274] Ce ne sera plus le cas aujourd'hui puisqu'ils ne se connaissent pas.[1275]

Jusqu'à ce jour, les Tutsi parvenaient encore à se défendre,[1276] réussissant même à vaincre les miliciens de Bisesero, à tel point que ces derniers auront donc fini par demander ce renfort en provenance de différentes provinces.[1277] Ainsi, ne parvenant pas à exterminer les nombreux Tutsi qui continuent à résister, auront-ils fait appel à des Interahamwe venant de partout.[1278] C'est précisément parce que les Tutsi de Bisesero résistent que les autorités viennent désormais les attaquer aussi bien avec des Blancs qu'avec ces miliciens en provenance de tous les coins du Rwanda.[1279] Après deux semaines d'accalmie, survient donc cette matinée du 13 mai[1280] au cours de laquelle les Tutsi ne tardent pas à comprendre que les massacres sont sur le point de reprendre.[1281]

L'armement des génocidaires

En plus des miliciens locaux, d'un nombre considérable de soldats et de membres de la garde présidentielle, certains des tueurs les plus expérimentés du Rwanda sont venus en renfort,[1282] sans compter ces soldats munis de lance-roquettes.[1283] En plus des miliciens, Antoine Sebirondo aperçoit en effet des militaires.[1284] Alors qu'il est en réunion de préparation de la défense sur la colline de Muyira, Etienne Basabose a le sentiment que ce sont les collines mêmes qui mettent au monde ces soldats. Ils sont cernés.[1285] Cette présence de militaires, certes défaits par le FPR, mais tout de même armés, fait prendre à Samuel Ndilisi, quarante ans et vivant dans la commune de Gisovu, conscience du caractère terrible de la situation.[1286]

C'est avec toutes sortes d'armes que l'ensemble de la population environnante est venue :[1287] des armes à feu,[1288] des fusils, des épées,[1289] des machettes,[1290] des lances, des gourdins,[1291] ainsi que des tiges de bambou taillées en pointe.[1292]

Des génocidaires de feuilles vêtus

Les génocidaires sont comme des fous.[1293] Ils se sont mis des feuilles sur la tête,[1294] suite à l'ordre donné en ce sens par les organisateurs.[1295] Ce sont ainsi par exemple des feuilles de thé que portent les miliciens venus de Gikongoro.[1296]

Jean Ntirenganya, qui n'est pas un Interahamwe, prévoit de participer avec la population hutu au massacre. Il est parti de Rubazo, une colline toute proche de celles de Bisesero à tel point qu'on peut en voir les vaches à partir de Rubazo, seule une petite rivière les séparant. S'ils n'ont pas d'uniforme particulier pour cette attaque, ils n'en portent pas moins des feuilles de bananier qu'il leur suffit de mettre autour du cou sans les disposer autour des hanches et qui leur permettent de ne pas être

confondus avec les Tutsi qui souvent tentent de se mêler à eux.[1297] Ezéchiel Ndayisaba voit bien ces feuilles autour du cou des tueurs. Elles permettent de distinguer ceux de Cyangugu qui ont sur eux des feuilles de banane de ceux de Gishyita et de Mubuga qui ont des feuilles de café, enfin de ceux de Gisenyi et de Ruhengeri qui ont des feuilles de bambou.[1298] Certains assaillants ont la tête ceinte de feuilles de caféiers.[1299]

Une explosion de couleurs

Quant à ceux que conduisent les voitures du docteur Gérard Ntakirutimana, de Charles Sikubwabo ainsi que d'Obed Ruzindana, ce ne se sont pas que des herbes qu'ils se sont mis sur la tête, mais aussi des rubans blancs. Ils sont également de blanc vêtus,[1300] comme le sont notamment les Interahamwe de Cyangugu,[1301] comme le sont les miliciens qui portent des vêtements à dominante blanche,[1302] comme le sont enfin tous ces assaillants qui portent des T-shirts et des culottes de couleur blanche.[1303] Il n'y a toutefois pas que du blanc de déployé ce jour sur les collines de Bisesero, loin s'en faut.[1304]

Il y a là, en effet, une véritable explosion de couleurs parmi les assaillants hutu et twa qui, bien qu'étant pour la plupart vêtus de blanc, sont toutefois pour certains, et ce pour se différencier du reste des assaillants, habillés d'une autre couleur. Les Interahamwe de Kayishema sont habillés en noir.[1305] Ceux de l'usine à thé sont vêtus d'un uniforme bleu[1306] sur lequel est inscrit : « Usine à thé de Gisovu »,[1307] tandis que c'est un uniforme kaki que portent, pour leur part, certains civils armés. Si un certain nombre de gardiens de prison munis d'armes à feu sont vêtus d'un uniforme jaune,[1308] certains policiers se distinguent eux non seulement par leur uniforme jaune mais aussi par leur chapeau jaune.[1309] C'est en uniforme vert que sont enfin venus de Gisovu des agents de police munis d'armes à feu.[1310] Alors que les Interahamwe de Gisenyi ont mis des pagnes,[1311] d'autres génocidaires portent des uniformes de toute sorte, certains arborant des chemises du MRND.[1312] Les militaires des Forces armées rwandaises portent leur uniforme.[1313]

Les dirigeants sont des personnalités connues. Qu'ils fassent partie des autorités ou soient de simples commerçants, les assaillants leur reconnaissent de facto le statut de dirigeant.[1314] C'est en général à bord de leurs propres véhicules qu'ils arrivent sur les lieux.[1315] Le pasteur Elizaphan Ntakuritimana, président des adventistes du Septième jour à Kibuye[1316] s'y rend à bord de sa propre voiture, une Hilux blanche. Il est muni d'un fusil,[1317] les chefs étant munis d'armes à feu.[1318] Quant à son fils, le docteur Gérard, il a pris place à bord d'une voiture appartenant à l'hôpital de Mugonero.[1319] Il porte une chemise blanche[1320] et est vêtu d'un

pantalon blanc.[1321] Mika Muhimana porte des vêtements de couleur rouge et des feuilles de bananier.[1322]

Les chefs génocidaires

Les personnalités sous l'autorité desquelles se trouvent les assaillants sont donc globalement regroupées à la frontière entre Gishyita et Gisovu.[1323] Sont ainsi réunis Sikubwabo,[1324] Uwimana, des Conseillers de secteur,[1325] Aloys Ndimbati,[1326] Joseph Mpambara,[1327] Vincent Rutaganira,[1328] Alfred Musema,[1329] Mika Muhimana,[1330] Clément Kayishema,[1331] Obed Ruzindana,[1332] Eliezer Niyitegeka, Kananira, le Dr. Gérard Ntakirutimana[1333] et son père le pasteur Elizaphan Ntakirutimana, un médecin de Ngoma, l'agriculteur et pilier du MRND dans la localité de Bugarama à Cyangugu, Yusufu Munyakazi,[1334] ainsi que des personnes venues du nord du pays.[1335] Tous ces hommes sont déjà des vétérans du génocide, ayant acquis une grande expérience en matière d'organisation et d'exécution de massacres d'envergure de Tutsi. Ils ont notamment sévi au stade Gatwaro de Kibuye, dans le bureau communal de Rwamatamu, dans les paroisses de Shangi, de Mibilizi, de Kibuye, de Ngoma. Ils ont massacré sur la colline de Kizenga de la commune de Rwamatamu et dans bien d'autres sites.[1336]

Narcisse Kayigamba parvient à apercevoir certains des chefs, qu'ils soient bourgmestres, policiers ou militaires. Il aperçoit ainsi Obed Ruzindana, chef à Mugonero dont il sait qu'il a l'habitude de récompenser ceux qui participent aux petites attaques. Il voit les tueurs de Cyangugu venus avec Yusufu qu'il connaît mieux que tout le monde, étant donné qu'il leur est souvent arrivé de se rencontrer à Cyangugu quand il allait y vendre ses vaches. Il voit également le fils de Yusufu, et puis Alfred Musema de Gisovu ainsi qu'Elizaphan Ntakuritimana.[1337] Quant à Thérèse Mujawayezu, elle parvient à identifier des voisins, ainsi que Ruzindana alors à bord d'une voiture.[1338]

Est enfin présent l'enseignant et chef de milice Jean-Baptiste Twagirayezu. Jean Ntirenganya n'a pas assisté à la réunion de la veille. Il est ici, car il en a été sommé par Jean-Baptiste Twagirayezu qui n'est autre que leur guide en ce 13 mai. Jean Ntirenganya n'aurait pas su la nationalité française des Blancs présents ce jour à Bisesero et qu'il va bientôt voir participer activement à la grande attaque, si Twagirayezu ne l'avait pas dit lui-même aux génocidaires à qui il s'adresse en ce moment, leur précisant qu'ils sont leurs amis, qu'eux aussi sont mécontents de ce qui est arrivé à leur président, qu'enfin ils sont là pour les aider à vaincre l'ennemi. Et d'enjoindre son auditoire à ne pas les décevoir, ajoutant que leur récompense sera constituée de tout ce qu'ils pourront prendre aux Tutsi, notamment leur bétail et leur terre, après quoi il leur lance : « Au

travail ! »[1339] Jean-Baptiste Twagirayezu connaît très bien Bisesero. Il est un voisin de Sylvère Nyakayiro qui l'aperçoit ce jour. Twagirayezu connaît les Tutsi de la région et les reconnaît. Tous les jours dès les premières heures du matin, il a ramené des Interahamwe, les a rassemblés et a lancé des attaques. Il a ainsi été de toutes les attaques et sera de celles des 13 et 14 mai.[1340]

Les chefs génocidaires désignent des chefs de groupes chargés de guider les assaillants dans l'entreprise d'encerclement des Tutsi de Bisesero

A peine sortis de leurs véhicules,[1341] les assaillants se regroupent, gesticulent, parlent.[1342] C'est alors que le préfet Kayishema saisit son mégaphone, tout le monde l'écoutant religieusement donner ses instructions sur la conduite de l'attaque à venir.[1343] Il tient à la main un fusil à canon court ainsi que ce mégaphone avec lequel il donne ses instructions, scindant les assaillants en plusieurs groupes.[1344] Afin d'y parvenir, il désigne un ou plusieurs chefs à la tête de chaque groupe.[1345] Les attaques de la colline de Muyira seront ainsi dirigées par le bourgmestre, le préfet ainsi que les Conseillers.[1346] Alfred Musema, Aloys Ndimbati et Eliezer Niyitegeka sont désignés pour conduire les groupes de Gisovu et de Gikongoro, tandis qu'Elizaphan Ntakirutimana et Obed Ruzindana sont affectés à un autre groupe.[1347] L'attaque sera également dirigée par Charles Sikubwabo, Segatarama et Mika Muhimana.[1348]

Ensuite, les meneurs se servent d'un mégaphone afin de constituer leurs propres groupes.[1349] C'est notamment le cas du docteur Gérard Ntakirutimana qui en utilise un à son tour.[1350] Interahamwe et militaires à bord des véhicules se mettent donc, à l'aide de mégaphones à planifier les attaques qu'ils projettent de perpétrer à Muyira ainsi que sur d'autres collines.[1351] Tandis qu'Obed Ruzindana, qui est bien sûr armé, dirige un de ces groupes d'assaillants à qui il distribue des armes traditionnelles,[1352] Eliezer Niyitegeka montre à un autre groupe les endroits où ils doivent se rendre afin de trouver les Tutsi éparpillés sur l'ensemble des collines de Bisesero, prenant soin par ailleurs de préciser ce qu'il leur faut faire pour mener à bien l'attaque.[1353]

Le Tutsi Antoine Sebirondo voit les chefs miliciens orienter leurs groupes dans telle ou telle direction. Aussi les assaillants venant de Cyangugu, de Gisenyi, de Ruhengeri ou d'ailleurs sont-ils conviés à se positionner en différents endroits.[1354] Ceux qui sont venus de Rubazo sont positionnés en bas d'une petite colline, tandis que ceux qui sont venus de Bigugu attendent derrière la haute colline de Muyira. Quant à ceux enfin qui sont venus de Gisovu et de Gikongoro, c'est au sommet d'une colline

boisée qu'ils se tiennent, elle-même située derrière la colline de Muyira.[1355] Les assaillants s'exécutent peu à peu,[1356] laissant la dizaine de bus et commençant à encercler les Tutsi.[1357]

Ils sont tellement nombreux qu'au moment où ils les encerclent, il semble à Uziel Ndamage qu'ils sortent des collines. Uziel a quarante-deux ans et vit à Muyira.[1358] Amon Nyakayiro, qui tente de courir, voit que sur chaque montagne, sur chaque colline, on ne voit plus ni arbre, ni herbe, mais seulement des gens.[1359] En encerclant peu à peu les Tutsi, les génocidaires les repoussent jusque dans la vallée de Kagari.[1360] Des assaillants arrivent également de derrière la colline sur laquelle se trouve Siméon Karamaga, l'adjoint du chef Birara.[1361] Toutes les collines sont bientôt parsemées d'assaillants.[1362] Les Tutsi sont cernés.[1363] Ceux qui d'aventure parviendront à échapper aux balles, se feront donc frapper à coup de machette.[1364]

Le grand massacre du 13 mai à Bisesero

Les choses ne vont pas se passer à Bisesero ainsi que l'a pourtant assuré le bourgmestre Charles Sikubwabo la veille en s'adressant aux rescapés venus à sa rencontre. Enormément de Tutsi vont en effet être tués ce jour.[1365] Si, jusqu'au 13 mai, ces derniers étaient encore assez forts pour se défendre,[1366] les attaques vont maintenant déferler de partout[1367] et se perpétrer sur bon nombre de collines, notamment sur celles de Muyira, de Gitwa, de Mataba, de Gititi.[1368] Ce jour-là, les assaillants vont parcourir tout Bisesero, sans oublier un seul endroit.[1369]

L'assaut sur Nyiramakware

De premières attaques sporadiques et inefficaces avant l'arrivée des Blancs

Tandis que, dans les montagnes, la lumière du matin tarde à venir, François Murigambi constate que le temps est déjà clair. Il lui semble qu'il est entre huit heures et neuf heures du matin. Il se trouve avec d'autres Tutsi sur la haute montagne de Nyiramakware, d'où ils se préparent à se défendre contre d'éventuelles attaques. C'est alors qu'ils reçoivent la visite de Hutu ainsi que de miliciens qui se mettent à leur jeter des pierres sans toutefois parvenir à s'approcher d'eux pour les tuer avec leurs machettes, décidant plutôt de rester à bonne distance.[1370] Au commencement de cette journée, tout se passe comme d'habitude pour Jean-Baptiste Hakizimana. Il voit arriver des miliciens vers huit heures trente. Comme on tire dans sa

direction, il se met à courir. Quand il tombe sur des miliciens, il commence à se défendre, à les repousser un peu, finissant par se réfugier en courant dans la forêt de Nyiramakware, les miliciens craignant de le suivre.[1371] Les Blancs ne sont pas encore arrivés. Or il leur a pourtant bien été dit qu'ils risqueraient leur vie pour rien à tenter d'attaquer avant leur arrivée. [1372]

Des Blancs arrivent à Mu Byiha

Justement, arrivent les Blancs.[1373] Avant d'arriver à Mu Byiha, situé tout près de Mumubuga, Manasse Nzarora et les autres génocidaires sont sommés de s'arrêter. Des gens venus d'ailleurs attendent les Blancs à Mumubuga, ne comptant pas commencer à attaquer sans eux étant donné la crainte qu'ils nourrissent des Tutsi de Bisesero, ces derniers assurant une forte résistance. Manasse et les autres génocidaires ont surtout peur du groupe de Basesero qui se trouvent sur la colline de Muyira. Ce sont les plus résistants, les plus forts. Or cinq Blancs viennent justement d'arriver en même temps que Manasse.[1374] Arrivés au village, à l'endroit où tourne la route qui surplombe la colline de Mumubuga, les soldats blancs abandonnent leur véhicule,[1375] le chauffeur faisant demi-tour et allant se garer vers Ruhanga où sont laissés les véhicules.[1376]

Les Blancs sont guidés vers Mumubuga par Charles Sikubwabo et Jean-Baptiste Twagirayezu

Les Blancs ne connaissant pas bien Bisesero, c'est le bourgmestre Sikubwabo qui les guide. Quant à Jean-Baptiste Twagirayezu, natif du même endroit que Léonidas Hakizimana mais habitant à Mubuga, il les accompagne afin de leur montrer les collines, pendant qu'y montent au même moment de nombreux Rwandais de la ville ou de la région.[1377] Les Français descendent à pied en compagnie du bourgmestre Sikubwabo. Aussi bien ce dernier que les Blancs sont vêtus d'une tenue militaire. Ils arrivent maintenant sur la colline de Mumubuga située en face de celle de Nyiramakware. Sikubwabo indique alors aux Français l'endroit où se trouvent ceux qu'il désigne comme les « Inyenzi ». Martin Nzayisenga l'entend leur préciser que ces derniers se cachent en bas de la colline en face. Entre temps, les Interahamwe ont encerclé les collines derrière.[1378] Pascal Bashyaka, qui était alors au sommet de Mumubuga décide de se déplacer.[1379] Entre trente minutes et une heure après l'arrivée des premiers miliciens, sont donc arrivés à cet endroit des militaires armés venus en jeep en compagnie de Blancs également en uniforme, des Blancs que François Murigambi peut maintenant voir en face de la colline de Nyiramakware.[1380]

Les génocidaires trouvent à Mumubuga les Blancs dont on leur a dit qu'ils viendraient en renfort

Fidèle Simugomwa retrouve les Français en face de cette même colline, endroit où ils savent que des Tutsi se cachent. Ils sont en compagnie de soldats rwandais venus à bord de leurs propres véhicules militaires.[1381] Il y a donc bien là des soldats blancs[1382] français, en compagnie de soldats rwandais ainsi que de gendarmes.[1383] Jean Ngarambe fait partie de ceux à qui on a dit qu'ils trouveraient ici des Français venus leur apporter du renfort. Et effectivement, alors qu'en compagnie d'autres assaillants, il fait face à la colline de Nyiramakware, tout en se tenant debout sur celle de Mumubuga, il aperçoit là des Blancs, des militaires rwandais ainsi que des Interahamwe arrivés d'un peu partout, de Gisovu, de Gikongoro,[1384] de Bugarama[1385] ou bien encore de Gisenyi.[1386] Quant aux Tutsi présents sur la colline de Nyiramakware, ils voient apparaître sur celle de Mumubuga[1387] un groupe d'assaillants,[1388] énormément d'attaquants de différentes sortes,[1389] parmi lesquels se trouvent des Blancs,[1390] des soldats blancs,[1391] ces Blancs se tenant eux-mêmes entre des militaires[1392] et portant des uniformes ainsi que des casques.[1393]

Les Français se postent à un endroit de la colline, tandis que Fidèle Simugomwa et les autres assaillants restent, eux, en retrait. Entre les Français et Fidèle, il y a environ dix à quinze mètres, si bien que Fidèle les voit alors distinctement. Il y a entre huit et douze militaires français. Ils portent des uniformes tachetés, ont de « grands bols » sur la tête et portent des jumelles. Un groupe de Français est éparpillé un peu partout, tandis qu'un autre est plus près des militaires rwandais, des lieutenants, des gendarmes. La dizaine de soldats français est certes mélangée avec d'autres militaires rwandais, si ce n'est qu'ils se tiennent alignés. La population est près d'eux. C'est une grosse mêlée, mais évidemment il y a des signes de reconnaissance.[1394] Les soldats blancs ont chacun leur position. Ils ne sont pas collés les uns contre les autres mais à distance les uns des autres.[1395]

Les soldats blancs ouvrent le feu à l'arme lourde

L'attaque débute à dix heures du matin. Les Français commencent par se rapprocher un peu des assaillants à qui ils demandent de reculer, les prévenant de telle sorte qu'ils finissent par se coucher au sol. Alors, avec des armes courtes munies d'un long canon, les militaires français ouvrent un énorme feu, nourri de nombreuses balles, tirant de façon indifférenciée en direction des endroits, en contrebas de la colline, où se sont entassés les Tutsi.[1396] Aussitôt arrivés, les Blancs se sont donc mis à tirer. Le génocidaire Léonidas Hakizimana se trouve alors sur la colline de Kigarama. Lui qui

avait eu un doute sur leurs intentions et craignait qu'ils ne viennent sauver les Tutsi est maintenant rassuré, constatant qu'ils sont bien venus les aider à les exterminer. Il peut notamment voir leurs grosses armes.[1397]

Les Blancs se sont donc mis à tirer sur les Tutsi qui entendent maintenant un très grand bruit, du boucan fait avec des armes qu'ils n'avaient jusqu'à présent pas l'habitude d'entendre. Ces armes qu'utilisent leurs assaillants ont une force qui dépasse la réalité.[1398] Pascal Bashyaka sent la colline trembler. Mais étant paysan, il ne peut savoir quel type d'arme est en mesure de produire un tel effet.[1399] Aux endroits où tombent leurs projectiles sont creusés des cratères tout autour desquels, souvent, les gens sont tués.[1400] A cet instant, les armes à feu qu'ils utilisent sont des armes lourdes. Les projectiles qu'ils envoient provoquent un bruit très fort à l'endroit où ils tombent, de telle sorte que même s'ils ne sont pas tués, les Tutsi sentent quand même la colline trembler à l'endroit où ils sont assis.[1401]

Quant aux armes des Interahamwe, ils ne les craignent presque plus.[1402] Jean-Baptiste Hakizimana constate que l'attaque qui vient d'être lancée à dix heures est différente des précédentes, compte tenu de l'utilisation de ces nombreux fusils, compte tenu enfin de la présence des militaires ainsi que des Blancs. Il peut entendre ces nombreux tirs dirigés vers la colline de Nyiramakware.[1403] C'est la première attaque qui sort de l'ordinaire pour Hérédion Musayidizi qui ne peut pas vraiment identifier les types d'armes. Mais lorsqu'ils tirent et lancent leurs projectiles, c'est tellement fort qu'il peut voir le sol sauter ainsi que la personne à côté, avant qu'elle ne retombe à terre.[1404]

Observant les assaillants réunis sur la colline de Mumubuga les attaquer sur Nyiramakware, les Tutsi se mettent à crier qu'il y a des Blancs parmi eux.[1405] Si ces soldats blancs se sont mis à tirer sur les Tutsi qui se cachent sur Nyiramakware,[1406] l'un d'eux vise la partie haute de cette colline pour les empêcher de fuir.[1407] Le génocidaire Uziel Habimana, qui voit ces armes pour la première fois, constate qu'elles parviennent en effet à atteindre la colline d'en face.[1408] Au départ, certains Tutsi se trouvaient sur le sommet de cette colline. Après que les Français ont commencé à leur tirer dessus,[1409] certains d'entre eux vont se cacher sur l'autre versant de la colline,[1410] tandis que d'autres sortent de leurs cachettes[1411] et se mettent à courir[1412] vers la forêt de pins[1413] qu'on atteint en descendant la colline de Nyiramakware.[1414]

Faustin Ngarambe fait partie des Tutsi qui, étant en haut de la montagne au moment où leurs assaillants arrivent, se mettent à descendre dans la vallée où ils savent comment se cacher de telle sorte que les tueurs

ne parviennent pas à leur tirer dessus, ce qu'ils sont en mesure de faire étant donné leur parfaite connaissance de l'endroit.[1415] Dès les premiers tirs, le jeune Laurent Ndayisaba, quinze ans, descend lui aussi de la colline de Nyiramakware en compagnie de son père et de sa mère, mais ces derniers sont tués.[1416] Hérédion Musayidizi s'enfuit en direction de la forêt de pins de Nyiramakware.[1417] Aux premiers tirs, François Murigambi se met lui aussi à courir avec les autres Tutsi et se cache dans cette forêt. Certains Tutsi parviennent ainsi à échapper à la mort, car même si les tirs se poursuivent, il est difficile de les tuer étant donné que leurs assaillants ne se déplacent pas jusqu'à cette colline.[1418] Enfin pas encore.[1419]

La colline de Nyiramakware est un endroit où nombre de Tutsi ont l'habitude de se réfugier, car il y a là une forêt où il est donc facile de se cacher. C'est là que Philémon Hakizimana se cachait, comme il le faisait d'habitude, au moment où les assaillants sont arrivés. Philémon a vingt-cinq ans et habite depuis sa naissance dans le secteur Bisesero de la commune de Gishyita.[1420] Sur Nyiramakware, les Tutsi se cachent également dans des trous.[1421] Après s'être réfugiés dans la forêt de pins, les Français poursuivent leurs tirs cette fois en direction du bois.[1422] Ils tirent pour que les Tutsi sortent de leurs diverses cachettes.[1423] Quand bien même ils ne voient alors pas ceux qui s'y cachent, ils parviennent ainsi à les faire sortir de la forêt.[1424] Les tirs sont en effet si nourris que les grenades et les balles finissent par les extraire de leurs cachettes de fortune, nombre d'entre eux allant ainsi trouver la mort.[1425]

Les soldats blancs et rwandais affinent leurs tirent en mitraillant les Tutsi

Car les militaires français affinent maintenant leurs tirs et visent les buissons avec une autre petite arme munie d'un petit canon. Elle est munie d'une chaîne et tire de nombreuses balles,[1426] comme le fait une mitraillette. Les Blancs portent non seulement leur fusil à l'épaule mais les ont également entre leurs mains.[1427] Léonidas Hakizimana observe des Français tirer à partir de la grand-route en direction des collines pour faire sortir les Tutsi qui s'y cachent.[1428] L'attaque comprend des militaires rwandais[1429] en plus des Blancs.[1430] Ces soldats rwandais tirent également sur les Tutsi,[1431] tous ces soldats visant la colline en face couverte de pins[1432] dans la direction de laquelle pleuvent aussi bien des balles que des grenades.[1433]

Si les Tutsi avaient jusqu'à présent l'habitude de se regrouper afin de mieux se défendre, ils se sont vus dès le début de l'attaque dans l'impossibilité d'assurer leur défense, tant leurs assaillants venus de partout sont nombreux. En fait, ils sont cernés par l'ennemi.[1434] Sur la

colline de Nyiramakware, il y a un trou constitué par la tranchée que l'on utilise pour creuser et rechercher ce minerai qu'est la cassitérite.[1435] Ceux qui ont peur et se cachent dans les trous y sont enterrés vivants par la terre qui les recouvre lorsque les armes lourdes crachent leurs projectiles.[1436] Des Tutsi se jettent dans les trous moins pour s'y cacher que pour s'y suicider, étant donné qu'il n'y alors pour eux plus aucun refuge. Ils cherchent partout où s'enfuir ; or n'y parvenant pas, ils tentent par tout moyen de se suicider, y compris avec la ligne électrique qui se trouve sur la colline de Nyiramakware, mais elle est coupée.[1437]

Après les tirs, les petites mains du génocide partent achever les Tutsi blessés sur la colline de Nyiramakware

Juste après que les Français ont cessé de tirer, les « petites mains du génocide » reculent un peu pour bien observer le mouvement. Bisesero est fait de pentes escarpées, les collines se chevauchant. Il faut pour Fidèle Simugomwa prendre le temps de bien regarder s'il y a encore un Tutsi qui bouge. Au moment où les assaillants s'apprêtent à s'approcher des Tutsi blessés pour les tuer, les Français ont donc bien sûr arrêté de tirer.[1438]

Et alors que les tirs viennent donc de cesser sur Nyiramakware, Raphaël Mageza arrive sur la colline en face, celle de Mumubuga. Lorsque lui et d'autres assaillants arrivent par la route qui surplombe cette colline, on les appelle et on leur demande de s'approcher. Des Interahamwe venus de Bugarama, le fief de Yusufu Munyakazi à Cyangugu, leur disent de descendre et de se mettre à la recherche des blessés qui seraient en train d'agoniser là-bas, en contrebas, afin de les achever. Alors Raphaël ainsi que les autres génocidaires descendent la colline, tout en passant à côté d'un Blanc en uniforme de la couleur des herbes. Quand Raphaël arrive sur la colline de Mumubuga, toutes les personnes qui se trouvaient sur celle d'en face ont déjà été tuées ou bien sont descendues plus bas dans la vallée, si bien que Raphaël et les autres tueurs n'ont désormais plus qu'à contrôler s'il reste des survivants, et si c'est le cas, les tuer.[1439] Aussitôt après avoir suffisamment bombardé la colline de Nyiramakware,[1440] Jean Ngarambe et les autres petites mains du génocide s'en vont donc contrôler s'il y a des survivants, des Tutsi qui ne seraient pas encore tout à fait morts.[1441] Les quelques Tutsi restés au sommet de la colline de Nyiramakware voient le groupe d'attaquants descendre la colline de Mumubuga.[1442]

Aussitôt après les tirs, les génocidaires foncent ainsi sur les Tutsi pour achever tous ceux qui bougent encore dans les buissons, ceux que les balles tirées par les Français n'ont pas tués. Ils les achèvent notamment à l'aide de gourdins, Fidèle Simugomwa ayant notamment un gourdin Ubuhiri, un gros bâton clouté.[1443] Ils les machettent, les attaquent avec des

armes blanches, quand ils ne leur lancent pas des grenades.[1444] Celui qui, tout en titubant, sort de sa cachette, de la brousse, blessé ou pas, Uziel Habimana le machette.[1445] Quand Raphaël Mageza arrive sur la colline de Nyiramakware, il n'y a presque plus de survivants, uniquement des corps inertes. Les rescapés se sont enfoncés dans les galeries dans lesquelles on creuse pour chercher de la cassitérite, et dont ils ont bloqué l'entrée avec leurs morts. Il suffit dès lors à Raphaël d'enlever ces cadavres pour découvrir, terrés à l'intérieur, des Tutsi encore vivants qu'il se charge aussitôt de tuer.[1446]

Alors que Jean-Baptiste Hakizimana a été contraint à sortir de sa cachette en raison de la peur de ces tirs, les miliciens arrivent dans sa direction.[1447] Certains Tutsi essaient de courir. Les génocidaires ne restent alors pas sur place mais leur courent après, les pourchassant afin de tuer avec leurs machettes ceux qui ne courent pas assez vite.[1448] Après que Léonidas Hakizimana eut patienté un peu le temps que les Blancs tirent sur les Tutsi, il entre à son tour en action, les Interahamwe tuant les Tutsi qu'il ne parvient pas à tuer lui-même.[1449]

Les soldats blancs eux-mêmes descendent un peu plus bas et continuent à tirer.[1450] Ils ne peuvent pas commettre l'erreur de tirer sur leurs alliés génocidaires, ces derniers ayant des signes de reconnaissance. Fidèle Simugomwa est ainsi recouvert de grosses feuilles de bananes séchées qu'il porte tel un camouflage et qui fait office de signe de reconnaissance susceptible de permettre de les distinguer. Les Tutsi, eux, portent des vêtements ordinaires et très usés, étant donné le temps qu'ils ont passé cachés.[1451] Les Blancs gardent leurs armes dans leurs mains et tirent tout en marchant sur un chemin menant vers Nyiramakware.[1452] Fidèle Simugomwa n'a qu'à se mettre à hurler pour obtenir des Tutsi qu'ils prennent la fuite. Or ils n'ont plus la force de courir assez vite, facilitant la tâche des Blancs qui aussitôt leur tirent dessus.[1453] Le Tutsi François Murigambi entend ainsi beaucoup de bruits, qu'ils proviennent de tirs, de fracas de grenades, de gens qui meurent ou de gens qui attaquent.[1454] Il arrive aux Blancs de s'approcher des corps pour voir si les Tutsi sont bien morts. Quant aux Interahamwe, ils achèvent ceux à qui il reste encore un souffle de vie.[1455]

Les Tutsi fuient de la colline de Nyiramakware vers celle de Muyira

Certains Tutsi finissent par se fatiguer et descendent sur la colline de Kigarama que l'on aperçoit au fond à droite quand on est sur celle de Mumubuga. Les assaillants se rendent toutefois à cet endroit et finissent par les retrouver.[1456] Mais c'est principalement sur la colline

de Muyira que fuient les Tutsi qui parviennent à survivre au massacre de Nyiramakware.[1457] Nyiramakware et Muyira constituent les collines stratégiques des Tutsi. D'habitude, quand ils ne peuvent plus se défendre sur la colline de Nyiramakware, ils se regroupent sur celle de Muyira.[1458] La stratégie des assaillants consiste précisément aujourd'hui à les rassembler sur la colline de Muyira vers laquelle Pascal Bashyaka a, dès le début de l'attaque, directement couru, au moment où des bus étaient en train d'arriver avec les miliciens.[1459]

Au moment des tirs sur Nyiramakware, Jean-Baptiste Hakizimana ne sait pas ce qui se passe à Muyira. Lui et les Tutsi avec qui il se trouve pendant l'attaque de Nyiramakware pensent alors être les seuls visés. Ils décident donc de fuir cette colline et c'est en la quittant qu'il aperçoit des Blancs en compagnie de militaires rwandais autour de la route des écoles, sur la route de Mumubuga, tirer en direction des forêts pour faire sortir les Tutsi de leurs cachettes. Jean-Baptiste Hakizimana commence par courir en direction de la colline de Nyamasovu. De là, il voit que d'autres Tutsi sont sur Muyira et décide de les rejoindre, ce qu'il parvient à faire en effectuant une traversée en courant de la colline de Nyamasovu vers celle de Kagari pour finalement atteindre celle de Muyira.[1460]

Les génocidaires accompagnent les Tutsi dans leur fuite de Nyiramakware à Muyira

Après que les génocidaires ont, de leur côté, fini par déloger de Nyiramakware un certain nombre de Tutsi, ils prennent la direction de la colline d'Uwingabo, d'où ils envisagent de tirer en direction de celle de Muyira. Les miliciens ne marchent pas à leurs côtés, mais suivent les Tutsi afin de tuer ceux qui seraient épuisés. Tandis que Jean-Baptiste Hakizimana passe par les sentiers pour rejoindre la colline de Muyira, les Blancs prennent la route. Jean-Baptiste les devance et aperçoit des véhicules aller de Nyiramakware à Muyira. Le groupe de Blancs et de militaires passe également par la petite route qui traverse la colline de Kagari, pour se poster également à cet endroit d'où ils envisagent de tirer en direction de la colline de Muyira, colline qu'ils ne gravissent pas, se contentant de rester sur place pour tirer. Deux petites routes partent de la route principale, l'une allant vers Kagari, l'autre vers des habitations. Ils se postent à un croisement pour tirer. Un autre groupe comprenant des Blancs se positionne sur la route principale afin de tirer également en direction de la colline de Muyira. Tous les Tutsi partent se cacher dans la vallée de Muyira, précisément entre les deux collines de Muyira et de Kagari.[1461]

L'assaut sur Gititi

Les Blancs arrivent sur la colline de Kanyinya

L'assaut sur la colline de Gititi fut concomitant à celui sur la colline de Nyiramakware.[1462] Sur la colline de Gititi, les Tutsi ont au cours du génocide été peu à peu rejoints par d'autres Tutsi venus de Rwamatamu, de Gishyita et de Gisovu, si bien qu'ils sont maintenant très nombreux.[1463]

Très tôt[1464] le matin, après que les tambours eurent été battus,[1465] Fidèle Simugomwa, avant de se rendre sur la colline de Mumubuga, est monté avec les autres assaillants jusqu'à la colline de Kanyinya située en face de celle de Gititi.[1466] Les Blancs sont, eux, arrivés sur place avant le gros de la population hutu. Aussi bien les soldats français que rwandais les ont donc précédés sur les lieux,[1467] leurs véhicules gravissant la colline de Kanyinya avant de s'arrêter sur la route située en face de celle de Gititi où se trouvent les Tutsi.[1468] Les Blancs sont arrivés avec un véhicule sur lequel est montée une très grosse arme,[1469] d'un type inconnu des Tutsi[1470] et que les Interahamwe ne possèdent pas eux-mêmes.[1471]

Un gros canon est installé sur un des jeeps françaises

En les voyant, certains Tutsi de la colline de Gititi commencent par trouver de bonne augure la présence des Blancs, pensant qu'ils vont peut-être être sauvés.[1472] Quand Etienne Basabose, qui habite la colline de Gititi, voit les véhicules arriver sur la colline de Kanyinya, apercevant notamment celui qui porte une arme, il ne se dit pas cela et s'enfuit avec d'autres Tutsi sur la colline d'en face.[1473] Même chose pour Isaac Ndayisaba qui se trouve alors sur les hauteurs des collines et qui, lorsqu'il aperçoit ces Blancs dans leur véhicule avec une arme à feu sur son toit, se dit qu'ils viennent peut-être leur tirer dessus et se met à courir avec d'autres Tutsi.[1474]

Casimir Ruzindana a vingt ans. Il n'est pas natif de Bisesero, mais du secteur Musenyi de la commune de Gishyita.[1475] Il se trouve également sur la colline de Gititi qui, beaucoup plus haute que les autres, constitue un endroit stratégique d'où l'on peut voir venir l'ennemi de tous côtés. C'est de là qu'il voit ses assaillants en beaucoup plus grand nombre que d'habitude, qu'il aperçoit sur la colline d'en face des bus ainsi que d'autres véhicules. Au moment où les militaires de ce convoi descendent de leurs voitures, il constate que ce sont des Blancs. Les voitures en sont pleines. Il y en a également avec des Rwandais. Les Blancs se mettent alors à installer de gros fusils. Il en voit au moins deux. Il se dit que c'est en est fini pour eux.[1476] Ribanje Munyampeta se trouve sur la colline de Gititi d'où il peut

voir le gros fusil posté sur la colline de Kanyinya. Ribanje aperçoit de nombreux Blancs avec cette « grosse chose » observer un peu partout.[1477] Ils se placent sur leurs véhicules et pointent leurs jumelles en direction de la colline afin de l'observer. Ce sont les seuls à disposer de jumelles.[1478]

La population arrive sur la colline de Kanyinya

Le policier Sylvestre Rwigimba et les trois paysans génocidaires Antoine Karihenze, Fidèle Uzabaraho et Elie Ngezenubwo arrivent avec la population sur la colline de Kanyinya sur laquelle ils s'arrêtent pour se préparer à participer au massacre des Tutsi.[1479] Si Fidèle est parti de chez lui en compagnie d'Antoine et d'Elie, une fois arrivés à Kanyinya, ils ne sont désormais plus tout à fait ensemble[1480] et les Hutu sont si nombreux qu'ils ne se connaissent évidemment pas tous entre eux.[1481] Sylvestre Rwigimba constate que les très nombreux paysans hutu forment maintenant une grande foule. Lui et ses collègues connaissent bien, de toutes les façons, ceux qui doivent être tués. Et puis, il n'y a pas de Hutu sur les collines de cette région.[1482] Aussi n'y a-t-il pas vraiment de risque à tuer un Hutu et quand les Blancs s'arrêtent à un endroit et qu'ils aperçoivent un groupe de Tutsi, ils leur tirent simplement dessus, sans distinction, que ce soient sur des enfants ou des adultes. Même chose quand ils voient un groupe de Tutsi sur des collines en face. Ils tirent alors sur ces Tutsi qui n'ont que des machettes et des lances, qui ne portent pas d'uniforme et sont habillés comme de simples paysans.[1483]

C'est précisément cette séquence qui est sur le point de démarrer sur la colline de Kanyinya[1484] où viennent de se rassembler des Blancs,[1485] nombreux,[1486] sept à peu près,[1487] douze ou quatorze selon Sylvestre. Sylvestre sait que ces soldats blancs sont des Français étant donné que c'est lui-même qui leur ouvre la barrière située sur la route principale quand ils se rendent au lieu ou ils sont eux-mêmes logés, c'est-à-dire au bureau de la commune de Gishyita. C'est dans cette commune que loge également Sylvestre à qui il arrive, comme aujourd'hui, de participer aux attaques quand quelqu'un peut toutefois le remplacer à la barrière.[1488]

Les Blancs sont mélangés avec les militaires rwandais.[1489] Il y a quatre jeeps.[1490] Fidèle Uzabaraho aperçoit celle garée avec la grosse arme[1491] placée au-dessus de sa cabine, une grande arme à feu munie d'un long et gros canon.[1492] Pendant que les Blancs coordonnent ce qu'ils ont à faire avec les militaires rwandais,[1493] ces derniers[1494] montrent aux assaillants hutu qui viennent d'arriver à Kanyinya où s'arrêter,[1495] ce qu'ils font en les conduisant sur les hauteurs des collines,[1496] après quoi[1497] les soldats rwandais[1498] les positionnent[1499] à des endroits précis[1500] avec leurs armes

et leurs instruments.[1501] Les Interahamwe sont placés sur une colline faisant face.[1502]

Les soldats blancs ouvrent le feu à l'arme lourde en direction des Tutsi de Gititi

Un soldat monte alors sur l'un des véhicules stationnés sur la colline de Kanyinya. Sur ce véhicule est fixée une grande arme qu'observe Sylvestre Rwigimba, et dont la bouche a au moins la taille de l'objectif d'une caméra. Il tourne l'arme jusqu'à ce que son canon pointe en direction de la colline lui faisant face, la colline de Gititi. Personne ne s'approche du soldat positionné derrière cette grosse arme. Sylvestre et les autres se placent un peu plus loin, mais pas trop, se contentant de regarder la colline en face. Certains sont du même côté que Sylvestre par rapport au véhicule, d'autres sont de l'autre côté.[1503]

Auparavant, le jeune Vincent Karangwa, quinze ans, qui habite Jurwe, voyait les Blancs comme des gens bien, car lorsque ces derniers venaient leur rendre visite dans leurs écoles, ils leur emmenaient des jouets. Ce jour, les choses se passent toutefois différemment et ce sont des balles que les Tutsi reçoivent de leur part.[1504] Le soldat blanc se met en effet à tirer avec l'arme lourde sur l'ensemble des sommets.[1505] Les Blancs qui sont dans les véhicules commencent à leur tirer dessus, et Etienne Basabose se dit que la situation devient très grave. Et de se mettre à courir avec d'autres Tutsi, fuyant vers les collines derrière, en direction des forêts.[1506] Arrivés au sommet de la colline, Isaac Ndayisaba voit les Blancs restés sur celle de Kanyinya tirer sur les autres Tutsi,[1507] de même que le paysan génocidaire Elie Ngezenubwo,[1508] qui, lui, n'en est toutefois pas la cible.[1509]

Les Tutsi, simples paysans ignorant tout des fusils, reçoivent maintenant de ces Blancs des obus, des balles de gros calibre.[1510] Le bruit énorme des tirs est tout à fait différent de ce qu'ils ont entendu jusqu'alors.[1511] Au loin retentissent de fortes explosions. Les deux premiers gros tirs de l'arme tuent sur le coup nombre de Tutsi, les survivants se mettant à paniquer. La plupart d'entre eux, alors au sommet, sur la crête de la colline, prennent la fuite en direction de l'autre versant. Le soldat blanc poursuit ses tirs à l'arme lourde en direction de la grande foule présente sur la colline, faisant pour cela tourner son arme dans tous les sens. En face, la foule est dispersée sur toutes les parties de la colline de Gititi.[1512]

Les soldats blancs et rwandais tirent également avec des mitraillettes

S'il faut monter dans la jeep sur laquelle se trouve la grande arme

pour « regarder à travers elle », les militaires venus à bord des trois autres véhicules n'ont, eux, que des armes individuelles, de petits fusils,[1513] ce qui ne les contraint pas à rester dans leur véhicule.[1514] Sylvestre Rwigimba, policier communal, a un fusil Enfield avec lequel il tire sur les Tutsi. Il se met un peu à l'écart, prenant soin de ne pas se trouver dans la direction de ceux qui sont visés et sur qui l'on est en train de tirer. Certains soldats français se sont positionnés à côté d'une école un peu plus loin. Ils ont des armes de longue portée[1515] qui tirent beaucoup plus loin que celles des soldats rwandais, ce qui explique qu'ils tirent plus que ces derniers.[1516] L'arme de Sylvestre est une arme à répétition trop petite pour atteindre la colline d'en face. Son arme ainsi que celles des ses collègues rwandais n'ont pas en effet une très grande portée.[1517] Aussi est-il contraint à se rapprocher des cibles qu'il vise, ce qu'il fait en se tenant un peu à l'écart des soldats français, mais pas trop et en tout cas pas devant eux, afin que ces derniers qui comme lui-même tirent en face d'eux ne l'atteignent pas.[1518]

Casimir Ruzindana voit Sylvestre tirer sur eux en compagnie d'un nombre énorme d'Interahamwe,[1519] des Hutu étant positionnés à une vingtaine ou une trentaine de mètres derrière les Blancs tandis que ces derniers tirent et desquels ils ne s'approchent pas trop.[1520] A l'endroit où s'est positionné Sylvestre se trouve en fait toute une rangée de militaires, des Français mélangés à des Rwandais, répartis de part et d'autres des véhicules. Il y a ainsi toute une chaîne de militaires des deux nationalités. Ils ne courent pas derrière les Tutsi, mais restent sur place, se contentant d'observer et de tirer. Le fort bruit de la grande arme que Sylvestre entend au loin se mélange à celui des armes plus légères.[1521]

Les soldats rwandais descendent dans la vallée à la poursuite des Tutsi qui ont échappé aux tirs à l'arme lourde

Les quelques survivants tutsi qui ne se trouvaient pas, au début de l'attaque, au sommet mais au flanc des collines, sont maintenant descendus. Etant donné qu'on ne peut pas utiliser l'arme lourde pour viser le bas des collines et que les génocidaires rwandais ne peuvent pas tirer aussi loin que les Français, ils les poursuivent dans leur fuite, en descendant eux-mêmes pour les rejoindre.[1522] D'une manière générale les soldats rwandais n'hésitent pas à descendre dans la vallée pour poursuivre les Tutsi qui tentent de s'y cacher.[1523]

Il faut bien voir la situation. Toute la population tutsi de la commune s'est refugiée à Bisesero et tout le monde est venu participer à leur massacre. Aussi les paysans remontent-ils des collines où ils ont débusqué des Tutsi. Une fois revenus à hauteur du policier Sylvestre Rwigimba et de ses collègues, ils leur indiquent les endroits où il y a énormément de gens, eux n'osant pas les affronter. C'est pour cette raison qu'ils viennent le leur

dire. Les soldats rwandais qui sont à cet instant sur une colline derrière celle de Kanyinya se rendent alors vers le bas des collines et tirent sur les Tutsi qui tentent de fuir en essayant de descendre dans la vallée.[1524]

Pendant les tirs, les paysans hutu sont positionnés à un endroit d'où ils devront, après le feu, aller achever les blessés tutsi

Pendant tout ce temps et alors qu'ils venaient d'arriver sur la colline de Kanyinya, les trois paysans Antoine Karihenze, Fidèle Uzabaraho et Elie Ngezenubwo, tous armés de leurs armes traditionnelles, ont reçu pour instruction de passer par le haut d'une colline. Partis du bas d'une colline située un peu derrière celle de Kanyinya, ils montent par un chemin avant d'en contourner une autre.[1525] Tandis que certains soldats blancs continuent de tirer à partir de Kanyinya, Elie est parti avec un autre groupe comprenant environ quatre Blancs ainsi que des soldats rwandais. Exécutant les ordres de les suivre donnés par les soldats blancs et rwandais, il leur emboîte le pas avec la population.[1526]

Les Blancs marchent devant en compagnie de militaires rwandais. Ils passent par derrière, évitant ainsi de transiter par le creux de la colline, de descendre et remonter. Ils font au contraire le tour, contournent et arrivent enfin jusqu'à un endroit situé en face. S'ils ne passent pas par en bas, c'est qu'on le leur interdit en raison de la grosse arme qui tire alors sur la colline. Il ne s'agit pas en effet qu'on leur tire dessus. De plus, dans le creux de la colline en contrebas se cachent des rescapés qui pourraient les blesser. Ils montent donc par une autre colline, arrivent un peu plus haut que l'endroit qu'ils se sont fixés d'atteindre, avant de redescendre sur un sommet d'où ils s'apprêtent à achever les survivants.[1527] Les simples paysans sont donc positionnés au sommet de cette colline en compagnie de militaires rwandais.[1528] Tandis que les Blancs continuent à tirer à partir de Kanyinya, le Tutsi Isaac Ndayisaba peut ainsi en apercevoir d'autres monter sur la colline. Alors qu'il est arrivé avec les siens sur la colline située en face de celle de Kanyinya, il se rend compte qu'il y a également des soldats rwandais parmi eux.[1529]

L'arme lourde cesse de tirer tandis que des militaires tirent maintenant de l'endroit où ils ont positionné les petites mains du génocide

C'est au moment où le paysan hutu Elie Ngezenubwo arrive en haut de la colline en compagnie des militaires blancs et rwandais que la grosse arme cesse enfin de tirer.[1530] Le policier Sylvestre Rwigimba constate de son côté que lorsqu'ils arrivent enfin en face, les soldats cessent en effet leur tir. Sylvestre reste sur la colline de Kanyinya comme superviseur, prêt à tirer si nécessaire. Les soldats français restés là également surveillent

pour s'assurer que des attaques ne sont pas susceptibles de venir des collines d'en face. Les Français, partis au sein du groupe dans lequel figure Elie et les autres génocidaires, restent en communication avec le soldat resté sur la colline de Kanyinya, toujours à son poste derrière la grosse arme, et que Sylvestre peut observer tandis qu'il ne cesse de communiquer avec ses compagnons d'armes.[1531]

La grosse arme s'étant arrêtée de tirer, le policier Sylvestre entend les soldats partis en haut déclencher des tirs à leur tour.[1532] Elie, le paysan hutu, observe cela de plus près. Il constate, de son côté, que dès que l'arme située sur la colline de Kanyinya a cessé de tirer, les soldats blancs ainsi que les soldats rwandais partis avec lui se sont mis pour leur part à tirer sur ceux qui, encore debout, ont couru pour se sauver.[1533]

Les tirs cessent, laissant place aux petites mains qui se lancent à l'assaut des Tutsi blessés

Tout de suite[1534] après que les tirs ont cessé,[1535] étant donné que les soldats rwandais connaissent la population hutu, qu'ils savent comment ils « travaillent », ce sont eux qui non seulement leur ont dit mais leur ont montré ce qu'ils avaient à faire.[1536] Ce sont ainsi les militaires rwandais qui dirigent l'action des citoyens hutu munis de machettes et de massues, en leur disant : « Allez-y maintenant, allez les achever.[1537] Allez-y ! Allez-y ! Finissez-les ![1538] ». Les citoyens hutu s'en vont alors achever ceux qui ne sont que blessés. C'est au tour d'Elie Ngezenubwo et ses collègues génocidaires d'aller achever, à l'aide de leurs massues et de leurs machettes, tous ceux qui respirent encore, mais qui ne sont pas encore totalement morts.[1539]

A cette fin, ils se rendent un peu plus bas, cette fois seulement avec les soldats rwandais, tandis que les Blancs ne dépassent pas, eux, le niveau de l'école.[1540] Elie et les autres Hutu qui ont suivi les Blancs égorgent les Tutsi qui respirent encore.[1541] Pour faire ce travail de « finissage », ils utilisent leurs machettes ainsi que leurs gourdins.[1542] C'est le cas d'Antoine Karihenze qui, simple paysan, a un bâton et une machette,[1543] d'Elie Ngezenubwo qui a une machette et une massue,[1544] enfin de Fidèle Uzabaraho qui, lui, a une machette et une massue avec lesquelles il s'en va achever ceux qui ne sont pas morts sur le coup, après avoir attendu que Sylvestre et les Blancs eurent fini de tirer.[1545] Il y a en tout plus de massues que de machettes.[1546] Le Tutsi Casimir Ruzindana peut voir les génocidaires poursuivre les blessés et les achever.[1547]

Les Interahamwe ne se contentent pas d'encadrer la population mais achèvent eux aussi les Tutsi blessés par balles.[1548] De nombreux Interahamwe arrivent de derrière, des montagnes, des collines de l'autre

versant, de Rubazo. Les voilà qui se mettent à les encercler, puis à les machetter. Un autre groupe d'attaquants arrive également de la colline de Gititi pour achever les blessés. Etienne Basabose continuent de courir avec les autres Tutsi, tandis que les soldats rwandais et les soldats blancs les poursuivent avec leurs fusils, leur tirant dessus, les Interahamwe étant munis de lances, de machettes et de gourdins. Tous ces assaillants mélangés convergent vers les Tutsi et les poursuivent alors qu'ils courent vers d'autres collines, dont celle de Muyira.[1549] Antoine Karihenze fait partie de ceux qui courent après les Tutsi qui ont échappé aux tirs.[1550]

Les militaires tirent encore un peu aux alentours puis reviennent sur leur pas

Pendant que les petites mains du génocide poursuivent les Tutsi et les abattent, Sylvestre Rwigimba, ainsi que ceux qui ont des fusils, ne se rendent pas dans les marais ou les recoins des collines, mais attendent que ces Hutu aient accompli leur tâche consistant à tuer eux-mêmes les survivants.[1551] Entre temps, ne pouvant pas, de l'endroit où il est, atteindre qui que ce soit, il a pris le parti de monter avec quelques autres jusqu'à Muturembo. Les militaires rwandais commencent à fouiller les buissons afin d'y trouver des Tutsi. Ils avancent ainsi jusqu'au sommet de la colline d'où ils parviennent à en apercevoir, mais décident de ne pas pousser plus loin.[1552]

Les Blancs poursuivent leurs tirs avec leurs petites armes sur les collines situées de l'autre côté en direction de Tutsi qui se jettent aussitôt dans une rivière située derrière. Ils décident alors de ne pas les poursuivre[1553] mais de s'arrêter sur le sommet de la colline, duquel ils se mettent à tirer sur des Tutsi se trouvant, eux, sur l'autre versant. Après avoir constaté que tous les Tutsi de coin ont été achevés, ils s'arrêtent et reviennent sur leurs pas.[1554]

Les survivants ont fui la colline de Gititi en direction des collines situées derrière eux,[1555] les Interahamwe les repoussant,[1556] les pourchassant[1557] jusque dans la vallée, sur la colline plus bas,[1558] la colline de Rugona.[1559] Certains d'entre eux parviennent à fuir en direction de la forêt de Muyira.[1560]

L'assaut sur le triangle Nyarutovu-Gitwa-Mu Byiha

La première attaque à laquelle a participé Fidèle Simugomwa a visé la colline de Nyiramakware. Juste après qu'il y eut contribué à achever les Tutsi, les Blancs ont avancé, se sont postés sur la dernière position des petites mains du génocide et ont, de nouveau, ouvert le feu sur les civils tutsi. Comme les collines se chevauchent, lorsque les Tutsi fuient

vers une colline avoisinante, les Blancs les aperçoivent et ouvrent le feu à nouveau. Les assaillants courent alors achever les Tutsi. Et ainsi de suite. Au cours de la journée, c'est ainsi à une seule grande attaque massive que participe tout ce monde, cet énorme renfort constitué aussi bien de la population hutu, de militaires, d'Interahamwe que de Français. Cette grande attaque, faite d'assauts bien distincts, chacun d'entre eux durant entre une heure et une heure trente, va ainsi couvrir toutes les collines sur lesquelles se sont répartis les Tutsi. Et c'est dans un lieu-dit, Kinigi, situé sur la colline de Nyarutovu qu'elle débouche. Fidèle Simugomwa quitte donc Nyiramakware pour arriver au niveau de ce lieu-dit.[1561]

Philémon Hakizimana est parvenu à échapper aux tirs sur Nyiramakware et arrive en courant à Mumubuga, près de l'école primaire, où il s'arrête. A cet endroit, il aperçoit des Blancs observer autour d'eux avec ce qu'il considère être des sortes de « caméras » dont il ne sait pas s'ils les utilisent pour filmer ou bien simplement pour regarder.[1562]

Innocent Nkusi, trente-neuf ans, aperçoit également des Blancs tenir une chose avec laquelle ils observent les Tutsi courir et qu'il pense être un appareil photo. Changeant de cachette pendant la journée, il se trouve à cet instant dans un de ces trous où l'on cherche d'habitude du coltan. Il en est sorti au moment où il a entendu des tirs. C'est alors qu'il aperçoit ces Blancs à Nyarutovu, au lieu-dit Kinigi, tenir ces jumelles. Ces Blancs-là ne portent pas de tenue militaire, mais d'autres Blancs, eux, en portent.[1563]

Alors que Philémon Hakizimana observe donc de Mumubuga des Blancs les scruter avec leurs « caméras », il constate que de « gros fusils » sont postés sur la montagne, tandis que d'autres fusils sont portés à l'épaule. Philémon sera bientôt atteint par une balle en pleine course, après quoi il se mettra à boiter.[1564]

Alors qu'Emmanuel Karebana fuit également la colline de Nyiramakware, il aperçoit lui aussi des Blancs tout près des écoles de Mumubuga. Il les voit sortir de leur voiture et tenir des fusils. Il constate qu'ils sont avec les autorités. Aussi se dit-il que c'en est fini pour eux, qu'ils n'ont plus aucune chance d'être sauvés. De nombreux véhicules transportent des militaires rwandais ainsi que des Blancs. Il n'arrête pas sa course et continue à fuir. Et tandis qu'il court ainsi, il tombe sur des miliciens qui frappent les Tutsi avec leurs machettes et leurs lances.[1565]

Quant à François Ndayisaba, ayant renoncé à traverser la route après que des bus l'eurent empruntée, il rebrousse chemin en direction de Mu Byiha/Gitwa. Il constate toutefois que les miliciens y sont arrivés entre temps. Aussi décide-t-il de se cacher à l'endroit où se trouve une mine de cassitérite. Mais une fois parvenu à cet endroit, il y trouve des assaillants en encore plus grand nombre que ceux qu'il vient de laisser. Du coup, il prend la direction de Gitwa/Kashyamba, et rebelote ![1566]

Cansilde Mukazitoni se cache ce matin à Kamina, vers Kashyamba. Elle est née dans la cellule de Gitwa et a trente-quatre ans. Elle est avec d'autres femmes, mortes depuis. Si la plupart d'entre elles n'ont déjà plus d'enfant, d'autres en ont toutefois encore. A cet endroit, Cansilde sent soudain une chose étrange semblant avoir été lancée et qui maintenant fait trembler la montagne. Elle tente de sortir. C'est alors qu'elle aperçoit des Blancs ainsi que d'autres militaires. Il est difficile pour elle de s'enfuir en raison de la présence sur la route, à l'endroit où elle se trouve, de plusieurs soldats accompagnés de miliciens. Et ils sont nombreux. Elle doit se rendre à l'évidence : l'attaque n'est pas ordinaire. Elle ne ressemble en rien aux précédentes. Elle constate de plus qu'il y a non seulement des militaires mais également des Blancs.[1567]

Vincent Karangwa était lui déjà sur la colline de Kashyamba, tout près des écoles, quand il est parvenu à entendre de gros tirs démarrer vers dix heures sur Nyiramakware située en contrebas, après quoi les tueurs se sont rendus de Nyiramakware à Kashyamba où il se trouve lui-même, et se sont mis à tirer à cet endroit. A son tour d'essuyer maintenant ce que ceux de Nyiramakware viennent de subir. Quand il les voit arriver à Kashyamba, il s'enfuit en courant dans la vallée, tandis qu'on lui tire dessus. Il a le sentiment qu'ils se sont scindés en plusieurs groupes pour tirer sur les collines.[1568]

Au moment où il prend en montant la direction de Kagari, un tir atteint Kashyamba, tuant une personne sur le coup, sa tête devenant semblable à de la « viande hachée ». S'il a certes jusqu'à présent pris l'habitude de tirs susceptibles de leur couper le bras ou la jambe, c'est toutefois la première fois qu'il voit une chose pareille. Au moment où, quittant l'endroit où il se trouve pour rejoindre les autres Tutsi, il se rapproche de la route de Kashyamba, il aperçoit un Blanc en tenue militaire parmi ceux qui tirent, au milieu de policiers. C'est forcément ce groupe, se dit-il, qui a atteint celui qui était à ses côtés, sans pour autant qu'il ne sache lequel dans ce groupe a bien pu effectuer ce tir. C'est la première fois qu'il voit ce type d'arme. Il parvient à se cacher dans la vallée.[1569]

A Gitwa, le paysan hutu Jean Ngarambe circule avec les autres assaillants sur les collines en repoussant les Tutsi vers les positions des militaires jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment proches d'eux. Ce n'est qu'alors que ces soldats, français et rwandais, leur tirent dessus, après quoi les blessés sont achevés par les miliciens.[1570]

Le Tutsi Sylvère Nyakayiro est justement à Gitwa-Kashyamba où il aperçoit de nombreux Blancs, dont un portant un habit vert ainsi qu'un chapeau qu'il voit comme un casque de mineur. Il aperçoit de nombreux véhicules. Il entend les fusils de ces Blancs faire énormément de bruit,

beaucoup d'écho dans les montagnes. Autour de ces Blancs qu'il voit donc tirer sur les populations tutsi qui se déplacent d'une colline à l'autre, se déploie avec eux une autre population, elle hutu, qui poursuit les victimes.[1571]

Tandis qu'il voit les Blancs tirer et tuer à partir de Gitwa, le Tutsi Emmanuel Butera reste pour sa part à l'endroit où il se trouve. Et de voir toutes les collines de Bisesero se couvrir peu à peu de cadavres. Quand bien même les tirs commencent vers Gitwa, les assaillants y reviendront pourchasser les Tutsi en fuite, certains tombant alors devant Emmanuel, les survivants tutsi très affaiblis se heurtant aux miliciens qui finiront par les achever.[1572]

Pascal Ngoga voit lui aussi des tueurs tirer à Mu Byiha/Ruhanga, à Mumubuga, près de l'école primaire. On voit alors très bien les gens de la colline d'en face. Aussi peut-il lui-même y distinguer des Blancs. Pour éviter d'être touché par ces tirs, il se met à courir en direction de la colline de Muyira.[1573]

Alors qu'il vient d'arriver à Kinigi, Fidèle Simugomwa aperçoit une petite piste par laquelle lui et quelques autres génocidaires vont pouvoir faire passer les vaches qu'ils viennent de dérober. Aussi saisissent-ils cette occasion pour filer avec. De toutes les manières, ils sont épuisés. Ils décident de rentrer, tandis que l'attaque continue à se répandre sur les différentes collines. Ainsi, avant son départ, Fidèle peut encore apercevoir les autres génocidaires sur le point de traverser pour atteindre la colline de Muyira, sur laquelle va maintenant prendre place le prochain assaut,[1574] dans la continuité de ceux des collines de Mataba et de Kagari.[1575]

L'assaut sur Mataba

La colline de Mataba est appelée colline de Sakufe[1576] par les génocidaires en raison de la présence à cet endroit de la maison de Maurice Sakufe,[1577] objet de toutes leurs convoitises. Il tarde ainsi au paysan hutu Jean Ngarambe d'être parmi les premiers à s'emparer de ses biens.[1578]

Jean Ngarambe et Raphaël Mageza font partie des assaillants qui, venus de Mubuga et de Gishyita, ont maintenant pris position sur la colline d'Uwingabo.[1579] Les Interahamwe se sont joints à leur groupe. Près de l'arbre à côté duquel se sont positionnés Jean et Raphaël,[1580] figurent également quatre soldats rwandais ainsi que deux soldats blancs. D'autres soldats blancs sont, par ailleurs, positionnés à un autre endroit de la colline d'Uwingabo.[1581]

Alors que les Interahamwe et les militaires encerclent la colline de Muyira, le préfet Kayishema se sert à nouveau de son mégaphone à l'aide duquel il se met à haranguer les Hutu, les informant qu'une réunion est prévue après l'assaut.[1582] Après que les assaillants se sont ainsi rassemblés pour cette courte réunion, on se met à donner des coups de sifflet. L'attaque est lancée l'attaque sur la colline de Mataba, en direction de la maison de Sakufe, qui se trouve à dix minutes de marche de la route de Gisovu, et à l'intérieur et à l'extérieur de laquelle se sont réfugiés entre deux et trois mille Tutsi.[1583] Sur la colline de Mataba sont présents des enfants, des femmes, des hommes ainsi que des personnes âgées.[1584] Une grande majorité d'entre eux va maintenant périr.[1585] Tandis que l'assaut est lancé, le directeur de l'usine à thé, Alfred Musema, reste dans sa voiture en compagnie de génocidaires de blanc vêtus.[1586]

Jean Ngarambe a une machette et une massue. Ce jour-là, c'est la première fois qu'il tue. Il a ainsi cédé à l'idée de tuer pour montrer qu'il est bien du côté du gouvernement rwandais qu'il craint alors. Il tape et coupe rapidement de nombreux Tutsi afin de les affaiblir, de les neutraliser, afin que ceux qui viennent après lui n'aient plus qu'à les achever.[1587]

Quant au Tutsi Sylvère Nyakayiro, il se trouve alors précisément sur la colline de Mataba[1588] vers laquelle se dirigent maintenant les assaillants venus de Gisovu et de Gikongoro[1589] et sur laquelle se trouvent donc désormais également des Interahamwe.[1590]

Les miliciens se mettent à refouler les Tutsi jusque vers la petite colline de Kagari, petite[1591] mais haute, et vers laquelle les Tutsi sont maintenant contraints à fuir. Il s'agit pour les génocidaires de les y déplacer afin de pouvoir ensuite plus facilement tirer sur eux.[1592] Sylvère fait partie de ces Tutsi qui, poursuivis par les Interahamwe, se mettent aussitôt à fuir la colline de Mataba, gravissant celle de Kagari. Et tandis qu'il l'a atteinte, qu'il cherche désormais avec d'autres Tutsi à se rendre en face, sur la prochaine colline, celle de Muyira, il aperçoit des Blancs sur Uwingabo.[1593] C'est la première fois qu'il voit des Blancs ce jour.[1594]

L'assaut sur Kagari

Maintenant que les Tutsi ont été refoulés et rassemblés sur la colline de Kagari, les deux soldats blancs qui officient aux côtés de Jean Ngarambe, de Raphaël Mageza ainsi que des quatre soldats rwandais, placent sur leur arme des roquettes qu'ils envoient dans la direction de cette colline.[1595] Sur celle de Mataba, des Blancs ont installé de gros fusils avec lesquels ils se mettent également à tirer sur les Tutsi. Sylvère Nyakayiro monte alors avec les autres en courant, rejoignant les Tutsi déjà présents sur la colline

de Kagari. Les tirs sont abondants pour les faire sortir de leurs cachettes, afin que les Interahamwe puissent les tuer.[1596] Les roquettes font tomber les branches des arbres, quand ce ne sont pas les arbres eux-mêmes qui tombent.[1597] Les Blancs tirent en direction de Kagari sur des Tutsi non armés, notamment sur des femmes, dont certaines portent leur enfant sur le dos.[1598]

Les soldats blancs gardent leurs positions. Ils ne se déplacent pas à cet instant avec Jean Ngarambe et les autres assaillants à qui les miliciens, qui les dirigent,[1599] donnent des instructions,[1600] les sommant de courir après les Tutsi en fuite :[1601] « Que personne ne vous échappe ! Courez derrière celui qui court et rattrapez-le ! » Ce n'est qu'au fur et à mesure que les Tutsi fuient les tirs que les soldats blancs finissent par se déplacer.[1602]

Jean tente de rester autant que possible à leurs côtés. Il faut dire que lui et les paysans ont peur de ces Tutsi et préfèrent s'appuyer sur ces soldats qui, ayant beaucoup plus de force qu'eux, seront en mesure de les aider en cas de difficulté. Jean se souvient en effet qu'avant le renfort de ces Blancs, il y avait eu une sorte de bataille rangée au cours de laquelle des Hutu avaient été tués, étant donné que tous utilisaient alors les mêmes armes. Fort de ce souvenir, il fait donc ici en sorte de marcher tout en prenant la précaution de rester aux côtés de leurs alliés puissamment armés.[1603]

Ce n'est toutefois pas le cas de Raphaël Mageza qui, lui, n'a pas peur du tout, conscient que ceux qu'il attaque aujourd'hui ne disposent pas d'arme à feu.[1604] Aussi fait-il partie des assaillants à se rendre maintenant sur la colline de Kagari.[1605]

Tous les Tutsi n'ont, en effet, pas succombé aux tirs des Blancs. Quand les projectiles sont tombés, certains d'entre eux ont certes été tués, mais d'autres sont parvenus à se disperser un peu partout en courant vers le bas,[1606] tentant de fuir dans diverses directions. L'objectif est pour les génocidaires de les empêcher de prendre la fuite en direction de Kazirandimwe, les Tutsi étant encerclés compte tenu de la présence de militaires également sur la colline de Ruhuha, des militaires prétendument présents à cet endroit pour veiller aux installations d'Electrogaz, mais qui y étaient en vue de la présente attaque.[1607]

La population encerclant les Tutsi se met maintenant à machetter ceux qui tentent de briser leur encerclement.[1608] Aussi ceux ayant échappé aux roquettes tombent-ils, au cours de leur fuite, dans les griffes des Interahamwe ainsi que de la population venus de Rubazo qui les attrapent et les machettent.[1609] Sylvère Nyakayiro perd ses quatre sœurs sur la colline de Kagari.[1610] L'attaque y est horrible. Un grand nombre de Tutsi sont tués, machettés,[1611] anéantis.[1612]

L'assaut sur Muyira

La colline de Muyira

La colline de Muyira est, pour les Tutsi, un haut lieu d'exploits passés.[1613] C'est pourquoi nombre d'entre eux l'ont rejointe dès le début du génocide. Une semaine seulement après la journée du 8 avril, certains Tutsi ont fui Kazirandimwe pour en prendre la direction, désireux de s'associer aux Basesero qui résistaient alors aux assaillants venus de Mubuga, de Musenyi et de Rubazo.[1614] C'est Aminadabu Birara, vétéran de 1959, qui, avec l'aide de son fils, y organise la défense depuis le début du génocide. Ainsi, tandis que, de l'arrière, femmes et enfants ont fourni, tous les jours, des pierres aux hommes, ces derniers y ont mené le combat à l'aide de piques, de lances et de bâtons.[1615]

Les premières attaques des génocidaires sur Muyira se sont révélées infructueuses.[1616] Ainsi, un matin de la deuxième quinzaine d'avril, le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka avait-il participé à deux assauts de grande envergure contre les Tutsi de Muyira. Il avait pris, à cette fin, la tête de plusieurs centaines d'assaillants, dont des soldats, des policiers ainsi que des Interahamwe. Face à eux, près de cinq mille Tutsi, hommes et femmes de tous âges, dont des personnes âgées ainsi que des nourrissons. Le premier assaut avait démarré à neuf heures trente et avait duré à peine une demi-heure, Niyitegeka utilisant alors son arme à feu pour tirer lui-même sur les Tutsi. Une heure plus tard avait eu lieu un second assaut. Tous deux s'étaient soldés par la mort d'une vingtaine de Tutsi.[1617] Le rendement n'avait donc pas été bon. Les choses vont, ce 13 mai, se passer différemment.[1618]

La colline de Muyira est située dans la cellule d'Uwingabo[1619] du secteur Rwankuba de la commune de Gisovu, aux confins de la commune de Gishyita et de celle de Gisovu, sur la route qui fait office de frontière entre elles.[1620] Au bas de la colline, une rivière la sépare des autres.[1621] Contrairement à celle de Nyiramakware qui, elle, est une colline artificielle où les arbres ont été plantés pour produire des planches, la colline de Muyira est naturelle. Les Tutsi y font alors paître leurs vaches et trouvent à se cacher dans ses buissons ou dans sa brousse.[1622]

Le regroupement des Tutsi sur Muyira

Au fur et à mesure de l'exode vers Bisesero qu'entraîna le génocide à l'encontre des Tutsi,[1623] ces derniers se sont divisés, certains se regroupant

sur la colline de Nyiramakware, d'autres sur celle de Muyira, étant donné qu'ils n'auraient su autrement contrecarrer les attaques susceptibles de venir de tous côtés. Mais il y a toujours eu plus de monde sur Muyira. Ce sont principalement les Basesero qui s'y trouvent. Ceux des autres endroits, notamment Kizibaziba, Jurwe ou Nyabitare, se trouvaient jusqu'à présent sur la colline de Nyiramakware, de laquelle on peut apercevoir celle de Muyira dont elle n'est séparée que par une colline intermédiaire.[1624] L'attaque ce jour sur Nyiramakware les a toutefois décimés, les survivants ayant pour nombre d'entre eux fui en direction de Muyira, conformément à la stratégie de leurs assaillants.[1625]

C'est le cas de Jean-Baptiste Hakizimana qui, après avoir fui Nyiramakware avec d'autres Tutsi, a fini par rejoindre Muyira.[1626] Il en va de même pour Laurent Ndayisaba qui, après la mort de ses parents sur la colline de Nyiramakware, a fui, gravi Kigarama, et est enfin arrivé sur Muyira,[1627] où se trouvent notamment Gaspard Nzabahimana,[1628] Zacharie Munyampara,[1629] Siméon Karamaga, Eric Nzabihimana[1630] ainsi qu'Ezéchiel Ndayisaba qui l'a rejoint après avoir, le matin à son réveil, fui les attaques un peu partout.[1631] Pauline Uwiragiye se trouve en son sommet.[1632] C'est également le cas de Pascal Ngoga qui peut mieux se défendre du sommet de cette colline. Etant la plus haute, elle permet en effet aux Tutsi de voir venir leurs assaillants d'un peu partout.[1633]

Au moment où l'attaque va être lancée, parmi les Tutsi présents sur Muyira se trouvent notamment Emmanuel Ndahimana, Boniface Higiro, Jacob Nkinzingabo, Baptiste Hakizimana, Pascal Basabose, Pascal Mutarabirwa, Samuel Ndilisi, Sylvestre Gatwaza, Uziel Ndamage, Zacharie Hategekimana, Zébulon Mbarukeye, Zéphirin Hategekimana, Innocent Mukeshyimana, Pascal Nkusi, Gaspard Nzabahimana, Augustin Nzabahimana, Stanislas Ntwali, Etienne Basabose, Pascal Ngoga, Pauline Uwiragiye et Dominique Rugwizangoga.[1634]

L'arrivée des Blancs sur Rwirambo/Uwingabo

Alors qu'il se trouve sur Muyira, Augustin Nzabahimana aperçoit des Blancs dans des véhicules ainsi que dans des autobus dans lesquels ont pris place des Interahamwe.[1635] Pascal Nkusi est encore en train de courir vers Muyira, lorsqu'il aperçoit pour sa part deux Blancs à l'avant d'un bus.[1636] Alors qu'il se tient également sur Muyira, Stanislas Ntwali aperçoit lui cinq Blancs parmi les tueurs arriver à bord de leur propre voiture. Stanislas a vingt-sept ans et vit dans la cellule Jurwe du secteur Bisesero au sein de la commune de Gishyita.[1637]

Les véhicules des Blancs que vient d'apercevoir Augustin Nzabahimana s'arrêtent à Rwirambo[1638] où Evariste Ntirenganya voit, lui, des voitures les déposer sur la route. Il les aperçoit avec les Interahamwe. Ils ont des fusils.[1639] Stanislas Ntwali voit désormais au bord de la route séparant Gisovu de Gishyita les cinq Blancs qu'il a vus arriver en voiture et dont il peut distinguer la peau blanche ainsi que la tenue militaire. Ils sont avec des officiers portant le grade de major.[1640]

L'encerclement et le positionnement des armes lourdes autour de Muyira

Il semble à Augustin que tous les bus du Rwanda se sont rassemblés ce jour à Bisesero. Les Tutsi s'en vont guetter là où ils peuvent, de tous les côtés, se postant aux endroits d'où sont susceptibles de venir les attaques.[1641] Après avoir fui Nyiramakware, Pascal Bashyaka a fini par atteindre Muyira où il constate que se trouvent déjà là d'autres miliciens venus d'ailleurs que de la région et qui les ont encerclés. Il les entend parler des langues inconnues, porter des tenues différentes, certains arborant des feuilles de thé sur la tête pour se distinguer entre eux.[1642] Siméon Karamaga, l'adjoint de Birara, constate également qu'ils sont encerclés.[1643]

Les Blancs se séparent des populations, se saisissent de leurs fusils, montent sur une colline, en atteignent le sommet.[1644] Contrairement aux attaques ordinaires, des fusils sont donc cette fois installés sur les collines et pointent vers Muyira.[1645] Afin de l'atteindre, Sylvère Nyakayiro remarque que ces gros fusils sont déployés notamment à Rwirambo[1646] où Pascal Bashyaka aperçoit pour sa part environ quatre Blancs en compagnie de militaires des Forces armées rwandaises venus avec eux dans les bus. Etant donné qu'ils sont encerclés, Pascal n'est alors pas très loin de ces Blancs, disons quatre cents mètres.[1647] Le jeune Philémon Namuhoranye, dix-sept ans, aperçoit également des soldats blancs sur la petite colline de Rwirambo.[1648] Faustin Ngarambe voit, lui, un gros fusil à Ruhuha.[1649] Sylvère Nyakayiro aperçoit également un poste de tir à cet endroit. [1650] Il y a d'autres gros fusils placés sur d'autres collines.[1651] Des postes de tirs sont ainsi déployés à Mataba, Uwingabo, Bwiniro - que l'on peut voir de Mataba et qui se trouve derrière Kagari -, Nyamasovu et Kirwa. Un poste de tir est également déployé à Nyankomo. Nyankomo est le nom de la colline où sera plus tard édifié le mémorial du génocide de Bisesero. Le poste de tir est situé un peu plus haut que ne le seront plus tard les bâtiments de ce mémorial.[1652]

Les Blancs ouvrent le feu à l'arme lourde sur Muyira

Les tireurs sont parvenus à faire converger les Tutsi vers la colline de

Muyira où ils sont rassemblés. Maintenant qu'ils y ont convergé, les Blancs vont pouvoir tirer en direction de cette colline et Léonidas Hakizimana agir de nouveau de concert avec eux.[1653]

Quand les tirs débutent sur la colline de Muyira, Jean-Baptiste Hakizimana, qui est déjà sur place, comprend que les tireurs auront attendu que tous les Tutsi qu'ils ont vus en prendre la direction y soient arrivés. Ce n'est qu'une fois que les Tutsi venus d'un peu partout ont fini de s'y regrouper, qu'ils commencent à tirer comme ils viennent de le faire sur la colline de Nyiramakware. Les bombardements sont d'ailleurs les mêmes.[1654] Les Blancs ont également attendu d'avoir atteint le sommet des collines pour appuyer les tueurs en tirant sur la population tutsi [1655] rassemblée sur Muyira.[1656]

Les Blancs commencent par tirer à partir de Rwirambo de concert avec les soldats des Forces armées rwandaises. L'attaque débute avec un véritable bombardement. Des grenades sont lancées sur les Tutsi tandis qu'on leur tire dessus. C'est la première fois qu'Augustin Nzabahimana voit des lance-grenades. Les Blancs ont des fusils, les miliciens et les militaires aussi. Augustin ne connaît rien aux armes, le seul fusil qu'il est en mesure de reconnaître est celui qu'utilisent les policiers.[1657] Marcel Harelimana voit aussi bien les soldats rwandais que les soldats blancs leur tirer dessus alors qu'ils sont rassemblés sur la colline de Muyira,[1658] ce que constate également Philémon Hakizimana.[1659]

Les soldats blancs tirent également de la colline d'Uwingabo avec leurs armes à feu.[1660] Ils ont de petits fusils noirs[1661] avec lesquels ils tirent sur des Tutsi qui n'ont, eux, jamais eu de fusil,[1662] qui n'ont pas d'arme. Sans particulièrement viser les hommes,[1663] les soldats blancs tirent notamment sur des femmes qui portent des enfants sur leur dos,[1664] sur les Tutsi qui se sont réfugiés dans les collines, en petits groupes, ici et là, et qui ce jour courent en direction de toutes les collines,[1665] en quittant une pour une autre avant de revenir sur la précédente, et tandis qu'ils tournent ainsi, ils finissent par tomber sous les tirs. Les collines de Muyira et de Kagari sont pleines de monde.[1666] Muyira devient vite le théâtre d'un terrible spectacle, les tirs venant de partout.[1667]

Le jour même de ce massacre, Bernard Kouchner est toujours au Rwanda, à Kigali, et s'empare du micro de la radio génocidaire RTLM[1668] : « Que les assassins des rues rentrent chez eux ! », lance-t-il sur les ondes. « Rangez vos machettes ! Ne vous occupez pas de la guerre des militaires ! Comme à Nuremberg, il y aura des enquêtes et les criminels de guerre seront punis ! »[1669] Sait-il seulement que c'est notamment à

des soldats blancs, français, qu'à cet instant il s'adresse ? Des soldats qui, au même moment sur les collines de Bisesero, exécutent un génocide à l'encontre de quarante mille Tutsi avec, sous leurs ordres, ces assassins des rues qu'il dénonce haut et fort sur les ondes de la radio rwandaise ? Une semaine plus tard, Kouchner déclarera à Paris que « c'est la rue qui commande »[1670]. Or ce 13 mai à Bisesero, ce n'est pas la rue qui commande. Aussi le « French doctor », comme on l'appelle, peut-il s'indigner dans les médias dès lors qu'il ne précise pas le mécanisme du génocide qu'il dénonce et en particulier que la France y participe dans sa collaboration avec l'Etat rwandais génocidaire. « Comment pourrions-nous nous tenir à l'écart de ce génocide ? », va-t-il jusqu'à lancer. Mais la France, ce jour, ne se tient nullement « à l'écart de ce génocide ». Elle l'exécute.[1671]

Revenons à Bisesero. Certains Tutsi n'arrivent sur Muyira qu'après le début du massacre.[1672] C'est le cas de Vincent Usabyimfura qui, une fois sur Muyira, ne parvient pas tout de suite à prendre la fuite.[1673] Après avoir échappé au massacre de Gititi, c'est en courant que Ribanje Munyampeta arrive pour sa part sur Muyira tandis les Tutsi s'y font exterminer.[1674] Et c'est en tentant de se rendre sur Muyira que la tante du petit Innocent Mukeshyimana, onze ans, et ses trois enfants sont atteints par des tirs et meurent sur le coup.[1675]

Si le massacre est implacable, c'est que les armes lourdes qu'utilisent les Blancs sur Muyira sont d'une efficacité redoutable.[1676] Si les Tutsi ont pu résister aux attaques précédentes, cela leur est maintenant difficile étant donné que les tirs atteignent la colline sur laquelle ils se trouvent tout en venant d'une autre colline.[1677] Aron Mukomeza constate la présence de fusils sur trépied qui tirent loin. Aron est né à Muyira. Il a trente-quatre ans.[1678] Amon Nyakayiro, qui entend les tirs, voit les montagnes se déchirer et aperçoit de gros fusils tirer sur eux, constatant que même les Tutsi se cachant dans les rivières ou derrière les montagnes finissent par mourir, atteints par des balles.[1679] Il faut dire que l'arsenal militaire des Blancs et des Forces armées rwandaises comprend également des mortiers envoyant leurs projectiles suivant la trajectoire d'une cloche, ces mortiers étant les mêmes que ceux que Semi Bazimaziki avait l'habitude de voir être utilisés pendant la guerre.[1680]

Les armes qu'on utilise contre eux sont si grosses qu'Innocent Mukeshyimana perd ses frères et sœurs pourtant alors au sommet de Muyira[1681] où Samuel Ndilisi voit également une femme et ses deux enfants mourir sur le coup après avoir reçu un projectile.[1682] Celui qui essaie de se sauver est condamné d'avance à cause de ces terribles fusils dont Pascal Bashyaka n'est pas en mesure d'identifier le type.[1683] Ces gros fusils qui

tirent en direction de Muyira ne sont pas les fusils traditionnels des policiers. Pour Innocent Mukeshyimana, ils sont vraiment gros,[1684] ce que constate aussi Zacharie Hategekimana en les voyant être utilisés par des militaires.[1685] Zacharie Munyampara aperçoit, lui, des fusils sur un trépied que l'on tourne.[1686]

Sont tirés de très lourds projectiles dont Gaspard Nzabahimana ignore le type et qu'il compare à des bombes,[1687] des projectiles qui, après avoir été lancés, donnent à Pascal Nkusi l'impression de voir la montagne se déchirer.[1688] Même impression pour Etienne Basabose qui voit en ces choses qui envoient des projectiles un phénomène terrible qui déchire la montagne elle-même.[1689] Lorsque ces bombes tombent et explosent, Zacharie Hategekimana a le sentiment que toute la colline se détruit.[1690] Le jeune Jacob Nkinzingabo, quinze ans, sent pour sa part les montagnes trembler,[1691] les Tutsi présents aux endroits sur lesquels atterrissent les projectiles tombant alors en même temps que la poussière.[1692] L'utilisation par les assaillants de ces armes à feu de nature militaire font que nombre de Tutsi trouvent la mort.[1693]

Les grenades font en particulier de très nombreuses victimes,[1694] les Blancs envoyant des Stream.[1695] Quand un Tutsi est touché par une grenade, il commence par brûler avant de mourir,[1696] constate Sylvestre Gatwaza ne parvenant pas à comprendre ces tirs qui brûlent.[1697]

Ce jour-là, les armes lourdes ne sont pas utilisées que sur Muyira mais partout à Bisesero.[1698] Les militaires blancs et rwandais tirent en direction des Tutsi des projectiles jusqu'alors inconnus par Boniface Mutuyemungu qui n'avait jusqu'alors vu que des grenades ou des balles.[1699]

C'est aussi à la mitrailleuse que sont attaqués les Tutsi. Pour Sylvère Nyakayiro, c'est la première fois que leurs tueurs utilisent une telle arme contre eux.[1700] Le jeune Boniface Higiro, dix-neuf ans, peut également observer ces mitrailleuses leur tirant dessus,[1701] ces mitrailleuses que le caporal rwandais Semi Bazimaziki voit comme de grands fusils utilisant des balles collées sur chaîne.[1702]

Il y a beaucoup de choses que Narcisse Kayigamba voit pour la première fois. Auparavant, leurs assaillants venaient avec des fusils de rien du tout que les Tutsi parvenaient à leur arracher, mais la situation est aujourd'hui terrible pour lui qui peut maintenant voir des balles les traverser et dont il ne sait de quel genre d'arme elles proviennent. Et pour cause : cela fait longtemps que plus personne ne s'occupe des Tutsi de Bisesero, des Tutsi oubliés dont on n'accepte pas que leurs enfants aillent à l'école et encore

moins qu'ils fassent l'armée, leur laissant juste la possibilité de se nourrir du fruit de leur terre et de boire le lait de leurs vaches.[1703]

Ainsi donc, tandis que les tueurs avaient jusqu'à présent des fusils simples, ordinaires, permettant de tirer sur une personne qu'on parvenait alors ou non à atteindre, des armes que les Tutsi pouvaient parfois même subtiliser, ils ont ce jour des armes très spéciales dont une qu'Adrien Harolimana n'a alors jamais vue de sa vie, une sorte de fusil qui, installé sur une colline, tire des balles qui, entrant en profondeur, peut faire exploser la terre ainsi que des groupes de cent ou deux cents personnes à la fois, peut même détruire instantanément une maison.[1704] Quand les obus s'écrasent sur les Tutsi,[1705] Innocent Nkusi peut voir ces armes lourdes faire se soulever la terre, faire se déchirer le sol même, faire sauter les gens.[1706] Godelieve Mukankamije voit les projectiles que lancent les assaillants détruire les montagnes, ne sachant de quoi il s'agit, si ce sont des grenades ou des armes plus fortes, mais observe que cela brûle ses arbres et déchire ses montagnes sur lesquelles sont les Tutsi qui tombent avec elles. Elle voit le sol sauter, les montagnes sauter et les gens sauter avec. Ce sont pour elle de terribles attaques.[1707]

Esdras Ndalisamye constate également que leurs assaillants brûlent les montagnes, tirent dans les buissons pour obliger les Tutsi à en sortir, ces derniers se faisant alors tuer à la machette.[1708] Les machine-guns et les Stream attachés aux fusils sont ainsi en mesure de faire sortir les Tutsi dans ces collines, ce qui n'était pas possible auparavant. Et ces armes sont tellement fortes qu'ils finissent tous par sortir.[1709]

Les chefs génocidaires lancent les petites mains du génocide à l'assaut des Tutsi de Muyira

Cela fait maintenant plus d'une heure que les assaillants sont rassemblés.[1710] Léonidas Hakizimana attend depuis tout ce temps étant donné qu'il a reçu la même consigne préalablement donnée pour le massacre de Nyiramakware, consistant à patienter un peu avant d'aller achever les Tutsi.[1711] Mais c'est maintenant à son tour d'agir.[1712]

Or voilà que le préfet Clément Kayishema tire un[1713] coup de feu[1714] en direction de la colline de Muyira.[1715] C'est le signal[1716] pour les meneurs chargés de lancer les petites mains du génocide à l'assaut de la colline,[1717] suivi immédiatement par les attaques des très nombreux autres assaillants réunis pour l'occasion,[1718] parmi lesquels on compte, outre les soldats rwandais et les miliciens, des membres de la garde présidentielle, des gendarmes ainsi que des policiers communaux.[1719]

Habillé en tenue civile, le Conseiller Mika Muhimana tient un pistolet,[1720] la même arme à feu que celle qu'il porte toujours.[1721] Le Conseiller Vincent Rutaganira, alors à ses côtés face aux assaillants, a également une arme à feu.[1722] Mika est à la tête du groupe de tueurs venus de Gishyita.[1723] Il bénéficie du soutien des génocidaires venus à bord des huit autobus[1724] ainsi que des huit camions pleins à craquer et qui se sont maintenant joints à lui.[1725] A peine ont-ils eu le temps de se concerter[1726] qu'ils sont lancés par Mika à partir de Kucyapa en direction de la colline de Muyira.[1727] L'attaque que Mika participe ainsi à diriger sur cette colline implique des milliers de militaires et Interahamwe,[1728] les assaillants lançant des grenades sur les Tutsi,[1729] ouvrant le feu sur eux,[1730] ceux de Gishyita se mettant également à tirer.[1731] Mika n'est pas en reste et fait feu lui-même sur les Tutsi,[1732] tandis que les Interahamwe les attaquent à la machette.[1733]

De son côté, au moment de partir pour Muyira,[1734] le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka,[1735] alors vêtu d'un manteau,[1736] fait feu de son fusil tout en se mettant à marcher[1737] à la tête[1738] d'une vingtaine[1739] d'assaillants[1740] venus de Gisovu, [1741] ces derniers hurlant « Tuba Tsemba Tsembe ! », ce qui signifie « Exterminons-les ! » [1742]

De son côté également, le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, s'adresse aux assaillants qu'il dirige, Manasse Nzarora faisant partie de ceux qui l'écoutent. Sikubwabo leur dit que puisqu'ils sont maintenant tous là, il leur faut avancer pour commencer à attaquer les Tutsi de Muyira à partir de cet endroit. Les Blancs indiquent ce que les tireurs qui vont les accompagner doivent faire. Ainsi, puisqu'en dépit des tirs, certains Basesero sont encore susceptibles de jeter des pierres sur les assaillants, Manasse Nzarora entend un militaire rwandais se risquer à conseiller aux génocidaires de se coucher si en dépit de leurs tirs il advenait qu'ils reçoivent de nombreuses pierres. Un Blanc l'interrompt aussitôt, lançant qu'il faut dans ce cas au contraire continuer à tirer.[1743]

De son côté enfin, au moment précis où Kayishema a tiré son coup de feu, le directeur de l'usine à thé, Alfred Musema, était en train de s'adresser au policier Ruhindura, à qui il demandait si Nyiramusugi, une jeune enseignante célibataire, très jolie et très connue, était ou non déjà morte. Le policier lui ayant répondu par la négative, Musema lui a alors demandé qu'avant toute chose, on la lui amène. L'attaque des hommes de Gishyita a toutefois interrompu la conversation entre Musema et Ruhindura à qui il venait de donner ses instructions relatives à la jeune Tutsi. C'est alors que Musema se met, en compagnie du bourgmestre de Gisovu, Aloys

Ndimbati, à tirer à son tour pour lancer ses hommes à l'assaut des Tutsi de la colline de Muyira.[1744]

Les militaires disent aux génocidaires, parmi lesquels Manasse Nzarora, que les Tutsi étant maintenant affaiblis, qu'une grande partie d'entre eux ayant été tués, c'est à la population et aux miliciens de courir après les survivants afin de les achever, ce que s'apprête à faire Manasse.[1745]

Sur toute la route ainsi que sur toutes les collines, il y a, à cet instant, beaucoup plus de monde qu'il n'y a d'arbres et d'herbe.[1746] Ainsi donc scindés en plusieurs groupes, c'est de tous les côtés que les assaillants convergent en direction de la colline de Muyira, scandant des slogans à mesure qu'ils s'en approchent : « Exterminons-les ! », « Même le Dieu des Tutsi est mort ! »[1747] Ils scandent le refrain d'une chanson : « Les Tutsi doivent être exterminés et jetés dans la forêt ! N'épargnez pas le nouveau-né, le vieillard, la vieille. Kagamé a quitté le pays alors qu'il n'était qu'un bébé. »[1748]

Un véritable déferlement de génocidaires s'abat ainsi sur la colline de Muyira.[1749] Miliciens et soldats viennent donc de donner le feu vert à l'ultime assaut,[1750] des attaques multiples[1751] lancées de tous côtés[1752] par les génocidaires sur la colline de Muyira[1753] pour, conformément à leur plan,[1754] complètement l'encercler,[1755] entourant de facto les Tutsi,[1756] les quelques vingt-cinq mille Tutsi[1757] qui s'y trouvent.[1758]

A cet instant le massacre a sérieusement lieu,[1759] les ingrédients sont la grenade, le fusil et la machette.[1760] Les assaillants portent en effet soit des armes à feu soit des armes traditionnelles, telles que des tiges de bambou taillées en forme de lances.[1761]

Les militaires protègent les petites mains du génocide avec leurs armes à feu

Ceux qui portent des armes traditionnelles et qui combattent les Tutsi au corps à corps[1762] au cours de ces violents affrontements[1763] sont protégés par ceux qui ont des armes à feu.[1764] Alors qu'il se trouve sur Muyira, Evariste Ntirenganya vient ainsi de voir les Blancs quitter Uwingabo pour venir dans sa direction.[1765] Ezéchiel Ndayisaba voit à peu près quatre Blancs repousser les Tutsi en leur tirant dessus, les poursuivant tout en continuant à faire feu dans leur direction tandis que ces derniers tentent de fuir. Avant de tirer, les Blancs prennent toutefois soin de lancer un signal convenu à l'avance aux autres assaillants afin que ces derniers se mettent un instant de côté, après quoi ils visent les Tutsi alors regroupés

au même endroit.[1766] Les attaquants ne manquent pas également de communiquer entre eux à partir de leurs positions diverses pour coincer les Tutsi qui dévalent les collines en courant pour tenter d'aller se cacher dans les fourrés.[1767] Il arrive que les Tutsi se lèvent et avancent en direction de leurs tueurs jusqu'à atteindre une certaine supériorité leur permettant de les pourchasser à leur tour. C'est alors que les Blancs se saisissent de leur mitrailleuse, de leur fusil, après quoi ils tirent sur les Tutsi afin que ces derniers ne l'emportent pas sur les génocidaires. Il s'agit toutefois de ne pas tuer de Hutu en même temps. Aussi les soldats blancs sont-ils aiguillés par des officiers rwandais qui leur indiquent les positions exactes où il leur faut tirer.[1768]

Les Blancs s'approchent toujours un peu plus de l'endroit où se trouvent les Tutsi encerclés parmi lesquels Stanislas Ntwali qui, alors qu'ils ouvrent le feu sur eux, voit leur fusil faire sortir des cartouches comme s'il s'agissait d'une machine à écrire.[1769]

Manasse Nzarora participe à l'attaque et est parti avec les Blancs qui sont maintenant en train de tirer. Il n'y a d'ailleurs pas que ces Blancs, mais aussi énormément de militaires rwandais qui eux aussi font feu. Les fusils des Blancs ne sont pas gros, plutôt petits même, des fusils qu'ils portent et avec lesquels ils tirent, tirent, tirent, plus en tout cas que les militaires rwandais.[1770] Tandis que les miliciens utilisent des grenades et des lances en bambou contre les Tutsi, les Blancs continuent à faire feu dans leur direction, combinant leurs tirs avec ceux des militaires rwandais avec qui ils se trouvent.[1771] Les assaillants lancent des grenades sur les Tutsi avant de s'en approcher, les soldats tirant sur eux[1772] avec acharnement,[1773] sans s'interrompre.[1774] Sur les Tutsi se déverse maintenant une pluie de grenades,[1775] comme ce fut le cas sur les autres collines et dès lors qu'ils sont à portée[1776], mais aussi une pluie de coups de machettes[1777] et de balles.[1778] Le massacre, très violent,[1779] est implacable.[1780] De la colline de Muyira, on peut ainsi entendre coups de feu et explosions de grenades se mêler au hurlement des Tutsi pris en tenaille.[1781]

Afin d'aider les génocidaires dans leur tâche consistant à poursuivre les survivants tutsi et les achever, Munzurwanda place sur son fusil quelque chose qu'il projette en direction des Basesero. Le projectile agit alors comme du piment, voilant les yeux de ces derniers qui commencent à tomber, si bien que Manasse Nzarora et les autres génocidaires peuvent plus facilement les tuer.[1782] Boniface Mutuyemungu reçoit ces étranges projectiles qui lorsqu'ils tombent affectent leurs yeux ainsi que leurs narines si bien qu'aveuglés, ne voyant plus devant eux, les Tutsi se jettent

à terre,[1783] Jacob Nkinzingabo comparant pour sa part aussi l'effet de ce projectile à du piment.[1784]

L'armement de la population hutu

Samuel Nzanana observe que la population utilise des lances, des massues, des fusils.[1785] Zacharie Munyampara la voit également utiliser des bambous, des gourdins, des grenades et des machettes.[1786] Si Antoine Sebirondo considère cette attaque comme atroce du fait que les miliciens Interahamwe n'avaient pas, jusqu'à ce jour, ces grenades, ces fusils ainsi que ces bambous affûtés pointus, c'est aussi parce qu'ils ont aujourd'hui des sortes de haches spéciales, des outils spéciaux, ainsi qu'une machette toute scintillante et différente des autres, celle-ci étant très limée, différemment de la façon dont sont limées celles qu'il voyait jusque-là, de telle sorte que lorsqu'un milicien tue un Tutsi, il l'achève sur le coup. Tous les Interahamwe qu'Antoine voit alors ont ces machettes.[1787] Siméon Karamaga peut également observer ces machettes très aiguisées, probablement à l'aide de machines, que les assaillants utilisent pour couper les bras ou la nuque des Tutsi, arrachant leur tête qu'ils brandissent comme un trophée de guerre tout en marchant.[1788] Adrien Harolimana constate pour sa part que les génocidaires ont des poignards, des broches, des bambous pointus, des gourdins qui lorsque l'on frappe avec fait sortir la chair, certains miliciens ayant par ailleurs des cordes avec lesquelles attraper et tirer leurs victimes, d'autres des poignards ainsi que divers instruments.[1789]

Adrien observe par ailleurs que les miliciens ont également presque tous des machettes, si ce n'est que ce ne sont pas de vieilles machettes mais des neuves. Il n'y pas là que des machettes limées d'un seul côté mais des deux côtés. Certaines ont un manche en plastique, en bois ou en fer et dans ce derniers cas, il y a des vis des deux côtés. Traditionnellement, les Rwandais ont des machettes simples, domestiques. Adrien s'étonne. A l'époque où ils étaient voisins, les miliciens n'avaient pas de machette domestique dans leur maison, ce même à la période à laquelle ils ont pris la fuite. Et là, les voilà avec des machettes neuves. Eliezer Mutemberezi, son voisin devenu milicien, n'a ainsi jamais eu de machette, sauf ce jour.[1790] Sur Muyira, nombreux sont les Tutsi qui peuvent voir leurs assaillants utiliser ces machettes à double tranchant.[1791] Dominique Rugwizangoga a quarante ans. Il vit dans la cellule Jurwe. Il voit ainsi pour la première fois de nombreux Interahamwe en utiliser.[1792] C'est également le cas de Samuel Nzanana qui en voit d'ailleurs pour la première fois de sa vie.[1793] Même chose pour Zacharie Hategekimana, qui est parvenu à grimper sur un arbre.[1794] Elles sont utilisées partout ce jour à Bisesero.[1795] Dominique

Rugwizangoga apprendra par la suite que les génocidaires de la région de Bisesero ont, le 13 mai, eux aussi reçu des machettes à double tranchant.[1796]

L'inefficacité des pierres et de la technique de la mêlée

Les Tutsi ont décidé de mourir en se battant,[1797] certains d'entre eux persistant à se défendre[1798] en utilisant des lances, des épées[1799] et des pierres[1800] que les femmes fournissent aux hommes.[1801] Mais ils ne peuvent toutefois pas riposter comme ils le voudraient.[1802] Avec leurs lances et leurs pierres, ils ne peuvent rien faire.[1803] Leur effort consistant à en jeter sur les assaillants est ainsi peine perdue,[1804] inutile,[1805] les soldats ramassant les pierres qu'ils leur jettent et les leur renvoyant, une pluie de pierres s'ajoutant dès lors à la pluie de balles qu'ils recevaient déjà, après quoi, au bout de quelques minutes, les Tutsi commencent à voir se multiplier les cadavres d'enfants, de femmes et de personnes âgées.[1806] Et puis à quoi rime de tenter de se défendre en jetant des pierres quand on leur tire dessus à l'aide de gros fusils.[1807] Face aux tirs d'armes à feu, ce n'est donc plus la peine d'aller chercher les pierres qui se trouvent au sommet de la colline de Muyira.[1808]

Certains Tutsi passent la journée entière à monter et descendre en courant, tentant de concentrer leur défense sur un endroit précis afin de briser la domination des assaillants, faisant tout ce qui est en leur pouvoir pour tuer ceux qui leur barrent le chemin.[1809] Mais espérer s'en sortir ce jour avec la fameuse technique de la mêlée est illusoire.[1810] Pauline Uwiragiye en fait l'expérience. Alors que ceux qui leur tirent dessus ont pris sa direction et que les miliciens se joignent maintenant à l'attaque, elle descend la colline avec d'autres Tutsi pour tenter de fuir, prévoyant de mettre en pratique le kwivanga, leur tactique consistant à se mêler à l'adversaire. Pauline descend avec des pierres, pensant à cet instant qu'il s'agit là d'assaillants avec qui ils peuvent engager le combat. Mais quand ils arrivent tout près de ceux qui leur tirent dessus, ils s'aperçoivent qu'il s'agit en fait de soldats et de Blancs en uniformes militaires qui tirent sur eux tout en se déplaçant sur les collines avec les miliciens. Ils comprennent alors que ce n'est pas un combat qu'ils peuvent engager avec des pierres. Ils parviennent tout de même par chance à traverser l'endroit où ils sont positionnés et à prendre la fuite, Pauline se dirigeant vers la colline de Cyamaraba.[1811]

La présence déterminante des Blancs parmi les génocidaires

S'il est inutile de tenter la technique de la mêlée, c'est surtout en raison de la présence des Blancs qui est ce jour déterminante, ce qu'ont

bien compris les grands frères d'Innocent Mukeshyimana.[1812] Innocent est encore jeune. Ses grands frères essayent alors de lutter comme ils le font depuis le début du génocide. Mais alors qu'ils tentent de se défendre, il les voit revenir en courant et les entend dire que cette attaque n'est pas comme les autres. Et pour cause, ils ajoutent maintenant qu'ils viennent de voir des Blancs. S'ils essayaient donc jusque-là de se mélanger aux miliciens quand ces derniers venaient essayer de les tuer, cette fois-ci, ses grands frères précisent que parmi ceux qui tirent se trouvent des Blancs, et de lancer : « Cette fois-ci, c'est la fin ! »[1813]

La présence de ces Blancs minimise en effet grandement leur possibilité de survie.[1814] Nombreux sont ainsi les soldats blancs qui tirent, Emmanuel Karebana tombant sur eux tout le temps : chaque fois qu'il échappe à un groupe d'attaquants, il tombe sur un autre groupe d'assaillants parmi lesquels il y a toujours des Blancs.[1815] Alors qu'il fuit les Interahamwe, les projectiles, les machettes et les tirs, Marcel Harelimana aperçoit, pour sa part, également des Blancs un peu partout. Chaque fois qu'il tombe sur une attaque organisée, il y a toujours des Blancs qui tuent.[1816]

Les Tutsi ne cherchent plus à se battre mais à fuir et se cacher

Face à toutes ces armes, les Tutsi ne tentent donc plus de se défendre. S'ils avaient avant cette attaque comme devise que leurs enfants ainsi que leurs femmes mourraient après eux, il n'y a désormais plus ni femme ni enfant qui tienne : c'est peine perdue. Leurs assaillants tirent tellement que tout le monde a fini par courir, contraints à s'enfuir.[1817] Mais Sylvestre Gatwaza a beau fuir, il finit toujours par tomber sur des miliciens.[1818] Etienne Basabose reste lui la langue entre les dents, se disant qu'ils ne sont plus en mesure de se défendre.[1819] Submergés par le nombre de ces assaillants[1820] bien armés,[1821] il n'est plus possible pour les Tutsi de résister,[1822] ces derniers ne faisant dès lors plus rien pour repousser les attaques,[1823] ce qu'ils ne peuvent de toutes les manières pas faire,[1824] cherchant plutôt un moyen de s'enfuir,[1825] ce que chacun d'eux cherche à faire désormais.[1826] Les Tutsi, surtout les hommes et les jeunes, essayaient jusque-là de se défendre. Or ils se sont fait tirer dessus à l'arme lourde, essuyant des tirs puissants auxquels ils n'étaient jusque-là pas habitués. Aussi ont-ils tôt fait de comprendre qu'ils ne seraient pas en mesure de résister, choisissant donc de s'enfuir en courant, ce que font dès lors également les enfants et les femmes.[1827] Pascal Ngoga court dans toutes les directions dans l'espoir de se cacher.[1828]

Connaissant bien l'endroit, certains Tutsi tentent de se sauver en rampant sur le ventre afin de descendre la colline et aller se cacher dans

la forêt.[1829] Mais à quoi bon quand la population hutu munie d'armes blanches traque précisément les Tutsi qui se cachent ?[1830] Et puis les tireurs comptent justement les faire descendre dans la direction des miliciens.[1831] Ainsi les Tutsi qui, ayant pu fuir la colline de Kagari, sont parvenus sur celle de Muyira, y sont désormais attendus par des génocidaires se trouvant au bas des collines, ces derniers se mettant à les machetter.[1832] Sylvère Nyakayiro fait partie de ceux qui sont parvenus à fuir la colline de Kagari pour rejoindre celle de Muyira. Or les voilà qui tombent sur les Interahamwe du bourgmestre de Gisovu, Aloys Ndimbati, qui maintenant les attaquent, les repoussant jusque dans la vallée.[1833] Quant aux Tutsi qui fuient vers l'autre versant, c'est sur d'autres attaquants qu'ils tombent avant d'êtres tués à leur tour.[1834]

Les Tutsi sont encerclés de partout, sur toutes les collines, si bien que ceux qui sont moins solides, tels que les femmes et les enfants, finissent par être tués par les Interahamwe.[1835] Certains Tutsi se dispersent dans toutes les directions,[1836] ce qui ne peut que convenir aux miliciens qui tentent justement de les disperser pour pouvoir les tuer plus facilement.[1837] Au cours de cette fuite, nombre de personnes âgées, de femmes et d'enfants sont ainsi massacrés.[1838]

Et puis les meneurs sont là pour veiller à ce que personne ne puisse s'échapper.[1839] Ils portent chacun un fusil à canon long.[1840] Ainsi, tandis que les assaillants jettent des grenades sur les Tutsi qu'ils pourchassent, le préfet Clément Kayishema et le chef milicien Obed Ruzindana, qui sont alors au pied de la colline de Muyira, tirent sur les fuyards.[1841] C'est que Ruzindana a su anticiper l'attaque pour, avec des gens de Gisovu, surveiller de près les plantations de thé afin de contenir les Basesero en les empêchant de se cacher aux endroits qu'ils connaissent. Aussi les quelques Tutsi qui ont, avant l'attaque, tenté de s'y cacher y ont été traqués et ont trouvé la mort avant les autres. Après la contribution des Blancs à casser la résistance des Basesero de Muyira en permettant notamment aux génocidaires d'en disperser le plus grand nombre afin de les tuer, Obed Ruzindana tire sur les survivants tutsi avec un gros fusil de longue portée qu'il utilise au côté d'un militaire, afin de les empêcher d'aller se réfugier dans les plantations de thé. La grosse arme est posée, étant donné qu'il est impossible de la transporter autrement qu'à l'aide d'un véhicule.[1842]

Kayishema et Ruzindana se mettent par ailleurs à tirer sur un groupe de Tutsi se trouvant au sommet de la colline.[1843] Et Kayishema, qui attend les Tutsi sur la route, de se mettre à faire feu en direction de trois d'entre eux.[1844] Ruzindana aussi tire des coups de feu en direction de trois Tutsi sans toutefois les atteindre.[1845] Enfin le ministre de l'Information, Eliezer

Niyitegeka, prend part aux massacres[1846] en tirant sur des Tutsi en fuite que les assaillants finiront par achever au gourdin et à la machette,[1847] selon la règle générale consistant, pour les miliciens, à utiliser leur machette pour les achever.[1848]

On essaie de fuir pour survivre certes, mais aussi pour mourir autrement que sous les machettes,[1849] les Tutsi ne pensant de toutes les manières plus pouvoir survivre,[1850] nombre de rescapés ayant maintenant simplement envie d'en finir, se disant qu'il vaut mieux mourir désormais.[1851] Essuyant des tirs autres que ceux auxquels ils avaient fini par s'habituer, ils ont maintenant perdu tout courage.[1852] Etienne Basabose tente de fuir pour rejoindre le lac et s'y suicider en s'y jetant, si ce n'est que ses assaillants le contraignent à rebrousser chemin.[1853] Même genre d'expérience pour François Ndayisaba qui, alors qu'il court, croise un groupe de près de deux cents personnes venues de Muyira. Il s'intègre à eux, tous partant en courant vers Gitabura, tout près de Rushishi, certains d'entre eux tombant. Arrivés à Gitabura, les tueurs les ont devancés et leur tirent dessus. Ils sont cernés. Aussi doivent-ils rebrousser chemin.[1854]

Certains Tutsi parviennent à s'enfuir

Certains Tutsi vont toutefois parvenir à prendre la fuite.[1855] Ainsi, pour éviter d'être attrapés,[1856] des groupes de Basesero finissent par se former, après quoi ils cherchent le côté faible des miliciens.[1857] Tous n'ont donc pas renoncé à utiliser la technique de la mêlée.[1858] Tous les hommes attaquent un même groupe d'Interahamwe[1859] en fonçant sur eux,[1860] ces derniers prenant peur et les laissant passer. Ainsi ces Tutsi parviennent cette fois à créer un passage parmi les miliciens,[1861] leur permettant de s'enfuir dans la brousse.[1862] Certains d'entre eux finissent ainsi par prendre la fuite.[1863]

Ceux qui survivront à ce massacre sont précisément ceux qui seront ainsi parvenus à se sauver en courant.[1864] C'est le cas d'Elizaphan Ndayisaba qui a alors douze ans. Ses petits frères pleurent[1865] si bien que sa mère met l'un d'eux[1866] sur son dos, tandis que son grand frère en met un autre[1867] sur le sien. Tous se mettent alors à courir dans différentes directions. Les miliciens courent derrière Elizaphan qui arrive par malchance à l'endroit où sont installés Charles Sikubwabo, Obed Ruzindana, ainsi que d'autres grands miliciens, tous vêtus de blanc. Ils sont alors en train de crier, encourageant les génocidaires à tuer les Tutsi. En le voyant courir, ils se mettent à crier à tue-tête, demandant qu'on le tue. Sikubwabo braque son fusil dans sa direction et fait feu, l'atteignant à l'épaule droite. Mais Elizaphan continue de courir malgré le sang qui coule, finissant par se cacher dans un buisson.[1868] Pour pouvoir s'échapper, Emmanuel Gahigiro

s'est également mis à courir et a plus de chance qu'Elizaphan car tandis qu'il court, il aperçoit Ruzindana, Kayishema, Ndimbati ainsi que Sikubwabo, mais finit par se cacher dans des buissons sans essuyer leurs tirs.[1869]

C'est en descendant en courant vers Nyiramakware, étant donné qu'il y a là une forêt où se cacher, que certains Tutsi parviennent à échapper aux génocidaires parmi lesquels se trouvent alors Raphaël Mageza. Ce dernier les poursuit et, tout en les poursuivant, arrive lui aussi sur la colline de Nyiramakware,[1870] objet du premier massacre un peu plus tôt et donc également couverte de cadavres.[1871] Laurent Ndayisaba y a fui à partir de Muyira[1872] ainsi que Sylvère Nyakayiro qui maintenant y parvient en se jetant dans les canyons, après quoi il traversera un ensemble de collines à Kazirandimwe.[1873]

Ils rejoignent ainsi d'autres Tutsi arrivant également sur Nyiramakware sans pour autant, eux, venir de Muyira.[1874] Ceux qui comme Boniface Mutuyemungu font partie des hommes forts, de ceux qui peuvent courir, ont ainsi pris la direction de la forêt de Nyiramakware où il constate qu'il y a là de très nombreux morts.[1875] C'est également le cas d'Hérédion Musayidizi qui, lorsqu'il entend des tirs pour la première fois, décide de quitter la colline de Kigarama sur laquelle il se cachait pour se réfugier sur celle de Mumubuga. C'est alors que regardant en face en direction de la colline de Nyarutovu, il aperçoit des Blancs y arriver, s'y arrêter un moment et finalement sortir de leurs véhicules militaires. C'est la première fois qu'il voit des Blancs. Ils portent une tenue militaire de la couleur de leurs voitures. Il prend un risque à les regarder ainsi si bien qu'il prend soin de se cacher au moment où il les observe, essayant de les voir sans qu'eux ne parviennent en retour à le repérer. Il y a là beaucoup de voitures. Une fois garées, nombreuses sont les personnes qui en sortent. Hérédion voit de nombreux soldats noirs accompagner les Blancs. C'est alors qu'il s'enfuit en direction de la forêt de pins de Nyiramakware.[1876]

Contrairement à Sylvère Nyakayiro qui, après avoir quitté Muyira a fini par se rendre sur la colline de Kazirandimwe en passant par Nyiramakware,[1877] c'est en traversant la route principale qu'un groupe, constitué de Jean-Baptiste Hakizimana et d'autres jeunes, décide pour sa part de se rendre de Muyira à Kazirandimwe. Or traverser la route, c'est risquer le tout pour le tout. Jean-Baptiste Hakizimana et son groupe la traverse aux environs de quinze heures, en passant au milieu de militaires et de Blancs, les miliciens étant alors derrière eux. C'est alors la deuxième fois qu'il voit des Blancs ce jour ; et il imagine bien que les Tutsi qui, n'étant pas en mesure de courir, sont restés sur la colline de Rugona ou dans la vallée, ne doivent pas pouvoir, comme lui, voir ces Blancs et donc savoir

qui est à l'origine des tirs qui s'abattent ainsi sur eux. Ce n'est qu'une fois arrivé à Kazirandimwe que Jean-Baptiste Hakizimana peut enfin souffler un peu.[1878]

Nombre de survivants tentent en courant sur Muyira d'aller se cacher dans la brousse.[1879] Les assaillants sont toutefois en train de fouiller les buissons de Muyira. C'est ce que constate Adrien Kanamugire qui, après avoir fui la colline de Gitwa, arrive à proximité de celle de Muyira où il remarque que tous ceux qui sont descendus des bus fouillent effectivement la brousse. Aussi change-t-il de cap et descend-il dans les marais avant de remonter à Nyamasovu. C'est alors que, se trouvant confronté à une autre attaque, il prend la direction de Cyanamahanga.[1880]

Augustin Nzabahimana s'enfuit pour sa part de Muyira et descend en direction de la montagne de Karongi. Arrivé en son sommet, il aperçoit un véhicule contenant douze militaires se mettant à leur tirer dessus. Augustin est alors contraint à descendre jusqu'aux marais, tout près du camp de Kiziba. Les Interahamwe les font descendre tout en les tuant à coup de machettes, nombre d'entre eux trouvant la mort sur la colline de Kiziba où il y a alors autant de cadavres que d'eucalyptus. Arrivés à Garahuga, Augustin constate que ceux qui les machettent ne sont maintenant plus qu'une cinquantaine.[1881]

Après qu'en courant, certains Tutsi sont parvenus à se réfugier dans les broussailles,[1882] chacun d'eux doit encore trouver une cachette,[1883] tandis que les miliciens continuent de leur côté à attaquer,[1884] qu'ils continuent la chasse[1885] en ratissant la brousse.[1886] Les Tutsi tentent désespérément de se cacher sur les différentes collines.[1887] Nombre d'entre eux ne parviennent toutefois pas à trouver de cachette et finissent par être tués.[1888]

Ceux qui parviennent par chance à se cacher efficacement dans un buisson ne seront, eux, pas tués.[1889] C'est le cas de Bernard Kayumba qui trouve à se cacher à proximité de l'endroit où Alfred Musema a garé sa voiture rouge.[1890] Quant à Siméon Karamaga qui, de la colline de Nyakigugu où il se trouvait la veille, a aperçu des soldats blancs rejoindre une foule de miliciens à Ruhuha et qui a pu aujourd'hui observer les assaillants revenir en s'arrêtant plus haut que Nyakigugu, à Gitwa précisément, il est maintenant lui aussi en train de courir un peu partout, surtout à Muyira, finissant toutefois par trouver à se cacher.[1891]

Les Blancs auront ce jour été partout

Les attaques viennent d'un peu partout.[1892] Aussi, ne cessant d'essuyer

des tirs, les Tutsi ne peuvent rester nulle part,[1893] passant leur journée à fuir d'une colline à une autre,[1894] à l'instar d'Ezéchiel Ndayisaba qui, au cours de sa course, contourne notamment celles de Karongi et Rubazo[1895] ou encore d'Antoine Sebirondo qui ne court pas ce jour que sur celle de Muyira,[1896] les Interahamwe les pourchassant sur toutes les collines[1897] alors couvertes de gens.[1898]

Ce jour, il n'y aura eu à Bisesero aucun endroit sans attaquant. Ils auront été partout, tous mélangés les uns aux autres.[1899] Ce jour, les Blancs auront également arpenté les routes et les collines.[1900] Dans sa course, Sylvère Nyakayiro aura rencontré d'un côté un Blanc, d'un autre un soldat rwandais, là un milicien.[1901] Des balles auront sifflé de partout.[1902] Samuel Ndengiyinka aura vu pour sa part de nombreux militaires rwandais ainsi que des Blancs venus les attaquer,[1903] des Blancs qu'Innocent Nkusi aura vu avec des fusils entre leurs mains, effectuant des tirs qui jamais ne s'arrêtent, de nombreuses personnes tombant alors à ses côtés.[1904]

Charles Kayibanda-Mugenzi aura couru dans toutes les directions. Il a quarante-quatre ans et vit dans la cellule Jurwe du secteur Bisesero au sein de la commune de Gishyita. Ce jour terrible, il aura aperçu des Blancs installés principalement près de l'école primaire, passant à peine à quelques mètres de l'un d'eux alors armé d'un fusil, après quoi il aura repéré un peu plus loin un militaire rwandais armé lui aussi d'un fusil.[1905] Si Boniface Mutuyemungu n'est pas en mesure de déterminer la nationalité de ces Blancs, il n'aura pas moins surpris certains de ses camarades, qui eux sont allés à l'école, dire les avoir entendus parler français.[1906] Certains Blancs ont ce jour porté des chapeaux vert clair, des uniformes militaires tachetés, un peu délavés,[1907] semblables à ceux que portent les soldats d'Habyarimana.[1908] Ils auront tantôt observé avec leurs jumelles d'une position cachée les Tutsi courir sur les collines, tantôt tiré leurs roquettes en direction de ceux cachés au loin dans les bois, dont les arbres auront alors été arrachés, afin de les effrayer et les en faire sortir, et ce sans faire de distinction, n'épargnant notamment pas les enfants. Les Tutsi – les femmes notamment – auront alors souvent trouvé la mort sur le coup en raison de la puissance du tir.[1909] Dans les collines, les Blancs auront ainsi tiré sur de simples citoyens tutsi sans arme, parmi lesquels des femmes et des enfants[1910] ou qui n'avaient que de petites machettes rwandaises, des lances et des bâtons, leurs femmes étant chargées de leur amener des pierres qu'elles transportaient alors dans leurs pagnes.[1911]

Ayant démarré ce massacre par leurs tirs, les Blancs auront donc été suivis par la population qui aura machetté, qui aura pillé.[1912] Shuni Elamu aura également été au côté de ces Blancs qui les auront aidés à tuer ces Tutsi en leur tirant dessus.[1913] Jean Ntirenganya en aura également fait

partie. Il n'avait auparavant jamais vu ces armes à feu avec lesquelles les Blancs les auront donc appuyés ce jour en tirant sur les Tutsi. Son attention aura été particulièrement attirée par un fusil posté sur un gros véhicule entièrement fermé et blindé et dont il n'aura pu voir que le canon à défaut de voir la personne qui aura tiré avec. De toutes les façons, il n'avait pas le droit d'approcher de l'endroit duquel ils tiraient, ayant pour mission d'encercler les collines afin d'être présent aux bons endroits au moment où les Tutsi allaient sortir de leurs cachettes sous le feu des Blancs, charge à lui ensuite de les achever.[1914]

Les Blancs auront tiré sur les collines où se trouvent des Tutsi et à l'endroit où sera tombé le projectile se sera élevée du sol une grande poussière.[1915] Cela aura été une première pour Casimir Ruzindana, un type d'attaque qu'il n'avait encore jamais subi. Il n'aura pas vu les Blancs que derrière de gros fusils fixes, certains en tenant également de gros dans leurs mains, la plupart d'entre eux tirant d'ailleurs avec des armes portées. Quand les Blancs ont tiré ce jour et que les Tutsi ont reçu ces projectiles lancés par leurs gros fusils, Casimir aura vu les siens tomber en même temps comme les fruits murs d'un arbre.[1916]

Les Tutsi de la colline de Muyira se sont fait décimer [1917] tant et si bien que les dirigeants n'ont pas manqué de finir par laisser éclater leur joie devant une telle tuerie.[1918]

Après le massacre

Fin de la journée de « travail »

Tandis qu'il tire sur les Tutsi, le directeur de l'usine à thé, Alfred Musema, n'oublie pas de rechercher la jeune fille dont il a parlé au policier Ruhindura avant d'être interrompu par le lancement de l'attaque sur Muyira. Tout en se battant, Ruhindura ne cesse non plus de la chercher, si bien qu'il finit par la capturer aux environs de quinze heures trente. Aidé de quatre jeunes gens, il la traîne et la conduit devant Musema qui, se tenant alors sur un petit coteau de la colline de Muyira, confie son fusil à Ruhindura. Les quatre hommes qui maîtrisaient jusqu'alors Nyiramusugi la font tomber à terre, la maintiennent au sol, deux d'entre eux lui retenant les bras. Musema déchire les vêtements de la fille ainsi que ses sous-vêtements avant de se déshabiller lui-même en déclarant, porté par l'écho qu'offre la colline : « Aujourd'hui, l'orgueil des Tutsi va finir ! » Il se met alors à la violer. Elle se débat jusqu'au moment où Musema l'immobilise en lui prenant l'un des bras qu'il maintient contre son cou. Debout non loin de là, les quatre assaillants qui avaient au début maintenu la victime

au sol observent maintenant la scène tandis que Ruhindura, le policier, la regarde lui d'un peu plus loin. Après une quarantaine de minutes de viol, Musema se dirige vers Ruhindura pour reprendre son fusil, à la suite de quoi ils partent ensemble. Les quatre autres hommes qui avaient commencé par maintenir la jeune fille au sol reviennent alors vers elle et la violent à tour de rôle. Elle se débat, commence à dévaler la pente en direction de la vallée. Mais ils la rattrapent et le viol se poursuit tandis que la fille hurle : « La seule chose que je peux faire pour vous, c'est prier ! » Les assaillants remontent maintenant de l'autre côté de la vallée, laissant la jeune fille pour morte.[1919]

Le Conseiller Mika Muhimana n'est pas en reste et viole à son tour, au cours des attaques des 13 et 14 mai, une jeune femme tutsi dénommée Joséphine Uwamilya sur la colline de Muyira. Il connaissait cette femme depuis sa naissance en 1971. Il la traîne tandis qu'elle supplie qu'on ne la tue pas. En guise de réponse, Mika ordonne : « Laissez-moi le temps de voir d'abord cette jeune fille orgueilleuse ! » Il s'adresse maintenant aux Interahamwe : « Cette fille a toujours été arrogante et maintenant, nous devons lui régler son compte ! » Il ordonne alors à Joséphine de se déshabiller. Mais celle-ci refusant, il la pousse à terre et la déshabille avec l'aide des Interahamwe, après quoi il la viole tandis qu'elle pousse des cris de douleur. Après ce viol, Mika la laisse aux Interahamwe qui lui coupent les jambes et les bras, la laissant mourir à petit feu.[1920] Les assaillants violent ainsi les femmes et les jeunes filles que souvent ils écartèlent afin de planter des piquets dans leur sexe.[1921]

Adrien Kanamugire ne cesse de courir si bien qu'à l'instar de l'ensemble des Tutsi qui peuvent contourner une colline plus de vingt fois par jour, c'est au moment où il est pour la deuxième fois à hauteur de celle de Muyira et alors qu'il est environ dix-sept ou dix-huit heures qu'il aperçoit deux Blancs sur la colline de Rwirambo. Ils sont en tenue militaire au milieu de soldats rwandais. Ils sont avec les tueurs.[1922]

Le chef milicien et instituteur Jean-Baptiste Twagirayezu, que l'on a pu voir ce jour sur plusieurs collines, dont celles de Muyira et de Gitwa, combattre au côté des miliciens, des militaires, des policiers et des Blancs, insiste auprès des assaillants pour qu'ils ne rentrent pas, leur disant qu'il faut qu'ils continuent à « travailler » jusque dans la nuit.[1923]

Mais il faut bien que la grande attaque de ce jour se termine.[1924] Les assauts, qui auront duré six heures,[1925] prennent donc fin le soir[1926] vers dix-sept heures.[1927] Les Interahamwe auront « travaillé » toute la journée, jusqu'au soir.[1928]

Alors qu'on peut encore entendre des coups de fusil et des enfants mourir en criant, des miliciens passent près de l'endroit où se cache Léoncie. Ils portent des habits rouges et blancs, ont de l'herbe sur la tête. Certains parlent le dialecte des gens originaires du nord-ouest du pays. L'un d'eux prend la parole pour exprimer sa satisfaction quant au fait que le chef milicien Yusufu Munyakazi les a vraiment beaucoup aidés, qu'ils ont pu grâce à ses miliciens venus de Cyangugu exterminer un grand nombre de Tutsi.[1929] Et il n'a pas tort, Yusufu Munyakazi ayant été ce jour très actif en participant, avec ses Interahamwe de Bugarama, à tuer des milliers de Tutsi à l'aide d'armes à feu et d'armes traditionnelles.[1930] Et ce n'est pas Simon qui le contredirait, lui qui les a vus tuer les Tutsi en leur coupant la tête, les pieds ou les mains, comme ils les avaient déjà vus faire un peu plus tôt à Kizenga, dans la commune de Rwamatamu.[1931]

Après que ce premier milicien a pris la parole pour exprimer sa reconnaissance à l'endroit du chef de milice Yusufu, un autre milicien, constatant qu'ils ont encore des balles dans leurs fusils, exprime son inquiétude quant au fait qu'Obed Ruzindana et Yusufu Munyakazi leur ont ordonné de ne pas rentrer avec des balles.[1932] Ils craignent de se faire disputer, qu'on leur reproche de n'avoir rien fait alors qu'ils se disent entre eux avoir au contraire tué beaucoup de Tutsi. Aussi, pour éviter les représailles de leurs deux chefs, ils finissent par se convaincre qu'il leur faut tirer en l'air ainsi que dans les buissons afin de revenir sans balle. Et voilà les miliciens qui se mettent à tirer abondamment, y compris dans les buissons où se cachent des Tutsi.[1933] Edson Turikunkiko aperçoit quant à lui un autre groupe de miliciens se réjouir de la qualité du « travail » effectué cette fois par les soldats, venus des différentes préfectures du Rwanda.[1934]

Des tueurs fouillent les maisons des Hutu à la recherche de Tutsi qui s'y seraient réfugiés.[1935] Certains Tutsi échappent de peu à la mort après avoir été débusqués de leur cachette. C'est le cas d'Innocent qui, le soir venu, malade, se réfugie dans un arbre. Trois groupes d'assaillants passent alors près de cet arbre sans le voir. Le quatrième groupe l'aperçoit et lui ordonne de descendre. Innocent refuse si bien qu'il reçoit un coup de pierre sur la tête ainsi que sur l'omoplate. Il descend finalement et parvient en courant à se réfugier dans la forêt sans qu'ils ne les aperçoivent.[1936]

Le soir venu,[1937] vers dix-sept heures trente, une fois donc que les attaques ont bien pris fin, le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka, tient une réunion à Kucyapa,[1938] sur la ligne de démarcation courant entre les communes de Gisovu et de Gishyita, dans le but d'organiser le programme des tueries prévues pour le lendemain contre les Tutsi

de Bisesero. Près de cinq mille personnes, qui ont passé la journée à pourchasser les Tutsi, assistent à la réunion. Niyitegeka ne porte pas de veste et n'est pas armé. A l'aide d'un mégaphone, il prend la parole[1939] avec le préfet Kayishema,[1940] qui, devant les assaillants qui se sont regroupés,[1941] les remercie[1942] de leur participation aux attaques et les félicite pour la qualité de leur « travail ».[1943]

Kayishema remercie notamment les assaillants des communes et des préfectures voisines, en particulier le chef milicien et homme d'affaires Obed Ruzindana, pour le zèle dont ils ont fait montre dans l'accomplissement de leur tâche.[1944] C'est alors au tour de Ruzindana lui-même de se lever pour remercier ceux qui ont participé à l'attaque. Il est aussitôt acclamé par la population qui vient de reconnaître en lui celui chargé d'organiser le génocide à l'encontre des Tutsi dans pas moins de trois communes.[1945] Quant au directeur de l'usine à thé, Alfred Musema, venu avec un véhicule pour le transport des Twa, c'est en distribuant des vaches à ces derniers qu'il les remercie.[1946] Le préfet de Kibuye, Clément Kayishema, dit aux assaillants de se partager les biens ainsi que le bétail de ceux qu'ils viennent de tuer, enfin de manger de la viande pour revenir revigorés le lendemain et ainsi continuer le « travail », à la suite de quoi les assaillants rentrent chez eux.[1947]

La tuerie terminée, ils regagnent ainsi leurs véhicules.[1948] Dans sa course, Adrien Kanamugire a monté la colline de Runyangingo et traversé la route. C'est alors la tombée de la nuit. Il voit les bus commencer à repartir.[1949] Certains repartent en direction de Gisovu, accompagnés d'Alfred Musema, tandis qu'Obed Ruzindana et Charles Sikubwabo se dirigent, eux, vers Gishyita.[1950] Le Dr Gérard Ntakirutimana revient un peu avec ses miliciens, coupent les bras et les jambes de quelques Tutsi avant de repartir à son tour.[1951]

Les Blancs ont déjà quitté Bisesero. Après leur départ, le génocidaire Manasse Nzarora est resté là avec les autres tueurs afin de s'emparer des biens des Basesero, de piller ce qu'il y a à piller. Il faut dire qu'il voit alors à Bisesero de belles choses qu'il n'a pas chez lui. Ainsi s'empare-il de matelas, n'ayant jusqu'alors jamais eu l'occasion de coucher sur une telle chose.[1952]

Une hécatombe

Ce jour, les Tutsi ont presque tous été exterminés.[1953] Il y a de nombreux cadavres,[1954] si nombreux qu'ils s'apparentent à des feuilles mortes tombées des arbres.[1955] Il y en a plus que d'herbes.[1956] On ne voit d'ailleurs plus l'herbe. On ne voit plus que des cadavres.[1957] Seul peut-être un pour cent des Tutsi sont parvenus à survivre ce jour.[1958] C'est l'hécatombe.[1959] Les

rares personnes qui ont survécu sont celles à qui il est resté encore assez de force pour courir ou qui ont eu la chance d'être tombées en-dessous de cadavres et d'en avoir été recouvertes.[1960] Ainsi la colline de Muyira est-elle couverte de corps,[1961] jonchée de ces cadavres[1962] déshabillés,[1963] les femmes des miliciens ayant accompagné leur mari durant les attaques pour, outre leur participation au pillage des vivres et des récoltes, retirer leurs habits.[1964]

De cadavres, il n'y en a pas que sur Muyira[1965] mais partout.[1966] De nombreux corps gisent non seulement sur la colline de Muyira mais aussi sur celle de Kagari ainsi que sur les autres :[1967] en fait, toutes les collines de Bisesero sont pleines de cadavres,[1968] couvertes de corps[1969] mutilés[1970] de Tutsi des deux sexes[1971] et de tous âges, des nouveau-nés, des vieillards[1972] et des femmes âgées.[1973] Il y a des femmes mortes avec leur enfant mort sur le dos.[1974] Des enfants pleurent à côté de leurs mamans mortes,[1975] des bébés encore vivants s'allaitent au sein de leur mère décédée. Certaines personnes agonisent encore.[1976]

Tous ces gens ont été tués d'une façon atroce, les miliciens leur ayant enlevé leurs habits, coupé la tête ou les pieds ou encore les mains, avant de les laisser ainsi. Les femmes et les filles ont été tuées de manière tout particulièrement barbare, un bambou taillé planté dans le vagin. Avant cette journée, lorsque les miliciens parvenaient à donner un coup de machette, c'était sans viser un endroit particulier, n'utilisant alors pas ces bambous ainsi taillés pour tuer les femmes et les filles.[1977]

Avant cette attaque, le chef génocidaire Gérard Ntakirutimana avait bien pris soin de préciser aux génocidaires de tuer tout le monde – les enfants, les jeunes, les vieux – sans avoir pitié des femmes enceintes.[1978] Aussi les tueurs se sont-ils rués sur les femmes et les enfants qu'ils ont tués à coups de machette.[1979] Si ce jour-là, ils ont tué de nombreux Tutsi,[1980] ce sont en majorité des femmes et des enfants,[1981] beaucoup de femmes et d'enfants,[1982] en fait la quasi-totalité d'entre eux,[1983] parce que c'étaient les plus vulnérables,[1984] parce qu'ils ne couraient pas aussi vite que les hommes[1985] ou parce qu'ils étaient simplement incapables de courir,[1986] ce qui était le cas de beaucoup,[1987] les enfants entravant la fuite des femmes,[1988] certains enfants ayant été tués en même temps que leur mère alors qu'ils étaient sur leur dos,[1989] nombre de femmes qui auraient eu assez de force pour se sauver ayant été tuées pour n'avoir pas voulu laisser leurs enfants tandis qu'ils les appelaient en criant.[1990] De nombreuses femmes et enfants ont été tués ce jour parce qu'il fut difficile pour beaucoup de courir. La femme de Siméon Karamaga, Marthe Nyirahategeka, sept de ses enfants ainsi que ses petits enfants, ont ce jour été tués.[1991] Presque tous les enfants

ont trouvé la mort, ainsi que ceux qui étaient déjà affaiblis, parmi lesquels les personnes âgées.[1992]

Les femmes rescapées de ce massacre ne sont pas plus de quarante ![1993] Quand Anastase Gasagara, alors avec ses six enfants, s'est mis à courir, ces derniers se sont mis à pleurer : « Papa, papa, tu nous abandonnes ? » Anastase est alors revenu sur ses pas, a pris les deux petits sur son dos ainsi que sur ses épaules. Bien qu'ayant tenté de courir, les miliciens ont fini par tuer les autres enfants qu'il n'a pu faire autrement que laisser. Anastase est maintenant hanté par ses pensées lorsqu'il imagine qu'ils sont peut-être morts en pensant qu'il les avait abandonnés, alors qu'il n'avait simplement aucun moyen de les protéger.[1994]

Pour le génocidaire Léonidas Hakizimana, quand bien même les autorités ont aidé les tueurs, ces derniers ne se seraient pas risqués à combattre les Basesero si les Blancs n'étaient pas venus leur porter main forte. Et Léonidas est bien placé pour le savoir, lui qui a précisément attendu la venue des Blancs à dix heures du matin à Bisesero avant de se risquer lui-même à attaquer les Tutsi. Aussi, sans les Blancs, les Basesero seraient aujourd'hui autrement plus nombreux.[1995]

Pour le Tutsi Faustin Ngarambe, si les assaillants étaient venus sans gros fusils, ils ne seraient pas venus à bout de leur résistance, car ils n'auraient pas pu les atteindre. Ce sont même les Tutsi qui, selon lui, les auraient tués, en dépit du nombre de leurs adversaires.[1996]

Pour le Tutsi Sylvère Nyakayiro, si le 13 mai fut pire que l'attaque de la fin avril,[1997] pire que toutes les autres attaques du mois d'avril, c'est qu'ils furent ce jour assaillis de plusieurs côtés. Il ne s'est ainsi pas agi d'une seule attaque, mais bien de plusieurs assauts venant de partout.[1998] Et c'est à Muyira qu'eut lieu le plus grand de ces assauts.[1999] C'est pourquoi presque tous les Tutsi qui s'étaient cachés dans la vallée de Muyira, entre Muyira et Kagari précisément, y ont trouvé la mort.[2000]

L'attaque du 13 mai à Bisesero fut la première et la plus inoubliable grande attaque. Elle fut terrible. Si elle est qualifiée de « Simusiga », ce qui signifie que personne ne devait y échapper, c'est parce que le gouvernement génocidaire avait cette fois décidé d'en finir avec les Tutsi à l'occasion d'une réunion tenue préalablement à Kibuye. Narcisse Kayigamba se dit que leurs ennemis avaient peut-être eu raison lorsqu'ils prétendaient que cette fois-ci le Dieu des Tutsi était mort, que ces derniers ne pourraient dès lors plus rien faire.[2001]

Un spectateur français venant de voir le film « La Reine Margot » sur le massacre des protestants il y a quatre siècles et sorti ce jour : « C'est d'actualité ».

En France, les premiers spectateurs du film « Le Reine Margot » retraçant le massacre de la Saint-Barthélemy, sortent des salles de cinéma. Le soir de ce 13 mai, un spectateur français est interrogé alors qu'il sort d'une de ces salles. L'interview est diffusée le soir même au journal de vingt heures de France 2 : « C'est d'actualité », dit-il. Et d'ajouter : « Il y a cinq siècles et on a l'impression d'être en Algérie ou en Yougoslavie, ou dans le reste du monde. » Or tandis que ce spectateur vient de voir une reconstitution du massacre de civils protestants transpercés par les lances des catholiques fidèles à la reine de Médicis, quarante mille hommes, femmes et enfants tutsi viennent eux de tomber un à un sous le feu français, à quelques milliers de kilomètres des salles de cinéma.[2002]

La nuit du 13 au 14 mai

Triste nuit

Après être passé par la colline de Nyiramakware, Sylvère Nyakayiro s'est rendu jusqu'à l'hôpital de Mugonero. Il est entre six et sept heures du soir quand lui et les autres Tutsi avec qui il s'y est rendu reviennent vers la colline d'Uwingabo où tout a été pillé, y compris les petits pots dans lesquels les Tutsi faisaient de la cuisine, tout ce qui pouvait servir d'ustensile de cuisine ayant été brisé ou emporté. Quant aux chèvres et aux vaches, elles ne sont plus là.[2003] Alors que les Tutsi sont épuisés et affamés, les Hutu, en plus d'avoir cassé les objets qu'ils utilisaient pour faire la cuisine et de s'être emparés de leurs vaches, s'en sont pris à leurs vivres.[2004]

C'est à six heures du soir qu'Augustin Nzabahimana retourne de son côté à Muyira où il descend pour voir sa maison,[2005] les demeures des Tutsi ayant en général été brûlées.[2006] Quant à François Ndayisaba, c'est dans les ruines de sa maison qu'il entre après avoir, la nuit tombée, fui un endroit où il a un peu plus tôt essuyé les tirs de miliciens. Il découvre qu'ont été tués sa mère ainsi que les deux jumeaux qu'elle venait de mettre au monde, ainsi enfin que quatre autres enfants.[2007]

Le soir venu,[2008] une fois les miliciens partis, on peut entendre une voix triste dire aux survivants qu'ils peuvent maintenant sortir de leurs cachettes, les génocidaires étant loin. Les Tutsi se découvrent[2009] et, tout en enjambant les nombreux cadavres, se rendent à Gaheno,[2010] là où les survivants se rassemblent,[2011] dans les ruines d'une maison sans toit.[2012] Hormis l'accalmie qui a précédé la grande attaque de ce jour et au cours

de laquelle les Tutsi ont connu un répit, ils ont ainsi pris l'habitude de se rassembler le soir. C'est à ces occasions qu'ils se comptent et déterminent ceux qui sont morts, ce qu'ils peuvent faire quand ils ne les voient plus. C'est ainsi également qu'ils savent qui est blessé.[2013] François Ndayisaba y retrouve son père, ses petits frères et sa sœur.[2014] Mais d'une façon générale, cette fois-ci, presque tout le monde a été tué.[2015]

Attendant vainement leurs proches, nombre de Tutsi tentent de sonder parmi les corps ceux qui seraient encore vivants.[2016] C'est parfois simplement impossible à cause du sang qui les couvre,[2017] comme il leur est impossible de se frayer un chemin étant donné la présence de cadavres partout.[2018] On peut ainsi voir des empilements de corps ressemblant à certains des bidonvilles de Kigali, un tas après un autre.[2019] Il leur faut parfois parcourir toutes les collines à la recherche des cadavres des leurs.[2020] Des recherches au cours desquelles il arrive que l'on voit un Tutsi machetté demander à un autre s'il n'est pas déjà mort.[2021] Alors certains survivants finissent par reconnaître un parent[2022] qu'ils enterrent dans une tombe peu profonde.[2023]

C'est ainsi qu'à force de chercher sur toutes les collines, de fouiller partout, Elizaphan Ndayisaba, dont les habits sont déchirés, qui ne pouvant se laver a une peau désormais semblable à celle d'un animal, finit par tomber sur le cadavre de sa mère. Elle porte sa petite sœur sur le dos. Elles sont toutes les deux mortes. A côté d'elle se trouve son grand frère qui respire encore et porte un enfant mort, Mbonimbaye, sur le dos.[2024] Il leur faut toutefois faire vite pour enterrer les cadavres, certains ayant déjà été dévorés par des bêtes sauvages,[2025] les chiens,[2026] les corbeaux et les insectes venant également se nourrir des corps décomposés, une mauvaise odeur se faisant bientôt sentir.[2027] Quand Elizaphan Ndayisaba réalise que sa mère dénudée pourrait être dévorée par les chiens, elle qui l'a allaité, la tristesse l'envahit. Il va alors chercher son oncle paternel, Zacharie Hategekimana, pour qu'il l'aide à l'enterrer. Ils trouvent de petites houes auprès de gens qui en avaient apportées au moment de quitter leurs maisons. Ayant passé beaucoup de jours à courir, sans rien manger, ils n'ont toutefois plus aucune force si bien qu'ils ne sont en mesure de creuser qu'un petit trou dans lequel ils finissent par l'enterrer. Ils laissent là Ndagijimana encore vivant qui finira par mourir également.[2028]

Anastase Gasagara découvre quant à lui sa femme allongée sur le sol. Elle a reçu des coups de machette et a été déshabillée. Elle le regarde pour lui dire adieu. Anastase se met à pleurer, puis va chercher des feuilles d'arbres pour la couvrir ainsi que de l'eau pour lui donner à boire. N'ayant rien pour la puiser, l'eau est très sale si bien qu'Anastase utilise à nouveau

des feuilles d'arbres cette fois-ci pour y mettre de l'eau grâce à laquelle sa femme finit par retrouver un peu de forces, bien qu'elle ait perdu beaucoup de sang.[2029]

Après avoir perdu la plupart des membres de sa famille à l'occasion des tueries dirigées par Gérard Ntakirutimana sur la colline de Kivumu, Gaspard Nzabahimana entend désormais essayer de retrouver sa femme et ses enfants qui sont, eux, partis sur la colline de Muyira. Aussi s'y rend-il pendant la nuit avec un autre Tutsi à qui il a demandé de l'aider à gagner cette colline.[2030]

La plupart des membres de la famille de Samuel Ndengiyinka ont trouvé la mort.[2031] Emmanuel Karebana a ce jour perdu beaucoup de ses enfants.[2032] Dominique Rugwizangoga a, lui, perdu toute sa famille.[2033] Ezéchiel Ndayisaba a perdu trente-neuf membres de la sienne. Il ne lui reste plus que son petit frère.[2034]

Un Tutsi qui a assisté à la scène de viol par Alfred Musema de la fille qu'il avait patiemment recherchée se rend auprès d'elle en compagnie de trois autres Tutsi. Elle est dans un état critique, le corps couvert de blessures et de sang, le cou portant des marques de lacération laissées par des ongles. Ensemble, ils la transportent chez sa mère.[2035]

Le chef Augustin Nzigira est mort

Ce soir, au rassemblement traditionnel, il y a un absent de marque : le chef Nzigira[2036] connu pour avoir tant encouragé les Tutsi. Il est mort ce 13 mai.[2037] Augustin Nzigira aura résisté comme son père Aminadabu Birara. David Ndengeyabahizi est cousin de Nzigira. Il est le fils du frère de Birara. Alors que David et d'autres Tutsi couraient tous ensemble derrière Birara qui leur disait par où aller, passant de la sorte par toutes les collines, ils furent vaincus dans la vallée de Muyira donnant sur Ruhuha, là où se trouve une rivière, entre Muyira, Kirwa et Mugote. David n'a pas assisté à la scène qui suit.[2038] Efesto Habiyambere, lui, y a assisté. Les miliciens ont lancé des pierres sur les Tutsi tout en se plaignant haut et fort qu'ils les empêchaient de recevoir la récompense promise par Obed Ruzindana, cherchant dès lors comment les tuer. L'une de ces pierres est alors tombée sur le pied d'Augustin Nzigira qui s'est aussitôt mis à boiter. Efesto l'a aidé à reculer. C'est alors qu'un soldat les a aperçus, leur a tiré dessus, touchant Nzigira qui s'est effondré, après quoi les miliciens sont venus l'achever à coups de machettes. Efesto a, lui, reçu une balle au genou mais a été en mesure de marcher et d'aller se cacher dans les buissons. Les miliciens l'y ont vu entrer et y ont mis le feu afin de le débusquer et le tuer. Mais Efesto est parvenu à fuir au milieu de la fumée et à se cacher ailleurs.[2039] Alors que

David continuait de son côté à résister, on a retrouvé le corps de son cousin Augustin Nzigira sur la colline de Kigarama. Le chef Nzigira a donc trouvé la mort le jour de la grande attaque.[2040] Mais son père, Aminadabu Birara, est encore vivant.[2041]

Les Tutsi évoquent les Blancs qui les ont attaqués ce jour et perdent espoir

A ce rassemblement, François Murigambi, qui a vu des Blancs ce jour à Nyiramakware, apprend de la part de ceux qui se sont regroupés à Muyira qu'il y en avait également à cet endroit. Aussi ne peuvent-ils désormais que constater qu'ils ne sont plus en mesure de faire quoi que ce soit. Les Blancs étant venus les attaquer, ils n'ont en effet plus aucune chance de s'en sortir.[2042] C'est à l'occasion de ce rassemblement que ceux qui n'ont pas vus de Blancs au cours de ce massacre vont apprendre que ces derniers y ont bien activement participé.[2043] Tous les Tutsi n'ayant en effet pas été ce jour aux mêmes endroits, si certains ont vu des Blancs, d'autres ne les ont pas vus. Pour Zacharie Hategekimana qui était en haut de la colline, il était difficile de cet endroit éloigné de la route de distinguer si les tireurs étaient noirs ou blancs. Or il entend maintenant certains Tutsi ayant pu aller jusqu'à l'endroit des tireurs dire en avoir vus de leurs propres yeux.[2044]

Emmanuel Ndahimana a quarante-quatre ans. Il fait également partie de ceux qui n'ont pas vu de Blancs ce jour mais qui entendent des survivants tutsi dire en avoir vus eux-mêmes.[2045] Si Thérèse Mujawayezu n'a pas non plus vu de Blancs ce jour, elle entend des conversations entre adultes au cours desquelles on évoque leur présence au côté des tueurs. Son beau-frère Munyandinda est avec son mari, Aloys Gasarasi. Elle apprend que c'est par des Blancs que son beau-frère a été ce jour pris pour cible de tirs, des Blancs alors en compagnie de militaires rwandais.[2046] Si Samuel Nzanana n'a pas vu de Blanc, c'est que lui ne voyait plus rien, courant partout, se cachant comme il pouvait. Aussi n'a-t-il pas été en mesure de voir grand-chose. En revanche, il entend maintenant des Tutsi dire que de toutes les façons la situation est terrible et qu'ils ne pourront désormais plus leur échapper étant donné la présence de Blancs au cours de l'attaque qu'ils viennent de subir.[2047] Alors qu'il se rassemble avec les autres Tutsi, Amon Nyakayiro apprend à son tour que l'attaque qu'il a subie ce jour incluait des Blancs.[2048]

Ezéchiel Ndayisaba retourne maintenant avec quelques survivants dans leur ancienne parcelle où ils s'apprêtent à dormir. Ils parlent alors un peu de l'attaque, évoquant notamment la présence des Blancs mais ne s'attardent pas sur ce sujet, exprimant surtout leur chagrin et évoquant le caractère désormais critique de la situation.[2049]

Tout le monde n'est pas venu au rassemblement.[2050] Gaspard Nzabahimana a pris l'habitude, le soir, quand les miliciens sont repartis, d'aller à la rencontre des autres Tutsi, ce qu'il fait en marchant au bord des routes. Certains d'entre eux lui font savoir qu'ils ont vu aujourd'hui des Blancs dans des véhicules le long de la route.[2051]

Emmanuel Butera et son ami sont de leur côté tous deux au bord d'une route, pensant alors qu'ils sont les seuls survivants. Si Emmanuel a ce jour la vie sauve, c'est parce que n'ayant pas été aperçu, on ne lui a pas tiré dessus. Emmanuel est le seul survivant d'une famille de neuf enfants dont il n'a pu retrouver les corps.[2052]

Les Tutsi enterrent leur morts dans une fosse commune

Les Tutsi rassemblés observent les cadavres exposés devant eux.[2053] Les corps de leurs parents et de leurs amis gisent à côté d'eux à présent trop nombreux pour pouvoir être enterrés individuellement.[2054] A l'aide de briques destinées à construire une école primaire à Bisesero, ils creusent alors une grande[2055] fosse[2056] commune[2057] dans laquelle ils disposent les cadavres.[2058] Ils pleurent abondamment tandis qu'ils les ramassent. Il y a là des femmes mortes avec leur enfant sur le dos. Il y en a d'autres dont on ne voit que la tête ou bien que les jambes, d'autres encore n'ayant plus d'yeux. Pendant qu'ils souffrent en mettant ces cadavres dans la fosse, les miliciens boivent au loin, chantent et mangent leurs vivres, qu'ils viennent de piller dans leurs maisons. Une fois la quasi-totalité des cadavres mis dans la fosse, les Tutsi la recouvrent de terre.[2059]

Les Tutsi cherchent de quoi manger et soignent les blessés

La nuit s'organise peu à peu.[2060] Les blessés demandent de l'eau[2061] que les Tutsi vont maintenant chercher pendant la nuit au cours de laquelle ils parcourront également leurs champs à la recherche de patates ou de bananes. Mais les femmes des miliciens qui ont accompagné leur mari durant les attaques ont fait en sorte de tout récolter.[2062] Augustin Nzabahimana parvient toutefois à se déplacer et à trouver à manger pendant la nuit.[2063]

Ceux qui sont en bonne santé soignent les blessés à l'aide de médicaments traditionnels et d'eau chauffée dans des cruches cassées.[2064] Elizaphan Ndayisaba parvient à se débrouiller seul. Caché dans un buisson pendant la journée, il profite de la nuit pour aller chercher des herbes cicatrisantes et les mettre sur sa plaie, après quoi il reste là, sans rien à se mettre sous la dent, entouré de cadavres et de blessés.[2065]

Personne ne peut parler, la tristesse ayant envahi chacun d'eux.[2066] Les Tutsi s'apprêtent maintenant à passer la nuit[2067] à Gaheno[2068] sur la colline

de Muyira.[2069] En fait, ils vont passer cette nuit à pleurer.[2070]

Tous les Tutsi ne se sont toutefois pas résignés à rester à Bisesero. Considérant qu'en y restant, ils n'échapperaient pas à la mort, une trentaine d'entre eux, dont des filles et des enfants, ont en effet décidé de tenter de se rendre au Burundi. Ils sont pour cela allés chercher des provisions dans les champs où ils ont trouvé du manioc ainsi que des bananes, puis, avec un fusil pris aux miliciens et seulement cinq balles, s'en sont allés, chacun ayant une machette ou une lance à la main.[2071]

Les génocidaires passent la nuit à Mubuga et Gishyita

Originaire de la région, Fidèle Simugomwa passe la nuit chez lui, à Mubuga. Ceux qui ne trouvent pas de couchage peuvent dormir chez le Conseiller Rutaganira, également à Mubuga.[2072]

Gishyita accueille également les génocidaires. Les Tutsi qui ont décidé de passer la nuit sur la colline de Nyarutovu située non loin de la résidence du Conseiller Mika Muhimana, peuvent apercevoir Gishyita. Pendant la journée, de la colline de Nyarutovu, on peut voir les boutiques jouxtant le local de Mika ainsi que les nombreux véhicules garés devant sa concession. On peut même apercevoir Mika lorsqu'à maintes reprises il prend le volant d'un véhicule dans lequel il roule en compagnie d'Interahamwe en direction de la colline où sont rassemblés les Tutsi. Ce soir, de Nyarutovu, les Tutsi pourraient presque apercevoir à Gishyita les Interahamwe venus de Cyangugu s'apprêter à passer la nuit dans les locaux de Mika.[2073]

Les Interahamwe Gisenyi ayant tués à Bisesero

Parmi les miliciens venus participer au génocide de Bisesero ce 13 mai ont figuré des Interahamwe en provenance de Gisenyi, dans le nord du Rwanda. Qui sont-ils et comment ont-ils été formés ? Petit retour en arrière de neuf mois.[2074]

Des soldats français ont encadré la formation de ces Interahamwe

Ayant entendu que chaque jeune se devait de combattre pour son pays, Jean-Damascène Uzabakiriho entend bien participer à la lutte. Avant d'être formé pour l'armée, il lui faut toutefois d'abord être recruté. Aussi en août-septembre 1993, commence-t-il les entraînements des Interahamwe.[2075] Il est formé en premier lieu à Mukamira, dans le nord du Rwanda.[2076] Ils sont deux cents à deux cent cinquante jeunes provenant de tous les coins du pays.[2077] Ce sont des Interahamwe, des jeunes forts et

en bonne santé,[2078] des civils supposés retourner ensuite à la vie civile. On ne leur distribue pas d'uniformes militaires dans le camp. Toutefois, ceux à qui on en a fait cadeau ne manquent pas de le porter. Il y a là différents groupes, chaque section ayant un maître de formation. Une compagnie regroupe cent cinquante personnes, tandis qu'un peloton comprend, lui, trente personnes. Un lieutenant est responsable du peloton de Jean-Damascène. Le chef d'état-major des Forces armées rwandaises, le général Augustin Bizimungu, est sur place quand ils arrivent. Il se rendra souvent à cet endroit. Un caporal assure leur enseignement pendant la journée, travaillant aussi bien pour les Interahamwe que pour les militaires, ce que Jean-Damascène peut constater lorsqu'il le voit partir avec les militaires des Forces armées rwandaises. Le caporal leur donne des ordres, dont parfois même celui de ne pas dormir, mais de chanter et de danser. Le soir, arrive un lieutenant qui commande le caporal. Il est accompagné d'un capitaine français, ce dernier s'informant sur ce peloton.[2079] Ce capitaine français encadre les formateurs rwandais.[2080] Il forme ainsi les chefs directs de Jean-Damascène. Il organise également le programme de sa formation. A Mukamira, les Français donnent donc des ordres à ses chefs,[2081] encadrant les formateurs appartenant aux Forces armées rwandaises. Ces derniers passent régulièrement dans leurs bureaux afin d'y recevoir consignes et instructions de leçons à dispenser,[2082] après quoi seulement ils dispensent leurs cours.[2083] Certains militaires rwandais, parmi lesquels le sergent Jean-Paul Nturanyenabo, n'assurent ainsi sa formation qu'après que le capitaine français lui a donné ses instructions.[2084] Il s'en va alors former les recrues en kinyarwanda.[2085] Jean-Damascène ne comprend pas très bien le français, mais il en comprend quelques termes de combat tel que « tirailleur », « marche à genoux » et « marche courbée ». Il peut voir le capitaine ainsi que trois autres personnes circuler au camp pendant la journée. Parfois le soir, il en voit cinq qu'il ne revoit plus le matin venu. L'un d'eux semble toutefois disposer d'un bureau dans une maison en dur se trouvant dans le camp.[2086] Il s'agit du capitaine français. Trois autres Français se rendent souvent le soir à l'hôtel « Tam Tam », le capitaine étant alors le seul à rester au camp. L'entraînement a lieu sur le terrain de football.[2087]

Entraînement sportif, au maniement d'armes et cours d'idéologie

Vers cinq heures du matin retentit un sifflet. Alors qu'ils n'ont pas encore mangé, les recrues se lèvent, enfilent une tenue de sport et se mettent à courir. Ils reviennent vers sept heures trente au camp Mukamira. Au retour, ils font des exercices de combat sans armes, ce qui peut arriver quand les munitions sont épuisées. Cela prend près de deux heures, après quoi ils enchaînent avec des cours de tactique. Ils s'entraînent à de

nombreux exercices, notamment de maniement de kalachnikovs. On leur apprend même à manier le mortier de 60. Ils se mettent à table vers midi, prennent du riz, des haricots ou des pommes de terre, avant d'aller se laver. Vers quinze heures, ils jouent au ballon,[2088] au football.[2089]

Le soir vers dix-neuf heures, ils suivent des cours d'Histoire de leur pays, parfois en présence de militaires français.[2090] Ce sont des cours d'idéologie à destination des jeunes Interahamwe. Les cours leur sont enseignés presque chaque soir, souvent après le repas, par un sergent. Il a trois barrettes. L'un des Français alors présents vient souvent à ces cours les regarder, même quand ils chantent.[2091] Ils apprennent que du temps du règne des Tutsi, ils se faisaient transporter par les Hutu dans des grabats et que le Mwami se levait en s'appuyant sur ces Hutu. Que les Tutsi sont des ennemis du pays, des serpents. La formation idéologique a ainsi pour but de leur expliquer combien le Tutsi est mauvais.[2092] On leur dit également que s'ils cèdent le pays, ils ne reviendront plus jamais au pouvoir,[2093] que s'ils perdent la guerre, ils seront assujettis au régime féodal.[2094] Ils finissent la journée vers dix-neuf heures trente, vingt heures.[2095]

Le lieutenant Anatole Nsengiyumva a dispensé la formation de ces Interahamwe sous la supervision de militaires français

A la fin de la formation, ils reçoivent des cartes sur lesquelles est écrit « Turi hose » (« Nous sommes partout »).[2096] C'est une carte du parti MRND. Ils la reçoivent à Mukamira. Il s'agit de montrer qu'ils ont été formés. Après être resté trois à quatre semaines à Mukamira, Jean-Damascène Uzabakiriho se rend au camp Gisenyi[2097] où il est demandé à ceux qui ne désirent pas poursuivre la formation de rentrer chez eux. Ils sont alors transférés au stade Umuganda. Les Français y supervisent des leçons de tactique en compagnie du sous-lieutenant Bizumuremyi. La formation débute à sept heures du matin et dure jusqu'à midi. Elle est dispensée par le lieutenant Anatole Nsengiyumva ainsi que par d'autres militaires, des soldats et des caporaux[2098] sous les ordres de Bizumuremyi[2099] et sous la supervision de militaires français. Ceux qui viennent de loin rentrent ensuite au Camp Gisenyi, tandis que ceux des environs rentrent chez eux. Ils reviennent le matin vers neuf heures. Les militaires français les y rejoignent alors avec Bizumuremyi.[2100]

Nous venons d'évoquer Anatole Nsengiyumva que l'on déjà croisé au cours de ce récit lorsqu'il s'est agi fin avril de faire appel aux militaires et Interahamwe du camp de Gisenyi pour aller chercher des armes apportées par des avions français à l'aéroport de Goma, de l'autre côté de la frontière. Nous le retrouverons bientôt au cours de la deuxième quinzaine de mai pour de nouvelles livraisons d'armes au côté des Français, ainsi qu'en juin

lorsqu'il s'agira de faire à nouveau appel à ces Interahamwe de Gisenyi pour finir le « travail » largement entamé ce 13 mai à Bisesero.[2101]

Samedi 14 mai

L'arrivée des génocidaires à Bisesero

Le 14 mai, près de Bisesero, les miliciens se sont réveillés tôt le matin.[2102] Ils reviennent toujours finir leur « travail ».[2103] Aussi reviennent-ils ce 14 mai,[2104] un samedi,[2105] entre huit heures et neuf heures du matin[2106] avec les soldats ainsi que leurs chefs[2107] pour ratisser la zone,[2108] la passer au peigne fin[2109] et achever les survivants du massacre du jour précédant, tandis que les collines sont toujours jonchées des cadavres de ceux qui ont été tués la veille.[2110] Les dirigeants venus hier reviennent pour superviser le « nettoyage ».[2111]

Les chefs génocidaires

Le chef milicien Obed Ruzindana et le préfet Clément Kayishema arrivent avec des assaillants[2112] dans des bus et des voitures[2113] qu'ils garent entre les collines de Gishyita et de Gisovu.[2114] Kayishema est alors encore au sommet de la colline de Mpura, à trente minutes de marche de la colline de Muyira. Il boit de la bière en compagnie d'autres assaillants avant le commencement des attaques. Il indique aux autres dirigeants l'endroit tout proche où se sont réfugiés les Tutsi. Les assaillants commencent à en pourchasser sur la colline de Mpura.[2115]

Près de la forêt de Nyabushyoshyo, le ministre de l'Information Eliezer Niyitegeka se dirige en véhicule, en compagnie d'Alex Gumiza, vers Kucyapa[2116] où lui et d'autres assaillants se garent.[2117] Il s'agit des mêmes véhicules que ceux utilisés lors de l'attaque de la veille.[2118] Eliezer Niyitegeka est alors près d'un panneau indicateur situé au bord de la route. Il tient un fusil de près d'un mètre de long.[2119]

Le Conseiller Mika Muhimana et le bourgmestre Charles Sikubwabo arrivent quant à eux sur la colline de Muyira à bord d'un véhicule de la commune. Ils sont accompagnés de nombreux Interahamwe venus de Gishyita et armés de machettes.[2120]

Le directeur de l'usine à thé, Alfred Musema, se dirige vers la colline de Muyira avec un convoi comprenant l'ensemble des véhicules appartenant à l'usine à thé.[2121] Installé à bord de sa voiture rouge,[2122] il est suivi de

quatre autres véhicules, dont l'un d'eux vient de Gisovu.[2123] Constatant que Musema a convoyé des assaillants de Gikongoro, le préfet Kayishema le remercie d'en avoir amenés de si loin.[2124]

Sont maintenant réunis Clément Kayishema,[2125] Alfred Musema,[2126] Charles Sikubwabo, Aloys Ndimbati,[2127] Eliezer Niyitegeka,[2128] Obed Ruzindana,[2129] Mika Muhimana, Gérard et Elizaphan Ntakirutimana[2130] avec son Hilux blanc,[2131] le ministre de l'Agriculture Samson, Enos Kagaba, Augustin Kanyabungo, un jeune homme nommé Victoire, Kajerijeri de Mukingo,[2132] l'ancien bourgmestre de Gishyita, Gasha Kabuhakwe, Segatarama,[2133] ainsi que le Conseiller de Mubuga, Vincent Rutaganira.[2134] Présent la veille, Yusufu Munyakazi est également revenu et s'apprête à diriger les tueries au côté des autres chefs génocidaires, ce qu'il va faire à nouveau avec ses Interahamwe de Bugarama munis d'armes à feu et d'armes traditionnelles.[2135]

Des Blancs sont à nouveau présents au côté des génocidaires

Comme le jour précédent, Evariste Ntirenganya aperçoit des Blancs en tenue militaire. Ils ne viennent toutefois pas du même endroit que la veille. Tandis qu'ils les a vus la hier descendre, il les voit ce jour monter de l'autre côté, sur la colline de Gitwa vers laquelle il est en train de fuir en courant.[2136] Ce matin, comme le jour précédent, arrivent des véhicules contenant des Blancs. Marcel Harelimana les voit aussi arriver.[2137] Sylvère Nyakayiro voit pour sa part à nouveau des Blancs à Gitwa-Kashyamba.[2138] Quand ce matin, il aperçoit les véhicules, il se met à courir vers une rivière. Les Tutsi se mettent à fuir et à s'éparpiller.[2139] Les choses s'apprêtent à se répéter comme la veille.[2140]

Militaires, gendarmes, miliciens et petites mains du génocide

Convoyés à bord de nombreux véhicules, dont des camions ainsi que neuf autocars, les tueurs entonnent « Exterminons-les ! »[2141] Tous les génocidaires sortent maintenant de leurs véhicules sur la route de Gisovu à une cinquantaine de mètres de l'endroit où se trouvent les Tutsi que seule une rivière sépare d'eux, la horde de tueurs étant du côté donnant sur Murambi tandis que les Tutsi, eux, se trouvent du côté donnant sur Muyira.[2142]

Il y a là près de dix mille assaillants,[2143] en majorité des Hutu armés de gourdins[2144] appelés « Ntampongano »,[2145] de machettes,[2146] de fusils,[2147] de grenades, d'armes traditionnelles,[2148] d'armes à feu, de lances et d'objets pointus.[2149] On retrouve dans leurs rangs des membres de la garde présidentielle,[2150] des civils,[2151] des militaires,[2152] des Interahamwe[2153] en

uniforme,[2154] des policiers communaux,[2155] des gendarmes[2156] de Kigali et de Gitarama auxquels on a fait croire que les Inkotanyi avaient hissé leur drapeau à Bisesero, ainsi que des ouvriers de l'usine à thé de Gisovu dont les habits portent l'inscription « Thé Gisovu ». Certains des assaillants arborent également d'autres emblèmes reconnaissables, tels que les sigles « MRND », « MDR » et « CDR », tandis que les autres portent des feuilles.[2157] Les miliciens, qui portent des chemises blanches, ont aussi des feuilles sur la tête dont le type les aide à se repérer entre eux. Ainsi les miliciens de Gisovu mettent sur leur tête des feuilles de théier, ceux de Gishyita des feuilles de bananier, tandis que ceux de Mugonero portent des feuilles de petit-pois.[2158]

Les Tutsi qui enterraient leurs morts doivent fuir à nouveau

N'étant pas parvenus à dormir,[2159] les Tutsi sont en train d'enterrer leurs morts [2160] ou de circuler en cherchant comment enterrer les vieilles personnes.[2161] Les tueurs arrivent alors que certains Tutsi fouillent encore les collines à la recherche d'un proche, aidant par ailleurs les survivants à se rassembler.[2162] Quand, aux alentours de huit heures trente du matin, certains Tutsi retournent sur la colline de Muyira pour y enterrer leurs morts et évacuer les blessés, elle est déjà investie par les assaillants.[2163] Apercevant les miliciens revenir, les Tutsi ramassent des enfants pleurant à côté des cadavres de leurs mères qu'ils doivent abandonner pour se remettre à courir.[2164] Apercevant les miliciens, d'autres cessent d'enterrer leurs proches qu'ils avaient pourtant enfin fini par trouver pour se mettre également à courir.[2165]

Les soldats blanc se positionnent à nouveau

Certains soldats blancs se positionnent à Uwingabo, d'autres sur la colline de Mataba, d'autres enfin sur celle de Muyira,[2166] en son sommet.[2167] Ils encerclent bientôt les Tutsi, sachant dans quel coin les attendre afin qu'ils ne leur échappent pas.[2168]

Le préfet s'adresse aux tueurs

Sur la colline de Muyira, le préfet Kayishema s'adresse aux assaillants venus des autres préfectures.[2169] Il leur dit « de balayer la saleté aujourd'hui », ajoutant qu'il ne sera pas nécessaire pour eux de revenir ensuite étant donné qu'ils prévoient eux-mêmes de se charger par la suite de terminer le « travail » en s'occupant des survivants. Il ne manque pas par ailleurs de les remercier.[2170] Eliezer Niyitegeka insiste, quant à lui, pour que les assaillants gardent présent à l'esprit que certains Tutsi sont susceptibles de se cacher en zone hutu.[2171]

Vers neuf heures, après que les miliciens eurent garé leur voiture à Nama, ils ont fini par encercler les Tutsi,[2172] des ordres de placement ayant été donnés à cette fin aussi bien aux Interahamwe de Yusufu Munyakazi qu'à ceux d'Obed Ruzindana qu'enfin à ceux d'Alfred Musema.[2173]

Le massacre reprend

Les soldats blancs ouvrent le feu

Les tueries reprennent notamment à partir d'Uwingabo.[2174] Les soldats blancs, qui sont avec les Interahamwe, tirent directement sur les Tutsi,[2175] les attaquant sur la colline de Muyira où ces derniers se rassemblent le plus souvent, en leur tirant dessus avec une très grosse arme.[2176] Les hommes deviennent presque sourds à cause du bruit de ces armes.[2177] Les tirs partent du sommet de la colline de Muyira.[2178] Casimir Ruzindana, qui vient de se réfugier sur cette colline, y essuie à nouveau les tirs de gros fusils.[2179] Ce jour est aussi terrible que la veille. Innocent Nkusi revoit des Blancs tirer sur les Tutsi avec les mêmes armes que celles qu'ils ont utilisées le jour précédent. Il peut également voir des civils ainsi que des militaires rwandais leur tirer dessus.[2180]

Les chefs génocidaires lancent l'assaut à leur tour

Obed Ruzindana, Clément Kayishema ainsi que Vincent Rutaganira lancent à ce moment-là contre les Tutsi rassemblés sur la colline de Muyira, une attaque[2181] que dirigent Mika Muhimana, Aloys Ndimbati et Alfred Musema.[2182] A cette fin, Ndimbati tire en l'air, aussitôt suivi en cela par Musema dont le fusil est entouré d'une cartouchière. Les deux hommes viennent de déclencher l'attaque qu'ils conduisent conjointement, attaquant les Tutsi par deux côtés.[2183] Ainsi les attaques sur la colline de Muyira et les collines avoisinantes viennent-elles de reprendre en ce 14 mai.[2184] Kayishema et Ruzindana dirigent le groupe et tirent eux-mêmes sur les Tutsi.[2185]

A Kagari, les Tutsi se sont mis à courir lorsqu'ils ont aperçu un bus transportant des Interahamwe et des militaires qui, à peine débarqués, les ont attaqués alors qu'ils étaient en train d'enterrer les morts de la veille. Les Tutsi aussitôt se dispersent.[2186] Le scénario se répète ailleurs : lorsque les Tutsi aperçoivent les génocidaires,[2187] ils s'enfuient dans différentes directions,[2188] poursuivis par les assaillants qui leur tirent dessus,[2189] parmi lesquels tireurs figure notamment Eliezer Niyitegeka.[2190] Certains d'entre eux n'ont même pas la possibilité de courir et, tandis qu'ils creusent des tombes, sont encerclés par les miliciens qui aussitôt les tuent.[2191] Les femmes et les enfants qui n'ont plus la force de courir

sont ainsi immédiatement tués.[2192] On peut entendre les cris des victimes, surtout des enfants.[2193]

C'est bien sûr après avoir pris soin d'encercler les Tutsi que les miliciens ont commencé à jeter des grenades dans leur direction, à tirer avec leurs fusils et à utiliser leurs machettes.[2194] Etienne Basabose est poursuivi sur la colline de Muyira, essuyant les tirs des assaillants, dont ceux du policier Sylvestre Rwigimba qu'il aperçoit avec un fusil.[2195] Les Tutsi tentent de se défendre à coups de pierre[2196] contre les assaillants, tandis que les soldats tirent sur eux des grenades lacrymogènes, après quoi les Interahamwe interviennent à l'arme blanche.[2197] Certains sont tués à la machette.[2198] Les tueurs munis d'armes traditionnelles sont notamment chargés d'achever les personnes blessées par balle.[2199] La stratégie des assaillants est de neutraliser les Tutsi de façon que ces derniers ne puissent plus résister. Chaque Tutsi cherche alors un moyen de s'échapper.[2200] Or se mêler aux assaillants leur permet en général d'éviter qu'on leur tire dessus.[2201] Canalisés de force vers les tueurs venant de Gisenyi et de Ruhengeri,[2202] les Tutsi dévalent la colline pour s'ouvrir une brèche parmi eux, certains d'entre eux étant tués à cet instant.[2203]

Les Blancs appuient les petites mains du génocide pendant le massacre

Les soldats blancs ne tirent pas uniquement directement sur les Tutsi mais aussi simplement vers les endroits où ils se cachent afin de les effrayer et les pousser à s'éparpiller, à sortir des forêts, de telle sorte qu'on puisse enfin les voir.[2204] Les tirs en provenance du sommet de Muyira font ainsi sortir Isaac Ndayisaba et les autres Tutsi des buissons. Les Interahamwe machettent alors quiconque sort de sa cachette.[2205]

Comme la veille, de nombreuses attaques sont donc ainsi lancées avec des fusils et des armes lourdes. Avant cela, à Bisesero, les Tutsi n'avaient jamais vu un fusil. Dès qu'ils entendent des coups de feu, ils savent désormais qu'il leur faut courir et s'échapper. Quand les véhicules arrivent et qu'ils commencent à tirer sur les Tutsi en fuite, il y a de plus derrière les tireurs, parmi lesquels figurent des Blancs, des tueurs armés de machettes et de petites houes.[2206] Etienne Basabose court partout. A cet instant, les Tutsi ne s'organisent même plus mais courent chacun de son côté.[2207] A l'instar de la veille, il n'y a plus d'organisation possible, plus de « nous sommes courageux et nous allons nous défendre », plus rien.[2208]

Les Tutsi tentent de fuir

Certains Tutsi vont passer cette journée encore à courir sur les collines

pour échapper à la mort.[2209] Certains n'y parviennent pas.[2210] C'est le cas de ces Tutsi qui tentent de fuir vers Gitesi. Ils ont en effet décidé de ne pas retourner sur la colline de Muyira alors entièrement couverte de cadavres.[2211] C'est vers la colline de Kiziba située tout près de Karongi, dans la commune de Gitesi, qu'ils se dirigent maintenant en courant. A leur arrivée à Kiziba,[2212] ils sont arrêtés par des véhicules de génocidaires dont les coups de feu finalement les obligent à faire demi-tour vers Muyira.[2213] Au cours de cette retraite forcée vers Bisesero, les véhicules d'Interahamwe les suivent en leur tirant dessus,[2214] les pourchassant jusqu'à la rivière Kiraro[2215] à la frontière entre Gitesi et Gisovu, où d'autres assaillants, qui les y attendent,[2216] finissent par les massacrer.[2217] De nombreux Tutsi trouvent ainsi la mort en ce lieu, tant et si bien que les corps finissent par constituer une sorte de vanne qui empêche l'eau de passer, la[2218] petite[2219] rivière se transformant bientôt en une rivière de sang.[2220]

Sylvère Nyakayiro a plus de chance dans son malheur. Revenu à Muyira où survivent de très rares personnes qui ne peuvent plus vraiment se défendre, il doit se remettre à courir afin de fuir les attaques. Les assaillants le rejettent sur d'autres assaillants, le chassent, si bien que Sylvère tombe sur une nouvelle attaque qui le repousse, l'envoyant à nouveau sur une autre attaque. C'est en fuyant de la sorte qu'il finit par atteindre Gitwa, puis Karongi et avoir la vie sauve.[2221]

Quant à François Ndayisaba, il tente de se rendre sur cette même colline inhabitée qu'est Gitwa-Karongi, mais il y a là également des Hutu. En essayant de s'y rendre, beaucoup d'entre eux tombent, ceux qui échappent à la mort devant laisser sur place ceux qui viennent de tomber pour continuer à courir. Quand ils arrivent enfin, les gendarmes les aperçoivent et tentent de les faire descendre, continuant à leur tirer dessus, certains tombant, d'autres continuant à courir. François survit.[2222]

Il y a enfin ceux qui se terrent dans une cachette. C'est le cas d'Innocent Nkusi qui court avec d'autres Tutsi en direction de Nyiramakware, s'y cachant dans la forêt, dans des trous qu'ils ont creusés. Certains Tutsi meurent dans ces trous tandis que d'autres essuient les tirs avant même de parvenir à leur cachette. Innocent survit.[2223]

Les enfants de Godelieve sont attachés et écrasés sur la route en présence de soldats blancs

Il est près de quatorze heures.[2224] Avant le massacre, Godelieve Mukankamije est montée de chez elle avec neuf autres Tutsi de sa colline pour se cacher dans les nombreux buissons et arbres de la vallée de Ndege.[2225] Elle se terre maintenant précisément dans cette vallée.[2226] Or

voilà que le chef milicien Obed Ruzindana se met à descendre la colline en marchant avec des Interahamwe.[2227] Ils cherchent les Tutsi dans les buissons.[2228] Godelieve se trouve là au milieu de neuf cadavres – des femmes et leurs enfants -, les balles ne l'ayant, elle, pas touchée. Elle est avec un de ses enfants, tandis qu'elle a caché les autres un peu plus loin, également dans la brousse, se disant que s'il lui arrivait malheur, eux auraient peut-être alors la vie sauve. Les assaillants s'approchent de l'endroit où se trouve Godelieve : « Cet endroit doit abriter des Tutsi. » C'est alors qu'ils repèrent Godelieve[2229] dans un buisson[2230] : « Elle respire encore ! » Pour être sûrs de l'achever, ils la transpercent avec une lance dont la lame lui traverse le cou, pensant ainsi l'avoir tuée. Les deux autres enfants de Godelieve sont plus loin.[2231] Les tueurs les aperçoivent. Considérée comme morte par ces derniers, Godelieve écoute en fait tout ce qui se dit.[2232] Restée consciente, elle les entend s'extasier devant la beauté de ses enfants.[2233] Et de lancer que ces derniers ne connaissant pas le pêché, ils ne peuvent pas les laisser là. Elle les entend maintenant dire qu'ils les emmènent plus loin, sur la route, qu'ils verront ensuite ensemble ce qu'ils feront d'eux.[2234] Ils emploient alors l'expression : « On va les gouverner. » Godelieve ne comprend pas ce qu'ils veulent dire par là et suppute que puisqu'ils trouvent beaux ses enfants, ils projettent de les garder, afin de montrer plus tard comment étaient les Tutsi. Godelieve remercie alors en elle le Seigneur. Quand bien même elle ne les verrait plus, elle saurait au moins qu'ils sont vivants.[2235] Et tandis qu'elle croit que les tueurs les emmènent pour les adopter,[2236] ces derniers les prennent et les remontent. Obed Ruzindana dit alors qu'ils sont beaux et innocents, qu'ils n'ont commis aucun crime. Godelieve, qui est absolument incapable de marcher, qui n'a pas même la force de se lever, pense alors vraiment que ses enfants sont emmenés pour être sauvés.[2237] Et les tueurs de lancer qu'ils ont trouvé les plus beaux enfants qui soient. Alors Ruzindana ordonne de les mettre sur la route et lance : « Nous allons vous montrer ce qu'on fait avec de si jolies têtes d'anges. »[2238] Il est alors près de quatorze heures. Une fois les enfants remontés, les Interahamwe les attachent,[2239] les mettent sur la route[2240] sur laquelle ils les étendent. Ayant beaucoup couru, les enfants sont fatigués. Dans la voiture civile appartenant à Obed Ruzindana, il y a le chauffeur, le Conseiller Mika Muhimana, Ruzindana lui-même, ainsi que le policier Sylvestre Rwigimba à l'arrière du véhicule. La voiture commence par monter, puis tourne et finit par écraser les enfants au cours de la descente,[2241] la voiture de Ruzindana leur roulant dessus en présence de Blancs.[2242] Et tandis que Ruzindana les écrase avec sa voiture, Godelieve croit toujours que ses enfants sont partis avec ses ennemis, se disant que cela n'est pas si grave dès lors qu'ils ont la vie sauve. Godelieve n'apprendra que plus tard par d'autres personnes alors cachées, ce qui est réellement advenu d'eux.[2243] Elle restera près de quatre

heures inconsciente, écroulée sur neuf cadavres, ne sachant plus où elle se trouve.[2244] Au cours des grandes attaques de la mi-mai, elle aura perdu sa famille proche, son mari et ses enfants. Elle avait quatre enfants. Tous sont morts, deux écrasés,[2245] les deux autres tués dans les buissons.[2246]

Le massacre prend fin

L'attaque ne prend partiellement fin que vers quatorze heures, avec le départ de nombreux assaillants à bord de véhicules.[2247] L'assaut proprement dit aura duré en fait jusqu'en milieu d'après-midi,[2248] après quoi le préfet Kayishema rassemble et félicite les assaillants venus des autres régions.[2249] Les Interahamwe restent, eux, sur les lieux du massacre jusque vers dix-huit heures.[2250] Il faut dire qu'ils sont motivés par le gain, raison pour laquelle ils sont retournés ce jour à Bisesero afin de fouiller les corps, certains tueurs allant maintenant jusqu'à rassembler tout ce qu'ils ont pu récolter à partir des champs des Tutsi, allant enfin jusqu'à s'emparer de leurs vaches.[2251] A plusieurs reprises, Obed Ruzindana aura ainsi, au cours de la journée, donné de l'argent à plusieurs assaillants.[2252]

Le soir, les miliciens rentrent, certains dans des voitures, d'autres à pied avec les vaches des Tutsi dont ils viennent de s'emparer à Bisesero. Un de ces miliciens, qui en conduit une, fait remarquer à un autre milicien que ceux de Yusufu Munyakazi ont pris beaucoup de vaches par rapport à eux. Son interlocuteur lui répond que s'ils en ont pris beaucoup, c'est qu'ils les méritent vraiment. Et d'ajouter que s'ils n'étaient pas venus les aider, ils n'auraient pas été en mesure d'exterminer les Tutsi de Bisesero. Et de préciser enfin que les hommes de Yusufu leur ont enseigné nombre de tactiques leur permettant d'achever un Tutsi. Et tandis qu'ils discutent, ils aperçoivent un grand buisson, se demandant s'il n'est pas susceptible d'en abriter. Aussi se mettent-ils à le fouiller jusqu'à y débusquer deux Tutsi qu'ils battent avant de les contraindre à prendre des bâtons afin de les aider à conduire leurs vaches.[2253]

Le soir, une fois leurs assaillants repartis, un Tutsi s'adresse à Philémon Hakizimana : « C'est terrible. Aujourd'hui encore, on a vu des Blancs, ces Blancs que l'on a vus hier. »[2254]

Sur la chaîne publique française, on parle de miliciens « difficilement contrôlables »

A quelques milliers de kilomètres de là, en France, le journaliste Bruno Masure présente le vingt heures de la chaîne publique française

France 2 : « A New York, le Conseil de sécurité des Nations unies a reporté une nouvelle fois à la semaine prochaine une éventuelle décision sur le renforcement de la mission des Nations unies au Rwanda. Et pourtant, il y a urgence, c'est le moins que l'on puisse dire. Selon les émissaires de l'ONU sur place, le dernier bilan des massacres sur place là-bas se monte à au moins deux cent mille morts, et certains évoquent même le chiffre de cinq cent mille victimes. Bref, le Rwanda, c'est vraiment l'enfer sur terre. » Le reportage de la journaliste Patricia Coste est lancé : « Au Rwanda, de nouveaux cadavres chaque jour apparaissent sur des routes hier dégagées. Les miliciens sont toujours en action et de nombreux civils, souvent de jeunes garçons, armés, sont difficilement contrôlables. » Difficilement contrôlables ? Pas sur les collines de Bisesero en tout cas, où ils ont été parfaitement sous le contrôle aussi bien des soldats que des milices.[2255]

La fin d'un monde

Au cours de toute la journée, les miliciens seront ainsi parvenus à massacrer nombre de ces Tutsi qui leur avaient échappé la veille.[2256] Il ne reste que très peu de survivants ce jour-là.[2257] Toutes les collines de Bisesero sont jonchées de cadavres.[2258] Casimir Ruzindana considère qu'il y avait cinquante mille Tutsi à Bisesero avant le 13 mai et évalue à quarante-cinq mille le nombre d'entre eux morts au cours des grandes attaques des 13 et 14 mai. Pour lui, c'est la fin du monde.[2259] Ce sont surtout les femmes et les enfants qui ont été exterminés en très grand nombre.[2260]

Après le massacre,[2261] on est allé chercher Godelieve Mukangamije dont on a transpercé le cou avec l'épée.[2262] On lui a dit que ses enfants avaient été tués, écrasés par des véhicules.[2263] Le soir venu, elle est avec les Tutsi ayant survécu à l'attaque. Ils sont venus voir les blessés. Comme Michel Kayihura fait partie de ceux qui ont vu comment Obed Ruzindana a écrasé ses enfants, Godelieve apprend que leurs têtes sont restées sur la route. Aussi demande-t-elle qu'on aille prendre ces têtes ainsi que leurs corps afin de les recouvrir. Godelieve ne veut pas que les charognards viennent les manger.[2264] Michel lui montre où se trouvent, sur la route, les crânes de ses enfants qu'il dépose maintenant, à l'aide d'une pelle, sur le bas côté de cette route, dans la rigole.[2265]

L'épouse de Narcisse Kayigamba a trouvé la mort, toute sa famille a été tuée au cours des attaques des 13 et 14 mai.[2266] Quant à la femme d'Anastase Gasagara qui jusque-là souffrait après avoir reçu des coups de machettes, elle a fini par mourir après que les miliciens lui eurent asséné de nouveau des coups de machette, et ce pour la troisième fois.[2267] Au cours de ces deux jours de massacre, les miliciens n'ont pas, comme c'en était

devenu l'habitude jusque-là, donné leurs coups de machette n'importe comment, mais ont tué d'une façon spéciale, coupant les jambes et les bras des victimes, les laissant enfin se faire dévorer par les corbeaux et les chiens.[2268]

A Bisesero, certains Tutsi finissent par perdre l'espoir de vivre, pensant dès qu'ils voient un assaillant, qu'ils ne pourront pas échapper à la mort.[2269] Ils se sentent vraiment abattus, ne pouvant plus confier leurs vies qu'au Dieu du ciel.[2270] Aussi certains Tutsi tentent d'encourager ceux qui perdent espoir, leur conseillant de continuer à combattre jusqu'à l'arrivée des soldats du FPR.[2271] C'est pourquoi Aminadabu Birara rassemble les Tutsi qu'il oblige à continuer à combattre.[2272]

Dans la nuit du 14 au 15 mai, ainsi qu'au cours des nuits suivantes, Augustin va inlassablement chercher les membres de sa famille.[2273] C'est en marchant au cours d'une de ces nuits qu'Efesto Habiyambere tombera pour sa part sur le cadavre de sa mère. Il demandera alors à d'autres Tutsi encore vivants de l'aider à l'enterrer. Il ne saura toujours pas où sont exposés les corps de ses enfants ainsi que ceux des autres membres de sa famille.[2274] Au cours de ces deux jours de massacre, toute la famille de Godelieve Mukangamije a été exterminée.[2275]

Parmi ceux qui ont couru ce jour, certains ont trouvé à se cacher de nouveau dans la brousse,[2276] dans les buissons.[2277] Si certains d'entre eux ont toutefois fini par être débusqués puis exécutés,[2278] d'autres sont restés dans les broussailles,[2279] ne bougeant plus et se contentant de manger de l'herbe,[2280] parvenant par chance à échapper à la mort.[2281] Philémon Hakizimana a été blessé à la poitrine, ce qui l'a empêché de continuer à courir dans les montagnes comme l'ont fait les autres, de se défendre ou bien de fuir. C'est pourquoi il a entrepris de se cacher dans un buisson et les génocidaires n'ont pas été en mesure de le voir.[2282] Innocent Nkusi, qui a trouvé à se cacher dans un trou à Nyiramakware, pense à cet instant être le seul survivant du groupe au sein duquel il était ce jour.[2283]

Constatant qu'il reste très peu de survivants et que la résistance a été totalement brisée, les survivants se cachant dans des trous, d'autres dans des latrines, les génocidaires vont cette fois-ci laisser aux Interahamwe le soin d'achever le « travail » dans les jours qui suivent, en peu de jours,[2284] en prenant également soin d'achever les blessés.[2285] Aucun répit ne va être laissé aux Tutsi.[2286] Alors qu'ils avaient d'habitude un répit à partir de dix-huit heures, les assaillants vont désormais venir non seulement le matin mais aussi la nuit, pourchassant et traquant les Tutsi partout où ils le peuvent.[2287] La nuit, les génocidaires viendront encercler les maisons dans

lesquelles se cachent les Tutsi, les incendier avant d'y lancer des grenades, finissant par les en faire sortir, après quoi ils vont pouvoir les machetter. Vraiment aucun répit n'est laissé aux Tutsi.[2288]

Dimanche 15 mai

Le 15 mai clôt les grandes attaques de la mi-mai

Le 15 mai, quelques paysans viennent de Kibuye achever les survivants de Bisesero.[2289] Obed Ruzindana leur donne de l'argent sur la colline de Gitwa. Les tueurs parlent entre eux du fait qu'un paiement complémentaire va leur être versé par Ruzindana dans les jours qui viennent.[2290] L'essentiel de l'attaque de la mi-mai aura donc duré trois jours, bien que nombre de Tutsi aient trouvé la mort le 13 mai.[2291]

Au cours de ces attaques, Innocent Nkusi a perdu ses sept enfants, sa femme, son père, sa mère, ses frères. Dans sa famille paternelle, ils étaient douze enfants. Il n'en reste aujourd'hui que deux, son frère et lui.[2292] C'est également au cours de ces attaques que François Ndayisaba a perdu le frère et la sœur qui lui restaient.[2293]

Deux jours après avoir vainement attendu ses filles, Catherine et son fils finissent par trouver leur corps à Runyangingo. N'ayant pas de houe pour creuser une tombe, ils les mettent sur l'herbe avant de retourner dans la brousse.[2294]

Quant à Vianney, informé de ce que les membres de sa famille ont trouvé la mort, et à force de chercher, il finit par découvrir leurs cadavres également à Runyangingo, dans un ruisseau. Il commence par les en retirer afin ensuite de les enterrer pour éviter qu'ils ne soient dévorés par les chiens. Il enlève d'abord sa mère qui est nue, déposant son corps au bord du ruisseau, puis sa sœur. Mais quand il voit l'état de leurs corps, Vianney prend peur. Il est seul à cet instant. Il se met alors à courir en laissant près du ruisseau les corps de ses proches qui finiront par être dévorés par les chiens.[2295]

C'est au cours de ces trois jours que la fille de Muganga a été tuée. Samuel Ndengiyinka avait pourtant participé à la cacher depuis que, blessée, elle ne pouvait plus courir. Un trou avait été creusé dans lequel ils l'avaient mise pendant la journée, en prenant soin de rajouter des pierres. Le soir, les survivants allaient la chercher afin qu'elle ne meure pas. Samuel ne sait pas comment les génocidaires ont fini par savoir que cette fille était cachée, mais au cours des trois grandes attaques de la mi-mai, Obed

Ruzindana et Mika Muhimana sont arrivés avec des Blancs et ont envoyé des miliciens chercher la fille. Ils l'ont ramenée, et quand elle est arrivée, ils lui ont ordonné d'enlever tout ce qu'elle portait afin de voir comment était faite une fille tutsi. Celle-ci avait commencé par refuser. Adolescente, elle avait l'âge auquel on ne se dénude plus devant des inconnus. « Tu ne veux pas ? », s'était alors énervé le chef milicien Ruzindana. Les Blancs étaient là, observant ce qui se passait. Alors Ruzindana avait dit à la fille : « Si tu refuses, on te tue. » L'enfant avait persisté à refuser, après quoi ils avaient pris un couteau et avaient déchiré le petit vêtement qu'elle portait, déjà un peu déchiqueté, puis l'avait transpercée avec le couteau. La fille était morte, puis ils l'avaient jetée au bas de la route.[2296]

Quant à la propre fille de Samuel Ndengiyinka, elle a été kidnappée pour servir d'informatrice et d'objet sexuel. Après la première attaque du 13 mai, Mika Muhimana et Obed Runzindana étaient venus la chercher, l'avaient mise dans la voiture où se trouvaient alors Mika, pas dans le but de la tuer mais afin qu'elle leur montre où les autres se cachaient. C'est à Mugonero que Samuel finira par retrouver le corps de sa fille. Dans la voiture dans laquelle Mika et Ruzindana avaient emmené sa fille avaient pris place des Blancs.[2297]

Bernard Kouchner et Alain Juppé parlent de génocide

Le 13 mai, dans la cour de l'hôtel Amahoro, le « French doctor » Kouchner s'était exprimé face aux médias : « Employer le mot génocide n'est pas mon habitude, mais ces gens ont été tués pour ce qu'ils étaient, pas pour ce qu'ils ont fait. Et donc ça, c'est la définition d'un génocide. » Il venait ainsi de dénoncer sans le dire un génocide derrière lequel se trouvaient des soldats français au moment même où il tenait ces propos.[2298]

Le 15 mai, à l'issue de la réunion du Conseil des ministres de l'Union Européenne à Bruxelles, c'est au tour d'Alain Juppé, ministre français des Affaires étrangères, de dénoncer le génocide perpétré à l'encontre des Tutsi. Il s'en félicitera quelques années plus tard sur son propre site web en écrivant : « Ce que je sais aussi, c'est que loin de se taire sur ce qui s'est alors passé au Rwanda, le gouvernement français a, par ma voix, solennellement dénoncé le génocide dont des centaines de milliers de Tutsis étaient les victimes. » Et de rappeler qu'il le fit « de nouveau le 18 mai à l'Assemblée Nationale au cours de la séance des questions d'actualité. »[2299]

Ce même 18 mai, une fois de retour en France, toujours sans préciser

que le génocide qu'il dénonce est mis en œuvre par le gouvernement intérimaire allié à la France, Bernard Kouchner évoque une sorte de génocide circonscrit à la rue : « Les Hutu tuent les Tutsi, et apparemment ont décidé de les tuer tous ! Ça s'appelle un génocide. »[2300]

Reconnaissons-leur d'avoir effectivement dit, au lendemain du quasi anéantissement de la dernière poche de résistance des civils tutsi à leur génocide par des soldats blancs, français, qu'il s'agissait en effet là d'un génocide. Le fait pour Alain Juppé d'avoir « dénoncé » ce génocide va maintenant lui permettre de justifier le déclenchement d'une opération présentée comme humanitaire, l'opération Turquoise. Elle va en fait permettre d'exfiltrer les génocidaires vers le Zaïre en vue de tenter de reconquérir le Rwanda.[2301]

Lundi 16 mai

Le 16 mai a lieu, dans les bureaux de la préfecture de Kibuye, une réunion à laquelle assiste le président du Gouvernement intérimaire rwandais, Théodore Sindikubwabo. Ce dernier arrive à la préfecture à bord d'un hélicoptère de l'armée rwandaise.[2302] Il est accompagné d'Edouard Karemera, vice-président du MRND et ministre de l'Intérieur du gouvernement intérimaire.[2303] L'hélicoptère atterrit tout près de la salle de réunion sans qu'il y ait pour autant de piste d'atterrissage. La réunion se tient dans la salle polyvalente. L'archiviste de la préfecture, Ignace Banyaga, se rend à cette réunion. Aussi bien les employés du bureau préfectoral que la population locale ont en effet été sommés d'y assister. Il y a beaucoup de monde. Ignace ferme la porte de la très grande salle de la préfecture alors bondée. Le préfet Clément Kayishema est présent pour accueillir Théodore Sindikubwabo. Est également présente la ministre de la Justice, une femme détachée de Kigali. Dans son discours, Sindikubwabo dit être venu voir et remercier les gens de Kibuye d'avoir mis à exécution les ordres du gouvernement, sans préciser bien sûr explicitement qu'il parle des tueries.[2304] Il tient officiellement une réunion de « sécurité » au cours de laquelle il remercie donc le préfet de Kibuye, Clément Kayishema, d'avoir accompli sa mission, faisant allusion sans le dire aux massacres perpétrés contre les Tutsi au sein de sa préfecture.[2305]

Chapitre 5

Les tentatives d'extermination des derniers survivants de Bisesero

Deuxième quinzaine de mai

Une accalmie de courte durée

Après les grandes attaques des 13, 14 et 15 mai, les Tutsi retrouvent un peu de tranquillité, ne voyant plus leurs assaillants. Au bout de trois jours de calme, ne subissant plus d'attaques, ils se mettent à enterrer leurs morts.[2306] Constatant l'accalmie faisant suite au départ des Blancs, certains Tutsi partent cultiver leur champ dans les marais.[2307] S'ils n'osent pas encore rentrer chez eux, ils ne pensent pas moins que le génocide a peut-être enfin cessé. C'est là toutefois commettre une erreur. Croyant que le génocide est fini, Basile, un enseignant tutsi, demande à son domestique d'aller acheter du sel dans le centre. Celui-ci s'exécute et se rend dans le centre où il est assassiné.[2308]

Les Français ne retourneront pas attaquer à Bisesero.[2309] Entre la grande attaque de la mi-mai et la fin juin, Augustin Nzabahimana ne reverra pas de Blancs.[2310] Quant au policier Sylvestre Rwigimba, après l'attaque du 13 mai, il ne participera plus à d'autres attaques en compagnie de Blancs, n'ayant en tout participé qu'à un assaut à leurs côtés.[2311]

Les massacres reprennent

Les miliciens sont encouragés à tuer par profit

Le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, s'adresse aux génocidaires en leur disant qu'il ne croit pas qu'ils auront encore l'aide des Blancs et que si ces derniers ont certes cassé la résistance des Tutsi, c'est maintenant à eux de poursuivre le « travail ».[2312] Afin de les motiver,

il est convenu qu'Obed Ruzindana récompense les tueurs qui parviendront à tuer des Tutsi, ce qui va avoir pour conséquence l'existence de scènes surréalistes au cours desquelles des génocidaires vont supplier les Tutsi qu'ils attaquent de ne pas courir trop vite[2313] afin de leur permettre de les tuer facilement et d'obtenir la récompense d'Obed Ruzindana.[2314] Au cours des attaques, nombre de leaders parmi les plus importants reviennent régulièrement pour vérifier si les miliciens mènent à bien la tâche qui leur a été assignée.[2315]

Manasse Nzarora a bien entendu le message de Sikubwabo et retourne avec les autres génocidaires exterminer les survivants tutsi.[2316] Léonidas Hakizimana continue également à participer au génocide.[2317] Quant à Jean Ngarambe, s'il n'est pas retourné à Bisesero le 14 mai, il continue toutefois par la suite à s'y rendre pour massacrer les Tutsi,[2318] continuant donc à tuer les survivants, sans s'arrêter jusqu'en juin, n'allant plus à Bisesero que pour vérifier qu'il n'y a plus de Tutsi, participant par la même occasion à dérober leurs vaches.[2319]

Aucun répit n'est laissé aux Tutsi

Alors que les Tutsi avaient commencé à se dire que le génocide avait cessé, les miliciens rwandais recommencent donc à les attaquer.[2320] Chaque jour, ils reviennent à Bisesero tuer les Tutsi, les miliciens ayant l'air de véritables fous avec leurs vêtements blancs et ces plantes sur la tête.[2321]

Esdras Ndalisamye est fatigué de tout cela. Il n'a plus la force de se défendre. Il se demande d'ailleurs pourquoi rester à Bisesero et finit par revenir à Karongi-Gitwa où il n'y a plus que des corbeaux et l'odeur des cadavres, les tueurs ayant fini par cesser de s'aventurer dans les buissons,[2322] tandis qu'à Bisesero, tout le reste du mois de mai, les Tutsi subissent des attaques répétées.[2323] Quand ils parviennent à chasser leurs assaillants, ces derniers finissent toujours par revenir.[2324] Les Tutsi ne connaissent aucun instant de répit, les miliciens les attaquant tous les jours.[2325]

Si les Tutsi subissent des attaques de six heures du matin au coucher du soleil, et ce jusqu'à la fin juin,[2326] elles ont surtout lieu la nuit, Manasse Nzarora ayant reçu des consignes en ce sens. Les rares survivants tentent en effet, la nuit, de chercher à manger dans leurs champs. Or comme toutes les maisons ont été détruites, c'est sur les collines qu'ils tentent de faire du feu, ce qui permet à Manasse ainsi qu'aux autres génocidaires de les tuer.[2327] Les Tutsi passent donc leurs nuits sans manger dans la brousse à côté des cadavres,[2328] renonçant à se battre.[2329] Il faut dire que l'attaque du 13 mai a indéniablement détruit tant leur capacité à se défendre que l'assurance dont ils avaient besoin pour poursuivre la lutte.[2330] Le massacre a réduit leurs chances de résistance et de survie.[2331]

Aussi nombre d'entre eux ont pris la fuite vers la forêt et la brousse, se dispersant en quête d'endroits où ils parviennent d'abord à se cacher.[2332] C'est le cas de Sylvère Gatwaza qui commence ainsi à se dissimuler dans les broussailles, jusqu'à l'arrivée des soldats français fin juin.[2333] Il faut dire que, suite à la grande attaque, les Tutsi n'ont plus de force. Ils n'essaient même plus de courir, se contentant de rester là où ils se trouvent.[2334]

Aminadabu Birara regonfle le moral des Tutsi

Le chef des Basesero, Aminadabu Birara, interdit aux Tutsi de se cacher, leur sommant de continuer à rester en place, à découvert. Ils ne peuvent que constater qu'il est dans le vrai étant donné que les assaillants sont, avec leurs grenades, parvenus à tuer nombre de Tutsi cachés derrière les buissons. Aussi François Murigambi et les autres Tutsi décident-ils de ne plus se cacher, n'ayant plus rien à perdre, gardant leur ancienne tactique et continuant à se défendre. Quand on leur tire dessus, il leur suffira de courir s'abriter dans la brousse.[2335] Aussi, d'abord éparpillés sur plusieurs collines, ils se rassemblent à nouveau peu à peu sur celle de Muyira.[2336]

Les Tutsi parviennent à nouveau à riposter aux attaques au cours desquelles les assaillants ne sont pas nombreux, et ce jusqu'à les faire reculer.[2337] Quand ils se font encercler, ils envoient une lance dans leur direction, parvenant parfois à en toucher un, ce qui entraîne leur dispersion et permet aux Tutsi d'en profiter pour s'enfuir en courant. Quelques-uns parviennent alors à s'échapper tandis que les autres sont attrapés puis tués.[2338]

De terribles nuits

La situation reste toutefois difficile pour les Tutsi.[2339] Chaque soir, ils se rassemblent sur la colline. Quand quelqu'un n'est pas là, c'est qu'il est mort.[2340] Et quand un Tutsi meurt, ses proches doivent encore trouver la force de l'enterrer.[2341] La nuit, de sa cachette, Vianney assiste à la guerre des chiens qui viennent dévorer les cadavres.[2342] Des chiens, mais aussi d'autres animaux, viennent en effet la nuit dévorer les corps. Au cours de la journée, ce sont des corneilles qui accompagnent les miliciens pour se nourrir également des cadavres. Les Tutsi doivent trouver de la force alors qu'ils ont faim et qu'il n'y a rien à manger.[2343]

Le soir, quand les miliciens rentrent, Elizaphan Kajuga, dont les habits sont déchirés et les pieds gonflés[2344] à force de passer ses journées à courir et se cacher dans la brousse,[2345] et qui de surcroît n'a rien à manger, parcourt les collines en cherchant de l'eau dans les ruisseaux. Mais tous les ruisseaux de Bisesero sont remplis de cadavres. L'eau y est devenue

entièrement rouge. Elizaphan a toutefois pris l'habitude de voir des cadavres et n'a plus la nausée. Alors il boit de cette eau tout en y voyant les parties du corps des membres de sa famille. Il ne peut rien y faire.[2346]

Dans la nuit du 14 au 15 mai, ainsi que les nuits suivantes, Augustin continue à chercher les membres de sa famille.[2347] La quatrième nuit, il tombe sur une robe de sa fille. Il se met alors à fouiller parmi les cadavres à proximité de cette robe. C'est alors qu'il aperçoit une femme sans pieds et sans tête, couchée avec son enfant, mort également. Au bout d'un certain temps d'observation, il comprend que c'est sa femme. L'enfant a encore ses habits qu'il reconnaît. Il va alors immédiatement chercher l'oncle de son épouse pour qu'il l'aide à l'enterrer. Les deux hommes mettent un peu de terre sur les cadavres mais n'ont plus la force de leur creuser une tombe.[2348] Quant à ceux qui, ayant un temps tenté de fuir Bisesero, sont contraints d'y revenir, ils constatent que la situation est pour le moins critique.[2349]

Les Tutsi ayant tenté de fuir vers le Burundi ont été refoulés vers Bisesero

Le 19 mai, à l'instar de bien d'autres Tutsi qui ont tenté de fuir Bisesero, Alexandre est obligé d'y retourner, six jours après en être parti, s'étant rendu compte qu'il n'y avait pas moyen de sortir de Bisesero.[2350] Eric faisait lui aussi partie de ce groupe de Tutsi qui tentèrent de fuir vers le Burundi. Un groupe dont vingt-cinq membres furent tués à un barrage routier dans la forêt de Nyungwe.[2351] Lorsque les survivants de l'expédition infructueuse vers le Burundi s'en retournent à Bisesero, ils ne peuvent que se rendre à l'évidence : la situation a encore empiré.[2352]

Quand Eric revient à Bisesero, il constate que beaucoup des siens sont morts, leurs cadavres gisant partout. Tous les Tutsi sont maintenant rassemblés sur une même colline. Pendant la nuit, Eric retourne à Gisovu chercher de la nourriture. Or voilà qu'il se couche dans des buissons derrière un barrage de miliciens pour suivre leur conversation. Ils parlent de Yusufu Munyakazi, le chef milicien de Cyangugu : « Les miliciens de Yusufu ont tué beaucoup de gens à Bisesero. » Un autre ajoute : « Ils ont aussi mangé beaucoup de viande à Mugonero. Chaque Hutu de Kibuye qui trouve une vache doit la donner aux miliciens de Yusufu comme récompense. » Craignant que ces miliciens ne le découvrent, Eric retourne à Bisesero.[2353]

D'autres Tutsi continuent de se cacher, échappant de peu à la mort et allant de cachette en cachette.[2354] C'est le cas de Vianney dont la cachette est découverte le 21 mai. Il se met alors à courir mais est touché au pied droit. Il finit par se cacher de nouveau dans des buissons. Ayant peur d'y entrer, les

miliciens y mettent le feu. Par chance, la partie alors occupée par Vianney n'est pas brûlée. Ne pouvant pas marcher, il reste dans les buissons sans bouger. Il se camoufle en disposant sur lui beaucoup d'herbes. Pendant la journée, il peut voir les miliciens venir les tuer. Vianney reste là sans être soigné, sans manger. Il a peur d'être tué.[2355]

Les massacres s'intensifient à partir du 20 mai

A partir du 20 mai, les tueurs décident de redoubler d'efforts.[2356] Les 20, 21, 25 et 30 mai, les massacres sont intenses.[2357] Le chef milicien de Cyangugu, Yusufu Munyakazi, ainsi que le Conseiller de Gishyita, Mika Muhimana, participent à ces attaques en compagnie d'autres chefs tels que Munyantwale, Conseiller de l'un des secteurs de la commune Gishyita, de Charles Karasankima, ex-bourgmestre de Gishyita, enfin du policier communal Sylvestre Rwigimba.[2358]

Le 20 mai, au cours d'un assaut, des Tutsi courent vers les chefs miliciens pour être tués par balles

Une première attaque sérieuse a lieu aux alentours du 20 mai. Les miliciens se rendent à Bisesero à bord de véhicules Toyota pour attaquer les Tutsi qui, épuisés, n'ont plus la force de courir. Les miliciens machettent ceux qu'ils capturent. C'est alors que les Tutsi décident de courir vers l'endroit où les chefs des miliciens ont l'habitude de s'installer pendant les attaques, à Nama. L'idée est au moins de recevoir un coup de fusil plutôt que d'être tués à coups de machette. Alors qu'ils courent donc tous vers Nama, ils sont poursuivis par des miliciens qui, pensant qu'ils veulent attaquer leurs chefs, ouvrent un feu intense dans leur direction. Du côté de Nama, devant un camion jaune, Yusufu Munyakazi, coiffé d'un bonnet de musulman et vêtu d'un boubou, est en position de tir. A côté de lui se trouvent Obed Ruzindana et Mika Muhimana. Près de quatre-vingt personnes trouvent la mort à cet instant. Alors le chef des Basesero, Aminadabu Birara, voyant que tous ces Tutsi viennent de mourir, ordonne aux autres de reculer, ce qu'ils font.[2359]

Une attaque de cinq cents génocidaires le 25 mai

Mais c'est le 25 mai qu'a lieu une attaque déterminante.[2360] Les miliciens arrivent à bord de nombreuses voitures et lancent un assaut en tirant au niveau de Kazirandimwe, près de Muyira.[2361] Au matin du mercredi 25 mai, Obed Ruzindana et Dan Ngerageze, un des assistants du bourgmestre de Gishyita, dirigent l'attaque d'environ cinq cents miliciens. En voyant cette attaque, les Tutsi ne sont pas plus impressionnés que cela, fort du souvenir de celle du 13 mai au cours de laquelle leurs assaillants

étaient autrement plus nombreux. Le grand frère d'Alexandre, Ignace Kayinamura, se cache alors dans des buissons près de la route avec ses trois enfants. En fouillant ces buissons, les tueurs découvrent Ignace qu'ils conduisent, lui et ses enfants, auprès d'Obed Ruzindana et Dan Ngerageze. Obed dit aux miliciens de ne pas tuer Ignace mais de le conduire au marché de Mugonero pour le torturer. Dan pense toutefois qu'il convient plutôt de le tuer directement. Ainsi Ignace et ses enfants sont-ils finalement tués sur place.[2362]

Les miliciens restent par ailleurs ce 25 mai inquiets à l'idée de rentrer sans être parvenus à débusquer Ndamage, qu'Obed Ruzindana et Yusufu Munyakazi leur ont demandé de tuer. Ndamage est un commerçant, fils de Bisangwe, originaire de la commune Gisovu. Les miliciens demandent partout s'il a été découvert. Ils parviennent finalement à le tuer.[2363]

Impatients de rentrer chez eux, à Gatare, dans la région de Cyangugu, les miliciens s'encouragent à « travailler » vite. Pour l'un d'entre eux, les Tutsi de Bisesero étant maintenant exterminés, leur « travail » est fini. Un autre ne manque pas de l'appuyer en clamant que l'heure de rentrer chez eux est arrivée. Et tous de chercher un endroit où s'installer pour boire de la bière. L'un d'eux propose d'aller s'installer à Ngoma ou Mugonero.[2364] Après le départ des tueurs, le tutsi Assiel Kabanda, qui était alors caché à côté de l'endroit où se trouvait Obed Ruzindana, enterre les cadavres d'Ignace et de ses enfants.[2365] A l'instar de Ndamage, Assiel fait partie de ceux que les chefs miliciens ont expressément demandé aux miliciens de tuer.[2366]

Les Tutsi tentent de se cacher dans les buissons et les grottes mais sont débusqués

Le 26 mai, Léoncie qui est âgée et qui passe son temps depuis maintenant deux mois à courir n'en a plus la force. De plus, son mari n'est pas revenu la veille à l'endroit où les survivants se rassemblent. Elle entend dire qu'il a été tué. Elle n'a plus la force de courir et a fini par se cacher dans un buisson à Uwingabo. Son petit frère ainsi que d'autres survivants l'aident à chercher le cadavre de son époux qu'ils finissent par trouver à Uwingabo. Il a une petite houe dans la main et a reçu des coups de machette dans le dos ainsi que des coups de fusil dans la tête. Il a encore ses habits. D'autres cadavres n'ont, eux, plus d'habits. Ils l'enterrent. Léoncie est complètement épuisée. Elle ne mange plus. Des cadavres sont exposés sur les collines. C'est alors que des miliciens découvrent un enfant qui, tout en pleurant, court et entre dans le buisson où Léoncie se cache. La voilà découverte par trois miliciens qui, la voyant, se mettent à crier. Léoncie leur propose de l'argent s'ils n'appellent pas les autres. Alors, les

miliciens se mettent à la fouiller, lui enlèvent ses pagnes et finissent par trouver sur elle cinquante mille francs. Léoncie reste ainsi avec sa petite jupe jaune ainsi que sa blouse rouge. Après avoir pris l'argent, les miliciens lui assènent des coups de machette sur la tête auxquels Léoncie ne tente même pas de résister. Elle tombe en syncope. Pensant qu'elle est morte, les miliciens s'en vont. Alors que le soir, les survivants tutsi circulent sur l'ensemble des collines au milieu des blessés et des cadavres, ils ramassent Léoncie qui n'a pas succombé à ses blessures. Elle est conduite à Gaheno où sont rassemblés les blessés. On y soigne des plaies avec de l'eau chaude et des herbes cicatrisantes. Et comme tous les matins, très tôt avant l'attaque, les blessés sont mis dans la brousse, recouverts d'herbes afin de les cacher.[2367]

Au cours de ces attaques, il arrive que les tueurs essuient des pertes, mais ce ne sont que de faibles pertes. De nombreux Tutsi sont en revanche tués.[2368]

Les Tutsi ont faim, ont soif, ont froid, subissent des pluies torrentielles, ont peur, sont désespérés.[2369] Pourtant chaque soir, ils continuent à se réunir sur la colline pour au moins tenter d'entretenir le moral des jeunes afin que ces derniers continuent à courir et se battre quand bien même il est maintenant devenu difficile pour eux de s'organiser.[2370] Les Tutsi qui ont gardé encore un peu de force continuent ainsi à combattre, avec l'espoir que les soldats du FPR finiront par venir les libérer.[2371]

Mais après avoir combattu sans répit contre les Interahamwe, après que ces derniers eurent incendié leurs maisons, les eurent chassés chaque jour dans toutes les collines, les traquant comme des animaux au point qu'ils ont à peine pu souffler, les voilà qui cherchent et trouvent des refuges, décidant au beau milieu du génocide, d'arrêter de riposter, pensant que leurs assaillants cesseront ainsi de les poursuivre.[2372] Les Tutsi ne sont plus capables de riposter aux attaques. Aussi se cachent-ils désormais. Cela n'empêche pas les génocidaires de parvenir à en tuer de nombreux chaque jour. Pour ce faire, ils les débusquent de leurs cachettes en les enfumant comme on le fait pour des animaux, après quoi ils leur courent après avant de les tuer.[2373] Ces derniers ne lâchent donc pas leur proie et persistent à les poursuivre, les encerclant partout où ils le peuvent.[2374]

Mukahigiro a de la chance dans son malheur. En voyant comment les miliciens ont massacré les Tutsi, elle a pris ses deux enfants et s'est rendue au bord du lac Kivu avec la volonté se suicider.[2375] Mais avant de céder à son impulsion, elle a aperçu deux hommes ayant trouvé un bateau. Elle les a rejoint et s'est rendue avec eux, à bord du bateau, sur l'île d'Idjwi.[2376]

Quant à Efesto, qui a assisté à la mort de Nzigira le 13 mai, il reste

à Bisesero, entouré de cadavres. Ne trouvant ni à manger ni à boire, il s'amaigrit beaucoup. Ayant passé maintenant plus de deux mois sans se laver, ses cheveux sont sales, sa peau pleine d'écailles.[2377]

Des soldats français livrent dans la dernière semaine de mai des armes aux forces génocidaires

La France continue à livrer des armes aux forces génocidaires après l'embargo voté par le Conseil de Sécurité le 17 mai

Alors que le 17 mai 1994, le Conseil de sécurité des Nations Unies a adopté, par la résolution 918, un embargo sur les armes interdisant la vente et la livraison « d'armements et de matériels connexes de tous types, y compris les armes et les munitions », les livraisons d'armes aux forces du génocide ne cessent pas pour autant.[2378] Elles sont juste déroutées par l'aéroport de Goma à défaut de l'aéroport de Kigali, où les combats entre les FAR et le FPR ainsi que la présence internationale rendent les livraisons régulières très difficiles. Certaines livraisons d'armes à Goma parmi les premières après le 17 mai sont des envois du gouvernement français pour les FAR. Cinq livraisons arrivent ainsi en mai et juin, comprenant de l'artillerie, des mitrailleuses, des fusils d'assaut et des munitions fournies par le gouvernement français. Deux de ces livraisons ont lieu les 25 et 27 mai.[2379]

Le 22 mai, le président du Rwanda génocidaire avait demandé à Mitterrand un soutien matériel

Or le 22 mai, au lendemain de la perte de contrôle de l'aéroport de Kigali par les Forces armées rwandaises, le président du gouvernement génocidaire, Théodore Sindikubwabo, venait d'adresser une lettre à son homologue français, François Mitterrand : « Le Peuple rwandais vous exprime ses sentiments de gratitude pour le soutien moral, diplomatique et matériel que Vous lui avez assuré depuis 1990 jusqu'à ce jour. » Le président du gouvernement intérimaire rwandais venait ici d'indiquer que la France avait soutenu les forces du génocide jusqu'au 22 mai, incluant de facto la date du 13 mai correspondant au grand massacre de Bisesero ! Rappelons à cet endroit qu'il est venu lui-même à Kibuye, trois jours après ce massacre, en féliciter les acteurs, ce qu'il sut faire en ses propres termes. Il poursuit : « En son nom, je fais appel à Votre généreuse compréhension et celle du Peuple français en Vous priant de nous fournir encore une fois Votre appui tant matériel que diplomatique. Sans Votre aide urgente, nos agresseurs risquent de réaliser leurs plans et qui Vous sont connus. »[2380]

Les présentes livraisons seraient-elles la réponse de Mitterrand à son homologue rwandais ? La question mérite d'être posée.[2381] Le consul de France à Goma, Jean-Claude Urbano, est interpellé sur une de ces livraisons, tandis que les armes sont entassées sur la piste et que l'odeur des cadavres dans une fosse commune à la frontière envahit l'aéroport. Urbano déclare alors qu'il n'est pas en mesure d'intervenir étant donné qu'il s'agirait selon lui de l'application d'un contrat de droit privé, passé avant l'interdiction des ventes d'armes au Rwanda ![2382]

A Goma, des soldats français livrent des armes aux forces génocidaires

Les miliciens Emmanuel Nshogozabahizi et Jean-Damascène Uzabakiriho participent à décharger une de ces livraisons d'armes à l'aéroport de Goma.[2383]

Deux frontières séparent au nord le Rwanda du Zaïre: celle de la Corniche à Gisenyi et celle appelée « poids lourds » à la barrière de laquelle Emmanuel Nshogozabahizi est affecté. Il fait en effet partie de ceux qui, ayant été formés au maniement des armes, ont dès après l'attentat été chargés de la sécurité. Il s'y trouve en compagnie d'officiers subalternes, tous commandés par le lieutenant-colonel Anatole Nsengiyumva qui leur a donné pour ordre de veiller à ce que personne ne puisse fuir vers le Zaïre. Aussi Emmanuel et ses collègues arrêtent-ils tout le monde, personne n'ayant désormais l'autorisation de traverser la frontière. Au bout de cinq jours, la famine se fait toutefois ressentir à Gisenyi, les vivres provenant en temps normal en grande partie du Zaïre. Emmanuel et ses collègues reçoivent alors pour ordre de laisser la population traverser, à l'exception toutefois des Tutsi qu'ils refoulent vers l'arrière s'ils tentent de passer la barrière.[2384] Si Emmanuel se voit interdire de tuer sur la frontière, il sait toutefois que ceux qu'ils refoulent vers l'arrière le seront.[2385]

Après le 20 mai, à vingt et une heures trente, Anatole Nsengiyumva vient prendre Emmanuel Nshogozabahizi et ses collègues à leur barrière entre le Rwanda et le Zaïre pour leur demander d'aller à Goma chercher des armes que les Français y ont acheminées.[2386] Anatole est accompagné de l'officier Bizumuremyi.[2387] Le camion qui vient les chercher appartient à Félicien Kabuga, celui que l'on considère comme le financier du génocide.[2388] Il y a aussi des bus de l'Onatracom, l'Office national de transports en commun.[2389] Emmanuel part donc décharger des armes à Goma, traversant la frontière vers trois heures et demie du matin.[2390] Jean-Damascène Uzabakiriho s'est également joint à ceux partis à nouveau décharger des armes, après le déchargement qu'il fit fin avril dans les mêmes conditions.[2391]

Arrivés à l'aéroport, ils se retrouvent nombreux. Il faut dire qu'ils viennent de plusieurs communes. L'avion est déjà là, des militaires étant postés à côté de l'appareil. Ils ont des uniformes français. C'est la nuit. Il y a au moins quatre soldats français. Emmanuel ne parle pas bien leur langue, mais la comprend quelque peu. Aussi parvient-il à les entendre parler français entre eux.[2392] Jean-Damascène constate également la présence de Français au cours de la distribution des armes que les miliciens sont chargés d'entreposer dans les camions civils[2393] appartenant à Félicien Kabuga.[2394] Quand la fatigue leur fait ralentir le rythme de déchargement, [2395] ils sont sommés de faire vite, l'avion devant leur dit-on retourner à Bangui, Emmanuel n'ayant alors aucune idée de l'endroit du monde où peut bien se trouver Bangui. A Goma, il décharge des fusils, des kalachnikovs, leurs munitions, ainsi que d'autres munitions, plus grosses, destinées à alimenter des armes lourdes.[2396] Jean-Damascène participe également à leur déchargement.[2397]

Il est quatre heures du matin, au moment où ils quittent Goma. Le bus dans lequel se trouve Emmanuel se dirige vers l'hôtel Méridien de Gisenyi. Les armes en petit nombre amenées au Méridien sont distribuées à des personnes venues de Nyamyumba ainsi que d'une petite partie de Kayove. Les camions prennent par ailleurs la direction du camp militaire de Gisenyi,[2398] Jean-Damascène s'y rendant pour sa part avec les Français.[2399]

Les armes livrées par les soldats français sont notamment distribués pour le génocide à Bisesero

Au camp Gisenyi, les armes sont distribuées aux Interahamwe qui suivent une formation militaire au stade Umuganda.[2400] Certaines de ces armes sont ensuite distribuées à la préfecture, qu'il s'agisse de kalachnikovs, de munitions, d'uniformes militaires ou bien encore de bottes françaises. Des jeunes viennent également prendre ces armes qu'ils utiliseront sur les barrières qu'ils tiennent aussi bien à Rubona qu'à Nyabagobe, dans le district de Nyamyumba et où ils ont pour mission de trier les Tutsi présents dans les bus de la Brasserie limonaderie du Rwanda (Bralirwa) lorsqu'ils se rendent à l'usine. Les armes sont également distribuées à ceux qui vont aller combattre à Kigali, Gitarama et Bisesero.[2401] Elles seront en fait principalement utilisées pour massacrer les populations civiles à la campagne. Ainsi, tandis que les miliciens de Gisenyi continuent de massacrer les Tutsi de Bisesero, ceux qui comme Emmanuel vont bientôt être envoyés au front à Kigali ne constituent que trois cent cinquante personnes parmi les deux mille miliciens présents au stade. Emmanuel n'est pas un militaire, si bien que lorsqu'il arrivera en juin à Kigali, il fera partie de ceux qu'on appelle les « militaires sans matricule » ou bien encore les « membres de la défense civile ».[2402] Ce sont

en tout cas bien ces armes qu'Emmanuel utilisera à Kigali pour combattre à Mburabuturo où il arrivera le 5 juin au sein du bataillon 74, engagé dans l'affrontement au côté du bataillon de Cyangugu, sachant que les trois cent cinquante recrues en provenance de Gisenyi auront été dispatchées au sein de différents bataillons. Emmanuel sera blessé à Mburabuturo.[2403]

Quel que soit l'endroit où ils se seront ce jour rendus pour distribuer ces armes, des militaires français auront été présents. Après la distribution, ces derniers sont allés se reposer à l'hôtel Tam Tam[2404] - aujourd'hui une boîte de nuit [2405] - appartenant alors au fils du président Habyarimana.[2406] Voilà donc comment, au cours du mois de mai au Rwanda, des soldats français auront, en plein génocide, distribué des armes aux génocidaires.[2407]

Plusieurs centaines de Tutsi trouvent la mort par asphyxie au cours de l'enfumage de la grotte de Nyakavumu

Vers fin mai-début juin,[2408] un convoi que conduit Alfred Musema[2409] dans sa Pajero rouge en direction d'une grotte située en cellule de Nyakavumu, est formé de véhicules de l'usine à thé, d'autocars en provenance de Kibuye et de véhicules de la commune.[2410] Outre Musema, il y a dans ce convoi Kayishema, Ruzindana, Sikubwabo et Ndimbati,[2411] mais aussi des employés de l'usine à thé ainsi enfin que des habitants de Gisovu.[2412] Les véhicules de l'usine à thé de Gisovu s'arrêtent à Birambo entre neuf et dix heures, celui de Musema se garant derrière eux, tandis que ceux des autres groupes d'assaillants se garent à Gisoro et Mubuga. Ayant été informés par leurs guetteurs que les assaillants sont trop nombreux pour être combattus, les Tutsi prennent la fuite en direction de la colline de Kigarama. Mais les génocidaires se lancent à leur poursuite, les obligeant à se scinder en trois groupes, le premier se dirigeant vers la grotte de Nyakavumu, le deuxième vers Nyarukagarata, le troisième vers la colline de Gitwa. Ce dernier groupe n'est pas poursuivi par les tueurs. Ces derniers se dirigent vers Nyarukagarata ainsi que vers la grotte de Nyakavumu. Musema suit les assaillants à travers les arbres, armé d'un fusil à canon long. S'apercevant bientôt qu'ils ont dépassé l'entrée de la grotte de Nyakavumu, ceux qui accompagnent Musema se mettent à siffler, puis vocifèrent trois fois de suite l'ordre aux assaillants devant eux de rebrousser chemin. Une fois revenus sur leurs pas, ils se regroupent autour de Musema pendant environ deux minutes. Une arme à feu en bandoulière, le directeur de l'usine à thé est alors en compagnie de trois soldats.[2413] Il donne l'ordre d'amener du bois ainsi que des mottes de terre afin de s'en servir pour bloquer l'entrée.[2414] Après avoir échangé quelques mots,[2415] les assaillants commencent par abattre les clôtures des maisons

environnantes afin de se procurer le bois nécessaire pour mettre le feu à l'entrée de la grotte. Et de ramasser des branches d'arbre afin d'être en mesure de produire davantage de fumée.[2416] Ils détruisent ensuite la maison d'un certain Munyandamutsa dont ils ramènent le bois jusqu'à la grotte.[2417] Musema donne alors l'ordre à un habitant de Gisovu de mettre le feu au bois. L'homme désigné pose de l'herbe sur laquelle il verse du pétrole.[2418] Il ne reste plus aux assaillants, parmi lesquels Musema et Ndimbati, qu'à mettre alors le feu à l'herbe entassée à l'entrée de la grotte, de telle sorte qu'elle produise suffisamment de fumée pour faire suffoquer les Tutsi qui s'y trouvent,[2419] soit près de quatre cents personnes, parmi lesquels des femmes et des enfants.[2420]

Les assaillants venus de Gishyita, sous la conduite de Sikubwabo, Rutaganira et Ruzindana, ont maintenant rejoint le groupe de Musema. Tout le monde patiente aux abords de la grotte pendant près de quatre heures, avant de reprendre la route en direction de Gisovu.[2421]

Suite à l'attaque, tout est calciné.[2422] A l'entrée de la grotte, on peut maintenant voir du bois brûlé ainsi que des feuilles consumées.[2423] Tout les Tutsi ont agonisé par suffocation,[2424] à l'exception de trois survivants, un homme, une femme et un enfant, qui sont extraits de la grotte,[2425] par des Tutsi venus d'une colline séparée de la grotte par une petite vallée et une butte.[2426] Parmi ces trois survivants, la femme et l'enfant succomberont le lendemain à une nouvelle attaque.[2427]

Les premiers jours du mois de juin

Les tentatives de fausses promesses des chefs génocidaires

En juin, les chefs génocidaires tentent à nouveau de leurrer les Tutsi en leur faisant de fausses promesses.[2428] C'est notamment le commerçant et Conseiller de Gishyita, Mika Muhimana, qui s'adresse aux Tutsi rassemblés sur la colline de Gitwa près de Kanyinya à Bisesero, leur promettant de la nourriture, des médicaments, des tentes ainsi que d'autres sortes d'aides s'ils retournent sur la colline le lundi suivant. Ce jour-là, Mika ne fait rien de mal aux fins de rallier le plus grand nombre de Tutsi. Ces derniers ne croient toutefois pas en ses paroles et vont se cacher. Le lundi suivant, Mika retourne à Gitwa, accompagné d'Obed Ruzindana, du bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, ainsi que d'un groupe d'assaillants, afin d'y lancer une attaque.[2429] Mais les Tutsi préfèrent se cacher que de tomber dans les pièges que leur tendent les chefs génocidaires.[2430]

Les Tutsi sont débusqués de leurs cachettes

Après avoir fait le constat qu'ils ne sont plus qu'un très petit nombre de survivants, les Tutsi se dirigent vers la brousse pour y chercher refuge, les miliciens continuant à les chasser, parvenant parfois à découvrir leurs cachettes, les Tutsi se sauvant alors en courant, poursuivis par les tueurs.[2431]

Quand les génocidaires repèrent une cache, la situation est dramatique.[2432] Au début du mois de juin, plusieurs enfants tutsi sont ainsi, en compagnie d'adultes, cachés dans un trou formé par l'eau sur son passage en dessous de la route, en un lieu dénommé Gahora, dans la cellule Gitwa. Les Interahamwe descendent dans la vallée pour se désaltérer à un robinet situé non loin du trou. Les génocidaires découvrent alors la cachette des Tutsi et informent Obed Ruzindana avoir déniché des « Inyenzi ». Celui-ci envoie aussitôt des soldats surveiller le trou tandis qu'ils se rend à Gishyita chercher des outils. Ruzindana revient vers treize heures avec des pelles et des tuyaux. Les soldats et les Interahamwe commencent alors à creuser afin de sortir les Tutsi de leur cachette. Ruzindana ouvre ensuite le feu sur eux avec des soldats. Le massacre commence. Plusieurs Tutsi meurent dans le trou tandis que d'autres sont tués par balles ou taillés en pièces près de la route alors qu'ils tentent de s'enfuir.[2433]

Quant à Emmanuel Gahigiro, il se cachait dans la forêt de Nyiramakware au moment où Bizimungu, militaire des Forces armées rwandaises originaire de Karama dans le secteur Musenyi de Gishyita, l'a aperçu. Celui-ci s'est aussitôt mis à lui courir après, parvenant à lui tirer une balle dans la cuisse. Emmanuel est immédiatement tombé. Ne pouvant plus marcher, les survivants tutsi l'ont caché dans la brousse en le recouvrant d'herbes. Depuis, Emmanuel ne bouge plus, la pluie tombant sur lui, ses plaies étant infectées et pourries. Il survivra quand même.[2434]

La femme de Maurice Sakufe n'a pas cette chance. Ailleurs et à un autre moment, elle tente également de se cacher.[2435] Alors que les miliciens viennent fouiller presque tous les buissons, Sebikoba, un milicien de la commune de Maurice, la découvre. Elle porte son enfant sur le dos. Maurice se cache alors non loin d'eux. Blessé à la fin du mois de mai, il ne peut presque plus marcher. Il ne peut donc rien faire pour empêcher sa femme d'être machettée par le milicien qui finit par introduire dans son vagin un bambou bien taillé qu'il enfonce jusque dans son ventre. L'enfant tombe à terre et, ne sachant pas encore bien parler, s'enfuit en disant : « Maman, papa ! » L'apercevant, les miliciens le tuent en disant : « Il ne faut pas laisser vivre un enfant de Sakufe ». Le soir, une fois les

miliciens rentrés chez eux, Maurice va voir le cadavre de sa femme et de son enfant. Arrivé à l'endroit où elle repose, il se met à trembler en voyant qu'elle respire encore. Il enlève le bambou encore planté dans son corps, après quoi le cou de sa femme se brise, ce qui entraîne immédiatement sa mort. Maurice cherche alors une houe et les enterre. Sa femme n'ayant plus d'habit, Maurice n'ayant aucune photo, il n'a aucun souvenir d'eux. Il aperçoit toutefois, à côté de leurs cadavres, un porte-bébé traditionnel que sa femme avait utilisé pour mettre l'enfant sur son dos. Maurice s'empare de ce porte-bébé qu'il gardera toujours.[2436]

Les chefs génocidaires motivent les tueurs en les payant et en supervisant les tueries

Mais les choses sérieuses de ce mois de juin ne sauraient aller sans organisation.[2437] Aussi dès le 2 juin, le préfet de Kibuye, Clément Kayishema, demande du renfort en prévision d'une prétendue attaque du FPR sur la ville de Kibuye.[2438] Il faut également savoir maintenir l'énergie des miliciens par des moyens d'encouragement pécuniaires.[2439] Obed Ruzindana s'en charge. Le 3 juin, après avoir convoyé à Bisesero des soldats et des miliciens, et alors qu'à quinze heures viennent de cesser les massacres, il les rassemble dans la cellule Nyarutovu et leur donne de l'argent, après quoi les tueurs rentrent chez eux.[2440]

Et cela ne saurait suffire.[2441] Il faut ainsi veiller sur le terrain à ce qu'ils poursuivent bien le massacre. C'est pourquoi le commerçant et chef milicien de Cyangugu, Yusufu Munyakazi, vient régulièrement superviser leurs actions,[2442] comme en ce jour de juin à Kamina. Il porte alors un bonnet et est armé d'un fusil. Il est accompagné du docteur génocidaire Gérard Ntakirutimana qui s'occupe de soigner les miliciens blessés.[2443]

Quant au préfet Kayishema, il vient encourager les miliciens sur le terrain, ne prenant pas part qu'aux attaques visant Bisesero mais aussi à celles visant Karongi. Il lui arrive souvent, comme ce jour dans la forêt de Nyamwishywa, à Karongi, de venir directement demander aux miliciens s'ils ont bien « travaillé ».[2444] Sur la route, près des buissons, sont stationnées les voitures des chefs génocidaires. Un milicien s'adresse à Kayishema, lui demandant s'il pense que ne serait-ce qu'un seul Tutsi serait ce jour en mesure de leur échapper. Le préfet lui répond en riant, se satisfaisant de ce qu'il considère comme un jeu auquel il ne faut pas manquer d'assister tous les jours. Et d'ajouter que le bourgmestre de Gishyita a plus « travaillé » que celui de Gisovu. Une fois l'attaque des miliciens terminée, les voitures s'en vont.[2445] Progressivement, les miliciens éliminent de plus en plus de

Tutsi sur les collines de Bisesero. Ils les traquent, les dénichent jusque dans les buissons, jusque dans les trous. C'est comme si la résistance des uns avait fini par renforcer la détermination des autres à les tuer.[2446]

Le chef des Basesero Aminadabu Birara trouve la mort

Autour du 4 juin, coup de tonnerre : le chef de la résistance tutsi Aminadabu Birara vient de trouver la mort.[2447] Les deux chefs Basesero, Augustin Nzigira et Aminadabu Birara, ont donc disparu. Or c'étaient eux qui assuraient jusque-là l'organisation de la défense des Tutsi.[2448]

Pendant le massacre des milliers de Tutsi à Bisesero, trente-deux enfants rwandais arrivent en France sous le feu des médias

Et tandis que les massacres se poursuivent inlassablement à Bisesero,[2449] les médias français couvrent le 5 juin l'arrivée en France de trente-deux enfants rwandais acheminés par Médecins du monde et la Chaîne de l'espoir.[2450] Tous n'ont pas cette chance. Esther Uwayisenga est à nouveau plongée dans l'enfer de Bisesero, après y avoir un temps échappé. Après avoir été machettée une première fois le 13 mai, mal en point, sa mère l'a portée sur son dos, son père les ayant amenées toutes les deux chez un certain Rwandema. Ce dernier a pris soin d'Esther, nettoyant ses plaies sur lesquelles il a mis de la pénicilline. Esther et ses parents sont restés plus de deux semaines chez Rwandema. Un Conseiller, Munyampirwa, a toutefois fait savoir à leur hôte qu'il venait d'apprendre qu'il cachait la famille de Nsengamihigo, le père d'Esther Uwayisenga, jusqu'alors portée disparue. Et d'ajouter que s'ils les trouvaient chez lui, il se chargerait de tous les machetter, y compris son interlocuteur. Aussi Esther et ses parents ont-ils été forcés de retourner dans l'enfer de Bisesero, après avoir passé plus de deux semaines cachés chez Rwandema.[2451] Contrairement aux enfants rwandais médiatisés, pas de caméra pour diffuser le massacre de Bisesero.[2452]

Les Tutsi font fuir Ruzindana, Niyitegeka et Muhimana

Un jour de juin, il s'en faut de peu que les chefs génocidaires soient tués par des Tutsi.[2453] Alors que les soldats arrivent, accompagnés par

le préfet Kayishema, le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka, l'homme d'affaires Obed Ruzindana, le docteur Gérard Ntakirutimana ainsi que nombre de miliciens, les chefs s'assoient à l'école primaire pour assister au massacre. Ils apportent des bières et des chèvres pour préparer des brochettes. Les Tutsi courent de tous côtés, tentant de se défendre avec leurs lances. Mais voilà qu'en courant, ils arrivent à l'endroit où se trouvent les chefs génocidaires, parmi lesquels Ruzindana et Niyitegeka, au moment où ces derniers sont en train de boire et de manger de la viande. Quand les chefs miliciens les voient, ils se mettent à leur tirer dessus. Mais les Tutsi continuent à se battre. Aussi les chefs génocidaires laissent leurs bières ainsi que la viande et entrent dans leurs voitures sur lesquels les Tutsi lancent des pierres, parvenant à en casser le pare-brise. Mais les véhicules parviennent à fuir en direction de Gisovu, Mika Muhimana s'enfuyant pour sa part en leur tirant dessus. Ils reviennent un peu plus tard en chassant les Tutsi cellule par cellule, fouillant même dans les trous.[2454] Il s'en est fallu de peu que Mika, Ruzindana et Eliezer ne trouvent la mort ce jour. Mais ils sont bien vivants et restent déterminés à en finir avec les Tutsi de Bisesero. Or il faut pour cela de l'organisation, toujours plus d'organisation.[2455]

Une réunion de motivation des tueurs à Kibuye

Des réunions ont lieu à cette fin au cours du mois de juin à Kibuye. Il s'agit de venir à bout des Tutsi à Bisesero. C'est le cas un soir de juin au cours duquel arrivent vers dix-sept heures au bureau préfectoral de Kibuye plusieurs bus de l'Onatracom transportant des Interahamwe scandant : « Exterminons-les ! Chassons-les de la forêt ! » Le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka, arrive à son tour en compagnie du docteur Gérard Ntakirutimana et d'Obed Ruzindana. Kayishema est également présent à cette réunion, ainsi que le directeur de l'usine à thé de Gisovu, Alfred Musema. Il s'adresse à l'assemblée regroupée au sein du bureau préfectoral à qui il déclare être venu pour qu'ils puissent conjuguer leurs efforts afin de vaincre l'ennemi, promettant qu'ils recevront à cette fin une contribution en temps opportun. Il fait par ailleurs savoir qu'il a demandé à Kajuga de l'aider en mettant à sa disposition au moins une centaine d'Interahamwe. Le discours est accueilli par une salve de cris et d'applaudissements.[2456]

Vendredi 10 juin

Nouvelle réunion à Kibuye destinée à solutionner

LE « PROBLÈME DE BISESERO »

Le 10 juin est également organisée une réunion par le ministre de l'information, Eliezer Niyitegeka, afin de planifier l'extermination définitive des Tutsi. La réunion commence entre neuf et dix heures du matin, dans la salle de conférence de la préfecture de Kibuye. Y assistent les membres hutu de la population de Kibuye. Il s'agit d'une réunion de mise au point dont l'objet est « le problème des Tutsi à Bisesero ». Les dirigeants sont assis sur un podium installé à l'entrée de la salle face à l'auditoire. Il y a là Obed Ruzindana et son petit frère Joseph Mpambara, Clément Kayishema, Eliezer Niyitegeka, Alfred Musema, Gérard Ntakirutimana, Enos Kagaba, Mathias, Mika Muhimana, Vincent Rutaganira et les bourgmestres de Rwamatamu, Gisovu, Gishyita et Mabanza. Obed Ruzindana intervient sur l'objet de la réunion consistant à trouver les moyens à mettre en œuvre pour tuer tous les Tutsi à Bisesero. Les participants applaudissent. Eliezer Niyitegeka prend le microphone et promet que Ruzindana et lui-même fourniront des armes pour « régler » le problème tutsi à Bisesero. La réunion prend fin entre quatorze et quinze heures.[2457]

FRANÇOIS MITTERRAND À ORADOUR-SUR-GLANE : « PLUS JAMAIS ÇA ! »

Ce même jour, le président français François Mitterrand commémore le massacre du village du Limousin d'Oradour-sur-Glane, massacre qui eut lieu à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le président français lance l'incantation de circonstance : « Plus jamais ça ! »[2458]

C'est ce jour aussi que Tharcisse Nsengiyumva, arrivé le 24 avril à Butare après avoir été évacué de Kigali avec d'autres militaires handicapés, quitte la ville, alors qu'elle est sur le point d'être prise par le FPR. On les fait fuir en les conduisant à Cyangugu. Quand Tharcisse y arrive, les Français n'y sont pas encore.[2459]

Dimanche 12 juin

Le 12 juin, deux jours après avoir organisé la réunion à Kibuye destinée à solutionner le problème tutsi à Bisesero, le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka, est de nouveau sur le terrain du génocide. Des enfants sont conduits vers un groupe de génocidaires parmi lesquels il figure. L'enfant d'un certain Gasarasi est abattu, Niyitegeka le frappant dans le dos avec un gourdin. Il participe également à l'assassinat de tous les autres

enfants, qui sont découpés avec des machettes « comme on découpe la viande. »[2460] Et tout cela loin des caméras de la chaîne de l'espoir.[2461]

Kayishema prévoit une action de ratissage à Bisesero avant le déploiement de l'opération Turquoise

Ce même jour, le préfet Clément Kayishema adresse une lettre au ministère rwandais de la Défense. Il demande des munitions ainsi que l'encadrement militaire d'une action visant à ratisser le secteur Bisesero, action qu'il prévoit de mettre en œuvre entre le 15 et le 18 juin.[2462] Dans ladite lettre, Kayishema demande au ministre de la Défense une quantité énorme de munitions, notamment « des grenades à fusils, au moins 30, des grenades à main au moins 50, des cartouches pour R4 et 4 cassettes pour machine gun » afin de réaliser une opération de « ratissage » à Bisesero.[2463] Il s'agit pour les génocidaires de tenter de tout nettoyer avant l'arrivée des Français dans le cadre de l'opération Turquoise.[2464]

Lundi 13 juin

Mais les Tutsi n'abandonnent jamais vraiment l'espoir que le FPR arrivera à Kibuye avant qu'il ne soit trop tard. Eric Nzabihimana a une radio et est encouragé par les nouvelles qu'il reçoit selon lesquelles Gitarama serait tombée aux mains du FPR.[2465] C'est le 13 juin que Gitarama est pris par les Inkotanyi.[2466] Eric décide dès lors une nouvelle fois de tenter sa chance et de quitter Bisesero afin de chercher refuge ailleurs. Il part pour Gitarama avec cinq de ses compagnons.[2467] Mais arrivés à Gisenyi, à Kibuye, ils sont repérés par des élèves ainsi que des enseignants de l'école primaire. Aussitôt ces derniers leur courent après en hurlant pour les tuer. Les Tutsi doivent se résoudre à regagner Bisesero eux-mêmes en courant.[2468] Pascal Mudenge fait partie de ceux qui ont tenté de rejoindre le FPR à Gitarama mais qui ont dû rebrousser chemin après avoir subi une attaque à Karongi, dans la commune de Gitesi.[2469]

Les militaires qui viennent donc d'échouer face aux Inkotanyi se rendent maintenant à Bisesero pour se venger sur les Tutsi. Ils vont y venir en aussi grand nombre que les Interahamwe et les miliciens. Les Tutsi ne se regroupent alors plus sur une même colline étant donné que ce n'est même plus la peine pour eux de se défendre. C'est, une fois que les miliciens sont partis, quand les Tutsi observent de la fumée qu'ils savent qu'ils sont loin.[2470]

Vendredi 17 juin

Réunion à Kibuye destinée à préparer l'assaut du lendemain sur Bisesero

Du côté des génocidaires, l'organisation de l'assaut final se précise.[2471] Le 17 juin, a lieu une réunion, une semaine après la première, à nouveau dans la salle de conférence de la préfecture de Kibuye. Vers dix heures, des gendarmes et d'autres personnes sont déjà là ainsi que certains responsables, dont Niyitegeka, Musema, Ruzindana et Kayishema. Les autres dirigeants présents à la réunion précédente, arrivent un peu plus tard, chacun s'asseyant précisément à la place qu'il occupait au cours de la précédente réunion. Sur un tableau noir, le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka, dessine à la craie un croquis représentant le plan d'une attaque. Il commence par tracer un cercle à l'intérieur duquel il écrit le mot « Bisesero ». Autour du cercle, le point de départ assigné à chaque groupe d'assaillants est matérialisé en inscrivant le nom en entier ou bien les initiales des dirigeants désignés pour chaque groupe. Niyitegeka prend soin de prononcer le nom de chaque meneur en même temps qu'il l'écrit sur le tableau. Les cinq points de départ qui entourent le cercle sont Karongi, Rushishi, Kiziba, Gisiza et Murambi. Il insiste sur le fait que l'attaque ne doit épargner aucun Tutsi, attaque à laquelle il invite tous les hommes valides à participer, déclarant qu'il va y prendre part lui-même, le point de départ prévu pour son groupe étant Kiziba. Aucune opposition n'est formée contre le plan. Mais la réunion n'avait-elle pas pour objet de permettre à Eliezer Niyitegeka de répondre aux questions posées à la réunion précédente, dont la principale reste sa promesse formulée alors de fournir des armes ? Promesse tenue. Eliezer Niyitegeka remet des caisses d'armes aux responsables de chaque groupe d'assaillants. Les caisses contiennent de longs fusils avec une crosse en bois. Ces armes seront utilisées dans les tueries qui auront lieu, déclare-t-il une fois la distribution accomplie, dès le lendemain à Bisesero. Les dirigeants incitent la population à participer à l'attaque. Eliezer Niyitegeka invite les bourgmestres à dire aux hommes valides de la population de participer aux tueries. Sikubwabo et d'autres personnes manifestent leur appui à l'assaut projeté en déclarant qu'ils seront présents sur les lieux et encouragent tout le monde à y participer. Tout ceci est dit avec la rage au cœur, dans des discours toutefois empreints de joie. La réunion se termine vers quinze heures.[2472]

Le ministre rwandais de l'Intérieur demande à Anatole Nsengiyumva de soutenir jusqu'au 20 juin l'opération de ratissage à Bisesero

Ce même 17 juin se réunit un Conseil des ministres rwandais au lendemain duquel le ministre rwandais de l'Intérieur, Edouard Karemera, écrit au Commandant du secteur opérationnel de Gisenyi, le lieutenant-colonel Anatole Nsengiyumva, une lettre dans laquelle il lui demande de soutenir la Gendarmerie de Kibuye aux fins de mener, dans le secteur Bisesero, une opération de ratissage censée prendre fin au plus tard le 20 juin.[2473] Les Français étant attendus au Rwanda dans le cadre de l'opération Turquoise, décision annoncée par Paris trois jours plus tôt, l'urgence pour le gouvernement génocidaire rwandais consiste désormais à nettoyer, avant leur arrivée, toute trace des derniers survivants tutsi.[2474] Straton Sinzabakwira, le bourgmestre de Karengera, à Cyangugu, dispose de cette information relative à l'arrivée imminente des Français dans la région. Il fait partie de ceux qui viennent également d'apprendre qu'un assaut final, une action musclée de ratissage à Bisesero, a donc été dictée ce 17 juin par le gouvernement.[2475]

Samedi 18 juin

Assaut sur Bisesero et débriefing

Ce plan commence à être mis à exécution dès le lendemain 18 juin à l'occasion d'un assaut dirigé contre les Tutsi à partir de dix heures à Kiziba, dans la région de Bisesero. L'attaque est lancée par Eliezer Niyitegeka qu'accompagnent de nombreux assaillants portant des armes traditionnelles. Niyitegeka arrive à bord de son véhicule en compagnie d'un lieutenant. Obed Ruzindana arrive, quant à lui, avec le préfet Kayishema. Après s'être garés, ils sortent de leurs véhicules, chargent leurs armes et se rendent, armés de fusils et de pistolets, sur le terrain de l'attaque. Les assaillants tuent des Tutsi, mais certains parviennent cependant à s'échapper tout en reconnaissant Eliezer Niyitegeka et le lieutenant. Dès lors, tous deux leur tirent dessus avec leurs armes à feu, jusqu'à ce qu'au plus fort de l'attaque, Niyitegeka se trouve à court de munitions. Tandis que le lieutenant continue à tirer pour couvrir sa retraite, Niyitegeka revient sur ses pas en courant, sans son long fusil, jusqu'à atteindre l'endroit où sont garés les bus. Son pantalon est déchiré. Il est haletant. Tandis qu'il récupère, l'un des assaillants fait savoir qu'il vient de dénicher

ses proies de la journée. Il s'agit d'un vieillard et d'un jeune garçon qu'il vient de débusquer dans des buissons. Eliezer Niyitegeka lui demande de ne pas les tuer mais de les lui amener. Il fait alors savoir aux deux Tutsi que leurs parents ont failli le tuer, suite à quoi il charge son fusil et tire sur le vieillard en pleine poitrine, puis sur le jeune garçon au corps et à la tête, avant d'ordonner aux assaillants d' « enlever cette saleté » en référence aux deux cadavres. L'attaque se poursuit jusque vers quinze ou seize heures et se solde par de nombreuses victimes parmi les Tutsi.[2476]

Le soir venu, après l'attaque, tandis que certains assaillants s'en vont, d'autres, convoyés par bus, se rendent à Kibuye, les uns s'installant dans les bureaux de la préfecture de la ville de Kibuye, d'autres dans la cantine du bureau préfectoral où des rafraîchissements leur sont offerts. On y discute de l'attaque perpétrée et de ses points faibles. On établit des plans pour la suite. Nombreux sont ceux qui déplorent n'avoir pas pu « en finir » avec les Tutsi à Bisesero et qui désirent que les attaques se poursuivent le lendemain. Eliezer Niyitegeka prend la parole en tant que représentant du Gouvernement et promet des gendarmes pour l'attaque du lendemain. Il exhorte enfin les bourgmestres ainsi que d'autres personnes à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour s'assurer que les gens participent aux attaques afin d'en finir avec le problème tutsi à Bisesero. D'autres personnes prennent également la parole pendant que les rafraîchissements sont servis. A la fin de la réunion, qui dure entre une et deux heures, il fait déjà sombre. Tout le monde rentre chez soi.[2477]

Christian Quesnot à François Mitterrand : « Nyarushishi, opération devant être fortement médiatisée »

Et tandis que l'étau se resserre autour des derniers survivants tutsi de Bisesero, les autorités françaises prévoient de leur côté de se servir des huit mille Tutsi du camp de Nyarushishi, dans le sud-ouest du Rwanda, comme vitrine de leur opération humanitaire sur le point de se déployer dans le pays des mille collines. « Nyarushishi, opération devant être fortement médiatisée », écrit ainsi Christian Quesnot, le chef d'état-major particulier du président français, dans sa note du 18 juin à François Mitterrand.[2478]

Dimanche 19 juin

Comme prévu, le 19 juin est jour d'attaque à Bisesero.[2479] Les tueurs viennent en grand nombre convoyés dans des bus et des véhicules des

autorités.[2480] Ils sont de plus en plus nombreux et avec beaucoup de force, tandis que celle des Tutsi s'amenuise de jour en jour.[2481]

Uzzias Nzambayire est l'ancien chauffeur du préfet Clément Kayishema. Il a arrêté de travailler pour lui à la mi-avril, au moment du massacre des Tutsi au stade et à la paroisse de Kibuye.[2482] Juste avant l'arrivée des militaires français à Kibuye, Uzzias assiste à une scène au cours de laquelle le préfet, qui a alors beaucoup bu, lance dans un des bistrots de sa ville : « Il faut tout nettoyer avant que les Français ne soient là. »[2483]

Lundi 20 juin

Le lundi 20 juin, le préfet de Kibuye revient avec des miliciens. C'est lui qui donne les ordres et dirige les tueurs. A partir de ce jour, les choses vont devenir encore plus difficiles. Il semble à Eric Nzabihimana que le préfet a alors décidé d'en finir.[2484]

Mardi 21 juin

Nouveaux assauts sur Bisesero

Le 21 juin, trois groupes de « chasseurs » sont mis en place. Comprenant chacun une dizaine de militaires rwandais en uniforme ainsi que cent cinquante miliciens, ces trois groupes encerclant la colline sur laquelle se trouvent les Tutsi. Si ces derniers pouvaient jusqu'alors encore espérer fuir, Eric Nzabihimana constate que le préfet les a cette fois pris au piège.[2485]

Au cours des nuits précédentes, ceux des Tutsi qui sont restés dans le groupe n'auront cessé de tenter de s'organiser, les jeunes et les hommes encourageant les autres en leur disant que d'ici quelques jours le FPR leur viendrait en renfort. Mais, fatiguées, les femmes et les filles ont fini par rester sur place. Elles sont tuées. Les autres tentent coûte que coûte de résister. Les miliciens parviennent toutefois à tuer un grand nombre de Tutsi, ces derniers tentant de fuir dans toutes les directions.[2486] Adrien Harolimana est, lui, blessé.[2487]

A Bisesero se livrent maintenant les toutes dernières attaques, quelques jours à peine avant l'arrivée des soldats français dans le cadre de l'opération Turquoise. L'une d'entre elles débute à Gitwa. Il est à peu près dix heures du matin quand le Conseiller de Gishyita, Mika Muhimana, tire

sur les Tutsi en fuite vers la colline de Muyira où ils finissent par trouver refuge. Cinq à six heures plus tard, on retrouve Mika à Uwingabo, non à bord d'une jeep comme on peut le voir parfois, mais à bord d'une Toyota blanche appartenant à Eliezer Niyitegeka. Outre le ministre lui-même, Mika est en compagnie de militaires dans la partie arrière du véhicule. Tous tirent en direction des collines sur des Tutsi qui s'y cachent. Après avoir tiré quelques cartouches pour leur faire peur, ils décident toutefois d'arrêter de tirer pour ne pas prendre le risque de toucher un des Hutu qui se sont lancés à la poursuite des fuyards.[2488]

Les Tutsi qui ont perdu espoir entendent à la radio qu'une opération humanitaire est sur le point de se déployer au Rwanda

Il ne reste désormais à Bisesero qu'un petit nombre de Tutsi qui se terrent dans des trous. Il est difficile pour eux de s'organiser car ils ont faim et n'ont rien à manger.[2489] Ils meurent de soif, allant boire l'eau du ruisseau dans lequel baignent en nombre les cadavres.[2490] Ils sont à bout de force, n'ont plus d'habits, sont tel de vieux animaux.[2491] Pendant la nuit, ils assistent au spectacle des chiens ainsi que d'autres animaux dévorant les cadavres. Au cours de la journée, c'est au tour des corbeaux accompagnant les miliciens de venir s'en nourrir,[2492] mangeant leurs yeux.[2493] Des cadavres pourrissent sur le flanc des collines[2494] à côté desquels les survivants se couchent la nuit dans les buissons.[2495] Finissant par considérer leurs efforts inutiles,[2496] ils décident de rester cachés dans la brousse.[2497]

Il reste environ deux mille Tutsi se cachant dans des trous ainsi que dans les broussailles, épuisés, affamés, blessés et malades, lorsque l'un d'eux entend à la radio que des forces françaises seraient sur le point d'arriver à Cyangugu, à Kibuye et à Gikongoro, dans le cadre d'une opération nommée « opération Turquoise ».[2498]

Les premiers avions de Turquoise se posent dans l'est du Zaïre

En effet, le lundi 20 juin, une équipe de reconnaissance française s'est posée, à bord d'un C160 du Commandement des Opérations spéciales, le COS, à Goma dans l'est du Zaïre, tout près de la frontière avec le Rwanda, aux fins d'entrer en contact avec les Forces armées Zaïroises et d'évaluer la sécurité des vols.[2499] Le même jour, le premier Transall avec à son bord

des éléments du 1er RPIMa pré-positionnés en République centrafricaine, s'est lui aussi posé sur l'aéroport de Goma. La vingtaine de commandos a aussitôt sécurisé la piste zaïroise avant l'arrivée de nouveaux Transall ayant, eux, embarqué d'autres commandos de la marine et de l'armée de l'air. Le COS ainsi que leurs équipements ont été embarqués à bord d'un Airbus, d'un Hercules, du Transall, d'un Antonov AN-124 ainsi que d'un Illuyshin IL-76 à destination de Bangui, la capitale de la République centrafricaine. Une partie des commandos qui viennent de débarquer à Goma est ensuite allée reconnaître l'aéroport de Bukavu, au Zaïre, à la frontière avec le Rwanda, mais cette fois du côté sud du lac Kivu séparant le petit Rwanda du grand Zaïre.[2500] L'opération Turquoise prépare son déploiement.[2501]

Chapitre 6

Turquoise, la militaire

Mercredi 22 juin

La décapitation d'Assiel Kabanda

Très connu, Assiel Kabanda est une personne tutsi influente de la région de Gishyita.[2502] Commerçant,[2503] c'est un homme qui ne discrimine personne et qui a beaucoup d'amis, aussi bien Tutsi que Hutu.[2504] Après avoir fui les massacres, il a trouvé refuge dans les collines de Bisesero.[2505] Le matin même, alors qu'il est en compagnie d'Alexis Nduwamungu, Rutabana et Nzagamwita, il a quitté Igaramara pour se cacher dans la cellule d'Uwingabo,[2506] au sein d'un champ de mil[2507] où il se trouve avec Siméon Karamaga, l'adjoint de Birara désormais défunt, ainsi notamment qu'avec deux autres commerçants : l'un, Mbanda, exerce sa profession à Gishyita et l'autre, Ndamage, à Rushishi.[2508]

Assiel Kabanda a non seulement la même profession de commerçant que le Conseiller municipal de Gishyita, Mika Muhimana, mais il l'exerce dans le même centre commercial que lui.[2509] Voilà peut-être une des raisons qui a conduit[2510] Mika à déclarer, au cours d'une des attaques lancées contre la colline de Ngendombi, qu'il offrirait une récompense au milicien qui tuerait Kabanda,[2511] à l'instar de l'homme d'affaires Obed Ruzindana qui offre, lui, régulièrement des récompenses en espèces pour toute tête de Tutsi célèbre tranchée, offre également valable sur simple présentation de la carte d'identité du défunt.[2512]

C'est à bord d'un véhicule de la commune de Gishyita que Mika et le bourgmestre Charles Sikubwabo parviennent à la colline de Runyangingo[2513] qui jouxte la cellule d'Uwingabo.[2514] Accompagnés d'un groupe d'Interahamwe attirés par la récompense, les deux hommes s'impliquent activement dans la traque et le débusquage d'Assiel Kabanda.[2515] Il est quinze heures passé. Le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka, est également en compagnie de Mika et Sikubwabo.

Le bourgmestre de Gisovu, Aloys Ndimbati, est aussi là. Tous se tiennent sur la colline de Kazirandimwe, près d'un ravin jouxtant une carrière de cassitérite à Cyamaraba. Alors que Niyitegeka dirige une attaque contre des Tutsi réfugiés dans la forêt de pins qu'il cherche à encercler, les assaillants, tous munis d'armes à feu, expriment leur fatigue. Aussi Niyitegeka doit-il insister pour leur demander de continuer à « travailler », obtenant finalement d'eux qu'ils restent.[2516]

C'est alors qu'un groupe de Tutsi est soudain forcé de sortir de sa cachette par les assaillants qui les pourchassent depuis la colline de Gitwa[2517] jusqu'à celle de Runyangingo où ils se cachent de nouveau,[2518] dans une forêt de pins. Mais les assaillants les poursuivent et les débusquent à nouveau. Les Tutsi s'arment alors de pierres pour les repousser, après quoi ils forment une sorte de mur à partir duquel ils lancent leurs pierres pour se protéger contre leurs assaillants alors à peine à quinze mètres de distance. Mika fait lui-même partie de ce groupe de cent à deux cents génocidaires postés à une vingtaine de mètres des Tutsi. Or voilà que les tueurs se mettent à tirer en direction de ces derniers.[2519] Avec un autre Tutsi, Assiel Kabanda est dès lors forcé de sortir de sa cachette.[2520]

Les Interahamwe, armés de gourdins, de machettes et de lances, crient aussitôt avoir trouvé Kabanda.[2521] Niyitegeka, qui à cet instant se trouve à environ soixante-dix mètres de ce dernier, entend les coups de feu ainsi que les cris de joie, apprenant ainsi que celui qu'ils recherchent depuis maintenant plusieurs jours, vient d'être découvert.[2522] Rutabana parvient à prendre la fuite avec un autre Tutsi pour se cacher dans un trou situé dans une carrière, à environ quatre-vingt mètres de l'endroit où se trouvent Mika et les assaillants.[2523] Les trois commerçants finissent, eux, toutefois par s'affaiblir, ne pouvant plus courir pour rejoindre Siméon Karamaga.[2524] Tandis que des Tutsi parviennent à fuir tout en étant poursuivis, Kabanda, qui est alors âgé, se laisse distancer.[2525] Pendant qu'il tente de fuir, Mika, Sikubwabo ainsi que les autres assaillants tirent plusieurs fois sur lui, finissant par le blesser à la jambe[2526] droite.[2527] Kabanda tombe sans pour autant mourir sur le coup.[2528] Alexis, également atteint par des balles, s'écroule en même temps.[2529] Mika demande alors de ne pas toucher à Kabanda avant sa venue.[2530]

Assiel Kabanda est à terre, encerclé par Mika et les autres génocidaires.[2531] Mika lui coupe la tête avec une machette.[2532] Les autres tueurs le dépouillent ensuite de ses habits,[2533] après quoi Mika le castre.[2534] Il remet ensuite la tête de Kabanda à un jeune homme tout en lui ordonnant de l'emmener.[2535] Le crâne de Kabanda est transpercé d'une oreille à l'autre à l'aide d'un pieu avant d'être transporté par deux hommes tenant chacun une extrémité, le crâne étant lui au centre. Eliezer Niyitegeka s'est tenu debout près de la scène pendant tout le temps qu'ont eu lieu ces actes, radieux et plein de joie. Mika, Ruzindana, Sikubwabo et

d'autres génocidaires repartent avec le crâne. La traque aura duré entre une demi-heure et une heure. La joie est telle que les tueries cessent. Tout le monde rentre chez soi.[2536] C'est désormais un corps mutilé qui repose sur une des collines de Bisesero,[2537] un corps nu, décapité, castré.[2538] Kabanda ayant été cherché partout, Sikubwabo dit tenir à montrer sa tête au préfet Kayishema afin de recevoir une récompense.[2539] Il faut dire que lorsque Sikubwabo n'assassine pas des Tutsi, il ne manque pas de tirer profit du génocide, par exemple en pillant les maisons de Tutsi dont il vend les tôles sur l'île d'Idjwi du lac Kivu.[2540] Mika et Ruzindana sont maintenant à la tête d'un groupe important d'Interahamwe, munis notamment d'armes à feu et de houes, chantant et criant qu'ils viennent d'attraper Kabanda, impatients de présenter la tête de l'homme d'affaires à leur patron, Clément Kayishema, afin de lui montrer qu'ils sont parvenus à tuer une personne importante.[2541]

Une fois arrivés, un Interahamwe ouvre le sac blanc en toile de jute qu'il transportait jusque-là. Mika en retire la tête de Kabanda avant de l'accrocher, entre deux barres de fer, à la fenêtre du magasin du défunt commerçant, tandis que ses parties génitales sont fixées à un poteau électrique.[2542] Mika est en liesse. Il tourne la tête en ridicule, invitant la population à venir acheter du café au magasin, criant : « Kabanda est de retour ! »[2543]

Il y a toutefois un Hutu de soixante-neuf ans qui ne supporte pas de voir cette tête ainsi exposée.[2544] Il s'agit de Ndoriyobijya, un parent de Mika.[2545] C'est un voisin de Kabanda qu'il connaissait depuis maintenant trente-deux ans. Il obtient l'autorisation d'enterrer la tête de celui qui était devenu son ami.[2546] Cette autorisation lui vient de Sikubwabo. Les restes de Kabanda sont enterrés au lendemain de sa mort. Accompagné de quelques personnes, parmi lesquelles le neveu de Nzagamwita ainsi qu'un certain Jean, Ndoriyobijya enterre la tête de Kabanda que Mika lui a confiée,[2547] ainsi que ses parties génitales,[2548] près du magasin de son ami défunt.[2549]

Dans les collines, vers dix-sept heures, après que les tirs eurent cessé, des Tutsi sont sortis de leur cachette et ont trouvé le corps dénudé de Nduwamungu ainsi que celui de Nzagamwita saignant au niveau des reins où il a été touché par une balle.[2550] Quant au corps de Kabanda, il gît nu, sa tête et ses parties intimes ayant été coupées.[2551]

Quand Siméon Karamaga revient sur ses pas, il ne retrouve que leurs corps sans tête. Il sait que les tueurs n'hésitent pas parfois à couper les mains des Tutsi, les clouant sur des tiges de bambous, afin de les montrer aux autres. Il apprendra plus tard que les têtes de trois commerçants ont été suspendues et exposées à la porte de leurs boutiques respectives et que les tueurs ont lancé devant celle de Kabanda accrochée à la porte de son magasin : « Appelle les gens pour qu'ils viennent acheter quelque chose ! »[2552]

Les Tutsi ayant survécu à l'attaque restent sur la colline de Runyangingo jusqu'à la fin juin.[2553]

Ce même jour, le préfet Kayishema anime une réunion publique dans un bar de la ville de Kibuye. Il est ivre et somme les gens de dénoncer ceux qui cachent encore des Tutsi ainsi que de raser les maisons brûlées, histoire d'escamoter les preuves.[2554]

La création de l'opération Turquoise

Le 22 juin à Manhattan, faisant suite à une lettre lui ayant été remise deux jours plus tôt par le Secrétaire général de l'ONU, le Conseil de Sécurité vote une résolution donnant le feu vert à l'intervention militaire proposée par la France au Rwanda. Sous le chapitre VII de la Charte des Nations Unies, la mission est « limitée à une période de deux mois ». Une opération dont la résolution souligne « le caractère strictement humanitaire » et qui devra être conduite » de manière impartiale et neutre, sans constituer une force d'interposition entre les parties ».[2555]

Evoquant au passage « les massacres systématiques et généralisés de la population civile au Rwanda », ladite résolution ne fait par ailleurs jamais référence à un quelconque génocide, suggérant même l'existence d'un conflit interethnique qui se matérialiserait sur le terrain sous la forme de massacres exécutés de part et d'autre. Ainsi demande-t-elle, dans un exercice de parfaite symétrie, que « toutes les parties au conflit ainsi que celles concernées par ce conflit cessent immédiatement tout massacre de populations civiles dans les zones qu'elles contrôlent. » En « visant à contribuer, de manière impartiale, à la sécurité et à la protection des personnes déplacées, des réfugiés et des civils en danger au Rwanda », la résolution permet de porter secours de manière impartiale non seulement aux civils tutsi qui sont la cible du génocide en cours mais aussi aux génocidaires dont les forces du FPR tentent pourtant de les empêcher de le commettre ![2556]

L'ordre de l'opération Turquoise en date de ce 22 juin fait un état des lieux militaire de la situation qui prévaut alors au Rwanda, indiquant notamment que les forces du FPR ont déjà « conquis en deux mois toute la partie est du pays, jusqu'à la ligne Ruhengeri-Shyorongi, au nord, et Kigali-Gitarama-Nyanza au centre. » L'ordre décrit ensuite comment la rébellion entend conquérir l'ouest du pays, faisant état de ce que « le FPR semble maintenant faire effort sur les directions Kigali-Kibuye, et Kigali-Butare, en vue de couper en deux la partie ouest du pays encore sous contrôle gouvernemental, et d'autre part, de contrôler l'axe principal,

reliant la capitale rwandaise au Burundi. »[2557]

Toujours le même jour, tandis que la résolution donnant le feu vert au déploiement des forces de Turquoise vient d'être adoptée par le Conseil de Sécurité, de l'autre côté de la frontière rwandaise, une partie de ces forces est aéroporté dans l'après-midi sur la plate-forme zaïroise de Bukavu,[2558] tandis que le 13e régiment de dragons parachutistes, mis en alerte une semaine plus tôt à Bangui, en Centrafrique, commence à se déployer sur l'aéroport zaïrois de Goma. Six cents soldats sont ainsi déployés sur les deux bases arrière de l'opération Turquoise situées au Kivu, dans l'est du Zaïre.[2559]

En écoutant la radio, Télesphore Iyamuremye apprend que les militaires français vont se rendre au Rwanda à l'occasion d'une opération censée leur porter secours. Or il sait bien que c'est trop tard. N'ont-ils pas été massacrés sans discontinuer à compter du 7 avril ? Or les Français n'arrivant que le 22 juin, il considère que sa communauté a déjà été exterminée, à tel point qu'alors qu'il continue de se cacher chez son pasteur, il croit bien être le seul survivant.[2560]

On se souvient que trois jours plus tôt, le général français Christian Quesnot a exprimé son souhait au président Mitterrand de faire du camp de Nyarushishi, dans le sud-ouest du Rwanda, la vitrine humanitaire de Turquoise. Or le 22 juin, au cours d'un conseil restreint des ministres, le chef du gouvernement, Edouard Balladur, aborde la question en faisant connaître à l'amiral Lanxade son souhait « de ramener au Zaïre les 8.000 tutsis de la zone ». Ce vœu d'une sorte de déportation s'oppose à celui de Quesnot. Une aspiration dont on imagine qu'elle fut alors guidée par le souci de faire de la zone Turquoise un « Hutuland ». Or pour ce faire, l'idée semble donc avoir été qu'à l'instar de l'Europe nazie qui se voulait exempte de juifs, ou « Judenrein », cette zone du Rwanda fût « Tutsirein ». Le chef d'état-major répond au Premier ministre que cela nécessite l'établissement d' « un contact technique avec les F.A.R. [Forces armées rwandaises] en gardant une visibilité réduite. » Mais quel type de solution autre que génocidaire de la question des Tutsi de Nyarushishi peut-on envisager avec l'appui d'une force elle-même génocidaire ? Est-ce à dire que les Tutsi de Nyarushishi ne devaient rester en vie que le temps qu'ils remplissent leur fonction de vitrine médiatique ? La question mérite d'être posée.[2561] Les chefs génocidaires s'emparent ce même jour de la question des Tutsi de Nyarushishi, une réunion se tenant à ce sujet au domicile de Léonard Bamenyayundi, dans la commune de Gisuma, à Cyangugu, au cours de laquelle le préfet Emmanuel Bagambiki, le lieutenant Samuel

Imanishimwe et d'autres planifient leur massacre, les Interahamwe recevant des ordres dans ce sens.[2562]

Les instants qui précèdent le déploiement de Turquoise

Aurélie Musabeyezu quitte l'hôpital et retourne chez elle

A Kibuye, Aurélie Musabeyezu est demeurée terrée dans sa cachette tout au long de la deuxième quinzaine du mois d'avril, du mois de mai, ainsi que du mois de juin. Au cours de cette période, elle n'a pris qu'une seule fois le risque de sortir de l'hôpital de Kibuye aux fins de se rendre chez son amie infirmière Tabita qui, bien qu'habitant tout près de l'établissement hospitalier, ne s'y était pas rendue depuis un certain temps. Aurélie lui avait alors fait savoir que son enfant souffrait de malnutrition, obtenant aussitôt de sa part de quoi le nourrir, après quoi elle était retournée à l'hôpital où, cachée, elle n'entendit à nouveau aucun bruit venant de l'extérieur, et n'eut dès lors aucune idée de comment évoluait la situation. De toutes les façons, le peu de bruit qu'elle parvenait parfois à entendre la tétanisait à un point tel que lorsqu'il lui arrivait par exemple d'entendre les pas d'une personne prenant sa direction, elle avait le sentiment que son cœur s'en allait elle ne savait où, la transformant, l'espace d'un instant, en une véritable morte, se devant à chaque fois d'attendre que passe un certain laps de temps avant sa qu'enfin elle ne renaisse. De la situation qui prévalait à l'extérieur de l'enceinte dans laquelle elle resta ainsi terrée pendant deux mois et demi, Aurélie ne sut donc strictement rien, jusqu'à ce jour de la fin juin, au cours duquel des « quartiers » furent créés. Le chef du quartier de l'hôpital s'y rend alors en compagnie de quelques personnes, et prend la parole : « Tout le monde peut sortir. Ici, c'est notre quartier. On va protéger ceux qui y habitent, toutes les personnes n'y demeurant pas n'étant désormais pas autorisées à y pénétrer. » Il sait qu'Aurélie se cache là. Il connaît également les endroits où se sont réfugiées d'autres gens. Tandis qu'il demande à tout le monde de sortir, il insiste sur le fait que personne ne serait tué, invitant enfin tout un chacun à regagner sa demeure.[2563] Après que les Interahamwe leur eurent précisé qu'ils comptaient évacuer jusqu'au dernier Tutsi restant à l'hôpital, il leur ordonne donc de retourner s'installer chez eux. René, le fils d'Aurélie, ne comprend pas pourquoi ils n'en profitent pas pour le tuer ce jour. Quoi qu'il en soit, tout le monde est maintenant évacué de l'hôpital où il ne reste plus que des Interahamwe qui ont été blessés au cours d'affrontements contre les Inkotanyi. Arrivent ici notamment ceux qui ont commencé à fuir de Kigali pour se rendre au Zaïre. L'hôpital s'est ainsi peu à peu rempli de blessés, d'Interahamwe et de militaires des Forces armées rwandaises

qui n'entendent pas devoir se retrouver nez à nez avec qui que ce soit susceptible de ressembler à un Tutsi.[2564] Aurélie s'exécute et sort enfin de l'hôpital. Elle se décide à regagner sa demeure, sans poursuivre plus loin son chemin, se disant qu'elle ne trouverait, de toutes les manières, pas d'autre endroit où aller. Elle pense à ses deux autres enfants partis elle ne sait où, et finit par se dire que cela lui importe peu à la fin qu'on vienne la tuer avec les deux enfants avec qui elle est restée. Elle se rend donc chez elle, pénétrant dans sa maison où tout a été saccagé, s'y asseyant, enfin y demeurant.[2565] Une fois chez lui, René constate également que leur maison a été détruite. A partir de cet instant, des rondes sont, ainsi que cela leur a été annoncé un peu plus tôt, fréquemment organisées par des gens du quartier à des fins de sécurisation. Une fois revenu chez lui, René ne manque toutefois pas de retourner sur la colline de Gatwaro afin de manger et dormir, mais uniquement pendant la nuit, car cela reste dangereux. Aussi, le matin venu, prend-il l'habitude de retourner chez lui. L'opération Turquoise n'a alors pas encore démarré.[2566] De son côté, la cousine d'Aurélie est gardée par des personnes. Alors qu'Aurélie est chez elle, un couple de voisins, dont l'homme hutu est marié à une Tutsi et qui habitent derrière sa maison, viennent à sa rencontre, lui disant vouloir l'amener au Zaïre : « Nous allons te chercher un bateau », lui font-ils savoir, « et nous allons, comme les autres actuellement en train de partir, t'amener au Zaïre. » Et d'ajouter enfin : « As-tu quelques sous afin de nous aider à payer celui qui va te convoyer ? » Aurélie ne peut alors que leur répondre qu'elle n'en a pas. Leurs voisins ne se découragent pas pour autant : « Nous allons chercher. Peut-être que si tu es alors encore en vie, on pourra t'y amener. » Aurélie acquiesce et reste à l'endroit où elle se trouve.[2567] Anastasie Ishimwe a connu le même problème quand, fuyant au cours du génocide avec son bébé, elle est arrivée au lac Kivu où elle a appris que des gens munis d'une pirogue étaient susceptibles de les aider à fuir. Mais il fallait pour cela se rendre à un endroit où les gens pouvaient être sauvés. Anastasie aurait bien voulu se rendre à cet endroit. Or elle n'avait pas d'argent. On a donc refusé de l'emmener, contrairement à ceux qui avaient de l'argent ou des biens.[2568] Pendant le temps où Aurélie et ses deux enfants demeurent chez eux, il arrive qu'on leur amène de quoi manger. Par ailleurs, certaines personnes passent juste pour observer comment elle parvient à survivre avec ses enfants. Un jour, des Interahamwe pénètrent chez elle, la font sortir avec ses garçons, leur disant : « Nous allons vous tuer, c'est fini. » Mais Aurélie refuse de sortir, si bien qu'elle se fait frapper avec une masse ornée de clous. La voilà qui saigne. C'est alors que des mots se mettent à fuser : « Tuez-là ! Toi, tu as une machette, il faut couper ! » Aurélie ne comprend plus rien. L'un d'eux finit toutefois par lancer : « Laissez-les ! Ils vont bientôt mourir, ces gens. Vous voyez ? Ils vont bientôt mourir. Ils n'ont rien à manger, rien

pour se vêtir. Ils sont tout nus. Laissez-les ! Ils vont mourir. Allons en chercher d'autres qui pourraient se sauver. Ceux-là ne peuvent pas s'enfuir d'ici. Laissez-les mourir. » Sur ces mots, ils finissent par partir, après quoi Aurélie et ses enfants regagnent leur maison.[2569]

Liberata Mukagahima assiste au débusquage de Tutsi par des hélicoptères français

Les Interahamwe courant à Kibuye après les Tutsi, ces derniers doivent chercher des cachettes. Chassée de chez elle par les miliciens, Liberata Mukagahima cherche, fin juin, avec quelques Tutsi, à rejoindre en courant la colline de Gitwa – à Karongi, à ne pas confondre avec la colline de Gitwa à Bisesero - où se trouvent les siens, ce qu'elle fait la nuit de façon à ne pas être découverte en train de marcher dans les buissons. Elle prend cette décision étant donné que toutes les personnes de sa colline viennent d'être exterminées. Après Gitwa, elle envisage de poursuivre sa route en direction de Cyangugu. Mais quand elle arrive à Gitwa au mois de juin, les Tutsi sont en train de s'y faire massacrer. Elle va y passer un mois. Arrivée à Gitwa, elle rencontre des Tutsi qui se cachent, tandis que d'autres se font pourchasser par des Interahamwe. Tombant nez à nez avec les miliciens, ils se défendent notamment à l'aide de cailloux contre ces Interahamwe venus en véhicule de Cyangugu ou d'autres régions et chantant un refrain racontant qu'ils sont venus tuer les Tutsi de Gitwa et de Bisesero. A Gitwa, où ne sont plus présents que les cadavres tués par les Interahamwe, les attaques de ces derniers ont éparpillé les Tutsi. Tandis que la plupart d'entre eux ont fini par s'enfuir vers Bisesero, un petit nombre est toutefois resté caché dans les buissons. Liberata est parmi eux. Elle ne s'est rendue ici avec aucun membre de sa famille, se cachant avec des Tutsi dont elle ne connaît pas les noms, qu'elle a rencontrés là et qui viennent de différents endroits. Il est à peu près quinze heures. Il fait très clair et la lumière est suffisante pour voir distinctement ce qui se passe. C'est alors qu'un hélicoptère arrive et se met à sillonner au-dessus des buissons aux fins d'y débusquer les Tutsi. Le moteur de l'hélicoptère, dont Liberata ne sait alors pas qu'il est français, fait beaucoup de bruit. Certains Tutsi avec qui elle se cache considèrent que ce sont là des gens venus leur porter secours, et, rassurés qu'on soit ainsi venu les sauver, lancent : « Allons-y ! » Six Tutsi jusqu'alors cachés avec Liberata décident donc, d'un même élan, de s'approcher de l'hélicoptère, tandis que Liberata préfère, elle, rester en retrait, aux aguets dans les buissons, le temps d'observer si réellement l'engin va les prendre, auquel cas seulement elle courra les rejoindre. Mais quand les six Tutsi arrivent quasiment à hauteur de l'hélicoptère, ce dernier remonte vers le ciel, tandis qu'une vingtaine de miliciens, qui étaient alors tout proches des buissons, occupés à y débusquer les Tutsi, se dirigent désormais dans la direction de ceux qu'ils viennent de voir ainsi sortir de

leur cachette. Liberata reste dans la sienne. L'hélicoptère n'est pas encore parti, tournoyant toujours tandis que les miliciens viennent de découvrir les Tutsi qu'il vient de leurrer et de débusquer. Liberata assiste, près du buisson où elle se cache, à la tuerie des six Tutsi par machettes et gourdins. Les pilotes de l'hélicoptère peuvent bien voir les tueurs les frapper à coup de gourdins et de machettes. L'appareil ne prend pas d'altitude, mais semble toucher le sol, volant doucement d'une colline à une autre, pour finalement s'en aller. C'est la première fois que Liberata assiste à une scène impliquant ainsi un hélicoptère. Elle a bien sûr perdu confiance en cet engin volant, décidant désormais de chercher un meilleur moyen de se cacher en allant dans une famille. Elle part à cette fin rejoindre, à Kigezi, la maison d'Aliazar Kimonyo, le pasteur hutu de son église. Ce n'est pas un milicien. Il n'est pas impliqué dans le génocide et n'a pas tué. Pourtant, sa femme morte, il finira par partir au Zaïre, comme pratiquement tous les Hutu. Liberata ne sait pas s'il est aujourd'hui toujours en vie. La maison du pasteur se trouve près de Gitwa-Karongi, sur la route qui y mène. Quand Liberata quitte Gitwa pour la rejoindre, l'hélicoptère sillonne toujours dans le ciel.[2570]

Odile retrouve à Goma sa petite sœur qu'elle a protégé durant le massacre du stade Gatwaro

Mais que devient donc Christine, le bébé qu'a protégé Odile pendant le massacre du stade Gatwaro le 18 avril et qu'elle a ensuite confié à sa grande sœur ? Cette dernière est allée remettre la petite Christine à une de ses copines de classe hutu. Cette dernière l'a ensuite elle-même remise à une mère dont elle a croisé le chemin et dont on a tué le bébé. Constatant que Christine ressemble à son propre bébé, elle décide de la prendre avec elle. Une fois arrivée à Kibuye, elle se rend dans un centre où la Croix-Rouge rassemble les bébés ramassés ici et là et que des femmes amènent ainsi de temps à autre. Il se trouve que la cousine d'Odile est à l'entrée de ce camp, étant donné qu'elle parle français. La voilà qui s'entretient avec cette femme et quand elle finit par comprendre que le bébé que celle-ci vient d'amener est sa propre petite cousine, elle décide de la garder. Elle rentre avec la petite à Goma, après le 20 juin précisément, à bord de ces hélicoptères qui y amènent les bébés depuis que la bataille est devenue si rude qu'il n'y a plus moyen de les protéger au Rwanda. A Goma, elles rejoignent Odile qui retrouve ce bébé qu'elle a protégé pendant le massacre du stade Gatwaro, les deux sœurs se retrouvant chez une sœur de leur père vivant là depuis des années.[2571]

La force Turquoise prête à se déployer au Rwanda

Le chef de Turquoise ou le « général-téléspectateur »

La force Turquoise est maintenant prête à se déployer au Rwanda. Elle est sous le commandement du général Jean-Claude Lafourcade. Ce dernier s'enorgueillit, dans le livre « Opération Turquoise » qu'il fera publier en avril 2010 aux éditions Perrin, du fait que « la France, le 15 mai, par la voie d'Alain Juppé, alors ministre des Affaires étrangères, est la première « grande puissance » à avoir reconnu la nature du drame », une reconnaissance du génocide lui permettant de se dire « prête à intervenir pour que celui-ci cesse », une reconnaissance lui offrant surtout un prétexte difficilement discutable pour intervenir au Rwanda, mais un prétexte fallacieux en ce que ledit génocide vient en grande partie d'être achevé, la veille et l'avant-veille à Bisesero, par des soldats blancs, français, un prétexte en fait pour tenter de stopper l'avancée du Front Patriotique Rwandais, seule force s'opposant alors au génocide. Aussi Lafourcade peut-il lancer fièrement : « Nous assumerons cette position courageuse », feignant de n'écouter que son cœur au moment où il s'apprête à sauver les Tutsi d'un génocide qu'il confessera toutefois cent pages plus loin être « presque terminé » au moment où Turquoise s'apprête à débarquer au Rwanda ! Presque terminé ? Mais pourquoi donc faire ainsi état de cette dernière information si peu à l'avantage de Turquoise en ce qu'elle lui retire sa justification ? Parce qu'il lui faut fonder l'innocence des soldats français sur leur prétendue absence au Rwanda pendant le génocide, comme l'avait fait cinq ans plus tôt le Quai d'Orsay par le biais d'un communiqué publié fin septembre 2005 dans le Journal Officiel : « Au moment du déclenchement des massacres, il n'y avait sur le terrain aucun soldat français autre que ceux de l'opération Amaryllis. » Le communiqué concluait qu' « aucun coopérant ni aucun militaire français – est-il besoin de le dire ? (sic) – n'avait ainsi pu participer, de près ou de loin, au génocide perpétré au Rwanda ». A la tête de l'opération Turquoise, Lafourcade se rend donc au Rwanda, feignant de ne pas être plus renseigné de la situation qui y prévaut qu'un simple téléspectateur : « Nous avions vu, tous, à la télévision, les images de massacres. Mais nous ne savions pas, nous n'imaginions pas. » Et le général-téléspectateur, après avoir ainsi tenté de disparaître au sein de la masse anonyme de ses semblables, de leur décrire bientôt les « corps éparpillés dans la forêt, au milieu des bosquets, laissés là depuis plusieurs semaines », parmi lesquels, n'en doutons pas un instant, ceux des civils tutsi qui, un mois plus tôt, étaient tombés sous le déluge des balles françaises. Mais rentrons maintenant dans le vif du sujet et faisons un état des lieux de la force composant l'opération Turquoise telle qu'elle est désormais sur le point de se déployer au Rwanda.[2572]

La force Turquoise

Cette force est donc commandée par le général Jean-Claude Lafourcade qui dispose d'un Poste de commandement interarmées de théâtre (PCIAT) basé à Goma, au Zaïre, ainsi que de trois groupes tactiques comprenant un total de deux cent vingt hommes.[2573]

Les groupements nord, sud et centre

Au nord, dans la région de Kibuye, le groupement sous la responsabilité du colonel Patrice Sartre est formé du 3e régiment d'infanterie et de chars de marine (RICM) de Vannes,[2574] dont le capitaine Eric Bucquet commande le 1er escadron.[2575]

Au sud, dans la région de Cyangugu, le lieutenant-colonel Jacques Hogard[2576] commande, de son état-major[2577] basé sur l'aéroport de Kamembe,[2578] un groupement formé de troupes de la Légion étrangère divisé en trois unités,[2579] l'une d'entre elles étant sous le commandement du capitaine Frank Nicol,[2580] dont le PC domine le camp de Nyarushishi qu'il est chargé de protéger.

Au centre enfin, le groupement des opérations spéciales,[2581] commandé par le colonel Jacques Rosier, alias « Romuald »,[2582] fait partie du Commandement des opérations spéciales (COS) qui, depuis sa création,[2583] regroupe, sous l'autorité directe du chef d'état-major des armées,[2584] l'amiral Lanxade, les spécialistes de l'action et du renseignement. Le colonel Rosier a commandé le dispositif Noroît et le DAMI de juin à novembre 1992.[2585] Basé à Taverny, l'Etat-major du COS est commandé par le général Le Page, en charge des relations avec les autorités nationales, les parties en présence, l'ONU ainsi qu'avec les ONG.[2586] Il a pour adjoint le colonel Bruno Le Flem. A Taverny, Jacques Rosier est chef « opérations » du COS.[2587] Une fois au Rwanda, il établit son PC à l'aéroport de Kavumu, à Cyangugu.[2588] Basé à Bukavu au Zaïre, Rosier se rend régulièrement sur le terrain avec son hélicoptère, avant de rendre compte au général Germanos,[2589] sous-chef d'état-major des armées en charge des opérations. Le lieutenant-colonel Marcel Gegou est, quant à lui, le collaborateur le plus proche de Rosier.[2590] Le COS s'appuie sur un détachement de cinq hélicoptères de combat Puma de l'ALAT sous le commandement du lieutenant-colonel James de Royer, trente-quatre hommes constituant six équipages,[2591] et s'appuie, par ailleurs, sur trente-huit P4, vingt VLRA (Véhicule léger de reconnaissance et d'appui) ainsi qu'un Transall C-160.

Le groupement des opérations spéciales

Trois groupes constituent le groupement des Opérations Spéciales[2592] :

Le premier groupe est constitué d'un détachement de cinquante-huit hommes du 1er RPIMA, commandé par le colonel Didier Tauzin,[2593] alias « Thibaut », que seconde le lieutenant-colonel Charpentier[2594] et dont les fonctions de renseignement sont assumées par le lieutenant-colonel Joubert.[2595]

Un autre groupe est dirigé, quant à lui, par le lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval, alias « Diego ». Il comprend quarante-trois hommes[2596] venus de Nîmes où est basé leur Escadron d'intervention des commandos de l'air (EICA), dit encore Commandos parachutistes n°10 de l'air (CPA 10). Le capitaine Roussel y est chargé de la presse.[2597]

Le capitaine de frégate Marin Gillier, alias « Omar », est, quant à lui, à la tête d'un dernier groupement composé de deux escouades de quarante-quatre hommes des commandos de marine « Trepel » de Lorient,[2598] sans compter une dizaine de spécialistes des opérations en « zone hostile » du 13e régiment de Dragons parachutistes, lui-même rattaché à la Direction du Renseignement militaire (DRM). Le groupement de Marin Gillier va bientôt établir son camp de base à Gishyita[2599] à partir duquel il patrouillera dans le secteur Kirambo-Kibuye. Le capitaine Olivier Dunant en fait partie.[2600] Il dirige la dizaine d'hommes du 13e RDP qui accompagnent les quarante-quatre hommes du commando Trepel.[2601]

Le COS compte enfin deux gendarmes du GIGN (Groupement d'intervention de la gendarmerie nationale), alors sous les ordres du commandant Favier,[2602] ainsi que six appartenant à l'EPIGN (Escadron parachutiste de la gendarmerie nationale),[2603] ce groupe de huit gendarmes se répartissant entre les détachements de Jean-Rémy Duval et de Marin Gillier, l'adjudant-chef du GIGN Thierry Prungnaud étant, pour sa part, affecté au groupe de Marin Gillier.[2604]

Thierry Prungnaud connaît déjà le Rwanda après qu'il s'y fut, au cours du dernier trimestre 1991, porté volontaire pour une mission d'instruction consistant à instruire une trentaine d'hommes destinés à former une unité spéciale selon le modèle français du GSIGN. Thierry et Marcel, également du GIGN, avaient alors relevé trois collègues dont la mission s'achevait. En poste au sein de la Mission d'assistance militaire, leur supérieur, le lieutenant-colonel Denis Roux, leur avait décrit la garde présidentielle : cinq cents hommes originaires de la région du président Habyarimana, au

nord du pays. Thierry Prungnaud avait, à cette occasion, retrouvé Protais Mpiranya qu'il avait formé quelques années plus tôt en France à l'occasion d'un stage du GIGN. Trois ans plus tard, à l'occasion du déploiement de l'opération Turquoise, le commandant Denis Favier, chef du GIGN, propose à Thierry Prungnaud d'en faire partie, ce dernier choisissant de s'y rendre avec Tonio, constituant à eux deux les membres du GIGN auxquels s'ajoutent ceux de l'EPIGN. Thierry Prungnaud prend avec lui une veste d'uniforme rwandaise datant de sa mission précédente et sur le manche de laquelle il a pris soin de coudre l'écusson de l'emblème de l'ennemi des forces armées rwandaises, une grue royale, totem des Banyinginya, le clan royal au Rwanda.[2605]

L'armée rwandaise désigne, quant à elle, Anatole Nsengiyumva comme officier de liaison pour ses contacts avec le PC de Turquoise.[2606]

Jeudi 23 juin

Turquoise pénètre au Rwanda

Turquoise pénètre officieusement au Rwanda et livre des armes

A l'issue d'une réunion qui s'est tenue le 22 juin à l'hôtel Résidence de Bukavu, au Zaïre, des Français pénètrent de nuit au Rwanda. Leur visage couvert d'une cagoule, ils apportent des armes.[2607] Dans la nuit du 22 au 23 juin, des commandos français s'infiltrent donc au pays des mille collines,[2608] après avoir traversé la frontière Rusizi I de Cyangugu. Ils entreront au Rwanda en deux fois. La première fois, un groupe de trois militaires français se rend à la frontière Rusizi I. Ils discutent avec le chargé d'immigration à qui ils font savoir qu'ils viennent dans le cadre de la zone Turquoise qu'ils comptent traverser dans la journée.[2609]

Turquoise pénètre officiellement au Rwanda

Deux mois et demi et quelques centaines de milliers de victimes tutsi après le début du génocide, l'armée française pénètre donc le jour même au Rwanda pour une mission officiellement humanitaire.[2610] A quinze heures trente précises, quarante-six commandos du COS franchissent ainsi officiellement la frontière en direction de Cyangugu : l'opération Turquoise commence son déploiement.[2611]

Et tandis que les avions français débarquent leur matériel sur l'aéroport de Kamembe, les journalistes se focalisent sur l'arrivée des parachutistes

à Cyangugu.[2612] Il faut dire que l'armée a une façon pour le moins efficace de contrôler le nombre très important de journalistes venus couvrir cette opération,[2613] ces derniers devant se faire accréditer par elle afin de bénéficier de ses « services », pour le gîte, le couvert ou bien encore les transports.[2614]

Le colonel Didier Tauzin ouvre le bal de Turquoise en pénétrant au Rwanda par la ville rwandaise de Cyangugu, au sud du lac Kivu, à la tête d'un détachement du 10e DP,[2615] l'entrée au Rwanda de ce premier détachement français se faisant sous les bravos de la foule.[2616] Les premiers véhicules français ont à leur bord des commandos du COS. Après avoir franchi la frontière entre le Zaïre et le Rwanda, ils s'arrêtent à Cyangugu[2617] où Tauzin rencontre son préfet, Emmanuel Bagambiki, ainsi que son commandant militaire, le lieutenant Samuel Imanishimwe,[2618] deux hommes déjà rencontrés la veille alors qu'il était à Bukavu, au Zaïre. Il avait alors également rencontré l'homme d'affaires, mais aussi chef Interahamwe, Edouard Bandetse.[2619]

Pendant ce temps, les Transall et Hercules font des allers-retours entre la République centrafricaine et le Zaïre aux fins d'apporter aussi bien les véhicules légers, P4 et VLRA, que l'armement d'appui.[2620] Volontaire de la Croix-Rouge à Cyangugu, Félicien s'étonne de compter plus d'une dizaine d'avions – avions Hercule, avions cargo et avions de guerre – se poser ainsi sans le moindre problème sur la piste de Kamembe, tandis que des soldats munis de moyens très puissants de communication ont pris la direction de Kibuye, Gikongoro, Goma et Bukavu.[2621] Les bérets rouges et verts qui s'installent dans la région de Cyangugu apparaissent ainsi, aux yeux des observateurs, plus comme des spécialistes parfaitement équipés de la recherche et du renseignement, animés par la volonté de s'informer sur l'avancée de l'ancien ennemi, que des logisticiens susceptibles de remplir la mission humanitaire pour laquelle ils sont mandatés.[2622]

Les deux faces de Turquoise

Nyarushishi ou le volet humanitaire de Turquoise

Vers dix-sept heures, le colonel Didier Tauzin rejoint le camp de Nyarushishi dont il a pour tâche de sécuriser les huit mille Tutsi qui s'y sont réfugiés.[2623] Situé à une dizaine de kilomètres de Cyangugu, il s'agit du dernier grand camp au Rwanda où les Tutsi n'ont pas encore été exterminés.[2624] C'est le CICR, le Comité international de la Croix-Rouge, qui a indiqué la présence de ce camp.[2625] Il fut proposé six jours plus tôt par l'Amiral Lanxade après que Dominique de Villepin, directeur du cabinet

du ministre français des Affaires étrangères, eut fait savoir qu'il fallait « des opérations coup de poing à forte visibilité ».[2626]

Sur ce point précis, l'ordre de mission de Turquoise ne laisse pas la moindre ambiguïté quant à la volonté d'afficher le caractère humanitaire de Turquoise : « L'action conduite sur Cyangugu devra montrer notre volonté de libérer les Tutsis. »[2627] La question se pose toutefois de comprendre en quoi il est alors nécessaire d'en faire la démonstration. Serait-ce pour contrecarrer les procès d'intention dont fait alors objet la France du fait qu'elle a été choisie pour mener cette intervention ? Ou bien s'agit-il de focaliser l'attention des médias sur le volet « humanitaire » de ladite intervention afin de mieux en dissimuler le volet « militaire et stratégique » que ne consigne pas explicitement ledit ordre de mission, mais qui n'en a pas pour autant été oublié par l'Etat-major français ? Un second volet qui se jouerait discrètement au nez et à la barbe de tous.[2628]

Quoi qu'il en soit, les journalistes se focalisent donc sur l'opération consistant pour les soldats français à sauver les Tutsi réfugiés au camp de Nyarushishi,[2629] si bien que de Bisesero où les miliciens continuent à tuer le peu de Tutsi qu'il reste encore à tuer, François Ndayisaba entend, sur les ondes de RFI, que les Français se sont rendus dans ce camp pour protéger les Tutsi. Aussi reprend-il espoir et se dit-il que les militaires français vont bien finir par venir à Bisesero.[2630] Au lendemain de la réunion tenue le 22 juin au domicile de Léonard Bamenyayundi, le chef milicien Yusufu Munyakazi et ses Interahamwe s'étaient déplacés à Nyarushishi pour exécuter le massacre des Tutsi qui y étaient rassemblés.[2631] Le choix de ce camp comme vitrine humanitaire de Turquoise leur aura au donc moins permis de ne pas être massacrés.[2632]

Les volets militaire et génocidaire de Turquoise

Les soldats de Turquoise arment les milices du génocide

Voilà pour le volet humanitaire de Turquoise. Quant au volet militaire, il se fait évidemment loin des caméras.[2633] Après être arrivés à Cyangugu et avoir traversé la rivière Rusizi, les militaires français font en effet savoir qu'ils sont venus pour sauver les Hutu.[2634] Maintenant qu'ils sont entrés au Rwanda pour la seconde fois, un groupe de soldats français commence par rencontrer le colonel Aloys Simba et le Député Kayondo.[2635] A peine arrivés, ils annoncent aux Interahamwe venus les accueillir chaleureusement[2636] en dansant[2637] qu'ils craignent que ce ne soient les Hutu qui finissent par se faire tuer. Aussi leur disent-ils qu'ils sont venus les protéger en projetant de contrecarrer l'avancée du FPR vers Cyangugu.[2638] Et que par ailleurs

ce n'est qu'en éliminant tous les espions qu'ils parviendront à gagner la guerre.[2639]

Après avoir expliqué au milicien Jean Ndihokubwayo et ses collègues qu'ils sont là pour sauver les Hutu qui risquent d'être exterminés par les Tutsi, les soldats français leur demandent d'appeler les militaires de la zone. Jean en appelle six, après quoi tous s'en vont avec le colonel Aloys Simba et le groupe de Français[2640] de la frontière à leur base située en ville, près de chez l'évêque,[2641] en direction d'une maison appartenant précisément à Simba, légèrement en retrait par rapport au reste de la ville.[2642] Il y a là plein d'antennes.[2643] Les militaires français font pénétrer leurs camions dans la cour d'entrée de la maison qu'entoure une brousse épaisse.[2644] Plus ou moins vingt personnes assistent au rassemblement.[2645]

A l'intérieur de la cour, Jean et ses collègues se placent en file indienne perpendiculairement au camion français.[2646] Parmi ceux qui vont recevoir des armes, certains comprennent le français, d'autres non. Jean, lui, ne comprend pas cette langue. Aussi y a-t-il un interprète.[2647] Les militaires français se mettent à leur distribuer des armes en insistant, par le biais de Simba, pour qu'ils les utilisent afin de débroussailler ou brûler les alentours de leur quartier général, ce pour éviter toute infiltration des éléments du FPR ou de leur complices. Ils leur remettent trois fusils, des grenades et des machettes, ces dernières se trouvant dans de grandes caisses posées dans leur voiture, des caisses que les Français prennent eux-mêmes soin d'ouvrir avant de les leur distribuer.[2648] Les armes sont également tirées de grandes caisses posées dans un 4X4. Jean se fait remettre une machette tranchante des deux côtés et dont le manche est en plastique noir, un Blanc se chargeant de sortir les machettes de la caisse.[2649]

M. assiste à cette distribution faite aux Interahamwe ainsi qu'aux militaires à qui on donne des grenades, des fusils et des machettes à double tranchant. Etant lui-même militaire, il reçoit un fusil L4, une grenade M28 ainsi qu'une machette.[2650]

Le rassemblement se termine sur l'ordre donné par les soldats français aux miliciens et aux militaires de rechercher et de tuer tous les Tutsi, leur faisant remarquer qu'eux ne le peuvent pas étant donné qu'ils ne les connaissent pas.[2651] Ils leur ordonnent d'aller aux alentours traquer l'ennemi, c'est-à-dire le Tutsi, qui se serait caché dans les buissons et de le tuer avec ces machettes[2652] qu'ils utiliseront pour aller les débusquer dans la brousse. Ces machettes au manche en plastique qu'ils viennent de leur donner sont différentes des machettes traditionnelles car elles sont tranchantes des deux côtés.[2653] Après ce rassemblement, les soldats français se rendent au stade Kamarampaka.[2654]

Les soldats de Turquoise supervisent les tueries des milices

Les Interahamwe ainsi que les militaires armés par les Français vont de ce pas traquer et tuer les Tutsi cachés dans les buissons. Ils n'ont plus peur d'aller fouiller les maisons, maintenant qu'ils ont des armes à feu, ce qu'ils ne pouvaient pas faire sans ces armes que viennent de leur donner les soldats français.[2655] Jean Ndihokubwayo et ses compagnons[2656] se dispersent dans différentes directions autour de la maison et commencent à fouiller les broussailles.[2657] Jean se trouve en contrebas de la prison de Cyangugu, du côté du Zaïre. Ils poussent jusque chez les sœurs carmélites. A cet endroit, la brousse y est épaisse et il leur faut couper les lianes des arbres. Ainsi ouvrent-ils, avec leurs machettes, le chemin à ceux qui ont des armes. Et tandis qu'ils ratissent la brousse, des Tutsi s'enfuient ça et là.[2658] Ils en débusquent deux : l'un est tué à la machette, l'autre tente de fuir, mais Masunzu, un militaire, tire sur lui en utilisant une des armes fournies par les Français.[2659] Parmi les Tutsi sur qui ils tirent, certains meurent, l'un d'eux n'est toutefois que blessé.[2660] Près de la prison, Jean et ses camarades débusquent cinq autres Tutsi qui parviennent cependant à échapper à leurs tirs. Ils vont alors faire leur rapport[2661] aux Français juste derrière, ces derniers les récompensant en leur donnant des biscuits et du sucre. C'est la première fois que Jean voit du sucre en forme de cube.[2662] Les Français leur demandent de rester à leur disposition pour les aider. Le colonel Aloys Simba, qui vient de se concerter avec les Français, les envoie chercher du renfort,[2663] leur rappelant qu'il ne faut pas permettre au FPR d'exterminer les Hutu. Tandis que Jean s'en va donc chercher du renfort et qu'il se trouve aux alentours de Murangi, il tombe sur d'autres Interahamwe munis d'armes et de grenades, ces derniers ayant été envoyés près du stade. Ils lui font savoir qu'ils sont parvenus à tuer sept personnes, les autres ayant réussi à s'enfuir. Jean apprend de leur bouche que tandis que lui est payé en sucre, eux reçoivent de l'argent.[2664] Il ne tardera pas à recevoir lui-même sept cents francs français. Il en garde deux cents pour lui, à charge pour ses compagnons de se partager le reste. Jean finit par remplir la mission qui lui a été confiée d'amener du renfort, parvenant à amener trois jeunes qui reçoivent à leur tour armes et grenades. On ne manque pas par ailleurs de faire appel à des réservistes.[2665]

Les soldats de Turquoise battent ceux, militaires ou bourgmestres, qui ne coopèrent pas

Gare à celui qui ne coopère pas totalement avec les Français. Le militaire M., qui a participé au rassemblement dans la maison d'Aloys Simba et s'est vu livrer des armes par ces derniers, en fait l'amère expérience.[2666] Pour ne pas avoir participé à une ronde nocturne destinée à empêcher les

Tutsi de fuir vers le Zaïre, il se fait balafrer par des Français et porte à ce jour sur sa joue la marque de cette balafre.[2667] Le bourgmestre Straton Sinzabakwira fait, lui, les frais d'un relâchement dans sa coopération en voulant aider un Tutsi avec qui il a fait l'école secondaire à fuir vers le Burundi. Le commandant de l'armée, le lieutenant Samuel, le dénonce aux militaires français qui aussitôt se rendent chez lui pour le rouer de coups. Straton se fend d'une lettre au préfet, avec copie à l'ambassadeur de France au Burundi – l'ambassade la plus proche à ce moment-là – ainsi qu'un rapport sur cette affaire. Un sergent-major, chargé de la discipline des militaires français, fait une enquête qui finira toutefois bien vite aux oubliettes.[2668]

Les Français supervisent le filtrage des Tutsi et leur meurtre aux barrières du génocide, tuant parfois eux-mêmes à ces barrières

Les armes distribuées par les Français chez Aloys Simba sont également utilisées pour tuer des Tutsi à la barrière de Gatandara et tout près de la rivière Rusizi dans laquelle leurs cadavres sont ensuite jetés. A cet endroit, M. tue lui-même deux Tutsi avec ces fusils. Avec la machette qu'il a reçue de la main des Français, Marcel tue, lui, un Tutsi caché dans un buisson situé plus bas, chez Vuningoma.[2669] Les Tutsi découverts sont parfois présentés par les miliciens aux militaires français qui leur donnent alors la permission de les tuer, après quoi ils leur ordonnent d'en jeter la dépouille dans la rivière Rusizi.[2670] Il arrive aux Français de tuer eux-mêmes des Tutsi.[2671] C'est ce que constate le militaire Charles Bagirimfura en arrivant à Cyangugu alors qu'il est en route pour le Zaïre où les forces génocidaires se réfugient suite à leur défaite face au Front Patriotique Rwandais.[2672] Il arrive à hauteur d'une barrière tenue par des Français. S'il ne s'y arrête pas, il parvient toutefois à voir que les Tutsi, qui ne sont pas autorisés à se rendre au Zaïre, sont mis de côté tandis que les Hutu peuvent, eux, poursuivre leur route. C'est alors qu'il assiste à la collaboration macabre des Français avec les Interahamwe pour tuer les Tutsi.[2673] Après qu'à cette barrière située sur le pont de la rivière Rusizi, les Français ont contrôlé les identités et empêché des Tutsi de fuir vers le Zaïre, ils les poignardent avec l'aide d'Interahamwe, après quoi ils les jettent dans la rivière.[2674]

Les soldats de Turquoise expliquent aux miliciens comment faire couler les cadavres jetés dans les rivières

Voyant toutefois des cadavres de Tutsi commencer à flotter sur la rivière Rusizi,[2675] les soldats français, alors commandés par un sergent noir en charge du détachement de Mururu, réprimandent les Interahamwe.[2676] Il y a là trop de cadavres. Alors ils se fâchent et demandent à M. ainsi qu'à ses

collègues pourquoi ils laissent ainsi les corps flotter,[2677] leur disant qu'ils sont stupides de les laisser ainsi flotter à la surface de l'eau : il serait grave en effet que des photos soient prises.[2678] Aussi leur suggèrent-ils de leur ouvrir le ventre et de les remplir de pierres afin que les corps coulent.[2679]

A titre de démonstration, ils montent dans une barque et leur demandent de regarder comment on règle le problème des « flotteurs ».[2680] Les voilà qui se dirigent vers les cadavres flottants qu'ils éventrent à l'aide de baïonnettes.[2681] Eventrés et lestés, ils coulent à pic. Et de faire cela tout en les prévenant qu'au-dessus d'eux, des satellites sont en mesure de les photographier et de découvrir les cadavres.[2682] Ils font ensuite le tour des barrières en donnant ces instructions aux tueurs. Il s'agit de cacher les preuves du génocide aux journalistes étrangers.[2683]

Les soldats français sont ainsi là pour aider les miliciens à tuer les Tutsi, le militaire M. considérant que s'ils n'étaient pas venus dans la zone Turquoise, beaucoup de Tutsi leur auraient échappés.[2684]

Un détachement français pénètre au Rwanda par le nord

Et tandis qu'au sud du Rwanda se côtoient les volets officiel et officieux de Turquoise,[2685] le porte-parole de l'armée française fait savoir, à l'occasion d'une réunion d'information tenue à Paris, qu'au nord du pays un petit détachement a traversé la frontière jusqu'à Gisenyi et qu'une force importante doit leur emboîter le pas.[2686] L'Agence France presse fait alors part de l'information selon laquelle un détachement de deux cents soldats d'élite entrerait au Rwanda par le nord Kivu afin d'effectuer une reconnaissance dans la région,[2687] si ce n'est que les autorités militaires françaises démentent ensuite ladite information !2688

Le COS s'organise au Zaïre

De l'autre côté de la frontière rwandaise, Turquoise continue par ailleurs à s'organiser au sein de sa base zaïroise,[2689] un détachement d'hélicoptères se posant le soir venu à Bukavu,[2690] où est mis en place, le même jour, via Goma, le détachement des commandos de l'air.[2691] Quant aux cent cinquante hommes du COS affectés à la partie sud du dispositif, les voilà qui arrivent au camp de base de Bukavu, lui-même installé sur un aérodrome. Un premier briefing du colonel Jacques Rosier s'y tient vers dix-neuf heures en présence du capitaine de frégate Marin Gillier, de Thierry Prungnaud, ce dernier y assistant en tant que chef de groupe au GIGN et vétéran du détachement de gendarmerie, et enfin du lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval[2692] parti avec ses hommes de Nîmes vendredi soir.[2693]

Vendredi 24 juin

Le détachement de Jean-Rémy Duval s'installe à l'Ecole normale technique (ENT) de Kibuye

24 juin. Le jour se lève sur Bukavu. Les ordres de Paris sont de pénétrer au Rwanda juste pour la journée.[2694] Goma est situé, côté zaïrois, au nord du lac Kivu sur lequel donne, côté rwandais, la localité de Gisenyi. Celle de Kibuye est un peu plus au sud, entre Gisenyi au nord et Cyangugu au sud. La ville de Kibuye est visitée ce jour par deux unités du commando sous les ordres du lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval. Héliporté de Goma à Kibuye, le détachement prend position au sein des bâtiments d'une communauté comprenant une trentaine de religieuses.[2695] Il s'agit de l'Ecole Normale Technique (ENT), aujourd'hui collège de Sainte-Marie.[2696] A la mi-avril, le préfet Kayishema avait feint de vouloir protéger ces religieuses en déployant ses hommes autour de leur bâtiment. Comme on l'a vu, il s'était en fait agi d'empêcher les Tutsi destinés à être massacrés dans le stade et l'église de trouver refuge chez elles.[2697] Quatre hélicoptères arrivent à Kibuye. L'un atterrit au stade où il dépose des tentes qui restent fermées tandis que repart l'appareil. Un autre atterrit à l'Ecole Technique Officielle de Kibuye (ETO).[2698] Les Français s'installent ainsi en trois endroits : l'ENT où se trouve le siège de leur administration, base de commandement, le stade Gatwaro ainsi que l'ETO où est installée l'infirmerie.[2699] C'est toujours le matin.[2700]

Lorsque les soldats français arrivent à bord d'hélicoptères à Kibuye, c'est la joie parmi la population qui chante et danse, les autorités célébrant l'événement.[2701] Dans tout le pays, des fêtes sont organisées pour accueillir les soldats français, le chanteur Simon Bikindi ayant pour sa part composé une chanson à leur attention et dont les paroles sont : « Vive la France, vive les Français, vive l'armée française, vive la coopération franco-rwandaise ».[2702] Des contacts sont par ailleurs pris avec les autorités locales.[2703]

Et tandis que Turquoise s'établit à Kibuye, il en va de même des Hutu fuyant le FPR qui progresse peu à peu dans son entreprise de conquête du pays. Ils viennent de différents coins du Rwanda, de Mabanza, de Kivumu ainsi que d'autres préfectures comme Gitarama ou Kibongo, pour s'installer un peu partout en ville, à Kibuye.[2704]

A peine les Français arrivés dans la ville de Kibuye, un « comité de crise » est mis sur pied, composé du préfet Kayishema, des sous-préfets, du

procureur, d'agents de l'armée, parmi lesquels le commandant militaire, de certains juges, du président du tribunal ainsi que de divers fonctionnaires. Ce comité collabore avec les Français et organise des réunions.[2705]

Le détachement de Marin Gillier effectue une reconnaissance au Rwanda

De Cyangugu au camp hutu de Rwirambo

Toujours le 24 juin, les deux escouades du capitaine de frégate Marin Gillier partent de Cyangugu et pénètrent au Rwanda afin d'y effectuer une première reconnaissance[2706] plein nord sur l'axe Cyangugu-Kibuye.[2707] La population, constituée en partie des petites mains du génocide, lui réserve un accueil particulièrement chaleureux avec drapeaux français et bouquets de fleurs.[2708]

Gillier est bientôt accueilli à Rwesero par le sous-préfet génocidaire, Gérard Terebura, ce dernier lui montrant sur une carte de la région le camp de Kirambo où se trouveraient deux mille cinq cents déplacés hutu. C'est vers cette destination que se rend le convoi de Gillier.[2709]

Le convoi arrive bientôt dans la localité de Kirambo où se trouve ce camp de Hutu déplacés.[2710] Il est localisé au nord de Cyangugu, le long du lac Kivu.[2711] Les hommes de Marin Gillier y sont aussitôt fêtés,[2712] le gendarme du GIGN Thierry Prungnaud fait partie du convoi. Trois mille Hutu sont regroupés dans le camp. A Kirambo, l'intervention commence par une visite aux autorités,[2713] à savoir son bourgmestre, Mayira Mathias, responsable des massacres de sa commune.[2714] Les Hutu sont eux en liesse. Les troupes françaises sont ovationnées par les villageois en délire. « Merci pour votre accueil et vos sourires ! », lâche bientôt Marin Gillier. Celui-ci recueille, et ce n'est pas la première fois depuis qu'il est arrivé au Rwanda, le témoignage d'un Hutu dont la famille aurait, selon ses dires, été décimée par les Inkotanyi du FPR. Pour autant, il n'y a toujours pas la moindre trace de rebelles.[2715] Les soldats français passent la matinée à cet endroit,[2716] puis le convoi reprend sa route en direction de Kibuye.[2717]

De Gishyita à Kibuye

Avant l'arrivée des soldats de Turquoise à Gishyita, les autorités ont annoncé leur venue et ont demandé à la population de les accueillir chaleureusement avec des applaudissements, leur faisant savoir qu'ils viennent aider et soutenir les Hutu. Par ailleurs, un communiqué exhortant et encourageant la population à chasser et à tuer l'ennemi tutsi vient

d'être diffusé partout, à telle enseigne que la population est très excitée au moment où les militaires français arrivent.[2718] Le leader Joseph vient leur souhaiter la bienvenue.[2719]

Quand le convoi arrive dans la commune de Gishyita, son allure est très lente, à peine la vitesse d'une marche à pied,[2720] tandis que des hélicoptères le survolent.[2721] Il n'y a alors plus de tueries à Gishyita, ces dernières ne se perpétrant plus qu'à Bisesero où la quasi-totalité des Tutsi se sont réfugiés.[2722] Les Français traversent le centre de Gishyita dans le sens Cyangugu-Kibuye. Ils circulent dans des jeeps Peugeot, escortés par des blindés ainsi que des hélicoptères, deux précisément. Presque toute la population est venue assister à la scène.[2723] En arrivant, les Français empruntent une barrière déjà présente, tournent à droite, en érigent une autre un peu plus haut où ils établissent leur base. Deux drapeaux français sont disposés au niveau de chacune des barrières, de part et d'autre de la route. Elles seront d'abord manœuvrées par des Interahamwe avant de l'être plus tard par les soldats français, qui se contentent pour le moment de patrouiller à Gishyita[2724] sans pour autant s'y s'installer ce jour.[2725] Après y être restés un peu, les voilà qui repartent[2726] en direction de Kibuye.[2727]

Mubuga est tout proche de Gishyita. Athanase Namuhoranye est entré au MRND de Mubuga depuis qu'il a quitté Kigali le 25 avril. Il ne va plus quitter cette ville, sauf pour se rendre de temps à autre à Kibuye. Lorsqu'arrivent les Français, il constate qu'aussi bien le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, que ses Conseillers considèrent qu'ils sont venus les aider à vaincre le FPR. C'est pourquoi ils sont accueillis avec des chansons.[2728]

Après être resté près de six heures,[2729] plus au nord, vers Kibuye,[2730] la nuit tombée, alors qu'il est vingt et une heures, le convoi rebrousse enfin chemin vers Cyangugu[2731] pour récupérer le matériel qui y arrive progressivement.[2732] Il s'agissait, ce jour, d'une simple reconnaissance.[2733]

Le journaliste français Vincent Hugeux est informé que le génocide se poursuit à Bisesero

Le journaliste français Vincent Hugeux, grand reporter au magazine *L'Express*, se trouve alors à Kibuye. Il fait partie de ces quelques journalistes qui, à l'instar de l'Anglais Sam Kiley du Times de Londres, du photographe américain Scott Peterson de l'agence *Associated Press* ainsi que du journaliste américain Raymond Bonner du *New York Times*, ont

préféré ne pas profiter de tous les services offerts par Turquoise afin de ne pas être sous contrôle.[2734]

A la mi-mai, Sam Kiley avait rencontré le père Vjeko Curic au Rwanda,[2735] un prêtre croate établi de longue date dans le pays des mille collines.[2736] Le Conseil de sécurité avait alors été saisi de la question d'une intervention éventuelle d'une mission onusienne dans ce pays, et le père Vjeko s'était demandé : « Est-ce que l'ONU sait où envoyer ses soldats dans le cadre de leur mission humanitaire ? » Le 14 mai, au deuxième jour du grand massacre franco-rwandais s'étant soldé par l'assassinat de près de quarante mille civils tutsi à Bisesero, cette interrogation du prêtre avait été publiée dans les colonnes du Times.[2737]

L'homme d'église n'ignorant pas que c'est à Bisesero qu'il faut envoyer cette mission humanitaire, le fait savoir aux journalistes Sam Kiley, Scott Peterson et Vincent Hugeux, ce dernier accompagnant les deux Anglo-saxons,[2738] leur expliquant que le génocide s'y poursuit chaque jour,[2739] avant de leur préciser qu'il a lieu à une vingtaine de kilomètres de Kibuye, à Bisesero précisément.[2740]

Le colonel français Jacques Rosier au ministre rwandais de le Défense du gouvernement génocidaire au sujet de la fourniture d'armes : « Choisissez vos fournisseurs. »

Retour à Cyangugu. Le soir, le commandant du groupement des opérations spéciales, le colonel Jacques Rosier, rencontre le ministre de la Défense du gouvernement intérimaire rwandais, Augustin Bizimana, accompagné de son ministre des Affaires étrangères, Jérôme Bicamumpaka. La rencontre se passe dans un endroit discret au nord de Cyangugu. Le lendemain matin, cette entrevue fait l'objet d'une note écrite qu'adresse Rosier au général Le Page. La réunion a eu lieu à la demande d'Augustin Bizimana. Ce dernier expose à Rosier la situation militaire, présentée comme catastrophique en termes de moyens, notamment à cause d'une carence en munitions d'artillerie. Il considère que le déséquilibre des forces se situe précisément à ce niveau, le FPR étant toujours ravitaillé par l'Ouganda, tandis que le Rwanda ne dispose plus de ressources financières pour se fournir, en raison de l'embargo. Aussi demande-t-il à Rosier une aide discrète de munitions d'artillerie, précisant que les canons français de 105 sont certes toujours là, mais muets faute d'obus. Le besoin exprimé concerne en premier lieu le secteur Kigali. Rosier lui répond qu'il lui paraît illusoire d'espérer une telle aide dans le contexte actuel.[2741] Il faut dire que s'il a été possible, la veille, d'approvisionner les FAR en armes à Cyangugu, il est plus complexe de convoyer des obus vers la capitale à cet

instant du conflit.[2742] Dépité par le refus de son interlocuteur, Bizimana lui fait connaître son intention de passer par des mercenaires, précisant avoir déjà contacté le Français Paul Barril, confirmant, si besoin était, que Rosier connaît bien les activités de ce dernier au Rwanda. Rosier se contente de lui rétorquer : « Choisissez vos fournisseurs. »[2743]

Rosier insiste sur le fait qu'il serait catastrophique pour leur image que d'autres massacres aient lieu, sans pour autant aller jusqu'à les condamner, se contentant de noter leur contre-productivité en termes de communication,[2744] et ce dans la droite ligne des propos qu'avait, au mois de mai, tenus le général français Jean-Pierre Huchon au lieutenant-colonel rwandais Ephrem Rwabalinda.[2745]

Rosier fait également savoir à son supérieur que les deux ministres considèrent que la population est, dans son ensemble, décidée à « se battre jusqu'au bout », tout en soulignant une réelle « cohésion politique ». Il faut dire que la composante tutsi de la population rwandaise ayant été décimée, la cohésion politique dont il est ici fait mention n'est autre qu'une cohésion à caractère ethnique. Et Rosier de rappeler à son chef que les Hutu qui auraient pu empêcher le plan génocidaire ont été massacrés, ce qu'il formule à sa façon en écrivant que « les hommes de paille sont tombés », ajoutant enfin qu'il « reste Kagame et l'ombre de Museveni derrière ». Et Rosier de conclure que « du côté FPR il n'y a plus de réalité politique mais seulement une volonté militaire ».[2746]

Voici probablement résumé ce qui a pu motiver ce génocide : faire disparaître le corps électoral tutsi ainsi que les appuis politiques du FPR afin que ce mouvement ne puisse dorénavant se targuer de représenter une quelconque force politique. Or cette vision de la démocratie est ethniste, et s'il est indéniable que les Tutsi composent alors la majorité du FPR, et pour cause puisque c'est en tant que Tutsi qu'ils ont dû fuir leur pays, c'est en tant que Rwandais et non que Tutsi qu'ils y reviennent désormais. Le FPR ne représente pas moins une force politique au même titre que tout autre mouvement dès lors que c'est sur les idées de société qu'il défend et non sur une appartenance ethnique de la population que cette dernière doit décider ou non de s'y rallier.[2747]

François Mitterrand donne son accord à une intervention de l'armée française dans le nord du Rwanda

Aider les forces armées rwandaises qui affrontent le FPR au nord est l'objectif inavoué de Turquoise qu'il s'agit de cacher aussi bien aux journalistes qu'aux futures générations.[2748] Voilà pourquoi Bruno Delaye, alors monsieur Afrique de l'Elysée, prend soin, dans une note adressée au

président français, François Mitterrand, de fausser l'Histoire en induisant aux futurs lecteurs que les intentions de la France officielle auraient été guidées par un souci de neutralité interethnique. En fait, il ne s'agissait que de protéger le gouvernement génocidaire à Gisenyi. Et Delaye voudrait faire croire que la diplomatie française serait gênée que celui-ci se trouve à l'endroit où ils interviennent : « Il avait été convenu que parallèlement à notre intervention à Cyangugu, (au profit des réfugiés tutsis), une opération serait menée dans la région de Gisenyi, en faveur des déplacés hutus. Mais le Quai d'Orsay hésite à intervenir dans la région de Gisenyi où siège le gouvernement intérimaire. L'Etat-major, comme nous-mêmes, souhaiterait garder l'équilibre entre les deux communautés rwandaises et serait favorable à une intervention dans cette partie du Rwanda. Il s'agit d'éviter une réaction d'hostilité à notre égard de la part de la communauté hutue. Donnez-vous votre accord à une action dans la région de Gisenyi ? » François Mitterrand donne son accord en fin de journée. Sous la question, il écrit « oui » qu'il souligne deux fois tout en dessinant une flèche liant sa réponse à la question de Delaye.[2749] Le même jour, le colonel Didier Tauzin déclare que les Français ont l'intention de se déplacer vers la ville du nord de Ruhengeri, située dans la continuité de Gisenyi.[2750]

Samedi 25 juin

L'information de l'existence de massacres en cours à Bisesero circule à Kibuye

Duval est informé de l'existence de massacres en cours à Bisesero

Le 25 juin, un certain Uzzias Nzambayire informe le lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval que des Tutsi se font massacrer à Bisesero, lui indiquant les lieux où ils se cachent. Homme de confiance des religieuses, Uzzias cache onze Tutsi depuis le début du génocide.[2751]

Kiley, Peterson et Hugeux vont vers Bisesero et confirment que des massacres y ont lieu

Ce même jour, des journalistes découvrent que le génocide se poursuit effectivement à Bisesero.[2752]

Après les indications qui leur ont été fournies la veille en ce sens par le prêtre Vjeko Curic, les trois journalistes Sam Kiley, Scott Peterson et Vincent Hugeux, prennent ce 25 juin la direction de Bisesero,[2753] pénétrant dans un endroit désert, parmi des habitations sans toit, aux murs calcinés.

De la fumée s'élève de temps à autre du paysage vert au sein duquel ils croisent un groupe de militaires au repos. Vêtus de treillis, munis de fusils d'assaut, ils sont mélangés à des miliciens tenant des machettes, des lances, des serpes, des piques et autres gourdins.[2754] Vincent Hugeux comprend que des massacres se déroulent toujours à cet endroit.[2755] Se voyant confirmer la réalité de tueries en cours à Bisesero,[2756] les trois journalistes décident d'alerter dès que possible leurs confrères ainsi que les militaires français.[2757]

La réalisation des objectifs inavoués de Turquoise

La pénétration de l'armée française par le nord au secours du gouvernement génocidaire et sous couvert d'humanitaire

Du côté nord du pays, Turquoise tâche de remplir ses objectifs militaires inavoués.[2758] Acheminée par un Transall français, une section sénégalaise composée de deux cent quarante hommes fait une incursion dans le nord-ouest du Rwanda sans trouver à aucun moment de point de résistance.[2759] Une reconnaissance a notamment lieu dans des camps de réfugiés hutu situés à Kanama, à vingt kilomètres à l'est de Gisenyi sur la route de Ruhengeri, ainsi qu'à Nyamyumba, à quinze kilomètres au sud en direction de Kibuye.[2760]

Cette incursion n'est pas démentie, contrairement à celle qui a eu lieu deux jours plus tôt. Alors première ou deuxième incursion ? Première selon le monsieur Afrique de l'Elysée, Bruno Delaye, qui, la veille, faisait savoir à François Mitterrand que « contrairement à ce que laisse entendre la presse, les unités françaises n'ont pas encore quitté Goma pour Gisenyi ».[2761] Deuxième selon le porte-parole de l'armée française. Une question qui, si elle a le mérite d'être posée, n'a en soi que peu d'importance : les troupes françaises pénètrent bien dans le nord-ouest du Rwanda. C'est cela qui compte. Aussi n'est-ce pas uniquement par Kavumu, l'aéroport zaïrois de Bukavu qui jouxte la ville rwandaise de Cyangugu au sud, qu'elles pénètrent au Rwanda, mais également au nord par Goma, leur base principale sur laquelle peuvent atterrir leurs avions gros porteurs, la ville zaïroise de Goma touchant pour sa part la ville rwandaise de Gisenyi.[2762] Ceci dit, quand bien même la présente incursion mobilise-t-elle au nord plus de deux cents soldats, elle n'en demeure pas moins discrète au point que tandis que l'armée française pénètre à grands bruits au Rwanda par le sud Kivu, la presse étrangère ne se rend pas vraiment compte que d'autres soldats font une incursion par le nord.[2763]

A en croire l'armée française, sa dispersion entre Goma et Bukavu doit permettre de respecter la neutralité interethnique de son opération, qui ne

saurait se réduire à ne sauver que des Tutsi dans le sud-ouest du Rwanda mais aussi des Hutu de l'opposition dans le nord-ouest du pays. Afin de justifier la pénétration de ses troupes à cet endroit, c'est-à-dire dans la région de Gisenyi et de Ruhengeri, les militaires français avancent qu'il existerait trois ou quatre poches de réfugiés hutu menacés par les milices génocidaires.[2764]

Or, contrairement à leurs frères d'armes dans le sud, les soldats français n'interviennent pas au nord auprès des milices postées aux barrières.[2765] De plus, le quotidien français *L'Humanité* publiera le 29 juin une photo de militaires français près de Gisenyi, dans le nord-ouest du Rwanda donc, en compagnie non pas de Hutu potentiellement victimes des milices génocidaires, mais bien au côté desdites milices ![2766] Pour l'armée française, il s'agit en réalité d'assurer au nord une protection discrète du gouvernement génocidaire réfugié à Gisenyi, en prenant la direction de Ruhengeri où combat le FPR.[2767]

Dans les jours qui suivent, les Français installent des campements à Gisenyi afin de protéger la ville abritant le gouvernement intérimaire rwandais[2768] et à proximité de laquelle des reconnaissances vont, communication oblige, peu à peu être effectuées dans le nord où se trouvent des camps de réfugiés hutu.[2769] Les troupes se déplaceront ensuite vers l'est, à environ vingt-cinq kilomètres, au camp militaire de Mukamira, à côté de Bigogwe. Elles seront dès lors en bonne position pour avancer sur la ville de Ruhengeri, située à une vingtaine de kilomètres, et alors assiégée par le FPR.[2770]

Une mission d'exfiltration de militaires français présents au Rwanda pendant le génocide

Cette mission n'a pas uniquement pour but de protéger le gouvernement génocidaire dans la ville qui l'abrite ; elle a également un autre objectif :[2771] une mission d'exfiltration de militaires français demeurés au Rwanda après l'opération Amaryllis qui avait consisté, du 8 au 14 avril, en l'évacuation des ressortissants occidentaux.[2772] Et ce n'est pas une première, l'ambassadeur français Jean-Michel Marlaud s'étant déjà rendu en mai 1994 à Mulindi, dans le nord du pays, pour implorer les responsables du FPR de laisser partir une vingtaine de commandos français alors en fâcheuse posture.[2773]

A Paris, le commandant Pierre-Henri Bunel observe que le déroulement de cette opération d'exfiltration est suivi de très près. A côté de son bureau, il constate que le « bureau du COS » gère ce dossier tout en entretenant « des contacts directs avec le colonel Rosier », chaque bureau disposant de son propre système de transmission chiffrée, l'état-major sur le terrain étant pour sa part tenu à l'écart de tout un pan de l'opération.[2774] Le colonel Jacques Rosier précise dans son rapport qu'un détachement effectue quelques missions d'extraction dans la région de Gisenyi.[2775]

Ce bureau est occupé par le lieutenant-colonel Jean-Louis Nabias, un officier du 1er RPIMa qui, à la tête de l'un des DAMI de mars 1992 à décembre 1993, a supervisé l'instruction de militaires rwandais à Mukamira, Bigogwe et Ruhengeri,[2776] trois camps militaires dans le nord du Rwanda dans lesquels les soldats français de l'opération Noroît ont formé non seulement des soldats rwandais mais aussi des milices génocidaires.[2777] Nabias est donc bien placé pour aider les soldats sur place à rechercher ces hommes en difficulté, des hommes qu'il est susceptible de connaître personnellement, à un endroit qu'il connaît aussi bien. Tout au long de l'opération secrète, il reçoit régulièrement la visite du chef du COS, le général Le Page. Des témoins font état que des hommes fatigués ayant l'air de journalistes français arrivent en véhicules ou en hélicoptères du sous-groupement spécialisé du COS avant d'être embarqués dans des Transall ou des Iliouchine à destination de Bangui ou de Libreville. A leur arrivée en France, ils auraient quitté discrètement les aéroports militaires.[2778]

Dans un compte rendu en date du 7 juillet, Lafourcade parle soudainement d'un « retour reconnaissance Mukamira-Kanama ». Le soir du 7 juillet, c'est au tour du général Germanos de préciser par écrit qu'au nord « les missions menées du 6 au 7 juillet ont permis l'extraction de vingt-huit personnes ». Le lendemain 8 juillet, c'est au bras droit de l'amiral Lanxade de faire savoir que « dans la région de Gisenyi-Mukamira, les missions d'aide aux réfugiés et d'extraction de personnes menacées se sont poursuivies, avec retour à Goma ».[2779] Ce sont des Blancs qui auraient ainsi été exfiltrés et ceux-ci auraient été aussi bien en uniforme qu'en civil.[2780]

Les 7 et 8 juillet, Bunel apprend que cette partie du COS démonte son dispositif et rentre sur la France, sa mission terminée. Il assiste alors au retour à la sérénité du côté des hautes autorités militaires françaises. Les points de situation quotidiens devant le ministre sont dès lors remplacés par des notes mises à son courrier. Le COS restera encore au Rwanda jusqu'au 30 juillet 1994.[2781]

Des artilleurs français restés au Rwanda pendant le génocide s'officialiseraient en se fondant parmi les troupes de Turquoise

Parallèlement à cette exfiltration, l'opération Turquoise serait aussi, selon un témoignage, l'occasion pour les artilleurs français restés au Rwanda pendant le génocide de faire croire qu'ils font partie de cette mission qui n'a pourtant fait que les retrouver au pays. Les militaires français demeurés avec le gouvernement intérimaire rwandais pendant le génocide réintègreraient tout simplement les membres de l'opération Turquoise, avant de fuir un peu plus tard vers le Zaïre.[2782] Certains des militaires français restés au Rwanda entre le 15 avril et le 22 juin, au moment où ils n'étaient pas censés y être officiellement, se fonderaient donc à présent

parmi les troupes de Turquoise, s'officialisant en quelque sorte.[2783] Il s'agit notamment de ceux que le bourgmestre Straton Sinzabakwira a vus en avril à Butare ainsi qu'à Gitarama et à Murambi, où le gouvernement s'était alors installé, le site ayant été gardé par des militaires rwandais, accompagnés de militaires français, dont un colonel commandant cinq hommes. Ces Français se trouvaient aux côtés du gouvernement et de l'état-major des Forces armées rwandaises. Ce sont eux qui ont jusque-là guidé l'organisation du front. Plus tard, ils passeront par Gikongoro où ils rejoindront leurs collègues de l'opération Turquoise.[2784]

Des armes qui seront utilisées à Bisesero sont livrées aux forces génocidaires à partir de Goma et distribuées aux milices du génocide à Gisenyi, notamment par des soldats français

Mais revenons à l'autre objectif : la protection de la ville abritant le gouvernement génocidaire. Pour remplir un tel objectif, encore faut-il des armes et des munitions. Dans le message que le colonel Rosier adresse au général Le Page ce 25 juin, et qui fait suite à la demande formulée la veille par le ministre de la Défense du gouvernement génocidaire, Augustin Bizimana, de se voir livrer des obus pour ses canons muets, il n'aura fait que lui rappeler l'officieux mais bien réel objectif de Turquoise consistant à stopper la progression du FPR. Or si la demande exprimée par Bizimana à Rosier d'acheminer des obus de canon de 105 à Kigali s'avère compliquée à mettre en œuvre, il n'en est pas de même pour ce qui concerne l'acheminement de munitions depuis leur base principale de Goma vers Gisenyi où s'est replié le Gouvernement intérimaire rwandais. Gisenyi jouxtant Goma de l'autre côté de la frontière, il leur suffit pour cela de laisser des avions à bord desquels se trouvent des munitions atterrir à Goma, à charge ensuite pour les militaires et miliciens rwandais de venir les récupérer.[2785] Turquoise va dès lors se faire fort d'organiser « l'établissement d'un contact technique avec les F.A.R. [Forces armées rwandaises] en gardant une visibilité réduite », pour reprendre les propos du général Jacques Lanxade adressés deux jours plus tôt au Premier ministre Edouard Balladur au cours d'un conseil restreint des ministres.[2786] Le déploiement des forces françaises au nord est donc sur le point d'être accompagné de distributions d'armes à partir de la plateforme française de Goma.[2787]

Lorsque le commandant du secteur opérationnel de Ruhengeri, le colonel Marcel Bivugabagabo, s'est rendu à Gisenyi accueillir les soldats de Turquoise, Jean-Paul Nturanyenabo est parti avec lui en tant que chef de l'équipe de protection. Une partie des militaires français se sont ensuite installés avec leur armement au stade de Gisenyi, tandis que leurs chefs sont allés loger à l'hôtel Méridien.[2788]

Lorsque Mukamira est sur le point d'être conquise, les génocidaires rwandais prennent leurs armes et se dirigent vers l'hôtel Méridien au sein duquel ils organisent des réunions visant à obtenir davantage de munitions. Ils envoient à cette fin des hommes d'affaires réunir de l'argent afin de pouvoir se procurer de l'armement.[2789] Plusieurs ministres du gouvernement intérimaire sont présents. Le colonel Anatole Nsengiyumva représente les militaires. Le Secrétaire général du MRND, Joseph Nzirorera, est également là. Ils décident que l'argent collecté sera notamment utilisé à l'achat d'armes et de munitions pour les opérations sur les collines de Bisesero, où Kambanda dit que des Tutsi continuent à résister. En fin de compte, Kambanda fait savoir que ces armes sont achetées et qu'elles arriveront au Rwanda par Goma. Le colonel Nsengiyumva réquisitionne des camions de la brasserie de Gisenyi pour les transporter de nuit.[2790]

On fait bientôt savoir au sergent Jean-Paul Nturanyenabo que les armes arrivent à Goma.[2791] Deux jours après que les soldats français se sont installés au Méridien, des jeunes miliciens en formation militaire au stade Umuganda de Gisenyi sont réquisitionnés pour aller à Goma décharger les armes et les munitions.[2792] Elles sont réceptionnées par Joseph Nzirorera.[2793]

Il s'agit maintenant de distribuer ce matériel à Gisenyi.[2794] Arrivées à Gisenyi, les armes et les munitions récupérées à Goma sont distribuées les unes au camp Gisenyi, les autres au stade Umuganda de Gisenyi ainsi qu'au siège du parti MRND situé au bord du lac Kivu.[2795] Elles sont attribuées à des jeunes sans uniforme qui se rendent ensuite aux barrières.[2796]

Ce sont ces armes qui, pour partie, participeront à la dernière bataille de Mburabuturo à Kigali. Certaines seront utilisées au cours des dernières attaques lancées contre les civils tutsi de Bisesero, d'autres enfin iront grossir le nombre d'armes déjà existantes aux mains des Interahamwe des différentes communes situées aux alentours de Gisenyi.[2797] En quittant Gisenyi pour Mukamira, les Français distribuent aux civils des grenades stockées dans leurs jeeps. Les armes qui ne fonctionnent plus ou qui fonctionnent mal sont brûlées. Aux barrières, on filtre les Tutsi qu'on brûle au camp Gisenyi dans des bâtiments où on brûle également les anciennes armes.[2798]

Dimanche 26 juin

Le capitaine français Eric Bucquet conduit un

CONVOI DE VÉHICULES AVEC DES JOURNALISTES DE GISENYI À KIBUYE

Marin Gillier laisse ses hommes à Kirambo et rejoint le convoi d'Eric Bucquet à Goma

Le 26 juin, tôt dans la matinée, le commando Trepel du capitaine de frégate Marin Gillier se rend au camp de réfugiés hutu de Kirambo qu'il a visité deux jours plus tôt et dont les occupants avaient alors affirmé craindre une attaque d'éléments infiltrés du FPR. Une fois sur place, Marin Gillier organise un dispositif de protection.[2799]

Mais le capitaine Gillier doit bientôt abandonner ses hommes à la demande du Sirpa, le Service d'informations et de relations publiques des armées. Il doit en effet prendre en charge un groupe de journalistes fraîchement débarqués de Paris et les accompagner jusqu'à Kibuye,[2800] tandis qu'une escouade du commando Trepel restera à Kirambo pour protéger le camp de déplacés hutu.[2801]

Le convoi de Bucquet pénètre au Rwanda

Marin Gillier rejoint ainsi à Goma un convoi prêt à pénétrer au Rwanda.[2802] Dans ce convoi se trouvent les véhicules devant être livrés en partie au lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval, des P4 occupés par des journalistes français que l'armée convoie et qu'encadrent aussi bien un officier du Sirpa que Marin Gillier lui-même.[2803] Le capitaine français Eric Bucquet est la tête de ce convoi.[2804]

Patrick de Saint-Exupéry, journaliste au quotidien français *Le Figaro*, est arrivé par avion tard la veille à Goma où il a passé la nuit dans un hôtel.[2805] Très tôt le matin, il loue un minibus avec deux autres journalistes, Christophe Boisbouvier de Radio France International (RFI) et Dominique Garraud du quotidien français *Libération*. Le chauffeur zaïrois du minibus se nomme Paulin. C'est avec ce minibus que les trois journalistes intègrent le convoi. A neuf heures du matin, ce dernier traverse la frontière entre le Zaïre et le Rwanda au niveau de la localité rwandaise de Gisenyi,[2806] avançant à très petite allure. A sa tête, la jeep du capitaine Bucquet[2807] précède une dizaine d'autres véhicules militaires. Commandant le 1er escadron du Régiment d'Infanterie et de chars de marine (RICM), Eric Bucquet a pour mission d'amener les véhicules du CPA 10 de Jean-Rémy Duval à Kibuye.[2808] Un ou deux camions se trouvent dans le convoi.[2809] Jusqu'à présent, les hommes de Duval étaient à pied, si bien qu'ils se faisaient prêter un Pajero ainsi qu'une camionnette par la responsable de la communauté, sœur Marie-Julienne.[2810] Une caravane de presse

ferme la marche du convoi.[2811] Elle comprend notamment le minibus des trois journalistes[2812] ainsi que Corine Lesnes,[2813] journaliste au quotidien français *Le Monde*. Une voiture sono conduite par des Rwandais ouvre le chemin.[2814] Les militaires français sont accueillis comme des libérateurs. Il y a des acclamations, des cris d'enthousiasme. Il y a des barrières partout à travers le pays, à l'entrée et à la sortie de chaque village ou de chaque localité, la plupart ayant placé des drapeaux français pour accueillir l'armée française.[2815]

Les journalistes Hugeux, Kiley et Peterson informent les officiers français Gillier et Bucquet de la poursuite du génocide contre les Tutsi de Bisesero

De leur côté, après s'être rendus la veille vers Bisesero, les journalistes Hugeux, Kiley et Peterson ont quitté la région de Kibuye. Ils croisent la colonne dirigée par le capitaine Eric Bucquet. Les trois journalistes font signe aux militaires de s'arrêter, ce que fait le convoi. Après que les soldats sont descendus de leurs véhicules, les trois reporters racontent aux deux officiers, Eric Bucquet et Marin Gillier, leur rencontre de la veille, à Bisesero, avec un groupe de tueurs.[2816] Sam Kiley informe Eric Bucquet qu'il a vu la veille deux cents maisons brûler à Bisesero et atteste de l'existence de pillages et d'exactions, précisant que l'on y exécute chaque soir.[2817] Marin Gillier demande à Vincent Hugeux de lui situer précisément le lieu sur une carte qu'il prend soin de déplier sur le capot de sa P4, ce que fait le journaliste. Christophe Boisbouvier, Dominique Garraud et Patrick de Saint-Exupéry assistent à la scène,[2818] qui est filmée par CNN.[2819] Vincent Hugeux et Sam Kiley saisissent la carte et indiquent à Marin Gillier l'endroit où ils ont vu ces massacres la veille sur les hauteurs voisines.[2820] Sam Kiley lui précise : « De très nombreux Tutsi sont tués au moment où nous parlons ».[2821] Eric Bucquet lui répond qu'il en rendra compte au commandement le soir venu, dès son retour de mission.[2822] Quant à Marin Gillier, le rapport qu'il fera quatre ans plus tard à la mission d'information parlementaire sur le Rwanda ne fera aucune allusion à cette information que lui avaient pourtant fournie les journalistes.[2823]

Le convoi de Bucquet arrive à Kibuye

Le convoi du capitaine Eric Bucquet stationne enfin à Kibuye. Tandis ledit convoi se rend ensuite à Gikongoro,[2824] que Bucquet part s'installer à Rubengera,[2825] que le soir venu l'escouade du commando Trepel regagne le camp de Kirambo[2826] où Gillier retrouve ses hommes,[2827] les troupes de Turquoise restées à Kibuye s'entretiennent avec les chefs de la gendarmerie afin de voir comment organiser leur collaboration et maintenir la sécurité. On s'enquiert à cette fin de trouver des gendarmes

parlant bien le français.[2828]

La collaboration franco-génocidaire à Kibuye

Devant l'entrée du camp de la gendarmerie où se trouve l'Etat-major rwandais, les Interahamwe, vêtus de feuilles de bananiers, portant des plumes de coqs, circulent avec des épées et des houes. Certains d'entre eux attendent, derrière les soldats français qui, postés aux barrières de la ville, participent au contrôle de la population, qu'ils leur livrent les Tutsi qu'ils y attrapent et dont ils se chargeront aussitôt, avant de revenir couverts de sang. Quand les Tutsi ne sont pas tués par les Interahamwe aux barrières, ils sont traqués aux alentours de la préfecture,[2829] notamment à l'aide d'hélicoptères avec lesquels les soldats de Turquoise parviennent à détecter ceux qui se cachent encore dans les buissons et les forêts. Regroupés, ils sont ensuite emmenés par camion jusqu'à la préfecture de Kibuye, direction l'Ecole technique officielle (ETO), où les gendarmes rwandais font alors un tri. Les hommes du lieutenant Masengesho viennent ensuite se servir, emportant leurs prisonniers au camp ou les stockant dans un hangar, que ces derniers soient ou non blessés.[2830]

Jacques Rosier fait croire dans les médias en une infiltration du FPR dans la région

Au journal de vingt heures sur la chaîne publique française France 2, le colonel français Jacques Rosier tente de faire croire que le FPR aurait infiltré la région. Le journaliste Benoît Duquesne présente la situation : « L'analyse des cartes confirme la proximité du front, environ soixante kilomètres. Kibuye est un des objectifs prioritaires du FPR. On parle alors d'infiltrations. » Le colonel Rosier lui répond : « A partir des premiers renseignements qu'on a recueillis sur le terrain, il semblerait que ce soit une réalité. » Et d'ajouter qu' « il est normal qu'ils fassent des reconnaissances profondes ». Lucide, Benoît Duquesne poursuit : « Quand les Rwandais parlent d'infiltrations ici, en général ce sont des Hutu, ils le disent pour justifier la chasse qu'ils ont menée éventuellement contre les Tutsi. » Et Rosier de répliquer : « Effectivement, c'est le risque. C'est à nous de faire la part des choses. »[2831]

Les trois journalistes français, Patrick de Saint-Exupéry, Dominique Garraud et Christophe

Boisbouvier arrivent à Kibuye

Le journaliste du *Figaro* Patrick de Saint-Exupéry a, quant à lui, depuis longtemps quitté le convoi du capitaine Bucquet tandis que ce dernier se dirigeait encore vers Kibuye, choisissant de poursuivre sa route seulement avec les deux autres autre journalistes et le chauffeur de leur minibus.[2832] Les militaires français étaient en fait descendus un moment, et Patrick de Saint-Exupéry ainsi que les deux journalistes anglo-saxons avaient continué la route seuls de leur côté. Or la nuit tombe et les gens sont de plus en plus excités aux barrières où on veut à tout prix savoir si le chauffeur zaïrois qui conduit le minibus est hutu ou tutsi. Patrick de Saint-Exupéry doit discuter à plusieurs reprises. L'atmosphère devient peu à peu agressive. Aussi ont-ils du mal à discuter aux dernières barrières, les gens étant souvent non seulement excités mais également ivres. Après avoir franchi nombre de barrières sur lesquelles sont érigés des drapeaux français, ils finissent par arriver à vingt-trois heures, dans une ambiance de liesse populaire,[2833] à Kibuye.[2834] Ils s'installent dans un hôtel donnant sur le lac Kivu,[2835] l'Hôtel Eden Rock, un petit hôtel vers le bas de la ville, situé entre l'église et les locaux de la préfecture de Kibuye. L'ambiance y est un peu folle, plein de civils armés et de soldats. Les armes traînent un peu partout. La bière coule.[2836] Ils passent la nuit dans cet hôtel.[2837]

Les Tutsi de Bisesero sont informés du déploiement au Rwanda de l'opération Turquoise

A Bisesero, Eric Nzabihimana possède un poste de radio dont un ami hutu intime[2838] lui amène les piles. Il lui amène parfois aussi de la nourriture. Un jour, il entend sur les ondes de RFI l'annonce de la venue de militaires français au Rwanda dans le cadre d'une mission humanitaire nommée Turquoise, apprenant par la même occasion qu'ils sont déjà à Goma.[2839] En revanche, il ne sait pas que tandis que le gouvernement intérimaire rwandais (GIR), le gouvernement génocidaire, se terre à Gisenyi, certains de ses ministres sont eux aussi à Goma.[2840] Le chef militaire de la mission onusienne au Rwanda, le Canadien Roméo Dallaire, l'apprend ce même jour par le chef d'état-major des forces armées rwandaises, Augustin Bizimungu, ce dernier l'informant que le ministre de la Défense du GIR, Augustin Bizimana, est bien à Goma.[2841] Eric ignore peut-être également que ce 26 juin, à Cyangugu, le colonel français Jacques Rosier vient de déclarer à la presse : « Les miliciens font la guerre. Par souci de neutralité, nous n'avons pas à intervenir. »[2842]

Chapitre 7

Les derniers témoins tutsi de Bisesero livrés par Turquoise à leurs bourreaux

Lundi 27 juin

Le 27 juin, à Paris, s'appuyant sur la protection effectuée au camp de Nyarushishi, le ministre français des Affaires étrangères, Alain Juppé, s'enorgueillit de ce que « le premier objectif du dispositif Turquoise au Rwanda a été atteint » au prétexte qu'ils ont pu « rassurer et mettre en sécurité des populations qui étaient menacées ».[2843] En s'exprimant de la sorte, le chef du Quai d'Orsay omet toutefois de rappeler que l'objectif de Turquoise n'est pas de protéger « des » mais « toutes les » populations. Nyarushishi sera ainsi systématiquement évoqué lorsqu'il s'agira de tenter de prouver que l'armée française remplit convenablement sa tâche consistant à protéger les Tutsi, victimes du génocide. Or en ce 27 juin, d'autres rescapés tutsi vont bientôt être découverts par l'armée française dans les montagnes de Bisesero. En cette fin juin 1994, sur les cinquante mille Tutsi qui s'y étaient réfugiés depuis le début du génocide, près de deux mille survivent encore,[2844] des rescapés que le préfet Clément Kayishema n'est pas parvenu à exterminer avant que ne se déploient au Rwanda les soldats de Turquoise. Deux mille Tutsi que l'état-major français ne s'attend probablement pas à découvrir, deux mois et demi après le déclenchement du génocide perpétré à leur encontre. Des survivants qu'il n'a, semble-t-il, pas prévu d'inclure dans la manœuvre d'ensemble.[2845]

Kibuye. Le matin. L'envoyé spécial du *New York Times*, Raymond Bonner, et sa consœur de la télévision britannique décident de se rendre compte par eux-mêmes de ce qui se déroule à Bisesero et dont ils ont, eux aussi, entendu parler. Une petite heure de piste plus tard, alors qu'ils se trouvent au milieu de nulle part, les voilà qui entendent des coups de feu. Croyant qu'on leur tire dessus, ils décident de rebrousser chemin.[2846]

Un détachement de Marin Gillier s'installe à Gishyita, une partie de ses hommes restant à Kirambo

Selon la version officielle de l'armée française, la population aurait déclaré au capitaine de frégate Marin Gillier qu'un élément avancé du FPR menaçait la localité de Gishyita à l'est.[2847] Aussi le patron du COS aurait-il décidé d'envoyer la moitié des commandos marine de Marin Gillier à Gishyita.[2848] Ce dernier regroupe donc une trentaine de soldats, établissant un dispositif prêt à protéger la population si nécessaire. Toujours selon la version officielle, Marin Gillier aurait interrogé la population, qui lui aurait confirmé que « toutes les collines à l'est sont infestées d'éléments du FPR infiltrés pour semer la terreur. » Gillier laisse l'autre partie de ses troupes autour du camp de Kirambo,[2849] ces dernières continuant à rayonner aux alentours jusqu'à nouvel ordre.[2850]

Des soldats français reviennent donc à Gishyita.[2851] Isidore Kayiranga, un petit commerçant habitant le centre de cette localité,[2852] les voit arriver sur la route de Cyangugu-Kamembe. Ils ont des armes lourdes, des blindés, des véhicules Peugeot, dont des camions, des armes lourdes sur les voitures, des outils de communication, des hélicoptères.[2853]

Arrivés à Gishyita, ils se divisent en trois groupes : le premier s'installe à proximité dans un endroit nommé « chez Fundi », précisément dans les maisons qu'on appelait Centre communal de développement et de formation professionnelle (CCDFP).[2854] Avant la guerre de 1990, donc bien avant que les soldats français ne prirent possession des lieux, des civils français qui, à l'époque, construisaient des buildings, des maisons et des écoles, étaient en effet présents à Gishyita dans une maison détruite. D'une des deux maisons ont été évacués des volontaires qui enseignaient l'ensemencement aux villageois. C'est dans cette maison que les soldats français déposent leur matériel ainsi que leur armement.[2855] Cet endroit domine le village. Le second groupe installe son campement sur la route Cyangugu-Kibuye, plus exactement là où les policiers communaux ont installé leur barrière. Enfin le troisième groupe s'installe à Gatoki dans des maisons construites également pour des volontaires français.[2856]

Isabelle Staes dirige un reportage à Gishyita en compagnie de P. Pons, P. Querou et F. Granet. Il sera diffusé le lendemain au journal télévisé de la chaîne publique française France 2. Un des journalistes de son équipe interroge un militaire français sur ce qu'ils viennent d'entendre : « Des bruits d'une arme automatique lourde. Là, c'est à trois kilomètres d'ici. A vol d'oiseau, trois kilomètres. » Le reportage se poursuit : « Les accrochages les plus violents ont eu lieu hier soir [le 27 juin puisque le reportage est diffusé le 28], vingt morts chez les rebelles, trois de l'autre côté. » Marin

Gillier : « On a entendu un petit peu de bruit, on a vu de la fumée. » « Et c'était quel genre d'affrontements ? », demande-t-on à Gillier, qui répond : « Des affrontements type infanterie.» « Mais, importants ? » « Oh, je pense, relativement importants, vu l'échelle du pays. » Le reportage se poursuit : « Infiltrations, accrochages, exactions chaque nuit, dans ce secteur particulièrement sensible, la chasse à l'homme continue. Un peu partout, les traces des massacres, comme ces charniers à proximité des maisons détruites. » Un militaire français montre un crâne : « Toujours à proximité des maisons démolies, comme ça, on en trouve quelques uns. C'est l'odeur qui nous guide, évidemment. » Il ajoute : « C'est pas du récent, ça, évidemment. » Un autre militaire : « Ça date d'un mois et demi à peu près. » Le militaire poursuit : « Les gens qui ont été massacrés dans le coin ont du être mis dans des fosses communes. Ils ont dû faire une galerie, comme ça, et rejeter la terre ici et empiler les corps. » La journaliste reprend la narration : « Loin des discours de bienvenue qui les ont accueillis à leur arrivée, les militaires français se retrouvent maintenant face aux réalités de la guerre qui déchire le Rwanda. Avec l'avancée des rebelles, ils ne sont pas loin d'être en première ligne. »[2857]

Or il n'y a pas de rebelles à cet endroit. Il n'y a que des civils tutsi comme ceux que va rencontrer ce jour le lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval, des civils poursuivis par leurs opiniâtres génocidaires.[2858]

A Kibuye, Saint-Exupéry, Garraud et Boisbouvier discutent avec Duval des massacres de Bisesero

Les trois journalistes s'entretiennent avec les sœurs

Retour à Kibuye.[2859] A leur réveil, les trois journalistes, Patrick de Saint-Exupéry, Dominique Garraud et Christophe Boisbouvier, constatent qu'un des éléments de l'armée française est arrivé et s'est installé près du Home Saint-Jean et des sœurs. Il s'agit des sœurs de Sainte-Marie de Namur. Ils se rendent donc en face de leur couvent[2860] où les soldats français se sont installés, ont aligné leurs jeeps, ont plantés leurs tentes, leurs grosses antennes, ainsi que le drapeau français.[2861] Ils partent d'abord discuter avec les sœurs. Elles restent très vagues sur la situation. Elles leur évoquent des massacres, tout en se refusant encore à leur donner de plus amples précisions. Alors qu'ils viennent de leur parler et qu'ils discutent un peu en chemin, une autre sœur leur parle d'un endroit nommé Bisesero, leur précisant qu'il s'y passe des choses terribles sans pour autant leur donner elle-même plus d'informations.[2862] Elles sont deux religieuses, l'une rwandaise l'autre américaine. Elles expliquent que se terrent, à deux heures d'ici, dans une colline nommée Bisesero, des survivants d'une chasse aux Tutsi qui a lieu depuis maintenant trois mois.[2863]

Les trois journalistes s'entretiennent avec Jean-Rémy Duval

Les trois journalistes vont alors voir les militaires français. Patrick de Saint-Exupéry est à l'école avec Christophe Boisbouvier et Dominique Garraud. Partant du principe que le mandat des militaires français implique qu'ils portent secours aux civils victimes de massacres, ils décident de leur faire part des bruits qu'ils ont entendus sur Bisesero. De retour à l'école, le lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval a constaté que les religieuses discutaient de Bisesero avec Patrick de Saint-Exupéry. Les journalistes leur expliquent donc ce qu'ils viennent d'entendre tout en leur disant qu'il faut aller à Bisesero, ajoutant que ce serait bien qu'ils y aillent ensemble, enfin qu'une telle mission fait partie de leur mandat consistant à protéger la population.[2864] Duval a déjà été informé par Uzzias Nzambayire de ce que des Tutsi se faisaient massacrer à Bisesero.[2865]

Duval s'entretient avec Athanase Namuhoranye

Il y a également là un enseignant rwandais. Il s'agit d'Athanase Namuhoranye.[2866] Athanase a en effet demandé à une des sœurs de le mettre en contact avec des soldats français pour aider deux filles qu'il cache alors à Mubuga.[2867] Les sœurs de Sainte-Marie sont toutes belges, à l'exception d'une écossaise. Appartenant à la même congrégation que les sœurs de Mubuga, elles connaissent Athanase qui a été préfet des études dans leur établissement à Mubuga. Aussi lui ont-elles envoyé un message dans lequel une des sœurs de l'école l'a informé de l'arrivée de soldats français en son établissement, lui suggérant qu'il vienne s'entretenir avec eux. Athanase a dès lors loué une moto et s'est rendu à l'école normale technique (ENT) en parcourant les dix-huit kilomètres séparant Mubuga de Kibuye.[2868]

Il n'est pas encore midi quand il arrive à l'ENT. Il y retrouve les sœurs de la confrérie de Sainte-Marie desquelles il est donc proche. La Sœur belge Andréa a, quant à elle, fui à Kibuye où elle avait pu retrouver une congrégation de Sainte-Marie.[2869] Une fois à l'ENT, il ne rencontre pas que les sœurs, mais aussi des soldats français ainsi que des journalistes non rwandais. Une des sœurs introduit Athanase auprès de l'un des supérieurs des soldats français dont on lui dit qu'il s'appelle Diego. Il s'agit du nom de code de Jean-Rémy Duval. Ils s'entretiennent ensemble. Duval lui demande comment il voit la situation et s'il connaît l'identité de ceux qui commettent les massacres. Athanase lui répond que certains citoyens collaborent avec les autorités pour tuer les Tutsi. Duval lui signifie alors que ce qu'il lui dit ne correspond pas aux « violences interethniques » dont il entend parler par le biais d'autres personnes. Athanase lui précise que des gens se sont réfugiés à Bisesero où ils se trouvent encore et où il y a encore des attaques au moment où ils parlent.[2870] L'enseignant lui fait

savoir que les Tutsi vont être tués,[2871] qu'ils sont tués jour et nuit par les miliciens Interahamwe.[2872]

Duval veut savoir s'il a été en mesure de voir les attaquants s'y rendre, et si c'est le cas, s'ils portent des uniformes ou bien une tenue qui permettrait de les identifier. Athanase lui répond que la plupart du temps, ce ne sont pas des uniformes qu'ils portent mais des feuilles de bananiers dont ils se recouvrent la tête à titre de camouflage.[2873] Si Duval s'enquiert auprès de lui de connaître l'uniforme et l'armement des Interahamwe, il ne lui demande pas pour autant quel est l'armement des Tutsi.[2874] L'officier supérieur français tend alors la carte du Rwanda en sa possession.[2875] Il la déploie[2876] sur le capot d'une jeep. Une religieuse indique alors la direction de l'est.[2877] Duval demande à Athanase de bien vouloir lui indiquer Bisesero, en dessinant les chemins qui y mènent. Les routes figurent sur les cartes, mais Duval tient à ce qu'Athanase situe lui-même l'endroit. Ce dernier dessine Bisesero sur la carte et le montre au lieutenant-colonel, puis s'en tient là avec lui sur ce point.[2878]

Athanase signale à Duval qu'il cache deux personnes chez lui,[2879] ce à quoi l'officier lui répond qu'il ira les voir.[2880] Et l'enseignant hutu de l'informer que d'autres personnes que lui en cachent également, ajoutant qu'ils ont appris que certaines d'entre elles étaient dans les forêts et n'avaient pas les moyens de rejoindre les Français. C'est pourquoi il explique qu'il participe avec d'autres personnes à en ramener chez eux afin d'entrer ensuite en contact avec les Français dans l'espoir que ces derniers viennent les chercher directement chez eux.[2881] Duval lui répond qu'il faut les faire venir directement à l'ENT car il n'a pas assez de soldats. Sur ces mots, l'enseignant repart avec sa moto.[2882]

Un convoi comprenant des militaires de Duval ainsi que les trois journalistes partent pour Bisesero

Le convoi part de Kibuye

Les journalistes sont clairs : « Il faut aller à Bisesero, allons-y ensemble ».[2883] Tout le monde tombe d'accord, Duval indiquant vouloir en savoir plus. L'officier traverse alors la cour de l'école, revient avec un fusil à canon scié qu'il jette sur le siège d'une des jeeps avec lesquelles il s'apprête à se rendre sur les lieux.[2884] Dans leurs trois jeeps est embarqué un matériel sophistiqué : fusils d'assaut à lunettes de visée nocturne, systèmes radio ultra-performants, fusils Mac Milan capables de percer tous les blindages, armes de précision pour riposter aux assauts de francs-tireurs.[2885] Le minibus des trois journalistes fait partie du convoi,[2886] ainsi que quelques soldats[2887] commandos de l'air[2888] - une douzaine de fusiliers-

commandos de l'air[2889]-, ainsi enfin que deux gendarmes de l'EPIGN.[2890]

Le convoi se met en branle. Paulin s'est mis au volant du minibus qu'accompagnent des jeeps,[2891] dont deux grands 4X4 militaires, double cabine,[2892] direction Bisesero qui, selon les dires d'une des sœurs, est à deux heures de route.[2893] Les trois journalistes ne savent pas du tout ce qu'est Bisesero, pensant que c'est un village. Aussi est-ce vers un village qu'ils essaient de se rendre. Ils prennent, comme on le leur a dit, la direction du sud par une route relativement simple qui longe le lac Kivu. Ils vont toutefois finir par se perdre en route en dépit des cartes précises des militaires français.[2894]

Au bout de deux heures de trajet, alors que le convoi monte toujours en direction de Bisesero,[2895] Paulin s'aperçoit qu'il est perdu. Il propose de demander son chemin au prochain village.[2896]

Le convoi arrive dans le village de Nyagurati où un instituteur hutu explique aux militaires et journalistes français avoir participé à tuer une grande partie de ses élèves tutsi

A chaque arrêt, le groupe se déploie en protection rapprochée. Entre eux, les hommes parlent le moins possible. Une bifurcation à gauche. La piste est raide, presque impraticable.[2897] Elle est faite de terre, avec beaucoup de creux, très peu usitée. Le village auquel elle mène est assez retiré des axes de communication.[2898] Quelques kilomètres de grimpée vers le sommet d'une colline, et ledit village apparaît.[2899] Perdus, ils se retrouvent donc par hasard dans cette petite localité située en hauteur.[2900] Il s'agit de Nyagurati, un village de six cents habitants.[2901] Des dizaines de villageois hutu, armés de machettes, sont rassemblés sur la place[2902] centrale entourée de maisons tout aux alentours.[2903]

Aussitôt s'approche un Rwandais ivre mort.[2904] Il a probablement bu de d'alcool de banane.[2905] Il agite frénétiquement une machette. Lorsque les journalistes descendent de leur minibus, l'homme s'approche d'eux avec ses armes, sa machette et sa lance, tout en dansant. Il se calme toutefois très rapidement lorsqu'il aperçoit les soldats français.[2906] Ces derniers ne bougent pas. Impressionné, comme brutalement réveillé, le Rwandais décide de saluer plutôt que de frapper. Devant les commandos français équipés du meilleur armement qui soit, l'homme se lance alors dans une furieuse danse du sabre, [2907] une sorte de danse guerrière.[2908] Il finit par s'écrouler.[2909]

Journalistes et militaires commencent alors à discuter avec la population pour s'informer de la situation. Des gens parlent français,

en particulier un instituteur du village de Nyagurati ainsi qu'un policier, ces derniers donnant clairement des ordres aux villageois.[2910] Le policier est en civil. Il porte à la poitrine une médaille à l'effigie du président Habyarimana.[2911] Patrick de Saint-Exupéry demande : « Que se passe-t-il, ici, à Nyagurati ? » C'est la question de base. Les gens leur racontent dès lors spontanément leurs crimes.[2912] Le policier raconte : « Nous avons tué quelques Tutsi, ça ne dépasse pas la cinquantaine. C'étaient des adultes, mais il y avait aussi des femmes et des enfants. Vous voyez cette rangée de maisons, à gauche ? Ils habitaient là. On a tout incendié. Il fallait qu'il ne reste rien. »[2913] Tout autour du village, à flanc de montagne, des dizaines de maisons de terre sans toit, brûlées de l'intérieur, témoignent de la violence de l'épuration des villages.[2914]

Les journalistes constatent la présence de ces maisons brûlées. Ils ne cherchent pas et ne voient pas de cadavres, partant du principe qu'on ne s'inculpe pas d'un crime qu'on n'a pas commis.[2915] L'instituteur, également hutu, Athanase Kafigita,[2916] se joint à la discussion : « Il y a eu beaucoup de morts ici. Tous les soirs, des malfaiteurs descendent des collines pour nous attaquer. Nous, on se défend. Moi-même, j'ai tué des enfants. » Le policier reprend : « Tout ça, c'est la faute des Tutsi. On les a tués parce qu'ils sont complices du FPR. On le sait. C'est pour ça qu'on les tue. Les femmes et les enfants aussi. C'est normal : les enfants des complices sont des complices. On les a donc tués. » Sur les collines alentour, des dizaines de maisons sont brûlées. Le policier déclare : « On en a incendié au moins deux cents. Il ne fallait pas que les fuyards puissent revenir. On est des policiers municipaux. Ici, chacun a une arme. Avec les villageois, on partait le matin et tous les Tutsi qu'on trouvait, on les tuait. Vous savez, le bourgmestre nous a envoyés ici, dans ce village, pour faire fuir les malfaiteurs et les complices. C'est ce que nous avons fait. On avait des ordres. » Le policier municipal et l'instituteur du village poursuivent : « On a chassé tous les Tutsi du village. Mais on n'a pas pu les tuer tous. Ils se sont rassemblés là-haut, dans la forêt. Tous les soirs, ces malfaiteurs et les complices du FPR reviennent nous attaquer. Ils n'ont rien à manger et veulent prendre de la nourriture. Nous, on se défend. »[2917] Les Tutsi n'ont en effet plus rien à manger étant donné que les champs ont été brûlés.[2918]

Patrick de Saint-Exupéry s'offusque : « Monsieur l'instituteur, vous trouvez que c'est normal de tuer des enfants sous prétexte qu'ils sont complices ? » L'enseignant refuse de répondre. Il tourne autour du pot, cherche vaguement à se justifier, puis finit par admettre, au détour d'une phrase : « J'avais quatre-vingt enfants en première année à l'école. Aujourd'hui, il en reste vingt-cinq. Tous les autres, on les a tués ou ils sont en fuite. » Duval : « Vous, instituteur, vous avez tué des enfants ? » Athanase Kafigita ne répond pas et change de sujet : « En face, dans la forêt, ils se comportent comme des rebelles. Ils ne pensent qu'à une chose,

nous attaquer. Nous, on se défend. » Le policier embraie : « Moi-même, j'ai tué au fusil dix malfaisants, dont deux enfants, c'étaient tous des complices. Mon chef m'a envoyé là pour ça. Il m'a dit : « Tous les Tutsi sont mauvais ». Avant, du temps du président Habyarimana, on savait qu'il y avait un complot. On avait remarqué que des groupes de Tutsi se rassemblaient pour tramer des choses mauvaises. On a voulu les empêcher d'attaquer, on a pris les devants. »[2919] Les journalistes demandent : « Mais comment ça ? Qu'est-ce que vous entendez par « prendre des devants » et comment étiez-vous en mesure de dire qu'on allait vous attaquer ? » Le policier : « Il y a eu de nombreux gestes qui montraient qu'ils voulaient nous attaquer ». Les journalistes : « Lesquels ? Quels gestes ? »[2920] Il répond : « Des écrits où ils traitaient mal le peuple hutu. Je le sais, le préfet de Kibuye m'a montré ces textes. Il est d'ailleurs venu ici pour vérifier comment ça se passait. Il m'a dit que je faisais du bon travail. » [2921]

Ces propos vont donc dans le sens d'une prétendue légitime défense plaidée par les Interahamwe lorsqu'ils évoquent un non moins prétendu plan d'extermination fomenté par les Tutsi, allant parfois jusqu'à tenter de faire croire en l'existence de fosses communes que ces derniers auraient creusées par avance à cette fin. C'est à cette occasion que Patrick de Saint-Exupéry entend parler pour la première fois du préfet de Kibuye qu'il ne connaît pas encore, ainsi que de son éventuelle responsabilité dans le génocide.[2922]

Christophe Boisbouvier tend son micro à l'instituteur : « Ici, il n'y a plus de Tutsi. Il n'y a plus de Tutsi dans notre village. Ils sont dans la forêt de l'autre côté. » Boisbouvier : « Alors ils ne reviennent jamais au village ? » L'instituteur : « Ils viennent quelquefois pour chercher de quoi manger pendant la nuit. Quand ils viennent en attaquant, les autres aussi attaquent. Je crois bien que mardi passé, le 21, il y a eu un blessé avec une machette. »[2923]

Les villageois leur expliquent maintenant qu'ils ne sont pas très loin à vol d'oiseau de Bisesero qu'ils leur désignent de la main.[2924] Après deux à trois heures passées à Nyagurati, sans qu'aucune arrestation n'ait été ordonnée, ni qu'aucune machette n'ait été confisquée, bien que chacun ici ait eu une arme,[2925] le lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval ordonne un repli alors que des dizaines de villageois hutu, tous armés de machettes, sont rassemblés sur la place du village et que l'un d'eux, aussi armé d'une machette, vient de faire savoir qu'ils préparent, le soir tombé, une nouvelle attaque contre les « malfaisants ».[2926]

Le convoi repart sur la route pour essayer de trouver ces collines de Bisesero.[2927] Après avoir quitté le village, un gendarme français lâche dans un souffle : « Je n'ai jamais vu ça, c'est de la folie totale ! »[2928]

Une demi-heure après avoir quitté Nyagurati,[2929] un des gendarmes du GIGN installés dans le minibus exprime son ras-le-bol de voir des assassins les acclamer ainsi.[2930] Voilà donc en tout cas un compagnon d'armes de Thierry Prungnaud qui a bien compris, dès le 27 juin, que les assassins ne sont pas à chercher parmi les Tutsi, mais bien parmi les Hutu. Or Prungnaud dira, pour sa part, ne l'avoir compris que trois jours plus tard, avant quoi il était encore sous l'emprise de la manipulation orchestrée par ses chefs qui lui auraient affirmé le contraire. Faut-il donc vraiment croire qu'ils communiquaient alors à ce point si peu entre eux et que ce gendarme d'élite n'aura pas jugé utile de faire part au doyen des gendarmes français, Thierry Prungnaud, que c'étaient bien les Tutsi qui étaient les victimes de massacres et non les Hutu ? Mais revenons donc à ce 27 juin.[2931]

Le convoi arrive dans le village de Mubuga

Le convoi arrive dans le village de Mubuga[2932] en provenance de Kibuye, empruntant pour cela la route allant vers Cyangugu.[2933] Au barrage de Mubuga flotte un drapeau bleu-blanc-rouge.[2934] Il est alors entre treize heures trente et quatorze heures.[2935] De Nyagurati à Mubuga, le convoi aura mis une demi-heure.[2936] Il se gare sur la place du village.[2937] Véhiculés en jeep, les militaires sont armés. Ils ont deux grands 4X4 militaires, double cabine.[2938]

Les villageois se sont rassemblés au centre de Mubuga. Ils sont contents de les voir.[2939] La présence des soldats français fait qu'ils sont bien accueillis. L'ambiance dans le village est à l'enthousiasme de la part des villageois au vu des soldats français dont ils pensent qu'ils viennent les secourir compte tenu de la situation tendue que connaît alors le gouvernement suite à la forte avancée du FPR dans le pays. Les soldats français sont très gênés d'être accueillis en libérateur par la population tout en entendant celle-ci raconter ces crimes. Quand un Rwandais s'approche pour leur dire : « Bravo les Français, merci d'être là », ils ne répondent pas, restent butés, le visage fermé, essayant de se tenir à l'écart.[2940] Certains Français saluent des paysans qui ne comprennent toutefois pas le français.[2941] Aussi ne peuvent-ils communiquer avec eux.[2942] Les Français décident de s'arrêter à Mubuga boire une bière. Ils sont à quelques kilomètres avant Gishyita.[2943] Ils vont directement dans un petit bistrot boire un verre pour se reposer et discuter un petit peu entre eux de ce qu'il convient de faire.[2944]

Pendant qu'ils prennent leur bière, ils entendent des coups de feu dont l'écho des détonations leur fait penser qu'ils en sont assez proches. Pourtant le village ne paraît pas en guerre, ne paraît pas être la proie de combats. Il y a certes des barrières à l'entrée et à la sortie de ce village, mais il n'y a visiblement pas d'excitation particulière, ce qui paraît un peu paradoxal étant donné la détonation qu'ils viennent d'entendre. La situation dans les vallées, dans les villages de la vallée, dans le bas, est relativement stabilisée, les zones relativement contrôlées. En apparence, la vie y est plutôt normale.[2945] Pendant le court arrêt dans le village de Mubuga, les soldats français restés en faction ont repéré que les deux coups de feu provenaient justement de la zone de Bisesero.[2946]

Vincent Rutaganira est, rappelons-le, le responsable municipal de Mubuga, tandis qu'Innocent Bakundukize est le bourgmestre, suite à l'assassinat de son prédécesseur. Très actif dans les tueries, il a notamment participé au massacre de Kibeho, le 14 avril.[2947]

Duval prend un instituteur hutu, Jean-Baptiste Twagirayezu, pour guide

Duval s'absente[2948] et part à la recherche d'un guide.[2949] Au centre de Mubuga,[2950] dans le bar appartenant à Léonard Mpamira, Duval est mis en contact avec Jean-Baptiste Twagirayezu, ce professeur d'école primaire[2951] que l'on a vu particulièrement actif sur le terrain du génocide à Bisesero le 13 mai 1994.[2952] Athanase Namuhoranye a reconnu Duval, ce soldat plutôt de petite taille. Il a alors confié à Jean-Baptiste qu'il se nommait Diego.[2953] Il faut dire qu'Athanase l'a rencontré quelques heures plus tôt à l'ENT de Kibuye.[2954] Duval a salué Twagirayezu par un « Bonjour » en français, et Jean-Baptiste lui a rendu son « Bonjour ».[2955] Voilà comment s'est faite la mise en contact entre les deux hommes.[2956] Or puisqu'ils parviennent à se comprendre,[2957] Duval lui demande s'il connaît Bisesero. Jean-Baptiste lui répond qu'il connaît cet endroit.[2958] Son interlocuteur étant lui-même originaire de Bisesero,[2959] Duval lui paie une bouteille de bière Primus[2960] et lui demande de lui préciser où se trouve cet endroit. Twagirayezu lui désigne la région du doigt : « Voilà la frontière », lui dit-il, « Bisesero et puis Musenyi. Voici donc les limites ».[2961] Duval demande à Twagirayezu combien de Tutsi s'y trouvent. Ce dernier lui répond qu'on peut en voir beaucoup sur la montagne.[2962] Alors Duval lui demande de bien vouloir les y emmener.[2963]

Il est convenu que Jean-Baptiste sera leur guide pour Bisesero.[2964] Duval lui demande sa carte d'identité. Jean-Baptiste la lui montre. Comme elle est très vieille, il lui demande également sa carte de travail qu'il lui présente.[2965] On se souvient que Duval a rencontré il y a près d'une

heure à Nyagurati un instituteur hutu lui ayant expliquant avoir tué une grande partie de ses élèves tutsi. Ceci ne semble pas avoir suscité chez l'officier français la moindre interrogation puisque c'est précisément un autre instituteur hutu qu'il s'apprête maintenant à prendre pour guide. L'entrevue entre Duval et Twagirayezu s'étant faite loin de tous, on ignore ce qu'ils ont pu réellement se dire. Mais le fait que Duval le relâchera, après avoir débusqué les Tutsi de Bisesero en sa présence, et après avoir appris que c'est un chef milicien de la région qui aura ainsi découvert la cachette des Tutsi survivants, laisse songeur et est susceptible d'en dire long sur l'éventualité d'un accord préalable entre eux plus ou moins explicite.[2966]

En amenant les Français voir les Tutsi, Jean-Baptiste Twagirayezu pense d'ailleurs qu'ils vont les tuer, car il n'est pas sans savoir qu'ils sont venus pour tuer les Tutsi qu'ils cherchent à débusquer.[2967]

Duval regagne le convoi avec l'instituteur hutu qu'il présente comme étant désormais leur guide pour Bisesero.[2968] Ce dernier grimpe dans le minibus des journalistes.[2969] Une demi-heure après l'arrivée du convoi à Mubuga,[2970] l'instituteur vient donc d'embarquer dans le minibus[2971] qui, à la demande de Duval, prend la tête du convoi afin d'éviter l'éventualité d'un engagement des soldats français avec le FPR. Ainsi les jeeps vont-elles suivre à cinq cents mètres de distance ledit minibus[2972] dans lequel sont installés les gendarmes du GIGN[2973] ainsi que les civils, de même que Jean-Baptiste Twagirayezu, le minibus étant toujours conduit par le chauffeur zaïrois. Les soldats français ont, eux, leurs propres véhicules. De nombreux soldats armés ont ainsi pris place dans une grande jeep militaire.[2974]

Le convoi quitte Mubuga pour Bisesero

Le convoi se met donc en route vers Bisesero. Il fait demi-tour dans la direction de Kibuye jusqu'à une jonction qui va permettre de bifurquer sur la droite en direction de Bisesero. S'ils avaient continué leur route sans faire demi-tour, c'est Gishyita que le convoi aurait alors atteint, rejoignant alors le camp français de Marin Gillier.[2975] Duval ne doit pas être sans le savoir à cet instant.[2976] Dans le minibus, l'instituteur ne parle pas avec les civils mais avec un soldat assez gros qui lui demande la direction.[2977] Dans la forêt, à chaque intersection, il indique le chemin à suivre,[2978] précisant notamment, et alors qu'ils circulent sur la route, où se trouve Karongi et où commence Bisesero.[2979]

A mi-chemin, les soldats français demandent au guide s'il y a des Inkotanyi à Bisesero et ce qui s'y passe. Jean-Baptiste Twagirayezu leur répond qu'ils sont bien présents, Sikubwabo ayant, selon lui, fait savoir qu'ils auraient tué ses policiers. Les Français lui demandent de leur

préciser combien ils sont, le guide leur répondant qu'ils sont nombreux.[2980] Et d'expliquer ne pouvoir revenir chez lui en raison de la présence de ces rebelles qui, les attaquant à partir des collines de Bisesero, seraient décidés à tous les tuer.[2981] Pendant le temps que dure le trajet, une heure et demie de route, l'instituteur hutu ne cesse de répéter qu'il est « triste » : « Je ne peux pas revenir chez moi. Le FPR me l'interdit. Les rebelles se sont regroupés sur les collines de Bisesero pour nous attaquer. Ils veulent tous nous tuer. »[2982]

Les génocidaires ont commencé à se retirer de Bisesero

Les génocidaires, qui « travaillaient » jusque-là toute la journée à Bisesero, et même jusque tard dans la nuit, ont certes « travaillé » depuis très tôt le matin ce jour, mais ils ont commencé à repartir sans crier gare aux alentours de midi. Il n'y a pourtant pas eu le moindre incident au cours des combats. Les Tutsi ne comprennent pas pourquoi les miliciens sont ainsi partis plus tôt que d'habitude,[2983] assistant avec étonnement au départ de leurs tueurs sans qu'aucun signal ne semble leur avoir été donné à cette fin. Ce n'est apparemment pas une journée comme les autres. Ils commencent à se poser des questions.[2984] Les miliciens ont donc commencé à se retirer de Bisesero vers midi, permettant au convoi français de s'y rendre. La question se pose de savoir si les tueurs ont commencé à quitter Bisesero avant ou après l'arrivée de Duval à Mubuga. Car s'ils ont commencé à se retirer de Bisesero avant leur arrivée à Mubuga, c'est qu'on les avait prévenus de leur venue imminente dans la région. Dans ce cas, la question est de savoir qui les aurait ainsi prévenus : Athanase Namuhoranye ou Jean-Rémy Duval ?[2985] Cette hypothèse se heurte toutefois au fait que les des coups de feu provenant de Bisesero aient été entendus alors que les hommes de Duval étaient déjà arrivés à Bisesero.[2986]

A Bisesero, un groupe de Tutsi possède une radio, les autres leur ayant été prises.[2987] Ce récepteur radio leur permet d'avoir accès aux informations. Dans les jours qui précèdent, ils ont fréquemment entendu sur les ondes les nouvelles selon lesquelles les Français étaient sur le point d'arriver. Cela fait ainsi un certain temps qu'on explique que ces derniers entendent se rendre au Rwanda pour mettre fin au génocide, demandant à cette fin l'accord de l'ONU. Bernard Kayumba fait partie de ceux qui suivent ces informations ; lui et ses collègues ont pris l'habitude de le faire après que les assaillants se sont retirés, profitant du court répit qui leur est alors offert pour écouter les nouvelles, soit directement, soit par le biais de quelqu'un d'autre qui aura lui-même entendu une information dont il se fera momentanément le rapporteur.[2988]

Ecoutant ce jour les nouvelles grâce à son petit poste de radio, Eric Nzabihimana vient d'apprendre que les Français seraient venus les

secourir dans le cadre d'une opération déployée à Cyangugu, à Kibuye et à Gikongoro.[2989] C'est par le biais de Radio France International (RFI) qu'il vient de prendre connaissance du déploiement de cette mission humanitaire française. Et de se dire que le temps est donc peut-être venu pour eux d'être sauvés.[2990] Siméon Karamaga, l'adjoint du chef des Basesero Birara tué il y a maintenant trois semaines, fait partie de ceux qui, cachés dans un trou, partagent ce poste grâce auquel ils viennent d'entendre la nouvelle.[2991] Si ce n'est pas directement par la radio qu'Antoine Sebirondo l'a pour sa part apprise, il lui est néanmoins arrivé d'écouter la station Muhabura, la radio du FPR, afin de savoir quand serait prévue l'arrivée des militaires Inkotanyi de la rébellion.[2992] Aussi les Tutsi écoutent-ils différentes stations afin de tenter d'acquérir de la présente situation la meilleure des visibilités.[2993] Voilà, on l'imagine, pourquoi Bernard Kayumba a alors conscience qu'il s'agit de rester prudent, la radio leur ayant également permis de suivre la façon dont les militaires français ont été accueillis par les Forces armées rwandaises, la population hutu ainsi que le pouvoir en place ayant proclamé sur les ondes que les Français étaient venus dans le cadre de l'opération Turquoise pour aider les militaires rwandais à chasser aussi bien les derniers Tutsi que les rebelles du FPR.[2994] Eric Nzabihimana a lui aussi des doutes, la radio du FPR disant le contraire de ce qu'il vient d'entendre sur RFI, que c'est en fait pour soutenir les FAR que les militaires français sont là.[2995]

Alors que les Tutsi ont déjà aperçu des avions survoler le lac Kivu ainsi que des camions sur les routes, sans toutefois savoir à cet instant quelle était leur véritable mission, ils aperçoivent maintenant des hélicoptères atterrir au bureau communal de Gishyita.[2996] Eric Nzabihimana aperçoit deux hélicoptères, après quoi, quelques minutes plus tard, il voit de la poussière monter à Gishyita en contrebas, ce qui lui fait dire que ce doit être ces hélicoptères qui y ont atterri.[2997] Pascal Mutarabirwa, vingt-neuf ans, a lui également vu des hélicoptères atterrir à Gishyita avant qu'ils ne rencontrent des Blancs ce 27 juin.[2998]

Il ne reste que quelques deux mille rescapés à Bisesero. La plupart sont des jeunes. Les femmes et les enfants ont quant à eux été presque tous décimés, n'ayant pu résister longtemps étant donné que pour survivre, il leur aurait fallu être en mesure de courir tous les jours de neuf heures du matin à trois heures de l'après-midi. Ainsi n'ont pu résisté ni les femmes portant des bébés sur le dos, ni les vieux, pas plus que les enfants. Des cinq cents personnes du village natal d'Eric Nzabihimana, il ne reste à cet instant qu'une quinzaine de personnes. Les Tutsi sont alors trop fatigués pour se défendre. Ils sont peu nombreux et ne peuvent plus résister ne serait-ce que quelques minutes face aux attaquants. Ils se contentent

donc d'aller se cacher très tôt le matin. Ils mangent tout ce qu'ils peuvent trouver, surtout de la patate douce, du haricot vert ainsi que du sorgho, en somme ce qui reste encore dans les champs mais qu'ils ne trouvent de toutes les manières pas en quantité suffisante étant donné que les tueurs font tout ce qu'ils peuvent pour les affamer en venant piller la nourriture et ravager les plantes non encore à terme.[2999]

La rencontre entre le convoi de Jean-Rémy Duval et les Tutsi de Bisesero

Le convoi atteint Bisesero

Cela fait une heure et demie que le convoi a quitté Mubuga.[3000] Après avoir pris la piste principale au sortir du village, le convoi bifurque sur la gauche et monte en direction des collines de Bisesero par une petite piste. A cet instant, les journalistes comprennent que Bisesero n'est pas un village mais une région, un ensemble de collines.[3001] En quelques kilomètres, Patrick de Saint-Exupéry voit le paysage de la région basculer dans le cauchemar. On ne distingue plus que des maisons brûlées et des champs dévastés, alors que dans la vallée, tout près de là, tout paraissait tranquille. Désormais, on ne croise plus âme qui vive. Un cadavre gît dans le fossé. De longs panaches de fumée s'élèvent vers le ciel. Des champs enflammés apparaissent.[3002]

Eric Nzabihimana parvient à faire stopper le convoi

Les Tutsi sont en général placés sur l'ensemble des chemins menant aux routes, afin d'être informés de toutes les attaques susceptibles d'être lancées ainsi que de leur provenance. C'est une façon pour eux de savoir comment fuir ou se défendre. Avec ces guetteurs positionnés un peu partout, ils doivent être en mesure d'apercevoir les camions monter sur les collines.[3003] Il faut dire qu'ils ont maintenant l'habitude de voir venir ces véhicules convoyant leurs tueurs.[3004]

Zacharie Munyampara se trouve sur la colline de Gitwa/Kashyamba, peu après l'endroit où le convoi est sur le point d'arriver.[3005] Siméon Karamaga, l'adjoint du chef des Basesero Birara mort il y a une vingtaine de jours, se cache sur la colline de Muyira.[3006] Sylvère Nyakayiro est également caché sur Muyira, le mont qu'il considère s'accrocher aux grandes collines.[3007]

Alors que les Tutsi voient le convoi des Blancs s'approcher de Mu Byiha, il semble à François Ndayisaba que cette articulation entre

l'arrêt des attaques des miliciens et l'arrivée de ce convoi n'est pas une coïncidence.[3008]

Eric Nzabihimana se trouve dans la forêt de Gitwa,[3009] au sommet de la colline. Les tueurs rentrant chez eux, les Tutsi ont peu à peu commencé à quitter la brousse. C'est l'été, il y a beaucoup de soleil, de la poussière.[3010] Quand en cet après-midi[3011] il aperçoit en contrebas les véhicules du convoi monter la route et s'approcher de l'endroit où il se cache, après avoir lui-même aperçu un peu plus tôt deux hélicoptères atterrir à Gishyita, il se dit que ce que vient d'annoncer la radio il y a à peine une demi-heure est peut-être vrai.[3012] Si Eric et quelques Tutsi ont entendu la radio faire état de l'arrivée de soldats français,[3013] d'autres comme François Murigambi ne s'attendent pas à leur arrivée.[3014]

Mais Eric est curieux de savoir ce qui se passe réellement. De là où il observe Gishyita, il n'est toutefois pas au bord de la route, et pour cause : les miliciens sont pour certains encore dans les parages. Cela étant, la curiosité lui donne maintenant le courage de s'en approcher, nourri par l'espoir que ce sont bien là des militaires français venus à leur secours,[3015] étant donné qu'il vient tout de même d'entendre à la radio que la mission Turquoise était en train de se déployer.[3016] Il se précipite donc tout près de la route afin de guetter,[3017] se couchant pour mieux observer.[3018]

C'est alors qu'il aperçoit le convoi de militaires monter vers Bisesero. Mais prudence : si les miliciens qui habitent les collines voisines de Bisesero viennent en général à pied, d'autres, venant de plus loin, arrivent en voiture et en camion par la route principale. Cette route traverse la région de Bisesero en la coupant en deux. Certains miliciens viennent donc de Gishyita, d'autres de Gisovu. S'il se peut donc que ce soient effectivement des militaires français, ce peut tout aussi bien être des miliciens ou des militaires rwandais. Eric doit donc rester prudent. Il a conscience de prendre un risque à vouloir ainsi savoir à tout prix ce qui se passe.[3019] Il constate d'abord que les voitures sont différentes de celles des Interahamwe.[3020] Et maintenant qu'il est proche de la route, il est en mesure d'apercevoir des Blancs, leurs véhicules arborant de surcroît un drapeau français.[3021] Il compte quatre véhicules.[3022] Et d'observer attentivement ces militaires très nombreux et lourdement armés. C'est alors qu'il se dit, compte tenu de ce qu'il vient d'entendre à la radio, qu'ils vont peut-être enfin être sauvés.[3023]

Lorsque les véhicules passent en contrebas, Eric se précipite sur un monticule dominant la route et se met debout.[3024] Alors que le convoi sort de la forêt, un corps gisant s'offre à la vue de ses passagers. A l'approche du convoi, des hommes s'éparpillent sur le bas-côté de la route. Seul un

homme, qui s'aide d'un bâton pour se tenir, est resté immobile au bord de cette route.[3025] Il est alors entre quinze heures trente et dix-sept heures.[3026] L'endroit se nomme Byiri.[3027] Le convoi arrive à l'endroit où se présente Eric Nzabihimana.[3028]

Maintenant qu'il voit clairement que ce sont bien des Blancs, Eric va tenter de les arrêter.[3029] Il se dit en effet qu'il lui faut aller à leur rencontre pour leur expliquer ce qui se passe à Bisesero. S'ils viennent pour les sauver, qu'ils sachent au moins où sont ceux qu'ils doivent sauver. Alors Eric sort des buissons,[3030] se positionne sur le talus de la route et se met à crier[3031] tout en faisant des signes de la main au convoi. Le guide et enseignant Jean-Baptiste Twagirayezu désigne[3032] cet homme qu'il aperçoit debout sur la falaise au-dessus de la route, tout en haillons,[3033] portant un pantalon déchiré et torse nu. Les Français lui demandent de qui il s'agit. Twagirayezu ne le connaît pas personnellement mais sait toutefois qu'il est enseignant dans une école située plus loin que la sienne. Aussi leur répond-il qu'il s'agit d'un Tutsi.[3034]

En dépit des gestes d'Eric, le convoi ne veut pas s'arrêter.[3035] Alors que ceux qui se trouvent dans les deux premières voitures le voient pourtant très bien en train d'appeler au secours, ils ne s'arrêtent pas. Aussi Eric se précipite-t-il au milieu de la route pour tenter de stopper les deux voitures qui les suivent. Il doit crier étant donné qu'ils ne veulent pas s'arrêter,[3036] ce qu'il fait : « J'ai entendu dire que vous êtes venus pour sauver les Tutsi qui sont en danger. C'est nous qui sommes menacés. Il y a des morts un peu partout. Vous pouvez les voir. »[3037] Il se met au milieu de la route, se couchant quasiment devant la voiture si bien que le convoi finit par s'arrêter.[3038] Ce lieu s'appelle Kamina, un peu plus haut que Mu Byiha, Kamina étant l'endroit d'un croisement de routes.[3039] Eric stoppe les voitures des Blancs à la bifurcation des routes menant vers Mubuga et Gishyita.[3040] Le lieu est situé près des écoles primaires.[3041]

Eric commence à expliquer la situation aux soldats et journalistes français

Eric se met à expliquer la situation aux passagers des véhicules qu'il vient de faire se stopper. Trois militaires français à bord de ces deux véhicules à l'arrêt sortent immédiatement et commencent à se mettre en position.[3042] Ils sortent de leur jeep en sautant. Certains regardent devant, d'autres derrière. Ils tiennent leurs armes en les pointant dans différentes directions,[3043] dont celle d'Eric,[3044] qui se demande s'ils vont tirer sur lui, mais se dit toutefois que c'est la présence d'autres Tutsi à cet instant qui doit faire qu'ils se sentent menacés.[3045] Le véhicule de devant s'est aussi arrêté, à côté de la falaise, la jeep s'étant elle-même arrêtée derrière le minibus.[3046]

Le convoi est en tout formé de quatre véhicules : trois véhicules militaires et un véhicule civil, ce dernier étant passé sur la route avant qu'Eric n'eut le temps de s'interposer. Les véhicules situés une cinquantaine de mètres devant et dont les occupants viennent de s'apercevoir que ceux qui les suivaient se sont arrêtés entreprennent de faire marche arrière.[3047]

Les soldats français appellent Eric[3048] qui a peur et marche lentement.[3049] Eric parlant français, la conversation peut s'engager.[3050] Ils demandent en français à Eric ce qu'il fait ici. Eric explique qu'ils viennent d'échapper aux Interahamwe.[3051] Il explique que ce sont eux qui sont menacés et qu'ils se font tuer chaque jour.[3052]

Après avoir appelé Eric, les soldats français appellent les passagers de la voiture civile dans laquelle se trouve Jean-Baptiste Twagirayezu.[3053] Les trois journalistes descendent du bus[3054] et se rapprochent d'Eric.[3055]

Les Blancs appellent les Tutsi en mesure de leur parler. Cansilde Mukazitoni aperçoit alors Etienne Basabose qui, bien que ne parlant pas français, fait partie de ceux qui courent vers les Blancs.[3056] Eric n'est toutefois pas le seul à leur parler en français, Matoroshi leur parle lui aussi en français,[3057] Matoroshi étant le surnom de François Ndayisaba. Il a étudié. C'est pour cela qu'il parle cette langue.[3058] Bernard Kayumba est également présent.[3059] Jacob Nkinzingabo observe maintenant ces Blancs s'entretenir aussi bien avec Eric qu'avec François Matoroshi.[3060]

Alors que quelques Tutsi se sont peu à peu rapprochés et se trouvent au milieu de la route, et avant même d'engager réellement le dialogue, les Français utilisent leurs fusils pour les contraindre à leur donner leurs armes, leurs lances ainsi que leur machettes, leur disant qu'ils doivent les déposer avant toute discussion. Peut-être, se dit alors Innocent Kayumba, ces Français croient-ils alors que ces Tutsi sont des tueurs étant donné qu'ils viennent de courir vers eux avec leurs armes. Quand les soldats français les leur prennent, les Tutsi sont alors déjà nombreux autour du convoi.[3061] Eric s'exécute et dépose à terre la lance qu'il tenait.[3062]

Les journalistes demandent à Eric ce qui se passe. Ce dernier leur répond qu'ils sont menacés, que des tueries ont lieu ici même.[3063] Tandis qu'il raconte en français comment on les tue, comment on a ravagé leurs biens, le guide Jean-Baptiste Twagirayezu reste à côté.[3064]

Eric se présente comme le chef du groupe.[3065] Il commence par relater ce qui s'est passé à Bisesero, sur ces collines. En quelques mots, il explique que

depuis deux mois, les Tutsi ont été chassés, se sont retrouvés regroupés sur Bisesero, que des milices ont été organisées, des militaires ayant participé à l'organisation de ces milices. Le tableau qu'il décrit est celui d'une chasse à l'homme visiblement terrible.[3066] Trempé de sueur, épuisé, il poursuit : « Nous sommes un groupe de deux cents Tutsi. Depuis deux mois, l'armée et les miliciens rwandais nous poursuivent. Nous survivons ici, au sommet de ces collines, mais tous les jours ils viennent nous attaquer. Il y a deux heures, les miliciens ont tué cinq d'entre nous.[3067] Nous ne pouvons pas nous défendre, nous n'avons rien. » Il précise : « Aujourd'hui encore, les miliciens et les soldats sont venus nous attaquer et brûler les champs pour nous empêcher de manger. Ils se sont répartis en trois groupes et nous ont encerclés. Nous ne pouvons rien faire. »[3068]

Il explique que le groupe de deux cents personnes qu'ils forment ici est constitué de Tutsi vivant au sommet des collines. Il fait savoir qu'ils sont encerclés par trois groupes comprenant chacun une dizaine de soldats et cent cinquante miliciens[3069] armés de machettes. Patrick de Saint-Exupéry a le sentiment qu'il parle sans pouvoir s'arrêter, comme s'il allait mourir avant d'avoir pu expliquer ce qui se passe, expliquant que les miliciens et les autorités tuent chaque jour quelques-uns d'entre eux : « Partout ici, il y a des groupes de Tutsi en fuite. Là sur les sommets que vous pouvez voir, on est entre cinq et huit mille. Ils nous chassent sans répit. »[3070] Il ajoute qu'ils se font pourchasser chaque matin sur le coup des dix heures, précisant qu'au cours de la dernière attaque datant d'il y a à peine deux heures, cinq d'entre eux ont été tués étant donné qu'ils n'ont rien pour se défendre. Et de préciser qu'au cours de ces attaques, les assaillants brûlent les champs afin de les empêcher de se nourrir.[3071] Il raconte par ailleurs comment leur bétail a été enlevé et mangé, leurs récoltes pillées, comment ils sont pourchassés sans répit, errant ici et là en se cachant dans les tranchées, dans les forêts[3072] et dans la brousse.[3073]

Eric est interviewé pour RFI : « Aujourd'hui je commence à avoir espoir de revivre »

Christophe Boisbouvier tend son micro à Eric pour RFI : « Tantôt je cours sur la colline devant les gens qui veulent nous tuer, tantôt je me réfugie dans la forêt. » Christophe Boisbouvier : « Et votre famille ? » Eric : « Ma famille est toute morte. Je reste avec mon grand frère et ma petite sœur de dix ans. » Boisbouvier : « Et comment survit votre petite sœur ? » Eric : « Elle vit dans un trou que j'ai creusé. » Boisbouvier : « Elle est cachée dans un trou dans la montagne ? » Eric : « C'est dans une maison qu'on a brûlée. » Boisbouvier : « Et vous, comment survivez-vous depuis l'attaque de votre famille ? » Eric : « Nous, nous vivotons… On va dans la forêt très tôt le matin vers cinq heures et on rentre vers seize heures quand la nuit tombe. On va chercher de quoi manger. On va là où étaient

cultivés, les patates ou le manioc, parce que les Hutu ont tout pris. » Boisbouvier : « Est-ce que vous attaquez les villages hutu pour trouver de la nourriture? » Eric : « Non, non. Nous ne pouvons pas y aller parce qu'ils sont nombreux. Nous avons peur d'eux. Nous avons peur d'eux parce qu'ils nous tuent. » Boisbouvier : « Est-ce que vous êtes traqués dans les montagnes par les miliciens ? » Eric : « Oui. La semaine passée, il y avait beaucoup de militaires. On les voyait en uniforme. Quelques miliciens aussi. Ils tiraient sur nous. Les autres, ils nous coupaient avec les machettes. » Boisbouvier : « Et vous y avez échappé ? » Eric : « Oui. J'ai pu échapper. Mais j'ai reçu un jour un coup de pierre sur la poitrine. Ca m'a fait beaucoup mal. Il est arrivé même que je crache du sang durant une semaine. » Boisbouvier : « Qu'est-ce que vous avez comme armes ? » Eric : « Des bâtons, quelques lances et des machettes. » Boisbouvier : « Pas d'armes à feu ? » Eric : « Non, non. Pas d'armes à feu. » Boisbouvier : « Et il n'y a pas de combattants FPR parmi vous ? » Eric : « Non, non. » Boisbouvier : « Et qu'est-ce que vous attendez des militaires français ? » Eric : « La paix, surtout la paix. Notre souhait est qu'on nous mène dans un endroit où nous serons protégés contre ces tueurs qui nous menacent. » Boisbouvier : « Est-ce que vous pourrez vous réconcilier un jour avec les Hutu qui vous ont massacrés ? » Eric : « Si on nous donne la paix, en tout cas nous pouvons être réconciliés parce que je crois que la population a été influencée par les autorités. » Boisbouvier : « Aujourd'hui vous retrouvez un petit peu d'espoir ? » Eric : « Aujourd'hui je commence à avoir espoir de revivre. » C'est dans la boîte. L'interview sera diffusée le lendemain à midi sur RFI.[3074]

D'autres Tutsi rejoignent Eric

Constatant qu'aucun mal n'est fait à Eric, un certain nombre de survivants tutsi le rejoignent peu à peu, un à un, quittant les endroits où ils s'apprêtaient à passer la prochaine nuit.[3075] Au fil de la discussion, les Tutsi qui s'étaient éparpillés reviennent ainsi toujours un peu plus autour d'Eric.[3076] Patrick de Saint-Exupéry constate qu'ils sont tous malingres, visiblement épuisés. Leurs vêtements sont en lambeaux, certains portent des plaies causées par des coups de machettes. Un enfant a la fesse gauche arrachée, un homme le bras à moitié sectionné.[3077] Les Tutsi affamés, blessés, mais à qui ils restent encore un peu de force, sortent ainsi lentement des tranchées dans lesquelles ils se terraient, parvenant à s'approcher du véhicule pour finir par se rassembler près d'Eric.[3078]

Quand Antoine Sebirondo a aperçu les militaires français arriver, il se trouvait en haut d'une colline de laquelle il descend maintenant en compagnie d'autres Tutsi pour aller à leur rencontre. Il ne prend toutefois pas la parole.[3079] Ayant constaté que les militaires français n'ont tué ni Eric ni ceux qui l'ont progressivement rejoint, plusieurs dizaines de Tutsi

sortent peu à peu de leurs cachettes, s'approchant d'eux sous les yeux des miliciens.[3080] Michel Kayihura sort du trou qui lui servait de cachette et s'approche à son tour des Blancs en montant.[3081] Pour Pascal Nkusi qui les rejoint également, c'est certes une sorte de suicide, mais il préfère encore être tué par balle que par la famine.[3082] Zacharie Munyampara est lui aussi debout à côté d'eux.[3083] Au bout de dix minutes, cinquante à soixante Tutsi se retrouvent ainsi rassemblés.[3084] Les Tutsi se sont donc rapprochés un à un, vêtements en lambeaux, blessés, jusqu'à finir par former un arc de cercle autour d'Eric.[3085]

La première chose qui saute aux yeux de Patrick de Saint-Exupéry, c'est l'état de ces gens. D'évidence, ce sont des rescapés. Leurs vêtements sont en loques. Ces gens sont tous extrêmement amaigris. Ils n'ont pas de regard. Lorsqu'il observe leurs yeux, il a le sentiment de ne voir personne, seulement des fantômes. Beaucoup sont blessés ou portent la trace de blessures. Un homme avec qui il discute leur explique qu'il a une balle dans le dos depuis un mois. D'autres Tutsi ont des traces de machettes ou des blessures par balles. Ce sont tous des civils. Ils n'ont pas d'armes à feu, quelques-uns ayant des lances, d'autres des machettes, des coupe-coupe, mais enfin relativement peu. Il y a très peu de femmes. Ce sont essentiellement des hommes et des enfants. Patrick de Saint-Exupéry comprendra plus tard que ces gens ont été pourchassés pendant deux mois, les femmes étant celles qui furent tuées les premières, faute de pouvoir courir assez vite. Les survivants ici présents sont donc ceux qui courent le plus vite.[3086]

Le guide des Français leur dit qu'Eric ment

Tandis qu'Eric Nzabihimana parle à Patrick de Saint-Exupéry, les militaires français restent, eux, en position de combat, sans chercher à l'écouter, leur comportement lui laissant penser qu'ils sont venus pour autre chose que pour les secourir. Ce n'est ainsi que sous la pression du journaliste du *Figaro* qu'ils finiront par leur adresser la parole.[3087]

Mais en attendant,[3088] le guide Jean-Baptiste Twagirayezu qui vient de les conduire vers Bisesero dit qu'Eric ment. Et de raconter que ce sont les Hutu et non les Tutsi qui sont menacés, arguant que les Hutu de Bisesero ont été obligés de quitter leur village pour aller se réfugier de l'autre côté de Bisesero, après que ses habitants les eurent menacés de mort. Il était justement en train de guider les militaires français en direction du camp hutu de Rushishi. Il est vrai que des Hutu ont trouvé refuge à cet endroit. Il s'agit de ceux qui, cohabitant avec les Tutsi, ont vu leur maison brûlées par des miliciens venus de loin. Or c'est précisément parce que ces derniers n'étaient pas de la région qu'ils ont pensé qu'il s'agissait de maisons

appartenant à des Tutsi. Ces Hutu minoritaires de Bisesero durent donc quitter leur région pour se réfugier auprès d'autres Hutu. C'est à cet endroit, dans l'intention de manipuler les Français, que le guide milicien Twagirayezu était précisément en train de les conduire au moment où Eric s'est interposé sur leur chemin.[3089] Pascal Ngoga apprendra lui-même qu'il les emmenait voir les Hutu à Gakuta, tout près de l'usine à thé de Gisovu.[3090]

Twagirayezu fait son possible pour nier le fait que les Tutsi soient un tant soit peu menacés, tentant de contrer les propos d'Eric que les soldats français refusent toujours d'écouter. L'instituteur hutu commence par dire qu'il n'y a pas de guerre aux alentours, que personne n'est tué à cet endroit, avant toutefois de se contredire en affirmant finalement que ce sont les Tutsi qui tuent les Hutu, qu'ils en tuent même beaucoup, causant ainsi l'insécurité dans la région,[3091] mais qu'aucun Tutsi en revanche ne trouve la mort.[3092] Selon Twagirayezu, les Hutu qui habitaient la colline de Rubazo, à Bisesero, auraient été obligés de quitter leur maison, craignant d'être tués par les Tutsi de Bisesero. Selon lui, seuls les Hutu seraient donc menacés.[3093]

Eric explique au contraire comment les Tutsi sont massacrés et comment leurs maisons ont été détruites.[3094] Il est alors questionné au sujet des ruines qu'on peut apercevoir. On lui demande qui a détruit ces maisons. Les Tutsi répondent aux Français que ce sont les Hutu qui ont tout détruit, sous prétexte de leur faire payer la mort d'Habyarimana par leur extermination jusqu'à ce que leur existence soit définitivement effacée de la mémoire du monde.[3095] Mais Twagirayezu tente alors de faire croire que ces maisons détruites seraient celles de Hutu.[3096]

Patrick de Saint-Exupéry et les autres Français ont du mal au début à croire les récits des Tutsi. Ça leur paraît trop fou. Ça leur paraît au-delà du possible.[3097] Il est maintenant plus de dix-sept heures. A cette heure, les tueurs sont traditionnellement repartis chez eux. Eric craint de subir encore une attaque. Aussi cherche-t-il des moyens de persuader les soldats français qu'ils en sont les victimes.[3098]

Il explique comment il a personnellement fui dans les montagnes à compter du moment où les Interahamwe massacrèrent près de quatre mille Tutsi réfugiés à l'hôpital de Mugonero, au nombre desquels se trouvaient sa femme et ses enfants : « Dès le 7 avril, les miliciens ont commencé à nous tuer, à brûler nos maisons et à voler nos vaches. Depuis, cela ne s'est pas arrêté, le 18 avril [le massacre de Mugonero a en fait eu lieu le 16 avril], j'ai vu les miliciens tuer quatre mille réfugiés à l'hôpital de Mugonero. Ma femme et mes enfants étaient là, ils sont morts. Ils sont enterrés dans la

fosse commune qu'ont creusée les militaires après le massacre. Moi, j'ai fui dans les collines. J'ai retrouvé d'autres gens et on a formé ce petit groupe. Depuis deux mois, on n'arrête pas de courir. Tous ceux qui n'ont pas réussi à fuir ont été tués. Partout, il y a des cadavres. »[3099]

Les Tutsi montrent des cadavres et des blessés

Lorsque les Tutsi leur parlent d'énormément de morts, mis à part le ou les deux cadavres frais que les journalistes ont vus au bord de la route en montant, ces derniers ne voient pas de corps. Aussi leur demandent-ils : « Mais vous nous dites qu'il y a eu beaucoup de morts. Où sont-ils? Où sont ces morts dont vous nous parlez ? » Les Tutsi ne comprennent pas très bien lorsque les journalistes leur demandent de leur montrer quelques-uns des cadavres dont ils leur disent qu'ils sont en nombre. Pour eux, c'est tellement évident.[3100] Mais les Blancs veulent eux-mêmes savoir s'il est vrai qu'on les tue[3101] et demandent donc à voir un cadavre.[3102] Duval demande : « Où par exemple ? » Eric : « Là, juste ici, à deux mètres de vos voitures, il y a une tombe. »[3103] Un Tutsi se déplace alors à deux mètres de l'endroit où se tiennent les journalistes, juste sur le bord de la route, soulève un buisson presque à portée de main des journalistes et sous ce buisson, dans un petit trou, il y a deux ou trois cadavres.[3104] Deux soldats français se précipitent. Un jeune Tutsi les guide derrière un fourré : « Voilà, c'est là ! » Bien cachée, couverte de troncs d'arbre et de boue, une fosse a été creusée. La pluie a ramolli la terre. Deux pieds émergent du trou. « Mon colonel, lance un soldat, c'est exact ! » « Il y a plusieurs dizaines de morts ici, précise un fuyard. Des trous comme celui-là, il y en a partout sur la colline ».[3105]

Constatant que les Blancs ont écouté attentivement l'enseignant hutu, Eric décide d'appeler les Tutsi alors cachés dans les buissons. Il s'agit de leur montrer des Tutsi blessés par balles ou par machettes ainsi que des cadavres.[3106] Aussi Eric demande-t-il à des Tutsi d'en amener.[3107] Il leur lance quelques mots en kinyarwanda, après quoi ces derniers reviennent quelques minutes plus tard portant sur leurs épaules un brancard[3108] hâtivement composé de branches.[3109] Sur ce brancard, un jeune homme, la tête presque décapitée par un coup de machette. Eric explique que c'est le résultat de l'attaque de ce matin, que ce jeune homme était caché dans un champ que les assaillants ont brûlé. Aussi s'est-il échappé, a couru, les agresseurs l'ont rattrapé, lui ont tranché la tête. Eric lance : « Regarde, le sang coule encore. » Et effectivement, Patrick de Saint-Exupéry peut voir le sang continuer à couler à partir de l'entaille qui lui a été faite à la gorge. Cela recoupe parfaitement ce que les journalistes ont entendu de Mubuga. Eric leur explique en effet qu'une ou deux heures avant leur arrivée, ils

venaient d'essuyer une nouvelle attaque, ce qui correspond aux coups de feu que les journalistes ont entendus à Mubuga.[3110]

Les Tutsi leur montrent des cadavres gisant dans des trous, un petit peu éparpillés sur la colline.[3111] Il y a même sur la route,[3112] au bord de la route, des cadavres récents.[3113] Certains sont morts le matin-même et saignent encore, une odeur nauséabonde se dégageant de l'endroit où ils reposent.[3114] Les Tutsi montrent aux Français des morts qu'ils ont mis dans un trou.[3115] Ce sont des corps de Tutsi venant d'être tués, certains par balles, d'autres à coups de machette, certains encore en train d'agoniser.[3116] La colline est ainsi parsemée de cadavres, dans des petits trous, dans des petites failles, sous des feuillages. Les journalistes se contentent d'inspecter très rapidement deux ou trois sites.[3117]

Aidés par ses collègues, François Ndayisaba montre des corps encore chauds de Tutsi venant d'être tués, notamment celui du fils de Kazungu, tout près de l'école primaire.[3118] Ils amènent, en plus de Kazungu, le cadavre encore chaud d'un autre enfant,[3119] Munyandinda, qui vient d'être fusillé.[3120] Siméon Karamaga participe à leur montrer ces cadavres de Tutsi venant juste d'être assassinés.[3121] Aussi amène-t-on ici le corps encore chaud d'un Tutsi tué à coup de machette,[3122] là celui d'un enfant qui vient d'être tué tandis que des hélicoptères sillonnaient dans le ciel au moment de l'attaque.[3123] En somme, on leur montre des cadavres reposant juste à côté de l'endroit où ils sont, leur expliquant en détails ce qui se passe sur la colline sur laquelle ils se trouvent,[3124] le guide Twagirayezu tentant pour sa part de convaincre les Français que les cadavres qu'on leur présente seraient ceux de Hutu.[3125]

Patrick de Saint-Exupéry voit ainsi dix, vingt cadavres, en tout suffisamment pour le persuader de la véracité des récits qu'il entend. C'est ce qui lui importe : avoir un élément qui lui dise qu'il n'entend pas n'importe quoi. Et l'évidence saute aux yeux des journalistes. Ces gens ne leur mentent pas. Patrick de Saint-Exupéry ne s'enquiert pas de l'identité de ces cadavres. L'essentiel pour lui est qu'il y a bien eu massacre. Il finit par voir soixante à quatre-vingt Tutsi, quelques dizaines en tout dont l'état est catastrophique. Pour lui, ce sont des survivants, des gens qui viennent de traverser deux mois d'épreuves inimaginables, qui pendant deux mois ont été chassés comme des animaux, qui pour survivre ont bu l'eau de mares croupies, ont gratté le sol pour manger des racines, ont dû pour certains abandonner leur femme et leurs enfants parce qu'elles ne couraient pas assez vite, des gens traqués pendant deux mois, parfois cachés dans des trous et qui ont vu ou qui ont entendu passer à quelques mètres d'eux des gens cherchant à les tuer. Il est devenu tout à fait clair, à ce moment-là, pour les journalistes qu'il s'agit d'un massacre en cours,

non encore terminé, que le « travail » n'est pas achevé.[3126]

Les premières vérifications étant faites, les journalistes rentrent dans le détail de l'histoire de ces gens qui leur racontent qu'ils sont pourchassés depuis deux mois sans répit, essayant de reconstituer un peu le fil de leur histoire, de comprendre ce qui s'est passé.[3127]

Quant aux militaires français, ils demandent aux Tutsi de remettre les cadavres qu'ils leur ont présentés à l'endroit où ils les ont trouvés. Apparemment, ce que ces rescapés leur disent ne semble pas les préoccuper.[3128] Ils ne font rien, se contentant de laisser les corps gisant sur la route.[3129] Alors que les Tutsi montrent des cadavres ainsi que des blessés aux soldats français, ces derniers se contentent de les regarder sans mot dire. Des corps, il y en a partout aux alentours. Un soldat français en prend un et le jette en contrebas. Un survivant prend, d'un trou, un enfant agonisant, avec une très grosse blessure sur la tête. Il le montre aux Français tout en les suppliant désespérément qu'ils leur viennent en aide, mais ces derniers ne lui semblent pas marquer le moindre intérêt.[3130] De toutes les façons, Eric ne pense pas que les militaires français soient réellement surpris de ce qu'ils voient depuis qu'ils sont arrivés à Bisesero. Ne savent-ils donc pas, se dit-il, ce qui se passe dans le pays ?[3131]

Eric commence à être écouté

Eric leur a montré des morts qui gisent le long de la route, et le sang frais qui coule encore. Il leur a aussi montré des blessés venant juste d'être tués ou machettés. On a fait sortir des blessés par machette afin de les leur montrer. Patrick de Saint-Exupéry parvient peu à peu à convaincre certains des militaires que ce que dit Eric est vrai. Si certains des soldats français feignent seulement d'être attristés par ce spectacle, Eric constate que d'autres le semblent vraiment, paraissant même choqués par ce qu'ils voient, mais n'ayant toutefois aucun pouvoir de décision.[3132] Aussi certains des militaires français qui ne réagissaient d'abord pas ont fini par changer d'attitude au moment où les rescapés leur ont amené des cadavres venant d'être tués par les Interahamwe : « Regardez ce qu'ils nous font, si nous restons et que nous passons encore une nuit ici, nous serons tous massacrés ».[3133] Ces Français ont alors commencé à l'écouter. Quant aux autres soldats qui étaient déjà partis, ils sont revenus.[3134] Après avoir vu les cadavres, ils ont fini par accepter de leur parler.[3135] Maintenant il semble à Eric qu'ils le croient enfin.[3136]

Les blessés doivent être rassemblés

Les Français demandent à voir les blessés,[3137] qu'on aille chercher

ceux cachés dans les buissons afin de les mettre à un endroit où il sera possible de bien les voir, séparément des autres. Les Tutsi s'exécutent et commencent à sortir leurs blessés.[3138] On amène le petit frère d'Innocent Kayumba ainsi que d'autres personnes.[3139] Maurice Sakufe est caché et marche très difficilement en raison de sa jambe fracturée.[3140] Stanislas Ntwali, blessé par un éclat de grenade, sort à son tour de sa cachette.[3141] Vincent Usabyimfura est fatigué et se dit que même s'ils viennent pour leur tirer dessus, et bien qu'ils leur tirent dessus, car il en a assez. Le voilà qui se met à courir avec un garçon qu'il ne peut pas laisser, qui s'appelle Mudacumura, et sur la main duquel on vient de tirer.[3142]

Le guide Jean-Baptiste Twagirayezu est dénoncé comme étant un chef milicien

C'est alors que brutalement un jeune tutsi sort du groupe des rescapés, en proie à une colère extrême : « Lui ! », hurle-t-il, pointant du doigt l'instituteur hutu qui sert de guide aux militaires français. « Il s'appelle Jean-Baptiste Twagirayezu et c'est le chef des miliciens. C'était mon professeur, je le reconnais ! » Le jeune Tutsi est ceinturé par deux autres Tutsi.[3143] Anastase Kalisa, un jeune Tutsi de vingt et un ans, s'est également mis à hurler en montrant du doigt Twagirayezu qu'il reconnaît également, être son professeur et qu'il accuse aussi d'être un milicien.[3144] A ce moment-là, tous les Tutsi regardent l'instituteur. D'un coup, la situation devient tendue.[3145] L'instituteur hutu se met à trembler. Sans conviction, il tente de nier : « Ces gens ont commis des crimes terribles », bredouille-t-il.[3146] Mais Twagirayezu a enseigné à tous les Tutsi à l'école primaire.[3147] Siméon Karamaga reconnaît également en lui son voisin, le professeur Twagirayezu,[3148] voisin car il habite sur la colline de Rubazo que seule une rivière sépare de celle de Bisesero. C'est pourquoi les Tutsi le connaissent bien et n'ont dès lors aucun mal à le désigner aux militaires français comme étant un tueur.[3149] Les rescapés leur hurlent qu'il s'agit d'un assassin, attendant des soldats qu'ils le mettent aux arrêts.[3150] C'est alors que des adultes tutsi commencent à s'avancer vers Twagirayezu,[3151] décidés à se venger en le tuant.[3152] Aussi Duval décide-t-il d'arrêter de l'interroger en raison de la situation très tendue[3153] et ordonne à un soldat de protéger le guide instituteur chef de milice.[3154] Les soldats français l'enferment dans un des véhicules du convoi en fermant la porte, après quoi ils tentent de calmer les Tutsi en leur assurant qu'ils essaieront de régler le problème plus tard.[3155]

Duval s'approche de François,[3156] qui essaie tant bien que mal de s'exprimer en français avec Duval, dont il sait qu'il est quelque chose comme colonel et qu'il perçoit alors comme très vieux et très petit.[3157] Duval lui demande : « Tu es sûr ? Tu le reconnais ? » « Oui !», hurle le

jeune homme, « Il est venu ici tout le temps nous attaquer. C'est un chef de miliciens. Il a tué ma sœur et mon frère. Je le reconnais, c'était mon professeur. » Duval : « Tu es bien sûr ? » Le jeune Tutsi : « Oui, je l'ai vu. Un jour, il est venu avec le préfet de Kibuye et ils ont discuté longtemps ensemble. Après, c'est devenu encore plus difficile pour nous. La chasse à l'homme s'est intensifiée. »[3158] C'est la deuxième fois ce jour-là que Patrick de Saint-Exupéry entend parler du préfet de Kibuye.[3159] François lance alors à Duval : « Je ne sais pas pourquoi il est en votre compagnie. »[3160]

Les Tutsi prennent maintenant peur. Ils se demandent en effet la raison pour laquelle il fait ainsi partie de ce convoi avec les Français, lui qui n'est ni plus ni moins que le chef des Interahamwe de la région. Jean-Baptiste Ufitayezu est lui aussi inquiet de l'apercevoir car, habitant tout près de chez lui, il a déjà pu observer son comportement.[3161] Antoine Sebirondo aussi est inquiet de la présence de Jean-Baptiste Twagirayezu qu'il connaît personnellement pour avoir été son élève en huitième année.[3162] Innocent Nkusi, lui, va jusqu'à penser que les Français savent qu'il s'agit d'un Interahamwe qui marche avec les chefs génocidaires Mika Muhimana et Obed Ruzindana. Un des Tutsi lance alors aux Blancs : « Comment pouvez-vous prétendre vouloir nous sauver alors que vous êtes en compagnie d'un Interahamwe ? »[3163]

Les Tutsi se découvrent en nombre

On demande aux Tutsi de se découvrir

Les Français s'enquièrent de savoir combien d'entre eux ont survécu, combien de femmes, d'enfants, afin de revenir les protéger plus tard.[3164] Les Tutsi leur répondent être ici quatre cents, sachant que d'autres sont ailleurs en des endroits assez distants.[3165]

Selon la version de Jean-Baptiste Twagirayezu, les militaires français auraient alors, d'une voix autoritaire, demandé à tous les Tutsi de sortir de leurs cachettes, de leurs tranchées.[3166] Des Tutsis sont déjà sortis spontanément de leur cachette après avoir constaté que les Français ne faisaient pas de mal aux premiers. On se demande en quoi il est donc nécessaire que tous les autres se découvrent également. Ne suffit-il pas de se fier à l'estimation du nombre de Tutsi cachés que donnent ceux avec qui Duval est en train de discuter ?[3167] Selon Eric Nzabihimana, les soldats crieraient eux-mêmes aux Tutsi de s'approcher d'eux.[3168] Ils insisteraient : « Sortez de vos tranchées ! »[3169] Selon Casimir Ruzindana, ils leur diraient qu'ils ont un message pour tout le monde. Le message est qu'il y a un cessez-le-feu. Mieux, que la guerre est finie. Les Tutsi commenceraient donc à

reprendre espoir.[3170] Selon Cansilde Mukazitoni, les Français insisteraient pour qu'on leur fasse tous savoir que leur message est un message de paix, qu'ils sont là pour les protéger, qu'ils doivent dès lors sortir de là où ils se cachent afin de leur permettre de voir ceux qui ont besoin d'être sauvés.[3171] Patrick de Saint-Exupéry ne se souvient pas, pour sa part, que Duval ait demandé aux Tutsi de sortir de leurs cachettes.[3172] Il n'en reste pas moins que ces derniers, informés que les Blancs viennent les protéger, finissent par se découvrir.[3173]

Eric Nzabihimana appelle tous les Tutsi, y compris ceux qui sont alors dans les fosses.[3174] Twagirayezu, qui fait également office d'interprète, participe à leur expliquer que les Français veulent qu'ils les rejoignent. Cécile Uwineza peut alors en effet les voir à cet instant leur faire des signes tout en leur demandant de faire savoir à ceux qui sont cachés dans des trous qu'ils les rejoignent.[3175] Twagirayezu participe donc à appeler les Tutsi en leur disant qu'il ne faut pas avoir peur, que les Blancs sont là pour leur venir en aide et qu'ils vont les sauver.[3176] C'est ainsi qu'on demande à tout le monde de sortir des cachettes, aussi bien à ceux qui sont terrés dans des trous qu'à ceux qui se cachent dans des arbres.[3177] François Ndayisaba se souvient que le message se propage peu à peu parmi les Tutsi.[3178]

Les miliciens voient les Tutsi se découvrir en nombre

Cansilde Mukazitoni constate que tous les miliciens qui les traquent ne sont pas partis et les guettent. Se disant toutefois que les Blancs sont là pour les protéger, elle sort de sa cachette.[3179] Pascal Ngoga sort également de la sienne et s'approche jusqu'à les voir de près.[3180] Quant à Hérédion Musayidizi, il a peur de s'approcher des Blancs, d'autant qu'ils sont avec Twagirayezu, cet Interahamwe qui enseigne à Rubazo. Il s'approche quand même. Tout le monde a peur mais les Tutsi se disent qu'après tout ils sont déjà morts. Aussi n'ont-ils pas le choix. Ils s'en vont donc écouter ce que ces Blancs ont à leur dire, allant jusqu'à se convaincre qu'ils tireront peut-être sur eux une fois pour toutes et qu'ainsi tout cela finira enfin.[3181] Pour Antoine Sebirondo, à cette époque, même si le diable leur avait tendu la main, les Tutsi l'auraient saisie. Aussi, quand bien même ce sont des Français qui reviennent, il se demande bien pourquoi il refuserait leur protection. S'il a certes peur, il ne peut donc refuser leur main tendue, étant donné que personne d'autre ne vient la leur proposer.[3182]

Jean-Baptiste Ufitayezu craint tout ce qui porte une arme ou un uniforme et, ne sachant pas si les Blancs sont venus les sauver, hésite à s'approcher, préférant rester encore un peu en haut de la route. De la colline où il se trouve, il finit toutefois par aller vers les Français. A l'extérieur des véhicules, il aperçoit alors Twagirayezu ainsi que les soldats

français, tous armés de fusils à lunettes, ces derniers ayant eu le temps de s'éloigner des véhicules fermés de tous côtés et à l'intérieur desquels il aperçoit également leurs compagnons d'armes.[3183] Tous les Tutsi sortent en fait de leurs cachettes pour la simple raison qu'ils n'ont d'autre choix ni d'autre solution.[3184]

Les Tutsi sortent en dépit de leur souvenir des Blancs génocidaires du 13 mai

Et pourtant, c'est la deuxième fois après le 13 mai qu'Hérédion Musayidizi voit des Blancs.[3185] Même chose notamment pour Samuel Ndengiyinka,[3186] Siméon Karamaga,[3187] Cansilde Mukazitoni,[3188] Philémon Hakizimana[3189] ou encore Pascal Nkusi qui, lui, les voit de nouveau, mais cette fois-ci de très près.[3190] Or les Blancs du 13 mai les ont massacrés. Alors pourquoi sortir ?[3191] La blessure de Godelieve est en train de cicatriser seulement en ce moment.[3192] Une blessure qui date du 13 mai, au moment où des Blancs leur ont tiré dessus. Une blessure qui ne peut que le lui rappeler.[3193]

Pour Siméon Karamaga qui a vu en mai des Blancs en compagnie de nombreux miliciens, s'il sort ce jour, c'est qu'il ne connaît pas ces Blancs-là qui les rejoignent et leur disent pouvoir leur porter secours, qui enfin les appellent. Or à cet instant, Siméon, l'adjoint du chef des Basesero aujourd'hui défunt, est désespéré. Il se considère déjà comme mort et n'a plus peur de rien.[3194] C'est que les Tutsi sont dans une agonie pénible suite aux attaques récurrentes des Interahamwe. Aussi Antoine Sebirondo va jusqu'à se réjouir d'apercevoir ces véhicules de militaires français. Il ne sait pas, lui, à cette date, que les soldats blancs qu'il a aperçus le 12 mai étaient eux-mêmes français.[3195]

A cet instant, nombre de Tutsi ne savent d'ailleurs pas que les Blancs qu'ils ont vus participer aux attaques du mois de mai étaient français. S'ils l'avaient clairement compris, il est probable qu'ils ne se fussent pas si ouvertement manifestés au mois de juin. Or ce n'est qu'après le mois de juin que les Interahamwe leur diront clairement que ceux qui sont venus les sauver en juin sont ceux-là même qui les avaient attaqués au mois de mai. Or, si Siméon Iyakare considère que ce sont des Français qui sont venus le 13 mai, c'est uniquement au regard de la nationalité française de ces Blancs qui viennent ce jour à leur rencontre.[3196]

Quand Adrien Harolimana apprend pour sa part que les Français demandent à tous les Tutsi de sortir, y compris ceux qui sont blessés, il n'hésite pas longtemps. Ne comprenant pas le français, il se fie aux intellectuels comme Eric qui parlent en kinyarwanda et qui, eux, le comprennent. Or Eric vient d'informer les Tutsi proches de lui qui à

leur tour informent leurs voisins. La propagation de l'information se fait rapidement. Mais que faire, se demande Adrien ? Sortir ou rester caché ? Car le 12 mai dernier, n'a-t-il pas eu vent de rumeurs selon lesquelles les Blancs que les Tutsi avaient alors vus avec les miliciens étaient des militaires français ? Des Tutsi n'ont-ils pas entendu les miliciens eux-mêmes leur dire, d'une autre colline, un peu avant le 12 mai, que les Français étaient venus les aider et que quoi qu'ils fassent ils finiraient par les tuer étant donné que ces derniers les soutenaient ? Qu'est-ce que ça pouvait alors bien leur faire de le leur confesser puisque, de toutes les façons, ils étaient persuadés de finir par les tuer. Et pourtant, ce 27 juin, bien qu'Adrien sache que les Français sont avec les miliciens, il finit par se découvrir car, pour lui, c'est une question de survie. Et de se dire qu'il vaut encore mieux aller à leur rencontre. Ne vaut-il pas en effet mieux être tué par les balles des soldats français que par les machettes des miliciens ? Adrien se dit, par ailleurs, qu'ayant déjà reçu une balle, qu'importe qu'on lui tire encore dessus. Pour lui, c'est « sauve qui peut ». Il n'y a pas d'autre option. A la demande des Français donc, et par Tutsi interposés, le voilà qui quitte rapidement sa cachette pour se rendre à l'endroit où sont les soldats français. Il n'aura pas longtemps réfléchi, si bien qu'à partir du moment où il entend « sortez de vos cachettes ! », il prend ses deux béquilles et sort immédiatement de la sienne.[3197] Ceux qui peuvent marcher viennent chercher Philémon Hakizimana à qui ils disent que les Blancs sont là, soit pour les sauver, soit pour les tuer, mais que s'il faut mourir, eh bien il faudra mourir. Et d'amener Philémon jusqu'à eux. Et voilà que celui-ci aperçoit les Blancs sur la colline de Gisoro, à Mu Byiha précisément.[3198] Blessé, Narcisse Kayigamba ne peut pas se déplacer et reste en bas. Il n'est donc pas tout près, tous les Tutsi ne pouvant être présents à cette rencontre. Il n'apprendra donc que par la suite ce qui s'y est dit. [3199]

Les uns après les autres, les Tutsi s'exécutent donc et se découvrent.[3200] Pensant que ces soldats français sont venus les aider, tous les Tutsi alors cachés dans les bois, les buissons et les rivières se regroupent,[3201] se rassemblent sur le côté de la route,[3202] les Français les regroupant à l'endroit où ils se trouvent.[3203] Ils ont faim.[3204]

Les Français voient les miliciens observer les Tutsi se découvrir

Constatant l'arrivée à Bisesero de militaires français, les miliciens, qui étaient alors en train de rentrer chez eux, se sont arrêtés sur les collines avoisinantes pour observer ce qui allait se passer.[3205] Ils attendent maintenant sur différentes collines afin d'évaluer l'intention de ces soldats. Dès lors, lorsque les Tutsi se découvrent, c'est sous leurs yeux qu'ils le font.

Une sorte de suicide. Mais les survivants tutsi préfèrent mourir par balle que par la famine.[3206]

Postés de tous côtés sur les collines, les tueurs les ont donc vus sortir presque tous de leurs cachettes.[3207] Des Interahamwe armés rôdent autour de ces Tutsi désormais rassemblés, toujours prêts à attraper des survivants.[3208] Un des Tutsi qui vient de montrer aux Français un des leurs venant d'être tué leur fait savoir que ces Interahamwe qui viennent de les attaquer ne sont qu'à quelques mètres d'ici.[3209] Les Français demandent alors qu'on leur montre ces tueurs, ce que font les Tutsi,[3210] désignant notamment à leur attention, et ce tout près des collines de Bisesero, la montagne Kana, elle-même toute proche de Murambi, leur désignant des tueurs sur cette colline.[3211] Les Français peuvent voir ces nombreux Interahamwe sur la colline en face, située à proximité de l'endroit où se trouvent les Tutsi.[3212] Michel Kayihura pointe du doigt une colline au sommet de laquelle on peut apercevoir des miliciens qu'il leur montre également du doigt. Les Français les aperçoivent.[3213]

Les miliciens ne sont alors pas aussi regroupés qu'ils l'étaient le matin même ou les jours précédents au moment des attaques. Les Français les voient bien sur les collines tandis que certains des tueurs rentrent chez eux.[3214] Car la lumière du jour est alors encore suffisante pour voir au loin dans les collines. Les Français n'ont donc pas besoin d'utiliser leurs jumelles pour observer les Interahamwe avec leurs machettes, des Interahamwe qu'il est impossible de confondre, certains d'entre eux allant jusqu'à hurler en présence des Français, chantant comme ils le font d'ailleurs tout le temps lorsqu'ils s'en vont tuer les Tutsi et les exterminer dans les forêts. Et de marcher là librement, certaines attaques ayant même lieu par ci par là.[3215] Quand bien même les soldats français peuvent les voir sans avoir besoin d'utiliser de jumelles,[3216] ils ne prennent pas moins l'initiative d'en porter à leurs yeux, repérant plus facilement que ces miliciens ont des armes traditionnelles, dont des machettes.[3217]

Les tueurs pourchassant les Tutsi auront donc continué à les exterminer toujours un peu plus, finissant par penser les avoir presque tous éliminés.[3218] Or voilà que les Français les rassemblent sur une colline tandis qu'eux sont, avec leurs machettes, de l'autre côté de cette colline.[3219] En face d'eux, une foule de miliciens armés.[3220] Les Interahamwe qui encerclent la zone viennent donc de découvrir qu'il reste encore beaucoup de Tutsi sur les collines de Bisesero.[3221] Ces miliciens sont, pendant tout le mois de juin, venus les chasser sans avoir jusque-là eu la présente aubaine d'en voir autant ainsi rassemblés sur une même colline. Ils ont jusqu'à ce jour dû se déplacer de brousse en brousse pour les débusquer afin de les tuer. Et soudainement, voilà qu'ils en découvrent de nombreux sortir au même endroit. Ils savent désormais que ces Tutsi sont là encore en

nombre. Il va donc maintenant s'agir pour eux de s'organiser afin de les exterminer au cours des jours à venir.[3222]

Un pick-up de tueurs passent sur la route et repèrent les Tutsi découverts

Un pick-up à l'arrière duquel sont installés quatre soldats de l'armée rwandaise, fusils braqués, passe à vive allure devant les soldats français et les Tutsi.[3223] Lorsqu'ils voient des Blancs au milieu de la route, ils continuent sur leur lancée et ne s'arrêtent pas.[3224] Sur le capot avant du véhicule est déployé le drapeau français, une stratégie des miliciens et soldats rwandais qui cherchent à tuer les Tutsi en les leurrant. Lorsqu'ils aperçoivent un véhicule arborant un grand drapeau français, il arrive en effet que des Tutsi sortent de leurs cachettes pour aller à leur rencontre.[3225]

Les Tutsi maintenant exposés ne manquent pas de dire aux Français que les Interahamwe viennent de découvrir qu'il y avait encore des leurs à tuer.[3226] Aussi Michel Kayihura leur demande-t-il de rester, leur faisant valoir qu'ils sont au milieu d'ennemis, ajoutant qu'il y en a également au niveau de Gitwe.[3227]

Le convoi repart

Duval dit aux Tutsi qu'il reviendra les sauver d'ici trois jours

Mais la nuit tombe. Il est temps de partir.[3228] Duval s'adresse alors aux Tutsi. Il leur demande de se cacher en attendant qu'il revienne les secourir.[3229] Il missionne maintenant Eric Nzabihimana et François Ndayisaba pour qu'ils disent aux Tutsi d'être tranquilles, sachant qu'ils vont revenir d'ici trois jours leur porter secours.[3230]

L'officier français leur explique qu'il est important qu'ils parviennent à se cacher et à survivre pendant ce laps de temps. Et de leur assurer que maintenant qu'il sait où ils se trouvent, ils seront en mesure de revenir précisément à cet endroit.[3231] Quand Duval dit aux Tutsi qu'ils savent désormais où ils sont dans l'optique de revenir les chercher ici même, oublie-t-il que les soldats français ne sont pas les seuls à savoir où ils se trouvent, et que les génocidaires les ont aussi vus sortir de leurs cachettes ? Duval ne l'ignore évidemment pas au moment où il leur annonce son intention de les laisser. De plus, attendre les Français au même endroit dans de telles conditions est une véritable invitation au suicide, d'autant que les paroles de Duval sont prononcées devant le chef

milicien Twagirayezu, que l'officier français ne va pas, comme nous allons le voir, tarder à relâcher.[3232]

Duval tente d'expliquer aux Tutsi que s'ils sont certes venus ici dans l'intention de les sauver, ils ne le peuvent aujourd'hui. Mais qu'ils soient rassurés quant au fait qu'ils reviendront d'ici trois jours, le temps pour eux de préparer leur retour dans de meilleures conditions,[3233] trois jours le temps de revenir avec du renfort, trois jours le temps qu'ils collectent l'ensemble du matériel dont ils ont besoin, après quoi, oui, ils reviendront les aider. Duval leur explique qu'ils n'ont pas assez d'armes pour les protéger ni assez de matériel pour les aider. Et de leur promettre qu'ils auront bientôt de la nourriture, des tentes, des couvertures ainsi que des habits afin qu'ils ne restent pas ainsi en haillons. L'évocation des trois jours n'est toutefois pour Michel Kayihura qu'un faux prétexte destiné à laisser aux miliciens le temps de les tuer.[3234]

Car la question se pose de savoir comment Duval peut connaître à l'avance le délai nécessaire qu'il va lui falloir pour les secourir. Le sait-il lui-même, lui qui ne prend pas soin de leur expliquer la raison pour laquelle il va précisément lui falloir trois jours ?[3235] Par ailleurs, il est pour le moins surprenant qu'il fasse ainsi état de ce délai devant son guide dont il vient pourtant d'apprendre qu'il est un chef milicien, un tueur qu'il va pourtant bientôt relâcher, comme s'il lui disait en ce moment implicitement qu'ils avaient, lui et ses hommes, trois jours pour finir le « travail » ![3236]

Duval fait savoir aux Tutsi qu'il demandera aux autorités, pourtant génocidaires, de faire cesser les massacres

Les Tutsi disent aux Français que s'ils tardent à revenir, il n'y aura, à l'issue de ces trois jours, plus personne à Bisesero. Tous auront d'ici là été tués étant donné que les miliciens viennent de voir qu'il y a encore des Tutsi.[3237] Mais Duval leur rétorque que maintenant qu'ils savent qu'ils sont là, ajouté au simple fait qu'ils soient passés, devrait calmer les choses.[3238] Et de penser les rassurer en leur faisant savoir qu'il compte aller dire au préfet de Kibuye, Clément Kayishema, de demander aux bourgmestres d'arrêter les attaques, faisant allusion aux bourgmestres de Gishyita et de Gisovu puisque Bisesero touche les deux communes : « Nous ne sommes pas prêts pour vous sauver, nous regagnons Kibuye, mais nous allons dire au préfet Kayishema qu'il sécurise la région afin que nous puissions revenir d'ici trois jours ». Eric Nzabihimana lui répond aussitôt : « Kayishema vient chaque fois avec ses bourgmestres nous tuer ! »[3239] Jean-Baptiste Ufitayezu entend lui aussi qu'ils vont essayer de discuter avec les autorités de Gishyita,[3240] ce que de toutes les manières Duval ne fera pas.[3241] Le cynisme semble

bien être à son comble. Eric, qui a pourtant entendu sur les ondes de RFI que les Français sont venus les protéger, ce que ces derniers viennent eux-mêmes de confirmer, fait l'amer constat qu'ils ne sont en fait pas du tout venus pour cela.[3242]

Duval invoque un manque de moyens

Duval tente d'argumenter et d'expliquer aux Tutsi que, faute de préparation suffisante, ses soldats ne sont pas en mesure, à cet instant, de les protéger[3243] : « Nous allons nous préparer et apporter le nécessaire. »[3244] Aussi avancent-ils que n'ayant pas les moyens de les secourir sur l'instant,[3245] ils vont de ce pas chercher lesdits moyens afin d'être en mesure d'intervenir.[3246] Jean-Baptiste Ufitayezu considère que les Français ont pourtant bien la capacité de les protéger sur l'instant, qu'ils ont au contraire ce qu'il faut de matériel.[3247]

Les Français avancent qu'ils n'ont notamment pas de camions.[3248] Le journaliste français François Luizet sait bien, lui, où sont mobilisés ces véhicules qui, selon leurs dires, leur feraient tant défaut ce jour à Bisesero. Une carte publiée dans *Le Figaro* du 27 juin montre en effet les deux axes de pénétration de l'armée française au Rwanda, l'un par Cyangugu au sud, l'autre par Gisenyi au nord.[3249] Quand bien même ils ont largement de quoi les défendre, le matériel qui selon eux est censé leur manquer cruellement est donc occupé au nord, sur le front avec le FPR, ce qu'illustre une photo prise le 27 juin par Thierry Orban de deux véhicules P4 de l'armée française devant le bureau communal de Nkuli, à cinq kilomètres au-delà de Mukamira sur la route de Ruhengeri.[3250]

Le journaliste Dominique Garraud alors présent à Bisesero appuiera les propos de Duval dans l'article qui paraîtra le surlendemain dans le quotidien français *Libération*, en écrivant qu' « avec quarante hommes présents sur sa base de Kibuye et disposant seulement de jeep T4, il [Duval] n'a pas les moyens de faire plus pour eux », ajoutant notamment qu'ils « n'ont pas encore de camions pour les transporter ».[3251] Et pourtant, Patrick de Saint-Exupéry n'a-t-il pas fait part de la présence d'un ou deux camions dans le convoi dans lequel lui et les deux autres journalistes se trouvaient la veille au moment de pénétrer au Rwanda ?[3252] Et quand bien même Duval n'aurait-il vraiment pas de camion à sa disposition à cet instant, est-il si compliqué, face à une telle situation, d'en réquisitionner à Kibuye ? On aura bientôt au contraire la démonstration de la facilité déconcertante avec laquelle on peut trouver des camions lorsqu'il s'agit de convoyer non pas les survivants tutsi de Bisesero mais les génocidaires chargés de les exterminer ![3253] Eric Nzabihimana finit en tout cas par se

convaincre que les Français, qui ont pourtant trois véhicules militaires ainsi que des armes, ne sont en fait pas venus les sauver.[3254]

Duval dispose pourtant de radios pour appeler du renfort

Jean-Baptiste Ufitayezu constate par ailleurs que les soldats français disposent de radios, ce qu'indique la présence d'antennes sur leurs voitures. Aussi se demande-t-il pourquoi ils ne laissent pas avec eux ne serait-ce que trois ou quatre soldats qui pourraient communiquer avec leurs compagnons d'armes présents à Kibuye et à qui ils pourraient demander de faire venir du renfort.[3255] Jean-Baptiste n'est pas le seul à s'apercevoir de la présence d'antennes, Eric voyant bien lui aussi qu'un véhicule militaire français dispose de moyens de communication.[3256] Michel Kayihura entend pour sa part du bruit venant d'un de leurs véhicules. Ce bruit est celui d'une radio. Et puis enfin, il voit bien les soldats tenir, dans leurs mains, ces appareils munis de longues antennes, semblables à celles de radios ![3257]

Duval avance qu'ils ne sont pas assez nombreux pour les protéger

Mais Duval soutient qu'ils ne sont pas assez nombreux.[3258] « Je ne peux pas », explique-t-il, « nous ne sommes qu'une douzaine dans trois jeeps. »[3259] Les militaires sont pourtant suffisamment armés pour pouvoir assurer la sécurité des Tutsi. L'intervention de deux ou trois soldats français suffirait à dissuader les assaillants. Et celui qui le dit aujourd'hui n'est autre que le chef milicien Twagirayezu ! Or il sait de quoi il parle.[3260] Selon lui, il aurait été possible que des soldats restent sur place aux fins de protéger ces Tutsi qu'il entendait exterminer. Il aurait suffi pour cela de n'en laisser sur place que deux ou trois afin de dissuader les Interahamwe de les attaquer.[3261] Ils ne peuvent pas assurer leur propre protection, se dit Jean-Baptiste Ufitayezu. N'ont-ils pourtant pas des fusils ? Mais enfin, se dit-il, pourquoi ne pas laisser ici une dizaine de militaires ? Comme Twagirayezu, il finit par se dire que si ne serait-ce que deux ou trois soldats restaient avec eux, les miliciens n'oseraient pas les attaquer. Et puis, finit-il également par se convaincre, quand un être humain rencontre une difficulté, eh bien il essaie de la résoudre ![3262] Les génocidaires savent raisonner. S'ils devaient attaquer les soldats français pour atteindre les Tutsi, nul doute qu'ils seraient vite submergés par la riposte des forces de Turquoise.[3263]

Bernard Kayumba se dit, de son côté, que les Français ont bien une base à Kibuye, une autre à Goma, une enfin à Bukavu. S'ils veulent vraiment les secourir, pourquoi ne restent-ils donc pas sur place auprès d'eux tout en

demandant que des renforts viennent à partir de ces bases les rejoindre à Bisesero ?[3264]

Duval avance que les Inkotanyi pullulent dans la région

Les Tutsi n'acceptent pas qu'on les abandonne ainsi.[3265] Ils s'adressent aux Français et leur demandent de laisser au moins un ou deux militaires pour les protéger.[3266] Mais ces derniers leur répondent la même chose, qu'ils ne sont pas en mesure d'assurer leur propre sécurité, ajoutant que, selon eux, les Inkotanyi pulluleraient dans cette zone.[3267] Mais que voilà tout d'un coup beaucoup de monde dans un si petit endroit ! Duval ne se demande pas par quel miracle ces Tutsi en danger ne parviennent toujours pas à rencontrer les Inkotanyi ? Dans cette portion de Bisesero si restreinte qu'il ne faudra le 30 juin que « quinze minutes à peine » à Gillier et ses hommes pour la traverser, cela tient du miracle que les centaines de civils tutsi désormais découverts aux yeux de leurs génocidaires à la demande de Duval n'aient toujours pas rencontré ces centaines d'Inkotanyi (« au moins cinq cents » selon les informations qu'aurait recueillies Marin Gillier le 28 juin) ! Et pour finir, étant donné que ces Inkotanyi seraient « armés jusqu'aux dents » et qu'ils combattent précisément les génocidaires qui entendent exterminer ces Tutsi sans défense, que ne vient-il à l'idée de Duval, qui pourtant dit croire en leur présence au point de fuir son devoir de protection, de leur suggérer d'aller se réfugier à leurs côtés ? Soyons clairs et au risque de nous répéter : les Inkotanyi ne sont tout simplement pas là et tout tend à prouver que Duval ne fait que feindre de l'ignorer devant les journalistes, au moins à partir du moment où se sont découverts ces dizaines de Tutsi qui ne trouvent pas à se protéger auprès de ces rebelles armés qui, à l'en croire, pulluleraient dans le coin sans pour autant être capables de repérer ceux qu'ils cherchent pourtant à protéger et que Duval vient, lui, de dénicher avec une facilité déconcertante ![3268]

Quant à Jean-Baptiste Ufitayezu, il se demande pourquoi les soldats français ont ainsi pris le risque de traverser aussi bien des forêts déboisées que des régions où les maisons sont détruites si c'est pour leur dire, maintenant qu'ils sont sur place et qu'ils pourraient les protéger, qu'ils craignent pour leur propre sécurité.[3269] Il faut croire que Duval aura, pour débusquer les Tutsi, bravé le prétendu danger censé représenter la présence de rebelles du FPR à cet endroit, danger que Gillier, lui, ne bravera pas pour les secourir.[3270]

Duval refuse de les escorter jusqu'à Kibuye

Et puisque les Français disent aux Tutsi ne pas être en mesure de

rester avec eux pour les protéger notamment au prétexte qu'ils ne peuvent pas assurer ici même leur propre sécurité, ces derniers leur proposent la solution consistant pour eux à les placer sur la route, devant leurs véhicules, afin de leur permettre de rentrer à pied sous leur escorte en direction de Kibuye, endroit où leur sécurité ne leur pose en revanche pas de problème. Kibuye est à trente kilomètres par la route. En marchant doucement, cela fait six heures de marche. Il est aux alentours de seize heures. Cela veut dire que les Tutsi peuvent y arriver aux environs de vingt-deux heures. Eric Nzabihimana pense qu'il est possible d'escorter ces quelques centaines de personnes. Quand on est en danger, se dit-il, faut-il être à ce point raisonnable ? Or les Tutsi ont impérativement besoin de secours. Par ailleurs, il se dit que la nuit tombée, les miliciens seront tous rentrés chez eux et que dès lors personne ne les attaquera. C'est en tout cas ce dont les Tutsi sont convaincus. Mais les Français persistent dans leur refus, arguant qu'il leur est impossible de les amener jusqu'à Kibuye, ajoutant que les miliciens pourraient les tuer en cours de route et qu'ils ne sont pas assez nombreux pour les protéger. Eric insiste pour qu'on les protège en les plaçant devant les véhicules le temps de les amener à Kibuye. Car quand bien même ils ne sont que dix ou vingt, il est convaincu qu'ils peuvent faire quelque chose pour les protéger.[3271] Les Tutsi supplient les Blancs de les déplacer, de leur faire quitter ce lieu afin que les Interahamwe ne puissent plus les tuer.[3272]

Et il y a mieux encore que Kibuye : il y a Gishyita. A à peine dix minutes en voiture se trouvent les hommes de Marin Gillier. Des commandos. Un des fleurons de l'armée française ! Il suffit donc d'escorter les Tutsi jusqu'à Gishyita : une heure seulement de marche. Ou bien, puisqu'ils disposent de radios pour communiquer entre eux, il suffit d'appeler les commandos de Gillier en renfort : dix minutes en voiture ![3273] Or pourquoi cela ne vient-il à l'idée ni de Duval, ni de ses hommes ? Car ils auraient à cet endroit largement de quoi les protéger. Or l'intervention des hommes de Marin Gillier n'aura lieu que dans trois jours. Des solutions, il y en avait pourtant d'extrêmement simples.[3274]

Les Tutsi supplient les Français de ne pas les abandonner à leurs tueurs

Les Tutsi rappellent aux soldats français qu'ils viennent de subir une attaque et qu'ils vont se faire exterminer.[3275] Mais les Français rejettent définitivement la proposition qui leur est faite.[3276] Ils disent aux Tutsi de continuer de se cacher comme ils l'ont fait jusqu'à présent, qu'ils reviendront dans trois jours.[3277] Un des militaires demande à Eric de bien le dire aux autres Tutsi, après quoi ces derniers se mettent à crier, pleurer, implorer,[3278] supplier, mais en vain.[3279] Les rescapés supplient qu'on ne les

abandonne pas, si bien que Patrick de Saint-Exupéry vit le départ comme quelque chose de vraiment très difficile.[3280] Le journaliste entend Duval leur dire de ne pas s'en faire, qu'il sera de retour dans deux ou trois jours, qu'il leur faut d'ici là se cacher et survivre. Il voit alors un jeune Tutsi lui lancer : « Mais ils vont nous tuer ! Restez ici ! Ne partez pas ! Je vous en supplie ! » Duval lui promet qu'il sera de retour. Alors le journaliste entend le Tutsi lui répondre : « Non, on va mourir ! Restez, ou bien dites-nous où nous pouvons vous rejoindre ! Regardez, il ne reste plus que quelques hommes et quelques enfants. Toutes nos femmes ont déjà été assassinées. On ne peut plus tenir. » Alors le journaliste du *Figaro* entend Duval lui répondre : « Pour l'instant, nous ne pouvons rien faire. L'important pour vous c'est de survivre encore deux ou trois jours. On reviendra, on sait où vous êtes… »[3281]

On se dit alors que le chef milicien aussi sait où ils sont. Et on imagine que Duval ne manquera pas de le maintenir en détention au moins le temps de porter secours à ces Tutsi et ce afin qu'il n'aille pas prévenir les autorités génocidaires de l'endroit où ils sont ni du délai que Duval vient de leur donner avant de les sauver. C'est du bon sens.[3282]

Les Tutsi ont beau leur dire qu'ils sont menacés, épuisés, qu'ils ont besoin d'aide,[3283] les supplier de les protéger ou de les aider à fuir, leur rappeler qu'ils viennent presque tous de sortir de leurs cachettes,[3284] Cécile Uwineza comme les autres les supplier de leur venir en aide,[3285] rien n'y fait.[3286] François Ndayisaba ne comprend pas : « Comment pouvez-vous nous laisser ici ? On vous a raconté ce que nous avons vécu, on vous a montré des cadavres encore chauds ! »[3287]

Les Tutsi leur demandent de les tuer avant de partir

Les Tutsi sont peu nombreux à parler français étant donné que les forces armées rwandaises ainsi que les miliciens ont commencé par éliminer les Tutsi riches ou cultivés.[3288] Eric, qui fait partie de ceux qui parlent français, leur dit que s'ils sont venus pour tuer, qu'ils le tuent puisqu'il n'a de toutes les manières plus l'espoir de vivre.[3289] Et quand il constate que les Français sont sur le point de les abandonner,[3290] c'est au tour de Bernard Kayumba, qui lui aussi parle français, de leur demander en son nom ainsi qu'en celui des autres survivants de les tuer tout de suite, proprement, au lieu de les laisser aux mains des miliciens qui attendent de les massacrer à l'arme blanche tout en les torturant,[3291] qu'ils leur balancent une bombe afin de régler leur problème définitivement au lieu de les laisser se faire torturer par ces Interahamwe qui les encerclent.[3292] En résumé, les Tutsi leur disent que s'ils sont venus pour les exterminer, eh bien qu'ils le fassent ![3293] Mais

les Français ne réagissent pas, se contentant de répondre : « N'ayez pas peur, nous vous retrouverons vivants. »[3294]

Duval leur dit que les hélicoptères de Turquoise les protègeront

Tandis qu'un hélicoptère les survole, les Français le désignent en assurant aux Tutsi qu'il continuera à veiller sur eux.[3295] Ils leur disent que le temps qu'ils reviennent leur porter secours, ils enverront leurs hélicoptères patrouiller au-dessus des collines afin de les protéger.[3296] A l'intérieur d'un des véhicules situés sur la route à quelques mètres de l'endroit où se tient cette vive discussion se trouve le guide milicien Twagirayezu à qui Pascal Ngoga demande de lui expliquer ce qui se passe, ce qu'il en est réellement de ces militaires français. Twagirayezu confirme qu'ils sont là avec leurs hélicoptères pour sécuriser la zone de Bisesero, qu'ils sont là pour les protéger. Les Tutsi l'écoutent car c'est de leur survie qu'il s'agit et il leur faut savoir si ces militaires français vont vraiment les aider.[3297] Mais pour Bernard Kayumba, la situation est tellement confuse que quand bien même il verrait ou entendrait un hélicoptère, comment serait-il certain de sa mission exacte ?[3298] Et on s'étonne qu'il ne soit venu à l'idée de Duval de dépêcher tout de suite de nombreux hélicoptères autour de ces centaines de Tutsi maintenant rassemblés pour réellement les sécuriser ![3299]

Duval ordonne à ses hommes de regagner leurs véhicules

Les Français seront restés à peu près deux heures avec les Tutsi.[3300] Mais l'heure avance et il faut être revenu à Kibuye avant la nuit.[3301] Or justement, la nuit commence à tomber. On est déjà dans une semi-obscurité.[3302] Duval ordonne alors à ses soldats de rebrousser chemin, demandant aux véhicules qui sont devant de faire demi-tour pour rentrer à Kibuye. Il s'adresse aux Tutsi : « Rester dans vos cachettes comme d'habitude. »[3303]

Adrien Harolimana vient pourtant d'arriver il y a à peine cinq à dix minutes.[3304] Il a été blessé à la cuisse par des Interahamwe il y a de cela une semaine.[3305] Sa blessure est un peu infectée. Se déplaçant difficilement, il a mis près de vingt minutes pour finalement atteindre l'endroit où se trouvent les Français. Au moment où il est arrivé, il y avait déjà beaucoup de monde à cet endroit. Entre l'instant où il est arrivé à hauteur des Français et celui où ces derniers décident de s'en aller, il ne se sera donc écoulé qu'entre cinq et dix minutes. Adrien a toutefois eu le temps d'apercevoir distinctement Twagirayezu, tandis que le 12 mai, il ne savait pas qui était cet homme noir qu'il avait alors vu avec les soldats français. A peine trente

minutes se seront donc écoulées entre l'instant où les soldats de Turquoise ont demandé aux Tutsi de sortir de leurs cachettes et celui où ils décident de les abandonner.[3306]

Qu'a appris Duval à Bisesero qu'il ne savait en s'y rendant ?

Mais au moment où le convoi s'apprête à repartir, arrêtons-nous deux minutes et raisonnons. Tout indique qu'avant d'atteindre Bisesero, Duval savait déjà ce qu'il allait dire aux Tutsi une fois sur place. Car qu'allait-il apprendre là-bas qu'il ne savait à cet instant ? Qu'il y avait des Inkotanyi dans la région ? Non puisqu'il a décidé de placer le minibus en tête de convoi aux fins précisément d'éviter tout affrontement direct avec d'éventuels rebelles du FPR. C'est plutôt l'absence d'Inkotanyi que Duval va apprendre sur place pour peu qu'il y ait cru en y allant. Et le fait qu'il y ait cru à cet instant est loin d'être acquis. En effet, le 27 juin, avant de partir pour Bisesero, parmi les informations qu'il a recueillies à l'ENT auprès d'Athanase Namuhoranye, cet homme que les sœurs lui ont présenté, il y a ces informations relatives à l'armement des milices génocidaires Interahamwe. Duval n'a toutefois pas jugé utile de s'informer auprès de lui de la présence éventuelle d'éléments rebelles ni de ce que les Tutsi étaient ou non armés ! N'est-ce pas là pourtant, selon lui, une de ses grandes préoccupations ?[3307] Alors que va-t-il apprendre d'autre qu'il ne sait à cet instant ? Qu'il y a trop de Tutsi pour envisager de les ramener en véhicules ? Mais combien s'attendait-il donc à en trouver au moment de quitter Kibuye ? Cinq ? Dix ? Quoi d'autre ? Qu'il n'a pas assez de moyens pour leur venir en aide ? Mais alors pourquoi se rend-il à Bisesero ? Comptait-il trouver des armes et des camions sur le chemin ? Il fallait bien, rétorquera-t-on, qu'il se rende sur place pour se rendre compte des moyens à mettre en œuvre afin de leur venir en aide. Est-ce à dire qu'il aurait été dans l'incapacité de prévoir les conséquences de l'acte consistant pour les Tutsi à se découvrir ainsi aux yeux de leurs tueurs ? Par ailleurs, quand des dizaines de Tutsi ont commencé à sortir, et dès lors que Duval savait qu'il allait les abandonner, il lui fallait immédiatement arrêter cette hémorragie consistant pour les Tutsi à se découvrir et non la laisser se déverser et encore moins la favoriser. Au bout de trente ou quarante Tutsi, il sait déjà, dans la logique de son raisonnement pourtant indéfendable, qu'il ne pourra rien faire pour eux. Lui sait à cet instant qu'il ne les amènera nulle part ni ne les protégera en laissant quelques-uns de ses hommes. Alors sans même se demander pourquoi on les a, pour nombre d'entre eux, incités à sortir, on peut largement s'en tenir à la question de savoir pourquoi Duval les a laissés sortir sans leur demander immédiatement de retourner au plus vite dans leurs cachettes, tandis qu'il se serait entretenu avec un seul interlocuteur afin de mettre en place

une stratégie lui permettant de les sauver. Les Tutsi, eux, ne savaient pas qu'on les abandonnerait et pensaient pouvoir sortir désormais sans danger. Les journalistes non plus ne le savaient pas. Duval, lui, le savait. C'est un fait : la rencontre de Duval avec les Tutsi de Bisesero a conduit à leur débusquage. D'ailleurs, le débusquage fut monnaie courante tout au long du génocide, et celui de Duval n'en est qu'une forme parmi d'autres. Que le débusquage se soit fait de cette façon, ou à l'aide des hélicoptères de Turquoise, ou encore par le biais d'une fausse promesse faite par des soldats blancs, français, le 12 mai, le résultat s'est toujours soldé par le massacre des Tutsi qui avaient cru pouvoir remettre leur sort entre les mains de ceux qui leur promettaient de les sauver.[3308]

Les Tutsi tentent de se mettre au travers de la route pour empêcher les Français de repartir

Or voilà qu'après avoir rassemblé sur une colline plusieurs centaines de Tutsi tout droit sortis de leurs cachettes,[3309] les Français regagnent leurs véhicules[3310] dans lesquels ils montent,[3311] aucun soldat français n'entendant finalement rester avec les Tutsi.[3312] Ces derniers essaient alors de se mettre au travers de la route,[3313] tentant de la leur barrer sans pour autant parvenir à les empêcher de partir.[3314] Se sentant trahis, ils se mettent à crier, essaient de courir après les véhicules tout en les suppliant de ne pas les abandonner.[3315]

La scène a tout de celle de l'abandon par les soldats belges de la mission onusienne des civils tutsi de l'Ecole technique officielle (ETO) de Kicukiro, à Kigali, pendant l'opération Amaryllis, abandon au cours duquel les Casques bleus avaient emboîté le pas aux soldats français d'Amaryllis venus à l'ETO y évacuer des Occidentaux. Ces soldats belges étaient eux-mêmes en danger après l'assassinat de dix des leurs dans le camp Kigali, ce camp où résidaient alors des soldats français, ce qui n'enlève certes rien à leur responsabilité dans cet abandon, mais ne doit pas moins nous rappeler que les soldats français, eux, n'étaient en danger ni à Kicukiro, ni à Bisesero ![3316]

Le convoi repart en abandonnant les Tutsi aux tueurs

En dépit des tentatives des Tutsi de l'en empêcher, le convoi parvient à partir.[3317] Les Français ont donc refusé de rester et prennent le chemin du retour.[3318] Ils s'en vont à la tombée de la nuit,[3319] avant même que les Tutsi ont pu être tous appelés, étant donné qu'ils se trouvent alors en des endroits assez distants.[3320] Aussi, lorsque les derniers Tutsi arrivent au lieu de rencontre, les Français sont déjà partis.[3321] Les Français s'en sont allés

sans qu'ils ne le soignent, se dit amèrement Stanislas Ntwali, blessé par un éclat de grenade et qui pourtant vient de sortir de sa cachette à leur demande.[3322] Le convoi repart alors que, de l'autre colline, les miliciens observent, machettes en mains, leurs futures victimes,[3323] alors qu'un peu plus tôt, à Nyagurati, Duval a entendu un homme armé d'une machette lancer qu'ils préparaient, le soir venu, une nouvelle attaque contre les Tutsi.[3324] Qui plus est, les Français repartent avec les quelques armes confisquées aux Tutsi ![3325] Pas un seul soldat ne reste. Pourtant, fort d'une radio, un tel soldat, pour peu que sa présence n'eût pas dissuadé les milices de poursuivre leurs attaques, aurait au moins pu prévenir ses compagnons d'armes.[3326]

Pas un seul soldat ne reste et pas un seul Tutsi n'est emmené, ce qu'il aurait pourtant été possible de faire en en installant par exemple dans le minibus des trois journalistes. Il y aurait eu quelques Tutsi sauvés. Et des témoins également. Fallait-il donc qu'il ne restât aucun témoin ? Aurait-on craint que l'un d'entre eux ne témoigne un jour de quelque chose en particulier ? De la participation française au massacre du 13 mai par exemple ?[3327]

Les Tutsi restent seuls et découverts

Maintenant qu'il n'a d'autre choix que celui d'espérer, Baptiste Hakizimana veut quant à lui imaginer que les Français leur ont dit la vérité.[3328] Oui, mais les Interahamwe observent les véhicules des Français faire demi-tour en laissant les Tutsi sur place. Comment dès lors ne pas profiter de l'aubaine pour les exterminer ?[3329]

Au moment de la discussion entre Eric Nzabihimana et les Français, Stanislas Ntwali n'était pas sur place. Aussi après le départ de Duval, Eric prend-il soin d'expliquer aux Tutsi que des soldats français lui ont dit être là pour apaiser la situation, ont saisi les lances de certains d'entre eux alors sur la route, après quoi ils sont partis en leur disant qu'ils allaient revenir dans trois jours.[3330] Sylvère Nyakayiro écoute Eric les informer notamment de la présence de Jean-Baptiste Twagirayezu au cours de cette rencontre, précisant que ce dernier a tenté de convaincre les Français que ce n'étaient pas les Tutsi mais les Hutu qui se faisaient massacrer.[3331]

Esther Uwayisenga est blessée, même si cela fait maintenant un certain temps qu'elle a été attaquée à la machette, et ce pour la quatrième fois.[3332] Elle est revenue depuis quelques temps avec ses parents de chez Rwandema où ils ont pu se cacher après le massacre du 13 mai, après quoi

ils ont toutefois été dénoncés et ont dû quitter l'endroit. Elle vient d'assister à la rencontre avec les Français. Elle est, comme les autres, sortie de sa cachette dans les buissons, croyant alors que ces Blancs venaient pour les protéger. Pour Esther, ces Français ne sont en fait venus qu'en éclaireur voir combien ils étaient pour mieux se préparer à les exterminer. Aussi les considère-t-elle comme des traîtres.[3333]

Les hélicoptères de Turquoise chez les génocidaires

Un hélicoptère se rend à Ruhuha/Bigugu, dans le fief des génocidaires

Le soir, après l'abandon des Français et alors qu'il n'est pas encore très tard, qu'il ne fait donc pas encore vraiment nuit, Esther aperçoit un hélicoptère survoler l'endroit où elle se cache avec sa mère dans les buissons de Muyira. Toutes deux sortent alors de leur cachette, ce que font également d'autres Tutsi avec qui elles se trouvent, pensant que ce sont là des gens venus les sauver.[3334] Maurice Sakufe fait partie de ceux qui voient cet hélicoptère les survoler juste après le départ des Français.[3335] C'est également le cas de Charles Serumba qui aperçoit des hélicoptères à Ruhuha dans l'heure qui suit leur départ.[3336] C'est enfin le cas de Philémon Namuhoranye qui est resté à découvert après le départ des Français et qui, lui aussi, observe ces hélicoptères dont l'un se rend sur la colline de Bigugu.[3337] Bigugu est aussi nommé Nkunzi. Certains évoquent ce lieu en parlant de Ruhuha. Ruhuha et Bigugu sont en effet deux endroits très voisins. Ruhuha, c'est le coin des bistrots et des loisirs. Mais les miliciens venant de Ruhuha se réunissent en général le soir à Bigugu pour organiser les tueries.[3338] Esther ignore d'où vient cet hélicoptère[3339] qu'elle voit elle aussi prendre la direction de la proche colline de Ruhuha avant ensuite de faire demi-tour.[3340]

Des tueries ont lieu le soir même de l'abandon de Duval

Après être sorties pour voir l'hélicoptère, Esther et sa mère décident de retourner se cacher. Mais certains des miliciens qui ont vu les Tutsi sortir de leurs cachettes à l'arrivée du convoi des Français et de Twagirayezu sont encore là et rôdent. Or ils viennent de les apercevoir. Aussi se mettent-ils à courir derrière Esther et sa mère qui parviennent toutefois à s'échapper et se cacher ailleurs. Si d'autres Tutsi parviennent également à fuir, les miliciens n'en tuent pas moins certains parmi ceux qui viennent, comme elles, à nouveau de sortir de leurs cachettes, cette fois-ci pour voir l'hélicoptère.[3341]

Aussitôt les Tutsi rassemblés,[3342] les soldats français étant loin désormais, les génocidaires ont donc massacré le soir même certains des Tutsi qui ont eu la mauvaise idée de quitter leurs cachettes pour venir à leur rencontre.[3343] Tout de suite après le départ du convoi de Duval qui les a laissés sans protection aucune, c'est le docteur Gérard Ntakirutimana qui s'est ainsi lancé, accompagné de ses miliciens, à l'assaut des Tutsi découverts.[3344] En dépit de la promesse faite aux Tutsi par les soldats français de les protéger, des tueries ont donc recommencé à viser certains Tutsi aussitôt après leur départ, et ce le même jour, sans qu'aucun répit ne leur ait été donné.[3345] Les Tutsi sont découragés et essaient de se cacher comme d'habitude mais en changeant de cachette, la leur ayant été découverte par les miliciens qui savent de toutes les manières maintenant qu'ils sont encore en vie.[3346]

Un hélicoptère s'était déjà rendu à Ruhuha/Bigugu peu avant l'arrivée de Duval à Bisesero

Uziel Ndamage a, lui aussi, aperçu un hélicoptère se rendre à Bigugu le jour de la rencontre avec Eric. Oui mais voilà : lui ne l'a pas vu se rendre en territoire génocidaire après ladite rencontre, mais avant, entre midi et une heure de l'après-midi. Uziel Ndamage en est sûr. Il ne peut pas l'oublier, un hélicoptère n'étant pas un événement anodin. Uziel n'avait alors aucune idée de sa mission. Ruhuha était un peu loin pour lui permettre de voir en détails tout ce qui s'y passait. Il suppose qu'ils se sont entretenus avec ses tueurs. L'hélicoptère n'a en tout cas pas traîné à Bigugu et est ensuite reparti.[3347]

Mais pourquoi ce pilote français s'est-il donc rendu, avant la rencontre avec les Tutsi à Ruhuha/Bigugu, précisément à l'endroit où se trouve l'un des principaux fiefs de génocidaires ? Pour les sommer de cesser définitivement les massacres ? Non, puisqu'ils vont au contraire s'intensifier. Pour demander aux tueurs de cesser leurs assauts juste le temps que Duval et ses hommes débusquent les Tutsi ? Cela nécessiterait que ces pilotes aient préalablement été informés de l'arrivée imminente de Duval à Bisesero. Cela expliquerait en tout cas pourquoi les tueurs ont effectivement achevé plus tôt leur journée de « travail ». Mais si tel est le cas, qui aurait transmis l'information permettant au final à ces pilotes d'être prévenus de l'arrivée de Duval ? Athanase Namuhoranye, l'enseignant que Duval a rencontré le matin à Kibuye avant son arrivée à Mubuga ? Les responsables de Mubuga après que Duval eut quitté leur localité pour se rendre à Bisesero ? Ou bien Duval lui-même ?[3348]

Une chose est certaine : la réalité de Bisesero était connue de ces pilotes bien avant l'évacuation, trois jours plus tard, des derniers survivants tutsi

blessés vers le Zaïre par des hélicoptères français. Ruhuha/Bigugu est, par ailleurs, précisément l'endroit où se sont déjà rendus, le 12 mai, des soldats blancs quand il s'est agi de fixer un rendez-vous aux tueurs pour le lendemain 13 mai, pour le grand massacre de Bisesero, un massacre qui s'est soldé par cinquante fois plus de morts que celui de la fin juin. Aussi bien les soldats blancs qui massacrèrent les Tutsi le 13 mai que les pilotes français des hélicoptères de Turquoise savent donc que Ruhuha/Bigugu est le fief des génocidaires dans la région, génocidaires avec qui ils entretiennent d'étroites relations.[3349]

Le jeu trouble de Duval

Une fois à distance des Tutsi, le convoi s'arrête et Duval fait discrètement un appel radio

Au cours du trajet retour et avant de poursuivre vers Mubuga, le convoi s'arrête au carrefour des routes de Gisovu et de Gishyita. Un des militaires français sort alors un appareil radio qu'il pose à terre pour passer un message.[3350] Il s'agit de l'officier supérieur du véhicule qui suit le minibus.[3351] Il effectue son appel à voix basse afin de ne pas se faire entendre par le reste du convoi. L'appel dure environ cinq minutes.[3352] Il remet ensuite la radio dans le véhicule.[3353] Quelques questions se posent. Pourquoi cet appel radio n'a-t-il pas été fait devant les Tutsi afin de leur donner un peu de courage en leur démontrant que les Français prenaient en main leur situation ? Pourquoi a-t-il fallu que le convoi s'éloigne de l'endroit où ils étaient pour s'arrêter un peu plus loin si ce n'est pour que les Tutsi n'entendent pas le contenu de cet appel ? Et pourquoi donc parler à voix basse ? Qu'a–t-il donc eu à dire que ses soldats ou bien les journalistes n'auraient pas dû entendre ?[3354]

Duval remet en liberté son guide et chef milicien Jean-Baptiste Twagirayezu

Vers dix-huit heures, les Français ramènent leur guide chef de milice à l'endroit où ils l'ont pris quelques heures plus tôt, c'est-à-dire à Mubuga.[3355] Arrivés dans le village, l'officier prend le guide chef milicien entre quatre yeux : « Alors, tu es responsable de milice ? » L'homme fait mine de ne plus comprendre le français. Duval poursuit : « Je te préviens, je sais que tu comprends ce que je dis. Alors je vais te le dire une fois et tu tâcheras de ne pas oublier : si tu recommences, ça se passera très, très mal ! Compris ? »[3356] Le chef milicien s'entend dire : « Arrête de faire des conneries. Maintenant, ça suffit. Tu restes chez toi et tu arrêtes tout ça, sinon on reviendra et dans ce cas-là, tu auras énormément de problèmes. » L'instituteur en question fait semblant de ne pas comprendre. Les Français

le laissent dans son village et repartent sur Kibuye.[3357] Quels que soient les mots de Duval ou le ton avec lequel il les dit à Jean-Baptiste Twagirayezu, une seule chose compte : le chef milicien est remis en liberté par ses soins.[3358]

L'ancien bourgmestre Straton Sinzabakwira a bénéficié des confidences de Jean-Baptiste Twagirayezu alors qu'ils étaient tous deux dans la même prison après le génocide. Twagirayezu lui a confié qu'une fois arrivés à Mubuga, les soldats français ont dit aux Hutu qu'il y avait encore des Tutsi à Bisesero, contrairement à ce qu'ils leur avaient eux-mêmes dit plus tôt, à savoir qu'ils avaient été exterminés.[3359] Duval ne se serait donc pas contenté de relâcher le guide milicien mais aurait directement informé les génocidaires de la présence en nombre de survivants tutsi à Bisesero. Tout laisse à penser, si bien sûr cela est vrai, que Duval pourrait donc bien avoir fait son possible pour que son guide saisisse qu'il le remettait en liberté précisément pour qu'il aille prévenir ses amis génocidaires qu'ils avaient trois jours pour finir le « travail ».[3360]

Encore une fois, quoi que soit le détail de l'histoire, une chose est certaine : l'officier français laisse Twagirayezu en liberté,[3361] alors que ce dernier connaît l'effectif des survivants, l'endroit où ils se trouvent ainsi que le délai de trois jours pendant lequel il leur a été demandé de patienter avant le retour des Français aux fins de les secourir. Et Duval sait évidemment que le chef milicien qu'il relâche sait tout cela. Or que faut-il attendre d'un chef milicien fort de toutes ces informations si ce n'est qu'il les transmette aussitôt à sa hiérarchie afin que s'organise au plus vite une nouvelle attaque génocidaire, celle-ci devant permettre l'extermination complète des survivants tutsi ayant échappé au massacre franco-rwandais du 13 mai ?[3362] L'attaque va dès lors s'organiser.[3363] Et va pouvoir reprendre.[3364]

Le chef milicien Twagirayezu informe sa hiérarchie du nombre de Tutsi survivants, de l'endroit où ils se trouvent, ainsi que du délai de trois jours avant le retour des Français

Dès son retour à Mubuga, le soir même, Jean-Baptiste Twagirayezu se rend au bar que gère Athanase Namuhoranye,[3365] son ami,[3366] ce professeur de l'école normale de Mubuga que l'on a vu discuter un plus tôt dans la journée avec Duval à l'ENT de Kibuye.[3367] Dans ce bar qui fait partie d'une coopérative « Abadacogora »,[3368] se rassemblent fréquemment les miliciens après leurs forfaits.[3369] Le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, fait partie de ceux qui aiment prendre un verre avec d'autres Interahamwe dans ce cabaret, cabaret étant la façon dont on appelle les bars au Rwanda. Il y a d'ailleurs à cet instant dans ce bar des miliciens faisant

partie du groupe qui, un peu plus tôt à Bisesero, a aperçu les Français. Après avoir quitté Bisesero le soir même, ils se sont donc regroupés au bar d'Athanase. C'est ainsi par hasard que Jean-Baptiste Twagirayezu y rencontre notamment les assistants du bourgmestre Dan Ngerageze et Kananira, représentant en somme les autorités communales,[3370] sans parler de la présence à cet endroit de Mika Muhimana, le Conseiller sectoriel de Gishyita.[3371] Aussi Jean-Baptiste Twagirayezu leur explique comment il s'est rendu à Bisesero avec les Français.[3372] Et de leur relater le déroulement complet de son voyage à Bisesero, l'estimation du nombre des survivants encore présents ainsi que la promesse que leur ont faite les militaires français.[3373]

Les agents communaux présents dans le bar donnent alors des recommandations pour le lendemain.[3374] Deux voitures partent aussitôt en direction de Gishyita.[3375] Interahamwe, Jean-Baptiste Twagirayezu se ravit de ce que les Tutsi qui viennent d'être découverts vont maintenant pouvoir être tués. Il va dès lors dormir étant donné qu'il fait déjà presque nuit.[3376] C'est à Mubuga qu'il dormira cette nuit.[3377]

Tous couverts

Duval regagne ses quartiers à Kibuye et prévient par fax à sa hiérarchie

Et tandis qu'à Bisesero s'organise déjà le génocide du lendemain,[3378] le convoi de Duval arrive tard dans la soirée à Kibuye, alors que la nuit tombe. Les militaires se rendent à leur campement.[3379] Patrick de Saint-Exupéry les accompagne.[3380] Il les voit discuter entre eux. Duval ne se fait pas d'illusion : « Avant que l'on puisse intervenir à Bisesero, au moins deux mille autres réfugiés seront assassinés. » Le journaliste le voit envoyer ses informations à l'état-major, tout en affirmant que c'est à eux de prendre une décision : « Si on part là-haut protéger ces milliers de gens traqués comme des animaux, on s'engage d'un côté et on risque d'avoir toutes les milices et les autorités locales contre nous. Nous, on est prêts. Nous obéirons aux ordres. Mais sont-ils prêts à Paris ? »[3381] Duval vient pourtant de soutenir aux Tutsi de Bisesero qu'ils ne pouvaient les sauver faute de moyens. Or il s'avère ici qu'il s'agirait en fait d'une raison politique. Autrement dit, la promesse qu'il vient de faire aux Tutsi de revenir d'ici trois jours le temps d'obtenir le matériel censé leur manquer s'avère par ses actes être une fausse promesse. La décision d'intervenir est en effet, à l'en croire, soumise à l'accord de Paris. Par ailleurs, on est en droit de se demander selon quel critère Duval détermine les actions qui nécessitent cet aval. Jusqu'à preuve du contraire, il a su s'en passer pour

faire sa reconnaissance à Bisesero. Faut-il donc croire qu'il sait se passer de sa hiérarchie quand il s'agit de débusquer des Tutsi mais pas quand il s'agit de les sauver ?[3382]

Patrick de Saint-Exupéry considère que Duval a des « remords ». Si c'est le cas, que ne trouve-t-il des camions à Kibuye ? Que n'alerte-t-il Marin Gillier et ses hélicoptères à Gishyita ? Bref, tant de solutions à sa disposition ! N'est-il pas là pour sauver des civils ? Et ce ne sont pas de deux ou trois civils dont il est ici question, mais de plusieurs milliers. En quoi donc est-il besoin de demander confirmation à Paris ? Les ordres d'opération du 22 juin donnés aux soldats de Turquoise dans le cadre de leur mission spécifient suffisamment clairement de « mettre fin aux massacres partout où cela sera possible, éventuellement en utilisant la force », ce que ne manquera d'ailleurs pas de rappeler Duval lui-même dans son audition devant la mission d'information parlementaire sur le Rwanda le 17 juin 1998.[3383]

Les trois journalistes regagnent leur hôtel

Avant de se rendre à l'hôtel, les journalistes croisent des sœurs. Ils informent l'une d'elles qu'ils reviennent de Bisesero où il y a toujours des gens en vie. L'une des sœurs : « Comment, il y a encore des gens en vie à Bisesero ? Mais c'est pas possible. Après deux mois de chasse, c'est pas possible que des gens aient survécu à quelque chose de pareil. »[3384]

Les journalistes retournent à leur hôtel où la bière coule, où les armes traînent un peu partout et où se trouvent de nombreux miliciens et soldats avec lesquels ils ne cherchent toujours pas à discuter. Une fois qu'ils ont regagné leur hôtel Eden Rock, les trois journalistes et le chauffeur zaïrois discutent entre eux. Ils dînent. En ayant assez de manger de la viande, ils demandent du poisson au serveur du restaurant, mais ce dernier leur répond qu'il n'y en a pas. Patrick de Saint-Exupéry lui fait remarquer qu'il y a pourtant un lac. Un peu gêné, le serveur lui répond qu'il y a certes bien du poisson, mais que tous les pêcheurs ont été tués. Après avoir dîné, ils partent se coucher, épuisés.[3385] Le journaliste du *Figaro* peine à trouver le sommeil. Duval est à quelques centaines de mètres. Le journaliste est convaincu qu'il reste alors pendu à son téléphone crypté, adressant à Paris rapports sur rapports.[3386] L'adjudant de l'EPIGN, Donatien Lahéry, qui revient lui aussi de Bisesero, dit en effet avoir vu Duval appeler toute la soirée par le biais d'une valise satellite Inmarsat alors installée au milieu de la cour du collège de Kibuye.[3387]

Lafourcade fait usage d'un faux

Le compte rendu oral de Duval est suivi d'un compte rendu écrit,

comme cela se fait quotidiennement, dans lequel l'officier français évoque la rencontre avec des survivants tutsi qu'il a faite à Bisesero ce 27 juin en compagnie de ses hommes. Il y est question d' « une situation d'urgence qui débouchera sur une extermination si une structure humanitaire n'est pas rapidement mise en place. »[3388] Le chef de l'opération Turquoise, Jean-Claude Lafourcade, fera plus tard état de ce que ni lui ni le colonel Jacques Rosier n'auraient reçu ce message le 27 juin, mais seulement le 30 juin. Aussi bien le nom de l'expéditeur que celui du destinataire sont absents sur le fax que Lafourcade produit et dont il assure ne l'avoir reçu que le 30 juin. Or il ne s'agit en fait pas de l'original, mais d'une copie réexpédiée deux jours après sa première émission, soit le 29 juin.[3389]

Et quand bien même il n'aurait pas reçu de message de Duval, ce n'est alors un secret pour personne que les massacres se poursuivent à Bisesero, en tout cas pas pour l'opinion qui en est concrètement informée[3390] à la lecture de l'article publié ce 27 juin par le Times dans lequel Sam Kiley écrit que « le massacre des Tutsi par les partisans du gouvernement rwandais se poursuit sans relâche », ajoutant que « des maisons continuent de brûler à Bisesero. »[3391]

Quant à ce que fait concrètement Lafourcade ce 27 juin ? Il se rend dans la commune du bourgmestre Straton Sinzabakwira, de passage pour superviser les positions de ses militaires. Il s'entretient notamment avec Straton, le réconforte, lui dit de ne pas avoir peur, qu'ils n'échoueront pas sur le champ de bataille, qu'ils les soutiennent, que les Français feront tout leur possible en leur fournissant armes et munitions de telle sorte que le FPR ne s'empare pas du pouvoir, qu'il leur faut patienter le temps que des avions déjà partis leur amènent ces armes. C'est une façon pour Lafourcade de leur remonter le moral. Après cette discussion, le chef de Turquoise tient une réunion avec les bourgmestres et les agents de la préfecture. Straton constate alors, à l'attitude des subalternes, que c'est bien lui le chef.[3392]

Duval s'est couvert

Mais revenons à notre affaire. La situation semble donc claire : Duval aura bien alerté au moins par écrit sa hiérarchie qui aura ensuite eu beau jeu de prétendre que tel n'a pas été le cas. Cela fait-il pour autant de Duval un homme qui aura fait tout son possible pour sauver les Tutsi de Bisesero ? Bien sûr que non. Car en quoi Duval avait-il besoin d'obtenir un quelconque accord de sa hiérarchie quand l'ordre de mission de Turquoise suffisait à lui permettre de prendre l'initiative. Et puis quel besoin a-t-on d'un accord écrit pour sauver des centaines de civils sur le point de se faire exterminer ? Qu'est-ce que la paperasse administrative a à voir avec

une affaire de ce type ? Pourquoi Duval n'a-t-il pas contacté sa hiérarchie tout en prenant la précaution de laisser quelques-uns de ses hommes sur place afin de protéger ces civils en attendant la décision de ses chefs ? Pourquoi ne pas avoir appelé sa hiérarchie par radio quand il était encore au côté de ces Tutsi ? Pourquoi Duval n'a-t-il utilisé sa radio qu'après les avoir abandonnés, alors qu'il s'était suffisamment éloigné ? En quoi une demande de secours ne pouvait-elle se faire devant les Tutsi qui auraient justement été rassurés de voir qu'il agissait dans le bons sens ? Qu'est-ce que cela avait de confidentiel ? Que sont venus faire les hélicoptères de Turquoise dans le fief des miliciens à Ruhuha/Bigugu quelques minutes seulement après que le convoi fut parti et que Duval eut appelé par radio ? Autant de questions dont on oublie de s'emparer quand on ne cherche qu'à savoir qui entre Rosier, Lafourcade, Duval et le bug administratif seraient responsables du massacre d'un millier de civils. Tous le sont et il n'y a pas eu de dysfonctionnement administratif.[3393]

Au regard de tous ces éléments relatifs au comportement de Duval, on peut raisonnablement supputer que s'il a effectivement envoyé un rapport écrit à sa hiérarchie pour la prévenir du danger imminent qu'encourraient les Tutsi de Bisesero, cet envoi aura moins eu pour fonction de miser sur une intervention réelle que de se protéger personnellement au cas où cette affaire se serait un jour invitée sur le terrain judiciaire.[3394]

Pendant ce temps, à Paris, le Premier ministre Edouard Balladur est, au soir du 27 juin, sur France 2 face aux journalistes Arlette Chabot et Alain Duhamel, dans une numéro d'équilibriste pour le moins maladroit, persistant à tenter de diluer le génocide perpétré à l'encontre des seuls Tutsi dans une prétendue lutte tribale : « L'une de nos premières interventions, depuis quarante-huit heures, ça a été, justement, d'aller au secours de populations tutsi pour bien montrer que nous avions en vue une opération destinée à défendre tout le monde. Nous ne venons pas prendre parti pour les uns ou pour les autres. »[3395]

Pour ce qui est de la volonté de l'armée française exprimée par Balladur de se porter au secours des populations tutsi, la scène qui suit vaut plus que de longs discours.[3396] Nous sommes toujours le 27 juin. En traversant la forêt de Nyungwe, tout près d'un endroit nommé Bisharara, Emmanuel Ibyimana se trouve à bord de véhicules avec des Français au moment où ils rencontrent un groupe de six hommes.[3397] Les Français demandent à leur interprète Athanase Ngirinshuti de s'approcher. Celui-ci leur traduit ce que leur disent ces hommes.[3398] Ils leur disent être originaires de Bisesero, y fuyant les tueries perpétrées contre les Tutsi, après quoi ils s'adressent à l'interprète des Français afin qu'il leur demande de les

protéger. Mais les Français leur refusent cette protection et leur ordonnent de s'éloigner du véhicule.[3399] Alors l'interprète leur demande aussitôt de quitter la route.[3400] Les six hommes insistent en vain, se couchent sur la chaussée, suppliant les Français pour tenter de leur faire comprendre qu'ils vont se faire tuer. Mais ces derniers se fâchent et tirent en l'air afin d'obtenir qu'ils s'écartent,[3401] ne parvenant à rien. Il faut dire qu'ils ont affaire à des gens désespérés.[3402] La population a, elle, entendu les coups de feu et afflue maintenant en masse pour voir ce qui se passe.[3403] Il y a là des Interahamwe avec des houes, d'autres avec des massues. Ils sont une dizaine.[3404] Les Français ordonnent alors à la population d'enlever ces gens de la route. La population les écarte de force.[3405] Les Interahamwe s'en saisissent, sans toutefois les tuer en la présence des Français[3406] qui poursuivent leur route,[3407] déposant Emmanuel à Muko avant de revenir à SOS et Murambi où ils habitent alors.[3408] Les choses sont si simples quand on ne refuse pas de les voir.[3409]

Mardi 28 juin

Jean-Baptiste Twagirayezu rend visite à Sikubwabo et l'informe de sa rencontre avec les Tutsi de Bisesero

Ce 28 juin, très tôt le matin, vers cinq heures trente, Jean-Baptiste Twagirayezu se réveille à Mubuga et emprunte une moto[3410] qu'il utilise souvent. Elle appartient à son collègue Ngagimana[3411] ayant fui la région.[3412] Il se rend chez le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, pour lui faire un rapport de son déplacement de la veille à Bisesero.[3413] Il n'a pas rendez-vous avec lui et c'est donc de son initiative qu'il se rend chez lui, empruntant la route qui passe devant Gishyita-centre. Il ne franchit aucune barrière étant donné qu'il ne s'agit pas de la grande route passant par le centre mais d'une petite route passant tout près de la commune.[3414] Il annonce aux gardiens de Sikubwabo qu'il vient lui apporter des nouvelles importantes. On lui offre une boisson. On réveille le bourgmestre. Il y a là son adjoint, Kananira.[3415]

Or Kananira était la veille au soir dans le bar d'Athanase Namuhoranye au moment où Twagirayezu leur a raconté les circonstances de la rencontre avec les Tutsi de Bisesero. Peut-être a-t-il déjà eu le temps de toucher un mot à Sikubwabo de ce que va lui raconter Twagirayezu. Ce dernier ayant toutefois été sur place, il saura lui fournir des détails que ceux qui lui ont éventuellement déjà parlé de cette rencontre n'auront pu lui fournir.[3416]

Twagirayezu explique à Sikubwabo comment il s'est rendu à Bisesero

avec les Français, ce qu'il a donc déjà expliqué la veille à ceux qu'il a rencontrés à la coopérative « Abadacogora »,[3417] lui faisant notamment savoir que les Français ont promis aux Tutsi de Bisesero de revenir les secourir dans trois jours.[3418] Le guide milicien précise à ses interlocuteurs qu'il reste de très nombreux Basesero dans la montagne. Alors que les soldats français étaient présents, il leur explique en avoir vus de nombreux sortir de leurs cachettes. Aussi a-t-il supposé qu'il devait y en avoir d'autres ailleurs, ce qui lui a été confirmé après que les soldats français eurent demandé aux survivants tutsi combien ils étaient et qu'il eut entendu ces derniers leur répondre qu'ils étaient aux alentours de quatre cents, sans compter ceux qui se cachaient ailleurs.[3419] Sikubwabo félicite Twagirayezu,[3420] après quoi, sans se rendormir, il dit qu'il va de ce pas à Gishyita, localité proche de sa maison,[3421] située à Gishyita-colline,[3422] et qu'on peut d'ailleurs voir de l'endroit où il réside.[3423] Quand, en repartant chez lui, Twagirayezu repasse près de Gishyita-centre, sans pour autant s'y arrêter, il constate qu'il n'y a encore personne.[3424]

Le journaliste américain Raymond Bonner constate que les Tutsi de Bisesero se font massacrer

Faisons un bref détour par Bisesero. Dès l'aube, après leur tentative avortée de la veille, le journaliste américain Raymond Bonner et sa consœur britannique reprennent, à partir de Kibuye, la piste qui mène à Bisesero. Ils s'arrêtent à l'endroit précis où ils ont rebroussé chemin la veille et attendent quelques instants sans rien faire. C'est alors qu'ils voient apparaître quatre jeunes garçons en haillons, tous blessés aux mains. Les voilà qui expliquent aux deux Blancs que deux mille Tutsi sont retranchés dans les montagnes.[3425]

Sikubwabo demande un soutien à Marin Gillier pour lutter contre les « Inyenzi » à Bisesero

Retour à Gishyita. Après la visite de Twagirayezu en la demeure de Sikubwabo, ce dernier ne retourne pas se coucher. Portant son arme sur le dos comme à l'accoutumée, il décide de se rendre immédiatement à son bureau de Gishyita. Il prend sa voiture,[3426] un véhicule qu'il a en fait volé et qu'il utilise tout le temps.[3427] C'est une voiture bleue qu'il gare, une fois sur place, au bas de la colline de la commune. C'est le matin.[3428] Sikubwabo sait qu'il peut rencontrer les soldats français quand il le souhaite.[3429] Et pour cause : son bureau se trouve tout près de la position des soldats de Turquoise.[3430]

Les soldats français utilisent justement une maison normalement destinée à la résidence du bourgmestre.[3431] Il s'agit du CCDFP, situé tout près[3432] de leur campement.[3433] Cet endroit où ils ont basé leur camp, endroit aussi nommé « chez Fundi », se situe sur un grand terrain où atterrissent leurs hélicoptères.[3434] C'est à proximité de ce terrain où décollent et atterrissent leurs deux hélicoptères qu'ils campent, dans des tentes qu'ils ont dressées au pied d'un arbre.[3435] Lorsque l'on quitte cet endroit où sont stationnés les hélicoptères et que l'on descend un peu en passant entre les deux blocs rouges où résident les Français, on arrive au bureau du bourgmestre,[3436] près duquel une barrière empêche d'accéder plus haut.[3437] Ce sont les Français qui tiennent cette barrière située tout près de leur résidence, au niveau d'un poteau planté au bord de la route menant à Cyangugu.[3438] Ils ont érigé là une barrière de contrôle de laquelle ils interdisent à la population d'approcher et où il faut présenter sa pièce d'identité.[3439]

Sikubwabo va à la rencontre du capitaine français de frégate Marin Gillier. Le bourgmestre lui raconte ce que Twagirayezu vient de lui rapporter et lui demande de l'aider à « détruire les cafards ».[3440] Il lui demande de l'aider à décimer les « Inyenzi » (cancrelats en kinyarwanda) se trouvant à Bisesero, prétextant qu'ils auraient tué ses hommes, parmi lesquels un sous-lieutenant ainsi que ses policiers.[3441] Marin Gillier reste silencieux un instant. Les soldats français discutent un peu, puis s'arrêtent de parler.[3442] Leurs jumelles leur permettent, que ce soit à partir de leur campement ou à partir du siège du bureau de la commune de Gishyita, de suivre ce qui se passe à Bisesero.[3443] Ils les braquent à plusieurs reprises, disent qu'on peut voir des gens en tuer d'autres.[3444] Ils demandent alors à Sikubwabo : « Qui sont ces gens en train d'en frapper d'autres avec des gourdins ? Nous les voyons avec des armes. » Le bourgmestre leur répond qu'il s'agit d'Inkotanyi en train de tuer des Hutu. Pour Twagirayezu, les militaires français ne sont pas dupes.[3445] Et puis la réponse à la question que Marin Gillier vient de poser à Charles Sikubwabo de savoir qui tue qui à Bisesero ne lui a-t-elle pas déjà été fournie par le journaliste Sam Kiley ? Ne lui a-t-il pas déjà clairement dit qu'à Bisesero on massacrait en ce moment même des civils tutsi ?[3446] « De très nombreux Tutsi sont tués au moment où nous parlons », lui a dit la veille le journaliste anglais en parlant des Tutsi de Bisesero ![3447] Autrement dit, Gillier sait que Sikubwabo tente de le manipuler, pour peu bien sûr que cette conversation ait réellement eu lieu en ces termes.[3448] Tout le monde finit par se séparer.[3449]

La mobilisation de Charles Sikubwabo

Sikubwabo convoie des Interahamwe locaux vers Bisesero pour qu'ils y massacrent les Tutsi

Les Interahamwe s'entraînent derrière la grande maison sur laquelle est inscrit « CCDFP » et où se sont donc installés les soldats français qui observent sans rien dire ces paysans et autres jeunes garçons que l'on a appelés pour venir s'entraîner avant de partir au combat.[3450] Les Interahamwe qui s'entraînent ainsi sous la supervision d'un militaire rwandais sont sans uniforme. Le jeune frère de Jean-Baptiste Twagirayezu, qui jusque-là s'entraînait dans un camp supervisé par les soldats français près de Cyangugu, a été convoyé pour aller se battre à Bisesero.[3451] Il participe désormais aux entraînements ayant lieu à Gishyita, derrière le CCDFP. Les militaires français y assistent et les regardent.[3452]

Le bourgmestre Sikubwabo fait savoir aux Interahamwe locaux que les soldats français partagent avec eux la même mission[3453] et commence à appeler la population présente à cet instant, à qui il annonce qu'un grand assaut va être organisé afin d'en finir avec les Tutsi de Bisesero.[3454] Sous les yeux des militaires français, il commence à convoyer les Interahamwe s'entraînant au CCDFP. Les véhicules transportant vers Bisesero ces génocidaires armés de fusils, de lances, de machettes et autres « Ibisongo » (piquets en bois aiguisés et pointus) passent ainsi impunément par la barrière tenue par les soldats français.[3455] Déjà des tueurs montent dans leur véhicule et se rendent à Bisesero.[3456] Alors qu'on est encore le matin, ce sont ainsi des dizaines d'Interahamwe bien armés qui montent à bord de pick-up et de camionnettes, au vu et au su de tous, sans même prendre la peine de dissimuler leurs gourdins, massues, casse-têtes et autres machettes.[3457] Les assaillants venus de Membe se fondent avec ceux de Mugunga pour se joindre à l'attaque,[3458] Gishyita étant située entre Goma et Mugunga.[3459] Ce jour-là, de nombreux Tutsi vont ainsi être tués par des Interahamwe venus de Gishyita et de Mubuga.[3460]

Sikubwabo organise, en présence de soldats français, une réunion destinée à organiser le convoyage de miliciens venus d'ailleurs

Quand bien même les premiers assaillants se sont donc déjà rendus à Bisesero, la mobilisation d'envergure reste à faire.[3461] C'est que Sikubwabo entend bien envoyer toute la « main d'œuvre » disponible avec pour objectif de profiter que les Tutsi sont regroupés pour faciliter leur extermination.[3462] C'est dans ce cadre qu'a lieu, dans le bar du commerçant et Conseiller Mika

Muhimana, une réunion de mobilisation de la population[3463] ayant pour objet de planifier l'assaut final à l'encontre des survivants Basesero.[3464]

La réunion se tient dans son bar situé sur la place centrale de Gishyita, elle-même en contrebas de l'endroit où campent les soldats français[3465] et en contrehaut de l'endroit où se trouve une de leurs barrières. Cette cour donne par ailleurs sur le début du chemin menant vers Bisesero.[3466] C'est précisément sur cette place qu'avant que les soldats de Turquoise n'arrivent à Gishyita, la tête décapitée d'Assiel Kabanda avait été exposée à la fenêtre de son magasin.[3467] Beaucoup de gens viennent boire dans le bar de Mika, y compris Sikubwabo lui-même.[3468] Le soir, les soldats français s'y rendent pour consommer de la bière locale, de la Primus[3469] dont le dépôt est stocké dans la maison mitoyenne.[3470] Collaborant étroitement avec les chefs Interahamwe de la localité,[3471] les soldats français ont pris l'habitude de prendre une bière ainsi que des brochettes dans le bar de Mika, en compagnie de chefs miliciens tels qu'Obed Ruzindana et son petit frère, Joseph Mpambara, ainsi qu'avec les militaires des Forces armées rwandaises, sans oublier bien sûr le bourgmestre lui-même, Charles Sikubwabo. Certains soldats français restent alors à l'extérieur du bar afin d'effectuer une surveillance. Les craignant, certains Interahamwe n'osent ainsi les approcher, se contentant de les observer à distance.[3472] Nombreuses sont les discussions qu'on y tient. L'inspecteur Nyishamanzi est là pour traduire le kinyarwanda aux soldats français. Parfois, on y chante : « Tout ce qui est dans ce monde appartient au Hutu » en paraphrasant « Tout ce qui est ce monde appartient à Dieu ».[3473]

Sikubwabo se réunit donc ce jour avec des Interahamwe en armes devant le bar de Mika.[3474] Pendant les trois jours de massacre au cours desquels les Français sont à Gishyita, deux réunions vont en fait se tenir chez Mika, deux réunions qui ont lieu en leur présence et dont la première a pour objet d'organiser l'assaut des assaillants sur Bisesero, de définir notamment comment y convoyer les Interahamwe. Pour cela, on décide d'utiliser des camions de la société Colas spécialisée dans la construction des routes.[3475] C'est un fait : la présence des Français à cette réunion indique qu'ils ont bien accepté d'aider Sikubwabo.[3476]

Le prétexte invoqué pour massacrer les Tutsi de Bisesero

On prévoit de mobiliser des assaillants sur la base mensongère qu'il s'agirait de défendre les Hutu de la tentative des Inkotanyi, pourtant absents à Bisesero, de les exterminer.[3477] Suite au rapatriement, parmi d'autres corps de militaires rwandais, de celui du gendarme Nkunzurwanda, on exploite la nouvelle de sa mort aux fins de propager la rumeur selon laquelle les Tutsi tueraient les Hutu.[3478] Les Français déplorent que leurs

frères soient ainsi tués à Bisesero, estimant que les tueries qui y ont lieu sont une juste revanche sur l'ennemi.[3479] Les voilà qui se fâchent et disent aux Hutu que leurs frères sont assassinés à Bisesero, assénant enfin que « l'ennemi de Bisesero, c'est le Tutsi ».[3480]

Et pourtant encore une fois, Marin Gillier sait bien, notamment depuis sa rencontre deux jours plus tôt avec Sam Kiley, que ce sont des civils tutsi qui se font en ce moment-même massacrer à Bisesero. Par ailleurs, inciter ainsi au meurtre de masse dans le but de venger la mort d'un homme nous fait irrémédiablement penser à l'attentat du 6 avril et au déclenchement du massacre généralisé des Tutsi au prétexte de la mort du président hutu Juvénal Habyarimana. Les premiers assassinats ciblés avaient été commis dès le retour au camp Kanombe du major rwandais Ntabakuze, après que celui-ci eut accompagné l'officier français Grégoire de Saint Quentin sur le lieu du crash, et ce après qu'ils y eurent tous deux constaté le décès du président rwandais.[3481]

Après avoir convoqué tous les Conseillers, Sikubwabo leur demande de rassembler beaucoup plus de personnes afin de mener la dernière attaque sur Bisesero.[3482] Le bourgmestre de Gishyita a plusieurs messagers. L'un d'eux est le petit frère de son beau-frère, Isidore Kayiranga. Il s'agit d'un enfant nommé Jackson, qui ne parle pas le français.[3483] Il va mettre à contribution un autre messager :[3484] Emmanuel Uhoraningoga, alias Gifaransa, frère aîné d'Elie Ngezenubwo.[3485] Ce dernier reçoit des ordres de Sikubwabo qu'il a pour mission de dispatcher aux différents leaders de la région. Le bourgmestre de Gishyita est de fait le chef de tous les Interahamwe parmi lesquels les Conseillers que Gifaransa a pour tâche de coordonner en même temps que l'ensemble des leaders de la région.[3486] Les principaux Interahamwe tels Mika Muhimana sont ce genre de Conseillers chargés de mettre en œuvre les instructions de Sikubwabo dans les zones dont ils ont la charge.[3487] Comme il n'y a pas de téléphone pour les contacter, on fournit à Gifaransa une moto[3488] qu'on lui confie à l'issue de la réunion. On lui fournit également un sifflet et un tambour pour lui permettre de circuler et mobiliser partout dans la campagne la population que Gifaransa invite à monter pour aller combattre à Bisesero.[3489] Et il parvient à convaincre de nombreuses personnes. Il faut dire que c'est un Interahamwe en qui on a confiance.[3490]

Des miliciens viennent d'autres régions pour massacrer les Tutsi de Bisesero

Des miliciens venus de Gisenyi et convoyés de Kibuye vers Bisesero dans des camions français

Ceci dit, il n'y a comme assaillants venant de Kibuye que des citoyens ordinaires à qui a été mis dans la tête d'aller tuer. Aussi, faute de la présence de suffisamment d'Interahamwe à cet endroit, il est nécessaire de faire appel à ceux d'autres régions du Rwanda[3491] et notamment de Gisenyi.[3492]

Or des soldats français se trouvent actuellement à Kibuye parmi ceux qui ont, un peu plus tôt, accueilli les génocidaires venus du Gisenyi[3493] au moment où le ministre de l'Intérieur Edouard Karemera avait téléphoné dans le nord du pays[3494] pour demander que soient envoyés des renforts à Kibuye,[3495] faisant valoir que les Tutsi de Bisesero avaient déjà tué beaucoup de soldats.[3496] Les Interahamwe venus de Gisenyi avaient été recrutés à partir de son camp militaire,[3497] précisément là où les soldats français avaient eux-mêmes formé les milices avant le génocide. C'est notamment dans ce camp Gisenyi que des armes à feu ainsi que des machettes avaient également, pendant le génocide (en avril et en mai), été distribuées aux Interahamwe après avoir été livrées à l'aéroport de Goma par des soldats français.[3498] Jean-Damascène Uzabakiriho est l'un de ces miliciens. Gendarmes et Interahamwe avaient reçu de nouvelles tenues militaires avant de partir massacrer les Tutsi de Bisesero, et étaient partis très nombreux dans trois bus, deux camions de l'armée, et d'autres enfin en taxi. Arrivés à Kibuye, ils avaient pénétré dans le camp de gendarmerie situé près de l'église, sur la route conduisant à Cyangugu. Or voilà maintenant que sont donnés des ordres aux militaires de se déployer, certains en ville, d'autres à Bisesero.[3499] Ils sont divisés à cette fin en deux groupes de soixante personnes.[3500]

Une partie a pour tâche de rechercher les Tutsi ainsi que leurs collaborateurs en contrôlant la ville de Kibuye à l'aide de barrières érigées sous le contrôle des soldats français. On leur dit en effet que des Tutsi sont à Kibuye. Il y a une rivière à côté de laquelle les Français ont posté des armes. Ils ont leurs barrières devant lesquelles les Tutsi sont sélectionnés et mis de côté, et où on laisse en revanche passer les Hutu armés.[3501] Jean-Damascène Uzabakiriho participe à assurer le contrôle de la ville afin d'empêcher que les Tutsi ne parviennent à s'enfuir par la rivière. Il lui arrive de se rendre au stade Gatwaro et à l'hôpital, tandis que les Français

séjournent, eux, à Nyamishaba. Il opère également à Béthanie pour vérifier s'il n'y a pas de Tutsi cachés dans la petite forêt d'eucalyptus.[3502]

A Kibuye, la collaboration franco-génocidaire est ainsi pour le moins efficace.[3503] Devant l'hôpital et le centre du ministère des Travaux publics (Minitrap), Jean-Marie Vianney Nzabakurikiza voit des militaires français distribuer des grenades aux miliciens. Quant au camp de gendarmerie de Kibuye dans lequel sont arrivés les génocidaires en provenance de Gisenyi, le lieutenant Masengesho travaille directement avec les Français ainsi qu'avec d'autres gendarmes venus de Ruhengeri, des tueurs. Masengesho est l'adjoint du commandant du camp de gendarmerie, le major Jean Jabo. Or ce dernier est marié à une femme tutsi. Aussi fait-il en sorte d'éviter les exécutions de ces Tutsi que les militaires français remettent aux Interahamwe après les avoir frappés, mais il ne peut rien contre son adjoint.[3504]

Jean-Damascène Uzabakiriho fait partie du premier groupe de soixante personnes venu du nord-ouest du pays et déployé à Kibuye. L'autre groupe de soixante personnes venu également du nord-ouest est convoyé par des camions français à destination de Bisesero, les soldats français ne faisant toutefois pas la route avec ces derniers.[3505] Pour mener les derniers assauts sur Bisesero, les miliciens venus du nord-ouest n'ont pas été mobilisés qu'à partir du camp de Gisenyi, mais également à partir du camp d'entraînement de Mukamira situé, lui, à Ruhengeri.[3506]

Agnès Mukabacondo est enseignante. Elle réside dans le secteur Kagabiro entre Kibuye et Gishyita. Aussi peut-elle apercevoir les Français faire des va-et-vient de Kibuye vers Gishyita, les croisant tous les matins avec une camionnette Daihatsu bleue transportant les tueurs de Kibuye à Bisesero.[3507] Les génocidaires qui partent pour Bisesero ne sont pas bien discrets[3508] puisqu'elle peut voir ces tueurs armés et habillés de feuilles de bananier passer en chantant des refrains scandant l'élimination et l'extermination complète des Tutsi cachés dans les forêts. C'est à cet instant qu'elle se met à douter du caractère humanitaire de l'action des Français, car elle ne les voit rien faire pour arrêter les milices ou simplement les empêcher de se rendre à Bisesero y massacrer chaque jour les Tutsi. Bisesero d'où elle peut pourtant voir de la fumée et entendre des coups de feu. Or la voilà qui assiste désormais, et ce pendant quatre jours, à un accroissement du nombre de tueurs, précisément entre le premier passage des Français à Bisesero et leur retour à Bisesero même dans le cadre cette fois d'un sauvetage bien tardif. Elle remarque que durant cette période, les tueurs vont prolonger leurs heures de « travail », partant de six heures du matin à six heures du soir, alors que d'habitude ils montaient vers Bisesero à partir de huit heures du matin pour rentrer vers seize heures. Aussi se dit-

elle que les Français sont de connivence avec les Interahamwe afin de leur permettre de tuer les Tutsi de Bisesero en très peu de temps. Pendant ces quelques jours, elle voit nombre d'appareils survoler la région de Bisesero, les voitures ne cesser de circuler sur la route de Gishyita en direction de Bisesero. A partir de chez elle, elle voit la région pilonnée et des Tutsi sortir de leurs cachettes en grand nombre. Pendant ces trois jours, elle assiste à une réelle intensification des attaques.[3509]

Des miliciens venus de Cyangugu avec des soldats français

Des miliciens ont enfin également été mobilisés à partir du sud-ouest du pays, de Cyangugu précisément, puis convoyés jusqu'à Gishyita.[3510] C'est à Bugarama, localité située à Cyangugu, que Tharcisse Nsengiyumva voit des soldats français partir avec des gendarmes ainsi que des Interahamwe commandés par Yusufu Munyakazi. Ils prennent la direction de Kibuye. Tharcisse se trouve alors à la barrière près de l'hôpital de Gihundwe. Les Interahamwe et les gendarmes n'embarquent pas dans les véhicules des Français mais dans des bus. Français et Interahamwe partent toutefois au sein du même convoi. Si les Français ont pour mission officielle de contrôler la situation dans toute la zone Turquoise alors formée par trois préfectures afin de sauver ceux qui sont en danger, Tharcisse constate que ce n'est pas pour cette mission qu'ils partent ce jour avec les Interahamwe, en dépit des armes qu'ils ont et donc de leur capacité à sauver les Tutsi de Bisesero. Ils partent au contraire avec ceux qui les tuent et sont maintenant sur la route pour aller les massacrer.[3511] Jean-Bosco Habimana, ancien caporal des Force armées rwandaises, précise quant à lui que c'est à la demande des Français qu'ils se font ainsi accompagner à Bisesero par les Interahamwe de Yusufu Munyakazi. Un certain Edouard les accompagne ainsi que des habitants de Bugarama, le convoi partant en plein jour, les Interahamwe prenant place dans des bus, les Français assurant leur protection.[3512]

Yusufu Munyakazi est juste cultivateur. Aussi aura-t-il fallu lui procurer des bus, des camionnettes, des fusils, des munitions, des vivres pour nourrir tous ces génocidaires, sachant qu'il y a alors aussi là des soldats du camp militaire de Cyangugu.[3513] Si les Tutsi de Bisesero résistent depuis longtemps à leur extermination, il leur est toutefois impossible d'espérer vaincre en se battant avec des lances contre des armes à feu. Leur extermination se poursuit donc tandis que les Français s'apprêtent à couvrir les tueurs.[3514]

Des bus remplis de centaines de miliciens sont ainsi progressivement convoyés de partout en direction de Gishyita afin d'en finir avec les Basesero.[3515]

Rassemblement des génocidaires sur la place de marché de Gishyita

Gishyita, où a justement lieu une deuxième réunion chez Mika Muhimana. De nombreuses personnes viennent à nouveau s'y rassembler. Les véhicules du leader Joseph sont là. Joseph rencontre très souvent les Français à leur campement, là où ils vivent et où leurs armes sont stockées. Ces rencontres auront lieu tout au long des trois jours d'attaques à Bisesero, avant et après chacune d'elles.[3516] Si les tueurs proviennent de secteurs environnants, ceux de Mubuga et Rwamatamu étant venus dans la camionnette du projet Colas[3517] chargé de construire des routes,[3518] des milices de Gisenyi et de Cyangugu viennent également participer activement à la dernière attaque de Bisesero.[3519] Les Interahamwe venus de partout se rencontrent au centre de Gishyita, sur la place pavée[3520] où se trouve le marché ainsi que le bar de Mika Muhimana. Le rassemblement populaire regroupe au final des centaines de génocidaires dans ce seul secteur Gishyita, à côté d'une des trois bases militaires de l'Opération Turquoise.[3521]

En ce jour de mobilisation, ce sont presque tous les villageois qui sont réunis sur la place pour aller attaquer. Parmi eux, des centaines de personnes travaillant alors à Gishyita. Tous ceux qui sont restés en arrière sont ligotés avec des branches et se font prendre leur propriété.[3522] C'est que la population a perdu la motivation qu'elle avait à participer aux massacres étant donné qu'il n'y a aujourd'hui plus rien à piller à Bisesero. Les massacres avaient, au début, l'attrait que constituait la possibilité de piller les biens et les vaches encore en possession des Tutsi.[3523] On se souvient que Fidèle Simugomwa déroba des vaches le 13 mai, interrompant sa participation au massacre aux côtés des soldats blancs afin de ramener les bêtes dont il venait de s'emparer.[3524]

Les tueurs reçoivent des instructions concernant leur camouflage ainsi que des insignes qui doivent leur permettre de s'identifier et surtout de se différencier des Tutsi.[3525] Les tueurs sont ainsi tous habillés de la même manière, de façon à ne pas les confondre avec leurs victimes.[3526] Dans leurs cheveux, ils se mettent une allumette, quand ce ne sont pas des feuilles de bananiers ou d'eucalyptus.[3527] Les Interahamwe marquent leur différence entre eux par ce genre de signes. Ceux de Gisovu portent par exemple des feuilles de thé, ceux de Cyangugu des feuilles de café, ceux de Kibuye des feuilles de bananier.[3528]

Sur la place, les Interahamwe ont tous des armes, certains des armes à feu, d'autres des machettes ou encore des bâtons. A l'occasion du rassemblement, des consignes leur sont données quant à la façon de

« travailler », c'est-à-dire de tuer. Aussi Mika briefe-t-il de façon régulière les Interahamwe présents sur la place avant qu'ils ne se rendent à Bisesero. Ils reçoivent pour consigne de ne laisser s'échapper personne sur les collines.[3529]

Puis, après s'être un peu reposés, ceux qui sont à pied empruntent un chemin qui démarre à partir de la place pour monter vers Bisesero.[3530] En marchant vite, il leur faut alors, par les sentiers, moins d'une heure pour s'y rendre.[3531] Et tandis que des miliciens venus de Cyangugu et de Gisenyi qui arrivent dans des bus se rendent, eux, directement à Bisesero,[3532] de très nombreux camions et bus viennent sur la place prendre des miliciens qu'ils convoient également vers Bisesero par la route. Le trajet dure à peu près vingt minutes,[3533] la distance séparant une des barrières de Gishyita de Bisesero étant, par la route principale, d'environ dix kilomètres.[3534]

Les soldats français ouvrent leurs barrières aux génocidaires

Les soldats français ouvrent les barrières aux Interahamwe se rendant à Bisesero y massacrer les civils Tutsi

Or les Français sont à ces barrières de Gishyita[3535] et durant les trois jours au cours desquels a lieu le dernier grand massacre de Bisesero, ils les ouvrent aux fins de permettre aux véhicules convoyant les Interahamwe en armes aussi bien de se rendre à Bisesero que sur la place où ils se garent pour se rassembler.[3536]

Il y a en tout trois barrières au centre de Gishyita, autour de l'ancien bureau communal. Erigée au centre commercial de Gishyita, à peu près à cinq cents mètres du bar de Mika, une première barrière filtre les véhicules en provenance de Cyangugu, constituant le point d'entrée des renforts de miliciens venus de ce coin du Rwanda. Elle est située à l'endroit où s'opère la jonction entre la route en provenance de Kibuye et celle en provenance de Cyangugu.[3537] De l'autre côté se trouve une deuxième barrière filtrant, elle, les véhicules en provenance de Kibuye et constituant de fait le point d'entrée des renforts de miliciens venus de Kibuye, mais aussi de Ruhengeri et Gisenyi. Elle se situe à proximité de l'Ecole méthodiste libre du Rwanda.[3538] Près de cette barrière, un trou[3539] a été creusé par les soldats français autour duquel ils disposent des sacs de sable et dans lequel ils prennent position. Ainsi tiennent-ils à vue cette barrière que leurs compagnons d'armes français actionnent un peu plus loin.[3540] Une troisième barrière est enfin érigée sur l'étroit chemin en direction de la commune. Elle y fait office d'entrée principale mais également de cordon

destiné à barrer le chemin en direction du poste de commandement français.[3541] Ajoutons une autre barrière, car pour être vraiment précis, il y a chez Fundi deux barrières.[3542]

Pour se rendre à Bisesero, les attaquants passent par une barrière tenue donc par des soldats français.[3543] Elie Ngezenubwo fait partie des Interahamwe que convoient les camions à destination de cette région afin de leur permettre de tuer les Tutsi, passant par une barrière après laquelle la route continue vers la bifurcation donnant sur Bisesero.[3544] Munis de leurs armes blanches, les voilà donc qui, pour s'y rendre, passent devant cette barrière tenue par des Français.[3545] A chaque fois qu'ils la franchissent, ces derniers sont présents, voyant de facto ces Interahamwe munis d'armes, de gourdins et autres lances aller massacrer les Tutsi. Elie passe en tout quatre fois par ces barrières et chaque fois il y voit des Français sans que ces derniers ne les arrêtent.[3546]

Des hommes munis de gourdins affrontant des rebelles armées de kalachnikovs ?

Or les hommes de Marin Gillier qui laissent ainsi passer ces tueurs[3547] savent bien où ils se rendent.[3548] De plus, ils portent des uniformes incomplets. Or les Français savent que les soldats des Forces armées rwandaises ont suffisamment d'uniformes pour ne pas être contraints à ne porter au combat qu'une chemise militaire, sans pantalon ni chaussures de l'armée.[3549]

Et puis peut-il raisonnablement imaginer que ces villageois armées de machettes et autres massues seraient en mesure de lutter contre une rébellion aguerrie et munie, elle, d'armes à feu ? A-t-on déjà vu des hommes armés de simples gourdins aller en affronter d'autres armés de kalachnikovs ? Les hommes de Marin Gillier ne peuvent penser une seconde que ceux qu'ils laissent passer aux barrières vont avec leurs massues affronter des hommes armés de mitraillettes ! Si tel avait été le cas, ils ne les auraient pas vus revenir à Gishyita, car cela se serait inévitablement soldé par un carnage. N'oublions pas, à toute fin utile, que la rébellion du FPR contre laquelle les hommes de Marin Gillier sont censés croire que ces villageois vont se battre avec leur gourdin, est celle contre laquelle se bat l'armée française, par Forces armées rwandaises interposées s'entend, depuis bientôt quatre ans. Or parions que si son adversaire n'avait eu pour arme que des bouts de bâton, aussi gros soient-ils, cette guerre n'aurait pas duré trois jours.[3550]

Ouverture des barrières françaises et « neutralité »

Aussi est-il bien difficile de croire que ce n'est pas en parfaite connaissance de la situation que Marin Gillier a empêché le sauvetage immédiat des Tutsi à Bisesero. Difficile d'imaginer qu'il ait pu croire en la présence de rebelles infiltrés dans cette région. Et tout aussi difficile de penser que les massacres qu'il observait de Gishyita étaient perpétrés par des rebelles armés à l'encontre de la population hutu. La question est centrale, cette croyance étant censée justifier qu'il ne soit pas intervenu pour sauver les survivants tutsi du dernier massacre génocidaire dont ils étaient la cible, l'exigence d'une « neutralité » de l'armée française l'ayant, selon ses dires, contraint à ne pas prendre le risque d'entrer en confrontation avec les rebelles. Argument des plus fallacieux qui n'explique pas en quoi cela lui aurait paru normal de laisser des civils hutu se faire massacrer par des hommes en armes. Bien que seuls les Tutsi fussent visés par le génocide, le mandat de l'opération Turquoise ne consignait-il pas de porter secours à toutes les victimes de massacres ? Et quand bien même il aurait imaginé que les miliciens allaient combattre le FPR, on s'interroge sur ce qui faisait que les hommes de Marin Gillier ouvraient la barrière aux Interahamwe alors qu'un tel geste brisait de facto cette neutralité.[3551]

Les massacres à Bisesero

L'intensification des massacres

Les tueurs qui arrivent à Bisesero ne peuvent certes pas savoir où se cachent les Tutsi. Mais ils les ont grossièrement localisés. Philémon Namuhoranye aura beau changer de cachette, les génocidaires savent qu'ils sont là et n'auront de cesse de les traquer, sachant plus ou moins où les chercher, alors qu'avant, ils ne savaient pas très bien combien ils étaient. La tuerie en sera largement facilitée.[3552]

Les trois jours qui vont suivre seront terribles pour les Tutsi. Ils vont se faire à nouveau massacrer, les attaques s'intensifiant,[3553] s'accroissant en nombre[3554] ainsi qu'en envergure. A nouveau de nombreux morts parmi les Tutsi pour être ainsi, presque tous, sortis de leurs cachettes.[3555]

Les chefs génocidaires

Le lieutenant-colonel français Jean-Rémy Duval avait promis aux Tutsi qu'il a rencontrés la veille qu'il irait parler au préfet de Kibuye, Clément Kayishema, pour qu'ils ne soient plus attaqués. Mais dès lors qu'il les a abandonnés à leur sort, les massacres vont au contraire se multiplier. Et pour cause : tous les chefs génocidaires qui ont participé

au côté du préfet au grand massacre du 13 mai sont à nouveau sur le terrain de Bisesero afin de participer cette fois au dernier massacre à l'encontre des Tutsi.[3556] Michel Kayihura reconnaît ainsi le bourgmestre de Gisovu, Aloys Ndimbati. Il reconnaît également le directeur de l'usine à thé Alfred Musema, l'homme d'affaires Obed Ruzindana, le commerçant Mika Muhimana à la tête de ses miliciens de Gishyita, sans oublier bien sûr le bourgmestre Charles Sikubwabo.[3557] Quant au chef de milice venu de Cyangugu, Yusufu Munyakazi, il est également là. Il sera venu plus de six fois pendant ce génocide.[3558] Et puis il y a Joseph Mpambara, un des principaux chefs Interahamwe de la région[3559] ainsi que divers travailleurs communaux dont le bourgmestre député Kananira et Namuhoranye.[3560]

Les miliciens viennent de partout

Les assaillants sont en plus grand nombre que lors des attaques précédentes,[3561] hormis bien sûr celles de la mi-mai.[3562] Il faut dire que la présente attaque est spéciale, les tueurs venant de partout.[3563] Pendant ces trois jours de massacre, bus et camions affluent vers Bisesero, transportant ces miliciens venus tuer les Tutsi.[3564] Jean-Rémy Duval a dit la veille à Eric Nzabihimana qu'il parlerait au préfet de Kibuye, Clément Kayishema, afin que celui-ci demande aux bourgmestres de Gishyita et de Gisovu de cesser les attaques. Résultat :[3565] afin de convoyer le maximum de tueurs, les assaillants vont jusqu'à utiliser les voitures des bourgmestres de Gishyita et de Gisovu, de même que celle du préfet de Kibuye.[3566]

Pascal Ngoga reconnaît certes les miliciens venus de Kibuye, mais voit aussi des Interahamwe venus de Cyangugu ou de Gikongoro. Ceux de Cyangugu parlent swahili. Ceux de Gisenyi parlent la langue rutilera. Musicalement, il peut différencier la façon dont ils s'expriment.[3567] Si au cours du génocide, il arrivait tous les jours à Jean-Baptiste Ufitayezu de rencontrer des Interahamwe, que ce soit dans des buissons ou le long de petits chemins, il aperçoit au cours de ces trois jours d'attaque des miliciens venant d'autres régions que celle de Bisesero, notamment de la région de Gisenyi et de Bugarama, à Cyangugu. Il les entend certes parler sa langue maternelle, mais d'une façon différente selon la région de laquelle ils sont originaires. Il constate également qu'ils sont habillés différemment les uns les autres du fait que leur mission n'est pas la même pour tous. Il voit ainsi les miliciens de Gisenyi porter des feuilles de bananier tandis que ceux de Cyangugu portent des feuilles de cafetier. Si les Interahamwe de Cyangugu ne sont pas aussi nombreux que ceux de Kibuye, ils n'en sont pas moins très forts et surtout habitués à tuer.[3568]

Les miliciens s'organisent en encerclant peu à peu Bisesero,[3569] l'attaque descendant jusqu'à Gakuta, dans la commune de Gisovu, tandis que ceux venus de Cyangugu attaquent par Mugonero.[3570]

Les hélicoptères de Turquoise

Les hélicoptères ne survoleraient pas paisiblement une zone abritant des rebelles susceptibles de les prendre pour cible

Compte tenu de ces lourds mouvements d'Interahamwe ainsi que de la présence d'hélicoptères français survolant Bisesero, il est impossible que les soldats de Turquoise ne sachent rien de ce qui s'y passe.[3571] Les coups de feu ne proviennent pas de combats opposant les Forces armées rwandaises aux rebelles Inkotanyi du Front patriotique rwandais, mais d'attaques lancés par des Interahamwe sur les civils tutsi de Bisesero. Les Français savent qu'il n'y a là que des civils, étant donné que leurs hélicoptères survolent les lieux sans que quiconque n'essaie de leur tirer dessus, a fortiori pas de prétendus Inkotanyi.[3572] Ces hélicoptères étant des hélicoptères de combat, s'il y avait des soldats Inkotanyi, ils ne survoleraient pas cette zone comme ils le font au risque d'être pris pour cible. C'est pour Isidore Kayiranga la preuve qu'il n'y a pas de militaires Inkotanyi à Bisesero.[3573]

Lorsqu'on demande d'ailleurs à Isidore s'il y a à cet instant une stratégie française déployée à Gishyita où il est commerçant pour se protéger des Inkotanyi, il sourit, rappelant qu'il n'y en a pas, qu'il n'y a alors que des patrouilles ordinaires, des patrouilles de gens sans armes.[3574] Et pourtant, la version officielle de Marin Gillier fera état de ce que le détachement français aurait passé la journée du 28 juin à renforcer ses postes de défense à Gishyita.[3575]

Les hélicoptères sont les yeux de Marin Gillier

Il est donc clair que les soldats français savent ce qui se passe à Bisesero, d'autant que leurs hélicoptères effectuent des missions de reconnaissance au-dessus de la région, de Bisesero, de Gisovu, de Karongi, et ce au moins une fois par jour tandis qu'ont lieu les tueries.[3576] Des tueries qui se poursuivent alors que les Français sont à Gishyita d'où leurs hélicoptères décollent et atterrissent à tout moment, survolant l'ensemble de cette région, Gishyita, Bisesero, Gisovu, Kibuye.[3577]

Les Tutsi distinguent en tout cas parfaitement bien ces hélicoptères.[3578] Zébulon Mbarukeye les voit les survoler et atterrir à Gishyita. Il a quarante et un ans et habite Gitwa.[3579] David Ndengeyabahizi les aperçoit pendant les tueries.[3580] Casimir Ruzindana les voit lui aussi les survoler de temps à autre.[3581] C'est également le cas de Gaspard Nzabahimana qui les voit survoler leurs collines.[3582] Pascal Mutarabirwa aussi les voit les survoler sans rien faire.[3583]

Les hélicoptères volent à basse altitude, les pilotes comprenant nécessairement la situation

Lorsqu'ils se déplacent à partir de leur campement en prenant la direction de Gisenyi, les hélicoptères français survolent de fait les montagnes de Bisesero dont l'altitude élevée leur permet de voir parfaitement ce qui s'y passe.[3584] Innocent Twayigize voit de ses yeux sillonner ces hélicoptères. Ils ne volent pas à très haute altitude.[3585] Pascal Nkusi aperçoit ce 28 juin un hélicoptère voler comme s'il était sur le point de toucher terre, sans atterrir toutefois.[3586] Maurice Sakufe remarque ce même jour un hélicoptère les survoler juste au dessus d'eux.[3587] Quant à Adrien Harolimana, blessé depuis une semaine, il est parvenu à se cacher de telle sorte qu'il ne sera pas à nouveau blessé au cours de ces nouvelles attaques. De sa cachette, et alors qu'il souffre, il entend des hélicoptères sillonner à un niveau lui semble-t-il peu élevé.[3588]

Les hélicoptères volent parfois à si basse altitude que Pascal Ngoga est en mesure de décrire la façon dont sont habillés leurs pilotes.[3589] Il en voit ce 28 juin commencer à sillonner dans le ciel en contrebas de la colline. Il en distingue parfois deux en même temps, une fois un seul et puis à nouveau deux. Le guide de Duval, Jean-Baptiste Twagirayezu, ayant la veille fait savoir ce que leur disaient les soldats français, à savoir qu'il ne fallait pas qu'ils s'inquiètent quand ils verraient ces hélicoptères étant donné qu'ils étaient là pour leur sécurité, Pascal Ngoga, qui sait pourtant que Twagirayezu est un milicien, se met avec d'autres Tutsi à leur faire des signes pour manifester qu'ils sont en danger. Tandis que certains Tutsi restent cachés dans des trous, en bas dans les fossés, d'autres, par groupes de cinq à dix, se mettent ainsi en même temps sur la colline de Muyira à faire des signes à l'attention des pilotes de ces hélicoptères. Ces appareils font beaucoup de bruit. Contrairement au très grand hélicoptère qui, le 30 juin, emportera les blessés tutsi vers Goma, ceux-là sont de taille moyenne, ne contenant pas de chaises. Leurs portes sont ouvertes, les vitres étant quant à elles descendues, donc également ouvertes. Le pilote ainsi que le copilote jettent un œil vers le bas par chacune des vitres. Pascal

peut apercevoir le visage du Blanc qui pilote ainsi que celui de son copilote. S'il peut ainsi voir les deux pilotes installés au devant de l'hélicoptère, il ne sait toutefois pas s'il y a des personnes derrière. Les pilotes les observent, voyant tout ce qu'ils font, voyant notamment que des tueurs courent derrière eux, d'autant que les Interahamwe ont des signes qui permettent de facilement les reconnaître. Les Tutsi sont, eux, éparpillés et font des va-et-vient. A la hauteur où ils sont, les pilotes voient distinctement que les Tutsi ne portent pas d'uniforme. D'autant que Pascal est lui-même en mesure de voir comment le pilote et son copilote sont habillés : ils ont tous deux une salopette vert foncé ressemblant à une tenue de mécanicien et portent des casques. Le pilote porte de grandes lunettes fumées, tandis que le copilote ne porte pas de lunettes.[3590] Alors si Pascal est en mesure de les décrire ainsi, c'est qu'en retour les pilotes doivent être eux-mêmes en mesure de voir qu'il est lui en haillons, qu'il est désarmé, qu'il est maigre, qu'il n'est pas un rebelle d'une organisation armée ![3591]

Le gendarme du GIGN, Thierry Prungnaud, explique dans « Silence Turquoise » que la veille du sauvetage, « le massacre se déroule à la machette, sans le moindre coup de feu et toujours sans un cri ». Et de préciser que « les tueurs savent qu'ils ne doivent pas attirer l'attention des militaires français dont les hélicoptères se posent à Gishyita ». Le soin que prend Thierry Prungnaud à élaborer aussi gratuitement ce scénario susceptible d'innocenter ainsi a priori les pilotes des hélicoptères de Turquoise laisse songeur.[3592]

Les hélicoptères débusquent les Tutsi

Charles Kayibanda-Bukire a quarante-six ans. Il vit dans la cellule Jurwe du secteur Bisesero dans la commune de Gishyita. Il aperçoit ces hélicoptères voler au-dessus de lui sans savoir si c'est pour les sauver ou bien pour les traquer en repérant où ils se cachent.[3593] Une chose est sûre : ces hélicoptères n'interviennent pas.[3594] Pour peu toutefois qu'on considère que le débusquage n'est pas une façon d'intervenir.[3595] Car parmi les nombreux hélicoptères qu'il voit voler très bas, Anastase Kalisa aperçoit l'un d'eux, venu de Karongi, participer concrètement à une opération de débusquage qui contribue à tuer de nombreux Tutsi dont sa sœur. Cela se passe vers la colline de Kagari, sur la route Uwingabo-Rwirambo.[3596]

Loin de sauver les Tutsi, les hélicoptères aident donc les miliciens. Du haut de ses dix ans, Charles Mutiganda, qui vit dans la cellule Uwingabo, en voit planer au-dessus d'eux, volant tout près des collines, incitant les Tutsi à sortir de leurs cachettes, ce qui permet aux Interahamwe de les attraper très facilement.[3597] Baptiste Hakizimana aperçoit des hélicoptères les survoler très bas, sans toutefois atterrir. Il pense alors que ce sont les

Français qui, le 27 juin, ont promis de les protéger. Les Tutsi se cachant dans les vallées sortent alors de leurs cachettes. Aussi est-il facile pour les miliciens de les localiser et de les tuer.[3598]

Les hélicoptères rejoignent à Bigugu le fief des génocidaires

La mission de ces hélicoptères devient limpide quand des Tutsi les voient atterrir au sein du fief de leurs tueurs.[3599] Charles Mutiganda voit ainsi un hélicoptère atterrir sur la colline de Bigugu, fief des Interahamwe de la région.[3600] La petite Dativa Mushimiyimana, dix ans, qui vit à Muyira aperçoit, elle aussi, des hélicoptères atterrir sur la colline de Bigugu ainsi que sur celle de Karongi.[3601] Alors qu'il se trouve sur Muyira, le jeune adulte de vingt-huit ans Pascal Basabose en voit atterrir un à Bigugu. Il ne sait pas s'il dépose ceux qui viennent les tuer. Tout ce qu'il voit, c'est l'hélicoptère atterrir puis repartir. Or il sait que personne d'autre que les alliés des génocidaires ne peut alors aller à Bigugu. C'est leur territoire.[3602] Et ce n'est pas fini : Zéphirin Hategekimana aperçoit également un hélicoptère atterrir chez ses ennemis, à Gisovu, dans le secteur Twumba.[3603]

Des soldats français auraient supervisé ces assauts sur le terrain sans toutefois y participer

Selon l'enseignant chef de milice Jean-Baptiste Twagirayezu qui, après le génocide, s'en confiera en prison à l'ancien bourgmestre Straton Sinzabakwira, les Français ne vont pas directement à Bisesero au moment de l'attaque finale.[3604] Jean Ntirenganya, qui continue à aller tuer les rescapés à Bisesero, n'y voit ainsi pas de Blanc comme il avait pu en voir le 13 mai au même endroit.[3605] Aussi, si les Français ne semblent pas avoir directement participé à cet assaut final, ils n'en seraient pas moins, selon Twagirayezu, restés aux alentours, dans les environs, donnant des directives et des ordres afin de guider ceux qui y participent. Ils auraient supervisé l'attaque menée par les militaires venus de Gisenyi et envoyés par l'officier Anatole Nsengyumva, certains étant venus notamment de Gitarama et de Cyangugu.[3606]

Le témoignage de Stanislas Ntwali confirme cette connivence sur le terrain.[3607] Après avoir aperçu des hélicoptères patrouiller, et alors qu'il se cache dans un buisson à Mu Byiha, Stanislas entend des véhicules approcher, à bord desquels se trouvent des Blancs. Il croit alors que ces derniers viennent rétablir l'ordre, ramener le calme, conformément à ce qu'a dit Eric Nzabihimana, à savoir qu'il n'est dorénavant plus censé y avoir d'attaque. Stanislas sait de plus que les Blancs vont venir les aider. Aussi sort-il de sa cachette, croyant qu'ils sont justement venus les protéger. A

cet instant précis, des miliciens rwandais parlant d'autres langues que le kinyarwanda, des langues de type zaïrois, viennent à leur tour et tirent sur les Tutsi, en présence des Blancs dont la voiture n'est pas partie. Les tueurs parviennent à faire des victimes dans les rangs des Tutsi. Quant à Stanislas, il est blessé au cours de la fusillade. Touché par balle au bras, il ne parvient pas à voir avec suffisamment de précision qui peut bien se trouver à bord de ces véhicules, mais voit bien que les voitures des Blancs sont, elles, toujours sur place. Il comprend maintenant que les Blancs ne sont donc pas là pour leur sécurité mais sont de connivence avec leurs tueurs. Stanislas s'enfuit alors en direction de Rwakamena.[3608]

Un autre témoin, Habimana Gisama, atteste également que les militaires français auraient amené dans des camions des miliciens Interahamwe et des soldats rwandais qui leur auraient alors tiré dessus massivement.[3609]

Des militaires à nouveau présents sur les collines de Bisesero

Si des militaires et des gendarmes sont déjà venus les 13, 14 et 15 mai, ils n'ont par la suite jamais été aussi nombreux qu'au cours de ces trois jours. Or les voilà donc qui reviennent. Les attaques sont plus dures que celles des jours précédents, précisément en raison de la présence de ces militaires,[3610] nombre d'entre eux étant au service d'Obed Ruzindana qui, lui aussi, participe au massacre.[3611] Traditionnellement tués par des machettes, des gourdins avec des piques, des lances ou bien encore de simples outils agricoles telles que des houes, les assaillants, désormais en majorité issus des Forces armées rwandaises, sont maintenant fortement armés, ce qui est pour le moins surprenant quand on sait que les militaires rwandais se plaignaient quelques jours plus tôt de manquer cruellement d'armes.[3612] Aussi, dès le 28 juin ont lieu de nombreuses fusillades.[3613]

Les militaires sont également venus avec des armes lançant des sortes de bombes dans la forêt afin d'en faire sortir les Tutsi qu'ils peuvent dès lors tuer.[3614] Les roquettes font, lorsqu'elles atteignent les bois, beaucoup de bruit, déracinent des arbres, brûlent même la forêt, les Tutsi qui s'y cachent étant alors contraints à en sortir pour se sauver.[3615] Cécile Uwineza constate que les militaires disposent d'un fusil particulier auquel les soldats attachent un projectile qu'ils envoient en direction d'une colline au sommet de laquelle se trouvent des Tutsi, colline qu'alors il détruit et ébranle, provoquant un envol de poussière, beaucoup de fumée, tuant sur le coup les Tutsi dont on voit s'envoler des morceaux de corps et de jambes attachés à leurs vêtements.[3616]

Ce 28 juin, les militaires ont également des fusils.[3617] Dans le coin où habite Athanase Namuhoranye, ceux qui ont des fusils et des grenades

et qui s'en vont participer au massacre de Bisesero avec des armes à feu sont les policiers communaux, les réservistes ainsi que les gendarmes de Kibuye, ces derniers participant en nombre à ces massacres.[3618] Certains miliciens utilisent toutefois eux aussi des fusils, des armes à feu.[3619] Quant aux simples citoyens qui ne sont pas militaires, ils n'auront d'armes à feu qu'au moment où s'organisera la fuite. En attendant, ils se rendent avec des policiers à Bisesero, armés de machettes, de massues ainsi que d'autres outils.[3620]

Les armes des petites mains du génocide

Les nombreux Interahamwe entraînés, « habillés en herbes »,[3621] ont des gourdins, des lances ainsi que des machettes. Les miliciens de Kibuye et de Gisenyi ont, eux, des bambous bien affutés et pointus comme des lances.[3622] Les miliciens utilisent en fait toutes les armes possibles pour tuer les Tutsi à Bisesero. Des instruments sont par exemple utilisés pour piquer le corps, après quoi on les en retire, des armes horribles préparées en amont. Les Interahamwe sont munis principalement de ces armes appelées « Ntampongano Y'umwanzi »,[3623] ce qui signifie « Il n'y a pas de rançon en faveur de l'ennemi » ou encore « pas de pitié pour l'ennemi ». C'est une sorte de gourdin largement utilisé au cours du génocide. Il a une forme ronde recouverte de clous.[3624]

Les miliciens de Cyangugu « travaillent » d'une autre façon que les autres miliciens, notamment ceux de la région de Kibuye. Si les miliciens de Gisenyi ont l'habitude de tuer en utilisant des bois ou des bambous aiguisés comme des poinçons, ceux de Cyangugu utilisent pour certains des machettes traditionnelles : des Namangano. Ils courent derrière les Tutsi dont ils saisissent la tête qu'ils égorgent fièrement et sans peur, comme on égorgerait un mouton.[3625]

Des machettes à double tranchant pour tuer dans le délai

Jean Ntirenganya n'a pas été informé que les Français avait prévu de venir sauver les survivants. On lui dit toutefois qu'il faut tuer les Tutsi très vite, la France entendant offrir une récompense qui ne leur sera versée que lorsque le dernier Tutsi sera tué.[3626] Michel Kayihura surprend lui-même des assassins se dire entre eux qu'il leur faut faire en sorte qu'il n'y ait plus de survivants d'ici trois jours s'ils veulent, à l'issue de ce délai, obtenir une récompense. Pour Michel notamment, l'utilisation par les miliciens d'une machette spéciale va leur permettre d'exterminer plus de la moitié des Tutsi dans ce délai annoncé de trois jours.[3627] Il s'agit d'une machette limée des deux côtés. Car pour accélérer la tuerie, une telle machette doit en toute logique permettre d'aller deux fois plus vite.[3628]

Alors qu'il n'est pas caché dans des buissons mais en contrebas dans une prairie de Muyira, Pascal Ngoga aperçoit ce 28 juin Yusufu Munyakazi approximativement à cinquante mètres de lui. Le chef milicien de Bugarama est à pied. Il porte un survêtement rouge. Il a une machette neuve limée des deux côtés. Cette machette équipe tous les miliciens de Cyangugu.[3629] Michel Kayihura constate lui aussi ce même jour que leurs assaillants utilisent des machettes très neuves, vraiment différentes des machettes traditionnelles. Leur manche est en plastique noir – ce que Michel parvient à voir étant donné que la main ne peut pas couvrir la totalité du manche, une petite partie restant nécessairement découverte – alors que le manche des machettes habituelles est, lui, en bois. Tandis qu'avant, les miliciens n'utilisaient que de simples machettes limées d'un seul côté, les nouvelles machettes sont limées et aiguisées des deux côtés. Cette machette qu'ils amènent ce jour est vraiment spéciale : ils commencent par machetter d'un côté leur victime, après quoi, avant même que celle-ci n'a eu le temps de tomber, ramènent la machette dont ils utilisent cette fois-ci l'autre côté également aiguisé pour porter désormais un autre coup, celui-là de l'autre coté de la victime. Les deux parties du corps tombent alors, l'une à gauche, l'autre à droite.[3630]

Cécile Uwineza découvre également cette nouvelle sorte de machette, efficace en comparaison de celle qu'utilisaient jusqu'alors les miliciens. Elle brille, semble neuve, son manche noir est constitué d'un mélange de bois et de métal, elle est enfin limée au bout, mais pas exactement à la manière d'une lance. Elle remarque que le geste que font les Interahamwe, lorsqu'ils l'utilisent, diffère de celui qu'ils effectuaient auparavant : ils machettent d'un côté et désormais, dans le même mouvement, reviennent en donnant à nouveau un coup de machette, les deux côtés de la lame semblant ainsi être utilisés. Auparavant, lorsque les miliciens Interahamwe utilisaient ces machettes simples et normales dont on se sert pour les besoins domestiques, il leur fallait du temps pour tuer. Le fait de passer et repasser dans le même mouvement contribue ainsi à tuer plus rapidement. Cécile se fait elle-même transpercer.[3631]

Antoine Sebirondo reconnaît ces machettes étrangement bien limées que leurs assaillants ont déjà utilisées les 13 et 14 mai. S'il lui est difficile de savoir si elles sont neuves, il n'en demeure pas moins que toute la machette, et non seulement la lame, brille de façon éclatante, sauf bien sûr quand un milicien vient de l'utiliser pour tuer un Tutsi, auquel cas elle est recouverte de sang. Antoine ne sait pas si cette machette est limée des deux côtés mais il constate que certains miliciens, lorsqu'ils l'utilisent, tuent parfois en une seule fois, tandis que ceux qui ne l'ont pas doivent s'y reprendre à plusieurs reprises pour tuer.[3632]

Les génocidaires rallongent leurs journées de « travail »

Pour parvenir à exterminer tous les survivants de Bisesero au cours de ces trois jours, il ne suffit pas de « travailler » plus efficacement, ce que permettent aussi bien le nombre élevé d'assaillants que l'utilisation d'armes de guerre et de machettes à double tranchant. Il faut également « travailler » plus longtemps au cours d'une journée.[3633] Le 28 juin, les assaillants arrivent donc plus tôt que d'habitude.[3634]

De sa cachette, Bernard Kayumba entend des Interahamwe dire qu'ils ne sont pas certains que ces Français viennent réellement leur donner un coup de main comme d'habitude. Et de se convaincre qu'il leur faut en tuer le plus possible pour que, s'ils reviennent à l'échéance qu'ils ont annoncée, ils aient fini le « travail ». Les tueurs font ainsi en sorte de tuer beaucoup de Tutsi au cours de ces trois jours, y consacrant plus d'énergie que d'habitude, ayant notamment recours à des chiens de chasse pour entrer dans les buissons et les ravins.[3635] Au cours de ces trois jours, les miliciens « travaillent » d'arrache-pied, plus qu'avant, tuant et décapitant nombre de Tutsi, principalement des enfants, des garçons, des adolescents ainsi que des jeunes hommes qui étaient jusqu'à présent parvenus à survivre.[3636] Antoine Sebirondo remarque également qu'après le départ des Français, les assaillants n'ont plus de temps à perdre et sont décidés à exterminer la plus grande partie des rescapés, comme s'ils entendaient en finir le plus vite possible, comme si c'était urgent.[3637]

Jusque-là, les tueurs partaient tôt, vers seize heures. Mais après le départ des Français, ils commencent à venir la nuit.[3638] Cécile Uwineza constate qu'au premier jour, on tue toute la journée, tandis que la nuit, les miliciens commencent à faire des rondes.[3639] Cansilde Mukazitoni voit également les miliciens venir et attaquer jour et nuit, comme s'ils voulaient en finir très vite, comme s'il y avait quelque chose qui les hantait, les sommant de finir rapidement.[3640] Le jeune Emmanuel Mukeshimana, douze ans, voit les premières attaques de nuit être lancées sur les collines Mugote et Kashyamba.[3641] Hérédion Musayidizi constate que les génocidaires viennent très tôt le matin, commençant à traquer les Tutsi dès quatre heures du matin jusque tard dans la nuit ; les Tutsi n'ont plus de répit.[3642] Amon Nyakayiro voit également les assaillants les attaquer et les tuer la nuit.[3643] De même pour Siméon Karamaga,[3644] Sylvère Nyakayiro,[3645] Dativa Mushimiyimana,[3646] Vincent Usabyimfura,[3647] Eric Nzabihimana,[3648] Charles Kayibanda-Bukire[3649] et Samuel Ndengiyinka qui ne savent plus où se cacher d'autant que leurs assaillants leur jettent des grenades.[3650]

Le capitaine de frégate Marin Gillier n'ignore d'ailleurs pas qu'on tue chaque nuit à Bisesero, le journaliste anglais Sam Kiley le lui ayant dit le

26 juin[3651] et Marin Gillier l'affirmant lui-même.[3652] Filmé par TF1 devant le centre de formation professionnelle à Gishyita, il déclare en effet : « Il y a des exactions quasiment toutes les nuits. Nous sommes allés faire une patrouille vers un village qui est à l'intérieur des montagnes, suite à un renseignement selon lequel quarante enfants avaient été tués il y a quelques jours. Il s'avère que ce n'était pas tout à fait exact. Il y a effectivement eu une tentative d'assaut qui a été contrée par les villageois et qui s'est soldée par la perte de dix sept villageois. »[3653] Voilà ce que l'officier français ose dire alors qu'au même moment, il laisse passer les génocidaires armés aux barrières tenues par ses soldats afin qu'ils aillent massacrer les Tutsi de Bisesero que ses hélicoptères débusquent pour leur faciliter la tâche.[3654]

Quant aux Tutsi, ils se sont donc remis dès le 28 juin à courir comme ils ont pris l'habitude de le faire pour se cacher d'une colline à l'autre de Bisesero, étant donné qu'à cette période-là, il ne leur reste de toutes les façons plus de force pour combattre.[3655] Afin de se défendre au cours de ces trois jours, hommes, femmes et enfants tutsi tentent de se regrouper afin d'augmenter leur efficacité en lançant ensemble des pierres sur leurs assaillants.[3656] Dès le 28 juin, ce sont toutes les collines qui sont attaquées, aucune d'entre elles n'étant épargnée.[3657] Les Tutsi se sont notamment regroupés sur les collines de Muyira et de Rwirambo. Pourchassé par les tueurs, Sylvère Nyakayiro descend Muyira en passant par Gitwa, Kashyamba, Gititi ainsi que la forêt de Nyiramakware.[3658] Stanislas Ntwali parcourt toutes les cellules de Muyira à Jurwe.[3659] Couverte de blessures de machettes, Cansilde Mukazitoni est considérée comme morte par les miliciens.[3660] Zacharie Munyampara est quant à lui blessé par balle et se cache dans un buisson de la colline de Kagari.[3661] Les attaques se soldent par de nombreux morts étant donné que les Tutsi ont sorti, sur demande des Français, les blessés qui ne peuvent pas marcher.[3662]

Le 28 juin, les assaillants ne s'attaquent pas qu'aux Tutsi mais également à leur nourriture, qu'ils pillent de telle sorte qu'ils n'aient plus rien à manger. Afin de les affamer, les génocidaires pillent et ravagent également les plantations non encore à terme,[3663] cassent tout, jusqu'à la porte sur laquelle les Tutsi font leur cuisine.[3664]

Du 13 mai au 28 juin

Antoine Sebirondo voit les mêmes armes que celles qu'il a aperçues les 13 et 14 mai.[3665] Les Tutsi sont ainsi revenus à ce qu'ils ont vécu à la mi-mai,[3666] subissant des attaques de même nature que celles qu'ils ont subies alors.[3667] Ceci dit, les attaques les plus terribles furent quand même, pour Léonidas Hakizimana, les attaques du 13 mai auxquelles participèrent des Blancs. Après celles de la mi-mai, les suivantes ne furent pas bien

dures. Mais pour Léonidas, ces attaques qui ont lieu un mois plus tard, lancées notamment par les Interahamwe de Gisenyi de blanc vêtus, sont également terribles.[3668]

Après l'attaque de la mi-mai qui a été la plus forte et avant celle qu'ils subissent à ce moment, les Tutsi étaient parvenus tant bien que mal à se défendre. Mais nombre de ceux qui ont survécu au massacre du 13 mai vont, au cours de ces trois jours de la fin juin, trouver la mort.[3669] C'est en ce sens que Philémon Namuhoranye considère cette deuxième grande attaque comme la plus terrible, car si la première grande attaque a bien sûr tué autrement plus de Tutsi, celle-ci vise ceux qui, comme Philémon, ont pu y échapper parce qu'ils couraient assez vite contrairement aux enfants, aux femmes et aux personnes âgées. Voilà en quoi il considère, à titre personnel, cette dernière attaque d'une certaine manière comme la plus terrible qu'il ait vécue.[3670]

Marin Gillier prévoit pour le lendemain de diligenter une enquête sur ce qu'il a vu et entendu de Gishyita

Revenons encore sur cette journée du 28 juin et allons à Gishyita. Ce jour, après avoir permis aux Interahamwe de franchir leurs barrières, les soldats français installés à Gishyita ont pris leurs jumelles et ont observé les miliciens et les soldats rwandais monter et descendre entre Gishyita et Bisesero sans jamais rien leur dire.[3671] Isidore Kayiranga réside à quatre minutes d'une des barrières situées sur la route de Cyangugu à Kibuye. Il a vu ce jour les soldats français aux barrages, à quelque deux cents mètres de l'endroit où ils ont établi leur campement, monter la route pour effectuer cette surveillance.[3672] Les soldats de Turquoise ont ainsi suivi l'attaque à la jumelle à peine une heure après que les premiers tueurs se furent rendus à Bisesero. De loin, ils ont pu voir les rescapés « courir sur les collines comme des oiseaux ». Dans l'après-midi, ils disent qu'ils auraient entendu une fusillade éclater au loin. Des armes automatiques auraient commencé à crépiter en provenance du sud-est. L'attaque se serait déroulée à quelques kilomètres à vol d'oiseau et aurait été visible du camp. Les soldats français auraient observé la scène à la jumelle et auraient vu une centaine de civils désarmés être pourchassés par presque autant d'assaillants bien armés, aucun uniforme n'étant alors visible.[3673]

Marin Gillier annonce qu'une patrouille à pied devra, le lendemain matin 29 juin, être sur place à la recherche d'indices et d'informations sur cette fusillade.[3674] Notons qu'il décide donc que ses hommes iront enquêter sur une fusillade ayant eu lieu à Bisesero alors que ces derniers viennent de passer la journée à laisser passer des milices et des soldats rwandais munis d'armes à feu par leurs propres barrières afin qu'ils se rendent précisément à cet endroit.[3675]

Et ce n'est pas tout. Comment Gillier peut-il en effet prétendre n'avoir vu et entendu au cours de cette journée du 28 juin que cet événement bien ponctuel de la fusillade qu'il nous décrit comme s'il s'agissait du seul bruit qu'on eût été en mesure d'entendre de Gishyita au cours de cette interminable journée de massacres. La réalité est toute autre.[3676]

Ce que les hommes de Gillier peuvent voir

En ce qui concerne la vue à partir de Gishyita, rappelons que les soldats français peuvent observer, de derrière le bureau de son bourgmestre, le groupe de montagnes élevées qui, ensemble, constitue ce que l'on appelle Bisesero, à peu près à huit kilomètres de distance. A cette fin, ils utilisent des jumelles bien qu'elles ne soient pas absolument nécessaires pour voir, de cet endroit, les gens de Bisesero courir.[3677] Bisesero est en effet tellement proche de Gishyita que tout le monde peut voir ce qui s'y passe, précisément parce que ses montagnes sont élevées. Elie Ngezenubwo les voit lui-même.[3678] Le système de visée d'un poste de tir de missiles Milan est de plus également utilisé par les soldats français pour mieux voir encore ce qui se passe,[3679] ces derniers observant des gens utiliser des gourdins. Le bourgmestre dit aux Français qu'il s'agit d'Inkotanyi massacrant les Hutu. Douze ans plus tard, au cours d'une audition publique de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission rwandaise dite commission Mucyo, un commissaire rebondira sur les propos du chef de milice selon lesquels les soldats français étaient venus sauver les Hutu, lui demandant pourquoi, selon lui, ils n'étaient dès lors pas intervenus aux fins de secourir ces civils hutu prétendument victimes du FPR. Le témoin répondra ne pas le savoir.[3680]

Ce que les hommes de Gillier peuvent entendre

Voilà ce qu'on peut voir ce 28 juin de Gishyita. Et qu'en est-il de ce que l'on peut entendre ?[3681] A Gishyita tout le monde, y compris les Français, entend les tirs en provenance de Bisesero.[3682] Les soldats français entendent parfaitement le crépitement des armes.[3683] Ils le disent eux-mêmes. Mais si encore ce n'étaient que des fusils et des mitraillettes que les génocidaires avaient utilisés ![3684] Or si de Gishyita, on peut entendre les coups de feu en provenance de Bisesero,[3685] notamment de kalachnikovs,[3686] on peut également entendre le bruit des grenades,[3687] des Stream et des MGL (Multiple Grenade Launcher).[3688]

Média, information et désinformation

La désinformation de l'armée sur une prétendue présence du FPR à Bisesero

A quelques milliers de kilomètres de là, les téléspectateurs français vont, de leur côté, être abreuvés d'une sérieuse désinformation de l'armée, dont est victime la journaliste Isabelle Staes en direct de Gishyita pour France 2. Pour elle, c'est clair, le FPR est bien présent dans le coin : « Des hommes du Front patriotique rwandais (FPR) y sont positionnés. On parle de mille à deux mille rebelles. Nous sommes à Gishyita, point névralgique de l'opération Turquoise. Car c'est ici que les rebelles tutsi seraient les plus avancés en territoire hutu. » Au tour de Benoît Duquesne de plonger dans la désinformation orchestrée par Turquoise, associant les coups de feu entendus à des rebelles pourtant totalement absents de l'endroit d'où viennent les tirs : « Alors, c'est surprenant, parce que vous savez qu'on parlait beaucoup d'infiltrations ici sans trop savoir si c'était une peur irraisonnée ou si c'est une réalité. Eh bien ces accrochages qui ont eu lieu, s'ils sont confirmés, parce que pour l'instant, les militaires français n'ont eu qu'une confirmation auditive, si je puis dire, parce qu'ils étaient suffisamment proches pour entendre les coups de feu, donc ces accrochages, s'ils sont confirmés, voudraient dire d'abord que le FPR est effectivement infiltré, est infiltré très, très loin en territoire du gouvernement rwandais et qu'ensuite ça confirme aussi la volonté du FPR de couper ce qui reste du Rwanda sous le contrôle des forces gouvernementales, de le couper en deux. C'est un petit peu ce qui inquiète les Français d'autant qu'ils ne sont pas loin et qu'ils ne savent pas trop ce que pourra être leur attitude au cas où ils auraient à se retrouver face à face avec des gens du FPR. »[3689]

Sur TF1, Catherine Jentile va également participer, à son insu, à la désinformation orchestrée par le colonel Jacques Rosier. Elle est pourtant très loin de Gishyita, à Bukavu au Zaïre. Catherine Jentile : « C'est-à-dire qu'on avait toujours parlé, depuis longtemps, d'infiltrations des hommes du FPR mais, si le chiffre dont on dispose actuellement et qui est de mille à deux mille hommes du FPR présents dans cette région, est avéré, évidemment, on ne peut plus parler d'infiltrations mais d'une véritable percée du Front patriotique rwandais. Alors, résultat, il pourrait ainsi couper en deux la zone gouvernementale d'est en ouest, mais également couper en deux le dispositif français qui, lui, se déploie du nord au sud. Alors qu'est-ce qui peut se passer maintenant ? Les Français nous ont confirmé ce soir que leurs ordres étaient toujours les mêmes, c'est-à-dire d'éviter le contact avec les hommes du FPR. »[3690]

Pendant que les Tutsi qu'il a rencontrés la veille se font décimer à Bisesero, Duval fait évacuer les religieuses de l'ENT à Kibuye

Mais qu'a donc fait le lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval ce 28 juin tandis que l'on exterminait à Bisesero par centaines les civils tutsi qu'il avait fait se découvrir la veille au soir aux yeux de leurs tueurs ?[3691] Vers sept heures du matin, le colonel Jacques Rosier est venu à Kibuye par hélicoptère de Bukavu superviser l'exfiltration de religieuses.[3692] Conformément à ses ordres donnés la veille, les hommes de Duval ont ainsi été occupés au cours de la matinée[3693] à héliporter, à l'aide de cinq Puma,[3694] de Kibuye vers Goma, des religieuses dont la vie n'était pas particulièrement en danger[3695] étant donné que n'acceptant désormais aucun réfugié dans leur enceinte, elles avaient, il y a longtemps déjà, obtenu en échange une garantie de sécurité de la part des autorités locales.[3696] Duval et ses hommes ayant depuis deux jours pris leur quartiers à l'endroit où elles logent, elles étaient de plus désormais autrement mieux protégées qu'elles ne l'avaient été avant leur arrivée.[3697] Quinze Rwandaises, Tutsi et Hutu confondues, sont évacuées.[3698] Au côté des sœurs rwandaises se trouvent six religieuses belges et une Anglaise qui ont refusé d'être évacuées en avril.[3699] Il y a là également deux religieuses américaines.[3700]

L'opération a été largement couverte par les médias,[3701] une équipe de France 2 conduite par Philippe Boisserie ayant notamment assisté à cette évacuation réalisée sous la direction de Duval,[3702] qui aura duré près de vingt minutes.[3703] Au cours de celle-ci, quarante-trois personnes dont huit enfants quittent le Rwanda, chacun des cinq hélicoptères effectuant une rotation à cette fin.[3704]

Benoît Duquesne couvre en direct pour l'émission Télématin de France 2 l'évacuation de ces religieuses dont il laisse entendre qu'elle aurait lieu pour les protéger de la prétendue infiltration du FPR : « Il faut dire qu'entre temps se sont produits des accrochages hier entre des éléments du FPR et des partisans du gouvernement provisoire, accrochages suffisamment proches de Kibuye pour que les Français les entendent. Ce sont surtout des accrochages qui confirment l'intention du FPR de couper ce qui reste de la zone gouvernementale en deux parties. D'après les informations recueillies par les militaires, mille cinq cents hommes du FPR se seraient ainsi infiltrés par les vallées, jusqu'à une dizaine de kilomètres de Kibuye. Des informations qui restent à confirmer, mais qui ont beaucoup surpris ici le colonel Rosier. »[3705]

Assane Diop fait mention de cette évacuation dans Afrique matin sur RFI : « Evacuation ce mardi du Rwanda vers Goma d'une quarantaine de religieuses par des militaires français. Ces femmes sont de plusieurs nationalités, rwandaise, américaine ou encore canadienne. »[3706] L'information est reprise sur Afrique midi, toujours sur RFI, par le

présentateur Donaig Le Du : « Les militaires français ont évacué ce matin une quarantaine de religieuses qui étaient réfugiées depuis dix semaines dans un couvent à Kibuye. Elles ont été acheminées par hélicoptère jusqu'à Goma. » Le reportage de Philippe Boisserie sur cette évacuation sera diffusé dans le vingt heures de France 2.[3707]

Tandis que les Tutsi de Bisesero se font décimer est diffusé dans Afrique midi sur RFI le reportage relatif à leur rencontre de la veille avec des soldats français

Le journaliste Patrick de Saint-Exupéry, après s'être un peu reposé, reste ce 28 juin une grande partie de la journée dans son hôtel pour rédiger son article dans lequel il revisite la rencontre faite la veille avec des Tutsi de Bisesero, article qu'il enverra aussitôt à Paris.[3708] A midi, et alors que le massacre des Tutsi de Bisesero bat son plein depuis qu'ils se sont découverts la veille devant les soldats et journalistes français, c'est au tour de Donaig Le Du d'aborder dans Afrique midi sur les ondes de RFI, cette rencontre de la veille avec des Tutsi de Bisesero : « Plusieurs dizaines ou plusieurs centaines peut-être de réfugiés tutsi sont entrés en contact avec les soldats français dans l'ouest du Rwanda. Ces survivants sont cachés dans les montagnes depuis plus de deux mois. Dans un instant, le reportage de Christophe Boisbouvier. Ils sont plusieurs dizaines, plusieurs centaines peut-être. Ils vivent cachés dans les montagnes de l'ouest du Rwanda depuis de longues semaines. Pour la première fois depuis le début de l'opération Turquoise, des soldats français sont entrés en contact avec des réfugiés tutsi clandestins. Christophe Boisbouvier, notre envoyé spécial, était avec ces militaires. Il a recueilli le témoignage de l'un de ces Tutsi des montagnes. Christophe Boisbouvier est en direct, l'interview qu'il a faite d'Eric Nzabihimana venant d'être diffusée sur les ondes : « Oui. Ca s'est passé de façon assez inattendue. Une petite colonne française de commando de l'air a emprunté une piste de montagne à une trentaine de kilomètres au sud de Kibuye dans un endroit où elle venait d'entendre des coups de feu une heure plus tôt. Et dans un virage, trois hommes sont apparus au sommet d'un talus. Dès qu'ils ont vu qu'il s'agissait d'une colonne de Blancs, ils sont descendus sur la piste. Parmi eux, un homme d'une trentaine d'années, jean, baskets, le corps en sueur et le regard étonnement calme. C'est l'homme que vous venez d'entendre. Au bout de dix minutes, ils n'étaient plus trois mais une centaine, comme des fantômes surgis de la forêt, un bâton ou une lance à la main, prêt à repartir dans la brousse dès le premier danger. » Donaig Le Du : « Alors Christophe, ces gens sont cachés depuis près de deux mois maintenant. Comment réussissent-ils à survivre ? » Christophe Boisbouvier : « Eh bien, ils vivent comme des bêtes traquées. Le jour, ils se cachent dans les forêts qui subsistent au sommet des collines. Et la nuit, ils descendent le long de

ces collines pour aller chercher quelques pommes de terre que les villageois hutu ont laissées dans leur champ après la récolte. En fait, ils sont sans cesse en mouvement, toujours à l'affût du moindre bruit. » Donaig Le Du : « Christophe Boisbouvier, est-ce que vous avez eu, en les rencontrant, le sentiment que ces hommes, que ces Tutsi des montagnes sont toujours traqués, toujours menacés ? » Christophe Boisbouvier : « J'en ai même eu la preuve parce que pendant la brève rencontre avec ces soldats français, ces Tutsi ont présenté le corps de l'un des leurs qui venait d'être tué d'un coup de fusil une heure plus tôt. Il avait été débusqué, paraît-il, dans un buisson où les militaires ou les miliciens, on ne sait pas très bien, avaient mis le feu. En tout cas, cela prouve que la traque continue. Mais en même temps, ces Tutsi des montagnes se défendent. Ils font peur eux aussi, semble-t-il, auprès des villageois hutu qui les environnent car plusieurs témoins nous ont affirmé que nombre de ces villageois ne dorment plus chez eux. Ils se rendent tous les soirs dans la vallée. » Donaig Le Du : « Alors Christophe Boisbouvier, on l'a dit, plusieurs dizaines de personnes qui vivent comme ça cachées dans les montagnes, les militaires français les ont rencontrées. Est-ce que cela veut dire pour autant qu'ils soient sauvés ? » Christophe Boisbouvier : « Alors, plusieurs dizaines, peut-être plusieurs centaines car j'en ai vu une petite centaine. Je ne sais pas du tout si d'autres vivent dans ce même massif. Est-ce que les Français peuvent faire quelque chose ? Pour eux, c'est une question très difficile. L'homme que vous venez d'entendre [Eric Nzabihimana, dont l'interview vient d'être diffusée] s'est adressé au commandant de la petite colonne française. Il lui a dit « Emmenez-nous ». « Je ne peux pas », lui a répondu l'officier français. « Nous ne sommes qu'une douzaine dans trois jeeps, mais maintenant nous savons que vous êtes là et le fait que nous soyons passés va peut-être calmer les choses. » Alors est-ce vrai, est-ce faux ? Ce qui est sûr, c'est qu'il s'est produit une scène assez étonnante pendant cette brève rencontre. Une voiture de militaires ou de miliciens rwandais est passée sur la piste devant ces Tutsi. Et personne n'a bronché, ni d'un côté, ni de l'autre. A cause bien sûr de la présence de cette petite unité française, une unité, encore une fois, symbolique. Maintenant, l'état-major doit réfléchir : que faire, faire de la protection, de l'évacuation ou autre chose ? Il y a bien évidemment plusieurs possibilités. »[3709]

Les missions confiées à Duval ne concernent pas Bisesero

Au lendemain de sa rencontre avec les rescapés de Bisesero, c'est au tour du lieutenant-colonel Duval de s'exprimer sur TF1, à l'occasion d'un reportage de Catherine Jentile et Thierry Froissard. Selon lui, le FPR serait en train d'infiltrer la zone : « Le camp de Nyange est à peu près entre quinze et vingt kilomètres de la zone du front. On peut toujours s'attendre à de mauvaises surprises. On jugera sur place. »[3710] A partir de ce 28 juin,

Duval et ses hommes vont ainsi être occupés à d'autres missions que celle consistant à venir en aide aux civils tutsi. L'ordre vient de Paris. Depuis le 13 juin, Gitarama, où avait pris position le gouvernement génocidaire après avoir fui Kigali, est en effet contrôlée par le FPR. Du côté de Paris, le chef particulier d'état-major de Mitterrand, le général Quesnot, ainsi que le monsieur Afrique de l'Elysée, Bruno Delaye, expriment, dans une note en date du 28 juin à l'attention du Président de la République, leur soupçon relatif à une tentative du FPR de « progresser par infiltration dans la direction de Kibuye à partir de Gitarama », manifestant leur crainte qu'il ne soit « en mesure rapidement de couper en deux par le milieu la zone encore tenue par les forces gouvernementales. » Selon les deux hommes du président, il faut « dissuader le FPR d'une attaque massive au-delà de Kigali », la capitale rwandaise étant elle-même sur le point de tomber. Et de préconiser « un engagement supplémentaire pour contrôler les points clés. »[3711] Kivumu étant à une quarantaine de kilomètres de Gitarama, un élément du CPA 10 effectue donc dès le 28 juin une reconnaissance de Kibuye à Kivumu.[3712] Jusqu'au 2 juillet, le détachement de Duval accomplira un travail de reconnaissance dans la zone délimitée par les axes de Kibuye-Kivumu est de Gishyita, en vue d'obtenir des renseignements sur les positions du FPR, tout en recherchant, ne manque-t-il pas d'ajouter, des camps de réfugiés tutsi.[3713]

Les médias du soir

Aux vingt heures de TF1 : la prétendue infiltration du FPR

Mais revenons au 28 juin. Au journal de vingt heures de TF1, le journaliste Patrick Poivre d'Arvor reviendra sur l'évacuation des religieuses en la considérant comme une prudence face au danger que représenterait une prétendue présence du FPR dans la zone : « Quarante religieuses et orphelins ont été évacués de Kibuye vers Goma au Zaïre. Il est vrai qu'à une dizaine de kilomètres de là, de nouveaux affrontements avaient opposé le FPR aux forces gouvernementales. Sur place, nos envoyés spéciaux [Il s'agit de Catherine Jentile, Thierry Froissard, François Mayard et Jean-Claude Léboès]. » Les envoyés spéciaux prennent le relais : « Depuis vingt-quatre heures, les commandos de marine ont l'œil collé dans le viseur de leur missile Milan. Sur la colline d'en face, à portée de fusil, des affrontements entre Rwandais ont fait hier vingt-deux morts. Nous sommes à Gishyita, en plein centre du dispositif français, c'est à quelques kilomètres que sont regroupés mille à deux mille hommes du FPR. » Marin Gillier : « Vous

entendez actuellement ce qui ressemble à des coups de canons. Nous sommes ici dans un pays où il y a effectivement des affrontements, c'est la raison de notre présence. Il est normal qu'en se déplaçant on finisse par tomber sur des endroits où il y a des combats. » Sur l'image apparaît toutefois un génocidaire local, armé d'un fusil, marcher paisiblement dans les rues de Gishyita. Le reportage se poursuit : « Parallèlement, on organise des évacuations, comme à vingt kilomètres d'ici, à Kibuye. » Un peu plus loin : « Cinq minutes plus tard, les militaires français prennent possession des lieux, leur tâche n'est pas terminée. Ils doivent partir en reconnaissance jusqu'à vingt kilomètres du front. Ils emmènent avec eux la seule religieuse hutu qui n'est pas partie avec les autres, elle veut retourner dans sa région natale. Les fusiliers commandos de l'air sont une quarantaine. Ils respectent les distances de sécurité en cas d'embuscade. Au moindre arrêt, ils se déploient pour organiser la surveillance des lieux. On a toujours dit que l'opération Turquoise était à haut risque, chaque jour qui passe semble confirmer cette prévision. »[3714]

Le reportage de Christophe Boisbouvier est diffusé dans Afrique soir sur RFI

C'est alors à Yves Rock de présenter le journal Afrique soir sur RFI : « L'état-major de la cellule humanitaire du gouvernement français est arrivé aujourd'hui à Goma. Il était précédé d'un avion cargo transportant quarante tonnes de vivres et de médicaments. Les secours vont maintenant pouvoir être distribués aux huit cent mille réfugiés repérés dans l'ouest du pays par les soldats de la mission Turquoise au cours de ces derniers jours. Ces soldats ont aussi pour la première fois aujourd'hui évacué trente-cinq religieuses et huit jeunes orphelines qui se sentaient menacées dans un couvent de Kibuye. Ils ont aussi repéré dans la forêt un groupe de Tutsi qui se cachaient depuis deux mois pour échapper aux massacres. » Christophe Boisbouvier est en direct du Rwanda et revient sur la rencontre faite ce jour avec des Tutsi à Bisesero : « Ils sont sans doute plusieurs centaines de Tutsi qui vivent comme des bêtes traquées dans la montagne, à une trentaine de kilomètres au sud de Kibuye. Le jour, ils se cachent dans les forêts au sommet des collines. La nuit, ils s'aventurent dans les champs à la recherche de pommes de terre abandonnées après la récolte. Quand une petite colonne française les a rencontrés sur une piste de montagne, ils venaient de perdre l'un des leurs, débusqué dans un buisson et tué par balle, sans doute par des miliciens hutu. Ils ont surgi des broussailles comme des fantômes. Une centaine de jeunes en guenilles, bâtons ou lances à la main. Une seule femme. Les autres ne couraient pas assez vite, elles ont été tuées, ont-ils expliqué. « Emmenez-nous », a dit l'un deux. « Je ne peux pas », a répondu le commandant français. « Je n'ai

que douze hommes et trois jeeps. Je ne peux pas, mais maintenant je sais que vous êtes là, je vais vous aider. » Protection, évacuation ? Dans cette montagne où les communautés sont imbriquées et les combats fréquents entre villageois hutu et fuyards tutsi, toute opération de sauvetage s'avère extrêmement délicate à monter. En attendant, les Français espèrent que leur passage aura calmé un peu les esprits. Scène étonnante. En pleine conversation avec les Tutsi, ils ont vu passer une voiture de miliciens hutu sur la piste de montagne. Et personne n'a bronché, ni d'un côté, ni de l'autre. Fragile instant de paix. »[3715]

Le colonel Rosier dîne avec Sam Kiley

Les auditeurs de RFI savent donc que, dans les collines de Bisesero, l'armée française est entrée en contact avec des rescapés tutsi. On peut donc raisonnablement penser que le colonel Rosier ne l'ignore pas.[3716] Ce dernier dîne ce soir à Kibuye en compagnie de quelques journalistes, dont Michel Peyrard et Benoît Gysembergh de *Paris Match*. Il y a également Sam Kiley,[3717] dont on imagine qu'il n'aura pas manqué d'informer le colonel français de la présence de ces Tutsi à Bisesero, comme il a su le faire auprès de Marin Gillier et d'Eric Bucquet deux jours plus tôt. A la lueur de ce dîner, il devient de plus en plus difficile de croire Rosier quand il dit n'avoir été informé de la présence des Tutsi en danger à Bisesero qu'à partir de la réception d'un fax le 30 juin ![3718]

Un autre dîner a lieu non loin de Bisesero, à Mubuga précisément. Les tueurs s'y retrouvent après le « travail » et dînent ensemble. Au menu, pommes de terre, haricots et viande en sauce arrosés de bière locale. Le bourgmestre Sikubwabo invite.[3719] Ce dernier demande à Emmanuel Uhoraningoga, alias Gifaransa, d'obtenir des Conseillers qu'ils transmettent à la population un message de mobilisation générale. Il s'agit de procéder à de nouvelles attaques.[3720] En l'absence à cette époque de téléphone cellulaire, étant donné qu'il n'y a que des téléphones fixes dans le commerce, il utilise sa moto pour se rendre chez les différents Conseillers afin de leur transmettre ses consignes, le mot d'ordre consistant à obtenir d'eux qu'ils annoncent à tous les villageois que le lendemain sera un jour de bataille.[3721] Objectif : acheminer de nombreux miliciens et soldats d'un peu partout pour cet assaut final majeur sur Bisesero.[3722]

Mercredi 29 juin

Les articles de Patrick de Saint-Exupéry et Dominique Garraud sur la rencontre du 27 juin avec les Tutsi de Bisesero paraissent respectivement dans Le Figaro et dans Libération

Au matin du 29 juin paraissent les récits de la rencontre faite deux jours plus tôt par les journalistes et les soldats français avec les Tutsi de Bisesero. Cet événement est raconté d'une part dans le *Figaro* sous la plume de Patrick de Saint-Exupéry par le biais d'un article dont le titre est « Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres », d'autre part dans *Libération* sous la plume de Dominique Garraud par le biais d'un article intitulé « Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes rwandaises ». Garraud relate la découverte par les soldats français de groupes de survivants, véritables « fantômes émaciés en guenilles ». Il cite le lieutenant-colonel Duval s'adressant aux Tutsi menacés : « Il sera possible de venir vous chercher quand l'aide humanitaire sera arrivée. Nous allons revenir dans quelques jours. »[3723]

Patrick de Saint-Exupéry, Dominique Garraud et Christophe Boisbouvier se rendent à Mabanza

Les journalistes sont sur la piste du déplacement forcé des Tutsi de Mabanza vers Kibuye

Et tandis que leurs articles paraissent dans la presse, Patrick de Saint-Exupéry et Dominique Garraud prennent avec les militaires français ainsi que le reporter de RFI, Christophe Boisbouvier, la direction du village de Mabanza. Avant d'y arriver, ils s'arrêtent un peu sur la route pour discuter avec la population. Une dizaine de petits détails dans diverses conversations les conduisent à la conclusion que près de trois mille Tutsi de la région ont été rassemblés à un important croisement entre la route qui mène à Mabanza et celle qui longe le lac Kivu, après quoi ils ont été dirigés sur Kibuye par les autorités.[3724] C'est là précisément l'histoire d'Odile Mukayiranga Mutima et de sa famille. On se souvient qu'elle dut faire cette marche forcée sous un soleil accablant de Mabanza à Kibuye.[3725] Les journalistes ainsi que les soldats français arrivent dans un petit village isolé en bordure du lac Kivu, tout près du canton de Mabanza.[3726]

Le bourgmestre de Mabanza prend la fuite au cours de l'interview

En arrivant dans la commune de Mabanza, les journalistes rencontrent son bourgmestre, Ignace Bagilishema. Suite aux indications recueillies par la population, ils le trouvent en se rendant directement chez lui. Le bourgmestre paraît en forme. Il est d'abord très à l'aise, habillé en costume, et ne paraît pas particulièrement frappé par les événements. Il leur fait visiter son village.[3727] Ici, des dizaines de maisons ont été brûlées mais on ne trouve de trace d'aucun corps. « Les maisons détruites, ce sont celles des Tutsi », reconnaît Bagilishema. « Que sont-ils devenus? » « Je ne sais pas, répond le bourgmestre. Ils ont sans doute traversé le lac Kivu sur leurs bateaux pour se réfugier de l'autre côté, au Zaïre. »[3728]

Lorsque les journalistes lui demandent s'il y a eu des morts, il répond par la négative.[3729] Patrick de Saint-Exupéry est alors convaincu qu'il ment et qu'il sait parfaitement ce qui est arrivé aux deux mille Tutsi de cette petite région. Il vient en effet d'apprendre que début avril, après l'incendie de leurs maisons et une chasse à l'homme de plusieurs jours, les autorités ont rassemblé à Mabanza des centaines de Tutsi. Il sait que des dizaines de témoins les ont vus errer dans ce petit bourg, première étape sur le chemin de la mort ; que les Tutsi sont restés pendant une semaine dans la commune de Mabanza, et que le soir, des miliciens s'emparaient régulièrement de certains d'entre eux pour les tuer. Il sait qu'au bout d'une semaine, les Tutsi ont à nouveau été déplacés vers la préfecture de Kibuye, deuxième étape du chemin de la mort ; qu'encadrée par des soldats et des miliciens, la longue cohorte a quitté Mabanza pour rejoindre la préfecture de Kibuye ; qu'ils étaient alors plus de trois mille, hommes, femmes, et enfants mêlés.[3730]

Les journalistes lui posent des questions de plus en plus précises. Ils lui demandent s'il est exact que les Tutsi n'ont pas été tués sur place mais ont été rassemblés en différents points avant d'être envoyés sur Kibuye. Alors le bourgmestre se met à paniquer et à s'énerver. Il refuse de répondre. Il s'énerve de plus en plus alors que quelques minutes auparavant, il était parfaitement détendu, en pleine forme. Il se met à suer. Tandis que les journalistes font leur travail, les militaires français semblent s'intéresser à ce qui s'est passé. Or, alors que les journalistes discutent avec lui, le temps qu'ils se tournent puis se retournent à nouveau, le bourgmestre a brutalement disparu.[3731] Impossible donc de le faire avouer. Il vient de s'enfuir. Quelques minutes auparavant, il était là, engoncé dans son costume crème et sa chemise rose, suant d'angoisse. Mais, tout à coup, pris de panique, il a disparu. Les questions devenaient trop précises et trop gênantes.[3732] Les journalistes en arrivent à la conclusion que ce qu'on leur a dit concernant le fait qu'il aurait rassemblé les Tutsi et les aurait forcés à se rendre à Kibuye est donc vrai.[3733]

A cet instant, Patrick de Saint-Exupéry sait que le massacre des Tutsi rassemblés aussi bien dans l'église que dans le stade de Kibuye a bien eu lieu. Il constate qu'il ne reste plus de trace de la « solution finale », que le sol et les murs de l'église de Kibuye ont été lavés à grandes eaux. Comme indices visibles, il ne voit que deux fosses communes que la végétation n'a pas eu le temps de recouvrir : l'une à l'entrée de l'église, l'autre derrière. Ses confrères et lui constatent toutefois certains détails : les vitraux brisés, le porche noirci par la fumée, le toit de tôle découpé par les tirs de fusils-mitrailleurs, et surtout la terrible odeur de cadavre imprégnant toujours l'église. Et d'ajouter qu'il ne peut douter des témoins.[3734]

Les journalistes restent un peu dans le village, discutant avec d'autres personnes, et rentrent à la fin de la journée sur Kibuye.[3735]

Gishyita

Thierry Prungnaud et son équipe d'observation revient au camp de Gishyita sans avoir rien vu

Retour à Gishyita. Toujours dans la matinée du 29 juin, le gendarme du GIGN Thierry Prungnaud et son collègue Philippe font, à la demande de leur chef Marin Gillier, ostensiblement désireux d'obtenir des renseignements sur la fusillade de la veille, ce qu'ils considèrent après coup avoir été une « promenade de santé » parfaitement inutile.[3736] Gillier leur a demandé de rentrer assez tôt à Gishyita afin d'être présent à l'occasion de la visite du ministre français de la Défense, François Léotard.[3737] La veille, au cours du journal Afrique midi sur RFI, le présentateur Donaig Le Du a déjà annoncé la venue du ministre, faisant savoir à ses auditeurs qu'il « quitte ce soir Paris pour se rendre dans cette zone frontalière entre le Rwanda et le Zaïre pour une inspection des troupes qui durera toute la journée », ajoutant qu'il « sera accompagné du ministre délégué à l'action humanitaire, Mme Lucette Michaux-Chevry. »[3738]

Ce 29 juin, vers midi,[3739] l'équipe d'observation retourne au camp de Gishyita sans parvenir, dira Gillier dans un rapport qu'il destinera quatre ans plus tard à la mission d'information parlementaire sur le Rwanda, à détecter ni troupe, ni population particulière, ni trace de combats.[3740] Quant à Prungnaud, il regrette de n'avoir rien trouvé, ce qui n'aurait peut-être pas été le cas s'il avait eu, dit-il, l'autorisation de Gillier de prendre un véhicule pour pousser plus loin. Mais enfin, qu'espérait-il donc découvrir qui lui aurait fait comprendre autre chose que ce qu'il y avait à comprendre quand tant d'Interahamwe étaient, la veille, passés par leurs barrières en

direction des civils tutsi de Bisesero ? Des civils dont son compagnon d'armes du GIGN n'avait, de surcroît, probablement pas manqué de lui décrire les circonstances dans lesquelles il les avait rencontrés le 27 juin en compagnie de Duval. Compte tenu de la présence de ces rescapés, de la mobilisation de milliers de villageois, miliciens et soldats rwandais aux fins de lancer l'assaut final, compte tenu également du fait que, depuis que le convoi de Duval a débusqué les Tutsi, ces derniers se font désormais attaquer jour et nuit avec des armes à feu et des mortiers, la cécité des troupes d'élite française du Commandement des opérations spéciales qui ne parviendrait pas à détecter la moindre trace de combat est pour le moins sujette à caution. D'autant que l'opération « humanitaire » Turquoise est dotée non seulement de ces hélicoptères dont on a vu qu'ils ont participé la veille au débusquage des civils tutsi, mais également de quatre avions de reconnaissance Mirage F1 CR.[3741]

A midi, RFI est en direct du Rwanda

Il est midi. Christophe Boisbouvier est en direct du Rwanda sur RFI dans le journal Afrique midi : « Ce sont des commandos de l'air, entendez par là des spécialistes du renseignement. A Kibuye, ils ne sont qu'une quarantaine pour l'instant mais ils possèdent quelques armes individuelles performantes et de bons moyens radio ou téléphone. « Nous sommes des précurseurs », disent-ils. Mission : repérer dans le centre ouest du pays toutes les concentrations de réfugiés hutu et tutsi. Sans doute vingt à trente mille personnes au total. Ils sont dans la zone la plus sensible du Rwanda. La ligne de front n'est pas très loin, soixante-dix kilomètres. Des dizaines de milliers de Hutu fuient les combats en se déplaçant de camp en camp, pratiquement sans aide alimentaire ni médicale. Et quelques centaines de Tutsi, peut-être plus, survivent dans les montagnes où ils essaient d'échapper aux miliciens qui les traquent. Pour les uns et les autres, les risques ne sont pas les mêmes. Mais les Français ne veulent pas faire de préférence. Ils redoutent en effet d'être accusés de parti pris, d'être rejetés. Ils marchent sur une corde raide. » La parole est donnée à la journaliste Monique Mas : « Le FPR poursuit son offensive à Kigali notamment. Et il est clair que tout contact des troupes françaises avec ses lignes mettrait le feu aux poudres. De son côté, la radio pro-gouvernementale des Mille Collines continue à en appeler à la vindicte populaire contre l'Onu, accusée de collusion avec le FPR. Elle accueille en revanche l'intervention française comme une victoire certaine. Déjà le triomphe des autorités gouvernementales aux soldats français avait soulevé un certain malaise. Il a grandi avec la découverte de rescapés des massacres toujours en proie à des exactions. Pour le moment, aucune décision n'a été prise pour assurer leur protection. La situation et les mesures à prendre sont en

cours d'évaluation à la cellule humanitaire de Goma. Mais déjà la partie gouvernementale s'inquiète et les miliciens s'irritent de voir leurs victimes échapper à la mort promise. » Le présentateur Donaig Le Du évoque la venue de François Léotard au Rwanda : « François Léotard se rend en territoire rwandais sur deux petites bases installées par l'armée française à Kirambo et Kibuye. »[3742]

Le ministre français de la Défense, François Léotard, se déplace à Gishyita

François Léotard arrive à Gishyita

Or voilà justement qu'après que les hommes du 1er RPIMa ont mangé le poulet grillé qu'ils viennent de préparer pour déjeuner,[3743] le ministre de la Défense, François Léotard, arrive en début d'après-midi à Gishyita,[3744] après être passé à Goma, Bukavu et Nyarushishi dans la matinée. Il y inspecte le site du commando Trépel de Marin Gillier.[3745] A peine arrivé, il enfile un jean et des baskets, puis essaie immédiatement de s'informer. Assis sur une pierre, le ministre a une carte de la région sur les genoux. A ses côtés, le capitaine de frégate Gillier, le général Lafourcade,[3746] ainsi que le colonel Rosier qui, le matin, à Kavumu, l'aéroport de Bukavu, a déjà participé à un briefing complet en présence du ministre.[3747] Léotard regarde le mont Karongi pendant que Marin Gillier lui expose la situation prévalant dans « le triangle de Kibuye ».[3748]

Devant les journalistes, Marin Gillier fait à François Léotard une présentation volontairement confuse de la situation dans la région

Ainsi lui fait-il part de ses interrogations relatives à ce qui s'est produit deux jours plus tôt vers midi,[3749] à savoir cette fusillade entendue en fin de matinée le lundi 27 juin sur les collines à trois ou quatre kilomètres à vol d'oiseau, fusillade qui aurait fait une vingtaine de morts et jugée plus sérieuse que les coups de feu qui résonnent régulièrement sur la ligne de crête.[3750] Si l'officier prend soin de décrire cette courte attaque s'étant déroulée ce 27 juin vers midi, il reste toutefois muet sur celle du lendemain.[3751] Marin Gillier ajoute, à l'attention de son ministre, que la zone suspecte reste inexplorée et que les renseignements à sa disposition la concernant sont confus entre la possibilité que s'y trouvent des réfugiés ou des rebelles du FPR, quand ce ne sont pas les uns et les autres qui, ensemble, sont susceptibles de subir les attaques des milices armées ou encore qu'il ne s'agit pas de règlements de comptes entre villageois.

Marin Gillier a l'art de rendre confuse une situation pourtant si simple du fait qu'il n'y a là aucun rebelle du FPR mais seulement des milices génocidaires exterminant des civils tutsi. Devant un exposé si brillamment confus, le général Jean-Claude Lafourcade ne manque pas de l'appuyer[3752] en lâchant un « Quelle salade ! » Un des officiers considère que le triangle est une « priorité », tout en se posant la question de savoir que faire en cas de face à face avec le FPR.[3753] Après avoir enfin informé le ministre français que son équipe d'observation n'est pas parvenue à détecter quoique ce soit,[3754] après lui avoir exposé ses interrogations face à la prétendue absence d'indice probant de massacres,[3755] il lui suggère que son détachement se rende en force sur le lieu de la fusillade pour se faire une idée précise de la situation.[3756] Il fait valoir que, des hélicoptères de renfort étant maintenant arrivés de métropole, ils pourront les aider à se dégager en cas d'accrochage.[3757] Entre-temps, Marin Gillier n'en aura pas moins glissé au ministre Léotard que les militaires français basés à Gishyita ont réalisé que des gens étaient tués toutes les nuits dans les montagnes.[3758]

François Léotard refuse toute opération de sauvetage des Tutsi de Bisesero

Après avoir entendu l'exposé de la situation, François Léotard rejette toute opération destinée à évacuer ou protéger les Tutsi, précisant que les Français n'auraient pas assez de troupes pour protéger tout le monde, seuls trois cents militaires français étant présents à ce jour sur le territoire rwandais, mille deux cents autres se trouvant sur des bases zaïroises le long de la frontière.[3759] A Gishyita, les véhicules légers équipés de mitrailleuses et de missiles Milan ne seront donc toujours pas mis à contribution.[3760]

Le journaliste Raymond Bonner insiste et obtient de François Léotard qu'il s'engage à déployer des troupes le lendemain à Bisesero

A ce moment à Gishyita, sont présents pour l'armée Marin Gillier, Jacques Rosier ainsi que des généraux venus de Goma et de Paris. En ce qui concerne la presse, le journaliste de France 2, Philippe Boisserie, est absent, mais Corine Lesnes du Monde et l'équipe de *Paris Match* sont présents.[3761] Ainsi que deux journalistes anglo-saxons, Raymond Bonner du *New York Times* et sa consœur de la télévision britannique, tous deux revenant, rappelons-le, des abords du triangle de Kibuye où ils ont vu quatre enfants aux mains brûlées. Sur place, on leur a dit qu'il y avait encore trois mille tutsi.[3762]

Les journalistes demandent à François Léotard si la France n'est pas en train de passer à côté de l'essentiel. Le ministre français leur répond qu'elle fait ce qu'elle peut, que l'opération est délicate, qu'enfin il ne saurait être question de s'interposer, faisant valoir que les effectifs de Turquoise seraient encore trop faibles,[3763] que les Français n'auraient pas assez de troupes pour protéger tout le monde.[3764] Mais Raymond Bonner insiste tant que, alors qu'il partait, François Léotard s'arrête, fait demi-tour et lui répond : « Bon, on va y aller. Dès demain, on va y aller. »[3765]

Léotard confie à Gillier la mission d'aller « sauver » un prêtre français nullement menacé, abandonnant de facto la promesse faite à Raymond Bonner

Ce n'est toutefois pas au même endroit que François Léotard va ordonner aux soldats de se rendre.[3766] Suite à sa visite, la décision du ministre parvient à Marin Gillier en milieu d'après-midi[3767] par l'intermédiaire de Jacques Rosier qui lui ordonne de partir le lendemain à l'aube.[3768] Or il n'est pas question pour lui de se rendre dans la zone suspecte mais uniquement de la traverser jusqu'à un village situé, dans la direction est, à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau du camp de Gishyita. Il prendra alors contact avec un prêtre français censé être menacé afin de lui demander s'il souhaite revenir avec lui.[3769] En lui confiant, par l'intermédiaire de Rosier, cette mission qui ne peut désormais qu'entièrement l'accaparer, François Léotard l'empêche de facto d'aller à Bisesero porter secours aux centaines de civils tutsi encore en vie et sur le point d'être massacrés. A la place, il lui faudra aller demander à un prêtre français, dont nul ne sait alors s'il est vraiment menacé, s'il désire ou non qu'on l'emmène ailleurs. Gillier ainsi privé de se rendre à Bisesero ? Soyons clair : s'il avait vraiment voulu y aller, il avait toute la journée de la veille pour le faire, au lieu d'ouvrir ses barrières aux milices génocidaires pour qu'elles s'y rendent elles-mêmes.[3770]

A la question de journalistes relative à un éventuel besoin d'assistance de la part des Tutsi, Marin Gillier se contente de leur répondre qu'il ne souhaite pas être impliqué sur le plan politique,[3771] comme si la question d'une intervention déployée dans le strict respect du mandat qu'a confié l'ONU à la France aux fins de porter secours aux victimes de massacres avait quoi que ce soit à voir avec la politique ! Non, Gillier ne fait que tenter de se couvrir en induisant que cette décision ne lui appartiendrait pas, comme Duval a su lui-même le faire lorsque, à défaut de protéger les civils tutsi de Bisesero quand il était sur place le 27 au soir, il s'est contenté de prévenir par écrit sa hiérarchie du danger dans lequel ils étaient, et ce par fax dès son retour le soir à Kibuye, et comme Rosier enfin tentera de se

couvrir à son tour en feignant n'avoir été prévenu par fax que le 30 et non le 27. Tous coupables, mais tous couverts.[3772]

Marin Gillier est informé de la rencontre faite avec les Tutsi de Bisesero par Jean-Rémy Duval le 27 juin

Ce 29 juin est diffusée une dépêche de Michela Wrong. Elle est intitulée : « Présence FPR près du camp français à Gishyita». Cette dépêche de *Reuters* indique que Marin Gillier est à cette date au fait de la rencontre du 27 juin par Duval avec les Tutsi de Bisesero. Elle nous montre par ailleurs comment on s'est ingénié à déformer les circonstances de cette rencontre. Gillier participe-t-il lui-même à fausser ledit événement aux fins de manipuler la journaliste de *Reuters* ou bien a-t-il reçu l'information transmise par Duval ainsi déformée, que ce soit par son chef Rosier ou bien encore par le chef de ce dernier ? Si c'est le cas, on peine toutefois à croire en l'absence de liens directs par radio entre Gillier et Duval. Ayant pris connaissance de cette rencontre entre Duval et les Tutsi de Bisesero, ainsi que nous le comprenons maintenant, on imagine mal que Gillier n'ait pas tenu à s'informer directement auprès de lui. N'en allait-il pas de la sécurité de ses hommes ? Voici la dépêche : « "Ce n'est pas notre travail d'intervenir dans ce conflit. Mais si nous sommes attaqués, nous riposterons", affirme Marin Gillier, officier commandant l'unité française. Un incident s'est produit lundi [27 juin] dans le village de Bisesero, à deux kilomètres de Gishyita, où des Tutsis armés de lances ont entouré un instituteur qui faisait visiter les environs à des membres du GIGN. » La journaliste reproduit ici, on l'imagine, ce que son interlocuteur du moment, le capitaine Gillier, lui aura raconté au sujet de la rencontre faite par Duval deux jours plus tôt avec les Tutsi de Bisesero. Or loin de lui avoir expliqué qu'il s'agissait de Tutsi en haillons, affamés, blessés, massacrés, ces derniers sont transformés en de dangereux tueurs désireux de s'en prendre à un inoffensif « instituteur qui faisait visiter les environs à des membres du GIGN ». Une visite des environs Proprement surréaliste dans le présent contexte ! L'information selon laquelle l'instituteur en question est un chef de milice dont les Tutsi sont les victimes est absente. Le récit ne fait par ailleurs intervenir dans un premier temps que des gendarmes du GIGN. Oublié le fait que des militaires français, autres que ces gendarmes d'élite, aient pu un tant soit peu participer à la phase d'approche qui précéda la rencontre de Duval avec les Tutsi de Bisesero. Or pourquoi tordre ainsi la réalité dès lors qu'on considère que cela fut une reconnaissance visant à sauver des civils et non un débusquage ? Il semble que c'est pour cette même raison qu'est donné à cette approche de

Bisesero les allures fantasques d'une visite touristique des environs. Les soldats de Turquoise n'interviennent dans le récit que dans un deuxième temps au cours duquel, les voyant arriver, ces « dangereux » Tutsi se seraient soudainement enfuis : « Les Tutsis se sont retirés à l'arrivée d'une jeep française mais ont jeté des pierres sur la voiture où avaient pris place l'instituteur et des journalistes. Combats. » « La voiture où avaient pris place l'instituteur et des journalistes », dit la dépêche ! Il n'y a aucun doute. Il s'agit là du minibus des trois journalistes français venus à Bisesero dans le convoi de Duval. Marin Gillier, l'interlocuteur de Michela Wrong, lui parle bien, le 29 juin, de la rencontre du 27 ! Et si même ce n'avait pas été lui qui lui en avait parlé, gageons que Gillier n'était pas moins informé que la journaliste. L'événement en question ayant subi une véritable métamorphose, Gillier peut désormais s'en servir pour maintenir à distance de Bisesero les journalistes le temps que s'y finisse le génocide des derniers Tutsi, des derniers témoins du massacre du 13 mai : « "Si vous y allez, vous risquez d'être taillés en pièces. Restez sur la route principale et ne vous aventurez pas à l'intérieur des terres", conseille l'officier français aux journalistes. » Il se fera fort, le lendemain, de semer ceux qui tenteront de lui emboîter le pas, ce en dépit du prétendu risque de se faire « tailler en pièce » à cet endroit ! La dépêche se termine sur le fait que les Inkotanyi du FPR déjà à Bisesero menaceraient désormais le camp français de Gishyita : « Les attaques rebelles se rapprochent de plus en plus du camp français. Gillier, qui se tient avec ses hommes dans une école, a pu observer des combats il y a deux jours lorsque les villageois sont descendus des collines pour se venger d'une précédente attaque. "Nous avons vu des hommes envahir la colline. Les combats ont duré plusieurs heures. On entendait les grenades et les mitrailleuses. Plusieurs centaines de combattants se sont affrontés et nous avons entendu dire qu'il y avait vingt-cinq morts dont cinq parmi les villageois." Les militaires français estiment à un millier le nombre de combattants cachés dans les collines qui descendent la nuit dans les villages armés de machettes et de grenades. Si parmi ses combattants se trouvent des villageois tutsis qui ont fui les massacres, les Français estiment qu'il y a également de nombreux rebelles. »[3773] Difficile après cela de croire en la bonne foi de Gillier. Pour résumer, il sait le 29 que des soldats français ont rencontré des Tutsi à Bisesero deux jours plus tôt et on peine à croire qu'il ne soit pas, afin de protéger ses hommes, allé se renseigner à la source de cette information. D'autant que le compte-rendu envoyé le 27 juin au soir par Jean-Rémy Duval ne fait aucunement mention de ce que certains Tutsi ont, après avoir constaté que le guide des Français étaient un chef de milice, tenté des s'en prendre à lui. Or le récit que nous livre la dépêche de *Reuters* intègre cette altercation. Cette dépêche résulte donc de la déformation d'une autre source que celle envoyée par fax par Duval à sa hiérarchie. L'hypothèse si

naturelle a priori que Gillier et Duval se soient directement entretenus au sujet de la rencontre-débusquage du 27 juin devient dès lors de plus en plus probable.[3774]

Le soir venu

Juste après le départ de François Léotard de Gishyita, les journalistes de *Paris Match*, Benoît Gysembergh et Michel Peyrard, demandent à Gillier s'ils peuvent l'accompagner le lendemain lors de sa reconnaissance. Gillier refuse au prétexte que cela serait trop dangereux. Les deux journalistes décident alors de partir le lendemain avant lui.[3775]

Après le repas du soir, Gillier annonce à ses hommes que la journée du lendemain commencera de bonne heure par une distribution d'aide alimentaire à Gisovu, dans un « village martyre », selon les informations qu'il dit avoir recueillies auprès des notables du coin.[3776]

Le soir, tandis qu'à Gishyita le détachement de Marin Gillier prépare le « sauvetage » d'un prêtre français dont ils ne savent pas encore s'il a réellement besoin d'aide,[3777] et après que Gillier a annoncé à ses hommes que c'est à Gisovu qu'ils vont se rendre pour cette mission, Duval vient, à Kibuye, de recevoir les programmes respectifs des différentes unités pour le lendemain. Or il informe le journaliste de France 2, Philippe Boisserie, que Marin Gillier doit se rendre à Bisesero le lendemain matin, et non à Gisovu.[3778]

Ce soir à Gishyita, les hommes de Marin Gillier qui préparent leur expédition du lendemain pour Gisovu, et non Bisesero, ne peuvent pas ne pas voir cette cinquantaine d'hommes partir en direction de Bisesero.[3779] Ces cinquante tueurs partent en effet de Gishyita, encadrés par quatre militaires avec des fusils, déferlant bientôt sur Bisesero où ils vont maintenant courir une bonne partie de la nuit derrière les Tutsi.[3780]

De la même façon, les soldats de Marin Gillier n'ont pu ignorer que, ce 29 juin, le bourgmestre de la localité dans laquelle ils ont pris leurs quartiers, Charles Sikubwabo, s'est sérieusement affairé à la tâche qui l'occupe à plein temps depuis que Duval a repéré les derniers Tutsi encore en vie à Bisesero, mobilisant des centaines de miliciens à cent mètres à peine de leur détachement tandis qu'eux-mêmes leur ouvraient leurs barrières permettant aux véhicules remplis de génocidaires d'aller exterminer ces civils sans défense sur les collines de Bisesero.[3781] Le guide de Duval et chef milicien, Jean-Baptiste Twagirayezu, a lui-même fait partie de ceux qui ont donné l'assaut final.[3782]

Le 28, les miliciens étaient arrivés en nombre, l'attaque ayant été plus forte que celle du 29,[3783] plus violente.[3784] Ceci dit, si les grosses tueries ont déjà été effectuées le 28,[3785] si les attaques de la veille ont certes été plus fortes que celles de ce 29 juin, cette journée-ci n'en a pas moins également été une journée de massacres pour les Tutsi de Bisesero,[3786] une journée de finition en somme,[3787] au cours de laquelle les assaillants ont amené des chiens afin de traquer les Tutsi dans les forêts.[3788]

La confusion est savamment entretenue dans les médias

Et alors que la situation est on ne peut plus simple, le journaliste Christophe Boisbouvier va la rendre passablement confuse dans l'édition du soir de RFI.[3789] Dalila Berritane y présente le journal Afrique soir : « François Léotard, qui a visité les troupes françaises au Rwanda, a rappelé que Paris ne veut pas être en situation d'interposition au Rwanda. François Léotard s'est rendu cet après midi à Gishyita, une ville située sur la rive centrale du lac Kivu. Le ministre français de la Défense rendait visite à un groupe des forces spéciales françaises, stationné à moins de quatre kilomètres des positions du FPR. François Léotard a expliqué que le Rwanda devait rester un pays multiethnique et a prôné la neutralité de la France. » Christophe Boisbouvier est en direct du Rwanda : « Pas de distinction entre les ethnies dans les opérations de sauvetage. C'est le message que veut faire passer le ministre français de la Défense. Un message de neutralité. Et c'est sans doute la raison pour laquelle il met sur le même plan l'intervention en faveur des Hutu de Gikongoro et celle en faveur des Tutsi de la région de Kibuye. Il n'y aura pas d'évacuation, dit François Léotard, car il n'y a pas d'endroit pour accueillir ces réfugiés. Mais il y aura des missions françaises de plus en plus fréquentes sur le terrain. Dans les montagnes où se cachent les Tutsi par exemple, au sud de Kibuye, les soldats français reviendront très vite afin de dissuader les miliciens hutu de poursuivre leur traque et afin d'ouvrir des voies d'accès aux organisations humanitaires qui leur apporteront vivres et médicaments. Une semaine après le début de l'opération Turquoise, les Français commencent à mesurer la difficulté de leur tâche dans un pays montagneux où les communautés sont imbriquées et les accrochages presque quotidiens en certains endroits. Deux cent cinquante soldats français aujourd'hui à l'intérieur du Rwanda, mille demain. C'est bien sûr insuffisant pour sauver tous ceux qui peuvent l'être. Et ce n'est pas un hasard si aujourd'hui les Français lancent un appel pressant aux autres Européens et aux Africains. »[3790]

Pendant ce temps, à Paris, a lieu un Conseil restreint au cours duquel l'amiral Lanxade entretient également la confusion, déclarant que « les affrontements continuent entre milices hutues et maquis tutsis » ! [3791]

Quant au ministre François Léotard, invité du journal télévisé de vingt heures sur France 2, il ose : « Pourquoi serions-nous les seuls à devoir en permanence intervenir partout dans le monde ? Nous l'avons fait, nous le faisons avec le maximum de cœur, de générosité et d'efficacité comme nous le pouvons. »[3792] Au journal télévisé de vingt heures sur TF1, il continue sur sa lancée : « La France, et c'est sa vocation, aura été la première à tendre la main, à essayer de sauver ces hommes, ces enfants désarmés qui sont en train de mourir sous les yeux de la communauté internationale. »[3793]

Le soir à Kibuye. Le chauffeur de Patrick de Saint-Exupéry lui a amené un témoin. Il s'agit d'Uzzias Nzambayire. Ce Hutu[3794] a prévenu Duval le 25 juin de la présence des Tutsi à Bisesero.[3795] Le voilà qui raconte au journaliste être un proche du préfet de Kibuye[3796] dont il fut le chauffeur pendant un an[3797] et dont il lui détaille le rôle dans les événements de la préfecture de Kibuye. Il raconte son animosité personnelle vis-à-vis des Tutsi, sa soif de sang, ce rôle qu'il a pris à un niveau personnel dans des règlements de compte, cette espèce de volonté qui a poussé le préfet à demander, dans certains cas spécifiques, la mort pour certains Tutsi.[3798]

Uzzias raconte qu'il a caché chez lui deux femmes, chacune de père tutsi et de mère hutu. Fin avril, le préfet Kayishema l'a licencié. Quand Uzzias lui en a demandé la raison, il lui a répondu qu'il savait qu'il cachait deux femmes tutsi et les voulait. Il lui a alors dit : « Tu dois quitter ta maison avec ta femme et les deux femmes tutsi pour venir chez moi ». Uzzias a refusé et a eu peur qu'il les tue, son épouse se mettant alors à pleurer. Ils ont dès lors décidé d'attendre chez eux, quand bien même ils mourraient en prenant cette décision. Uzzias a alors pris conseil auprès du bourgmestre de Kibuye, Augustin Karara, ainsi que du major de la gendarmerie, Jean Jabo, deux hommes qu'il considère comme modérés au moment où il se confie à Patrick de Saint-Exupéry. Les deux hommes ont alors suggéré à Uzzias de cacher les femmes tutsi « dans le toit » de sa maison sans quoi le préfet ne manquerait pas de les tuer. Quelques jours plus tard, Uzzias a croisé par hasard à Kibuye le préfet qui lui a demandé pourquoi il n'était pas venu le voir, ce à quoi Uzzias lui a répondu que cela n'était plus utile vu que les deux femmes tutsi étaient mortes. Ces paroles ont calmé le préfet. Ce dernier n'a toutefois pas tardé à découvrir le mensonge d'Uzzias : les deux femmes étaient en fait toujours vivantes. Uzzias a dès lors été dénoncé aux autorités, considéré comme traître à la cause des Hutu, complice des rebelles. Kayishema a alors donné l'ordre

de le tuer. Le lendemain, des tueurs ont investi la maison d'Uzzias qu'ils ont fouillée sans toutefois rien trouver, Uzzias s'étant préparé à cela après avoir été préalablement averti. Deux heures après, des gendarmes armés et des bandits sont revenus avec des fusils et des grenades, des amis du préfet qu'Uzzias connaissait pour les avoir vus pendant un an avec le préfet. Ils ont alors menacé de tuer Uzzias s'il ne leur livrait pas les deux femmes, ont commencé à torturer son épouse, ont dégoupillé leurs grenades. Uzzias est alors parvenu à les calmer en leur donnant tout son argent, après quoi ils sont partis. Un mois plus tard, Uzzias a croisé ses tortionnaires dans la rue, a discuté avec eux et leur a payé une bière. Après leur avoir demandé qui les avait envoyés, ils lui ont répondu que c'était le préfet. Uzzias a appris que ce dernier avait convoqué le lieutenant Pascal de la gendarmerie de Kibuye à qui il a demandé de tuer Uzzias ainsi que les deux femmes, arguant qu'il s'agissait d'Inkotanyi, de complices des rebelles. Uzzias est toutefois parvenu à convaincre Pascal, venu chez lui, que ces deux femmes étaient hutu. Uzzias a alors fait appel à son ami bourgmestre, Augustin Karara, qui a tenté de convaincre Pascal de ne pas obéir au préfet, arguant qu'il voulait maintenant même tuer des femmes hutu. Le lieutenant Pascal est alors retourné chez le préfet à qui il a dit ne pas avoir trouvé de preuve que ce sont des complices et qu'il s'agissait donc de faire une enquête étant donné qu'il ne pouvait tuer des Hutu comme ça. Mais pour Uzzias, si Pascal avait cru que les deux femmes étaient effectivement des Tutsi ou des complices du FPR, il n'aurait pas hésité une seconde à les tuer. La preuve : la semaine passée, et toujours sur ordre du préfet, le lieutenant Pascal a écrasé à coups de pierre la tête d'un administrateur de la commune voisine de Kayenze. Pour Uzzias, le lieutenant Pascal a été convaincu par le préfet que ce fonctionnaire hutu faisait partie de l'opposition, autrement dit que c'était un complice. Pour l'exemple, il l'a tué devant toute la population de la commune.[3799] Toute cette traque de Kayishema à l'endroit de ces deux femmes tutsi a duré plusieurs semaines.[3800]

La discussion de Patrick de Saint-Exupéry avec Uzzias Nzambayire a duré plusieurs heures, puis le journaliste est allé se coucher. Il informe les militaires français de la présence de ce témoin et des propos qu'il lui a rapportés, leur demandant de l'évacuer vers le Zaïre, ce qui sera fait dans les jours qui suivent.[3801]

Patrick de Saint-Exupéry fait remarquer au sujet du préfet Clément Kayishema que « les Hutus modérés de Kibuye sont nombreux à ne pas comprendre « pourquoi il veut tuer tous les Tutsi. » Simple constat donc : « Sa haine est terrible. Il a les mains rouges de sang. C'est lui le grand chef des miliciens de la région. » ».[3802] La responsabilité de Kayishema est totale et cela est indéniable. Mais certaines accusations à son endroit sont

également susceptibles de remplir l'objectif permettant à des génocidaires de se disculper eux-mêmes de leurs actions en faisant porter au préfet l'ensemble des responsabilités. Or si Kayishema est très clairement à la tête de l'entreprise génocidaire dans la préfecture de Kibuye, il n'est pas moins accompagné sur le terrain du génocide de chefs de milices, de miliciens, de paysans, ainsi parfois que de soldats blancs, français.[3803]

Il n'y a a priori pas de raison de mettre en doute les propos d'Uzzias. Un bémol, cependant. Comment peut-il considérer Augustin Karara comme un modéré ? Parce qu'il aurait conseillé Uzzias dans sa tentative de protéger deux femmes tutsi ? Est-ce là vraiment suffisant ? Car les exemples ne manquent pas de ces génocidaires qui ont su, en leur temps, sauver quelques Tutsi dont ils ont peut-être pensé qu'ils pourraient à l'avenir leur servir d'alibi. Ce fut le cas de Vincent Rutaganira, Conseiller de Mubuga. Avec sa femme, il a caché des Tutsi au sein des maisons leur appartenant, ce qui ne l'a pas empêché d'organiser les rassemblements de génocidaires les 12 et 13 mai 1994, ces derniers allant dans la foulée repérer des civils tutsi de Bisesero ou bien les massacrer. Rutaganira, lui aussi, dit avoir dû manœuvrer afin que Sikubwabo ne fasse pas tuer les Tutsi qu'il avait cachés. Faut-il par ailleurs absoudre les Mayibobo de leurs crimes à Kibuye sous prétexte qu'ils ont sauvé leur ami René Musabeyezu ?[3804]

Le 15 avril 1994, Athanase Namuhoranye avait déjà obtenu d'Augustin Karara qu'il fasse sortir sa femme de l'église de Mubuga où elle s'était réfugiée. Le lendemain 16 avril, les milliers de Tutsi réfugiés dans cette paroisse avaient été massacrés. Comment Athanase avait-il pu prévoir qu'un massacre était sur le point d'avoir lieu dans cette église ? Pourquoi Karara avait-il également considéré qu'elle était en danger ? Athanase n'aura lui non plus pas manqué de sauver quelques Tutsi à Kibuye et d'obtenir des militaires français qu'on les amène à l'ENT. Alors comment considérer ces sauvetages, notamment au regard du fait qu'Athanase Namuhoranye tient alors à Mubuga le bar dans lequel se réunissent régulièrement les milices génocidaires ? Notamment quand on sait que c'est Athanase lui-même qui indiqua au génocidaire local notoire qu'est Jean-Baptiste Twagirayezu le nom de code de Duval, Diego, sans même, on le suppose, prévenir ce dernier que le guide qu'il prenait pour se rendre à Bisesero était un chef de milice ? Mais peut-être n'avait-il alors pas besoin de lui dire ce qu'il savait déjà ? Car, et c'est une question qu'il conviendrait de se poser à cet endroit, personne ne s'est donc demandé, avant que leur guide ne fut dénoncé à Bisesero par deux de ses anciens élèves, s'il pouvait, de près ou de loin, avoir été impliqué dans le génocide ? N'était-ce pas là pourtant une question bien naturelle à se poser en de telles circonstances ? Surtout quand on pense que Duval venait, une heure plus

tôt, d'entendre, à Nyagurati, un autre un enseignant-tueur. Des questions, il y en a décidément beaucoup. Mais revenons à Karara, le bourgmestre de la commune de Gitesi.[3805]

Le 30 avril 2009, j'assiste au procès Gacaca d'Augustin Karara. Il vient de passer quinze ans en prison. Le procès se tient sur les gradins du stade Gatwaro de Kibuye. Ces gradins ont depuis été détruits. Le verdict des juges du tribunal populaire est rendu : l'ancien bourgmestre de Gitesi vient de prendre quinze années de prison supplémentaire. J'attends qu'il encaisse ce verdict, après quoi je lui demande s'il veut bien répondre à quelques-unes de mes questions. Il accepte. On allume la caméra. Nous voici debout sur les gradins à parler du génocide à Kibuye, et alors qu'il m'explique qu'ils essayaient pendant le génocide avec le médecin allemand Wolfgang Blam de faire leur possible pour sauver les Tutsi, je lui demande :

« - Est-ce que Wolfgang Blam est venu témoigner en votre faveur ici ?

- Non, il n'est pas venu.

- Pour quelle raison ?

- Je ne sais pas. En tout cas, je ne l'ai pas appelé, et puis il est très loin.

- Mais pourquoi vous ne l'avez pas appelé ? Parce que c'est quand même un bon soutien pour vous. En plus, c'est quelqu'un qui est considéré comme un Juste, comme quelqu'un qui a vraiment essayé de sauver. Il aurait été vraiment ...

- J'ai appris qu'il était parti, puis qu'il était revenu au Rwanda. On s'est vu alors que je n'étais pas encore en prison, et je pense qu'il travaillait alors à Byumba ou à Butare, mais après, il me semble qu'il est parti, qu'il a quitté le Rwanda. Il commençait à avoir un peu d'ennuis avec le gouvernement. C'est ce que j'ai appris.

- Mais vous, quand vous êtes convoqué ici, vous n'avez pas envie de l'appeler pour lui dire que c'est le moment de dire ce que vous avez fait avec lui ?

- Ce que je dis. Je ne suis pas accusé de quoi que ce soit avec Blam et peut-être le témoignage que Blam aurait pu faire, d'autres l'ont fait.

- Est-ce qu'aujourd'hui vous regrettez de ne pas l'avoir appelé ?

- Non, il y avait suffisamment de témoignages. Il a laissé une femme chez lui. C'est moi qui l'ai prise, mais la femme malheureusement n'est pas venue. Mais on le sait et on a témoigné.

- Mais pourquoi vous ne l'avez pas fait venir ? Comprenez. Je me mets à votre place.

- Bon, je suis en prison et les gens ont peur. Moi, je ne suis pas à l'extérieur, je ne sais pas ce qui se passe, mais au moins, même s'ils ne viennent pas, les autres disent que ...

- La femme de Wolfgang ?

- Non, c'est une autre femme qui se trouvait chez lui. Il est de Gikongoro.

Il m'a laissé une note que malheureusement je n'ai pas : « Je la laisse. Je ne vais pas partir avec elle. » Alors, c'est moi qui l'ai prise, je l'ai amené au Congo.

- C'était quand ? Pendant le génocide ?
- Oui, c'est ça, en mai.
- Vous n'avez pas essayé de la retrouver ? Elle est où, cette femme ?
- Curieusement je ne sais pas ce qui se passe : depuis qu'elle est partie au Congo, elle est revenue, bien sûr, mais elle n'est jamais venue me voir. »

La réalité est que Karara a activement participé au génocide, notamment en organisant des réunions publiques où il s'agissait de mobiliser les génocidaires afin qu'ils brûlent les maisons des Tutsi et qu'ils poursuivent leurs massacres à Bisesero.[3806]

La Gacaca impliquant Karara s'est donc déroulée sur les gradins du stade Gatwaro, là où le 18 avril 1994, Odile Mukayiranga Mutima, assise à côté de sa petite sœur Christine, alors encore bébé, avait assisté au massacre des siens, à côté d'une femme qui venait de se faire tuer alors que les tirs faisaient rage, là où une de ses sœurs avait eu ses deux mollets arrachés par des balles. Odile qui, avec sa famille, venait, sur injonction du bourgmestre de Mabanza, Ignace Bagilishema, de rejoindre le stade de Kibuye après vingt kilomètres de marche forcée. Ignace Bagilishema, Clément Kayishema, autant de noms dont Patrick de Saint-Exupéry perce très tôt en cette fin juin 1994, les premiers mystères. Il en restera évidemment. Certains seront levés quinze ans plus tard : les soldats blancs atterrissant sur les cadavres du stade, les soldats français se réunissant le 3 mai au côté du Premier ministre Kambanda dans la salle polyvalente de la préfecture de Kibuye notamment pour organiser le massacre des Tutsi de Bisesero, enfin la participation directe de soldats blancs, français, au massacre du 13 mai 1994 à Bisesero.[3807]

Chapitre 8

Un « sauvetage » forcé

Jeudi 30 juin

Les traversées de Bisesero

De Gishyita, Marin Gillier s'apprête à traverser Bisesero et refuse à Philippe Boisserie (France 2) de le suivre

Le journaliste Philippe Boisserie de la chaîne publique France 2 sait qu'il y a des Tutsi réfugiés dans les collines de Bisesero, le lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval le lui ayant dit alors qu'ils discutaient ensemble à Kibuye. Il l'a également informé qu'ils étaient affectés ce jour à une autre mission, tandis que, d'après le planning qu'ils ont reçu, les commandos de Marin Gillier sont chargés de se rendre à Bisesero. On verra en fait qu'il n'en est rien. Aussi Boisserie décide-t-il, accompagné du journaliste reporter d'images Eric Maisy, de les rejoindre au petit matin.[3808] Au matin donc, l'équipe de France 2 se présente au camp de Gishyita et trouve les commandos Trepel en pleine effervescence,[3809] Gillier ayant décidé de partir à l'aube.[3810] A sa grande surprise, l'équipe les observe au camp se préparer comme s'ils partaient à la guerre avec harnachements et grenades. Marin Gillier explique à Philippe Boisserie qu'ils se préparent car ils ont eu vent de la présence de commandos FPR infiltrés dans la montagne, qu'il leur faudra éventuellement débusquer. A l'évidence donc, alors que leur mission première était officiellement, selon ce que lui avait dit Duval, de sauver des civils tutsi, ce jour-là, les militaires français partent à la recherche de prétendus commandos FPR infiltrés.[3811]

Dans le journal Afrique matin de ce 30 juin sur RFI, Philippe Leymarie n'hésite pas entretenir ces rumeurs à l'attention de ses auditeurs : « Le ministre français de la Défense, François Léotard, a passé une partie de la journée d'hier dans l'ouest du Rwanda au milieu des forces spéciales

françaises, auprès desquelles il a pu constater la difficulté de l'opération Turquoise dans cette région montagneuse où la végétation est dense, où des centaines de milliers de réfugiés se sont concentrés et où les combattants du FPR ont fait de profondes incursions. Ces soldats d'élite, spécialisés dans des interventions commandos et dans la recherche de renseignements, sont parfois à quelques kilomètres seulement de groupes qui semblent relever du FPR. Situation complexe qui explique l'attitude prudente des chefs militaires français et de leur ministre. »[3814]

Alors que les moteurs tournent et que l'unité de Marin Gillier s'apprête à quitter le camp de Gishyita, les journalistes se présentent à lui et lui demandent l'autorisation de se joindre à son groupe, ce que Marin Gillier refuse, invoquant les incertitudes planant sur les heures à venir.[3813] Juste avant le départ de la colonne française, Gillier donne cette ultime consigne à ses hommes : « Tenez les journalistes à distance. Et si jamais ils font mine de nous emboîter le pas, essayez de les semer ! »[3814]

Avant de suivre le convoi de Gillier dans sa traversée de Bisesero, il convient de rappeler que ce dernier a été informé de tous côtés de la présence de civils tutsi en danger à Bisesero : par Sam Kiley le 26, sans doute par l'appel radio de Jean-Rémy Duval le 27, ou celui de Jacques Rosier si c'est ce dernier que Jean-Rémy Duval a appelé, par le Times le même jour, par RFI le 28, *Libération* et *Le Figaro* le 29, ainsi que par Raymond Bonner également le 29. Et c'est loin d'être fini, ainsi que nous allons le comprendre maintenant. Pendant le massacre, il a en effet disposé de sources pour le moins privilégiées : ses hommes aux barrières par lesquelles sont passées les milices chargées de tuer les Tutsi, ainsi que ceux aux commandes des hélicoptères qui se sont servis de son campement comme base de décollage et d'atterrissage pour survoler Bisesero et accessoirement y débusquer les Tutsi. Dernière source : lui-même évidemment, puisqu'il n'a pas manqué d'observer, à partir de Gishyita, des civils se faire tuer à Bisesero.[3815]

Semé par le convoi de Marin Gillier, Philippe Boisserie (France 2) rencontre des survivants tutsi à Bisesero

Marin Gillier prend la tête du convoi et fait progresser son unité aussi vite que le terrain le permet pour, dit-il, ne pas constituer une cible facile.[3816] Le détachement se déplace au grand complet, seuls quelques marins de Trépel étant restés à Gishyita pour assurer la sécurité du camp.[3817] Les journalistes ont beau tenter de les suivre, ils se font semer au bout d'un quart d'heure.[3818] Avec leur petite berline rouge et une mauvaise carte, Philippe Boisserie et son équipe décident tant bien que mal de tenter de rouler derrière le convoi militaire.[3819] Ils s'accrochent mais finissent par tomber en panne[3820] dix kilomètres plus loin. Essence frelatée. Ils réparent, ce qui leur fait perdre du temps. Ils redémarrent enfin et au bout

de deux kilomètres à peine, ils se retrouvent face à des Tutsi qui leur disent attendre les militaires français. Boisserie en déduit que Gillier ne s'est pas arrêté en montant.[3821] Ils commencent par rencontrer trois personnes qui leur confirment que la montagne est bien parsemée de Tutsi réfugiés. Des gens, dont des enfants aux crânes défoncés, sortent peu à peu de partout, s'agglutinent autour d'eux.[3822] Au début, il y a cinq Tutsi, puis dix, puis très vite ils sont une centaine. Il y a là une enfant le crâne ouvert. Le journaliste reporter d'images filme.[3823] Les Tutsi leur font voir les cadavres dans la montagne, leur parlant de commandos punitifs organisés tous les jours à l'instigation du maire du village.[3824] Le chef des Tutsi les entraîne alors dans une véritable visite guidée des cachettes, des puits et des cadavres, leur montrant des enfants blessés, leur expliquant ne pas comprendre pourquoi les Français ne viennent pas les sauver. Il leur raconte que tous les jours, les Hutu viennent les massacrer et que le bourgmestre de Gishyita est avec eux.[3825] Le reportage de Boisserie et Maisy sera diffusé au journal télévisé de vingt heures sur France 2 le soir même. Eric Nzabihimana raconte à Boisserie et Maisy : « Ça, c'est un trou qu'on avait fabriqué pour se cacher la journée. Un jour, ils ont capturé un enfant dans la brousse, et l'enfant a révélé que des gens se cachaient. Ils ont enlevé les pierres et ont tué celui qui était dans le trou. C'est à côté d'ici. Voici ma petite sœur, Bernadette. Elle vient de passer trois mois dans un trou. Elle a peur de mourir. Sa mère a été abattue, sa grande sœur aussi. » L'image montre le crâne d'un enfant en gros plan. Eric poursuit : « Cette enfant a été machettée il y a à peine une semaine. Sa mère et sa grand-mère ont été tuées. Hier encore, des hommes sont venus, toujours les mêmes. Les miliciens sont venus, les Interahamwe, accompagnés de quelques militaires et gendarmes, avec des armes à feu. » Le journaliste : « Le préfet est venu quand ? » Eric : « Le 24 mai. Il a accompagné les gens qui venaient massacrer. »[3826] Boisserie et ses collègues leur conseillent alors de se mettre en travers de la piste pour obliger les militaires français à s'arrêter quand ils repasseront en sens inverse. Après deux heures passées à tourner des images et à faire des interviews, l'équipe de Boisserie redescend à Kibuye y expédier son reportage, comptant faire partir leurs cassettes vidéo par le prochain bus rejoignant Bukavu, de l'autre côté de la frontière.[3827] Les journalistes font donc finalement demi-tour.[3828] En arrivant à Kibuye, ils rencontrent Nicolas Poincaré et Philippe Chaffanjon des radios françaises France Info et RTL. Ils leur racontent ce qu'ils viennent de voir.[3829]

Informés par Boisserie, Nicolas Poincaré (France info) et Philippe Chaffanjon (RTL) se rendent à Bisesero et rencontrent des survivants tutsi

Les deux journalistes radio se rendent aussitôt à Bisesero. Nicolas Poincaré et Philippe Chaffanjon s'arrêtent à l'endroit décrit par Philippe

Boisserie et sortent de la voiture pour fumer une cigarette quand, presque aussitôt, Ildefonse sort de sa cachette et vient à leur rencontre, leur expliquant que les survivants se désespèrent de voir arriver les militaires français. Les deux journalistes décident alors de se lancer immédiatement à la recherche de Marin Gillier.[3830]

Le convoi de Marin Gillier traverse Bisesero à vive allure sans s'arrêter

Au cours de la traversée de la zone présumée sensible,[3831] aucun élément d'intérêt ne semble, officiellement en tout cas, avoir retenu l'attention de l'unité de Marin Gillier,[3832] bien qu'il y ait des cadavres le long de la route entre Gishyita et Bisesero.[3833] Les hommes de Marin Gillier ne font que passer par Bisesero sans toutefois venir en aide aux Tutsi qui subissent alors les attaques incessantes des miliciens.[3834] Quelques Tutsi aperçoivent ces voitures de soldats français passer par la route.[3835] En quinze minutes à peine, la portion prétendument sensible du trajet est franchie sans embûches.[3836] Et pour cause : il n'y pas ici d'Inkotanyi ![3837]

Marin Gillier est décrit dans le livre Silence Turquoise par le gendarme du GIGN Thierry Prungnaud comme ayant peur au point que c'est à grande vitesse qu'il aurait décidé de passer ce qu'il qualifie de « portion délicate » à Bisesero, une portion, entendons-nous, où des Inkotanyi seraient susceptibles d'être présents. Mais Marin Gillier craint-il réellement à cet instant la présence de rebelles à Bisesero ? Ce n'est en tout cas pas le sentiment qu'exprime par ailleurs Thierry Prungnaud dans ce même livre : « On n'avait pas du tout l'impression qu'il avait envie d'en découdre avec les rebelles, au contraire ! D'ailleurs, pour l'anecdote, j'ai remarqué plus d'une fois que son arme était chargée de balles à blanc. Les balles réelles restaient dans son bureau. Bref, il avait confiance. » A l'en croire, Gillier n'aurait donc pas cru en la présence de rebelles. Ou bien il y aurait cru mais sans craindre leur agressivité à l'égard de Turquoise. Dont acte. N'était-ce pas toutefois la prétendue présence belliqueuse d'Inkotanyi à leur encontre qui était censée l'empêcher d'intervenir à Bisesero pour ne pas prendre le risque d'une confrontation ? Or s'il avait à ce point confiance, quel risque aurait-il pris à croiser le chemin des rebelles étant donné que ces derniers n'auraient pas ouvert le feu sur ses hommes et qu'eux-mêmes n'étaient pas disposés à le faire ? Quoi qu'il en soit, Gillier parvient en fonçant à travers la « portion délicate » de Bisesero à éviter ces prétendus rebelles dont Thierry Prungnaud nous a pourtant dit qu'il ne les craignait pas : « En quinze minutes à peine, la portion délicate du trajet est franchie sans embûches. Marin Gillier souffle : les « rebelles » ne se sont pas montrés. » On ne précise pas s'il a pris soin, au moment de passer cette portion de Bisesero, de mettre de vraies balles dans son arme. Comment

Marin Gillier peut-il donc souffler après avoir passé ladite « portion délicate » ? Autrement dit, comment sait-il que l'endroit où il vient d'arriver au terme de cette folle conduite n'est, lui, pas truffé de rebelles ? Il saurait donc à cet instant avec autant de précisions où sont basés ces fameux Inkotanyi ? Il se trouve que cette portion de Bisesero qu'il vient de traverser en trombe correspond précisément à l'endroit où se cachent les Tutsi découverts par Jean-Rémy Duval trois jours plus tôt. La suite laisse pour le moins perplexe : « L'officier se dit aussitôt que la stratégie de dissuasion fonctionne. Le FPR n'osera pas affronter Turquoise. » Foncer pour éviter de rencontrer l'ennemi serait donc là la dernière « stratégie de dissuasion » en vogue à Saint-Cyr ?[3838]

Le convoi de Marin Gillier arrive à Gakuta où des biscuits sont distribués à des Hutu

Gillier s'est gardé de faire savoir qu'un des objectifs du jour étaient le hameau de Gakuta.[3839] Gakuta se trouve dans la commune de Gisovu.[3840] Cet objectif est rapidement atteint.[3841] Sur une colline surplombant Bisesero où les Tutsi baignent morts dans leur sang, le capitaine Marin Gillier appelle un hélicoptère afin d'apporter des biscuits à des Hutu.[3842] Les Français déploient leur dispositif. Un hélicoptère atterrit sur le sommet de la colline et décharge la cargaison.[3843]

Or Gakuta est l'un des endroits où les Tutsi se sont faits attaquer il y a deux jours.[3844] Aussi les hommes de Gillier sont-ils à cet instant probablement en train de nourrir les tueurs d'un des derniers assauts sur Bisesero ![3845] Par ailleurs, Zéphirin Hategekimana a vu, il y a deux jours, un hélicoptère français atterrir chez les génocidaires, à Gisovu, dans le secteur Twumba.[3846] Or Gakuta se trouve précisément dans le secteur Twumba de la commune de Gisovu, dans la cellule Gakoko pour être plus précis.[3847] Aussi sont-ils non seulement probablement en train de donner à manger aux génocidaires du 28 juin, mais également à l'endroit où des hélicoptères français ont atterri ce même 28 juin pour les soutenir pendant le massacre ![3848]

Six versions pour un « sauvetage »

Le sauvetage version Prungnaud/Dunant

Selon le gendarme du GIGN Thierry Prungnaud, jusqu'à présent et tous les soirs, respectant l'ordre de ne surtout pas bouger, il se serait contenté de voir des gens se tirer dessus,[3849] ignorant qui tire sur qui. Tous les jours, le groupe de Prungnaud serait allé interviewer les gens à droite et à gauche, escorté par différentes unités du 13ème RDP,[3850] un régiment

à qui il est traditionnellement confié des missions de renseignement. Ce régiment dispose à cette fin de caméras numériques qui, associées à des intensificateurs de lumière, permettent d'observer, en pleine nuit, des camps à plusieurs centaines de mètres de distance. Muni d'un tel équipement, il n'aurait normalement pas dû être sorcier de déterminer ce qui se passait exactement le soir lorsque Prungnaud voyait de ses propres yeux des gens se tirer dessus. Et fort aussi bien de cette information que d'un matériel électronique de campagne sophistiqué, il aurait suffi aux unités du 13ème RDP de transmettre toute information recueillie sur le terrain à sa base arrière, ce qu'elles sont normalement en mesure de faire en toute sécurité compte tenu de leur système leur permettant de les transmettre de façon codée.[3851]

La veille de ce 30 juin, Prungnaud et ses collègues[3852] du 13ème RDP se seraient concertés et se seraient dit qu'ils iraient le lendemain à Bisesero. Ainsi auraient-ils décidé de désobéir aux ordres de leur propre chef, Marin Gillier, bravant son « interdiction absolue » de s'y rendre.[3853] Or voilà comment, selon Thierry Prungnaud, se serait passé cette désobéissance.[3854] Alors qu'il participait à nourrir les Hutu de Gakuta, un jeune Rwandais se serait avancé vers le groupe de Thierry Prungnaud et leur aurait fait comprendre qu'il souhaitait les emmener un peu plus loin, à trois ou quatre cents mètres, à l'endroit d'un puits sentant la mort. Entre-temps, quelques militaires français se seraient rapprochés de Prungnaud et Tonio. Un vieux Rwandais se serait joint au groupe, pieds nus, tout en jetant des coups d'œil inquiets vers ceux à qui les soldats français étaient en train de distribuer des biscuits. Parlant français, il aurait évoqué d'autres cadavres un peu plus bas et aurait proposé aux militaires de les emmener. Les Français seraient alors tombés d'accord pour y aller. Un gradé serait alors sorti du groupe et se serait dirigé vers un officier de marine, lui faisant savoir qu'ils venaient d'obtenir un renseignement à propos d'une tuerie la veille, précisant souhaiter recouper l'information d'un premier témoin en allant vérifier sur place. L'officier aurait refusé. Le gradé lui aurait alors désobéi et une douzaine d'hommes auraient aussitôt embarqué dans cinq jeeps, en compagnie des deux guides rwandais, le jeune et le vieux.[3855] Prungnaud, qui aurait été de ceux qui ont désobéi, n'a jamais indiqué l'identité des deux guides rwandais.[3856]

Le sauvetage version journalistes

Une autre version existe toutefois de cette désobéissance. Celle-ci n'impliquerait pas les deux Tutsi qu'évoque Prungnaud et qui leur auraient servi de guide, mais seulement les journalistes. Voici cette version.[3857] Très tôt le matin, bien avant que les hommes de Gillier ne traversent Bisesero, les deux envoyés spéciaux de *Paris Match* ont pris la piste en direction

de cet endroit. Michel Peyrard et Benoît Gysembergh ont embarqué deux confrères anglo-saxons, Sam Kiley et Dominic Cunningham Reid. Ils ont fait une halte juste avant d'arriver à Bisesero. Le convoi de Gillier passe alors devant eux sans s'arrêter. Les quatre journalistes décident de lui emboîter le pas jusqu'à Gisovu où ils stoppent leur véhicule. C'est alors qu'ils assistent à la distribution de biscuits. Le capitaine Olivier Dunant du 13e RDP aurait été mis en garde par Sam Kiley qu'il connaît pour l'avoir croisé en Bosnie qu'ils sont en train de nourrir les tueurs.[3858] Il faut dire qu'alors que les Français sont occupés à donner de la nourriture aux villageois, ces derniers rentrent de leurs champs pliés sous le poids des haricots et du sorgho qu'ils viennent de récolter ![3859] Sam Kiley aurait enfin ajouté que c'est plus bas qu'ils devraient être, à Bisesero, où il reste encore quelques Tutsi. Michel Peyrard aurait alors vu deux officiers discuter assez vivement, parmi lesquels Dunant, petit au crâne rasé, ce dernier montrant du doigt la direction par laquelle ils sont venus à son interlocuteur qui n'aurait rien semblé vouloir savoir.[3860]

Les journalistes auraient pressenti que la situation était sur le point d'évoluer. Aussi auraient-ils décidé d'anticiper les événements en repartant en sens inverse.[3861] Avant que Michel Peyrard et Sam Kiley ne se furent toutefois rendus en forêt, ils se seraient entretenus avec Marin Gillier sur la place de Gisovu, ce dernier leur faisant savoir qu'il irait peut-être lui-même en forêt le lendemain s'il en a le temps.[3862] A mille lieux d'une quelconque intention d'aider les Tutsi, il aurait déclaré à Sam Kiley être en mission pour « sécuriser la région contre le FPR ».[3863]

Sur ce, les quatre journalistes auraient rebroussé chemin et seraient partis dans la direction de Bisesero. Au bout de quelques kilomètres, ils se seraient mis à rouler tout doucement, fenêtres baissées en appelant « Tutsi, tutsi ». C'est alors que deux ou trois Tutsi seraient sortis des buissons et leur auraient fait signe de les suivre. Ils auraient marché trois cents mètres à pied avec eux avant de tomber sur une dizaine de cadavres.[3864] Voilà pour les circonstances de la rencontre entre les Tutsi et les journalistes telle que racontées par ces derniers. Et voici comment se serait passée la suite :[3865] il est onze heures quand Michel Peyrard, Benoît Gysembergh[3866] et Sam Kiley rencontrent Théoneste, de son vrai nom Anastase,[3867] un homme décharné, en haillons, qui les mène aussitôt vers les autres Tutsi. S'appuyant sur de longs bâtons, ces derniers s'avancent, Hérédion, leur chef, expliquant aux journalistes que la veille eu soir, ils étaient encore la cible d'attaques.[3868] Parmi les rescapés, il n'y a aucun enfant et très peu de femmes, étant donné qu'avec leurs enfants elles n'ont pu courir assez vite pour échapper aux tueurs. N'ayant rien à manger, les Tutsi n'ont plus assez de force pour se défendre ou simplement courir.[3869] Soudain Hérédion montre des tueurs qui viennent d'apparaître sur la ligne de crête, attendant que les journalistes soient partis pour les attaquer.[3870]

Si une poignée de journalistes, armés de stylos, appareils photos et autres caméras, sont parvenus à dissuader les génocidaires de poursuivre le massacre, que dire de l'argument de Jean-Rémy Duval ayant, trois jours plus tôt, justifié l'abandon de ces mêmes Tutsi par la peur d'une attaque contre ses hommes, formés au combat, armés de mitraillettes ?[3871] Les journalistes alors présents tentent de rassurer les Tutsi en leur faisant savoir que les militaires français doivent bientôt arriver. C'est en tout cas ce que leur a dit Marin Gillier ce matin même alors qu'ils le quittaient sur la place de Gisovu. S'il a le temps, il irait le lendemain en forêt. Hérédion en conclut qu'il lui faudra donc courir une dernière fois le soir venu.[3872]

Alors que Benoît Gysembergh prend des photos[3873] de cadavres sur la montagne, il voit des miliciens tuer des Tutsi. Aussi retourne-t-il aussitôt à Kibuye pour appeler les soldats français et les en avertir.[3874] Jérôme se souvient qu'un journaliste en train de prendre des photos de cadavres sur la colline a aperçu des miliciens tuer les Tutsi, suite à quoi il s'en est retourné à la préfecture pour appeler les Français afin qu'ils se rendent sur place et restent avec les Tutsi.[3875]

Dans le quart d'heure qui suit l'arrivée de Peyrard, Gysembergh, Kiley et Reid sur le lieu du massacre de Bisesero, et après que Sam Kiley eut prévenu Thierry, Philippe et Olivier Dunant, ce dernier et quelques autres arrivent sur place,[3876] la patrouille de reconnaissance française guidée par le capitaine Dunant surgissant soudainement au détour d'un chemin.[3877] Gillier vient, quant à lui, de partir pour Mukungu.[3878]

Selon la deuxième version de cet événement, venant non de Prungnaud mais de journalistes, alerté par ces derniers au sujet des Tutsi de Bisesero,[3879] Prungnaud, qui porte alors une veste camouflée avec un écusson représentant une grue couronnée,[3880] aurait formé une petite patrouille parmi les soldats en train de distribuer de la nourriture aux Hutu[3881] et aurait désobéi aux ordres en se rendant finalement à Bisesero.[3882]

Sam Kiley et Olivier Dunant auraient-ils pu toutefois s'arranger pour que ce dernier dispose, aux fins de convaincre son chef de se rendre à Bisesero, de l'argument choc de la présence des médias sur les lieux ? Non, car ils auraient dans ce cas accordé leurs violons afin de fournir la même version des circonstances de ce sauvetage. Or c'est loin d'être le cas, Sam Kiley ne s'étant pas rallié à la version de Thierry Prungnaud.[3883]

Nous voici donc avec deux versions : celle de Prungnaud/Dunant et celle de Kiley/Peyrard/Gysembergh. Il faut ajouter à cet endroit que croire en la véracité de la version de Thierry Prungnaud, c'est croire en des coïncidences bien peu probables : d'abord celle entre l'arrivée au même endroit et au même moment de Sam Kiley prévenant Olivier

Dunant d'un côté, et des deux Tutsi, dont un parlant français, prévenant Thierry Prungnaud et à nouveau Olivier Dunant de l'autre. Celle ensuite qui consiste pour Thierry Prungnaud à rencontrer des Tutsi désireux de les emmener à Bisesero, dont l'un parlant français, alors qu'à l'en croire, il avait déjà décidé la veille de s'y rendre ce jour en compagnie de ses collègues du 13e RDP. Mais surtout, c'est oublier que les gendarmes d'élite s'étaient répartis à parts égales entre les détachements de Marin Gillier et de Jean-Rémy Duval, et que l'un d'entre eux se trouvait dans le minibus de Patrick de Saint-Exupéry lorsque celui-ci ouvrait, le 27 juin, le convoi de Jean-Rémy Duval vers Bisesero. Imagine-t-on un instant que ce gendarme d'élite n'aura pas touché un mot de cette rencontre avec les Tutsi à son frère d'arme et doyen des gendarmes alors présents dans la région, Thierry Prungnaud ? Or pourquoi cette très probable connaissance de Prungnaud de la réalité de Bisesero ne l'a–t-il pas fait désobéir bien avant ? Plus probable est a priori la version selon laquelle c'est uniquement la pression des journalistes qui les aura contraints à se rendre enfin à Bisesero.[3884]

Dans cette hypothèse, s'il n'est pas impossible que Thierry Prungnaud et Olivier Dunant aient réellement désobéi à Marin Gillier, cet acte de désobéissance n'en est pas héroïque pour autant quand on sait qu'il aura pu permettre d'éviter à Olivier Dunant, désormais informé par un journaliste de la situation des Tutsi à quelques minutes de là, d'être plus tard désigné comme bouc-émissaire dans la polémique qui allait inévitablement accompagner cette non-assistance à personne en danger. Aussi n'avait-il d'autre choix que celui de se rendre immédiatement à Bisesero au risque sinon de laisser aux journalistes le soin de raconter au monde comment ils avaient eux-mêmes été contraints à prendre les risques que lui et ses hommes n'avaient pas osé prendre ![3885]

Le sauvetage version Eric Nzabihimana

Mais le trouble est autrement plus profond. La version de Prungnaud ne s'oppose en effet pas qu'à celle des journalistes mais également à celle d'Eric Nzabihimana ![3886] Voici en effet la version de Prungnaud de sa rencontre avec les Tutsi. Les P4 (à bord duquel se trouve notamment Thierry) viennent de refaire le trajet du matin, mais en sens inverse. Au bout d'un quart d'heure à peine, à Uwingabo, Eric surgit d'un buisson, se jette sur le capot de la voiture de tête et leur demande de l'aide. Le convoi s'arrête net. Les militaires français descendent de leurs véhicules et voient des cadavres gisants, encore chauds.[3887] La version d'Eric est toutefois différente. Selon sa propre version, il serait allé à la rencontre de ce convoi alors que celui-ci aurait déjà été à l'arrêt. Vers quinze heures, à l'heure où les miliciens ont fini leur journée de « travail », Eric se serait rendu tout près de la route pour voir si les Français allaient honorer leur promesse.

C'est alors qu'il aurait aperçu un convoi composé de véhicules à l'arrêt, plus nombreux que ceux du 27, dans le sens de la descente, les véhicules n'étant cette fois-ci pas montés de Gishyita mais descendus de Gisovu. Eric se serait alors dit qu'il fallait aller voir si les Français étaient cette fois-ci bien venus les sauver. Une fois parvenu à leur hauteur, les Français lui auraient dit être cette fois-ci venus le sauver.[3888] La contradiction entre ces deux versions laisse pour le moins perplexe. Nous voilà en tout cas maintenant avec trois versions : celle de Prungnaud/Dunant, celle de Kiley/Peyrard/Gysembergh et celle d'Eric Nzabihimana.[3889]

Le sauvetage version Gillier

A ces trois versions s'ajoute celle du chef de Prungnaud et de Dunant, Marin Gillier, qui parvient à évoquer la « découverte » d'Olivier Dunant sans aborder la question de la désobéissance de ce dernier, expliquant dans une lettre qu'il adresse le 30 juin 1998 à la mission d'information parlementaire sur le Rwanda : « Je reçois un appel radio d'un des officiers sous mes ordres qui avait rebroussé chemin quelques heures plus tôt. En effet, il lui avait semblé avoir vu, quelques heures plus tôt, au cours de notre progression quelques personnes différentes de celles que nous croisions depuis notre arrivée. Il n'en était pas sûr, mais cela le tracassait et il voulait lever le doute. »[3890] Or cette nouvelle version contredit aussi bien celle des journalistes, selon qui ce sont eux qui ont prévenu Olivier Dunant, que celle de Thierry Prungnaud, selon qui ils auraient informé Marin Gillier de leur rencontre avec des Tutsi aussitôt après avoir vu ces derniers. On supputera que, bientôt contraint à son tour de se rendre à Bisesero, Marin Gillier aura pu fabriquer a posteriori une histoire susceptible de le tirer personnellement d'affaire. Or une telle histoire, si elle voulait remplir cet objectif, se devait d'omettre aussi bien la pression des journalistes que l'ordre qu'il avait donné à ses hommes de ne pas se rendre à Bisesero. Marin Gillier n'aura au moins pas eu à réfléchir longtemps aux fins d'élaborer sa propre version.[3891]

Alors Thierry Prungnaud a-t-il sacrifié Marin Gillier sur l'autel de sa propre gloire tout en construisant une version donnant au moins à une partie de l'armée française l'initiative de ce sauvetage ? Bien possible au regard de son envolée lyrique dans le livre qu'il a écrit avec Laure de Vulpian, et dans lequel il claironne que « Bisesero, c'est l'honneur de Turquoise », avant d'oser ajouter que « c'est même l'honneur de la France ». Mais son récit a cela de commun avec celui de Marin Gillier qu'il omet de mentionner que c'est apparemment sous la pression médiatique qu'il fut contraint d'agir enfin dans le bon sens.[3892]

Ni Thierry Prungnaud ni Olivier Dunant n'auront ainsi fait preuve de la moindre compassion à l'égard de leur chef, décidant de raconter une histoire mettant la sienne hors-jeu, une histoire qu'ils n'auront semble-t-il eux-mêmes pas moins en partie fabriquée. Alors Marin Gillier abandonné de tous ? Pas vraiment. Le journaliste Patrick de Saint-Exupéry prend sa défense. Dans son livre L'Inavouable, il considère « fort probable » qu'il ait « sciemment décidé de contrevenir aux ordres en faisant mine de découvrir par hasard, le 30 juin 1994, « la tragédie rwandaise » ». Sauf que si cela avait été le cas, il n'aurait pas manqué de s'accorder préalablement avec ses hommes afin que tous ensemble livrassent de cette histoire une version commune. Or tel n'a pas été le choix de Thierry Prungnaud qui a pris le parti de faire savoir qu'il avait désobéi à Marin Gillier.[3893]

Le sauvetage version Rosier

Et nous voilà désormais avec quatre versions : celle de Prungnaud/Dunant, celle de Kiley/Peyrard/Gysembergh, celle d'Eric Nzabihimana et celle de Marin Gillier. Et ce n'est pas fini. Car le chef de Marin Gillier, Jacques Rosier, a également son mot à dire dans cette affaire ! Dans son livre François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda paru en mars 2005, Bernard Lugan fait état d'un entretien que lui a accordé l'ancien colonel Jacques Rosier, général au moment de l'interview. Or toutes les versions précédentes, que ce soit celle de son subordonné Gillier, des hommes de Gillier, des journalistes ou du rescapé explosent littéralement en vol au regard de celle de Rosier qui, lui, n'a rien vécu des événements qu'il décrit : « Dans la région de Gishyita, l'action de reconnaissance est reprise au lever du jour avec tous les moyens dont dispose Gillier. Aucun journaliste n'y participe car la progression se fait à pied. » Tout le monde sauf Rosier s'accorde pourtant sur le fait que cette progression s'est faite en véhicule. Poursuivons : « Elle est lente compte tenu du relief mais elle est également prudente car le souci de Gillier est toujours de ne pas avoir à se heurter à d'éventuels éléments APR infiltrés. » Gillier déclare au contraire que la progression fut très rapide au prétexte, d'ailleurs fallacieux, d'éviter un affrontement avec le FPR. Continuons : « Il décide néanmoins d'avancer le plus loin possible vers l'Est et ce faisant il dépasse le secteur de Bisesero. Vers midi, après plus de six heures de marche, un informateur lui montre une colline dans la direction du lac Kivu, affirmant qu'il s'y passe des choses graves. » Notons à cet endroit les « six heures de marche » totalement fantasmées par le général. Lisons la suite : « Le capitaine Dunant chef de l'équipe de recherche du 13e RDP (Régiment de dragons parachutistes) venus renforcer les commandos marine de Gillier reçoit l'ordre de faire demi-tour et de se diriger vers le point en question. » Ici Rosier rejoint la version de Gillier selon laquelle ses hommes ne lui auraient pas désobéi, Gillier lui-même leur ayant donné l'ordre de revenir

sur leur pas. Poursuivons : « Vers 15 heures, après un peu plus de deux heures de marche, il découvre un important site de massacre du secteur de Bisesero. » Rosier nous décrit une véritable journée de randonnée pédestre. Les deux heures de marche supplémentaires viennent s'ajouter aux six premières heures de marche. Autrement dit, Dunant aurait ce jour déjà marché huit heures à Bisesero avant de finir par tomber sur des Tutsi ! Rappelons qu'il aura suffi aux premiers journalistes de patienter quelques minutes à Bisesero pour rencontrer des Tutsi ! Lisons la suite : « Aucun journaliste n'est présent. » Cette précision de Rosier est centrale puisqu'il s'agit d'insister sur le fait que les militaires ne se sont pas rendus à Bisesero en raison de la pression des journalistes, mais de leur propre fait. Continuons : « Deux heures plus tard, Gillier rejoint lui aussi à pied. Il faut faire vite car la nuit tombe vers 18 heures. » Gillier partant à pied du village dans lequel il s'est vu refuser son aide par le prêtre français. De plus, deux heures à pied à marche forcée ? Rosier nous décrit une vraie compétition sportive. Pour conclure : « Le secteur est donc sécurisé tandis que les blessés sont secourus. Immédiatement prévenu, Rosier fait activer l'hôpital militaire de campagne où sont accueillis les plus touchés d'entre eux. » On veut bien le croire sur ce dernier point. Mais au fait ! Les troupes de Gillier ne sont pas censées craindre la présence des rebelles du FPR à cet endroit ? Et les soldats français auraient ainsi déambulé des heures à pied dans cette région prétendument infestée de rebelles, et ce sans véhicule, sans arme lourde, à la merci de la moindre embuscade ? Allons bon. Rosier et Lugan ne sont pas si insensés que cela et se rendront vite compte de l'ineptie de cette version, à tel point que la réédition deux ans plus tard du livre de Bernard Lugan censée faire état de la version officielle militaire ne consignera plus le chapitre consacré en 2005 à Bisesero ! Mais les écrits restent.[3894]

Et de cinq ! Cinq versions concernant les circonstances de la « découverte » des Tutsi en danger à Bisesero : celle de Prungnaud/Dunant, celle de Kiley/Peyrard/Gysembergh, celle d'Eric Nzabihimana, celle de Marin Gillier et celle de Jacques Rosier.

Le sauvetage version rescapés

Et si aucune de ces histoires ne rendait finalement compte des circonstances réelles dans lesquelles s'est faite la rencontre entre les soldats français et les Tutsi de Bisesero ? Car il existe une sixième version de cette rencontre, une sixième version ô combien troublante, ô combien précise, de surcroît recoupée par plusieurs témoignages. Elle est d'abord fournie par Jean-Baptiste Ufitayezu, rescapé du génocide. La voici.[3895]

Alors que les Tutsi sont en difficulté, les miliciens qui, le matin même ont essayé de les attaquer, sont là, tout près de la route, les poursuivant sans toutefois, à cet instant, utiliser d'arme à feu. C'est alors que Jean-Baptiste Ufitayezu, réuni dans l'adversité avec ses camarades ainsi que ses parents, entend puis aperçoit un convoi arrivant à leur hauteur à vive allure. Il est formé de cinq véhicules militaires : des blindés, des jeeps portant de grands fusils à l'avant, ainsi que des camions fermant le convoi. Au bout de trois jours, les Français, qui ne sont toujours pas revenus dans la région de Bisesero après leur visite avec le chef milicien Jean-Baptiste Twagirayezu, la traversent donc pour la deuxième fois, ce matin, en venant de Gisovu et en prenant la direction de Gishyita. Les Tutsi courent aussitôt dans la direction du convoi français puis se mettent en travers de la route pour tenter de le bloquer, de forcer les Français à s'arrêter et obtenir ainsi d'eux qu'ils leur portent enfin secours. Arrivés sur la route, les Tutsi, qui sont alors une vingtaine, s'arrêtent de courir et essaient désormais de bloquer le passage des véhicules, parvenant à se placer devant la première voiture du convoi qui aussitôt s'arrête, entraînant l'arrêt de l'ensemble du convoi. Un soldat français assis, fusil en main, est en position de combat. Leur chef, un capitaine français, sort d'un des véhicules. Une longue conversation s'engage alors entre lui et les Tutsi à qui il demande la raison pour laquelle ils bloquent ainsi la route. Jean-Baptiste Ufitayezu se souvient qu'Eric lui répondit : « Pourquoi nous dites-vous de continuer à nous cacher alors que de votre côté, vous communiquez avec les miliciens ? Au bout de trois jours, vous pouvez constater qu'il y a beaucoup de morts. » Le capitaine français répond à Eric qu'ils n'étaient alors pas en mesure de se protéger eux-mêmes en dépit du matériel qu'ils avaient alors. Notons que cette conversation laisse penser que ceux qu'ils arrêtent ainsi sont donc au courant de la rencontre faite par Duval trois jours plus tôt, alors que selon la version officielle française, ils n'en auraient pas entendu parler. Continuons. Eric s'adresse au capitaine français : « Pourquoi n'étiez-vous donc pas en mesure de nous protéger ? » Mais le capitaine français demande qu'on lui laisse le passage. Eric s'y refuse : « Ça ne se passera pas comme ça. Si vous avez la volonté de nous protéger, protégez-nous. Si vous n'avez pas cette volonté, tuez-moi vous-même. » Les Tutsi font savoir aux Français que s'ils passent leur chemin, tous ceux qu'ils peuvent voir ici vont aussitôt se faire tuer. Et de leur désigner les miliciens. Les Français les aperçoivent alors très bien, les tueurs étant à peine à deux cents mètres de l'endroit où ils se trouvent. Le capitaine français appelle alors ses camarades. Un soldat arrive, monte sur un véhicule, prend des jumelles qu'il braque en direction des tueurs. Jean-Baptiste Ufitayezu s'approche avec d'autres Tutsi de la voiture de tête, celle sur laquelle se trouve un grand fusil, le temps que le capitaine français prenne sa décision d'accepter ou non de rester avec eux.

Il attend l'ordre qu'il va finalement donner à ses hommes, sans bouger de cet endroit de la route. Il s'agit de les empêcher de repartir. De plus en plus de Tutsi bloquent maintenant la route qu'ils ne quitteront plus, même après la fin de la discussion. Le capitaine français fait alors signe au chauffeur du véhicule de tête, monte au niveau du grand fusil placé sur ledit véhicule, en descend le canon pour montrer aux Tutsi ce qui risque de leur arriver s'ils ne lui laissent pas le passage. Mais les Tutsi persistent à rester sur la route si bien que le capitaine français, qui ne peut que constater qu'ils n'ont pas peur, engage maintenant une longue discussion avec ceux avec qui il est venu, les informant que les Tutsi n'acceptent pas de lui laisser le passage. Le capitaine français appelle Eric Nzabihimana avec qui il discute très longuement. C'est alors qu'un photographe blanc ainsi qu'un homme blanc portant une jaquette avec beaucoup de poches et de cassettes, dont Jean-Baptiste Ufitayezu pense qu'il doit s'agir de journalistes, rejoignent le capitaine français alors avec Eric et deux autres Tutsi, Bernard et Damascène. Les journalistes participent alors à leur conversation. Jean-Baptiste Ufitayezu est alors, avec d'autres Tutsi, tout près d'eux, si bien que, comprenant le français, il est en mesure de saisir les échanges qui ont lieu à cet instant, tout en restant pleinement concentré sur ce que dit le capitaine français. Il n'oublie pas que c'est précisément de l'ordre que va donner ce capitaine que dépend sa survie. Le photographe ne commence pas tout de suite à prendre des photos, mais attend les ordres du capitaine français. Ce dernier saisit une radio et met des écouteurs. Puis il donne aux soldats du convoi l'ordre de descendre des voitures, après quoi de nombreux militaires, tous armés, descendent des véhicules du convoi, véhicules qu'ils se mettent à contourner. Ce n'est qu'à l'issue de la discussion avec Eric Nzabihimana que le photographe commence à prendre des photos. Le capitaine français ordonne à une dizaine de soldats français de rester sur place pour protéger les Tutsi. Les autres, qui se rendent à Kibuye, reviendront le lendemain 1er juillet. Les soldats commencent à creuser des tranchées.[3896]

Cette histoire n'est pas la même que celle que raconte Eric Nzabihimana, mais nous verrons plus loin que le lendemain 1er juillet, Eric dira au micro de Christophe Boisbouvier sur RFI : « Dès que les premiers Français sont arrivés, les massacres ont diminué d'intensité et après trois jours, les massacres ont cessé complètement. »[3897] Or ceci est en totale contradiction avec ce dont tous les autres rescapés témoignent, à savoir qu'au cours de ces trois jours, les attaques se sont au contraire grandement intensifiées par rapport aux jours précédents. La question se pose de savoir ce qui le pousse ainsi à ne pas faire état de toute la vérité, comme le font pourtant de si nombreux rescapés. Rappelons-nous ce que nous dit Jean-Baptiste Ufitayezu : « Le capitaine français appelle Eric Nzabihimana avec qui il

discute très longuement. » La réponse à cette question se nicherait-elle dans le contenu de cette longue discussion qui a précédé la décision du capitaine français de finalement arrêter et sauver les Tutsi ? La question mérite d'être posée. Car il ne faut pas oublier qu'Eric Nzabihimana est, à compter de l'instant où il vient d'être « sauvé » par les soldats de Turquoise, entre leurs mains, qu'il a par ailleurs compris qu'ils ont tout fait pour que le génocide de Bisesero aille à son terme, qu'ils ne reculent donc devant rien si ce n'est le fait accompli, et qu'un accident est si vite arrivé dans un environnement hostile tel que ce camp dans lequel il s'apprête à passer plusieurs semaines avec eux. Il n'est pas non plus impossible que cette « discussion » ait laissé des traces telles qu'il préfère jusqu'à ce jour omettre certains pans de la réalité dès lors que cela le mettrait en danger encore aujourd'hui. Il y a heureusement tant d'autres témoins.[3898]

Non seulement l'histoire racontée par Eric Nzabihimana n'est pas la même que celle racontée dans le détail par Jean-Baptiste Ufitayezu, mais celle de Jean-Baptiste est recoupée par d'autres témoignages, dont celui d'Aphrodis Mudacumura. Voici ce qu'Aphrodis nous raconte de cette rencontre : « Le 30 juin, j'étais sur la colline de Rwirambo, tout près de la grand-route. J'étais blessé, je ne pouvais pas me déplacer. Et puis, tout d'un coup, j'ai vu arriver des rescapés. Ils m'ont amené sur la route pour que je puisse parler avec des Blancs. Ces Blancs étaient dans des voitures. Ils venaient juste de se garer. Mais je peux raconter comment ils sont arrivés et comment ils se sont garés. Je sais ce que m'ont dit mes amis. Quand je suis arrivé, ils essayaient de bloquer la route et se sont mis sous les roues, devant les voitures, et du coup, les voitures ne pouvaient plus avancer. Si je me rappelle bien, les voitures étaient au nombre de six. J'ai croisé un certain Amon Nyakayiro, il était avec un autre rescapé nommé Mathias. Ils essayaient de parler, de mimer, avec des gestes, essayant de faire comprendre aux Français qu'ils ne les laisseraient pas partir. Je me suis approché des Français, et je leur ai expliqué pourquoi mes frères voulaient les empêcher de continuer leur route, en les obligeant à les sauver. Je leur ai dit qu'ils avaient peur, parce que la dernière fois, trois jours avant, ils avaient dit qu'ils allaient revenir nous sauver. Or ils n'étaient pas revenus. Quand ils ont compris que je parlais français, ils ont essayé de m'expliquer. Ils m'ont dit qu'ils comprenaient, qu'ils étaient désolés, mais qu'il fallait qu'ils les laissent partir, promettant qu'ils reviendraient demain après-midi, mais qu'aujourd'hui, ils avaient d'autres choses à faire. J'ai alors insisté, leur disant que de toutes les façons, les rescapés n'accepteraient pas de débloquer la route, tant ils avaient peur. Je leur ai montré les miliciens armés qui étaient au sommet de la colline du futur mémorial. Je leur ai dit que s'ils partaient, ces miliciens allaient nous tuer. Ils ont pris leurs jumelles et ont pu constater que les assaillants étaient nombreux. Ils

m'ont aussi prêté leurs jumelles pour que je puisse constater. On entendait même des voix de miliciens qui disaient : « Regarde, celui-là n'est pas mort ! » J'avais l'impression que ces Blancs étaient de connivence avec les miliciens. Je leur ai dit que s'ils ne restaient pas, ils devraient nous tuer ou nous rouler dessus avec leurs voitures. Il ne fallait pas les laisser partir, parce qu'ils auraient pu dire qu'ils étaient passés ici et qu'ils n'avaient rien vu, que tout était tranquille. Entre trente et cinquante personnes barraient la route aux voitures. Ils avaient décidé de se sacrifier. D'autres Blancs restés dans la voiture étaient fâchés. Ils disaient aux autres : « Venez, on s'en va ! Ils nous racontent n'importe quoi ! On ne va pas se laisser faire par ces gens ! » Ils ont commencé à démarrer leur voiture. A ceux qui étaient là devant les voitures, je leur ai dit : « Couchez-vous ! » J'ai vu que d'autres Français avaient envie d'accepter, qu'ils ne pouvaient pas nous laisser, que c'était quelque chose de très sérieux. » Aphrodis évoque la présence de journalistes : « Les journalistes et les militaires étaient arrivés en même temps. Ce sont les journalistes qui sont finalement sortis et ont essayé de parler avec nous, et ce sont eux qui ont proposé de nous réunir sur la colline de Rwirambo. Les militaires ne voulaient rien faire de nous, ils voulaient continuer à collaborer avec les bourreaux. Si les journalistes n'avaient pas été là, les militaires n'auraient même pas pris la peine de nous écouter. » Aphrodis raconte alors que les soldats français ont appelé leur hiérarchie : « C'est là qu'ils ont appelé leurs chefs à Goma. Ils ont notamment raconté qu'on avait vraiment faim, que cela se voyait qu'on n'avait pas mangé depuis longtemps. J'étais à côté, je comprenais tout, c'est comme s'ils avaient oublié que je parlais français. Ils leur ont dit que nous, rescapés, ne voulions pas les laisser partir. Leurs supérieurs leur ont dit de rester et de s'occuper du sauvetage. Après, j'ai vu d'autres voitures arriver. » Aphrodis décrit comment les soldats et les journalistes découvrent alors les cadavres : « Je me rappelle qu'à partir du moment où ils avaient accepté de nous aider, ils m'ont demandé comment je faisais pour me cacher. Je leur ai dit que je me cachais dans la maison de mon grand-frère. Ils ont voulu venir avec moi voir la maison. D'autres voitures sont ensuite arrivées et ils ont continué à prendre des photos. Il y avait des cadavres datant de la veille. Ils étaient réticents à les voir, mais je leur ai dit que c'était mieux qu'ils les voient eux-mêmes. Ils ont accepté. Les gens ont montré les cadavres sur la colline de Kagari et de Muyira. » C'est alors que les soldats appellent à nouveau leur compagnons d'armes : « Ces gens qui étaient venus voir les cadavres, ont appelé une nouvelle fois leurs compatriotes qui étaient à Goma. » Autrement dit, selon Aphrodis, il y a bien eu deux appels radio : le premier pour demander l'autorisation de céder à la pression des Tutsi qui leur barraient la route, le deuxième pour demander de l'aide pour les blessés.[3899]

La suite du témoignage d'Aphrodis confirme par ailleurs, et s'il fallait encore s'en convaincre, la collaboration active des soldats de Turquoise avec les forces du génocide. Il s'agit ici d'un témoignage indirect, des Tutsi ayant raconté cela à Aphrodis : « Avant qu'ils ne viennent à Bisesero, des Tutsi avaient vu les voitures très tôt le matin filer à Ruhuha. Ensuite, elles sont venues de Ruhuha vers Rwirambo. Mais avant d'arriver à Rwirambo, elles s'étaient arrêtées sur la colline de Rushishi, colline qui est juste au sommet de celle où se trouve aujourd'hui le mémorial de Bisesero. Normalement, lorsque quelque chose se passe sur la colline de Rushishi, celui qui est sur la colline de Rwirambo ne peut pas suivre les faits et gestes, parce que Rwirambo est à une altitude beaucoup plus basse. Mais on apprendra par la suite qu'avant que les voitures ne viennent vers nous, ils s'étaient arrêtés sur cette colline pour discuter avec des miliciens. Dix minutes après, les voitures sont arrivées de Gisovu vers Rwirambo. »[3900] Ruhuha est aussi appelé Bigugu, les deux endroits se touchant. C'est, rappelons-le, le fief des génocidaires de la région. Or voilà que la connexion entre soldats français et miliciens de Bigugu s'invite pour la énième fois dans notre récit. Après que Siméon Karamaga et Antoine Sebirondo eurent témoigné de ce que des soldats blancs y avaient conduit une réunion le 12 mai, que Charles Serumba, Esther Uwayisenga, Philémon Namuhoranye et Uziel Ndamage eurent, eux, témoigné avoir vu un hélicoptère français s'y rendre le 27 juin, que Charles Mutiganda, Dativa Mushimiyimana et Pascal Basabose eurent témoigné avoir vu un hélicoptère français s'y rendre le 28 juin, c'était donc au tour d'Aphrodis Mudacumura de nous apprendre que des soldats de Turquoise s'y étaient rendus le 30 juin ![3901] On se souviendra à cet endroit que les génocidaires ont, le 13 mai à Bisesero, déferlé sur la colline de Muyira notamment à partir de Bigugu, attendant derrière la haute colline de Muyira.[3902] On se souvient également que pour empêcher les Tutsi de fuir le 13 mai, ces derniers avaient été encerclés et qu'une partie de cet encerclement était réalisé avec la présence de militaires sur Ruhuha, des militaires dont on avait fait croire qu'ils étaient venus pour veiller aux installations d'Electrogaz.[3903]

Aphrodis ajoute dans son témoignage : « Même si certains n'avaient pas voulu nous sauver, on voyait que d'autres avaient pitié de nous. Je peux donner l'exemple d'un Blanc qui nous a vraiment aidés. Et d'ailleurs, il est revenu plus tard à Bisesero. Il nous a donné des photos qu'il avait prises ce jour-là. A moi aussi, il m'a donné une photo. Sur cette photo, j'étais avec des Blancs autour de moi. L'un d'eux, m'a-t-il expliqué, était très méchant, c'est lui qui voulait nous exterminer, qu'un autre Blanc avait pitié de nous mais qu'il ne pouvait rien faire. »[3904] Il parle là de Thierry Prungnaud. On ne doute pas qu'il aura pu tenter de convaincre ses compagnons d'armes de sauver les Tutsi quand il n'y avait plus d'autre choix, sinon celui de les

écraser. On ne doute pas nous plus des efforts et de la compassion qu'il aura su déployer après ce « sauvetage » forcé du 30 juin 1994.[3905]

Voilà.

La question Prungnaud

Que reste-t-il des cinq premières versions ? Parfois rien, parfois peu de choses. Que reste-t-il notamment de la version du gendarme Thierry Prungnaud ? Dans L'Inavouable, Patrick de Saint-Exupéry le décrit s'effondrant devant les cadavres du génocide à Bisesero. Impressionné par le spectacle des larmes du gendarme, le journaliste-écrivain adhère à ses propos, persuadé que ce dernier ne comprend que maintenant qu'il a formé les tueurs de ce génocide. Dans un article intitulé « La dictature du visible », le journaliste du *Figaro* écrivait déjà, en évoquant le gendarme du GIGN qu'il venait de voir s'effondrer devant lui : « Il avait formé, lui, le soldat, l'homme de devoir, des tueurs. Indirectement, il venait de participer à un génocide. Et cela, il venait de le comprendre. » C'est en novembre 1995 que cet article avait été publié dans les actes d'un colloque intitulé « Les manipulations de l'image et du son », organisé en collaboration avec le ministère de la Défense, la publication de ces actes ayant été faite par Hachette dans le cadre de la Fondation pour les études de défense.[3906]

Or rien dans la scène que Prungnaud contemple ce 30 juin ne saurait lui faire subitement comprendre que la garde présidentielle rwandaise qu'il a formée deux ans plus tôt est effectivement le fer de lance de ce génocide ! A tel point qu'on ne peut que se demander s'il n'est pas tout simplement en train de chercher à tromper les journalistes. D'autant que la contradiction entre le récit de certains d'entre eux et le sien concernant les circonstances du sauvetage a déjà fait perdre à son acte de désobéissance un peu de sa superbe, ses larmes devenant, dès lors, plutôt sujettes à caution.[3907]

Notons à cet endroit que le journaliste anglais Sam Kiley fait également état des larmes d'un officier le 30 juin dans un article paru dans le Times du 1er juillet 1994. Il le voit se mettre à pleurer devant les cadavres en décomposition.[3908] Or ce n'est que le lendemain 1er juillet que Prungnaud s'effondrera devant Patrick de Saint-Exupéry en reconnaissant avoir formé la garde présidentielle rwandaise l'année précédente. Le journaliste français raconte en effet dans L'Inavouable qu'ayant appris que des soldats français sont arrivés à Bisesero, il abandonna les hommes de Jean-Rémy Duval et s'y rendit à l'aube. Si l'officier dont parle Sam Kiley est bien Thierry Prungnaud, ce dernier aura donc pleuré au moins deux fois devant les journalistes : le 30 juin et le 1er juillet.[3909]

Mais revenons à la question de la formation par Prungnaud de la garde présidentielle dont il ne se rendait compte qu'à cet instant qu'elle fut partie

prenante du génocide. On se rappelle que Roméo Dallaire, chef militaire de la mission onusienne au Rwanda, avait fait savoir que la France avait tenté d'obtenir de l'ONU son renvoi immédiat après qu'il eut, avant le génocide, mentionné la présence de soldats de l'hexagone au sein de la garde présidentielle rwandaise alors étroitement liée aux milices anti-Tutsi. Est-ce à dire que Prungnaud, qui formait cette garde présidentielle, aurait lui été moins bien informé que Dallaire au point d'ignorer les liens de ses disciples avec la milice anti-Tutsi ?[3910]

Il faut ajouter à cela qu'un ancien milicien Interahamwe fait état de ce que « les Français et la garde présidentielle, qui « travaillaient » ensemble, (leur) ont appris à utiliser des armes ».[3911] Et de raconter par le détail comment le tir de précision sur une cible leur permettait de repérer de possibles tireurs d'élite. Rappelons à cet endroit que Thierry Prungnaud formait la garde présidentielle au tir de précision. Aussi peut-on raisonnablement penser qu'elle était dès lors en mesure de participer à former les miliciens au tir au côté des Français. Voilà en tout cas de quoi questionner la sincérité du témoignage de Thierry Prungnaud quand il prétend avoir découvert par hasard en 1992 des Français former des civils au sein du parc de l'Akagera situé dans l'est du Rwanda, et de se demander s'il ne s'agissait plutôt d'anticiper des accusations qui allaient inévitablement finir un jour par être lancées, et tenter de les maîtriser. Pas simple donc de croire possible que Prungnaud n'ait eu vent que par le plus grand des hasards de cette information, lui qui était au cœur du système, de surcroît quand des témoignages font état que cela se savait. Et voilà surtout de quoi questionner la sincérité de ses pleurs quand on sait que la formation des civils par la garde présidentielle avait pour but de leur apprendre comment massacrer d'autres civils ! Quant à Patrick de Saint-Exupéry, il ne peut aujourd'hui que se trouver en porte-à-faux du fait des impressions qu'il aura exprimées à l'égard de deux hommes – Thierry Prungnaud et Marin Gillier - qui, s'ils lui ont un temps inspiré égale confiance, n'en ont pas moins livré des versions contradictoires d'une même réalité.[3912]

Selon Thierry Prungnaud, son groupe ne découvrirait que ce 30 juin « le pot aux roses » qu'est Bisesero, cette vallée où des dizaines de milliers de victimes ont été tuées[3913] et dont seuls huit cents n'ont pas été massacrés, étant dans un état « lamentable ».[3914] Prungnaud affirmait qu'il commençait seulement à réaliser qu'ils avaient été manipulés par leur commandement qui leur aurait fait croire que c'étaient les Tutsi qui tuaient les Hutu.[3915] Un rescapé n'a pas manqué de faire valoir qu'il suffisait d'aller voir la maison d'un Hutu afin de se rendre à l'évidence que c'étaient bien les Tutsi et non les Hutu qui étaient tués.[3916]

Difficile par ailleurs d'imaginer que les moyens de reconnaissance dont disposaient le 13e RDP n'aient permis à Olivier Dunant de déjouer la manœuvre de sa hiérarchie que le groupe de Prungnaud dit ne déconstruire qu'à cet instant. Ceci sans évoquer toutes les informations fournies par les journalistes, confirmées le 27 juin par la reconnaissance du détachement de Duval auquel participait d'ailleurs un compagnon de Prungnaud. Et sans évoquer les articles et émissions radios explicites sur le sujet aussi bien le 28 que le 29 juin, tant d'informations dont on peine à imaginer que pas une seule d'entre elles ne parvînt à trouver, avant ce 30 juin, son chemin vers les oreilles des hommes de Gillier ![3917]

Une chose est certaine : il y avait près de deux mille cinq cents survivants le 27 juin à l'occasion du passage à cet endroit du convoi de Duval. Le 30, il en restait mille quatre cent cinquante.[3918]

La mise en place de la logistique du sauvetage

Les hommes de Gillier parlent avec Eric Nzabihimana de la rencontre du 27 juin

Revenons maintenant au « sauvetage » de ce 30 juin à Bisesero. Les Français descendent de leur jeep.[3919] Une quinzaine de Tutsi sont devant eux. Ils leur montrent l'endroit où se trouvent les leurs.[3920] Il y a là quatre cents Tutsi malades et frêles, dont de nombreux sont blessés par grenades, machettes et armes à feu.[3921] Parmi les bananeraies, reposent des corps de Tutsi morts depuis moins de deux heures.[3922]

Les Français expliquent à Eric Nzabihimana qu'ils viennent secourir[3923] les survivants et lui demandent d'amener les blessés afin de les soigner.[3924] C'est pour Eric la deuxième fois que les Français demandent de rassembler ainsi les survivants. La première fois, ils avaient demandé aux Tutsi de continuer à se cacher. Se souvenant de leur comportement du premier jour, les Tutsi ont peur, mais finissent par se dire qu'il vaut mieux être tué par des gens qui ne les connaissent pas, quand on sait que ceux qui les connaissent leur arrachent d'abord la peau. Persuadés que ces Français n'ont tout simplement pas eu la volonté de les secourir, Eric ne prend même pas soin de leur demander pourquoi ils les ont ainsi laissés tomber le premier jour. Selon lui, les Français auraient tenté de lui expliquer qu'ils avaient désormais suffisamment d'armement, ce qui permettait cette fois aux rescapés de s'approcher sans risque. Mais Eric n'est pas dupe. Il est persuadé qu'ils les ont bel et bien laissés tomber le 27 étant donné qu'ils avaient alors, selon lui, de quoi les secourir. Il ne manque pas de leur faire remarquer qu'ils avaient alors des armes et qu'ils auraient pu les amener à Gishyita. D'ailleurs qu'ont-ils aujourd'hui qu'il n'avait pas trois jours

plus tôt ?[3925] En recensant le matériel qui aurait soit disant cruellement manqué aux hommes de Duval afin d'assurer la protection qu'ont pu garantir ceux de Gillier trois jours plus tard, on conclut assez facilement qu'aucune carence en arme n'empêchait le 27 juin Duval de poster des soldats armés de mitraillettes afin de dissuader les génocidaires de finir leur « travail ».[3926]

Mais si le souvenir d'Eric est exact, qu'il a bien fait cette remarque en comparant leur armement à celui qu'ils avaient le 27 juin, que son interlocuteur ne lui a pas opposé qu'il ignorait que quelqu'un les avait effectivement rencontrés ce 27 juin, cela signifie que cet interlocuteur, un soldat français sous les ordres de Gillier, était donc au courant de la rencontre faite par Duval. Et ce en dépit de la version officielle de l'armée selon laquelle aucun des militaires français sous les ordres de Gillier n'auraient été informé de cette rencontre.[3927]

Quand les soldats français tentent maintenant de convaincre Eric de comprendre leur difficulté du 27 juin par le fait qu'ils pensaient que Bisesero était le sanctuaire du FPR, Eric est convaincu qu'ils savaient au contraire que le FPR n'était pas dans la région. En effet, depuis une semaine qu'ils sont là, ils prennent le chemin qu'empruntent les Interahamwe. Quant au FPR, il n'est jamais passé par les barrières de Gishyita que tiennent les Français et par lesquelles en revanche passent les Interahamwe armés de machettes et de fusils pour se rendre à Bisesero.[3928]

Mais au fait et à nouveau : voici un homme de Gillier qui nous donne tant de détails sur les circonstances de l'abandon de Duval et ce jusqu'à reproduire les arguments de ce dernier ? Et ce alors qu'il n'est pas censé avoir connaissance de cette rencontre ?[3929]

Thierry Prungnaud fait prévenir Marin Gillier

Thierry Prungnaud demande à un de ses collègues de remonter vers les voitures et de décrire la situation au transmetteur afin qu'il prévienne Marin Gillier et que ce dernier vienne de toute urgence, avec des camions. Or le chef de Prungnaud est parti de son côté vers Mukungu y proposer ses services de sauvetage au père Jean-Baptiste Mendiondo,[3930] ce fameux prêtre dont la vie pèserait, aux yeux du ministre français de la Défense, François Léotard, à elle seule plus qu'un millier de vies tutsi.[3931] La petite[3932] unité de Marin Gillier a progressé durant plusieurs heures, avant d'atteindre le village du prêtre français.[3933] A défaut d'être infiltré par des rebelles, le village prétendument martyr est habité par les bourreaux.[3934] Le prêtre a accueilli Marin Gillier, lui a confirmé l'insécurité générale, mais n'en a pas moins choisi de rester parmi ses paroissiens.[3935]

Gillier reçoit alors l'appel radio de l'officier sous ses ordres.[3936] Quel autre choix a-t-il donc que celui de se rendre enfin à Bisesero ? On vient sans doute de lui faire part de la présence de journalistes sur les lieux : *Paris Match*, le Times de Londres. Nicolas Poincaré et Philippe Chaffanjon n'ont quant à eux probablement pas manqué de faire savoir que France 2 est sur le point de diffuser le reportage de Philippe Boisserie tourné le matin même. Ne pas se rendre à Bisesero reviendrait dès lors pour Marin Gillier à s'exposer aux conséquences désastreuses de sa diffusion le soir venu devant des millions de téléspectateurs français atterrés par l'absence du gros de ses troupes à l'endroit où l'attendraient des centaines de Tutsi dont la seule protection ne serait que celle de journalistes.[3937]

Les tueurs rôdent autour des Tutsi

Pendant ce temps à Bisesero, à proximité de l'endroit où les soldats français se trouvent maintenant au côté des Tutsi, des miliciens hutu armés de mitraillettes ainsi que de gourdins se tiennent aux environs en souriant et en faisant des signes de la main aux soldats français. Nombre d'entre eux portent des bandanas aux couleurs bleu, blanc, rouge de la France.[3938] Ils sont sur la ligne de crête, juste en face.[3939] Tout en attendant les secours, les soldats français pointent un fusil-mitrailleur en direction des collines d'où les tueurs observent la scène.[3940] Ils disposent ainsi un véhicule équipé d'une mitrailleuse face à eux.[3941]

De loin, Thierry Prungnaud aperçoit un nuage de poussière et un convoi montant vers le poste de secours improvisé. Il rejoint la piste à grands pas, juste au moment où trois pick-up passent en trombe. Ce sont des véhicules civils camouflés à la mode rwandaise, avec un mélange d'huile de vidange et de terre. Deux miliciens sont à l'avant, quatre à l'arrière, tous en treillis, la kalachnikov à la main. Ils sont en repérage.[3942] Un pick-up est lui aussi orné de bandanas tricolores.[3943] Hérédion fait savoir qu'il s'agit du véhicule communal de Gisovu qui a l'habitude de convoyer les Interahamwe jusqu'ici. Debout à l'arrière, cinq soldats rwandais, dont l'un porte une pelisse de seigneur de la guerre, saluent la foule du V de la victoire.[3944] Tandis que la voiture passe à leur hauteur, les Tutsi reculent soudainement. Ils ont reconnu la voiture ainsi que leurs tueurs. Célestin, un réfugié âgé de dix-huit ans, affirme que cette voiture vient chaque matin remplie d'Interahamwe pour tenter de les tuer. Le pick-up blanc s'arrête. Un capitaine français demande aux occupants d'où ils viennent, ce à quoi ils répondent venir de Butare.[3945] Une demi-heure plus tard, l'un des pick-up repasse devant les Français, dans l'autre sens. A la hauteur de Thierry et du jeune marin, le conducteur ralentit : l'un des occupants se tient debout sur la plateforme avec arrogance et ricane en gesticulant. Il hurle quelques mots en kinyarwanda. Un survivant qui assiste à la scène

traduit les propos du milicien à l'intention du gendarme : « On va revenir et on va tous vous tuer. »[3946]

Le convoi de Marin Gillier arrive sur les lieux

Le convoi de Marin Gillier arrive enfin avec les marins et les VLRA.[3947] Après deux heures de route, il rejoint, sur le site de la vallée de Bisesero, le groupe du gendarme Thierry Prungnaud.[3948]

Quand Marin Gillier constate que les Hutu se rassemblent de plus en plus nombreux et de plus en plus près autour de son unité, il décide de jeter un dispositif de protection afin d'interdire la zone à toute personne suspecte.[3949] Différents personnels sont postés tout autour pour protéger les Tutsi et empêcher les miliciens embusqués dans les collines au-dessus de continuer le « travail ».[3950] Les militaires montent la garde à une centaine de mètres du camp de fortune.[3951] Les soldats français s'affairent enfin à assurer aux Tutsi une protection militaire.[3952] Les marins de Trépel sont chargés de la surveillance extérieure du site. Les gendarmes et les hommes du 13 sont, eux, affectés à une garde rapprochée.[3953] Le groupe de Prungnaud est sommé de désarmer tous les miliciens hutu, jusqu'au dernier. Et de faire de l'humanitaire.[3954] Marin Gillier rend alors compte de la situation par radio[3955] au patron du COS, le colonel Jacques Rosier.[3956]

On tente avec difficulté de convaincre les Tutsi de se découvrir à nouveau afin de recevoir de l'aide

Les Français disent aux Tutsi qui comprennent leur langue de ne pas s'en faire, de rester tranquilles, qu'ils ne viennent pas les attaquer mais les aider.[3957] Une cinquantaine de Tutsi rapidement rassemblées leur font alors savoir que plusieurs centaines des leurs se cachent à proximité. Après avoir rendu compte de la situation par radio, Marin Gillier organise des recherches dans les environs,[3958] les Français utilisant des tambours pour appeler les Tutsi se trouvant dans la brousse, dans les trous,[3959] demandant à ceux qui sont dans les buissons de venir se regrouper.[3960]

Eric Nzabihimana appelle ses compatriotes qui, cachés à proximité, observaient jusqu'alors ce qui se passait, et leur demande de s'approcher.[3961] Ils vont chercher ceux qui se terrent dans leurs cachettes, les Tutsi blessés qui, ne pouvant pas courir, se sont dissimulés dans des trous de peur qu'à la traîne, l'ennemi ne les achève. Mais ces Tutsi ne veulent pas sortir de leur trou. Aussi leur faut-il insister, leur dire que les Français sont là mais ne viennent pas pour les tuer, qu'il semble qu'ils viennent au contraire pour les aider, qu'il faut venir. Et de tenter de les convaincre de ne pas rester seuls dans leurs cachettes. Boniface Mutuyemungu fait partie de ceux qui

les écoutent. On tente de les convaincre que quand bien même ils sont français, il ne faut pas avoir peur de s'approcher d'eux. A cette époque, le chef est de facto celui qui peut parler et comprendre la langue. Boniface se souvient notamment de Damascène Gakwerere, alors enseignant, ainsi que de Bernard Kayumba s'adressant à tout le monde : « N'ayez pas peur, allons-y et écoutons. Il paraît que les Français viennent nous aider. » Les Tutsi commencent toutefois par refuser. La tâche consistant à les convaincre s'avère compliquée. Il faut dire qu'ils ont peur d'aller à la rencontre de Français, sachant ce qu'ils ont fait auparavant. Aussi leur rétorquent-ils : « Comment pouvez-vous avoir confiance en ces gens qui sont venus nous attaquer ? » En dépit de la difficulté de l'exercice, ils persistent à tenter de les convaincre, finissant par leur dire : « Même si ces Français sont venus nous tuer, autant nous approcher tous ensemble. Comme ça, on mourra ensemble. Vous voyez bien qu'il n'y a pas d'autre issue. Alors choisissons d'accepter qu'ils soient là pour nous aider. »[3962]

Amon Nyakayiro est de ceux qui tentent de convaincre les autres Tutsi de sortir de leurs cachettes, se disant qu'il n'est pas grave qu'on les tue. Alors qu'il se trouve sur la route, il constate avec amertume que les Blancs sont revenus avec trois camions pour sauver les Tutsi alors qu'une grande partie d'entre eux sont maintenant morts. Aussi va-t-il chercher les autres Tutsi, plus personne ne fuyant.[3963] Nathan fait face, lui aussi, à des Tutsi terrifiés qu'il encourage à son tour à sortir une nouvelle fois de leurs cachettes.[3964]

En cette soirée, François Murigambi est caché dans un buisson lorsqu'il entend du brouhaha sur les montagnes. Autour de lui, on fait savoir que des Blancs seraient arrivés et qu'ils seraient venus les aider. Oui, mais il n'a pas oublié ces Blancs qui leur ont tiré dessus. Il en est resté traumatisé, comme nombre d'autres d'ailleurs. Aussi quand des Blancs reviennent, François fait partie de ceux qui ont peur de se découvrir.[3965] Pour ce qui concerne Godelieve Mukankamije, quand elle entend que les Français appellent les blessés, elle commence par refuser de venir, mais pour une autre raison que la crainte qu'on lui tire à nouveau dessus. Elle se demande juste à quoi cela va bien lui servir d'être sauvée quand elle n'a maintenant plus personne avec qui vivre, ni parent, ni enfant.[3966]

Les Tutsi ont de l'affection pour ceux qui leur demandent de sortir, pour ces rescapés qui sont somme toute des leurs. Aussi finissent-ils par se convaincre et acceptent de s'approcher des Français afin de leur parler.[3967] Ceux qui étaient jusqu'alors dans des trous sortent ainsi peu à peu.[3968] Quand pour la deuxième fois Faustin Ngarambe voit des Blancs leur demandant à nouveau de sortir de leurs cachettes pour entendre le message qu'ils leur destinent, à savoir que la guerre a cessé et qu'ils sont

là pour les protéger, il n'y croit guère mais n'a d'autre choix que celui de sortir, de se découvrir.[3969] Siméon Karamaga considère pour sa part qu'ils n'ont alors plus rien à perdre et que s'ils osent sortir, c'est qu'ils n'ont à cet instant plus d'autre alternative. Et puis, ils n'ont plus rien à manger.[3970] Alors, quand ils entendent que des gens sont venus pour les sauver, certains commencent à sortir de leurs cachettes, difficilement, pour voir s'ils peuvent trouver quelque chose à manger, s'il y a notamment des fruits à cueillir.[3971]

Les Français ont stoppé leur véhicule en bas de l'actuel monument du mémorial de Bisesero, à Rwirambo. Après être sortis de leurs cachettes, les Tutsi s'approchent d'eux,[3972] Pascal Nkusi le faisant avec réticence.[3973] Ils vont donc dans leur direction, n'ayant plus peur, se disant qu'au lieu de continuer à être tués et torturés, découpés par les Interahamwe, mieux vaut encore se rendre aux Français et être tués par eux. C'est ainsi qu'ils décident d'aller à leur rencontre, non parce qu'ils misent sur leur compassion, mais parce qu'ils en ont assez de continuer à vivre de cette façon.[3974]

Sylvère Nyakayiro fait partie de ceux que l'on vient chercher. Il est alors à Nyiramakware. Il voit se déployer l'opération Turquoise. C'est la première fois que les Tutsi se regroupent depuis qu'Eric Nzabihimana a arrêté trois jours plus tôt le véhicule avec Jean-Baptiste Twagirayezu. Entre temps, les tueurs ont exterminé nombre des siens, des corps gisant partout.[3975] Après que les Tutsi eurent suffisamment insisté, Godelieve Mukankamije finit elle aussi par accepter de se découvrir.[3976]

Un camp est installé sur la colline de Rwirambo

Les soldats de Turquoise encouragent les Tutsi à se rassembler sur une colline,[3977] celle de Rwirambo.[3978] Après leur avoir dit qu'ils étaient là pour les protéger, ils demandent aux Tutsi d'y établir un camp dans lequel ils vont vivre à leurs côtés, les aider, leur trouver à manger. Dès leur arrivée, les Tutsi construisent donc un camp à Bisesero dont Bernard Kayumba sera l'un des responsables.[3979] Les Français plantent leurs tentes tout près de l'actuel mémorial, à l'endroit où se trouve une vallée.[3980]

Ribanje Munyampeta se rend sur la colline de Rwirambo,[3981] ainsi qu'Hérédion Musayidizi[3982] et Innocent Nkusi.[3983] Quand Vincent Usabyimfura arrive à Rwirambo où les Blancs réunissent le peu de Tutsi qui restent, d'autres personnes sont déjà sur place.[3984] Près de huit cents Tutsi finissent par y être ainsi regroupés,[3985] des Tutsi qui ont finalement accepté la proposition des soldats français de se rassembler quelque part, un peu en hauteur,[3986] à un endroit où certains d'entre eux avaient trouvé

refuge tandis qu'ils fuyaient les assauts des deux derniers jours,[3987] à un endroit où sera plus tard construit le mémorial de Bisesero, en hauteur donc[3988] mais juste en contrebas de celui où une arme lourde derrière laquelle se trouvaient des Français crachaient ses projectiles sur les civils tutsi le 13 mai 1994.[3989]

Les soldats français cherchent à s'assurer qu'aucun milicien ne se trouve parmi les survivants à qui ils demandent : « Tu es Hutu ? » Alphonse Sibomana et d'autres leur répondent qu'ils ne le sont pas. Les soldats français : « Tutsi ? » Les survivants : « Oui ».[3990]

Les soldats français désarment les Tutsi

Les Tutsi n'étant pas des agriculteurs mais des éleveurs, ils ne possèdent pas de machettes. Ils sont toutefois parvenus de temps à autre au cours du génocide à en soustraire à leurs assaillants[3991] et même à désarmer des policiers de Gishyita.[3992] N'ayant plus rien à perdre, se battant sans plus se soucier des risques qu'ils encouraient,[3993] ils étaient ainsi parvenus, au début du mois de juin, à accumuler une quinzaine de fusils appartenant aux génocidaires, perdant nombre des leurs pour atteindre l'objectif consistant à tuer un assaillant muni d'un fusil ou d'une grenade qui leur permettrait ensuite de tuer à leur tour des militaires et des Interahamwe. Parmi les militaires qu'ils ont tués, il y a ce lieutenant originaire de Gisenyi, qui avait lui-même assassiné de nombreux Tutsi.[3994]

Les survivants ont donc une quinzaine de fusils, cependant, quasiment personne parmi eux ne sachant s'en servir, ils se sont résolus à les enterrer.[3995] Il faut dire qu'il leur manque également des cartouches pour les utiliser.[3996] Dans des trous sont donc cachés des fusils, mais aussi des lances et des arcs. Après l'avoir raconté aux Français, ces derniers emportent, à leur grand désarroi, ces armes sans lesquelles ils ne peuvent désormais plus se défendre,[3997] ramassant les lances, les machettes et autres casse-têtes,[3998] leur disant qu'ils ramèneront chez eux ces armes inconnues afin qu'on les expose dans leurs musées, ajoutant qu'ils n'en ont de toutes les façons plus besoin maintenant qu'ils sont là pour les protéger.[3999] Les Français se saisissent donc des armes traditionnelles en possession des Tutsi, que ce soient des bâtons ou des lances, refusant de les leur rendre.[4000] Ceux des survivants qui n'ont pas remis leurs armes aux hommes du lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval le 27 juin les remettent maintenant à ceux de Gillier.[4001] Aussi sont-ils désormais dépossédés de leurs armes traditionnelles. Arrachés les arcs et les flèches, prises les lances, les bâtons, des armes leur venant de leurs parents et auxquelles ils tenaient. La quinzaine de fusils qu'ils ont pris soin d'enterrer leur sont également confisqués.[4002] Quant à Marin Gillier, il se contente de refuser de répondre aux journalistes concernant des armes qui auraient été trouvées

ce jour en possession des survivants tutsi.[4003]

Un dispositif de protection arrive de Goma

Arrive maintenant, sur ordre du chef de Turquoise, un convoi militaire français en provenance de Goma. Il s'arrête à l'entrée du campement, composé d'une quarantaine de légionnaires en treillis et béret vert du 6e REG, le régiment étranger du génie. Un des VLRA est équipé d'une mitrailleuse 12.7 installée sur le toit de la cabine. Elle est destinée à protéger le camp.[4004]

Marin Gillier renvoie les journalistes qui se présentent à lui en invoquant l'urgence de la situation

Alors que le camp est toujours en formation, plusieurs journalistes étrangers commencent à venir.[4005] Les journalistes se présentent[4006] et viennent s'informer de la situation auprès de Marin Gillier qui les renvoie, leur expliquant que des personnes meurent, qu'il convient donc de ne pas entraver son action, qu'il s'occupera d'eux dès que des vies ne seront plus en jeu.[4007]

Les Français distribuent des vivres aux Tutsi

Une fois le camp constitué, les soldats français apportent des vivres aux Tutsi.[4008] On commence par leur amener les premières nécessités, de l'eau ainsi que des biscuits.[4009] On procède ainsi à une première distribution de biscuits énergétiques.[4010] Il s'agit de biscuits protéinés. Les survivants se rangent en longues files indiennes patientes et silencieuses.[4011] Au moment où François Murigambi mange ces biscuits, cela fait maintenant longtemps qu'il n'a plus rien mangé.[4012] Bientôt, à Goma, loin des caméras, les soldats français ne donneront qu'un ou deux biscuits par jour aux blessés qu'ils y auront convoyés à partir du présent camp au prétexte qu'ils risqueraient de mourir si on leur donnait à manger après s'être autant abstenu ![4013]

Tandis qu'ils sont dans le camp de Rwirambo, les survivants ont le sentiment d'être des animaux que les Français nourrissent.[4014] Ils leur donnent ce qu'ils ont : quelques conserves ainsi que des biscuits[4015] se trouvant dans leurs véhicules. Pascal voit deux jeeps garées tandis que d'autres véhicules amènent, à tour de rôle, des biscuits et des haricots, trois jeeps faisant, quant à elles, des allers-retours.[4016] Alors qu'ils distribuent des biscuits aux Tutsi sur la route, les militaires français prononcent un mot que ceux qui parlent leur langue traduisent à Hérédion Musayidizi. Il s'agit du mot « Ibirura » signifiant « sauvages ».[4017] Toute la journée a lieu la distribution.[4018] Pendant la nuit, les soldats français vont jusqu'à leur jeter des biscuits ; seuls ceux qui en ont la force parviennent à en manger. Alphonse Sibomana étant jeune, il fait partie de ceux qui réussissent à les

attraper.[4019] Les Français leur distribuent également des vêtements, ceux qu'ils portent n'étant alors plus que des haillons,[4020] des habits mais aussi du savon afin que les Tutsi alors très sales puissent enfin se laver.[4021]

Marin Gillier demande des hélicoptères

Marin Gillier demande des hélicoptères pour procéder à des évacuations sanitaires, après quoi, la lumière déclinant, il recherche une zone de pose pour le jour et la nuit.[4022] En quelques minutes, aussi bien les commandos de marine à Gisovu que les hélicoptères ont donc été alertés.[4023]

Jacques Rosier arrive à Rwirambo

Après l'appel radio de Marin Gillier, Jacques Rosier se rend sur place à son tour pour se rendre compte de la situation. Il arrive,[4024] quelques trente minutes plus tard, à bord d'un hélicoptère.[4025] Il fait mine, auprès de la journaliste Corine Lesnes du journal *Le Monde*, d'ignorer l'existence de la rencontre du 27 juin entre Jean-Rémy Duval et des rescapés tutsi à Bisesero : « On nous avait signalé des expéditions punitives, mais on ne savait pas qui faisait quoi. »[4026] Or *Le Figaro* a fait état la veille de ladite rencontre avec Duval.[4027]

On trie les blessés et prodigue les premiers soins

Rosier fait activer l'hôpital militaire de campagne où sont accueillis les Tutsi les plus touchés.[4028] Les blessés sont peu à peu amenés dans le camp de fortune,[4029] les Tutsi étant classés par groupes, séparant les biens portants des blessés, et ces derniers selon la gravité de leurs blessures.[4030] On se met à trier les blessés graves.[4031] Afin de récupérer le maximum de rescapés avant la tombée de la nuit, les P4 ainsi que deux VLRA partent à la recherche de survivants isolés, trop éloignés ou trop mal en point pour rejoindre à pied les militaires français.[4032] On dispose de désinfectants, de compresses, de pansements, de sparadraps, de perfusions et de couvertures de survie.[4033] Les écoliers, susceptibles de comprendre les instructions en français lavent les plaies puis les couvrent.[4034] Il n'y a toutefois pas là de quoi soigner les blessés graves.[4035]

Marin Gillier dans la posture d'Eisenhower

La télévision est présente et de nombreuses photos sont prises.[4036] Marin Gillier se dirige vers les journalistes pour présenter la situation et répondre aux questions.[4037] Il incite par ailleurs un cameraman à aller filmer les cadavres.[4038]

Des années plus tard, témoin de la défense de l'écrivain-enquêteur Pierre Péan dans son procès l'opposant à l'association française SOS

Racisme, Marin Gillier raconta, dans une salle d'audience d'un tribunal parisien, comment il aurait de son initiative sauvé ce 30 juin 1994 des centaines de Tutsi de leur extermination programmée.[4039] Il n'évoqua cette scène qu'après avoir toutefois pris la précaution de faire silence sur toutes les occasions au cours desquelles il avait, lors des jours qui précédaient, été informé de l'existence des massacres ciblant les civils tutsi à Bisesero. Il raconta comment il avait fermement renvoyé des journalistes venus s'informer auprès de lui de la situation, expliquant à ces personnes, sans lesquelles ce sauvetage n'aurait jamais eu lieu, que des hommes et des femmes étant en train de mourir, il convenait de ne pas entraver son action, ce qu'il ne manquera d'ailleurs pas de rappeler aussi bien dans son rapport à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda en 1998 que dans sa tribune dans *Le Figaro* le 1er juin 2006.[4040] Il raconta enfin ce que le journaliste américain Raymond Bonner avait mentionné dans son article du *New York Times* paru le 2 juillet 1994, à savoir qu'il avait un peu plus tard pris l'initiative de revenir vers ces journalistes, allant donc jusqu'à inciter un cameraman britannique à aller filmer les cadavres sur la colline. « Vous devez y aller », lui avait-il donc alors ordonné, ajoutant dans un même souffle : « Les gens doivent voir ça. »[4041]

Ce faisant, l'officier français venait de reproduire l'attitude d'Eisenhower découvrant les charniers des camps de la mort nazis en 1945. On sait que le général américain avait ordonné que soient pris autant de photos et de films que possible, arguant qu' « il viendra un jour où un fils de pute dira que cela n'est jamais arrivé ». Si ce n'est qu'Eisenhower n'était d'aucune manière impliqué dans le carnage qui avait produit ces corps dont il sommait alors les photographes de fixer l'image pour l'Histoire. Quant à la présence de Marin Gillier sur les lieux du génocide, elle n'avait pour sa part résulté que de son incapacité à empêcher certains journalistes de s'y rendre eux-mêmes. Qu'importe ! Le récit du témoin de la défense porta ses fruits, suscitant jusque chez le procureur une émotion dont elle ne manqua pas de faire part dans son réquisitoire. Une certaine forme d'autocensure venait de la priver de la possibilité de concevoir qu'entreprendre de narrer avec tant d'émotion sa propre implication dans ce type de sauvetage pouvait aussi nourrir le projet d'effacer le souvenir de ce que l'on avait, un temps, tenté d'empêcher.[4042]

Opération médiatique

France 2 : « Les soldats français, dans le cadre de l'opération Turquoise, tentent d'arracher les premiers blessés à la mort. »

Déjà ce 30 juin 1994, l'opération de communication de Marin Gillier avait bien fonctionné. Journal télévisé de France 2, édition de la nuit, 30

juin. Florence Duprat : « Le Rwanda est en proie à un véritable génocide. C'est en ces termes que le rapporteur de l'ONU a qualifié les massacres de Tutsi. René Degni-Ségui a également réclamé la création d'un tribunal international pour juger les responsables de ces atrocités. Les soldats français, dans le cadre de l'opération Turquoise, tentent d'arracher les premiers blessés à la mort. Ce soir, les premières évacuations ont débuté, évacuations suivies par Valérie Fourniou et Joseph Tual, nos reporters sur place [les techniciens étant B. Larose et J. G. Gueran] : « Il a été blessé à coups de hache et de machette » ». L'image montre un enfant dans les bras d'une militaire française. L'enfant a des bandages sur la tête. Le journaliste poursuit : « Il n'a même pas dix ans. Dix-huit enfants, tous évacués de la région sud de Kibuye au Rwanda, où ils s'étaient réfugiés pour échapper aux massacres. C'est une patrouille française qui les a trouvés. Cachés dans la montagne, espérant ne plus rencontrer ceux de l'autre ethnie qui les poursuivent nuit et jour et qui n'hésitent pas à mettre à mort des enfants. Puis, la parole est donnée au lieutenant-colonel Bolleli du 13e RDP : « Nous avons localisé les blessés les plus graves, et à partir de là, nous les évacuerons. Nous continuerons en principe l'évacuation demain matin car la nuit tombe. » « Vous pensez en évacuer combien ? » « Je ne sais pas », répond l'officier, « mais ce soir, nous en aurons évacués quatre-vingt-seize. » Le reportage se poursuit : « Ce sont les premiers blessés, évacués sur la base arrière de l'opération Turquoise, ici à Goma, à la frontière du Zaïre. » Et la journaliste de lancer : » Cela faisait cinq jours que les médecins et infirmières de cet hôpital les attendaient, eux, et tous ceux qui n'osent pas sortir de leur cachette, terrés quelque part dans les collines, à l'abri de la forêt. » Retour plateau : « Environ deux mille Tutsi sont donc réfugiés dans les collines de Bisesero depuis deux mois et demi. Ils sont menacés par des bandes de Hutu qui, chaque jour, accentuent un peu plus la pression, au point que les commandos de marine français, qui sont sur place pour les protéger, ont demandé des renforts cet après-midi. »[4043] Il faut savoir que le lieutenant-colonel Bolleli deviendra plus tard général et dirigera la sécurité militaire française, la DPSD, ainsi que la Direction du renseignement militaire, la DRM.[4044]

TF1 : « Depuis que les soldats français sont entrés au Rwanda, les Tutsi disent que les massacres ont cessé. »

La journaliste de TF1 Nahida Nakad va, quelques jours plus tard, oser une version pour le moins mensongère des circonstances du sauvetage des Tutsi de Bisesero, laissant penser que la rencontre entre les Tutsi et les soldats français se serait faite avec une simplicité déconcertante, omettant juste d'évoquer l'ensemble des réticences à leur porter secours, réticences qui jalonnent littéralement la journée du 30 juin : « Ils ont appris que l'armée française était dans la région, se sont regroupés,

hier, ils ont été à leur rencontre. » Mais ce n'est pas tout. La journaliste continue : « Depuis que les soldats français sont entrés au Rwanda, les Tutsi disent que les massacres ont cessé. » Non, les Tutsi ne disent pas cela mais tout le contraire. Un seul l'a dit, comme nous l'avons vu, au micro de Christophe Boisbouvier de RFI. Il s'agit d'Eric Nzabihimana. Et cela reste un mystère.[4045] Elle poursuit : « C'est un génocide, il n'y a pas d'autre mot pour décrire ce qui s'est passé au Rwanda. Il reste certainement beaucoup de Tutsi cachés dans la forêt. Ce matin, une centaine de soldats français sont partis à leur recherche. Ici, on espère qu'ils arriveront à temps pour les sauver. »[4046]

Le reportage de Boisserie est diffusé au vingt heures de France 2

Au cours du vingt heures de France 2 est également présenté le reportage de Boisserie et Maisy. Ils racontent les circonstances dans lesquelles ils sont tombés sur un groupe de rescapés : « Dans la montagne de Bisesero, les enfants tutsi ont appris à courir pour tenter d'échapper aux massacres. Depuis deux mois et demi qu'ils se sont réfugiés dans ces forêts, des groupe de Hutu viennent quotidiennement pour la chasse à l'homme. Un enseignant nous guide dans ce qui est devenu un cimetière à ciel ouvert. » S'ensuit l'interview d'Eric Nzabihimana. Le reportage se poursuit : « Ce matin, des militaires français des commandos marine sont passés dans leur forêt, sans s'arrêter. Ils allaient en fait un peu plus loin. Ils y ont découvert la même horreur. Elle venait d'être commise. » Quid de ce que les soldats sous les ordres de Gillier sont, à cet endroit connu pour abriter les génocidaires, allés distribuer de l'aide humanitaire à des Hutu loin d'être en danger ? Le journaliste poursuit : « Parmi les deux cents blessés recensés, quarante très graves ont été évacués vers le Zaïre. »[4047]

Marin Gillier qualifie devant les journalistes les tueries d' « intolérables ».[4048] Dans le rapport qu'il fera quatre ans plus tard à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda en 1998, la phrase suivante sera écrite en gras : « C'est alors que nous avons été confrontés, pour la première fois, à la tragédie rwandaise. » Elle sera reprise dans sa tribune publiée dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.[4049] Mais tous les journalistes ne sont pas dupes et celui de *L'Express*, Vincent Hugeux, écrira qu'il s'agit là d'un « épais mensonge, qu'infirment, au-delà de nos propres souvenirs, les récits recueillis auprès de maints rescapés et de miliciens emprisonnés ». Il faut dire que le 26 juin 1994, soit quatre jours avant que Marin Gillier ne fut prétendument « confronté, pour la première fois, à la tragédie rwandaise », Vincent Hugeux et Sam Kiley lui avaient expliqué qui étaient les victimes de ladite « tragédie », les Tutsi, et où se jouait la scène de ladite « tragédie », à Bisesero.[4050]

Les Français sont donc cette fois présents en force, avec nombre de camions ainsi que de soldats.[4051] Ils ont des voitures rouges qui rappellent à Hérédion Musayidizi la couleur de leur peau.[4052] En plus des nombreux véhicules, arrivent leurs hélicoptères.[4053]

Les blessés graves sont héliportés à Goma

Juste avant la nuit,[4054] les blessés les plus graves sont transportés vers Goma où Turquoise dispose d'une antenne chirurgicale. C'est la toute première fois que l'EMMIR s'inscrit dans une opération d'une telle envergure, aussi loin du territoire national.[4055] Les militaires français regroupent les Tutsi, prennent les blessés aux jambes et aux bras, les placent à l'arrière de l'hélicoptère, avant de les transporter vers le Zaïre. Huit navettes ont ainsi lieu.[4056] Grièvement blessé, Antoine Sebirondo est héliporté en direction de Goma,[4057] ce qui est également le cas de Philémon Hakizimana,[4058] de Pascal Nkusi,[4059] et de Godelieve Mukankamije.[4060] Quelques jours après qu'Esther Uwayisenga a vu un hélicoptère se diriger vers Ruhuha, la voici à son tour héliportée par les Français vers Goma.[4061] Pascal Basabose a le sentiment que ce sont les mêmes hélicoptères qu'il a vus au cours des trois jours d'attaque et qui reviennent maintenant pour les sauver en les amenant à Goma.[4062] Les blessés qui ne sont pas évacués sont pansés sur place dans un dispensaire mobile. Eric Nzabihimana est très légèrement blessé à la plante du pied gauche. C'est sa seule blessure physique.[4063]

Les blessés graves sont donc héliportés vers Goma, au Zaïre, où nombre d'entre eux vont être amputés à la chaîne par des « médecins » français pour des blessures bénignes. Ceux qui se sont battus sur place contre ces médecins-soldats pour éviter qu'on ne tente à nouveau de les couper ont à ce jour encore et leurs jambes et leurs bras. Sauvetage, vous avez dit sauvetage ?[4064]

Les Tutsi cachés aperçoivent les hélicoptères français transporter les blessés et sortent à leur tour de leurs cachettes.[4065] Si Côme Kayinamura a bien vu les véhicules arriver à Bisesero, il n'est toutefois pas en mesure de s'approcher d'eux.[4066] Côme est maçon.[4067] A cette époque, il a bâti une école technique. Il est alors marié et a un enfant.[4068] Au début du génocide, il s'est réfugié sur les collines de Bisesero et a participé à combattre les génocidaires.[4069] De sa cachette, Côme a vu les Tutsi se faire tuer.[4070] Il s'est lui-même fait tirer dessus. Il a reçu des éclats de grenade. Aussi est-il grièvement blessé.[4071] Voilà pourquoi il ne parvient pas à s'approcher des hélicoptères français.[4072] Des rescapés se chargeront plus tard de le transporter jusqu'au bord du lac Kivu où un marin le conduira jusqu'à

l'île Idjwi.[4073] Un ami lui prêtera son bateau pour fuir vers le Zaïre. De là, un des réfugiés nommé Musana enverra un petit bateau à moteur pour déplacer l'ensemble des fugitifs jusqu'au camp de Kituku, celui-ci abritant alors plus de deux mille Tutsi. Ceux qui viennent de Gisenyi et de Kibuye et qui habitent au bord du lac peuvent faire la traversée en pirogue jusqu'à l'île. C'est pourquoi on en trouve au camp de Kituku, aussi bien d'ailleurs que des Bagogwe.[4074]

A Gishyita, ordre est donné de cesser les massacres

Mais revenons dans la région de Bisesero et plus exactement à Gishyita. Tandis qu'au troisième jour de l'attaque, l'assaut final était sur le point d'être lancé, le paysan génocidaire Elie Ngezenubwo voit les Français ordonner de ne plus se rendre à Bisesero, d'arrêter les attaques, ajoutant que la guerre est sur le point d'être perdue.[4075] Alors qu'il voit des Blancs pour la deuxième fois, longtemps après avoir vu ceux au côté desquels il massacrait les Tutsi de Bisesero lors de la grande attaque du 13 mai, Manasse Nzarora assiste à une réunion au cours de laquelle le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, annonce qu'il ne faut plus retourner à Bisesero étant donné que les Français entendent y sauver les rares survivants tutsi. Aussi Manasse et les autres génocidaires cessent-ils de s'y rendre.[4076] Sikubwabo ayant donné l'ordre d'arrêter les attaques sur Bisesero,[4077] certains des génocidaires commencent à rentrer discrètement.[4078]

Plusieurs jours sont nécessaires pour que tous les Tutsi se décident à rejoindre les Français

A partir de ce 30 juin, plusieurs jours seront nécessaires à l'ensemble des Tutsi de Bisesero pour rejoindre les Français, le temps pour ceux qui se sont déplacés en premier, parmi lesquels Boniface Mutuyemungu, de se convaincre eux-mêmes avant d'aller à leur tour chercher ceux restés dans les trous, ceux qui, ne pouvant pas marcher, se cachent encore dans les buissons. Boniface et les autres Tutsi retournent alors les chercher et leur dire que les Français sont là vraiment pour les aider.[4079] Il faut dire que ces Tutsi ne font pas confiance en ces Français qui les ont abandonnés en dépit de leur supplication de les protéger. Aussi ont-il d'emblée éprouvé de la réticence à l'idée d'aller à leur rencontre. Un à un, ils ont commencé par s'enquérir de savoir s'il n'y avait pas de danger. Voyant qu'il n'y en avait plus, ils ont fini par sortir de la brousse pour aller à leur rencontre, même si, le 30 juin, tous les Tutsi n'étaient pas encore résolus à le faire.[4080]

Quand les Français sont arrivés ce 30 juin pour les sauver, les premiers

Tutsi s'étant approchés d'eux étaient ceux devenus faibles au point de se dire que de toute façon ils n'avaient plus rien à perdre et que quitte à être tués, mieux valait l'être par les Français. Quant à Emmanuel Karebana qui a encore de la force et peut fuir, il s'est questionné, se demandant comment il était possible que ces Français viennent vraiment les sauver. Il se souvenait en effet les avoir vus leur tirer dessus au côté des miliciens et des militaires qui également les tuaient. Aussi a-t-il commencé par être réticent à l'idée d'aller à leur rencontre. Mais il a maintenant très faim. Il a sommeil. Or il peut constater que ceux qui sont près d'eux sont apparemment encore en vie. On lui dit : « Regarde, ils sont là, ils ne nous touchent pas. Peut-être viennent-ils vraiment nous sauver ». Aussi parvient-il petit à petit à vaincre ses peurs, et ajouté au fait qu'il est vraiment à bout, il finit par accepter de s'approcher d'eux.[4081]

Analyses

Une semaine pour aller de Gishyita à Bisesero

Les soldats français auront donc mis une semaine depuis l'instant où ils sont pour la première fois arrivé à Gishyita jusqu'à celui où ils se sont enfin résolus à porter secours aux derniers survivants de Bisesero.[4082] Le commerçant hutu de Gishyita, Isidore Kayiranga, note que tandis que les Hutu mettent trente minutes pour aller à Bisesero, les Français surarmés auront mis, eux, sept jours pour faire le même trajet.[4083]

Les Tutsi essaient de comprendre

Les rescapés revisitent par la pensée l'épisode de l'abandon par le lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval et ses hommes des Tutsi de Bisesero et essaient de comprendre.[4084] Pour Jean-Baptiste Ufitayezu, les Français sont de mèche avec les miliciens.[4085] Pour Bernard Kayumba, ils ont vu ce 27 juin les Interahamwe armés observer les Tutsi découverts. Aussi ne pouvaient-ils, selon lui, ignorer ce qui allait suivre leur retrait. Et de se dire que les Français étaient peut-être de connivence avec les Interahamwe alors présents sur la colline. Pour lui, la France aura ici démontré qu'elle était complice du programme d'extermination.[4086] Pour Casimir Ruzindana, la question de la sincérité de ces Blancs du 27 juin reste une énigme. Peut-être, se dit-il, s'est-il agi pour eux de les compter afin de savoir si c'était la peine de poursuivre leur extermination. Car s'ils avaient vraiment voulu les sauver, ils seraient restés.[4087]

Ribanje Munyampeta a constaté au cours de l'attaque du 13 mai que les Blancs étaient leurs ennemis. Puis il en a vus à nouveau le 27 juin qui, d'après lui, se sont fait passer pour leurs amis, les assurant qu'ils comptaient les protéger, leur donner à manger, qu'ils avaient compris leur

peine. Or ils ne faisaient à ses yeux que leur mentir si bien que le peu de survivants allaient trouver la mort après leur départ. Ce qui lui fait mal aujourd'hui, c'est que les Français soient ainsi parvenus à les tromper en leur faisant croire qu'ils avaient changé, qu'ils étaient aujourd'hui leurs amis, alors que ce n'était selon lui qu'une façon de leur permettre de continuer à les tuer.[4088]

Selon Siméon Karamaga, l'adjoint du chef des Basesero Aminadabu Birara, les Français qui ont fait des choses terribles voulaient hypocritement, ce 27 juin, montrer au monde qu'ils sauvaient des Tutsi. Encore leur fallait-il évaluer le nombre de survivants. C'est pourquoi ils ont, selon lui, commencé à les faire sortir de leurs cachettes. C'est alors qu'ils ont constaté qu'ils étaient encore nombreux. Aussi se seraient-ils dit que l'heure de les sauver n'était pas encore venue et ils sont repartis, disant aux miliciens de venir tuer les Tutsi avant qu'ils ne reviennent eux-mêmes prétendument pour les sauver.[4089] Pour Siméon, si les Français n'avaient pas collaboré, n'avaient pas appuyé les Interahamwe, les Tutsi auraient pu être sauvés. Mais ils sont venus en leur apportant un message de paix, un message d'espoir. Aussi les Tutsi sont-ils sortis de leurs cachettes, croyant que leur présence les protégerait alors que ce n'était qu'un piège pour en finir avec eux. Il se dit qu'avant la présence des Français, les Tutsi avaient été en mesure de courir ici et là en se cachant dans des forêts. Mais les soldats de Turquoise les ont regroupés avant de disparaître. Les tueurs en ont dès lors profité pour les exterminer. Or si les Français avaient appuyé les Tutsi, les avaient défendus, les Interahamwe n'auraient pas pu les exterminer.[4090]

Ce qui fait mal à Philémon Namuhoranye, c'est qu'après la venue des Blancs, tous ceux qui pouvaient encore continuer à se cacher s'étaient désormais découverts. Ils auraient pu les aider et ils étaient encore nombreux, sachant de plus que ceux qui avaient survécu étaient les plus vigoureux.[4091]

L'incompréhension d'un génocidaire

En ce soir du 30 juin, alors que le reportage de Philippe Boisserie est diffusé aux vingt heures de France 2,[4092] il en est un qui à Bisesero ne comprend plus rien à la situation. Il s'agit du génocidaire Jean Ntirenganya. S'il peine à comprendre ce qui se passe alors, c'est pour une raison somme toute assez simple. La première fois, il a vu les Français au côté de qui il se battait avec les Forces armées rwandaises tirer sur les Tutsi. Or voilà qu'en ce mois de juin, il les voit revenir alors qu'il n'y en a, en comparaison du nombre de Tutsi encore vivants avant le 13 mai, pour ainsi dire presque plus, à tel point qu'il peut tranquillement aller cueillir des avocats sans presque jamais en rencontrer. Là où il ne comprend

vraiment plus rien, c'est lorsque les Français se mettent à ériger des tentes pour les rescapés ! Et de ne définitivement rien comprendre, mais alors plus rien du tout, quand il constate que ces Français, revenus au mois de juin, sauvent maintenant ceux qu'il a participé, récompense à la clé, à tuer à leur côté ![4093]

Vendredi 1er juillet

Philippe Leymarie présente le journal Afrique matin sur RFI : « Sauvetage d'urgence dans certaines collines de l'ouest du Rwanda où les rescapés des massacres sont toujours menacés. Les soldats français découvrent dans la forêt des groupes de réfugiés, en majorité tutsi, qu'ils tentent d'arracher au désespoir, à la peur, voire même à la mort. Plusieurs d'entre eux, environ quatre-vingt, ont d'ailleurs été évacués hier après-midi par hélicoptère vers Goma. Des Tutsi blessés par des miliciens hutu dans la région de Bisesero au sud-ouest du pays. »[4094]

Les blessés sont examinés

Les opérations se prolongent en effet jusqu'au matin du 1er juillet.[4095] Il pleut à verse.[4096] Les soldats de Trepel sont exténués.[4097] Quelques Tutsi jusqu'alors réticents vont à la rencontre des Français, voyant qu'ils ont commencé à donner à manger à leurs collègues. C'est ainsi qu'ils continuent peu à peu à quitter la brousse.[4098] Au même moment, des hélicoptères se posent et décollent. Les soldats français ont, au cours de la nuit, installé une infirmerie de campagne. Les premiers rescapés venant d'être examinés tiennent à la main de petits morceaux de papier indiquant le mal dont ils souffrent : « Plaie transperçante à la jambe gauche, causée par balle, surinfectée, avec fracture du tibia », « Plaie au bras gauche, par balle, avec lésion ».[4099] Alors qu'ailleurs les blessures sont souvent provoquées par des coups de machettes, les rescapés de Bisesero sont plutôt victimes de balles ou d'éclats de grenade.[4100] Il faut dire que les militaires rwandais avaient des fusils et des lance-grenades, tandis que les Tutsi n'avaient, eux, que des lances rudimentaires taillées dans les branches.[4101] Et ces derniers de raconter comment ils ont, ces dix derniers jours, été la cible d'attaques quotidiennes de la part des soldats rwandais ainsi que des milices.[4102]

Une investigation à pied dans la vallée de Bisesero non accessible aux véhicules fait découvrir des centaines de cadavres, des victimes de tous âges.[4103] L'air de la montagne est empesté par l'odeur des corps en

décomposition. Un groupe d'une trentaine de cadavres, pour la plupart des femmes et des enfants, semblent ainsi avoir été tués il n'y a que quelques jours.[4104]

Patrick de Saint-Exupéry se rend à Bisesero

Ayant appris que des soldats français sont arrivés à Bisesero, Patrick de Saint-Exupéry a abandonné les hommes de Duval et s'y est rendu à l'aube.[4105] Il y retourne exactement par la même route que la première fois. Il constate que les Tutsi sont là et qu'une infirmerie de fortune a été mise en place, qu'un terrain enfin a été dégagé pour que les hélicoptères puissent se poser et évacuer les blessés.[4106] Il entend Marin Gillier expliquer aux journalistes qu'il n'aurait reçu aucun ordre lui intimant de rallier la colline, laissant entendre que son intervention ne serait due qu'au hasard.[4107]

Thierry Prungnaud s'effondre en larmes

Il est aux alentours de midi. Le journaliste du *Figaro* voit Prungnaud debout, une vareuse de l'armée rwandaise sur son uniforme du GIGN. Il s'assied dans l'herbe et se met à sangloter. Quelques journalistes l'entourent vers qui il se retourne et dit : « L'année dernière, j'ai entraîné la garde présidentielle rwandaise … ».[4108]

Marin Gillier ne met pas Charles Sikubwabo aux arrêts

Les militaires qui montent la garde observent à travers la lunette de visée de leurs fusils les silhouettes se découpant sur la ligne de crête. Ce sont des hommes armés de lances, de machettes et de kalachnikovs.[4109] Personne n'est toutefois arrêté, pas plus que ne le sera Charles Sikubwabo à Gishyita.[4110] Dans la tribune qu'il accorde au *Figaro* le 1er juin 2006 ainsi que dans son rapport à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda en 1998, Marin Gillier raconte avoir forcé la porte du bourgmestre, puis l'avoir sommé de lui expliquer ce qui s'était passé sur le territoire dont il avait la responsabilité, ce à quoi Sikubwabo lui aurait répondu qu'il fallait « se débarrasser de cette engeance ». Marin Gillier s'est ensuite contenté de justifier la non-arrestation du bourgmestre par le fait qu'il lui aurait manqué un mandat de police, et ce en plein génocide ![4111] René Degni-Ségui vient pourtant de rendre public un rapport[4112] dans lequel l'ONU qualifie le massacre perpétré contre les Tutsi du Rwanda de génocide. Or la France n'est pas seulement mandatée par l'ONU au Rwanda. Elle est également

signataire de la Convention de 1948 sur la prévention et la répression du crime de génocide. Aussi s'est-elle engagée en la signant le 12 août 1949 « à prévenir et à punir le crime de génocide ». Son article IV spécifie que sont visés aussi bien les planificateurs, les officiels publics que les individuels privés. Marin Gillier n'a dès lors nullement besoin d'un mandat de police pour arrêter les suspects de participation au génocide. Il laisse pourtant en liberté celui qui vient de lui avouer être l'ordonnateur du génocide à l'encontre des Tutsi de la région. Il se gardera bien, quelques années plus tard, de rappeler dans sa déposition en tant que témoin à décharge de Pierre Péan qu'il a omis d'arrêter Sikubwabo. Il s'agit d'un procès que l'association SOS Racisme intentera à l'écrivain-enquêteur. Marin Gillier ne jugera ainsi pas utile de rappeler au magistrat parisien que, de retour à Gishyita, il avait cette possibilité de mettre aux arrêts le rouage rwandais de l'horlogerie génocidaire à Bisesero. Charles Sikubwabo n'a depuis jamais été arrêté, pas plus que Marin Gillier.[4113]

Il est midi sur RFI

Il est midi. Donaig Le Du présente le journal Afrique midi sur RFI : « Christophe Boisbouvier, vous êtes notre envoyé spécial au Rwanda. Est-ce qu'on sait déjà ce que les soldats français ont l'intention de faire pour venir en aide à ces survivants ? » Christophe Boisbouvier : « Alors, évacuation prioritaire pour les blessés graves. Cent vingt personnes ont été évacuées hier soir grâce à une rotation de huit hélicoptères. Des évacués d'extrême urgence : le crâne ouvert, des membres arrachés. Les autres, c'est-à-dire huit cents personnes, sont toujours sur place sur le terrain dans ces collines du sud de Kibuye à Bisesero. Elles sont protégées par une cinquantaine de commandos de marine français. Apparemment, ces huit cents autres personnes ne seront pas évacuées. C'est ce qu'a déclaré ce matin le colonel Rosier, le chef des opérations françaises dans tout le sud ouest du Rwanda. « Elles seront protégées sur place par des Français et ne seront pas abandonnées », a affirmé le colonel Rosier. « Nous ne partirons pas tant qu'il n'y aura pas de relève », a-t-il dit. » Donaig Le Du : « Comment s'organise sur place la cohabitation ? Dans quel état sont ces personnes que la France a décidé de protéger ? » Christophe Boisbouvier : « Beaucoup sont dans un état très difficile. Un certain nombre ont d'ailleurs des blessures récentes. Ce qui prouverait que la chasse à l'homme a duré jusqu'à ces derniers jours dans ces montagnes. La première chose que l'on remarque, c'est qu'il y a très peu de femmes, très peu d'enfants. Une trentaine de femmes, une centaine d'enfants parmi ce petit millier de réfugiés clandestins de la montagne. Ils ne pouvaient pas courir assez vite pour échapper aux tueurs, nous ont dit les survivants. Et de fait, les soldats français ont découvert un certain nombre de charniers,

plusieurs centaines de cadavres en contrebas de la colline. Ce qui tendrait à confirmer ces déclarations. Alors aujourd'hui évidemment tous ces gens sont rassurés par ce qu'il vient de se passer depuis deux jours. Un groupe de femmes survivantes a même entonné un chant ce matin pour remercier les soldats français qui étaient sur place. » Donaig Le Du : « Est-ce qu'il y a encore des manifestations d'hostilité de la part des miliciens qui rôdaient depuis plusieurs semaines autour de ces réfugiés ? » Christophe Boisbouvier : « Depuis l'arrivée des Français en début de semaine, non. Les miliciens qui traquaient ces Tutsi ne se font plus remarquer. Mais les Français ont conscience que le jour où ils partiront, le risque de retour de ces miliciens sera grand. C'est la raison pour laquelle ils ont décidé de ne pas partir avant qu'il y ait une relève d'autres soldats éventuels et puis aussi un soutien de la part d'organisations internationales. Un convoi humanitaire de l'organisation Care est d'ailleurs attendu aujourd'hui. »[4114]

Le préfet de Kibuye

Patrick de Saint-Exupéry enquête

Patrick de Saint-Exupéry continue quant à lui de recueillir des témoignages avec, cette fois-ci, une idée plus précise en tête des possibles responsabilités du préfet de Kibuye. Et de s'enquérir notamment de savoir si les Tutsi survivants de Bisesero l'ont vu ou bien s'ils ont entendu des choses à son sujet.[4115] Or des choses sur Kayishema, les Tutsi de Bisesero en savent largement.[4116] Le 27 juin, quand Duval avait tenté de rassurer les Tutsi de Bisesero en leur disant qu'il allait immédiatement dire au préfet Kayishema de demander à ses bourgmestres d'arrêter les attaques, Eric Nzabihimana lui avait aussitôt répondu que Clément Kayishema venait lui-même régulièrement avec ses bourgmestres les tuer.[4117]

Le journaliste du *Figaro* recueille ainsi plusieurs témoignages de Tutsi mettant directement en cause le préfet de Kibuye. Il rentre le soir de Bisesero. Une fois à Kibuye, il passe à la préfecture et demande à rencontrer le préfet. On lui dit qu'il n'est pas là.[4118] Clément Kayishema, l'homme mince et toujours bien habillé, que ses anciens amis décrivent comme aimant « beaucoup la bière et les femmes », qui selon certains devient fou quand il boit trop, refuse tout contact avec les journalistes : « Je n'ai rien à dire. » Lorsqu'un des correspondants de presse insiste, le préfet, entouré de ses hommes de main, se contente de lancer un regard menaçant, menace prise au sérieux par les journalistes.[4119] Cela prit deux jours avant que celui du *Figaro* ne parvint à le rencontrer, finalement un peu par hasard dans un bar de Kibuye.[4120]

Duval a-t-il, comme promis aux Tutsi, rencontré le préfet de Kibuye ?

Mais au fait, qu'est-il finalement advenu de cette idée proposée par Duval de demander à Kayishema de faire en sorte de cesser les massacres ? Duval l'a-t-il finalement rencontré comme il l'avait promis aux Tutsi ? Connaissait-il lui-même le degré d'implication du préfet de Kibuye dans le génocide ? Comment donc pouvait-il l'ignorer, lui qui avait avec ses hommes pris ses quartiers chez les sœurs, ces dernières témoignant à qui voulait les entendre de cette stratégie de Clément Kayishema qui avait, début avril, consisté à empêcher les Tutsi de se réfugier chez elles afin qu'ils se rendent dans les lieux prévus pour leur extermination ? Elles en témoignèrent à Patrick de Saint-Exupéry. Elles en témoignèrent également à Corine Lesnes qui publia dans l'édition du Monde en date du 29 juin 1994 les propos de la sœur belge Andrée François, cette dernière expliquant que « les autorités locales voulaient bien (les) protéger si (elles) n'accueillai(en)t pas de réfugiés. » Auront-elles manqué de s'en confier à Duval pourtant installé chez elles dès le 24 juin ? Duval est-il lui-même si peu curieux qu'il n'aura pas jugé utile de s'entretenir ne serait-ce que quelques minutes avec ces témoins de premier plan de la situation à Kibuye depuis le début du génocide ? Elles ont pourtant su démontrer qu'elles étaient loin d'être avares de confidences. Aussi est-il difficilement concevable que Duval n'ait pas su, le 27 juin, que le préfet de la localité dans laquelle lui et ses hommes avaient pris leurs quartiers était au cœur du génocide. Dans ces conditions, le fait que Duval ait pu dire aux Tutsi de Bisesero qu'il allait de ce pas avertir Kayishema pour qu'il fasse en sorte de faire cesser ledit génocide, a de quoi laisser songeur. Et s'il le leur a dit en toute bonne foi, sachant qu'il allait demander à un chef génocidaire de cesser immédiatement ses assauts contre les civils tutsi de Bisesero, qu'en fut-il donc de cette initiative ? S'est-elle concrétisée par une rencontre ?[4121]

La réponse à cette question pourrait bien se nicher au sein d'un article de Patrick de Saint-Exupéry qui commence par faire remarquer que « les deux cent cinquante soldats du Régiment d'infanterie et de chars de marine (RICM) sont basés à quelques mètres des locaux de la préfecture où se rend tous les jours Clément Kayishema », après quoi il fait part des confidences d'un « officier supérieur » qui explique « négocier avec lui pour calmer ses miliciens» ![4122] Si rencontre il y a eu entre Duval et Kayishema le soir du 27 juin, force est donc de constater que la « négociation » aura abouti à accentuer le génocide de Bisesero plutôt qu'à l'arrêter ![4123]

Les hommes de Gillier et le groupe de Prungnaud sont relevés

De son côté, Marin Gillier apprend que ses hommes vont être relevés au camp de déplacés hutu de Kirambo ainsi que sur le site de Bisesero.[4124] La relève est effectuée dans l'après-midi. Avec une seconde nuit blanche en perspective, le capitaine Gillier décide d'utiliser l'heure qui les sépare de la tombée de la nuit à préparer son déplacement. En début de nuit, les forces spéciales françaises quittent alors définitivement la région de Bisesero,[4125] le groupement de Marin Gillier étant envoyé sur Gikongoro.[4126] Quant au groupe du gendarme Prungnaud, il se fait remplacer par le 6ème REG avant de repartir pour d'autres missions.[4127]

Etranges moments sur RFI

Des chants forcés ?

Le soir venu, Dalila Berritane présente le journal Afrique soir sur RFI : « Les Français poursuivent leur mission. Cet après midi, une quarantaine de militaires s'est déployée à Butare, où des menaces d'exaction pèsent sur la population, selon l'état-major français. Et c'est précisément parce que les populations tutsi du massif de Bisesero étaient menacées que les Français les protègent depuis jeudi dernier. Notre envoyé spécial Christophe Boisbouvier s'est rendu sur place. Christophe Boisbouvier : « Sur les huit cents Tutsi protégés par les Français depuis jeudi, il n'y a que trente femmes. Toutes les autres, celles qui ne couraient pas assez vite, ont été tuées. La preuve : les charniers de plusieurs centaines de victimes découverts alentour. Sur le visage des survivantes, un sourire revient pour la première fois et elles entonnent un chant devant les soldats français. » A cet instant, on entend des femmes tutsi chanter.[4128] Il s'agit d'un hymne à Dieu : « Dieu laisse moi venir à tes côtés » (Nyemerera Ngedana na we Myami).[4129] Lorsqu'il raconta cet épisode à l'association African Rights, un rescapé prénommé Maurice fit savoir que des journalistes de RFI les avaient obligés à chanter pour eux.[4130] « Obligés » n'est pas, on l'imagine, ce qu'a voulu dire cet homme. Probablement aura-t-il voulu dire que ce chant ne fut pas de l'initiative des Tutsi, mais du journaliste de RFI qui le leur aura suggéré pour les besoins de son émission radio. Or Marin Gillier ne manquera pas à diverses occasions de mentionner ce chant comme ayant été de l'initiative des Tutsi qui auraient, selon ses dires, voulu ainsi témoigner de leur gratitude à son endroit ! Dans une tribune publiée le 1er juin 2006 dans le *Figaro*, Marin Gillier écrira ainsi : « Au petit matin, les rescapés nous entourent spontanément et entonnent un chant. C'est

ainsi qu'ils nous remercient de leur avoir sauvé la vie. Je suis bouleversé et réalise, en cet instant, tout le sens de mon engagement dans l'armée française. » Il en parlera également à Paris en 2008 à l'occasion de sa déposition en soutien à Pierre Péan alors poursuivi par l'association SOS Racisme. Ce passage de son aventure à Bisesero avait parfaitement su émouvoir le Procureur du tribunal.[4131]

L'étrange propos d'Eric Nzabihimana sur RFI

Et s'il n'y avait que ça. La suite de l'émission de ce jour sur RFI laisse en effet perplexe au moment où Eric Nzabihimana prend à son tour la parole.[4132] Christophe Boisbouvier : « Eric l'instituteur avait été le premier à alerter les Français dans cette montagne au début de la semaine. Il nous avait raconté sa vie de bête traquée. Aujourd'hui, ça va mieux. Eric l'instituteur : « Je suis rassuré. Dès que les premiers Français sont arrivés, les massacres ont diminué d'intensité et après trois jours, les massacres ont cessé complètement. » ».[4133] On croit mal entendre. Alors que tous les rescapés témoignent de ce que les attaques se sont au contraire, pendant ces trois jours, intensifiées de façon absolument fulgurante, Eric dit au micro de RFI précisément le contraire, prenant l'exact contre-pied de l'ensemble des témoignages de ceux avec qui il vient de vivre cet enfer, affirmant à cette occasion une contrevérité flagrante, niant une réalité sur laquelle personne n'oserait aujourd'hui revenir. La mobilisation par centaines de génocidaires venus aussi bien du nord-ouest que du sud-ouest du pays a en effet occasionné, pendant ces trois jours, une intensification des massacres telle que les rescapés ont considéré qu'ils étaient à nouveau d'une nature équivalente à ceux qu'ils avaient subis le 13 mai. Alors, une seule question : pourquoi ? Pourquoi Eric prend-il ainsi le contre-pied de tous ? Et comment donc ne pas se poser cette question ? Eric vient de vivre l'enfer pendant trois jours, en témoigne d'ailleurs auprès d'autres journalistes. On repense à cet endroit à l'accusation forte de Maurice qui soutient devant l'association londonienne African rights que le journaliste de RFI les aurait « obligés » à chanter. On peine à penser que cela soit possible. Mais alors pourquoi cette accusation de Maurice et pourquoi cette contrevérité flagrante d'Eric au micro du journaliste de RFI ? Dans quel espoir sont-ils allés ainsi à deux reprises dans le sens du journaliste radio ? Probablement, puisqu'ils ont fini par comprendre que les soldats français étaient de connivence avec leurs tueurs, dans l'espoir d'être réellement en sécurité au cours des trois semaines qu'ils allaient devoir passer avec ces soldats français une fois que les journalistes auraient quitté Bisesero. Probablement.[4134]

La diffusion se poursuit sur RFI. Christophe Boisbouvier : « Si les Français repartent dans quelques jours, en vous laissant ici, est-ce que vous

serez rassuré encore? » Eric : « S'ils quittent, je crois que les massacres vont recommencer puisque ceux qui font les massacres sont encore là. » Christophe Boisbouvier : « Qu'est-ce que vous préférez, l'évacuation ou la protection sur place ? » Eric : « Nous évacuer à l'extérieur du pays ou à un endroit qui n'est pas celui-ci. Je ne sais pas exactement ce qui va se passer. » Christophe Boisbouvier : « Alors ces Tutsi seront-ils évacués ? » Réponse du colonel Rosier : « Non, non, non. Les seuls qui nécessitaient des évacuations ont été évacués d'urgence hier. Il n'est pas question qu'on parte et, si moi je pars, j'aurai une relève. C'est évident. Les gens ne seront pas abandonnés ici. » Christophe Boisbouvier : « Les Français vont donc rester et vont même continuer à tenter de retrouver des rescapés. Ceux qui restent, je viens de voir le médecin, peuvent rester sur zone. »[4135]

Le tandem Rosier-Lafourcade

Formidable Rosier ! Ce ne serait que suite à un entretien avec lui que le chef de Turquoise, Jean-Claude Lafourcade, aurait, s'il fallait toutefois croire ce qu'il écrit dans son livre « Opération Turquoise », fini par se convaincre de ce que « les Tutsi ont bien été massacrés par milliers depuis deux mois, ils sont victimes d'un génocide ». On se dit que le calvaire des survivants tutsi est donc terminé. Pas si vite ! Car ni Lafourcade ni le chef d'état-major aux armées, l'amiral Lanxade, ne savent quoi faire : « Les victimes du génocide sont les Tutsi. Mais comment les repérer ? », se désolent-ils sans qu'il leur vienne à l'idée de demander conseil à un génocidaire qu'il ne doit pourtant pas être difficile de dénicher sur place en ces temps de génocide. Or lui saurait, car c'est là la condition nécessaire à l'existence du génocide à l'encontre des Tutsi que reconnaissent par ailleurs les deux officiers. Et que ne leur vient-il pas simplement l'idée de demander aux Rwandais de leur présenter leur carte d'identité ? N'est-ce pas précisément la mention « Tutsi » y figurant qui permet aux génocidaires de remettre leur détenteur à leurs bourreaux aux barrières du génocide ? Alors pourquoi ne pas utiliser cette mention « Tutsi » aux fins cette fois de les sauver ? Un peu plus loin, dans son ouvrage, Lafourcade écrit: « Un Tutsi m'affirmait il y a peu … », informant le lecteur qu'alors que la mention Tutsi/Hutu/Twa ne figure plus aujourd'hui sur les cartes d'identité rwandaises, non seulement il continue à parler en termes d'ethnie mais il parvient enfin à identifier un Tutsi. Alléluia ![4136]

Chapitre 9

Sauvetage, vous avez dit sauvetage ?

Le camp français de Rwirambo

Les Tutsi restés à Rwirambo craignent pour ceux partis avec les Blancs à Goma

Rassemblés par des Blancs à Rwirambo/Uwingabo, certains Tutsi évoquent entre eux ceux qui leur ont tiré dessus le 13 mai et craignent que les Blancs ne tuent les blessés héliportés vers Goma, comme ils l'ont fait en participant au massacre du 13 mai, des Blancs qui ne vont d'ailleurs pas manquer d'amputer à Goma certains des rescapés pour des blessures pourtant bénignes.[4137] Maurice Sakufe est lui-même blessé mais refuse d'être transféré à Goma.[4138] Quant à Michel Kayihura, il a été touché à la côte par une grenade. Il s'agit toutefois d'une petite plaie dont on lui a fait savoir qu'elle n'était pas grave et qu'on allait pouvoir soigner sur place. Aussi, les Français lui disent de rester à Bisesero.[4139] Ceux qui sont plus ou moins bien[4140] et qui dès lors ne partent ni à Goma ni à Nyarushishi restent donc sur place.[4141] Ils ont pour beaucoup les jambes gonflées et marchent péniblement.[4142]

La vie des Tutsi au camp Rwirambo

Les Tutsi sont donc regroupés sur une colline au sein d'un camp gardé par des soldats français.[4143] Ils vont y rester entre trois semaines[4144] et un mois.[4145] Mais les Tutsi ne voient pas là vraiment un camp, considérant plutôt qu'ils passent un mois à Bisesero, simplement réunis à un même endroit, certains d'entre eux étant même laissés nus dans la plaine.[4146]

Les Français leur donnent de quoi manger ainsi que des savons pour se laver,[4147] se contentant de partager avec les survivants leur ration de

combat ainsi que des biscuits.[4148] Dans les jours qui suivent, des vivres commencent à être distribués,[4149] une ONG leur amenant des haricots[4150] ainsi que des habits pour le peu d'enfants encore survivants.[4151]

L'entente des soldats français avec le chef génocidaire Alfred Musema

A l'endroit où se trouve le camp, la menace de violence est toujours présente. Les survivants ne se sentent pas en sécurité tant que les génocidaires qui les ont quasiment anéantis sont encore en liberté. Aussi se tournent-ils vers les soldats français dans l'espoir qu'ils se chargeront de pallier ce problème.[4152] Or, autour du 4 juillet, des troupes françaises s'installent dans l'usine à thé de Gisovu que dirige le chef milicien Alfred Musema.[4153]

Les autorités locales n'osent pour autant se rendre au camp de Bisesero où se trouvent les Tutsi, et ce en dépit du fait qu'ils en ont exterminé un grand nombre. Il faut dire qu'ils n'ont pas oublié la résistance qu'ils leur ont opposée. Aussi marchent-ils sur la pointe des pieds. Il leur arrive quand même de monter la route qu'ils n'empruntent toutefois qu'à condition de prendre ce qu'il faut de précautions. C'est le cas du chef milicien Alfred Musema qui, lorsqu'il s'y rend, prend soin de s'arrêter au niveau de la barrière que les Français ont établie, discute un peu avec eux, ne traîne pas et s'en va.[4154]

A bord de sa Pajero rouge,[4155] Musema se rend à deux reprises à Bisesero, tentant de persuader les soldats de Turquoise qu'il n'est pas nécessaire de protéger les Tutsi étant donné que le pays serait sûr,[4156] les priant de partir et de cesser d'assurer la sécurité de ceux qui de surcroît sont à ses yeux à l'origine de l'insécurité régnant dans la région,[4157] insistant plus directement afin qu'ils les livrent aux milices.[4158] Musema essaie de s'assurer de la sorte qu'il ne restera aucun survivant susceptible de témoigner de ce qui s'est passé à Bisesero.[4159] La deuxième fois que le directeur de l'usine à thé se rend à Bisesero, après l'arrivée des soldats de Turquoise, tous les Tutsi se mettent à crier en direction de ces derniers, leur faisant savoir qu'il ne devrait pas être autorisé à entrer dans le camp.[4160]

Les Tutsi ignorent alors que c'est Musema qui assure l'hébergement des Français.[4161] Ils disent aux Français que Musema est un tueur, qu'il a lui-même achevé certains des leurs.[4162] Quand les Tutsi tentent de s'en prendre à lui, les soldats français calment les esprits, permettant à Alfred Musema de s'en aller,[4163] après quoi ils demandent à quelques-uns des Tutsi rassemblés dans le camp de bien vouloir témoigner sur le cas Musema.[4164] On a l'impression de revivre à l'identique la scène du 27 juin de la dénonciation par des Tutsi du chef de milice Jean-Baptiste Twagirayezu, scène au cours de laquelle le lieutenant-colonel Jean-Rémy

Duval l'avait protégé en l'enfermant dans un véhicule du convoi, après quoi il avait demandé aux Tutsi de bien vouloir témoigner sur son cas. Tout cela ne semble être qu'un jeu de dupes. A l'instar de l'affaire relative au comportement de Duval par rapport à Twagirayezu,[4165] en dépit des cris des Tutsi répétant que Musema est un tueur, les soldats français finissent par le laisser partir,[4166] les Tutsi assistant à la non-arrestation de celui qui amena régulièrement des Interahamwe à destination de Bisesero[4167] en les convoyant à bord de véhicules de sa fabrique.[4168] Et son implication dans le génocide est loin de se réduire à cela. Il fut en effet concrètement présent au cours d'attaques génocidaires,[4169] tirant sans cesse sur les Tutsi.[4170] Il éventra une femme enceinte un mois plus tôt.[4171] Il « travailla » main dans la main avec le bourgmestre de Gisovu, Aloys Ndimbati, ainsi qu'avec le Conseiller du secteur Gitabura, Simon Segatarama, et le juge président du canton, Jean-Marie Vianney Sibomana, trois individus au cœur de l'orchestration du génocide de Bisesero, dans la mesure où ils jouèrent notamment un rôle important dans l'obtention de l'aide de Yusufu Munyakazi, de Bugarama.[4172] Si les Français protègent d'un côté les Tutsi, ils ne font rien de l'autre pour punir ceux qui les ont en partie exterminés, les assassins venant au contraire souvent converser avec eux.[4173]

La coopération entre les soldats français et Alfred Musema sera effective tout au long du mois de juillet, celui-ci collaborant avec des militaires du RICM,[4174] parmi lesquels l'adjudant Jean-Pierre Peigne, le capitaine Lecointre, le lieutenant Beauraisain et le colonel Sartre, notamment en transmettant le courrier à l'étranger.[4175] C'est ainsi que, par une lettre du capitaine français Lecointre en date du 18 juillet, Alfred Musema sera tenu informé que le lieutenant Beauraisain le remplace au commandement des troupes stationnées à Gisovu.[4176] Les soldats français ne quitteront, eux, l'usine à thé de Gisovu qu'au départ d'Alfred Musema.[4177]

Les confidences de soldats français

Pendant cette période au cours de laquelle les Tutsi sont rassemblés au camp de Rwirambo, un militaire noir du contingent français avec qui Eric Nzabihimana discute de temps à autre lui dit de se méfier, qu'en fait ils ne sont pas venus sauver les Tutsi mais aider le gouvernement génocidaire, sauf qu'ils sont arrivés trop tard.[4178] Ce soldat de Turquoise se prénomme également Eric.[4179]

Il arrive ainsi que des soldats français se confient aux Tutsi. C'est notamment le cas lorsqu'ils se vantent de l'efficacité de leur matériel. Ils ont par exemple de petites radios ainsi que de gros appareils munis de très longues antennes qu'ils transportent sur le dos. Et de se targuer que cela leur permet de communiquer quel que soit l'endroit où se trouve leur

interlocuteur.[4180] Confirmation s'il en était besoin qu'ils avaient, le 27 juin, la capacité de demander du renfort à Bisesero sans pour autant avoir à abandonner les Tutsi.[4181]

Bernard Kayumba a, lui aussi, de fréquents entretiens avec un des soldats français. Un jour, ce dernier lui confie : « Nous, lorsque l'on nous donne un ordre, nous l'exécutons. Nous, les militaires, nous sommes maintenant ici au Rwanda où l'on nous a envoyés. Quand on nous dit : « Partez là-bas ! », nous y allons. Si aujourd'hui on me disait de quitter ce pays pour me rendre ailleurs, j'irais tout de suite. Et si l'on nous dit d'aller nous battre, nous ne pouvons pas nous opposer à cet ordre. » Bernard comprend alors que la responsabilité des militaires est inséparable de celle des dirigeants politiques qui définissent leurs missions.[4182]

Les Tutsi rejoignent la zone FPR

La majorité des Tutsi font le choix de rejoindre la zone FPR

Le moment est venu pour les soldats français de proposer aux Tutsi de les convoyer à Nyarushishi où ils sont basés au sein de la zone Turquoise.[4183] Au bout de trois semaines,[4184] suite à une requête formulée par le nouveau gouvernement rwandais,[4185] les chefs français convoquent Eric Nzabihimana dans leur quartier général situé au sein du camp.[4186] Le FPR réclame que les Rwandais se trouvant dans la zone française puissent rejoindre librement la leur.[4187] Les soldats de Turquoise lui font donc savoir que ne pouvant rester ici pour les garder, il leur faut désormais choisir entre venir avec eux ou rejoindre la zone FPR.[4188] Eric leur répond qu'il ne peut pas décider pour les autres et qu'il lui faut leur demander leur avis.[4189]

Les Français demandent également à Bernard Kayumba d'informer les Tutsi du camp de la demande du FPR, de leur dire qu'ils ont le choix entre rester avec eux et rejoindre les Inkotanyi. En lui confiant le soin de transmettre ce message, ils demandent à Bernard de leur Conseiller de choisir de rester avec eux, que c'est pour eux le meilleur choix.[4190] Eric rassemble les survivants et leur transmet la question qui lui a été posée. Il écoute régulièrement les radios et juge d'après la façon dont les Français les ont abandonnés. Aussi pense-t-il que leur sécurité ne sera pleinement assurée que s'ils rejoignent le FPR. Compte tenu de l'insécurité régnant à cet endroit en raison des tueurs qui rôdent autour d'eux, il leur conseille donc de rejoindre la zone contrôlée par les Inkotanyi. La grande majorité opte pour rejoindre cette zone.[4191]

Le FPR est alors à Kivumu.[4192] Lorsque Bernard fait savoir aux Français que l'ensemble des Tutsi souhaite se rendre du côté du FPR, les soldats de Turquoise insistent auprès de lui pour qu'il leur fasse comprendre que leur

intérêt est de rester avec eux, sachant qu'ils disposent de tout le nécessaire pour les protéger sur place. Lorsque Bernard s'entretient avec les réfugiés du camp et qu'il rapporte en retour à nouveau la même réponse aux Français, ces derniers lui manifestent aussitôt leur mécontentement. Les soldats de Turquoise vont en effet maintenant devoir rester là seuls. En cas de confrontation avec le FPR, ils n'auront plus ce bouclier humain qu'ils avaient jusqu'alors constitué pour eux.[4193] Et les Français d'insister pour les emmener à Nyarushishi tout en admettant que le FPR est à Rambura.[4194] Et d'aller jusqu'à leur demander qui ils préfèrent entre eux et le FPR. N'osant pas dire qu'ils préfèrent les Inkotanyi, les Tutsi leur disent que ce sont bien les Français qu'ils aiment le plus. Ces derniers prennent alors la balle au bond : « Donc si vous aimez les Français, on vous amène avec nous à Nyarushishi. » Mais les Tutsi n'en démordent pas et leur indiquent qu'ils préfèrent quand même rallier la zone des Inkotanyi.[4195]

Les soldats de Turquoise doivent se résoudre à accepter leur décision et font inscrire sur des listes appropriées ceux qui souhaitent rejoindre la zone tampon du FPR et ceux qui souhaitent se rendre à Nyarushishi.[4196] Certains sont quand même conduits au camp de Nyarushishi où ils rejoignent dès lors les survivants de Cyangugu.[4197]

Les Français changent d'attitude après le refus des Tutsi de rester avec eux

Aussitôt après que la grande majorité des Tutsi ont fait connaître leur intention de rejoindre la zone FPR, les Français changent d'attitude. S'ils leur donnaient jusqu'alors de quoi se nourrir, ils leur arrachent subitement des mains ce qu'ils sont en train de manger.[4198] Visiblement fâchés, ils leur refusent non seulement de leur donner des biscuits, mais également de leur fournir du lait[4199] ainsi que des boissons.[4200] Cette décision les a mis dans une colère telle qu'à compter de cet instant, ils cessent d'approvisionner les Tutsi en vivres, arguant qu'ils sont épuisés ou que les routes deviennent dangereuses au point qu'il leur est impossible de les faire venir jusqu'ici. Ils ne manifestent dès lors plus aucun empressement à les assister.[4201] La punition a été immédiate, les Français refusant de leur donner des biscuits pendant toute une journée.[4202] Ezéchiel Ndayisaba sent bien qu'ils espèrent ainsi les forcer à aller à Nyarushishi en leur coupant tout, y compris l'eau, et en prolongeant la privation pendant plusieurs jours,[4203] au cours desquels Pascal Bashyaka n'a comme les autres plus rien à se mettre sous la dent.[4204]

Le déplacement des Tutsi vers la zone FPR à Rambura

Les Français informent les Tutsi qu'ils sont en train de négocier avec

les militaires du FPR pour définir comment les amener auprès d'eux.[4205] Après la décision des Tutsi de rejoindre le FPR, il se passe quelques jours avant sa mise en application.[4206] Finalement, au bout de trois semaines passées dans le camp démarre l'opération de transfert.[4207] L'opération de déplacement va durer toute une semaine, Eric Nzabihimana partant parmi les derniers. Ceux qui, comme lui, attendent leur départ souffrent de la faim.[4208] Certains ne peuvent plus résister à la faim et retournent sur les collines chercher de quoi manger, dans leurs anciennes habitations ou dans les champs environnants.[4209] Deux Tutsi, partis en quête de nourriture, sont ainsi tués à la machette.[4210] C'est le cas de Mutezintare qui se fait tuer dans ces circonstances par les Interahamwe.[4211] Eric finira par être transféré avec d'autres survivants vers la zone gouvernementale sous contrôle de l'Armée Patriotique Rwandaise.[4212]

Les Tutsi sont nombreux. Les Français disposent de camions militaires dans lesquels ils les embarquent.[4213] Tous ne partent pas en même temps.[4214] Les soldats de Turquoise ne peuvent pas conduire trop de Tutsi vers la zone FPR en une seule journée. Le transfert prend trois ou quatre jours.[4215]

Un déplacement dans l'hostilité

Le déplacement se déroule dans l'hostilité, les Tutsi sentant bien que les soldats français leur en veulent,[4216] ces derniers ne leur donnant ni eau ni nourriture pendant toute la durée du transfert.[4217] Ils entassent les Tutsi à bord de leurs camions pour les emmener à Rambura,[4218] des camions qu'ils remplissent en prenant bien soin de combler le moindre espace, traitant les Tutsi comme s'il s'agissait de saleté,[4219] les maltraitant en les jetant ainsi dans leurs véhicules,[4220] les entassant à une quarantaine dans un camion militaire français conçu pour contenir une vingtaine de personnes,[4221] les entassant comme des haricots sans qu'ils n'aient le droit de protester, comme s'il ne s'agissait en somme pas d'êtres humains.[4222] Ils leur donnent des coups de pieds pour qu'ils entrent dans le camion.[4223] Baptiste Hakizimana est lui-même malmené au moment de monter dans un de ces camions.[4224]

Les Tutsi au bord de l'étouffement dans les camions

Les soldats français ferment alors les bâches[4225] hermétiquement[4226] jusqu'à les priver cruellement d'air.[4227] Les Tutsi sont au bord de l'étouffement.[4228] Ils peuvent si peu respirer que Boniface Mutuyemungu finit par se demander si les Français comptent vraiment les sauver ou s'ils ne veulent pas plutôt les tuer.[4229] Eric Nzabihimana leur fait remarquer qu'ils manquent d'air, ce à quoi les soldats français lui répondent qu'il s'agit de les protéger des insultes de la population,[4230] de les cacher des

Interahamwe dont les Tutsi voient pourtant bien qu'ils ne sont pas plus forts qu'eux,[4231] de les protéger de ces miliciens afin qu'ils ne leur tirent pas dessus.[4232] Quand ils arrivent quelque part, Faustin Ngarambe sent, il est vrai, que des pierres leur sont jetées. Aussi se demandent-ils si ces Blancs les maltraitent parce qu'ils ont choisi de rejoindre l'autre camp ou s'ils les cachent pour, ainsi qu'ils le leur disent, les protéger.[4233]

Ce raisonnement ne tient toutefois pas sérieusement. Car lorsque les Tutsi demandent aux Français qu'ils leur offrent ne serait-ce qu'un trou pour pouvoir respirer, ces derniers ont beau jeu de leur répondre qu'il s'agit de les protéger des Interahamwe.[4234] Des Interahamwe que certains rescapés parviennent quand même, durant le trajet vers Kibuye, à apercevoir filer droit vers la forêt de Nyungwe avec leurs armes, sans toutefois que les soldats français ne les arrêtent.[4235] Baptiste Hakizimana ne peut bientôt plus respirer. Aussi tente-t-il de passer sa tête par la porte. Mais un militaire lui assène un coup sur la tête.[4236]

Une fois le camion couvert, les Français leur ont interdit de regarder au dehors. Evariste Ntirenganya a l'impression d'être convoyé comme s'il s'agissait d'un transport de vivres, d'objets et non de personnes. Il entend des gens avoir mal et crier dans le camion.[4237] Dans celui où se trouve Casimir Ruzindana, certains d'entre eux n'arrivent plus à respirer et sont malades.[4238] Certains Tutsi se mettent à vomir.[4239] Au cours de son transfert, Ezéchiel Ndayisaba voit Jacqueline Uwamariya, une femme enceinte de sept mois, commencer à saigner du fait d'être à ce point entassée.[4240] Traités comme des animaux, entassés comme des objets, les Tutsi tapent sur le camion pour demander de l'arrêter car certains d'entre eux sont sur le point de mourir. Mais les Français ne répondent pas et continuent leur chemin. Quand le camion de Vincent Usabyimfura arrive à destination, plusieurs Tutsi sont au bord de la mort. En raison du voyage, ils ne peuvent plus marcher et restent là, couchés, d'autant qu'ils viennent de passer plusieurs jours sans manger.[4241] Pour avoir été entassés dans ces camions comme on entasse des bagages, Laurent Ndayisaba assiste aux décès d'enfants tutsi au cours de son transfert vers la zone FPR située à Rambura.[4242] La femme enceinte de sept mois finira par accoucher d'un bébé mort-né.[4243]

Le camion à bord duquel se trouve Michel Kayihura les conduit au stade Gatwaro de Kibuye afin, leur dit-on, que les miliciens ne puissent pas les découvrir. Ce qui, dans le camion de Michel, sauve les Tutsi de l'étouffement est le couteau qu'ils utilisent normalement pour éplucher les pommes de terre quand il leur arrive d'en trouver et que Michel saisit ici pour déchirer un bout de la bâche et permettre aux Tutsi de respirer enfin. Le trajet dure un peu moins de deux heures et demie, la route n'étant alors pas en bon état. Les Tutsi passent peu de temps dans le stade avant d'être

finalement amenés jusque dans la zone où se trouve le FPR, à Rambura.[4244]

Les Français convoient les Tutsi au sein de la préfecture de Kibuye[4245] jusque dans la commune de Kivumu, dans un lieu appelé « Route Birambo » – la route allant à Birambo – où ils les déposent.[4246] Alors qu'ils arrivent enfin à destination, certains Tutsi commençaient à étouffer.[4247] Voilà donc les Tutsi débarqués à Rutare rwa Ndaba, à la frontière entre la zone Turquoise et celle du FPR, endroit où ils se séparent des soldats de Turquoise.[4248] Le véhicule fait demi-tour, les Tutsi poursuivant leur chemin jusqu'à la zone FPR[4249] située à Rambura.[4250]

Les Tutsi arrivent dans la zone FPR

Les Tutsi, qui n'ont en général rien pu voir de l'extérieur pendant le transfert[4251] revoient maintenant la lumière du jour alors qu'ils arrivent dans la zone FPR.[4252] Les Inkotanyi les accueillent à Rambura. Ribanje Munyampeta est désormais avec des gens dont il sent qu'ils les aiment. Ils mangent.[4253] On commence à les soigner.[4254] Un vieil homme qui vient de se faire frapper par les Français est transporté à l'hôpital Serugusha. Il est devenu maintenant presque infirme. Il habite aujourd'hui à Gitesi.[4255] Ayant été entassés dans le camion où se trouvait Innocent Nkusi, trois ou quatre Tutsi très affaiblis sont aussitôt transférés à l'hôpital où ils finissent par mourir.[4256] Aussi certains de ceux qui sont malades succombent après ce voyage. Si Amon Nyakayiro n'a pas vu de morts à l'intérieur du camion dans lequel il se trouvait, il constate qu'un des passagers a toutefois fini par décéder, ainsi qu'un adolescent.[4257] Emmanuel se souvient quant à lui d'un petit garçon de moins de douze ans qui trouve aussi la mort. Peut-être cet adolescent qu'évoque Amon.[4258] Siméon Karamaga constate lui aussi que parmi les personnes malades qui ont fait le voyage dans son camion, certains décèdent après leur arrivée. On tente certes de les soigner, mais il est trop tard. Ils meurent au bout de quelques jours.[4259] Quant à Cansilde Mukazitoni, elle se souvient du décès de l'un d'entre eux, sans toutefois parvenir à savoir si ce décès a été provoqué par étouffement ou si sa fin était simplement venue.[4260]

Les Tutsi passent une semaine à Kivumu sous la protection des soldats du FPR.[4261] Les Tutsi étant nombreux, les Inkotanyi les divisent, une partie allant dans le Bugesera, une autre à Kabgayi, une autre enfin à Gitarama.[4262] Tandis que Ribanje Munyampeta se rend dans le Bugesera,[4263] Siméon Karamaga et Léoncie se rendent, eux, à Kabgayi.[4264]

La maltraitance infligée aux Tutsi blessés dans le camp français de Goma

De Rwirambo à Goma

Les blessés graves sont héliportés vers Goma

Une liste de blessés a été dressée.[4265] Les Français les rassemblent tous, transportant les plus grièvement atteints à Goma pour les soigner[4266] à hôpital militaire de campagne.[4267] Quatre-vingt quatorze blessés (vingt-huit hommes, dix-neuf femmes, quarante-sept enfants), dont quarante-huit devant être opérés,[4268] sont évacués[4269] par six hélicoptères Puma[4270] en direction de Goma au Zaïre.[4271] Les Français commencent par prendre à peu près quinze rescapés parmi[4272] les plus[4273] grièvement blessées et les amènent par hélicoptère jusqu'à Goma. Adrien Harolimana fait partie du voyage,[4274] son transfert ayant lieu le soir[4275] du 30 juin.[4276] Aphrodis Ngarambe, vingt-six ans, vit dans la cellule Kigarama du secteur Bisesero. Il a été touché par une balle. Il fait partie des premiers groupes à partir pour Goma vers dix-huit heures trente.[4277] Y sont également héliportés Pascal Nkusi,[4278] Télesphore Kaneza,[4279] François Ndayisaba,[4280] Zacharie Munyampara,[4281] Esther Uwayisenga,[4282] Godelieve Mukankamije, bien que l'une de ses blessures ait en grande partie eu le temps de cicatriser,[4283] Narcisse Kayigamba qui ne sait alors pas où il se rend mais qui se moque maintenant de ce qui peut bien lui arriver étant donné qu'il est déjà mort dans sa tête.[4284] L'évacuation dure trois jours, Emmanuel Ndahimana étant, lui, évacué au soir du troisième jour, alors qu'il fait nuit, à bord du tout dernier hélicoptère.[4285]

Les Français s'enquièrent de savoir qui est hutu ou tutsi parmi les blessés qu'on leur amène

Parmi le comité d'accueil présent à Goma, certains portent des blouses médicales, quelques Noirs sont sans tenue militaire, côtoyant une cinquantaine de soldats français et zaïrois.[4286] Les Français, qui portent des uniformes militaires et sont armés de fusils,[4287] font sortir les Tutsi blessés des hélicoptères avant de les mettre sur des brancards.[4288] Ils leur demandent s'ils sont tutsi ou hutu.[4289] Pour François Ndayisaba, ils savent pourtant mieux qu'eux-mêmes comment distinguer un Hutu d'un Tutsi. Ils savent en effet tout de suite les reconnaître, sans qu'il ne leur soit nécessaire de regarder leurs pièces d'identité : « Regardez ce corps », ne manquent-ils ainsi pas de dire, « cette finesse ». Et d'ajouter des appréciations du type : « Tu as l'air tutsi, mais on dirait aussi que tu as quelque chose d'un

Hutu. Tu ne serais pas mélangé ? » S'ils donnent l'impression de s'amuser en parlant ainsi, François considère qu'ils n'entendent pas moins leur montrer de la sorte qu'ils savent qui est hutu et qui est tutsi sans avoir besoin, comme les autres, de regarder leur pièce d'identité, et ce parce qu'ils se sont, eux, battus contre le FPR.[4290]

Côme Kayinamura arrive dans le camp français à partir de Kituku

On a vu que Côme Kayinamura, qui n'a pas été en mesure de rejoindre les hélicoptères de Turquoise quand ces derniers évacuaient les blessés graves de Bisesero, est toutefois parvenu à se rendre au camp de Kituku.[4291] Mais il ne peut s'y faire soigner étant donné qu'il n'y a dans ce camp à cet instant pas encore suffisamment de matériels pour s'occuper de tous les blessés.[4292] De plus, le choléra a commencé à sévir.[4293] Aussi, à force de demander où l'on peut se faire soigner, il a fini par apprendre que des Français seraient en train de soigner les blessés qu'ils ont héliportés à partir de Bisesero.[4294] Les amis de Côme ont donc décidé pour lui de l'emmener à Goma[4295] et l'ont transporté jusqu'à l'aéroport où les Français ont mis en place un hôpital de campagne.[4296] Côme se trouve maintenant dans le camp de Turquoise, bien qu'il ne s'y soit pas rendu aussi directement que l'ont fait les autres Tutsi.[4297] Une fois arrivé dans ledit camp, il constate la présence de personnels vêtus de blouses médicales. Il aperçoit des Noirs sans tenue militaire ainsi qu'une cinquantaine de soldats français et zaïrois dont il parvient à distinguer les uniformes. Côme comprend un peu le français sans toutefois bien le parler. Il ne tient toutefois pas à montrer qu'il le parle de peur qu'on ne le suive de trop près, qu'on le contrôle. Aussi laisse-t-il à un Noir parlant couramment le kinyarwanda le soin d'assurer la traduction. Un soldat lui demande s'il est hutu ou tutsi. Côme lui répond alors de regarder par lui-même. Après lui avoir finalement déclaré être hutu, le soldat s'enquiert auprès de lui de savoir pourquoi il est venu parmi les Tutsi et non à l'endroit où sont soignés les Hutu. Un soldat, dont Côme entend qu'on l'appelle « commandant », considère pour sa part qu'il ressemble à un Hutu et que quand bien même il a été amené ici par des Tutsi, cela ne signifie pas pour autant qu'il le soit lui-même.[4298] Quoi qu'il en soit, les Français finissent par l'accueillir après d'âpres discussions destinées à percer le mystère de ses origines, ce camp étant normalement réservé aux Tutsi que les militaires français amènent eux-mêmes à partir du Rwanda.[4299]

Les Tutsi sont installés dans des tentes, leurs vêtements brûlés

Avant d'être soignés,[4300] les rescapés tutsi sont installés indistinctement, hommes, femmes, enfants, jeunes ou vieux, dans une grande tente,[4301]

ces tentes qui accueillent les Tutsi contenant six chambres.[4302] Ils sont installés dans le jardin de l'hôpital de campagne des militaires français,[4303] un dispensaire clôturé donnant sur la route, tout près de Kituku[4304] et de l'aéroport de Goma.[4305]

Dès leur arrivée, les militaires déshabillent les blessés.[4306] Ils les somment d'enlever leurs habits qu'ils disent être sales et déchirés.[4307] Les soldats leur enlèvent les seules guenilles qu'ils ont,[4308] découpant avec des ciseaux les habits qu'ils portent depuis le mois d'avril.[4309] Alors que les Tutsi viennent de passer trois mois dans la brousse, ils sont assaillis par les poux. On brûle[4310] devant eux leurs vêtements déchirés[4311] et sales[4312] dont le costume de mariage d'Aphrodis qui venait de se marier. On vient les filmer tandis qu'ils sont couchés sur des brancards. On leur fait mettre des couvertures qu'Aphrodis perçoit comme des « emballages cadeau », après leur avoir enlevé et brûlé leurs habits, tout en leur expliquant qu'ils étaient sales et plein de puces.[4313]

Humiliation et maltraitance dans le camp français de Goma

Tandis que les Hutu reçoivent un traitement humain, ceux qui disent être tutsi sont, eux, maltraités.[4314] Et Godelieve Mukankamije de se poser la question de savoir pourquoi les Français disent vouloir les sauver compte tenu de la maltraitance qu'ils leur infligent désormais.[4315] Ils sont en effet malmenés au point qu'ils se demandent pourquoi ils ont été amenés à cet endroit. Narcisse Kayigamba comprend bien vite que les Français ne veulent pas les sauver et qu'ils regrettent plutôt qu'ils soient parvenus à échapper à la mort. Narcisse ne parvient toujours pas à percevoir, depuis l'arrivée des Français, quoi que ce soit de bon en eux, quoi que ce soit d'un tant soit peu humanitaire, les considérant au contraire comme tout sauf humains.[4316] François Ndayisaba considère pour sa part que le mal que leur font les Français, la haine qu'ils ont pour eux, indique leur niveau de détestation à leur endroit.[4317] Ce sera pour Adrien Harolimana un souvenir horrible qui lui aura révélé le degré de haine et de méchanceté de ces Français.[4318] Quant à Antoine Sebirondo, il comprend que ces derniers n'entendent pas les sauver et qu'il ne s'agit là en somme que de la continuation du génocide.[4319]

Arrosés comme des plantes

Le deuxième jour, les Français amènent un tout petit bout de savon pour que les Tutsi se lavent,[4320] mais ces derniers sont pour la plupart estropiés.[4321] Les Tutsi se sentent traités de façon dégradante et

humiliante.[4322] Après leur avoir enlevé leurs habits, on les assemble par groupes. Parents, jeunes, enfants et vieux sont nus. Ils sont sales et ont des poux.[4323] Sur le gazon se trouve une citerne d'eau.[4324] Les Français prennent un tuyau qu'ils branchent sur un robinet avant de braquer sur eux le jet d'eau comme s'ils arrosaient des fleurs dans un jardin, sans pour autant prendre le temps de les laver correctement.[4325] Ils les arrosent comme du bétail, comme on lave une voiture. Les Tutsi sont tellement sales que les Français viennent leur couper les cheveux et les raser. Pendant une semaine, sur le gazon, les hommes de Turquoise utilisent la citerne d'eau, les arrosant par groupes de dix à vingt personnes.[4326] Les blessés sont toujours mélangés, hommes, femmes et enfants, tandis que les Français utilisent la pompe à eau[4327] tout en tournant autour d'eux tandis qu'ils sont regroupés, les arrosant de loin.[4328]

Nus et humiliés

Quand ils les lavent, il leur arrive de prendre leur sexe et de les maltraiter. Et cela pendant une semaine.[4329] Lorsqu'Adrien tente de couvrir son sexe, les Français l'en empêchent en l'insultant.[4330] Ils frappent également les personnes âgées tentant d'en faire autant.[4331] Ils humilient les pères et les mères laissés totalement nus,[4332] car si les jeunes se fichent d'être ainsi dénudés, ce n'est pas le cas des adultes. L'un d'eux, qui tente de se cacher, est aussitôt frappé : « Enlève la main de ton sexe ! », s'entend-il dire par les soldats français qui le filment et le photographient.[4333] Car en plus des Blancs qui les ont amenés et de ceux qui les soignent, d'autres Blancs prennent des photos de ces Tutsi ainsi dénudés, les méprisant, oubliant que ce sont des êtres humains. Narcisse Kayigamba se demande bien pourquoi ils prennent ces clichés d'eux au moment où ils sont dans cette posture, et ce alors qu'ils ne l'ont pas cherché. Narcisse se demande quelle punition tous ces gens qui les font ainsi souffrir vont finir par recevoir, espérant que ce sera le cas un jour.[4334]

Quand les Blancs sont venus fin juin leur dire qu'ils comptaient les sauver, Philémon Hakizimana avait commencé par reprendre espoir. Maintenant qu'il voit ces Français à Goma ne voulant pas leur prodiguer de soins mais juste les humilier, alors qu'ils les y ont prétendument amenés pour les soigner, il repense à ces Blancs du 13 mai qu'il revoit en train de les observer à Mumubuga avec leur sorte de caméra et conclut que leur malheur doit leur faire plaisir, que cette méchanceté gratuite avec laquelle ils agissent doit être motivée par une puissante haine à leur endroit, une profonde détestation de leur personne, leur honte, leur humiliation leur procurant du plaisir.[4335]

Les Français affament les Tutsi

Quand les Tutsi arrivent à Goma et que les journalistes sont encore là, les Français agissent correctement, faisant mine de les sauver. Toutefois, après le départ de la presse, ils leur coupent les vivres.[4336] Les Tutsi sont soudainement privés de nourriture.[4337] Antoine Sebirondo se souvient que le matin, les Français ne leur donnaient que deux petits biscuits.[4338] Pascal Nkusi a lui le souvenir qu'ils leur donnaient en fin de journée un biscuit et une bouteille d'eau dans un carton qu'ils déposaient sur chacun des lits.[4339] Quant à Adrien Harolimana qui est gravement blessé, une fois à Goma, il a faim mais n'est pas nourri, les soldats français ne leur donnant selon son propre souvenir que de l'eau.[4340] La raison invoquée ? Ils viennent de passer beaucoup de temps sans manger : les nourrir les tuerait.[4341]

Alors pourquoi leur ont-ils donné des biscuits protéinés quand ils étaient encore dans le camp de Rwirambo ? Et pourquoi ceux qui y sont restés sont-ils nourris ? Quoiqu'ils ne le seront plus dès qu'ils refuseront de les accompagner au camp de Nyarushishi, à titre de représailles ! Et pourquoi enfin les Inkotanyi ont-ils, à Rambura, nourri les Tutsi que leur ont amenés les soldats de Turquoise ? Ces Tutsi sont-ils morts d'avoir mangé ce qu'ils leur ont donné ?[4342] En tout cas, ceux qui sont à Goma sont maintenant affamés.[4343] Quand les anciens réfugiés rwandais habitant Goma viennent les voir, ils s'apitoient sur leur état famélique et leur apportent à manger,[4344] tentant de le faire clandestinement.[4345] Mais les Français les chassent, leur interdisant de leur donner de quoi se nourrir, sous prétexte encore une fois qu'ils risqueraient d'en mourir étant donné qu'ils ont passé tant de jours sans manger.[4346]

Les Tutsi passent ainsi toute une semaine sans se nourrir.[4347] Ils sont affamés. Au bout de trois jours sans manger, suite aux plaintes répétés de Tutsi affamés, les soldats français finissent tout de même par leur amener un petit carton de biscuits. Les Interahamwe, qui viennent également se faire soigner à côté de l'aéroport reçoivent du pain, un carton et du fromage, tandis que les Tutsi, eux, ne reçoivent jamais de pain. S'ils ont revanche maintenant du fromage, encore faut-il avoir la possibilité d'y accéder. Aussi refuse-t-on à l'un d'eux, touché par balle à la clavicule, de lui ouvrir la boîte dans laquelle se trouve ledit fromage.[4348]

L'aide apporté par les réfugiés rwandais de 1959

Apprenant le sort des Tutsi, les réfugiés rwandais de 1959 habitant Goma viendront bientôt à leur rencontre et leur distribueront des habits.[4349] Les exilés tutsi fourniront notamment aux femmes de quoi s'habiller[4350] tout en se chargeant de les nourrir.[4351] Antoine Sebirondo considère que si les Tutsi sont parvenus à survivre à Goma, ce fut grâce ces réfugiés des années soixante qui leur apportèrent de quoi manger, en

dépit de la difficulté pour eux de les approcher.[4352] Godelieve Mukankamije estime que si elle est encore en vie aujourd'hui, c'est bien grâce à eux. Elle pense qu'ils auraient sinon pu être tués compte tenu de l'intention des Français de les faire mourir de faim.[4353] Certains Hutu leur donnent, eux, en cachette des piles à mettre dans leurs postes de radio pour qu'ils puissent suivre l'actualité.[4354]

Les amputations abusives des « médecins » français

Etant donné que ce sont des Français qui ont embarqué les Tutsi blessés dans l'hélicoptère de Bisesero à Goma, ce sont également des Français qui entreprennent de les y soigner,[4355] ce qu'ils ont annoncé aux Tutsi une fois ces derniers arrivés à Goma.[4356] Les soldats de Turquoise placent sur des brancards ceux qu'il faut soigner,[4357] mais seulement le lendemain de leur arrivée. Ils commencent avant tout par établir une liste de blessés à soigner.[4358] Les soldats français viennent chercher un à un les Tutsi, prétendument donc pour leur prodiguer des soins,[4359] et les amènent ainsi un à un dans une espèce de tente prévue à cette fin.[4360]

Adrien Harolimana se bat physiquement contre des soldats français pour qu'on ne l'ampute pas

Adrien Harolimana est un des premiers à être diagnostiqués. Quand les Français sont revenus à Bisesero, cela faisait déjà une semaine qu'on lui avait tiré dessus.[4361] Les soldats de Turquoise l'amènent sur un brancard dans la salle où l'on prodigue les soins,[4362] une salle de chirurgie.[4363] Il arrive dans la salle d'opération où se trouve une jeune femme rwandaise de Goma[4364] qui lui traduit ce que disent les Français.[4365]

Après qu'ils ont examiné sa blessure à la cuisse, elle lui fait savoir que ces derniers envisagent de lui amputer la jambe, sans quoi il risque d'attraper « le cancer »,[4366] l'interprète qui est alors avec le médecin blanc lui annonçant qu'il va être difficile de le guérir et que si on tente de soigner sa plaie, il finira donc par développer un cancer. C'est l'interprète qui prononce ce mot « cancer », Adrien ne sachant quel mot a en revanche prononcé le médecin blanc qui prévoit en tout cas de lui amputer la jambe pour ne pas avoir de problème. Adrien refuse.[4367] Il fait dire aux Français qu'il refuse catégoriquement de se faire amputer, qu'il préfère plutôt qu'ils le ramènent à Bisesero se faire tuer par les Interahamwe,[4368] que ces derniers se chargent eux-mêmes de le couper,[4369] ou bien encore que les Français le tuent eux-mêmes,[4370] en utilisant leur propre fusil.[4371] Les Français se fâchent, lui demandant comment ils peuvent soigner ceux qui se rebellent. Ils décident quand même de l'amputer en prétendant qu'il ne saurait sinon guérir. Adrien s'appuie alors sur sa canne pour se lever,

mais un Français le remet de force sur le lit, lui disant qu'il n'a pas d'ordre à recevoir sur la façon de le soigner.[4372] Mais Adrien quitte le brancard et tente de partir, aussitôt saisi par les militaires français qui tentent de le prendre de force. Ils sont quatre Blancs sur lui, deux militaires et deux médecins. Il y a aussi là une femme française, blanche. Mais Adrien parvient à résister et se met à crier[4373] pour finalement parvenir à quitter la salle d'opération tout en bataillant avec les Français.[4374]

Pendant les trois jours qui suivent, les soldats de Turquoise insistent pour tenter d'amputer la jambe d'Adrien, mais ce dernier persiste à refuser. Aussi les Français le privent-ils d'eau.[4375] Privé d'eau mais également de nourriture du fait de son refus d'être amputé,[4376] Adrien est bientôt affamé, si bien que d'autres Tutsi partagent leurs propres biscuits avec lui. Ce qu'il craint toutefois, c'est qu'on ne l'endorme par surprise.[4377]

Trois jours après l'avoir diagnostiqué pour la première fois, c'est au tour d'un autre Français de tenter de le persuader qu'il ne saurait échapper au cancer s'il ne se fait pas amputer.[4378] Adrien réitère sa proposition de le faire retourner à Bisesero pour que les Interahamwe le tuent, lui propose également qu'il le tue lui-même, mais refuse qu'on l'ampute.[4379] Et de lui répondre enfin qu'il préfère contracter ce cancer. Adrien avertit alors un autre rescapé de Bisesero, Télesphore Kaneza, blessé lui aussi à la jambe, que les Français vont la lui amputer, car c'est là leur programme.[4380]

Nombre de Tutsi sont amputés pour des blessures bénignes

Les premiers Tutsi à qui les Français disent qu'ils doivent être amputés acceptent leur sort.[4381] Les trois premiers à être conduits dans la salle de soin, Munyankindi, Antoinette Mukansonera et Gasarabwe, en reviennent les bras coupés.[4382] C'est également le cas de Monica (de Mubuga) à qui on ampute le bras.[4383]

C'est maintenant au tour de Télesphore Kaneza d'être soigné de sa blessure au pied, une blessure datant d'il y a une semaine,[4384] trois jours précisément avant que les Français n'arrivent à Bisesero.[4385] La blessure n'est pas très grave, Télesphore, pourtant blessé, ayant pu continuer à marcher et à se battre au côté des autres.[4386] De plus, sa plaie n'est pas sale, son pied n'est pas enflé et il peut même courir vite. Arrivé à Goma, les Français lui ont mis de la pommade sur sa plaie. Le lendemain,[4387] ils lui font savoir qu'ils envisagent de l'amputer. Télesphore refuse. Alors le lendemain encore, ils réitèrent leur intention de l'amputer.[4388] Un Rwandais fait office d'interprète. C'est alors que les Français l'attrapent de force.[4389] Télesphore appelle à l'aide, mais on l'anesthésie[4390] dans le dos. Il tente de se battre physiquement pour qu'ils ne l'amputent pas, mais n'a bientôt plus de force.[4391] En dépit de l'avertissement qu'Adrien lui aura

formulé, Télesphore aura donc été endormi et à son réveil, il ne peut que constater qu'il n'a plus de pied,[4392] ni même de jambe.[4393]

Voyant les Tutsi revenir amputés d'une jambe ou d'un bras, Pascal Nkusi doit se rendre à l'évidence : alors que cent fois pendant le génocide, les Tutsi parvenaient à soigner les blessures, à Goma cependant, ces dernières ne guérissent pas.[4394] Quand ils étaient dans le maquis, les Tutsi pouvaient pourtant encore courir avec leurs blessures, mais une fois à Goma, les Français tiennent à leur couper la jambe.[4395] Et de recourir à l'amputation des blessés évacués à cet endroit pour la moindre plaie au bras ou à la jambe.[4396] Alors qu'ils ont à soigner de simples blessures, voilà qu'ils coupent des membres.[4397] Vêtus de leur uniforme médical, les docteurs français prennent une personne légèrement blessée, une personne qui a par exemple reçu un coup de machette sur le bras, qui a un bras blessé mais bien en place, un bras dont l'os n'a pas été atteint par une balle, une blessure sur de la peau fraîche et que l'on peut soigner rapidement, le mettent sur un brancard et l'amputent.[4398]

Les premiers à être soignés ont donc bien été amputés abusivement, les trois premiers, Munyankindi, Antoinette Mukansonera et Gasarabwe, l'ayant été alors qu'ils n'avaient que des blessures légères.[4399] Esther Uwayisenga dort dans la même chambre qu'un Tutsi venant de se faire ainsi amputer et dialogue avec lui. On l'a amené pour une simple consultation et quand ils ont vu qu'il avait une petite blessure, ils lui ont tout de suite coupé le bras, après quoi ils ont soigné la plaie de l'amputation. Le pauvre a conscience qu'on l'a privé de son bras sans le prévenir alors que la plaie n'était pas grave. Il est maintenant triste et en colère car on lui aura coupé un bras dont il nourrissait pourtant l'espoir qu'il guérirait.[4400] C'est le cas également d'un Tutsi dont la main a été coupée après qu'il eût perdu deux doigts à la suite d'un coup de feu.[4401] Parmi ceux qui ont été amputés, il y a également Karengira et Munyarama dont on a coupé le bras et dont la blessure n'était pourtant pas si grave.[4402]

Certains Tutsi se débrouillent un peu en français, notamment les enfants qui sont allés à l'école. Aphrodite parle un peu français et peut s'enquérir auprès des soldats de Turquoise de la raison pour laquelle ils amputent ainsi les gens, ce à quoi ces derniers lui répondent qu'il est moins compliqué de soigner des blessures fraîches que de vieilles blessures.[4403] Les vieilles blessures, disent-ils, sont souvent gangrenées.[4404] Ainsi de multiples prétextes sont-ils invoqués pour justifier une amputation à une jambe ou un bras, dont le besoin d'éviter des « infections ».[4405] Ils misent sur un savoir qui échapperait aux néophytes pour poursuivre leur entreprise génocidaire. On retrouve ici le même processus que celui par

lequel ils tentèrent de justifier médicalement le fait de les affamer. Ici, ils tentent de justifier médicalement la poursuite du « travail » normalement dévolu aux milices du génocide.[4406]

Et les Français de se mettre à amputer les membres des blessés sans tenir aucun compte de la gravité de leur blessure,[4407] d'amputer pour la moindre plaie même toute petite sur un bras ou une jambe,[4408] d'amputer tout le bras de celui qui n'y a pourtant qu'une toute petite blessure, comme c'est le cas de la jambe de Télesphore touchée par une balle.[4409]

Les Tutsi comprennent qu'ils ont quitté une guerre pour une autre

Pour Philémon Hakizimana, le but des médecins de Goma n'est pas vraiment de les soigner, mais peut-être bien de les tuer. On constate en effet qu'ils ont amputé la totalité du bras d'un Tutsi qui n'a pourtant été touché par balle qu'au doigt.[4410] Un autre, amputé jusqu'au niveau de la cuisse, a lui trouvé la mort.[4411] Cécile Uwineza constate pour sa part que Gasarabwe, à qui on a amputé le bras, en est également mort.[4412]

Quand Narcisse Kayigamba observe la façon dont les Français les soignent, la haine avec laquelle ils les amputent, il comprend qu'ils veulent ainsi s'assurer que c'est vraiment la fin des Tutsi, ceux qui ne sont pas morts étant au moins amenés à rester infirmes. Narcisse a dès lors le sentiment d'avoir quitté une guerre pour une autre.[4413]

Les Tutsi refusent désormais toute nouvelle amputation

Après avoir constaté deux amputations de jambes ainsi que trois amputations de bras, Pascal Nkusi finit par comprendre qu'il s'agit là d'un acte délibéré du simple fait qu'ils sont Tutsi,[4414] ceux-ci finissant par comprendre à leur tour le caractère abusif de ces amputations.[4415] Ainsi les Tutsi refusent-ils désormais toute nouvelle amputation.[4416]

Parmi les blessés, certains sont inscrits sur une liste contenant les noms de ceux dont les Français projettent d'amputer une jambe. En font partie Pascal Nkusi qui a été blessé par balle à la jambe, Ruhumuriza, blessé par balle à la cuisse, Jérôme Habimana, blessé par balle à la jambe, ainsi que Gaspard, blessé par balle au genou.[4417] Gaspard ne parvient pas à échapper à l'amputation de sa jambe.[4418] Le premier à refuser de se faire amputer a deux blessures par balle ainsi que des éclats de grenade. Les Français voulaient lui couper les deux jambes. Après ce premier refus, les suivants refusent à leur tour de se faire amputer.[4419] Ils se révoltent,[4420] décidant que plus aucun d'entre eux n'aurait dorénavant à subir d'amputation.[4421]

Pour Pascal Nkusi, les médecins ne font que semblant de vouloir les soigner. Et de tenter maintenant d'aider ses compagnons afin que les docteurs ne les amputent pas pour la moindre petite plaie.[4422] Ces derniers entendent également couper la jambe de Cécile Uwineza au niveau du genou alors que son problème est à la cuisse ! Cécile refuse.[4423] Philémon s'est fait tirer sur le pied. La blessure est tout à fait bénigne. Mais les médecins décident de lui amputer la jambe. Philémon refuse et se voit rétorquer qu'il se prend pour plus médecin qu'eux, après quoi ils refusent de le soigner à la poitrine où il a également été touché.[4424] Les Français veulent amputer la jambe d'Uziel, un cousin de François Ndayisaba, mais Uziel frappe un des médecins au moment où celui-ci s'apprête à l'amputer.[4425] Alors qu'Emmanuel Ndahimana a déjà passé quelques jours dans le camp de Goma, les Français tentent de l'amputer à son tour, si ce n'est qu'un Rwandais intercède en sa faveur, disant qu'il faut laisser la jambe dont il considère qu'elle va guérir.[4426]

C'est au tour de Côme Kayinamura de se faire diagnostiquer. Les soldats français le déshabillent, auscultent ses côtes et ses bras. Côme leur dit que quand bien même il est blessé, il guérira. A chacun des quatre diagnostics, les médecins lui disent toutefois qu'il faut lui amputer la jambe. Côme a alors déjà vu des amis dont les bras et les jambes ont été amputés. Il ne veut pas, lui, subir le même sort.[4427] Les Français commencent par décider de lui amputer la jambe droite, dont la cuisse est blessée par balle, ainsi que le bras gauche dont les doigts de la main ont été touchés. Côme les supplie de ne pas le faire et de le soigner autrement car il garde espoir de guérir tout en préservant ses membres.[4428] C'est au troisième diagnostic que les Français lui précisent la présence de fragments de balles dans son bras. Un bras qui n'est, lui, pas trop touché, le problème étant surtout l'os de la jambe dont ils disent craindre une infection de la moelle.[4429] Comme la plaie de la jambe est toujours ouverte et qu'elle saigne, c'est donc elle qu'ils décident finalement d'amputer, tout en considérant au final qu'il n'est pas nécessaire de lui couper le bras.[4430]

Quant à Antoine Sebirondo, qui le 13 mai a été blessé par machette à la main et au pied, ce dont il garde aujourd'hui des cicatrices, mais qui a surtout ce même jour reçu une balle à la jambe, il prend tout simplement soin de cacher aux médecins français que tout son mollet a fortement enflé deux jours après que ses derniers lui eurent piqué la jambe avec une seringue dans la salle de soin dans laquelle il s'était rendu, pensant alors qu'il avait affaire à du personnel humanitaire venu les soigner. Antoine décide donc de ne pas aller les voir pour le leur dire. Il a en effet pu s'apercevoir entre temps qu'à la moindre blessure bénigne, ils amputaient les bras et les jambes de nombre de ses camarades tutsi. Aussi n'ose-t-

il pas les approcher et a plutôt envie de les fuir, horrifié par la présente situation.[4431]

Du camp français au camp de Kituku

Les Français amènent les « cas difficiles » au camp de Kituku

Adrien Harolimana retourne au moins cinq fois dans la salle d'opération et persiste à refuser qu'on l'ampute, arguant qu'il préfère encore que le cancer le prenne.[4432] Il a en effet constaté qu'ils ont amputé le bras ou la jambe de certains Tutsi alors que, selon lui, ils auraient pu être guéris.[4433] C'est après que Monica (de Mubuga) et Antoinette Mukansonera se sont fait couper le bras, qu'il quitte le camp des Français,[4434] ces derniers l'embarquant à bord de leur véhicule militaire trois jours après avoir refusé de se faire amputer. Direction le camp zaïrois de Kituku, là où ils emmènent tous les cas difficiles.[4435] Ainsi après s'être fâchés, les soldats de Turquoise y convoient les blessés récalcitrants qui refusent de se faire amputer. Le camp de Kituku est géré par le Haut Commissariat pour les réfugiés (HCR).[4436]

Adrien se trouve alors avec trois autres Tutsi dans un véhicule les convoyant en direction du CICR de Kituku.[4437] Certains des compagnons de Télesphore Kaneza, blessés plus gravement que lui et que les Français entendent également amputer, parviennent eux-mêmes à quitter le camp.[4438] Etant sur la liste des prochains amputés – il s'agit d'amputer son bras -, Narcisse Kayigamba fait partie de ceux qui parviennent à fuir le camp.[4439] Quand Zacharie Munyampara apprend qu'on envisage de lui amputer une jambe, il s'enfuit également.[4440] Philémon Hakizimana parvient aussi à gagner Kituku.[4441]

Il faut ajouter à cela que tandis que les Tutsi sont dans le camp français de Goma, ont lieu les combats entre les Forces armées rwandaises et le Front patriotique rwandais au cours desquels Gisenyi finira le 17 juillet par tomber aux mains des Inkotanyi. Les Français commencent à ramener dans leur camp des militaires rwandais blessés qu'ils mélangent dès lors aux Tutsi,[4442] au sein même de leur hôpital,[4443] ce qui s'avère être très dangereux, les Tutsi[4444] passant alors un sale moment, maltraités, comme si c'étaient eux qui avaient tiré sur ces militaires.[4445] L'augmentation de l'effectif des patients de l'hôpital constitue donc une autre raison pour laquelle les Tutsi sont emmenés au HCR de Kituku où se trouvent des médecins.[4446] C'est le cas d'Antoine Sebirondo. Il sort du camp avec d'autres Tutsi en direction de celui de Kituku géré par le HCR. C'est alors la dernière fois qu'Antoine voit les Français.[4447] Pascal Nkusi fait lui aussi partie de ces Tutsi devant maintenant se rendre à Kituku, étant donné qu'il

s'agit désormais dans le camp français de soigner les nombreux militaires rwandais qui, au front, combattent le FPR. D'ailleurs personne ne s'occupe plus des Tutsi, la priorité étant de soigner les militaires rwandais blessés.[4448]

Certains Tutsi fuient par eux-mêmes le camp français

Certains ont fui par eux-mêmes le camp des Français.[4449] Après avoir frappé un des médecins qui voulait l'amputer, Uziel est parvenu à s'enfuir.[4450] Parmi les Tutsi sur la liste des blessés destinés à être amputés, un homme est parvenu à se sauver après avoir appris qu'on était sur le point de lui couper la jambe.[4451]

Quant à Côme Kayinamura, après avoir rejoint le camp des Français à partir de celui de Kituku, le voilà qui le fuit afin de retourner dans celui qu'il avait quitté ![4452] C'est bien sûr afin de ne pas se faire amputer qu'il entend revenir dans le camp de Kituku dans lequel il a le souvenir que l'on y soignait. Son ami,[4453] Kagaba, a fui en 1959 au Zaïre.[4454] Côme lui confie qu'on projette de lui couper la jambe le lendemain. Aussi lui demande-t-il de bien vouloir lui apporter des habits,[4455] ce que fait Kagaba,[4456] mais la tenue qu'il lui amène est trop grande. Kagaba lui dit d'aller aux toilettes à partir desquelles, quand les soldats zaïrois seront distraits, il devra s'enfuir en suivant un chemin qu'il lui indique afin de le retrouver ensuite, sachant qu'il sera parti avant lui. Au moment où Côme se rend comme prévu aux toilettes, les soldats se font servir à manger. Côme leur dit alors avoir la diarrhée et se rend d'un pas lent en direction des toilettes. Après avoir fait le tour d'une maison, il constate toutefois être piégé au sein d'un enclos sans issue. C'est alors que des soldats zaïrois le rejoignent. Côme leur fait savoir en swahili être un patient du camp et qu'il aimerait simplement aller un peu plus loin. Les soldats lui indiquent un chemin, ce qui permet à Côme de retrouver son ami qui l'attend. Après avoir quitté l'endroit, Musana vient les prendre par bateau et les emmène jusqu'à Kituku, Côme devant se faire porter étant donné qu'il n'est en mesure de le faire seul.[4457] Il parvient ainsi à s'enfuir du camp français de Goma et atteint à nouveau le camp de Kituku[4458] où il trouve des réfugiés tutsi venus de Kibuye.[4459]

Dans le camp de Kituku, les Tutsi sont soignés sans nécessiter qu'on les ampute

François Ndayisaba est déjà à Kituku depuis le 1er juillet. Une fois arrivé à Goma, et étant donné qu'il est un des seuls à comprendre le français, donc en mesure de répondre aux questions qu'on est susceptible de lui poser, il n'a en effet passé qu'une seule nuit dans le camp des Français. A cinq heures du soir, au lendemain de son arrivée, on est venu le chercher pour le convoyer vers le camp de réfugiés de Kituku étant donné la

présence à cet endroit de nombreux journalistes de toutes les radios, dont RFI, les journalistes étant venus poser des questions à celui qui était le seul à pouvoir leur répondre en français.[4460]

Une fois les autres Tutsi arrivés à Kituku, les citoyens et religieux zaïrois leur amènent des habits. Ce ne sont pas des Français qui les soignent à cet endroit. Ce sont notamment des médecins zaïrois. Odette fait également partie de ceux qui soignent Pascal Nkusi. Les Interahamwe font toutefois circuler le bruit sur eux que ce seraient des gens mauvais si bien qu'ils ne sont finalement soignés que lorsqu'Odette est là.[4461] Adrien Harolimana se souvient bien du nom d'Odette.[4462]

Il s'agit d'Odette Mukamunana, une infirmière rwandaise née au Zaïre. Pour elle, l'état de santé des Tutsi ne nécessite pas d'amputation. Elle engage une conversation médicale avec les Français qui lui amènent les Tutsi et tente de les dissuader de recourir à l'amputation avant d'avoir épuisé tous les autres moyens susceptibles de guérir ces blessures, ce à quoi les Français lui rétorquent qu'il vaut mieux amputer que de soigner une plaie infectée. Odette fait alors appel à un des médecins du centre de santé de Kituku. Il s'agit de Ricardo. Il travaille pour MSF Hollande. Ricardo soigne les blessés qui lui sont amenés par les Français sans recourir à l'amputation. Quelques jours après leur transfert, les Français reviennent pour prendre un malade qu'ils souhaitent amputer. Mais Ricardo a entre temps pris l'initiative d'organiser une réunion au cours de laquelle MSF Hollande a décidé de mettre un terme à ces amputations systématiques et d'interdire aux Français de s'ingérer dans le suivi des blessés qui leur sont transférés. Les médecins ne ménagent pas leurs efforts afin de trouver médicaments et vivres susceptibles de rétablir l'état de santé altéré des Tutsi. Le HCR fournit quant à lui vivres et habits. C'est ainsi qu'avec des soins somme toute simples, toutes les blessures finissent par être guéries sans amputation, les seules choses qui ne peuvent être arrangées étant les déformations occasionnées par ces blessures.[4463]

Adrien est soigné dans le centre médical du HCR. Quand le personnel médical voit sa plaie, on lui demande la raison pour laquelle elle n'a pas été soignée. Car au moment où Adrien avait refusé aux médecins blancs qu'ils lui amputent sa jambe, une partie de la chair en sortait. Et Adrien de leur répondre que les Français sont comme les miliciens Interahamwe. On lui injecte alors un sérum[4464] et on lui nettoie la plaie.[4465] Emmanuel Gahigiro est quant à lui hospitalisé, sa profonde plaie étant progressivement soignée.[4466]

Antoine Sebirondo montre aux médecins sa main ainsi que son pied, sa jambe ayant elle un peu dégonflé, sans juger utile pour sa part

de leur préciser qu'il a été mal soigné.[4467] Enfin Côme Kayinamura est bien accueilli au centre de santé du HCR, près de l'aéroport. Il y est soigné, suivi par la Croix-Rouge,[4468] des médecins du CICR l'examinant à plusieurs reprises.[4469] Il y est ausculté par un Blanc et trois Africains qui le soulagent par des paroles d'encouragement ainsi que par des premiers soins sur ses doigts cassés.[4470] Ils constatent que la moelle de l'os de sa jambe que les Français avaient projetée d'amputer est encore intacte et que cela va donc s'améliorer. Ils lui disent qu'aussi bien son bras que sa jambe peuvent guérir. Ils soutiennent son bras afin qu'il reste droit et lui lavent ses plaies.[4471]

Les Tutsi sont déplacés à Gisenyi qu'occupe le FPR, puis à Kigali

A Kituku, Adrien Harolimana constate que non seulement des Interahamwe de Gisenyi mais aussi des Interahamwe en provenance de Kibuye demandent qu'on tue ceux qui viennent de Bisesero. Le HCR finit donc par emmener les Tutsi à Gisenyi que les militaires du FPR occupent depuis le 17 juillet. Adrien Harolimana,[4472] Pascal Nkusi et les autres Tutsi se rendent donc à Gisenyi où le personnel médical de Médecins sans frontières (MSF) soigne les Tutsi.[4473]

Après être passés par Gisenyi, Philémon Hakizimana se rend, en compagnie d'autres Tutsi, à pied jusqu'à Kigali où il se fait soigner.[4474] Antoine Sebirondo se fait également soigner dans un hôpital de Kigali. Sa blessure guérit au moment où des asticots finissent par en sortir.[4475] Après la guérison d'Emmanuel Gahigiro, des voitures du HCR l'emmènent à Kigali, puis à Gitarama où sont présents d'autres rescapés de Bisesero.[4476]

Les Tutsi qui ont refusé d'être amputés par les Français sont aujourd'hui guéris

Parmi les Tutsi sur la liste des blessés destinés à être amputés, un des Tutsi qui est parvenu à se sauver quand il a appris qu'on allait le priver de sa jambe est aujourd'hui un gardien de prison très sportif.[4477] Ceux qui comme Narcisse Kayigamba ont refusé l'amputation sont maintenant en très bonne santé.[4478] Certains des compagnons de Télesphore Kaneza, pourtant blessés plus gravement que lui et qui ont pu quitter le camp de Goma sans que les Français qui avaient prévu de les amputer n'y parviennent, sont aujourd'hui guéris.[4479] C'est ainsi à la mi-décembre qu'Adrien Harolimana finira par guérir lui-même au Rwanda.[4480] Côme

Kayinamura guérira également sans avoir été amputé.[4481] A Kituku, les Tutsi furent correctement soignés et parvinrent à guérir de leurs blessures sans avoir été amputés.[4482]

Chapitre 10

Opération Turquoise : l'humanitaire devant les caméras

Rejoindre l'Ecole normale technique de Kibuye

Les « petits papiers » de Sartre

A Kibuye, le groupement des opérations spéciales a été remplacé par des unités du colonel français Patrice Sartre en provenance du groupement nord, ces unités étant sous le commandement du colonel de Stabenrath.[4483] Quelques jours après la rencontre du 27 juin à l'Ecole normal technique (ENT) entre l'enseignant de Mubuga, Athanase Namuhoranye, et le lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval, Sartre arrive à Kibuye, alors que les Français ont déjà commencé à secourir les derniers survivants tutsi de Bisesero.[4484] La situation est telle que ceux qui cachent des Tutsi ne savent plus trop comment se comporter, les sauvetages nécessitant qu'ils se fassent avec discrétion.[4485] Or la rumeur circule maintenant selon laquelle les soldats français sauveraient les Tutsi qui leur seraient signalés. Il suffirait pour cela de leur glisser discrètement un « petit bout de papier » sur lequel serait écrit un nom ou un prénom ainsi que le lieu de la cachette, évitant ainsi de révéler qu'on a caché un Tutsi.[4486]

Certains soldats français sauvent des Tutsi

Esdras Ndalisamye a gardé contact avec un de ses voisins hutu qui garde ses biens tandis qu'il n'y a plus personne chez lui. Il se rend chez ce voisin quand il le peut, quand il a froid, profitant de son feu pour se chauffer un petit peu, recevant parfois à manger de sa part. Ce voisin vient un jour lui-même lui donner un morceau de papier écrit par le colonel Sartre, nombre de prospectus reproduisant ses écrits étant mis à disposition au sein des

églises. C'est ainsi qu'Esdras apprend que les Français seraient en train de sauver des Tutsi. Aussi le 17 juillet entreprend-il de sortir, se rendant sur la route à un endroit où passent des jeeps françaises. Il a pris soin d'écrire sur un bout de papier : « Pourriez-vous me sauver ? » C'est alors qu'il croise une jeep avec un drapeau français. Les passagers du véhicule le regardent avec son papier, continuent leur chemin, puis s'arrêtent. Esdras se met alors à courir dans leur direction. Les soldats lui demandent s'il est tutsi, mais ne l'acceptent pas immédiatement en raison de la machette qu'il a en main à cet instant et qui leur fait penser qu'il pourrait s'agir là d'un milicien hutu. Esdras leur explique que c'est pour se défendre au cas où quelqu'un voudrait le tuer. Ils lui demandent alors s'il est vrai que les Hutu tuent les Tutsi. Cette question étonne Esdras qui répond affirmativement. Ils lui demandent donc de leur fournir un exemple, ce que fait Esdras en les emmenant à un endroit où il a entendu dire que des Tutsi avaient été tués. Cet endroit se trouve à proximité de celui où il se cachait. Ils trouvent là, à côté d'une bible, des corps tués depuis moins de trois jours. Ces soldats français se rendent compte que ce que leur dit Esdras est vrai, le mettent dans leur voiture, l'amènent au collège ENT. Esdras constate qu'il y a plus de deux cents personnes et rencontre des gens de sa connaissance.[4487]

Les soldats de Turquoise laissent en général les Tutsi venir se protéger à l'ENT par leurs propres moyens

Voilà pour la face idyllique du tableau. Si les soldats français de Turquoise qui ont pris leurs quartiers à l'ENT sont censés s'informer de la présence de rescapés et aller les chercher directement chez eux, ce n'est cependant pas toujours le cas, loin s'en faut. Généralement, ils décident plutôt de n'accueillir que les Tutsi qu'on leur amène. Or c'est là que les choses se compliquent.[4488]

Les abords dangereux de l'ENT

Commençons par les abords de l'ENT où les Tutsi sont censés se rendre afin d'être protégés par les soldats de Turquoise. Ils sont pour le moins dangereux.[4489] Exemple, le 28 juin. Le ministre de l'Information, Eliezer Niyitegeka, passe dans sa voiture, près de l'Ecole normale technique, sur la route menant de Charroi Naval au camp, croise une berline Renault de couleur chocolat, roulant en sens inverse. Cible d'un tir, le véhicule se renverse en contrebas de la route. A l'intérieur de la berline, un homme et une femme, touchés par des impacts de balles, gisent, dans leur sang, morts tous les deux. L'une des balles a traversé le cou de l'une des victimes et est sortie par sa gorge. Eliezer Niyitegeka se tient debout près du

véhicule avec deux Interahamwe. Il ordonne à l'un d'entre eux de dévêtir la femme et d'aller chercher un morceau de bois, ce qu'il fait en arrachant une branche d'arbre. Niyitegeka lui demande alors de la tailler en pointe, puis de sortir les corps du véhicule et d'enfoncer le morceau de bois dans le sexe de la femme, ce que font les Interahamwe. Le corps de la femme reste là pendant trois jours, peu à peu totalement recouvert de mouches, gisant à la même place avec un morceau de bois enfoncé dans son sexe et faisant saillie. Le véhicule a été enlevé, tandis que le corps de l'homme a disparu.[4490]

Quand un Tutsi parvient à arriver par ses propres moyens à l'ENT, il arrive que ces derniers lui refusent de pénétrer dans l'établissement, après quoi les Interahamwe le tuent.[4491] Albertine Mukakamanzi trouve ainsi, devant le portail fermé, des Tutsi à qui on a apparemment refusé l'entrée. Ils gisent au sol et agonisent sous les yeux indifférents de soldats français postés derrière le portail.[4492]

Les barrières de miliciens empêchent les Tutsi de rejoindre l'ENT

Chaque campement français est entouré des barrières de miliciens Interahamwe. Aussi si un Tutsi s'aventure à tenter d'y chercher refuge, il lui faut commencer par briser ce premier cercle de miliciens.[4493] Les environs immédiats de l'ENT ne sont ainsi pas les seuls endroits dangereux. Tout le chemin que doit emprunter un Tutsi pour s'y rendre, pour peu que les hommes de Turquoise ne viennent pas le chercher directement là où il se cache, s'avère être un piège.[4494] Raymond Bonner, journaliste au *New York Times*, fait lui-même cette amère constatation : « Les Français offrent leur protection aux Tutsis dans les camps qu'ils installent dans la région. Mais des soldats et des Hutus armés, habillés en civil, tiennent des barrages le long des routes, rendant impossible aux Tutsis l'accès à ces camps. »[4495]

Les soldats français refusent à un pasteur de venir chercher un Tutsi qu'il cache chez lui

Télesphore Iyamuremye est caché depuis deux mois dans la maison du mari de sa tante, un pasteur hutu qui essaie à maintes reprises de l'amener au couvent où sont installés les Français. Il n'y parvient toutefois pas en raison de la présence sur la route de deux barrières. Télesphore est caché à peu près à cent cinquante mètres d'une grande route, la route principale, sur laquelle une grande barrière d'Interahamwe constitue le principal obstacle entre sa cachette et l'ENT. Les soldats français n'ignorent pas l'existence de cette barrière étant donné qu'elle se situe sur la route qu'ils utilisent, Télesphore voyant de ses propres yeux de nombreux camions et jeeps de l'armée française la franchir. Ils n'ont pour autant jamais entrepris

de la faire enlever, en dépit du fait qu'on y tue.[4496] Devant l'obstacle que constitue cette barrière, le pasteur décide de se rendre directement au couvent pour tenter de convaincre les militaires français de se déplacer eux-mêmes pour chercher Télesphore, mais ces derniers refusent.[4497]

Les Français sauvent des Tutsi en se déplaçant chez eux quand il y a des caméras

Le cas de la famille d'Aurélie

Quand les Français se rendent directement chez les Tutsi, ils ne manquent en général pas de venir avec des caméras ! Retrouvons à présent la famille Musabeyezu. Son cas est révélateur de cette stratégie médiatique.[4498] Depuis quelques jours déjà, le fils aîné d'Aurélie, René, aperçoit fréquemment, au cours de la nuit, un hélicoptère muni d'une torche circuler dans le coin. Quelques jours plus tard, alors que lui et les siens se sont à nouveau installés chez eux, et que René se trouve sur la colline de Gatwaro, il aperçoit cette fois deux hélicoptères ainsi que des Blancs arrivant au stade.[4499] A cet instant, son frère Jean-Luc est encore caché chez un voisin.[4500] Le lendemain, les hélicoptères repartent du stade, laissant place à trois blindés, à des camions de soldats, ainsi qu'à de petites jeeps que René voit arriver au stade où les Français commencent à s'installer, se mettant à y faire un peu de sport, notamment du stretching. La population est venue les accueillir, y compris le préfet, ainsi que d'autres dirigeants locaux, qui repartent avec eux. Le lendemain, il voit les Français commencer à circuler dans les environs, un prêtre à bord d'une des jeeps. Et de pénétrer directement chez les gens. René, qui se trouve à cet instant sur la colline de Gatwaro, rend alors fréquemment visite à sa mère.[4501] Un jour, quelqu'un ramène son frère Jean-Luc de chez le voisin.[4502] Puis, trois ou quatre jours après le retour de ce dernier,[4503] toujours fin juin, quelques jours donc à peine après qu'Aurélie a failli être lynchée,[4504] c'est au tour de sa fille de quatre ans de lui être ramenée,[4505] la personne qui la lui rapporte lui faisant savoir que les frères de son élève ont cherché à la tuer[4506] : « Merci à Dieu de nous permettre de te la remettre ». Aurélie s'apprête à passer sa première nuit avec l'ensemble de ses enfants qui ont survécu : ils sont au nombre de quatre. Il n'en demeure pas moins que tous vivent dans des conditions très difficiles : enclavés, ils n'ont rien et sont affamés. C'est alors que des Français garent leur véhicule à l'extérieur de chez Aurélie, puis pénètrent chez elle.[4507] Sa fille de quatre ans vient de revenir, Jean-Luc, quant à lui, est déjà là depuis quelques jours.[4508] René a aperçu les Français arriver dans une jeep qu'ils ont pris soin de laisser sur la route. D'un des coins de l'intérieur de la maison où il se cache, il observe trois ou quatre de ces soldats blancs entrer dans le

jardin, sans toutefois encore aller jusqu'à pénétrer dans sa maison. Il se dit alors qu'à choisir, il est toujours préférable d'être tué par des Blancs que par des Noirs, quand on sait que ces derniers utilisent des machettes. L'un des Blancs tient une caméra avec laquelle il filme la maison tout en en faisant le tour. Partiellement détruite, elle n'a alors ni porte ni portail. Les voisins viennent peu à peu en nombre pour voir de près ces soldats, se disant qu'ils sont peut-être sur le point d'emmener Aurélie et les siens en France. C'est bientôt une foule bruyante, exclusivement composée de Rwandais que René aperçoit et entend. Il commence par penser que ce sont des Interahamwe. Aussi craint-il de sortir, d'autant que certains ont des machettes. Quant à Jean-Luc, qui se trouve dans la maison en compagnie de son frère, il voit ces Blancs arriver chez lui, avec des fusils et des tenues de combat. Dès lors, il prend peur.[4509]

Entre temps, Aurélie s'est levée et s'adresse aux Français : « Qui êtes-vous ? » Ils lui répondent : « Nous sommes français. Nous sommes militaires. Nous venons te sauver. Tu veux qu'on te sauve ? » Aurélie leur répond qu'elle le souhaite en effet. « Comment tu t'appelles ? », lui demandent-ils alors. Aurélie leur indique son nom. Les soldats lui demandent où se trouve son mari, ce à quoi Aurélie leur répond qu'il est mort, avant de les informer qu'elle est toutefois ici avec des enfants. « Amène tes enfants ! », lui ordonnent aussitôt les soldats français. Les enfants se sont mis dans des coins. Or quand Aurélie entre en prendre un dans un coin, elle remarque qu'une caméra est systématiquement au-dessus d'elle en train de la filmer. Tandis qu'elle se rend dans un autre coin de la maison chercher un autre de ses enfants, la caméra est à nouveau au-dessus d'elle qui la filme. En sortant de la maison, une caméra ; une caméra ici, une caméra là, plusieurs caméras, trois lui semble-t-il. Mais ces caméras ne lui font pas peur : ce ne sont pas des fusils.[4510] René voit sa mère aller à la rencontre des soldats et l'entend discuter avec eux en français. Aussi, quand elle lui lance : « René, viens ! », il est suffisamment rassuré pour se décider à sortir de lui-même de la maison et aller à la rencontre des Français.[4511] Après René, Aurélie appelle aussi Jean-Luc. Ce dernier, qui est également rassuré d'avoir entendu sa mère lui dire qu'elle n'avait aucune crainte,[4512] sort de chez lui en même temps que son frère.[4513] René constate qu'un Blanc muni d'une caméra ne cesse de les filmer au moment où ils sortent à leur tour de chez eux.[4514] Il se tient pour cela devant une porte en bois,[4515] située au niveau de la cuisine. Une fois à l'extérieur de la maison, René et Jean-Luc retrouvent leurs petits frères et sœurs en compagnie de leur mère, en pleine discussion avec les soldats blancs.[4516] Nombre de manœuvres vont dès lors se faire en une fraction de seconde.[4517] Les choses se passent très vite, les soldats les faisant monter rapidement dans la jeep.[4518] Les voilà qui ordonnent à Aurélie : « Entrez vite dans le véhicule ! » Aurélie prend aussitôt ses enfants et monte dans la

cabine arrière.[4519] Quant à Jean-Luc et René, ils entrent à leur tour dans la jeep.[4520] Aussitôt les Français de conclure : « La mission est accomplie ! », ce à quoi on leur répond : « Démarrez vite ! » Alors le véhicule démarre et s'en va à vive allure.[4521]

Une fois dans la jeep, Jean-Luc s'aperçoit que le Blanc a maintenant cessé de filmer et se met à discuter avec Aurélie,[4522] tandis que René et Jean-Luc sont également là, avec les Blancs.[4523] Quand le convoi de deux véhicules arrive à l'ENT, l'école est fermée. Le véhicule dans lequel ont pris place Aurélie et ses enfants y entre rapidement, après quoi on les en fait sortir avant de les confier à d'autres personnes qui les accueillent, leur montrant où aller, leur donnant à manger et à boire.[4524] Une fois arrivés à l'ENT, tout près de chez eux, Aurélie et ses enfants sont nourris avec des rations de combat par les Français.[4525] On écrit leur nom, on précise par écrit ceux qui sont tutsi. Il y a plusieurs maisons ainsi que des dortoirs de classe. On fait entrer Aurélie et ses enfants dans l'un d'entre eux. Il y a là d'autres personnes. Les Tutsi disposent d'un grand espace clôturé dans lequel on peut circuler, ce que font notamment les enfants. Mais Aurélie est comme morte et reste là sans se lever, sans aller nulle part, si ce n'est aux toilettes et au lit. Des médecins soignent les malades, un endroit étant par ailleurs dédié à la distribution de nourriture.[4526]

Le cas des enfants d'Agnès

Agnès Mukabacondo assiste également au sauvetage filmé de ses enfants. Hutu, elle est mariée à un Tutsi. Aussi sa famille a-t-elle été menacée, sa maison démolie par les Interahamwe pendant le génocide. Tout le monde a été forcé de quitter le foyer. Son mari fut tué. Quant à elle, elle se réfugia avec ses enfants chez ses frères. Quand elle commença à réfléchir à entreprendre des démarches pour entrer en contact avec les Français afin qu'ils prennent sous leur protection ses enfants menacés par les milices depuis la mort de leur père, elle en parla à son frère qui le lui déconseilla, fort d'informations selon lesquelles ces Français étaient en train de regrouper les Tutsi afin de les éliminer, lui promettant en revanche de continuer à assurer lui-même leur protection. Mais elle finit tout de même par prendre la décision de glisser aux soldats de Turquoise un papier sur lequel elle leur demande de venir prendre ses enfants chez elle pour les sortir du village dans lequel ils se trouvent, et où elle craint pour leur vie. Quand les soldats de Turquoise viennent prendre ses enfants chez son frère, ils se divisent en deux équipes, l'une en tenue militaire, l'autre se présentant comme des journalistes. Et les voilà qui se mettent à filmer et prendre des photos du sauvetage dans la maison du frère d'Agnès, précisément au moment où ils vont chercher ses enfants.[4527] Tout se passe comme cela s'est passé avec Aurélie. La propagande est bien au point.[4528]

Certains Tutsi doivent prendre le risque d'atteindre l'ENT par leurs propres moyens

Liberata Mukagahima parvient à rejoindre l'ENT cachée dans une voiture entre deux pasteurs

Tous les Tutsi n'ont toutefois pas la chance de bénéficier du déplacement chez eux des soldats de Turquoise, loin s'en faut.[4529] Début juillet, alors que Liberata Mukagahima se cache depuis maintenant à peu près une semaine dans la maison de son pasteur, des Interahamwe en provenance de Gikoro, endroit de massacre, viennent à passer juste devant sa maison pour se rendre à Gitwa – le Gitwa de Karongi et non de Bisesero - y tuer des Tutsi. Alors qu'ils parlent entre eux, ils affirment qu'un hélicoptère, revenu à Gitwa chercher les Tutsi dans les buissons, n'a malheureusement cette fois pu en débusquer, alors que grâce à lui, ils avaient pu auparavant en dénicher et en tuer. Entre eux, les miliciens n'hésitent pas à louer cet hélicoptère qui normalement leur permet de repérer facilement les Tutsi. Le pasteur, qui n'a pas besoin de se cacher, a pris l'habitude d'informer sa protégée de ce qui se passe au dehors. Il lui raconte ainsi ce que viennent de dire ces miliciens, Liberata l'ayant d'ailleurs entendu elle-même de leur bouche, alors qu'ils passaient à côté de la maison du pasteur, sur le chemin qui descend de Gitwa. Ne pouvant sortir de la maison du pasteur où elle se cache, elle est toutefois parvenue à entendre le bruit de cet hélicoptère, dont la présence dans le ciel lui est confirmée par son pasteur. Les jours suivants, d'autres miliciens passent ainsi, certains venant juste pour chercher Liberata, qui est alors la seule Tutsi encore vivante sur la colline. Quand ils ne trouvent pas un Tutsi dans les buissons, les miliciens vont en effet le chercher chez ses amis, quand ils les connaissent. Le pasteur dit ainsi à Liberata qu'il les a entendus dire que celui qui la trouverait devrait lui couper la tête et aller la leur montrer pour s'assurer qu'elle est bien morte. Après avoir eu ces informations, il change sa protégée de cachette. Quand il prend la décision de s'enfuir vers le Zaïre en compagnie de tous ceux qui, dans le coin, sont en train de fuir, et parmi lesquels figurent de nombreux Interahamwe, il informe Liberata qu'il ne peut pas la prendre avec lui. Or étant Tutsi, elle risquerait, si elle restait là, d'être prise et tuée. Pouvant pour sa part se balader, il indique à Liberata avoir appris que les Français ont pris leurs quartiers à l'ENT et lui propose de l'y conduire afin de la sauver : « Je t'amène chez les Français. Ils vont t'amener chez les tiens, le FPR Inkotanyi. » Liberata a fini par apprendre que les hélicoptères qui ont tenté de débusquer les Tutsi à Gitwa pour les livrer aux miliciens étaient des hélicoptères français. C'est précisément ce qu'avaient dit les Interahamwe de Gikoro et que lui avait répercuté son pasteur. Mais Liberata est traumatisée, et partout où les

Tutsi se rendent, ils peuvent être tués, si bien qu'elle accepte l'idée d'aller à l'ENT. Elle n'espère pas vraiment y survivre, se disant alors que, de toute façon, partout où il la placerait, elle serait tuée. Fin juillet, après avoir passé plus d'un mois chez le pasteur, Liberata décide donc de se rendre à l'ENT. Camouflée sous un long manteau et un chapeau bien fermé, elle entre dans un véhicule dont on prend soin de fermer les vitres et s'installe entre deux pasteurs. Liberata peut observer ce qui se passe dehors. Sur le chemin, le véhicule ne traverse aucune barrière. On ne voit alors aucun Interahamwe dans les rues, beaucoup d'entre eux ayant déjà fui vers le Zaïre. Quand le véhicule arrive au niveau de la barrière de l'ENT où se trouvent deux militaires français, l'un assis l'autre debout, le pasteur sort de la voiture pour dialoguer avec eux en français. On fait sortir Liberata à son tour du véhicule, les Français s'enquérant aussitôt de savoir s'il s'agit d'une Tutsi, le pasteur répondant par l'affirmative. Alors les Français appellent Liberata. Une fois à l'ENT, celle-ci découvre la présence de nombreux autres Tutsi. A cet endroit, elle peut rester à l'extérieur sans plus craindre pour sa vie. C'est ainsi qu'elle aperçoit un hélicoptère français faire des tours et se rendre à Gitwa, que l'on voit bien de Kibuye, avant que l'hélicoptère ne se rende ailleurs. Autour d'elles, les gens confirment qu'il s'agit d'un hélicoptère français parti de Kibuye pour se rendre à nouveau à Gitwa. Or Liberata ne savait pas, quand elle était elle-même à Gitwa, que l'hélicoptère qu'elle y vit était un hélicoptère français, mais l'a appris de la bouche de miliciens, alors qu'ils passaient près de la maison de son pasteur. A l'ENT, il lui est donc confirmé que ce sont bien les Français qui sont venus en hélicoptère quand elle était encore à Gitwa. Un premier groupe de Tutsi est déjà parti de l'ENT pour Nyarushishi. Liberata reste une journée dans l'école technique, y dort, puis part le lendemain avec le deuxième groupe en direction de Nyarushishi, les Tutsi étant nombreux à être, comme elle, entassés dans des camions sous bâche. Le troisième groupe part, lui, en direction de Gitarama.[4530]

Télesphore Iyamuremye parvient également à rejoindre l'ENT caché dans une voiture entre deux pasteurs

Retrouvons Télesphore Iyamuremye et rappelons que les soldats de Turquoise ont refusé la demande exprimée par son pasteur de se déplacer directement à son domicile afin de récupérer Télesphore qui s'y cache.[4531] Or ce pasteur craint que si les Interahamwe présents à la barrière apprennent que son protégé a quitté sa maison, ces derniers ne viennent tuer ses propres enfants, sa femme, ou encore lui-même. Le 7 juillet, Télesphore demande à l'enfant du pasteur de dire à ce dernier de venir afin qu'il lui parle. Il quitte le plafond dans lequel il se cachait et lui dit : « Ecoute, il y a beaucoup de Hutu qui ont fui devant l'avancée de l'armée du Front patriotique rwandais. Les Forces armées rwandaises

ont fui les combats de Gitarama ainsi que différentes provinces devant l'avancée des Inkotanyi pour venir se concentrer ici. Ces gens sont très dangereux. Ils viennent, contrôlent et tuent. Je veux demain que tu m'amènes à l'endroit où sont les militaires français. J'ai appris que si on arrivait à cet endroit, on ne pouvait pas mourir. Si tu ne m'y amènes pas, tu seras responsable de mon sang. Si je meurs en chemin, personne ne te le reprochera. » Le 8 juillet, vers dix heures du matin, le pasteur s'adresse à Télesphore : « Partons ! » Il s'installe dans la petite jeep à court châssis du pasteur à côté de qui il s'assoit. A l'instar de Liberata, le voilà entre deux pasteurs. Après avoir quitté la maison et dépassé l'église, à cent mètres, ils sont déjà sur la grande route. Les voitures des Français y sont souvent en déplacement, certaines allant à Birambo, d'autres à Kivumu, d'autres à Rubengera, d'autres enfin à Gisenyi. Par chance, parmi les jeeps Peugeot de militaires français prenant alors la direction de la ville, l'une d'elles est tombée en panne moins de cinquante mètres après avoir passé la barrière des Interahamwe. Devant le véhicule en panne, d'autres véhicules se sont arrêtés. Le pasteur ne s'adresse cependant pas tout de suite aux militaires français pour leur faire savoir qu'il y a un Tutsi à bord de sa voiture : il craint en effet que les Interahamwe à la barrière finissent par suspecter quelque chose. Il attend donc que la jeep des Français redémarre pour aussitôt demander au conducteur de la suivre : « Suivons cette jeep et arrêtons-là. Quand elle arrivera un peu plus loin dans un endroit discret, nous l'arrêterons. » Le véhicule français franchit le tournant. Une fois arrivée au niveau de la barrière d'un rond-point où se trouvent des gendarmes, Télesphore parvient à entrer avec eux à l'ENT. Le 8 juillet, il arrive donc enfin au couvent des sœurs et trouve refuge auprès des Français. Une fois dans l'enceinte du couvent, ces derniers, qui portent des bérets noirs, l'appellent afin qu'il se fasse enregistrer. Sur un tableau d'école, ils ont tracé des colonnes, écrit la date, le nom de la personne, tout en prenant soin de séparer les Tutsi des Hutu. Télesphore comprend que les militaires français ont, comme les Interahamwe, un esprit divisionniste, un esprit qu'ils partagent également avec le prêtre français Maindron qui, ce 17 juillet, se rend au couvent, un hélicoptère ayant dû le transporter à partir de la Crête Zaïre-Nil où il réside alors. Après que le prêtre, qui parle très bien le kinyarwanda, a fait savoir qu'il considérait mauvais les Inkotanyi, celui-ci finit par s'en aller.[453][2]

Le piège des opérations de sauvetage à domicile

Voilà donc pour ceux qui tentent de rejoindre l'ENT par leurs propres moyens. Cela dit, même quand les soldats de Turquoise se déplacent pour récupérer directement chez eux quelques Tutsi cachés, le sauvetage s'avère parfois être un piège pour d'autres. Les miliciens suivent en effet

de près les soldats de Turquoise lorsqu'ils procèdent à leurs « opération de sauvetage ». Or tous les Tutsi qui se mettent à découvert à l'occasion de ces opérations ne sont pas évacués par les Français qui n'en prennent parfois que quatre au sein d'un groupe de onze. Les derniers évacués de chaque expédition font ensuite connaître le sort de ceux qui sont restés : ils ont été tués par les miliciens.[4533] Il est fréquent que les soldats de Turquoise partent avec une personne censée leur indiquer l'endroit où se cachent des Tutsi, mais reviennent à mi-chemin. Ceux qui cachent des Tutsi finissent donc par refuser de coopérer avec eux, une fois qu'ils ont compris que les informations qu'ils leur donnaient étaient répercutées aux Interahamwe qui allaient aussitôt massacrer les Tutsi encore cachés. [4534]

« Des Français tutsi et des Français hutu »

Retrouvons maintenant Anastasie Ishimwe, cette femme tutsi mise à la porte par son mari hutu et qui a accouché en plein du milieu du génocide. Anastasie est également parvenue à rejoindre les Tutsi à l'ENT.[4535] Elle y arrive au terme d'une fuite au cours de laquelle elle s'est retrouvée accidentellement dans des fosses pleines de cadavres, ce dont elle ne se rendait compte que le lendemain matin quand quelqu'un lui tendait un bâton afin qu'elle puisse en sortir. Elle arrive ce jour à l'ENT après s'être fait violer et avoir contracté le virus du sida. Elle y arrive après avoir échappé aux ruses des miliciens qui se déguisaient en tutsi et hurlant « Au secours ! Les Hutu ! Les Hutu ! », afin que des Tutsi se découvrent pour courir, ce qui leur permettait d'arracher leurs biens et de les tuer sur le champ. Elle y arrive après avoir échappé à cette autre ruse consistant à leur faire croire en la présence de Français à certains endroits de Kibuye alors que seuls des miliciens en fait s'y trouvaient.[4536]

Alors qu'elle se trouve à l'ENT, Anastasie revoit Ncogoza, ce milicien qu'elle avait surpris un soir de la toute fin avril raconter sa réunion avec des Blancs.[4537] Il s'est en effet rendu à l'ENT avec un groupe de maris hutu exiger que leurs épouses rentrent au foyer. Il obtient gain de cause. Il s'est alors lié d'amitié avec ces Français. Un jour, ces derniers le mettent au défi d'exécuter une personne sans utiliser de fusil pour voir comment il se débrouille. En présence de trois Français, Ncogoza se saisit d'un gourdin avec lequel il frappe la tête d'un Tutsi qui meurt sur le coup, sous les applaudissements des Français et sous les yeux d'Anastasie. Cette dernière constate toutefois que tous les Français ne tuent pas et que certains d'entre eux sauvent même des gens. Ainsi si les Tutsi peuvent être stoppés par des Français sur leur chemin vers l'ENT, ils sont toutefois sauvés quand ils pénètrent dans l'école. Anastasie s'est fait confirmer ce sentiment par des tueurs quand ils leur ont dit un jour : « Ici, il y a des Français tutsi et des Français hutu. »[4538]

Les Tutsi sont déplacés de l'ENT à Nyarushishi

Le 18 juillet, le colonel français Patrice Sartre, alors responsable de l'armée française dans la préfecture de Kibuye, convoque une réunion, déclarant devoir procéder à l'évacuation vers le camp de Nyarushishi, dans le sud-ouest du Rwanda. Le général Jean-Claude Lafourcade, chef de Turquoise, est arrivé la veille. Télesphore s'enquiert auprès des Français de la raison pour laquelle ils les emmènent à Nyarushishi plutôt que dans la zone contrôlée par le FPR, à quoi ils répondent que le camp de Nyarushishi est un camp reconnu par l'ONU. Les Tutsi ne peuvent pas refuser l'ordre qui leur est donné de s'y rendre. Le lendemain 19 juillet, une première moitié des cent cinquante réfugiés sont amenés à Nyarushishi. Ayant le numéro 179, Télesphore ne part pas dans ce premier groupe. Le soir, les Français viennent à nouveau, cette fois pour informer les Tutsi du deuxième groupe de se tenir prêt à partir le lendemain. Les Tutsi se réveillent. Les couvertures ainsi que les matelas qu'ils utilisent sont ceux qu'ils ont trouvés sur place. Les Français leur disent de les laisser. Télesphore se rend alors à Nyarushishi.[4539]

Les camps « humanitaires » de Turquoise

Nyarushishi, la vitrine humanitaire de Turquoise

Aurélie quitte également l'ENT et se rend avec les siens à Nyarushishi. Après être restée quelques semaines à l'école technique avec sa famille, des équipes sont ainsi formées.[4540] Lorsqu'arrivent des camions à l'ENT, ce sont d'abord les mères ainsi que les enfants les plus faibles qu'on amène. Parmi eux ont pris place Aurélie et ses enfants, qu'on véhicule vers Nyarushishi.[4541] La famille d'Aurélie part à bord de camions hermétiquement fermés. Dans le camion, personne ne sait où il va, jusqu'à ce qu'une fois arrivés à Nyarushishi, les gens se mettent à crier : « Nous arrivons à Cyangugu, à Nyarushishi ! »[4542] Les réfugiés déjà présents à Cyangugu accueillent ceux qui arrivent, leur montrant où aller. Aurélie et ses enfants commencent à s'installer, mais on ne leur donne pas à manger, alors qu'on trouve ici très difficilement de la nourriture. Certains parviennent à sortir pour aller en chercher, les plus faibles restant quant à eux sans se nourrir.[4543] René, le fils aîné d'Aurélie, passe alors un mois dans le camp de Nyarushishi, où la Croix-Rouge leur donne des rations, des aliments.[4544]

Il est à peu près quinze heures quand Aurélie découvre qu'un de ses enfants a attrapé le choléra. Elle se rend immédiatement avec lui à

l'endroit où les Français ont mis en place un centre de santé afin que les réfugiés puissent aller s'y faire soigner. Au moment où elle arrive, on est en train de tout ranger et d'annoncer la clôture. Aurélie s'adresse alors en kinyarwanda à une fille rwandaise : « J'ai un enfant gravement malade. Pouvez-vous m'aider ? » Elle lui répond en lui désignant une femme blanche : « Allez le dire à l'infirmière là-bas. » Aurélie insiste : « Allez lui dire vous. Je ne saurais pas parler avec elle. » Alors la fille rwandaise va elle-même trouver la femme blanche, Aurélie restant à l'extérieur. La dame vient alors à la rencontre d'Aurélie tandis que la fille rwandaise lui explique : « L'enfant de cette mère souffre. » « Il souffre de quoi ? » « Elle dit que ses selles contiennent du sang et qu'elle a fait sa toilette plusieurs fois dans la journée. » Elle regarde l'enfant et lui dit : « Donnez-lui de l'aspirine. Il va bientôt décéder. » Or la femme blanche ne sait pas qu'Aurélie comprend le français. Aussi quand la fille rwandaise amène des aspirines à Aurélie qui vient d'entendre que son enfant était voué à mourir, cette dernière refuse de les prendre. Elle redescend avec son enfant et, alors qu'elle arrive dans la tente qu'on a fini par ériger au bout de trois jours pour les Tutsi, elle aperçoit un Rwandais de Cyangugu circulant de tente en tente. Il distribue des médicaments contre le choléra dont une épidémie sévit alors dans le camp. C'est au Zaïre que cette personne indépendante, ni de la Croix-Rouge ni d'une quelconque ONG, est parvenue à se procurer ces médicaments afin de sauver les gens du choléra. Dès lors qu'Aurélie lui précise que son enfant a du sang dans les selles, il en déduit aussitôt qu'il a le choléra, ne prend pas la peine de le regarder, se contentant de donner des comprimés à Aurélie qui les administre à son enfant qui finit par guérir.[4545]

De la colline, des garçons viennent régulièrement voler dans les tentes. Un jour, l'un d'entre eux est, dans le camp, poursuivi pas des réfugiés tutsi qui lui courent après. Arrivé un peu plus bas, l'enfant tombe tout près de l'endroit où demeure Aurélie, après quoi les autres commencent à le frapper. Les militaires français habitent à proximité de là où habite Aurélie. L'un d'eux accourt pour sauver l'enfant à terre et demande : « Qu'est-ce qui s'est passé ? » Les Tutsi répondent : « C'est un Interahamwe ! C'est un Interahamwe ! » « Allez ! Venez ! », ordonne le soldat français. Tous finissent par remonter. Arrivés à côté de la maison d'Aurélie, les militaires demandent : « Qu'est-ce que vous voulez faire ? » « Il faut le tuer ! Il faut le tuer ! », répondent certains Tutsi. Alors le militaire demande : « Tu veux le tuer ? » Et un garçon répond : « Oui. » Le soldat français lui tend alors son couteau, lui désigne le cœur et lui dit : « Lance-le ici sur cet enfant. » L'enfant saisit le couteau tandis que le soldat insiste : « Lance ça sur son cœur ! » Et tandis que l'enfant tutsi s'apprête à lancer le couteau, le soldat s'apprête, lui, à le photographier. Aussitôt une femme[4546] accourt

vers l'enfant et lui hurle : « Non, non, vous n'allez pas tuer ici ! Il ne faut pas tuer ! Nous avons vu beaucoup de tueries, nous avons vu des morts, nous ne voulons pas voir d'autres morts ! » Et tandis que la femme crie, le soldat français reprend son couteau qu'il remet dans sa poche. Tous redescendent, Aurélie se demandant alors pourquoi ce soldat voulait prendre une photo et pourquoi donc il voulait qu'on tue en sa présence. Si elle ne le comprend toujours pas à ce jour, elle a fini par comprendre la raison de la présence de tant de caméras au cours de son sauvetage à Kibuye par les soldats français : « Selon moi », dit-elle aujourd'hui, « pour montrer qu'ils ont quand même fait quelque chose de bon. »[4547]

Le camp français de Rubengera : jusqu'où sont-ils allés ?

Il est un autre camp français dans la préfecture de Kibuye censée sauver les Tutsi. Il se trouve à Rubengera. Ce camp comprend à la fois des Hutu et des Tutsi. Rubengera ... Voilà un nom, lecteur, que vous avez vu bien peu de fois dans ce livre, si ce n'est une seule fois en premier page du récit. Vous vous souvenez bien sûr d'Odile, cette jeune Rwandaise qui fut contrainte avec sa famille de quitter la commune de Mabanza pour rejoindre le stade Gatwaro de Kibuye où furent, le 18 avril, massacrés près de dix mille Tutsi. C'est de Rubengera qu'elle est originaire. Rubengera est situé à un carrefour stratégique entre la route qui va vers Gisenyi et celle qui arrive à Kibuye.[4548]

Deux entretiens recueillis par Bruno Boudiguet en novembre 2013 me font dire, alors que je m'apprête à clore cet ouvrage, qu'il y a tant de choses encore que nous ne savons pas et que peut-être nous ne saurons jamais sur les différentes formes qu'a prises l'implication des soldats français dans ce génocide. Je choisis ici de citer in extenso un passage de son livre où il est question d'entretiens édifiant avec deux rescapées, mère et fille, du génocide.[4549] Voici l'extrait de l'ouvrage : « Esther Nyiraneza, rescapée née en 1985, est témoin de nombreuses disparitions dans le camp où elle est réfugiée : « Nous sommes arrivés au collège de Rubengera le 5 juillet 1994, c'était vers vingt-deux heures. Ils prenaient les hommes rescapés en disant qu'ils les aideraient à chercher d'autres survivants dans les cachettes. Nous attendions et ils ne revenaient pas. Lorsque nous allions chercher du bois de chauffage, nous retrouvions les corps. Quelqu'un était donné à un Français, qui le donnait à un Français, et ainsi de suite jusqu'à la sortie du camp. Je me souviens des voisins Kayigema, Ntababahanga, ils ont disparu de cette manière. Il y avait beaucoup d'hommes au camp des Français quand on est arrivé, et quand nous sommes repartis rejoindre la

zone du FPR, il en restait dix-huit. » Au camp, les Français font des femmes tutsies leurs esclaves sexuelles : « Celles que les Français prenaient, ils disaient qu'ils les prenaient pour employées, c'étaient des jeunes filles. Elles étaient plus âgées que moi. Parmi elles, il y a ma cousine. » La mère d'Esther, Venancie Mukamunana, confirme ces enlèvements meurtriers : « On croyait qu'ils venaient pour sauver les gens. Mais après les avoir rassemblés, ils appelaient les miliciens pour les tuer. Les Français venaient pendant la nuit, en disant : « Viens, on va te donner à manger ». Après ça, on apprenait que ces hommes qui étaient sortis étaient déjà morts. C'est arrivé à une trentaine de personnes. Une grande partie des hommes a disparu de cette manière. Il n'y avait pas de fusillade, c'étaient des disparitions une par une. Les filles qui parvenaient à sortir étaient violées par les Français, sans qu'ils viennent les prendre directement dans les salles. »[4550] Le bilan provisoire, pour Rubengera, est accablant. Loin des caméras, il semble que les petits camps excentrés de l'opération Turquoise proches de la zone FPR aient été le théâtre de nombreuses atrocités commises directement par des militaires français, dans la droite ligne du génocide. Fin juin, le capitaine Eric Bucquet dirigeait la zone de Rubengera. Deux décennies plus tard, on le retrouve à l'Elysée, nommé adjoint du chef d'état-major particulier par François Hollande. »[4551]

L'organisation de la fuite des forces génocidaires vers le Zaïre et leur réorganisation par les soldats français

A partir du 15 août, les soldats français ont trouvé un Interahamwe de Nyarushishi vêtu d'une chemise militaire qui, maîtrisant le kinyarwanda, répète dans le parleur d'un porte-voix attaché à la jeep ce que les Français lui demandent de dire à l'attention des Hutu : « Le mandat des militaires français prend fin le 22 août 1994 », lance-t-il de la jeep militaire française alors conduite par un soldat français : « Si des Hutu veulent rester et si les Inkotanyi les trouvent, c'est leur affaire. Celui qui n'aura pas encore eu le temps de traverser, c'est son affaire. Celui qui sera encore dans les parages, gare à lui, qu'il fasse attention qu'il puisse traverser. » La jeep circule ainsi à Nyakabuye, puis sur le macadam, à Shagasha, Gisakura, Bugarama, si bien qu'une grande masse de Hutu, après avoir écouté les conseils ainsi prodigués, finissent par prendre la fuite vers le Zaïre.[4552]

Une fois au Zaïre les soldats français réorganiseront, ré-entraîneront et réarmeront les forces génocidaires dans des camps de l'est du Zaïre, aujourd'hui République démocratique du Congo (RDC). Ces forces

génocidaires ont un nom : les Forces démocratiques de libération du Rwanda ou FDLR. Les attaques lancées par ces forces génocidaires contre les populations civiles du Rwanda à partir des camps d'entraînement mis en place par les soldats français entraîneront l'armée rwandaise à protéger sa population en démantelant lesdits camps par la force. Ainsi allait démarrer la déstabilisation de la région et les terribles guerres du Congo.[4553]

Après le génocide

Triste Bisesero

Siméon Karamaga : « Après la prise de contrôle du pays par le FPR, les Basesero retournent dans leur colline de Bisesero. Pendant les quelques premiers jours, ils restent au bureau de la commune. Puis ils construisent des huttes sur leurs collines et essaient, avec de grandes difficultés, de recommencer à vivre. Ils n'ont rien et sont donc obligés de repartir à zéro. Sur le chemin pour aller chercher de la nourriture, ils peuvent voir les crânes de leurs propres enfants. Ils essaient d'accepter le fait que leur vie va désormais être difficile sans eux et sans leurs femmes, mais ce qui les blesse profondément est de s'apercevoir que les miliciens veulent toujours les tuer. Se faisant encore attaquer, ils sont incapables de dormir. En 1997, les miliciens tueront plusieurs survivants avec des machettes. Ils perdent bientôt toute foi en la vie. Avant le retour massif au Rwanda de miliciens en provenance du Zaïre et de Tanzanie, ils se sentaient en sécurité. Quelques-unes des familles de miliciens restées derrière la colline reçoivent de l'argent en échange de travaux agricoles pour les survivants. Les rescapés tutsi sont en effet incapables de le faire eux-mêmes parce qu'ils n'en ont plus la force et que nombre d'entre eux sont handicapés suite au génocide. De nombreux survivants ont commencé à épouser des femmes hutu. Quand les miliciens reviendront, personne ne continuera à cultiver pour les rescapés. Les miliciens n'ont rien perdu au cours du génocide mais ils ont été ceux qui reçurent toute l'aide. Tous ceux qui reviennent du Zaïre ou de Tanzanie doivent se rendre au bureau dans le secteur approprié afin de recueillir des biens ainsi que du matériel tels que des assiettes, des couvertures ou bien des tasses. Des Blancs viennent contrôler que chacun d'entre eux a bien reçu ce qu'il lui faut. En ce qui concerne les Tutsi, personne ne vient contrôler qu'ils ont, eux, ce qu'il leur faut. Avant le génocide, les Basesero comprenaient plein de gens costauds. Les quelques hommes qui restent aujourd'hui mourront de chagrin. On ne peut pas prévoir l'avenir de Bisesero. Les maisons communales ont été construites pour nous et on nous a donné quelques vaches pour recommencer nos vies, mais nous n'avons ni famille, ni enfants, ni femmes de façon à perpétuer le nom des Basesero. Nous n'avons plus la force du nombre pour nous sentir en sécurité. Après le génocide, tout est lutte. Je suis invalide à cause du génocide. Je n'ai pas d'enfant. Je survis juste d'une manière ou d'une autre. Je passe mes jours à faire paître la seule vache que je possède encore et suis trempé quand il pleut. Je ne vois aucun recommencement ou fin. C'est cela, ma vie. Nous avons un site mémorial mais il est inachevé. Pendant ce temps, nous gardons les squelettes et les os

de nos familles dans une hutte faite de plaques de fer. Nous les nettoyons et utilisons un produit chimique particulier pour les préserver. Ceux qui gardent les mémoriaux sont les nôtres. L'un d'entre eux est mon frère cadet ainsi que deux fils de mon frère aîné. Au moins nous avons ça, nos souvenirs à visiter. Nous les montrons aussi aux gens qui viennent nous rendre visite. Ceux qui sont venus tuer à Bisesero n'ont jamais été punis. Ils ont été pardonnés. Nous les voyons toujours aux alentours et craignons qu'ils n'essaient de nous tuer un jour. Apparemment, on suppose qu'ils ont confessé leurs crimes, mais ils ne sont jamais venus nous demander pardon ou venus se confesser auprès de nous. Ne croyez-vous pas qu'ils ne seraient pas mécontents et prêts à finir le travail qu'ils ont entamé ? Si quelqu'un vous demande le pardon, vous le donnez, mais s'ils ne sont pas prêts à se confesser ouvertement et à demander le pardon, qu'est-ce qui nous permet d'être confiant en ce qu'ils ne vont pas tenter de nous tuer à nouveau ? A part les prisonniers relâchés, la sécurité s'est améliorée dans notre région. Les soldats nous protégeaient par le passé mais ils sont désormais partis. Bisesero reste Bisesero. Nos agresseurs ont toujours peur de nous. Ils n'attaquent ni ne tuent les survivants facilement. Bien qu'ils aient tué beaucoup d'entre nous, nous qui avons survécu nous nous protégeons les uns les autres. En ce qui concerne la réconciliation, nous n'avons pas le sentiment que nous pouvons nous réconcilier avec des gens qui ont tué des membres de nos familles et qui persistent à essayer de nous tuer. Tout ce que nous voulons entendre de la part des officiels est qu'ils ont fini de punir les génocidaires. Nous restons sur notre colline et n'empêchons personne de vivre sa vie de la façon dont il l'entend. On doit nous dire ce que nous avons à faire afin de se réconcilier. Doit-on offrir une bière au milicien pour montrer que nous sommes réconciliés ou bien doit-on donner nos vaches, qui est un signe d'amitié, aux génocidaires ? Eux ne supportent pas le fait que nous soyons encore en vie. J'ai mis toute ma confiance en Dieu, parce que c'est tout ce qu'il me reste et que je suis toujours un chrétien. Mais en fin de compte, c'est de justice dont nous avons besoin. »[4554]

Si vous aviez quelque chose à dire aux citoyens français…

En avril 2009, à l'occasion de la première partie de mon enquête dans l'ouest du Rwanda, j'avais pris soin, à l'issue de chacune de mes interviews, de poser la question suivante à mon interlocuteur : « Si vous aviez quelque chose à dire aux citoyens français, qu'est-ce que vous aimeriez aujourd'hui leur dire ? » Lecteur, vous connaissez maintenant Télesphore Iyamuremye, Michel Kayihura, Cécile Uwineza, Pascal Ngoga, Esther Uwayisenga,

Antoine Sebirondo ainsi qu'Adrien Harolimana, qui miraculeusement échappèrent au génocide. Nous les avons suivis tout au long des cent jours de ce génocide sur les collines de Bisesero. Alors, Télesphore, Michel, Cécile, Esther, Pascal, Antoine, Adrien, si vous aviez quelque chose à dire aux citoyens français, qu'est-ce que vous aimeriez leur dire aujourd'hui ?

Télesphore Iyamuremye, rescapé, voyait régulièrement, avant le génocide, des soldats français passer leur week-end de détente avec les milices génocidaires Interahamwe. Les soldats de Turquoise refusèrent la demande exprimée par son pasteur de le sauver en venant le chercher directement chez lui. Télesphore parvint, au risque de sa vie, à les rejoindre, caché dans une voiture entre deux pasteurs : « Ce que je pourrais dire aux citoyens français, c'est que les militaires français ont participé, ont été impliqués dans le génocide des Tutsi du Rwanda. Leur implication, en dépit de ce que disent certains, les opérations qu'ils ont planifiées ici au Rwanda, presque tout le monde les connaît. Chaque fois qu'ils venaient ici au Rwanda, ils savaient bien qu'on y tuait les Tutsi. Mais ils préféraient négliger ce fait. Ils ont entraîné les Interahamwe, ils ont collaboré avec le gouvernement en place, financièrement et même militairement. Personnellement, je considère que tous ceux qui ont été impliqués dans ce génocide doivent être poursuivis. Je demande aux Français qui ont du cœur, qui n'ont pas été impliqués dans le génocide au Rwanda, d'aider les Rwandais. Que ces malfaiteurs, ces génocidaires, affrontent la justice. Que ces gens soient punis et que l'Etat français dédommage les victimes rescapées du génocide. »

Michel Kayihura, rescapé, avait, le 13 mai 1994, indiqué à sa tante où se trouvaient les crânes de ses enfants qui venaient d'être écrasés par un véhicule en présence de soldats blancs, français : « Je leur dirais que les Français doivent demander pardon aux Rwandais, ainsi que dédommager les victimes. C'est un grand pays qui aurait, à l'époque, pu aider le Rwanda. Or ils sont venus pour leurs propres intérêts, non pour nous porter secours. Personnellement, je suis déçu. Vraiment, c'est honteux. Nous n'oublierons pas ce qui s'est passé, et nous gardons également le souvenir des nôtres qui ont été abandonnés. »

Cécile Uwineza, rescapée, avait refusé, en juillet 1994 à Goma, de se faire amputer la jambe au niveau du genou, pour une blessure à la cuisse, par des médecins-soldats français à qui on avait amené les ultimes rescapés de Bisesero : « Ce que je leur dirais, c'est que les Français nous ont trahis. S'ils n'étaient pas venus et que nous ne nous soyons, par conséquent, pas mis à découvert, peut-être aurait-on pu être secourus par nos Inkotanyi. Autre chose : les Français avaient la même haine que les Interahamwe, surtout

qu'ils nous mentaient quand ils disaient qu'ils allaient nous soigner, alors qu'ils envisageaient plutôt de nous tuer une seconde fois. Autre chose : ce sont les Français qui accusent nos hommes qui pourtant nous ont sauvés de ce génocide. C'est le chien qui mange tes enfants et surpasse ta colère. Ce que je demande aux Français, c'est de demander pardon au Rwanda. En outre, les Français devraient dédommager le Rwanda. Les Français nous ont beaucoup trop trahis. »

Pascal Ngoga, rescapé, qui avait, le 28 juin 1994, appelé à l'aide les pilotes français impassibles des hélicoptères de Turquoise, volant à basse altitude et se contentant d'observer les génocidaires rwandais les massacrer : « Tout ce que je dirais vraiment, c'est qu'ils nous ont fait du mal. »

AK, rescapé qui a requis l'anonymat, avait essuyé des tirs de soldats blancs à Bisesero le 13 mai 1994 : « Est-ce que je peux innocenter les soldats blancs d'actes de tuerie étant donné qu'ils étaient avec des militaires et beaucoup, beaucoup, beaucoup d'autres ? »

Esther Uwayisenga, rescapée, avait vu des hélicoptères français se rendre à Bigugu/Ruhuha, dans le fief des génocidaires de la région de Bisesero, immédiatement après que les soldats de Turquoise eurent, le 27 juin 1994, abandonnés les Tutsi à leur sort : « Je dirais aux Français que ceux de leurs familles nous ont trahis, nous ont déçus. Ils avaient les capacités de nous porter secours, mais nous ont abandonnés aux mains des assassins qui ont massacré nos parents. Parmi mes huit frères et sœurs, je suis restée seule, orpheline et handicapée. »

Antoine Sebirondo, rescapé, avait observé des soldats blancs rejoindre à Bigugu/Ruhuha de très nombreux génocidaires la veille du grand massacre du 13 mai 1994 : « Si j'ai l'occasion de m'adresser aux citoyens français … je ne dis pas que tous les Français ont été impliqués, mais spécifiquement les militaires français qui sont venus à Bisesero. Ce sont eux que je dénonce. Je condamne aussi les autorités de la France de ce temps-là parce que les militaires ne pouvaient pas venir sans avoir reçu les ordres de ces autorités. Ce que je peux aussi dire, c'est que c'est décevant parce qu'ils auraient dû sauver des vies humaines, ils auraient dû intervenir en ce temps-là, le temps du génocide. Ils avaient de mauvais soldats. Tout ce que je peux dire aux citoyens français c'est qu'ils avaient de mauvais soldats. Ce que je veux maintenant dire aux militaires français, c'est de ne pas toujours avoir un mauvais cœur, de ne pas toujours faire le mal. Rien n'est jamais trop tard. Ils doivent maintenant prendre conscience du mal qu'ils ont fait pour que l'on puisse, nous aussi, vivre paisiblement. Enfin,

ce que je peux dire aux citoyens français, c'est qu'ils aient de l'amour, qu'ils s'aiment les uns les autres comme Dieu aussi les a aimés. »

Adrien Harolimana, rescapé, avait dû se battre physiquement contre des soldats et médecins français pour qu'on ne l'ampute pas pour une blessure, qui finira par guérir parfaitement d'elle-même : « Je leur dirais qu'en ce temps-là, les autorités françaises haïssaient les Tutsi. Je tiens aussi à dénoncer les citoyens français qui collaboraient alors avec les autorités de leur pays. Tous les citoyens français n'ont pas été impliqués dans le génocide. Certains d'entre eux s'expriment pour que la France demande pardon à la nation rwandaise. L'ancien régime d'Habyarimana est semblable au gouvernement français pour ce qui concerne les actes qu'ils ont commis. Certains ont mal au cœur et reconnaissent ce que le gouvernement français a fait. Qu'ils persistent à tenter de contraindre ce gouvernement à reconnaître ce qu'il a fait. Le fait que le gouvernement français persiste à nier ce qu'il a commis consiste à nous poignarder une seconde fois. Le fait de ne pas nous demander pardon me fait peur en ce qu'ils peuvent à nouveau nous tuer. Jusqu'à présent je me demande quel mal on a fait aux Français. Jusqu'à présent, ils nient les actes qu'ils ont commis. Ils doivent accepter leur implication dans le génocide. Je remercie les Français qui travaillent pour tenter de contraindre leur gouvernement à reconnaître leur implication dans le génocide. Parce que c'est un grand pays. On ne doit pas le cacher. On doit le dire. On ne peut pas taire la méchanceté, la haine dont ils ont fait preuve à notre encontre. S'ils croient en Dieu, il faut qu'ils acceptent le mal qu'ils ont fait. Je sais qu'ils ne peuvent pas déterrer les nôtres, pas plus qu'ils ne peuvent faire redevenir normaux ceux devenus infirmes. Tout ce que je demande aux Français, c'est d'accepter les actes et de demander pardon. Je sais qu'ils sont devenus honteux, même devant Dieu. »

Le Tribunal pénal international pour le Rwanda a condamné à la prison à vie le préfet de Kibuye Clément Kayishema, le ministre de l'Information Eliezer Niyitegeka, le commerçant Mikaeli Muhimana ainsi que l'industriel Alfred Musema. Certains grands chefs génocidaires on échappé à la perpétuité. Ont écopé de peines de prison de vint-cinq ans l'homme d'affaires Obed Ruzindana, l'agriculteur de Cyangugu Yussuf Munyakazi (25 ans) et le docteur Gérard Ntakirutimana (25 ans). Le Pasteur Elizaphan Ntakirutimana n'a été condamné qu'à dix ans de prison. Le Conseiller de Mubuga, Vincent Rutaganira, n'a lui été condamné qu'à six ans de prison et est aujourd'hui libéré. A la Cour de La Haye, Joseph Mpambara (le frère d'Obed Ruzindana) a été condamné à la prison à vie. Jusqu'à présent, les bourgmestres Charles Sikubwabo et Aloys Ndimbati demeurent en fuite. Une récompense allant jusqu'à 5 millions de dollars a été offerte pour toute information conduisant à leur capture. Quant aux soldats blancs, français, qui participèrent activement au massacre des quarante mille civils tutsi le 13 mai 194 sur les collines de Bisesero, ils n'ont pas encore été identifiés.

Postface

En février 2010, peu après la publication par le *Wall Street journal* Europe de *Rwanda's genocide : the Untold story* je me suis entretenue avec la journaliste Anne Jolis.[4555] Son article avait été écrit en direct des lieux des massacres et il me paraissait important de comprendre pourquoi le *Wall Street Journal*, avait *osé* publier cette histoire. Le récit n'est pas banal. Il relate l'enquête de Serge Farnel sur l'implication directe de soldats français dans un des épisodes les plus effroyables du génocide des Tutsi rwandais de 1994 : la grande attaque du 13 mai 1994 à Bisesero. Anne Jolis est formelle : « *Oui, personnellement, j'affirme être à 99% certaine que les 13 et 14 mai 1994 au Rwanda, il y avait bien des Blancs qui parlaient français, en uniforme « tâche-tâche » et qui tiraient sur des civils tutsi. Oui, je n'ai quasiment aucun doute sur ce point. J'en ai la quasi-certitude, quand bien même je ne les ai pas vus de mes yeux.* »

Je fais partie d'une poignée d'individus qui ont eu le privilège de recevoir en primeur les éléments nouveaux de l'enquête de Serge Farnel sur le 13 mai à Bisesero. J'ai été profondément bouleversée par les témoignages qu'il rapportait. Mais, comme beaucoup de Rwandais, l'engagement direct des militaires français dans le génocide des Tutsi est une éventualité que je n'avais jamais écartée.

Au printemps 1994, le génocide a emporté une grande partie des miens. Et avec eux, une partie des idéaux d'une jeune fille de presque vingt ans à l'époque. Comment concevoir que je pouvais être la cible d'une haine féroce et aveugle, pour la simple raison d'être née Tutsi ? Comment accepter que la Terre n'ait pas cessé de tourner alors qu'étaient cruellement tués dix mille Tutsi par jour ? Mis à part ceux traqués nuit et jour au Rwanda, la quasi-totalité de l'humanité a continué à vaquer à ses occupations comme à l'ordinaire. Pire encore, le génocide des miens aurait pu prendre fin plus tôt, probablement en mai 1994 si des soldats français n'étaient venus diriger et mener les opérations génocidaires à Bisesero. Comment accepter cela ?

Bisesero demeurera dans l'histoire du Rwanda et de l'humanité, un haut lieu de la résistance au génocide. Les témoignages rapportés par Serge Farnel s'inscrivent dans la lignée de ceux rapportés par l'organisation African Rights.[4556]

Ils nous offrent la preuve implacable que sans la participation directe des militaires français aux massacres de civils Tutsi, qui étaient rabattus comme du gibier, l'Histoire aurait pu être toute autre.

Oui, l'Histoire aurait pu être toute autre.

Nous le savions déjà pour ce qui était de la formation des génocidaires rwandais encadrés par des militaires français avant le génocide. Nous le savions pour ce qui est du soutien logistique octroyé par Paris au gouvernement génocidaire (étrange coïncidence à la mi-mai 1994 également).

Nous le savions aussi pour ce qui est de l'exfiltration des génocidaires vers la République démocratique du Congo (RDC). L'opération Turquoise a exporté le génocide en RDC et ses conséquences déstabilisent encore le Rwanda et toute la région. Nous nous trouvons-là face à un crime d'une ampleur phénoménale. Un crime caractérisé par vingt longues années d'immunité et de soutien offerts aux génocidaires noirs et blancs.

Nous savions également que la France était un havre de paix pour les présumés génocidaires de haut-rang, placés au dessus des lois de la République.[4557]

Ce que nous ne savions pas avec certitude, c'est qu'il y avait des militaires français aux commandes du génocide à Bisesero. A la mi-mai, les génocidaires y étaient en échec. Sans l'engagement militaire français dans le génocide, l'hécatombe humaine aurait pu être limitée. Cela est vertigineux à entendre, et pour certains, à concevoir.

En 2002, alors qu'il reçoit son prix Nobel, ces mots de l'écrivain et rescapé de la Shoah Imre Kertész me touchent en plein cœur : « *Le problème d'Auschwitz*, dit-il, *n'est pas de savoir s'il faut tirer un trait dessus ou non, si nous devons en garder la mémoire ou plutôt le jeter dans le tiroir approprié de l'Histoire, s'il faut ériger des monuments aux millions de victimes et quel doit être ce monument. Le véritable problème d'Auschwitz est qu'il ait eu lieu, et avec la meilleure ou la plus méchante volonté du monde, nous ne pouvons rien y changer.* »

Au Rwanda, en 1994, le génocide des Tutsi a bel et bien eu lieu. Et nombreux sont ceux qui souhaiteraient tirer un trait sur ce crime prétendument *sans importance* et rwando-rwandais.[4558] Ce sont les mêmes qui entretiennent l'idée qu'éventuellement, le génocide n'a pas eu lieu. Ils ne l'affirment pas toujours aussi grossièrement. Ils y consacrent des pavés diffamatoires, racistes et mensongers. La justice française les

blanchit, et la République leur accorde tous les honneurs.[4559]

Au Rwanda, en 1994, le génocide des Tutsi a été rendu possible grâce au concours actif non pas d'un, mais de *deux* Etats criminels : le régime rwandais raciste de l'époque et l'Etat français.

Alors que le Rwanda a déjà jugé plus d'un million de ses citoyens impliqués dans le génocide, au Tribunal pénal international pour le Rwanda (TPIR), la justice à millions piétine. Et pour cause ? La France est membre permanent du conseil de sécurité de l'ONU. L'organe même qui a institué le TPIR, qui en nomme les procureurs comme les juges. Dès lors comment s'étonner de la clémence du juge espagnol Méron[4560] ou du fait qu'à ce jour aucun militaire français n'y a été poursuivi ? Ironie du calendrier, alors que j'écris ces lignes, un militaire rwandais est dans le box des accusés à Paris. Il y est bien seul... Mais, pour reprendre Kertész, *avec la meilleure ou la plus méchante volonté du monde*, un jour La Nuit Rwandaise[4561] prendra fin.

A cet égard, le livre que vous tenez entre les mains est historique. Sa forme peut paraître surprenante : c'est une traversée du génocide à Bisesero depuis le premier jour jusqu'au dernier. Seulement voilà, cette histoire n'est pas une fiction, et au fur et mesure de la lecture, les sources se recoupent, le puzzle se met en place. Un *modus operandi* des opérations militaires françaises se dégage.

Le ghetto de Varsovie et Auschwitz ont existé. Seuls quelques rares allumés remettent cela en question.

A contrario, rares sont ceux qui savent ce qui s'est réellement passé à Bisesero.

A Bisesero – comme ailleurs dans le pays - le génocide des Tutsi a été pensé et méthodiquement exécuté. Il ne doit pas rester inconcevable. Nous – êtres humains dotés d'une conscience – devons tout mettre en œuvre pour en faciliter la compréhension.

Sans cette compréhension, c'est la consécration du règne de l'impunité et la répétition garantie du génocide.

Le monde entier porte une responsabilité dans le génocide des Tutsi de 1994 au Rwanda. Outre la complicité de certains pays, l'indifférence et l'apathie des consciences individuelles - vous et moi - ont apporté une validation morale, voire un encouragement aux forces génocidaires.

Aujourd'hui, dans un contexte de manipulation médiatique permanente et de sous-information de l'opinion internationale, cette même apathie fait le lit de la négation du génocide des Tutsi de 1994. C'est en quelque sorte, la prolongation du génocide.

Enfin, je saisis l'honneur qui m'est donné d'écrire ces lignes pour

saluer le courage de Serge Farnel, de son éditeur et co-enquêteur Bruno Boudiguet, de Michel Sitbon dont la conscience –toujours en éveil– est rarissime. Sans l'opiniâtreté d'hommes de leur trempe, ce livre n'existerait pas.

Il en faut du courage pour se tenir droit dans un monde qui ne tourne pas rond.

Il faut aussi, je crois, de l'humilité pour s'ouvrir à des faits nouveaux remettant en question ce que l'on croit savoir. Si cela peut vous donner du courage, pensez aux Basesero[4562] rescapés qui ont confié leurs témoignages à Serge Farnel. Ce sont de vrais héros de l'Histoire contemporaine.

Je vous invite à ne pas les abandonner une énième fois. La lecture de ce livre nous engage tous.

Jeanine Munyeshuli Barbé

Merci mon père, pour ton soutien indéfectible.

Bibliographie

African rights, *Hommage au courage*, African Rights, 2002

African Rights, *Résistance au Génocide, Bisesero, avril-juin 1994*, African Rights, 1998

African Rights, *Rwanda : Death, Despair and Defiance*, African Rights, 1995, 1ère édition, 1994.

Bruno Boudiguet, *Vendredi 13 à Bisesero. La question de la participation française dans le génocide des Tutsis rwandais, 15 avril - 22 juin 1994*, Aviso, 2014

Colette Braeckman, *Rwanda, Histoire d'un génocide*, Fayard, 1994

Pierre-Henri Bunel : *Mes services secrets - Souvenirs d'un agent de l'ombre*, Flammarion, 2001

Jean-Pierre Chrétien, *Le défi de l'ethnisme*, Karthala, 1997

Collectif, *La nuit rwandaise* n°4, L'Esprit frappeur/Izuba, 2010

Laure Coret et François-Xavier Verschave, *L'horreur qui nous prend au visage* (rapport de la Commission d'enquête citoyenne), Karthala, 2005

Roméo Dallaire, *J'ai serré la main du diable*, Libre expression, 2004

Alison Des Forges (dir.), *Aucun témoin ne doit survivre*, Human rights watch, Fédération internationale des Droits de l'Homme, Karthala, 1999

Jean-François Dupaquier, *L'agenda du génocide, témoignage de Richard Mugenzi, ex-espion rwandais*, Karthala, 2009

Serge Farnel, *Rwanda, 13 mai 1994. Un massacre français ?*, Aviso/ L'esprit frappeur, 2012

André Guichaoua, *Rwanda, de la guerre au génocide : les politiques criminelles au Rwanda (1990-1994)*, La Découverte, 2010

Jean-Paul Kimonyo, *Rwanda, un génocide populaire*, Karthala, 2008

Olivier Lanotte, *La France au Rwanda (1990-1994), entre abstention impossible et engagement ambivalent*. P.I.E Peter Lang, 2007

Bernard Lugan, *François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda*, éditions du Rocher, 2005

Linda Melvern, *Conspiracy to murder, The rwandan genocide*, Verso, 2006

Eric Micheletti, *Le COS, Commandement des opérations spéciales*, Histoire et collections, 1999.

Jean de Dieu Mucyo (dir.), *Rapport de la Commission nationale indépendante chargée de rassembler les éléments de preuve montrant l'implication de l'Etat français dans la préparation et l'exécution du génocide perpétré au Rwanda en 1994*, République du Rwanda, 2007

Pierre Péan, *Noire fureur, blancs menteurs*, Fayard, 2005.

Gabriel Périès, David Servenay, *Une guerre noire – Enquête sur les origines du génocide rwandais (1959-1994)*, La Découverte 2007

Paul Quilès, *Enquête sur la tragédie rwandaise 1990-1994*, Assemblée nationale, rapport n°1271, 15 décembre 1998.

Patrick de Saint-Exupéry, *L'inavouable – La France au Rwanda*, les Arènes, 2004

Christian Terras et Mehdi Ba, *Rwanda : l'honneur perdu de l'Eglise,* Golias, 1999

Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, *Silence Turquoise* de, Don Quichotte, 2012

Notes

1 ONG londonienne ayant enquêté en 1995 sur le génocide perpétré contre les Tutsi de Bisesero.
2 Bisesero est le nom d'une région constituée d'un ensemble de collines de l'ouest du Rwanda.
3 Chef de la révolution haïtienne de 1791 à 1802.
4 Commission nationale indépendante rwandaise présidée par Jean de Dieu Mucyo dont le rapport a été publié en août 2008.
5 Tribunal pénal international pour le Rwanda.
6 Dans le présent ouvrage, les termes tutsi, hutu, twa et Basesero ne sont accordés ni au féminin ni au pluriel et ce conformément à un usage en la matière.
7 Lorsque les génocidaires parlent de « travailler », ils veulent dire « massacrer ». Les rescapés reprennent parfois eux-mêmes ce verbe lorsqu'ils décrivent leurs tueurs en action. Dans le présent ouvrage, le verbe « travailler » est utilisé pour signifier « massacrer » lorsqu'il s'agit de coller aux mots qu'emploient les témoins. Je prends alors la précaution de mettre ce verbe entre guillemets.
8 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
9 *Ibidem*.
10 *Ibidem*.
11 Témoignage de Télesphore Iyamuremye recueilli par Serge Farnel le 17 avril 2009 à Kibuye.
12 Note de l'auteur.
13 Témoignage de Télesphore Iyamuremye recueilli par Serge Farnel le 17 avril 2009 à Kibuye.
14 *Ibidem*.
15 Note de l'auteur.
16 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
17 *Ibidem*.
18 *Ibidem*.
19 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
20 *Ibidem*.
21 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
22 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
23 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
24 Témoignage d'Ignace Banyaga recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
25 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
26 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
27 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
28 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
29 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Eliezer Mbonabandi dans la ville de Kibuye le 8 juin 2001.

30 Témoignage d'Esdras Ndalisamye recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
31 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Augustin Karara à la prison de Kibuye le 1er juin 2001.
32 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008
33 Témoignage d'Anastase Mushimiyimana recueilli par African rights.
34 African rights.
35 Témoignage d'Elizaphan Kajuga recueilli par African rights.
36 Témoignage de Nathan Gatashya recueilli par African rights.
37 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
38 Témoignage de Bernard Kayumba, ancien séminariste, devant le Tribunal aux armées de Paris (TAP)
39 Témoignage d'Emmanuel Gahigiro recueilli par African rights.
40 Témoignage de Chadrac Muvunandinda recueilli par African rights.
41 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
42 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
43 Selon Siméon Karamaga (African rights).
44 African rights.
45 Note de l'auteur.
46 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
47 African rights.
48 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par African rights.
49 Témoignage d'Aron Gakoko recueilli par African rights.
50 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
51 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
52 Témoignage recueilli par Gilbert Ndahayo – The Path of Peace – 27 mars 2006 – Rwanda lesson's TigBlog
53 Témoignage d'Esdras Ndalisamye recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
54 Entretien avec Sylvestre Rwigimba par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 à Mubuga.
55 Témoignage d'Elizaphan Kajuga recueilli par African rights..
56 Témoignage de Léopold Ngezahayo recueilli par African rights.
57 *Ibidem*.
58 Témoignage d'Alphonsine Mukandirima recueilli par African rights.
59 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 à Mubuga.
60 Note de l'auteur.
61 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
62 Témoignage de Léopold Ngezahayo recueilli par African rights.
63 *Ibidem*.
64 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
65 *Ibidem*.
66 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Human Rights Watch.
67 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008.
68 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*,

5 juillet 1994.
69 Corine Lesnes, Trente-cinq religieuses et sept orphelines sont évacuées par les militaires français, *Le Monde*, 29 juin 1994.
70 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par African rights.
71 *Ibidem*.
72 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Préfecture de Kibuye, Rapport portant sur la sécurité dans la préfecture de Kibuye du 10 avril 1994.
73 African rights.
74 Témoignage d'Alphonsine Mukandirima recueilli par African rights.
75 Témoignage de Claver Mushimiyimana recueilli par African rights.
76 African rights.
77 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
78 Note de l'auteur.
79 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW.
80 Témoignage de Chadrac Muvunandinda recueilli par African rights.
81 Témoignage d'Emmanuel Gahigiro recueilli par African rights.
82 Témoignage de Ndayisaba recueilli par African rights.
83 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW.
84 Témoignage d'Anastase Kalisa recueilli par African rights.
85 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW.
86 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
87 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW.
88 Témoignage d'Anastase Kalisa recueilli par African rights.
89 Note de l'auteur.
90 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
91 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W
92 Témoignage d'Elizaphan Kajuga recueilli par African rights.
93 Témoignage de Ndayisaba recueilli par African rights.
94 Témoignage de Ndayisaba recueilli par African rights. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
95 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
96 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BC.
97 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
98 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BC.
99 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
100 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BC.
101 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W
102 Témoignage d'Emmanuel recueilli par African rights.
103 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
104 Témoignage d'Emmanuel recueilli par African rights.
105 Témoignage de Chadrac Muvunandinda recueilli par African rights.
106 Témoignage d'Emmanuel recueilli par African rights.
107 Témoignage de Chadrac Muvunandinda recueilli par African rights.
108 Témoignage de Ndayisaba recueilli par African rights.
109 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
110 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BC.

111 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008.
112 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Anne-Marie Nyampuza dans la ville de Kibuye le 8 juin 2001.
113 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Eliezer Mbonabandi dans la ville de Kibuye le 8 juin 2001.
114 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008.
115 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Anne-Marie Nyampuza dans la ville de Kibuye le 8 juin 2001.
116 *Ibidem*.
117 *Ibidem*.
118 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Sillas Kanani à la prison de Kibuye le 6 juin 2001.
119 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Edouard Serugendo à la prison de Kibuye le 1er juin 2001.
120 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008.
121 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Edouard Serugendo à la prison de Kibuye le 1er juin 2001.
122 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Sillas Kanani à la prison de Kibuye le 6 juin 2001.
123 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Edouard Serugendo à la prison de Kibuye le 1er juin 2001.
124 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Sillas Kanani à la prison de Kibuye le 6 juin 2001.
125 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Edouard Serugendo à la prison de Kibuye le 1er juin 2001.
126 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Sillas Kanani à la prison de Kibuye le 6 juin 2001.
127 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Edouard Serugendo à la prison de Kibuye le 1er juin 2001.
128 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Benoît Usabyumuremyi à la prison de Kibuye le 6 juin 2001. Entrevue avec Augustin Karara à la prison de Kibuye le 1er juin 2001.
129 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008.
130 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
131 Entretien avec Jean-Luc Musabeyezu par Serge Farnel le 13 fév. 2010 à Kibuye.
132 Témoignage d'Anathalie Usabyimbabazi recueilli par African rights.
133 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999).
134 Note de l'auteur.
135 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin V.
136 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999).
137 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin V
138 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins V, W, OO, PP et UU
139 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins V, OO et PP
140 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins W et OO
141 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
142 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins W et

OO
143 Note de l'auteur.
144 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 à Mubuga.
145 Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights.
146 Note de l'auteur.
147 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGH.
148 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 à Mubuga.
149 Témoignage de Michel Serumondo recueilli par African rights.
150 *Ibidem*.
151 African rights
152 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
153 African rights
154 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights
155 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Human Rights Watch.
156 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
157 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
158 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
159 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BB et W.
160 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
161 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
162 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
163 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
164 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BB et W.
165 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
166 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BB et W.
167 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
168 *Ibidem*.
169 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
170 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BB et W.
171 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
172 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 à Mubuga.
173 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
174 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
175 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 à Mubuga.
176 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Anne-Marie Nyampuza dans la ville de Kibuye le 8 juin 2001.
177 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Eliezer Mbonabandi dans la ville de Kibuye le 8 juin 2001.
178 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AV.
179 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
180 Témoignage de Pascal Mudenge recueilli par African rights.
181 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin Z.
182 Témoignage de Jean Muragizi recueilli par African rights.

183 Note de l'auteur.
184 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
185 African rights.
186 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
187 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
188 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
189 Note de l'auteur.
190 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
191 Note de l'auteur.
192 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
193 Témoignage d'Edmond Mugambira recueilli par African rights.
194 African rights.
195 Témoignage de Catherine Kamayenge recueilli par African rights.
196 African rights.
197 Note de l'auteur.
198 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
199 *Ibidem*.
200 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
201 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
202 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
203 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
204 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
205 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
206 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
207 Note de l'auteur.
208 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
209 Témoignage de Sylvère Gatwaza recueilli par African rights.
210 Témoignage d'Edmond Mugambira recueilli par African rights.
211 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
212 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
213 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
214 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
215 Note de l'auteur.
216 Témoignage de Catherine Kamayenge recueilli par African rights.
217 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
218 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
219 Note de l'auteur.
220 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
221 Témoignage de Nteziryayo recueilli par African rights.
222 Témoignage de Catherine Kamayenge recueilli par African rights.
223 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril

2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
224 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
225 Entretien avec François Murigambi par Bruno Boudiguet le 12 avr. 2013 à Mubuga.
226 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
227 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
228 Témoignage d'Edmond Mugambira recueilli par African rights.
229 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
230 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
231 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
232 *Ibidem*.
233 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
234 Témoignage de Caritas Nyirakanyana recueilli par African rights.
235 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African righ²ts (Résistance au Génocide).
236 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
237 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
238 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
239 Témoignage d'Edmond Mugambira recueilli par African rights.
240 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
241 Témoignage de Caritas Nyirakanyana recueilli par African rights.
242 Témoignage de Valence Nsengiyumva recueilli par African rights.
243 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
244 Témoignage de Nteziryayo recueilli par African rights.
245 Témoignage d'Augustin Ndahimana recueilli par African rights.
246 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
247 Note de l'auteur.
248 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
249 Témoignage d'Augustin Ndahimana recueilli par African rights.
250 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
251 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par Vincent Hugeux pour *L'Express* du 12 avril 2004.
252 African rights.
253 *Ibidem*.
254 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
255 *Ibidem*.
256 African rights.
257 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par African rights.
258 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
259 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999). M. Haglund qui s'est rendu au stade en septembre 1995 a procédé à une projection de diapositives des lieux.
260 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
261 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
262 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
263 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008.

Préfecture de Kibuye, Rapport portant sur la sécurité dans la préfecture de Kibuye du 10 avril 1994.
264 Compte-rendu de l'opération Amaryllis N° 018/3°RPIMa/EM/CD.
265 Témoignage de Claver Mbugufe recueilli par African rights.
266 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Benoît Usabyumuremyi à la prison de Kibuye le 6 juin 2001.
267 Témoignage de Claver Mbugufe recueilli par African rights.
268 Note de l'auteur.
269 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin PP.
270 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin W.
271 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AF.
272 Note de l'auteur.
273 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994. Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
274 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AF.
275 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005).
276 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AF.
277 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005).
278 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
279 Note de l'auteur.
280 *Ibidem*.
281 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999). Selon le témoin V, 4 000 personnes, composées surtout de femmes et d'enfants, se trouvaient à l'église le 12 avril, alors que pour le témoin W, entre 4 000 et 5 000 personnes y étaient présentes au moment des attaques. Le témoin OO a donné le chiffre de 5 565 personnes, fondé sur le recensement que lui avait demandé d'effectuer le prêtre hutu au motif que le préfet en avait besoin pour des raisons humanitaires.
282 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins V, W et UU.
283 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin V.
284 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins V, W et UU.
285 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AF.
286 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AV.
287 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AF.
288 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AV.
289 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins OO et W.
290 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AF.
291 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins OO et W.
292 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AV.
293 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin V
294 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins V, W, OO, PP et UU
295 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999).
296 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril

2013 à Mpanga.
297 *Ibidem*.
298 *Ibidem*.
299 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
300 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999). Selon le témoin A, un recensement effectué en vue de la distribution de nourriture fournit cette estimation. Ce nombre est confirmé par les témoins T et F.
301 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999). Affaire ICTR-95-1-I. Premier acte d'accusation modifié du 11 avril 1997.
302 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), Témoin F.
303 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999). C'est le cas du témoin T ainsi que du témoin B qui s'y est réfugié sur les conseils de son père s'y étant lui-même réfugié par le passé.
304 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999).
305 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins A, B, C, E et F.
306 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin B.
307 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008.
308 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Catherine Kandamutsa à la prison de Kibuye le 10 juin 2001.
309 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin D.
310 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008.
311 Note de l'auteur.
312 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
313 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye. La cousine d'Aurélie est aujourd'hui décédée.
314 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Eliezer Mbonabandi dans la ville de Kibuye le 8 juin 2001.
315 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin RR.
316 Témoignage de Jean Muragizi recueilli par African rights.
317 African rights.
318 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BG, BI, AT, AU et BJ.
319 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005).
320 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BG, BI, AT, AU et BJ.
321 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005).
322 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AT.
323 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins AT et AU.
324 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AT.
325 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins AT et AU.
326 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AT.
327 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AU.
328 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AT.
329 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins AT et AU.
330 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005).
331 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BI et AT.
332 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BG.

333 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AT.
334 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BG. Information de seconde main.
335 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AU.
336 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins AT et AU.
337 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BG.
338 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BG, BI et AT.
339 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BG.
340 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
341 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AU.
342 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
343 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005).
344 African rights.
345 Témoignage de Thamari Nyiranturo recueilli par African rights.
346 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
347 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
348 *Ibidem*.
349 Note de l'auteur.
350 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO. Le témoin WW confirme la présence à l'église de Kayishema ce jour-là.
351 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
352 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin PP.
353 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), 15 octobre 2002, témoin KJ.
354 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003). Témoignage de Nyagurundi rapporté par le témoin KJ.
355 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin PP.
356 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
357 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin PP.
358 TPIR
359 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), Sœur Julie Ann Farrington.
360 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
361 Témoignage d'Anathalie Usabyimbabazi recueilli par African rights.
362 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
363 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
364 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin F.
365 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
366 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
367 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
368 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins I, K, L, M et O.
369 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
370 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
371 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
372 Note de l'auteur.

373 Témoignage de Moïse Niwemuzungu recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade de Kibuye.
374 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin C.
375 Témoignage de Moïse Niwemuzungu recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade de Kibuye.
376 Selon un rescapé des massacres de l'église catholique à l'occasion de l'audition du 11 avril au 8 mai 1997 de 14 témoins, dont un témoin expert et une religieuse belge.
377 Témoignage de Moïse Niwemuzungu recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade de Kibuye.
378 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
379 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
380 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin F. Sont également présents Emmanuel Kayihura et Siriaka Bigisimana.
381 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin C.
382 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins F, C, D, E et A.
383 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin F.
384 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins A, D et F.
385 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins D et E.
386 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins E et F.
387 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin F.
388 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins D et E.
389 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin F.
390 Témoignage de Moïse Niwemuzungu recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade de Kibuye.
391 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
392 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
393 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
394 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
395 Témoignage de Moïse Niwemuzungu recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade de Kibuye.
396 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin F.
397 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin A.
398 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin C.
399 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin F.
400 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin A.
401 Témoignage de Clément Mutuyemungu, grand séminariste originaire de Kibuye, publié dans Christian Terras et Mehdi Ba, Rwanda : l'honneur perdu de l'Eglise, Golias, 1999.
402 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AF. Information de seconde main.
403 Témoignage de Clément Mutuyemungu publié dans Christian Terras et Mehdi Ba, Rwanda : l'honneur perdu de l'Eglise, Golias, 1999.

404 Témoignage de Moïse Niwemuzungu recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade de Kibuye.
405 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins B, C et D. C'est le cas des témoins B, C et D. Selon eux, les assaillants arrivent au Home Saint-Jean vers 13 ou 14 heures.
406 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins B, C et D.
407 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
408 Témoignage de Moïse Niwemuzungu recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade de Kibuye.
409 *Ibidem*.
410 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
411 Témoignage de Clément Mutuyemungu publié dans Christian Terras et Mehdi Ba, Rwanda : l'honneur perdu de l'Eglise, Golias, 1999. Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
412 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
413 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
414 Note de l'auteur.
415 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
416 Note de l'auteur.
417 Estimation faite par des témoins.
418 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
419 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin I.
420 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins K, L et M.
421 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999).
422 Selon le 14e témoin des 14 auditions tenues du 11 avril au 8 mai 1997.
423 J.P. Chrétien, Le défi de l'ethnisme, Paris, Karthala, 1997, pp. 101-121.
424 African rights, Hommage au courage, African Rights, 2002.
425 Témoignage d'Anne-Marie Mukantabana.
426 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
427 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin M. La Chambre a estimé que la seule déposition de ce témoin en la matière ne suffisait pas à établir au-delà de tout doute raisonnable que Musema a effectivement participé à la réunion tenue à la station radio FM du mont Karongi ce 18 avril 1994 et qu'il a participé à une attaque lancée immédiatement après ladite réunion contre un camp de réfugiés à Gitwa. L'auteur qui, en général, se range du côté des appréciations de ladite Chambre, considère toutefois que ce témoignage remplit l'ensemble des conditions requises en termes de crédibilité pour figurer dans ce récit.
428 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins I et O. Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
429 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Anne-Marie Nyampuza dans la ville de Kibuye le 8 juin 2001.
430 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin M.
431 Témoignage d'Alphonse Sibomana recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.

432 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
433 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
434 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
435 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
436 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins I, K, L et M.
437 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins K et L.
438 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999). Selon le 14e témoin des 14 auditions tenues du 11 avril au 8 mai 1997.
439 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999).
440 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin I. Selon le 14e témoin des 14 auditions tenues du 11 avril au 8 mai 1997.
441 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins K et L.
442 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin DO.
443 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin I.
444 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins I et DO.
445 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
446 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
447 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins I, K, L et M.
448 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins K et L.
449 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin M.
450 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin I.
451 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin M.
452 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin I.
453 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin M.
454 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin I.
455 Selon le 14e témoin des 14 auditions tenues du 11 avril au 8 mai 1997.
456 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins M et I.
457 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
458 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
459 Selon le 14e témoin des 14 auditions tenues du 11 avril au 8 mai 1997.
460 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
461 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), M. Haglund.
462 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
463 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin I.
464 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin DO et I.
465 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
466 Témoignages de Jean-Luc et René Musabeyezu recueillis par Serge Farnel le 13 février 2010 à Kibuye.
467 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
468 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin I.
469 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
470 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
471 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
472 Témoignage d'Ahamadi Rutwaza recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
473 Témoignage de Clément Mutuyemungu publié dans Christian Terras et Mehdi Ba, Rwanda : l'honneur perdu de l'Eglise, Golias, 1999. Entretien avec Aurélie

Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
474 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin M.
475 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
476 *Ibidem*.
477 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins DO et I.
478 Témoignage d'Ahamadi Rutwaza recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
479 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin I.
480 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
481 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
482 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
483 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin I.
484 Témoignage de Clément Mutuyemungu publié dans Christian Terras et Mehdi Ba, Rwanda : l'honneur perdu de l'Eglise, Golias, 1999. Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
485 Témoignage de Moïse Niwemuzungu recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
486 Témoignage d'Ahamadi Rutwaza recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
487 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
488 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
489 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
490 Entretien avec Jean-Luc Musabeyezu par Serge Farnel le 13 fév. 2010 à Kibuye.
491 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
492 Témoignages de René et Jean-Luc Musabeyezu recueillis par Serge Farnel le 13 février 2010 à Kibuye.
493 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
494 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
495 Témoignage de Clément Mutuyemungu publié dans Christian Terras et Mehdi Ba, Rwanda : l'honneur perdu de l'Eglise, Golias, 1999.
496 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin K.
497 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin DO.
498 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins DO et K.
499 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin K.
500 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
501 Témoignage d'Ahamadi Rutwaza recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
502 Témoignage de Clément Mutuyemungu publié dans Christian Terras et Mehdi Ba, Rwanda : l'honneur perdu de l'Eglise, Golias, 1999. - http://sites.univ-provence.fr/wclio-af/numero/2/sources/1.html
503 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
504 Témoignage de Clément Mutuyemungu publié dans Christian Terras et Mehdi Ba, Rwanda : l'honneur perdu de l'Eglise, Golias, 1999.
505 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
506 Note de l'auteur.
507 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008.
508 Note de l'auteur.

509 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), le 30 août 2002, témoin GGD.
510 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), le 29 août 2002, témoin GGD.
511 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin M.
512 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin U.
513 Note de l'auteur.
514 *Ibidem.*
515 Témoignage de Tharcisse Nsengiyumva recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier les 8 et 9 janvier 2003 à Remera (Kigali).
516 Note de l'auteur.
517 Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
518 Témoignage d'Anastase Kalisa recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
519 Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
520 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
521 Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
522 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
523 Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
524 Témoignage d'Aloys Murekezi recueilli par African rights. Parmi les trois Tutsi morts figurent Gérard Ruhanga, fils de Rugombamishari, et Gatsimbanyi.
525 Témoignage d'Aloys Murekezi recueilli par African rights.
526 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
527 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
528 Témoignage de Maurice recueilli par African rights. C'est le Tutsi Ntagozera qui a frappé le lieutenant.
529 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
530 Témoignages d'Uziel Ngoga et de Maurice Sakufe recueillis par African rights. Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
531 Témoignages d'Aloys Murekezi, de Maurice Sakufe et d'Uziel Ngoga recueillis par African rights. Il donne un coup de pied à Jean Rutabana.
532 Témoignage d'Aloys Murekezi recueilli par African rights.
533 Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
534 Témoignage d'Aloys Murekezi recueilli par African rights.
535 Témoignages d'Aloys Murekezi et d'Uziel Ngoga recueillis par African rights.
536 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
537 Témoignage d'Aloys Murekezi recueilli par African rights.
538 Témoignages d'Aloys Murekezi, de Maurice Sakufe et d'Uziel Ngoga recueillis par African rights.
539 Témoignages de Maurice Sakufe et d'Uziel Ngoga recueillis par African rights.
540 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
541 Témoignages d'Aloys Murekezi et d'Uziel Ngoga recueillis par African rights.
542 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
543 Témoignage de Maurice recueilli par African rights. Augustin Nzigira fait partie de ceux qui s'occupent de ces quatre complices.
544 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.

545 Témoignages d'Aloys Murekezi, de Jean Muragizi et de Claver Mushimiyimana recueillis par African rights.
546 Témoignage de Claver Mushimiyimana recueilli par African rights.
547 Témoignages d'Aloys Murekezi et de Jean Muragizi recueillis par African rights.
548 Témoignage de Jean recueilli par African rights.
549 African rights
550 Témoignage de Jean recueilli par African rights.
551 Note de l'auteur.
552 Témoignage d'Aloys Murekezi recueilli par African rights. Il s'agit du chauffeur Nsabimana qui participait alors également au massacre. Le chauffeur venait de tuer Martin Ntamakemwa, fils de Bugingo.
553 Témoignage recueilli par Gilbert Ndahayo – The Path of Peace – 27 mars 2006 – Rwanda lesson's TigBlog.
554 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
555 Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
556 Témoignage de Claver Mushimiyimana recueilli par African rights.
557 Note de l'auteur.
558 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
559 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
560 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
561 Témoignage d'Ignace Banyaga recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
562 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
563 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 dans la prison de Mpanga.
564 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
565 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 dans la prison de Mpanga.
566 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin E.
567 Rapport de M. Haglund, spécialiste d'anthropologie légale et le docteur Peerwani, pathologiste.
568 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999) selon le témoin G.
569 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 dans la prison de Mpanga.
570 *Ibidem*.
571 Note de l'auteur.
572 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
573 Témoignages recueillis le 19 décembre 2006 à Bisesero à l'occasion du déplacement de la commission Mucyo (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
574 Note de l'auteur.
575 Témoignage de Boniface Higiro recueilli par Bruno Boudiguet en novembre

2013 au Rwanda.
576 Témoignage de Jean Muragizi recueilli par African rights.
577 Note de l'auteur.
578 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga.
579 Témoignage de Vincent Nzabonitegeka recueilli par la commission Mucyo (orthographié Nzabaritegeka par la commission Mucyo).
580 Témoignage de Thomson Mubiligi recueillie par la commission Mucyo. Rapport Mucyo, 2008, p. 183. Enquêtes préliminaires, 11 août 2006, Cyangugu.
581 Témoignage de Michel recueilli par African rights.
582 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin U.
583 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin DD.
584 Témoignage de Claver Mbugufe recueilli par African rights.
585 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin DD.
586 Témoignage d'Esdras Ndalisamye recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
587 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin DD.
588 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin U.
589 Témoignage de Claver Mbugufe recueilli par African rights.
590 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
591 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
592 Témoignage de Claver Mbugufe recueilli par African rights.
593 Témoignage d'Esdras Ndalisamye recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
594 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
595 Note de l'auteur.
596 Témoignage d'Esdras Ndalisamye recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
597 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin M.
598 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga.
599 Témoignage de Samuel Musabyimana paru dans La Nuit rwandaise n°4, L'Esprit frappeur/Izuba, 2010.
600 Note de l'auteur.
601 Témoignage de Samuel Musabyimana paru dans La Nuit rwandaise n°4, L'Esprit frappeur/Izuba, 2010.
602 Témoignage d'Ahamadi Rutwaza recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade de Kibuye.
603 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
604 Témoignage d'Ahamadi Rutwaza recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade de Kibuye.
605 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 dans la prison de Mpanga.
606 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.

607 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 dans la prison de Mpanga.
608 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
609 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin G.
610 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins G et E.
611 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin E.
612 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin G.
613 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin DO.
614 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
615 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
616 *Ibidem*.
617 Note de l'auteur.
618 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
619 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
620 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
621 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
622 Témoignage d'Emmanuel Ngande recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
623 Témoignage de Béatrice Mukabaziga recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
624 Note de l'auteur.
625 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
626 Note de l'auteur.
627 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
628 Témoignage de Félicité Bagemi recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda.
629 Témoignage d'Emmanuel Ngande recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
630 Témoignage de Félicité Bagemi recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda.
631 *Ibidem*.
632 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
633 Interview confrontation d'Anastasie Ishimwe en présence de Fidèle Simugomwa réalisée par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
634 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
635 Témoignage de Béatrice Mukabaziga recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
636 Témoignage d'Emmanuel Ngande recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.

637 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 à l'occasion d'une reconstitution sur la colline de Gatwaro.
638 Témoignage d'Emmanuel Ngande recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
639 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 à l'occasion d'une reconstitution sur la colline de Gatwaro.
640 Témoignage d'Ibrahim Baziliho recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
641 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 à l'occasion d'une reconstitution sur la colline de Gatwaro.
642 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
643 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 à l'occasion d'une reconstitution sur la colline de Gatwaro.
644 Témoignage d'Ibrahim Baziliho recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
645 Témoignage de Félicité Bagemi recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda.
646 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
647 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
648 Témoignage d'Emmanuel Ngande recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
649 Témoignage de Béatrice Mukabaziga recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
650 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
651 Témoignage de Félicité Bagemi recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda.
652 Témoignage d'Ibrahim Baziliho recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
653 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 à l'occasion d'une reconstitution sur la colline de Gatwaro.
654 Témoignage d'Emmanuel Ngande recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
655 Témoignage de Béatrice Mukabaziga recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
656 Témoignage d'Ibrahim Baziliho recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
657 Témoignage de Félicité Bagemi recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda.
658 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
659 *Ibidem*.
660 Témoignage de Wolfgang Blam dans le livre de Jean-Pierre Chrétien, Le défi de l'ethnisme, Karthala, 1997.
661 Note de l'auteur.
662 Bruno Boudiguet, Vendredi 13 à Bisesero, Aviso, 2014.
663 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 à l'occasion d'une reconstitution sur la colline de Gatwaro.
664 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août

2012 et le 25 novembre 2013.
665 Témoignage d'Ibrahim Baziliho recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
666 Témoignage d'Emmanuel Ngande recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
667 Témoignage d'Ibrahim Baziliho recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
668 Témoignage d'Emmanuel Ngande recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
669 Note de l'auteur.
670 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
671 *Ibidem*.
672 *Ibidem*.
673 *Ibidem*.
674 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
675 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
676 *Ibidem*.
677 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
678 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
679 Témoignage de Charles Kayibanda-Mugenzi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
680 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
681 Témoignage de Charles Kayibanda-Mugenzi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
682 Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights.
683 Témoignage de Samuel Ndengiyinka recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Kanyinya.
684 Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights.
685 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 6 novembre 2013 au Rwanda.
686 Témoignage de Samuel Ndengiyinka recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Kanyinya.
687 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 6 novembre 2013 au Rwanda.
688 Témoignage de Samuel Ndengiyinka recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Kanyinya.
689 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
690 Témoignage de Charles Kayibanda-Mugenzi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
691 Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights.
692 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 6 novembre 2013 au Rwanda.

693 Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights.
694 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 6 novembre 2013 au Rwanda.
695 Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights.
696 Note de l'auteur.
697 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
698 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Sont également présents le Conseiller de Gitabura, Segatarama, ainsi que Mathias Ngirinshuti et Kagaba.
699 Témoignage de Gaspard Gashabizi recueilli par African rights.
700 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
701 Témoignage de Gaspard Gashabizi recueilli par African rights.
702 African rights.
703 Affaire Mika Muhimana n° ICTR-95-1B-T – Chambre III - Mardi 27 avril 2004 – Témoin W.
704 African rights.
705 Témoignage de Jean Muragizi recueilli par African rights.
706 Témoignage de Catherine recueilli par African rights.
707 Témoignage d'Augustin Ndahimana recueilli par African rights.
708 Témoignage d'Immaculée Mukamuzima recueilli par African rights.
709 Témoignage de Catherine recueilli par African rights.
710 African rights.
711 Témoignage de Claver Mbugufe recueilli par African rights.
712 Note de l'auteur.
713 Témoignage d'Alphonsine Mukandirima recueilli par African rights.
714 African Rights
715 Note de l'auteur.
716 Témoignage d'Alphonsine Mukandirima recueilli par African rights.
717 Témoignage d'Immaculée Mukamuzima recueilli par African rights.
718 Témoignage d'Alphonsine Mukandirima recueilli par African rights.
719 Témoignage d'Immaculée Mukamuzima recueilli par African rights.
720 Témoignage d'Alphonsine Mukandirima recueilli par African rights.
721 African Rights.
722 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
723 Note de l'auteur.
724 Témoignage de Didas Hitimana recueilli par African rights.
725 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par African rights.
726 African Rights.
727 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par African rights.
728 Témoignage de Didas Hitimana recueilli par African rights.
729 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par African rights.
730 African Rights.
731 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par African rights.
732 Témoignage de Didas Hitimana recueilli par African rights.
733 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par African rights.
734 Témoignage de Didas Hitimana recueilli par African rights.
735 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.

736 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga. Le témoin situe son retour au 29-30 avril.
737 Témoignage de Vincent Nzabonitegeka recueilli par la commission Mucyo. La paroisse de Shangi est attaquée le 29 avril selon le TPIR mais le 28 avril selon Vincent Nzabonitegeka. (orthographié Nzabaritegeka par la commission Mucyo)
738 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga.
739 Note de l'auteur.
740 Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Annexes du rapport Mucyo.
741 Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
742 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
743 Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
744 Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Annexes du rapport Mucyo.
745 Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
746 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
747 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
748 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
749 Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Annexes du rapport Mucyo.
750 Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
751 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
752 Jean-François Dupaquier, L'agenda du génocide, témoignage de Richard Mugenzi, ex-espion rwandais, Karthala, 2009.
753 Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Annexes du rapport Mucyo.
754 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
755 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
756 Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.

757 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo. Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Annexes du rapport Mucyo.
758 Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Annexes du rapport Mucyo. Quand on leur donne ces armes au camp Gisenyi, les militaires Français sont présents.
759 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
760 Témoignage d'Orose Nisengwe recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006. Ancien Interahamwe. Annexes du rapport Mucyo.
761 Témoignage d'Ibrahim Baziliho recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
762 Note de l'auteur.
763 Témoignage de Wolfgang Blam dans le livre de Jean-Pierre Chrétien, Le défi de l'ethnisme, Karthala, 1997.
764 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
765 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
766 Témoignage de Béatrice Mukabaziga recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
767 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
768 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
769 *Ibidem*.
770 *Ibidem*.
771 Entretien avec Jean-Luc Musabeyezu par Serge Farnel le 13 fév. 2010 à Kibuye.
772 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
773 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
774 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
775 *Ibidem*.
776 Note de l'auteur.
777 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 dans la prison de Mpanga.
778 Témoignage de François Nvuyekure recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au Rwanda.
779 Note de l'auteur.
780 Entretien de Bruno Boudiguet avec Jacqueline Blam le 11 septembre 2012
781 Témoignage d'Augustin Karara recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 dans la prison de Mpanga.
782 Entretien de Bruno Boudiguet avec Jacqueline Blam le 11 septembre 2012.
783 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999) selon le témoin G qui est un Hutu. Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin E.
784 Note de l'auteur.
785 Témoignage de Béatrice Mukabaziga recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.

786 Note de l'auteur.
787 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga.
788 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 à Mubuga.
789 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
790 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 au Rwanda.
791 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 à Mubuga.
792 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
793 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
794 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
795 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), 17 juin 2002, témoin GK.
796 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
797 Témoignage de François Nvuyekure recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au Rwanda.
798 Témoignage de X recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda.
799 Témoignage de Louis Musabyimana recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
800 Témoignage de X recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda.
801 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
802 *Ibidem*.
803 L'agenda de Jean Kambanda, annexe 111 du livre d'André Guichaoua, Rwanda, de la guerre au génocide : les politiques criminelles au Rwanda (1990-1994), La Découverte, 2010 (uniquement sur le site web du livre). Acte d'accusation du procureur du TPIR contre Jean Kambanda. L'un des agendas du Premier ministre contient bien la mention « Kibuye » pour le 3 mai.
804 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
805 *Ibidem*.
806 Témoignage de X recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda. Il parle de Français.
807 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
808 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai

2003), 17 juin 2002, témoin GK.
809 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
810 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
811 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
812 *Ibidem*.
813 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
814 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), 17 juin 2002, témoin GK.
815 Agenda de Kambanda.
816 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
817 Procès-verbal de la réunion du conseil de sécurité de la préfecture de Kibuye, mardi 3 mai 1994 par le Préfet Kayishema.
818 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
819 Compte-rendu officiel de la réunion de Jean Kambanda qui s'est tenue le 3 mai 1994 dans les bureaux de la préfecture de Kibuye.
820 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
821 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
822 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
823 Note de l'auteur.
824 Témoignage de Louis Musabyimana recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
825 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
826 Note de l'auteur.
827 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), 17 juin 2002, témoin GK.
828 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin G. African rights, Résistance au génocide : Bisesero.
829 African rights, Résistance au génocide : Bisesero
830 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin G.
831 Note de l'auteur.
832 Ubutabera n° 27, Journal indépendant d'informations sur le TPIR, témoin II.
833 Arusha - 17 novembre 1997 – Ubutabera n° 27, Journal indépendant d'informations sur le TPIR, témoin JJ.
834 Note de l'auteur.

835 Ubutabera n° 27, Journal indépendant d'informations sur le TPIR, témoin II.
836 Note de l'auteur.
837 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
838 *Ibidem.*
839 Témoignages de rescapés de Bisesero recueillis par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Bisesero.
840 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
841 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
842 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
843 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
844 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 près de Mubuga ainsi qu'à Mubuga, sur la place de Ryaruhanga.
845 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
846 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
847 Note de l'auteur.
848 Témoignage de X recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda
849 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
850 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
851 Note de l'auteur.
852 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
853 Témoignage de X recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda.
854 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
855 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), 17 juin 2002, témoin GK.
856 Témoignage de X recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda.
857 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
858 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
859 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
860 *Ibidem.*
861 Note de l'auteur.
862 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye. René n'a jamais revu, depuis le génocide, ce Mayibobo qui l'a sauvé.
863 Note de l'auteur.

864 Témoignage de Béatrice Mukabaziga recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda. Ncogoza est parti au Zaïre et n'est jamais revenu.
865 Témoignage de Jean-Pierre Nyabyenda recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda.
866 Note de l'auteur.
867 Témoignage d'Ahamadi Rutwaza recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade de Kibuye.
868 Note de l'auteur.
869 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
870 Témoignage de X recueilli par Bruno Boudiguet au Rwanda
871 Témoignage de François Nvuyekure recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au Rwanda.
872 Témoignage d'Ignace Banyaga recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
873 Jean-Paul Kimonyo, Rwanda, un génocide populaire, Karthala, 2008. Entrevue avec Benoît Usabyumuremyi à la prison de Kibuye le 6 juin 2001. Commune Gitesi, Lettre du Bourgmestre au Préfet du 17 mai 1994.
874 Note de l'auteur.
875 Témoignage d'Alexandre Rwihimba recueilli par African rights.
876 African rights
877 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
878 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
879 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 6 novembre 2013 au Rwanda.
880 Note de l'auteur.
881 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
882 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights
883 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
884 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights
885 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
886 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
887 Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
888 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
889 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights. Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
890 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
891 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights. Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
892 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
893 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights. Témoignage de

Maurice recueilli par African rights. Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
894 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
895 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
896 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
897 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
898 Témoignage d'Emmanuel Butera recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
899 Note de l'auteur.
900 African rights.
901 Témoignage d'Alexandre Rwihimba recueilli par African rights.
902 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
903 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 à Mumubuga au cours d'une reconstitution.
904 Témoignage d'Uziel Ndamage recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
905 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
906 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita.
907 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
908 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita.
909 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
910 *Ibidem*.
911 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita.
912 Rapport d'Ephrem Rwabalinda.
913 Laure Coret et François-Xavier Verschave, L'horreur qui nous prend au visage (rapport de la Commission d'enquête citoyenne), Karthala, 2005.
914 Rapport d'Ephrem Rwabalinda.
915 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
916 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita.
917 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
918 Témoignage d'Etienne Rwamacumu recueilli par Bruno Boudiguet en août 2012 à Kibuye.
919 Note de l'auteur.
920 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga. Témoignage d'Antoine Karihenze recueilli par Serge Farnel le 15 février

2010.
921 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita.
922 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
923 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
924 *Ibidem*.
925 Note de l'auteur.
926 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
927 Témoignage de David Ndengeyabahizi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
928 Témoignage d'Adrien Kanamugire recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
929 Témoignage d'Emmanuel Butera recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
930 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita.
931 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
932 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita.
933 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
934 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita.
935 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
936 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
937 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita.
938 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 près de Mubuga ainsi qu'à Mubuga, sur la place de Ryaruhanga.
939 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
940 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 près de Mubuga ainsi qu'à Mubuga, sur la place de Ryaruhanga. Ruhindura est aujourd'hui décédé. Signalons d'autres policiers qui accompagnaient Sikubwabo : Ngiruwonsanga, Sezibera Schadrack, Vianney connu sous le nom de Kimasa.
941 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 près de Mubuga ainsi qu'à Mubuga, sur la place de Ryaruhanga.
942 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 près de Mubuga ainsi qu'à Mubuga, sur la place de Ryaruhanga. Ruhindura est aujourd'hui décédé. Signalons d'autres policiers qui accompagnaient Sikubwabo : Ngiruwonsanga, Sezibera Schadrack, Vianney connu sous le nom de Kimasa.
943 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.

944 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita. Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
945 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
946 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 près de Mubuga ainsi qu'à Mubuga, sur la place de Ryaruhanga.
947 Note de l'auteur.
948 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
949 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
950 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
951 *Ibidem*.
952 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
953 Témoignages de Raphaël Mageza et de Semi Bazimaziki recueillis par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
954 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 près de Mubuga ainsi qu'à Mubuga, sur la place de Ryaruhanga.
955 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
956 Témoignages de François Nyamwigema, Semi Bazimaziki, Jean-Damascène et Raphaël Mageza recueillis par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
957 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
958 *Ibidem*.
959 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 près de Mubuga ainsi qu'à Mubuga, sur la place de Ryaruhanga.
960 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
961 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga. Une personne est déléguée.
962 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
963 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
964 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
965 Témoignages de Semi Bazimaziki et de François Nyamwigema recueillis par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
966 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
967 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
968 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
969 Témoignages de Semi Bazimaziki, de François Nyamwigema et de Raphaël Mageza recueillis par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.

970 Témoignages de François Nyamwigema et Raphaël Mageza recueillis par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
971 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
972 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
973 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Bisesero.
974 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
975 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par Bruno Boudiguet en 2013 au Rwanda.
976 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Bisesero.
977 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
978 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Bisesero.
979 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye. Tous ces camarades avec qui il est alors périront au cours du génocide.
980 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
981 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Bisesero. Ici est reconstitué le témoignage d'Adrien recueilli quelques jours plus tôt. La reconstitution se fait à l'endroit précis d'où il a vu les soldats français le 12 mai 1994.
982 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
983 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Bisesero.
984 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
985 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
986 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Nyakigugu. Reconstitution.
987 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
988 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
989 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
990 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
991 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
992 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
993 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
994 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Nyakigugu. Reconstitution.
995 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
996 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Serge Farnel en février 2010 à

Mumubuga.
997 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
998 Témoignages d'Antoine Sebirondo et de Siméon Karamaga recueillis par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
999 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
1000 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Nyakigugu. Reconstitution.
1001 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
1002 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
1003 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Nyakigugu. Reconstitution.
1004 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
1005 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Nyakigugu. Reconstitution.
1006 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
1007 Témoignages d'Antoine Sebirondo et de Siméon Karamaga recueillis par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
1008 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
1009 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga
1010 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1011 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
1012 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1013 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1014 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1015 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
1016 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1017 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1018 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
1019 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1020 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.

1021 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1022 Témoignages de Godelieve Mukangamije et de Michel Kayihura recueillis par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1023 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1024 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
1025 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1026 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1027 Témoignages de Godelieve Mukangamije et de Michel Kayihura recueillis par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1028 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1029 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1030 Témoignage de Samuel Nzanana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1031 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AP.
1032 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
1033 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 près de Mubuga ainsi qu'à Mubuga, sur la place de Ryaruhanga. Témoignages de Raphaël Mageza et de Semi Bazimaziki recueillis par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
1034 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1035 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1036 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1037 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1038 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1039 Témoignage de Jean Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1040 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
1041 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1042 Témoignage de Martin Nzayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1043 Roméo Dallaire, J'ai serré la main du diable - La faillite de l'humanité au Rwanda, Libre expression, 2004. Un mois plus tard, Kouchner tentera, sous prétexte humanitaire, et ce alors que quasiment tous les Tutsi avaient déjà été massacrés, d'obtenir de Dallaire un soutien pour une intervention de l'armée française à Kigali

dans le but de partitionner le pays. L'opération échouera à nouveau.
1044 Note de l'auteur.
1045 *Ibidem*.
1046 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
1047 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1048 Témoignage d'Uziel Habimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1049 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1050 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1051 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1052 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1053 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1054 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1055 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1056 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1057 Témoignages de Fidèle Simugomwa et d'Uziel Habimana recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1058 Témoignage d'Uziel Habimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1059 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1060 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1061 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1062 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1063 Témoignages de Fidèle Simugomwa, d'Uziel Habimana et d'Hesron Bazimaziki recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1064 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1065 Témoignage d'Uziel Habimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1066 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1067 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février

2010 à Mubuga.
1068 Témoignage d'Uziel Habimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga. Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1069 Témoignage d'Hesron Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1070 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga. Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
1071 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1072 Témoignage d'Hesron Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1073 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1074 Témoignages d'Hesron Bazimaziki et de Semi Bazimaziki recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1075 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1076 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1077 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1078 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1079 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1080 Témoignages de Fidèle Simugomwa et d'Hesron Bazimaziki recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1081 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1082 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1083 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1084 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1085 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga. Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1086 Témoignage de François Nyamwigema recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
1087 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
1088 Note de l'auteur.
1089 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.

1090 Témoignage de Sylvestre Gatwaza recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1091 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1092 Témoignage d'Evariste Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1093 Témoignage de Sylvestre Gatwaza recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1094 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1095 Témoignage de Sylvestre Gatwaza recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1096 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga. Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
1097 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1098 Témoignage d'Uziel Habimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1099 Témoignage d'Hesron Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1100 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
1101 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1102 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1103 Arusha - 17 novembre 1997 – Ubutabera No 27, Journal indépendant d'informations sur le TPIR, témoin JJ.
1104 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin JJ
1105 Arusha - 17 novembre 1997 – Ubutabera No 27, Journal indépendant d'informations sur le TPIR, témoin JJ.
1106 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin NN.
1107 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II
1108 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003) - Témoin GGY.
1109 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003) - Témoin GGY. A titre d'exemple de véhicules saisis à des Tutsi après les avoir tués, le témoin a dit avoir vu au centre commercial de Gishyita, un véhicule appartenant à un commerçant tutsi, qui avait été saisi par Obed Ruzindana, et un véhicule appartenant à un autre commerçant tutsi, du nom de Rulinda, habitant à Mubuga. Le témoin DAF confirme la présence de bus et de camionnettes. Le témoin GGH confirme, quant à lui, la présence de bus de l'Onatracom. Le témoin GGM parle, lui, de la présence de bus, sans en préciser l'origine.
1110 Procès Eliezer Niyitegeka - Témoin DAF. Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights. Seul le témoignage d'Eric recueilli par African rights précise que les véhicules de l'usine de thé sont des camionnettes.
1111 Procès Eliezer Niyitegeka - Témoin GGH.
1112 Témoignage de Gaspard recueilli par African rights.

1113 Témoignage d'Isidore Kayiranga recueilli par Bruno Boudiguet le 23 avril 2013 à Kigali.
1114 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin JJ
1115 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin JJ. Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
1116 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin JJ
1117 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N – Viennent également de Gitesi, selon le témoin P, un policier communal du nom de Claude ainsi que Mucungurampfizi qui travaille alors chez Electrogaz.
1118 Arusha - 17 novembre 1997 – Ubutabera No 27, Journal indépendant d'informations sur le TPIR, témoin JJ.
1119 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1120 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita.
1121 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1122 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003) - Témoin GGY. Le témoin GGM déclare, quant à lui, que ce convoi arrive le matin. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F : « aux environs du 8h du matin ». Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights : « Vers 9 heures » Témoignage de Martin Nzayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga : près de neuf heures. Entre huit heures et huit heures trente pour Semi Bazimaziki.
1123 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
1124 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F
1125 Procès Eliezer Niyitegeka - Témoins GGH et GGR.
1126 Procès Eliezer Niyitegeka - Témoin DAF. Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights. Témoignage d'Edison Kayihura recueilli par African rights. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
1127 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGH, DAF et GGY. Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights. Témoignage de Jeanne d'Arc Rwabirembo. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW. Témoignage d'Edison Kayihura recueilli par African rights. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
1128 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
1129 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N. Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
1130 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
1131 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II.
1132 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
1133 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F
1134 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
1135 Témoignage de Martin Nzayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.

1136 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Gishyita.
1137 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1138 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga. Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
1139 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1140 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.
1141 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1142 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1143 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1144 Témoignages de Fidèle Simugomwa et de Semi Bazimaziki recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1145 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1146 Témoignage de Shuni Elamu recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1147 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
1148 Note de l'auteur.
1149 Témoignage de Thérèse Mujawayezu recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1150 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
1151 Témoignage d'Innocent Kayumba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda. Nyarutovu, c'est la cellule Nyarutovu et la colline de Nyarutovu. Nyarutovu est situé à droite quand on arrive vers Bisesero à hauteur du croisement Mu Byiha.
1152 Témoignage de Samuel Ndengiyinka recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Kanyinya. Samuel met ses mains autour de ses yeux pour signifier qu'ils portent des jumelles sur leurs yeux. Il ne connaît pas le nom approprié et parle d'appareils photos pour bien voir les Tutsi.
1153 Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights.
1154 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. La distance qui sépare alors le témoin de Niyitegeka ne fait pas plus de 90 mètres.
1155 Témoignage d'Augustin Ndahimana recueilli par African rights.
1156 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
1157 Témoignage d'Augustin Ndahimana recueilli par African rights.
1158 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Témoignage d'Augustin Ndahimana recueilli par African rights.
1159 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai

2003), témoin GGY.
1160 Note de l'auteur.
1161 Témoignage d'Adrien Kanamugire recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1162 Témoignage d'Emmanuel Butera recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1163 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1164 Témoignages de Godelieve Mukangamije et de Michel Kayihura recueillis par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1165 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1166 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1167 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1168 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
1169 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1170 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1171 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1172 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 à Mubuga.
1173 Note de l'auteur.
1174 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 à Mubuga.
1175 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1176 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
1177 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
1178 Note de l'auteur.
1179 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AP.
1180 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
1181 *Ibidem*.
1182 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
1183 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
1184 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
1185 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGH et GGR. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
1186 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.

1187 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY et DAF.
1188 Procès Eliezer Niyitegeka - Témoins GGH, GGY et GGM.
1189 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par African rights.
1190 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II.
1191 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
1192 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGH et GGY. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
1193 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
1194 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F.
1195 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin P.
1196 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin P. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGH et GGR.
1197 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.
1198 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N. Le témoin P a, quant à lui, précisé que les véhicules de l'usine à thé ne pouvaient sortir de l'usine que sur l'autorisation de Musema.
1199 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.
1200 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
1201 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.
1202 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F.
1203 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin DAF. Egalement témoin GGH : le témoin se trouvait alors à moins de 100 mètres de Eliezer Niyitegeka. Egalement témoin GGR : le convoi est arrivé à l'endroit où se cachait le témoin qui les entendit quoiqu'ils fussent à plus de 40-50 mètres de lui, étant donné qu'ils se servaient de mégaphones. Niyitegeka, Musema et Ndimbati étaient alors à environ 80 mètres de lui puis à 40 mètres quand Niyitegeka se mit en marche pour la colline de Muyira. Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F.
1204 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
1205 Procès Eliezer Niyitegeka - Témoin GGH.
1206 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F. Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par African rights. Témoignage d'Augustin Ndahimana recueilli par African rights.
1207 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par African rights. Témoignage d'Augustin Ndahimana recueilli par African rights.
1208 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F.
1209 Témoignages de Jean-Damascène Nsanzimfura, d'Eric, de Bernard Kayumba, de Siméon et de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
1210 Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights. Témoignage de Siméon recueilli par African rights.
1211 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights. Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights.

1212 Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights.
1213 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
1214 Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights. Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
1215 Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights.
1216 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.
1217 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
1218 « Huit bus », selon le témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights. « Beaucoup de bus » selon le témoignage d'Eric recueilli par African rights. « De nombreux bus » selon le témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights. Témoignage de Siméon recueilli par African rights : « des bus ». Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights : « des bus ».
1219 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
1220 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
1221 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
1222 Témoignage de Gaspard Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1223 Témoignage de Marcel Harelimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1224 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
1225 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II.
1226 Témoignage de Marcel Harelimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1227 Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights.
1228 Témoignage de Marcel Harelimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1229 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin DAF.
1230 Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights. Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
1231 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW.
1232 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
1233 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
1234 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGR. Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights qui ne précise pas, lui, que ce sont des Interahamwe qui battent le tambour ou donnent des coups de sifflet.
1235 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1236 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1237 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 à Mubuga.
1238 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010

sur la colline d'Uwingabo.
1239 Témoignages de Jean Ngarambe et de Raphaël Mageza recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1240 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1241 Témoignages de François Nyamwigema et Raphaël Mageza recueillis par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
1242 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1243 Témoignage de Mukahigiro recueilli par African rights.
1244 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGM qui se contente de dire que « les Interahamwe sont, pendant l'attaque, en nombre supérieur aux réfugiés. » Tombant de fatigue, le témoin avait décidé de se cacher et de se reposer dans un champ de sorgho situé sur la colline d'Uwingabo. Il se cachait avec d'autres Tutsis venus de Rubengera, de Rutsiro, de Rwamatamu, de Gisovu et de Gikongoro. Il dit qu'il y avait alors environ 60'000 Tutsi à Bisesero.
1245 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1246 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGR.
1247 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1248 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
1249 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
1250 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1251 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY et DAF.
1252 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin DAF.
1253 Témoignage de Siméon recueilli par African rights. Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
1254 Témoignages d'Eric, de Siméon, de Jean-Damascène Nsanzimfura et de Vianney Uwimana recueillis par African rights. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY, DAF, GGH et GGM.
1255 Témoignages d'Eric, de Siméon et de Vianney Uwimana recueillis par African rights.
1256 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY, DAF et GGH. Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
1257 Témoignage de Siméon recueilli par African rights.
1258 Témoignages de Siméon et de Bernard Kayumba recueillis par African rights.
1259 African rights.
1260 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
1261 African rights.

1262 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N. Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
1263 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
1264 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
1265 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
1266 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye. Les lieux qu'il cite sont : Gisenyi, Kibuye, Ruhengeri, Cyangugu et Gikongoro.
1267 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye. Les lieux qu'elle cite sont : Gikongoro, Gisenyi et Ruhengeri.
1268 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero. Les lieux qu'il cite sont : Cyangugu, Gisenyi et Kibuye
1269 Témoignage de Samuel Ndengiyinka recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Kanyinya. Les lieux qu'il cite sont : Cyangugu, Gisenyi, Butare, Gikongoro
1270 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1271 Témoignage de Zéphirin Hategekimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1272 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 au Rwanda.
1273 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
1274 Témoignage d'Augustin Ndahimana Buranga recueilli par African rights.
1275 Note de l'auteur.
1276 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
1277 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
1278 Témoignage de Shuni Elamu recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1279 Témoignage de Samuel Nzanana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1280 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F.
1281 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGR.
1282 African rights.
1283 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin T.
1284 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
1285 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1286 Témoignage de Samuel Ndilisi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1287 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
1288 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY et DAF.
1289 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
1290 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY et DAF.

1291 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY et DAF.
1292 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
1293 Témoignage de Siméon recueilli par African rights.
1294 Témoignage d'Edison Kayihura recueilli par African rights.
1295 African rights.
1296 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1297 Témoignage de Jean Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1298 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1299 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AP.
1300 Témoignage de Jeanne d'Arc Rwabirembo.
1301 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
1302 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1303 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AP.
1304 Note de l'auteur.
1305 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
1306 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin T.
1307 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin P.
1308 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin T.
1309 Témoignage de Jean Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1310 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin T.
1311 Témoignage de Jean Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1312 African rights.
1313 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1314 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin DAF.
1315 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGH.
1316 Témoignage d'Edison Kayihura recueilli par African rights. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
1317 Témoignage d'Edison Kayihura recueilli par African rights.
1318 African rights. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin DAF.
1319 Témoignage d'Edison Kayihura recueilli par African rights.
1320 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Témoignage de Jeanne d'Arc Rwabirembo.
1321 Témoignage de Jeanne d'Arc Rwabirembo.
1322 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AP.
1323 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin P.
1324 Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights. Témoignage de Jeanne d'Arc Rwabirembo. Procès Kayishema/Ruzindana

(jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin HH. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
1325 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGH.
1326 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGH, DAF, GGR et GGY. Témoignage de Jean-Damascène Nsanzimfura recueilli par African rights. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW. Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins NN et HH. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
1327 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
1328 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
1329 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGH, DAF, GGR et GGY. Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin HH. African rights.
1330 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin DAF. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
1331 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins NN et HH. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI. African rights.
1332 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins NN et HH. African rights.
1333 African rights. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI (Ntakuritimana sans préciser le prénom).
1334 African rights.
1335 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
1336 Note de l'auteur.
1337 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
1338 Témoignage de Thérèse Mujawayezu recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1339 Témoignage de Jean Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1340 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga : « On le voyait juste en face de nous et on entendait ce qu'il disait. »
1341 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
1342 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
1343 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
1344 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin JJ.
1345 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
1346 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
1347 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin T.
1348 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin T.
1349 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.

1350 Témoignage de Jeanne d'Arc Rwabirembo.
1351 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGR.
1352 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
1353 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGH.
1354 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
1355 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1356 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
1357 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1358 Témoignage d'Uziel Ndamage recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1359 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1360 Témoignage de Samuel Nzanana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1361 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
1362 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1363 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
1364 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
1365 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mumubuga.
1366 Témoignage de Siméon Iyakare recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1367 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1368 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
1369 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1370 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1371 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1372 Note de l'auteur.
1373 *Ibidem*.
1374 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1375 Témoignage de Martin Nzayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1376 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.

1377 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1378 Témoignage de Martin Nzayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1379 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1380 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1381 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1382 Témoignages de Fidèle Simugomwa, d'Uziel Habimana et de Jean Ngarambe recueillis par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1383 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1384 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1385 Témoignages de Jean Ngarambe et d'Uziel Habimana recueillis par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1386 Témoignage d'Uziel Habimana recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1387 Témoignages de Faustin Ngarambe, Vincent Karangwa et Dominique recueillis par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1388 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1389 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1390 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1391 Témoignage de Dominique recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1392 Témoignage de Martin Nzayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1393 Témoignage de Pauline Uwiragiye recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1394 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1395 Témoignage de Jean Ngarambe, d'Hesron Bazimaziki, d'Uziel Habimana, et de Raphaël Mageza recueillis par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1396 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1397 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1398 Témoignage de Martin Nzayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1399 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre

2013 au Rwanda.
1400 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1401 Témoignage de Martin Nzayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1402 *Ibidem*.
1403 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1404 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1405 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1406 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1407 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga. Soldat français
1408 Témoignage d'Uziel Habimana recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1409 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1410 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1411 Témoignage de Martin Nzayisenga recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1412 Témoignages de Martin Nzayisenga et de Jean Ngarambe recueillis par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1413 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga. Les arbres ne sont à ce moment-là pas aussi haut qu'aujourd'hui.
1414 Note de l'auteur.
1415 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 à Mumubuga au cours d'une reconstitution. Ils sont tous descendus dès qu'ils les ont aperçus.
1416 Témoignage de Laurent Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda. Il est alors aux environs de 9 heures quand l'attaque commence.
1417 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi. Hérédion ne sait pas si les Blancs tirent eux-mêmes, occupé qu'il est à courir afin d'éviter les tirs sur Mumubuga.
1418 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1419 Note de l'auteur.
1420 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
1421 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1422 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1423 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.

1424 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1425 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
1426 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1427 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1428 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1429 Témoignages de Faustin Ngarambe et de Jean Ngarambe recueillis par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1430 Témoignages de Faustin Ngarambe, de Jean Ngarambe et d'Uziel Habimana recueillis par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1431 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1432 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1433 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1434 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
1435 Témoignages de Faustin Ngarambe et de Vincent Karangwa recueillis par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1436 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1437 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1438 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1439 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1440 Témoignages d'Uziel Habimana et de Jean Ngarambe recueillis par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1441 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1442 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1443 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1444 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1445 Témoignage d'Uziel Habimana recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1446 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.

1447 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1448 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1449 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1450 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1451 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1452 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 à Mumubuga au cours d'une reconstitution.
1453 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1454 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1455 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1456 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1457 Note de l'auteur.
1458 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1459 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1460 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1461 *Ibidem.*
1462 Note de l'auteur.
1463 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1464 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1465 Témoignages de Fidèle Uzabaraho et de Sylvestre Rwigimba recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1466 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1467 Témoignage d'Antoine Karihenze recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1468 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1469 Témoignages de Vincent Karangwa et de Charles Rurangirwa recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1470 Témoignages de Casimir Ruzindana, de Vincent Karangwa et de Charles Rurangirwa recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1471 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.

1472 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1473 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1474 Témoignage d'Isaac Ndayisaba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1475 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
1476 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
1477 Témoignage de Ribanje Munyampeta recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Gititi.
1478 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1479 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1480 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1481 Témoignage d'Antoine Karihenze recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1482 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1483 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1484 *Ibidem*.
1485 Témoignages de Sylvestre Rwigimba et de Fidèle Uzabaraho recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1486 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1487 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1488 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1489 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1490 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1491 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1492 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga. Antoine Karihenze voit bien les petites armes mais, n'étant pas militaire, voit quelque chose de très gros sur une jeep, sans savoir si c'est un fusil, une arme à feu ou autre chose.
1493 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1494 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1495 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.

1496 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1497 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1498 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1499 Témoignages de Fidèle Uzabaraho et d'Elie Ngezenubwo recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1500 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1501 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1502 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1503 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1504 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1505 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1506 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1507 Témoignage d'Isaac Ndayisaba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1508 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1509 Note de l'auteur.
1510 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1511 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1512 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1513 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1514 Note de l'auteur.
1515 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1516 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1517 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1518 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1519 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1520 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1521 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février

2010 sur la colline de Kanyinya.
1522 *Ibidem.*
1523 Note de l'auteur.
1524 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1525 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1526 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1527 *Ibidem.*
1528 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1529 Témoignage d'Isaac Ndayisaba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1530 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1531 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1532 *Ibidem.*
1533 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1534 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1535 Témoignages d'Elie Ngezenubwo, de Fidèle Uzabaraho et de Sylvestre Rwigimba recueillis par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1536 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1537 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1538 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1539 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1540 *Ibidem.*
1541 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1542 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1543 Témoignage d'Antoine Karihenze recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1544 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1545 Témoignage de Fidèle Uzabaraho recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1546 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1547 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1548 Témoignage d'Isaac Ndayisaba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur

la colline de Kanyinya.
1549 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1550 Témoignage d'Antoine Karihenze recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1551 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
1552 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1553 Témoignage d'Elie Ngezenubwo recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1554 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1555 Témoignage de Charles Rurangirwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1556 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1557 Témoignage de Charles Rurangirwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1558 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1559 Témoignages de Casimir Ruzindana et de Charles Rurangirwa recueillis le 14 ou le 15 février 2010 par Serge Farnel sur la colline de Kanyinya.
1560 Témoignage d'Isaac Ndayisaba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1561 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1562 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
1563 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1564 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
1565 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1566 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1567 Témoignage de Cansilde Mukazitoni recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1568 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1569 *Ibidem.*
1570 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1571 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 au Rwanda.
1572 Témoignage d'Emmanuel Butera recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.

1573 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye. Mu Byiha Ruhanga est un endroit que l'on atteint en allant de Mubuga à Bisesero.
1574 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel le 28 avril 2009 dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye.
1575 Note de l'auteur.
1576 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution sur Mataba.
1577 Note de l'auteur.
1578 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1579 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1580 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1581 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1582 Arusha - 17 novembre 1997 – Ubutabera n° 27, Journal indépendant d'informations sur le TPIR, témoin JJ.
1583 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.
1584 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution sur Mataba.
1585 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.
1586 *Ibidem*.
1587 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1588 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1589 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1590 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1591 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1592 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution sur Mataba.
1593 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1594 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution sur Mataba.
1595 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1596 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution sur Mataba.
1597 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1598 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.

1599 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1600 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1601 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1602 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1603 *Ibidem*.
1604 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1605 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
1606 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1607 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution sur Mataba.
1608 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
1609 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1610 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution sur Mataba.
1611 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1612 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
1613 Témoignage de Siméon Karamaga, l'adjoint d'Aminadabu Birara, recueilli par Vincent Hugeux pour *L'Express* du 12 avril 2004, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero.
1614 Témoignage de Léopold Ngezahayo recueilli par African rights.
1615 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Vincent Hugeux pour *L'Express* du 12 avril 2004.
1616 Note de l'auteur.
1617 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin HR.
1618 Note de l'auteur.
1619 Procès Mika Muhimana, témoin W.
1620 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999).
1621 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution sur Mataba.
1622 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1623 Note de l'auteur.
1624 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1625 Note de l'auteur.
1626 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.

1627 Témoignage de Laurent Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1628 Témoignage de Gaspard Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1629 Témoignage de Zacharie Munyampara recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1630 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1631 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1632 Témoignage de Pauline Uwiragiye recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1633 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1634 Selon les témoignages de chacun d'entre eux recueillis par Bruno Boudiguet en 2013 au Rwanda.
1635 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1636 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
1637 Témoignage de Stanislas Ntwali recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1638 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1639 Témoignage d'Evariste Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda. Evariste Ntirenganya ne sait pas si les Blancs tirent aussi, mais ils sont ensemble.
1640 Témoignage de Stanislas Ntwali recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1641 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1642 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1643 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1644 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1645 Témoignage d'Innocent Mukeshyimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1646 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution sur Mataba.
1647 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1648 Témoignage de Philémon Namuhoranye recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Bisesero.
1649 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 à Mumubuga au cours d'une reconstitution.
1650 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 6 novembre 2013 au Rwanda.

1651 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 à Mumubuga au cours d'une reconstitution.
1652 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution sur Mataba.
1653 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1654 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1655 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1656 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1657 *Ibidem*.
1658 Témoignage de Marcel Harelimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1659 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1660 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1661 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1662 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1663 Témoignage de Marcel Harelimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1664 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1665 Témoignage de Marcel Harelimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1666 Témoignage de Siméon Iyakare recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1667 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1668 Radio Télévision Libre des Mille Collines.
1669 Renaud Girard, Rwanda : le combat singulier de Marc Vaiter, *Le Figaro*, 16 mai 1994.
1670 Propos recueillis par Jean-Pierre Langellier et Agathe Logeart et parus dans le quotidien *Le Monde* en date du 20 mai 1994.
1671 Note de l'auteur.
1672 *Ibidem*.
1673 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1674 Témoignage de Ribanje Munyampeta recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Gititi.
1675 Témoignage d'Innocent Mukeshyimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1676 Note de l'auteur.
1677 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.

1678 Témoignage d'Aron Mukomeza recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
1679 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1680 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1681 Témoignage d'Innocent Mukeshyimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1682 Témoignage de Samuel Ndilisi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1683 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1684 Témoignage d'Innocent Mukeshyimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1685 Témoignage de Zacharie Hategekimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1686 Témoignage de Zacharie Munyampara recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1687 Témoignage de Gaspard Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1688 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
1689 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1690 Témoignage de Zacharie Munyampara recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1691 Témoignage de Jacob Nkinzingabo recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1692 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
1693 Témoignage de Pascal Basabose recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1694 *Ibidem*.
1695 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1696 Témoignage de Zacharie Munyampara recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1697 Témoignage de Sylvestre Gatwaza recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1698 Note de l'auteur.
1699 Témoignage de Jacob Nkinzingabo recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1700 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1701 Témoignage de Boniface Higiro recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1702 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1703 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril

2013 au mémorial de Bisesero.
1704 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
1705 Témoignages de rescapés de Bisesero recueillis par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Bisesero.
1706 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1707 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
1708 Témoignage d'Esdras Ndalisamye recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1709 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1710 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin T.
1711 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1712 Note de l'auteur.
1713 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin JJ. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
1714 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins OO et JJ. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
1715 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R
1716 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins OO et JJ. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
1717 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
1718 Arusha - 17 novembre 1997 – Ubutabera n° 27, Journal indépendant d'informations sur le TPIR, témoin JJ.
1719 *L'Express* du 12 avril 2004, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero de Vincent Hugeux
1720 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
1721 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW.
1722 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W. (Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH. Vincent Rutaganira dirige alors une autre attaque.)
1723 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
1724 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins AW et W. De « nombreux » autobus selon le témoin BH.
1725 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW.
1726 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
1727 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
1728 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BU.
1729 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
1730 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BH et W.
1731 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
1732 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BH et BI.
1733 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGR.
1734 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai

2003), témoin GGY.
1735 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY, DAF et GGR.
1736 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Témoin DAF.
1737 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGR.
1738 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY, DAF et GGR.
1739 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY et DAF.
1740 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY, DAF et GGR.
1741 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGR.
1742 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY, DAF et GGR.
1743 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1744 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N qui est un homme tutsi de trente-neuf ans. Il s'est réfugié dans la région de Bisesero entre le 26 avril et le 13 mai 1994, date à laquelle il fuit la colline de Muyira où il était resté jusqu'à ce jour. Il connaissait Nyiramusugi, jeune enseignante célibataire qu'il voyait généralement quand elle se rendait à l'école. C'est par ailleurs en face de la maison de ses parents qu'il avait l'habitude d'abreuver ses vaches.
1745 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1746 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1747 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F.
1748 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin HH.
1749 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
1750 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights. Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II.
1751 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
1752 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH. Témoignage d'Edson Turikunkiko recueilli par African rights.
1753 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
1754 Témoignage d'Edson Turikunkiko recueilli par African rights.
1755 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BH et AW. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGM.
1756 Témoignages d'Eric, de Siméon et de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
1757 Ubutabera n° 27, Journal indépendant d'informations sur le TPIR, témoin II.
1758 Témoignages de Ndayisaba, de Mukahigiro, de Siméon et d'Eric recueillis par African rights.
1759 Témoignage de Mukahigiro recueilli par African rights.
1760 Témoignage de Gaspard recueilli par African rights.

1761 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F.
1762 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin T.
1763 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGM.
1764 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin T.
1765 Témoignage d'Evariste Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1766 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1767 Témoignages de rescapés de Bisesero recueillis par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Bisesero.
1768 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1769 Témoignage de Stanislas Ntwali recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1770 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1771 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1772 Témoignages de Siméon et de Ndayisaba recueillis par African rights.
1773 Témoignage de Siméon recueilli par African rights.
1774 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
1775 Témoignages d'Eric et d'Alexandre recueilli par African rights.
1776 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin T.
1777 Témoignage d'Alexandre Rwihimba recueilli par African rights.
1778 Témoignages d'Eric et de Léoncie Nyiramugwera recueillis par African rights.
1779 Témoignage d'Edson Turikunkiko recueilli par African rights.
1780 African rights.
1781 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
1782 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1783 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1784 Témoignage de Jacob Nkinzingabo recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1785 Témoignage de Samuel Nzanana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1786 Témoignage de Zacharie Munyampara recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi. Il voit également lui-même les assaillants utiliser des lances et des fusils.
1787 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
1788 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1789 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye. Eliezer Mutemberezi a fui et n'est jamais rentré.
1790 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye. Eliezer Mutemberezi a fui et n'est jamais rentré.
1791 Note de l'auteur.

1792 Témoignage de Dominique Rugwizangoga recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1793 Témoignage de Samuel Nzanana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1794 Témoignage de Zacharie Hategekimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1795 Note de l'auteur.
1796 Témoignage de Dominique Rugwizangoga recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1797 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par African rights.
1798 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
1799 Témoignage de Nathan Gatashya recueilli par African rights.
1800 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II. Témoignage de Nathan Gatashya recueilli par African rights. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin T.
1801 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
1802 Témoignage d'Innocent recueilli par African rights.
1803 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
1804 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
1805 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
1806 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
1807 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1808 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1809 Témoignage de Claver Mbugufe recueilli par African rights.
1810 Note de l'auteur.
1811 Témoignage de Pauline Uwiragiye recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1812 Note de l'auteur.
1813 Témoignage d'Innocent Mukeshyimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1814 Note de l'auteur.
1815 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1816 Témoignage de Marcel Harelimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1817 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
1818 Témoignage de Sylvestre Gatwaza recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1819 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1820 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin P. Les témoin T et F témoignent également de la tentative de fuite des Tutsi. Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights : « ces miliciens sont trop nombreux ». Témoignage de Ndayisaba recueilli par African rights : « Les Tutsi ne peuvent repousser l'attaque, car les miliciens sont nombreux ».
1821 Témoignages de Vianney Uwimana et de Ndayisaba recueillis par African

rights.
1822 Témoignages de Bernard Kayumba, de Vincent Usabyimfura et d'Eric recueillis par African rights.
1823 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
1824 Témoignage de Ndayisaba recueilli par African rights.
1825 Témoignage d'Eric recueilli par African rights. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin P.
1826 Témoignages de Vianney Uwimana et de Ndayisaba recueilli par African rights.
1827 Témoignage de Félicien Nzabamwita recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1828 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
1829 *Ibidem.*
1830 Témoignage de Zacharie Hategekimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1831 Témoignage de Pascal Basabose recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1832 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1833 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1834 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1835 Témoignage de Félicien Nzabamwita recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1836 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
1837 Témoignage de Sylvère Gatwaza recueilli par African rights.
1838 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin F qui perd dans l'attaque ses cinq enfants âgés de 13 mois à 10 ans. Sa femme y est grièvement blessée suite à quoi elle est restée handicapée. Dans l'affaire Kayishema et Ruzindana, il a déposé sous le pseudonyme QQ. Il sera blessé par des éclats d'obus et par une balle lors de l'attaque lancée le lendemain 14 mai contre la colline de Muyira et les collines avoisinantes.
1839 Note de l'auteur.
1840 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R qui s'est terré dans les buissons se trouvant en contrebas de la colline de Muyira jusqu'au départ des assaillants, y compris Musema, après quoi il s'est rendu sur la colline de Muyira pour rechercher les corps des membres de sa famille. Il a retrouvé les cadavres de sa femme, de son enfant, de sa mère et de ses frères aînés, parmi les nombreux corps qui jonchaient le sol de la colline de Muyira.
1841 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin PP, rescapé des massacres de l'église de Mubuga d'étant ensuite réfugié à Bisesero.
1842 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1843 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO qui s'était alors caché dans la forêt.
1844 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin NN. Il s'agit de Mbunduye, Munyandamutsa et Hakizimana.

1845 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin NN. Il s'agit de Ragasana, de Birara ainsi que du témoin OO.
1846 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGH et GGR.
1847 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGY et DAF.
1848 Témoignage de Ndayisaba recueilli par African rights.
1849 Note de l'auteur.
1850 Témoignage de Siméon Iyakare recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1851 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
1852 Témoignage de Siméon Iyakare recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1853 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1854 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye. Alors qu'il tente de survivre aux attaques sur Gitwa/Kashyamba, François croise un homme qui lui suggère de se cacher dans un avocatier. Mais François s'aperçoit qu'ils ont été déjà repérés.
1855 Note de l'auteur.
1856 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
1857 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights. Il parviendra à s'échapper de la sorte.
1858 Note de l'auteur.
1859 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
1860 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
1861 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
1862 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
1863 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II.
1864 Témoignage d'Edson Turikunkiko recueilli par African rights.
1865 Témoignage de Ndayisaba recueilli par African rights.
1866 Témoignage de Ndayisaba recueilli par African rights. Il s'agit de Nyirakanyana.
1867 Témoignage de Ndayisaba recueilli par African rights. Il s'agit de Mbonimbaye.
1868 Témoignage d'Elizaphan Ndayisaba recueilli par African rights.
1869 Témoignage d'Emmanuel Gahigiro recueilli par African rights.
1870 Témoignage de Raphaël Mageza recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1871 Note de l'auteur.
1872 Témoignage de Laurent Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1873 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo. On aperçoit Kazirandimwe d'Uwingabo.
1874 Note de l'auteur.
1875 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1876 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1877 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010

sur la colline d'Uwingabo.
1878 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1879 Témoignage d'Innocent recueilli par African rights.
1880 Témoignage d'Adrien Kanamugire recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1881 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1882 Témoignages d'Efesto Habiyambere, d'Edson Turikunkiko et d'Elizaphan Ndayisaba recueillis par African rights.
1883 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par African rights.
1884 Témoignage d'Elizaphan Ndayisaba recueilli par African rights.
1885 Témoignage d'Edson Turikunkiko recueilli par African rights.
1886 Témoignage de Narcisse Nkusi recueilli par African rights. Voyant qu'il allait mourir, il est allé chez un Hutu de Muyira, Zéphanie Munyakayanza, qui était son ami. Il l'a bien accueilli, lui a donné à manger et a fait chauffer de l'eau pour soigner ses plaies. Comme il voyait qu'il pouvait lui créer des problèmes parce qu'on commençait déjà à fouiller les maisons des Hutu, il a choisi de retourner dans la même brousse pour y rester. L'épouse et la mère de Narcisse furent tuées le 13 mai et lui-même fut grièvement blessé. Il chercha, en vain, les dépouilles de ses proches.
1887 Témoignage de Philémon Namuhoranye recueilli par Serge Farnel le 16 février 2010 à Bisesero.
1888 African rights.
1889 Témoignage de Mukahigiro recueilli par African rights.
1890 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
1891 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
1892 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1893 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1894 Témoignage de Siméon Iyakare recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1895 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1896 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
1897 Témoignage de Siméon Iyakare recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1898 Témoignage de Félicien Nzabamwita recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1899 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1900 Note de l'auteur.
1901 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1902 Témoignages de rescapés de Bisesero recueillis par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Bisesero.
1903 Témoignage de Samuel Ndengiyinka recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril

2013 à Kanyinya.
1904 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
1905 Témoignage de Charles Kayibanda-Mugenzi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1906 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1907 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1908 Témoignages de rescapés de Bisesero recueillis par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Bisesero.
1909 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1910 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
1911 Témoignages de rescapés de Bisesero recueillis par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Bisesero.
1912 Témoignage de Semi Bazimaziki recueilli par Serge Farnel le 14 février 2010 à Mubuga.
1913 Témoignage de Shuni Elamu recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1914 Témoignage de Jean Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda. Jean Ntirenganya n'est pas natif de Bisesero et ne peut donc nommer les collines. Selon Bruno Boudiguet, quand on vient de chez lui, il faut passer par deux endroits nommés Rwabadodo et Bisenyi pour atteindre la colline de Bisesero sur laquelle il a vu des Blancs tirer pour la première fois.
1915 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1916 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
1917 Témoignage d'Alexandre Rwihimba recueilli par African rights.
1918 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin DAF.
1919 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
1920 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BU.
1921 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1922 Témoignage d'Adrien Kanamugire recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda. Il ne sait pas s'il y en a plus, étant donné qu'il n'ose alors regarder derrière lui. Aussi ne sait-il pas non plus s'ils tuent eux-mêmes.
1923 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
1924 Note de l'auteur.
1925 Témoignage d'Alexandre Rwihimba recueilli par African rights.
1926 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGR.
1927 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. African rights: « Le massacre se poursuivit jusqu'à 16 heures. »
1928 Témoignage de Félicien Nzabamwita recueilli par Serge Farnel le 15 février

2010 sur la colline de Kanyinya.
1929 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights. Léoncie entend les propos de ces miliciens lorsqu'ils passent près du buisson où elle se cache. Elle sait ce qui l'attend si elle en sort et décide d'y rester en dépit de leurs tirs en direction des buissons.
1930 African rights. C'est aussi bien le 13 que le 14 mai qu'il a ainsi dirigé les tueries en attaquant de concert avec des miliciens.
1931 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights. Il était alors avec un garçon, Simon, originaire de la commune Rwamatamu, qui était venu à Bisesero pour fuir les massacres de Kizenga. Simon lui a confié qu'il s'agissait des miliciens de Yusufu étant donné qu'ils avaient tué de cette manière à Kizenga.
1932 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights. Léoncie entend les propos de ces miliciens lorsqu'ils passent près du buisson où elle se cache.
1933 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights. Léoncie sait ce qui l'attend si elle sort du buisson où elle se cache et décide d'y rester en dépit de leurs tirs en direction des buissons.
1934 Témoignage d'Edson Turikunkiko recueilli par African rights. Il se cachait alors dans la brousse d'où il a entendu des miliciens tenir ces propos.
1935 Témoignage de Narcisse Nkusi recueilli par African rights.
1936 Témoignage d'Innocent recueilli par African rights. A ce moment-là, son père et ses frères étaient déjà morts.
1937 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II.
1938 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins GGM et GGY.
1939 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGM. Le témoin GGM a reconnu Eliezer Niyitegeka à l'audience. C'est avant le 6 avril 1994 qu'il l'avait vu pour la première fois à l'occasion de la cérémonie d'investiture du bourgmestre Sikubwabo. La cérémonie avait eu lieu devant des milliers de personnes à Kibande, dans la commune de Gishyita. Sikubwabo, Kayishema et Eliezer Niyitegeka y avaient alors pris la parole à tour de rôle. A la réunion du 13 mai 1994 à Bisesero et qu'il décrit ici, le témoin se trouvait à environ trente mètres d'Eliezer Niyitegeka. Le laps de temps pendant lequel il a observé cette réunion n'a pas duré plus de trente minutes. C'est ce jour-là, qu'il dit ne jamais oublier, qu'il a perdu toute sa famille.
1940 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGM. Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II.
1941 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins JJ et II.
1942 Ubutabera n° 27, Journal indépendant d'informations sur le TPIR, témoin II. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGM.
1943 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGM.
1944 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II.
1945 Ubutabera No 27, Journal indépendant d'informations sur le TPIR, témoin II. Le témoin est un jeune étudiant est aujourd'hui orphelin. Il a 20 ans lorsqu'il témoigne et avait donc 17 ans pendant le génocide. Il était, lors des attaques des 13 et 14 mai, sur la colline de Muyira.

1946 Arusha - 17 novembre 1997 – Ubutabera n° 27, témoin JJ.
1947 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGM.
1948 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1949 Témoignage d'Adrien Kanamugire recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1950 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.
1951 Témoignage de Nathan Gatashya recueilli par African rights.
1952 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
1953 Témoignage de Siméon recueilli par African rights.
1954 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW. Témoignage d'Elizaphan Ndayisaba recueilli par African rights.
1955 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
1956 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 6 novembre 2013 au Rwanda.
1957 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
1958 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
1959 Témoignage de Zacharie Munyampara recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
1960 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
1961 Témoignages de Bernard Kayumba et de Nathan Gatashya recueillis par African rights. Nathan Gatashya était venu à Bisesero suite à un massacre perpétré à l'hôpital de Mugonero le 16 avril. Sa famille avait survécu à ce massacre mais fut décimée à Bisesero le 13 mai. Au cours de l'attaque du 13 mai, il s'est caché dans un trou.
1962 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin NN qui a perdu un œil suite à l'explosion d'une grenade. Témoignage de Narcisse Nkusi recueilli par African rights.
1963 Témoignages de Narcisse et d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
1964 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par African rights.
1965 Témoignages de Catherine, de Vincent Usabyimfura et de Vianney Uwimana recueillis par African rights. Catherine passa les jours ultérieurs au massacre à chercher les cadavres de ses filles.
1966 Témoignages de Vincent Usabyimfura, de Vianney Uwimana, d'Augustin Ndahimana et de Narcisse Nkusi recueillis par African rights. Narcisse : « Je suis resté seul dans la brousse. Autour de moi il n'y avait que des cadavres. »
1967 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin DAF.
1968 Témoignage d'Emmanuel Gahigiro recueilli par African rights.
1969 Témoignage de Sylvère Gatwaza recueilli par African rights.
1970 African rights.
1971 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin DAF.
1972 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai

2003), témoins DAF et GGH.
1973 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGH.
1974 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
1975 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
1976 Témoignage de Catherine recueilli par African rights.
1977 Témoignage d'Augustin Ndahimana recueilli par African rights.
1978 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
1979 Témoignage d'Agnès Mukamurigo recueilli par African rights.
1980 Témoignages d'Eric, d'Agnès Mukamurigo et d'Emmanuel Gahigiro recueillis par African rights. La femme d'Emmanuel Gahigiro, Anisie Mukamuhizi, et l'un de ses enfants ont été tués le 13 mai.
1981 Témoignage d'Edison Kayihura recueilli par African rights. Après la mort de sa femme, de ses trois jeunes enfants, de ses parents, de son frère et de ses trois sœurs à Mugonero le 16 avril, Edison Kayihura, agriculteur et adventiste qui connaissait et avait travaillé avec Elizaphan, était allé rejoindre les réfugiés de Bisesero, sur la colline de Muyira.
1982 Témoignages d'Edson Turikunkiko et de Mukahigiro recueillis par African rights.
1983 Témoignages de Jean-Damascène Nsanzimfura, de Siméon, de Vianney Uwimana et de Ndayisaba recueilli par African rights. Vianney Uwimana : « Toutes les femmes, les filles et les enfants ont été tués. »
1984 Témoignage de Siméon recueilli par African rights.
1985 Témoignage d'Agnès Mukamurigo recueilli par African rights.
1986 Témoignages d'Eric et de Siméon recueillis par African rights.
1987 Témoignage de Siméon recueilli par African rights.
1988 Vincent Hugeux, *L'Express* du 12 avril 2004, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero.
1989 Témoignage de Gaspard recueilli par African rights : » Ma femme, Marcianne Nteziryayo, a été tuée d'un coup de machette, tandis que mon enfant, Pascal Mutuyeyezu, qui avait un an, a été tué alors qu'il était sur le dos de sa mère. J'étais dans la brousse ; quinze miliciens armés de fusils arrivèrent. Je tenais une épée. Un milicien s'approcha de moi. Je lui coupai l'oreille aussitôt en faisant des moulinets avec mon épée. Les miliciens ont dit qu'ils reviendraient me tuer un autre jour. »
1990 Témoignage d'Agnès Mukamurigo recueilli par African rights.
1991 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
1992 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
1993 Témoignage d'Agnès Mukamurigo recueilli par African rights.
1994 Témoignage d'Anastase Gasagara recueilli par African rights. Anastase Gasagara et sa femme, Emerithe Mukansamaza, avaient six enfants. Ils furent tous tués le 13 mai.
1995 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
1996 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 à Mumubuga au cours d'une reconstitution.
1997 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 6 novembre 2013 au Rwanda.

1998 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
1999 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2000 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2001 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
2002 Note de l'auteur.
2003 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
2004 African rights. Témoignage de Sylvère Gatwaza.
2005 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2006 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
2007 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
2008 Témoignages de Léoncie Nyiramugwera, d'Augustin Ndahimana et d'Alexandre Rwihimba recueillis par African rights.
2009 Témoignages de Léoncie Nyiramugwera et d'Augustin Ndahimana recueillis par African rights.
2010 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
2011 Témoignages de Léoncie Nyiramugwera, d'Alexandre Rwihimba et de Vianney Uwimana recueillis par African rights. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW.
2012 Témoignage de Chadrac Muvunandinda recueilli par African rights.
2013 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
2014 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
2015 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
2016 Témoignage de Catherine recueilli par African rights. C'est le cas de Catherine, son fils et l'enfant de sa fille, qui se cachent dans des buissons. Chaque soir ils ont pour habitude de se rassembler pour voir s'ils sont tous vivants. Ce jour-là ils attendent vainement ses filles, et son fils l'aide à fouiller parmi d'autres cadavres pour voir si elles ne sont pas déjà mortes. Catherine passa les jours ultérieurs au massacre à chercher les cadavres de ses filles. Les Tutsi avaient donc pour habitude, chaque soir, de se rassembler pour voir s'ils étaient bien tous vivants.
2017 Témoignage de Narcisse Nkusi recueilli par African rights. L'épouse et la mère de Narcisse furent tuées le 13 mai et lui-même fut grièvement blessé. Il chercha, en vain, les dépouilles de ses proches : « Je suis resté seul dans la brousse. Autour de moi il n'y avait que des cadavres. »
2018 Témoignage d'Augustin Ndahimana recueilli par African rights.
2019 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
2020 Témoignages d'Augustin Ndahimana et d'Elizaphan Ndayisaba recueillis par African rights : « Le soir, quand les miliciens sont rentrés, quelqu'un m'a dit que

ma mère et tous les membres de ma famille étaient morts. Dès lors j'ai commencé à chercher sur toutes les collines les cadavres des membres de ma famille. »
2021 Témoignage d'Elizaphan Ndayisaba recueilli par African rights.
2022 Témoignage d'Eric recueilli par African rights. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2023 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2024 Témoignage d'Elizaphan Ndayisaba recueilli par African rights.
2025 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2026 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Témoignage d'Elizaphan Ndayisaba recueilli par African rights.
2027 Témoignage de Narcisse Nkusi recueilli par African rights.
2028 Témoignage d'Elizaphan Ndayisaba recueilli par African rights.
2029 Témoignage d'Anastase Gasagara recueilli par African rights.
2030 Témoignage de Gaspard recueilli par African rights.
2031 Témoignage de Samuel Ndengiyinka recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Kanyinya.
2032 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
2033 Témoignage de Dominique Rugwizangoga recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2034 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2035 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin N.
2036 Note de l'auteur.
2037 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
2038 Témoignage de David Ndengeyabahizi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2039 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
2040 Témoignage de David Ndengeyabahizi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2041 Note de l'auteur.
2042 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
2043 Note de l'auteur.
2044 Témoignage de Zacharie Hategekimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2045 Témoignage d'Emmanuel Ndahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2046 Témoignage de Thérèse Mujawayezu recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2047 Témoignage de Samuel Nzanana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2048 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
2049 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2050 Note de l'auteur.

2051 Témoignage de Gaspard Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2052 Témoignage d'Emmanuel Butera recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
2053 Témoignage d'Alexandre Rwihimba recueilli par African rights. Alexandre parvint à se cacher dans la brousse, n'en sortant que pour enterrer les morts. Témoignage d'Eric recueilli par African rights : « Les autres cadavres étaient exposés sur les collines. »
2054 Témoignage d'Eric recueilli par African rights : « Il est impossible d'enterrer chaque personne. »
2055 Témoignage d'Alexandre Rwihimba recueilli par African rights.
2056 Témoignages d'Alexandre Rwihimba et d'Eric recueillis par African rights.
2057 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
2058 Témoignages d'Alexandre Rwihimba et Eric recueillis par African rights.
2059 Témoignage d'Alexandre Rwihimba recueilli par African rights.
2060 Note de l'auteur.
2061 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
2062 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par African rights.
2063 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2064 Témoignage de Chadrac Muvunandinda recueilli par African rights. Une blessure au dos, subie alors qu'il courait pour échapper aux tueurs, permit à Chadrac d'échapper à une mort certaine : « J'y suis resté immobile. Personne ne savait où je me trouvais, et c'est ainsi que j'ai pu survivre à ce massacre. »
2065 Témoignage de Ndayisaba recueilli par African rights.
2066 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
2067 Témoignage de Chadrac Muvunandinda recueilli par African rights. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW.
2068 Témoignage de Chadrac Muvunandinda recueilli par African rights.
2069 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW.
2070 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
2071 Témoignage d'Alexandre Rwihimba recueilli par African rights. Alexandre était alors avec son petit frère, qui venait de terminer le grand séminaire. Le groupe était composé exactement de 29 membres.
2072 Témoignage de Fidèle Simugomwa recueilli par Serge Farnel dans la salle polyvalente des locaux administratifs de l'ancienne préfecture de Kibuye le 28 avril 2009.
2073 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
2074 Note de l'auteur.
2075 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2076 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2077 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2078 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli

par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2079 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2080 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2081 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2082 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2083 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2084 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2085 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2086 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2087 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2088 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2089 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2090 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2091 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2092 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2093 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli

par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2094 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2095 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2096 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2097 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2098 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2099 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2100 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2101 Note de l'auteur.
2102 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
2103 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
2104 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
2105 Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights.
2106 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO : « Au matin, Ruzindana et Kayishema arrivent avec des assaillants. » Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH : « Vers 8 heures du matin, Mika et Sikubwabo arrivent sur la colline de Muyira ... » Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), le témoin AW dit, quant à lui, que l'attaque démarre à 6 heures du matin. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin D pour qui l'attaque commence vers 8 heures.
2107 Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights.
2108 Témoignages d'Eric et de Jean-Damascène Nsanzimfura recueillis par African rights.
2109 Témoignages d'Edison Kayihura et d'Efesto Habiyambere recueillis par African rights.
2110 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
2111 Témoignage de Vincent Usabyimfura, adventiste, recueilli par African rights.
2112 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
2113 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), selon le témoin II qui se trouve littéralement à un jet de pierre de l'endroit où les bus se sont garés. Il prend alors la fuite en direction de la colline de Karongi.
2114 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin JJ.

2115 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin UU.
2116 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGH. C'est après s'être, le 14 mai, lui-même enfui vers la forêt de Nyabushyoshyo que le témoin voit cette scène.
2117 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY qui voit Niyitegeka alors que ce dernier est à moins de cent mètres de lui. Egalement témoin HR.
2118 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin HR.
2119 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2120 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BH et BI.
2121 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin D. C'est le témoin R qui précise que ce sont là « tous » les véhicules de l'usine à thé.
2122 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R. Le témoin D confirme que Musema est bien venu ce jour à bord de sa Pajero rouge.
2123 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin D.
2124 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R
2125 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BH et BI. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoins AC et D.
2126 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2127 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoins AC et D.
2128 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2129 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BH et BI. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2130 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2131 Témoignage de Vincent Usabyimfura, adventiste, recueilli par African rights. Vincent reconnut sa voiture.
2132 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2133 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2134 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BH et BI.
2135 African Rights.
2136 Témoignage d'Evariste Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2137 Témoignage de Marcel Harelimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.

2138 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 au Rwanda.
2139 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
2140 Témoignages de Félicien Nzabamwita et de Charles Rurangirwa recueillis le 14 ou le 15 février 2010 par Serge Farnel sur la colline de Kanyinya, à Gitwa.
2141 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin D.
2142 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC. Le témoin T confirme que Musema porte alors un fusil et qu'il se trouve, au moment du déclenchement de l'attaque, sur la colline opposée à celle où se trouvent les Tutsi.
2143 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000). Cinq mille selon le témoin AC et quinze mille selon le témoin D. Bruno Boudiguet estime qu'il y a sept mille assaillants**.**
2144 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin D. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2145 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2146 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2147 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoins AC et D
2148 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin D.
2149 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2150 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2151 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2152 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2153 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY. Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights.
2154 Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights.
2155 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2156 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2157 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC qui précise « feuille de bananier ».
2158 Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC qui évoque la présence de miliciens portant des feuilles de bananier sur la tête sans toutefois préciser pour sa part qu'il s'agit de ceux venant de Gishyita.
2159 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins HR et GGY.
2160 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
2161 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
2162 African rights. C'est le cas d'Augustin Buranga Ndahimana qui, au petit matin,

« fouille les collines à la recherche de sa femme et de ses enfants tout en aidant les survivants à se rassembler lorsque les tueurs arrivent ».
2163 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.
2164 Témoignage d'Augustin Buranga Ndahimana recueilli par African rights.
2165 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
2166 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
2167 Témoignage d'Isaac Ndayisaba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
2168 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
2169 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoins OO et PP.
2170 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin OO.
2171 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
2172 Témoignage d'Elizaphan Kajuga recueilli par African rights.
2173 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights. Vianney entend ces ordres tandis qu'il court.
2174 Témoignage de Marcel Harelimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
2175 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
2176 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
2177 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
2178 Témoignage d'Isaac Ndayisaba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
2179 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
2180 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
2181 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BH et BI.
2182 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW.
2183 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2184 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin R.
2185 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin II.
2186 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGH.
2187 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoins HR et GGY.
2188 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin HR. Le témoin GGY indique, lui, que les réfugiés s'enfuient vers la colline de Muyira.
2189 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin HR.
2190 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2191 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.

2192 Témoignage d'Elizaphan Kajuga recueilli par African rights.
2193 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
2194 Témoignage d'Elizaphan Kajuga recueilli par African rights.
2195 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
2196 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoins AC et D.
2197 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2198 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin HR.
2199 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin D.
2200 Témoignage d'Elizaphan Kajuga recueilli par African rights.
2201 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin D.
2202 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2203 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin Z. En voyant arriver le convoi, il prend la fuite. Trois membres de sa famille sont abattus par Musema au moment où les réfugiés dévalent la colline pour s'ouvrir une brèche parmi les assaillants.
2204 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
2205 Témoignage d'Isaac Ndayisaba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
2206 Témoignages de rescapés de Bisesero recueillis par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Bisesero.
2207 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
2208 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
2209 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin HR.
2210 Note de l'auteur.
2211 Témoignage d'Aloys Murekezi recueilli par African rights.
2212 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI. Témoignage d'Aloys Murekezi recueilli par African rights.
2213 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
2214 Témoignage d'Aloys Murekezi recueilli par African rights.
2215 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2216 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
2217 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2218 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI.
2219 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2220 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BI. Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY.
2221 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
2222 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril

2013 au Home Saint-Jean de Kibuye. Cette colline se trouve aujourd'hui près du camp des Congolais d'expression rwandaise.
2223 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
2224 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2225 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution en 2013 au Rwanda.
2226 Note de l'auteur.
2227 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2228 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution en 2013 au Rwanda.
2229 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
2230 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2231 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
2232 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution en 2013 au Rwanda.
2233 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
2234 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution en 2013 au Rwanda.
2235 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
2236 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution en 2013 au Rwanda.
2237 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2238 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution en 2013 au Rwanda.
2239 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2240 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2241 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2242 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2243 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution en 2013 au Rwanda.
2244 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2245 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
2246 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Bruno Boudiguet le 8 avril 2013 au Rwanda.

2247 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH.
2248 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGY pour qui l'attaque a duré jusqu'à 16h30 ou 17 heures. Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AW pour qui l'attaque se termine à 18 heures. Le témoin D (une femme) a déclaré, quant elle, que l'attaque avait pris fin à 16 heures.
2249 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin JJ.
2250 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH. Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2251 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
2252 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), selon le témoin II.
2253 Témoignage d'Augustin Buranga Ndahimana recueilli par African rights. Augustin était caché dans un buisson à côté du grand dans lequel ont été débusqués les deux autres Tutsi. Il a personnellement vu la scène et entendu les discussions des miliciens. Parmi ces deux Tutsi figurait Gakwandi de la cellule Karama, secteur Musenyi. Ces deux Tutsi ne sont jamais revenus.
2254 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
2255 Note de l'auteur.
2256 Témoignage d'Augustin Buranga Ndahimana recueilli par African rights.
2257 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
2258 Témoignage d'Elizaphan Kajuga recueilli par African rights.
2259 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
2260 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
2261 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2262 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2263 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2264 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
2265 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2266 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
2267 Témoignage d'Anastase Gasagara recueilli par African rights.
2268 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par African rights.
2269 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
2270 Témoignage de Vincent Karangwa recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
2271 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights. Léoncie a ainsi tenté d'encourager les Tutsi qu'elles voyaient à tenir bon.
2272 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.

2273 African rights.
2274 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
2275 Témoignage de Godelieve Mukangamije recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Uwingabo.
2276 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
2277 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGH.
2278 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin HR.
2279 Témoignages d'Eric et d'Edison Kayihura recueillis par African rights.
2280 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
2281 Témoignage d'Edison Kayihura recueilli par African rights.
2282 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
2283 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
2284 Témoignage de Félicien Nzabamwita recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
2285 Témoignages de Casimir Ruzindana et de Charles Rurangirwa recueillis le 14 ou le 15 février 2010 par Serge Farnel sur la colline de Kanyinya, à Gitwa.
2286 Note de l'auteur.
2287 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
2288 Témoignage d'Etienne Basabose recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
2289 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
2290 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), témoin UU.
2291 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
2292 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
2293 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye. « C'est au cours des attaques des 14 et 15 mai ».
2294 Témoignage de Catherine recueilli par African rights.
2295 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights : « Ma mère, Cécile Mukamuhinde, mon père, Patrice Rwabukwisi, et mes sœurs – Xavérine Murekatete, Anisie Mukamurenzi et Mukamutesi – étaient tous morts. Mes trois neveux étaient là aussi. »
2296 Témoignage de Samuel Ndengiyinka recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Kanyinya.
2297 *Ibidem.*
2298 cf. Bruno Boudiguet, "Bernard Kouchner, le maître des apparences", La Nuit rwandaise n°4, 2010.
2299 Note de l'auteur.
2300 cf. Bruno Boudiguet, "Bernard Kouchner, le maître des apparences", La Nuit rwandaise n°4, 2010.
2301 Note de l'auteur.
2302 Témoignage d'Ignace Banyaga recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à

Kibuye.
2303 Procès Edouard Karemera, Arusha.
2304 Témoignage d'Ignace Banyaga recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
2305 Procès Edouard Karemera, Arusha.
2306 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
2307 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2308 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
2309 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
2310 Témoignage d'Augustin Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2311 Témoignage de Sylvestre Rwigimba recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Mumubuga.
2312 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
2313 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
2314 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
2315 African rights.
2316 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
2317 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2318 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Mubuga.
2319 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
2320 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
2321 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
2322 Témoignage d'Esdras Ndalisamye recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
2323 African rights.
2324 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
2325 Témoignage d'Emmanuel Gahigiro recueilli par African rights.
2326 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
2327 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
2328 Témoignage d'Emmanuel Gahigiro recueilli par African rights.
2329 Note de l'auteur.
2330 African rights.
2331 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par African rights.

2332 Témoignage de Nasson Ngoga recueilli par African rights.
2333 Témoignage de Sylvère Gatwaza recueilli par African rights : « Tous mes frères et sœurs étaient morts. »
2334 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 à Mumubuga au cours d'une reconstitution.
2335 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
2336 Témoignage de Marcel Harelimana recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
2337 Témoignage de Nasson Ngoga recueilli par African rights.
2338 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
2339 Note de l'auteur.
2340 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
2341 African rights.
2342 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
2343 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
2344 Témoignage d'Elizaphan Kajuga recueilli par African rights.
2345 African rights.
2346 Témoignage d'Elizaphan Kajuga recueilli par African rights.
2347 African rights.
2348 Témoignage d'Augustin Buranga Ndahimana recueilli par African rights.
2349 Note de l'auteur.
2350 African rights
2351 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
2352 African rights.
2353 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
2354 Note de l'auteur.
2355 Témoignage de Vianney Uwimana recueilli par African rights.
2356 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
2357 African rights.
2358 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
2359 Témoignage de Maurice recueilli par African rights. Maurice court avec sa machette à la main quand il recule suite à l'ordre donné en ce sens par Birara. Il va alors se cacher dans un buisson : « Ce jour-là, j'ai eu de la chance de ne pas mourir alors que j'étais au milieu des balles. »
2360 Note de l'auteur.
2361 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights. : « J'étais à Kazirandimwe, près de Muyira. (…) Comme d'habitude je me suis cachée dans des buissons. Beaucoup de miliciens passaient près de moi. »
2362 Témoignage d'Alexandre Rwihimba recueilli par African rights.
2363 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
2364 *Ibidem.*
2365 Témoignage d'Alexandre Rwihimba recueilli par African rights. Assiel Kabanda a raconté cette histoire à Alexandre avant de mourir.
2366 Note de l'auteur.
2367 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights. Léoncie

Nyiramugwera restera dans cette situation jusqu'à l'arrivée des soldats français vers la fin du mois de juin.
2368 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
2369 African rights.
2370 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
2371 Témoignage d'Elizaphan Kajuga recueilli par African rights.
2372 Témoignage recueilli par Gilbert Ndahayo – The Path of Peace – 27 mars 2006 – Rwanda lesson's TigBlog.
2373 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
2374 Témoignage recueilli par Gilbert Ndahayo – The Path of Peace – 27 mars 2006 – Rwanda lesson's TigBlog.
2375 Témoignage de Mukahigiro recueilli par African rights.
2376 African rights.
2377 Témoignage d'Efesto Habiyambere recueilli par African rights.
2378 Note de l'auteur.
2379 Human Rights Watch (HRW), Rwanda/Zaire, Rearming with Impunity. (Réarmement dans l'impunité, enquête diligentée par HRW en 1995) Interviews du personnel de l'aéroport, d'hommes d'affaires et des équipages d'avions cargos durant la période d'enquête. Les dates précises de deux livraisons sont connues : les 25 et 27 mai 1994.) Selon HRW, ces armes étaient transportées au Rwanda par des militaires zaïrois et livrées aux FAR à Gisenyi. Les témoignages recueillis par la commission Mucyo indique plutôt que ce sont des miliciens rwandais qui seraient allés les récupérer au Zaïre. Mais peut-être y a-t-il eu les deux cas de figure.
2380 Rwanda, les archives secrètes de Mitterrand, Aviso, 2012.
2381 Note de l'auteur.
2382 Des armes pour les meurtriers, *The Economist*, Londres. Traduit et paru dans Le Courrier international, 7 juillet 1994. Le journaliste précise que la livraison qu'il décrit a lieu en mai et après l'embargo.
2383 Note de l'auteur.
2384 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Annexes du rapport Mucyo.
2385 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel.
2386 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel.
2387 *Ibidem*.
2388 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel.
2389 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
2390 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Annexes du rapport Mucyo.
2391 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2392 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel.

2393 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2394 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2395 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
2396 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel.
2397 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2398 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel.
2399 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2400 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel.
2401 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2402 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel.
2403 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Annexes du rapport Mucyo.
2404 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2405 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Notes prises par Serge Farnel le 12 décembre 2006 au cours des auditions.
2406 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 12 décembre 2006 ainsi que le 25 janvier 2007. Annexes du rapport Mucyo.
2407 Témoignage d'Emmanuel Nshogozabahizi recueilli le 12 décembre 2006 à Kigali par la commission Mucyo. Annexes du rapport Mucyo.
2408 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin H qui s'était caché sur la colline, à environ trente minutes de marche de la grotte. Le témoin S affirme que cet événement eut lieu fin mai.
2409 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.
2410 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin H. Le témoin S confirme la présence des véhicules appartenant à l'usine à thé dans ce convoi.
2411 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.
2412 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S qui fuit les assaillants en direction de la colline de Gitwa (précisément sur la colline de Nyrandagano en cellule de Gitwa) sur laquelle il se retrouve en compagnie de

deux mille autres Tutsi. Il avait caché sa femme dans la grotte le jour où celle-ci fut incendiée par les assaillants, incendie dont il a vu les volutes de fumée monter vers le ciel. Après le départ des assaillants, il est descendu vers la grotte en compagnie de huit autres hommes et a remarqué qu'on avait fait brûler du bois et des feuilles à l'entrée.

2413 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.

2414 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.

2415 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.

2416 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin HL

2417 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.

2418 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.

2419 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin D qui est une femme alors cachée sur le flanc de la colline.

2420 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin D. Trois cents personnes, selon le témoin AC, se trouvaient alors dans la grotte.

2421 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.

2422 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.

2423 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.

2424 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin AC.

2425 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S. Le témoin H ne fait, lui, état que d'un seul survivant.

2426 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin H.

2427 Procès Alfred Musema (jugement du TPIR, 27 janvier 2000), témoin S.

2428 Note de l'auteur.

2429 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BH. Ce témoin ainsi que d'autres réfugiés n'ont pas cru aux paroles de Mika tenues ce jour et s'en sont allés se cacher.

2430 Note de l'auteur.

2431 Témoignage de Pascal Mudenge recueilli par African rights.

2432 Note de l'auteur.

2433 Procès Kayishema/Ruzindana (jugement, TPIR, 21 mai 1999), le témoin II dont les propres petit frère et petite sœur étaient cachés dans le trou alors que lui était caché dans les buissons qui se trouvaient à peine à cinq mètres de là. Après l'attaque, il a retrouvé les corps sans vie de son frère et de sa sœur dans les buissons tout proches.

2434 Témoignage d'Emmanuel Gahigiro recueilli par African rights.

2435 Note de l'auteur.

2436 Témoignage de Maurice recueilli par African rights.

2437 Note de l'auteur.

2438 Lettre du 2 juin 1994 adressé au ministre de l'Intérieur du GIR.

2439 African rights.

2440 Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights. Jean-Damascène, alors caché dans un buisson, a vu Obed payer les miliciens.

2441 Note de l'auteur.

2442 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.

2443 Témoignage de Maurice recueilli par African rights. Maurice connaît le docteur Gérard Ntakirutimana, parce que son père était leur ami et avait donné une vache à son père. Maurice les aperçoit en allant se cacher dans des buissons à Kamina.

2444 Témoignage de Claver Mbugufe recueilli par African rights : « Je l'ai entendu de mes propres oreilles pendant que je me cachais dans la forêt de Nyamwishywa, à Karongi. »
2445 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights. Quand les miliciens sont revenus, Léoncie est allée se cacher dans un buisson près de la route : « Nous aimions nous cacher près de la route parce que les miliciens pensaient que personne ne pouvait s'y cacher. Près de buissons il y avait les voitures des chefs des miliciens. » Léoncie entend alors leur conversation.
2446 Témoignage de Léoncie Nyiramugwera recueilli par African rights.
2447 Pour ce qui concerne la date de la mort du chef des Basesero, Birara, les témoignages convergent vers cette date du 4 juin. L'auteur ainsi que Bruno Boudiguet ont demandé en janvier 2014 à Marie Bazigaga de s'enquérir auprès de certains témoins de cette date en prenant pour point de repère celle du 28 mai correspondant à un massacre connu par les témoins, celui qui fit suite à l'enfumage d'une grotte. Voici ce qui ressort de cette petite investigation. Selon Sylvère Nyakayiro, Birara est mort quatre ou cinq jours après l'enfumage de la grotte. Selon Innocent Nkusi, Birara est mort après l'enfumage de la grotte, entre 3 et le 5 juin. Selon Siméon Karamaga, Birara est mort début juin. Selon le témoignage de Maurice recueilli par African rights, Birara a trouvé la mort après le 20 mai, étant donné qu'il mentionne sa présence à cette date. Selon le témoignage de David Ndengeyabahizi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda, Birara a trouvé la mort après le grand massacre du 13 mai, mais n'aurait plus été là au mois de juin. L'auteur considère qu'il veut dire que Birara n'était plus en vie au cours de l'essentiel du mois de juin, ce qui n'invalide pas qu'il soit bien mort dans les tous premiers jours de ce mois. De tout cela, il ressort que la date la plus probable du décès d'Aminadabu Birara est autour du 4 juin.
2448 Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
2449 *Ibidem*.
2450 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2451 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par Boniface Nkusi en novembre 2013 à Kigali. Entretien diligenté par Serge Farnel et Bruno Boudiguet.
2452 Note de l'auteur.
2453 *Ibidem*.
2454 Témoignage de Jean-Damascène recueilli par African rights.
2455 Note de l'auteur.
2456 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin KJ.
2457 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGV. Ce témoin est un Tutsi qui affirme avoir participé aux réunions et à l'attaque de Bisesero en se faisant passer pour Hutu. Son « ami » Interahamwe lui avait dit que c'était la seule façon pour lui d'être à l'abri des Interahamwe qui recherchaient les Tutsi dans leurs maisons pour les tuer. Il lui a donc donné des vêtements avec lesquels se « déguiser » avant de se présenter à cette réunion. Le témoin est arrivé avant le commencement de la réunion et s'est assis au fond de la salle. Il était à environ vingt mètres du podium.
2458 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2459 Témoignage de Tharcisse Nsengiyumva recueilli par Vénuste Kayimahe et

Cécile Grenier les 8 et 9 janvier 2003 à Remera (Kigali).
2460 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGM.
2461 Note de l'auteur.
2462 Contenu de la lettre : « Pour la sécurité du secteur Bisesero, commune Gishyita, la population de la région est déterminée à faire le ratissage dans le cadre de la défense civile. J'ai l'honneur de vous demander de donner un ordre formel au commandant groupement Kibuye pour assurer l'encadrement de cette action. La durée de l'opération est de quatre jours du 15 juin 1994 au 18 juin 1994. Pour mener cette opération, il nous faut des munitions. »
2463 TPIR. Affaire Kayishema/Ruzindana (ICTR-95-1-T). Jugement rendu le 21 mai 1999.
2464 Note de l'auteur.
2465 African rights.
2466 Note de l'auteur.
2467 African rights.
2468 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
2469 Témoignage de Pascal Mudenge recueilli par African rights.
2470 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
2471 Note de l'auteur.
2472 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGV. Le témoin s'assoit à la même place que celle à laquelle il était assis à la réunion précédente. Il dit être arrivé à cette deuxième réunion dans la salle à environ dix heures dans le même déguisement que celui qu'il portait à la réunion précédente.
2473 Contenu de la lettre (Alison Des Forges (dir.), Aucun témoin ne doit survivre, Human rights watch, Fédération internationale des Droits de l'Homme, Karthala, 1999) : « Objet : Opération de ratissage à Kibuye - Monsieur le Commandant de secteur - J'ai l'honneur de vous informer que lors du conseil des ministres de ce vendredi 17 juin 1994, le Gouvernement a décidé de demander au Commandement du Secteur opérationnel de Gisenyi d'appuyer le Groupement de la Gendarmerie à Kibuye pour mener, avec l'appui de la population, l'opération de ratissage dans le secteur Bisesero de la commune de Gishyita, qui est devenu un sanctuaire du FPR. Le gouvernement demande que cette opération soit définitivement terminée au plus tard le 20 juin 1994. » Il s'agit d'un télégramme selon Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, en page 82.
2474 Note de l'auteur.
2475 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga. Réunion du 17 juin.
2476 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGV. Le témoin affirme avoir participé aux réunions et à l'attaque de Bisesero « déguisé » en Hutu. Son « ami » lui avait dit que c'était la seule façon pour lui d'être à l'abri des Interahamwe qui fouillaient les maisons des Tutsi, tuant ceux qu'ils y trouvaient. Quand le témoin arrive sur le lieu de l'attaque entre neuf heures trente et dix heures, les attaques ont déjà commencé. Il reste alors en arrière pour assurer la garde des bus qui ont été utilisés pour transporter les assaillants. Ainsi ne suit-il pas les assaillants sur le théâtre de l'attaque, mais peut toutefois les voir avec ses jumelles.

2477 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGV qui se trouvait alors dehors, près des fenêtres de la cantine avec son ami Interahamwe. De ce lieu, il pouvait entendre ce qui se disait dans la cantine malgré les allées et venues des gens et le vacarme ambiant.
2478 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2479 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGV. Le témoin a entendu l'un de ses amis dire qu'une attaque avait eu lieu le lendemain du 18 juin, bien qu'il n'en ait pas été témoin.
2480 Témoignage de Justin Mudacumura recueilli par African rights.
2481 Témoignage d'Emmanuel Sinigenga recueilli par African rights.
2482 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2483 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
2484 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994. Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par Patrick de Saint-Exupéry à Bisesero.
2485 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
2486 Témoignage d'Emmanuel Sinigenga recueilli par African rights.
2487 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
2488 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W. Le témoin connaissait le ministre Niyitegeka, ce dernier ayant l'habitude de rendre visite à sa famille dans le secteur Gitabura. A Uwingabo, le témoin a pu assister à la scène ici décrite car il était caché derrière un pin. Le Procureur a, dans ses conclusions, rejeté l'accusation contenue contre Mika Muhimana dans cet épisode au prétexte que n'a pas été prouvé que Mika ait ici tué des civils tutsi. L'auteur n'en garde pas moins cette scène dans le présent récit, sans pour autant écrire que Mika a, dans ce cas précis, causé la mort de civils tutsi.
2489 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
2490 Témoignage de Claver Habarugira recueilli par African rights.
2491 Témoignage de Catherine recueilli par African rights.
2492 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par African rights.
2493 Témoignage de Claver Habarugira recueilli par African rights.
2494 African rights.
2495 Témoignage de Claver Habarugira recueilli par African rights.
2496 African rights.
2497 Témoignage de Catherine recueilli par African rights.
2498 African rights.
2499 Rapport du colonel Rosier en date du 27 juin 1994.
2500 Eric Micheletti, Le COS, Commandement des opérations spéciales, Histoire et collections, 1999.
2501 Note de l'auteur.
2502 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins AF et BB.
2503 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
2504 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BF.
2505 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin W.

2506 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB. La femme du témoin BB et deux de ses enfants ont été tués sur la colline de Runyangingo. Le témoin était avec Kabanda. Il est parvenu à prendre la fuite avec Rutabana.
2507 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB. Dans un champ de sorgho selon les témoins BE et AT.
2508 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
2509 Procès de Mika Muhimana, témoin BB.
2510 Note de l'auteur.
2511 Procès de Mika Muhimana, témoin W qui a déclaré avoir entendu Muhimana faire cette déclaration.
2512 Note de l'auteur.
2513 Procès de Mika Muhimana, témoins BE and BH.
2514 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BE, AT et BB.
2515 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BE and BH.
2516 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGO. Le témoin connaissait Eliezer Niyitegeka pour l'avoir notamment côtoyé pendant six mois alors qu'il était manœuvre durant la réalisation du projet de construction d'une route mise en place entre 1981 et 1983, dont Eliezer Niyitegeka était l'un des responsables. Dans la scène qu'il décrit, Eliezer Niyitegeka se trouvait à environ cinquante mètres de lui.
2517 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BE et AT.
2518 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins BE, AT et BB.
2519 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
2520 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AT.
2521 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BE. Le témoin affirme s'être caché avec d'autres réfugiés à l'intérieur d'une fosse située dans une vieille carrière de cassitérite. C'est de cet abri qu'il entend les assaillants crier qu'ils ont trouvé Kabanda.
2522 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGO.
2523 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
2524 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
2525 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BE.
2526 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AT.
2527 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BE.
2528 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AF.
2529 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
2530 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BE.
2531 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AT.
2532 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGO.
2533 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AT.
2534 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai

2003), témoin GGO.
2535 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AT.
2536 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGO.
2537 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BF.
2538 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
2539 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
2540 African rights.
2541 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AF.
2542 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin AF. Le témoin raconte avoir vu la scène de chez lui.
2543 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BF.
2544 *Ibidem*.
2545 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BE.
2546 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BF.
2547 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BF, BB et BE.
2548 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin GGO.
2549 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BF, BB et BE.
2550 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
2551 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoins AF, BE et AT
2552 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
2553 Procès Mikaeli Muhimana (jugement, TPIR, 28 avril 2005), témoin BB.
2554 Témoignage d'Uzzias l'ancien chauffeur de Kayishema, dans Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004 : il aurait dit alors : « Nettoyons tout avant la venue de nos amis ». Cette réunion aurait eu lieu « l'avant-veille de l'arrivée des Français ». Selon Patrick de Saint-Exupéry à qui Ozias a également rapporté la scène, le préfet était alors ivre. Patrick de Saint-Exupéry, La « solution finale » du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
2555 Il s'agit de la résolution 929. Elle précise : « à moins que le Secrétaire général ne considère avant la fin de cette période que la MINUAR renforcée est en mesure d'accomplir son mandat. »
2556 Note de l'auteur.
2557 Rapport de la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda, Annexes, p. 386-387.
2558 Rapport du colonel Rosier en date du 27 février 1994.
2559 Patrick de Saint-Exupéry, Paris insiste sur sa neutralité, *Le Figaro*, 24 juin 1994.
2560 Témoignage de Télesphore Iyamuremye recueilli par Serge Farnel le 17 avril 2009 à Kibuye.
2561 Conseil restreint du 22 juin 1994. Secrétariat : colonel Bentégeat.
http://www.francerwandagenocide.org/documents/ConseilRestreint22juin1994.pdf#page=3
2562 TPIR. Procès Yusufu Munyakazi. Affaire ICTR- 97-36-I. Acte d'accusation modifié du 23 décembre 2002.

2563 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
2564 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
2565 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
2566 Témoignage de René Musabeyezu recueilli par Serge Farnel le 13 février 2010 à Kibuye Selon René, ces rondes ont pour fonction de les protéger, ce en raison du souvenir du père de René qui était, de son vivant, quelqu'un de très sociable.
2567 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
2568 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
2569 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
2570 Témoignage de Liberata Mukagahima recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
2571 Entretien avec Odile Mukayiranga Mutima par Serge Farnel en juil. 2011.
2572 Note de l'auteur.
2573 Il commande la force « COMFORCES – PCIAT ».
2574 Ce régiment fait partie de la 9e division d'infanterie de marine - P.H. Desaubliaux, *Le Figaro*, 6 juillet 1994.
2575 Jean Hélène, Rwanda : après les Français, l'inquiétude, *Le Monde*, 20 août 1994 et Yves Debay, *Raids* n°101. Eric Bucquet est en 2014 adjoint terre au chef particulier d'Etat-major du président français François Hollande.
2576 Il est détaché de l'état-major de Djibouti (*Raids* n° 101).
2577 L'EMT Sierra.
2578 Eric Micheletti, Les bérets verts de la Légion sur les collines du Rwanda, *Raids* n° 101.
2579 La 3e Compagnie de la 13e demi-brigade de Légion étrangère (DBLE), le groupement CRAP du 2e REP, ainsi que la 1re Compagnie du 2e régiment étranger d'infanterie (REI) (Bernard Lugan, François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda, éditions du Rocher, 2005, p. 219).
2580 Frank Nicol commande alors la 1re Compagnie du 2e régiment étranger d'infanterie (REI) (Bernard Lugan, François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda, éditions du Rocher, 2005, p. 219).
2581 Il s'agit d'un détachement du commandement des opérations spéciales (COS).
2582 Jacques Rosier connaît alors déjà le Rwanda et les Forces armées rwandaises (FAR) pour avoir été à la tête de l'opération Noroît ainsi que du DAMI de juin à novembre 1992. Ce n'est pas le cas des officiers du COS qu'il dirige.
2583 Le COS a été créé par arrêté du 24 juin 1992.
2584 Jacques Isnard, Des bonbons et des fusils, *Le Monde*, 10 juillet 1994.
2585 Paul Quilès, Enquête sur la tragédie rwandaise 1990-1994, Assemblée nationale, rapport n°1271, 15 décembre 1998.
2586 Paul Quilès, Enquête sur la tragédie rwandaise 1990-1994, Assemblée nationale, rapport n°1271, 15 décembre 1998, p. 309.
2587 Bernard Lugan, François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda, éditions du Rocher, 2005, p. 214.
2588 Son Etat-major est constitué d'un Détachement de liaison et de mise en œuvre (DLMO) composé de dix hommes de l'Etat-major du COS ainsi que de vingt hommes du 1er RPIMA.
2589 Pierre Péan, Noire fureur, blancs menteurs, Fayard, 2005.
2590 Bernard Lugan, François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda. Editions du Rocher, mars 2005, p. 252.

2591 Bernard Lugan, François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda. Editions du Rocher, mars 2005, p. 215.
2592 Paul Quilès, Enquête sur la tragédie rwandaise 1990-1994, Assemblée nationale, rapport n°1271, 15 décembre 1998, Tome II, Annexes, p. 17.
2593 En février-mars 1993, Tauzin dirigeait le DAMI-Panda avec 70 officiers, sous-officiers et spécialistes du 1er régiment de parachutistes de l'Infanterie de Marine (RPIMA). C'est le régiment « Chimère » dont l'objectif fut d'encadrer indirectement une armée rwandaise de vingt mille hommes afin de la commander indirectement.
2594 Bernard Lugan, François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda. Editions du Rocher, mars 2005, p. 221.
2595 Chef du DAMI/Panda du 23 décembre 1992 au 18 mai 1993. Le DAMI Joubert sera incorporé au « détachement Chimère » de février à mars 1993 et le lieutenant-colonel Joubert participera à toute l'opération de Birunga comme commandant du secteur Rulindo, d'après Bernard Lugan, François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda. Editions du Rocher, mars 2005, p. 112.
2596 Rapport de Jacques Rosier.
2597 François Luizet, Cris et murmures à Kibuye, *Le Figaro*, 27 juin 1994.
2598 Rapport de Jacques Rosier : « 44 hommes des commandos marines dont un détaché au B2 du PCIAT, 8 gendarmes du GSGIGN) » qu'appuie un renfort de gendarmes du GIGN.
2599 Dominique Garraud, Des soldats d'élite au service de l'humanitaire au Rwanda, *Libération*, 2 juillet 1994.
2600 Bernard Lugan, François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda. Editions du Rocher, mars 2005, p. 270.
2601 Olivier Lanotte, La France au Rwanda (1990-1994), entre abstention impossible et engagement ambivalent. P.I.E Peter Lang, 2007.
2602 Interview de Thierry Prungnaud par Laure de Vulpian, France Culture, 22 avril 2005.
2603 Huit selon Dominique Garraud, Des soldats d'élite au service de l'humanitaire au Rwanda, *Libération*, 2 juillet 1994, six selon Laure de Vulpian dans Silence Turquoise.
2604 Depuis le 1er septembre 2007, le GSIGN a pris l'appellation de GIGN (l'une de ses anciennes composantes). A cette occasion, l'EPIGN a été dissous.
2605 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2606 *Ibidem*.
2607 Témoignage d'Ahmed Bizimana, chauffeur de Yusufu Munyakazi, recueilli par Georges Kapler.
2608 Reportage de Jean Hélène depuis Bukavu, RFI, Afrique soir, 23 juin 1994.
2609 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2610 Note de l'auteur.
2611 Eric Micheletti, Le COS, Commandement des opérations spéciales, Histoire et collections, 1999.
2612 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2613 Note de l'auteur.
2614 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte,

2012
2615 Les premiers éléments de l'opération « Turquoise » sont entrés en territoire rwandais, *Le Monde*, samedi 25 juin 1994 ; Jean Hélène, Liesse chez les Hutus, soulagement chez les Tutsis, *Le Monde*, 26 juin 1994 ; Vincent Hugeux, *L'Express*, 30 juin 1994, Les oubliés de Bisesero.
2616 Vincent Hugeux, Les oubliés de Bisesero, *L'Express* du 30 juin 1994.
2617 Eric Micheletti, Le COS, Commandement des opérations spéciales, Histoire et collections, 1999.
2618 Sam Kiley, French commandos arrive in Rwanda to a barrage of flowers, *The Times*, 24 juin 1994 ; Témoignage de Jean-Bosco Habimana dans Laure Coret et François-Xavier Verschave, L'horreur qui nous prend au visage (rapport de la Commission d'enquête citoyenne), Karthala, 2005.
2619 Témoignage de Jean-Bosco Habimana dans Laure Coret et François-Xavier Verschave, L'horreur qui nous prend au visage (rapport de la Commission d'enquête citoyenne), Karthala, 2005.
2620 Eric Micheletti, Le COS, Commandement des opérations spéciales, Histoire et collections, 1999.
2621 Félicien B., volontaire de la Croix-Rouge à Cyangugu. Interview par Cécile Grenier, Kigali, 24 décembre 2002.
2622 Laurent Bijard, *Le Nouvel observateur*, 28 juillet 1994.
2623 Rapport de Jacques Rosier en date du 27 février 1994. Gabriel Périès, David Servenay, Une guerre noire – Enquête sur les origines du génocide rwandais (1959-1994), La Découverte 2007 (p.320) : « Compte rendu de la réunion de la cellule de crise du vendredi 17 juin 1994 (...) - Villepin : « Il faut cibler trois ou quatre opérations « coup de poing » à forte visibilité. » - Amiral Lanxade : « On pourra aller tout de suite à Cyangugu où 8000 Tutsis sont encerclés par les milices hutues. » »
2624 Note de l'auteur.
2625 Laurent Bijard, *Le Nouvel observateur*, 28 juillet 1994. Gabriel Périès, David Servenay, Une guerre noire – Enquête sur les origines du génocide rwandais (1959-1994), La Découverte 2007 (p.320) « Le choix de Cyangugu et de son camp de Nyarushishi où s'entassent huit mille Tutsi est rapidement validé. »
2626 Colette Braeckman, Rwanda, Histoire d'un génocide, Fayard, 1994 : « Selon une source des Seychelles, la France aurait consenti à des livraisons d'armes aux FAR en échange de la protection des Tutsi du camp de Nyarushishi dont la libération permettait d'affirmer le caractère humanitaire de l'opération Turquoise. »
2627 MIPR, tome II, Annexes (p. 387).
2628 Laurent Bijard, *Le Nouvel observateur*, 28 juillet 1994.
2629 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2630 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
2631 TPIR. Procès Yusufu Munyakazi. Affaire ICTR- 97-36-I. Acte d'accusation modifié du 23 décembre 2002.
2632 Note de l'auteur.
2633 *Ibidem*.
2634 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
2635 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du

rapport Mucyo.
2636 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
2637 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel à l'occasion des ces auditions publiques.
2638 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
2639 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel à l'occasion des ces auditions publiques.
2640 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2641 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions publiques.
2642 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2643 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions publiques.
2644 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2645 Témoignage de N.J. Cellule Mutara, Secteur Mururu, Ville de Cyangugu. *Menapress*.
2646 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2647 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions publiques.
2648 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2649 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions publiques.
2650 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo. Immédiatement après avoir traversé la frontière, une fois arrivés dans la maison du colonel Simba, M26 selon les notes prises par Serge Farnel au cours de cette audition.
2651 Témoignage de N.J. Cellule Mutara, Secteur Mururu, Ville de Cyangugu. *Menapress*.
2652 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
2653 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance

publique le 14 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel à l'occasion des ces auditions publiques.
2654 Témoignage de N.J. Cellule Mutara, Secteur Mururu, Ville de Cyangugu. *Menapress*.
2655 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
2656 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions publiques.
2657 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2658 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions publiques.
2659 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2660 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions publiques.
2661 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2662 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions publiques.
2663 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2664 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions publiques.
2665 Témoignage de Jean Ndihokubwayo (ancien milicien) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2666 Note de l'auteur.
2667 Témoignage de M. Cellule Bureramana, Secteur Mururu, Ville de Cyangugu**.** *Menapress*.
2668 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga.
2669 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
2670 Témoignage de M. Cellule Bureramana, Secteur Mururu, Ville de Cyangugu**.** *Menapress*.
2671 Note de l'auteur.
2672 Témoignage de Charles Bugirimfura recueilli par la commission Mucyo à Butare le 3 octobre 2006, puis en séance publique comme témoin de faits le 12 décembre 2006. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*. Ex-Far, paracommando.

2673 Témoignage de Charles Bugirimfura recueilli par la commission Mucyo à Butare le 3 octobre 2006, puis en séance publique comme témoin de faits le 12 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel à l'occasion de cette audition publique. Ex-Far, paracommando.
2674 Témoignage de Charles Bugirimfura recueilli par la commission Mucyo à Butare le 3 octobre 2006, puis en séance publique comme témoin de faits le 12 décembre 2006. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*. Ex-Far, paracommando.
2675 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
2676 Témoignage de M. Cellule Bureramana, Secteur Mururu, Ville de Cyangugu**.** *Menapress*.
2677 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel à l'occasion des ces auditions publiques.
2678 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
2679 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
2680 Témoignage de M. Cellule Bureramana, Secteur Mururu, Ville de Cyangugu**.** *Menapress*.
2681 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
2682 Témoignage de M. Cellule Bureramana, Secteur Mururu, Ville de Cyangugu**.** *Menapress*.
2683 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
2684 Témoignage de M. (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 14 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel à l'occasion des ces auditions publiques.
2685 Note de l'auteur.
2686 Alison Des Forges (dir.), Aucun témoin ne doit survivre, Human rights watch, Fédération internationale des Droits de l'Homme, Karthala, 1999.
2687 Agence France Presse, L'arrivée des premiers soldats français au Rwanda, BQA no 14241, 24 juin 1994.
2688 Dominique Garraud et Gilles Millet, L'entrée discrète des Français au Rwanda, *Libération*, 24 juin 1994. Au lendemain de cette incursion décrite par l'AFP sur la base d'une source gouvernementale, Delaye niera qu'elle ait effectivement eu lieu, ce que fera également Germanos le 25 juin (Alison Des Forges (dir.), Aucun témoin ne doit survivre, Human rights watch, Fédération internationale des Droits de l'Homme, Karthala, 1999).
2689 *Ibidem*.
2690 Rapport de Jacques Rosier.
2691 Audition de Jean-Rémy Duval devant la Mission d'Information Parlementaire sur le Rwanda, le 17 juin 1998.
2692 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2693 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
2694 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte,

2012
2695 Collège technique de filles tenu par les sœurs de Ste Marie de Namur.
2696 Témoignage d'Ignace Banyaga recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
2697 Note de l'auteur.
2698 Témoignage de Moïse Niwemuzungu recueilli par Serge Farnel le 29 avril 2009 au stade de Kibuye.
2699 Témoignage d'Ignace Banyaga recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
2700 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2701 Interview de Samuel Zirimwabagabo réalisée par François Soudan pour *Jeune Afrique*, le 22 janvier 2006 à Kigali. Samuel Zirimwabagabo est mi-hutu, mi-tutsi. En juin 1994, alors âgé de 28 ans, il était sergent dans la gendarmerie à Kibuye. Son affectation de chef de poste à l'entrée du camp de l'état-major et des services du groupement lui a permis de voir beaucoup de choses. Il habite aujourd'hui à Gisenyi où il est infirmier. Il a déposé plainte au TAP en novembre 2005.
2702 Témoignage de Télesphore Iyamuremye recueilli par Serge Farnel le 17 avril 2009 à Kibuye.
2703 Audition de Jean-Rémy Duval devant la Mission d'Information Parlementaire sur le Rwanda, le 17 juin 1998.
2704 Témoignage d'Ignace Banyaga recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
2705 Témoignage d'Ignace Banyaga recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye. Ignace ne faisait pas partie de ce comité.
2706 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
2707 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2708 Rapport de Marin Gillier.
2709 P. Boisserie, E. Maisy, D. Vérité, F. Granet, Edition spéciale Rwanda, vingt heures de France 2, 25 juin 1994.
2710 African Rights, Rwanda : Death, Despair and Defiance, African Rights, 1995, 1ère édition, 1994.
2711 Lettre de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda, Paul Quilès, Enquête sur la tragédie rwandaise 1990-1994, Assemblée nationale, rapport n°1271, 15 décembre 1998, Tome II, Annexes, p. 402.
2712 Jean Hélène, Liesse chez les Hutus, soulagement chez les Tutsis, *Le Monde*, 26 juin 1994.
2713 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2714 African Rights : Rwanda : Death, Despair and Defiance. African Rights, 1995. 1ère édition, septembre 1994.
2715 Jean Hélène, *Le Monde*, Liesse chez les Hutu, soulagements chez les Tutsis, 26 juin 1994.
2716 Lettre de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda, Paul Quilès, Enquête sur la tragédie rwandaise 1990-1994, Assemblée nationale, rapport n°1271, 15 décembre 1998, Tome II, Annexes, p. 402.
2717 Note de l'auteur.
2718 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo.

Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2719 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
2720 Témoin entendu et enregistré par Serge Farnel le 19 décembre 2006 à Gishyita à l'occasion du déplacement de la Commission Mucyo (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement). Cela vient contredire ce que rapporte Marin Gillier dans une tribune du *Figaro* le 1er juin 2006, celui-ci avançant que Gishyita n'aurait été reconnu que trois jours plus tard : « Le 27, une équipe reconnaît Gishyita, bourgade située plus au nord » et que reprend Laure de Vulpian dans Silence Turquoise : « Ce 27 juin 1994, l'officier découvre Gishyita. »
2721 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
2722 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2723 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo. Ils passent la nuit à Kibuye.
2724 Témoin entendu et enregistré par Serge Farnel le 19 décembre 2006 à Gishyita à l'occasion du déplacement de la Commission Mucyo.
2725 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2726 Témoin entendu et enregistré par Serge Farnel le 19 décembre 2006 à Gishyita à l'occasion du déplacement de la Commission Mucyo. « Les Français ne s'installent pas tout de suite dans la commune. »
2727 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2728 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
2729 Vincent Hugeux, Les oubliés de Bisesero, *L'Express*, 30 juin 1994.
2730 François Luizet, Cris et murmures à Kibuye, *Le Figaro*, 27 juin 1994 et Vincent Hugeux, Les oubliés de Bisesero, *L'Express*, 30 juin 1994. Marin Gillier écrit dans son rapport : « Nous rebroussons chemin conformément aux ordres, sans avoir pu atteindre Kibuye » tandis que François Luizet écrit qu'ils sont allés jusqu'à Kibuye.
2731 Rapport de Marin Gillier.
2732 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
2733 Vincent Hugeux, Les oubliés de Bisesero, *L'Express*, 30 juin 1994.
2734 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2735 Sam Kiley, Tutsi refugees face choice of starvation or being murdered, *The Times*, 14 mai 1994.
2736 Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004 et *L'Express* du 30 juin 1994. Dans Hommage au courage, African Rights a réuni des témoignages de rescapés rendant hommage au Père Vjeko Curic qui a été assassiné le 31 janvier 1998 à Kigali.

2737 Sam Kiley, Tutsi refugees face choice of starvation or being murdered, *The Times*, 14 mai 1994.
2738 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2739 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012 Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004 et *L'Express* du 30 juin 1994.
2740 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2741 Message écrit du colonel Rosier au général Le Page, samedi 25 juin 1994, 7 h 45. Sylvie Coma, Rwanda : Les bonnes affaires du capitaine Barril au temps du génocide, *Charlie Hebdo*, 9 septembre 2009. Texte publié également par Benoît Collombat de France Inter le 16 septembre 2009 : http://sites.radiofrance.fr/franceinter/ev/fiche.php?ev_id=955.
2742 Note de l'auteur.
2743 Gabriel Périès, David Servenay, Une guerre noire – Enquête sur les origines du génocide rwandais (1959-1994), La Découverte 2007.
2744 Message écrit du colonel Rosier au général Le Page, samedi 25 juin 1994, 7 h 45. Sylvie Coma, Rwanda : Les bonnes affaires du capitaine Barril au temps du génocide, *Charlie Hebdo*, 9 septembre 2009. Texte publié également par Benoît Collombat de France Inter le 16 septembre 2009 : http://sites.radiofrance.fr/franceinter/ev/fiche.php?ev_id=955.
2745 Note de l'auteur.
2746 Message écrit du colonel Rosier au général Le Page, samedi 25 juin 1994, 7 h 45. Sylvie Coma, Rwanda : Les bonnes affaires du capitaine Barril au temps du génocide, *Charlie Hebdo*, 9 septembre 2009. Texte publié également par Benoît Collombat de France Inter le 16 septembre 2009 : http://sites.radiofrance.fr/franceinter/ev/fiche.php?ev_id=955.
2747 Note de l'auteur.
2748 *Ibidem*.
2749 Note de Bruno Delaye à l'attention de Monsieur le Président de la République, 24 juin 1994. Objet : Rwanda. http://www.francerwandagenocide.org/documents/Delaye24juin1994.pdf
2750 Mark Fritz, First French commandos protect Tutsi refugees, The Independent, 25 juin 1994.
2751 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2752 Note de l'auteur.
2753 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012 Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004 et *L'Express* du 30 juin 1994.
2754 Vincent Hugeux, Les oubliés de Bisesero, *L'Express*, 30 juin 1994.
2755 Témoignage de Vincent Hugeux recueilli par Laure de Vulpian Laure dans Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2756 Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004 et *L'Express* du 30 juin 1994.
2757 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2758 Note de l'auteur.

2759 Corine Lesnes, Les ambiguïtés de l'opération « Turquoise », *Le Monde*, 28 juin 1994.
2760 Dominique Garraud, Rwanda : L'armée française avance à pas comptés, *Libération*, 27 juin 1994.
2761 Note de Bruno Delaye à l'attention de Monsieur le Président de la République, 24 juin 1994. Objet : Rwanda. http://www.francerwandagenocide.org/documents/Delaye24juin1994.pdf
2762 Note de l'auteur.
2763 Alison Des Forges (dir.), Aucun témoin ne doit survivre, Human rights watch, Fédération internationale des Droits de l'Homme, Karthala, 1999.
2764 Patrick de Saint-Exupéry, Paris insiste sur sa neutralité, *Le Figaro*, 24 juin 1994.
2765 Alison Des Forges (dir.), Aucun témoin ne doit survivre, Human rights watch, Fédération internationale des Droits de l'Homme, Karthala, 1999.
2766 *L'Humanité*, 29 juin 1994. Photo Pascal Guyot (AFP).
2767 Alison Des Forges (dir.), Aucun témoin ne doit survivre, Human rights watch, Fédération internationale des Droits de l'Homme, Karthala, 1999.
2768 Agence France Presse, Les troupes françaises consolident leurs positions à Gisenyi, BQA no 14242, 27 juin 1994.
2769 Dominique Garraud et Gilles Millet, L'entrée discrète des Français au Rwanda, *Libération*, 24 juin 1994.
2770 Alison Des Forges (dir.), Aucun témoin ne doit survivre, Human rights watch, Fédération internationale des Droits de l'Homme, Karthala, 1999.
2771 Note de l'auteur.
2772 Olivier Lanotte, La France au Rwanda (1990-1994), entre abstention impossible et engagement ambivalent. P.I.E Peter Lang, 2007.
2773 *L'Express*.
2774 Pierre-Henri Bunel : Mes services secrets - Souvenirs d'un agent de l'ombre. Flammarion, 2001.
2775 Rapport du colonel Rosier, chef du détachement COS, NMR 001/TURQUOISE/DET COS, Goma le 27 juillet 1994, Paul Quilès, Enquête sur la tragédie rwandaise 1990-1994, Assemblée nationale, rapport n°1271, 15 décembre 1998, Tome II, Annexes, p. 397. http://www.francerwandagenocide.org/documents/RosierRapport27juillet1994.pdf
2776 Pierre-Henri Bunel : Mes services secrets - Souvenirs d'un agent de l'ombre. Flammarion, 2001.
2777 Note de l'auteur.
2778 Pierre-Henri Bunel : Mes services secrets - Souvenirs d'un agent de l'ombre. Flammarion, 2001.
2779 Note de l'auteur.
2780 Olivier Lanotte, La France au Rwanda (1990-1994), entre abstention impossible et engagement ambivalent. P.I.E Peter Lang, 2007. Selon une « source militaire bien informée ». Une vingtaine de Blancs ainsi exfiltrés selon Lanotte.
2781 Pierre-Henri Bunel : Mes services secrets - Souvenirs d'un agent de l'ombre. Flammarion, 2001.
2782 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga.
2783 Note de l'auteur.
2784 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30

avril 2013 à Mpanga.
2785 Note de l'auteur.
2786 Conseil restreint du 22 juin 1994. Secrétariat : colonel Bentégeat. http://www.francerwandagenocide.org/documents/ConseilRestreint22juin1994.pdf#page=3
2787 Note de l'auteur.
2788 Témoignage de Jean-Paul Nturanyenabo recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo. Originaire de Nyamyumba (Gisenyi), c'est un ancien sergent des FAR.
2789 Témoignage de Jean-Paul Nturanyenabo recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours des auditions publiques des témoins de faits de la commission Mucyo.
2790 Linda Melvern, Conspiracy to murder, The rwandan genocide, Verso, 2006. Traduction de Bruno Boudiguet.
2791 Témoignage de Jean-Paul Nturanyenabo recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours des auditions publiques des témoins de faits de la commission Mucyo.
2792 Témoignage de Jean-Paul Nturanyenabo recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2793 Linda Melvern, Conspiracy to murder, The rwandan genocide, Verso, 2006. Traduction de Bruno Boudiguet.
2794 Note de l'auteur.
2795 Témoignage de Jean-Paul Nturanyenabo recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2796 Témoignage de Jean-Paul Nturanyenabo recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours des auditions publiques des témoins de faits de la commission Mucyo.
2797 Témoignage de Jean-Paul Nturanyenabo recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006 à Kigali. Annexes du rapport Mucyo.
2798 Témoignage de Jean-Paul Nturanyenabo recueilli par la commission Mucyo le 11 décembre 2006 à Kigali. Notes prises par Serge Farnel au cours des auditions publiques des témoins de faits de la commission Mucyo.
2799 Tribune de Marin Gillier dans le *Figaro* en date du 1er juin 2006.
2800 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2801 Rapport de Marin Gillier.
2802 Note de l'auteur.
2803 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2804 Note de l'auteur.
2805 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2806 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 35.
2807 Patrick de Saint-Exupéry, Un accueil sous les vivas, *Le Figaro*, 27 juin 1994.
2808 Le lieutenant-colonel Jean-Rémy Duval déclare avoir été » héliporté à Kibuye, les véhicules n'arrivant que le 27, (...) une dizaine de véhicules-radio armés.» Paul Quilès, Enquête sur la tragédie rwandaise 1990-1994, Assemblée nationale, rapport n°1271, 15 décembre 1998. Or il s'agit logiquement du 26, date d'arrivée du convoi

d'Eric Bucquet à Kibuye.
2809 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997. : « Le convoi est formé d'un ou deux camions et peut-être deux ou trois jeeps, c'est-à-dire une quarantaine de militaires. »
2810 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2811 Patrick de Saint-Exupéry, Un accueil sous les vivas, *Le Figaro*, 27 juin 1994.
2812 Dominique Garraud, Rwanda : L'armée française avance à pas comptés, *Libération*, 27 juin 1994.
2813 Corine Lesnes, Les ambiguïtés de l'opération « Turquoise », *Le Monde*, 28 juin 1994. Corine Lesnes vient, la veille, de remplacer le journaliste Jean Hélène pour le quotidien *Le Monde* au Rwanda. Le quotidien français aura ainsi détaché sept envoyés spéciaux se relayant un à un au Rwanda aux fins d'y couvrir le génocide.
2814 Corine Lesnes, Les ambiguïtés de l'opération « Turquoise », *Le Monde*, 28 juin 1994.
2815 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2816 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2817 Patrick de Saint-Exupéry, Un accueil sous les vivas, *Le Figaro*, 27 juin 1994.
2818 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2819 Sam Kiley, Times Newspapers Ltd. Friday, 3 avril 1998 : "This encounter was filmed and broadcast by CNN."
2820 Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004. Sam Kiley, Times Newspapers Ltd. Friday, 3 avril 1998.
2821 Sam Kiley, Times Newspapers Ltd. Friday, 3 avril 1998: "The troops, Marine commandos under the command of Captain Marin Gillier, had been told of the plight of the Tutsis in Bisesero, a hillside hamlet near Lake Kivu, by *The Times* on the day they arrived in Rwanda on June 26, 1994, as part of Operation Turquoise, a humanitarian mission backed by the United Nations. (…) *The Times* gave the map co-ordinates of Bisesero to the French and said, after a frightening tour of the area : "Large numbers of Tutsis are being killed as we speak. You must go in and stop them.""
2822 Patrick de Saint-Exupéry, Un accueil sous les vivas, *Le Figaro*, 27 juin 1994.
2823 Vincent Hugeux note dans son article du 13 avril 2004 que Marin Gillier a adressé un courrier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda dans lequel il « évoque une rencontre avec «deux journalistes britanniques», omettant de citer celui de *L'Express*. » Marin Gillier n'évoque pas la rencontre avec ces deux journalistes le 26 juin sur le trajet Goma-Kibuye mais se contente de faire référence à « deux journalistes britanniques » qui, se présentant à lui à Gishyita à une date qu'il dit ne pouvoir préciser, obtiendront sa protection « à condition qu'ils restent à l'écart ».
2824 Jean Hélène dans Rwanda : après les Français, l'inquiétude, *Le Monde*, 20 août 1994.
2825 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2826 Rapport de Marin Gillier.
2827 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte,

2012
2828 Extrait du dépôt de la plainte, recueillie en novembre 2005, de Samuel Zirimwabagabo, alors gendarme à Kibuye, devant le Tribunal aux armées de Paris (TAP).
2829 Extrait du dépôt de la plainte, recueillie en novembre 2005, de Samuel Zirimwabagabo devant le TAP.
2830 Interview de Samuel Zirimwabagabo réalisée par François Soudan pour *Jeune Afrique* international, le 22 janvier 2006 à Kigali. Ils sont emmenés à l'économat technique pour reprendre les termes de la plainte recueillie en novembre 2005, devant le TAP.
2831 Vingt heures de France 2, 26 juin 1994.
2832 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 38.
2833 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2834 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, page 38.
2835 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, page 45.
2836 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2837 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, page 38.
2838 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye. Cet ami est toujours en vie.
2839 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
2840 Note de l'auteur.
2841 Roméo Dallaire, J'ai serré la main du diable - La faillite de l'humanité au Rwanda, Libre expression, 2004.
2842 Stephen Smith, Dialogue difficile avec les massacreurs, *Libération*, 27 juin 1994.
2843 Michel Cariou, Rwanda : l'accueil « spontané » des soldats français, *Le Figaro*, 28 juin 1994.
2844 African Rights, Résistance au génocide : Bisesero.
2845 Note de l'auteur.
2846 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2847 Tribune de Marin Gillier dans le *Figaro* du 1er juin 2006.
2848 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2849 Compte-rendu de Marin Gillier à la Mission d'information Parlementaire sur le Rwanda, 30 juin 1998.
2850 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2851 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2852 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

2853 Témoignage d'Isidore Kayiranga recueilli par Bruno Boudiguet le 23 avril 2013 à Kigali.
2854 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2855 Notes prises par Serge Farnel. Cette maison est aujourd'hui en reconstruction.
2856 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2857 Reportage diffusé le 28 juin sur France 2.
2858 Note de l'auteur.
2859 *Ibidem*.
2860 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2861 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 49.
2862 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2863 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 51.
2864 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2865 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2866 Note de l'auteur.
2867 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p.51. Témoignage d'Athanase Namuhoranye déposé à Kigali en décembre 2006 devant la Commission Mucyo. Témoignage non consigné dans les annexes du rapport Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de la deuxième phase des auditions de la commission Mucyo.
2868 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
2869 Témoignage d'Athanase Namuhoranye déposé à Kigali en décembre 2006 devant la Commission Mucyo. Témoignage non consigné dans les annexes du rapport Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de la deuxième phase des auditions de la commission Mucyo.
2870 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
2871 Témoignage d'Athanase Namuhoranye déposé à Kigali en décembre 2006 devant la Commission Mucyo. Témoignage non consigné dans les annexes du rapport Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de la deuxième phase des auditions de la commission Mucyo.
2872 Témoignage d'Athanase Namuhoranye déposé à Kigali en décembre 2006 devant la Commission Mucyo. Témoignage non consigné dans les annexes du rapport Mucyo. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
2873 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
2874 Témoignage d'Athanase Namuhoranye déposé à Kigali en décembre 2006 devant la Commission Mucyo. Témoignage non consigné dans les annexes du

rapport Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de la deuxième phase des auditions de la commission Mucyo.
2875 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
2876 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 51. Témoignage d'Athanase Namuhoranye déposé à Kigali en décembre 2006 devant la Commission Mucyo. Témoignage non consigné dans les annexes du rapport Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de la deuxième phase des auditions de la commission Mucyo.
2877 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 51.
2878 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003. Athanase ne se souvient pas aujourd'hui si Bisesero apparaissait alors sur les cartes de l'époque. Selon Vénuste Kayimahe, Bisesero n'apparaît pas sur la carte.
2879 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
2880 Témoignage d'Athanase Namuhoranye déposé à Kigali en décembre 2006 devant la Commission Mucyo. Témoignage non consigné dans les annexes du rapport Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de la deuxième phase des auditions de la commission Mucyo.
2881 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
2882 Témoignage d'Athanase Namuhoranye déposé à Kigali en décembre 2006 devant la Commission Mucyo. Témoignage non consigné dans les annexes du rapport Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de la deuxième phase des auditions de la commission Mucyo.
2883 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2884 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 51
2885 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
2886 Dominique Garraud, Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes rwandaises, *Libération*, 29 juin 1994.
2887 Une dizaine de soldats au total font partie du convoi selon Patrick de Saint-Exupéry (Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 51 : « Nous sommes partis, Monsieur. Deux jeep, notre minibus : une dizaine de soldats et nous. »). Une quarantaine selon Dominique Garraud, Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes rwandaises, *Libération*, 29 juin 1994. Quinze à vingt soldats montent dans une grande jeep militaire selon le témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la Commission Mucyo à Kigali. Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2888 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 51
2889 Dominique Garraud, Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes rwandaises, *Libération*, 29 juin 1994.
2890 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte,

2012. Dans Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 51, Saint-Exupéry se contente de mentionner « des gendarmes du GIGN ».
2891 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994. Patrick de Saint-Exupéry précise devant le TPIR : « Il y avait trois jeeps de militaires, ce qui devait représenter six ou sept militaires français. » Or il fait état de deux et non trois jeep dans L'inavouable en p. 51 : « Nous sommes partis, Monsieur. Deux jeep, notre minibus : une dizaine de soldats et nous. »
2892 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
2893 Dominique Garraud, Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes rwandaises, *Libération*, 29 juin 1994.
2894 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2895 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2896 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 51.
2897 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2898 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2899 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2900 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2901 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 58.
2902 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 58 et 59 ainsi que Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres*, Le Figaro*, 29 juin 1994.
2903 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2904 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2905 Dominique Garraud, Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes rwandaises, *Libération*, 29 juin 1994.
2906 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2907 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2908 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2909 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004.
2910 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2911 Dominique Garraud, Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes

rwandaises, *Libération*, 29 juin 1994.
2912 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2913 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2914 Dominique Garraud, Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes rwandaises, *Libération*, 29 juin 1994.
2915 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2916 A noter qu'un certain Athanase Kaygita, instituteur du village de Nyagurati apparaît comme témoin du massacre commis au Home Saint-Jean de Kibuye dans une fiche d'information établie par l'opération « Turquoise » le 10 juillet 1994 (Paul Quilès, Enquête sur la tragédie rwandaise 1990-1994, Assemblée nationale, rapport n°1271, 15 décembre 1998, Tome II, Annexes, p. 497). Il doit s'agir du même Athanase Kafigita que les soldats français auront donc interrogé par ailleurs.
2917 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2918 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2919 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2920 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2921 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2922 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2923 RFI, 28 juin 94, Afrique matin.
2924 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2925 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 59.
2926 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2927 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2928 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2929 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2930 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 62.
2931 Note de l'auteur.
2932 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2933 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
2934 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.

2935 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2936 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2937 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2938 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
2939 *Ibidem*.
2940 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2941 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
2942 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2943 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 62.
2944 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2945 *Ibidem*.
2946 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
2947 African Rights : Rwanda : Death, Despair and Defiance. African Rights, 1995. 1ère édition, septembre 1994.
2948 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 62.
2949 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2950 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
2951 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2952 Note de l'auteur.
2953 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
2954 Note de l'auteur.
2955 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
2956 Note de l'auteur.
2957 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
2958 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2959 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

2960 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2961 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
2962 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
2963 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
2964 Selon le témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo (Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo), ce serait Duval qui lui aurait demandé d'aller leur montrer les Tutsi de Bisesero. Contrairement au témoignage livré à la Commission Mucyo à Kigali, et entendu par Serge Farnel, l'ancien milicien, une fois sur les lieux le 19 décembre 2006, a toutefois précisé qu'il avait lui-même proposé aux Français d'être leur guide jusqu'à Bisesero (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement). Dans L'inavouable (p. 62), Patrick de Saint-Exupéry précise : « Duval accepte sa proposition. »
2965 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2966 Note de l'auteur.
2967 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
2968 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 62.
2969 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
2970 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
2971 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 62 & et témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2972 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997. Dans le témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye, Twagirayezu précise qu'aucun véhicule ne précède celui dans lequel il a pris place. Cela doit correspondre à ladite distance de cinq cents mètres.
2973 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004.
2974 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2975 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
2976 Note de l'auteur.
2977 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
2978 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes,

2004, p. 62
2979 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
2980 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
2981 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 62.
2982 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
2983 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
2984 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda. Le témoin précise que les miliciens ont pourtant ce jour attaqué les Tutsi comme d'habitude.
2985 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda. Selon Vincent Usabyimfura, les miliciens rentrent vers onze heures du matin alors qu'ils rentrent normalement tard dans la soirée. Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye. Selon François Ndayisaba, les miliciens commencent à quitter Bisesero deux heures avant que n'arrive le convoi français.
2986 Note de l'auteur.
2987 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
2988 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
2989 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006 (Notes de l'auteur au cours de ces auditions).
2990 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
2991 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
2992 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
2993 Note de l'auteur.
2994 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par la juge d'instruction Brigitte Raynaud, à Kigali, le 23 novembre 2005.
2995 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
2996 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
2997 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
2998 Témoignage de Pascal Mutarabirwa recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
2999 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3000 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994. Toutefois, Patrick de Saint-Exupéry a, à l'occasion de son audition au procès de Clément Kayishema devant le TPIR (p.156), le 18 novembre 1997, déclaré que ce trajet avait duré deux à trois heures.
3001 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.

3002 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994.
3003 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3004 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3005 Témoignage de Zacharie Munyampara recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3006 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3007 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 au Rwanda.
3008 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3009 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 à Mu Byiha.
3010 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3011 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3012 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo. Témoignage d'Alphonse Sibomana recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3013 Note de l'auteur.
3014 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
3015 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3016 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 à Mu Byiha.
3017 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3018 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 à Mu Byiha.
3019 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3020 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3021 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3022 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
3023 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3024 Exposé fait par Eric Nzabihimana le 19 décembre 2006 à Bisesero à l'endroit précis de sa rencontre du 27 juin 1994 avec Duval. L'auteur assistait à cet exposé tenu alors devant les membres de la Commission Mucyo.
3025 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, page 62.
3026 Témoignage d'Augustin Ndahimana recueilli par African rights. Augustin dit qu'il est dix-sept heures. Or le fait qu'ils étaient à Mubuga entre 13h30 et 14h

(témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo à Kigali), qu'ils sont restés une demi-heure à Mubuga et qu'ils ont mis entre deux et trois heures pour se rendre à Bisesero (audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR, le 18 novembre 1997) donne, quant à lui, une arrivée à Bisesero comprise entre 15h30 et 17h30 que l'auteur estime pouvoir situer avant 17h compte tenu de la visibilité au moment où ils sont arrivés à Bisesero, visibilité qui leur permettait de voir distinctement des miliciens au loin.

3027 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

3028 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.

3029 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.

3030 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.

3031 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.

3032 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3033 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

3034 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.

3035 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.

3036 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3037 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.

3038 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions. Lors de son témoignage livré à l'occasion de la deuxième phase des auditions de la Commission Mucyo le 19 décembre 2006 à Bisesero à l'endroit précis de sa rencontre du 27 juin 1994 avec Duval (l'auteur était présent), Eric Nzabihimana n'a pas fait mention de ce dont il avait fait mention à Kigali, à savoir que le convoi, ne s'arrêtant pas, il avait dû crier puis se mettre en travers de la route, et se coucher quasiment devant une des voitures pour obtenir finalement que ledit convoi daigne s'arrêter.

3039 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.

3040 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 au Rwanda.

3041 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.

3042 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.

3043 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

3044 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3045 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.

3046 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo. Twagirayezu dit que les véhicules français se sont immédiatement arrêtés, apparemment sans qu'il eût été nécessaire pour Eric Nzabihimana de les forcer à s'arrêter. Le minibus fait-il partie des deux premiers véhicules qui ne se sont pas arrêtés ? C'est ce que devrait nous faire penser le fait que le minibus a commencé par ouvrir le convoi au départ de Mubuga. Or Patrick de Saint-Exupéry écrit en page 62 de L'inavouable qu'au moment où est aperçu Eric, le minibus pile et ses passagers en descendent tandis que les soldats français guettent aux alentours. Ce qui pourrait bien être confirmé par le témoignage d'Eric qui, alors que les premiers véhicules ne semblent pas avoir encore fait demi-tour, évoque ce que dit Twagirayezu aux soldats français. Or Twagirayezu était dans le minibus qui ouvrait le convoi. Pour ce qui est de Vincent Hugeux, il écrit dans Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004 : » Plusieurs repèrent, dans la voiture de tête, un certain Jean-Baptiste Twagirayezu, enseignant recruté le jour même comme traducteur. » Mais Hugeux ne faisait alors pas partie du convoi. Aussi, si le minibus a effectivement fait demi-tour, est-il probable que la discussion avec Twagirayezu n'a commencé qu'à compter de l'instant où le minibus a fait marche arrière.

3047 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.

3048 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

3049 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3050 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

3051 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3052 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.

3053 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.

3054 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.

3055 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.

3056 Témoignage de Cansilde Mukazitoni recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.

3057 Témoignage de Charles Kayibanda-Mugenzi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.

3058 Témoignage d'Innocent Kayumba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.

3059 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.

3060 Témoignage de Jacob Nkinzingabo recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.

3061 Témoignage d'Innocent Kayumba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.

3062 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la

Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3063 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 à Mu Byiha.
3064 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3065 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3066 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3067 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994. Ce témoignage d'Eric qui précise que la dernière attaque date d'il y a à peine deux heures est à mettre en perspective avec la déclaration de Marin Gillier selon laquelle, de Gishyita, il aurait entendu à midi le même jour « des bruits de rafales d'armes automatiques et d'explosions », ajoutant que ça se passait « à 5 km à l'est. » Le fait que ces rafales aient pu avoir lieu à Bisesero pendant ou après que Duval était à Mubuga invaliderait l'hypothèse selon laquelle les miliciens auraient, avant que le convoi de Duval n'arrive à Mubuga, été sommés de cesser ce jour d'attaquer Bisesero. Deux coups de feu ont de toutes les manières été entendus par les journalistes tandis qu'ils étaient à Mubuga. Mais on peut aussi penser qu'il ne se s'est agi là que de deux coups de feu isolés.
3068 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3069 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, page 65.
3070 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3071 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, page 65.
3072 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3073 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3074 RFI, 28 juin 94, Afrique midi.
3075 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3076 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3077 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3078 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu entendu le 19 décembre 2006 à Bisesero à l'endroit précis de la rencontre du 27 juin 1994 entre Duval et les survivants tutsi (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3079 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
3080 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3081 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à

Kibuye.
3082 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3083 Témoignage de Zacharie Munyampara recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3084 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3085 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, page 65.
3086 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3087 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3088 Note de l'auteur.
3089 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3090 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3091 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3092 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3093 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
3094 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3095 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3096 Témoignage de Charles Kayibanda-Mugenzi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3097 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3098 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
3099 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3100 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3101 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3102 Témoignage de Charles Kayibanda-Mugenzi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3103 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3104 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3105 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3106 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
3107 Témoignage de Charles Kayibanda-Mugenzi recueilli par Bruno Boudiguet en

novembre 2013 au Rwanda.
3108 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3109 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3110 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3111 *Ibidem*.
3112 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 à Mu Byiha.
3113 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
3114 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 à Mu Byiha.
3115 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3116 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3117 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3118 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3119 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3120 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3121 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3122 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3123 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3124 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3125 Témoignage fait par Twagirayezu alors incarcéré, et rapporté par un rescapé tutsi dont le nom est inconnu et qui a été interrogé, le 26 décembre 2004, par Emmanuel Cattier et Immaculée Mpinganzima.
3126 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3127 *Ibidem*.
3128 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3129 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3130 Exposé fait par Eric Nzabihimana devant la commission Mucyo le 19 décembre 2006 à Bisesero à l'endroit précis de la rencontre du 27 juin 1994 entre Duval et les survivants tutsi (notes prises par Serge Farnel à l'occasion du déplacement de la commission Mucyo). Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces

auditions.
3131 Extrait de la déposition d'Eric Nzabihimana au Tribunal aux armées de Paris (TAP).
3132 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3133 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3134 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
3135 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
3136 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3137 Témoignage de Stanislas Ntwali recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3138 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
3139 Témoignage d'Innocent Kayumba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3140 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
3141 Témoignage de Stanislas Ntwali recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3142 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda. Une fois arrivé, Vincent Usabyimfura constate que certains des leurs qui parlent français discutent avec eux. Autrement dit, il n'est pas venu après les avoir vus discuter avec eux, mais avant de les voir discuter ensemble.
3143 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3144 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3145 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3146 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3147 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3148 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
3149 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3150 Témoignages de rescapés recueillis le 19 décembre 2006 à l'occasion du déplacement de la Commission Mucyo à l'endroit précis où eut lieu cette rencontre du 27 juin 1994 (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3151 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3152 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3153 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3154 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3155 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.

3156 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3157 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3158 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3159 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3160 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3161 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3162 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
3163 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3164 Témoignage de Félicien Nzabamwita recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline de Kanyinya.
3165 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions. Témoignage également formulé par Bernard Kayumba devant le TAP : « Ils nous ont dit d'appeler ceux qui étaient cachés. »
3166 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3167 Note de l'auteur.
3168 Exposé fait par Eric Nzabihimana devant la commission Mucyo le 19 décembre 2006 à Bisesero à l'endroit précis de la rencontre du 27 juin 1994 entre Duval et les survivants tutsi (notes prises par Serge Farnel à l'occasion du déplacement de la commission Mucyo).
3169 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3170 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
3171 Témoignage de Cansilde Mukazitoni recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3172 Question posée par Bruno Boudiguet à Patrick de Saint-Exupéry en mars 2014.
3173 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3174 Témoignages de Jérôme Bayingana, de Vincent K. et d'Eric recueillis par African rights. Vincent K., qui avait alors huit ans, est un de ceux qui est sorti de sa fosse à l'appel d'Eric.
3175 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3176 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3177 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.

3178 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3179 Témoignage de Cansilde Mukazitoni recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3180 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3181 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3182 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
3183 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3184 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3185 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3186 Témoignage de Samuel Ndengiyinka recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Kanyinya.
3187 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
3188 Témoignage de Cansilde Mukazitoni recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3189 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
3190 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
3191 Note de l'auteur.
3192 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Bruno Boudiguet le 8 avril 2013 au Rwanda.
3193 Note de l'auteur.
3194 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Serge Farnel en février 2010 à Mumubuga.
3195 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
3196 Témoignages de rescapés de Bisesero recueillis par Serge Farnel le 30 avril 2009 à Bisesero.
3197 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
3198 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
3199 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
3200 Exposé fait par Jean-Baptiste Twagirayezu le 19 décembre 2006 à Bisesero à l'endroit précis de la rencontre du 27 juin 1994 entre Duval et les survivants tutsi (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3201 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3202 Exposé fait par Jean-Baptiste Twagirayezu le 19 décembre 2006 à Bisesero à l'endroit précis de la rencontre du 27 juin 1994 entre Duval et les survivants tutsi (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).

3203 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3204 Exposé fait par Jean-Baptiste Twagirayezu le 19 décembre 2006 à Bisesero à l'endroit précis de la rencontre du 27 juin 1994 entre Duval et les survivants tutsi (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3205 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3206 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3207 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
3208 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3209 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3210 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3211 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye. Ces derniers ne se cachent pas, mais marchent fièrement et sans peur. Avec leurs jumelles, Les Français peuvent même apercevoir des gens courir derrière d'autres personnes. De la colline Kana, on peut ainsi voir des miliciens courir après trois ou cinq Tutsi en fuite. Les Tutsi disent alors aux Français : « Voilà un exemple. »
3212 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3213 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3214 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3215 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3216 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3217 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3218 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3219 Témoignage de Vincent Kayigema recueilli par African rights.
3220 Témoignage de Vincent Kayigema extrait du documentaire réalisé par Anne Lainé et produit par Georges Kapler, Rwanda, Un Cri d'un Silence Inouï, 2004.
3221 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3222 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3223 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, page 67. Selon le témoignage de Patrick de Saint-Exupéry au TPIR, le pick-up était un véhicule militaire qui comprenait quatre ou cinq hommes.
3224 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994, p. 3.
3225 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda : les assassins racontent leurs massacres, *Figaro*, 29 juin 1994, p. 3. Patrick de Saint-Exupéry expliquera à nouveau cette

stratégie à l'occasion de son audition devant le TPIR en précisant qu'il parvint à cette conclusion à l'aide de recoupements faits seulement plus tard. Les Français sont souvent pistés par des militaires rwandais dont le véhicule arbore un drapeau français, ainsi qu'en témoigne Corine Lesnes dans Les ambiguïtés de l'opération « Turquoise », *Le Monde*, 28 juin 1994 : « Dimanche (26 juin), une voiture de militaires hutus est venue s'infiltrer, drapeau tricolore au vent, entre les Peugeot P4 français. Drapeau offert selon le conducteur, par l'un des membres du « gouvernement » installé à l'Hôtel Méridien de Gisenyi. »

3226 *Ibidem*.

3227 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.

3228 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 67.

3229 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 68. Dans son récit, Patrick de Saint-Exupéry semble accorder une entière confiance en Duval lorsqu'il écrit à son sujet : « Il a compris, il veut agir. Mais ici, il ne peut rien faire. Il n'a pas le choix : pour organiser le sauvetage, il faut abandonner provisoirement les rescapés. »

3230 Témoignage de Jacob Nkinzingabo recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda. Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par African rights. Eric Nzabihimana a déclaré que les soldats leur avaient dit qu'ils reviendraient dans trois jours, ce qu'il a confirmé au cours de son audition devant la Commission Mucyo à Kigali. Un des témoins devant le TAP, Bernard Kayumba, corrobore ce témoignage en déclarant : « Ils ont promis de revenir dans trois jours. » C'est également le cas, à Arusha le 17 novembre 1997 (Ubutabera n°27) d'un jeune étudiant de 20 ans qui avait donc 17 ans pendant le génocide : « Ils nous ont dit qu'ils allaient revenir dans deux ou trois jours. » Dominique Garraud ne fait pas, quant à lui, dans *Libération* du mercredi 29 juin, mention de la précision des trois jours lorsqu'il rapporte les propos tenus alors par Duval : « Il sera possible de venir vous chercher quand l'aide humanitaire sera arrivée. Nous allons revenir dans quelques jours. » Patrick de Saint-Exupéry exprime, en p. 71 de L'inavouable, ce qui lui semble être la raison pour laquelle Duval a dit aux survivants qu'il reviendrait d'ici trois jours : « A mon sens, il avait avancé ce chiffre comme on formule une promesse solennelle. Il s'était donné au pire trois jours, escomptant raccourcir le délai. Et cela me semble juste : quand on jure de sauver des hommes, on ne promet pas qu'on sera là le lendemain si on n'est pas certain d'être à l'heure. On leur fixe un but, aussi éloigné que possible. On les galvanise. On dit qu'il faut tenir, s'accrocher, se battre. Et on tente d'arriver au plus tôt. Diego a fait ce qu'il fallait, je n'ai aucun doute : il a agi en homme et en soldat. » Plus loin, il écrit : Ces trois jours sont restés pour moi une énigme. Non que je veuille mettre Diego en cause. (…) En revanche, ce qui m'est resté mystérieux, c'est qu'il ait fallu effectivement compter trois jours avant que les voués à la mort de Bisesero ne soient sauvés. L'opération Turquoise se voulait humanitaire. »

3231 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par African rights.

3232 Note de l'auteur.

3233 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.

3234 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.

3235 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.

3236 Note de l'auteur.

3237 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3238 Christophe Boisbouvier, RFI le 28 juin au soir.
3239 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye. Dans le rapport qu'il envoie le soir même à Paris, Duval écrit : « Ils ont directement impliqué les autorités locales de Kibuye comme participant à ces chasses à l'homme. » Le compte-rendu de l'audition de Duval en 1998 (Paul Quilès, Enquête sur la tragédie rwandaise 1990-1994, Assemblée nationale, rapport n°1271, 15 décembre 1998, tome III, Auditions, Vol. 2, p. 119) précise que l'officier français avait pris contact, entre le 24 et le 27 juin, avec les autorités locales. Duval a donc probablement déjà rencontré le préfet de Kibuye, Clément Kayishema. Rosier étant par ailleurs présent à Kibuye la veille de la rencontre de Duval avec les Tutsi. On ne peut donc balayer d'un revers de main l'hypothèse d'un éventuel accord permettant à Kayishema d'achever les massacres à Bisesero.
3240 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3241 Note de l'auteur.
3242 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3243 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3244 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3245 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo. Dominique Garraud appuie l'argument de Duval en écrivant dans son article publié le mercredi 29 juin dans *Libération* : « Avec 40 hommes présents sur la base de Kibuye, et disposant seulement de jeep P4, il n'a pas les moyens de faire plus pour eux. »
3246 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3247 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3248 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3249 François Luizet, Cris et murmures à Kibuye, *Le Figaro*, 27 juin 1994.
3250 Note de l'auteur.
3251 Dominique Garraud, Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes rwandaises, *Libération*, 29 juin 1994.
3252 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
3253 Note de l'auteur.
3254 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3255 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3256 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3257 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3258 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par la juge d'instruction Brigitte Raynaud, à Kigali, le 23 novembre 2005.
3259 Christophe Boisbouvier, RFI le 28 juin au soir.

3260 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3261 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3262 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3263 Note de l'auteur.
3264 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3265 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3266 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3267 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3268 Note de l'auteur.
3269 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3270 Note de l'auteur
3271 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3272 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3273 Témoignage d'Eric Nzabihimana devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo. Eric Nzabihimana a évoqué cette idée devant la commission Mucyo.
3274 Note de l'auteur.
3275 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3276 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3277 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
3278 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3279 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
3280 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3281 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3282 Note de l'auteur.
3283 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3284 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3285 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3286 Note de l'auteur.

3287 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3288 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par la juge d'instruction Brigitte Raynaud, à Kigali, le 23 novembre 2005.
3289 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3290 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3291 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par la juge d'instruction Brigitte Raynaud, à Kigali, le 23 novembre 2005.
3292 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3293 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3294 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3295 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
3296 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3297 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3298 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3299 Note de l'auteur.
3300 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3301 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3302 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3303 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3304 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
3305 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3306 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
3307 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli en décembre 2006 devant la Commission Mucyo. Extrait des Notes prises par Serge Farnel au cours des auditions publiques des témoins de faits de la commission Mucyo a Kigali en décembre 2006. Témoignage non consigné dans le rapport Mucyo.
3308 Note de l'auteur. Signalons à cet endroit un témoignage publié dans le rapport de la CEC L'Horreur qui vous prend au visage : la France au Rwanda (Karthala, 2005). Le chauffeur d'un chef Interahamwe raconte : « Ils (des militaires français) se sont divisés en petits groupes et se sont mis à rechercher les survivants tutsis. Quand ils en trouvaient, ils leur disaient qu'ils venaient les sauver alors que c'était un piège. Ils arrivaient, les rassuraient en leur disant qu'il n'y avait plus rien à craindre, qu'il n'y avait plus de problèmes. Ils repartaient et donnaient le signal en tirant en l'air. Nous comprenions alors que les Français partaient, et les Interahamwe se mettaient en route pour aller tuer ces gens. »
3309 Témoignage de Vincent Kayigema extrait du documentaire réalisé par Anne

Lainé et produit par Georges Kapler, Rwanda, Un Cri d'un Silence Inouï, 2004.
3310 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994. Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
3311 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3312 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3313 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3314 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana, noté ici Baptiste Hakizimana pour ne pas le confondre avec un homonyme, recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3315 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3316 Ce fut la scène principale du film Shooting dogs.
3317 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 68.
3318 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 à Mu Byiha.
3319 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994. Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema, TPIR, 18 novembre 1997.
3320 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3321 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
3322 Témoignage de Stanislas Ntwali recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3323 Témoignage de Vincent K. recueillie par African Rights.
3324 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3325 Témoignage d'Innocent Kayumba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3326 Note de l'auteur.
3327 *Ibidem*.
3328 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana, noté ici Baptiste Hakizimana pour ne pas le confondre avec un homonyme, recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3329 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3330 Témoignage de Stanislas Ntwali recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3331 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 au Rwanda.
3332 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par Boniface Nkusi en novembre 2013 à Kigali. Entretien diligenté par Serge Farnel et Bruno Boudiguet.

3333 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par Boniface Nkusi en novembre 2013 à Kigali. Entretien diligenté par Serge Farnel et Bruno Boudiguet. Esther voit des Blancs s'entretenant avec un homme tutsi dont elle ignore le nom. Les Français veulent voir combien sont les Tutsi. Ils leur disent qu'ils reviendront les protéger dans trois jours.
3334 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
3335 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
3336 Témoignage de Charles Serumba recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
3337 Témoignage de Philémon Namuhoranye recueilli par Bruno Boudiguet le 12 novembre 2013 à Mataba.
3338 Témoignage d'Uziel Ndamage recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3339 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par Boniface Nkusi en novembre 2013 à Kigali. Entretien diligenté par Serge Farnel et Bruno Boudiguet.
3340 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
3341 *Ibidem.*
3342 Témoignage de Vincent K. recueillie par African Rights.
3343 Témoignage de Siméon recueilli par African rights.
3344 Témoignage de Jérôme recueilli par African rights.
3345 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3346 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3347 Témoignage d'Uziel Ndamage recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3348 Note de l'auteur.
3349 *Ibidem.*
3350 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3351 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3352 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3353 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3354 Note de l'auteur.
3355 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3356 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3357 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3358 Note de l'auteur
3359 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30

avril 2013 à Mpanga. Information recueilli en prison auprès de Jean-Baptiste Twagirayezu.
3360 Note de l'auteur.
3361 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004.
3362 Note de l'auteur.
3363 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga. Information recueilli en prison auprès de Jean-Baptiste Twagirayezu.
3364 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3365 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3366 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3367 Note de l'auteur.
3368 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye. Abadacogora signifie « ceux qui ne sont jamais défaillants ».
3369 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3370 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3371 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3372 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3373 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3374 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3375 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3376 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3377 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3378 Note de l'auteur.
3379 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3380 Pierre Péan citant Saint-Exupéry, dans Pierre Péan, Noire fureur, blancs menteurs, Fayard, 2005, p. 462.
3381 Patrick de Saint-Exupéry, Rwanda: Les assassins racontent leurs massacres, *Le Figaro*, 29 juin 1994.
3382 Note de l'auteur.
3383 *Ibidem*.
3384 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.

3385 *Ibidem*.
3386 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 71.
3387 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3388 Extrait plus large du compte-rendu de Jean-Rémy Duval : « Dans le secteur de Bisesero, nous avons rencontré une centaine de Tutsis réfugiés dans la montagne. Ils se sont présentés spontanément sur la piste en voyant les véhicules des militaires français. Ils seraient environ deux mille cachés dans les bois. D'après eux, la chasse aux Tutsis a lieu tous les jours, menée par des éléments de l'armée, gendarmerie, milices encadrant la population. Ils nous ont montré des cadavres de la veille et du jour même, dont un enfant blessé, témoin des combats du jour. Ils sont dans un état de dénuement nutritionnel, sanitaire et médical extrême. Ils ont directement impliqué les autorités locales de Kibuye comme participant à ces chasses à l'homme. (...) Ils espèrent notre protection immédiate et leur transfert en un lieu protégé. J'ai pu leur promettre que nous reviendrions les voir et que l'aide humanitaire arriverait bientôt. Il y a là une situation d'urgence qui débouchera sur une extermination si une structure humanitaire n'est pas rapidement mise en place, ou tout au moins des moyens pour arrêter ces chasses à l'homme. »
3389 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012 Ce document porte un titre : il est le « Fax n°3 », ce qui le positionne dans une série dont on n'a pas connaissance.
3390 Note de l'auteur.
3391 Sam Kiley, UN dithers on Rwanda rescue as Tutsi hail French troops, *The Times*, 27 juin 1994: "In Paris, French leaders claimed that their military expedition had won over the endangered Tutsi population and that growing international support was vindicating the decision to send troops in. [...] The slaughter of Tutsi by Rwandan government supporters continued unabated in spite of a meeting between the government and the Pope's envoy, who pleaded for an end of the killings. When the French troops left Gisenyi where Cardinal Roger Etchegaray met representatives of the Rwandan government, houses continued to burn in the commune of Bisesero, ten miles inland from Lake Kivu near Kibuye."
3392 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga.
3393 Note de l'auteur.
3394 *Ibidem*.
3395 Le 27 juin au soir sur France 2.
3396 Note de l'auteur.
3397 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
3398 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3399 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
3400 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3401 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission

Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
3402 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3403 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
3404 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3405 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
3406 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3407 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Annexes du rapport Mucyo.
3408 Témoignage d'Emmanuel Ibyimana (ex-FAR) recueilli par la commission Mucyo en séance publique le 13 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3409 Note de l'auteur.
3410 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3411 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye. Ngagimana est décédé en 2007.
3412 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3413 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3414 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3415 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3416 Note de l'auteur.
3417 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3418 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3419 Commission Mucyo à Gishyita le 19 décembre 2006 (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3420 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3421 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3422 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3423 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo.

Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3424 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3425 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012 (Entretien téléphonique avec Raymond Bonner, février 2008) Les deux journalistes décriront cette scène dans leurs articles.
3426 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3427 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions. Témoignage confirmé à Gishyita le 19 décembre 2006 devant la commission Mucyo (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3428 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3429 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3430 Note de l'auteur.
3431 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3432 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3433 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3434 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3435 Témoignage d'Isidore Kayiranga recueilli le 19 décembre 2006 par la commission Mucyo à Gishyita (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3436 Note de l'auteur : sa maison a été brûlée probablement pour effacer toute trace compromettante, mais on ignore à ce jour comment cet incendie a été provoqué. Une autre maison a été aujourd'hui reconstruite au même endroit.
3437 Note de l'auteur.
3438 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3439 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3440 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3441 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3442 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3443 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo.

Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo. Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004. Vincent Hugeux rapporte le témoignage suivant : «Les Français nous voyaient monter et descendre de Bisesero (…). Ils nous suivaient à la jumelle, mais n'ont jamais rien dit.»

3444 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3445 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

3446 Note de l'auteur.

3447 Sam Kiley, Times Newspapers Ltd. Friday, 3 avril 1998: "*The Times* gave the map co-ordinates of Bisesero to the French and said, after a frightening tour of the area : "Large numbers of Tutsis are being killed as we speak. You must go in and stop them.""

3448 Note de l'auteur.

3449 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3450 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.

3451 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3452 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo. Dans Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004, Vincent Hugeux écrit que c'est le bourgmestre qui assure cette formation : « L'école qu'occupe le détachement tricolore jouxte le camp d'entraînement où le bourgmestre enseigne aux miliciens le maniement du fusil. » Cette information n'a toutefois pas été précisée par les témoignages entendus par Serge Farnel. Un témoin a affirmé, au cours du déplacement de la Commission Mucyo le 19 décembre 2006 à Gishyita, que les Interahamwe y furent entraînés par un policier originaire de Rusenyi (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement). On peut imaginer qu'aussi bien le bourgmestre que ce policier assuraient cette formation.

3453 Selon un témoignage recueilli à Gishyita le 19 décembre 2006 (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).

3454 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3455 Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004.

3456 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3457 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012

3458 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3459 A ne pas confondre avec la localité zaïroise du même nom. La colline de Mugunga est ici, au Rwanda, dans la préfecture de Gitarama.
3460 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3461 Note de l'auteur.
3462 Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004. Hugeux a interviewé des miliciens à la prison de Gisovu en 2004. Le mandat est clair : «Finissons-en. Ils sont regroupés, ce sera plus facile.»
3463 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3464 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3465 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3466 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3467 Note de l'auteur.
3468 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3469 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3470 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3471 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3472 Témoignages recueillis le 19 décembre 2006 devant l'ancien bar de Mika auprès d'anciens Interahamwe (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3473 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions. Jean de Dieu Mucyo, président de la commission Mucyo, a demandé, à Kigali, au témoin de chanter la chanson des Hutu, ce dont s'est souvenu le témoin qui la lui a chantée.
3474 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3475 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3476 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3477 Note de l'auteur.
3478 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3479 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo.

Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3480 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3481 Note de l'auteur.
3482 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3483 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions. Compte-rendu de *Rwanda News Agency* : « Isidore, qui avait une relation de parenté proche avec le bourgmestre de Gishyita, Charles Sikubwabo, et habitait le centre de Gishyita, a eu le loisir d'observer l'attitude des soldats français. » Isidore Kayiranga habite tout près de l'une des trois bases françaises. Il a quatre enfants, Sikubwabo ayant épousé sa sœur aînée dont Isidore a le même père.
3484 Note de l'auteur.
3485 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3486 Commission Mucyo à Gishyita le 19 décembre 2006 (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3487 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3488 Commission Mucyo à Gishyita le 19 décembre 2006 (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3489 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3490 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3491 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
3492 Note de l'auteur.
3493 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3494 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3495 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3496 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3497 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3498 Témoignages de Jean-Damascène Uzabakiriho et d'Orose Nisengwe devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3499 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3500 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques

des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3501 *Ibidem.*
3502 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3503 Note de l'auteur.
3504 Interview de Jean-Marie Vianney Nzabakurikiza, caporal de gendarmerie pendant le génocide, réalisée par *Jeune Afrique* international (J.A.I) à Kigali. Plus d'une fois, Jean-Marie Vianney Nzabakurikiza tient des barrages avec des militaires français. On met alors les Tutsi à part et on les confie aux Interahamwe, plus personne n'en entendant alors plus parler.
3505 Témoignage de Jean-Damascène Uzabakiriho devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3506 Témoignages de Jean-Damascène Uzabakiriho et de Jean Paul Nturanyenabo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo. Les témoins Jean-Damascène Uzabakiriho et Jean Paul Nturanyenabo ont ainsi déclaré que les miliciens avaient été transférés de Mukamira au camp de Gisenyi où on leur a donné des armes en vue d'une campagne meurtrière à Bisesero.
3507 Témoignage d'Agnès Mukabacondo recueilli par la Commission Mucyo le 20 décembre 2006.
3508 Note de l'auteur.
3509 Témoignage d'Agnès Mukabacondo recueilli par la Commission Mucyo le 20 décembre 2006.
3510 Note de l'auteur.
3511 Témoignage de Tharcisse Nsengiyumva recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier les 8 et 9 janvier 2003 à Remera (Kigali).
3512 Témoignage de Jean-Bosco Habimana recueilli par Georges Kapler en mars 2004 à la prison de Cyangugu. Publié dans Laure Coret et François-Xavier Verschave, L'horreur qui nous prend au visage (rapport de la Commission d'enquête citoyenne), Karthala, 2005. Le prénommé Edouard est probablement le chef milicien et commerçant de Kamembe (Cyangugu), Edouard Bandetse.
3513 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga.
3514 Témoignage de Tharcisse Nsengiyumva recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier les 8 et 9 janvier 2003 à Remera (Kigali).
3515 Témoignages d'anciens Interahamwe recueillis le 19 décembre 2006 à Gishyita (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3516 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3517 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3518 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3519 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3520 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises

par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo : « Cette place était très jolie à l'époque, pavée, mais a depuis été complètement spoliée. »
3521 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
3522 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3523 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3524 Note de l'auteur.
3525 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3526 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3527 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3528 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
3529 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3530 *Ibidem*.
3531 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3532 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
3533 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3534 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3535 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3536 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo. Ce témoin qui était convoyé pour aller tuer les Tutsi à Bisesero affirme s'être fait ouvrir les barrières par des soldats français à cette fin. Parmi ces barrières, certaines furent érigées par les soldats français tandis qu'ils prirent le contrôle d'autres barrières préalablement existantes aux mains des Interahamwe. Le fait que les soldats français aient organisé, par le biais des barrières de Gishyita dont ils prirent le contrôle, l'aiguillage des miliciens génocidaires en route vers leurs victimes de Bisesero, met à mal la citation du lieutenant-colonel français Jacques Hogard, chef du groupement sud de Turquoise, interviewé par Gabriel Périès en p. 328 de son ouvrage écrit avec David Servenay, Une guerre noire – Enquête sur les origines du génocide rwandais (1959-1994), La Découverte 2007 : « On est confronté à des barrages. On les démantèle en souplesse en disant : « la France s'occupe de la sécurité des populations, ce n'est plus vous, c'est nous. »

3537 Note de l'auteur.
3538 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo. Il a fait savoir que c'était aujourd'hui une école qui s'appelle « Bisesero ».
3539 On pouvait, en décembre 2006, encore voir le trou creusé par les soldats français en 1994.
3540 Témoignage recueilli sur place le 19 décembre 2006 (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3541 Note de l'auteur.
3542 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3543 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3544 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3545 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3546 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3547 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3548 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3549 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3550 Note de l'auteur.
3551 *Ibidem*.
3552 Témoignage de Philémon Namuhoranye recueilli par Bruno Boudiguet le 12 novembre 2013 à Mataba (Bisesero).
3553 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3554 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3555 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3556 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
3557 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3558 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
3559 Joseph Mpambara fut arrêté le 7 août 2006 aux Pays-Bas, à peine trois mois après que le gouvernement du Rwanda eut publié une « notice rouge » concernant

92 génocidaires en fuite.
3560 A l'occasion du déplacement de la commission Mucyo à Gishyita le 19 décembre 2006, d'anciens miliciens se sont accordés sur ce point. Notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement. Il doit s'agir d'Athanase Namuhoranye.
3561 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3562 Note de l'auteur.
3563 Témoignage d'Alphonse Sibomana recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3564 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
3565 Note de l'auteur.
3566 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
3567 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3568 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3569 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3570 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3571 Au cours du déplacement de la Commission Mucyo le 19 décembre 2006 à Gishyita, aussi bien les rescapés que les anciens Interahamwe s'accordèrent sur ce point. Notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement.
3572 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3573 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3574 *Ibidem*.
3575 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
3576 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3577 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3578 Note de l'auteur.
3579 Témoignage de Zébulon Mbarukeye recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3580 Témoignage de David Ndengeyabahizi recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3581 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
3582 Témoignage de Gaspard Nzabahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3583 Témoignage de Pascal Mutarabirwa recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3584 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait du

rapport Mucyo.
3585 Témoignage d'Innocent Twayigize recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3586 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
3587 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
3588 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
3589 Note de l'auteur.
3590 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3591 Note de l'auteur.
3592 *Ibidem*.
3593 Témoignage de Charles Kayibanda-Bukire recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3594 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3595 Note de l'auteur. A noter ce témoignage d'Habimana Gisama, rescapé de Bisesero, publié dans le « dossier pour aller plus loin » du site web www.arenes.fr: « Dans « toute la zone Turquoise », des appels étaient lancés depuis des hélicoptères « pour que les gens sortent de leur cachette. Et une fois qu'ils en sortaient, on les tuait tous ». »
3596 Témoignage d'Anastase Kalisa recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3597 Témoignage de Charles Mutiganda recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3598 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana, noté ici Baptiste Hakizimana pour ne pas le confondre avec un homonyme, recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3599 Note de l'auteur.
3600 Témoignage de Charles Mutiganda recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3601 Témoignage de Dativa Mushimiyimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3602 Témoignage de Pascal Basabose recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3603 Témoignage de Zéphirin Hategekimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3604 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga. Information de seconde main recueillie en prison auprès de Jean-Baptiste Twagirayezu.
3605 Témoignage de Jean Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3606 Témoignage de Straton Sinzabakwira recueilli par Bruno Boudiguet le 30 avril 2013 à Mpanga. Information de seconde main recueillie en prison auprès de Jean-Baptiste Twagirayezu.
3607 Note de l'auteur.
3608 Témoignage de Stanislas Ntwali recueilli par Bruno Boudiguet en novembre

2013 au Rwanda.
3609 Habimana Gisama, rescapé de Bisesero. Témoignage publié dans le « dossier pour aller plus loin » du site web www.arenes.fr
3610 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3611 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
3612 Propos d'Eric Nzabihimana dans Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004.
3613 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3614 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3615 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3616 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3617 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3618 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
3619 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3620 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
3621 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3622 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3623 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3624 Commentaire de la vérificatrice de traduction.
3625 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3626 Témoignage de Jean Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3627 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3628 Note de l'auteur.
3629 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3630 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3631 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3632 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
3633 Note de l'auteur.
3634 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.

3635 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3636 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3637 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
3638 *Ibidem*.
3639 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3640 Témoignage de Cansilde Mukazitoni recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3641 Témoignage d'Emmanuel Mukeshimana recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
3642 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3643 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3644 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
3645 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 au Rwanda.
3646 Témoignage de Dativa Mushimiyimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3647 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3648 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
3649 Témoignage de Charles Kayibanda-Bukire recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3650 Témoignage de Samuel Ndengiyinka recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Kanyinya.
3651 Alison Des Forges (dir.), Aucun témoin ne doit survivre, Human rights watch, Fédération internationale des Droits de l'Homme, Karthala, 1999.
3652 Raymond Bonner, Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role, *New York Times*, 1er juillet 1994: "The French military unit based in Gishyita, four miles of Bisesero, was aware that people in the mountains were being killed every night, Comdr. Marin Gillier said on Wednesday."
3653 Diffusé dans le journal télévisé de 13h, TF1, 29 juin 1994. Reportage de Catherine Jentile et Thierry Froissard.
3654 Note de l'auteur.
3655 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3656 Témoignage d'un survivant recueilli le 19 décembre 2006 à Bisesero.
3657 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3658 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 au Rwanda.
3659 Témoignage de Stanislas Ntwali recueilli par Bruno Boudiguet en novembre

2013 au Rwanda.
3660 Témoignage de Cansilde Mukazitoni recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3661 Témoignage de Zacharie Munyampara recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3662 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
3663 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3664 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 au Rwanda.
3665 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
3666 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3667 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3668 Témoignage de Léonidas Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3669 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
3670 Témoignage de Philémon Namuhoranye recueilli par Bruno Boudiguet le 12 novembre 2013 à Mataba (Bisesero).
3671 Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004 - Interview par Vincent Hugeux de miliciens et soldats rwandais en 2004 à la prison de Gisovu.
3672 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3673 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3674 *Ibidem*.
3675 Note de l'auteur.
3676 *Ibidem*.
3677 Remarque faite par un Français nommé Thierry Croiselette, dont le président de la Commission Nationale Indépendante, M. Mucyo, a fait savoir le 19 décembre 2006 à Gishyita, qu'il a écrit un document expliquant comment les soldats français observaient Bisesero avec des jumelles de l'endroit où il se trouvait alors (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement). L'auteur dudit document aurait notamment expliqué que les jumelles n'étaient pas nécessaires étant donné qu'on peut voir, de cet endroit, les gens de Bisesero courir. Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo : « C'est tellement proche que tout le monde peut voir. »
3678 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3679 Rapport de Marin Gillier (vers midi le 27 juin 1994) : « Une inspection à la jumelle ne permet guère d'analyser la situation. L'observation par le système de visée d'un poste de tir de missiles Milan nous permet de constater, dans le lointain,

une certaine agitation. »
3680 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition publique du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions. - Rapport de Marin Gillier : (vers midi le 27 juin 1994) « La population alentour est immédiatement questionnée : il s'agirait d'une centaine de villageois qui s'attaqueraient aux éléments infiltrés du FPR. » Il semble bien, en croisant l'extrait du rapport de Marin Gillier avec le témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo que la « population alentour » évoquée par Marin Gillier dans son rapport ne soit autre que le bourgmestre de Gishyita.
3681 Note de l'auteur.
3682 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu devant la commission Mucyo. Audition du 15 décembre 2006. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3683 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
3684 Note de l'auteur.
3685 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3686 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3687 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
3688 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3689 Isabelle Staes le 28 juin en direct de Gishyita pour France 2.
3690 TF1.
3691 Note de l'auteur.
3692 Noires fureurs, Blancs menteurs de Pierre Péan, p. 476 : Interview accordé par Rosier à Péan.
3693 Audition Duval devant la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda, le 17 juin 1998 : « Le 28 juin au matin, il a indiqué avoir procédé à une opération d'évacuation par hélicoptère des religieuses vers Goma. »
3694 Corine Lesnes, M. Léotard craint de nouvelles difficultés pour le dispositif « Turquoise », *Le Monde*, 1er juillet 1994.
3695 Sam Kiley, Dawn raid by French rescues nuns and orphans, *The Times*, 29 juin 1994.
3696 Corine Lesnes, Trente-cinq religieuses et sept orphelines sont évacuées par les militaires français, *Le Monde*, 29 juin 1994 : « » Les autorités locales voulaient bien nous protéger si on n'accueillait pas de réfugiés », explique sœur Andrée François, une religieuse belge qui a refusé début avril toute évacuation qui n'inclurait que les expatriés. »
3697 Note de l'auteur.
3698 Note de l'auteur.
3699 Dominique Garraud, Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes rwandaises, *Libération*, 29 juin 1994.
3700 Note de l'auteur.
3701 Suite à l'interview du colonel Martin-Berne par Gabriel Périès, ce dernier écrit p. 319 de son ouvrage écrit avec David Servenay, Une guerre noire – Enquête sur les

origines du génocide rwandais (1959-1994), La Découverte 2007 : « Le truc le plus classique d'une bonne manœuvre médiatique consiste à focaliser l'attention des journalistes sur un aspect particulier de la mission, si possible positif : sauvetage des civils, protection des réfugiés, pour mieux accomplir, ailleurs, un autre aspect de la mission, moins visible : fourniture clandestine d'armes à l'une des parties, élimination d'un ennemi identifié ou opération de renseignements ».

3702 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012 Laure de Vulpian fait savoir que « l'évacuation terminée, l'officier a eu le temps d'indiquer au journaliste de France 2 qu'il avait découvert la veille des Tutsi menacés à Bisesero. » Duval perdrait en effet à ne pas le lui dire étant donné qu'il était en présence de journalistes le 27 juin et qu'il sait que l'information sera maintenant rendue publique, ce qui sera d'ailleurs le cas ce midi sur RFI.

3703 Noires fureurs, Blancs menteurs de Pierre Péan, p. 476 ; Interview accordé par Rosier à Péan.

3704 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012

3705 28 juin, Benoît Duquesne en direct pour France 2 (émission Télématin).

3706 RFI, 28 juin 94, Afrique matin.

3707 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012

3708 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.

3709 RFI, 28 juin 94, Afrique midi.

3710 TF1, 28 juin 1994.

3711 Note de l'auteur.

3712 Selon Dominique Garraud également présent. Dominique Garraud, Le nettoyage ethnique continue dans les montagnes rwandaises, *Libération*, 29 juin 1994.

3713 Déclaration de Duval. Paul Quilès, Enquête sur la tragédie rwandaise 1990-1994, Assemblée nationale, rapport n°1271, 15 décembre 1998, tome III, auditions, Vol. 2 p. 119.

3714 28 juin, 20h de TF1.

3715 RFI, 28 juin 94, Afrique soir.

3716 Note de l'auteur.

3717 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012

3718 Note de l'auteur.

3719 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012

3720 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali et le 31 juillet 2007 à Kibuye devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

3721 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3722 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu entendu le 19 décembre 2006 à Gishyita par la commission Mucyo (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).

3723 Note de l'auteur.

3724 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema

devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3725 Note de l'auteur.
3726 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
3727 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3728 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
3729 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3730 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
3731 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3732 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
3733 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3734 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
3735 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3736 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3737 Jean-François Dupaquier, Là-haut, sur la colline de Bisesero, XXI, avril 2010.
3738 RFI, 28 juin 94, Afrique midi.
3739 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006. Marin Gillier écrit « vers la mi-journée » dans son rapport à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda.
3740 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda.
3741 Note de l'auteur.
3742 RFI, 29 juin 94, Afrique midi.
3743 Corine Lesnes, M. Léotard craint de nouvelles difficultés pour le dispositif « Turquoise », *Le Monde*, 1er juillet 1994.
3744 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3745 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda.
3746 Corine Lesnes, M. Léotard craint de nouvelles difficultés pour le dispositif « Turquoise », *Le Monde*, 1er juillet 1994.
3747 Pierre Péan, Noire fureur, blancs menteurs, Fayard, 2005, p. 482.
3748 Corine Lesnes, M. Léotard craint de nouvelles difficultés pour le dispositif « Turquoise », *Le Monde*, 1er juillet 1994.
3749 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda.
3750 Corine Lesnes, M. Léotard craint de nouvelles difficultés pour le dispositif « Turquoise », *Le Monde*, 1er juillet 1994.
3751 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte,

2012
3752 Note de l'auteur.
3753 Corine Lesnes, M. Léotard craint de nouvelles difficultés pour le dispositif « Turquoise », *Le Monde*, 1er juillet 1994.
3754 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda.
3755 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* en date du 1er juin 2006.
3756 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda. Dans la tribune que lui accorde le *Figaro* le 1er juin 2006, Marin Gillier précise que l'objectif est de « lever le doute sur d'éventuelles velléités du FPR ».
3757 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* en date du 1er juin 2006.
3758 Raymond Bonner, Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role, *New York Times*, 1er juillet 1994: "The French military unit based in Gishyita, four miles of Bisesero, was aware that people in the mountains were being killed every night, Comdr. Marin Gillier said on Wednesday." Dans ses futurs écrits, que ce soit à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda en 1998 ou par le biais d'une tribune dans le *Figaro* en date du 1er juin 2006, Marin Gillier n'évoquera que les bruits entendus le 27 juin 1994 à midi à défaut de tout autre événement, en particulier de nuit.
3759 Raymond Bonner, Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role, *New York Times*, 1er juillet 1994.
3760 Corine Lesnes, M. Léotard craint de nouvelles difficultés pour le dispositif « Turquoise », *Le Monde*, 1er juillet 1994.
3761 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3762 Corine Lesnes, M. Léotard craint de nouvelles difficultés pour le dispositif « Turquoise », *Le Monde*, 1er juillet 1994.
3763 *Ibidem*.
3764 Raymond Bonner, Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role, *New York Times*, 1er juillet 1994: "Leotard rejected any operation to evacuate or protect the embattled Tutsi at Bisesero saying that the French "did not have enough troops to protect everyone".
3765 Corine Lesnes, M. Léotard craint de nouvelles difficultés pour le dispositif « Turquoise », *Le Monde*, 1er juillet 1994.
3766 Note de l'auteur.
3767 Rapport de Marin Gillier devant la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda.
3768 Pierre Péan, Noires fureurs, Blancs menteurs, p. 482.
3769 Rapport de Marin Gillier devant la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda.
3770 Note de l'auteur.
3771 Raymond Bonner, As French Aid the Tutsi, Backlash Grows, *New York Times*, 2 juillet 1994: "Earlier this week, Colonel Gillier refused to answer any questions about who was doing the killing in the mountains and whether there were Tutsi in need of help. "I do not wish to get involved in a political matter" he said."
3772 Note de l'auteur.
3773 *Reuters*, 29 Juin, 15h42.
3774 Note de l'auteur.
3775 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte,

2012
3776 *Ibidem*.
3777 Note de l'auteur.
3778 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3779 Note de l'auteur.
3780 Témoignage de Hérédion, le chef d'un petit groupe de rescapés dans Michel Peyrard, Terré dans son trou depuis deux mois, Bernard voit au-dessus de lui les bottes de ses bourreaux..., *Paris Match*, 14 juillet 1994.
3781 Note de l'auteur.
3782 Témoignages recueillis à Bisesero le 19 décembre 2006 auprès de rescapés tutsi (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3783 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3784 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3785 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3786 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3787 Témoignage de Jean-Baptiste Twagirayezu recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
3788 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3789 Note de l'auteur.
3790 RFI, 29 juin 94, Afrique soir.
3791 Note de l'auteur.
3792 Journal télévisé de 20h, France 2, 29 juin 1994.
3793 Journal télévisé de 20h, TF1, 29 juin 1994.
3794 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3795 Note de l'auteur.
3796 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3797 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
3798 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3799 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
3800 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
3801 *Ibidem*.
3802 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
3803 Note de l'auteur.
3804 *Ibidem*.
3805 *Ibidem*.
3806 *Ibidem*.

3807 *Ibidem*.
3808 Philippe Boisserie, Danielle Birck, Retour sur images, *Les Temps modernes*, n° 583, juillet-août 1995.
3809 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3810 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
3811 Philippe Boisserie, Danielle Birck, Retour sur images, *Les Temps modernes*, n° 583, juillet-août 1995
3812 RFI, 30 juin 94, Afrique matin.
3813 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda. Il n'est pas inintéressant de mettre « les incertitudes qui planent sur les heures à venir » ainsi que le refus qui s'ensuit en perspective avec les propos du colonel Martin-Berne recueillis par Gabriel Périès et présentés en p.319 de son ouvrage écrit avec David Servenay, Une guerre noire – Enquête sur les origines du génocide rwandais (1959-1994), La Découverte 2007 : « Dans tous les cas, sur le champ de bataille, il ne faut jamais embarquer des journalistes si l'on n'est pas certain de ce que l'on va découvrir au bout du chemin. » Le colonel Jacques Martin-Berne est présenté en p. 315 dudit ouvrage : il fut, en 1994, chef du bureau d'instruction, formation et droit de la guerre de la force d'action rapide (FAR), une des unités les plus prestigieuses de l'armée de terre, celle qui va fournir les effectifs de l'opération turquoise.
3814 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3815 Note de l'auteur.
3816 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006. Cette version de la progression de Marin Gillier est en totale contradiction avec celle de son chef, le colonel Jacques Rosier : « Dans la région de Gishyita, l'action de reconnaissance est reprise au lever du jour avec tous les moyens dont dispose Gillier. Aucun journaliste n'y participe car la progression se fait à pied. Elle est lente compte tenu du relief mais elle est également prudente car le souci de Gillier est toujours de ne pas avoir à se heurter à d'éventuels éléments APR [Armée patriotique rwandaise, bras armé du FPR] infiltrés. » (Entretien de Jacques Rosier, alors général, inclus dans le livre de Bernard Lugan : François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda, éditions du Rocher, mars 2005). Il est intéressant de noter que la réédition en 2007 de ce livre de Bernard Lugan censée faire état de la version officielle militaire ne traite plus de la question de Bisesero.
3817 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3818 Philippe Boisserie, Danielle Birck, Retour sur images, *Les Temps modernes*, n° 583, juillet-août 1995.
3819 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3820 Philippe Boisserie, Danielle Birck, Retour sur images, *Les Temps modernes*, n° 583, juillet-août 1995.
3821 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3822 Philippe Boisserie, Danielle Birck, Retour sur images, *Les Temps modernes*, n° 583, juillet-août 1995
3823 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte,

2012
3824 Philippe Boisserie, Danielle Birck, Retour sur images, *Les Temps modernes*, n° 583, juillet-août 1995
3825 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3826 Journal télévisé de vingt heures sur France 2, 30 juin 1994.
3827 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3828 Philippe Boisserie, Danielle Birck, Retour sur images, *Les Temps modernes*, n° 583, juillet-août 1995.
3829 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3830 *Ibidem*.
3831 Interview de Rosier le 30 juin à Bukavu par Corine Lesnes, dans A la rencontre des victimes dans le « triangle de Kibuye », *Le Monde*, 2 juillet 1994.
3832 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda et Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
3833 Extrait de la déposition d'Eric Nzabihimana au Tribunal aux armées de Paris (TAP).
3834 Sam Kiley, Troops ignore killing French 'turned blind eye' to Tutsi massacre *The Times*, 3 avril 1998.
3835 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3836 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3837 Note de l'auteur.
3838 *Ibidem*.
3839 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3840 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3841 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3842 Sam Kiley, Troops ignore killing French 'turned blind eye' to Tutsi massacre *The Times*, 3 avril 1998.
3843 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3844 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3845 Note de l'auteur.
3846 Témoignage de Zéphirin Hategekimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3847 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3848 Note de l'auteur.
3849 Interview de Thierry Prungnaud par Laure de Vulpian, France Culture, 22 avril 2005.
3850 Baptisé ainsi depuis 1952, il s'agit en fait de l'ancien régiment de Barzières-dragons qui, il y a plus de 300 ans, combattait pour le roi de France.

3851 Note de l'auteur.
3852 Interview de Thierry Prungnaud par Laure de Vulpian, France Culture, 22 avril 2005. Prungnaud ajoute : « Je ne vais pas citer de noms. »
3853 Interview de Thierry Prungnaud par Laure de Vulpian, France Culture, 22 avril 2005.
3854 Note de l'auteur.
3855 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3856 Note de l'auteur.
3857 *Ibidem*.
3858 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3859 Sam Kiley, Injured Tutsi stagger from forest hideouts, *The Times*, 1er juillet 1994.
3860 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3861 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012 Témoignage de Benoît Gysembergh.
3862 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004.
3863 Sam Kiley, Troops ignore killing French 'turned blind eye' to Tutsi massacre *The Times*, 3 avril 1998.
3864 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012 Témoignage de Benoît Gysembergh.
3865 Note de l'auteur.
3866 Gysembergh a rejoint l'équipe de *Paris Match* en 1977. A l'occasion d'une exposition de ses photographies qui s'est tenue à Perpignan du 28 août au 12 septembre 2004, il a expliqué qu'il « étai(t) sur une route poussiéreuse du Burkina Faso, l'après-midi du 7 avril 1994, quand la BBC annonçait des « troubles » au Rwanda. »
3867 D'après Michel Peyrard, Théoneste, de son vrai nom Anastase Bimenimana, surnommé « Kamenyi », a été tué en 1997 par des « infiltrés » hutu venus du Congo voisin après que les Hutu y eurent été exfiltrés en vue de la tentative de reconquête du Rwanda. Son assassinat en janvier 1996 sur la colline de Kabira, dans la commune de Gisovu, est raconté par des témoins dans La preuve assassinée. African Rights, 1996.
3868 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004.
3869 Témoignage d'Eric Nzabihimana dans Raymond Bonner, Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role, *New York Times*, 1er juillet 1994.
3870 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004.
3871 Note de l'auteur.
3872 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004.

3873 Dans Génocide rwandais : les fausses accusations de Kagame, *Paris Match*, 8 avril 2004, Michel Peyrard écrit que ce sont lui-même et Gysembergh qui ont découvert les rescapés le 30 juin et prévenu les militaires français, faisant au passage l'impasse sur la présence à leur côté de Sam Kiley ainsi que de Dominic Cunningham Reid. Sam Kiley est pourtant celui grâce à qui Peyrard et Gysembergh ont eu l'information de la présence de survivants tutsi à Bisesero. A l'occasion d'une exposition de ses photographies à Perpignan du 28 août au 12 septembre 2004, Gysembergh insiste : « Dix années plus tard après ce génocide, je suis retourné avec Michel Peyrard à Bisesero, la colline où nous avions contribué, en prévenant les militaires français, à sauver quelques centaines de Tutsis. »
3874 Témoignage de Jérôme recueilli par African rights. Michel Peyrard, Terré dans son trou depuis deux mois, Bernard voit au-dessus de lui les bottes de ses bourreaux..., *Paris Match*, 14 juillet 1994.
3875 Témoignage de Jérôme recueilli par African rights.
3876 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3877 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004, p. 80. Peyrard écrit « Dinant » au lieu de « Dunant » mais il s'agit bien d'Olivier Dunant.
3878 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3879 Raymond Bonner, Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role, *New York Times*, 1er juillet 1994.
3880 Photo publiée dans Le Point du 28 mars 2005 et dans *Raids* n°101, octobre 1990.
3881 Raymond Bonner, Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role, *New York Times*, 1er juillet 1994.
3882 Interview de Thierry Prungnaud par Sadek Hajji « Nous avons donné à manger aux tueurs », Le Point, 28 mars 2005. Prungnaud n'y évoque pas ici non plus le fait qu'il ait préalablement été prévenu par des journalistes.
3883 Note de l'auteur.
3884 *Ibidem*.
3885 *Ibidem*.
3886 *Ibidem*.
3887 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3888 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3889 Note de l'auteur.
3890 Selon la tribune de Marin Gillier dans le *Figaro* en date du 1er juin 2006, une fois à Gisovu et avant cet appel radio, l'officier qui fermait la marche aurait rendu compte à Marin Gillier qu'il pensait avoir vu en chemin des personnes d'allure différente, peut-être des Tutsi, sans qu'il en soit toutefois certain. Marin Gillier l'aurait alors, selon sa propre version, autorisé à repartir avec son équipe pour vérifier. On se pose la question de savoir pourquoi cet officier n'en a pas tout de suite avisé Marin Gillier et ce tandis qu'ils étaient en chemin. Est-ce parce qu'il fermait la marche et que Marin Gillier était en tête du convoi ? Il est intéressant de noter que c'est Marin Gillier lui-même qui précise les positions extrêmes en tête et en queue de convoi. Or d'après Michel Peyrard, Marin Gillier avait alors dépêché vers Gisovu

une « petite » unité. La distance entre la tête et la queue du convoi n'était donc pas un obstacle à la communication, sans compter l'existence des talkies walkies.
3891 Note de l'auteur.
3892 *Ibidem*.
3893 *Ibidem*.
3894 Note de l'auteur.
3895 Note de l'auteur.
3896 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye. Le témoin indique que le capitaine français se serait présenté en lui indiquant « Jean-Baptiste » pour prénom. Nous n'oublions que lorsqu'ils sont en mission, les soldats français ne donnent en général pas leur vrai prénom. On peut même considérer qu'il leur arrive, dans certaines situations sensibles, de ne pas indiquer leur alias qui, en définitive, permet de déterminer leur identité.
3897 RFI, 1er juillet 94, Afrique soir.
3898 Note de l'auteur.
3899 Témoignage d'Aphrodis Mudacumura recueilli par Boniface Nkusi en décembre 2014. Entretien diligenté par Serge Farnel et Bruno Boudiguet.
3900 *Ibidem*.
3901 Note de l'auteur.
3902 Témoignage de Jean Ngarambe recueilli par Serge Farnel le 15 février 2010 sur la colline d'Uwingabo.
3903 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution sur Mataba. Dont il ne connaît d'ailleurs pas la nationalité. Il les voit sur la colline de Mataba.
3904 Témoignage d'Aphrodis Mudacumura recueilli par Boniface Nkusi en décembre 2014. Entretien diligenté par Serge Farnel et Bruno Boudiguet.
3905 Note de l'auteur.
3906 *Ibidem*.
3907 *Ibidem*.
3908 Sam Kiley, Injured Tutsi stagger from forest hideouts, *The Times*, 1er juillet 1994.
3909 Note de l'auteur.
3910 *Ibidem*.
3911 Extrait des notes prises par Serge Farnel au cours de l'audition de Jean-Baptiste Dushimimana du 11 décembre 2006 en séance publique par la commission Mucyo. Il parle ici de la formation des Interahamwe dont il faisait partie dans le camp Gabiro.
3912 Note de l'auteur.
3913 Interview de Thierry Prungnaud par Laure de Vulpian, France Culture, 22 avril 2005. Prungnaud dit alors que dix mille Tutsi y ont été tués. Or environ cinquante mille l'ont été.
3914 Interview de Thierry Prungnaud par Sadek Hajji « Nous avons donné à manger aux tueurs », Le Point, 28 mars 2005.
3915 Raymond Bonner, Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role, *New York Times*, 1er juillet 1994. Extrait de l'interview de Thierry Prungnaud par Laure de Vulpian, France Culture, 22 avril 2005 : « Là on s'est rendu compte qu'en fait c'était pas du tout les Tutsi qui tuaient les Hutu, c'étaient les Hutu qui tuaient les Tutsi, qui les massacraient carrément, massacraient tous les jours, tous les jours, tous les jours. » Dans un rapport en date de 1999, Human Rights Watch

reprend la version de Prungnaud : « Ce n'est qu'après des événements semblables à ceux de Bisesero que la vérité de qui tuait qui est devenue complètement évidente, laissant des hommes comme Prungnaud sentir qu'ils avaient été délibérément manipulés aussi bien par les tueurs hutu qui les avaient chaleureusement accueillis et nourris de mensonges que par leur propre haut commandement. » (…) « Une désinformation délibérée venue de haut rang dans la hiérarchie militaire française, de ceux qui voulaient toujours vaincre le FPR. »

3916 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3917 Note de l'auteur.

3918 *Ibidem.*

3919 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004.

3920 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3921 Raymond Bonner, Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role, *New York Times*, 1er juillet 1994.

3922 The French in Rwanda, *The Economist*, vol. 332, n° 7870, 2 juillet 1994 reprenant les propos d'un journaliste sur place. Dans ce qui apparaît être une tentative de réécriture au moins partielle de l'Histoire, Michel Peyrard écrit le 8 avril 2004 dans *Paris Match* : « Nous avons vu des morts par dizaines. Mais aucun n'avait été tué dans les heures qui avaient précédé. Je dis bien : pas un seul cadavre qui puisse avoir été celui d'un des 1000 Tutsis sacrifiés entre le 27 et le 30 juin, selon Paul Kagamé. » Or en écrivant cela, il contredit son propre témoignage consigné dix ans plus tôt dans *Paris Match*. Le 14 juillet 1994, il écrivait en effet au sujet de sa découverte du 30 juin 1994 : « Dans la rivière, auprès d'une chute, quatre corps, le père, la mère, les deux jeunes enfants. Ils ont été abattus hier. » Or se référant au 30 juin, « hier » était le 29 juin. Et le 29 juin se situe bien, jusqu'à preuve du contraire, « entre le 27 et le 30 juin » ! L'association des rescapés Ibuka a fait un recensement faisant état de deux mille personnes tuées au cours des deux jours durant lesquels les militaires français les ont laissés à leur sort (Association Ibuka : Dictionnaire nominatif des victimes du génocide dans la préfecture de Kibuye. Ibuka Rwanda, 1999).

3923 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3924 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.

3925 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

3926 Note de l'auteur.

3927 *Ibidem.*

3928 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006.

3929 Note de l'auteur.

3930 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012

3931 Note de l'auteur.
3932 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004.
3933 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda. Marin Gillier y précise que son unité arrive au village du prêtre français situé à Gisovu en début d'après-midi.
3934 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004.
3935 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
3936 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda. Extrait : « C'est alors que je reçois un appel radio d'un des officiers sous mes ordres qui avait rebroussé chemin quelques heures plus tôt. En effet, il lui avait semblé avoir vu, quelques heures plus tôt, au cours de notre progression quelques personnes différentes de celles que nous croisions depuis notre arrivée. Il n'en était pas sûr, mais cela le tracassait et il voulait lever le doute. »
3937 Note de l'auteur.
3938 The French in Rwanda, *The Economist*, vol. 332, no. 7870, 2 juillet 1994.
3939 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3940 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004.
3941 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3942 *Ibidem*.
3943 The French in Rwanda, *The Economist*, vol. 332, no. 7870, 2 juillet 1994.
3944 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004. L'examen par Serge Farnel, au siège de *Paris Match*, de deux photos de Benoît Gysembergh sur cet épisode du pick-up, montre que ledit pick-up est arrêté, ses occupants discutant avec les militaires français. On aperçoit, sur un des clichés, une scène étrange : un Tutsi et un Interahamwe se regardent en se souriant.
3945 Sam Kiley, Injured Tutsi stagger from forest hideouts, *The Times*, 1er juillet 1994.
3946 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3947 *Ibidem*.
3948 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda.
3949 *Ibidem*.
3950 Interview de Thierry Prungnaud par Laure de Vulpian, France Culture, 22 avril 2005.
3951 Corine Lesnes, Les soldats français débusquent des morts vivants, *Le Monde*, 3 juillet 1994.
3952 Raymond Bonner, Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role, *New York Times*, 1er juillet 1994.

3953 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
3954 Interview de Thierry Prungnaud par Sadek Hajji dans « Nous avons donné à manger aux tueurs », Le Point, 28 mars 2005.
3955 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
3956 Interview de Thierry Prungnaud par Laure de Vulpian, France Culture, 22 avril 2005.
3957 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
3958 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
3959 Témoignage de Nathan Gatashya recueilli par African rights.
3960 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
3961 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
3962 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
3963 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3964 African rights.
3965 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
3966 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
3967 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
3968 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
3969 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 à Mumubuga au cours d'une reconstitution.
3970 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3971 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3972 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
3973 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
3974 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3975 Témoignage de Sylvère Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 21 août 2012 au Rwanda.
3976 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
3977 African rights.
3978 Note de l'auteur.
3979 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
3980 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.

3981 Témoignage de Ribanje Munyampeta recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Gititi.
3982 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3983 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
3984 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
3985 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
3986 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3987 Témoignages recueillis le 19 décembre 2006 à Bisesero (notes prises par Serge Farnel à l'occasion de ce déplacement).
3988 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
3989 Note de l'auteur.
3990 Témoignage d'Alphonse Sibomana recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
3991 Témoignage de Bernard Kayumba devant le tribunal aux armées de Paris (TAP).
3992 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
3993 African rights.
3994 Témoignage de Justin Mudacumura recueilli par African rights.
3995 Témoignage de Bernard Kayumba devant le tribunal aux armées de Paris (TAP). Selon le témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli par Vincent Hugeux pour *L'Express* du 12 avril 2004, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, un seul d'entre eux savait s'en servir.
3996 Témoignage d'Uziel Ngoga recueilli par African rights.
3997 Témoignage recueilli le 26 décembre 2004 auprès d'un rescapé tutsi par Emmanuel Cattier et Immaculée Mpinganzima.
3998 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
3999 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
4000 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 à Mumubuga au cours d'une reconstitution.
4001 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4002 Témoignage de Bernard Kayumba devant le tribunal aux armées de Paris (TAP).
4003 Raymond Bonner, As French Aid the Tutsi, Backlash Grows, *New York Times*, 2 juillet 1994.
4004 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
4005 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4006 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
4007 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda. Dans la tribune que lui accorde le *Figaro* le 1er juin 2006, Marin Gillier

change de ton à l'égard des journalistes qu'il dit avoir « orienté vers une zone d'attente protégée, expliquant que des personnes meurent et qu'il ne faut pas entraver leur action. » On ne peut que noter le cynisme de Marin Gillier à l'encontre des journalistes qui sont ceux grâce à qui une aide a enfin été apportée aux Tutsi.
4008 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4009 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
4010 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004.
4011 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
4012 Témoignage de François Murigambi recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
4013 Note de l'auteur.
4014 Témoignage de Bernard Kayumba devant le tribunal aux armées de Paris (TAP).
4015 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4016 Témoignage de Pascal Ngoga recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
4017 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
4018 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
4019 Témoignage d'Alphonse Sibomana recueilli par Bruno Boudiguet le 17 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
4020 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4021 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
4022 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda.
4023 Michel Peyrard, Emmanuel, geôlier « Terré dans mon trou, j'ai vu un de mes prisonniers actuels couper mon père à la machette. Il ignore que je le sais », *Paris Match*, 4 mars 2004.
4024 Interview de Thierry Prungnaud par Laure de Vulpian, France Culture, 22 avril 2005.
4025 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
4026 Interview de Jacques Rosier le 30 juin à Bukavu par Corine Lesnes dans A la rencontre des victimes dans le « triangle de Kibuye », *Le Monde*, 2 juillet 1994. Dans ce même article, Corine Lesnes écrit « Pressés d'intervenir dans le « triangle de Kibuye » d'où émanaient des coups de feu et des témoignages alarmants, les militaires français de l'opération « Turquoise » se sont rendus sur place jeudi 30 juin. » Le qualificatif « pressés » laisse songeur quand on sait qu'il aura fallu trois jours aux soldats français pour prendre en compte lesdits « coups de feu » ainsi que

lesdits « témoignages alarmants » !
4027 Note de l'auteur.
4028 Entretien du général Rosier avec Bernard Lugan.
4029 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
4030 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4031 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
4032 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012 Philippe embarque un collègue dans sa jeep.
4033 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
4034 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4035 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4036 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4037 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda.
4038 Raymond Bonner, As French Aid the Tutsi, Backlash Grows, *New York Times*, 2 juillet 1994.
4039 L'auteur se trouvait alors dans la salle d'audience.
4040 Note de l'auteur.
4041 Raymond Bonner, As French Aid the Tutsi, Backlash Grows, *New York Times*, 2 juillet 1994.
4042 *Ibidem*.
4043 Journal télévisé de France 2, édition de la nuit, 30 juin 1994.
4044 Note de l'auteur.
4045 *Ibidem*.
4046 TF1 avec S. Renouil, L.F. Corruble, C. Jacquet, J.F. Tissot.
4047 Journal télévisé de vingt heures sur France 2, 30 juin 1994.
4048 Human Rights Watch 1999.
4049 Rapport de Marin Gillier à la mission d'information parlementaire sur le Rwanda et tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* le 1er juin 2006.
4050 Vincent Hugeux, Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004.
4051 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4052 Entretien avec Hérédion Musayidizi par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
4053 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
4054 Interview de Thierry Prungnaud par Laure de Vulpian, France Culture, 22 avril 2005. Ubutabera n°27, Arusha, 17 novembre 1997, un jeune étudiant qui avait 17 ans pendant le génocide : « Le soir, vers 16 heures, un avion [il veut dire hélicoptère] a atterri là-bas et on a commencé à acheminer les blessés vers Goma.»

4055 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
4056 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
4057 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4058 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
4059 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
4060 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
4061 Témoignage d'Esther Uwayisenga recueilli par Boniface Nkusi en novembre 2013 à Kigali.
4062 Témoignage de Pascal Basabose recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4063 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
4064 Témoignages d'Antoine Sebirondo et d'Adrien Harolimana recueillis par Serge Farnel respectivement le 21 et le 22 avril 2009. Témoignages de Pascal Nkusi, de Télesphore Kaneza, d'Adrien Harolimana et de Côme Kayinamura, recueillis le 18 décembre 2006 par la commission Mucyo et consignés dans les annexes du rapport Mucyo.
4065 Témoignage de Nathan Gatashya recueilli par African rights. Il dit « avion » au lieu d' » hélicoptère ».
4066 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4067 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4068 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4069 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4070 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4071 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4072 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4073 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4074 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4075 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins

de faits devant la commission Mucyo.
4076 Témoignage de Manasse Nzarora recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
4077 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4078 Témoignage d'Elie Ngezenubwo devant la commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel en décembre 2006 au cours des auditions publiques des témoins de faits devant la commission Mucyo.
4079 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
4080 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
4081 Témoignage d'Emmanuel Karebana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4082 Témoignage d'Isidore Kayiranga déposé le 15 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
4083 Témoignage d'Isidore Kayiranga recueilli par Bruno Boudiguet le 23 avril 2013 à Kigali.
4084 Note de l'auteur.
4085 Témoignage de Jean-Baptiste Ufitayezu recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
4086 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4087 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
4088 Témoignage de Ribanje Munyampeta recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Gititi.
4089 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4090 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
4091 Témoignage de Philémon Namuhoranye recueilli par Bruno Boudiguet le 12 novembre 2013 à Mataba (Bisesero).
4092 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
4093 Témoignage de Jean Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4094 RFI, 1er juillet 94, Afrique matin.
4095 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
4096 Corine Lesnes, Les soldats français débusquent des morts vivants, *Le Monde*, 3 juillet 1994.
4097 Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
4098 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
4099 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 84.
4100 Michel Peyrard, Terré dans son trou depuis deux mois, Bernard voit au-dessus de lui les bottes de ses bourreaux..., *Paris Match*, 14 juillet 1994.
4101 Michel Peyrard, Terré dans son trou depuis deux mois, Bernard voit au-dessus

de lui les bottes de ses bourreaux..., *Paris Match*, 14 juillet 1994.
4102 Raymond Bonner, As French Aid the Tutsi, Backlash Grows, *New York Times*, 2 juillet 1994.
4103 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda. « C'est insoutenable », ajoute-t-il dans sa tribune du *Figaro* en date du 1er juin 2006.
4104 Raymond Bonner, As French Aid the Tutsi, Backlash Grows, *New York Times*, 1er juillet 1994.
4105 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 84.
4106 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
4107 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 86.
4108 Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 90 et article du *Figaro* écrit par Patrick de Saint-Exupéry début 1998.
4109 Corine Lesnes, Les soldats français débusquent des morts vivants, *Le Monde*, 3 juillet 1994. Patrick de Saint-Exupéry, L'inavouable – La France au Rwanda, les Arènes, 2004, p. 84.
4110 Note de l'auteur.
4111 De retour à Gishyita, Marin Gillier déclare avoir forcé la porte du bourgmestre hutu, seule autorité légale sur place (Tribune de Marin Gillier dans le *Figaro* du 1er juin 2006), puis de l'avoir sommé de lui expliquer ce qui s'était passé sur le territoire dont il avait la responsabilité, ce à quoi Sikubwabo lui aurait répondu qu'il fallait « se débarrasser de cette engeance. » (Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda) Il dit que n'ayant aucun mandat de police, il n'a pu que rendre compte. (Tribune de Marin Gillier dans le *Figaro* du 1er juin 2006) Aussi après cet aveu, Marin Gillier ne procède pas à l'arrestation ni même ne désarme Sikubwabo.
4112 ONU, A/49/508, S/1994/1157 – Dans l'article Rwanda : les Français entre deux feux, *Le Figaro*, 1er juillet 1994, François Luizet fait bien état de ce que René Dégni-Ségui a considéré que le massacre des Tutsi au Rwanda était bien constitutif d'un génocide.
4113 Note de l'auteur.
4114 RFI, 1er juillet 94, Afrique midi.
4115 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
4116 Note de l'auteur.
4117 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
4118 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
4119 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
4120 Audition de Patrick de Saint-Exupéry au procès de Clément Kayishema devant le TPIR le 18 novembre 1997.
4121 Note de l'auteur.
4122 Patrick de Saint-Exupéry, La «solution finale» du préfet de Kibuye, *Le Figaro*, 5 juillet 1994.
4123 Note de l'auteur.

4124 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda.
4125 Tribune de Marin Gillier dans le *Figaro* du 1er juin 2006.
4126 Bernard Lugan, François Mitterrand, l'armée française et le Rwanda, éditions du Rocher, 2005.
4127 Interview de Thierry Prungnaud par Laure de Vulpian, France Culture, 22 avril 2005
4128 RFI, 1er juillet 94, Afrique soir.
4129 African rights.
4130 Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
4131 Note de l'auteur qui assistait à ce procès.
4132 Note de l'auteur.
4133 RFI, 1er juillet 94, Afrique soir.
4134 Note de l'auteur.
4135 RFI, 1er juillet 94, Afrique soir.
4136 Note de l'auteur.
4137 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4138 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
4139 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
4140 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
4141 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4142 Témoignage de Chadrac Muvunandinda recueilli par African rights.
4143 ONU S/1994/795.
4144 African rights.
4145 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
4146 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4147 Témoignage de Chadrac Muvunandinda recueilli par African rights.
4148 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4149 Entretien avec Eric Nzabihimana par Serge Farnel le 20 avr. 2009 à Kibuye.
4150 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
4151 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4152 African rights.
4153 Témoignage de Jérôme recueilli par African rights.
4154 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.

4155 Témoignages de Jérôme Bayingana, de B.K. et d'Eric recueillis par African rights.
4156 Témoignage d'Anastase Kalisa recueilli par African rights. Anastase Kalisa travaillait comme ouvrier à la fabrique de thé de Gisovu. Ce témoin a vu Musema au moins quatre fois à Bisesero. Il était là la deuxième fois qu'il est venu après l'arrivée des Français.
4157 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
4158 Témoignage de Jérôme recueilli par African rights.
4159 African rights.
4160 Témoignage d'Anastase Kalisa recueilli par African rights.
4161 Note de l'auteur.
4162 Témoignage de Jean Muragizi recueilli par African rights.
4163 Témoignage d'Eric recueilli par African rights.
4164 Témoignage de Jean Muragizi recueilli par African rights.
4165 Note de l'auteur.
4166 Témoignage d'Anastase Kalisa recueilli par African rights.
4167 Témoignage de Jean Muragizi recueilli par African rights.
4168 Témoignage d'Anastase Kalisa recueilli par African rights.
4169 Témoignage de Jérôme recueilli par African rights.
4170 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
4171 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par African rights.
4172 Témoignage de Jean Muragizi recueilli par African rights.
4173 Témoignage d'Emile Kayinamura recueilli par African rights.
4174 African rights.
4175 Pièce à conviction D76 du TPIR en date du 8 juillet 1994 adressé par Musema à des amis suisses par le biais des soldats français. Musema préparait alors probablement sa fuite puisque l'on sait qu'il sera ensuite arrêté précisément en Suisse.
4176 Pièce à conviction D81 du TPIR.
4177 Note de l'auteur.
4178 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
4179 Témoignage d'Eric recueilli par Vincent Hugeux dans Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004.
4180 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4181 Note de l'auteur.
4182 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4183 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
4184 Témoignage de Philémon Nshimiyimana recueilli par African rights.
4185 Témoignage recueilli par Emmanuel Cattier et Immaculée Mpinganzima le 26 décembre 2004 auprès d'un jeune homme tutsi qui finira par rejoindre la zone gouvernementale.
4186 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
4187 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.

4188 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
4189 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
4190 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4191 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
4192 Témoignage de Philémon Nshimiyimana recueilli par African rights.
4193 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4194 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
4195 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
4196 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
4197 African rights.
4198 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
4199 African rights.
4200 Témoignage d'Eric recueilli par Vincent Hugeux dans Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004.
4201 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4202 Témoignage de Maurice recueilli par African rights.
4203 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4204 Témoignage de Pascal Bashyaka recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4205 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
4206 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4207 Témoignage de Chadrac Muvunandinda recueilli par African rights.
4208 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
4209 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4210 Témoignage d'Eric recueilli par Vincent Hugeux dans Dix ans après le génocide, Retour à Bisesero, *L'Express*, 13 avril 2004.
4211 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
4212 Témoignage de Bernard Kayumba. Il est l'un des témoins devant le l'ancien Tribunal aux armées de Paris (TAP).
4213 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4214 Témoignage d'Emmanuel Mukeshimana recueilli par Bruno Boudiguet le 11

avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4215 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4216 Témoignage de Bernard Kayumba. Il est l'un des témoins devant le l'ancien Tribunal aux armées de Paris (TAP).
4217 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
4218 Témoignage de Cansilde Mukazitoni recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
4219 Témoignage recueilli par Emmanuel Cattier et Immaculée Mpinganzima le 26 décembre 2004 auprès d'un jeune homme tutsi emmené ainsi en camion bâché.
4220 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
4221 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
4222 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
4223 Témoignage de Maurice Sakufe recueilli par Bruno Boudiguet le 11 novembre 2013 à Kigali.
4224 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana, noté ici Baptiste Hakizimana pour ne pas le confondre avec un homonyme, recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4225 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions. Le fait que les camions aient été bâchés a été confirmé par Bernard Kayumba devant le TAP ainsi que par le témoignage recueilli par Emmanuel Cattier et Immaculée Mpinganzima le 26 décembre 2004 auprès d'un jeune tutsi.
4226 Témoignage recueilli par Emmanuel Cattier et Immaculée Mpinganzima le 26 décembre 2004 auprès d'un jeune homme tutsi emmené ainsi en camion bâché.
4227 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions. Le fait qu'il manquait d'air dans les camions a été confirmé par Bernard Kayumba devant le TAP.
4228 Témoignage de Kayumba Bernard, ancien séminariste. Il est l'un des témoins devant le TAP.
4229 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
4230 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4231 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
4232 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
4233 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 à Mumubuga au cours d'une reconstitution.
4234 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril

2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4235 Bernard Kayumba devant le TAP.
4236 Témoignage de Jean-Baptiste Hakizimana, noté ici Baptiste Hakizimana pour ne pas le confondre avec un homonyme, recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4237 Témoignage d'Evariste Ntirenganya recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4238 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
4239 Témoignage de Faustin Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 à Mumubuga au cours d'une reconstitution.
4240 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4241 Témoignage de Vincent Usabyimfura recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4242 Témoignage de Laurent Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4243 Témoignage d'Ezéchiel Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4244 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Serge Farnel le 18 avril 2009 à Kibuye.
4245 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
4246 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4247 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Annexe du rapport Mucyo.
4248 Témoignage d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4249 Témoignage de Bernard Kayumba recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier le 4 avril 2003 au Rwanda.
4250 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
4251 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4252 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
4253 Témoignage de Ribanje Munyampeta recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Gititi.
4254 Témoignage de Casimir Ruzindana recueilli par Bruno Boudiguet au cours d'une reconstitution à Gititi le 14 avril 2013.
4255 Témoignage d'Emmanuel Mukeshimana recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4256 Témoignage d'Innocent Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
4257 Témoignage d'Amon Nyakayiro recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
4258 Témoignage d'Emmanuel Mukeshimana recueilli par Bruno Boudiguet le 11

avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4259 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4260 Témoignage de Cansilde Mukazitoni recueilli par Bruno Boudiguet le 15 avril 2013 à Gititi.
4261 African rights.
4262 Témoignage de Boniface Mutuyemungu recueilli par Bruno Boudiguet le 12 avril 2013 à Mubuga.
4263 Témoignage de Ribanje Munyampeta recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Gititi.
4264 African rights.
4265 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4266 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4267 Témoignage de Siméon Karamaga recueilli par Survivors fund. Traduction par l'auteur de l'anglais vers le français.
4268 Corine Lesnes du Monde. Marin Gillier en dénombre 96 et non 94.
4269 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda. Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
4270 Interview de Rosier le 30 juin à Bukavu par Corine Lesnes dans A la rencontre des victimes dans le « triangle de Kibuye », *Le Monde*, 2 juillet 1994. – Rosier fait, quant à lui, dans cette interview, état de 104 et non de 96 (Marin Gillier) ni de 94 (Corinne Lesnes) survivants héliportés. De plus Rosier précise, au cours de ce même interview que, selon le colonel, les rescapés sont « tous des hommes ou des adolescents », ce qui contredit le fait qu'il y aurait 48 enfants parmi eux comme le mentionne Corine Lesnes par ailleurs.
4271 Rapport de Marin Gillier à la Mission d'information parlementaire sur le Rwanda. Tribune de Marin Gillier dans *Le Figaro* du 1er juin 2006.
4272 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4273 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4274 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4275 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4276 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4277 Témoignage d'Aphrodis Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4278 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4279 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4280 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
4281 Témoignage de Zacharie Munyampara recueilli par Bruno Boudiguet le 20

août 2012 au centre de santé de Gititi.
4282 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
4283 Témoignage de Michel Kayihura recueilli par Bruno Boudiguet le 8 avril 2013 au Rwanda.
4284 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4285 Témoignage d'Emmanuel Ndahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4286 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4287 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4288 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
4289 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4290 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
4291 Note de l'auteur.
4292 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4293 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4294 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4295 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4296 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4297 Note de l'auteur.
4298 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4299 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4300 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
4301 Témoignage indirect d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*. Témoignage que rapporte Eric Nzabihimana de son grand frère qui est parti à Goma.
4302 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4303 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4304 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

4305 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4306 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4307 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
4308 Témoignage indirect d'Eric Nzabihimana recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*. Témoignage que rapporte Eric Nzabihimana de son grand frère qui est parti à Goma.
4309 Témoignage recueilli le 26 décembre 2004 auprès d'un rescapé tutsi par Emmanuel Cattier et Immaculée Mpinganzima.
4310 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero. Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4311 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4312 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4313 Témoignage d'Aphrodis Ngarambe recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4314 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4315 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
4316 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4317 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
4318 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4319 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4320 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
4321 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4322 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4323 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4324 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4325 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4326 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4327 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4328 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali

devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4329 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4330 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4331 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4332 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
4333 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4334 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4335 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
4336 Témoignage d'Emmanuel Ndahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4337 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4338 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4339 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4340 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4341 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4342 Note de l'auteur.
4343 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4344 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4345 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4346 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4347 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4348 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4349 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Rwanda.
4350 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4351 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
4352 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4353 Témoignage de Godelieve Mukankamije recueilli par Bruno Boudiguet le 19

avril 2013 au Rwanda.
4354 Témoignage recueilli le 26 décembre 2004 auprès d'un rescapé tutsi par Emmanuel Cattier et Immaculée Mpinganzima.
4355 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
4356 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4357 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4358 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4359 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4360 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4361 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4362 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4363 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4364 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4365 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4366 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4367 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4368 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4369 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4370 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4371 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4372 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4373 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4374 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4375 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4376 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4377 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4378 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.

4379 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4380 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4381 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4382 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4383 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
4384 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4385 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4386 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4387 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4388 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4389 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4390 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4391 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4392 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4393 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4394 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4395 Témoignage recueilli le 26 décembre 2004 auprès d'un rescapé tutsi par Emmanuel Cattier et Immaculée Mpinganzima.
4396 Arusha - 17 novembre 1997 – Ubutabera n° 27.
4397 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4398 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
4399 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4400 Entretien avec Esther Uwayisenga par Serge Farnel le 21 avr. 2009 à Kibuye.
4401 Témoignage indirect rapporté par Eric Nzabihimana et recueilli à l'occasion

des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*.
4402 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4403 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4404 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4405 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4406 Note de l'auteur.
4407 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4408 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4409 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
4410 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
4411 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4412 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
4413 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4414 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4415 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4416 Note de l'auteur.
4417 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4418 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4419 Témoignage recueilli le 26 décembre 2004 auprès d'un rescapé tutsi par Emmanuel Cattier et Immaculée Mpinganzima.
4420 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4421 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4422 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
4423 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
4424 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
4425 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye. Uziel décèdera en1998.

4426 Témoignage d'Emmanuel Ndahimana recueilli par Bruno Boudiguet en novembre 2013 au Rwanda.
4427 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4428 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4429 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4430 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4431 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye. Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4432 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4433 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4434 Témoignage de Cécile Uwineza recueilli par Bruno Boudiguet en avril 2013 au Rwanda.
4435 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4436 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4437 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4438 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4439 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4440 Témoignage de Zacharie Munyampara recueilli par Bruno Boudiguet le 20 août 2012 au centre de santé de Gititi.
4441 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
4442 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4443 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
4444 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.
4445 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4446 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
4447 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4448 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Gishyita.

4449 Note de l'auteur.
4450 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
4451 Témoignage indirect rapporté par Eric Nzabihimana et recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006. Compte-rendu de *Rwanda News Agency*. Autre exemple fourni par le témoignage, à Arusha le 17 novembre 1997 (Ubutabera No 27) d'un jeune étudiant qui avait 17 ans pendant le génocide : « Les Français ont voulu amputer la jambe d'un jeune garçon, il a refusé et il est allé dans un camp de réfugiés du HCR ou il a été soigné ».
4452 Note de l'auteur.
4453 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4454 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4455 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4456 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4457 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4458 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4459 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4460 Témoignage de François Ndayisaba recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
4461 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4462 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4463 Témoignage d'Odette Mukamunana recueilli par la commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4464 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4465 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4466 Témoignage d'Emmanuel Gahigiro recueilli par African rights.
4467 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye.
4468 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4469 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.

4470 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4471 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4472 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye. Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4473 Témoignage de Pascal Nkusi recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Notes prises par Serge Farnel au cours de ces auditions.
4474 Témoignage de Philémon Hakizimana recueilli par Bruno Boudiguet le 18 avril 2013 à Kanyinya.
4475 Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Serge Farnel le 21 avril 2009 à Kibuye. Témoignage d'Antoine Sebirondo recueilli par Bruno Boudiguet le 14 avril 2013 au cours d'une reconstitution à Rwirambo.
4476 Témoignage d'Emmanuel Gahigiro recueilli par African rights.
4477 Témoignage indirect rapporté par Eric Nzabihimana et recueilli à l'occasion des auditions de la Commission Mucyo en date du 15 décembre 2006.
4478 Témoignage de Narcisse Kayigamba recueilli par Bruno Boudiguet le 11 avril 2013 au mémorial de Bisesero.
4479 Témoignage de Télesphore Kaneza recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4480 Entretien avec Adrien Harolimana par Serge Farnel, 22 avr. 2009, Kibuye.
4481 Témoignage de Côme Kayinamura recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4482 Témoignage d'Adrien Harolimana recueilli le 18 décembre 2006 à Kigali devant la Commission Mucyo. Extrait des annexes du rapport Mucyo.
4483 Jean d'Ormesson, La drôle d'odeur de l'église de Kibuye, le *Figaro*, 20 juillet 1994.
4484 Témoignage d'Athanase Namuhoranye recueilli par Vénuste Kayimahe et Cécile Grenier à Kibuye le 27 janvier 2003.
4485 Interview d'Augustin Karara par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4486 Laure de Vulpian et Thierry Prungnaud, Silence Turquoise, Don Quichotte, 2012
4487 Témoignage d'Esdras Ndalisamye recueilli par Bruno Boudiguet le 19 avril 2013 au Home Saint-Jean de Kibuye.
4488 Note de l'auteur.
4489 *Ibidem*.
4490 Procès Eliezer Niyitegeka, (jugement portant condamnation, TPIR, 16 mai 2003), témoin KJ qui se rendait alors de Charroi Naval à Kibuye pour prendre son petit déjeuner. Il entend le coup de feu alors qu'il est à environ 15 mètres de la Berline. Quand le témoin est revenu du camp le même jour, il a vu le corps de la femme qui gisait toujours là, avec un morceau de bois enfoncé dans son sexe.
4491 Témoignage de Karenzi recueilli par Bruno Boudiguet le 2 septembre à Kigali.
4492 Témoignage d'Albertine Mukakamanzi recueilli par Bruno Boudiguet le 2 septembre à Kigali.
4493 Témoignage de Karenzi recueilli par Bruno Boudiguet le 2 septembre à Kigali.
4494 Témoignage de Télesphore Iyamuremye recueilli par Serge Farnel le 17 avril 2009 à Kibuye. Etant caché, Télesphore ne peut pas voir de ses yeux des Tutsi y

être tués. On y déterrera toutefois par la suite pas moins de quarante-sept cadavres.
4495 Raymond Bonner, Grisly Discovery in Rwanda Leads French to Widen Role, *New York Times*, 1er juillet 1994.
4496 Témoignage de Télesphore Iyamuremye recueilli par Serge Farnel le 17 avril 2009 à Kibuye. Etant caché, Télesphore ne peut pas voir de ses yeux des Tutsi y être tués. On y déterrera toutefois par la suite pas moins de quarante-sept cadavres.
4497 Témoignage de Télesphore Iyamuremye recueilli par Serge Farnel le 17 avril 2009 à Kibuye.
4498 Note de l'auteur.
4499 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4500 Entretien avec Jean-Luc Musabeyezu par Serge Farnel le 13 fév. 2010 à Kibuye.
4501 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4502 Entretien avec Jean-Luc Musabeyezu par Serge Farnel le 13 fév. 2010 à Kibuye.
4503 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4504 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4505 Témoignages d'Aurélie et de Jean-Luc Musabeyezu recueillis par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4506 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4507 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4508 Témoignages de René et Jean-Luc Musabeyezu recueillis par Serge Farnel le 13 février 2010 à Kibuye. Jean-Luc ne fait que confirmer qu'il est bien là quand les Français viennent chez lui.
4509 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4510 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4511 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4512 Entretien avec Jean-Luc Musabeyez**u** par Serge Farnel le 13 fév. 2010 à Kibuye.
4513 Témoignages de René et Jean-Luc Musabeyezu recueillis par Serge Farnel le 13 février 2010 à Kibuye.
4514 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4515 Entretien avec Jean-Luc Musabeyezu par Serge Farnel le 13 fév. 2010 à Kibuye.
4516 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4517 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4518 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4519 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4520 Entretien avec Jean-Luc Musabeyezu par Serge Farnel le 13 fév. 2010 à Kibuye.
4521 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4522 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4523 Entretien avec Jean-Luc Musabeyezu par Serge Farnel le 13 fév. 2010 à Kibuye.
4524 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4525 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4526 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4527 Témoignage d'Agnès Mukabacondo recueilli par la Commission Mucyo le 20 décembre 2006.
4528 Note de l'auteur.

4529 *Ibidem*.
4530 Témoignage de Liberata Mukagahima recueilli par Serge Farnel le 19 avril 2009 à Kibuye.
4531 Note de l'auteur.
4532 Témoignage de Télesphore Iyamuremye recueilli par Serge Farnel le 17 avril 2009 à Kibuye.
4533 Témoignage de Kodo recueilli par Bruno Boudiguet le 2 septembre à Kigali.
4534 Témoignage de Karenzi recueilli par Bruno Boudiguet le 2 septembre à Kigali.
4535 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
4536 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Serge Farnel les 19 et 20 avril 2009 à Kibuye et le 29 avril 2009 au stade Gatwaro de Kibuye.
4537 Note de l'auteur.
4538 Témoignage d'Anastasie Ishimwe recueilli par Bruno Boudiguet le 23 août 2012 et le 25 novembre 2013.
4539 Témoignage de Télesphore Iyamuremye recueilli par Serge Farnel le 17 avril 2009 à Kibuye.
4540 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4541 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4542 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4543 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4544 Entretien avec René Musabeyezu par Serge Farnel, 13 fév. 2010, Kibuye.
4545 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye. L'enfant est aujourd'hui en vie.
4546 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye. La femme qu'elle évoque est aujourd'hui décédée à la suite d'une maladie.
4547 Entretien avec Aurélie Musabeyezu par Serge Farnel le 29 avril 2009 à Kibuye.
4548 Note de l'auteur.
4549 L'ouvrage de Bruno Boudiguet propose, par ailleurs, un chapitre entier dédié à l'exploration des différentes pistes de suspects blancs ayant pu participer au massacre du 13 mai.
4550 *Ibidem*.
4551 Bruno Boudiguet, Vendredi 13 à Bisesero, Aviso, 2014. D'autres témoins font état de ce que des militaires français transportaient discrètement les cadavres des Tutsi pour les enterrer dans la forêt à Gafumba où avait été creusée une fosse commune. Certains témoins ont vu les cadavres être déversés dans cette fosse.
4552 Témoignage de Télesphore Iyamuremye recueilli par Serge Farnel le 17 avril 2009 à Kibuye. Télesphore a aperçu cet Interahamwe qu'il ne connaissait toutefois pas personnellement. Ce sont les habitants de Nyarushishi qui ont déclaré que celui qui tenait alors le porte-voix et qu'ils ont aperçu sur la jeep était bien un Interahamwe de Nyarushishi.
4553 Note de l'auteur.
4554 Extrait des propos de Siméon Karamaga recueillis par « Survivors Fund ». Traduction de l'anglais par l'auteur.
4555 http://www.controverses.fr/pdf/n14/barbe14.pdf. Anne Jolis a accompagné Serge Farnel au Rwanda pour couvrir la deuxième partie de son enquête.
4556 Rwanda : Death, Despair and Defiance paru très tôt après le génocide ainsi que Résistance au Génocide, Bisesero.
4557 Notamment, Mme Agathe Habyarimana, déboutée de toutes les procédures

mais résidant paisiblement en France.
4558 François Mitterrand : « Dans ces pays-là, un génocide, ce n'est pas trop important ».
4559 Je pense ici à Pierre Péan.
4560 Le Rwanda a exigé sa démission suite à des acquittements (ou à réduction de peine successifs) de suspects très importants : http://fr.igihe.com/justice/rwanda-veut-la-demission-du-juge-de-tpir-theodor.html
4561 Titre de l'ouvrage-phare de Jean-Paul Gouteux, La nuit rwandaise : l'implication française dans le dernier génocide du siècle, Paris, L'Esprit frappeur, 2002.
4562 Habitants de Bisesero.

Table des matières

Préface 7

Introduction 17

Chapitre 1. Stade, églises et collines : les seules échappatoires pour les Tutsi traqués 35

AVANT 1990 37
1991 38
Week-ends franco-rwandais à Kibuye 38
MERCREDI 6 AVRIL 1994 39
Tensions à Mabanza 39
L'attentat à Kigali 41
JEUDI 7 AVRIL 41
Commune de Mabanza 42
Commune de Gitesi 42
Commune de Gishyita 43
Bisesero 44
VENDREDI 8 AVRIL 47
Les Tutsi se rassemblent sur la colline de Gitwa-Karongi 47
Les Tutsi sont traqués à Gishyita 48
Les communes de Gisovu et Mabanza 49
SAMEDI 9 AVRIL 49
Les Tutsi sont regroupés dans les bureaux communaux de Mabanza 49
Les Tutsi commencent à être regroupés en différents endroits de Kibuye 51
Intoxication et assauts à Gisovu 52
Les Tutsi fuient vers Bisesero 52
Assauts sur le triangle Kiziba-Nyarutovu-Ngendombi 53
Les faux messages du tambour dans la commune de Gishyita 55
Dans le commune de Gishyita, les autorités feignent de ne pas être derrière les tueries et brisent la solidarité entre Hutu et Tutsi 56
DIMANCHE 10 AVRIL 57
Le triangle Kiziba-Nyarutovu-Ngendombi 57
La commune de Gitesi 58
Les génocidaires parviennent à désolidariser les Hutu des Tutsi 58

La population hutu prend part aux massacres par crainte et appât du gain 58
La ville de Kibuye 60
L'afflux de Tutsi et de génocidaires vers la ville de Kibuye 60
Les Tutsi et quelques Hutu se dirigent vers le stade Gatwaro 61
Les Tutsi se réfugient dans l'église de Mubuga 61
Les chefs génocidaires arment la population hutu 62
D'anciennes amitiés entre Tutsi et Hutu se défont 63
LUNDI 11 AVRIL 64
Le triangle Kiziba-Nyarutovu-Ngendombi 64
Premier assaut sur la colline de Gitwa-Karongi 65
Le massacre de la paroisse de Mubuga s'organise 66
MARDI 12 AVRIL 66
Obed Ruzindana échappe de peu à la mort 66
Bisesero 67
La fuite des Tutsi vers Bisesero 67
A Bisesero, sur la colline de Muyira 68
De Mabanza au stade Gatwaro de Kibuye 76
Vingt kilomètres à marche forcée 76
Les questions des enfants 77
L'arrivée des Tutsi de Mabanza au stade Gatwaro de Kibuye 78
La famille d'Aurélie est contrainte de se rendre au stade Gatwaro situé en face de chez elle 78
MERCREDI 13 AVRIL 79
Sur les collines et dans les sites de regroupement 79
JEUDI 14 AVRIL 80
Le prêtre de l'église de Mubuga est assassiné et remplacé, les Tutsi affamés 80
Des armes sont acheminées à l'église de Mubuga 81

Chapitre 2. Stade et églises : des sas vers la mort 83

VENDREDI 15 AVRIL 85
Premier assaut à l'église de Mubuga 85
Athanase Namuhoranye obtient du bourgmestre de Gitesi qu'il évacue sa femme de l'église de Mubuga 85
Un premier assaut est lancé contre les Tutsi de l'église de Mubuga 86
Des soldats français présents à Kigali après l'évacuation des Occidentaux 87
Des soldats français à l'entrée de Kigali 87
Les soldats français prennent le contrôle de l'aéroport et de barrières 88
Dans la ville de Kibuye 88

Des milliers de Tutsi piégés dans le « domaine » 88
Au stade Gatwaro 89
A Karongi et Bisesero 90
SAMEDI 16 AVRIL 91
Le massacre au complexe de Mugonero 91
Les habitants du village de Nyakayibo fuient vers Bisesero ... 93
Le massacre à l'église de Mubuga 94
Un assaut avorté au domaine 94
Les Hutu sortent du stade Gatwaro, les Tutsi sont désormais interdits d'en sortir 95
DIMANCHE 17 AVRIL 96
Le jour se lève sur le « domaine » de Kibuye 96
Le massacre à l'église de Kibuye 96
Le massacre au Home Saint-Jean 98
LUNDI 18 AVRIL 99
Le matin au stade Gatwaro 99
L'assaut contre les Tutsi réfugiés dans le camp Gitwa de la colline Gitwa-Karongi 101
Alfred Musema galvanise les génocidaires au cours d'une réunion au sommet de la colline de Karongi 101
La foule se rend au camp Gitwa de la colline de Karongi et massacre les Tutsi 102
Les survivants de l'assaut passent la nuit dans le camp détruit 103
Le massacre au stade Gatwaro de Kibuye 103
Des tireurs se positionnent autour du stade 103
Kayishema donne le signal de début du massacre 104
Le massacre au stade Gatwaro prend fin le soir 106
Des survivants tutsi parviennent à fuir le stade pendant la nuit 107
MARDI 19 AVRIL 110
Les Interahamwe viennent achever les survivants au stade Gatwaro 110
Le prêtre français Gabriel Maindron conseille au préfet d'enlever les cadavres de l'église de Kibuye afin d'effacer toute trace de massacre 111

Chapitre 3 113
Intensification du génocide à Bisesero et planification de sa « solution finale » 113

JEUDI 21 AVRIL 115

Dans la préfecture de Kibuye, à l'extérieur de la ville de Kibuye....115
Les génocidaires massacrent une foule en prière sur la colline de Kizenga....115
Nouvel assaut sur la colline de Karongi....116
Le génocide, bien peu « spontané », ne fait que démarrer à Butare....116
A Bisesero, les Tutsi parviennent à tuer un gendarme et des policiers....118
VENDREDI 22 AVRIL....120
Une réunion populaire destinée à organiser le déblaiement des cadavres à Kibuye se solde pas un échec....120
DIMANCHE 24 AVRIL....121
Des prisonniers ramassent les cadavres mais le bourgmestre de Gitesi songe à utiliser des moyens mécaniques....121
Les efforts se concentrent maintenant sur Bisesero....122
LUNDI 25 AVRIL....122
A Cyangugu, les miliciens de Yusufu Munyakazi sont approvisionnés en armes par des Français pour aller soutenir le génocide à Bisesero....122
Le génocide se poursuit à Bisesero....123
MARDI 26 AVRIL....124
Des milliers de Tutsi sont à nouveau massacrés sur la colline Gitwa-Karongi....124
MERCREDI 27 AVRIL....125
Les Tutsi fuient Karongi pour Bisesero tandis que les autorités génocidaires sont officiellement reçues à l'Elysée et à Matignon....125
Du Gitwa de Karongi au Gitwa de Bisesero, le génocide se poursuit....125
JEUDI 28 AVRIL....126
Les miliciens de Yusufu Munyakazi quittent Cyangugu pour Bisesero afin d'y soutenir le génocide....126
Les cadavres du stade Gatwaro tardent à être enterrés....127
Les cadavres du stade sont empilés contre le mur du stade Gatwaro à l'aide d'une chargeuse....127
Il ne faudra pas moins de cinq jours pour enterrer les cadavres de Kibuye....129
Des Blancs dans un hélicoptère atterrissant sur les cadavres du stade Gatwaro....129
Les entraînements de miliciens ont lieu au stade Gatwaro au milieu des cadavres....129
Un hélicoptère atterrit sur les cadavres du stade Gatwaro....130

Des Blancs en uniforme militaire sortent de l'hélicoptère 131
De l'argent est versé aux tueurs à titre de récompense pour le massacre 132
Une réunion particulière de « pacification » 132
Une réunion qui fait suite à la lettre du Premier ministre aux Préfets 132
Les quatre objectifs de la réunion 133
Anastasie 133
Enceinte, Anastasie est expulsée de chez elle par son mari galvanisé par une réunion anti-tutsi 133
Des Blancs ont ce jour assisté avec Kayishema à une réunion génocidaire avec la population 134
Anastasie accouche et fuit désormais avec son bébé 135
FIN AVRIL – DÉBUT MAI 136
Des Blancs au cours d'un assaut à Bisesero de la fin avril 136
Obed Ruzindana tente sans succès de piéger les Tutsi de Bisesero en leur promettant de l'aide le lendemain 137
Assauts génocidaires à Bisesero 138
Des génocidaires venus de Gisovu attaquent les Tutsi à Rwirambo 138
Des génocidaires massacrent les Tutsi à Kivumu 139
La survie désespérée des Tutsi 140
Les génocidaires tentent d'affamer les Tutsi 140
Les Tutsi sont traqués partout 140
Le massacre à l'église de Murambi, à Bisesero 141
VENDREDI 29 AVRIL 142
A Cyangugu, des armes sont livrées au chef génocidaire Yusufu Munyakazi 142
A Goma, des soldats français livrent des armes aux forces génocidaires 143
SAMEDI 30 AVRIL ET DIMANCHE 1ER MAI 144
A Kibuye, une opération de débusquage sous couvert de pacification 144
Deux jours pour l'ultime ramassage des cadavres de Kibuye 146
LUNDI 2 MAI 147
Les armes lourdes sont utilisées au en différents endroits du Rwanda pour massacrer les Tutsi 147
Fidèle Simugomwa se déplace à Kibuye en vue de la réunion du lendemain avec le Premier ministre 148
MARDI 3 MAI 149
La réunion du Premier ministre à Kibuye 149
Les premiers arrivants 149

Des soldats français accompagnent le Premier ministre du gouvernement génocidaire et participent à la réunion à ses côtés 149
Le gratin du génocide est présent à la réunion 150
Les deux soldats français sont présentés à l'auditoire comme venant de Kigali et représentant leurs collègues gardant le contrôle de la capitale 151
Le contenu de la réunion 151
Le massacre des enfants à l'hôpital de Kibuye 155
Léonard Hitimana dévoile la présence d'enfants dans l'hôpital de Kibuye 155
Les génocidaires se rendent à l'hôpital 155
A l'hôpital, René et sa famille sont sauvés par des enfants des rues 156
Les enfants de l'hôpital sont massacrés 157
Ahamadi Rutwaza échappe au massacre de l'hôpital 157
Wolfgang Blam et Léonard Hitimana quittent l'hôpital 158
Le retour au calme 158
La population est invitée à reprendre ses activités habituelles 158
Le bourgmestre de Gitesi tente de faire cesser les bagarres de Hutu se disputant les biens des Tutsi 159

Chapitre 4. Le grand massacre de Bisesero et le coup d'arrêt à l'unique résistance civile au génocide 161

LES DEUX PREMIÈRES SEMAINES DE MAI 163
Les génocidaires de Bisesero ont demandé une aide à Yusufu Munyakazi 163
Deux semaines d'accalmie à Bisesero 163
LUNDI 9 MAI 165
Le caporal Semi Bazimaziki obtient la permission de se rendre à Gishyita 165
A Paris, le général français Jean-Pierre Huchon reçoit un envoyé des forces armées génocidaires 166
MARDI 10 MAI 166
Semi Bazimaziki arrive Gishyita et y voit des soldats français 167
MERCREDI 11 MAI 168
Charles Sikubwabo fait de Semi Bazimaziki un de ses assistants 168
La lettre de Sikubwabo au Conseiller de Mubuga et l'ordre de mobilisation de la population 169
JEUDI 12 MAI 169

La réunion à Mubuga avec des soldats blancs, français..... 169
La population, Sikubwabo et les Français quittent Mubuga pour se rendre à Bisesero.....171
Le leurre des soldats blancs à Mumubuga avec Charles Sikubwabo.....171
Sikubwabo et les Français appellent les Tutsi qui s'approchent un à un 171
Les Français font, devant les Tutsi, repousser la population hutu arrivant à Mumubuga 171
La population hutu rebrousse chemin vers Mubuga..... 172
Un convoi de soldats blancs à Gitwa 172
Au bas de la colline de Gitwa..... 172
En haut de la colline de Gitwa 173
Le convoi de soldats blancs s'arrêtent à Ruhuha, fief des génocidaires de la région..... 175
Des soldats blancs sur la colline d'Uwingabo avec Obed Ruzindana..... 176
De Rwirambo à Gitwa, les Blancs sont présentés par Ruzindana comme membres de la Croix-Rouge.....177
A Kanyinya, la promesse de Mika aux Tutsi de revenir le lendemain avec des Blancs pour les secourir..... 178
Le soir à Mubuga, la population est mobilisée pour l'assaut du lendemain à Bisesero..... 178
La population est informée du soutien de soldats français et est sommée de participer le lendemain matin à l'assaut génocidaire à Bisesero..... 178
Jean-Baptiste Twagirayezu mobilise la population pour l'attaque du lendemain à Bisesero 179
Bernard Kouchner en mission pour l'Elysée au Rwanda..... 179
Un film sur le massacre des protestants à Paris il y a quatre siècles ouvre le festival de Cannes 180
VENDREDI 13 MAI 181
Les génocidaires se rendent à Bisesero 181
Mobilisation de la population de Mubuga en présence de soldats français.....181
A Bisesero, avant l'arrivée des génocidaires 183
La population de Mubuga se rend à pied à Bisesero.....184
A Gishyita, mobilisation de la population et jonction des convois de miliciens venus du sud-ouest et du nord-ouest du pays.....184
Les deux convois maintenant unifiés prennent la direction de Bisesero avec des soldats français tandis que la population de Gishyita s'y rend à pied..... 185
Le convoi arrive à Bisesero 186
Le convoi arrive à Nyarutovu 187

Le convoi poursuit sa route de Nyarutovu à Kanyinya..... 187
Le convoi arrive à Rwirambo/Uwingabo.....188
Arrêt à Kucyapa du convoi venu de Gishyita et jonction avec celui venu de Gisovu.....190
Les génocidaires se déploient à Bisesero.....191
Les génocidaires venus à pied arrivent à Bisesero 191
Des assaillants en très grand nombre et venant de partout 192
L'armement des génocidaires.....194
Des génocidaires de feuilles vêtus 194
Une explosion de couleurs.....195
Les chefs génocidaires 196
Les chefs génocidaires désignent des chefs de groupes chargés de guider les assaillants dans l'entreprise d'encerclement des Tutsi de Bisesero..... 197
Le grand massacre du 13 mai à Bisesero 198
L'assaut sur Nyiramakware 198
De premières attaques sporadiques et inefficaces avant l'arrivée des Blancs 198
Des Blancs arrivent à Mu Byiha 199
L'assaut sur Gititi..... 206
L'assaut sur Muyira 218
Après le massacre.....236
Fin de la journée de « travail » 236
Une hécatombe 239
Un spectateur français venant de voir le film « La Reine Margot » sur le massacre des protestants il y a quatre siècles et sorti ce jour : « C'est d'actualité ».....242
La nuit du 13 au 14 mai.....242
Triste nuit.....242
Le chef Augustin Nzigira est mort.....244
Les Tutsi évoquent les Blancs qui les ont attaqués ce jour et perdent espoir.....245
Les Tutsi enterrent leur morts dans une fosse commune.....246
Les Tutsi cherchent de quoi manger et soignent les blessés 246
Les génocidaires passent la nuit à Mubuga et Gishyita 247
Les Interahamwe Gisenyi ayant tués à Bisesero 247
Des soldats français ont encadré la formation de ces Interahamwe.....247
Entraînement sportif, au maniement d'armes et cours d'idéologie 248
Le lieutenant Anatole Nsengiyumva a dispensé la formation de ces Interahamwe sous la supervision de militaires français.....249
SAMEDI 14 MAI 250
L'arrivée des génocidaires à Bisesero 250

Les chefs génocidaires 250
Des Blancs sont à nouveau présents au côté des génocidaires . 251
Militaires, gendarmes, miliciens et petites mains du génocide 251
Les Tutsi qui enterraient leurs morts doivent fuir à nouveau .. 252
Les soldats blanc se positionnent à nouveau 252
Le préfet s'adresse aux tueurs 252
Le massacre reprend 253
Les soldats blancs ouvrent le feu 253
Les chefs génocidaires lancent l'assaut à leur tour 253
Les Blancs appuient les petites mains du génocide pendant le massacre 254
Les Tutsi tentent de fuir 254
Les enfants de Godelieve sont attachés et écrasés sur la route en présence de soldats blancs 255
Le massacre prend fin 257
Sur la chaîne publique française, on parle de miliciens « difficilement contrôlables » 257
La fin d'un monde 258
DIMANCHE 15 MAI 260
Le 15 mai clôt les grandes attaques de la mi-mai 260
Bernard Kouchner et Alain Juppé parlent de génocide 261
LUNDI 16 MAI 262

Chapitre 5. Les tentatives d'extermination des derniers survivants de Bisesero 263

DEUXIÈME QUINZAINE DE MAI 265
Une accalmie de courte durée 265
Les massacres reprennent 265
Les miliciens sont encouragés à tuer par profit 265
Aucun répit n'est laissé aux Tutsi 266
Aminadabu Birara regonfle le moral des Tutsi 267
De terribles nuits 267
Les Tutsi ayant tenté de fuir vers le Burundi ont été refoulés vers Bisesero 268
Les massacres s'intensifient à partir du 20 mai 269
Le 20 mai, au cours d'un assaut, des Tutsi courent vers les chefs miliciens pour être tués par balles 269
Une attaque de cinq cents génocidaires le 25 mai 269
Les Tutsi tentent de se cacher dans les buissons et les grottes mais sont débusqués 270
Des soldats français livrent dans la dernière semaine de mai des armes aux forces génocidaires 272

La France continue à livrer des armes aux forces génocidaires après l'embargo voté par le Conseil de Sécurité le 17 mai 272
Le 22 mai, le président du Rwanda génocidaire avait demandé à Mitterrand un soutien matériel 272
A Goma, des soldats français livrent des armes aux forces génocidaires 273
Les armes livrées par les soldats français sont notamment distribués pour le génocide à Bisesero 274
Plusieurs centaines de Tutsi trouvent la mort par asphyxie au cours de l'enfumage de la grotte de Nyakavumu 275
LES PREMIERS JOURS DU MOIS DE JUIN 276
Les tentatives de fausses promesses des chefs génocidaires 276
Les Tutsi sont débusqués de leurs cachettes 277
Les chefs génocidaires motivent les tueurs en les payant et en supervisant les tueries 278
Le chef des Basesero Aminadabu Birara trouve la mort 279
Pendant le massacre des milliers de Tutsi à Bisesero, trente-deux enfants rwandais arrivent en France sous le feu des médias 279
Les Tutsi font fuir Ruzindana, Niyitegeka et Muhimana 279
Une réunion de motivation des tueurs à Kibuye 280
VENDREDI 10 JUIN 280
Nouvelle réunion à Kibuye destinée à solutionner le « problème de Bisesero » 280
François Mitterrand à Oradour-sur-Glane : « Plus jamais ça ! » 281
DIMANCHE 12 JUIN 281
Kayishema prévoit une action de ratissage à Bisesero avant le déploiement de l'opération Turquoise 282
LUNDI 13 JUIN 282
VENDREDI 17 JUIN 283
Réunion à Kibuye destinée à préparer l'assaut du lendemain sur Bisesero 283
Le ministre rwandais de l'Intérieur demande à Anatole Nsengiyumva de soutenir jusqu'au 20 juin l'opération de ratissage à Bisesero 284
SAMEDI 18 JUIN 284
Assaut sur Bisesero et débriefing 284
Christian Quesnot à François Mitterrand : « Nyarushishi, opération devant être fortement médiatisée » 285
DIMANCHE 19 JUIN 285

LUNDI 20 JUIN....286
MARDI 21 JUIN....286
Nouveaux assauts sur Bisesero....286
Les Tutsi qui ont perdu espoir entendent à la radio qu'une opération humanitaire est sur le point de se déployer au Rwanda....287
Les premiers avions de Turquoise se posent dans l'est du Zaïre....287

Chapitre 6. Turquoise, la militaire 289

MERCREDI 22 JUIN....291
La décapitation d'Assiel Kabanda....291
La création de l'opération Turquoise....294
Les instants qui précèdent le déploiement de Turquoise 296
Aurélie Musabeyezu quitte l'hôpital et retourne chez elle....296
Liberata Mukagahima assiste au débusquage de Tutsi par des hélicoptères français....298
Odile retrouve à Goma sa petite sœur qu'elle a protégé durant le massacre du stade Gatwaro 299
La force Turquoise prête à se déployer au Rwanda 300
Le chef de Turquoise ou le « général-téléspectateur »....300
La force Turquoise 301
JEUDI 23 JUIN....303
Turquoise pénètre au Rwanda....303
Turquoise pénètre officieusement au Rwanda et livre des armes 303
Turquoise pénètre officiellement au Rwanda....303
Les deux faces de Turquoise 304
Nyarushishi ou le volet humanitaire de Turquoise....304
Les volets militaire et génocidaire de Turquoise 305
Les soldats de Turquoise arment les milices du génocide 305
VENDREDI 24 JUIN....310
Le détachement de Jean-Rémy Duval s'installe à l'Ecole normale technique (ENT) de Kibuye....310
Le détachement de Marin Gillier effectue une reconnaissance au Rwanda....311
De Cyangugu au camp hutu de Rwirambo....311
De Gishyita à Kibuye....311
Le journaliste français Vincent Hugeux est informé que le génocide se poursuit à Bisesero 312
Le colonel français Jacques Rosier au ministre rwandais de le Défense du gouvernement génocidaire au sujet de la fourniture d'armes : « Choisissez vos fournisseurs. »..313

François Mitterrand donne son accord à une intervention de l'armée française dans le nord du Rwanda.. 314
SAMEDI 25 JUIN 315
L'information de l'existence de massacres en cours à Bisesero circule à Kibuye 315
Duval est informé de l'existence de massacres en cours à Bisesero 315
Kiley, Peterson et Hugeux vont vers Bisesero et confirment que des massacres y ont lieu 315
La réalisation des objectifs inavoués de Turquoise..... 316
La pénétration de l'armée française par le nord au secours du gouvernement génocidaire et sous couvert d'humanitaire 316
Une mission d'exfiltration de militaires français présents au Rwanda pendant le génocide 317
Des artilleurs français restés au Rwanda pendant le génocide s'officialiseraient en se fondant parmi les troupes de Turquoise 318
Des armes qui seront utilisées à Bisesero sont livrées aux forces génocidaires à partir de Goma et distribuées aux milices du génocide à Gisenyi, notamment par des soldats français 319
DIMANCHE 26 JUIN 320
Le capitaine français Eric Bucquet conduit un convoi de véhicules avec des journalistes de Gisenyi à Kibuye..... 320
Marin Gillier laisse ses hommes à Kirambo et rejoint le convoi d'Eric Bucquet à Goma 321
Le convoi de Bucquet pénètre au Rwanda 321
Les journalistes Hugeux, Kiley et Peterson informent les officiers français Gillier et Bucquet de la poursuite du génocide contre les Tutsi de Bisesero 322
Le convoi de Bucquet arrive à Kibuye 322
La collaboration franco-génocidaire à Kibuye 323
Jacques Rosier fait croire dans les médias en une infiltration du FPR dans la région 323
Les trois journalistes français, Patrick de Saint-Exupéry, Dominique Garraud et Christophe Boisbouvier arrivent à Kibuye 323
Les Tutsi de Bisesero sont informés du déploiement au Rwanda de l'opération Turquoise..... 324

Chapitre 7. Les derniers témoins tutsi de Bisesero livrés par Turquoise à leurs bourreaux 325

LUNDI 27 JUIN 327
Un détachement de Marin Gillier s'installe à Gishyita, une partie de ses hommes restant à Kirambo 328
A Kibuye, Saint-Exupéry, Garraud et Boisbouvier discutent avec Duval des massacres de Bisesero 329
Les trois journalistes s'entretiennent avec les sœurs.....329
Les trois journalistes s'entretiennent avec Jean-Rémy Duval..330
Duval s'entretient avec Athanase Namuhoranye 330
Un convoi comprenant des militaires de Duval ainsi que les trois journalistes partent pour Bisesero..... 331
Le convoi part de Kibuye 331
Le convoi arrive dans le village de Nyagurati où un instituteur hutu explique aux militaires et journalistes français avoir participé à tuer une grande partie de ses élèves tutsi 332
Le convoi arrive dans le village de Mubuga.....335
Duval prend un instituteur hutu, Jean-Baptiste Twagirayezu, pour guide.....336
Le convoi quitte Mubuga pour Bisesero 337
Les génocidaires ont commencé à se retirer de Bisesero 338
La rencontre entre le convoi de Jean-Rémy Duval et les Tutsi de Bisesero 340
Le convoi atteint Bisesero 340
Eric Nzabihimana parvient à faire stopper le convoi 340
Eric commence à expliquer la situation aux soldats et journalistes français.....342
Eric est interviewé pour RFI : « Aujourd'hui je commence à avoir espoir de revivre » 344
D'autres Tutsi rejoignent Eric 345
Le guide des Français leur dit qu'Eric ment.....346
Les Tutsi montrent des cadavres et des blessés 348
Eric commence à être écouté 350
Les blessés doivent être rassemblés.....350
Le guide Jean-Baptiste Twagirayezu est dénoncé comme étant un chef milicien 351
Les Tutsi se découvrent en nombre 352
Le convoi repart.....357
Les Tutsi restent seuls et découverts 367
Les hélicoptères de Turquoise chez les génocidaires 368
Un hélicoptère se rend à Ruhuha/Bigugu, dans le fief des génocidaires 368

Des tueries ont lieu le soir même de l'abandon de Duval.....368
Un hélicoptère s'était déjà rendu à Ruhuha/Bigugu peu avant l'arrivée de Duval à Bisesero 369
Le jeu trouble de Duval.....370
Une fois à distance des Tutsi, le convoi s'arrête et Duval fait discrètement un appel radio.....370
Duval remet en liberté son guide et chef milicien Jean-Baptiste Twagirayezu 370
Le chef milicien Twagirayezu informe sa hiérarchie du nombre de Tutsi survivants, de l'endroit où ils se trouvent, ainsi que du délai de trois jours avant le retour des Français . 371
Tous couverts 372
Duval regagne ses quartiers à Kibuye et prévient par fax à sa hiérarchie.....372
Les trois journalistes regagnent leur hôtel 373
Lafourcade fait usage d'un faux 373
Duval s'est couvert 374
MARDI 28 JUIN 376
Jean-Baptiste Twagirayezu rend visite à Sikubwabo et l'informe de sa rencontre avec les Tutsi de Bisesero.....376
Le journaliste américain Raymond Bonner constate que les Tutsi de Bisesero se font massacrer 377
Sikubwabo demande un soutien à Marin Gillier pour lutter contre les « Inyenzi » à Bisesero.....377
La mobilisation de Charles Sikubwabo 379
Sikubwabo convoie des Interahamwe locaux vers Bisesero pour qu'ils y massacrent les Tutsi.....379
Sikubwabo organise, en présence de soldats français, une réunion destinée à organiser le convoyage de miliciens venus d'ailleurs 379
Le prétexte invoqué pour massacrer les Tutsi de Bisesero..... 380
Des miliciens viennent d'autres régions pour massacrer les Tutsi de Bisesero.....382
Rassemblement des génocidaires sur la place de marché de Gishyita 385
Les soldats français ouvrent leurs barrières aux génocidaires 386
Les soldats français ouvrent les barrières aux Interahamwe se rendant à Bisesero y massacrer les civils Tutsi.....386
Des hommes munis de gourdins affrontant des rebelles armées de kalachnikovs ? 387
Ouverture des barrières françaises et « neutralité » 388
Les massacres à Bisesero 388
L'intensification des massacres 388

Les chefs génocidaires 388
Les miliciens viennent de partout 389
Les hélicoptères de Turquoise..... 390
Des soldats français auraient supervisé ces assauts sur le terrain sans toutefois y participer 393
Des militaires à nouveau présents sur les collines de Bisesero 394
Les armes des petites mains du génocide.....395
Des machettes à double tranchant pour tuer dans le délai.....395
Les génocidaires rallongent leurs journées de « travail » 397
Du 13 mai au 28 juin 398
Marin Gillier prévoit pour le lendemain de diligenter une enquête sur ce qu'il a vu et entendu de Gishyita 399
Média, information et désinformation 401
La désinformation de l'armée sur une prétendue présence du FPR à Bisesero 401
Pendant que les Tutsi qu'il a rencontrés la veille se font décimer à Bisesero, Duval fait évacuer les religieuses de l'ENT à Kibuye 402
Tandis que les Tutsi de Bisesero se font décimer est diffusé dans Afrique midi sur RFI le reportage relatif à leur rencontre de la veille avec des soldats français 403
Les missions confiées à Duval ne concernent pas Bisesero..... 404
Les médias du soir.....405
Aux vingt heures de TF1 : la prétendue infiltration du FPR.....405
Le colonel Rosier dîne avec Sam Kiley 407
MERCREDI 29 JUIN..... 408
Les articles de Patrick de Saint-Exupéry et Dominique Garraud sur la rencontre du 27 juin avec les Tutsi de Bisesero paraissent respectivement dans *Le Figaro* et dans *Libération*..... 408
Patrick de Saint-Exupéry, Dominique Garraud et Christophe Boisbouvier se rendent à Mabanza..... 408
Les journalistes sont sur la piste du déplacement forcé des Tutsi de Mabanza vers Kibuye 408
Le bourgmestre de Mabanza prend la fuite au cours de l'interview 409
Gishyita 410
Thierry Prungnaud et son équipe d'observation revient au camp de Gishyita sans avoir rien vu 410
A midi, RFI est en direct du Rwanda.....411
Le ministre français de la Défense, François Léotard, se déplace à Gishyita 412
Marin Gillier est informé de la rencontre faite avec les Tutsi de Bisesero par Jean-Rémy Duval le 27 juin..... 415
Le soir venu 417

La confusion est savamment entretenue dans les médias 418

Chapitre 8. Un « sauvetage » forcé 425

JEUDI 30 JUIN 427
Les traversées de Bisesero 427
De Gishyita, Marin Gillier s'apprête à traverser Bisesero et refuse à Philippe Boisserie (France 2) de le suivre 427
Semé par le convoi de Marin Gillier, Philippe Boisserie (France 2) rencontre des survivants tutsi à Bisesero 428
Informés par Boisserie, Nicolas Poincaré (France info) et Philippe Chaffanjon (RTL) se rendent à Bisesero et rencontrent des survivants tutsi 429
Le convoi de Marin Gillier traverse Bisesero à vive allure sans s'arrêter 430
Le convoi de Marin Gillier arrive à Gakuta où des biscuits sont distribués à des Hutu 431
Six versions pour un « sauvetage » 431
Le sauvetage version Prungnaud/Dunant 431
Le sauvetage version journalistes 432
Le sauvetage version Eric Nzabihimana 435
Le sauvetage version Gillier 436
Le sauvetage version Rosier 437
Le sauvetage version rescapés 438
La question Prungnaud 444
La mise en place de la logistique du sauvetage 446
Les hommes de Gillier parlent avec Eric Nzabihimana de la rencontre du 27 juin 446
Thierry Prungnaud fait prévenir Marin Gillier 447
Les tueurs rôdent autour des Tutsi 448
Le convoi de Marin Gillier arrive sur les lieux 449
On tente avec difficulté de convaincre les Tutsi de se découvrir à nouveau afin de recevoir de l'aide 449
Un camp est installé sur la colline de Rwirambo 451
Les soldats français désarment les Tutsi 452
Un dispositif de protection arrive de Goma 453
Marin Gillier renvoie les journalistes qui se présentent à lui en invoquant l'urgence de la situation 453
Les Français distribuent des vivres aux Tutsi 453
Marin Gillier demande des hélicoptères 454
Jacques Rosier arrive à Rwirambo 454
On trie les blessés et prodigue les premiers soins 454
Marin Gillier dans la posture d'Eisenhower 454
Opération médiatique 455

France 2 : « Les soldats français, dans le cadre de l'opération Turquoise, tentent d'arracher les premiers blessés à la mort. » 455
TF1 : « Depuis que les soldats français sont entrés au Rwanda, les Tutsi disent que les massacres ont cessé. » 456
Le reportage de Boisserie est diffusé au vingt heures de France 2 457
Les blessés graves sont héliportés à Goma 458
A Gishyita, ordre est donné de cesser les massacres 459
Plusieurs jours sont nécessaires pour que tous les Tutsi se décident à rejoindre les Français 459
Analyses 460
Une semaine pour aller de Gishyita à Bisesero 460
Les Tutsi essaient de comprendre 460
L'incompréhension d'un génocidaire 461
VENDREDI 1ER JUILLET 462
Les blessés sont examinés 462
Patrick de Saint-Exupéry se rend à Bisesero 463
Thierry Prungnaud s'effondre en larmes 463
Marin Gillier ne met pas Charles Sikubwabo aux arrêts 463
Il est midi sur RFI 464
Le préfet de Kibuye 465
Patrick de Saint-Exupéry enquête 465
Duval a-t-il, comme promis aux Tutsi, rencontré le préfet de Kibuye ? 466
Les hommes de Gillier et le groupe de Prungnaud sont relevés 467
Etranges moments sur RFI 467
Des chants forcés ? 467
L'étrange propos d'Eric Nzabihimana sur RFI 468
Le tandem Rosier-Lafourcade 469

Chapitre 9. Sauvetage, vous avez dit sauvetage ? 471

LE CAMP FRANÇAIS DE RWIRAMBO 473
Les Tutsi restés à Rwirambo craignent pour ceux partis avec les Blancs à Goma 473
La vie des Tutsi au camp Rwirambo 473
L'entente des soldats français avec le chef génocidaire Alfred Musema 474
Les confidences de soldats français 475
Les Tutsi rejoignent la zone FPR 476
La majorité des Tutsi font le choix de rejoindre la zone FPR ... 476
Les Français changent d'attitude après le refus des Tutsi de

rester avec eux 477
Le déplacement des Tutsi vers la zone FPR à Rambura 477
Un déplacement dans l'hostilité 478
Les Tutsi au bord de l'étouffement dans les camions 478
Les Tutsi arrivent dans la zone FPR 480
LA MALTRAITANCE INFLIGÉE AUX TUTSI BLESSÉS DANS LE CAMP FRANÇAIS DE GOMA 481
De Rwirambo à Goma 481
Les blessés graves sont héliportés vers Goma 481
Les Français s'enquièrent de savoir qui est hutu ou tutsi parmi les blessés qu'on leur amène 481
Côme Kayinamura arrive dans le camp français à partir de Kituku 482
Les Tutsi sont installés dans des tentes, leurs vêtements brûlés 482
Humiliation et maltraitance dans le camp français de Goma 483
Arrosés comme des plantes 483
Nus et humiliés 484
Les Français affament les Tutsi 485
L'aide apporté par les réfugiés rwandais de 1959 485
Les amputations abusives des « médecins » français 486
Adrien Harolimana se bat physiquement contre des soldats français pour qu'on ne l'ampute pas 486
Nombre de Tutsi sont amputés pour des blessures bénignes 487
Les Tutsi comprennent qu'ils ont quitté une guerre pour une autre 489
Les Tutsi refusent désormais toute nouvelle amputation 489
Du camp français au camp de Kituku 491
Les Français amènent les « cas difficiles » au camp de Kituku 491
Certains Tutsi fuient par eux-mêmes le camp français 492
Dans le camp de Kituku, les Tutsi sont soignés sans nécessiter qu'on les ampute 492
Les Tutsi sont déplacés à Gisenyi qu'occupe le FPR, puis à Kigali 494
Les Tutsi qui ont refusé d'être amputés par les Français sont aujourd'hui guéris 494

Chapitre 10. Opération Turquoise : l'humanitaire devant les caméras 497

REJOINDRE L'ECOLE NORMALE TECHNIQUE DE KIBUYE 499
Les « petits papiers » de Sartre 499
Certains soldats français sauvent des Tutsi 499

Les soldats de Turquoise laissent en général les Tutsi venir se protéger à l'ENT par leurs propres moyens 500
Les abords dangereux de l'ENT 500
Les barrières de miliciens empêchent les Tutsi de rejoindre l'ENT 501
Les soldats français refusent à un pasteur de venir chercher un Tutsi qu'il cache chez lui 501
Les Français sauvent des Tutsi en se déplaçant chez eux quand il y a des caméras 502
Le cas de la famille d'Aurélie 502
Le cas des enfants d'Agnès 504
Certains Tutsi doivent prendre le risque d'atteindre l'ENT par leurs propres moyens 505
Liberata Mukagahima parvient à rejoindre l'ENT cachée dans une voiture entre deux pasteurs 505
Télesphore Iyamuremye parvient également à rejoindre l'ENT caché dans une voiture entre deux pasteurs 506
Le piège des opérations de sauvetage à domicile 507
« Des Français tutsi et des Français hutu » 508
Les Tutsi sont déplacés de l'ENT à Nyarushishi 509
LES CAMPS « HUMANITAIRES » DE TURQUOISE 509
Nyarushishi, la vitrine humanitaire de Turquoise 509
Le camp français de Rubengera : jusqu'où sont-ils allés ? 511
L'ORGANISATION DE LA FUITE DES FORCES GÉNOCIDAIRES VERS LE ZAÏRE ET LEUR RÉORGANISATION PAR LES SOLDATS FRANÇAIS 512
APRÈS LE GÉNOCIDE 514
Triste Bisesero 514
Si vous aviez quelque chose à dire aux citoyens français... ... 515

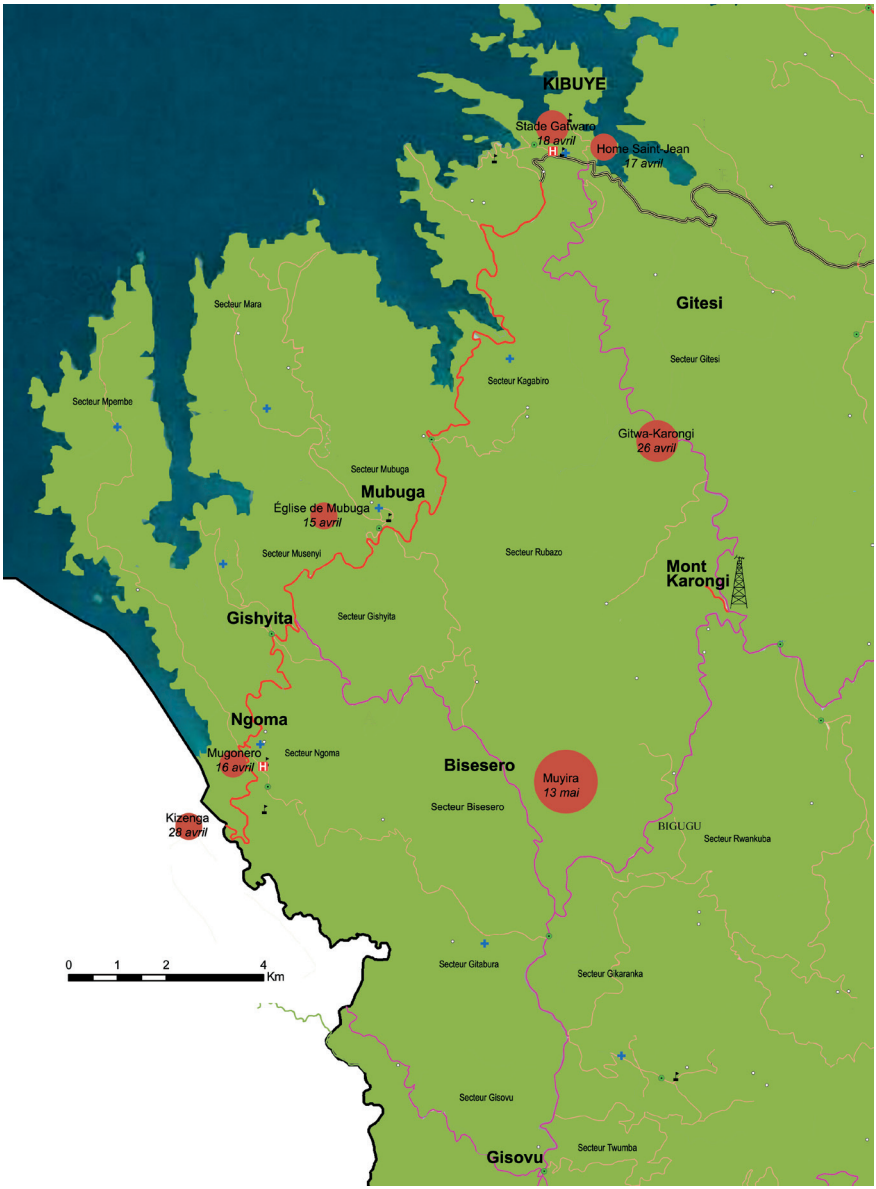
Postface 521

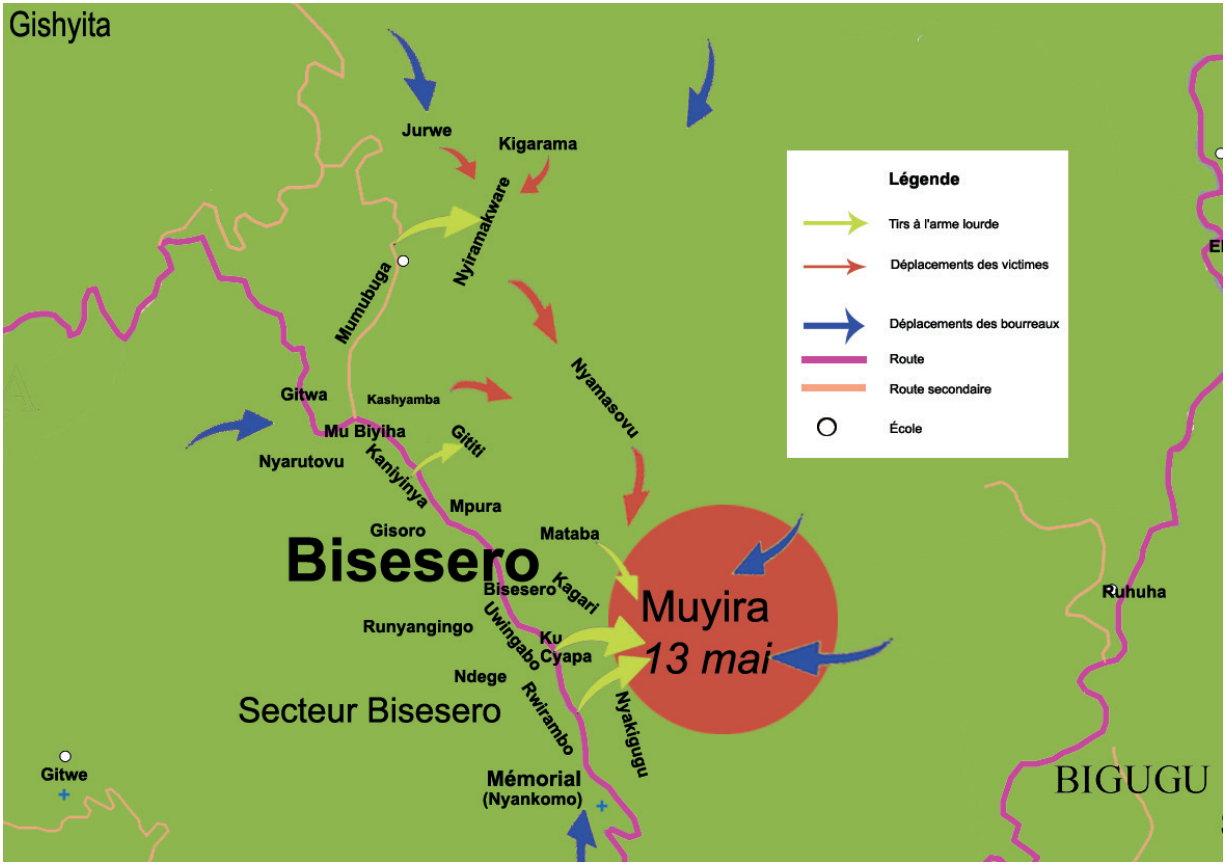
Bibliographie 528

Notes 531

Cartes 731

OUGANDA
ZAÏRE
TANZANIE
BURUNDI
RWANDA
RUHENGERI
Mulindi
Bigogwe
Nyakinama
Mukamira
BYUMBA
Gabiro
PARC DE L'AKAGERA
GOMA
GISENYI
Zone FPR
Lac Kivu
Zone gouvernementale
Mont Ndiza
Rutsiro
Giti Cyinyoni
KIGALI
Pont Nyabarongo
Rubengera
Kivumu
GITARAMA
KIBUYE
Rambura
Mubuga
Mont Karongi
Kabgayi
Gishyita
Birambo
KIBUNGO
Rwamatamu
Bisesero
Bwakira
Bugesera
Gisovu
Zone Turquoise
Nyanza
Kirambo
FORÊT DE NYUNGWE
Ntendezi
CYANGUGU
GIKONGORO
BUKAVU
Karengera
Nyarushishi
BUTARE
Bugarama
LÉGENDE
Ville, village ou lieu
Route goudronnée
Route non goudronnée
Ligne de front (fin juin)
Zone Turquoise
40 km


KIBUYE
Stade Gatwaro
18 avril
Home Saint-Jean
17 avril
Gitesi
Secteur Gitesi
Secteur Mara
Secteur Kagabiro
Secteur Mpembe
Gitwa-Karongi
26 avril
Secteur Mubuga
Mubuga
Église de Mubuga
15 avril
Secteur Musenyi
Secteur Rubazo
Mont Karongi
Gishyita
Secteur Gishyita
Ngoma
Mugonero
16 avril
Secteur Ngoma
Bisesero
Muyira
13 mai
Secteur Bisesero
Kizenga
28 avril
BIGUGU
Secteur Rwankuba
0 1 2 4 Km
Secteur Gitabura
Secteur Gikaranka
Secteur Gisovu
Gisovu
Secteur Twumba


Gishyita
Jurwe
Kigarama
Nyiramakware
Mumubuga
Nyamasovu
Gitwa
Kashyamba
Mu Biyiha
Gititi
Nyarutovu
Kamiyinya
Mpura
Gisoro
Bisesero
Mataba
Bisesero
Kagari
Runyangingo
Uwingabo
Ku Cyapa
Ndege
Rwirambo
Nyakigugu
Secteur Bisesero
Muyira
13 mai
Ruhuha
Gitwe
Mémorial
(Nyankomo)
BIGUGU
Légende
Tirs à l'arme lourde
Déplacements des victimes
Déplacements des bourreaux
Route
Route secondaire
École